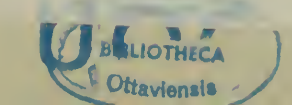

U d'/of OTTAWA
39003002445608

La Foi, l'Espérance et la Charité
Le Fils du Prisonnier
Hamlet — A. Dumas et Meurice
Le Lait d'Anesse
Les Heures de Blanchy — F. Soulié
La Vie de Bohème — Th. Barrière et Murger
Graziella
Le
Le
Le
Le
Le
Le
Le
Mémoires
La Terre
Les
Les Mo
Bertrand
L'Amour
Irène — Scribe - Lockroy
Catherine — Dumas - Maquet
Théodore … posthume d'un célibataire
Le Voile de la mariée
Les Fureurs de l'Amour
Les Folies Dramatiques



.., sans espe.
.. uvre cœur, qui sai
.... oublions.



LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

DRAME EN CINQ ACTES ET SIX PARTIES

PAR

M. ROSIER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 1er AVRIL 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

ALBERT, peintre	MM. SURVILLE.	MARTILLY	M. BREMONT.
PAUL	DESHAYES.	LUCIA	Mmes MEIGNAN.
RAOUL D'AREMBERG	GOUJET.	MATHILDE	MARIE-CLARISSE
MULLER	EMMANUEL.	MARTHE	CHEZA.

1778.

ACTE I.

Rez-de-chaussée dans l'avenue du parc royal, aux portes de Berlin. Petite pièce modestement meublée : une table à droite, un guéridon à gauche, une porte au fond, donnant sur l'avenue; une porte latérale à gauche; une autre à droite. Un arbre, à l'extérieur, dans l'avenue au fond, près de la porte ; un siége de pierre au pied de l'arbre.

SCENE I.

MARTHE, LUCIA. *Lucia copie de la musique à droite : Marthe fait de la tapisserie à gauche.*

LUCIA, *à part.*

Oh ! mon rêve, que tu es insensé !... Est-ce que ce jeune homme pense à moi seulement ?... Est-ce qu'il se doutera jamais ?... Amour, sans espérance, il faut que, pour ta part, tu blesses ce pauvre cœur, qui saigne déjà par tant d'autres côtés !... Oublions... oublions.

MARTHE, *allant à Lucia.*

Ne travaille pas tant, ma chère Lucia, cette copie de musique te fatigue beaucoup. (*Un mendiant vieux et aveugle paraît à la porte du fond.*)

LUCIA.

Tiens, Marthe, voici mon pauvre... il vient chercher sa petite pension de chaque jour. (*Marthe porte au mendiant la petite pièce de monnaie que Lucia lui a donnée; puis elle va près d'elle et s'appuyant sur sa chaise elle lui dit :*)

MARTHE.

Prends donc quelque chose, mon enfant... Tu t'es couchée si tard et levée si matin !... Cette tasse de lait... (*Elle désigne le guéridon.*)

LUCIA.

Je n'ai pas faim...

MARTHE.

Tu veux donc mourir !... Tiens, Lucia, tu me caches un secret.

LUCIA.

Moi ?

MARTHE.

Je te vois souvent, triste et rêveuse, regardant au loin dans ce parc, le rendez-vous de la belle jeunesse de Berlin, et je me demande, si un penchant mystérieux...

LUCIA, *vivement.*

Non!

MARTHE.

Bien sûr?

LUCIA.

Bien sûr.

MARTHE.

Alors c'est ce travail obstiné qui est cause de ta langueur... je le dirai à monsieur Albert. (*Elle s'éloigne.*)

LUCIA, *se levant.*

Oh! non, Marthe, tu ne lui diras rien, cela l'affligerait mortellement... Il est bien assez tracassé, contrarié.

MARTHE.

Mais tu sais qu'il t'a défendu de travailler plus de deux heures par jour.

LUCIA.

Oui, il l'a défendu... il m'aime, il a peur de me voir tomber malade; mais je devine tout... il est dans la gêne; on est injuste envers lui, et, dans ce moment, il craint que son grand tableau ne soit pas admis chez le prince... Ne t'aperçois-tu pas de sa tristesse, de son découragement?... Il ne peut pas me regarder sans s'attendrir... Marthe, je te dis qu'il faut que je travaille jour et nuit... Plus mon travail est productif et moins il a de sacrifices à faire pour moi... Et puis, j'ai l'espérance de pouvoir acquitter, en secret, une de ses dettes que le hasard m'a fait connaître.

MARTHE.

Toi, acquitter...

LUCIA.

Tu sais bien cette jeune personne que nous rencontrâmes, il y a huit jours, à deux pas d'ici, dans ce parc?

MARTHE.

Oui, noble jeune fille qui, te voyant à mon bras, triste, pâle et souffrante, devina avec son cœur la gêne de notre position, et qui, depuis, t'envoie de la musique à copier, et ne vient jamais avec son père dans le parc sans te faire une visite.

LUCIA.

Eh bien, outre les élèves de piano qu'elle m'a procurées dans l'avenue du parc royal, elle veut le devenir elle-même. Elle m'a écrit d'aller, ce soir, à l'occasion d'une fête que donne son père, lui faire répéter un morceau très-difficile.

MARTHE.

Tu as répondu sans doute qu'il t'est impossible d'aller passer la soirée.

LUCIA.

Pourquoi? Ne vois-tu pas qu'elle me paye la copie trois fois plus qu'on ne fait?... Les leçons de piano me seront payées dans la même proportion, et alors, Marthe, alors j'acquitterai les dettes...

MARTHE.

Mais si monsieur Albert vient ici et ne te trouve pas?... car c'est aujourd'hui son jour et il nous quitte rarement avant dix heures.

LUCIA.

Il faudra faire un petit mensonge... vers huit heures, je lui dirai que j'ai besoin de repos; j'entrerai dans ma chambre; il partira, et alors...

MARTHE.

Mais au moins, ma chère Lucia, si tu veux avoir la force d'aller, ce soir, à Berlin, donner ta leçon, prends quelque chose, allons. (*Elle lui présente la tasse de lait; un homme mesquinement vêtu a paru quelques lignes avant et s'est assis à l'extérieur, au fond, sur le banc de pierre, près de l'arbre; il a l'air harassé; c'est Paul.*)

PAUL, *au mendiant, qui repasse et lui demande l'aumône.*

Je n'ai rien; je suis plus pauvre que vous.

LUCIA, *apercevant et entendant Paul.*

Voilà un homme qui paraît bien triste et bien fatigué... et ce qu'il vient de dire... il a faim, sans doute... il faut lui donner...

MARTHE.

Quoi!... tu...

LUCIA.

Je t'en prie, Marthe, il a l'air souffrant et épuisé.

MARTHE.

Allons, puisque tu le veux, je vais lui porter...

LUCIA.

Dans l'avenue, il fait une chaleur et une poussière!... dis-lui d'entrer.

MARTHE.

Un malheureux?... on ne sait pas..

LUCIA.

Est-ce à nous de nous méfier des malheureux? (*Elle va au fond et dit à Paul.*) Vous paraissez accablé de fatigue et de chaleur... entrez, entrez... vous reposerez mieux ici.

SCÈNE II.

MARTHE, PAUL, LUCIA.

PAUL, *entrant.*

Jeune fille, votre voix est douce, votre regard est charitable, l'aspect de l'homme souffrant attriste votre cœur... vous refuser serait vous méconnaître, vous affliger... j'accepte.

LUCIA.

Ce lait est pur et frais... j'aurai du plaisir à vous le voir prendre.

PAUL, *attendri.*

Je le prendrai.

LUCIA.

Marthe, je rentre dans ma chambre, je vais m'habiller pour porter ma copie à la dame de l'avenue. (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE III.

PAUL *assis devant le guéridon,* MARTHE.

PAUL.

Cette enfant est votre fille, madame?

MARTHE.

Non.

PAUL.

Dieu bénisse sa mère!...

MARTHE *à part.*

Sa mère!

PAUL, *à lui-même, désignant la porte par où Lucia est sortie.*

La providence n'abandonne jamais les malheureux. Elle jette çà et là sur cette terre quelques anges de bonté pour encourager ceux qui souffrent et leur rappeler qu'il y a un ciel et un Dieu.

SCÈNE IV.

PAUL, MARTHE, ALBERT. (*Albert entre triste et sombre.*)

ALBERT, *sans voir Paul.*

Bassesse stérile! c'est désolant!

MARTHE, *à Albert.*

Ah! monsieur Albert, c'est vous! Eh bien, votre tableau est-il admis à être exposé dans le palais du prince, et avez vous la chance qu'il soit un de ceux qu'il choisira, qu'il achètera?

ALBERT, *amèrement.*

Je viens de faire ma cour au souverain juge, à l'homme qui est chargé de diriger le goût du prince. J'ai cru que je m'étais assez courbé devant lui; il m'a semblé que mon front touchait à terre, je me suis trompé; mon coup d'essai en intrigue n'a pas été heureux; le souverain juge ne m'a pas trouvé assez vil et je ne sais pas si mon tableau sera exposé. (*Avec force et amertume*). Quant à ma personne, elle mériterait de l'être en place publique avec cet écriteau sur la poitrine : Lâche intrigant, sans vocation!

MARTHE.

Allons, calmez-vous, monsieur.

ALBERT, *apercevant Paul, avec humeur.*

Qu'est-ce que c'est? quel est cet homme? que me veut-il?

MARTHE.

C'est un malheureux qui...

ALBERT.

Pourquoi l'introduire ici?... je...

PAUL, *debout.*

Monsieur, j'avais soif, j'avais faim; j'étais là, sur la voie publique, accablé de fatigue... Une jeune fille, un ange était ici. Elle m'a vu souffrant; elle m'a fait entrer... vous m'enlevez la moitié de son aumône. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

MARTHE.

C'est Lucia qui a voulu...

ALBERT.

C'est Lucia?... (*A Paul, le ramenant.*) J'ai tort; je vous demande pardon; restez... (*Paul se rassied. — Marthe entre dans la chambre à gauche.*)

PAUL, *à Albert.*

Il y a des riches bien durs; mais il faut les excuser : ils ne connaissent pas les tortures de la misère... je ne vous en veux pas.

ALBERT.

Et pourquoi m'en voudriez-vous?

PAUL.

Parce que l'habitude de mes pareils est d'en vouloir aux vôtres. L'élégance et la fraîcheur de vos vêtements annoncent ce que vous êtes. (*Désignant l'endroit par où Marthe est sortie.*) Vous avez une domestique pour vous servir; puis, cet appartement à la campagne, outre celui que vous avez sans doute à la ville... enfin, vous êtes riche et je suis pauvre; je pourrais être votre ennemi... je ne le suis pas.

ALBERT.

Une bouffée de mauvaise humeur que vous avez prise pour de la dureté, vous a blessé, je le vois... (*Avec une grande amertume.*) Il faut que je vous console, ce sera une réparation... et d'ailleurs, je suis dans cette disposition d'esprit d'un homme qui n'ayant rien gagné à courtiser les grands et les riches, se fait peuple et fraternise avec les petits pour épancher sa haine.

PAUL, *souriant tristement.*

Si cela peut vous soulager, parlez, monsieur; car vous avez affaire à un infiniment petit.

ALBERT.

Dites-moi, vous que le malheur a sans doute rendu misanthrope, n'avez-vous pas remarqué que, dans ce monde, il y a deux espèces de pauvres? l'une à peine vêtue...

PAUL, *se regardant.*

Je connais cette espèce-là.

ALBERT.

L'autre élégamment parée?

PAUL.

Serait-ce la vôtre?

ALBERT.

Ah! croyez-moi, c'est une excellente chose, une chose pleine de franche allure, de philosophie; pleine de vérité, pleine de liberté, que de porter des haillons pour mendier dans ce monde.

PAUL, *souriant incrédulement après avoir regardé ses habits à lui.*

Excellente chose!... vous pensez?

ALBERT.

Mais mendier sous un riche vêtement (*il désigne le sien*) comme celui-ci; mendier avec un diamant au doigt; mendier avec des cheveux parfumés, dans les salons du riche; mendier avec les apparences d'un heureux d'ici-bas, si vous saviez ce que c'est!... Ah! croyez-moi : le mendiant qui demande aux hommes la charité d'un appartement commode et d'une table bien servie est cent fois plus à plaindre que le mendiant qui demande la charité d'un gîte sur la paille et d'un morceau de pain pour la faim du moment!

PAUL.

Il est vrai que celui-ci a plus de chance.

ALBERT, *amèrement.*

Ah! que j'envie votre destinée!... vous n'avez pas de pain, n'est-ce pas, et vous ne demandez que du pain? je n'en ai pas non plus et je demande un carrosse!

PAUL.

C'est plus difficile à obtenir.

ALBERT.

Eh bien, me pardonnez-vous, maintenant, de vous avoir humilié? êtes-vous consolé de votre sort?... (*Avec amertume*). Mendiants tous les deux, touchez là. (*Il lui tend la main.*) Nous sommes égaux. Tous les deux nous avons à nous plaindre d'une société mal faite.

PAUL, *avec un sourire.*

Mal faite, dites-vous? je ne suis pas de votre avis. Une société n'est point mal faite, lorsqu'il y a place pour tous : pour les honnêtes gens comme pour les fripons... Avez-vous jamais essayé de la friponnerie adroite?

ALBERT.

Jamais.

PAUL, *souriant.*

De quoi vous plaignez-vous donc? vous auriez le carrosse, vous le fallût-il à quatre chevaux.

ALBERT.

Je n'en voudrais pas à ce prix.

PAUL.

Avez-vous essayé de la résignation?

ALBERT.

Non!

PAUL, *digne et solennel.*

De quoi vous plaignez-vous donc? Car elle vous eût appris à vous passer de carrosse, d'appartement commode, de table bien servie; elle vous eût appris, au besoin, dans sa sublimité, à vous passer de pain, sans maudire les hommes et sans offenser Dieu qui a un but dans tout ce qu'il fait.

ALBERT.

Quoi! vous pouvez envisager avec ce sang-froid...

PAUL.

Oh! monsieur, j'ai eu bien des colères, bien des emportements, bien des projets de vengeance, avant d'avoir pensé, réfléchi, avant de m'être vaincu!

ALBERT.

Et vous êtes parvenu...

PAUL.

Le résumé de mes réflexions a été celui-ci : je suis libre d'être un coquin, j'aurai les bénéfices du métier et aussi des remords; je suis également libre de me soumettre à la misère et de conserver la sérénité de mon âme. C'est ce dernier parti que j'ai pris.

ALBERT.

Vous pensez donc que le désir et la poursuite des biens de ce monde sont une chose blâmable?

PAUL.

Non, certes; car il y a des exemples d'honnêtes gens qui ont fait fortune.

ALBERT.

Je m'étonne alors, qu'instruit comme vout paraissez être, jeune et vigoureux encore, vous vous soyez condamné à cet état de...

PAUL.

Ce n'est pas un état de choix, j'en aimerais mieux un autre; mais la nécessité l'impose, il faut céder. L'homme n'est maître de rien que de sa conscience; il ne dépend pas de lui d'être riche, honoré, prôné; mais il dépend de lui d'agir bien ou mal. C'est par là seulement qu'il est une créature privilégiée.

ALBERT, *après l'avoir regardé.*

Pardon, j'ai quelques ordres à donner.

PAUL, *prenant son chapeau.*

Monsieur, je me retire.

ALBERT, *appelant.*

Marthe? (*A part.*) C'est un noble cœur!... un honnête homme... (*à Marthe, qui paraît.*) Vous mettrez trois couverts; monsieur me fait le plaisir de partager mon modeste dîner.

PAUL, *souriant avec bonhommie.*

Monsieur?...

ALBERT.

Je vous en prie, si vous n'avez rien de mieux à faire.

PAUL, *souriant.*

Oh! ce n'est pas que je sois engagé ailleurs... Et certes je n'ai rien de mieux à faire que d'accepter un dîner.

ALBERT.

C'est d'égal à égal, voyez-vous!

PAUL.

Cela devrait être toujours ainsi d'homme à homme, si Dieu était bien compris de tous.

ALBERT.

Soyez donc ici à cinq heures.

PAUL.

J'y serai, et si vous aimez les histoires, je paierai mon écot en vous racontant la mienne. (*Il passe devant Lucia qui entre, et la salue.*)

SCÈNE V.

ALBERT, LUCIA.

LUCIA.

Ah! vous voilà! (*Elle court dans les bras d'Albert.*)

ALBERT.

Eh bien, Lucia, comment vas-tu aujourd'hui? Je te trouve bien pâle, bien fatiguée!...

LUCIA.

Vous êtes près de moi, les couleurs vont revenir, la fatigue va disparaître.

ALBERT, *quittant ses vêtements et mettant un équipement de peintre, puis portant à gauche, sur le guéridon, ce qu'il faut pour dessiner.*

Je t'ai prié de ne travailler que pour te distraire, m'obéis-tu?

LUCIA.

Oui, oui, je fais ce que je dois... et tenez, je n'ai qu'à revoir

cette copie de musique, qu'une dame de l'avenue, ici près, m'a demandée : vous travaillerez d'un côté, moi de l'autre. (*Ils se mettent à travailler aux deux extrémités de la scène.*)

ALBERT, *soupirant.*

Allons, je le veux bien (*Il dessine.*)

LUCIA.

Cela ne vous dérange pas que je répète tout haut les paroles en vérifiant la mélodie?

ALBERT.

Non, au contraire. (*A part.*) Sa douce voix calme et adoucit mes chagrins.

LUCIA.

Et puis, je les aime tant, ces paroles... peut-être parce que c'est vous qui les avez faites.

ALBERT.

J'étais bien triste en les composant.

LUCIA, *lisant lentement et avec émotion.*

Dans un hospice, au sein de la misère,
Rose d'un jour, une enfant souriait,
Non loin du lit d'où le corps de sa mère,
En un linceul, tristement s'en allait;
Mais Dieu qui veille en père de famille,
Laissant la mère à l'ange du tombeau,
Pour protéger cette innocente fille,
La confiait à l'ange du berceau.

(*Parlant.*) Qu'avez-vous donc? vous soupirez et vous avez l'air bien abattu...

ALBERT.

C'est que devant toi, ma bonne Lucia, je ne sais pas dissimuler. Oui, il y a des moments où le découragement s'empare de moi.

LUCIA.

Parce que vous avez des envieux, des ennemis? vous en triompherez tôt ou tard.

ALBERT.

Ce n'est pas facile. Parmi mes ennemis, il en est un, surtout, nommé Muller, le génie du mal, à qui je n'ai rien fait et qui a juré ma perte. Je le sais, pour me nuire, tous les moyens lui sont bons. C'est lui qui est cause que mon tableau ne sera pas admis chez le prince ; cet homme pèse sur ma vie.

LUCIA.

Oui.

ALBERT.

Mais, j'ai tort, je devrais garder pour moi ces tristes pensées.

LUCIA.

Et croyez-vous que je ne lise pas dans votre destinée? que je ne sache pas tout? vous avez des dettes.

ALBERT, *dessinant toujours.*

Quoi?

LUCIA.

Oui, vous aviez quelques ressources, fruit de vos économies; un notaire à qui vous les aviez confiées vous les a emportées ; et puis ma longue maladie, la vôtre... vous n'avez pu suffire à tout cela par le produit d'ouvrages sérieux qui demandent un long travail, et vous êtes réduit, vous, un grand artiste, à dessiner de petits croquis.

ALBERT, *avec dignité.*

Ce n'est pas de cela que je me plains! La petitesse du cadre ne saurait rabaisser mon art. Il ne s'avilit, entends-tu bien, que lorsqu'il descend à la caricature et surtout à l'immoralité.

LUCIA, *allant à lui, et s'appuyant sur la chaise.*

Qu'est-ce que vous faites maintenant?

ALBERT.

Une suite de croquis reproduisant toute la vie d'une jeune fille.

LUCIA, *désignant le papier.*

La jolie tête que vous avez là!

ALBERT, *l'effaçant après avoir regardé Lucia.*

Je n'en suis pas content, c'est toi qui me la gâtes.

LUCIA.

Moi! comment?

ALBERT.

C'est que tu es bien mieux qu'elle. Reste là quelques instants.

LUCIA, *se mettant un peu à l'écart.*

Vous allez encore me faire poser?

ALBERT.

Oui, car mon imagination ne saurait rien produire qui approche de cette réalité charmante.

LUCIA.

Mais savez-vous qu'on finira par connaître votre modèle? Vous me mettez dans presque tous vos tableaux.

ALBERT.

Et c'est la figure qu'on remarque le plus. Tu vois bien que je suis intéressé...

LUCIA.

Dans le dernier, vous m'avez faite brune et dans le précédent vous m'avez faite blonde.

ALBERT.

On te trouve bien de toutes les couleurs. Tiens, regarde.

LUCIA.

C'est ravissant, mais c'est flatté.

ALBERT.

Non, c'est ressemblant.

LUCIA, *touchée.*

Que de peines vous vous donnez! Ce serait bien à mon tour de vous dire de moins travailler.

ALBERT, *se levant et lui prenant la main.*

C'est pour toi que je travaille, douce et gracieuse enfant! Je tremble toujours en te voyant si faible... Oh! la fortune! cette fortune si ardemment désirée, si constamment poursuivie, cette fortune, le but de mes travaux, de mes veilles, je la voudrais aujourd'hui plus que jamais, afin de pouvoir te dire : Que veux-tu? un voyage pour te distraire? le voici; une riante campagne pour y abriter ta santé si frêle? tiens, la voici; sois heureuse.

LUCIA.

Oh! je n'ai pas besoin de tout cela. Il me suffirait de vous savoir content, pour ne plus rien désirer. (*Ils s'embrassent en essuyant une larme.*

ALBERT.

Tu vas sortir, m'as-tu-dit, pour porter ta copie de musique à une dame, et moi, je vais voir si j'aurai une commande chez un riche seigneur. (*Il s'habille.*)

LUCIA.

Je vais prendre mon mantelet. (*Elle sort par la droite.*)

SCENE VI.

ALBERT, *seul, s'habillant.*

Allons, endossons mon bel habit, mettons nos gants parfumés !... Le luxe dans la misère.... Il le faut, pour être admis dans ce monde futile; il le faut pour tromper ce monde qui traite la pauvreté comme un crime, en la repoussant avec mépris... (*Sombre.*) Oh! si ce n'était ma Lucia, il y a longtemps que j'en aurais fini avec toutes ces comédies, toutes ces lâchetés et ces mensonges!

SCÈNE VII.

MARTHE, ALBERT, LUCIA.

LUCIA, *paraissant.*

Me voilà, me voilà!

ALBERT, *à Marthe,*

Marthe, si cet homme qui dine avec moi arrive, dis-lui de m'attendre.

MARTHE.

Oui, monsieur.

ALBERT.

Viens, Lucia. (*Albert et Lucia sortent par le fond.*)

SCÈNE VIII.

MARTHE, *seule.*

Brave homme ! quel dommage qu'il ne soit pas heureux! Le monde est si injuste! Il n'a pas tort de s'en plaindre. Avec un talent comme le sien, avec sa probité, avec l'élévation de son caractère... c'est que peut-être il faut plus que tout cela pour réussir.. Ce monsieur Muller, par exemple, dont monsieur nous a parlé tant de fois. (*Elle se met à coudre.*)

SCENE IX.

MARTHE, MULLER.

MULLER, *à part, en entrant par le fond*

Il me semble bien que c'est d'ici que je l'ai vu sortir. Et de plus, la ressemblance frappante entre plusieurs figures des tableaux d'Albert et cette jeune fille... Si j'étais sûr qu'il eût une liaison secrète avec elle... Voyons, informons-nous adroitement.

(*Haut.*) Madame, j'ai l'honneur...

MARTHE, *se levant.*

Monsieur...

MULLER.

Je ne crois pas me tromper : c'est bien ici que demeure une jeune fille nommée Lucia, qui donne des leçons de piano?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

MULLER.

J'ai entendu faire un grand éloge de son talent, dans le monde, et particulièrement chez M. Martilly.

MARTHE.

Par mademoiselle Mathilde, sa fille, sans doute?

MULLER.

Précisément, et sur ce que j'en ai dit moi-même dans les meilleures maisons de Berlin, plusieurs grandes dames voudraient recevoir de ses leçons.

MARTHE.

Vous êtes bien bon, monsieur.

MULLER.

C'est tout naturel... Une orpheline, à ce que m'a dit mademoiselle Martilly?

MARTHE.

Oui, monsieur.

MULLER.

Sans parents?

MARTHE, *le regardant avec embarras.*

Oui, monsieur...

MULLER.

Sans amis?... Pardon, si je vous fais toutes ces questions.... je m'intéresse si franchement... Sans amis, n'est-ce pas?

MARTHE.

Oui, monsieur.

MULLER.

Sans protecteurs?

MARTHE.

Elle n'en a pas d'autres que son talent et sa sagesse.

MULLER.

Ce sont les meilleurs pour une jeune fille, et le talent, la sagesse grandissent dans la solitude... Vous ne recevez personne ici?

MARTHE.

Excepté ceux qui désirent des leçons de mademoiselle Lucia.

MULLER.

Ça ne compte pas... ce ne sont pas des protecteurs, ce sont des écoliers... Je ne parle pas, par exemple, de M. Martilly, qui vient vous voir quelquefois avec sa fille.

MARTHE.

Oui, monsieur.

MULLER, *négligemment.*

Ni d'un artiste, qu'un soir on prétend avoir vu sortir furtivement d'ici, le peintre Albert.

MARTHE, *troublée.*

M. Albert?...

MULLER, *à part.*

Elle se trouble. (*Haut.*) Homme de talent, de cœur... un artiste distingué, méconnu...

MARTHE, *embarrassée.*

Nous n'avons jamais vu, monsieur, la personne dont vous parlez.

MULLER.

Oui, j'entends, c'est une connaissance secrète, intime : il en faut toujours une comme ça.

MARTHE.

Monsieur...

MULLER.

Je suis loin de me permettre la moindre observation maligne a cet egard, au contraire ; je trouve cela tout simple... La sensibilité est le partage du talent... Et puis, cela n'empêche pas la vertu, plus tard... Un commerce libre d'abord peut devenir légitime ensuite par le mariage. Du reste, il serait bon pour votre jeune maîtresse qu'il en fût ainsi bientôt. Une sage conduite...

MARTHE.

Monsieur, sa conduite est pure comme celle des anges.

MULLER.

Oui, c'est convenu, puisque le mariage peut tout purifier; mais c'est là qu'il faut arriver. Mademoiselle Lucia devenant madame Albert peut être reçue dans les maisons les plus honnêtes, y trouver des prôneurs, des protecteurs, et arriver par là à la renommée, à la considération, à la fortune.

MARTHE, *avec dignité.*

Monsieur, vous pouvez dire aux personnes qui vous ont chargé de prendre des renseignements sur mademoiselle Lucia, qu'elle ne doit son pain qu'à son travail...

MULLER, *à part.*

C'est égal, elle s'est troublée quand j'ai nommé Albert. Il y a quelque chose; mais observons encore avant de parler.

SCENE X.

MARTHE, RAOUL, MARTILLY, MATHILDE, MULLER, *puis* LUCIA.

MATHILDE.

Bonjour, Marthe. Mademoiselle Lucia...

MARTHE.

Elle va rentrer.

MARTILLY.

Tiens! monsieur Muller ici!

MARTHE, *à part, stupéfaite.*

Muller! l'ennemi de monsieur!

MULLER, *désignant Raoul.*

Oui, je vous ai entendu dire hier à votre ami, monsieur d'Aremberg, qu'en vous promenant dans le parc royal, vous feriez visite, ce matin, avec mademoiselle Mathilde, à sa nouvelle maîtresse de piano, et ne vous ayant pas trouvés dans le parc, je suis venu vous attendre ici.

MARTILLY.

C'est très-bien.

MULLER, *à Mathilde.*

Les instants passés loin de vous me semblent des siècles, et voilà pourquoi je ne laisse échapper aucune occasion de vous voir.

MATHILDE, *froide.*

Vous êtes trop bon. (*Elle va vers Lucia qui entre.*)

RAOUL, *à Muller.*

Tout cela est bien fade, monsieur Muller.

LUCIA, *arrivant.*

Ah! mademoiselle... messieurs... (*A part, avec émotion en voyant Raoul.*) Ce jeune homme!

RAOUL, *à part.*

Elle est charmante!

MATHILDE.

Je viens chercher la réponse à ma lettre. Aurai-je le plaisir de vous voir ce soir?

LUCIA.

Je serai chez vous à huit heures et demie.

MATHILDE.

Vous êtes bien aimable.

LUCIA.

Mais je vous demande la permission d'amener ma bonne Marthe avec moi. Je ne vais jamais un peu loin sans elle.

MATHILDE.

Très-bien, très-bien!

MULLER, *à part.*

J'interrogerai adroitement la petite, ce soir, chez Martilly.

MATHILDE.

Voilà donc qui est dit : — A ce soir, avant neuf heures, et lorsque grâces à vos leçons j'aurai excité les bravos de l'assemblée, je veux, entendez-vous, ma chère amie, que nous dansions dans le même quadrille.

LUCIA.

Danser?... Moi?

MATHILDE.

Il faut vous distraire, vous amuser... allons donc, de la gravité à votre âge! avec une jolie figure et du talent, vous êtes faite pour briller dans le monde... Moi d'abord j'aime les arts.

MULLER.

Qui ne les aime pas? je les adore.

RAOUL.

Vous, monsieur?

MULLER.

Vous en doutez?

RAOUL.

Je ne doute pas ; je suis sûr et cela fait votre éloge. Dire du bien de ce qu'on n'aime pas, c'est tout à fait évangélique.

MATHILDE, *riant ainsi que Martilly.*

Ah! ah! ah!

MULLER, *à part.*

Si je n'avais pas à te ménager, quelle vengeance! (*Haut.*)

Monsieur Raoul d'Aremberg a beau me poursuivre de ses spirituelles railleries, il n'en est pas moins vrai que j'ai voué un culte à l'art.

RAOUL.

Culte de foi, vous n'examinez pas, vous croyez; ceci est encore évangélique.

MATHILDE *et* MARTILLY, *riant.*

Ah! ah! ah!

MULLER.

Ne m'a-t-on pas entendu souvent faire l'éloge des ouvrages du peintre Albert?

LUCIA, *avec joie.*

Ah!

MULLER, *à part.*

Ça lui fait plaisir.

RAOUL.

Eh bien, monsieur Muller...

LUCIA, *à part, émue.*

Monsieur Muller!

RAOUL.

Voyez la calomnie: on prétend que le bien que vous dites en public d'Albert, vous le détruisez par le mal que vous en dites en particulier.

LUCIA, *triste.*

Ah!

MULLER, *à part, regardant Lucia.*

Est-ce clair? (*Haut.*) Vous avez raison, c'est une infâme calomnie. Nos démêlés avec Albert ne m'empêchent pas de lui rendre justice.

RAOUL.

A la bonne heure, et vous faites bien. Je ne pardonnerais pas à celui qui oserait toucher à ce beau caractère et à ce beau talent. Je suis son élève, son élève indigne, un amateur barbouilleur; mais ma noblesse et ma fortune je les donnerais pour la moitié de son talent.

LUCIA, *émue.*

Cela est beau, monsieur, d'honorer ainsi le mérite.

RAOUL.

C'est ce que je ferai, ce soir, mademoiselle, chez monsieur Martilly, en vous applaudissant de tout mon cœur.

MATHILDE, *à Lucia.*

A ce soir donc.

LUCIA.

A ce soir.

MULLER, *à part.*

Elle est, la maîtresse d'Albert, c'est certain. (*Lucia reconduit, Raoul la regarde avec émotion.*)

MARTHE, *à part.*

Oh! ne disons rien à monsieur Albert et à Lucia des affreux soupçons de cet odieux monsieur Muller. Ça leur ferait trop de peine.

SCENE XI.

MARTHE, LUCIA.

MARTHE, *dressant la table.*

Enfin ils sont partis!... j'avais une peur que monsieur Albert ne revînt et ne les trouvât ici!

LUCIA.

Lui qui nous a tant recommandé... mais pourquoi donc mets-tu trois couverts?

MARTHE.

Ah! tu ne sais pas : ce malheureux que tu as fait entrer?

LUCIA.

Eh bien?

MARTHE.

Monsieur Albert l'a invité à dîner.

LUCIA.

Il est si bon! il a bien fait.

MARTHE.

Voilà pourquoi je mets...

LUCIA.

N'en mets que deux, je ne dînerai pas.

MARTHE.

Que dira monsieur Albert, de ne pas te voir?

LUCIA.

Puisqu'il est convenu que nous ferons un petit mensonge! Tu lui diras que je repose; qu'il ne m'éveille pas... il s'en ira tout de suite après dîner, et aussitôt qu'il sera parti, nous nous rendrons chez monsieur Martilly, pour être rentrées ici de meilleure heure.

MARTHE.

Allons, soit, monsieur Albert ne saura rien; je ne veux pas troubler ta joie, car il me semble...

LUCIA.

Oui, je suis joyeuse, je me sens mieux. (*En allant vers la chambre et à part.*) C'est la première fois qu'il m'a parlé! (*Elle rentre à droite.*)

SCÈNE XII.

MARTHE, PAUL.

PAUL, *le chapeau à la main, avec une aisance grave.*

Madame, je vous salue.

MARTHE.

Monsieur va rentrer; veuillez l'attendre. (*Elle entre à gauche.*)

PAUL, *seul.*

Je suis exact, cinq heures viennent de sonner... je ne sais pas... mais j'ai le pressentiment que cette invitation me portera bonheur... d'abord, je dînerai; c'est quelque chose pour un homme qui en a peu l'habitude... Le grand air, dont personne au monde n'a joui plus que moi, m'a, comme à l'ordinaire, aiguisé l'appétit... c'est peut-être la première fois, depuis trois ans, que j'aurai à rendre grâce au grand air... (*Tristement.*) Et cependant Dieu couvre la terre de fruits et de moissons pour nourrir chaque jour tous ses enfants, et il y a des hommes qui souffrent de la misère et de la faim!... Mais pourquoi l'impatience et le murmure? Il faut se soumettre, se résigner et attendre. La bonté de Dieu est quelquefois invisible, mais absente, jamais.

SCENE XIII.

MARTHE, PAUL, ALBERT.

(*Marthe apporte un plat qu'elle met sur la table.*)

PAUL.

Vous le voyez, monsieur, je ne me suis pas fait attendre.

ALBERT, *souriant.*

C'est bien, monsieur, veuillez prendre place. Marthe, dites à Lucia...

MARTHE.

Elle dînera plus tard; elle dort en ce moment.

ALBERT.

Oh! tant mieux! tant mieux, pauvre enfant!... laissons-la reposer. (*Marthe entre à gauche.*)

SCENE XIV.

PAUL, ALBERT, *se mettant à table.*

PAUL, *versant à boire.*

Permettez-moi d'abord, monsieur, une chose qui ne se fait pas dans le monde, qui n'y serait pas de bon goût. (*Il présente son verre et dit :*) A l'hospitalité!

ALBERT.

De grand cœur... et maintenant, monsieur, pardonnez à mon impatience, je désire savoir l'histoire que vous m'avez promise.

PAUL.

Je vais vous la raconter, le plus brièvement possible, et en taisant le nom de ma famille et celui de ma ville natale : Mes parents étaient d'honnêtes gens sans fortune; mon enfance ne fut pas heureuse; mon caractère triste et rêveur avait toute l'apparence de l'hypocrisie et de la fausseté, et l'on prit pour un défaut capital ce qui était le produit d'une sensibilité profonde. A cette impression défavorable se joignit, dans le cœur de mes parents, un involontaire sentiment d'antipathie... Ils ne m'aimaient pas!... que Dieu leur pardonne... Après avoir fait de médiocres études, voyant leur aversion augmenter chaque jour, je résolus de les quitter... Je partis. Livré à moi-même, sans profession, il me fallut gagner ma vie. Je fis successivement plusieurs métiers, et toujours mon défaut de spécialité me fit renvoyer dès les premiers essais... Enfin, monsieur, après plusieurs années des plus cruelles traverses, la fortune, qui jusque-là s'était toujours montrée à moi dédaigneuse et repoussante, semblait enfin me sourire; j'entrai dans une maison de commerce. J'y étais depuis un an, lorsqu'un portefeuille renfermant vingt billets de banque disparut tout à coup... (*Il se lève et dit :*) Pardon, monsieur, j'ai besoin de faire quelques pas... je n'ai pas faim.

ALBERT, *se lève et le suit.*

Qu'avez-vous?...

PAUL, *très-ému et suffoqué.*

Je fus accusé, traduit devant les tribunaux, condamné !... (*Albert recule.*) Monsieur, votre main ! c'est celle d'un honnête homme qui demande à la presser.

ALBERT.

La voici.

PAUL.

Après cette injuste condamnation, plongé dans les ténèbres d'un cachot, une affreuse idée me vint à l'esprit... oui, sachant qu'au sortir de là, à l'expiration de ma peine, je ne pourrais trouver place dans une société égoïste et méfiante, je résolus d'en finir avec la vie, et, un jour, le poison... des secours me furent prodigués à temps, et ma conscience me dit aujourd'hui que le suicide est une lâcheté.

ALBERT, *incrédule.*

Une lâcheté !

PAUL.

Enfin, monsieur, depuis que je suis sorti de prison, depuis dix ans, n'osant avouer qui je suis; reconnu çà et là par quelques hommes que le hasard jette fatalement sur mes pas et qui me croient coupable; dénoncé alors à mon patron si je me trouve placé; renvoyé, chassé, abandonné de tous; inspirant sur les chemins publics la défiance et même l'effroi, lorsque la fatigue et la faim ont creusé et pâli mon visage; souffrant et résigné, j'erre misérablement dans cette vie, évitant toujours le mal, faisant le bien toutes les fois que je le puis, j'attends que Dieu me rappelle et me dise : c'est assez ; ton expiation est faite; reviens à moi !

ALBERT.

Oui, c'est une horrible existence que la vôtre ; mais que n'avez vous le courage de retourner chez vos parents ? Tout funestes qu'ils ont été a vos premières années, ils croiraient sans doute à votre innocence et....

PAUL.

Mes parents sont morts.

ALBERT.

Et il ne vous reste pas un ami, pas un frère?

PAUL, *souriant tristement.*

Des amis ! je n'ai rien à donner, je demande toujours... je n'en ai pas... Un frère? c'est possible, j'en avais un; j'ignore s'il existe... il était parti tout jeune, et bien longtemps avant moi, de Breslau.

ALBERT, *ému.*

De Breslau !

PAUL.

Oui, un oncle, un peintre, l'avait appelé près de lui à Berlin.

ALBERT, *vivement.*

Le nom de ce peintre?

PAUL.

Walter.

ALBERT.

Paul !

PAUL.

Vous savez mon nom ?

ALBERT.

Paul, tu ne devines pas le mien ?

PAUL.

Est-il possible?

ALBERT.

Oui.

PAUL.

Albert? (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre*).

ALBERT.

Oui, Albert, ton frère.

PAUL.

Oh ! voilà bien longtemps que pareil bonheur ne m'était arrivé de sentir contre ma poitrine la poitrine d'un homme !

ALBERT, *lui tendant la main.*

Pauvre Paul !

PAUL.

Heureux Paul, en ce moment !... mais mon bonheur est empoisonné par le souvenir de ce que tu m'as dit, tout-à-l'heure : « Touchez-là, nous sommes égaux. » Egaux! tu as donc bien souffert? tu es donc bien malheureux, toi aussi?

ALBERT.

Oui, bien malheureux : à peine étais-je arrivé à Berlin, il y a dix-sept ans, que mon oncle mourut, ne me laissant rien que quelques leçons et ses pinceaux. Nos parents étaient pauvres : retourner près d'eux, c'eût été leur imposer une charge de plus. D'ailleurs j'avais déjà dix-neuf ans et quelques dispositions pour la peinture. Je voulais me suffire à moi-même, et je nourrissais l'espoir d'être un jour utile à ma famille. Je me mis au travail avec ardeur... Malheureusement, le hasard me fit rencontrer une de ces femmes d'aventure, plus étourdies que perverses, pauvres folles, mal dirigées d'abord, séduites après, abandonnées ensuite et qui dès lors acceptent tous les ans, tous les six mois, un nouvel amour. Son enjouement, sa beauté m'avaient distrait quelques semaines, et il y avait près d'un an que je n'en avais entendu parler, lorsqu'un jour je reçois une lettre où l'on me prie de passer à l'hospice; j'arrive, et je trouve cette femme près de mourir. Un prêtre était à côté d'elle ; à ma vue, son regard s'anime, sa joue se colore et avec un sourire angélique, elle me prend la main et me désignant un berceau : « Il y a là, me dit-elle, un enfant dont vous êtes le père, je le jure sur le Christ qui m'a pardonné mes fautes, et qui, en ce moment, m'envoie la consolation de vous voir; sur le point de paraître devant Dieu, je ne puis mentir : cette enfant est votre fille. » La solennité de sa parole et de ce moment suprême ne me permit pas le doute, et je dis à la mère mourante : Mourez en paix, pauvre femme, vous ne laissez pas cette enfant sans appui, puisque vous lui laissez un père. Un instant après elle expira en me bénissant.

PAUL.

Quoi ! cette jeune fille qui m'a reçu...

ALBERT.

C'est elle, c'est ma fille.

PAUL.

Noble enfant !

ALBERT.

Je la fis élever en secret, loin d'ici.

PAUL.

En secret ? pourquoi ? tu ne l'as donc pas reconnue?

ALBERT.

Le pouvais-je? Un ami éclairé me conseilla, dans l'intérêt même de mon enfant, de prendre ce parti.

PAUL.

Comment ?

ALBERT, *avec ironie.*

Les hommes qui dirigent et protégent les arts, veulent, exigent des mœurs.

PAUL.

Chez les autres !

ALBERT.

Oui, et c'était bien assez de la haine de mes ennemis, sans leur fournir encore un prétexte de me décrier, de me nuire auprès des puissances. J'ai toujours attendu la fortune pour n'avoir plus besoin de personne et pour reconnaître ma pauvre Lucia.

PAUL.

Oui, je comprends, tu as raison.

ALBERT.

J'ai consacré à son éducation tout le produit d'un travail obstiné... mes premiers efforts furent assez heureux; mais il est un point, dans les arts, difficile à franchir, surtout pour celui qui cherche à sortir de la route battue. L'envie, la malveillance, la calomnie sont là pour lui fermer le passage... peut-être aussi trop d'orgueil de ma part... Enfin un dépositaire infidèle et une longue maladie m'enlevèrent toutes mes ressources.

PAUL.

Pauvre Albert !

ALBERT.

Ne pouvant plus payer la pension de Lucia, il y a un an que je la rapprochai de moi; mais nul, excepté toi et Marthe, ne sait que Lucia est ma fille.

PAUL.

Allons, du courage, Albert; et surtout plus d'orgueil, cette source éternelle des plaintes injustes, des prétentions exagérées et de bien des revers.

ALBERT, *avec conscience.*

Oui, tu as raison, c'est l'orgueil qui m'a perdu.

PAUL.

Désormais, mon ami, patiente au lieu de t'irriter ; travaille au lieu de murmurer ; bénis enfin au lieu de maudire. Tu es jeune encore, et toute espérance n'est pas éteinte.

ALBERT.

Non, peut-être, car au milieu de mes angoisses, brûlé par les ardeurs de la fièvre, j'ai fait un tableau d'histoire; mais j'ignore si le prince l'achètera pour sa galerie, si même je serai admis à le lui présenter.

PAUL.

Il faut l'espérer, et se consoler si cette espérance est déçue.

ALBERT.

Je dois revoir un personnage influent, chez un riche banquier qui a beaucoup d'amitié pour moi et à la fille duquel j'ai donné des leçons de peinture. Noble fille, élève reconnaissante, qui defend son maître envers et contre tous.

PAUL.

Parlez-moi des femmes pour apprécier les artistes et plaindre les malheureux! sans les femmes, l'art s'en irait de ce monde et le malheur y resterait.

ALBERT.

Et tiens, cela me rappelle que je dois, dans une heure, lui apporter quelques dessins qu'il faut que j'aille prendre dans mon logement de Berlin, où tu vas me suivre.

PAUL.

Te suivre! Non, Albert, non. Je sors de prison comme un criminel; et si on venait à découvrir que je suis ton frère, mon malheur rejaillirait sur toi.

ALBERT.

Ta délicatesse ne saurait ébranler ma résolution. Pas un instant à perdre, il se fait tard; tu vas me suivre chez moi, où ma garde-robe suppléera à l'insuffisance de ta toilette. Mais avant... (*Il appelle Lucia.*) Lucia! — Il faut que je te présente ta nièce.

PAUL.

Albert, je t'en supplie, la prudence exige...

SCÈNE XV.

MARTHE, PAUL, ALBERT, LUCIA.

LUCIA.

Mon père?

ALBERT.

Embrasse ton oncle.

LUCIA.

Mon oncle!

PAUL.

Oui, mon enfant, votre oncle; non pas un oncle d'Amérique... vous voyez.

LUCIA.

Eh! qu'importe? un frère de mon père! (*Elle l'embrasse.*)

ALBERT.

A la bonne heure. Et maintenant, partons; nous nous réunirons tous demain. A demain donc, Lucia.

LUCIA.

A demain, mon père; à demain, mon oncle. (*Ils sortent.*)

MARTHE, *entrant.*

Lucia? la voiture nous attend.

LUCIA.

Silence!

ACTE II.

Salon; porte au fond; portes latérales à gauche et à droite. Flambeaux allumés.

SCÈNE I.

MARTILLY, MATHILDE, LUCIA, *puis* MARTHE. *Lucia et Marthe sortant de la droite, arrivent sur la scène; on entend la musique, puis des applaudissements.*

LUCIA.

Viens, partons; il est une heure du matin; nous avons attendu assez longtemps.

MARTILLY, *arrivant du fond avec Mathilde.*

Bravo! bravo! ma fille, exécution admirable! applaudissements universels!

MATHILDE.

C'est à mademoiselle Lucia que ces applaudissements reviennent, car je n'aurais jamais triomphé des difficultés de ce morceau, si elle n'avait eu la patience de me le faire répéter en particulier pendant deux heures.

LUCIA.

Oh! ce n'est pas moi... mais je suis heureuse de votre triomphe; permettez-moi de vous en féliciter et de prendre congé de vous.

MARTILLY, *à Lucia.*

Est-ce que vous voudriez partir?

LUCIA.

Oui, il est si tard!

MATHILDE.

Ma chère amie, vous ne pouvez point sortir par le temps qu'il fait.

MARTILLY.

Une pluie épouvantable! d'ailleurs personne ne vous attend, personne n'est inquiet sur votre compte... (*A part.*) Quand on n'a pas de parents...

MATHILDE.

Et puis, je viens de parler de vous à plusieurs dames qui m'ont complimentée; il faut que vous paraissiez au bal... il faut que je vous montre, que je vous présente, j'y tiens... Venez donc.

LUCIA.

Il nous faut partir... Le bruit, les fêtes, l'éclat, rien de cela n'est fait pour moi.

MATHILDE.

Tenez, puisque vous refusez de vous montrer, puisque vous n'avez pas voulu de toute la soirée sortir de ce cabinet, nous allons y souper ensemble... Allons, rien que nous trois... mais vous chanterez pour moi, pour moi seule, l'air que vous m'avez fait répéter et que vous chantez si bien.

MARTHE, *bas.*

Tu ne peux pas refuser.

LUCIA.

Vous le voulez?

MATHILDE.

Vous êtes charmante: suivez-moi donc, ma savante maîtresse! (*Elles sortent par la droite.*)

SCÈNE II.

MARTILLY, MULLER.

MULLER, *à part, en entrant.*

Je n'ai pas encore pu parler à la petite, pour savoir... Mais elle n'est pas partie, et...

MARTILLY.

Eh bien, monsieur Muller, vous quittez le bal?

MULLER.

Mademoiselle Mathilde n'y est pas; c'est tout vous dire.

MARTILLY, *souriant.*

Je vous vois venir, vous allez encore me parler...

MULLER.

Ma persistance n'est-elle pas toute naturelle? Mathilde est la plus aimable, la meilleure des femmes...

MARTILLY.

Oui, mais elle a un grand défaut que vous auriez dû remarquer mieux que personne.

MULLER.

Un défaut? lequel?

MARTILLY.

Elle ne vous aime pas.

MULLER.

Est-ce à cause que je ne suis plus jeune? mais il me semble qu'à trente-quatre ans...

MARTILLY.

Non, ce n'est pas là ce qui vous nuirait, au contraire. Elle a des goûts raisonnables et sévères; elle trouve que la jeunesse est frivole; et vous savez vous-même qu'elle a déjà refusé plusieurs riches et brillants partis pour cet unique motif.

MULLER.

Eh bien alors, pourquoi me refuserait-elle?

MARTILLY.

Je viens de vous le dire, parcequ'elle ne vous aime pas.

MULLER.

Elle m'aimera.

MARTILLY.

Ne croyez pas ça.

MULLER.

Comment le savez-vous?

MARTILLY.

Ce matin encore, je lui ai parlé de vous, avec précaution, comme je fais toujours, de peur de l'effrayer... (*Mouvement de Muller.*) De la contrarier, car vous le savez, j'ai pour elle la plus vive affection; elle me gouverne; et je suis résolu à la laisser choisir son mari, pourvu que ce soit un honnête hommme.

MULLER.

Et que vous a-t-elle répondu?

MARTILLY.

Qu'elle en aime un autre... un autre qu'elle ne m'a pas nommé, parce qu'il ne s'est pas encore déclaré, par discrétion, à ce qu'il paraît.

MULLER, *à part.*

Oh! je connais son nom, moi.

MARTILLY.

Elle attend sa déclaration et puis un événement pour me mettre dans la confidence.

MULLER, *à part.*

Je connais aussi l'événement, l'acquisition de son tableau par le prince. Le prince n'en veut pas; il est refusé.

MARTILLY.

Vous voyez, mon cher ami...

MULLER.

Tenez, écoutez-moi, je vais vous dire...

SCENE III.

RAOUL, MARTILLY, MULLER.

RAOUL, *entrant.*

Ah! vous voilà, Martilly!

MULLER, *à part.*

Encore lui! il arrive toujours quand je commence à parler de ma grande affaire.

RAOUL, *à Martilly.*

On vous demande de tous les côtés; des joueurs décavés ont besoin de votre bourse.

MARTILLY.

Ah! diable! je cours...

MULLER.

Nous reprendrons plus tard cet entretien.

RAOUL.

Au sujet de la bonne Mathilde? si vous m'en croyez, Martilly, vous ne le choisirez pas pour gendre. Vous êtes très-riche, c'est de la gloire qu'il vous faut dans votre famille. Choisissez, qui dirai-je? un artiste; monsieur Muller n'est qu'un demi millionnaire ça ne signifie rien; c'est à la portée de tout le monde... Un héritage, un hasard, une mauvaise action, tandis que le mérite..

MARTILLY.

Je vous laisse quereller suivant votre habitude. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE IV.

RAOUL, MULLER.

MULLER.

Savez-vous bien, monsieur d'Aremberg, que vos continuelles plaisanteries me blessent?

RAOUL.

Que voulez-vous? j'aime, je fréquente les artistes, moi; c'est parmi eux que j'ai appris à être sincère; oui, monsieur, ne pouvant leur prendre leur talent, j'ai pris leur franchise, et après tout, la franchise est aristique aussi, vu la rareté.

MULLER.

Mais, monsieur, pourquoi détourner Martilly de me donner sa fille?...

RAOUL.

Parce que je m'intéresse à elle et que vous ne seriez pas un bon mari.

MULLER, *s'emportant.*

Monsieur!

RAOUL.

Ah ça, voyons, est-ce que vous voulez vous battre avec moi? vous en avez essayé une fois; vous savez bien que vous n'êtes pas de force, que diable! je pouvais vous tuer; il ne tenait qu'à moi de vous planter mon épée dans la poitrine; je ne l'ai pas fait; laissez-moi donc vous donner quelques coups d'épingle; vous y gagnez, soyez reconnaissant.

MULLER.

Eh! monsieur, je n'ai point passé, comme vous, toute ma jeunesse au tir où dans les salles d'armes, à manier le fer.

RAOUL.

Vous avez mieux aimé manier l'or; ça vous a réussi; et vous n'êtes pas content, et vous voulez ajouter à votre fortune celle d'une fille unique! c'est trop.

MULLER.

Ce n'est pas à cause de la fortune de Martilly, que je recherche la main de sa fille, c'est à cause de sa probité, de la considération dont il jouit.

RAOUL.

Est-ce que, par prévoyance, vous auriez besoin de cette considération? Tenez, parlons artistiquement, c'est-à-dire franchement: il circule un bruit sourd qui n'est point encore parvenu aux oreilles de ce brave Martilly.

MULLER.

Quel bruit, monsieur?

RAOUL.

Quelques-uns se disent tout bas qu'on ne sait pas trop d'où vous venez, vous et votre fortune.

MULLER, *audacieusement.*

Ma fortune, je la dois à mon travail, à un travail honorable; j'ai la confiance du prince.

RAOUL.

Ces pauvres princes! ils sont quelquefois d'une bêti... d'une bonté! Le nôtre est amateur de tableaux, de médailles, d'antiquailles, de ferrailles... vous brocantez ces marchandises là; vous découvrez des niaiseries rouillées, ou vous en faites faire; puis, vous les offrez au prince, en lui disant que lui seul, sur le globe, a de pareils morceaux; vous flattez sa manie de choses vermoulues; voilà l'origine de votre faveur.

MULLER.

Eh bien?

RAOUL, *souriant.*

Eh bien, l'origine de votre faveur je la trouve bouffonne. (*Sérieux*) mais celle de votre fortune n'est peut-être pas aussi plaisante.

MULLER.

Oh! monsieur d'Aremberg, vous ne me dites pas là ce que vous pensez.

RAOUL.

Pas tout ce que je pense, cela est vrai.

MULLER.

Enfin, où voulez-vous en venir?

RAOUL.

A vous conseiller instamment de renoncer à Mathilde, de ne plus lui parler, de ne plus chercher à noircir à ses yeux mon maître Albert... Si je ne lui fais pas honneur comme élève, je veux lui être utile comme ami, et je ne vous pardonne pas la haine qu'il vous inspire.

MULLER.

De la haine, moi, quelle erreur! j'ai des billets de lui que le mouvement des affaires a fait tomber entre mes mains, et je ne le poursuis pas.

RAOUL.

Albert a des dettes?

MULLER.

Beaucoup.

RAOUL.

Cédez-moi ces créances.

MULLER.

Non.

RAOUL.

Je les acquitte à l'instant; c'est bien le moins que je lui doive pour les leçons de peinture qu'il me donne et qui lui font plus de tort que de profit. C'est vrai, je le compromets; je ne fais que des croûtes. Donnez-moi ces créances.

MULLER.

Du tout. S'il me plaît d'être aussi généreux que vous, de les anéantir?

RAOUL.

Allons donc! vous, un homme d'affaires, gâter le métier? je vous rends justice, je vous en proclame incapable.

MULLER.

Cela est ainsi pourtant; loin de haïr Albert, je l'estime, je l'aime; et la preuve, c'est que si je voulais le perdre, il ne tiendrait qu'à moi; je n'aurais qu'à parler, et je me tais.

RAOUL.

Et que pourriez-vous dire?

MULLER.

Qu'égaré par ses idées politiques, il fait partie d'une conjuration mystérieuse dont les ramifications s'étendent sur toute l'Allemagne.

RAOUL.

C'est une calomnie.

MULLER.

Je le crois, est c'est précisément ce que je disais au prince, qui m'en parlait l'autre jour.

RAOUL.

Mais comment se fait-il que le premier gentilhomme de la

chambre du prince, qui ne voit que par vos yeux en fait d'art, n'admette pas le tableau d'Albert ?

MULLER.

Je l'ignore.

RAOUL.

Vous l'ignorez? En êtes-vous bien sûr ?

MULLER, *en colère.*

Monsieur !

RAOUL, *faisant signe de sortir.*

Si vous voulez, je veux bien.

MULLER, *à part.*

Oh ! tu me paieras cher tes insultes. (*Haut.*) Monsieur, je crois qu'il n'est convenable ni pour vous ni pour moi de prolonger cette conversation.

RAOUL.

Eh bien, finissons; mais souvenez-vous, monsieur Muller, que je porte le plus vif intérêt à mon maître. Je pars pour Florence ce matin, dans deux heures ; on dit que c'est par là que vous êtes né, que vous avez passé votre jeunesse ; c'est là du moins qu'à mon dernier voyage on m'a parlé de vous pour la première fois. Ce que j'ai vaguement entendu dire sur votre compte à cette époque, je puis maintenant me le faire expliquer, et je vous avoue, toujours artistiquement, que si je découvre quelque chose, je parle.

MULLER, *audacieusement.*

Je ne crains rien.

RAOUL, *continuant.*

A moins que vous ne cessiez de nuire à Albert, auquel cas...

SCENE V

MULLER, RAOUL, ALBERT.

ALBERT, *à Raoul.*

Mon ami, on demande un quatrième joueur à une table de whist, et je me suis chargé de vous y envoyer.

RAOUL, *prenant la main à Albert.*

J'y vais, mon maître, mon noble maître. Vous n'avez rien à m'ordonner pour Florence ? je pars dans deux heures.

ALBERT.

Vous allez chercher quelque tableau, quelque portrait?

RAOUL.

Oui, il y a un certain portrait que je veux me procurer

ALBERT.

J'y suis : une de ces copies qu'on s'arrache en ce moment à Florence et qui reproduisent les traits de la comédienne Benaschi, une beauté angélique?

RAOUL, *avec intention.*

Non, il n'y a rien d'angélique dans ce que je cherche, c'est plutôt du diabolique... à revoir.

ALBERT.

A revoir.

SCENE VI.

LES MÊMES, PAUL.

PAUL, *arrivant agité, dit à Raoul.*

Pardon, monsieur, je cherche monsieur Albert.

RAOUL.

Le voici. (*Il sort.*)

ALBERT, *à part.*

Paul !

PAUL.

Mon ami, je viens... (*Remarquant Muller, il s'interrompt.*)

MULLER, *après l'avoir regardé.*

C'est singulier ! il me semble que je connais cet homme ! Et il apelle Albert son ami... oh ! si c'était... (*Il sort.*)

SCENE VII.

PAUL, *décemment vêtu*, ALBERT.

ALBERT.

Eh ! mon Dieu! qu'as-tu donc, et quel motif t'amène-ici?

PAUL.

Une mauvaise nouvelle.

ALBERT.

Quoi?

PAUL.

Les huissiers ont envahi ta maison.

ALBERT.

Est-il possible ! Mes créanciers m'avaient dit pourtant, il y a quelques jours, qu'ils attendraient encore. Une invisible main les a déchaînés contre moi

PAUL.

Que vas-tu faire ?

ALBERT.

Le sais-je ? ce coup inattendu me met au désespoir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MARTILLY, *un sac d'argent à la main, venant de la gauche.*

MARTILLY, *à Albert.*

J'en étais sûr ! Si l'on veut vous trouver pendant une soirée, ce n'est pas dans les groupes qu'il faut vous chercher, mais dans un endroit solitaire.

ALBERT.

Pardon ; je suis fatigué ; j'ai besoin de quelques instants de repos.

MARTILLY.

Vous êtes fatigué ? mon cher, faites comme chez vous. (*Se tournant vers Paul.*) Mais, monsieur, qui est...

ALBERT.

C'est mon...

PAUL, *vivement.*

Je suis un ancien ami de monsieur Albert, je le revois après dix ans de séparation... j'avais à lui parler d'une affaire importante, pressée, et j'ai pris la liberté...

MARTILLY.

Et vous avez, pardieu ! très-bien fait. Les amis de monsieur Albert sont les miens et personne ici n'est jamais mieux accueilli, que lorsqu'il y paraît sous ses auspices.

PAUL.

Monsieur...

MARTILLY.

Je vous engage donc, monsieur, à venir vous mêler à nos danses.

PAUL.

Je n'ai jamais dansé.

MARTILLY.

Vous ferez une partie.

PAUL.

Je n'ai jamais joué.

MARTILLY.

Ah ! eh bien, on va chanter un chœur, et vous pourrez..

PAUL.

Je n'ai jamais chanté.

MARTILLY.

Ah ! eh bien, on soupera dans quelques minutes...

PAUL.

Je n'ai jamais... je n'ai besoin de rien.

MARTILLY.

Venez au moins voir le coup d'œil de ma fête.

ALBERT, *bas à Paul.*

Oui, va, laisse-moi seul, j'ai besoin de réfléchir.

PAUL, *à Martilly.*

Allons, monsieur.

MARTILLY, *à part.*

C'est un philosophe, bien sûr. (*Il sort avec Paul.*)

SCENE IX.

ALBERT *seul d'abord, puis* MATHILDE.

ALBERT, *seul.*

Que faire? que devenir? (*Ici Mathilde paraît, et écoute.*) Mes ressources sont épuisées, et mon tableau, je l'ai appris en entrant ici, est refusé par le prince. A qui m'adresser ? à qui recourir ! Oh ! je suis le plus malheureux des hommes.

MATHILDE.

Eh bien, monsieur, rompez enfin le silence, déclarez-moi que vous m'aimez depuis trois ans; marions-nous et vous serez tranquille.

ALBERT.

Mathilde ! vous m'écoutiez ?

MATHILDE.

Du tout... mais j'ai entendu

ALBERT.

Mathilde, vous êtes la plus généreuse des femmes; et plusieurs fois déjà, touchée de mon sort et pour me faire accepter des offres qui pouvaient m'humilier, vous avez eu la magnanimité de me donner à entendre que votre noble main toute pleine des bienfaits, que j'ai dû refuser, pouvait un jour m'appartenir.

MATHILDE.

Si vous étiez heureux, Albert, je n'aurais pas été la première à vous laisser pénétrer mes sentiments; j'aurais attendu l'hommage de votre amour; mais vous êtes malheureux, méconnu, calomnié, et je dois vous tendre ma main, lors même que vous vous obstinez à ne pas me présenter la vôtre.

ALBERT.

Vous savez ce que déjà j'ai repondu à votre angélique bonté ?

MATHILDE.

Oui, que vous n'êtes plus jeune, que vous êtes pauvre... Eh bien! j'ai de la richesse pour deux, moi, et de la jeunesse pour deux, quoique cela me donne l'air de n'avoir pas de modestie pour un.

ALBERT.

Mathilde!

MATHILDE.

Mais si vous n'avez rien des choses que le hasard seul donne, vous avez ce que donne une noble volonté : de la délicatesse dans les sentiments, de l'élévation dans les idées, et un talent qui n'est jamais descendu à des concessions viles! Et moi, qui vois tout cela, je vous aime comme une sœur, comme une amie, comme une protectrice... Oui, monsieur, j'éprouve pour vous tous les amours, moins celui, peut-être, qui passe si vite et que le temps emporte avec les éphémères avantages qui l'ont produit.

ALBERT, *attendri.*

Oh!

MATHILDE.

Ce sont là, je crois, d'excellentes, de solides dispositions pour le mariage, et à moins que je ne vous sois entièrement indifférente...

ALBERT.

Vous, Mathilde!... Il faudrait, pour cela, que je n'eusse ni intelligence ni cœur! Moi aussi, je vous aime! non de cet amour de la première jeunesse, qui, en effet, brille et passe comme un éclair, mais de cette amitié douce et profonde qui dure toujours.

MATHILDE.

Eh bien! alors, rien ne s'oppose à notre mariage. Vous êtes un homme de cœur et de talent; moi, du moins à ce qu'on dit, je ne manque ni de l'un ni de l'autre; cela fera, je vous assure, l'union la mieux assortie.

ALBERT.

Nous ne sommes pas assortis du côté de la fortune... Je n'ai rien, et vous avez beaucoup!...

MATHILDE.

Eh bien! monsieur, par la vertu du mariage, en retranchant une moitié du côté qui a beaucoup, et la portant sur le côté qui n'a rien, on établit encore sur ce point la ressemblance. Entre époux tout n'est-il pas commun?

ALBERT.

Vous avez des raisons pour tout! Mais, votre père..

MATHILDE.

Mon père?... c'est la plus faible de vos objections. Je pourrais me contenter de vous dire qu'il fait aveuglément tout ce que je veux; mais je dois ajouter que sous l'enveloppe d'un financier, il porte une âme délicate et une haute intelligence. Savez-vous ce qu'il me répondra, quand je lui dirai que je veux que vous soyez son gendre? Ma fille, tu as très-bon goût, tu ne pouvais pas mieux choisir; puis il m'embrassera. Eh bien! monsieur, avez-vous encore, dans l'arsenal de vos susceptibilités, quelque argument contre mon vœu le plus cher?

ALBERT.

Mathilde! je tombe à vos pieds et je vous remercie!... (*On entend la musique d'une contredanse.*)

MATHILDE.

Le remercîment est de trop; mais j'accepte cette attitude, elle constate ma victoire!

ALBERT, *se relevant.*

Vous voyez avec quel bonheur je me laisse vaincre!...

MATHILDE, *remontant.*

Eh bien, monsieur, entendez-vous l'orchestre? pour célébrer mon triomphe et établir mon empire, je veux que vous veniez à l'instant danser avec votre future.

ALBERT, *à part, prenant la droite.*

Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais...

MATHILDE.

Qu'avez-vous donc ?

ALBERT, *à part.*

Comment lui dire maintenant que j'ai une fille?

MATHILDE.

Albert, d'où vient ce trouble subit?

ALBERT, *à part.*

Cependant il le faut, l'honneur l'exige.

MATHILDE.

Vous êtes tout ému et tout tremblant.

ALBERT.

Il convient que je sois ainsi, Mathilde, car je suis coupable.

MATHILDE.

Coupable?

ALBERT.

J'ai un aveu à vous faire, un pardon à vous demander.

MATHILDE.

Eh bien, avouez vite, que je vous pardonne; et allons danser!

ALBERT.

Oh! je n'aime pas à vous voir ainsi, Mathilde, heureuse, épanouie; j'aimerais mieux vous voir soucieuse, inquiète.

MATHILDE.

Pourquoi donc cela ?

ALBERT.

Parce que je crains que mon aveu ne fasse trop brusquement irruption dans votre joie et ne vous blesse trop vivement au cœur.

MATHILDE.

Albert, dites-moi que vous m'aimez; que depuis trois ans votre cœur ne m'a pas été infidèle ?

ALBERT.

Je le jure!

MATHILDE, *soulagée et gaîment.*

Eh bien, alors, monsieur, il ne me plaît pas de m'alarmer; et allons danser.

ALBERT.

C'est qu'il est une chose que vous ignorez, que votre père ignore aussi, et que je dois vous dire. Il y a une faute dans mon passé.

MATHILDE.

Une faute! l'avez-vous commise avant de venir ici me donner des leçons de peinture ?

ALBERT,

Oui, Mathilde.

MATHILDE *gaîment.*

Alors, je ne veux pas la connaître; et allons danser.

ALBERT.

Oh! mais je dois vous la dire, je dois la dire à votre père... j'aurais du remords de vous tromper sur mon compte; l'honneur m'ordonne de parler.

MATHILDE, *souriant.*

Voyons, mon ami, répondez sérieusement, si vous pouvez, aux deux questions que je vais vous faire.

ALBERT.

Oui.

MATHILDE, *riant.*

Avez-vous jamais rien dérobé à personne?

ALBERT.

Jamais.

MATHILDE, *riant plus fort.*

Ah! ah! ah! avez-vous donné la mort à quelqu'un?

ALBERT.

La mort! moi?

MATHILDE.

Voilà tout, Albert; je ne veux rien savoir de votre passé; il importe même à mon amour que je l'ignore... j'aime mieux rester dans les vagues pensées de ces sortes de choses que d'entendre prononcer des noms propres, détailler des circonstances et faire des portraits. Albert, je vous sais gré de votre délicatesse, et j'y répondrai dignement: Quoique vous ayez fait, mon ami, je vous prie de n'en rien dire à mon père

ALBERT.

Mais...

MATHILDE.

Donnez-moi votre parole que vous ne lui direz rien; je le connais, cette imprudence pourrait tout compromettre. Enfin,

monsieur, après tout, cela ne regarde que moi, et moi, je vous pardonne... (*Mouvement d'Albert.*) Qu'il n'en soit plus question n'insistez pas, taisez-vous, je le veux. Esclave, soyez docile! je vais vous attendre, vous viendrez danser. (*Elle sort gaîment par le fond.*)

SCÈNE X.

ALBERT, *seul.*

Bonne et généreuse Mathilde! Elle ne veut rien savoir; elle me pardonne tout; elle me défend de parler à son père; mais lui obéir, imposer silence à mes scrupules, c'est impossible. Je ferai mon devoir.. et puis, s'il est vrai que Mathilde ait un empire absolu sur l'esprit de son père, cet aveu n'empêchera pas notre mariage.

SCENE XI.

ALBERT, LUCIA.

LUCIA, *à la cantonnade.*

Oui, Marthe, je vais prendre congé de mademoiselle Mathilde, et nous partons...

ALBERT, *se retournant.*

Cette voix!... Lucia!

LUCIA.

Mon père!

ALBERT, *au comble de l'étonnement.*

Toi ici, ma fille!

LUCIA, *embarrassée.*

J'étais loin de m'attendre à vous y rencontrer. Ne me grondez pas; je vous avais promis de ménager ma santé, de renoncer au travail, la nuit; mais j'ai une nouvelle écolière, si bonne, si aimable! Hier, elle m'a priée de venir lui faire répéter quelques morceaux de musique pour cette soirée, et je n'ai pas pu lui refuser. Je suis venue avec Marthe.

ALBERT.

Comment, tu donnes des leçons à mademoiselle Martilly?

LUCIA.

Oui, et si vous saviez quels égards elle a pour moi, combien elle m'aime! Mais vous devez connaître toutes ses bonnes qualités, mon père, puisque, à ce qu'il paraît, vous êtes un des amis de la maison.

ALBERT.

Oui, c'est le plus noble cœur, l'intelligence la plus distinguée, c'est un ange!

LUCIA.

Avec quel feu vous dites cela!

ALBERT.

C'est qu'après toi, ma fille, c'est la femme que j'aime le plus au monde!

LUCIA.

Quoi!

ALBERT.

C'est qu'elle peut devenir pour toi une amie, une protectrice, une mère!

LUCIA, *avec joie.*

Mademoiselle Mathilde?

SCENE XII.

MULLER, *au fond, sans être vu*; ALBERT LUCIA,.

MULLER, *à part.*

Ensemble!... je ne m'étais donc pas trompé? (*Il fait signe au dehors.*)

ALBERT.

Oui, Lucia, ne dis rien de ce secret à personne, il t'intéresse autant que moi. Bientôt, peut-être, je serai l'époux de Mathilde.

LUCIA.

Vous?

ALBERT.

Oui; mais, sois tranquille. Je te l'ai dit, je t'aime encore plus que je ne l'aime, et ce mariage ne t'enlèvera rien de mon amour.

MULLER, *à part, ayant gagné la porte de gauche.*

Je comprends. (*Il disparaît un instant.*)

ALBERT.

Mais il est tard; il faut te retirer; je vais faire avancer une voiture et te joindre ici. Demain, j'irai te voir et je te dirai tout.

LUCIA, *à part.*

Oh! maintenant qu'il sera heureux, je serai heureuse aussi! (*Albert sort par le fond; Lucia entre à droite, après avoir embrassé son père.*)

SCENE XIII.

MULLER, *seul.*

Eh bien! mais... cela n'est pas trop mal calculé... Et qu'on dise que les artistes n'entendent pas les affaires! Tudieu, l'ami! une maîtresse pour le bonheur, une femme pour la fortune, et la dot de la femme servant à satisfaire secrètement les fantaisies de la maîtresse! Ah! monsieur Albert, je vous en voulais déjà beaucoup de vos sarcasmes contre ce que vous appelez ma probité suspecte! maintenant je sais que vous êtes un habile, et je ne vous pardonne pas de maltraiter ainsi vos confrères. J'ai fait signe à Martilly que j'avais à lui parler; il va venir; je lui dirai ce qui se passe; ce ne serait pas mon intérêt, que ce serait mon devoir... Allons, tout va bien: je suis sûr à présent d'épouser Mathilde; je n'en suis pas fou, et c'est tant mieux; l'amour ne fait faire que des sottises, exemple: maître Albert. Décidément, il faut n'aimer que soi; c'est le seul amour sage, le seul qui ne finisse pas. Oh! mais, j'admire en vérité comme les choses ont tourné depuis hier!.... ce diable de Raoul me faisait peur; il s'était déclaré le défenseur, le protecteur de mon rival, et le drôle n'est pas tendre quand il en veut à quelqu'un! (*Avec colère.*) J'ai reçu de lui un coup d'épée que j'ai sur le cœur, et qu'il me paiera cher un jour! En attendant, lorsqu'il saura ce qui arrive, il abandonnera la cause de son maître, et si cela ne suffit pas, je suis sur la trace d'une autre découverte. Cet ami d'Albert, présenté par lui, ce soir, dans cette maison, je crois bien le reconnaître... S'il le faut donc, je mettrai encore le feu à cette mine, et Albert ne s'en relèvera pas!

SCENE XIV.

MARTILLY, MULLER.

MARTILLY.

Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez, monsieur Muller?... j'ai attendu la fin de la sonate, et me voilà.

MULLER.

Je désirerais vous parler.

MARTILLY, *souriant.*

En particulier et toujours de la même chose? Eh bien, soit, oui, écoutez, j'ai aussi l'intention de m'expliquer franchement avec vous.

MULLER.

Tant mieux, je suis très-partisan de la franchise.

MARTILLY.

Ma fille vient de me dire qu'Albert doit me demander sa main; vous me faites la même demande. Si j'avais été chargé tout seul de choisir, j'aurais pu balancer un peu. Vous, riche déjà, vous pouvez le devenir plus encore; Albert, artiste malheureux jusqu'ici, peut un jour ou l'autre triompher de la mauvaise fortune. C'est un honnête homme, vous n'êtes pas un coquin. Il y avait de quoi hésiter pour moi. Dans cette position, j'ai dû ne consulter que ma fille. Elle ne vous aime pas, elle aime Albert; Albert l'épousera; ne m'en veuillez pas, donnez-moi la main, et n'en parlons plus.

MULLER.

Monsieur Martilly, vous ne méritez pas le service que je vais vous rendre.

MARTILLY.

Un service?

MULLER.

Qui peut paraître intéressé de ma part, si vous voulez; mais cette considération ne doit pas arrêter un galant homme.

MARTILLY.

Qu'est-ce donc?

MULLER.

Vous croyez qu'Albert aime mademoiselle Mathilde?

MARTILLY.

J'en suis sûr.

MULLER.

C'est une erreur.

MARTILLY.

Puisqu'il doit me demander sa main!

MULLER.

Il ne vise qu'à votre fortune.

MARTILLY.

Lui! non, je le connais; le cœur le plus délicat et le plus

tendre !

MULLER.

Tendre, oui, mais pas pour votre fille.

MARTILLY.

Pour qui donc ?

MULLER, *avec mystère.*

Pour une autre avec laquelle il a des liaisons secrètes.

MARTILLY.

On vous a trompé... c'est une calomnie, et je vous défie de nommer cette femme, de me la faire connaître.

MULLER, *désignant la droite.*

Elle est là.

MARTILLY.

Lucia !

MULLER.

C'est vous qui l'avez dit.

MARTILLY.

La preuve, monsieur, la preuve ?

MULLER.

J'ai surpris Albert embrassant Lucia, lui disant qu'il allait épouser mademoiselle Mathilde, mais qu'il ne cesserait pas de l'aimer, et la petite sournoise se prêtait à l'aventure, approuvait, répondait qu'elle serait plus heureuse.

MARTILLY.

Si cela était vrai ! si Albert avait pu faire cette abominable spéculation !

MULLER.

Vous pouvez vous convaincre vous-même qu'Albert aime Lucia; il fait en ce moment avancer une voiture pour la reconduire secrètement chez elle. Allez le trouver sans rien témoigner; amenez-le ici; moi je vais appeler la petite; je lui adresserai des hommages, une déclaration; faites-moi surprendre par Albert; vous serez témoin de l'effet produit sur lui, et vous ne douterez plus.

MARTILLY.

Les façons tortueuses me répugnent; mais l'intérêt de ma fille avant tout; je vais attirer Albert de ce côté, et si vous avez dit vrai, Muller, si vous ne l'avez pas calomnié, je le chasse de chez moi, et vous êtes mon gendre.

MULLER.

Merci, beau-père.

SCENE XV.

MULLER, *puis* LUCIA. (*Muller frappe à la porte de droite.*)

MULLER, *appelant.*

Mademoiselle Lucia ! mademoiselle Lucia !

LUCIA, *paraissant.*

Qui m'appelle ?

MULLER.

Mademoiselle...

LUCIA, *entrant en scène.*

Monsieur Muller ! Que me voulez-vous, monsieur ?

MULLER.

Mademoiselle Mathilde, occupée au salon, m'envoie vous dire d'aller l'y trouver, et c'est avec un grand bonheur que je me suis chargé de cette commission.

LUCIA.

Voulez-vous la prier, monsieur, d'avoir la bonté de venir près de moi ? je ne suis pas faite aux habitudes du grand monde, et je n'oserais me présenter. (*Ici Martilly, Paul et Albert paraissent au fond, où ils s'arrêtent.*)

MULLER.

Pourquoi donc cette modestie, mademoiselle ? N'êtes-vous pas faite pour briller partout où vous vous trouvez ?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MARTILLY, ALBERT, PAUL.

LUCIA.

Vous êtes bien bon, monsieur.

MARTILLY, *à Albert et à Paul.*

Comment ! partir déjà !

MULLER.

Tant de talent, tant de beauté !

LUCIA.

Monsieur...

MULLER, *à part.*

Albert est là. (*Haut.*) Oh ! oui, vous êtes belle; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en fais la remarque, Et je me suis dit bien souvent : Ah ! si j'osais lui révéler ce qui est dans mon cœur et lui proposer, en échange de tant d'attraits, un amour passionné, une fortune considérable et un bonheur qui pour être secret n'en serait que plus doux... (*Il veut l'embrasser.*)

LUCIA, *reculant avec une dignité courroucée.*

Monsieur !

PAUL, *retenant Albert.*

Albert !

ALBERT, *courant à Muller.*

Misérable !

MULLER.

Qu'y a-t-il ?

MARTILLY, *à part.*

C'était donc vrai !

ALBERT.

Qu'avez-vous osé dire à cette jeune fille ?

MULLER.

Que vous importe ?

ALBERT.

Je vous défends de l'outrager désormais de votre regard.

MULLER.

Quoi ?

* Muller, Paul, Martilly, Albert, Lucia.

ALBERT.

Ou de votre parole.

MULLER.

Ah ça, monsieur, de quel droit ?...

ALBERT.

De quel droit ?

MULLER.

A moins que vous ne l'aimiez.

ALBERT.

Si je l'aime !

MULLER.

C'est donc votre maîtresse ?

ALBERT.

C'est ma fille !

MARTILLY.

Votre fille ?

MULLER, *à part.*

J'aime autant ça ! il est perdu dans l'esprit de Martilly.

ALBERT, *à Muller.*

Vous lui avez fait injure, monsieur ; vous êtes un lâche et je vous demande raison !

PAUL.

Quoi, Albert, un duel !

LUCIA, *se précipitant sur Albert.*

Mon père !

PAUL, *à Muller.*

Monsieur, écoutez-moi; tout duel est un crime et... (*Muller le regarde avec une attention croissante.*)

SCENE XVII.

MATHILDE, ALBERT, MARTILLY, LUCIA, MULLER, PAUL, RAOUL, HOMMES ET FEMMES DE LA SOIRÉE.

MATHILDE, *sans voir Lucia.*

Oh ! mon Dieu ! quels éclats ! qu'y a-t-il ?

MARTILLY.

Il y a que monsieur Albert ne mérite plus ni ton amour ni mon estime. Il nous avait caché les désordres de sa jeunesse. Il n'a jamais été marié, et il y a dans le monde quelqu'un qui peut l'appeler son père. (*Il désigne Lucia.*)

RAOUL, *à part.*

Lucia, la fille d'Albert !

ALBERT.

Oui, mademoiselle Mathilde, c'est l'aveu que j'avais à vous faire, et que votre noble générosité a arrêté sur mes lèvres.

MATHILDE, *qui a embrassé Lucia.*

Eh bien, Albert, je ne retire pas la parole que je vous ai donnée ; je pardonne, je pardonne tout.

MARTILLY.

Mathilde, si ton cœur n'est pas changé, il n'en est pas de même de mes projets... Le devoir de monsieur Albert d'ailleurs est d'épouser la mère de sa fille.

ALBERT.

Elle est morte, il y a quinze ans, et j'aurais pu, comme bien d'autres, dans une égoïste prévision, jeter à la pro-

vidence d'un hospice l'enfant que Dieu m'avait envoyé; je ne j'ai pas voulu : j'ai dû porter la peine de ma faute. Cette enfant a été un grand obstacle à ma fortune. L'amour inquiet que j'ai toujours eu pour elle, ma crainte pour son avenir, tout cela a brisé mon courage et paralysé mes forces. Si j'avais abondonné ma fille, je serais peut-être riche et renommé.

LUCIA, *à part.*

C'est de moi que lui viennent tous ses malheurs! (*Elle pleure.*)

MARTILLY.

Monsieur Albert, je sais aussi bien que personne ce qu'un père doit à ses enfants, et je n'oublierai pas ce que je dois à ma fille. Je vous plains et je n'ai peut-être pas cessé de vous estimer, mais il n'est pas possible que vous soyez mon gendre.

MULLER, *à part, regardant Paul.*

C'est lui, j'en suis sûr.

ALBERT.

Adieu, Mathilde, adieu. Je sors de cette maison pour n'y rentrer jamais.

MULLER.

Monsieur Albert, je vous attends.

ALBERT.

Je suis à vous.

LUCIA.

Mon père!

MATHILDE.

Albert!

ALBERT.

Il le faut.

MULLER.

Votre témoin?

ALBERT, *désignant Paul.*

Le voici.

MULLER, *désignant Paul.*

Monsieur?

LUCIA.

Mon père, vous ne vous battrez pas!

MULLER.

Soyez tranquille, mademoiselle; si votre père ne choisit pas un autre témoin, c'est moi qui refuserai de me battre.

ALBERT.

Et pourquoi cela?

MULLER.

Pourquoi?

ALBERT.

Oui.

MULLER.

Parce que je ne veux pas me battre avec un homme qui a pour témoin et pour ami un voleur!...

MARTILLY.

Un voleur!

MULLER, *continuant.*

Qui a passé trois ans dans les prisons de Turin.

MARTILLY, MATHILDE, RAOUL.

Ciel!

MULLER, *à Paul.*

Niez ce que je dis là si vous l'osez. (*Paul baisse la tête.*)

MARTILLY.

Eh quoi, monsieur Albert, cet homme est votre ami?

ALBERT, *passant près de Paul.*

Cet homme qu'une erreur de la justice a flétri, cet homme est plus que mon ami, il est mon frère.

TOUS.

Son frère!

MULLER, *à part.*

Son frère! ah! j'ai trop de bonheur aujourd'hui.

RAOUL, *bas à Lucia.*

Ne perdez pas courage, je vous suis dévoué. (*Il passe par derrière et va se mettre à la droite de Muller.*)

ALBERT, *à Muller.*

Quant à vous, qui refusez de me rendre raison, après avoir outragé ma fille et calomnié mon frère... (*Il lui arrache sa décoration en collier et la jette à terre, Muller se baisse pour la ramasser.*) Oui, baissez-vous, monsieur, pour la ramasser, absolument comme vous avez fait pour l'obtenir! Et maintenant, vous battrez-vous?

MULLER, *à part.*

O rage!...

RAOUL, *bas à Muller.*

Monsieur Muller, je pars pour Florence, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

MULLER, *à part.*

Je serai marié avant ton retour.

ACTE III.

Même décor qu'au premier acte. Seulement, tous les meubles ont disparu, et les murs sont tapissés de tableaux. Un médaillon de quatre pouces de circonférence encadre le portrait de Lucia, fait par Albert; il est suspendu à gauche; un lambeau de Raphaël est à droite; table et chaise à gauche; chaise à droite.

SCÈNE I.

MARTHE, *sortant de la gauche, puis* LUCIA, *de la droite.*

MARTHE.

Plus rien ici qui nous appartienne; car bientôt la justice... plus rien pour subvenir aux besoins de la journée. Que de malheurs, mon Dieu! Et cette pauvre Lucia qui aurait besoin de tant de repos; cette noble enfant qui se meurt de chagrin et qui reste debout, qui sourit à son père pour le mieux abuser sur son état... Oh! cela me fend le cœur.

LUCIA, *pâle et faible.*

Marthe, mon père est-il rentré?

MARTHE, *la faisant asseoir à gauche.*

Pas encore... il est allé demander du temps à ses créanciers; car depuis un mois, depuis cette funeste soirée chez monsieur Martilly, il a été obligé d'augmenter ses dettes. Ta maladie a épuisé toutes ses ressources; il a réduit ses dépenses et il est venu se loger avec nous, pour n'avoir pas deux loyers.

LUCIA.

Et aucun de ses anciens amis n'est venu le voir? Ah! si monsieur Raoul n'était pas absent!

MARTHE.

Oui, depuis qu'on a su que son frère a été flétri par la justice, tous les amis de ton père l'ont abandonné; et puis on les a accusés tous deux de faire partie d'une société secrète et ils ont reçu un ordre de bannissement pour aujourd'hui, dans une heure. C'est l'infâme Muller qui est cause des malheurs de ton père; c'est lui qui a acheté toutes les créances et qui le fait poursuivre. (*Ici Mathilde entre laissant une femme de chambre à la porte.*)

LUCIA.

Oh! l'ingratitude et l'abandon des amis de mon père ne m'étonne pas; mais il est une personne...

SCÈNE II.

LUCIA, MARTHE, MATHILDE.

MATHILDE.

Moi, n'est-ce pas?

LUCIA, *se précipitant vers Mathilde.*

Ah! mademoiselle Mathilde, c'est-vous? Voici un mois que, chaque jour, il me semble que vous allez venir; je vous attends. (*Marthe sort par la gauche en essuyant ses yeux.*)

MATHILDE.

Ah! si vous saviez, Lucia, j'ai été si malheureuse, si souffrante!... il n'y a que deux jours que je puis sortir.... et j'ai franchi tous les obstacles, j'ai bravé des préjugés cruels... ma conscience m'a conseillé de venir et je suis venue; me voici.

LUCIA.

Ah! c'est bien à vous de n'avoir pas oublié mon père... il va rentrer, attendez-le... votre vue lui donnera du courage... si vous voyiez comme il est changé!...

MATHILDE, *soupirant.*

Pauvre Albert!... Et vous, Lucia, vous ne paraissez pas bien, vous souffrez?

LUCIA.

Oh! bien moins maintenant... mais après la scène dont je fus témoin chez vous, le découragement et le désespoir s'emparèrent de moi; je sentis que j'étais la cause de tous les malheurs de mon père; que tant que je vivrais rien ne lui réussirait, que j'étais son mauvais ange.

MATHILDE.

Vous!

LUCIA.

Et alors... c'est une chose que je n'ose dire... alors je résolus de mourir.

MATHILDE.

Ah! Lucia!

LUCIA.

Le frère de mon père, qui se douta de mes projets, me fit comprendre que c'était un crime, et depuis lors je veux réparer mes forces; oui, maintenant, oh! maintenant je voudrais vivre, mais je ne puis pas, je ne puis pas.

MATHILDE.

Que dites-vous? du courage! il faut vivre, Lucia, oui, pour votre père.

LUCIA.

Mademoiselle, dites-moi, oh! dites-moi que vous le consolerez; Dites-moi que vous l'aimez encore.

MATHILDE.

Si je l'aime!... Je suis ici à l'insu de mon père, et quoique mon âme ne me reproche rien, c'est une démarche que la circonstance seule de vos malheurs peut excuser... Oui, Lucia, oui, j'aime Albert.

LUCIA.

Oh! ce mot-là me rend heureuse... Tenez, je ne souffre plus. (*Marthe paraît.*) Mais la joie de vous revoir... (*Elle s'affaiblit.*)

MARTHE.

La moindre émotion lui est funeste... Rentre dans ta chambre, mon enfant.

MATHILDE.

Oui, oui, rentrez; reposez-vous.

LUCIA.

Mais à condition que vous attendrez mon père!

MATHILDE.

Oui, Lucia, au revoir.

LUCIA.

Au revoir?... oui, si Dieu le veut. (*Elle rentre à droite, soutenue par Marthe et par Mathilde.*)

SCENE III.

MATHILDE, *seule.*

Ah! si je pouvais fléchir mon père; si je pouvais appartenir à Albert, cette pauvre enfant serait sauvée!

SCÈNE IV.

ALBERT, MATHILDE.

ALBERT, *pâle et défait et mesquinement vêtu.*

Rien! inflexibles, tous, comme la destinée!

MATHILDE.

Albert!

ALBERT.

Mathilde!... c'est vous!... mais que vous vous êtes fait attendre!

MATHILDE.

Je serais venue plus tôt si je l'avais pu. Je sors aujourd'hui pour la première fois, et mon père ignore que je suis ici.

ALBERT, *ému.*

Votre père!... de quoi me punit-il? d'avoir dans ma famille un honnête homme calomnié?

MATHILDE.

Je dois respecter sa volonté... mais peut-être un jour... et quelque éloigné que ce jour puisse être Albert, j'attendrai, comptez que j'attendrai.

ALBERT.

Ah! ce jour fût-il demain, il serait trop tard.

MATHILDE.

Trop tard!

ALBERT.

Regardez, je ne suis plus le même... Le malheur s'est appesanti sur moi, et le désespoir est entré dans mon cœur.

MATHILDE.

Le désespoir!...

ALBERT.

Ma fille se meurt; elle va me quitter; je n'aurai bientôt plus rien à faire sur la terre, et mon parti est pris.

MATHILDE.

Albert!

ALBERT.

Vous, Mathilde, soyez heureuse... Adieu pour toujours.

MATHILDE.

Mon ami, le chagrin vous rendrait-il injuste au point de me méconnaître, et pensez-vous que mon cœur ne soit pas brisé de votre situation?

ALBERT.

Ah! je vous rends justice, mais c'en est fait de moi, vous dis-je... Lucia m'entraîne après elle, c'est ma destinée.

MATHILDE, *regardant autour d'elle, et remarquant la nudité de la chambre.*

Dites-moi, oh! dites-moi... mais j'aurais dû m'en apercevoir, en entrant ici... Ah!...

ALBERT, *dissimulant.*

Vous vous trompez, Mathilde, je n'ai besoin de personne, je vous assure... c'est pour placer mes tableaux ici que j'ai fait transporter ailleurs les meubles...

MATHILDE.

Est-il vrai que vous ne manquiez de rien?

ALBERT.

De rien.

SCENE V.

PAUL, ALBERT, MATHILDE.

PAUL, *il porte un mauvais manteau à manches.*

Ils ne m'ont donné que vingt rixdales sur ta montre que j'ai mise en gage.

MATHILDE.

Ciel!... oh! Albert vous m'aviez trompée... Oh! si j'avais pensé... je... (*Elle sort rapidement par le fond.*)

PAUL.

Eh bien, tes créanciers t'ont-ils donné du temps?

ALBERT.

Si je n'ai pas payé dans une heure, ils ont obtenu jugement; ils feront tout emporter.

PAUL.

Allons, mon ami, je le vois, il faudra boire le calice jusqu'à la lie... que la volonté de Dieu soit faite.

ALBERT, *amèrement.*

La volonté de Dieu!...

PAUL.

Oui, la volonté de Dieu! qui sait où te mènerait la tienne? Tu ne vois, toi, que jusqu'aux limites de ce monde; Dieu voit au delà... attends, pour juger ton juge.

ALBERT.

Oui, soit, il est possible que tu aies raison... Espérons... Étais-tu ici lorsque les experts sont venus, de la part des créanciers, estimer ces tableaux?

PAUL.

Non.

ALBERT.

Cette collection ne peut être estimée moins de dix mille ducats, surtout à cause de ce lambeau de Raphaël, original... J'en dois sept mille... il nous en restera trois, et voici mon projet: On nous chasse de notre patrie comme conspirateurs; nous quitterons Berlin dans une heure; nous irons en Italie; l'air pur de ces contrées fera peut-être un miracle, et Lucia sera sauvée.. Je donnerai des leçons de peinture et de dessin, si Dieu guérit la blessure que j'ai reçue dans mon duel avec l'honnête Muller. (*Il montre sa main droite.*)

PAUL, *remontant.*

A la bonne heure! du courage! Je vais prévenir nos riches voisins qui veulent se trouver à la vente... Mais voici du monde... et les experts et les huissiers.

ALBERT, *allant s'asseoir à gauche, accablé.*

Ah! qu'il me tarde que tout ceci soit fini.

SCENE VI.

ALBERT, PAUL, RICHES AMATEURS, EXPERTS, HUISSIERS. *On se salue.*

PREMIER AMATEUR.

Voyons, il y a là de jolies choses..

PAUL, *à part.*

En voilà un qui s'y connaît.

PREMIER AMATEUR, *faisant la moue.*

Mais peinture nouvelle, peinture nouvelle!

PAUL.

Oui, monsieur, comme l'était la peinture des anciens, quand ils étaient nouveaux.

PREMIER AMATEUR.

Sans doute... Mais qu'est-ce que cela au milieu?... Une croûte?...

ALBERT.

Oui, monsieur, de Raph ael.

PREMIER AMATEUR.

De Raphaël ?... vous croyez ?...

ALBERT, *se levant.*

Mieux que cela, monsieur, j'en suis sûr... Les experts d'ailleurs sont là pour...

UN EXPERT.

C'est la vérité !

ALBERT.

S'il est quelqu'un d'entre vous, messieurs, qui désire acheter la collection entière, qu'il le déclare ; j'aime mieux vendre ainsi ; il faut que je parte dans une heure.

PREMIER AMATEUR, *à part.*

Ah ! il est pressé ! (*Haut.*) Mais que vaut tout cela, monsieur? Trois mille ducats?...

ALBERT.

Trois mille ?

PREMIER AMATEUR.

Tout au plus, et encore je ne les donnerais pas.

ALBERT.

Trois mille ducats ! profanation !... Messieurs, si ces tableaux m'appartenaient, comme ils appartiennent à la justice, je préférerais les donner pour rien à vos laquais qui les apprécieraient mieux que vous.

PREMIER AMATEUR.

Monsieur...

ALBERT.

Mais je vous défends de regarder ce Raphaël... je vous le défends, vous en êtes indigne. (*Il décroche et retourne le Raphaël.*)

DEUXIÈME AMATEUR, *se retirant.*

Puisqu'il en est ainsi...

ALBERT.

Encore un moment, messieurs, pour que l'expert vous dise de combien vous vous trompez.

PREMIER AMATEUR.

Eh bien ?

ALBERT, *à l'expert.*

Combien avez-vous évalué cette collection, monsieur, moins ce portrait, qui est celui de ma fille et que je me réserve. (*Il le décroche.*)

UN HUISSIER.

Monsieur, nous représentons ici les créanciers et rien ne doit être distrait de la collection avant l'acquit total des dettes. (*Albert rend à un autre huissier la miniature que celui-ci remet en place.*)

ALBERT, *à l'expert.*

Eh bien, monsieur ?

L'EXPERT.

Mes collègues et moi nous avons évalué la collection cinq mille ducats.

ALBERT.

Cinq mille ducats !

PAUL, *à part.*

Et il en doit sept mille !

L'EXPERT.

Oui, monsieur, en notre âme et conscience. Ainsi, moyennant deux mille ducats ajoutés à la valeur de ces tableaux, on vous rendra vos billets; nous allons attendre là quelques instants. (*Ils disparaissent par le fond.*)

SCÈNE VII.

ALBERT, PAUL.

ALBERT.

Cinq mille ducats ! les misérables !... et ils les auront à ce prix... Eh bien, mieux vaudrait... (*Geste de tout briser.*)

PAUL.

Calme-toi, frère.

ALBERT.

Me calmer ! et où est donc mon espérance pour me calmer ? qui viendra à notre aide ? qui m'apportera les deux mille ducats qui me manquent pour acquitter mes dettes et n'emporter que la misère loin de la patrie ? Me calmer, Paul ! Mais ici ma fille se meurt ; et bientôt il faudra partir pour une terre étrangère, en laissant le deshonneur après moi.

PAUL.

Eh bien frère, sois homme, fais face à la tempête, courbe-toi devant Dieu !

ALBERT.

Me courber devant Dieu, quand je puis m'arracher à son injustice, quand je puis mourir !

SCÈNE VIII.

PAUL, ALBERT, LUCIA, UN HUISSIER ET SES GENS.

LUCIA, *accourant.*

Mourir, mon père ! vous voulez mourir !

ALBERT, *la pressant dans ses bras.*

Ma fille ! ma fille !

L'HUISSIER.

Monsieur, permettez-moi de m'acquitter du pénible devoir que la loi m'impose.

LUCIA.

Quoi ?

L'HUISSIER.

Ces tableaux vont être emportés... ils représentent une valeur de cinq mille ducats, vous en devez sept mille et si vous ne pouvez me remettre à l'instant les deux mille qui manquent, il y a prise de corps.

LUCIA, *tombant sur le siège.*

Ciel !

ALBERT.

Eh bien, je ne puis pas... exécutez la loi; arrêtez-moi; le bannissement eût été trop doux avec ma fille et mon frère, séparez-moi d'eux, jetez-moi dans une prison, comme si j'étais un infâme.

LUCIA.

Ah ! vous séparer de moi !... je sens que je vais succomber.

ALBERT.

Lucia !...

LUCIA, *défaillante.*

Mon père, embrassez votre fille, hâtez vous... c'est peut-être pour la dernière fois !

ALBERT.

Ah ! malédiction sur les hommes qui veulent tous ces maux ! (*Il se précipite dans les bras de sa fille.*)

SCÈNE IX.

PAUL, ALBERT, MATHILDE, LUCIA, HUISSIER ET SES GENS, *décrochant des tableaux.*

ALBERT, *désignant Lucia.*

Ah ! secourez-la, secourez-la !

MATHILDE.

Ciel ! que veut dire...

ALBERT.

Mathilde, vous vouliez être sa protectrice, eh bien ! on me prive de ma liberté... Je vous confie ma fille. (*Il va tomber, accablé sur le siége de gauche.*)

MATHILDE.

Quoi !

PAUL.

Oui, il manque deux mille ducats...

MATHILDE, *les donnant à Paul, bas.*

Les voici.

PAUL, *les donnant à l'huissier, bas.*

Tenez, monsieur, emportez les tableaux, et laissez-nous. (*A Albert.*) Tu es libre.

ALBERT, *voyant la pâleur de sa fille.*

Elle se meurt... Ah ! vite, vite, Marthe, ah ! mon Dieu !

(*Albert, Mathilde et Marthe entraînent Lucia dans sa chambre. Les porteurs emportent une partie des tableaux et disparaissent. Muller entre.*)

SCÈNE X.

MULLER, PAUL.

MULLER.

Monsieur Paul?

PAUL, *étonné.*

Monsieur Muller !... que venez-vous faire dans cette maison? jouir sans doute de votre ouvrage? Eh bien, regardez : ici, on nous

dépouille. (*Il désigne la chambre à moitié nue.*)

MULLER.

Parce que vous avez des dettes.

PAUL, *désignant la droite.*

Là, une pauvre jeune fille souffre et languit.

MULLER.

Parce qu'elle voit son père sans ressources.

PAUL.

Et bientôt, la laissant morte ou la traînant mourante avec nous, il nous faudra partir et aller vivre misérablement sur la terre étrangère.

MULLER.

Et tout cela parce que l'or vous manque.

PAUL, *avec mépris.*

L'or ?

MULLER.

Le temps nous presse, voici la vérité : si vous aviez de l'or, vous trouveriez douce la terre étrangère ; car la patrie est partout où l'on est bien.

PAUL.

Pour les âmes grossières.

MULLER.

Si vous aviez de l'or, cette jeune fille reviendrait à la vie

PAUL.

L'or ne guérit pas les souffrances du cœur.

MULLER.

Si vous aviez de l'or, votre frère serait consolé de l'incurable blessure que, dans notre duel, il a reçue de moi à la main qui le faisait artiste.

PAUL, *ironiquement,*

Oui, nous vous devons tout.

MULLER.

Moi je ne vous dois rien.

PAUL, *indigné.*

Vous ne nous devez rien !... vous nous devriez la réparation de toutes nos misères. (*Calme.*) Mais je ne vous la demande pas.

MULLER.

Et si je venais vous l'offrir ?

PAUL, *étonné.*

Vous?

MULLER.

Si je venais vous offrir de l'or?

PAUL, *reculant.*

Vous me faites peur !

MULLER.

Vous êtes le premier sur qui l'or produise cet effet.

PAUL.

Expliquez-vous.

MULLER.

Vous aimez votre frère ?

PAUL.

Oui.

MULLER.

Vous aimez votre nièce ?

PAUL

Oui.

MULLER.

Si vous aviez de l'or, vous ne le trouveriez pas inutile pour leur porter secours ?

PAUL.

Eh bien ! oui, c'est vrai, surtout si cet or me venait d'une main amie.

MULLER.

Est-ce que les ennemis en donnent jamais?

PAUL.

Bref?

MULLER.

Bref, je vous offre six mille ducats.

PAUL.

Six mille ducats !

MULLER.

Les voici en bons billets du trésor ; voyez (*Il les montre.*)

PAUL, *avec effusion.*

Oui, oui !... oh ! monsieur Muller, le repentir sans doute vous a touché le cœur, et une pareille générosité... Dieu vous en récompensera.

MULLER.

J'aimerais mieux que ce fût vous.

PAUL, *étonné.*

Moi !... mais que puis-je vous donner en échange ?

MULLER.

Oh ! mon Dieu, peu de chose.

PAUL.

Mais enfin que me demandez-vous?

MULLER.

Dix lignes de votre écriture.

PAUL.

Et que renfermeront-elles; ces dix lignes ?

MULLER.

Une chose que vous chercheriez vainement à comprendre; mais enfin ce serait un acte de dévouement de votre part.

PAUL.

S'il ne faut que mourir, je suis prêt. (*Il se met devant la table de gauche.*)

MULLER.

Hâtons-nous, car dans quelques minutes on viendra vous prendre pour vous conduire à la frontière.

PAUL.

Dictez.

MULLER.

« Moi, Paul Walter... » C'est bien votre nom?

PAUL.

Oui.

MULLER, *dictant.*

« Je déclare que je suis coupable du vol des vingt billets de
» banque pour lequel je fus condamné. »

PAUL.

Je n'écrirai pas cela.

MULLER.

Vous qui consentiez à mourir'

PAUL.

Oui, mais pas à mentir.

MULLER.

Je n'examine pas si c'est un mensonge; mais tout le monde vout croit coupable, et si la protestation de votre conscience vous est bonne devant vous-même, elle vous est inutile devant les hommes.

PAUL.

Mais dans quelle intention, monsieur Muller ?...

MULLER.

Je vous ai dit qu'il ne fallait pas chercher à comprendre; et puis le temps me manque pour m'expliquer.

PAUL, *se levant.*

Je ne signerai pas cela.

MULLER.

Vous ne voulez donc pas avoir six mille ducats à offrir à Albert ? Vous n'aimez donc pas votre frère?

PAUL, *très-ému.*

Mon pauvre frère !... je vais signer. (*Il se remet devant la table.*)

MULLER.

Pas encore ; il n'y a pas là dix lignes.

PAUL.

Continuez (*Albert paraît à droite; il s'étonne ; il écoute; puis il remonte la scène.*

SCENE XI.

ALBERT, PAUL, MULLER.

MULLER, *dictant.*

« Je déclare également m'être rendu coupable de trois faux en
» écriture, sous le nom... »

PAUL, *stupéfait.*

Mais ceci, monsieur Muller, personne ne m'en accuse.

MULLER.

Il faut que vous vous en accusiez.

PAUL.

Et pourquoi, enfin ?

MULLER.

Si vous voulez comprendre, vous amoindrissez votre dévouement; et d'ailleurs, je vous le dis encore, le temps nous manque.

PAUL, *se levant.*

Mais je ne suis ni voleur ni faussaire, et je ne puis signer tout cela.

MULLER.

Vous êtes un mauvais frère, monsieur Paul; la misère d'Albert ne vous touche pas.

PAUL.

Je vais signer. (*Il va pour signer.*)

MULLER, *à part.*

Enfin!

ALBERT, *se précipitant sur le papier et le déchirant.*

Non, frère, non, tu ne signeras pas cette calomnie!

MULLER, *à part.*

Malédiction!

PAUL.

Oui, tu as raison frère, j'outrageais la Providence en me méfiant d'elle.

ALBERT, *à Muller.*

Quant à vous, l'auteur de ce nouvel outrage, nous dirons partout...

MULLER, *audacieusement.*

Qui croira des proscrits, dénués, dépouillés, repoussés de tous? Nous ne sommes que trois ici.

PAUL.

Il en est un quatrième; un témoin qui voit tout.

MULLER, *regardant autour de lui, effrayé.*

Qui donc?

PAUL, *désignant le ciel.*

Dieu!

MULLER, *sort en souriant.*

Cela ne fait toujours que trois.

ALBERT.

Misérable!

PAUL.

Eh bien, frère, Lucia... (*Les porteurs reviennent et emportent les tableaux et la table.*)

SCENE XII.

ALBERT, PAUL.

ALBERT, *anéanti.*

Bientôt tout sera fini; tout, La mesure sera comblée... je n'aurai plus mon enfant.

PAUL.

Ami! ami!

ALBERT, *s'apercevant qu'on emporte le médaillon de Lucia.*

Arrêtez, arrêtez! ma fille! ma Lucia! rendez-moi le portrait de ma fille!

L'HUISSIER.

Monsieur, vous me voyez dans la désolation... mais ce portrait ne vous appartient plus.

ALBERT.

Il est à moi... (*Il veut le saisir, on le lui arrache.*)

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE, *puis* MARTILLY.

MATHILDE.

Albert!

ALBERT.

Mathilde, on m'arrache le portrait de ma fille, on me dit que le portrait de ma fille ne m'appartient plus!

L'HUISSIER.

Il doit être vendu comme le reste.

ALBERT, *succombant.*

Ici elle, là son image, je perds tout à la fois. (*Mathilde court brusquement à l'Huissier sans être vue d'Albert. Elle détache sa chaîne d'or, la donne et prend le portrait qu'elle rend à Albert.*)

MATHILDE.

Albert, il est à vous.

ALBERT, *le serrant contre sa poitrine.*

Ah! ma fille, ma fille!

MARTILLT, *paraissant au fond.*

Mathilde!

MATHILDE.

Mon père! (*Bas à Paul.*) Oh! monsieur, sauvez-le de son désespoir... sauvez-le, vous me reverrez! (*Elle va rejoindre son père. Les porteurs sortent. La chambre est complétement nue.*)

ALBERT.

Je succombe à ma douleur. (*Il est sur le point de défaillir.*

SCÈNE XIV.

PAUL, ALBERT.

PAUL.

Du courage, frère!... l'homme doit savoir souffrir et vivre!

ALBERT, *violemment ému.*

Vivre!... eh bien, oui, je vivrai, puisque tu le veux; mais ce sera pour me venger des hommes qui m'ont tué ma fille, qui me chassent de mon pays! je m'aimerai contre cette société infâme!

PAUL, *rayonnant d'une sainte sérénité.*

Ami, la société serait-elle meilleure, si tu y eusses trouvé le bien-être? Laisse au méchant et à l'égoïste ces sentiments de colère et d'orgueil.

ALBERT.

Mais où aller maintenant? que devenir?

PAUL.

Que devenir? Quand on veut être un des heureux de ce monde, on ne trouve de place presque nulle part, tout est pris; mais pour être bienfaiteur et martyr de l'humanité, il y a de la place partout. Si nous étions deux hommes pervers, je te dirais: « Nous » allons quitter ce pays et passer dans un autre. Qu'importe?... » viens, il y a partout des hommes à exploiter. » Mais connaissant ton âme, je te dirai: « Viens, il y a partout des hommes à » consoler, à secourir. »

ALBERT.

Mais, ami, que pouvons-nous faire? Pauvres, découragés, bannis, à qui pouvons-nous être utiles?

PAUL.

L'homme le plus dénué a toujours en lui une puissance qu'il peut appliquer au bien de ses semblables, et il n'est si pauvre mortel qui ne puisse faire l'aumône. (*Le vieux Mendiant du 1er acte paraît et lève son chapeau.*) Tiens, regarde ce vieillard courbé sous le poids de la misère, et que les premiers vents d'automne glacent comme l'hiver... (*Il se dépouille du méchant manteau qu'il porte et le jette sur les épaules du Mendiant qui s'éloigne.*)

ALBERT, *touché et admirant.*

Ah! Paul, mon frère!

PAUL.

Oui, te dis-je, l'homme, dans quelque position qu'il soit, fût-il abandonné sur la voie publique, ayant à jamais perdu l'usage de ses membres, peut encore être utile à ses semblables, ne fût-ce qu'en leur donnant le sublime exemple d'une courageuse résignation aux volontés de Dieu! (*Les soldats avec un officier paraissent à la porte du fond.*)

ALBERT, *à Marthe, qui paraît.*

Eh bien, ma fille?

MARTHE.

Plus d'espoir, monsieur... un évanouissement précurseur de la mort...

ALBERT.

Lucia!... mon enfant... (*Il se précipite dans la chambre avec Marthe.*)

SCÈNE XV.

PAUL, DES SOLDATS AVEC UN OFFICIER; *derrière eux, à l'extérieur Muller couvert d'un manteau.*

L'OFFICIER, *approchant.*

L'heure qu'on vous avait donnée pour vos apprêts est écoulée, la voiture est là, et voici l'ordre de vous conduire jusqu'à la frontière.

PAUL.

Quelques minutes, monsieur, sa fille est là, mourante....

L'OFFICIER, *triste et ému.*

J'ai l'ordre de ne pas vous laisser un instant, et un ami du prince nous observe.

PAUL, *regardant au fond et voyant Muller.*

Oui, Satan est là!

ALBERT, *reparaissant.*

Paul, mon frère!...

PAUL.

Eh bien, Lucia...

ALBERT, *terrassé,*

Tout est fini!

PAUL.

Albert, Dieu me dit qu'il vaut mieux que ta fille soit sous sa garde et dans le sein de sa miséricorde que de partager avec nous

les amertumes de l'exil.

ALBERT, *accablé.*

Oui, tu as raison, frère, oui. J'aurai plus de courage de la savoir heureuse dans le ciel que de la voir traîner près de moi une vie misérable.

L'OFFICIER.

Suivez-nous!

ALBERT, *résigné, à Marthe, qui paraît se soutenant à peine.*

Marthe, Marthe, tu marqueras la terre sous laquelle reposera ma fille, afin que si je rentre un jour dans ma patrie, je connaisse l'endroit où je devrai m'agenouiller et prier. (*Ils sortent avec les soldats, et un instant après on entend le roulement rapide de la voiture.*)

ACTE IV.

Place de Rome. Hôtel à gauche. Église de saint Charles Borromée, à droite. Statue au fond à gauche, sur son piédestal.

PREMIER TABLEAU.

SCENE I.

MARTILLY, MULLER.

MARTILLY, *sort de l'hôtel.*

Ah! Muller, c'est vous! Eh bien?

MULLER, *venant du fond.*

J'ai vu votre ami, le président du tribunal criminel; il m'a remis, pour vous, la permission de visiter la galerie Petramonte, une des plus belles de Rome. Je rentrais à l'hôtel pour vous l'annoncer.

MARTILLY.

Et, dites-moi, cette funeste nouvelle qui circulait parmi les artistes de Rome?

MULLER, *faisant l'ignorant.*

Quelle nouvelle?

MARTILLY.

Celle pour laquelle j'ai écrit au directeur de l'hospice de Viterbe.

MULLER, *comme se souvenant.*

Ah! bien... non, je n'en ai plus entendu parler; mais j'espère qu'elle ne se confirmera pas, malgré l'intérêt que j'aurais à ce qu'elle fût vraie. Car, enfin, il ne faut désirer le malheur de personne... Mais, pardon, j'oubliais: En passant à la poste pour voir s'il n'y avait pas de lettres à mon adresse, j'ai pris les vôtres.

MARTILLY.

Ah! oui, je vous en avais prié. (*Il prend trois lettres que lui donne Muller, il les ouvre; Muller l'observe.*) Celle-ci est de Berlin, d'un ami qui presse notre retour. (*Il en ouvre une autre.*) On m'écrit de Florence...

MULLER, *troublé.*

De Florence?

MARTILLY.

La faillite de Berliani.

MULLER, *soulagé, à part.*

Ah!

MARTILLY, *ouvrant la troisième lettre.*

Viterbe... celle-ci est de Viterbe... (*Avec émotion.*) Et du directeur de l'hospice... la triste nouvelle était vraie... tenez, voyez.

MULLER, *prenant la lettre.*

Oui, il n'y a plus à en douter.

MARTILLY.

Pauvre Albert! Maintenant, mon ami, je puis tenir la promesse que je vous ai faite.

MULLER.

Oui, Mathilde, qui refusait ma main, n'a plus de motif pour ajourner notre mariage... Savez-vous que j'ai eu là une heureuse idée de quitter Berlin où tout lui rappelait le souvenir d'Albert?

MARTILLY, *souriant.*

Et où vous étiez vous même exposé aux railleries de Raoul, car il doit s'y trouver, à l'heure qu'il est, de retour de son voyage de Florence.

MULLER, *préoccupé.*

Oui, oh! oui, il doit être de retour.

MARTILLY.

Enfin, il est loin de nous; vous n'avez plus à craindre qu'il vous nuise auprès de ma fille et c'est une raison pour vous d'avoir l'esprit en repos... car, il faut que je vous le répète, mon ami, j'observe souvent, comme Mathilde, que vous êtes distrait, sombre, préoccupé.

MULLER.

Moi?

MARTILLY.

Votre regard quelquefois a une fixité qui m'inquiète.

MULLER, *secouant une préoccupation.*

C'est que j'aime Mathilde, et jusqu'à ce qu'elle soit ma femme, il me semble toujours que mon bonheur va m'échapper. (*Ici Raoul paraît.*) Désormais du reste je serai riant, gracieux, vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, Je veux être aimable.

RAOUL, *s'avançant.*

Aimable, vous, Muller, je serais curieux de voir ça.

SCÈNE II.

RAOUL, MARTILLY, MULLER.

MARTILLY.

Raoul!

MULLER, *à part.*

Il devait arriver dans un pareil moment!

MARTILLY.

Soyez le bienvenu.

MULLER, *grimaçant.*

Certainement.

RAOUL, *ironiquement à Muller.*

Oui, je vois que ça vous fait plaisir.

MARTILLY.

Et depuis quand à Rome?

RAOUL.

Depuis ce matin.

MULLER, *grimaçant.*

Et votre voyage de Florence?

RAOUL, *moqueur.*

Charmant, mon cher. De retour à Berlin, je m'ennuyais à périr. J'ai appris que vous étiez à Rome. Je me suis dit: Ce bon monsieur Muller sera charmé de me revoir; et je suis parti, j'ai brûlé le pavé, et me voilà... pour vous être agréable.

MARTILLY, *souriant.*

Allons, voyons, mon cher Raoul, un peu de charité; j'ai beaucoup d'amitié pour vous; je suis heureux de vous voir; mais, je vous en prie, ménagez monsieur Muller; il doit être mon gendre.

RAOUL.

Vous croyez ça?

MARTILLY.

Je l'ai promis.

RAOUL.

Il faut savoir reculer quand on a fait une... une imprudence.

MULLER, *ne pouvant plus se contenir.*

Oh! tenez, monsieur Raoul, je me fatigue à la fin de vos railleries, de vos sarcasmes, de...

RAOUL, *à M. Martilly.*

Qu'est-ce qu'il vous disait donc qu'il voulait être riant?

MULLER.

Monsieur Raoul, c'en est assez, et je prétends en finir aujourd'hui.

MARTILLY.

Muller!

RAOUL.

Si c'est comme ça que vous êtes gracieux, par exemple...

MULLER.

Monsieur, malgré votre supériorité dans les armes, il y a moyen d'arranger un duel où l'avantage de l'adresse ne soit pour rien, où le hasard décide.

RAOUL.

Oui, un seul pistolet chargé, à bout portant?... Et c'est de cette façon-là que vous voulez être aimable?

MULLER.

Je suis à vos ordres.

MARTILLY.

Messieurs!

RAOUL.

Il y a deux mois, j'aurais fait peut-être la folie d'accepter.

MULLER.

Et pourquoi refusez-vous aujourd'hui?

RAOUL.

Ça vous étonne? l'homme est un être changeant. Je puis bien avoir la prétention de devenir sage, prudent et avisé, puisque vous avez celle de devenir riant, aimable et gracieux. Ce n'est pas même moi qui ferai le plus grand miracle.

MULLER.

A la bonne heure, mais souvenez-vous que je ne suis plus d'humeur à supporter vos injures.

RAOUL.

Il fallait me parler ainsi dès la première fois, il y a longtemps que je me serais réformé ; mais vous me laissez aller, vous me laissez aller... Je croyais, moi, que vous étiez peu sensible à mes plaisanteries.

MULLER.

C'est que la mesure finit par être comble.

RAOUL.

Alors, c'est le moment de n'y plus mettre rien.

MARTILLY.

Allons! que tout soit oublié.

RAOUL.

Oui, c'est fini, dès lors que monsieur se fâche... (*A part, en désignant Muller.*) Ce ne sont plus des railleries que je te prépare!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MATHILDE, *sortant de l'hôtel*.

RAOUL, *s'inclinant.*

Ah! mademoiselle Mathilde!...

MATHILDE, *charmée.*

Monsieur d'Arembert!

RAOUL.

Oui, qui est venu à Rome pour vous voir, ainsi que votre père... et aussi et particulièrement l'ami Muller.

MULLER, *avec colère.*

Monsieur!

RAOUL.

C'est vrai, pardon! Diable d'habitude!

MARTILLY.

Mon cher Raoul, nous allons visiter la galerie du marquis de Petramonté... Il se fait tard, nous partons.

MATHILDE, *très-émue.*

Mon père?

MARTILLY.

Que me veux-tu?

MATHILDE.

Eh bien, l'affreuse nouvelle... vous m'aviez promis de vous informer encore...

MARTILLY.

Elle n'est que trop vraie!

MATHILDE.

Mort!

RAOUL.

Mort! qui, Mathilde?

MULLER.

Albert.

RAOUL, *profondément ému.*

Mort, Albert! (*A Muller significativement et le regardant fixement.*) Qui l'a donc tué?

MARTILLY.

La misère et le chagrin ont amené le suicide.

RAOUL.

Ah! c'est impossible!

MATHILDE, *à Raoul.*

N'est-ce pas que vous pensez...

MARTILLY, *montrant la lettre.*

Voici la lettre du directeur de l'hospice de Viterbe, où ils avaient été recueillis, et où on a vainement essayé de les rendre à la vie.

RAOUL, *qui a lu la lettre.*

Oui, mort avec son frère Paul!

MATHILDE, *fondant en larmes.*

Tout est fini!

RAOUL.

Alors, il me faut terminer au plus vite l'affaire qui m'amène à Rome, et partir tout de suite après.

MATHILDE, *avec un profond regret.*

Vous allez me quitter?

RAOUL, *qui est parvenu à dominer son émotion*

Je le dois... Je voulais chercher, revoir et consoler Albert; il est trop tard. J'ai arrêté une place à bord d'un navire qui met à la voile du port d'Ostie après-demain.

MARTILLY.

Quant à toi, Mathilde, tu m'as promis d'accepter la main de Muller, si...

RAOUL, *à Mathilde.*

Quoi, vous...

MATHILDE, *avec une résignation religieuse.*

Mon père, je tiendrai ma parole; je ne veux plus avoir de volonté que la vôtre; je veux désormais renoncer à moi-même pour mériter... (*A part.*) De le revoir un jour... (*Regardant le ciel.*) Là où il est sans doute.

RAOUL, *à Martilly.*

Et dites-moi, Martilly, ce mariage est arrêté?

MARTILLY.

Oui, mon ami.

RAOUL.

Pour quel jour?

MULLER.

Pour demain.

RAOUL, *à Martilly.*

Vous attendrez bien un jour de plus... Je suis votre ami, je tiens à signer au contrat de mariage de Mathilde... et mon affaire ne sera terminée que dans deux jours.

MARTILLY, *consultant Muller du regard.*

Volontiers! Si même pour votre affaire je puis vous être bon à quelque chose, employez-moi.

RAOUL.

Oui, je compte sur vous.

MARTILLY, *engageant Muller.*

Vous pouvez aussi, malgré vos querelles, disposer de mon gendre, n'est-ce pas, Muller?

MULLER, *à Raoul, froidement.*

Oui, monsieur, disposez de moi.

RAOUL, *le regardant significativement.*

J'en disposerai.

MARTILLY.

Et maintenant, courons visiter la galerie; car la nuit n'est pas loin.

MATHILDE.

Mon père, allez sans moi, j'entre dans l'église, j'ai besoin de prier.

MARTILLY.

Comme tu voudras, mon enfant.

MULLER.

Vous n'êtes pas des nôtres, monsieur d'Aremberg?

RAOUL, *avec ironie.*

Des vôtres, moi, monsieur Muller? oh! non. Martilly, me trouvant loin de mon logis, je m'installe chez vous; j'ai quelques lettres à écrire.

MARTILLY.

Faites, mon ami. A bientôt, ma fille.

MATHILDE.

A bientôt, mon père.

MARTILLY.

Au revoir, Raoul.

RAOUL.

Au revoir. (*La nuit se fait graduellement. Martilly sort avec Muller, qui se retourne avec méfiance; mais il se rassure en voyant Raoul entrer dans l'hôtel.*)

SCÈNE IV.

MATHILDE, LUCIA.

LUCIA, *paraissant à gauche, pauvrement vêtue.*

Je ne me trompe pas! c'est elle enfin! (*Appelant.*) Mademoiselle...

MATHILDE, *montrant les marches de l'Eglise.*

Une pauvre jeune fille! Que me voulez-vous?

LUCIA, *lui saisissant la main.*

Mademoiselle Mathilde!

MATHILDE, *étonnée descendant les marches.*

Vous savez mon nom?

LUCIA.

Il fut un temps où vous saviez le mien.

MATHILDE.

Lucia! est-il possible! pauvre enfant! (*Elle la presse sur son

cœur, tandis que Lucia pleure suffoquée.)

LUCIA.

Oh! que vous êtes bonne de ne pas me méconnaître!

MATHILDE, *en pleurant.*

Et dites-moi, votre père, vous savez...

LUCIA.

Je vais tout vous dire... Le jour même de votre départ de Berlin, tous ses meubles, tous ses tableaux furent saisis.

MATHILDE, *comme sachant.*

Oui... oui...

LUCIA.

L'aspect de son désespoir, son dénûment, la pensée que la blessure de sa main droite lui interdit à jamais un travail productif, tout cela me brisa le cœur, et je tombai dans une affreuse défaillance qui avait toutes les apparences de la mort. J'étais immobile, glacée, étendue sur mon lit; mon cœur ne battait plus... et cependant, je vivais au fond de la conscience de moi-même; j'entendais tout ce qui se passait à quelques pas de moi.

MATHILDE, *lui prenant la main.*

Pauvre Lucia!

LUCIA.

Le médecin me crut morte, et on l'annonça à mon père; mais au moment où il allait venir pour m'embrasser, des soldats arrivèrent: ils avaient ordre de le conduire jusqu'à la frontière. Cette idée m'agita si violemment que je voulais m'élancer de mon lit me jeter dans les bras de mon père, lorsque je lui entendis dire qu'il aimait mieux me savoir morte et dans le ciel que vivante et désolée dans ce monde. Je le laissai partir, je résistai à la tentation de l'accompagner. Oui, mademoiselle, j'ai eu ce courage, je n'ai pas voulu ajouter ma misère à sa misère.

MATHILDE, *avec abattement.*

Et vous ne l'avez pas rencontré depuis?

LUCIA.

Je ne l'ai presque pas perdu de vue un seul jour, excepté...

MATHILDE, *stupéfaite et avec espoir.*

Qu'entends-je! il vivrait encore!

LUCIA.

Marthe, à cause de son âge, ne pouvait me suivre. Je partis seule, sous des vêtements grossiers qui convenaient à ma triste position, et mendiant sur ma route, chantant des poésies religieuses, je suivais mon père, sans qu'il se doutât que j'étais là à quelques cents pas de lui.

MATHILDE, *émue.*

Noble fille! poursuivez.

LUCIA.

Oui, de ville en ville, de bourgade en bourgade, chantant pour lui, priant pour lui, m'agenouillant devant toutes les croix des chemins, m'arrêtant quelquefois à son insu, dans les abris où il s'arrêtait, et quand il était endormi, me glissant doucement, et déposant près de lui ce que j'avais gagné, j'ai assisté à la dégradation successive, non pas de son âme, elle est toujours pure et fière! mais de son pauvre corps souffrant et meurtri.

MATHILDE.

Comment?

LUCIA.

La misère, mademoiselle, une profonde et implacable misère a courbé sa tête et ridé son front.

MATHILDE.

Oh! qu'importe, pourvu qu'il soit vivant!

LUCIA.

Si vous saviez toutes les tortures que j'ai subies! j'ignore comment il se fait que j'existe encore. Le voir ainsi, chaque jour, plus malheureux; être tentée de me précipiter vers lui, de le presser sur mon cœur, de lui dire: Mon père, mon père, me voici! et être retenue par la pensée que j'augmenterais sa désolation, si je lui donnais le spectacle de la mienne! Vous ne pouvez vous imaginer, mademoiselle, tout ce qu'on peut souffrir sans mourir!

MATHILDE.

Mais pourquoi ne m'avoir pas écrit, ne m'avoir pas fait connaître depuis longtemps...

LUCIA.

Je ne savais pas où vous étiez, et ce n'est qu'hier que je vous ai vue, au moment où vous passiez près du palais Farnèse..... Je vous ai suivie de loin pour savoir où vous demeuriez, et je me suis dit: Mademoiselle Mathilde est si pieuse... je finirai par la rencontrer dans cette église.

MATHILDE, *vivement.*

Albert serait donc à Rome? Oh! conduisez-moi...

LUCIA.

J'ignore où il est, j'ai perdu sa trace, il y a un mois.

MATHILDE.

Ciel!

LUCIA.

Oui, il y a un mois, j'étais près de Viterbe...

MATHILDE, *accablée.*

Viterbe!

LUCIA.

C'était vers le soir, je m'étais assise sur une borne du chemin, et je voyais de loin mon père et son frère assis de leur côté sur un pont... Je faisais mon petit compte, en remerciant le ciel; la journée avait été bonne, j'avais prié et chanté beaucoup et ma bourse était pleine... Je pensais au moment où mon père serait endormi dans quelque masure, pour m'approcher de lui et lui tout donner... Tout à coup, je le vois qui se lève et Paul qui court à lui... un horrible soupçon me vint... je me figurai que mon père allait s'élancer dans les flots, et je tombai sans connaissance. Heureusement, deux sœurs de charité qui passaient par là, se rendant à Rome, me recueillirent dans leur voiture, et le lendemain je m'éveillai dans le pieux asile où ces bonnes sœurs prodiguent leurs soins à ceux qui souffrent. J'y suis restée un mois, bien près de mourir, et sur la proposition de la supérieure, à qui j'ai raconté mes malheurs, j'ai fait le vœu de me consacrer à cette sainte maison, si Dieu me rendait la santé et me faisait retrouver mon père.

MATHILDE, *désolée.*

Trop tard... je comprends! c'est près de Viterbe que... *(Elle suffoque.)*

LUCIA.

Ah! mon Dieu! Mademoiselle Mathilde! Qu'avez-vous donc?

MATHILDE.

Vous ne devinez pas à ces larmes que la douleur m'arrache!...

LUCIA.

Eh bien!

MATHILDE.

Lucia, mon enfant, il ne nous faut plus chercher votre père; il nous faut aller prier pour lui. *(Elle désigne l'église.)*

LUCIA.

Quoi!

MATHILDE.

Albert n'est plus!

LUCIA.

Ciel!

MATHILDE.

J'en ai reçu la nouvelle.

LUCIA, *se rassérénant et avec foi.*

Non, non, vous dis-je, je le reverrai, je le retrouverai. Il doit être à Rome. *(Résolument.)* Il y est!

MATHILDE, *avec un étonnement mêlé d'admiration.*

Qui vous a dit?...

LUCIA, *résolument.*

Une voix qui est dans mon cœur, et que la vôtre n'a pu troubler qu'un instant.

MATHILDE, *subjuguée.*

Eh bien, Lucia, nous allons prier ensemble pour que cette voix ne vous trompe pas.

LUCIA.

Non, elle ne me trompe pas, car celui qui me parle me dit d'aller là pour le remercier! *(Elle désigne l'église. Elles y entrent. La nuit est entière.)*

SCÈNE V.

ALBERT, PAUL.

(Ils sont tous deux mal vêtus. Albert porte un petit carton en sautoir. Chacun d'eux à un bâton. Leur barbe est inculte.)

PAUL.

Allons, frère, un peu de courage.

ALBERT.

La fatigue m'accable.

PAUL.

Asseyons-nous là, sur ce banc. *(Ils s'asseyent sur un banc à gauche.)*

ALBERT.

Nous voici enfin en Italie, à Rome, la ville éternelle!

PAUL.

Oui, la ville des arts, que tu désirais tant visiter. Tu verras,

demain, les chefs-d'œuvre des grands peintres.

ALBERT.

Je les verrai, sans pouvoir essayer, comme autrefois, d'imiter ces sublimes modèles. Cette main est immobile et inanimée depuis qu'une blessure...

PAUL.

Oui, Dieu t'a frappé tout à la fois dans ton amour de père et dans tes espérances d'artiste.

ALBERT.

Il n'est pas d'hommes qui aient autant souffert que nous.

PAUL.

Connaissons-nous les souffrances des autres? Chacun a sa part dans les misères de ce monde! mais l'homme est si vain, que lorsque toutes les gloires viennent à lui manquer à la fois, son impérissable orgueil s'attache à la prétention de se proclamer le plus malheureux des êtres!

ALBERT.

Oui, c'est vrai; cette couronne du malheur est aussi disputée que les autres!

PAUL.

Mais songeons à étaler ces petits sujets sacrés que tu traces de la main que Dieu t'a laissée et que nous vendons aux portes des églises.

ALBERT, *montrant sa main gauche, tandis que Paul étale les dessins.*

Heureusement que le peuple n'est pas connaisseur. C'est plutôt le sujet que l'exécution qu'il achète.

PAUL.

Allons, voyons, ne gronde pas trop ta main gauche. C'est notre gagne-pain.

ALBERT.

C'est que, mon frère, Dieu semble s'être détourné de nous. Autrefois, un être invisible jetait, souvent, sur nos pas, des secours inattendus, et dans ma reconnaissance superstitieuse, peut-être, je m'imaginais que Lucia nous envoyait du ciel l'ange de l'aumône et de la charité discrète. Depuis un mois, cet ange ne nous visite plus et notre bourse est moins garnie; il y a même des jours où elle est toute vide. (*Il montre une bourse de cuir vide.*)

PAUL.

Vide!

ALBERT.

Non, j'ai tort; elle renferme toujours un trésor précieux, le portrait de ma fille. (*Contemplant le portrait.*) Douce et noble figure! c'est bien elle. Il me semble toujours la voir, là, devant moi, les jours où mes pinceaux cherchaient à reproduire ses traits angéliques.

PAUL.

C'est un chef-d'œuvre que ce portrait.

ALBERT.

Je me rappelle ce regard triste et touchant qu'elle arrêtait sur moi; son sourire plein de tendresse filiale; ce front si pur qu'aucune mauvaise pensée n'avait terni. (*Il baise le portrait.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; *du Peuple entrant dans l'église qui s'éclaire.*

PAUL *se lève et va étaler les images sur le perron.*

Voici la fin du jour et l'heure de la prière. Des chalands nous arrivent.

ALBERT *va aussi sur le perron de l'église.*

Vendrons-nous de quoi trouver un abri pour cette nuit?

PAUL, *offrant des dessins.*

Le martyre de Saint Étienne. (*Le peuple passe.*) Saint Pierre délivré de prison. (*De même.*) Le Christ descendu au sépulcre. (*De même.*)

ALBERT.

Rien! (*Offrant un dessin à des femmes.*) Le repentir de Madeleine.

PAUL.

Nous n'avons jamais pu vendre celui-là. Il fait fuir les femmes. (*Offrant un dessin.*) Jésus engageant un homme à le suivre après avoir vendu ses biens et en avoir donné le produit aux pauvres. (*On passe.*) Celui-là fait fuir les marchands. Ils veulent bien vendre, mais non pas donner.

ALBERT, *montrant un autre dessin.*

Job bénissant Dieu des maux qu'il lui envoie. (*On passe.*)

PAUL.

Celui-là fait fuir tout le monde.

ALBERT.

Qu'allons-nous devenir?... Pas une âme compatissante dans cette foule!

SCÈNE VII.

RAOUL, *sortant de l'hôtel;* ALBERT, PAUL, *puis* MULLER.

Raoul s'achemine vers l'Église et monte le perron, tandis que Paul et Albert sont affaissés.

PAUL, *à Raoul.*

Jésus consolant les affligés. (*Raoul fouille dans sa poche.*)

ALBERT, *allant à Raoul.*

Grand Dieu! Raoul!

RAOUL, *descendant.*

Albert!

PAUL.

Est-il possible!

RAOUL, *à Albert, qui recule honteux et confus.*

Albert vivant! mon ami, mon maître! Mais pourquoi vous éloigner à mon aspect?

ALBERT.

C'est que la misère est craintive et délicate.

PAUL, *avec reproche.*

Dis orgueilleuse, frère!

ALBERT.

C'est que nous n'occupons plus la même place dans le monde et qu'une distance infinie maintenant se trouve entre nous deux.

RAOUL.

De la distance! venez dans mes bras, mon maître, et il n'y en aura plus! (*Il lui saute au cou.*)

ALBERT.

Ah! merci, Raoul, merci!

RAOUL, *tendant la main à Paul.*

Et vous, Paul...

PAUL.

Oh! moi, c'est différent, je pourrais vous compromettre... (*Avec une ironie mêlée d'amertume.*) Un voleur!

RAOUL, *entre les deux frères et prenant la main de Paul.*

Un voleur, que je suis à la veille de réhabiliter!

PAUL.

Quoi! vous pourriez....

ALBERT.

Oh! Raoul, si vous faites cela!...

RAOUL.

Oui, oui, ce n'est pas pour rien que la Providence m'a fait vous rencontrer le jour même où... mais je m'expliquerai plus tard. D'ailleurs la place n'est pas commode pour un long entretien. C'est chez moi que je veux tout vous apprendre. Vous y viendrez ce soir à neuf heures, voici mon adresse. (*Il tire un calepin et écrit son adresse.*)

MULLER, *paraissant à part.*

J'ai devancé Martilly; la présence de Raoul près de Mathilde m'inquiète et je veux...

RAOUL, *remettant l'adresse.*

Voici, mon cher Albert.

MULLER, *à part.*

Albert! Albert et Paul avec Raoul! (*Il écoute en se réfugiant derrière la statue.*

RAOUL, *écrivant sur un autre feuillet.*

Le temps me presse, j'ai des démarches à faire d'ici à neuf heures. Je reverrai Mathilde plus tard.

ALBERT.

Mathilde! Elle est à Rome!

RAOUL, *écrivant toujours.*

Oui, oui, je vous dirai, vous saurez tout. (*Il détache le feuillet.*

PAUL.

Frère, je vais m'occuper de chercher un gîte pour cette nuit.

ALBERT.

Un gîte? et avec quoi le paieras-tu?

RAOUL.

Je vous proposerais de partager le mien, tout le temps que je passerai à Rome, mais je ne veux pas qu'une certaine personne puisse vous rencontrer chez moi... Voici, du reste, quelques pièces d'or qu'un ami offre à un ami.

ALBERT.

Je ne sais si...

PAUL.

Toujours un fond d'orgueil! (*A Raoul.*) Donnez; moi, je n'hé-

site pas à accepter la bourse de celui dont j'accepte le cœur.

RAOUL, *se dirigeant vers l'hôtel.*

A la bonne heure.

PAUL.

Frère, je te laisse un instant, ramasse la galerie. Je te rejoindrai ici. (*Il sort.*)

RAOUL, *qui a été parler à un domestique.*

Ce papier à mademoiselle Martilly, dans l'église... (*Le domestique va dans l'église.*) Ainsi, c'est convenu : Je vous attends à l'heure dite; n'oubliez pas mon adresse.

ALBERT, *lisant l'adresse.*

Non, non; sur le Tibre, maison de la madone, près de.... (*Muller écoute.*)

RAOUL.

Je laisserai ouverte la porte de l'allée.

ALBERT.

Nous serons au rendez-vous.

RAOUL.

Allons, à bientôt, et du courage; j'attends certains papiers que j'aurai grand plaisir à vous montrer; car ils prouveront l'innocence de Paul en révélant le nom du vrai coupable. A ce soir.

MULLER, *à part.*

Oh! il faut que je sache... (*Il suit Raoul et disparaît.*)

SCENE VIII.

ALBERT, *seul, se couchant sur les marches.*

Ah!... je puis me traîner à peine; car voilà trois jours que nous marchons sans nous arrêter; mes membres sont brisés et je sens que mes paupières se ferment malgré moi. (*Il s'endort au son très-doux et lointain de l'orgue de l'église qu'on entend jusqu'à la fin du tableau. La nuit est tout à fait noire et la scène n'est éclairée partiellement que par des lueurs crépusculaires qui s'épanchent du portail de l'église.*)

SCENE IX.

MATHILDE, LUCIA, ALBERT, *endormi.*

MATHILDE, *le papier à la main.*

Venez, Lucia... ce billet qu'on vient de me remettre dans l'église... savez-vous ce qu'il renferme? Les deux frères sont vivants!

LUCIA, *exaltée.*

Je vous l'avais bien dit! Merci, mon Dieu! Vous m'avez tenu parole; je vous tiendrai parole aussi.

MATHILDE.

Que voulez-vous dire?

LUCIA.

Je réaliserai, ce soir même, le vœu que je lui ai fait: je m'enfermerai, pour n'en sortir jamais, dans la pieuse maison où je dois me consacrer au soulagement des pauvres.

MATHILDE.

Mais quand votre père saura...

LUCIA.

Il faut qu'il ignore toujours que j'existe.

MATHILDE.

Quoi! vous voulez...

LUCIA.

S'il me savait vivante, ma destinée dans ce monde ferait renaître toutes ses inquiétudes. Il croirait au-dessus de mes forces l'accomplissement du vœu que j'ai fait d'employer toutes les heures de ma vie à secourir les malheureux, et s'il est vrai que je doive bientôt succomber à la peine, il ne faut pas renouveler dans son cœur les douleurs assoupies de ma mort.

MATHILDE, *attendrie et admirant.*

Noble fille! vous me faites tout admettre et tout croire. Vous êtes l'ange de la foi et de l'espérance... (*Désignant Albert endormi sur les marches de l'église.*) Soyez aussi l'ange de la charité. J'aperçois là un malheureux; voici un peu d'or, que vos saintes mains le lui donnent.

LUCIA.

Oui, car la charité est encore plus agréable à Dieu que l'espérance et que la foi.

MATHILDE.

Et maintenant, Lucia, que je vous presse sur mon cœur, et... puisque vous le voulez... adieu!

LUCIA.

Adieu, mademoiselle Mathilde, adieu! (*Elles s'embrassent en pleurant. Mathilde rentre à l'hôtel.*)

SCENE X.

LUCIA, ALBERT *endormi*; *puis* PAUL.

LUCIA.

Mon père est vivant!... oh! je voudrais pourtant bien le voir encore une fois... rien qu'une fois, mon Dieu! Voici la fin de la prière, il faut me retirer; mais avant, donnons à ce pauvre... il dort; que son réveil soit heureux. (*Elle s'approche d'Albert et en déposant les pièces d'or dans son chapeau, elle le reconnaît.*) Mon Dieu! mon Dieu! (*Tombant à genoux.*) Vous m'exaucerez donc toujours!... Le voilà! pauvre père!... comme il est pâle!... Ah! gardons-nous de l'éveiller, mais avant de le quitter, de le quitter pour jamais... je veux déposer sur son front... (*Elle le baise au front.*)

ALBERT, *rêvant.*

La revoir... la revoir!... mais la revoir misérable!... Non, reste au ciel, ma fille, sous la garde de Dieu et attends-moi.

LUCIA.

On va sortir de l'église... il peut s'éveiller... encore un baiser, (*Elle le baise au front.*) Et maintenant, au revoir, mon père... au revoir. (*Elle montre le ciel, s'éloigne en le considérant, et s'arrête au fond.*)

PAUL, *entrant.*

Albert, Albert, viens, notre gîte est arrêté, et Raoul nous attend. (*Albert s'éveille.*) Qu'as-tu donc, frère? tu souffres?

ALBERT.

Non, frère, j'étais heureux!

PAUL.

Heureux!... toi!

ALBERT.

Oui, je rêvais de ma fille!

LUCIA, *tandis que les deux frères s'éloignent.*

Pauvre père!... Seigneur, mon Dieu, bénissez-les tous deux.

DEUXIÈME TABLEAU.

La scène représente une pièce de l'appartement de Raoul. Au fond, porte au milieu, et à gauche, une fenêtre avec balcon donnant sur le Tibre. Porte à gauche, porte à droite. Table à droite, table à gauche. Flambeau allumé sur la table de gauche. Il tonne et il éclaire; on voit les éclairs par la fenêtre ouverte du balcon.

SCENE XI.

RAOUL, *assis à gauche, tenant un portefeuille ouvert.*

Albert et Paul ne tarderont pas à venir... à moins que l'orage ne les retienne. Le ciel est d'un sombre, et le Tibre, sous ma fenêtre, mugit avec une violence!... (*Parcourant une lettre.*) Si je suis bien renseigné par cette lettre que j'ai trouvée ici, ce matin, à mon arrivée, les papiers doivent me parvenir dans deux jours au plus tard, à une autre adresse que la mienne et sous un autre nom, pour dépister les menées de Muller; car c'est le plus actif et le plus rusé des hommes. Une fois nanti de ces pièces... Mais je ne me trompe pas... j'entends du bruit dans l'escalier, c'est Albert et son frère sans doute... (*Il plie le portefeuille, le tonnerre et les éclairs cessent.*)

SCÈNE XII.

RAOUL, MULLER.

MULLER, *à part, en entrant.*

Un portefeuille! c'est là que sont ces papiers funestes.

RAOUL, *mettant le portefeuille dans sa poche et remontant.*

Monsieur Muller!

MULLER, *d'un ton riant et dégagé.*

Vous ne m'attendiez pas?

RAOUL.

Qu'est-ce qui me procure l'ho... (*Se reprenant.*) Que venez-vous faire ici, monsieur Muller?

MULLER.

Je viens vous voir et causer avec vous.

RAOUL.

De quoi?

MULLER.

De nos continuelles disputes. Je viens vous proposer la paix.

RAOUL.

Vous n'avez donc plus le moyen de faire la guerre? Mais au fond je ne suis pas fâché de votre visite et nous pouvons aborder et terminer, séance tenante, l'importante affaire dont je ne devais vous entretenir que dans deux jours.

MULLER.

A la bonne heure; car enfin, je ne sais pas, monsieur d'Aremberg, pourquoi vous me haïssez.

RAOUL.

Parce que vous ne méritez pas d'être aimé, malgré vos prétentions à être aimable.

MULLER.

Je ne vous ai cependant jamais rien fait.

RAOUL.

A moi personnellement, c'est vrai; mais si les honnêtes gens n'étaient pas si prudents, disons le mot: si lâches, ils prendraient toujours le parti de celui d'entre eux qui est attaqué.

MULLER.

Parlez plus clairement, monsieur d'Aremberg, qu'avez vous à me dire?

RAOUL.

Je pourrais vous faire la même question; car enfin si vous êtes venu chez moi, ce n'est pas uniquement pour me procurer le plaisir de vous regarder; c'est surtout pour que j'aie l'agrément de vous entendre.

MULLER, *embarrassé.*

Je ne sais comment... je voudrais...

RAOUL.

Au fait, tenez, il vaut mieux que je commence, je vais droit au but, ce sera plutôt fini.

MULLER, *attentif et agité.*

Je vous écoute.

RAOUL.

Il y a quinze jours que j'ai quitté Florence. (*Muller s'agite, les jambes lui tremblent.*) Vous avez l'air mal à votre aise, monsieur Muller, prenez donc un siége.

MULLER, *se remettant avec effort.*

Poursuivez, poursuivez.

RAOUL.

J'y ai vu votre mère, une pauvre vieille femme, digne des respects de tous, et qui ne savait pas quel cadeau elle faisait au monde, quand elle vous donnait le jour.

MULLER, *à part.*

Maîtrisons-nous.

RAOUL.

C'est là que j'ai appris, entre autres choses, que vous êtes originaire du Piémont, et que vous ne vous appelez pas Joseph Muller, mais Jean Bally.

MULLER, *chancelant, à part.*

Pourvu qu'Albert et Paul n'arrivent pas!

RAOUL.

Vous paraissez fatigué, donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

MULLER, *se remettant.*

Continuez continuez, et hâtez-vous.

RAOUL.

Ce récit vous intéresse. En quittant Florence, j'y ai laissé un homme exprès, chargé de la recherche de votre biographie, et je dois, bientôt, la recevoir complète, avec des pièces à l'appui.

MULLER.

Vous avez déjà reçu tout cela, monsieur, et vous l'avez dans votre portefeuille.

RAOUL, *à part.*

Au fait, pourquoi ne pas lui laissez croire... (*Haut.*) C'est possible.

MULLER.

Eh bien, mettez un prix à ces papiers, et, quel qu'il soit, je vous l'offre en échange.

RAOUL.

Ces papiers, je les ai achetés assez cher, ma foi; mais je n'ai pas l'intention de les vendre.

MULLER.

Seriez-vous assez généreux pour me les donner?

RAOUL.

Ils sont promis.

MULLER.

A qui donc?

RAOUL.

A la justice.

MULLER, *à part.*

Et Albert et Paul qui peuvent venir! (*Il va au fond et ferme la porte, Haut.*) Monsieur d'Aremberg, vous ne voulez pas me donner ces papiers?

RAOUL.

Non.

MULLER.

Vous ne voulez pas me les vendre!

RAOUL.

Non.

MULLER, *montrant un pistolet.*

Il faut donc vous les arracher?

RAOUL, *montrant un pistolet de son côté.*

Calmez-vous!

MULLER, *à part.*

Il est armé!

RAOUL.

Vous aviez cru me surprendre, n'est-ce pas?... C'est singulier, la pauvre opinion qu'on a des honnêtes gens! On les prend pour des imbéciles.

MULLER, *à part.*

Fatalité!

RAOUL, *montrant le pistolet.*

A Rome, ceci, ou le poignard, est à la mode; c'est de première nécessite; C'est comme un complément de toilette, surtout quand on sait qu'on peut rencontrer, la nuit, des gracieux de votre espèce.

MULLER, *hors de lui.*

Mais encore une fois, monsieur, pourquoi tant de haine contre moi?

RAOUL.

Donnez-vous la peine de vous asseoir, et prenez un fauteuil, si une chaise ne vous semble pas commode.

MULLER.

Mais, monsieur!...

RAOUL, *impérativement.*

Asseyez-vous donc!

MULLER, *s'assied à droite, Raoul à gauche.*

Et dites-moi enfin ce que je dois faire, pour...

RAOUL.

Je vous dirai d'abord de déposer votre pistolet.

MULLER, *déposant son pistolet sur la table.*

Voici.

RAOUL, *déposant le sien à l'autre extrémité.*

Voilà, et croyez-moi, nous avons à causer, ne permettons pas à ces interlocuteurs (*désignant les pistolets*) d'entamer la conversation; autrement, elle serait terminée aux deux premières syllabes. Pan! pan! tout serait dit. Vous tomberiez d'un côté; moi, de l'autre, je vous regarderais tomber, car ma main est très sûre et la vôtre est tremblante; et puis vous savez de quelle force je suis à l'épée? Eh bien! je suis encore plus fort au pistolet, et je puis, à votre choix, vous percer le front, vous crever un œil, vous briser les dents... sans répondre d'ailleurs des éclaboussures.

MULLER, *à part.*

Patience! patience!

RAOUL.

Ainsi, ne touchons pas, s'il vous plaît, à ces armes, et continuons à causer comme avant... de bonne amitié: Vous êtes un faussaire et un voleur.

MULLER, *se levant, à part.*

Il sait tout!... (*Il porte la main à son pistolet.*)

RAOUL, *résolument, se levant et saisissant le sien.*

Mettez donc vos mains sur vos genoux! (*Muller se rassied, Raoul aussi.*)

MULLER.

Monsieur d'Aremberg, ne m'accablez pas! n'abusez pas de quelques imprudences...

RAOUL.

Vous appelez cela des imprudences! Des méfaits qui vous

tiennent trois ans dans les prisons de Turin.

MULLER.

Soyez généreux, monsieur d'Aremberg !

RAOUL.

Et là, dans ces prisons où vous étiez pour faux, vous auriez dû y être encore pour vol.

MULLER.

Oh ! par grâce !

RAOUL.

Car c'est vous qui avez commis le crime dont un autre fut accusé et porta la peine. Et cet homme, cet innocent, était dans la même prison que vous, et vous le saviez, et vous n'avez rien dit !

MULLER.

Oh ! si vous pouviez juger de mon repentir, monsieur, votre parole serait moins sévère ! Le présent, d'ailleurs, a expié le passé.

RAOUL.

Votre présent ! Il est, pardieu, bien honnête ! Vous gagnez la confiance d'un brave homme, de Martilly, vous recherchez la main de Mathilde, sans songer que le père et la fille peuvent mourir de votre déshonneur, s'il vient à être découvert.

MULLER.

J'espérais qu'il ne le serait pas.

RAOUL.

Dites plutôt que, craignant qu'il ne fût découvert tôt ou tard, vous vouliez abriter votre infamie derrière la considération d'un honnête homme, et user de son crédit pour tout assoupir... C'était encore une spéculation.

MULLER.

Je croyais que les faux dont je m'étais rendu coupable étaient anéantis.

RAOUL.

Ils ne le sont pas, et l'innocent accusé et condamné pour votre crime, il est à Rome avec son frère.

MULLER, *feignant d'ignorer.*

Ah ! ils sont à Rome !...

RAOUL

Oui, la Providence, que vous autres appelez hasard, fait souvent de ces coups pour humilier l'orgueil des coquins.

MULLER, *se levant.*

Monsieur !... (*Il saisit son pistolet.*)

RAOUL, *se levant et saisissant le sien.*

Remettez-donc vos mains sur vos genoux ! (*Ils se rasseyent.*) Nous ne sommes pas ici pour nous dire des douceurs. L'affaire est trop grave pour qu'il y ait lieu à politesse et à hypocrisie... ah ! Si vous étiez tout simplement un de ces égoïstes habiles qui respectent les lois des tribunaux, en violant celles de la conscience ; de ces gens qui prospèrent, sans s'exposer à la prison ou à la corde ; qui ne craignent pas Dieu, mais qui craignent les hommes, je pourrais y mettre des formes, vous saluer même avec considération... c'est odieux ! c'est affreux ! mais cela se fait ; ainsi le veut le savoir-vivre des gens comme il faut. Mais, franchement, un voleur et un faussaire, c'est le ménager encore, je crois, que de l'appeler coquin !

MULLER, *frémissant.*

Enfin, monsieur, que voulez-vous faire de moi ? Comment prétendez-vous que j'expie ces maudites étourderies de jeunesse ? (*Ils se lèvent.*)

RAOUL.

Vous appelez cela étourderie ? Vous y mettez des formes. Écoutez-moi : en considération de votre mère qui mérite des ménagements, je ne vous ai pas aujourd'hui même dénoncé à la justice ; mais si la compassion légitime que m'inspire une pauvre femme me fait lui épargner la honte d'avoir un supplicié dans sa famille, ma conscience me fait un devoir, plus sacré encore, de proclamer plus tard les crimes de son fils, et de venger un innocent.

MULLER.

Plus tard ? Expliquez-vous et dites-moi ce que vous exigez.

RAOUL.

Vous demanderez pardon à Albert et à Paul, qui vont venir ici, de tout le mal que vous leur avez fait.

MULLER, *à part.*

Oh ! il faut qu'ils arrivent trop tard ! (*Haut et vivement.*) Ensuite, ensuite...

RAOUL.

Vous irez ce soir même, chez monsieur Martilly ; vous lui direz devant moi qui vous êtes... puis, vous partirez pour les États-Unis... ou pour Botany-Bay... ce serait encore mieux et quand vous serez arrivé là, quand vous serez hors d'atteinte, je livrerai les papiers à la justice.

MULLER.

Je partirai ; mais dans quelques jours seulement ; je dois m'occuper de mon passage à bord d'un navire.

RAOUL.

Je vous céderai le mien pour un capitaine du port d'Ostie, qui est de mes amis et qui met à la voile après-demain.

MULLER.

Je l'accepte ! (*Il veut prendre furtivement son arme.*)

RAOUL, *passant à la gauche de la table et ouvrant un tiroir.*

Il est ici ; venez le prendre... mais laissez votre arme où elle est.

MULLER.

Qui me dit que vous ne ferez pas usage de la vôtre ?

RAOUL, *avec dédain.*

Moi !... eh bien, venez le recevoir ici... (*Il désigne le fond ; Muller va là et Raoul l'y rejoint.*)

MULLER.

A la bonne heure !

RAOUL, *donnant le passage.*

Tenez, le voilà !

MULLER, *tirant un poignard de sa poche.*

Non, ce n'est plus cela qu'il me faut ; mais les papiers ! (*Il le saisit à la gorge.*)

RAOUL, *près de la fenêtre, reculant.*

Misérable !

MULLER.

Monsieur d'Aremberg, si je me suis déssaisi du pistolet, j'ai gardé ce poignard !

RAOUL.

Au secours !... au secours !...

MULLER.

J'ai hâte d'en finir... Les papiers !

RAOUL.

Mais je ne les ai pas encore !

MULLER.

Une hésitation de plus et tu es mort ! Les papiers !

RAOUL.

Mais je... (*Muller, qui s'est avancé jusque sur le balcon où s'est réfugié Raoul, le frappe de son poignard ; Raoul, qu'on ne voit pas, pousse un cri.*) Oh !... au secours ! au secours ! au se... (*On entend la chute d'un corps dans l'eau.*)

MULLER, *en scène.*

Plus rien à craindre ! le fleuve anéantira les papiers comme il a étouffé pour jamais la voix de Raoul ! Et maintenant, je suis sauvé ! (*On frappe à la porte.*) On frappe ! Malédiction ! pas moyen de sortir d'ici !... (*On frappe encore ; il va voir aux deux portes de droite et de gauche.*) Pas d'issue ! (*Il est frappé d'une idée subite.*) Ah ! (*Il éteint la bougie et va ouvrir dans l'obscurité. Albert et Paul entrent. Muller sort en tirant la porte sur lui.*)

SCÈNE XIII.

ALBERT, PAUL, *dans l'obscurité.*

ALBERT.

Nous arrivons tard...

PAUL.

Pas de lumière ici !

ALBERT.

J'en aperçois une dans la pièce voisine. (*Paul entre dans la chambre à droite et en revient bientôt avec un flambeau.*) Il m'avait semblé entendre... et puis quelqu'un nous a ouvert, et Raoul est sans doute... (*Il fait un pas vers la chambre.*)

PAUL, *paraissant.*

Personne ; il n'y a personne dans cette chambre.

ALBERT, *appelant.*

Raoul ?... (*Silence.*)

PAUL, *poussant la porte de gauche.*

Raoul ? (*Silence.*)

PAUL.

Rien ! Et cette arme ici. (*Il prend le pistolet sur la table de gauche.*)

ALBERT.

Et une autre, là ! (*Il prend le pistolet de droite.*)

PAUL, *près du balcon.*

Et des traces de sang sur ce balcon!

ALBERT.

Ah! mon Dieu! si c'était... Paul, cours appeler...

PAUL, *arrivé à la porte du fond.*

Fermée! Cette porte est fermée sur nous!

ALBERT.

Quel affreux mystère! (*On frappe à la porte.*

PAUL.

On frappe!

UNE VOIX EXTÉRIEURE.

Ouvrez! ouvrez! (*On entend le bruit de culasses de fusils qui heurtent violemment à la porte.*)

ALBERT.

Ce bruit...

LA VOIX.

Ouvrez! ouvrez! au nom de la loi.

PAUL.

Au nom de la loi. (*La porte cède aux coups.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Qu'on s'empare de ces deux hommes. (*Les soldats arrêtent Albert et Paul.*)

ALBERT.

Monsieur, écoutez-nous!

L'OFFICIER.

La personne qui nous a avertis qu'elle avait entendu ici des cris de détresse ne s'était pas trompée! Un meurtre a été commis... un cadavre a été jeté dans les flots du Tibre et vous êtes les assassins.

PAUL.

Nous!

L'OFFICIER, *aux soldats.*

Fouillez ces deux hommes. (*On fouille Albert et Paul.*)

ALBERT.

Oh! il y a d'horribles, d'implacables destinées.

UN SOLDAT, *désignant Paul*

Rien sur cet homme.

PAUL, *à l'officier.*

Monsieur, craignez qu'une erreur fatale...

UN SOLDAT, *désignant Albert.*

Des pièces d'or sur celui-ci.

L'OFFICIER.

Vous aurez à rendre compte à la justice de ces armes trouvées ici et de ces pièces d'or.

PAUL.

Cet or, on nous l'a donné.

L'OFFICIER.

Qu'on les emmène.

ALBERT.

Nous sommes maudits.

PAUL, *solennel.*

Ne blasphème pas, frère; courbe la tête, soumets-toi et attends!

ACTE V.

Le théâtre représente une chambre d'infirmerie dans une prison. Porte à gauche par où viennent les visiteurs. Porte au fond, au milieu, conduisant à la pièce des gardiens. Fenêtre au fond, donnant sur une place. Porte à droite, conduisant à la chambre de Paul et d'Albert. Quelques insignes de religion. Table à droite avec une chaise. Chaise à gauche.

SCÈNE I.

PAUL, *sortant de la porte à droite, et la fermant avec précaution.*

Il dort... pauvre frère! un profond découragement s'est emparé de lui; il ne répond plus à mes paroles d'espérance, pas même pour les combattre!... Ah! Mathilde seule aurait pu par sa présence relever son courage abattu... elle ne vient pas. Cependant, il est impossible qu'elle manque à sa promesse, qu'elle nous abandonne! Nous lui devons déjà, par le crédit des amis de son père, d'avoir été transportés de notre prison dans cette infirmerie où l'on respire un air plus salutaire... et c'est encore grâce à elle que nous avons obtenu un sursis de trois jours à l'arrêt de mort prononcé contre nous. Mais les trois jours sont écoulés, voici le quatrième qui commence, et si elle n'a pas paru jusqu'ici, c'est que sans doute un motif bien pressant la retient ailleurs... Mais je ne me trompe pas, on vient de ce côté... c'est elle!... (*Martilly et Mathilde entrent par la gauche.*)

SCÈNE II.

MARTILLY, PAUL, MATHILDE.

PAUL.

Ah! mademoiselle Mathilde, vous voilà enfin!... si vous saviez avec quelle impatience on vous attendait!... Et vous aussi, monsieur... Oh! merci, merci de votre générosité.

MARTILLY, *avec effusion.*

Monsieur Paul, si j'ai dû, il y a un an, refuser la main de ma fille à votre frère, aujourd'hui qu'il est condamné pour un meurtre dont il n'est pas coupable, j'ai dû venir à lui, le consoler, l'encourager... Albert est-il moins mon ancien ami pour être le plus malheureux des hommes?..... Non, non, au contraire.... Je sais respecter, du monde, une certaine prudence que la sagesse approuve... Mais quand le monde me dit que l'amitié doit s'arrêter au seuil d'une prison, où gémissent deux innocents, ou même aux marches d'un échafaud où vont monter deux victimes, alors je n'écoute plus le monde; sa prudence n'est qu'une lâcheté cruelle, et je suis les mouvements de mon cœur! (*Paul se précipite sur sa main.*)

MATHILDE.

Ah! monsieur Paul, si nous ne sommes pas venus, depuis ces derniers jours, porter des paroles de consolation aux pauvres prisonniers, c'est que nous avions l'espoir de mettre bientôt la justice sur les traces du mystérieux assassin...

PAUL.

Comment?

MATHILDE.

Lorsqu'il y a un mois, vous avez rencontré Raoul près de l'église Saint-Charles Borromée, ne devait-il pas vous montrer des papiers révélant votre innocence et faisant connaître le vrai coupable du vol pour lequel vous fûtes condamné?

PAUL.

Oui, et c'est pour cela qu'Albert et moi nous sommes allés ce soir-là chez lui... Mais, hélas! son cadavre était déjà dans le fleuve.

MARTILLY.

L'infortuné Raoul ne vous avait pas dit précisément qu'il eût déjà reçu ces papiers?

PAUL.

Non, il ne les avait pas encore; mais, il ne devait pas tarder à les recevoir.

MARTILLY.

Eh bien, ces papiers qui devaient révéler le nom du voleur, révéleront aussi celui de l'assassin; car nul autre que lui n'avait intérêt à se défaire de Raoul.

MATHILDE.

Et pour que ces papiers ne puissent être enlevés secrètement s'ils arrivent à la demeure de Raoul, mon père a placé dans cette maison un homme sûr et dévoué.

MARTILLY.

Et, d'un autre côté, comme Raoul aurait bien pu se les faire adresser ailleurs que chez lui et sous un autre nom que le sien, j'ai répandu, depuis trois jours, dans tous les quartiers de Rome, par une circulaire, que si quelque habitant avait reçu un paquet dont le destinataire ne se fût pas présenté, on n'eût qu'à me l'envoyer, que j'en répondais à la justice et que je donnerais mille écus d'or.

MATHILDE.

Est c'est en faisant connaître tous ces détails à la justice que mon père a obtenu le sursis de trois jours

MARTILLY, *tristement.*

Oui; mais le délai est expiré, et malgré mes vives instances pour qu'il soit prolongé... je crains bien... que ces papiers, s'ils arrivent...

PAUL.

Arrivent trop tard... n'est-ce pas?... nous sommes prêts à mourir.

MATHILDE.

Et maintenant conduisez-nous près de votre frère, et, pour raminer ses forces, témoignons une sécurité que nous n'avons pas.

PAUL.

Oui, venez, venez. Si une justice égarée nous frappe aujourd'hui, les hommes pourront vous reprocher d'avoir protégé deux infâmes, mais Dieu vous bénira pour n'avoir pas abandonné deux nobles martyrs.

SCÈNE III.

MULLER, *se glissant comme un serpent par la porte de gauche au moment où les autres disparaissent à droite ; souriant ironiquement.*

Oui, allez, chers amis, allez consoler les martyrs! faites-leur espérer des preuves qui n'existent plus. Trouvés dans les vêtements de Raoul, que le Tibre avait rejeté mourant sur le rivage, ces papiers étaient décomposés par l'eau et ne faisaient plus qu'une masse humide et confuse!... Je les ai vus entre les mains de ce Transteverin, de cette espèce de bandit qui avait recueilli Raoul dans sa cabane, et qu'un heureux hasard m'a fait rencontrer aux portes de Rome au moment où il se rendait au tribunal... Je lui ai demandé ce qu'il espérait de ses révélations... il m'a dit : Une faible aumône... j'ai fait briller des poignées d'or à ses yeux! il a rebroussé chemin pour aller rendre au Tibre le mourant que le Tibre avait rejeté... et puis, pour m'assurer qu'il avait tenu parole, je me suis rendu en secret dans la cabane de ce bandit, et j'ai trouvé déserte la couche où Raoul avait passé quelques jours entre la mort et le délire! Oh! maintenant je suis tranquille... l'eau du fleuve a anéanti ces papiers funestes, et Raoul repose au fond de l'abîme. Mais pour parer à tout, même à l'impossible, je m'attache aux pas de Mathilde et de Martilly, j'épie toutes leurs démarches, je paralyse leur générosité... Le sursis ne sera pas prolongé; l'arrêt doit être exécuté aujourd'hui même; j'ai vu les préparatifs. Ainsi dans une heure, j'aurai banni toute crainte... (*Sombre.*) Toute crainte?... Non... je suis moins calme qu'Albert et que Paul! Quels sont donc ces hommes qu'une mort publique et infamante n'épouvante pas?... Y aurait-il dans l'univers un autre tribunal que celui des hommes?... Espèrent-ils au delà de la vie un juge favorable pour eux, redoutable pour moi?... (*Souriant.*) Où s'égare ma pensée?... Allons, allons, Jean Bally, courage! ne quitte pas ces lieux avant que tout soit fini; c'est ici ta dernière lutte sans doute, après quoi tu disparais pour toujours sous l'enveloppe du riche et de l'honnête Muller!... (*Il sort par la gauche, en entendant du bruit à droite.*)

SCÈNE IV

MATHILDE, MARTILLY.

MARTILLY.

Allons, Mathilde, allons, ne te laisse pas abattre, l'heure avance, il faut nous rendre en toute hâte à l'hôtel du Président.

MATHILDE.

J'aurais pourtant bien voulu attendre cette pauvre Lucia.

MARTILLY.

Elle doit venir ici ?

MATHILDE, *avec un signe de silence.*

Oui, mon père ; je n'ai pu résister à sa prière ; elle veut, sans être reconnue, et sous le costume d'une sœur de la Miséricorde, donner des soins à son père et à Paul... Mais elle tarde bien, et je crains...

SCÈNE V.

MARTILLY, LUCIA, MATHILDE.

LUCIA, *en sœur de la Miséricorde, avec un grand voile.*

Me voici.

MATHILDE.

Ah! c'est vous Lucia? que de force, que de résolution, après ce que vous avez fait depuis un mois!

LUCIA.

Sans l'aide de Dieu, j'aurais succombé; mais j'ai prié, j'ai tant prié!...

MATHILDE.

Vous pouvez vous soutenir à peine.

LUCIA.

Oui; mes pieds sont meurtris et brisés... mais qu'est-ce que la douleur du corps, mon Dieu!... Où sont-ils?

MATHILDE, *désignant la porte à droite.*

Là.

LUCIA.

Vous ne leur avez rien dit, au moins?

MATHILDE.

Non, vous l'avez voulu ; vous avez pensé qu'ils avaient besoin de toute leur fermeté, et vous avez craint que la révélation de votre existence ne leur causât une émotion funeste.

LUCIA.

C'est bien... ils ne me reconnaîtront pas sous ce costume. Et puis, je suis si changée, n'est-ce pas?

MATHILDE.

Oui, oh! oui!

LUCIA, *souriant tristement.*

Je ne m'en plains pas, au contraire ; vous voyez que c'est heureux dans cette circonstance. Dieu fait bien tout ce qu'il fait.

MATHILDE.

Je vous laisse, Lucia. J'ai une espérance de les sauver, et je ne veux pas qu'elle m'échappe avant d'avoir tout fait pour la réaliser.

LUCIA.

Allez, allez, mademoiselle, tout cela vous sera compté un jour. (*Mathilde embrasse Lucia et sort avec son père.*)

SCÈNE VI.

LUCIA, *seule*

Pourrais-je les revoir sans mourir de douleur! mon Dieu, mon Dieu, continuez-moi la force que vous m'avez donnée pour supporter la mort de Raoul et les malheurs de mon père.

SCÈNE VII.

LUCIA, PAUL, ALBERT.

ALBERT, *appuyé sur Paul.*

Un peu d'air, mon frère... conduis-moi à cette fenêtre. (*Désignant le fond, à gauche.*)

PAUL, *à part.*

A cette fenêtre! (*Apercevant Lucia.*) Ah! c'est vous que mademoiselle Mathilde nous envoie pour veiller, la nuit, près de nous?

LUCIA, *d'une voix émue et éteinte.*

Oui.

PAUL.

Tiens, frère, appuie-toi un instant sur le bras de cette bonne sœur.

LUCIA, *à part.*

Ne m'abandonnez pas, Seigneur! (*Elle prend le bras d'Albert.*)

PAUL, *épouvanté, après avoir ouvert la fenêtre, qu'il referme.*

Ah!

ALBERT, *à Lucia.*

Comme votre main tremble!

PAUL, *revenant à la gauche d'Albert.*

Tu es bien faible, et je crains que cette atmosphère humide.. il vaudrait mieux rentrer dans la chambre.

ALBERT.

Non, te dis-je, ma poitrine est oppressée... il me faut de l'air. J'ai besoin de voir le ciel.

PAUL, *à part.*

Comment le détourner?... (*A Lucia, vivement.*) Fermez, fermez cette fenêtre! Viens, frère, viens, rentrons!

LUCIA, *qui est allée ouvrir la fenêtre, à ces mots d'Albert : « Ma poitrine est oppressée... »*

Grand Dieu! l'échafaud!... (*Elle tombe évanouie près de la fenêtre.*)

ALBERT, *à Paul.*

L'échafaud! je comprends... (*Il serre la main de Paul.*)

PAUL.

Frère, du courage!

ALBERT, *avec fermeté.*

J'en aurai! regarde, je suis calme, et tu me verras marcher sans crainte... (*Apercevant Lucia évanouie.*) Mais cette pauvre sœur.. sans doute la vue de ces tristes apprêts... (*Il la soutient, redescend la scène avec elle et la fait asseoir sur la chaise de gauche; puis, écartant son voile.*) Grand Dieu!... (*Il recule.*) Est-ce une vision? Paul, frère, regarde!

PAUL.

Lucia!

ALBERT, *comme en délire.*

C'est impossible ! c'est un ange du ciel sous les traits de ma fille... (*S'approchant.*) Mais non, c'est elle... Lucia, dis-moi, dis-moi que tu es bien mon enfant.

LUCIA, *se précipitant dans ses bras.*

Oui, mon père, oui, c'est moi...

ALBERT, *la touchant, comme pour s'assurer que ce n'est pas une illusion.*

Ma fille, ma Lucia, c'est toi !

LUCIA.

Oui, c'est moi qui vous ai trompé... qui vous ai fait croire à ma mort pour vous débarrasser du fardeau de ma vie !

ALBERT.

C'est que nous allons te quitter, mon enfant ! je croyais que tu nous attendais, et c'est nous qui allons t'attendre.

LUCIA.

Mais, non, mon père, non, vous ne mourrez pas; j'ai une promesse du ciel.

PAUL.

Que dis-tu?

LUCIA.

Il y a un mois, quand vous fûtes arrêtés, je savais qu'il existe dans le Tyrol une sainte chapelle dédiée à la Vierge des désespérés, que les malheureux n'invoquent jamais en vain. Je partis, j'ai fait le voyage nu-pieds et je suis revenue de même

ALBERT et PAUL, *attendris.*

Oh !

LUCIA.

Et au sortir de la chapelle, où j'avais prié avec ferveur pour vous deux, j'entendis une voix mystérieuse et douce qui me disait: « Ton vœu sera exaucé. Par ta foi et par ta prière, ceux que » tu aimes seront sauvés. » Mon père, reprenez courage; la Vierge des désespérés tiendra sa promesse !

ALBERT.

Mais l'instrument du supplice est là, sur cette place, et son aspect t'a fait reculer d'épouvante !

LUCIA.

Je n'ai pu maîtriser une première impression, mais ma confiance me reste ; le doute offense Dieu, je ne veux pas douter !

ALBERT, *sur un signe de Paul de la laisser dans son illusion.*

Eh bien ! oui, ma fille, ne doutons pas de la miséricorde du Seigneur. Mais pour nous fortifier, Paul et moi, nous avons besoin d'un prêtre.

LUCIA.

Je vais en chercher un, mon père.

ALBERT.

Le prieur des dominicains est déjà venu, dans cette prison, nous exhorter à la patience. Je vais te donner un mot pour lui. (*Il va s'asseoir devant la table de droite.*)

LUCIA.

Oui, oui ! (*Bas à Paul.*) N'est-ce pas que vous avez confiance, que vous espérez, vous qui m'avez autrefois sauvée du désespoir ?

PAUL.

Oui, ma fille, oui, ma fille, espérons et prions toujours. (*Ils prient agenouillés.*)

ALBERT, *lisant, à part, ce qu'il écrit.*

« Mon père, l'heure fatale est venue; je vais mourir... la » pauvre enfant qui vous remettra ce billet est ma fille ; gardez-» la près de vous; qu'elle ne soit pas témoin du supplice de son » père ! » (*Il cachette.*) Tiens, ma fille, hâte-toi ! (*Il lui donne le billet.*)

LUCIA.

Oui, oui, et comptez toujours sur la protection de Dieu. (*Avec exaltation.*) De redoutables apparences règnent, il est vrai, autour de cette prison; mais l'espérance vit au milieu des ruines qui s'entassent autour d'elle. L'avenir est sans doute bien sombre; mais la foi brille au milieu des ténèbres, et la charité, mon père, la charité est plus puissante que la mort !

ALBERT.

Eh bien ! oui, ma fille, va, ne perds pas un moment.

LUCIA.

Oui, mon père et à bientôt.

ALBERT.

A bientôt ! (*Lucia embrasse Albert et Paul, et sort rapidement par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

PAUL, ALBERT.

ALBERT, *qui s'est maîtrisé jusque-là, éclate avec désolation*

Oh ! il y a des douleurs qui triomphent des plus fermes résolutions !

PAUL, *étonné et alarmé.*

Que dis-tu ?

ALBERT.

Je dis que l'échafaud, je l'aurais bravé, j'y serais monté avec courage, lorsque je croyais que ma fille m'attendait au delà de la mort; mais maintenant l'échafaud me fait peur... Je ne veux pas léguer l'ignominie de mon supplice à mon enfant... Je veux mourir, Paul, mais non sur cette place; je veux mourir ici. (*Il montre un poignard.*)

PAUL.

Albert !...

ALBERT, *désespéré.*

Lucia ! Lucia ! tu ne seras pas devant les hommes la fille d'un supplicié !

PAUL, *solennel et ferme, lui arrêtant le bras.*

En veux-tu faire devant Dieu la fille d'un lâche désespéré ?... Écoute-moi, Albert, et quand tu auras entendu mes paroles, tu feras de ce poignard l'usage que tu voudras ! (*Il laisse retomber le bras d'Albert.*)

ALBERT.

Hâte-toi ! (*Désignant le fond.*) Cette porte va s'ouvrir, et ceux qui nous doivent conduire sur cette place, vont arriver ! Je ne veux pas qu'ils me trouvent vivant.

PAUL, *avec vigueur et conviction.*

Albert, penses-tu que le suicide te dérobe aux vues que Dieu a sur toi ? Es-tu assez présomptueux, frère, pour croire que tu peux lui échapper ?... Albert, tu veux éviter Dieu ! mais sais-tu qu'il est moins à craindre pour l'homme qui est dans cette vie que pour celui qui est au delà de la tombe ? la vie, au milieu de son épaisse atmosphère, nous permet à peine d'entrevoir Dieu ! mais au moment de la mort, on le rencontre face à face, et le lâche qui a voulu lui échapper doit plus trembler que tout autre.

ALBERT, *avec amertume et dérision.*

Es-tu comme ces vains moralistes qui pensent que le suicide est une lâcheté?

PAUL.

Oui, l'homme qui se tue est un lâche qui a peur de la vie.

ALBERT, *de même.*

Qu'en sais-tu ?

PAUL.

Ce que j'en sais ? as-tu oublié ce que je t'ai dit ? un jour, une mortelle liqueur coula dans mes veines.

ALBERT, *de même.*

Eh bien?

PAUL.

Eh bien, ce fut dans un moment de découragement insurmontable que j'accomplis cette lâcheté. Mais voici ce que je ne t'ai pas dit.

ALBERT, *de même.*

Eh ! que peux-tu dire?

PAUL, *frissonnant.*

Ah ! si l'on savait ce que c'est que la mort, lorsqu'elle est le resultat du suicide ! Si l'on savait dans quel état se trouve une âme qui n'a pas attendu le congé de Dieu pour quitter la terre ! Écoute, Albert: après mon crime, quand le poison eut atteint le foyer de la vie, arrivé aux portes de la mort, si tu savais comme je regrettais l'existence ! Comme je rencontrai, là, un désespoir bien autrement implacable que celui qui m'avait poussé à ce crime! (*Frémissant.*) De redoutables fantômes m'apparurent! Je vis Dieu ! Dieu irrité contre moi de ce que j'avais osé mettre ma volonté en présence de la sienne ; Dieu, que j'avais voulu vaincre, et dont l'aspect me glaçait d'épouvante !... Regarde-moi, Albert, je tremble et je pâlis encore à ce souvenir... Ah ! bien peu d'hommes peuvent dire ce que je puis dire... car, arrivés au point où apparaissent ces visions, sur la limite des deux mondes, les suicides, malgré tous les secours, ne peuvent plus revenir vers celui-ci. Moi, par un miracle, je suis revenu presque du sein de la mort, et Dieu l'a permis peut-être, pour que je pusse aller crier partout aux hommes désespérés : Malheur ! malheur au suicide !!!

ALBERT.

Et moi je te dis : Malheur et honte sur ma fille si son père

monte sur l'échafaud ! Je n'écoute plus que mon désespoir !..

PAUL.

Frère, l'âme chaste et pure de Lucia montera un jour au ciel sur les ailes de la résignation et de la patience. Penses-tu que le désespoir prenne la même direction?... Albert, tu ne veux donc pas que Dieu t'admette un jour au bonheur de revoir ta fille et de ne plus t'en séparer cette fois?... (*Il montre le ciel.*)

ALBERT, *ébranlé.*

La revoir ?... ne plus m'en séparer?

PAUL.

Ce serait là ta plus grande joie, sans doute?

ALBERT, *avec expansion et larmes.*

Oh! oui!

PAUL.

Cette joie doit être le prix du plus grand courage!

ALBERT.

La revoir, ma Lucia, ne plus la quitter!

PAUL.

Oui, mais il faut te soumettre ; il faut rejeter ce poignard, il faut mourir sur cet échafaud ! (*Il désigne la fenêtre.*)

ALBERT.

Allons, encore ce calice d'amertume ! Pardonnez-moi, Seigneur, d'avoir voulu le repousser !... (*Il donne le poignard à Paul qui le jette. La porte du fond s'ouvre ; on voit paraître des gardes et un officier de justice. Un Dominicain reste au fond.*

SCÈNE IX.

PAUL, ALBERT, OFFICIER DE JUSTICE, GARDES.

L'OFFICIER.

Le moment est venu ; le prieur des dominicains vous attend à la porte, pour vous accompagner et vous encourager.

PAUL.

Viens, frère, tous nos maux vont finir. (*Ils sortent, Paul appuyant la main sur l'épaule d'Albert.*)

SCENE X.

MULLER, *entre par la gauche au moment où Paul et Albert sortent par le fond.*

Je triomphe! Albert et Paul vont suivre Raoul dans la tombe... Ainsi, plus personne au monde qui puisse me reprocher mon passé. Muller, l'avenir est à toi! tu peux désormais marcher la tête haute et enchaîner enfin ta destinée à celle de la riche Mathilde... Mais je n'ose traverser cette place avant que tout soit accompli... et de cette fenêtre, je veux... (*Il va vers la fenêtre du fond, à gauche. — On entend dans la coulisse.*)

MATHILDE, *criant.*

Albert! Paul!

SCÈNE XI.

MATHILDE, MULLER.

MULLER.

Que vois-je? Mathilde!

MATHILDE, *très-émue, paraissant à gauche.*

Sauvés! je viens les sauver!

MULLER, *l'arrêtant, très-agité.*

Quoi!

MATHILDE, *au comble de la joie.*

Ah! si vous saviez, monsieur Muller, ces papiers... Mais l'émotion... cette course précipitée... (*Elle tombe sur le siége de gauche.*) Dites-leur de venir recevoir cette heureuse nouvelle. (*Elle désigne la droite.*)

MULLER.

Ces papiers, que renferment-ils?

MATHILDE.

Je n'ai pas eu le temps de tout lire; mais c'est un nommé Jean Bally qui est coupable du vol pour lequel le frère d'Albert fut condamné, et, vous le comprenez, l'assassin de Raoul ne peut être que le même... allez donc, monsieur Muller. (*Désignant la chambre de droite.*)

MULLER.

Oui, oui, donnez-moi ces papiers, je vais les leur porter.

MATHILDE, *se levant et tirant de son sein les papiers qu'elle serre dans ses deux mains.*

Ces papiers... oh non, ils sont mon bien, ma vie, le salut de celui que j'aime, et je veux, moi seule...

MULLER.

Ils ne sont plus là.

MATHILDE.

Où sont-ils donc?

MULLER.

Ils marchent au supplice.

MATHILDE.

Juste ciel!

MULLER.

Donnez-moi donc... et je cours...

MATHILDE, *voulant se précipiter vers la porte du fond.*

Non, laissez-moi.

MULLER.

J'arriverai plus tôt que vous !

MATHILDE. (*Commencement de soupçon.*)

Laissez-moi, vous dis-je.

MULLER, *frémissant.*

Mathilde, donnez-moi ces papiers.

MATHILDE.

Oh! mon Dieu!

MULLER, *terrible!*

Il me les faut! à l'instant! je le veux!

MATHILDE, *au comble de l'épouvante et reculant.*

Oh! si vous étiez le voleur et le meurtrier, vous n'auriez pas une autre voix et un autre regard !

MULLER, *terrible.*

Vous comprenez donc, Mathilde, qu'il me faut ces papiers ! (*Il s'avance vers Mathilde déjà terrassée par son regard et qui résiste à peine.*)

MATHILDE, *poussant un cri de désespoir.*

Ah ! (*Elle tombe près de la chaise.*)

MULLER, *tenant les papiers.*

Enfin ! enfin! je tiens les preuves fatales ! (*Il s'élance au fond, la porte s'ouvre.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, RAOUL, *puis* LUCIA, ALBERT, PAUL, MARTILLY, GARDES, HOMMES DE JUSTICE.

RAOUL.

Pas encore, Jean Bally

MULLER, *reculant.*

Raoul!

RAOUL.

Jean Bally, faussaire, voleur et meurtier, le Tibre et le bandit ne t'ont pas tenu parole !... l'un a rejeté ma vie et l'autre a rejeté ton or.

MULLER, *en délire.*

Raoul! vivant!

RAOUL.

Oui, vivant pour que ces deux hommes vivent et pour que tu meures!... (*Les autres paraissent au fond avec les gardes.*)

MATHILDE, *courant à Albert.*

Albert!

ALBERT.

Mathilde!

RAOUL.

Lucia!

LUCIA *à Raoul.*

Soyez béni, vous qui me rendez mon père!

PAUL, *à Albert.*

Eh bien, frère, tu le vois; il est bon d'attendre, de rester dans cette vie, quelque malheureuse qu'elle soit. Dieu vient en aide à ceux qui se résignent.

ALBERT.

Sa bonté a failli nous arriver trop tard.

LUCIA. *souriant angéliquement.*

Jamais trop tard, mon père. Soit en ce monde, soit en l'autre, dans les inépuisables sources de l'infini, Dieu n'a-t-il pas de quoi réparer les plus cruelles et les plus longues infortunes? (*Elle se tourne vers Raoul et lui tend la main. L'officier met la main sur l'épaule de Muller.*)

(*La toile tombe.*)

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais



LE BAL DU PRISONNIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. L. GUILLARD ET A. DECOURCELLE

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 27 OCTOBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE COMTE BAUDELOT DE DERVAL. . . . . . . MM. BRESSANT.
PIERRE HAMELIN, capitaine de la république. . . . . TISSERANT.
ALBERT, cousin d'Amélie. . . . . BÉROU.
MARTIN, serviteur d'Amélie. . . . . M. ANTONIN.
AMÉLIE DE MAILLY, fiancée d'Hamelin. . . . . . Mlle MELCY.
INVITÉS, HOMMES, FEMMES, SOLDATS DE LA RÉPUBLIQUE.

Une salle basse. Au fond, deux portes ouvrant sur un grand salon. A droite, deuxième plan, porte latérale. A gauche, troisième plan, idem. Au fond, une cheminée. A gauche, un canapé, au premier plan; au deuxième plan, une fenêtre grillée. Fauteuils.

SCENE I.

BAUDELOT, *endormi sur le canapé*, HAMELIN, *entrant par la droite.**

HAMELIN.

Monsieur le comte !... il ne répond pas... C'est moi, Hamelin, votre geôlier ou plutôt votre hôte... (*S'approchant.*) Il dort... Au fait, après une journée comme celle-ci, le sommeil lui est bien dû... Pauvre garçon ! quel sera son réveil ? Aussi, Dieu me préserve d'en hâter le moment...

AIR *de M. Delille.* (*Le Chemin du Presbytère.*)

La vie, hélas ! est un triste combat,
Dans le sommeil, Dieu nous donne la trêve.
Puisqu'ici bas on n'est heureux qu'en rêve,
Dormez encor, dormez, noble soldat ! (*Bis.*)
L'heure s'envole, usez par la pensée
Tous les bonheurs, gloire, plaisir, amour;
Qu'un songe encore à votre âme glacée,
Avant demain rende un dernier beau jour.
La vie, hélas ! etc.

Il va se retirer, quand Amélie entr'ouvre doucement la porte de droite. En l'apercevant, elle pousse un petit cri.

SCENE II.

BAUDELOT, *endormi*, HAMELIN, AMÉLIE, *un bouquet à la main.***

HAMELIN.

Vous ici, Amélie ! que voulez-vous ?

AMÉLIE.

Je voulais... je venais... je vous cherchais, mon ami.

HAMELIN.

Dans quel but ?

AMÉLIE.

Je craignais que le prisonnier ne manquât de quelque chose, et je venais vous prier...

HAMELIN.

Vous voyez que je vous ai prévenue... et pour un homme qui vous tombe sur les bras un jour de fiançailles, j'espère qu'on le

traite avec égards... J'aurais pu le loger dans quelque coin du château... mais l'humanité...

AMÉLIE, *souriant.*

Oui... et la prière que je vous ai faite...

HAMELIN.

Vous voyez comme je l'ai exaucée... Il a pour prison cette salle basse, qui fait suite au grand salon... aussi, vous verrez combien nous serons gênés si tous nos convives acceptent les nvitations... Mais vous l'aurez voulu ; tout est bien... Venez-vous ?...

AMÉLIE.

Auriez-vous regret de votre courtoisie ?... Un malheureux jeune homme, vaincu, garrotté, traîné ici par vos soldats !... Car c'est votre compagnie qui l'a fait prisonnier, m'a-t-on dit.

HAMELIN.

Hélas ! oui ; hier, je reçus avis qu'une troupe de partisans s'était réfugiée à la ferme des Britêches ; malgré l'ennui que j'avais de m'éloigner de vous, je dus faire mon devoir, et je partis avec trois cents hommes... N'a-t-il pas remué ?

AMÉLIE.

Non, rien.

HAMELIN.

Arrivés devant la métairie, nous entendons un bruit d'enfer qui partait de l'intérieur ; c'était des jurements, des piétinements, des bruits d'armes... à croire que tout un régiment se tenait derrière la porte... Après un long siége, elle cède sous nos efforts, et nous entrons, cherchant du sabre et du fusil cette troupe qui nous avait tenu tête si longtemps... Mais jugez de notre surprise quand, au lieu d'une armée, nous ne trouvons qu'un beau jeune homme au visage doux et paisible, qui déjeunait tranquillement... « A votre santé, nous dit-il en vidant son dernier verre ; il n'y a que moi dans cette maison. Je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me combattre en si grand nombre... Vous m'avez vaincu... fusillez-moi !... je suis prêt...

AMÉLIE.

Noble cœur !... Et les autres ?

HAMELIN.

Les autres, femmes et vieillards pour la plupart, s'étaient enfuis pendant qu'il couvrait leur retraite...

AMÉLIE.

Mais ceux qui avaient barricadé la porte ?

HAMELIN.

Ceux-là... c'était lui seul... Après avoir crié comme cinquante, il avait fait l'ouvrage de cinquante ; jusqu'au moment où, accablé de fatigue, il s'était mis à table en nous attendant...

AMÉLIE.

Et c'est ainsi que vous l'avez trouvé ?

HAMELIN.

Oui ; mais frappés de son courage, nous avons décidé que le comité de salut public prononcerait sur lui... Je l'ai conduit au château ; et maintenant, j'attends un ordre pour le livrer. Mais comme vous voilà émue.

AMÉLIE.

En effet, ce récit m'a vivement touchée... Et que décidera le comité ?

HAMELIN. *Il remonte la scène. Amélie passe du côté de Baudelot.*

Hélas !

AMÉLIE.

Oh ! c'est affreux ! si jeune ! si brave ! si b... (*S'approchant.*) Que vois-je ! le comte de Derval !

HAMELIN.

Vous le connaissez ?

AMÉLIE.

Oui, je le vis une fois, à la tête de son régiment.

HAMELIN.

Quand cela ?

AMÉLIE.

Oh ! il y a bien longtemps... c'était à la dernière revue que passa mon père.

HAMELIN.

Ah ! mais ce triste incident ne doit pas nous faire oublier notre bonheur... je veux dire le mien... car bientôt vous serez ma femme... ma femme ! vous, une héritière des de Mailly ! et moi, Hamelin, un fils de paysan, un homme du peuple, un capitaine de la République !

AMÉLIE.

Un honnête homme, mon ami !

HAMELIN, *souriant.*

C'est juste, j'oubliais mon honnêteté... la noblesse d'aujourd'hui... noblesse à vilains... Mais nos convives nous attendent...

AMÉLIE, *pensive.*

Allons...

HAMELIN, *au moment de sortir, jette un dernier regard vers Baudelot et voit à terre le bouquet qu'Amélie a laissé tomber près du prisonnier.*

Décidément, vous êtes troublée...

AMÉLIE.

Moi ?

HAMELIN.

Votre bouquet ? (*Il va le ramasser.*)

AMÉLIE.

J'avais un bouquet ?

HAMELIN.

Je vous l'ai donné ce matin...

AMÉLIE. (*Elle prend le bouquet ; à part, en sortant.*) Le malheureux !

SCÈNE III.

BAUDELOT, *seul, toujours couché ; il a les mains liées au dos.*

On dit que tout ce que Dieu a fait est bien fait : je voudrais bien savoir pourquoi il a fait les mouches.... (*A une mouche qui le lutine.*) Eh bien !... mais c'est une lâcheté, madame ; on ne s'attaque pas ainsi à un pauvre gentilhomme dont les mains sont attachées... Voyons, allez-vous-en et laissez-moi dormir !... (*Il referme les yeux ; après un temps.*) Encore ? vous ne comprenez donc pas qu'on me fusille à Nantes demain à six heures du matin, et que, si vous m'empêchez de reposer, je serai pâle comme un malfaiteur ?... Allez, vous êtes une mouche bien mal élevée ! (*Il se lève, et en poursuivant la mouche, il arrive devant la fenêtre.*) Tiens ! une jeune fille habillée de blanc... une mariée sans doute... Elle est belle ! très-belle... elle lève les yeux de ce côté. Comme elle est pâle ! elle sait sans doute qu'il y a un prisonnier ici... une larme dans ses yeux... une larme pour moi, peut-être... Oh ! (*Il lui fait un gracieux salut.*) Dieu vous garde, madame ! La noble et charmante créature ! (*Il retourne lentement à un fauteuil à droite.*)

Dans une tour obscure,
Un roi...

(*La mouche revient.*) Ah ! décidément, la position n'est plus tenable... Holà ! quelqu'un ! holà !

SCÈNE IV.

BAUDELOT, HAMELIN.

HAMELIN.

Qu'est-ce donc, monsieur le comte ?

BAUDELOT.

Ah ! c'est vous, mon hôte ? Savez-vous quel est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme ?

HAMELIN.*

Mais...

BAUDELOT.

L'homme le plus malheureux est celui qui a sur le nez une mouche qu'il ne peut chasser ; et, cet homme, c'est moi..... Or, comme j'ai envie de dormir, je vous demande en grâce de me rendre l'usage d'une main ; fût-ce de la gauche, seulement !

HAMELIN.

Vos deux mains seront déliées, monsieur le comte, si vous me promettez de ne faire aucune tentative d'évasion.

BAUDELOT.

Sur ma foi de chrétien, je le jure ! (*Hamelin commence à défaire les nœuds.*)

BAUDELOT.

Il est bien entendu que le cas de délivrance est excepté.

HAMELIN.

Vous avez donc quelque espoir ?

BAUDELOT.

Non ! mais à quoi bon ne pas espérer ? c'est une petite jouissance dont j'aurais bien tort de me priver ; c'est une fantaisie que je me passe, un dernier luxe que je me donne ; une manière de tuer le temps, en attendant que le temps... Me voilà libre ! ah ! merci, capitaine !... oh ! attendez !... (*Il s'interrompt, demeure immobile, et attrape la mouche.*) Enfin !

AIR *de la Bergeronnette.* (*E. des Aubiez.*)

Enfant de l'air, sylphe léger,
Petite mouche provoquante,
A mon tour je te tiens, méchante,
Je te tiens, je vais me venger.
Mais j'ai senti frémir ton aile...

Ouvrant la main et allant vers la fenêtre.

Sylphide, retourne à l'immensité.
Que ne puis-je, emporté par elle,
Gagner aussi la liberté!

C'est égal, vous m'avez rendu un fier service, et je vous en garderai une reconnaissance éternelle... jusqu'à demain...

HAMELIN.*

Et jusqu'à demain vous pouvez compter sur moi... Si vous avez quelque disposition dernière à règler...

BANDELOT, *ému.*

Un testament! Ah! c'est un mot bien dur à mon oreille; non parce qu'il m'annonce ma mort, mais parce qu'il me rappelle celle de tous les miens... Il doit être bon, pourtant, d'être généreux au delà de la tombe, et de se figurer, en écrivant ses derniers bienfaits, les larmes de joie et de douleur qu'on fera verser après soi... Moi, je n'ai personne à qui lèguer le peu qui me reste. (*Changeant de ton.*) Mais je ne veux pas mourir intestat, et je donne cette bague à l'ami généreux qui m'a mis en état de garder sain et sauf le nez que je tiens de mes aïeux.

HAMELIN, *à part.*

Sa gaieté me fait mal. (*Haut.*) Vous n'avez plus rien à me demander?

BAUDELOT.

Si; à dîner! Car, en ce moment, si j'avais un cadet, je lui vendrais mon droit d'aînesse pour... pour une tranche de jambon. Je n'aime pas les lentilles.

HAMELIN.

Justement, c'est le jour de mes fiançailles : et j'espère que la cuisine sere digne de vous. (*Appelant.*) Holà! le dîner de monsieur le comte!

BAUDELOT.

Vos fiançailles?

HAMELIN.

Ce soir, nous signons le contrat; et dans huit jours, la noce!

BAUDELOT.

Ainsi, cette jeune personne vêtue de blanc que je viens de voir passer tout à l'heure sous ma fenêtre...

HAMELIN.

C'est mon accordée.

BAUDELOT.

Elle est belle, charmante, et digne d'un brave homme comme vous. Et maintenant, mon hôte, bonsoir, et merci de votre accueil. Je désire que personne n'ait à vous le rendre..... en pareille occasion... (*Hamelin se retire lentement.*) Ah! Capitaine? (*Martin entre de droite avec un plateau qu'il pose sur une table au fond, à droite.*)

HAMELIN.

Qu'est-ce?

BAUDELOT.

C'est un usage chez nous de faire un cadeau à la fiancée; veuillez offrir à la vôtre cette petite marguerite; poussée sur ma fenêtre, elle est à moi : c'est tout ce que je possède. Dites-lui que le comte Baudelot regrette de ne pouvoir faire mieux.

HAMELIN.

Merci de l'hommage, monsieur le comte... (*Apercevant Martin dans le fond.*) Ah! très-bien... Je vous recommande les plus grands égards. (*Il sort à droite.*)

SCENE V.

BAUDELOT, MARTIN.

BAUDELOT.

Qui vient là?

MARTIN.

C'est moi, monseigneur! le majordome du château; je vous apporte à dîner. (*Il apporte le guéridon près du fauteuil à droite.*)

BAUDELOT.

Alors, sois le bien-venu Je consens à mourir... mais pas de faim! (*S'asseyant.*) Comment te nommes-tu, mon brave?

MARTIN.*

Moi? ça dépend.

BAUDELOT.

Comment, ça dépend.

MARTIN.

Dans le pays on me nomme Cassius; mais la vérité est que je m'appelle Martin.

BAUDELOT.

Cassius? Diable, c'est un joli nom, ça; il est vrai que Martin a bien son charme, pourtant, Cassius... et que fais-tu?

MARTIN.

Je vous l'ai dit, monseigneur, je suis majordome... (*baissant les yeux*) et membre du conseil municipal.

BAUDELOT.

Oui-dà? Vous êtes donc un ambitieux, citoyen Cassius?

MARTIN.

Monseigneur, si ça vous est égal, appelez-moi Martin.

BAUDELOT.

Pourquoi cela?

MARTIN.

Vous qui êtes resté dans le bon chemin, ça me ferait de la peine si vous pensiez de moi ce qui n'est pas.

BAUDELOT.

Comment?

MARTIN.

Figurez-vous, monseigneur, que je luttais de toute ma petite volonté contre les idées nouvelles; je ne pouvais rien... mais je faisais ce que je pouvais; quand un beau jour, un de ceux de là-bas, qui mettent tout sens dessus dessous par ici, vint faire un tour au château; on le nommait Robespierre... Vous en avez peut-être entendu parler... Il se mit a me faire des sermons sur les droits de l'homme; je résistais d'autant mieux que je ne comprenais pas du tout... Quand il me dit : « Cassius, pendant mon » séjour ici, je te charge du soin de ma personne; veille à ce » que mes manchettes et mes gilets soient bien empesés, et, pour » commencer, poudre-moi comme il faut. » Dam! en voyant un monstre qui mettait de la poudre et des gilets brodés, je me dis que ça ne pouvait pas être un méchant homme; je répondis au nom de Cassius, je poudrai le loup cervier et je devins municipal...

BAUDELOT.

Ainsi c'est par une autorité que j'ai l'honneur d'être servi?

MARTIN.

Quoi, monseigneur! vous qui êtes d'un blanc si pur, je ne vous fais pas horreur?

BAUDELOT.

Non, Martin, et, pour te le prouver, je veux trinquer avec toi.

MARTIN.

Mais...

BAUDELOT.

Prends un verre.

MARTIN.

Monseigneur...

BAUDELOT.

Monsieur... Cassius!

MARTIN.

J'obéis.

BAUDELOT.

Je bois à la santé du brave Martin, qui n'a d'autre tort que de s'être laissé jeter de la poudre aux yeux.

MARTIN.

Et moi, monseigneur, je bois à la santé du comte de Baudelot de Derval, qui m'a fait l'honneur de m'appeler par mon nom de chrétien... A sa santé (*à voix très-basse*), et vive le roi!

BAUDELOT, *se levant.*

Vive le roi!... (*Bruit d'orchestre.*) Qu'est-ce là? Dieu me pardonne, on dirait un bal!

MARTIN.*

Hélas! oui, un vrai bal, un bal de fiançailles; ma maîtresse ne voulait pas danser à cause de vous; mais y a pas eu moyen de faire entendre raison aux autres... et... ils vont danser comme des sans-cœur qu'ils sont...

BAUDELOT.

Un bal!... Martin, tu vas aller dire à ta maîtresse que la comte Baudelot de Derval demande la permission de lui présenter... ou plutôt, non; ne dis pas cela; va trouver mon hôte; dis-lui que son prisonnier s'ennuie, que le bruit du bal va l'empêcher de dormir, et que c'est une charité d'arracher un malheureux jeune homme aux tristes réflexions de sa dernière nuit

MARTIN.

Quoi! vous voulez danser, quand.... demain...

BAUDELOT.

Danser! mais c'est marcher, sauter, bondir, parler aux femmes, les presser sur son cœur; c'est vivre, enfin! Et puisque je n'ai plus que quelques heures à moi, je veux les dépenser gaiement. Dis au capitaine qu'il peut compter sur la parole que je lui ai donnée; dis-lui que s'il y tient, je danserai entre deux gendarmes. Enfin, dis ce que tu voudras; mais parle un peu haut, afin que ta maîtresse entende et intercède pour moi. Alors si je suis invité, apporte-moi du linge blanc et de la poudre.

MARTIN.

A fusil?

BAUDELOT.

A perruque!

MARTIN.

J'y vais. (*Fausse sortie.*)

BAUDELOT.

Martin, si tu m'apportes une mauvaise réponse, je t'appellerai Cassius... Va, mais va donc ! (*Martin sort.*)

SCÈNE VI.

BAUDELOT, *seul, gai et animé.*

Il faut avouer que je suis un heureux mortel ! et que la providence me traite en enfant gâté. Un autre aurait été fusillé sur place ou jeté dans un noir cachot!... Un cachot? Allons donc ! c'est bon pour les malfaiteurs. Un salon pour M. le comte!... Des chaînes? Fi donc! M. le comte n'a-t-il pas donné sa parole? Mais M. le comte pourrait s'ennuyer, tout seul... Comment faire pour l'amuser? (*Ritournelle.*) Comment! rien de plus facile : chantons, dansons, festoyons! Marions-nous tout exprès pour divertir M. le comte. Vous daignerez boire notre vin, n'est-ce pas? Certainement! Danser avec nous? Comment donc! Faire la cour à nos femmes?... N'en doutez pas!... A la mariée? Qui sait! Dieu me damne!... on se croirait au temps du bon plaisir.

AIR : *Enfants, n'y touchez pas.* (Clapisson.)

Déjà du bal
J'entends la ritournelle,
Et son joyeux signal
Vers le plaisir m'appelle.
Oui, de par moi,
Le cœur de la plus belle
Va de l'amour subir la douce loi.
Allons, jeunes fillettes,
Pour moi point de rigueur;
Mes instants sont comptés, ne soyez point coquettes,
Donnez-moi votre cœur
Pour mon dernier bonheur !

Mais Martin tarde bien... Ah ! le voici!

SCENE VII.

BAUDELOT, MARTIN.

BAUDELOT, *vivement.*

Eh bien?

MARTIN.

C'est fait.

BAUDELOT.

Le capitaine consent?...

MARTIN.

Il consent.

BAUDELOT.

Ah ! l'honnête homme ! mais dépêchons; chaque minute qui s'écoule est une pirouette perdue (*Albert entre.*) Tu vas d'abord me raser ; puis tu iras chercher tout ce dont j'ai besoin, tu sais : la poudre, le linge.

SCENE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT.

N'oubliez-vous rien, monsieur le comte?

BAUDELOT.

Quoi donc, monsieur?

ALBERT.

Ceci.

BAUDELOT.

Mon épée!... Ah! merci, monsieur, merci. (*Bas à Martin.*) Quel est-ce jeune homme?

MARTIN, *bas.*

Un petit cousin de la mariée, amoureux de sa cousine!

BAUDELOT, *bas à Martin.*

Cela va sans dire.

ALBERT.

M. Hamelin m'a dit de vous remettre cette épée, à condition...

BAUDELOT.

A condition que je ne m'en servirai pas?

ALBERT.

Précisément.

BAUDELOT.

C'est convenu. (*A part.*) Une si bonne épée! Ah!...

AIR : *Royal Tambour.*

Allons, Martin,
Viens présider à ma toilette,
Qu'en un tour de main,
Qu'en moins de rien
Elle soit faite.
Car cette fête,
Entends-tu bien,
C'est mon dernier plaisir.
Je veux y paraître,
Heureux, joyeux,
Et puis... mourir.
Oui, cette fête
Doit me rajeunir,
Et j'y veux être
Roi du plaisir.

Des domestiques entrent, portant des banquettes, des guirlandes et des vases de fleurs.

Suite de l'air.

Que le lis et la rose
Enlacent ces barreaux,
Et que l'œil se repose
Sur de riants tableaux;
Que ma prison s'empresse
De sourire aux danseurs,
Et qu'elle disparaisse
Sous des monceaux de fleurs !

Ah ! monsieur, serez-vous assez bon pour me faire vis-à-vis ?

ALBERT.

Vous danserez donc?

BAUDELOT.

Parbleu ! je compte sur vous.

REPRISE.

Et toi, Martin, etc.

Il sort en courant, suivi de Martin.

ALBERT.

Faut-il aimer la danse. (*Aux Domestiques.*) Allons, faites vite ; vous avez entendu. Pauvre garçon ! des guirlandes autour de ces barreaux. Il n'aura seulement pas le temps de se reposer. Des fleurs, des flambeaux sur cette cheminée J'avoue que, pour mon compte, je n'aimerais pas à être fusillé, si j'étais fatigué. (*Les Domestiques exécutent les ordres; on enlève le guéridon.*) Tout est prêt maintenant; ouvrez les portes. (*On ouvre les deux portes du fond. — Bruit, musique et circulation du bal.*)

SCÈNE IX.

ALBERT, AMÉLIE, INVITÉS.

(*Hommes et Femmes. Les Hommes portent pour la plupart le costume des officiers de la République.*

CHOEUR.

AIR *de Madame Marneffe.*

Du bal (*Bis.*)
Voici venir la souveraine,
Oui, c'est la plus belle du bal.
Du bal,
Pour voir de plus près notre reine,
Accourons au premier signal,
Et profitons de ce bal.
Sachons profiter du bal.

AMÉLIE, *à Albert.*

Ainsi donc, il viendra?

ALBERT.

Oui, ma cousine.

AMÉLIE.

Ah ! c'est bien... Qui donc a dit?...

ALBERT.

C'est monsieur le comte... et tout à l'heure donc, je vais lui faire vis-à-vis...

AMÉLIE.

Y penses-tu?

ALBERT.

Dame! c'est lui qui me l'a demandé... et dans ce moment il est à sa toilette.

AMÉLIE.

AIR *de Colalto.*

Le malheureux songe encore au plaisir,
Lorsque la mort est là qui le menace;
Quand cette nuit est tout son avenir,
Il peut sans frissonner la regarder en face!
Dans ces salons, sans trouble ni souci,
Le cœur joyeux, il va bientôt paraître.
De le sauver si Dieu seul est le maître,
Anges du ciel, priez, priez pour lui,
Anges du ciel, priez pour lui.

A sa toilette? (*Elle s'assied pensive ; Albert se place derrière*

elle ; la musique continue ; les invités sont tristes et personne ne danse. Hamelin entre.)

HAMELIN.

Eh bien ! vous voilà tous silencieux... Ah ! je comprends... avoir à côté de soi, pour partner peut-être, un brave jeune homme à deux contredanses de la mort, cela vous attriste... mais qu'y faire ?... c'est un soldat, il ne songe pas au lendemain... Mettons-nous donc à son niveau... Allons, dansez, riez ! c'est fête aujourd'hui !... Eh quoi ! vous restez immobiles ?... Voyons, Albert, toi qui es toujours de bonne humeur, chante-nous une chanson pour nous mettre en gaieté...

ALBERT.

Je suis enrhumé.

HAMELIN.

Danse, au moins.

ALBERT.

Je suis las...

HAMELIN.

Je vois bien qu'il faut que je donne l'exemple... Amélie, acceptez-vous ma main ?

AMÉLIE.

Tout à l'heure... je suis souffrante... (*A part.*) Oh ! quand donc cette fête sera-t-elle finie ? (*Albert et Amélie forment un groupe silencieux à droite. Hamelin et les invités sont à gauche, contraints et embarrassés.*

MARTIN, *annonçant.*

Le comte Baudelot de Derval ! (*Une exclamation part de toutes les bouches. Les femmes se lèvent ; chacun l'entoure et l'examine.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BAUDELOT, *costume Louis XVI, militaire, la figure épanouie.*

BAUDELOT.

Merci, mon hôte, du bonheur que vous me donnez ; et merci à vous, madame, qui avez comblé mon vœu le plus cher... mais votre bonté me rend exigeant, madame, insatiable ; car j'attends encore de vous une faveur, sans laquelle les autres me seront de peu de prix...

AMÉLIE.

Laquelle, monsieur ?

BAUDELOT.

La prochaine valse, donnez-la-moi... et alors, vous aurez fait de cette nuit la plus charmante que j'aie passée....

AMÉLIE.

Monsieur...

BAUDELOT.

Ah ! priez pour moi, capitaine.

HAMELIN.

Amélie !

AMÉLIE.

Je vous ai refusé à vous-même tout à l'heure, mon ami...

BAUDELOT.

Le capitaine ne sera pas jaloux d'un bonheur qu'il a le temps de retrouver, tandis que moi...

AMÉLIE, *à part.*

Ah ! c'est affreux !

BAUDELOT, *qui a fait quelques pas dans le bal.*

Je demande pardon à ces dames et surtout à ces messieurs, mais le bal languit : les figures sont tristes et rêveuses... Quoi, messieurs ! ces dames sont belles, et vous n'êtes pas empressés ? Quoi, mesdames ! ces messieurs ne sont pas galants et vous le souffrez ?... Et vous, citoyens de l'orchestre, faut-il vous apprendre les airs nouveaux ?.... Eh bien, il faut jouer : *Adieu, vendanges, et la valse de la reine de Prusse!* (*A un domestique.*) Et toi, mon brave, que fais-tu là, penché tristement sur ton plateau ?... ton champagne va s'échauffer, mon garçon ! (*Prenant un verre.*) Allons !

AIR *de la Catacoua.*

Puisque dans ces temps d'anarchie,
Le champagne pétille encor,
Livrons-lui notre âme engourdie
Et noyons-la dans ses flots d'or.
Et puisque les boutons de roses
Ont fleuri pendant la terreur,
Que leurs festons
Ceignent nos fronts,
Que leur senteur
Nous parfume le cœur...
C'est en fêtant ces belles choses
Qu'on rend hommage au Créateur.

Voici la ritournelle. (*A Amélie.*) Vous m'avez promis, madame. (*Il l'entraîne dans les salons du fond, en valsant.*) Allons, messieurs, qui m'aime me suive !

CHOEUR.

AIR *de madame Marneffe.*

Du bal,
Allons, messieurs, suivons la reine,
Et suivons le héros du bal.
Du bal,
Dansons, valsons, à perdre haleine,
Le comte a donné le signal,
Oublions son sort fatal,
Pour ne plus songer qu'au bal.

Les hommes prennent la main aux dames et disparaissent à la suite de Baudelot en chantant.

SCÈNE XI.

HAMELIN, ALBERT.

HAMELIN, *du fond.*

On dirait qu'il porte avec lui le bonheur et la joie.... (*A Albert.*) Vois comme les salons, si tristes tout à l'heure, sont maintenant frissonnants de plaisir et de bruit...

ALBERT.

Ah ! c'est charmant, c'est sublime !... quand on pense surtout que le roi de la fête pourrait bien... Quelle heure est-il ?

HAMELIN.

Deux heures.

ALBERT.

Tenez, vous avez eu tort... Il ne fallait pas l'inviter...

HAMELIN.

J'ai dû céder à sa prière.

ALBERT, *dans le fond.*

Le voyez-vous qui passe avec ma cousine ?

HAMELIN.

Sans doute !

ALBERT.

Comme ils sont beaux tous deux !

HAMELIN.

Eh bien ?

ALBERT.

Le voyez-vous, enlaçant d'un bras la taille de votre fiancée ? comme il est animé, fier, heureux ! heureux ! ! !

HAMELIN, *avec humeur.*

Heureux... sans doute !... heureux de danser avec une jolie femme... et d'ailleurs demain matin... que diable !... ne voulez-vous pas que je sois jaloux ?

ALBERT.

Ma foi...

HAMELIN.

Allons, c'est bien ! (*A part.*) Il m'a serré le cœur avec ses sottises !...

ALBERT.

Le voici !

SCÈNE XII

HAMELIN, ALBERT, BAUDELOT, AMELIE, INVITÉS.

BAUDELOT.

Ah ! vous voilà, capitaine ; venez donc qu'on vous félicite de votre bal si beau et de votre fiancée si belle !... Vous êtes un brave homme de m'avoir invité, et je vous aime !... Qu'est-ce que je dis donc là ?... si on m'entendait.... moi, le comte Baudelot, aimer l'homme le plus bleu de la province !.. Peste soit de votre couleur qui m'empêche d'être votre ami !

HAMELIN.*

Maudite soit la vôtre, plutôt, et maudite votre cocarde !

BAUDELOT.

Halte-là, capitaine ! je soutiens que ma cause.... (*Riant.*) Ah ça, mais, Dieu me pardonne, nous parlons politique... qu'est-ce que ces dames vont penser de nous ?... Mademoiselle de Mailly m'accordera-t-elle une dernière contredanse ?...

AMÉLIE.

Monsieur le comte...

BAUDELOT.

Si l'on me refuse, je croirai que l'on me tient rigueur de mes impertinents propos... Je vous en prie, madame, je vous en supplie!...

AMÉLIE.

Tout à l'heure, au moins.

BAUDELOT, *bas.*

Tout à l'heure, il sera trop tard...

AMÉLIE.

Que dites-vous?

BAUDELOT.

Voici bientôt le jour.

AMÉLIE.

J'accepte, monsieur, j'accepte! (*Hamelin, Albert et les invités se mêlent aux groupes du 2e salon.*)

BAUDELOT.**

Que vous êtes bonne pour moi!... Mais qu'avez-vous donc, madame?... Ah! par pitié pour moi, ne tremblez pas ainsi!

AMÉLIE.

Bientôt le jour, disiez-vous?

BAUDELOT.

Eh qu'importe le jour? des nuits comme celle-ci ne sauraient être éternelles... les hommes seraient trop heureux... (*Un officier bleu s'est approché d'Hamelin et lui parle avec vivacité en désignant le comte.*)

AMÉLIE, *qui s'est aperçue de ce manége.*

Grand Dieu!

BAUDELOT.

Qu'y a-t-il?

AMÉLIE, *d'une voix brève.*

Monsieur le comte, il faut partir...

BAUDELOT.

Partir! pourquoi cela? le bal n'est pas fini...

AMÉLIE.

Il faut partir, vous dis-je! il faut fuir d'ici, il le faut! je le veux... je vous en supplie!

BAUDELOT.

Vous oubliez, madame, que j'ai donné ma parole... je dois mourir!...

AMÉLIE.

Mourir! mais non, c'est impossible!

BAUDELOT.

Eh! madame! notre cause est perdue sans retour... Qu'importe que je meure aujourd'hui ou demain?

AMÉLIE.

Oh! ne parlez pas ainsi... Et votre mère?... pensez à votre mère!...

BAUDELOT.

Je l'ai perdue.

AMÉLIE.

Vos parents? vos amis?

BAUDELOT.

Je vais les suivre!

AMÉLIE.

Mais une femme!... oh! une femme doit vous aimer...

BAUDELOT.

Non!... madame...

AMÉLIE.

Non, c'est impossible!

BAUDELOT.

C'est la vérité... Mais il ne tient qu'à vous de me rendre la mort douce et facile...

AMÉLIE.

A moi?

BAUDELOT.

Vous allez me trouver bien exigeant... que voulez-vous! votre bonté m'enhardit...

AMÉLIE, *troublée.*

Je ne vous comprends pas...

BAUDELOT.

De tous ceux qui m'entourent, vous seule avez eu pitié de moi... laissez-moi donc emporter un souvenir... réel... de mon ange gardien...

AMÉLIE, *de plus en plus troublée.*

Un... souvenir?

BAUDELOT.

Une fleur de ce bouquet?

AIR : *Petit enfant.* (*Quidant.*)

Ah! donnez-moi cette fleur que j'envie!
Trésor charmant qu'a touché votre main!
Qu'elle me suive au terme de la vie,
Et que tous deux nous périssions demain!
Que de vos doigts j'y retrouve la trace,
Quand il faudra rendre mon âme à Dieu!
Je n'aurai pas un ami qui m'embrasse,
Donnez-la-moi, qu'elle me dise adieu!

Amélie tire lentement de son sein la marguerite que Baudelot lui a envoyée. — Elle la lui donne en détournant la tête.

BAUDELOT, *avec un cri de joie.*

Ma fleur de ce matin!... (*Il couvre la fleur de baisers.* Oh! merci... merci!... Quelqu'un! (*Il passe à droite.*.)

HAMELIN.*

Eh bien, Amélie, vous fuyez le bal?... je vous cherchais...

AMÉLIE.

Que me voulez-vous, mon ami?

HAMELIN.

Le notaire vient d'arriver...

AMÉLIE, *à part.*

Ciel!

BAUDELOT, *à part.*

Je l'avais oublié...

HAMELIN.

On n'attend plus que vous pour signer au contrat...

AMÉLIE, *à part.*

Qu'ai-je fait? (*Elle fait quelques pas en chancelant.*)

HAMELIN.

Amélie! qu'avez-vous?

ALBERT.

Ma cousine!

AMÉLIE.

Rien... je n'ai rien...

BAUDELOT.

Madame... (*Baudelot fait un pas vers Amélie, Hamelin l'arrête du regard et entraîne Amélie.*

ALBERT, *à part.*

Comment! juste au moment de signer le contrat, c'est étrange, et, Dieu me pardonne, le comte est aussi ému qu'elle-même... Je ne me trompais pas...

HAMELIN, *entouré de ses convives, au fond, dans le second salon.*

Merci, mes chers amis, merci... Mademoiselle de Mailly vient de rentrer dans son appartement... mais le bal ne saurait continuer sans elle... ainsi, adieu, adieu tous!

BAUDELOT, *allant vivement vers Hamelin.*

Capitaine... craindriez-vous pour...

HAMELIN.

Bonne nuit, monsieur le comte... (*Il ferme la porte.*)

BAUDELOT.

Bonsoir, capitaine... (*Les portes du fond se referment sur lui. Baudelot reste seul.*)

SCÈNE XIII.

BAUDELOT, *seul; il écoute les pas qui s'éloignent.*

Rien... plus rien... (*Trois heures sonnent.*) Trois heures! C'est l'heure des chansons amoureuses et des échelles aux balcons... c'est l'heure... Eh! eh! monsieur le comte, seriez-vous déjà dans les espaces?... Vous faites des rêves, vous avez des idées... Allons, allons, mon jeune vieillard, mortifiez-vous comme il convient à un homme qui ne doit plus pécher... toute faute demande pénitence... et vous n'auriez pas le temps de vous repentir... (*Il essaye de s'endormir; après un temps.*) Tout à l'heure, elle était là, près de moi... et maintenant me voilà seul... Ah! c'est dommage.... Enfin!... (*Il s'étend de nouveau pour dormir; un temps.*) Mais il me semble, pardieu, que je ne dors pas?... Le monde donne de singulières agitations... hier, je ne regrettais rien... je dormais tout entier... et dans ce moment je regrette... eh bien, oui, je regrette jusqu'à ma mouche... une compagnie odieuse... mais enfin une compagnie...

AIR *de la Bergeronnette.*

Reviens à moi, viens aujourd'hui,
Petite mouche insupportable.
Si pour toi je fus charitable,
Ingrate, pourquoi m'as-tu fui?
Du captif que tout abandonne,
Que ton bruit léger berce la douleur,
Près de moi. voltige, bourdonne...
La solitude me fait peur.

Au fait, on tarde bien à venir me prendre... c'est inconvenant...

me faire attendre... un homme de ma sorte... Mais voyez, le jour va paraître .. et personne no s'occupe de moi... Si je mettais le feu au château? (*Prêtant l'oreille.*) Ah! qui va la?... On ouvre, Dieu soit loué!... Hein? vous avez peur de m'annoncer... C'est bien, c'est bien, je comprends... mon manteau... maintenant, marchons!... (*Il se retourne et fait un pas vers la personne qui vient d'entrer.*) O ciel! que vois-je?...

SCENE XIV.

BAUDELOT, AMÉLIE.

AMÉLIE, *entrant par la porte de droite, d'une voix brève.*

Monsieur le comte, fuyez!

BAUDELOT.

Fuir! quand vous êtes là?...

AMÉLIE.

Ne me regardez pas, ne me répondez pas... fuyez!

BAUDELOT.

Vous oubliez, madame...

AMÉLIE.

Ecoutez, il n'y a pas de temps à perdre.... Tout à l'heure monsieur Hamelin m'a quittée brusquement... je lui ai demandé où il allait... Donner quelques ordres, m'a-t-il répondu... Des ordres, vous comprenez: une voiture, des chevaux... Nantes!... Alors je n'ai plus rien examiné... Voici la clef de la grille... pas un mot... partez, je vous l'ordonne... à genoux!

BAUDELOT.

Vous savez bien que c'est impossible...

AMÉLIE.

Comment?

BAUDELOT.

Monsieur Hamelin ne m'a point rendu ma parole, il m'a laissé mon épée... c'est impossible!

AMÉLIE, *regardant la porte avec effroi.*

Oh! mon Dieu! (*Elle pousse le verrou.*)

BAUDELOT.

Que faites-vous?

AMÉLIE.

Mais ils vont vous tuer!

BAUDELOT.

Eh! madame! je suis moins à plaindre que vous ne pensez... je termine en ce moment la plus belle nuit que j'aie jamais passée... J'ai été trop malheureux jusqu'ici pour n'en pas apprécier toute la valeur, et je rends grâce à Dieu qui me fait si douce la fin d'une si triste vie!...

AMÉLIE.

Vous vous trouvez heureux?

BAUDELOT.

Oui, bien heureux, car je vous ai vue quelques heures à peine, il est vrai, mais ce peu de temps m'a suffi pour vous aimer...

AMÉLIE.

Monsieur...

BAUDELOT.

Oh! je puis vous le dire, madame et vous pouvez m'entendre sans rougeur... cet amour-là n'a rien d'insultant pour vous, puisqu'il n'a pas le temps d'être, puisque la tombe en ensevelira l'aveu; c'est assez pour moi d'avoir pu vous ouvrir mon cœur, je n'espérais pas tant... Ainsi, soyez heureuse du bonheur que vous m'avez donné.. (*Amélie pleure en silence.*) Des larmes! oh! madame... c'est vraiment trop de pitié... (*Il passe derrière elle et se retrouve à droite.*)

AMÉLIE.

De la pitié, dites-vous?

BAUDELOT.

Quoi?

AMÉLIE.

Tenez, ne vous occupez plus de moi et ne songez qu'à vous... Pour la dernière fois, partez, sinon, je reste ici...

BAUDELOT.

Mais, madame...

AMÉLIE.

Ma résolution est prise, ma réputation, mon honneur sont entre vos mains, c'est à vous de décider.

BAUDELOT.

Amélie! par grâce!...

AMÉLIE.

Ah! vous êtes sans pitié! Qui vous retient? Le point d'honneur, n'est-ce pas?...Vous craignez que l'on ne dise: Il a eu peur de la mort et il est parti... Eh bien, on ne dira pas que c'est la peur qui vous a fait fuir, on dira que c'est l'amour... je pars avec vous...

BAUDELOT.

Que dites-vous?

AMÉLIE.

Vous vouliez mourir parce que vous n'aviez plus d'amis, de parents... parce que vous étiez seul sur la terre... Eh bien, vous n'êtes plus seul, maintenant... nous sommes deux. . Je vous aime!...

BAUDELOT.

Vous!

AMÉLIE.

Maintenant, vous partirez, n'est-ce pas?... Je vous aime! (*On frappe à la porte de droite.*)

AMÉLIE.

Ciel!...

HAMELIN, *du dehors.*

Monsieur le comte!

AMÉLIE.

Monsieur Hamelin!

BAUDELOT.

Silence!

HAMELIN, *du dehors.*

Holà! monsieur le comte.

BAUDELOT.

Je suis à vous, capitaine... (*A Amélie en lui indiquant le cabinet.*) Là... là... je vous en prie, je vous en supplie!... (*Il la pousse vers le cabinet de gauche.*)

HAMELIN, *au dehors.*

Eh bien! (*Baudelot ouvre la porte.*)

SCENE XV.

BAUDELOT, HAMELIN.

BAUDELOT, *sans descendre la scène.*

Pardon de vous avoir fait attendre, capitaine, je m'étais endormi. Maintenant, je suis prêt à vous suivre.

HAMELIN.

Il n'est pas encore temps.

BAUDELOT.

Quel motif vous amène, en ce cas? parlez, je vous écoute.

HAMELIN, *descendant.*

Un motif intéressé... Je viens vous demander conseil.

BAUDELOT.

A moi?

HAMELIN.

Oui. (*Jouant l'indifférence.*) Nos convives sont partis... Amélie repose en ce moment... mille pensées bizarres me couraient par l'esprit, et, comme je ne vous croyais guère plus endormi que moi, j'ai pris la liberté de venir causer avec vous. (*D'un ton naturel.*) Je ne vous gêne pas?

BAUDELOT.

Nullement... Aussi bien, j'avais à cœur de vous remercier... Votre bal était charmant, capitaine.

HAMELIN.

Vous êtes bien bon... mais ce n'est pas de mon bal que je viens vous parler... C'est de... mademoiselle de Mailly... ma fiancée...

BAUDELOT.

Ah!

HAMELIN.

Oui, mon cher comte... Il m'est venu des scrupules... des doutes...

BAUDELOT.

Sur mademoiselle de Mailly?

HAMELIN.

Eh! mon Dieu!... La pauvre enfant dort... (*Appuyant.*) Je vous l'ai déjà dit, aussi paisible, aussi calme sans doute que je suis agité... Non, ce n'est pas d'elle qu'il m'est permis de douter, c'est de moi.

BAUDELOT.

De vous?

HAMELIN.

Vous allez me comprendre... Je suis fils de laboureur, monsieur le comte, et si la guerre a fait de moi un capitaine, elle m'a laissé rude, gauche, maladroit; en un mot, le plus paysan

du monde, je le sais. Et, voyez-vous, ce même Hamelin qui va épouser l'héritière des de Mailly, une comtesse, un ange, une sainte vierge...

BAUDELOT.

Vous en parlez avec amour, capitaine.

HAMELIN.

Non... avez amitié... Cela vous étonne... (*Avec effort.*) Je me sens pour elle une tendresse de père, rien de plus... et je voudrais la voir heureuse... Mais, je vous l'avoue... je doute fort qu'avec moi...

BAUDELOT.

Ce scrupule vous honore assurément, mais peut-être le poussez-vous trop loin... Mademoiselle de Mailly appréciera tout ce qu'il y a en vous de noblesse, de générosité, et son estime...

HAMELIN.

Ah! justement, vous avez dit le mot... son estime! Croyez-vous donc que cela suffise en ménage?

BAUDELOT.

Votre dépit, capitaine, prouve à quel point vous l'aimez.

HAMELIN.

Non... vous dis-je... Et si vous connaissiez l'histoire de nos amours...

BAUDELOT.

Comment?

HAMELIN.

Le comte de Mailly avait jadis sauvé la vie à mon père; la révolution vint et me permit de payer ma dette. Grâce à moi, le comte put émigrer... Grâce à moi, les biens de mademoiselle de Mailly furent respectés... Mais plus tard, la proscription pouvait l'atteindre, je résolus d'en faire ma femme, et je jouai l'amoureux tant bien que mal... Mais comme en moi il n'y a rien que de paternel, en elle il n'y a rien que de filial... et je crois qu'en l'épousant je ferais une sottise sans atteindre mon but.

BAUDELOT.

J'ai rencontré d'honnêtes gens dans ma vie, monsieur, mais jamais personne qui vous valût... Tant de droiture, d'abnégation...

HAMELIN.

Assez, monsieur; ce ne sont pas des louanges que je viens chercher, c'est un conseil... et je vous crois plus à même qu'un autre de me le donner.

BAUDELOT.

Moi?

HAMELIN.

Vous... (*Avec effort.*) Cette nuit vous avez causé longtemps avec Mlle de Mailly, et peut-être avez-vous pu démêler ses véritables sentiments... qu'en pensez-vous?...

BAUDELOT, *après un temps.*

Franchise oblige, capitaine, et s'il faut vous le dire, je crois que le cœur de Mlle de Mailly ne vous appartient pas.

HAMELIN, *se contraignant.*

Ah!...

BAUDELOT.

Dans le peu de mots qui lui sont échappés, j'ai cru voir de l'estime; sans doute, de la reconnaissance, assurément; mais je n'ai pas trouvé cette chaleur, cet abandon qui témoigne d'un cœur épris: Et... je crois... sauf meilleur avis, qu'elle vous aime... tout justement... comme vous l'aimez.

HAMELIN.

Comme je l'aime! Vous le voyez, je ne m'abusais pas. Mais ce n'est pas tout: à mon défaut je veux lui trouver un appui solide... et les maris dignes d'elle sont rares par le temps qui court. Mais... franchement, Mlle de Mailly ne vous a-t-elle pas dit autre chose?...

BAUDELOT, *embarrassé.*

A moi?... que voulez-vous qu'elle m'ait dit?

HAMELIN.

Qu'elle vous... aimait, par exemple?

BAUDELOT.

Comment?

HAMELIN, *vite.*

Est-ce qu'elle ne vous aime pas?...

BANDELOT.

Que voulez-vous dire?

HAMELIN, *avec beaucoup d'émotion combattue.*

Je veux dire qu'elle vous aime... puisqu'elle est là. (*Mouvement de Baudelot.*) Je ne vous demanderai pas raison de votre bonheur et de ma disgrâce; cela convient aux amoureux; et vous voyez bien que je ne le suis pas, puisque la sachant ici, j'ai pu vous parler sans colère. Non, la réparation qu'il me faut est celle qu'on doit à un père. Etes-vous prêt à épouser Amélie, monsieur le comte?

BAUDELOT, *avec noblesse.*

En doutez-vous, monsieur le capitaine?

HAMELIN.

Merci; je n'en voulais pas savoir d'avantage. * (*Allant à la porte du cabinet.*) Amélie, Amélie! Venez... mon enfant; de qui avez-vous peur ici?... de votre... père, ou de votre époux? ne rougissez pas, votre choix est digne de vous, et moi seul j'ai à me faire pardonner des prétentions un peu ambitieuses; mais vous l'avez entendu, votre intérêt seul me guidait. Voilà qui est dit: Soyez heureuse!... Dès que mon cœur n'en souffre pas... vous n'avez point de reproches à vous faire... Pardon... je pleure... mais ce sont les larmes d'un père qui va quitter sa fille, (*A Baudelot.*) Allons, monsieur le comte, le château de Mailly n'est qu'à deux lieues d'ici; prenez la main de ma... de votre fiancée... et Dieu vous garde.

AMÉLIE, *lui baisant la main.*

Ah! monsieur!

HAMELIN.

Car vous l'aimez, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Je ne saurais mentir à un père; oui, je l'aime!

HAMELIN.

C'est bien... adieu... pensez quelquefois à moi. (*A Baudelot.*) Une voiture et des chevaux vous attendent... partez... * (*Avec éclat.*) Mais partez donc!

BAUDELOT. **

Pardon, capitaine; est-ce qu'on ne devait pas me fusiller?...

HAMELIN.

J'ai du pourvoir à tout ce qui touche au bonheur de mon enfant. J'ai demandé votre grâce comme faveur personnelle et je l'ai obtenue, mais...

AMÉLIE.

Que vous êtes bon, mon ami!

BAUDELOT.

Vous me raccommodez avec la république capitaine. (*A Amélie.*) Allons!... (*Ils vont partir, quand un officier bleu paraît à la porte du fond, à droite, à la tête d'un piquet de soldats.*)

HAMELIN, *à part.*

Ciel!... Il est trop tard!...

BAUDELOT.

Vous me trompiez donc?

HAMELIN.

Je vous sauvais.

BAUDELOT.

Ah! capitaine!... c'est trop... Adieu... Adieu, Amélie!... Cette nuit n'aura été qu'un beau rêve, rappelez-vous-la ici bas, comme je m'en souviendrai là-haut... Amélie!! (*Il la tient longtemps embrassée... Se dégageant brusquement.*) Marchons, monsieur.

MARTIN, *du dehors.*

Monsieur le comte! Monsieur le comte! (*Il entre.*)

BAUDELOT.

Que me veux-tu?

MARTIN.

Ce que je veux? que vous ne soyez pas fusillé, donc!

AMÉLIE.

Que dit-il?

BAUDELOT.

As-tu perdu la tête?

MARTIN.

Non, mais je sauve la vôtre.

HAMELIN.

Dis-tu vrai?

MARTIN.

Lisez.

HAMELIN.

En effet. Un cartel d'échange signé Hoche et Larochejacquelein! (*A l'officier.*) Voyez, citoyen... Voyez!..,

AMÉLIE, *avec des larmes de joie.*

Ce bon Martin!

HAMELIN.

Et jusqu'à ce que l'échange soit réglé, je me porte caution pour le comte. (*L'officier s'incline et sort.*)

BAUDELOT. *

La journée est bien belle pour moi, capitaine! J'y trouve la liberté, la vie et la joie du cœur; mais vous?...

HAMELIN.

Moi, mousieur le comte ? j'y trouve l'accomplissement d'un devoir sacré, le payement d'une dette d'honneur... et j'y gagne un ami, n'est-ce pas ?...

BAUDELOT.

Un ami dévoué, capitaine !

HAMELIN, *avec force et résolution.*

Alors tout est bien, tout est pour le mieux.

CHOEUR FINAL.

AIR *d'Alexandre Michel.*

Pleurs, fuyez ce séjour
Au loin la coutrainte
Et la crainte.
Dieu nous donne en ce jour
L'amitié, l'amour.

FIN.

Paris.—Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46



HAMLET

PRINCE DE DANEMARK

DRAME EN VERS

EN CINQ ACTES ET HUIT PARTIES

PAR

MM. ALEX. DUMAS ET PAUL MEURICE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-HISTORIQUE, LE 15 DÉCEMBRE 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HAMLET	MM. ROUVIÈRE.	ROSENCRANTZ	MM. ARMAND.
LE FANTOME DU PÈRE D'HAMLET	CRETTE.	PREMIER FOSSOYEUR	BOILEAU.
CLAUDIUS, roi de Danemark	GEORGES.	DEUXIEME FOSSOYEUR	CASTEL.
POLONIUS, chambellan	BARRÉ.	UN COMEDIEN. — LE PROLOGUE. — GONZAGUE	BEAULIEU.
LAERTE, son fils	ROSNY.	LUCIANUS. — UN MOINE	BONNET.
HORATIO	PEUPIN.	GERTRUDE, reine de Danemark	Mmes PAYRE.
MARCELLUS	ALEXANDRE.	OPHELIE	PERSON.
GUILDENSTERN	LINGÉ	BAUTISTA, reine de théâtre	RACINE.

ACTE PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

La salle du trône au château royal d'Elseneur.

SCÈNE I.

LE ROI, LA REINE, *prenant place sur le trône*, HAMLET, POLONIUS, TOUTE LA COUR.

COURTISANS.

Vive le roi!

LE ROI, *saluant*.

Messieurs, merci.

COURTISANS.

Vive la reine!

LA REINE.

Dieu vous garde, messieurs!

LE ROI.

Je pliais sous la peine
Dont m'accabla la mort d'un frère bien-aimé:
Mais, aujourd'hui, mon front à vos cris ranimé
Se relève, et, malgré ce coup qui le foudroie,
S'éclaircit aux rayons de la publique joie;
Car tout chagrin, si grand qu'il soit au cœur blessé,
A son terme ici-bas par la raison fixé!
J'ai donc, d'un cœur joyeux, et qui pourtant soupire,
Pour régner avec moi sur ce puissant empire,
Par votre avis, — avis pour moi plein de douceur!
Choisi celle qui fut autrefois notre sœur.
Maintenant que ma main à la sienne est unie
Et que cette union par le prêtre est bénie,
Nous vous remercions, et, si quelqu'un de vous
Réclame grâce ou droit, qu'il s'approche de nous.
A tout juste désir la carrière est ouverte.

POLONIUS, *s'avançant.*

Sire!

LE ROI.

Ah! Polonius! c'est toi!

POLONIUS.

Mon fils Laërte
Sire, arrive de France...

LE ROI.

Il est le bien venu
C'est un cœur noble et franc, un peu vif, mais connu,
S'il nous revient du moins tel qu'il partit naguère,
Pour un bon compagnon — en amour comme en guerre.
Dis-lui que nous aurons grand plaisir à le voir.

POLONIUS.

Oh! sire!

LE ROI, *descendant les degrés du trône.*

Et qu'au souper nous l'attendrons ce soir.

S'approchant d'Hamlet, qui, pâle et vêtu de deuil, s'est tenu jusque-là à l'écart.

Maintenant, cher Hamlet, pourquoi cet air morose,
Mon cousin et mon fils?

HAMLET.

Sire, laissons la chose
Telle qu'il plut à Dieu de la faire : je suis
Plus que votre cousin et moins que votre fils,
Vous le savez.

LA REINE.

Hamlet!

HAMLET.

Que voulez-vous, ma mère?

LA REINE.

Je veux une douleur moins sombre et moins amère.
Que tes regards, sur nous tournés avec amour,
Ne soient point, depuis l'heure où naît l'aube du jour
Jusqu'à celle où des cieux le crépuscule tombe,
Occupés à chercher à tes pieds une tombe!
Hélas! c'est une loi de la fatalité
Que chacun de nos pas mène à l'éternité

HAMLET.

Ce que vous dites là, personne ne l'ignore!

LA REINE.

S'il en est donc ainsi, pourquoi paraître encore
Si triste, si souffrant et si chargé d'ennuis?

HAMLET.

Oh! je ne parais pas, moi, madame, — je suis!
Mon cœur, je vous le dis, ignore toute feinte :
Ce n'est pas la couleur dont cette étoffe est teinte,
Ce n'est point la pâleur de mon front soucieux,
Ce ne sont pas les pleurs qui coulent de mes yeux
Qui peuvent témoigner, croyez le bien, madame!
De l'incessant chagrin qui gémit dans mon âme!
Non, je sais à présent que deuil, larmes, pâleur,
Peuvent n'être qu'un masque à jouer la douleur.

LE ROI.

Hamlet, soyez certain que, le premier, je loue
D'aussi profonds regrets; mais je crois, je l'avoue,
Que ces funèbres soins qu'au père doit son fils
Au delà du devoir vous les avez remplis.
Il est temps de rêver un avenir prospère :
Celui que vous pleurez perdit aussi son père,
Qui, lui-même, frappé par un coup plus ancien,
Dans un jour de douleur avait perdu le sien.
Le devoir filial sans doute veut, en somme,
Un tribut de regrets; mais ce n'est pas d'un homme,
Ce n'est pas d'un chrétien de se débattre ainsi
Sous la main du Seigneur!

HAMLET.

Sire, merci! merci!

LA REINE.

Hamlet, je joins mes vœux aux vœux de votre père.

HAMLET.

Je vous obéirai, — si je le puis, ma mère.

LE ROI.

Ainsi devait répondre un fils tendre et soumis.
Nous vous remercions, Hamlet! — Et vous, amis,
Vous avez entendu quelle bonne promesse
Le prince nous a faite : ainsi plus de tristesse!
Venez, la table vide attend nos chants joyeux,
Que la fanfare est prête à reporter aux cieux,

Sortent le roi et la reine, et derrière eux courtisans et gardes.

SCENE II.

HAMLET, *seul.*

Hélas! si cette chair voulait, décomposée,
Se dissoudre en vapeur, ou se fondre en rosée!
Et si l'accord pouvait se rétablir un peu
Entre le suicide et la foudre de Dieu!
Seigneur! Seigneur! Seigneur! qu'elle est lourde, inféconde,
Et qu'elle a de dégoûts la tâche de ce monde!
Fi de la vie! oh! fi! jardin à l'abandon,
Plein de ronce et d'oubli, de deuil et de chardon!
En venir là! Quoi! mort depuis deux mois à peine
Ce roi, qui différait du roi qui nous malmène
Autant que d'un satyre Apollon dieu du jour!
Ce doux roi, pour ma mère épris d'un tel amour
Qu'il allait s'alarmant si la brise au passage
D'un souffle un peu trop rude atteignait son visage!
Mort! — Oh! non! — Ciel et terre! il est mort cependant!
Oui, leur amour semblait chaque jour plus ardent,
Plus avide! Et, voyez! en un mois! chose infâme!
N'y pensons plus! Ton nom, fragilité, c'est femme!
Un mois! A-t-elle usé seulement les souliers
Qu'elle avait quand, pleurant ses pleurs vite oubliés!
Elle a suivi là-bas le corps du pauvre père?
Quoi! cette Niobé n'a plus de pleurs! Misère!
Un animal enfin, sans raison et sans voix,
Eût gardé sa tristesse à coup sûr plus d'un mois!
Honte et terreur! courir si vite à l'adultère!

Voyant entrer quelqu'un.

Mais brise-toi, mon cœur, ma langue se doit taire!

SCÈNE III.

HAMLET, HORATIO, MARCELLUS, BERNARDO.

HORATIO.

Salut, seigneur!

HAMLET, *l'apercevant, avec joie et surprise.*

Que vois-je? Horatio! c'est toi!

HORATIO.

Arrivé d'hier soir de Wittenberg.

HAMLET.

Eh! quoi!
Sans me l'avoir appris! Enfin! c'est toi! Je t'aime,
Je t'aime, Horatio! vieil ami — de vingt ans!
Car nous avons grandi côte à côte. Heureux temps!
Mais qui t'amène ici? quel projet méritoire?
Tu ne nous quitteras pas qu'expert dans l'art de boire!

HORATIO.

J'étais venu pour voir, monseigneur, le convoi
De votre père.

HAMLET.

Ami, tu te moques de moi!
Dis que c'était pour voir les noces de ma mère!

HORATIO.

Noces bien promptes!

HAMLET.

Oui, calcul de ménagère!
Les restes refroidis du funèbre repas
Au banquet nuptial ont pu fournir des plats.
— Que n'ai-je, avant le jour où l'illusion tombe,
Rejoint mon plus mortel ennemi dans la tombe!
Ah! mon père! Ah! je crois toujours le voir venir!

HORATIO.

Comment!

HAMLET.

Avec les yeux de l'âme, — en souvenir!

HORATIO.

Je l'ai connu ce prince, âme sereine et bonne.

HAMLET.

Tu ne retrouveras, va! son âme à personne!

HORATIO, *après avoir consulté des yeux Marcellus et Bernardo.*

Monseigneur, je l'ai vu cette nuit-ci, je croi.

HAMLET, *tressaillant.*

Tu l'as vu! qui?

HORATIO.

Le roi! votre père!

HAMLET.

Le roi?
Mon père?

HORATIO.

Calmez-vous! Oui, c'était lui, vous dis-je!

Montrant Marcellus et Bernardo.

Ils peuvent attester comme moi le prodige.

HAMLET.

Parle! pour Dieu! j'écoute.

HORATIO.

A minuit, lundi soir,
Sur l'Esplanade, à l'heure où tout est calme et noir,
Bernardo, Marcellus étant en sentinelle
Ont vu leur apparaître une Ombre solennelle.
Un guerrier tout armé, majestueux et lent
A passé tout près d'eux, et de son sceptre blanc
Il eût pu les toucher! — Pas grave, aspect austère.
Et c'étaient bien les traits, le pas de votre père!
Eux, frappés de terreur, immobiles et froids,
L'œil fixe, regardaient, — mais sans souffle et sans voix!
J'arrive, — ils me font part du secret d'épouvante,
Et j'ai voulu veiller près d'eux la nuit suivante!

HAMLET.

Eh! bien?

HORATIO.

Ils disaient vrai! l'Esprit est revenu,
Le même, à la même heure, et je l'ai reconnu.
C'était bien votre père!

HAMLET.

O secrets effroyables!

HORATIO.

C'était lui! mes deux mains ne sont pas plus semblables.

HAMLET.

Et cela se passait?

HORATIO,

Sur l'esplanade, hier.

HAMLET.

Et vous n'avez rien dit à ce spectre si fier?

HORATIO.

Si fait! moi j'osai dire : « Illusion, arrête!
» Et, si la voix te sert encore d'interprète,
» Si tu peux proférer quelque son, parle-moi!
» S'il faut, pour abréger la peine où je te voi
» Et gagner mon salut, faire du bien sur terre,
» Parle-moi! Si tu sais quelque effrayant mystère
» Funeste à ce pays qui fut heureux par toi,
» S'il est temps d'éviter un malheur, parle-moi! »

HAMLET.

Et qu'a répondu l'Ombre?

HORATIO.

Oh! rien! toujours muette!
Il m'a semblé pourtant qu'elle levait la tête,
Et qu'elle allait parler... mais le coq matinal
A jeté son chant clair, et, prompte à ce signal,
Elle s'est échappée et n'est plus revenue!

HAMLET.

Mystère étrange!

HORATIO, *vivement.*

Oui, mais vérité reconnue!
Songez-y, monseigneur! et nous avons pensé
Que vous deviez savoir ce qui s'était passé.

HAMLET, *à part.*

O mon cœur! voilà bien d'autres sujets d'alarmes!

A Bernardo et à Marcellus.

Gardez-vous ce soir?

MARCELLUS.

Oui.

HAMLET.

Le spectre était en armes?

HORATIO.

Oui.

HAMLET.

De la tête aux pieds?

HORATIO.

De pied en cap.

HAMLET.

Or donc,
Vous n'avez pas pu voir son visage?

HORATIO.

Pardon!
La visière du casque était levée.

HAMLET.

Et l'Ombre
Avait l'air menaçant?

HORATIO.

Non pas menaçant, — sombre.

HAMLET.

Rouge ou pâle?

HORATIO.

Très-pâle.

HAMLET.

Et l'œil fixé sur vous?

HORATIO.

Constamment.

HAMLET.

Si j'avais été là!

HORATIO.

Comme nous,
Vous eussiez frissonné!

HAMLET.

Je le crois, et sans peine!
Et l'Esprit est resté?...

HORATIO.

Le temps, sans perdre haleine,

De compter jusqu'à cent.

MARCELLUS.

Plus longtemps, compagnon.

HORATIO.

Pas lorsque je l'ai vu !

HAMLET.

La barbe noire ?

HORATIO.

Non,
Comme de son vivant, épaisse et blanchissante.

HAMLET.

Je veillerai ce soir, et, s'il se représente !...

HORATIO.

Soyez sûr qu'il viendra !

HAMLET.

S'il prend le front sacré
Du père que je pleure, oh ! je lui parlerai !

HORATIO.

Prince !

HAMLET.

Je descendrai jusqu'au fond du mystère !
Oui ! dût l'enfer béant m'ordonner de me taire !
Oui ! dussé-je sortir des mornes entretiens,
La barbe et les cheveux aussi blancs que les siens !

HORATIO.

Songez !...

HAMLET.

Et vous, amis, quelque événement sombre
Qu'amène cette nuit, que paraisse ou non l'Ombre,
Qu'elle parle ou se taise, au nom de l'amitié,
Gardez-moi ce secret dont vous portez moitié.

HORATIO.

Prince, comptez sur nous.

HAMLET.

Je saurai reconnaître
Votre zèle. C'est bien! A minuit ! J'y veux être.

HORATIO.

Nos devoirs, monseigneur.

HAMLET.

Eh ! non, pas de devoir !
Votre amitié ! la mienne est à vous ! — A ce soir.

Sortent Horatio, Bernardo et Marcellus.

SCÈNE IV.

HAMLET, *seul.*

Le spectre de mon père en armes ! doute ! abîme !
Est-ce que tout ceci cacherait quelque crime ?
Oh ! quand sera-t-il nuit! Jusque-là, paix, mon cœur ! —
On cache les forfaits; mais le destin moqueur,
Fussent-ils enfouis sous la terre où nous sommes,
Les traîne tout honteux aux yeux surpris des hommes,
Et nous montre, une nuit, quelque spectre sanglant,
Le poison dans la main, ou le poignard au flanc !

SCENE V.

HAMLET, OPHÉLIE.

HAMLET, *à part.*

Ophélie !

OPHÉLIE, *voulant se retirer.*

Oh ! pardon !

HAMLET, *quittant son air sombre.*

Pardon d'être jolie,
Et de me rendre fou d'amour, chère Ophélie?
Est-ce cela ?

OPHÉLIE.

Non, mais de venir, monseigneur,
Vous déranger, alors que peut-être...

HAMLET.

En honneur!
Vous avez là, madame, une terreur étrange. —
Quelle nouvelle aux cieux, dites-moi, mon bel ange?

OPHÉLIE.

Monseigneur, je cherchais...

HAMLET.

Que ce soit tel ou tel,
Celui que vous cherchez est un heureux mortel.
Pourquoi n'est-ce point moi ?

OPHÉLIE.

Seigneur, c'était mon frère,
De France revenu tout exprès pour distraire
Votre ennui.

HAMLET.

Mon ennui ! Je suis gai, sur ma foi !
Mais c'est peut-être aussi parce que je vous voi.

OPHÉLIE.

Vous plaisantez toujours, monseigneur!

HAMLET.

Sur mon âme!
Je n'ai point l'esprit fait à plaisanter, madame.
Je dis ce que je pense et sens ce que je dis.
Les damnés quelquefois rêvent du Paradis!
C'est un tourment de plus.

OPHÉLIE.

Si je pouvais vous croire!

HAMLET.

Croyez-vous que l'aveugle errant dans la nuit noire
Désire un pur rayon de l'astre radieux
Dont la sublime flamme étincelle à nos yeux?
Croyez-vous, haletant, quand le nageur succombe
Et se sent engloutir dans son humide tombe,
Croyez-vous qu'il désire un rivage enchanté,
Par le printemps, la vie et la joie habité? —
Moi, je suis cet aveugle à la démarche errante,
Moi, je suis ce nageur à l'haleine mourante,
Et pour moi, votre amour, rayon doux et vermeil,
Serait plus que la vie et plus que le soleil.

OPHÉLIE, *joyeuse.*

Oh! monseigneur Hamlet, voyez, je vous écoute
D'un visage joyeux ! — mais le doute ! le doute !

HAMLET.

Je croyais que tout ange avait ce don vainqueur
De suivre la parole au plus profond du cœur.
Mais, puisque votre esprit dans le doute s'arrête,
Ce que je vous disais, eh! bien, je le répète,
Et, si vous soupçonniez de trahison Hamlet...

Il s'assied à une table et écrit rapidement quelques lignes.

Regardez son front pâle, et lisez ce billet.

Il remet le billet à Ophélie, la salue et sort.

SCENE VI.

OPHÉLIE, *seule et lisant.*

« Doutez qu'au firmament l'étoile soit de flamme,
» Doutez que dans les cieux marche l'astre du jour,
» La sainte vérité, doutez-en dans votre âme!
» Doutez de tout enfin, mais non de mon amour!

SCENE VII.

OPHÉLIE, LAERTE, *puis*, POLONIUS.

OPHÉLIE, *apercevant Laerte et cachant le billet.*

Mon frère!

LAERTE.

Qu'avez-vous, et quelle est cette lettre
Que vous cachez, ma sœur?

OPHÉLIE.

Oh! monsieur parle en maître
Ce me semble!

LAERTE.

Non pas! non, je parle en ami
Qui ne sait ce que c'est que d'aimer à demi,
Et qui tremble toujours que sa sœur adorée
Ne perde une des fleurs dont sa tête est parée.
Dites, lorsque j'entrai, quelqu'un sortait d'ici?

OPHÉLIE.

Je vous répondrai franc, si vous parlez ainsi.
Celui-là qui sortait c'est le prince lui-même.

LAERTE.

Et que vous disait-il?

OPHÉLIE.

Il me disait — qu'il m'aime.

LAERTE.

Et vous, vous avez cru?...

OPHÉLIE.

L'aurore croit au jour,
Et la fleur à la brise, et la femme à l'amour.

Entre Polonius, qui reste d'abord à l'écart.

LAERTE.

Ah! pauvre enfant, hélas! ignorante et crédule!
Un prince, sachez-le, ne se fait pas scrupule
De jurer ses grands dieux qu'il aime et va mourir
Si d'un amour pareil on ne veut le guérir.
Puis, le prince guéri, le prince et sa parole,
Ainsi qu'une vapeur, tout fuit et tout s'envole!

POLONIUS, *s'avançant.*

Que lui dis-tu donc là?

LAERTE.

Rien, — seulement qu'Hamlet,
Tout prince qu'il se dit, tout mon maître qu'il est,
Si par hasard ma sœur était par lui trompée,
Verrait bien qu'au fourreau ne tient pas mon épée!

OPHÉLIE.

Mon frère!

LAERTE.

C'est ainsi!

POLONIUS.

Qu'est-ce donc que j'entends?
Au fait, je m'aperçois que depuis quelque temps
Le prince autour de toi tourne, plus qu'à ton âge
Ne devrait le permettre une personne sage.

OPHÉLIE, *avec joie.*

Le prince! vous croyez?

POLONIUS.

C'est bien, nous parlerons
De tout cela demain : puis, après... nous verrons;
Car, ce soir, il nous faut, Laerte, à l'instant même,
Nous rendre auprès du roi qui nous attend.

OPHÉLIE, *à part.*

Il m'aime!

LAERTE.

A demain donc, ma sœur! Mon père, me voilà.

POLONIUS, *à Ophélie.*

Eh! bien? vous n'allez point, j'espère, rester là!
Dans votre appartement, allons, belle amoureuse,
Rentrez!

Il sort avec Laerte.

OPHÉLIE.

Il m'aime! il m'aime! oh! que je suis heureuse!

DEUXIEME PARTIE.

Plate-forme devant le château. La nuit.

SCENE I.

MARCELLUS *veillant*, HAMLET *et* HORATIO *entrant; plus tard*, L'OMBRE.

HORATIO.

Le vent est âpre, et coupe en sifflant le visage.

HAMLET.

Est-il minuit?

HORATIO.

Bientôt

HAMLET.

C'est l'heure.

Fanfares et bruit d'orgie dans le château

HORATIO.

Quel tapage!

HAMLET.

A force de flambeaux, de coupes et de bruit,
Le roi veut défier le silence et la nuit!

Une horloge lointaine sonne minuit.

HORATIO.

Ecoutez, monseigneur!

HAMLET.

Qu'est-ce encor?

HORATIO.

Minuit sonne.
Le spectre va venir, sans doute.

HAMLET.

Je frissonne!

HORATIO.

Regardez, monseigneur.

HAMLET.

Quoi?

HORATIO.

Le spectre!

HAMLET.

Où?

HORATIO, *montrant du doigt l'Ombre qui paraît au douzième coup.*

Là! là!

HAMLET.

Anges du ciel, à moi! le voilà! le voilà!
A l'Ombre.
Que tu sois protégé par un pouvoir céleste
Ou vomi par l'enfer, que dans un but funeste,
Ou que par charité tu viennes m'appeler,
La forme où tu parais m'oblige à te parler.

Tirant son épée pour l'adjuration.

Père, Hamlet, majesté, roi, Danois, je t'adjure!
Le doute est trop affreux! réponds, sombre figure.
Enfermé dans la mort, pourquoi ton corps bénit
A-t-il fait éclater sa prison de granit?
Comment, ouvrant pour toi ses lourds battants de pierre,
La tombe, où se ferma sans réveil ta paupière,
T'a-t-elle rejeté, béante, parmi nous?

Qu'est-ce que tout ceci ? Pourquoi, spectre jaloux,
Aux rayons de la lune et couvert d'une armure,
Fuis-tu la nuit hideuse ? et nous, fous de nature,
Pourquoi nous plonges-tu dans des pensers d'effroi,
Qui passent de si haut nos âmes en émoi ?
Réponds! que me veux-tu ? parle ! que dois-je faire ?

Un signe de l'Ombre.

HORATIO.

Du doigt il vous appelle et semble avoir affaire
A parler à vous seul.

HAMLET.

Oui, son geste invitant
Me montre cet endroit plus retiré.

HORATIO.

Pourtant,
Restez !

HAMLET.

Mais si je reste, alors, il va se taire.
Je le suivrai !

HORATIO.

Seigneur !

HAMLET.

Qu'ai-je à perdre sur terre ?
Ma vie ? ah ! je vous dis qu'une épingle vaut mieux !
Mon âme ? elle est la fille immortelle des cieux
Tout aussi bien que lui ! que peut-il donc contre elle ?
Un signe encor, j'y vais.

HORATIO.

Mais si sa main cruelle
Du sommet de ce roc penché terriblement,
Vous pousse, monseigneur, dans le gouffre écumant ;
Si tout à coup, prenant un visage plus sombre,
Quelque aspect effrayant, surhumain, — oh ! si l'Ombre
Saisit votre raison, vous renvoie insensé !
Songez ! la tête tourne, un vertige glacé
Vous prend, rien qu'à plonger sur cette mer profonde,
Rien qu'à prêter l'oreille au bruit sourd de cette onde,

Nouveau signe de l'Ombre.

HAMLET.

Encore ! je te suis.

HORATIO, *le retenant.*

Oh ! non !

HAMLET.

Laissez !

HORATIO.

Pardon !
Je ne puis !

HAMLET.

Mon destin m'a crié : — mais va donc !
Et rend dans tout mon corps chaque artère animée
Plus forte que les nerfs du lion de Némée !
Oui, j'y vais.

Se dégageant des mains d'Horatio et de Marcellus.

Lâchez-moi ! Par le ciel ! qu'un de vous
Me retienne, et j'en fais une Ombre ! Laissez-nous !

Sur le geste impérieux d'Hamlet, Horatio et Marcellus se retirent.

SCÈNE II.

HAMLET, L'OMBRE.

HAMLET.

Maintenant, parle-moi. Nous sommes seuls : demeure !

L'OMBRE.

Écoute bien.

HAMLET.

J'écoute !

L'OMBRE.

Elle va sonner l'heure
Où je dois retourner aux gouffres sulfureux,
Aux bûchers dévorants.

HAMLET.

Pauvre âme ! c'est affreux !

L'OMBRE.

Oh ! garde ta pitié : mais grave dans ton âme
Mes révélations.

HAMLET.

Oui, certe ! en traits de flamme !

L'OMBRE.

Et que le mot *vengeance* y soit de même écrit
Lorsque j'aurai parlé.

HAMLET, *étonné.*

Comment ?

L'OMBRE.

Je suis l'Esprit
De ton père ! la nuit, errant — c'est la sentence !
Et consumé, le jour, des feux de pénitence
Jusqu'à ce que la flamme ait enfin épuré
Les fautes où, vivant, je me suis égaré. —
Secrets de ma prison ! ah ! si je pouvais dire
Ce que là-bas je souffre et quel est mon martyre !...
Mais vous n'êtes pas faits, mystères éternels,
Pour l'oreille de l'homme et les regards charnels !
— Écoute ! écoute ! écoute ! Aimais-tu bien ton père ?

HAMLET.

O ciel !

L'OMBRE.

Tu voudras donc venger sa mort, j'espère !
Un meurtre infâme !

HAMLET.

Un meurtre ?

L'OMBRE.

Infâme ! ils le sont tous !
Mais le mien, exécrable, inouï jusqu'à nous,
Les dépasse en horreur !

HAMLET.

Hâte-toi de conclure,
Et la pensée aîlée aura moins prompte allure
Que ma vengeance.

L'OMBRE.

Bien ! — On a su propager
Le bruit que je dormais sur un banc du verger,
Quand un serpent m'avait piqué. — Mensonge insigne !
Qui fait que le Danois à ma mort se résigne.
Écoute ! le dragon dont le venin mortel
Tua ton père, — il a son trône !

HAMLET.

Juste ciel !
O les pressentiments de mon âme ! ô mystère !
Mon oncle ?

L'OMBRE.

Oui ! Ce démon, d'inceste et d'adultère,
Par son esprit magique et les dons de l'enfer,
Esprit et dons maudits, mais sûrs de triompher !
Fit consentir ma reine à ses désirs infâmes.
Elle que je croyais chaste parmi les femmes, —
Oh ! quelle chute, Hamlet ! — Hamlet, de mon amour
Digne comme à l'autel, saint comme au premier jour,
De moi qui vivais pur et la main dans la sienne,
Tomber à ce maudit ! préférer à la mienne
Cette âme de rebut ! et, folle de désir,
Demander à l'inceste un monstrueux plaisir ! —

Mais l'air frais du matin me frappe le visage,
Achevons. — Je dormais donc, selon mon usage,
Sur un banc du jardin d'ombrages entouré,
Quand ton oncle vers moi, frère dénaturé!
Se glissa lentement, muni de jusquiame,
Poison sûr qui passa de ma lèvre à mon âme!..
C'est ainsi que pendant mon sommeil, en un jour,
Mon frère me vola couronne, vie, amour :
Et, pécheur, je mourus sans prêtre ni prière,
Sans extrême-onction, sans regard en arrière,
Et comparus devant le Seigneur irrité,
Chargé de tout le poids de mon iniquité!

HAMLET.

Horrible! horrible! horrible! ô comble de l'horrible!

L'OMBRE.

Pourras-tu le souffrir, à moins d'être insensible?
Laisseras-tu le lit royal de tes aïeux
A la luxure infâme, à l'inceste odieux?...
Pourtant, quelque dessein que couve ta colère,
Ne vas pas te souiller du meurtre de ta mère.
Laisse son jugement au Dieu maître et vainqueur,
Et sa peine au remord qui lui ronge le cœur! —
Adieu! Je dois partir: à mes yeux se dérobe
Le feu pâle et glacé des vers luisants ; c'est l'aube.
Adieu, mon fils, adieu! — Souviens-toi! souviens-toi!

L'ombre disparaît.

SCENE III.

HAMLET, *seul.*

O légions du ciel! sol qui tremble sous moi!
Enfer toujours béant pour l'assassin! — Silence!
Fais silence, mon cœur! Vous, point de défaillance,
Mes muscles! prêtez-moi votre plus ferme appui!
Il m'a dit : Souviens-toi! — Pauvre chère âme! oh! oui,
Oui, tant que le passé dans ce cœur pourra vivre,
Oui, je me souviendrai! Soyez rayés du livre
De ma mémoire, vous, rêves froids et mesquins,
Vulgaires souvenirs, sentences des bouquins,
Conquêtes sans valeur de l'étude frivole,
Vaines impressions d'une jeunesse folle,
Soyez rayés! J'écris sans mélange insolent
L'ordre seul de mon père au registre tout blanc,
Et j'en efface tout! — jusqu'à l'amour féconde
Qui seule à mes regards pouvait dorer le monde
Et parfumer mon cœur à tant de maux offert,
Comme fait un beau lis éclos dans un désert!
Adieu donc au bonheur, adieu, mon Ophélie!
Un seul désir me presse, un seul serment me lie. —

Tirant ses tablettes.

Mes tablettes? Notons qu'on peut, la rage au sein,
Sourire, et, souriant, n'être qu'un assassin.
En Danemark, du moins, ce n'est pas chose insigne.

Il trace un mot sur ses tablettes et frappe dessus.

Vous êtes là, cher oncle! A présent ma consigne :
« *Adieu, mon fils, adieu! Souviens-toi!* » J'ai juré!

SCENE IV.

HAMLET, HORATIO *et* MARCELLUS, *rentrant.*

HORATIO, *appelant.*

Seigneur!

MARCELLUS.

Seigneur Hamlet!

HAMLET.

Et je me souviendrai!

HORATIO.

Puis-je approcher, seigneur?

HAMLET.

Oui, viens. Viens donc, te dis-je!

Horatio et Marcellus s'approchent.

MARCELLUS.

Eh! bien?

HORATIO.

Qu'arrive-t-il, monseigneur?

HAMLET.

Un prodige!
Mais, sans plus de détails, il serait à propos
De nous serrer la main et d'aller en repos
Chacun à notre gré; — vous, soit à votre affaire,
Soit à votre penchant: chaque homme a, dans sa sphère,
Une affaire à finir, un penchant à choyer!
Je n'ai ni l'un ni l'autre; aussi, vais-je prier!

HORATIO.

Comme votre langage est étrange, équivoque!

HAMLET.

Hélas! je suis fâché, bien fâché qu'il vous choque.

HORATIO.

Oh! je ne vois pas là d'offense, monseigneur.

HAMLET.

Si fait! par saint Patrick! j'offense votre honneur
En gardant mon secret. Mais ma voie est étroite,
Ne m'en veuillez donc point. Si ce que ma main droite
Vient de résoudre était connu de l'autre main,
Oui, je la trancherais moi-même avant demain!
Maintenant, chers amis, bons compagnons de classe,
De guerre et de plaisirs, je requiers une grâce.

HORATIO.

Ordonnez, monseigneur

HAMLET.

Ne révélez jamais
Ce qu'aujourd'hui vos yeux ont vu.

HORATIO *et* MARCELLUS.

Je le promets.

HAMLET.

Faites-en le serment.

HORATIO.

Sur l'honneur, je le jure!

MARCELLUS.

Je le jure!

HAMLET.

Jurez sur mon épée!

HORATIO.

Injure!
Monseigneur! deux serments pour des cœurs assurés!

HAMLET.

N'importe! sur ce fer, allons, jurez.

L'OMBRE, *sous terre.*

Jurez!

HAMLET.

L'entendez-vous?

HORATIO, *tremblant.*

Seigneur, changeons un peu de place,
Venez ici.

HAMLET, *étendant l'épée.*

Posez-là vos deux mains, de grâce!
Sur mon glaive et l'honneur, à jamais vous tairez
Ce que vous avez vu?

HORATIO.

Que veut dire ceci? Dieu profond!

HAMLET.

Oui, la terre
Et le ciel, mes amis, cachent plus d'un mystère
Que la philosophie encor n'a pas rêvé.
Revenons là. Chacun de nous soit préservé
Par la grâce! — Écoutez. Peut-être ma conduite
Sera-t-elle bizarre, étrange par la suite.
Peut-être je feindrai l'égarement des fous! —
En me voyant alors, messieurs, promettez-vous
De ne pas secouer la tête de la sorte,
Ni de croiser ainsi les bras, disant: — *N'importe!*
Nous connaissons la cause! ou bien: *Si l'on voulait*
Dire ce qu'on a vu! Si l'un de nous parlait!
Ou bien: *Feinte folie!* ou telle autre parole
Laissant à présumer que vous avez un rôle
Dans ma vie inconnue? Oui, vous me l'assurez,
Chers amis? pas un mot! pas un souffle!

L'OMBRE, *sous terre.*

Jurez!

HORATIO *et* MARCELLUS.

Nous jurons!

HAMLET, *remettant son épée au fourreau.*

Calme-toi, là-bas, pauvre âme en peine!
Ainsi, j'ai pour garant votre amitié. La mienne
Se fie à vous, messieurs, de tout cœur, et, si peu
Que puisse faire Hamlet, avec l'aide de Dieu,
Pour prouver l'union sainte qui nous rassemble,
Pauvre homme, il le fera! Venez, rentrons ensemble,
Rentrons. — Toujours le doigt sur vos lèvres, amis!
Quelque événement sombre à nos temps est promis.
Mais pourquoi le Seigneur pour servir sa colère
Prend-il donc un mortel? quand il a le tonnerre!

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre dans le château.

SCENE I.

POLONIUS, *assis, lisant la lettre d'Hamlet,* OPHÉLIE.

OPHÉLIE, *entrant vivement.*

Mon père!

POLONIUS.

Qu'est-ce donc? et qui vous trouble ainsi?

OPHÉLIE.

Oh! si vous saviez!

POLONIUS.

Quoi?

OPHÉLIE.

Sommes nous seuls ici?

POLONIUS.

Oui. Qu'est-il arrivé?

OPHÉLIE.

J'étais en train de coudre
Quand le seigneur Hamlet, — mon Dieu! quel coup de foudre!
Nu tête, haletant et les cheveux épars,
Son pourpoint déchiré, tremblant, les yeux hagards,
Les genoux se heurtant, et pâle! — oh! ce front pâle
Rapportait de l'enfer quelque terreur fatale! —
Dans ma chambre est entré.

POLONIUS.

Fou par amour pour toi!

OPHÉLIE.

Mon père, je ne sais, mais vraiment, je le croi!
Me serrant le poignet, il s'écarte, il s'arrête,
Ramène ainsi sa main au-dessus de ma tête,
Et, rêveur, analyse et parcourt tous mes traits,
Comme s'il eût voulu les dessiner.

POLONIUS.

Après?

OPHÉLIE.

Il a gardé longtemps cette morne attitude,
Balançant son haut front avec inquiétude
Et secouant mon bras. Enfin, il a poussé
Un soupir si profond, que tout son corps brisé
A pensé défaillir sous cet effort.

POLONIUS, *stupéfait.*

C'est drôle!

OPHÉLIE.

Puis, la tête tournée ainsi vers son épaule,
Il est sorti, du pas d'un être surhumain
Qui sait bien sans regard retrouver son chemin!
Et, tout fixant ses yeux sur moi d'étrange sorte,
Lentement, sans y voir, il a gagné la porte.

POLONIUS.

Pure extase d'amour! à mon tour, je le croi!
C'est bien la passion! — je vais tout dire au roi! —
La folle passion, fléau mortel des hommes,
Qui se ronge elle-même, et, tous tant que nous sommes,
Du désespoir nous pousse au sombre égarement!
Ne l'as-tu pas aussi traité trop durement?

OPHÉLIE.

Je n'ai fait qu'obéir à votre ordre suprême,
Mon père: ce matin, vous m'avez dit vous-même
Que j'étais en danger près du seigneur Hamlet
Et devais de sa part refuser tout billet, —
Même en vous le montrant! Il m'en a fait remettre
Un autre, et, sans l'ouvrir, j'ai renvoyé sa lettre.

POLONIUS.

Bélître que je suis! oh! mon Dieu! c'est cela!
Je me suis trop pressé, c'est ma faute, voilà!
Pourquoi l'ai-je jugé d'un coup d'œil si rapide!
J'ai cru qu'il s'amusait de toi! soupçon stupide!
Les jeunes vont chercher leur perte étourdiment,
Mais, vieux, nous échouons, nous, par discernement.
— Le roi! — Sors, chère enfant, je ne vais rien lui taire.

OPHÉLIE.

Cependant, ménagez votre fille, mon père!

POLONIUS.

Oui, mais nous répondons de son royal neveu,
Et le silence a plus de dangers que l'aveu.

Ophélie sort; Polonius reste à la porte.

SCÈNE II.

LE ROI, LA REINE, GUILDENSTERN, ROSENCRANTZ, POLONIUS.

LE ROI.

Rosencrantz, Guildenstern, c'est Dieu qui vous envoie
Pour rendre à notre Hamlet la raison et la joie!
Ah! vous ne l'allez pas reconnaître aujourd'hui.
Ame et visage, hélas! en lui, rien n'est plus lui.
Ce qui le trouble tant, c'est la mort de son père,
Pas d'autre cause! — non, pas d'autre, je l'espère! —
Vous, mes amis, enfants, vous partagiez ses jeux,
Jeunes gens, ses plaisirs, ses goûts plus orageux.
Restez, pour réveiller la joyeuse folie

Dans cet esprit qui meurt fou de mélancolie,
Et découvrez le mal qui le fait dépérir,
Pour qu'avertis par vous, nous le puissions guérir.

LA REINE.

Hamlet parle de vous, chers messieurs à toute heure.
Votre part dans son cœur est toujours la meilleure,
Demeurez, aidez-nous de vos soins éclairés,
Et ce que tient un roi dans ses mains, vous l'aurez.
Eh! bien? nous restez-vous?

ROSENCRANTZ.

Oh! vous êtes la reine,
Et votre volonté, madame, est souveraine!

GUILDENSTERN.

Vous, madame, prier! commandez, nous voici!

LE ROI.

Cher Guildenstern, et vous, Rosencrantz, oh! merci.

LA REINE.

Cher Rosencrantz, et vous, Guildenstern, mille grâces!
Que le ciel rende ici vos efforts efficaces!
Vous irez voir bientôt mon Hamlet, n'est-ce pas?

GUILDENSTERN.

Nous allons le trouver, madame, de ce pas!
Les deux jeunes gens sortent.

SCENE III.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS.

POLONIUS.

A mon tour, monseigneur! une bonne nouvelle!

LE ROI.

En annoncez-vous d'autre?

POLONIUS.

Ah! vous savez mon zèle.
Je mets au même rang, monseigneur, croyez-moi,
Mes devoirs envers Dieu, mon dévouement au roi.
Or, à moins qu'une fois mon esprit perspicace
Ne se trouve en défaut, je crois, toujours sagace,
Savoir à point nommé pourquoi le prince est fou.

LE ROI.

Oh! parlez! parlez vite!

POLONIUS.

Allant sans savoir où,
Si j'allais disserter, sire, en votre présence
Sur le pouvoir suprême et sur l'obéissance,
Sur la nuit, sur le jour, sur le temps, — sans nul fruit
Ce serait gaspiller le temps, le jour, la nuit!
Or, la concision de l'esprit étant l'âme,
Je vous dirai donc, sire, — écoutez-moi, madame!
Qu'il faut saisir d'abord la cause de l'effet,
Ou la cause plutôt de cet esprit — défait;
Car l'effet — qui défait cet esprit — a sa cause. —
Or, voici maintenant le vrai sens de la chose:
J'ai ma fille: je l'ai, car elle m'appartient;
Et la docile enfant que le devoir contient
A remis ce billet entre mes mains fidèles:
Lisant.
« A mon ange Ophélie, à la reine des belles. »
Reine des belles! Peuh! vulgaire compliment!

LA REINE.

Est-ce écrit par Hamlet?

POLONIUS.

Par lui-même, oui, vraiment!
Il lit.
« Doutez qu'au firmament l'étoile soit de flamme
» Doutez que dans les cieux marche l'astre du jour,
» La sainte vérité doutez-en dans votre âme!
» Doutez de tout enfin, mais non de mon amour!
» Mon cœur pour moi n'est point un thème à poésie,
» Je ne mets pas mes pleurs en vers de fantaisie,
» Mais laissez-moi vous dire humblement, simplement,
» Je vous aime d'amour, je vous aime ardemment,
» Et, jusqu'à ce que l'âme à mon corps soit ravie,
» Cet Hamlet qui vous parle est à vous, chère vie!
» Hamlet! »
Montrant la lettre.
Voyez plutôt. — Ma fille avant ce jour,
M'avait appris déjà, du reste, cet amour.

LE ROI.

Ophélie a donc mal accueilli son hommage?

POLONIUS.

Comment me jugez vous?

LE ROI.

Mais loyal, probe et sage.

POLONIUS.

Me jugeant donc ainsi, qu'eussiez vous dit de moi
Si j'avais accepté cet amour sans effroi?
Si j'avais fait mon cœur à mon honneur rebelle?
Oh! que non pas! J'ai dit nettement à la belle:
Le prince Hamlet n'est pas de ta sphère, bijou,
Et tu vas sur-le-champ t'enfermer au verrou,
Et me tout repousser, et cadeaux et grimoire!
— Elle l'a fait! et lui, pour abréger l'histoire,
La tristesse l'a pris, ensuite le dégoût,
Ensuite l'insomnie, et puis l'ennui de tout,
Et puis le désespoir, puis enfin la folie
Où son cœur naufragé se débat et s'oublie!

LE ROI *à* LA REINE.

Est-ce que vous croyez?

LA REINE.

C'est possible en effet.

POLONIUS.

Quand m'est-il arrivé d'avancer quelque fait
Qui se soit trouvé faux?

LE ROI.

Je ne sais, à vrai dire.

POLONIUS, *montrant alternativement sa tête et ses épaules*

Faites sauter ceci de dessus cela, sire,
Si je vous ai trompé! J'irais, lorsque j'y suis,
Chercher la vérité jusqu'au fond de son puits.

LE ROI.

Mais des preuves?

POLONIUS.

Le prince en cette galerie
Aime à rêver. Cachés par la tapisserie,
Nous lui dépêcherons ma fille quelque jour,
Et nous écouterons. S'il n'est fou par amour,
Retirant à l'état son appui le plus ferme,
Vous pourrez m'envoyer diriger une ferme.

LE ROI.

Soit! essayons.

LA REINE, *regardant vers la porte.*

Hamlet! toujours sombre mon Dieu!
Il s'avance en lisant.

POLONIUS.

Éloignez-vous un peu.
Laissez-moi d'abord seul le sonder, je vous prie,
Et je vous en rendrai bon compte, je parie.
Sortent la Reine et le Roi.

SCÈNE IV.

POLONIUS, HAMLET, *lisant.*

POLONIUS.
Comment va monseigneur Hamlet?
HAMLET.
Bien, Dieu merci!
POLONIUS.
Est-ce que monseigneur ne me remet pas?
HAMLET.
Si!
Vous êtes un marchand de poisson.
POLONIUS.
Sur ma tête!
Vous vous trompez!
HAMLET.
Tant pis! Vous seriez plus honnête.
POLONIUS.
Plus honnête?
HAMLET.
Et, mon cher, être honnête, aujourd'hui,
C'est bien être trié sur dix mille.
POLONIUS.
Hélas! oui,
La chose est trop réelle!
HAMLET.
Avez-vous une fille?
POLONIUS, *à part.*
Il y tient!
(*Haut.*)
Oui, seigneur.
(*A part.*)
Pauvre esprit qui vacille!
Me croire, ah! c'est fort drôle! un marchand de poisson.
Le mal est sérieux. Pas l'ombre de raison!
Au fait, je m'en souviens, dans mes jeunes années,
L'amour m'a fait passer de cruelles journées,
Et mes maux quelquefois approchaient de ses maux.
(*Haut.*)
Que lisiez-vous, seigneur?
HAMLET.
Des mots, des mots, des mots!
POLONIUS.
Mais le sujet du livre?
HAMLET.
Oh! pure calomnie!
Le satirique assure, en sa pauvre ironie,
Que les vieux sont ridés, que leurs cheveux sont gris,
Que l'ambre coule à flot de leurs yeux appauvris,
Que leur esprit est faible et leur jarret débile, —
Vérités dont je jure aussi, sans être habile!
Mais qu'il est malséant d'écrire, selon moi;
Car, enfin, vous auriez mon âge, que je croi,
Si vous pouviez, du temps fuyant les maléfices,
Marcher à reculons, — comme les écrevisses.
POLONIUS, *à part.*
C'est fou! mais sa folie a du sens par lambeau.
(*Haut.*)
Venez vous changer d'air?
HAMLET.
Où donc? dans mon tombeau?
POLONIUS, *à part.*
C'est un moyen, au fait! la réponse est sentie!
Les fous trouvent parfois certaine répartie
Que l'esprit le plus sain n'inventa pas toujours.
Quittons-le. Mais il faut, certes, qu'un de ces jours,
Par quelque circonstance habilement prévue,
Entre ma fille et lui j'amène une entrevue.
(*Haut.*)
Je prends très-humblement congé de vous, seigneur.
HAMLET.
Prenez, monsieur, prenez! je ne puis, en honneur!
Vous abandonner rien d'une âme plus ravie,
A part ma vie! à part ma vie! à part ma vie!
POLONIUS.
Adieu donc, monseigneur.
HAMLET, *à part, haussant les épaules.*
Le vieux fou! quel ennui!
POLONIUS, *rencontrant à la porte Rosencrantz et Guildenstern.*
Sans doute vous cherchez le seigneur Hamlet?
ROSENCRANTZ.
Oui.
POLONIUS.
Le voici.
GUILDENSTERN.
Dieu vous garde!
Sort Polonius.

SCÈNE V.

HAMLET, GUILDENSTERN, ROSENCRANTZ.

GUILDENSTERN, *courant à Hamlet.*
O monseigneur!
ROSENCRANTZ.
Cher maître!
HAMLET.
Mes bons amis! c'est vous! Ah! je me sens renaître,
Votre main! votre main! Comment donc allez-vous?
ROSENCRANTZ.
Comme de bons vivants narguant le sort jaloux.
Heureux sans bonheur lourd et sans joié importune.
GUILDENSTERN.
Non pas brillants rubis au front de la fortune...
ROSENCRANTZ.
Mais non pas humbles clous qu'elle foule du pié.
HAMLET.
Vous avez sa ceinture, ô cher couple envié,
Vous avez ses faveurs, sans qu'elle les chicane.
A part.
Ce n'est pas étonnant, c'est une courtisane!
Haut.
Quoi de neuf?
ROSENCRANTZ.
Rien.
GUILDENSTERN.
Si fait! le monde se fait bon.
HAMLET.
C'est donc qu'il sent sa fin ce vieux monde barbon!
Mais, mon cher, la nouvelle est bien conjecturale.
Une autre question un peu moins générale :
Quels griefs le destin a-t-il eus contre vous,
Amis, qu'il vous envoie en prison avec nous?
GUILDENSTERN.
Comment! quelle prison?
HAMLET.
Ce pays! c'en est une!
ROSENCRANTZ.
Eh! mais la terre alors?...
HAMLET.
Est la prison commune
Où l'on entre pleurant et d'où pleurant on sort :

Un ange en tient la clef, — c'est l'ange de la mort!

GUILDENSTERN.

Nous n'envisageons pas, ma foi! ce pauvre monde
Si tristement, seigneur!

HAMLET.

Prison, prison profonde!
Cercle de noirs cachots, de caveaux ténébreux,
Dont notre Danemark est un des plus affreux!

ROSENCRANTZ.

Nous ne le voyons pas ainsi.

HAMLET.

C'est fort possible·
Le Danemark, pour vous, est donc un champ paisible!
Soit! chacun fait son bien, son mal à sa façon.
Pour moi, le Danemark est pis qu'une prison.

ROSENCRANTZ.

Je vois! l'ambition et ses songes de flamme
Laissent ce vaste état trop étroit pour votre âme.

HAMLET.

Moi! j'aurais pour empire une coque de noix,
Que je m'y trouverais, mon Dieu! le roi des rois...
Si je n'y faisais pas parfois de mauvais rêves.

GUILDENSTERN.

Rêves d'ambition sans remède et sans trêves!
L'ombre d'un rêve, au fait, c'est tout l'ambitieux,
N'est-ce pas?

HAMLET.

Mes amis, vous raisonnez au mieux,
Mais ne raisonnons pas, c'est bien assez de vivre!
— Venez-vous à la cour?

ROSENCRANTZ.

Tout prêts à vous y suivre.

HAMLET.

Et vous venez pour moi?

GUILDENSTERN, *avec embarras.*

Monseigneur... oui.

HAMLET.

Vraiment!
Ah! pauvre que je suis, même en remercîment!
Mille grâces, messieurs! mais là, sans hyperbole,
Mille grâces de moi valent bien une obole! —
Ainsi, c'est de vous seuls et sans être poussés,
Que vous m'offrez vos vœux, vœux désintéressés?

ROSENCRANTZ

Mais, monseigneur, sans doute!

HAMLET.

Ainsi, c'est par pur zèle?
Allons! de l'abandon! Parle, toi, mon fidèle!

GUILDENSTERN, *bas à Rosencrantz.*

Que dire?

Haut.

Monseigneur!...

HAMLET.

Eh! mon Dieu! répondez!
Répondez, voilà tout, que l'on vous a mandés.
Oui, j'en lis dans vos yeux les aveux manifestes
Que vous ne savez pas déguiser, cœurs modestes!
Je sais que c'est la reine et notre excellent roi
Qui vous ont fait venir.

ROSENCRANTZ.

Mais, monseigneur, pourquoi?

HAMLET.

Pourquoi? — Tenez, amis, je vais parler sans feinte,
Et le secret du roi restera hors d'atteinte. —
J'ai depuis quelque temps, comment, je n'en sais rien,
Perdu toute gaîté. Je ne fais rien de bien.
L'ennui, brouillard glacé, trompe mon cœur avide.
La terre, ce jardin! me semble morne et vide.
Le ciel, ce dais d'azur, ce divin firmament,
Qui sur tout notre bruit règne paisiblement,
Cette voute infinie où scintille l'étoile,
Rayon du jour céleste entrevu sous le voile!
N'a plus pour mon esprit accablé par le sort
Que nuages de deuil et que vapeurs de mort.
L'homme est beau! l'homme est roi des choses éternelles
Son front a des rayons, et son âme a des ailes!
Quand l'idée ou l'amour l'éclairent de leur feu,
Ses actes sont d'un ange et ses pensers d'un dieu!
Mais l'homme, fût-il grand comme la terre entière,
Poussière, voilà tout, redeviendra poussière!
L'homme ne me plaît pas! — Vous riez?

GUILDENSTERN.

Je pensais
Que nos pauvres acteurs auraient peu de succès,
En ce cas...

HAMLET.

Quels acteurs?

ROSENCRANTZ.

Des gens que sur la route
Nous avons rencontrés, et qui venaient sans doute
Vous offrir leurs talents. Ils manqueront leur but.

HAMLET.

Au contraire! Leur roi recevra mon tribut;
Le chevalier errant fera sonner sa lame;
L'amoureux à bon prix soupirera sa flamme;
Le bouffon nous mettra les deux mains sur les flancs;
L'amante sans pitié hachera les vers blancs,
Plutôt que de céler son ardeur sans seconde...
Et je regarderai, moi, faire tout le monde.

Bruit au dehors.

GUILDENSTERN.

Ah! les comédiens, je pense, monseigneur.

HAMLET.

Qu'ils soient les bienvenus, messieurs, dans Elseneur.
Je veux être pour eux tout plein de courtoisie,
Je les ai déjà vus, et leur troupe est choisie.
Ne vous choquez donc point, vous êtes prévenus;
Car, bien plus qu'eux encor, vous êtes bienvenus. —
Mais mon oncle, mon père, et ma tante, ma mère,
S'abusent, quant à moi, d'une étrange chimère.

ROSENCRANTZ

En quoi donc?

HAMLET.

Je suis fou, quand le vent refroidi
Souffle nord-nord-ouest; mais, s'il vient du midi,
On me verra toujours, tant je garde ma tête!
Distinguer un hibou d'avec une chouette.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, POLONIUS.

POLONIUS.

Salut, messieurs!

HAMLET, *à part.*

A bon entendeur demi-mot!
Il marche à la lisière encor, ce grand marmot.

Déclamant.

Du temps que Roscius était acteur à Rome...

POLONIUS.

Les acteurs? sont ici, monseigneur

HAMLET.

Vrai? bravo homme!

Il chante.

Chaque acteur, tragique ou non,
Vient monté sur son ânon.

POLONIUS.

Monseigneur! des acteurs excellents! Comédie,
Chronique, pastorale, et drame, et tragédie,
Ils savent jouer tout, avec, sans unité,
Sénèque et ses douleurs, Térence et sa gaîté.

HAMLET.

C'est bien, mon vieux Jephté.

POLONIUS.

Moi? Jephté!

HAMLET.

Sans nul doute.
N'as-tu pas une fille?

Il chante.

Une fille unique et charmante,
Une fille qu'il adorait.

POLONIUS, *à part.*

Encor ma fille!

HAMLET.

Écoute!

Il chante.

Mais sur terre de toute chose
N'est-ce pas le ciel qui dispose?
Et ce qui devait arriver,
Aurait-on pu s'en préserver?

Recourir pour la fin au troisième couplet
Du noël si connu!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LES COMÉDIENS.

UN COMÉDIEN.

Salut au prince Hamlet!

HAMLET.

Vous êtes bien venus, messieurs, dans ma demeure,
Et, par ma foi! je veux vous entendre sur l'heure :
Car j'ai besoin de vous. Demain, bon fauconnier,
Je prétends vous lancer, — je sais sur quel gibier.
Voyons, pour commencer, à toi, mon camarade.
En attendant, peux-tu nous dire une tirade?
Tiens, ce morceau, tu sais, que j'aimais, attends donc...
C'était dans le récit d'Énéas à Didon.

LE COMÉDIEN.

Je sais...

HAMLET.

Encore un mot, si tu veux le permettre.

LE COMÉDIEN.

Parlez! N'êtes-vous pas le seigneur et le maître?

HAMLET.

Je voudrais te donner des conseils.

LE COMÉDIEN.

Monseigneur!...

HAMLET.

Tu les suivras?

LE COMÉDIEN.

Comment! c'est pour moi trop d'honneur!

HAMLET.

De tel acteur fameux que j'ai vu sur la scène,
Et dont la grosse voix m'a fait bien de la peine,
Ne va pas, compagnon, imitant le travers,
Comme un crieur public, beugler tes pauvres vers.
Il ne faut pas non plus de ton geste rapace,
Fendu comme un compas, accaparer l'espace.
Reste maître de toi : jamais d'effet criard!
Garde aux troubles du cœur la dignité de l'art,
Et quand la passion entraîne, gronde et tonne,
Tâche que l'on admire avant que l'on s'étonne.
Quel supplice d'entendre et de voir des lourdauds,
Qui, mettant sans remords un amour en lambeaux,
Déchirent à la fois la pièce et vos oreilles!
Tandis que le public, à ces grosses merveilles,
Stupéfait, applaudit les grands cris, les grands bras,
Et siffle un noble acteur qui ne l'assourdit pas.
Le fouet à ces braillards drapés en matamore
Qui sur *l'affreux tyran* enchérissent encore!
Évite ces défauts.

LE COMÉDIEN.

Prince, je tâcherai.

HAMLET.

Pourtant, pas de froideur et pas d'air maniéré!
Accorde habilement ton geste et ta parole,
Et fais que la nature éclate dans ton rôle.
La nature avant tout! La scène est un miroir
Où l'homme, tel qu'il est, bien et mal, se doit voir;
Où siècles qu'on oublie et pays qu'on ignore
Reprennent leur allure et viennent vivre encore.
Si l'image est outrée ou le reflet pâli,
Que le vulgaire y trouve un chef-d'œuvre accompli,
Un esprit éclairé qui vous fera la guerre,
Pour vous, doit l'emporter, seul, sur tout le vulgaire.
Oh! j'ai vu maint acteur dont on disait grand bien
Et dont l'aspect pourtant n'avait rien de chrétien,
Ni même de païen, ni d'humain, à vrai dire!
Et qui, gesticulant, hurlant, comme en délire,
Semblait un pauvre essai qu'un grossier apprenti
Pour singer la nature avait un jour bâti,
Et qui tronqué, manqué, gauche et sans harmonie,
Pour notre humanité n'était qu'une ironie!

LE COMÉDIEN.

Ces défauts chez nous sont quelque peu réformés

HAMLET.

Qu'ils le soient tout à fait : vos bouffons mal grimés
Jettent parfois leur rire et leurs farces, les drôles!
A travers l'intérêt poignant des autres rôles;
C'est fat et c'est stupide! et maintenant, *dixi.*
Tu peux donc commencer quand tu voudras.

LE COMÉDIE

Merci.

Déclamant.

« Ah! quiconque a pu voir Hécube échevelée,
» Pâle, nu pieds, courir la ville, désolée,
» Portant quelque lambeau pour diadème au front,
» Et pour manteau royal la guenille et l'affront,
» A sans doute maudit la fortune insolente!
» Et quand Pyrrhus foula la dépouille sanglante
» De Priam, un vieillard! un père! au cri d'horreur
» Que la reine a jeté, les dieux avec terreur
» Certe ont senti frémir leurs cœurs sourds aux alarmes!
» Et l'œil ardent du jour a dû verser des larmes! »

POLONIUS.

Mais voyez donc! il pleure! il pâlit! Oh! cessez!

HAMLET.

Bien! Le reste à plus tard. Pour le moment, assez.

A Polonius.

Que ces comédiens, monsieur, soient, je vous prie,
Traités avec honneur, et sans mesquinerie;
Car ils sont la chronique et le miroir des temps;
Et mieux vaudrait pour vous et pour vos soixante ans
Avoir sur votre tombe une épitaphe infâme,
Que d'encourir, vivant, un seul instant leur blâme.

POLONIUS.

Bien ! ils seront traités, mon prince, à leur valeur.

HAMLET.

Beaucoup mieux! beaucoup mieux! Si chacun, par malheur,
N'était jamais traité que selon ses mérites,
Qui pourrait échapper aux étrivières, dites?
Vos hôtes sont petits, consultez votre rang,
Et, plus ils sont petits, plus vous en serez grand!
Emmenez-les.

POLONIUS, *aux acteurs.*

Venez.

HAMLET, *retenant le comédien, bas.*

Attends: Prends cette bague.
Pourriez-vous nous jouer le *le Meurtre de Gonzague*?

LE COMÉDIEN.

Quand?

HAMLET.

Demain.

LE COMÉDIEN.

Oui, sans doute.

HAMLET.

Et pourrais-tu bien, toi,
Glisser dans le récit quinze ou vingt vers de moi?

LE COMÉDIEN.

Oui, mon prince.

HAMLET.

C'est bien, je vais te les écrire.
Suis ce brave seigneur, et garde-toi d'en rire.
A Rosencrantz et à Guildenstern.
Adieu, jusqu'à ce soir.

ROSENCRANTZ.

Adieu, mon cher seigneur.

HAMLET, *rassemblant dans le même geste Rosencrantz, Guildenstern et les Comédiens.*

Vous êtes bien venus, messieurs, dans Elseneur.
Tous sortent.

SCÈNE VIII.

HAMLET, *seul.*

Seul enfin! pauvre fou misérable et risible!
N'est-ce pas monstrueux? un acteur insensible
Peut, dans un rôle appris, rêve de passion,
Dresser son cœur d'avance à cette émotion!
Contraindre aux pleurs ses yeux, à la pâleur sa joue,
Frémir, briser sa voix! puis, il dira — qu'il joue!
Et le tout, s'il vous plaît, pour Hécube... pour rien!
Que peut lui faire Hécube, à ce comédien
Qui sanglotte à ce nom? Oh! Dieu! mais, à ma place
S'il ressentait la haine ou l'horreur qui me glace,
Il inonderait donc la scène de ses pleurs;
Il ferait tout trembler en criant ses douleurs;
Il renverrait les bons tristes dans leur clémence,
Les ignorants rêveurs, les méchants en démence!
Et tous croiraient avoir, dans leur rêve oublieux,
La foudre à leur oreille et la mort à leurs yeux.
Mais moi, faible, hébété, je vais, âme asservie,
OEil fixe et bras pendants, dans mon rôle et ma vie.
Et je ne trouve pas un seul cri dans mon sein
Pour ce roi détrôné par un vil assassin! —
Ah! c'est qu'aussi parfois m'arrête un doute sombre.
Si ce spectre chéri, ce fantôme, cette ombre,
Si c'était le démon qui me voulut gagner?
Un cœur mélancolique est facile à damner!
Et Satan est bien fin! — Mais, voyons : on raconte
Qu'au théâtre un coupable, en revoyant sa honte
Sous un aspect vivant et dans un jeu parfait,
Lui-même a quelquefois proclamé son forfait!
Eh! bien? en tribunal érigeons le spectacle.
Si Dieu me veut convaincre, il me doit un miracle!

ACTE TROISIÈME.

PREMIERE PARTIE.

La salle du premier acte. Seulement on a construit un théâtre au fond.

SCENE I.

LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN.

ROSENCRANTZ.

Lui-même reconnaît et sent bien son délire.

LE ROI.

Mais la cause? la cause?

GUILDENSTERN.

Il ne veut pas la dire,
Et ne la laisse pas soupçonner aisément.
On le presse, il s'enfuit dans son égarement.

LA REINE.

Mais quelque passe-temps le distrairait sans doute.

ROSENCRANTZ.

Nous avons rencontré des acteurs sur la route
Dont la vue a paru dérider son ennui,
Et je crois qu'ils joueront dès ce soir devant lui.

POLONIUS.

Ce fait est vrai : voyez, dans cette galerie
On a construit la scène, et le prince vous prie
D'être là, monseigneur et madame, ce soir.

LE ROI.

De grand cœur! ce désir me donne bon espoir.
Se levant à Rosencrantz et à Guildenstern.
Vous, allez, chers messieurs, reconduire la reine.
A la reine.
Je veux voir si l'amour cause vraiment sa peine;
Or, Ophélie ici va, comme par hasard,
Le rencontrer, et nous, cachés là, quelque part,
Nous écouterons tout.

LA REINE.

Je sors, chère Ophélie.
Si ta grâce charmante a produit sa folie,
Si tu lui rends l'esprit par ton doux abandon,
Je serai bien heureuse.

OPHÉLIE.

Oh! madame, et moi donc!
La reine sort avec Rosencrantz et Guildenstern.

SCÈNE II.

LE ROI, POLONIUS, OPHÉLIE.

POLONIUS, *menant Ophélie à un prie-Dieu.*

Agenouillez-vous là.
Au roi.
Pour nous, cachons-nous, sire.
A Ophélie.
Pour avoir un maintien, faites semblant de lire.
Il arrive souvent, — et ce n'est pas le mieux! —
Qu'avec un air dévot et des dehors pieux

Nous finissons par faire un saint du diable même.

LE ROI, *à part.*

O vérité terrible et qui crie anathème
Dans le fond de mon cœur. Sous son masque fardé,
L'affreuse courtisane a le front moins ridé
Que mon forfait n'est noir sous sa face hypocrite.

POLONIUS.

Voici le prince Hamlet, retirons nous bien vite,
Sire.

Ils se cachent.

SCÈNE III.

POLONIUS *et* LE ROI, *cachés*, OPHÉLIE, *agenouillée au troisième plan.* HAMLET *entrant par une porte du deuxième.*

HAMLET, *sans voir Ophélie.*

...Être ou n'être pas, voilà la question !
Que faut-il admirer ? la résignation
Acceptant à genoux la fortune outrageuse,
Ou la force luttant sur la mer orageuse
Et demandant le calme aux tempêtes ? — Mourir !
Dormir ! et rien de plus, et puis, ne plus souffrir !
Fuir ces mille tourments pour lesquels il faut naître !
Mourir ! Dormir ! — Dormir ! qui sait ? rêver peut-être!
— Peut-être?... ah ! tout est là ! Quels rêves peupleront
Le sommeil de la mort, lorsque sous notre front
Ne s'agiteront plus la vie et la pensée ?
Doute affreux qui nous courbe à l'ornière tracée !
Eh ! qui supporterait tant de honte et de deuil,
L'injure des puissants, l'outrage de l'orgueil,
Les lenteurs de la loi, la profonde souffrance,
Que creuse dans le cœur l'amour sans espérance,
La lutte du génie et du vulgaire épais ?...
Quand un fer aiguisé donne si bien la paix !
Qui ne rejetterait son lourd fardeau d'alarmes
Et mouillerait encor de sueurs et de larmes
L'âpre et rude chemin ? si l'on ne craignait pas
Quelque chose, dans l'ombre, au delà du trépas !
Ce pays inconnu, ce monde qu'on ignore,
D'où n'a pu revenir nul voyageur encore, —
C'est là ce qui d'horreur glace la volonté !
Et, devant cette nuit, l'esprit épouvanté
Garde les maux réels sous lesquels il succombe
De préférence aux maux incertains de la tombe !
Puis, ardente couleur, la résolution
Descend aux tons pâlis de la réflexion ;
Puis. l'effrayant aspect troublant toutes les tâches,
Des plus déterminés le doute fait des lâches !

OPHÉLIE, *à part.*

Son rêve plane en haut, mon amour pleure en bas.
Aveuglé de clartés, il ne me verra pas !

HAMLET, *apercevant Ophélie.*

Ophélie ! ô jadis ma vie et ma lumière !
Parle de mes péchés, ange, dans ta prière !

OPHÉLIE, *se levant et venant à Hamlet.*

Comment vous-êtes vous porté ces deux jours ci,
Seigneur Hamlet?

HAMLET.

Très-bien, Ophélia, merci.

OPHÉLIE, *lui tendant un écrin.*

J'ai là des souvenirs que je voulais vous rendre
Déjà depuis longtemps ; veuillez donc les reprendre.

HAMLET.

Que vous ai-je donné ? je ne vous comprends pas.

OPHÉLIE.

Hamlet ! je tiens de vous tous ces présents. Hélas !
A chacun était jointe une douce parole,
Et je me crus heureuse, et je n'étais que folle !
Mon amour maintenant vous devient importun,
Et ces gages si doux ont perdu leur parfum.
Reprenez-les. Allez ! laissez la pauvre femme ;
Car vous ne m'aimez plus, Hamlet, et pour mon âme
Les plus riches présents deviennent sans valeur,
Quand ce n'est que la main qui donne et non le cœur.
Reprenez-les.

HAMLET, *regardant Ophélie.*

Oui dà ! vertu ! délicatesse !

OPHÉLIE.

Monseigneur !

HAMLET.

Et beauté !

OPHÉLIE.

Que dit donc votre altesse ?

HAMLET.

Je dis que je ne vis jamais auparavant
Tant de dons réunis. — Entre dans un couvent.

OPHÉLIE.

Dans un couvent ! Pourquoi, monseigneur ?

HAMLET.

Pauvre fille !
Parce qu'un sort fatal poursuit tout ce qui brille,
Et qu'en ce monde ingrat le silence et la nuit
Valent mille fois mieux que le jour et le bruit.
Car qu'est-ce que le bruit ? qu'est-ce que la lumière ?
Le bruit, écho qui ment à sa cause première !
La lumière, rayon aux changeantes couleurs,
Éclairant un beau jour sur dix ans de douleurs !
Entre dans un couvent !

OPHÉLIE.

Monseigneur !

HAMLET.

Pauvre fille !
Là, du moins, pour toujours se fermera la grille
Entre le monde impur et ton cœur innocent.
Là, du moins, tu pourras, sous ton voile impuissant,
Dans tes froids corridors, dans ta cellule sombre,
Muette comme un marbre, et pâle comme une ombre,
Loin du monde attristé de ton pudique adieu,
Fleurir, lys virginal, sous le regard de Dieu,
Et te trouver un jour, pure de toute fange,
Symbole de candeur, dans la main d'un archange.

OPHÉLIE.

Prier, aimer, mourir !... oui, j'ai rêvé souvent
Que c'était là mon sort.

HAMLET.

Entre dans un couvent,
Pauvre fille ! Cela vaut mieux que d'être femme,
Pour mentir au Seigneur d'une façon infâme
Et faire sans pudeur de ces serments d'amour
Que l'on jure éternels et qui durent un jour ?
Que de perpétuer notre race maudite,
En donnant la lumière à quelque âme hypocrite,
Qui se détournera de la route du ciel
Pour porter une pierre à la sombre Babel
Que le noir souverain des éternels abîmes
Dans la nuit de l'enfer bâtit avec nos crimes !

OPHÉLIE.

Votre parole, Hamlet, me pénètre d'effroi !

HAMLET.

Non ! mais la vérité ! car enfin, dites-moi,
Ne vaudrait-il pas mieux pour moi, pauvre et débile,

Pour moi dont la raison incessamment vacille,
Pour moi par le destin d'avance condamné,
Ne vaudrait-il pas mieux, ou n'être jamais né,
Ou qu'entre les coussins de son lit adultère,
A l'heure où je naquis, m'eût étouffé ma mère?

OPHÉLIE.

Prince!

HAMLET, *à part.*

Je me trahis!

Haut, se remettant et changeant de ton.

Votre père est chez vous?

OPHÉLIE.

Oui, monseigneur.

HAMLET.

Tirez sur lui tous les verroux.
Qu'il ne fasse du moins l'insensé qu'en famille!

Fausse sortie.

OPHÉLIE.

Oh! sa raison s'en va de nouveau.

HAMLET, *revenant.*

Pauvre fille!
Ecoute : si tu veux te marier pourtant,
Je te donne pour dot cet avis attristant :
Sois froide comme glace et blanche comme neige,
Eh! bien? la calomnie avant un mois t'assiége.
Entre dans un couvent!

Fausse sortie; il revient encore.

Ou, si tu tiens, ma foi!
Beaucoup au mariage, épouse un fou, crois-moi.
Car un homme sensé pourra voir tout de suite
Quel niais fait de lui sa femme. — Au couvent, vite!
Bonsoir.

Il sort.

SCÈNE IV.

OPHÉLIE, LE ROI, POLONIUS, *cachés.*

OPHÉLIE, *regardant Hamlet s'éloigner.*

Dieu tout-puissant, rendez-lui la raison!
O dernier héritier d'une illustre maison!
O noble esprit perdu! sublime intelligence
Tout à coup détrônée! A la cour élégance,
Profondeur au conseil, valeur dans les combats!
L'espérance, la fleur de ces vastes états!
Le miroir du bon goût, le type de la grâce,
Le but de tous les yeux! tout est mort! tout s'efface!
— Et moi, moi, triste et seule avec mes maux pesants!
Moi qui de sa tendresse ai respiré l'encens!
Qui buvais de sa voix l'enivrante harmonie!
Voir comme un luth brisé ce noble et fier génie
Ne plus rendre qu'un son discordant et railleur!
Avoir vu sa jeunesse et sa grâce en leur fleur,
Pour voir, le jour d'après, malheureuse Ophélie!
Tant d'espoir se flétrir au vent de la folie!

Le roi et Polonius rentrent en scène.

POLONIUS.

Eh bien! moi, je persiste à croire, malgré tout,
Qu'une peine d'amour cause ce noir dégoût.

A Ophélie.

C'est bien, va, mon enfant, tu n'as rien à nous dire :
Nous avons écouté.

Ophélie sort. Au roi.

Si vous m'en croyez, sire,
La reine ici ce soir va rester avec lui
Et lui demandera compte de son ennui
En reine impérieuse autant qu'en mère tendre,
Et, toujours caché là, je pourrai tout entendre.

LE ROI.

Soit! Ses secrets, ainsi, par lui, je les surprends.
Il sied de surveiller la démence des grands.

Il sort avec Polonius.

DEUXIÈME PARTIE.

Même décor.

SCENE I.

HAMLET, *puis* HORATIO.

HAMLET, *à un serviteur.*

Va donc de nos acteurs presser un peu le zèle!

Sort le serviteur.

HORATIO, *entrant.*

Mon prince!

HAMLET *l'apercevant.*

Horatio! te voilà, mon fidèle!

HORATIO.

Prêt à vous obéir comme c'est mon devoir.

HAMLET.

C'est toi qu'en vérité j'aime le mieux à voir.

HORATIO.

Oh! monseigneur!

HAMLET.

Allons! crois-tu que je te flatte?
Tu n'es pas riche, ami! Qu'une cour vile et plate
Se mette à deux genoux devant l'or vil et plat
Et gagne bassement la grandeur et l'éclat,
C'est bien! mais te flatter, toi de qui nul n'hérite,
Toi qui pour te nourrir n'as rien que ton mérite!
A quoi bon? Non, vois-tu, dès que ce cœur aimant,
Libre, a pu faire un choix avec discernement,
Il a mis dans ton cœur sa plus chère espérance;
Car, sans sourciller, toi, tu portes la souffrance;
Car, biens et maux, tu vois tout d'un regard hautain,
Philosophe toujours plus grand que le destin! —
Bien heureux qui maintient, ainsi fort, ainsi libre,
Son sang et sa raison dans ce juste équilibre!
Certes! je porterais ce héros, ce vainqueur,
Dans mon cœur, comme toi, dans le cœur de mon cœur!
— Mais écoute : ce soir, dans le drame qu'on joue,
Une scène a rapport, frère, je te l'avoue,
A la mort de mon père. Eh bien! à cet endroit,
Fixe sur Claudius ton regard calme et froid.
Tu me comprends? s'il reste indifférent et grave,
Je n'ai vu l'autre nuit qu'un démon que je brave,
Et mes soupçons ingrats sont plus noirs que l'enfer!
Mais si quelque terreur qu'il ne peut étouffer...
Enfin, comme toujours, sois pénétrant et sage.
Pour moi, j'aurai les yeux rivés à son visage!
Puis, sur nos deux avis que nous rapprocherons,
Nous pèserons son sort et nous prononcerons.

HORATIO.

Bien! si pendant la pièce un éclair de son âme
M'échappe!...

HAMLET.

Ils viennent tous! allons à notre drame!

SCÈNE II.

Les Précédents, LE ROI, LA REINE, POLONIUS, OPHÉLIE, ROSENCRANTZ, GUILDENSTERN, MARCELLUS, Courtisans.

UN HUISSIER, *annonçant*

Le roi!

LE ROI, *à Hamlet.*

Comment se porte Hamlet, ce soir?

HAMLET.

Ma foi!
On ne peut mieux! je vis en caméléon, moi!
Oui, je me nourris d'air, de vapeur, de promesse,
Aussi, voyez plutôt, sire, comme j'engraisse.

LE ROI.

Vous parlez en énigme, et je n'y comprends rien.

HAMLET.

Ni moi non plus.

A Polonius.

Monsieur, vous disiez, je crois bien,
Que vous aviez joué jadis la comédi
A l'université?

POLONIUS.

Certe! et la tragédie!
On m'a dit même habile entre tous les acteurs.

HAMLET.

Que jouiez-vous?

POLONIUS.

César! et les conspirateurs
Vingt fois au Capitole ont conjuré ma chute;
Vingt fois je fus tué par Brutus...

HAMLET.

O la brute!
Tuer un pareil veau!

Au serviteur qu'il a envoyé.

Hé! bien? tous sont-ils prêts?

LE SERVITEUR.

Ils attendent, seigneur.

LA REINE, *à Hamlet, lui montrant un siége auprès d'elle.*

Venez donc ici près,
Cher Hamlet, vous asseoir.

HAMLET.

Merci, ma bonne mère,
Mais un aimant plus fort m'attire.

Il montre Ophélie.

POLONIUS, *bas au roi.*

Eh! bien? chimère?

HAMLET, *à Ophélie.*

Madame, laissez-moi m'asseoir à vos genoux,
Et mon bonheur ici fera bien des jaloux.

Il se couche à ses pieds.

OPHÉLIE.

Qui vous rend donc si gai, seigneur?

HAMLET.

Qui? moi!

OPHÉLIE.

Vous-même.

HAMLET.

Je suis votre bouffon. Quel est le but suprême
Pour l'homme? s'égayer! Regardez l'air joyeux
Qu'a ma mère ce soir, et pourtant, sous ses yeux,
Le roi mon père est mort, ne voilà pas — deux heures.

OPHÉLIE.

Eh! mais voilà deux mois!

HAMLET.

Pauvre femme! tu pleures
Deux longs mois ton époux! Que le diable, en ce cas,
Porte s'il veut le deuil! quant à moi, je suis las
De ces vêtements noirs! Qu'on m'habille d'hermine!
Deux mois sans que la mort par l'oubli se termine!
Alors, par Notre-Dame! il faut croire et je crois
Que le nom d'un héros lui survivra six mois,
Pourvu qu'il ait bâti cependant mainte église.
Sinon, il mourra, lui que tout immortalise!
Comme feu Mardi-Gras enterré par ce chant :

Il chante.

Mardi Gras,
Tu t'en vas!

Le rideau de la scène du fond s'ouvre. L'acteur représentant le Prologue paraît.

OPHÉLIE.

Chut! je veux écouter, vous êtes un méchant.

LE PROLOGUE.

» Nous réclamons de l'assistance
» Pour les acteurs son indulgence
» Pour la pièce sa patience. »

Il se retire.

HAMLET.

Devise d'une bague ou prologue d'un drame?

OPHÉLIE.

C'est bien court, monseigneur.

HAMLET.

Comme un amour de femme.

Gonzague et Bautista, roi et reine de théâtre, entrent sur la seconde scène.

GONZAGUE, *sur le théâtre.*

« Phébus a trente fois fait le tour de ce monde,
» Semant de fleurs les prés, de perles semant l'onde,
» La lune au front d'argent, blonde sœur d'Apollon,
» Trente fois a blanchi la cîme et le vallon,
» Depuis que le destin, pour d'autres dur et sombre,
» Ne nous a fait qu'un toit, qu'un soleil et qu'une ombre.

BAUTISTA, *sur le théâtre.*

« Puisse l'astre des nuits, puisse l'astre des jours
» Mille fois de nouveau recommencer leur cours,
» Avant que notre amour subisse quelque atteinte!
» Mais bien souvent hélas! je frissonne de crainte
» A voir votre pâleur et votre accablement!
» Les femmes, vous savez, n'aiment qu'en s'alarmant!

GONZAGUE, *sur le théâtre.*

» Ah! ta crainte a raison, ma pauvre bien-aimée
» La vie en moi s'éteint lentement consumée,
» Je vais bientôt mourir. Mais toi tu resteras
» Pour être heureuse encor! qui sait? dans d'autres bras!

BAUTISTA, *sur le théâtre.*

» Un nouveau mariage! oh! vous blasphémez! grâce!
» Que vous ai-je donc fait? moi, si vile et si basse!
» Pour qu'une femme, enfin, prenne un second époux,
» Il faut que le premier soit tombé sous ses coups!

HAMLET, *regardant sa mère à travers les branches de l'éventail qu'il a pris des mains d'Ophélie.*

Voilà l'absinthe!

GONZAGUE.

» Vos paroles sans doute au fond du cœur sont prises,
» Mais cette vie hélas! est pleine de surprises
» Qui rompent nos desseins, ou nos desseins de feu,
» D'eux-mêmes pâlissant, s'éteignent avant peu.
» Vert, le fruit tient bien fort à la branche qui pousse;
» Mûr, sur les gazons mous il tombe sans secousse.
» Les serments qu'on se fait dans l'exaltation
» Meurent du même coup avec la passion,

» Et la réalité trahit toujours le rêve,
» Et, contraire à nos vœux, notre destin s'achève,
» En ce monde changeant, où, sans exagérer,
» Les larmes savent rire et les rires pleurer!

BAUTISTA.

» Qu'au fond du désespoir tombent mes espérances!
» Que tout désir pour moi se traduise en souffrances!
» Que seule avec mon crime on me jette en prison!
» Que mes yeux n'aient que pleurs, ma coupe que poison!
» Que j'éprouve aux enfers ta vengeance jalouse,—
» Si ta veuve, ô mon roi, devient jamais épouse!

HAMLET.

Après tant d'imprécations!

CONZAGUE.

» Eh! bien, je te crois donc. — Mais le sommeil joyeux
» Engourdit ma douleur et me ferme les yeux...
» Laisse-moi reposer un instant, bien aimée.

BAUTISTA.

» Rêves d'espoir, bercez sa souffrance calmée!
» Vous, ne nous rappelez qu'ensemble, ô Dieu clément!

Elle sort laissant le roi endormi sur un banc.

HAMLET, *de loin à sa mère.*

Eh! bien? madame?

LA REINE, *émue.*

Trop de protestations
De la part de la reine, il me semble!

HAMLET.

Oh! madame,
Elle s'en souviendra.

LE ROI, *qui commence à s'inquiéter.*

Connaissez-vous le drame?
N'a-t-il rien de blessant, dites?

HAMLET, *l'épiant.*

Non, Dieu merci.

Lucianus, entre sur le second théâtre.

Ah! c'est Lucianus, frère du roi, ceci!
Arrive, meurtrier à l'œil cave, au front jaune!

LUCIANUS, *sur le théâtre et tirant une fiole de sa poitrine.*

» Mains prêtes, noirs pensers, poison sûr, bon moment!
» C'est bien! tout me seconde et nul œil ne me guette!
» Mélange qu'à minuit, pâle, sombre et muette,
» Hécate a composé d'herbe cueillie au bois,
» Qu'elle a trois fois flétri, qu'elle a maudit trois fois!
» O venin! ta puissance aux feux d'enfer ravie,
» Tarit en un instant les sources de la vie!

Il verse le poison sur les lèvres de Gonzague. Hamlet, pendant les paroles de Lucianus, s'est glissé rampant et en épiant jusqu'à sa mère et au roi. Il se dresse tout à coup sur ses genoux devant eux et prend la parole avec une volubilité effrayante.

HAMLET.

Voyez! il l'empoisonne et lui vole le trône.
Son nom était Gonzague... Oh! tous faits avérés!
Le livre italien existe. Vous verrez
Comment, Gonzague mort, le meurtrier enlève
A sa veuve...

GONZAGUE, *sur le théâtre, après une courte agonie.*

» Je meurs! »

Il tombe.

LA REINE.

Ah!

LE ROI, *se levant épouvanté.*

Dieu!

LA REINE.

Le roi se lève!

HAMLET, *à Horatio, se levant à son tour, ou plutôt bondissant avec un cri de joie et de triomphe.*

Ah! c'est clair, maintenant!

LA REINE, *à Claudius.*

Qu'avez-vous? ô mon roi!

LE ROI.

Des flambeaux!

LA REINE.

Qu'avez-vous?

LE ROI, *tout éperdu.*

Laissez-moi! laissez-moi!
Sortons.

POLONIUS, *sortant derrière le roi.*

Maudite soit cette pièce funeste!

Tous sortent en tumulte, moins Hamlet et Horatio.

SCENE III.

HAMLET, HORATIO, *puis* ROSENCRANTZ.

HORATIO.

Eh! bien? qu'en dites-vous?

HAMLET.

Le crime est manifeste,
Voilà ce que j'en dis! Et toi? u'en dis-tu, toi?

HORATIO.

Que, si l'on peut juger le coupable à l'effroi,
Le coupable, cher prince, était là tout à l'heure!

HAMLET, *apercevant Rosencrantz.*

Ah! voilà l'espion.

HORATIO.

Dois-je sortir?

HAMLET.

Demeure.

Au serviteur qui vient refermer les rideaux du théâtre.

Les flûtes maintenant? le drame a peu d'appas
Pour sa majesté! c'est — qu'elle ne l'aime pas.

ROSENCRANTZ.

Mon cher seigneur, un mot.

HAMLET.

Oh! monsieur, tout unl vre!

ROSENCRANTZ.

Le roi, monsieur...

HAMLET.

Eh! bien?

ROSENCRANTZ.

Nous venons de le suivre.
Il est rentré chez lui tout troublé...

HAMLET.

Par le vin?

ROSENCRANTZ.

Par la colère!

HAMLET.

Alors, je m'emploirais en vain
A guérir sa fureur et l'accroîtrais peut-être.
Allez au médecin, c'est plus prudent.

ROSENCRANTZ.

Cher maître,
Tâchez donc d'ordonner un peu mieux vos discours,
Qui, par brusques écarts, nous échappent toujours.

HAMLET.

Allons, voyons, parlez.

ROSENCRANTZ.

Votre mère, la reine,
M'envoie auprès de vous dans le trouble et la peine.

HAMLET, *cérémonieusement.*

Soyez le bienvenu.

ROSENCRANTZ.

Mais trève de façon!
Ce n'est pas le moment, prince. De la raison!
Répondez avec sens, et je vais tout vous dire;
Sinon, excusez-moi, seigneur, je me retire.

HAMLET.

Monsieur, je ne puis.....

ROSENCRANTZ.

Quoi?

HAMLET.

Répondre sensément,
Je suis un insensé!—Mais, bien certainement,
Je ferai de mon mieux et veux vous satisfaire.
Vous dites donc, monsieur, que la reine ma mère?...

ROSENCRANTZ.

De crainte et de stupeur a le cœur tout saisi.

HAMLET.

Par moi? Fils merveilleux! saisir ma mère ainsi!
Après cette stupeur?...

ROSENCRANTZ.

La reine vous demande
Un moment d'entretien.

HAMLET.

Oh! ma mère commande,
Bien qu'elle soit ma mère. — Où m'attend-elle?

ROSENCRANTZ.

En bas,
Dans sa chambre à coucher.

HAMLET.

Dans sa chambre! oh! non pas!
Car, là, l'époux vivant viendrait peut-être entendre
Ou l'époux mort troubler un entretien si tendre.
Je vais attendre ici ma mère. Est-ce là tout?

ROSENCRANTZ.

Cher prince, vous m'aimiez autrefois, et beaucoup.

HAMLET.

Et je vous aime encore, ou le diable m'emporte!

ROSENCRANTZ.

Eh! bien, mon bon seigneur, quelle peine si forte
Vous égare l'esprit? Ah! nous cacher vos pleurs,
C'est vous ensevelir vivant dans vos douleurs.

HAMLET, *apercevant les joueurs de flûte qui traversent le théâtre.*

Ah! les joueurs de flûte! Allons, qu'on m'en donne une.

ROSENCRANTZ.

Monseigneur, je m'en vais, si je vous importune.

HAMLET.

Non pas!
Lui présentant la flûte.
Voudriez-vous me jouer de ceci?

ROSENCRANTZ.

Je ne puis, monseigneur.

HAMLET.

Je vous en prie, ainsi!

ROSENCRANTZ

Mais je ne puis, vraiment!

HAMLET.

Mais je vous en supplie.

ROSENCRANTZ.

Je ne sais pas jouer de la flûte.

HAMLET.

Folie!
Vous vous trompez!

ROSENCRANTZ.

Seigneur!...

HAMLET.

Bouchez avec vos doigts,
Et découvrez ces trous et soufflez à la fois.
Les sons vont en sortir en musique divine.
Voici la flûte, allez.

ROSENCRANTZ

Vouloir que je devine,
L'air tout entier des sons qu'on ne m'a point appris!

HAMLET.

Ah! je suis donc tombé bien bas dans vos mépris!
Quoi! vous voulez jouer de moi, par Notre-Dame!
Vous voulez pénétrer les secrets de mon âme!
Vous n'avez pas besoin de prendre de leçons
Pour tirer de mon cœur à votre gré des sons,
Et vous feriez vibrer mes passions, sans faute,
De leurs tons les plus bas à la clef la plus haute!
Quand vous ne pouvez pas éveiller sous vos doigts
Le concert endormi dans le fond d'un hautbois!
Ah! ah! vous pensiez donc que, me livrant sans lutte,
On peut plus aisément m'apprendre que la flûte!
Allez! vous aurez beau sur mon âme souffler,
Instrument mal appris, je ne veux pas parler!
Bonjour, monsieur.
Il fait un mouvement pour sortir et rencontre Polonius.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, POLONIUS.

POLONIUS.

Seigneur, votre mère s'informe...

HAMLET, *prenant Polonius et le conduisant à la fenêtre.*

Voyez donc ce nuage : il a presque la forme
D'un chameau, n'est-ce pas?

POLONIUS.

Par la messe, en effet!
Un chameau véritable! un chameau tout à fait!

HAMLET.

On jurerait, d'ici, que c'est une belette.

POLONIUS.

Une belette! oui! la belette est parfaite!

HAMLET.

C'est tout une baleine.

POLONIUS.

Oh! c'est frappant, mon Dieu!
Comme c'est la baleine!

HAMLET

Alors mon cher, adieu.
A Horatio.
Il est des courtisans même pour la folie!
Haut.
Ma mère peut venir.

POLONIUS.

C'est juste, je m'oublie.

Il fait semblant de sortir et revient se cacher derrière la tapisserie.

HAMLET.

A Horatio. *A Rosencrantz.*
J'attends ma mère, ami. Voulez-vous me laisser?
Horatio et Rosencrantz sortent.

SCÈNE V.

HAMLET, *seul.*

J'attends! c'est simple à dire, et terrible à penser!
Voici l'heure propice aux mystères magiques
Où, laissant leur sommeil et leurs lits léthargiques,
Les morts quittent la tombe et les démons l'enfer!
Et, la pitié quittant aussi mon cœur de fer,
Je pourrais maintenant, comme un spectre insensible,
Boire du sang fumant, oser quelque œuvre horrible
A faire reculer le soleil de terreur!
Ma mère va venir! du calme! Et toi, mon cœur,
Reste grand. Le courroux peut enfler ma narine,
Mais l'âme d'un Néron n'est point dans ma poitrine!
Je veux être inflexible, et non dénaturé.
Je montrerai le fer, mais je le retiendrai.
Jouez la comédie, ô ma langue et mon âme!
Mais, quelque amer et dur que s'exhale mon blâme,
Avec quelque fureur que tonne mon discours,
Que la reine, ô mon Dieu! soit ma mère toujours!

SCÈNE VI

HAMLET, LA REINE, POLONIUS, *caché.*

HAMLET.

Vous désiriez me voir; que voulez-vous, ma mère?

LA REINE.

Hamlet, vous offensez gravement votre père.

HAMLET.

Mère! vous offensez mon père gravement.

LA REINE.

Allons donc! c'est un fou qui me répond, vraiment!

HAMLET.

Allez! c'est une impie, à coup sûr, que j'écoute!

LA REINE.

Qu'est-ce à dire?

HAMLET.

Plaît-il?

LA REINE.

Vous oubliez sans doute
Qui je suis! mais je vais envoyer près de vous
Quelqu'un qui vous fera répondre mieux que vous!

Elle fait un mouvement pour s'éloigner. Ham[illegible] chemin.

HAMLET.

Restez! je me souviens, par la croix! au contraire
N'êtes-vous point la reine et la femme du frère
De votre époux? de plus, pour mon malheur, hélas!
Ma mère? répondez.

La retenant malgré elle.

Vous ne bougerez pas!
Vous ne sortirez pas! que je n'aie à votre âme
Offert un miroir sûr où vous pourrez, madame,
La voir dans ses replis les plus secrets

LA REINE, *appelant effrayée.*

A moi!
Veux-tu m'assassiner? Au secours!

POLONIUS, *derrière la tapisserie.*

Holà!
Au secours!

HAMLET, *se retournant et tirant son épée.*

Qu'est-ce donc? un rat!

Il donne de son épée dans la tapisserie.

Mort! Je parie
Un ducat qu'il est mort.

POLONIUS.

Je meurs!

LA REINE.

Quelle furie!
Qu'as-tu fait? ô mon Dieu!

HAMLET.

N'est-ce donc pas le roi?

LA REINE.

Une action sanglante!

HAMLET.

Oui sanglante! et, je croi,
Presque aussi criminelle, au fond, ma bonne mère,
Que de tuer un roi pour épouser son frère!

LA REINE, *épouvantée.*

Tuer un roi!

HAMLET.

Pardieu! c'est bien ce que j'ai dit!

LA REINE.

Hélas!

HAMLET, *soulevant la tapisserie.*

Polonius! ah! je suis bien maudit!
Celle qui portera le poids de ma folie
Sera donc toi toujours, Ophélie! Ophélie! —
Pardonnez-moi ce meurtre, ô Seigneur! ô mon Dieu!
Et toi, pauvre indiscret, fou téméraire, adieu!
Je t'ai pris pour plus grand que toi. Subis ta peine.
De l'affaire d'autrui pourquoi fis-tu la tienne?

Il laisse retomber la tapisserie, remet son épée au fourreau et revient près de sa mère.

Asseyez-vous, madame.

La reine se tord les mains de désespoir.

A moi seul la rigueur!
Ne tordez pas vos mains, je vous tordrai le cœur!
S'il y reste, du moins, quelque fibre sensible,
Si, tout bronzé qu'il soit, il est encore possible
D'y faire pénétrer quelque bon sentiment.

LA REINE.

Pour que ta voix me parle, Hamlet, si rudement,
Qu'ai-je donc fait? voyons!

HAMLET.

Vous l'ignorez, madame?
Ah! vous avez commis une action infâme!
Une lâche action qui change avec noirceur
Les vœux du mariage en serments de joueur!
Qui détache du front de tout amour sincère
Sa couronne de fleurs, pour y mettre un ulcère!
Une action qui fait le monde plein d'horreur!
Aussi, voyez, le ciel s'enflamme de fureur,
Et l'air, tout attristé d'une action si sombre,
Est, comme au dernier jour, chargé de brume et d'ombre!

LA REINE.

O malheur! quels sont donc ces crimes, répondez,
Que vous voulez punir?

HAMLET, *se levant.*

Ah! vous le demandez!

Lui montrant deux portraits.

Voyez ces deux tableaux, — les portraits de deux frères.
Voyez ce beau visage où tous les dons contraires
Pour un type idéal sont mêlés par les dieux!
Apollon a prêté ses longs cheveux soyeux,
Jupiter son beau front, Mars son œil qui menace,
Dans ce noble maintien Mercure a mis sa grâce,
Quand aux cimes des monts glisse son vol si doux!

Or, cet homme parfait, il était votre époux!
Montrant le second portrait.
Cet autre est votre époux! C'est l'épi, dans la gerbe,
Par la nielle gâté, gâtant l'épi superbe.
Vous n'aviez donc pas d'yeux, que vous avez quitté
Pour le fangeux marais le sommet enchanté?
Ah! vous n'aviez pas d'yeux! et votre aveugle rage
N'était pas de l'amour; car enfin, à votre âge,
L'ardeur du sang se calme et cède à la raison!
Mais la raison peut-elle, en aucune façon,
Conseiller de tomber de cet homme à cet autre?
Vous vivez! votre pouls bat ainsi que le nôtre!
Donc, vous devez sentir! mais votre sentiment
Était paralysé, madame, assurément!
Est-il transport si sourd, si stupide inconstance,
Que ne frappe d'abord une telle distance?
Quel démon vous trompait et vous cachait les cieux?
Les yeux sans le toucher, le toucher sans les yeux,
L'oreille sans les mains, l'odorat sans l'ouïe,
Tout sens, même altéré, de l'erreur inouïe
Averti sur-le-champ, ne s'y fût pas mépris.
Honte! ne sais-tu plus rougir sous le mépris!
O bûchers de l'enfer! si vos feux éphémères
Montent brûler ainsi les veines de nos mères,
Aux cœurs de leurs enfants la vertu par lambeau!
Se fondra, cire ardente, à son propre flambeau;
La jeune passion ne sera plus honteuse,
La raison aux désirs sert bien d'entremetteuse!

LA REINE.

Hamlet! tais-toi! tu fais que mon regard profond
Se tourne vers mon âme, et que j'y vois au fond
Des taches de péché noires et gangrenées
Que n'effaceraient pas des centaines d'années!

HAMLET.

Et le tout pour chercher des plaisirs monstrueux
Dans l'impure sueur d'un lit incestueux! —
Qu'est-ce que votre époux? un valet misérable,
L'exécrable Caïn d'un Abel adorable!
Un roi de carnaval! qui filouta la loi
Et le pouvoir! Un jour, la couronne de roi
Se trouve sous sa main, le traître la décroche
Et, larron sans pudeur, la fourre dans sa poche!

LA REINE.

Assez! assez!

HAMLET.

Un roi de pièces et haillons!
L'Ombre apparaît visible pour Hamlet seul.
Sauvez-moi! cachez-moi! célestes légions!
C'est lui!

LA REINE.

Qui? lui!

HAMLET, *au spectre.*

Voyons! que voulez-vous, chère Ombre?

LA REINE.

Mon fils est fou! malheur!

HAMLET.

Oui, mes lenteurs sans nombre
Vous irritent, le temps passe, l'émotion
S'éteint! je remets trop la sinistre action
Que vous m'avez prescrite? est-ce cela, mon père?

L'OMBRE.

Oui. Souviens-toi. Tu vas te souvenir, j'espère!
Je viens pour réveiller ta volonté qui dort.
Mais vois ta mère, Hamlet, tremblante de remord
Oh! mets-toi donc entre elle et sa terreur de femme!
Car l'amour de ma vie anime encor mon âme.
Parle-lui, cher Hamlet.

HAMLET, *à la reine.*

Madame! qu'avez-vous?

LA REINE.

Oh! je vous le demande à vous-même, à genoux.
D'un avide regard pourquoi sonder l'espace?
Pourquoi parler, répondre à la brise qui passe?
Ton âme par tes yeux hagards semble jaillir,
Et, soldats endormis qu'un cri fait tressaillir,
Tes cheveux, frissonnant d'un souffle de tempête,
Se dressent animés et vivants sur ta tête! —
Bien-aimé, verse au feu bouillant de ton courroux
La froide patience. — Oh! que regardez-vous?

HAMLET.

Lui! lui! c'est effrayant! voyez comme il est pâle!
Son aspect douloureux sur sa cause fatale
Ferait pleurer le marbre.
A l'Ombre.
Oh! ne regarde pas!
La plainte de tes yeux affaiblirait mon bras,
Et, le corps défaillant, l'âme pleine d'alarmes,
Peut-être, au lieu de sang je verserais des larmes.

LA REINE.

Mais à qui parlez-vous?

HAMLET.

Là! ne voyez-vous rien?

LA REINE.

Non! les objets présents, pourtant, je les vois bien!

HAMLET, *suivant l'Ombre qui traverse le théâtre.*

Et n'entendez-vous rien?

LA REINE.

Non, rien que ta parole.

HAMLET.

Mais regardez donc là! Voyez! triste, il s'envole!
C'est mon père.

LA REINE.

Ah!

HAMLET.

Vêtu comme de son vivant!
Sous le portail! tenez! encor! Plus rien : du vent!

LA REINE.

Imaginations que la fièvre t'inspire!
Fantômes imposteurs qu'évoque le délire!

HAMLET.

Le délire, madame? Ah! que votre terreur
N'aille pas s'abuser de cette douce erreur
Que mon délire parle! oh! non, c'est votre crime!
Gardez que ce vain baume, ô mère, n'envenime
Votre mal qu'au dehors il cicatriserait
Tandis que la grangrène en dedans vous mordrait.

LA REINE.

Tu déchires mon cœur!

HAMLET.

Jetez en donc la fange,
Et n'en gardez que l'or! Plus de démon dans l'ange!
Dès cette nuit, fuyez votre époux,—votre affront!
La vertu manque au cœur, qu'on l'ait du moins au front
Sur ce, madame, adieu! Quand vous serez bénie,
Vous pourrez me bénir.
Montrant Polonius.
Pour ce pauvre génie,
Je sens là des remords... Mais le ciel aujourd'hui

A voulu nous punir, lui par moi, moi par lui :
Car je suis du grand juge instrument et victime.
—Je me charge du corps, et répondrai du crime.
Et vous, madame, vous, de ce soir à demain,
Pour un autre priez... La mort est en chemin!

ACTE QUATRIEME.

PREMIERE PARTIE.

Le décor du second acte.

SCÈNE I.

LE ROI, *méditant; plus tard,* HAMLET.

LE ROI.

Polonius tué!... Pourtant qu'avait-il fait?
Cette mort me rappelle encore mon forfait,
Mon horrible forfait ! vapeur noire, empestée,
Qui monte jusqu'au ciel! Ma vie ensanglantée,
Sous l'anathème ancien du premier meurtrier
Sanglotte et se débat... Si je pouvais prier!...
Non! mon crime est trop lourd, mon âme trop débile!
Comme entre deux devoirs je m'arrête immobile :
Par lequel commencer ? et rien n'est accompli.
— Mais quoi! l'homme a le crime, et le Seigneur l'oubli!
Ma main du sang d'Abel serait encor plus noire
Que le pardon divin, rosée expiatoire,
Lui rendrait la blancheur de la neige des champs.
Quand Dieu serait-il bon si nous n'étions méchants?
Qu'est-ce que la prière? un appui dans la lutte,
Qui soutient au combat, relève après la chute.
Relevons donc ensemble et mon cœur et mes yeux!
— Oui, mais avec quels mots vais-je parler aux cieux?
» Pardonnez-moi mon meurtre affreux! » C'est impossible!
J'ai dans mes mains le prix de ce meurtre terrible,
Cette femme, le sceptre, et la grandeur des rois
Quoi! jouir du pardon et du crime à la fois?
Folie! Au poids de l'or, en ce monde, le crime
Achète la justice, et le juge a la prime
Des profits du coupable. Oui, mais payez donc Dieu !
Quand la vérité parle, osez mentir un peu!
Lorsque vos actions vous regardent en face,
Essayez de nier! non! il faut crier grâce!
Suis-je donc dans l'abîme enfoncé trop avant?
Anges du ciel, voyez, je suis encor vivant!
Essayez! sauvez-moi! Fléchis, genou rebelle!
Cœur aux fibres d'acier, sois plus tendre et plus frêle
Que le cœur palpitant d'un enfant nouveau né!
Et tout peut aller bien!

Il s'agenouille au prie-Dieu. — Entre Hamlet.

HAMLET, *apercevant le roi, — avec plus de terreur que de joie.*

Quel moment m'est donné!
Il prie, et je dois tout accomplir!

Longue lutte intérieure. Il tire à demi son épée, puis la laisse retomber au fourreau pour essuyer de sa main la sueur froide de son front, tire enfin brusquement son épée et s'appuie dessus chancelant, fait deux pas vers le roi, puis s'arrête, fait encore un pas et s'arrête encore, illuminé par une réflexion soudaine.

Mais, j'y pense!
Il irait droit au ciel! et je le récompense
Au lieu de le punir! Voyons: un scélérat
Assassine mon père, et moi, moi, fils ingrat!
J'envoie au sein de Dieu le maudit! Ma vengeance
Est alors amitié, ma colère indulgence!
Mon père est mort sans prêtre; un grave jugement
Pèse à présent sur lui : serait-ce un châtiment
Pour son lâche assassin, que d'immoler l'infâme
Quand, prêt pour le voyage, il épure son âme?...
— Non! non! rentre au fourreau, mon épée, et tous deux
Attendons, pour frapper un coup moins hasardeux.
Et quand nous le verrons dans un accès de rage,
Ivre, au jeu, répandant le blasphème et l'outrage,
Quand il sera coupable, et non pas repentant,
Alors qu'il commettra quelque crime éclatant
Qui lui ferme à jamais le chemin de la grâce...
Frappons! frappons! afin que son talon menace
Les cieux, quand le damné, que son ange aura fui,
Tombera dans l'enfer moins noir encor que lui!
— Allons errer encor! Toi, ta prière impie
Retarde peu ta mort que le démon épie!

Il sort.

LE ROI, *se relevant.*

Les mots montent dans l'air, la pensée est en bas...
Et les mots sans pensée à Dieu n'arrivent pas!

SCENE II.

LE ROI, LA REINE, *puis,* MARCELLUS.

LA REINE, *entrant troublée.*

Sire! l'avez-vous vu?

LE ROI.

Qui?

LA REINE.

Dans le moment même,
Mon fils était ici!

LE ROI, *effrayé.*

Pour quel dessein extrême?

LA REINE.

Dieu seul le sait! Hamlet, depuis hier au soir
Que ce meurtre fatal pèse à son désespoir,
Se cache. Horatio, cherche en vain à le joindre.
On l'a revu, — le jour ne faisait que poindre,
Sur le bord de la mer, puis, pendant le convoi,
Près de l'église. Et là, dans l'instant, devant moi,
C'est bien lui qui passait, muet, rapide et sombre!
J'ai voulu l'appeler, il s'est enfui dans l'ombre!
Ah! protégez-le, sire!

LE ROI.

Oui, mais veillons sur lui!
Hier, si j'eusse été là, j'étais mort. Aujourd'hui,
Hamlet met en péril ma couronne et ma vie.
Son crime, c'est à nous que l'impute l'envie!
Et Laërte, en tous lieux, va criant contre moi.

LA REINE.

Mon fils!

LE ROI.

Rassurez-vous cependant.

A Marcellus qui entre

Ah! c'est toi,
Marcellus, que veux-tu?

MARCELLUS.

C'est la pauvre Ophélie,
Sire, qui veut entrer.

LE ROI.

Qu'elle entre.

MARCELLUS, *après une fausse sortie.*

Mais j'oublie...
Son père et son amour en un seul jour perdus,
Ont sans doute troublé ses esprits éperdus:

Nous cherchons vainement un sens à sa parole,
Et ses yeux égarés...

LA REINE.

Malheur elle aussi, folle!

LE ROI.

Mais de quoi parle-t-elle?

MARCELLUS.

Oh! de son père mort,
Des hommes tous méchants, — plus méchants que le sort.
Elle frappe son cœur, sanglotte, puis s'irrite,
Dit sérieusement des paroles sans suite,
Tient d'étranges discours, qui pourtant font rêver
Et qu'avec la pensée on tâche d'achever.
Ses gestes, ses regards prêtent à ses mots vagues
Le sens mystérieux du nuage et des vagues.
On sent vivre et penser son rêve ténébreux,
Car on le sent souffrir, — souffrir d'un mal affreux.

LE ROI.

Amenez-la-nous donc. — Ses paroles obscures
Feraient faire aux méchants d'affreuses conjectures.

Marcellus sort et rentre immédiatement avec Ophélie.

SCÈNE III.

LE ROI, LA REINE, OPHÉLIE, MARCELLUS.

OPHÉLIE, *entrant, les cheveux et les vêtements en désordre.*

La belle majesté du Danemark?...

LA REINE.

Eh! bien?
Qu'avez vous, chère enfant?

OPHÉLIE, *chantant.*

L'amour sincère, à quels gages
Le reconnaîtrai-je donc?
A-t-il sandales, bourdon,
Et chapeau de coquillages?

LA REINE.

Mais elle ne dit rien,
Hélas! votre chanson!

OPHÉLIE.

Comment? je vous supplie,
Écoutez :

Mort en sa jeune saison,
On l'a mis au cimetière :
A sa tête est une pierre,
A ses pieds un vert gazon.

Oh! oh! Dieu!

LA REINE.

Voyons, chère Ophélie!

OPHÉLIE.

Écoutez, écoutez :

Son linceul blanc comme neige
Était parsemé de fleurs,
Qu'arrosaient avec des pleurs
Les vrais amants du cortége.

LE ROI.

Oh! qu'est-ce que ceci?
A Ophélie.
Comment vous trouvez-vous, madame?

OPHÉLIE.

Bien, merci!
Que le Seigneur vous garde! On dit que la chouette
Était fille, autrefois, d'un boulanger. Pauvrette!
Hélas! je reconnais aujourd'hui mon chemin,
Mais qui pourra me dire où je serai demain?
Pauvre, pauvre vieillard!

LA REINE.

Elle pense à son père.

OPHÉLIE.

Nous n'allons plus parler de tout cela, j'espère!
Le sens caché? mon Dieu! je vais vous l'aplanir!

Voici le matin
De Saint-Valentin,
Et je viens, mutine,
Vous dire bonjour,
Pour être en ce jour
Votre Valentine!

LA REINE.

Pauvre enfant!

OPHÉLIE.

Encore un, et puis je vais finir?

Bel ange adoré,
Je t'épouserai,
Disiez-vous naguère.
Oui, mais, entre nous,
L'amant à l'époux
Fait trop peur, ma chère.

Un officier entre et remet une dépêche au roi.

LE ROI, *lisant la dépêche.*

Une émeute!... Oh! que faire?

OPHÉLIE.

Attendez : tout-à-l'heure
Cela s'arrangera. — Mais, malgré moi, je pleure,
En songeant qu'ils l'ont mis en terre, tout transi!
Mon frère le saura, c'est trop juste. — Merci!
Ma voiture? — Bonsoir. — Bonsoir, ma chère dame!

Elle sort en fredonnant.

LA REINE, *à Marcellus.*

Surveillez-la de près, en grâce, la pauvre âme!

Sort Ophélie, suivie de Marcellus.

SCÈNE IV.

LE ROI, LA REINE, *puis*, MARCELLUS.

LE ROI.

Elle a perdu son père, et c'est l'affreux poison
D'une amère douleur qui lui prend sa raison.
Gertrude, les malheurs marchent toujours par troupe :
Polonius tué, le peuple qui se groupe
Autour des malveillants, et murmure tout bas,
Votre fils qui se cache et qu'on ne trouve pas,
Ophélie insensée et dont l'âme abattue
Ne laisse en s'égarant qu'une belle statue...
Enfin, pour dernier coup qui les égale tous,
Laërte furieux, révolté contre nous!
— Ce billet me l'apprend, — et que la calomnie
A sans peine excité son turbulent génie...
Un seul de ces fléaux pourrait donner la mort,
Et tous vont nous briser sous leur commun effort!

Rumeurs au dehors.

LA REINE.

Mon Dieu! quel est ce bruit?

LE ROI.

Holà! quelqu'un! mes gardes!
Qu'on défende la porte! allons! les hallebardes!

MARCELLUS, *entrant précipitamment.*

Oh! fuyez, monseigneur! l'océan courroucé
N'engloutit pas ses bords d'un flot plus insensé,
Que le jeune Laërte, en sa fureur rebelle,
Ne renverse là-bas votre garde fidèle!
La foule voit en lui déjà son souverain.
Le monde est né d'hier! plus de lois! plus de frein!
D'histoire! de passé! La populace crie :
Prenons pour roi Laerte! et, dans leur barbarie,
, jetant leurs bonnets, d'applaudir sans effroi,

Et de vociférer : — vive Laërte roi !

Cris plus rapprochés.

LE ROI.

Danois ingrats ! voyez comme leur meute aboie,
Dans un joyeux élan, sur une fausse voie !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LAERTE, PEUPLE.

LAERTE, *l'épée à la main.*

Le voilà donc ce roi !

au peuple.

Restez en dehors, tous !

LE PEUPLE.

Non ! entrons !

LAERTE.

Mes amis, de grâce, laissez-nous !

LE PEUPLE.

Faisons comme il le dit !

LAERTE.

Merci ! gardez les portes !

au roi :

Infâme roi ! rends-moi mon père !

LA REINE.

Oh ! tu t'emportes,
Bon Laerte ! du calme, allons !

LAERTE.

Du calme ! eh ! quoi ?
Une goutte de sang qui serait calme en moi
M'appellerait bâtard et flétrirait ma mère !

LE ROI.

Tu regretteras l'heure où ta révolte amère
Contre ton souverain se dresse impudemment.

LA REINE.

Mon Dieu !

LE ROI, *à la reine.*

Ne craignez rien ! un divin sacrement
Marque les rois au front et sait forcer le traître
A détourner les yeux en offensant son maître.
Laerte, d'où te vient ce furieux transport ?

A la reine.

Laissez faire !

LAERTE.

Je veux, moi, mon père !

LE ROI.

Il est mort.

LA REINE.

Mais ce n'est pas le roi !

LE ROI, *à la reine.*

Paix ! qu'il parle, s'il l'ose !

LAERTE.

Mais comment est-il mort ? croit-on que rien m'impose ?
Au diable les serments et la fidélité !
Aux enfers le devoir, la foi, la loyauté !
Le dernier jour, ce monde et l'autre, peu m'importe !
Que je venge mon père, et que Satan m'emporte !

LA REINE.

Qui pourrait arrêter ce délire pervers ?

LAERTE.

Ma seule volonté, mais non pas l'univers !

LE ROI.

Parce que vous voulez, Laerte, en votre rage,
Punir un meurtrier, — faut-il, comme l'orage,
Balayer devant vous, fils pieux à demi,
Innocent et coupable, ami comme ennemi ?

LAERTE.

Rien que ses ennemis !

LE ROI.

Voulez-vous les connaître,
Laerte ?

LAERTE.

A ses amis tout mon sang, tout mon être !

LE ROI.

Eh bien ? donc, ses amis, c'est la reine, c'est moi.
Et son seul ennemi, — c'était Hamlet !

LAERTE.

Eh ! quoi ?
Est-il possible ? Hamlet, l'assassin de mon père !

LE ROI.

Pourquoi se cache-t-il ? demandez à sa mère !

LA REINE.

Hélas ! hélas ! c'est vrai. Mais il est insensé !
Vous le savez, monsieur.

LAERTE.

Moi ! tout ce que je sai,
C'est que mon père est mort, c'est qu'une main fatale
Trancha...

Apercevant Ophélie qui entre.

Ma sœur ! ma sœur ! mon Dieu ! comme elle est pâle !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, OPHÉLIE, *bizarrement coiffée de fleurs et de pailles entrelacées.*

OPHÉLIE, *à son frère sans le reconnaître.*

Bonjour, prince.

LAERTE.

Elle est folle ! — O mes pleurs enflammés,
Dévorez le regard dans mes yeux consumés !
Oh ! va ! je leur ferai payer cher ta folie,
Ma sœur, rose de mai ! bonne et tendre Ophélie !
Mon Dieu ! vous laissez donc s'éteindre au même vent
Le souffle du vieillard et l'esprit de l'enfant !
L'âme qu'un amour pur exalte d'heure en heure
Laisse à l'objet aimé sa moitié la meilleure.

OPHÉLIE, *chantant.*

On l'enterra sans voiler son front pâle !
Hélas ! hélas ! trois fois hélas !
Et tous les cœurs pleurent sa mort fatale...

Adieu, mon tourtereau !

LAERTE.

Non, toute ta raison
Ne m'animerait pas contre la trahison
Autant que ce délire !

OPHÉLIE.

Eh ! chantons ! on commence.

En bas ! qu'on le porte en bas !
Hélas ! hélas ! trois fois hélas !

Un refrain bien trouvé, certes ! c'est la romance
Du méchant intendant qui, sans pitié, vola
La fille de son maître.

LAERTE.

Oh ! oui, tous ces riens là
En disent cent fois plus que des choses sensées !

OPHÉLIE, *distribuant ses fleurs.*

Pense à moi doux ami ! tiens, voici des pensées !
Et puis, du romarin, la fleur du souvenir !
Séparés, son parfum saura nous réunir !

LAERTE.

Son cœur rappelle encor sa raison disparue

OPHÉLIE, *à la reine.*

Partageons entre nous, madame, cette ruë :
Pour vous herbe de grâce, herbe de pleurs pour moi!
Voici de l'ancolie, et du fenouil, je croi,
Et puis encor, tenez, de blanches pâquerettes.
Je voulais vous donner aussi des violettes,
Mais toutes ont péri tristement, tristement,
Lorsque mon père est mort,—mort, dit-on, saintement!
Elle chante à genoux.

Le bon petit Robin,
Il fait toute ma joie!

LAERTE.

Tristesse, passion, rêverie, enfer même,
Tout en elle devient grâce et charme suprême!

OPHÉLIE.

Ses cheveux blancs comme la neige
Egalaient en douceur le lin!
J'ai vu le noir cortége.
Hélas ! que Dieu protége
Le mort et l'enfant orphelin!

Ainsi que tout chrétien, — c'est là mon dernier vœu!
Le ciel soit avec vous!
Elle sort; sur un signe du roi, la reine la suit.

SCENE VII.

LE ROI, LAERTE.

LAERTE.

Vous le voyez, mon Dieu!
Il faut que je la venge! et cet Hamlet se cache!
Où trouver l'assassin, le meurtrier, le lâche?
La moitié de mes jours, pour l'avoir là vivant!

LE ROI.

Ah! que ne veniez-vous une heure auparavant

LAERTE.

Un tel crime ne peut, pour nous et pour vous-même,
Demeurer impuni, pourtant!

LE ROI.

Sa mère l'aime
Et ne vit qu'en son fils! et, je ne sais pourquoi,
Mais, malheur ou vertu, je vis en elle, moi!
L'étoile ne se meut qu'en sa sphère, et mon âme
Ne respire, ne sent, ne vit qu'en cette femme!
Puis, le peuple eut toujours Hamlet pour favori
Et ne veut pas qu'on touche à son prince chéri.
Il changerait ses fers en guirlandes de fête,
Et ma flèche, impuissante au vent de la tempête,
A mon but de vengeance au lieu d'aller toucher,
Retournerait vers l'arc et percerait l'archer

LAERTE.

Mais moi, mon père est mort! mais moi, ma sœur est folle!
Ma sœur qui, dès ce monde, avait une auréole!

LE ROI.

Laërte, — un bon conseil, qui, si tu le suivais...

LAERTE.

Vous n'allez pas, au moins, me conseiller la paix!

LE ROI.

Non, sois tranquille! guerre!

LAERTE.

Oh! oui, guerre mortelle!

LE ROI.

Si je trouve un moyen?... — ta vengeance fidèle,
N'est-ce pas? et ne craint ni délai, ni retard! —
Si je trouve un moyen de frapper sans hasard?...

LAERTE.

Oh! dites!

LE ROI.

...D'amener sous tes coups la victime,
Sans que nul dans sa mort puisse trouver un crime.

LAERTE.

Soyez la tête! allez! mais que je sois le bras!
Que je sois le poignard!

LE ROI.

Eh bien ! tu le seras!
— Laërte! on vous vantait, pendant votre voyage,
En présence d'Hamlet, d'un talent de votre âge
Où l'on vous disait maître, et ce mince agrément
A rendu plus jaloux le prince, assurément!
Que tous vos autres dons, — tant la jeunesse est folle!

LAERTE.

Ce talent, quel est-il?

LE ROI.

Rien qu'un ruban frivole
Au chapeau d'un jeune homme, et qui lui sied pourtant!
Que notre habit soit sombre et le vôtre éclatant!
Nous portons le cilice, et vous portez la soie,
Vous, l'espérance, et nous, le deuil de notre joie. —
Nous avions un seigneur normand, le dernier mois;
Comment le nommait-on déjà? Lamond, je crois.
Sa mémoire de vous était tout occupée,
Mais, surtout, il vantait à votre adresse à l'épée.
Vous feriez un assaut merveilleux entre tous,
S'il s'offrait un rival un peu digne de vous,
Assurait-il. Mais bah! les escrimeurs de France,
Devant vous sur-le-champ perdant tout assurance,
N'avaient plus ni sang-froid, ni ruse, ni coup d'œil!
Et, là dessus, Hamlet, dans son jaloux orgueil,
N'eut plus, de ce moment, de souhaits et d'alarmes
Que sur votre retour, pour faire un assaut d'armes!
— Eh! bien? Laërte?...

LAERTE.

Eh! bien?

LE ROI, *brusquement après une pause.*

Aimiez-vous tendrement
Votre père? voyons! ou votre accablement
Est-il joué?

LAERTE.

Joué! vous raillez, je l'espère!

LE ROI.

Que feriez-vous donc bien pour venger votre père?

LAERTE.

Ce que je ferais?

LE ROI.

Oui.

LAERTE.

J'irais du coup mortel
Percer son assassin, — fût-ce au pied de l'autel!

LE ROI.

Bien! le lieu saint convient au meurtre expiatoire!
— Mais tenez, cher ami, si vous voulez m'en croire,
Laissez-moi tout mener, à compter d'aujourd'hui.
Quand Hamlet reviendra, nous ferons devant lui
Vanter votre talent, et rappeler l'estime
Où vous tient ce Français à l'endroit de l'escrime.
Nous amènerons bien un assaut, des paris!
Hamlet, jeune, pour qui la vie a peu de prix,
Généreux, confiant, ne va pas prendre garde
Au fleuret qu'on lui donne, et l'on peut par mégarde, —

Vous présenter, à vous, un fer non émoussé...
Alors, vous comprenez? un coup bien adressé,
Et vous êtes payé du sang de votre père!
Qu'en dites-vous?

LAERTE.

Je dis: — je suis prêt à tout faire!

LE ROI.

Bien! — Je sais un poison, pour plus de sûreté,
Où l'on pourra tremper ce fer démoucheté;
Et l'étrange vertu de la liqueur est telle
Qu'une simple piqûre est la mort avec elle!

LAERTE.

Tout est bon à ma rage!

LE ROI.

Il faudrait agencer
Quelque arrière projet qui viendrait remplacer
Notre premier essai, s'il nous manquait en route.

Réfléchissant.

Un moment! attendez! oui, c'est cela! sans doute!
On engage sur vous des paris importants...
J'y suis! Quand vous serez échauffés, haletants,
Poussez-le-moi ferme! Hamlet, la chose est sûre,
Va demander à boire... et, si quelque blessure
l'a déjà frappé, l'eau qu'on lui versera,
fût-il qu'y egoûter, nous en délivrera.

Apercevant la reine qui entre éplorée.

reine!

SCENE VIII.

LES MÊMES, LA REINE.

LE ROI.

Oh! qu'est-ce encor?

LA REINE.

Mon âme est foudroyée
Par un nouveau malheur! Ophélie — est noyée.

LAERTE.

Qui? ma sœur! noyée! où?

LA REINE.

Dans le prochain ruisseau,
Un vieux saule en rêvant mire au cristal de l'eau
Ses rameaux éplorés aux teintes monotones.
C'est là qu'ayant tressé de bizarres couronnes,
Elle voulut suspendre au feuillage plôyé
Son trophée odorant... Mais sous son petit pié
Une branche se brise, et la pauvre enfant tombe,
Avec toutes ses fleurs, au noir ruisseau, sa tombe! —
— Et, d'abord, ses habits étalés et flottants
La soutiennent sur l'eau pendant quelques instants.
On aurait dit de loin une blanche naïade.
Riante, elle chantait des fragments de ballade,
Frappait l'onde en jouant, sans souci du danger,
Et, comme un cygne, calme, elle semblait nager.
Mais ce ne fut pas long! car l'eau trempait sa robe,
Et la pauvre petite au ciel bleu se dérobe,
Et la vague, éteignant sa vie et son accord,
De sa douce chanson l'entraîne dans la mort!

LAERTE.

Morte! ô Dieu! mon pauvre ange! oh! mais c'est qu'elle [emporte
Mon espoir et ma vie! elle est morte! elle est morte!

LE ROI, *bas.*

Morte aussi par Hamlet!

LAERTE.

Par Hamlet! mais je veux
Que ce bras, d'un seul coup, les venge tous les deux!

DEUXIEME PARTIE.

Un cimetière.

SCENE I.

DEUX FOSSOYEURS, *creusant une fosse.*

PREMIER FOSSOYEUR.

Peut-on en terre sainte enterrer sans blasphème
Celle qui va chercher son salut d'elle-même?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Le *coroner* l'a dit; toi, creuse en attendant!

PREMIER FOSSOYEUR.

Elle s'est donc noyée à son corps défendant?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

La loi l'a reconnu.

PREMIER FOSSOYEUR.

La raison le réprouve

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Tu crois au suicide?

PREMIER FOSSOYEUR.

Et, de plus, je le prouve.
Se noyer est un acte, on le peut établir;
Or, l'acte a trois degrés: agir, faire, accomplir.
Ergò, c'est à dessein que se noya la belle!

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Mais, mon bon fossoyeur....

PREMIER FOSSOYEUR.

O la tête rebelle!
Permets. Voici l'eau, bien! voilà l'homme, très-bien!
Si l'homme va dans l'eau se noyer comme un chien,
C'est lui qui s'est noyé, mon cher, il a beau dire!
Mais si c'est l'eau qui vient chercher l'homme et l'attire
Alors, il ne s'est pas noyé lui-même.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Et moi
Je te dis qu'aujourd'hui l'on torture la loi:
Maintenant, veux-tu voir au fond de ce mystère?
C'est qu'elle est de noblesse! et sans honte on l'enterre
En un lieu consacré.

PREMIER FOSSOYEUR.

Oui, tout est pour le rang!
Et l'on ne pourra pas, parce qu'on n'est pas grand,
Se pendre ou se noyer! On est chrétien, en somme!
Viens, ma pioche, c'est toi qui fais le gentilhomme!
Le premier gentilhomme était un jardinier.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Un jardinier!

PREMIER FOSSOYEUR.

Adam! — tu ne pourras nier
Qu'il ne soit notre tige à tous tant que nous sommes?
Or, quelle arme portait ce grand-père des hommes?
Une pioche.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

C'est juste.

PREMIER FOSSOYEUR.

Une autre question.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Laquelle?

PREMIER FOSSOYEUR.

Écoute bien. Quelle habitation
Dure plus qu'un vaisseau? — qu'un palais?

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Beaux mystères !
Un gibet! Il survit à mille locataires.

PREMIER FOSSOYEUR.

Je vois que le gibet te va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Sot animal !

PREMIER FOSSOYEUR.

Sans doute, le gibet est pour ceux qui font mal !
Et toi, tu faisais mal, et je m'en formalise !
En disant qu'un gibet dure plus qu'une église.
Or, le gibet te va.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Donc, la solution ?...

PREMIER FOSSOYEUR.

Est autre.

DEUXIÈME FOSSEYEUR

Tu disais : quelle habitation
Dure le plus longtemps ?

PREMIER FOSSEYEUR.

Oui, trouve la réponse.
J'écoute.

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

M'y voilà ! c'est...

PREMIER FOSSEYEUR.

C'est ?...

DEUXIÈME FOSSOYEUR.

Bah ! j'y renonce !

PREMIER FOSSEYEUR.

Va ! ne tourmente pas ton cerveau sans motif !
A quoi servent les coups lorsque l'âne est rétif ?
Désormais, sans te perdre en une route fausse,
Dis : le plus sûr abri c'est notre œuvre, — une fosse !
Le jugement dernier doit seul en voir la fin ! —
Et va moi, là-dessus, chercher un coup de vin !

Le deuxième fossoyeur sort. Hamlet et Horatio entrent.

SCENE II.

HAMLET, HORATIO, PREMIER FOSSOYEUR.

PREMIER FOSSOYEUR, *chantant.*

O femme au cœur rebelle,
Alors que tu m'aimais,
Tu me disais, ma belle,
Je veux t'être fidèle.
Fidèle à tout jamais.

HAMLET.

A-t-il le sentiment de ce qu'il fait, ce drôle,
Ou ce triste métier pour lui n'est-il qu'un rôle ?
Vois donc, Horatio, ce joyeux fossoyeur !
Parmi ces morts connus il marche sans frayeur
Et chante, insoucieux, lui près de qui tout tombe !
Une chanson d'amour en creusant une tombe.

HORATIO.

L'état qu'il fait toujours sur lui n'a plus d'effet.

HAMLET.

C'est vrai : la main oisive a le tact plus parfait.

PREMIER FOSSOYEUR, *chantant.*

J'ai tenu ma parole,
Ainsi qu'au premier jour.
Mais toi, femme frivole,
Comme l'oiseau s'envole,
Tu quittas mon amour.

Il déterre un crâne.

HAMLET.

Ce crâne eut une langue, et qui chantait de même!
On le roule à présent, sans qu'il crie au blasphême,
Tout comme si c'était l'occiput de Caïn.
Le crâne que du pied mène ce vil coquin
Appartenait peut-être à quelque politique,
Qui jadis mena Dieu d'un doigt diplomatique.
N'est-ce pas fort possible ?

HORATIO.

Oui, sans doute, seigneur !

HAMLET

Ou bien c'était le chef d'un maître flagorneur,
D'un courtisan expert, à l'échine flexible,
Dont le front sans rougeur, aux dégoûts insensible,
Était toujours riant, pourvu que monseigneur
De lui pendre un cordon au cou lui fît l'honneur.
Qu'en dit mon philosophe ?

HORATIO.

Eh ! que cela peut être.

HAMLET.

Maintenant, monseigneur Ver de Terre est le maître
De ce museau rongé, pauvre débris railleur
Qu'avec un fer brutal caresse un fossoyeur !
Changement et leçon ! Les jours, les mois, par mille
Formaient ces os... pourquoi ? pour faire un jeu de quille !
Je sens, en y songeant, frémir mes os, à moi !

LE FOSSOYEUR, *chantant.*

Mais la mort inféconde
Qu'on ne peut détourner,
M'a pris faisant sa ronde,
Et m'a dans l'autre monde
Envoyé promener.

Il déterre uu autre crâne.

HAMLET.

Un crâne encor ! Serait-ce à quelque homme de loi ?
Et pourquoi pas ? Où sont maintenant ses finesses,
Ses clauses, ses détours et ses délicatesses ?
Avec un outil sale il se laisse cogner
Par un vilain rustaud sans le faire assigner,
Tant il est pacifique ! — Hélas ! on le déterre,
Et peut-être c'était un gros propriétaire,
Avec titres, garants, droits, cautionnements,
Hypothèques !.. La fin de ses accroissements
Et de ses sûretés, c'est d'avoir, en échange
D'un bel et bon cerveau, de belle et bonne fange.

Au fossoyeur.

Combien peut-on rester en terre sans pourrir ?

LE FOSSOYEUR.

Si l'on n'est pas pourri, dam ! avant de mourir...
— Nos carcasses, monsieur, sont parfois gangrenées ! —
Un corps peut vous durer de trois à neuf années.
Par exemple, un tanneur se conserve neuf ans.

HAMLET.

Un tanneur ! et pourquoi dure-t-il plus longtemps ?

LE FOSSOYEUR.

Sa peau, par son travail rendue imperméable,
Ne prend pas l'eau du tout, et rien n'est détestable
Comme l'eau, voyez-vous, pour nos maudits corps morts
Celui-ci, qu'en bêchant, voyez, j'ai mis dehors,
Est là depuis vingt ans, et plus.

HAMLET.

A qui ce crâne ?

LE FOSSOYEUR.

Devinez ! au plus fou des fous !

HAMLET.

Que Dieu me damne,
Si je puis deviner !

LE FOSSOYEUR.

L'extravagant maudit !
Sur ma tête, un beau jour, monsieur, il répandit
Tout un flacon de vin du Rhin ! C'est la caboche
D'Yorick, fou du roi, qui joue avec ma pioche.

HAMLET, *ramassant le crâne.*

Cela?

LE FOSSOYEUR.

Certainement.

HAMLET.

Pauvre Yorick ! hélas !
Je l'ai connu ! rieur, toujours prêt, jamais las !
Un esprit si fertile ! une verve si drôle !
Il m'a plus de cent fois porté sur son épaule,
Et sa vue à présent me fait bondir le cœur !
Où donc est cette lèvre au sourire moqueur
Que j'ai cent fois baisée ? Où sont vos railleries,
Vos chansons, vos éclairs et vos espiègleries
Qui faisaient d'un festin un délire entraînant ?
Eh ! quoi ! pas un lazzi pour railler maintenant
Votre affreuse grimace ? Eh ! quoi ? lèvres ni joue,
Plus rien ! — Pauvre Yorick ! va faire ainsi ta moue
Au miroir d'une belle, et, là, dis-lui tout bas,
Tandis qu'elle s'occupe à doubler ses appas,
Dis-lui, pauvre Yorick ! dis-lui qu'elle a beau faire,
Que le corps, ici bas, appartient à la terre,
Qu'hélas ! nous sommes tous les jouets du hasard,
Et qu'elle cache en vain ses rides sous le fard ;
Le temps au jour fixé réclamera sa dette :
Le fard cache la joue, et la joue — un squelette !
Lui révélant ainsi l'avenir inconnu,
Près de son front paré va poser ton front nu,
Et tu verras, bouffon, si cela la fait rire !

A Horatio.

— Ami, réponds un peu.

HORATIO.

Monseigneur n'a qu'à dire.

HAMLET.

Penses-tu qu'Alexandre ait eu cet air boudeur,
Dans son tombeau ?

HORATIO.

Mais oui !

HAMLET, *jetant le crâne.*

Pouah ! et cette odeur ?

HORATIO.

La même absolument !

HAMLET.

A quelle fin grossière
Nous pouvons arriver ! En suivant la poussière
D'Alexandre le Grand en chaque état, — bientôt,
On peut la trouver cruche à la main d'un rustaud.

HORATIO.

C'est trop subtilement envisager les choses !

HAMLET.

Mais non ! rien que de simple en ces métamorphoses !
Rien qu'on puisse nier ! Tiens : Alexandre est mort, —
On le met au tombeau ; — là, tous en sont d'accord,
Il redevient poussière ; — et sa cendre est de terre,
Et la terre est argile, — et, sans plus de mystère,
De l'argile qui fut Alexandre le Grand
Un potier peut bien faire un pot, au demeurant !
L'impérieux César, mort, redevenu boue,
Peut remplir une fente où la bise se joue,
Et l'argile qui tint en suspens l'univers
Va plâtrer un vieux mûr rongé par les hivers !

SCENE III.

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, LAERTE, UN PRÊTRE, *toute la cour suivant processionnellement un convoi.*

HAMLET.

Mais silence ! le roi ! toute la cour ! la reine !
Quel convoi suivent-ils ? Celui que l'on amène
D'une main violente a mis fin à ses jours ;
Car, point de croix, vois-tu ? C'est un noble toujours !
Observons.

LAERTE, *au moine.*

N'est-il plus d'autres cérémonies,
Dites ?

HAMLET.

Laerte !

LE PRÊTRE.

Non !

LAERTE.

Quoi ! toutes sont finies ?

LE PRÊTRE.

Nous ne pouvons rien faire au-de-là, monseigneur.
Sa mort était suspecte, et c'est assez d'honneur !
Car, vous voyez, elle a la couronne des vierges,
Les cloches de l'église, et les fleurs et les cierges.

LAERTE.

Ne peut-on rien de plus ?

LE PRÊTRE.

Ce serait profaner
Le service des morts, monsieur, que d'entonner
Un pieux *Requiem* et d'implorer pour elle
Le repos, qui n'est faitque pour l'âme fidèle.

LAERTE.

Soit ! je confie alors, dans ce suprême adieu,
Son beau corps à la terre et sa belle âme à Dieu,
Pour qu'ils fassent, cléments en leurs métamorphoses,
Avec cette âme un ange, avec ce corps des roses ! —
Ophélie ! au revoir dans des mondes meilleurs !

HAMLET

Grand Dieu ! c'est Ophélie !

LA REINE, *jetant des fleurs sur le cercueil.*

O fleur, reçois ces fleurs !
Déjà je te voyais ma fille bien-aimée,
Déjà j'ornais de fleurs votre couche embaumée,
Et je ne donne helas ! de fleurs qu'à ton cercueil !
Adieu, pauvre Ophélie !

LAERTE.

Oh ! tombe un triple deuil
Sur le lâche assassin qui causa ta folie !
Attendez. Un dernier baiser, mon Ophélie !

Aux fossoyeurs.

Maintenant, enterrez la morte et le vivant,
Jusqu'à ce que la tombe aux astres s'élevant
Dépasse Pélion et l'Olympe bleuâtre !

HAMLET, *s'avançant.*

Quel est celui de qui la douleur de théâtre
Voudrait, souffrant devant un parterre de dieux,
Éteindre de ses pleurs les étoiles des cieux ?
C'est moi, qui suis Hamlet !

LAERTE, *tirant son épée.*

Que l'enfer ait ton âme !

HAMLET.

La prière est impie ! Au fourreau cette lame !
Et reculez, monsieur ! Je suis paisible et doux,

Mais il est plus prudent de prendre garde à vous!

LA REINE.

Hamlet! Hamlet!

TOUS.

Messieurs!

HORATIO.

Seigneur!

LE ROI.

Qu'on s'interpose!

HAMLET.

Voulez-vous donc lutter tous deux pour cette cause,
Jusqu'à ce que nos yeux soient fermés à jamais?

LA REINE.

Pour quelle cause, ami?

HAMLET.

Pour elle! — je l'aimais!
Et j'égale en amour quarante mille frères!

LA REINE.

Hamlet! mon cher Hamlet! pas d'éclats téméraires!
— Il est fou, cher Laërte, épargnez-le, pour Dieu!

HAMLET.

Dis! que ferais-tu donc pour elle? dis un peu!
Gémir comme un enfant? pleurer comme une femme?
Eh! bien, c'est la douleur qn'on retrouve en toute âme!
Combattre sur sa tombe aux yeux des spectateurs?
Ainsi feraient des fous ou des gladiateurs!
Nous retirer chacun dans quelque cloître austère,
Et, là, le front courbé, l'œil fixé vers la terre,
A chaque fois que l'un à l'autre ira s'offrir,
Échanger entre nous ces mots : Il faut mourir! —
Dis, veux-tu tout cela? ma douleur est trop fière,
Pour laisser mes regrets d'un seul pas en arrière!
Ou n'est-ce point assez? et veux-tu, me bravant,
M'offrir de t'enterrer avec elle vivant?
Soit! j'y consens encor! Tu parles de montagnes?
Qu'on entasse sur nous collines et campagnes,
Par millions d'arpents, jusqu'à ce que le tas,
A la zône torride étendant son amas,
Fasse le mont Ossa petit comme un atôme!
Ordonne, j'obéis! parle! et je suis ton homme!

LA REINE, *à Laërte.*

Laissez passer l'accès! et vous allez le voir
Reprendre la douceur morne du désespoir
Et ce rêve attristé que rien ne peut distraire.

HAMLET, *à Laërte après un silence.*

Pourquoi m'en voulez-vous? je vous aimais, mon frère!

LA REINE.

Horatio, suivez de grâce tous ses pas!

Hamlet s'agenouille un instant devant la tombe et sort emmené par Horatio.

LE ROI, *bas à Laërte.*

Souvenez vous d'hier, et ne vous troublez pas!
Allons! du calme, ami! Bientôt sur cette tombe
Nous pourrons apporter une humaine hécatombe!

ACTE CINQUIÈME.

La salle du premier et du troisième acte. — Le théâtre a été enlevé.

SCÈNE I.

HAMLET, HORATIO, GUILDENSTERN.

HAMLET, *entrant.*

Bonjour, Horatio! Monsieur, je suis tout vôtre!
Mes amis, donnez-moi votre main l'un et l'autre!

GUILDENSTERN.

Si votre Seigneurie en avait le loisir
J'aurais à l'informer, altesse, d'un désir
De sa Majesté.

HAMLET.

Bien! ma Seigneurie est prête.
On a fait ce chapeau pour vous couvrir la tête,
Monsieur.

GUILDENSTERN.

Non! cela m'est plus commode, en honneur!
— Laërte est récemment de retour, monseigneur.
Ah! c'est un gentilhomme étonnant, admirable,
De langage charmant, et de mine adorable!
A le considérer enfin sous son vrai jour,
On peut dire — qu'il est le phénix de la cour!

HAMLET.

Oui, ce signalement, monsieur, est authentique,
Au point que la mémoire avec l'arithmétique
Se brouillerait bientôt à compter ses vertus;
Car c'est un cavalier, comme l'on n'en voit plus!
Un esprit rare! étrange! unique! inimitable!
Et dont son miroir seul peut offrir le semblable!

GUILDENSTERN.

Comme vous l'exaltez avec conviction!

HAMLET.

Je l'embaume, avec vous, dans l'admiration.
Mais arrivons au fait dont les mots sont l'écorce.

GUILDENSTERN.

Depuis longtemps, seigneur, vous connaissez sa force...
Je parle de sa force aux armes seulement,
Où nul ne le dépasse, incontestablement!
Or, le roi contre lui gage six juments noires,
Et lui douze poignards avec leurs accessoires,
Ceinturons, baudriers, douze poignards français.

HAMLET.

Et l'objet du pari?

GUILDENSTERN.

Mais vos communs succès.
Le roi sur douze coups a soutenu que certe
Vous ne seriez touché que trois fois, et Laërte
Gage pour neuf sur douze. Et, si vous répondez,
Leurs débats sur-le-champ pourront être vidés.

HAMLET.

Un assaut! quand sa sœur, hier, à peine succombe!
Les anciens célébraient leurs jeux sur une tombe,
C'est vrai! Puisqu'aujourd'hui ce désir est le sien,
Faisons comme on faisait, monsieur, au temps ancien.

GUILDENSTERN.

Vous y consentez donc, prince?

HAMLET.

Je suis bon diable,
Et veux tout ce qu'on veut! — O frère inconsolable!
Ton immortel chagrin est mort depuis hier!
Dans cette galerie où je viens prendre l'air,
Apportez les fleurets, et, si le roi s'y prête,
Si Laërte persiste encore et le souhaite,
Nous ferons nos efforts pour qu'il perde avec nous;
Sinon, nous en serons pour la honte et les coups.

GUILDENSTERN.

C'est là votre réponse?

HAMLET.

Oui, pour le sens utile.
Vous pourrez l'embellir des fleurs de votre style.

GUILDENSTERN

Leurs majestés vont donc venir sous peu d'instants,
Avec toute la cour.

HAMLET.

Fort bien ! je les attends.

GUILDENSTERN.

Mon prince, avant l'assaut, la reine vous supplie
De tendre au moins la main au frère d'Ophélie.

HAMLET.

Oui, de grand cœur, monsieur. Adieu.

GUILDENSTERN.

Mon dévouement
Se recommande à vous !

Il sort.

SCENE II.

HAMLET, HORATIO.

HAMLET.

Il a raison, vraiment,
De se recommander lui-même ! Tête folle !
Mannequin raide et creux de la mode frivole !
Bulle où mille reflets peuvent briller souvent !
Mais qu'on souffle dessus, que reste t-il ? du vent.

HORATIO.

Monseigneur, vous perdrez ce pari.

HORATIO.

Non, je pense.
Je me suis exercé pendant sa longue absence,
Il me fait avantage, et je serai vainqueur...
— Oh ! mais si tu savais quel poids j'ai sur le cœur !
Bah ! qu'importe ?

HORATIO.

Pourtant...

HAMLET.

Rien ! caprice de l'âme !
Pressentiments d'enfant à troubler une femme!

HORATIO.

Obéissez, cher prince, à ce trouble secret,
Je vais leur annoncer que vous n'êtes pas prêt.

HAMLET.

Non ! je suis prêt pour tout, — et même pour la tombe !
Il faut l'arrêt de Dieu pour qu'un passereau tombe.
Il viendra tôt ou tard mon grand jour inconnu,
Et, s'il n'est à venir, c'est donc qu'il est venu !
Demain, ce soir, que fait l'heure où l'on abandonne
L'avenir — qu'on n'a pas, que jamais Dieu ne donne?
Etre prêt ! tout est là ! Marchons notre chemin.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE ROI, LA REINE, LAERTE, GUILDENSTERN, ROSENCRANTZ, COURTISANS.

LE ROI, *mettant la main de Laërte dans celle d'Hamlet.*

Venez, Hamlet, venez, et prenez cette main.

HAMLET, *à Laërte.*

Pardonnez-moi, monsieur. L'offense faite à l'homme
J'en demande pardon, Laërte, au gentilhomme.
Vous savez, ma raison souffre cruellement,
Et ce n'était pas moi, mais cet égarement,
Plus ennemi d'Hamlet que de Laërte même,
Qui blessait votre honneur, bon compagnon que j'aime.
Ainsi, je vous demande excuse — devant tous,
Et ne serais pas plus innocent, voyez-vous,
Si, lançant au hasard des traits, pour me distraire,
Par dessus quelque mur, j'avais blessé mon frère.

LAERTE.

Vous venez d'apaiser mon âme, monseigneur.
Mais puis-je regarder comme intact mon honneur,
Et serrer cette main, si chère à tant de titres ?
C'est ce que jugeront, s'il vous plaît, des arbitres.
Jusque-là toutefois, satisfait à moitié,
Je reçois en ami vos efforts d'amitié.

HAMLET.

Oh ! j'en suis bien heureux ! Plus de débats contraires !
Et disputons gaîment notre gageure en frères.
— Les fleurets? — Je ne puis qu'être votre plastron,
Et vais, à vos succès ajoutant un fleuron,
Vous servir seulement de repoussoir et d'ombre.
L'étoile a plus d'éclat quand la nuit est plus sombre

LAERTE.

Vous me raillez ?

HAMLET.

Non pas.

LE ROI.

Guildenstern, les fleurets ?
A Hamlet.
Vous savez la gageure ?

HAMLET.

Et j'ai mille regrets
De vous la faire perdre.

LE ROI.

Oh ! je suis sans alarmes !
Je vous ai vus tous deux, messieurs, faire des armes.
Il est plus exercé, mais il vous rend des points.

LAERTE, *choisissant un fleuret.*

Ce fleuret est trop lourd ; bon ! celui-ci l'est moins.

HAMLET, *choisissant à son tour.*

Sont-ils tous de longueur ?

GUILDENSTERN.

Oui, tous.

HAMLET.

J'ai mon affaire.

LE ROI.

Les flacons ? Si mon fils touche son adversaire
Dans les trois premiers coups, faites pour le fêter
Tirer tous les canons ! et je prétends jeter
Dans ma coupe en buvant la perle la plus belle
Dont un roi puisse orner sa couronne nouvelle.
Et clairons au palais, canons sur les remparts,
Échos au ciel, que tout dise de toutes parts :
Le roi boit à son fils ! — La reine vous regarde
Allez, messieurs !

Le roi et la reine ont pris place sur le trône.

HAMLET.

Laërte, en garde !

LAERTE.

Hamlet, en garde !

Ils commencent l'assaut.

HAMLET.

Touché !

LAERTE.

Non

HAMLET, *aux assistants.*

Décidez.

GUILDENSTERN.

Touché! certainement!

Fanfares et canons.

LAERTE.

Allons! recommençons.

LE ROI.

Cher Hamlet, un moment!
Je bois à toi.

Il boit et jette le poison dans la coupe.

Voici ta perle. Qu'on lui passe
La coupe.

HAMLET, *au serviteur qui lui apporte la coupe.*

Non : je veux achever cette passe.
Mettez la coupe là.

Assaut. Il touche Laërte.

Touché! qu'en dites-vous?

LAERTE.

Oui, touché! j'en conviens.

LE ROI.

La fortune est pour nous!

Fanfares et canons.

LA REINE, *descendant du trône et prenant la coupe empoisonnée*

Hamlet! ta mère boit à ton succès!

HAMLET.

Madame!
Trop bonne!

LE ROI, *bas à la reine.*

Ne bois pas, Gertrude, sur ton âme!

LA REINE.

Quoi! je ne boirais pas à mon fils, par hasard!
Pourquoi?

Elle boit.

LE ROI, *bas à Laerte.*

C'est le poison! Dieu juste! il est trop tard!

LA REINE, *offrant la coupe à Hamlet.*

Hamlet! à toi!

HAMLET.

Merci, madame: tout à l'heure.

LAERTE, *bas au roi.*

Oh! je vais le toucher cette fois!

LE ROI, *bas à Laerte.*

Oui! qu'il meure!

LAERTE, *à part.*

Pourtant, je le sens là, c'est un crime, mon Dieu!

HAMLET.

A la troisième, ami, jouez tout votre jeu;
Car votre habileté, j'en ai peur, me regarde
En enfant, et m'épargne.

LAERTE.

Ah! vous raillez! en garde!

Assaut.

GUILDENSTERN.

Rien des deux parts.

Hamlet lie le fleuret de Laerte et le lui fait sauter des mains, puis le ramasse et présente le sien à Laerte.

LAERTE.

Pardon! mais vous m'offrez, je croi,
Votre fleuret?

HAMLET, *courtoisement.*

Sans doute, eh! bien?

LAERTE, *à part,*

C'est fait de moi!

HAMLET.

Touché!

LAERTE.

Mort!

LE ROI.

Arrêtez le combat! c'est à peine
S'ils se possèdent!

HAMLET.

Non encore!

La reine tombe en défaillance.

HORATIO.

O ciel! la reine!

GUILDENSTERN, *courant à Laërte.*

Son sang coule!

HAMLET, *courant à la reine.*

Oh! ma mère! il la faut secourir!

GUILDENSTERN.

Qu'as-tu? Laërte?

LAERTE, *chancelant.*

J'ai — que nous allons mourir!
Que je suis à la fois assassin et victime!
Pris à mon propre piége!

HAMLET, *penché sur la reine.*

Oh! ma mère! est-ce un crime?

LE ROI.

Non, en voyant le sang couler...

LA REINE.

Non, trahison!
La coupe! cher Hamlet! la coupe! du poison!

HAMLET.

Infamie! oh! fermez les portes tout de suite,
Et trouvons le coupable.

LAERTE.

Il n'est pas loin! viens vite!
La reine a bu la mort, rien ne peut la sauver!
Hamlet! je ne dois pas, non plus, me relever,
Tout secours serait vain, ma vie est condamnée!
Et l'arme — est dans tes mains; regarde, empoisonnée!
Et le bourreau — se meurt à tes genoux, c'est moi!
Mais le double assassin, — le voilà! c'est le roi!

HAMLET.

J'ai l'arme empoisonnée! alors, poison, à l'œuvre!

Il frappe le roi.

GUILDENSTERN.

Trahison!

LE ROI, *blessé*

Ah!

HAMLET, *redoublant.*

Meurs donc de ton venin, couleuvre!

LE ROI.

Je ne suis que blessé, mes amis! au secours!

HAMLET, *le forçant à boire la coupe.*

Inceste et meurtrier! vide ceci, toujours!
Bois, maudit! trouves-tu ta perle?

L'Ombre apparaît, visible pour Hamlet seulement.

L'Ombre! l'Ombre!
Viens voir tes meurtriers mourir, fantôme sombre!

Aux courtisans, sur un signe de l'Ombre.

Et vous tous, laissez-nous!

Les courtisans hésitent; il brandit son fleuret.

Qu'un de vous fasse un pas,
Il n'en fera pas deux! Je suis roi, n'est-ce pas?
Roi de votre existence et de leur agonie!

LE ROI.

Mon frère!

LA REINE.

Mon époux!

LAERTE, *à l'Ombre.*

Grâce!

L'OMBRE.

Oui, ton sang trop prompt t'entraîna vers l'abîme,
Laërte, et le Seigneur l'a puni par ton crime.
Mais tu le trouveras, car il sonde les cœurs,
Moins sévère là-haut. Laërte, — prie et meurs!

Laerte meurt.

LA REINE.

Pitié! pitié!

L'OMBRE.

Ta faute était ton amour même,
Il sied qu'entre nous cinq la pièce soit finie!
Sortez tous!

Intimidés, ils sortent lentement.

A présent, mourants, le voyez-vous?

LAERTE.

Dieu puissant! le roi mort!

Ame trop faible, et Dieu vous aime quand on aime!
Va, ton cœur a lavé sa honte avec ses pleurs:
Femme ici, reine au ciel, Gertrude, — espère et meurs!

Gertrude meurt.

LE ROI.

Pardon!

L'OMBRE

Pas de pardon! Va, meurtrier infâme!
Pour tes crimes hideux, dans leurs cercles de flamme,
Les enfers dévorants n'ont pas trop de douleurs!
Va, traître incestueux! va! — désespère et meurs!

Claudius meurt.

HAMLET.

Et moi? vais-je rester, triste orphelin, sur terre,
A respirer cet air imprégné de misère?
Tragédien choisi par le courroux de Dieu,
Si j'ai mal pris mon rôle et mal saisi mon jeu,
Si, tremblant de mon œuvre et lassé sans combattre,
Pour un que tu voulais, j'en ai fait mourir quatre, —
Est-ce que Dieu sur moi fera peser son bras,
Père? et quel châtiment m'attend donc?

L'OMBRE.

Tu vivras!

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEXANDRE DUMAS, BALZAC, EUGÈNE SUE, SCRIBE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, JULES SANDEAU, BAYARD, LOCKROY, DUMANOIR, ANICET-BOURGEOIS, LÉON GOZLA[N], MARC-FOURNIER, MÉLESVILLE, DUVERT et LAUZANNE, DENNERY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PYAT, BOUCHARDY, LABICHE et MARC MICHEL, ROSIER, MICH[EL] MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES, JULES DE PRÉMARAY, HENRY MURGER, AUGUSTE MAQUET, EMILE SOUVESTRE, FERDINAND DUGUÉ, COGNIARD FRÈRE[S], AMÉDÉE ACHARD, LÉON GUILLARD, TH. BARRIÈRE, A. DECOURCELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARBIER, CHARLES DESNOYER, ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VA[EZ], A. LEFRANC, DELACOUR, ETC., ETC.

20 Centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par Semaine

CHAQUE PIÈCE 20 CENTIMES

CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

Première Série. — Prix : 1 franc.

Le Chiffonnier de Paris, drame en 5 actes, de Félix Pyat. . . . . . . 20 c.
La Closerie des Genêts, drame en 5 actes, de Frédéric Soulié. . . . . } 40
Une Tempête dans un verre d'eau, comédie en 1 acte de Léon Gozlan. . }
Le Morne au Diable, drame en 5 actes d'Eugène Sue. . . . . } 40
Pas de Fumée sans Feu, comédie-vaudeville en 1 acte, de Bayard. . . }

Deuxième Série. — Prix : 1 franc.

Trois Rois, trois Dames, comédie-vaudeville en 3 actes, de Léon Gozlan. . 20 c.
La Marâtre, drame en 5 actes, de Balzac. . . . . } 40
La Ferme de Primerose, comédie-vaud. en 1 acte, de Cormon et Dutertre. }
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame en 5 actes, d'A. Dumas et Maquet. } 40
L'Habit vert, comédie en 1 acte, d'Alfred de Musset et Emile Augier. . }

Troisième Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini, drame en 5 actes, de Paul Meurice. . . . . . . } 40
Frisette, comédie-vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. . . . . }
Clarisse Harlowe, drame en 3 actes, de Dumanoir et Guillard. 20
La Reine Margot, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et A. Maquet. } 40
Jean le Postillon, vaudeville en 1 acte, de Carmouche et Paul Vermond. }

Quatrième Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité, drame en 5 actes, de Rosier. . . . . } 40
Le Bal du Prisonnier, com.-vaud. en 1 acte, de Guillard et Decourcelle. }
Hamlet, drame en 5 actes, d'Alexandre Dumas et Paul Meurice. . . . } 40
Le Lait d'ânesse, comédie-vaudeville en 1 acte, de Gabriel et Dupeuty. . }
Hortense de Blengie, drame en 3 actes, de Frédéric Soulié. 20

Cinquième Série. — Prix : 1 franc.

Le Fils du Diable, drame en 5 actes, de Paul Féval et Saint-Yves. . . } 40 c.
Une Dent sous Louis XV, vaudeville en 1 acte, de Labiche et Lefranc. . }
Le Livre noir, drame en 5 actes, de Léon Gozlan. . . . . } 40
Midi à quatorze heures, comédie-vaudeville en 1 acte de Th. Barrière. . }
La Petite Fadette, pièce en 2 actes, d'après Georges Sand. 20

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Emile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Marc FOURNIER, SAINTINE, Michel MASSON, Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

Il paraît deux Livraisons par semaine ou une Série tous les quinze jours.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires.	1 vol.	Prix :	1	50
Vingt ans après.	—	—	2	»
Le Vicomte de Bragelonne	—	—	4	50
Le Chevalier de Maison-Rouge.	—	—	1	10
Le Comte de Monte-Cristo	—	—	3	60
La Reine Margot.	—	—	1	50
Ascanio.	—	—	1	30
La Dame de Monsoreau	—	—	2	20
Amaury	—	—	»	90
Les Frères corses	—	—	»	50
Les Quarante-cinq.	—	—	2	20
Les deux Diane.	—	—	2	»

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise	—	—	1	10

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres.	—	—	3	»
Les Amours de Paris	—	—	1	75

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls.	—	—	»	90

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux.	1 vol.	Prix :	5	
Chaque ouvrage se vend séparément.				
L'Orgueil	—	—	1	5
L'Envie.	—	—	»	9
La Colère	—	—	»	7
La Luxure.	—	—	»	7
La Paresse.	—	—	»	5
L'Avarice	—	—	»	5
La Gourmandise.	—	—	»	5
Les Enfants de l'Amour	—	—	»	9
La Bonne Aventure.	—	—	1	5
L'institutrice.	—	—	»	9

MÉRY.

Héva.	—	—	»	5
La Floride.	—	—	»	7
La Guerre du Nizam.	—	—	1	

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans	—	—	»	3
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion. .	—	—	»	5
L'Anneau d'argent.	—	—	»	3

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi.	—	—	»	5
La Maîtresse anonyme.	—	—	»	3
Judith ou la loge d'opéra.	—	—	»	2
Proverbes.	—	—	»	7

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LE LAIT D'ANESSE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. J. GABRIEL ET DUPEUTY

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 26 AVRIL 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

OVIDE. MM. LEVASSOR.
BOUVREUIL. . . . . L'HÉRITIER.
CAMION. KALEKAIRE.
BAPTISTINE. . . . . Mmes DUVERGER.
MADAME BELAMI. . . . . LEMÉNIL.

La scène est à Montrouge, près Paris, en 1846.

Une cour d'une riche vacherie de la banlieue. Un fond de campagne, une palissade devant le fond servant de clôture. Une porte charretière au milieu. A droite, une grille conduisant dans le clos. A gauche, au premier plan, l'entrée de la maison. Table et chaises. Au-dessus de la porte du fond un écriteau; on y lit : *Bouvreuil, nourrisseur; lait d'ânesse soir et matin; on prend des pensionnaires.*

SCÈNE I.

CAMION, BOUVREUIL.

CAMION, *entrant par le fond.*

Comment, personne? (*Appelant.*) Madame Baptistine!... père Bouvreuil!...

BOUVREUIL, *entrant par la gauche.*

Voilà! voilà!

CAMION, *à part.*

C'est le mari, j'aurais préféré sa jeune femme.

BOUVREUIL.

Ah! c'est vous, docteur... excusez... c'est que j'étais en train de donner la provende à mes bêtes.

CAMION.

Je vous admire... quelle activité! levé à quatre heures, couché à huit heures, et toute la journée sur pied... vous, le plus riche nourrisseur de Montrouge...

BOUVREUIL.

L'œil du maître, docteur, la main du maître partout... c'est comme ça que je suis arrivé à avoir les plus belles étables de la banlieue.

CAMION.

Sans compter que vous avez eu une idée lumineuse de faire bâtir un pavillon dans le clos et de prendre des pensionnaires.

BOUVREUIL, *riant.*

Eh! eh! ça vous fait des pratiques, docteur.

CAMION.

Et à vous, de beaux et bons écus... Malheureusement, ça baisse dans ce moment-ci.

BOUVREUIL.

Je crois ben, vous les guérissez tout de suite... ça ne se fait pas quand on est médecin.

CAMION.

Il ne nous reste plus en tout et pour tout qu'un malade, un seul.

BOUVREUIL.

Et j'ai bien peur que nous ne l'ayons pas longtemps, le pauvre garçon... il a une mine...

CAMION.

Le fait est que le facies est déplorable... avec cela, capricieux, fantasque, rebelle... je crois pourtant que je triompherai de sa répugnance à suivre mes prescriptions... vous verrez... Mais où donc est votre petite femme?

BOUVREUIL.

La bourgeoise? On vient de sonner à la porte du clos, elle sera allée ouvrir.

CAMION.

Oui, je l'aperçois dans les jardins avec Mme Belami, votre voisine.

BOUVREUIL.

C'est drôle comme la veuve a pris Baptistine en amitié. Après ça, c' n'est pas d'aujourd'hui qu'elles se connaissent. Du temps que Mme Belami était limonadière, c'est nous qui lui fournissions son lait pour faire sa crème.

CAMION.

Oui, elle m'en a parlé.

BOUVREUIL.

Malin! m'est avis que vous lui parlez d'autre chose, vous.

CAMION.

Chut! elle approche, pas d'indiscrétion!

BOUVREUIL.

Et tous ces imbéciles qui me cornaient aux oreilles que vous en vouliez à mon épouse.

CAMION.

Les mauvaises langues, s'ils savaient...

BOUVREUIL.

Quoi donc?

CAMION, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Il ne faut pas le dire encore, mais le premier ban est publié.

BOUVREUIL.

Vrai? Ah! libertin... (*Il lui donne des bourrades.*)

CAMION, *riant.*

Merci, merci de ces marques d'intérêt. (*Ils continuent à causer tout bas.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BAPTISTINE, MADAME BELAMI*.

MADAME BELAMI *à Baptistine, avec laquelle elle est entrée par la droite.*

Oui, ma chère, je me remarie; je suis déjà inscrite sous le petit grillage de la mairie. Je ne vous en aurais parlé qu'au dernier moment, mais M. Camion m'a défendu de le dire, et alors...

BAPTISTINE.

Tout naturellement...

MADAME BELAMI.

Quand nous aurons un petit moment, nous reparlerons de notre projet; mais (*Montrant les deux hommes*) bouche cousue! Voilà quatre oreilles monstres de notre connaissance... (*Faisant une révérence comique.*) Docteur Camion, je suis bien la vôtre.

CAMION, *l'apercevant.*

Belle dame... (*Il lui baise la main.*) Permettez...

BOUVREUIL, *saluant d'une façon grotesque et baisant la main de Baptistine.*

Permettez, madame ma femme... *

(*On entend au dehors Ovide, qui tousse à plusieurs reprises.*)

BAPTISTINE, *vivement.*

Voilà notre pensionnaire.

CAMION.

Je l'avais reconnu à son organe.

BOUVREUIL.

Baptistine va donc lui donner le bras.

BAPTISTINE.

J'y pensais... (*Elle sort un instant à gauche.*)

BOUVREUIL.

Je suis sûr qu'il se promène pour trouver un petit rayon de soleil; mais il traine la jambe que ça fait de la peine.

MADAME BELAMI.

Bien du plaisir avec ce jeune désossé; je n'aime que les hommes bien portants, moi! je ne peux pas souffrir les malades... je vas manger des œufs frais.

(*Elle entre à gauche. Au même instant, Baptistine rentre par la droite en donnant le bras à Ovide qui s'appuie sur une canne-béquille.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* MADAME BELAMI, OVIDE**.

BAPTISTINE, *à Ovide.*

AIR : *l'Amour.*

Donnez-moi votre bras,
Marchez un peu moins vite;
Quand j'vous fais la conduite,
Vraiment, vous n'toussez pas.

OVIDE.

Si j'étais votre époux,
J'vous dirais : Ça me flatte
D'vous voir soigner, p'tit' chatte... (*Il tousse.*)
Ma toux,
Ma toux!

(*Il tousse très-fort, et prend des pastilles dans une boîte qu'il tire de sa poche.*)

CAMION.

Qu'est-ce que vous lancez là dans votre larynx?

OVIDE.

C'est de cette pâte pectorale de votre invention que vous me vendez quatre francs la boîte... ça fait la dixième.

CAMION, *prenant une pilule, qu'il met dans sa bouche.*

Elle est excellente. (*Bouvreuil fait comme Camion. Ils en mangent tous trois.*)

BAPTISTINE.

Asseyez-vous là, ça vous fatigue de vous tenir debout.

OVIDE, *lui prenant la main.*

Merci, merci, ange de cet étable!

CAMION.

Eh bien! mon cher malade, comment allons-nous ce matin?

OVIDE, *assis à droite*

Je suis bien faible, bien faible...

CAMION, *lui tâtant le pouls.*

Voyons, voyons... (*Faisant un geste de la tête.*) Hum! hum! c'est bien modeste, ça va bien doucement.

BAPTISTINE, *à part.*

Pauvre jeune homme, ça ne l'empêche pas de sourire en me regardant, et moi, ça me fait de la peine.

OVIDE.

Il me semble que si je mangeais un peu, ça me ferait du bien.

CAMION.

Manger! il ne manquerait plus que ça... vous voulez donc vous ôter vos forces!... du lait d'ânesse, rien que du lait d'ânesse.

OVIDE.

En passant devant la cuisine, j'ai senti une odeur de potage aux légumes...

BOUVREUIL.

C'est pour mon neveu que j'attends.

OVIDE.

Ah! oui, madame Baptistine m'en a dit un mot... Un neveu hollandais...

BOUVREUIL.

Non, un picard... (*A Camion.*) C'est ma sœur Claudine qui m'expédie un de ses nombreux enfants pour lui donner à boire, à manger et l'habiller à neuf.

CAMION.

Elle est sans gêne, la Claudine.

BOUVREUIL.

Pas mal comme ça... (*Prenant Camion à part.*) Mais je ne suis pas fâché tout de même d'avoir son fieux ici... ma femme est gentille... Je vois souvent des flâneurs autour d'elle, ça me fera un surveillant.

CAMION, *à lui-même.*

Diable! ça sera gênant.

BOUVREUIL.

Ce qui m'étonne pour le neveu, c'est qu'il a dû débarquer hier au Plat d'Etain, et que nous ne l'avons pas encore vu.

CAMION, *à part.*

S'il pouvait s'être cassé le cou en route!

BAPTISTINE, *à Ovide*

Pour vous remettre un peu, je vas vous aller chercher une tasse de lait tout chaud.

OVIDE.

Que vous êtes bonne... et votre mari aussi est bien... bon... et le docteur aussi... Ah!... (*Il essuie une larme.*)

CAMION.

Allons, voyons, ne vous attendrissez; c'est l'ordonnance du médecin. Je reviendrai vous voir dans la journée, avant de monter à cheval, pour un petit voyage dans les environs.

BOUVREUIL.

Moi, je vas au grand clos... Si le neveu arrive, il me trouvera là.

CAMION.

Du courage, mon bon ami.

OVIDE.

Ah! je suis bien ému! (*Il porte de nouveau son mouchoir à ses yeux.*)

ENSEMBLE.

AIR : *de la Polka d'Auvergne.*

Il faut prendre patience,
Écouter la Faculté.
Vous allez bientôt, je pense,
Revenir à la santé.

BAPTISTINE, *à Ovide.*

Dans l'avenir si j'sais lire,
Vous irez mieux, v'là le beau temps!
(*Elle sort à gauche.*)

CAMION, *à Bouvreuil.*

J'ai bien peur, je dois vous l'dire,
Qu'il ne pass' pas le printemps.

ENSEMBLE.

Il faut prendre patience,
Écouter la Faculté.
Vous allez / Et je vais bientôt, je pense,
Revenir à la santé.

(*Bouvreuil sort à droite et Camion par le fond, Ovide les suit de l'œil.*)

SCÈNE IV.

OVIDE, *se levant vivement en dansant et en chantant.*

Tra la la!... tra la la!... Enfoncée la Faculté! enfoncé le gros âmer!— Allez donc la béquille! (*Otant sa fausse barbe.*) Enfoncée la barbiche!... (*Il jette sa canne au loin et sa fausse barbe, écarte les revers de sa veste de chambre, passe les pouces dans les entournures de son gilet et se pose.*) Je crois que pour un malade, je me porte assez bien. Et les amis de la rue Saint-Jacques, qu'est-ce qu'ils doivent penser de mon éclipse totale... je suis sûr qu'ils m'auront fait insérer dans les journaux, à 50 centimes la ligne, article des objets égarés... Il est de mon honneur de leur épargner ces folles dépenses... je vais leur donner de mes nouvelles... (*Se plaçant à la table de gauche.*) « A monsieur, monsieur Do- « dore Galifet, étudiant de neuvième année.» (*Il écrit et dicte en même temps.*) « Vénérable polkeur, depuis que j'ai quitté le no- « ble faubourg et les amis de la joie, je suis en nourrice comme « un enfant de quinze jours, chez la plus jolie laitière de Mont- « rouge, dont je suis amoureux fou!... ma moralité me défend de « vous dire ici le mot de ce logogriphe, ni le moyen que j'ai em- « ployé pour séduire ma belle... Ce sera ma dernière conquête, « mon dernier saut de tremplin, avant mon mariage avec ma « cousine... ce sera la dernière métamorphose d'Ovide... » sur l'air du tra la la... (*Se levant.*) L'arrivée de ce neveu, de ce Picard de malheur m'avait d'abord abasourdi. (*Au public.*) Mais qu'est-ce que vous diriez si j'avais filé deux heures à Paris, si j'avais saisi l'exotique au moment où il mettait les pieds dans le plat... d'Étain, si je lui avais dit :«Ton oncle n'est plus, infortuné Picard. mais il m'a chargé par testament de te faire quitter cette défroque, de t'habiller à neuf, de te remettre en diligence et de te renvoyer à tes parents avec vingt et un francs dans ton gousset...» Ça serait donc bête,ça serait donc timide, ça serait donc jobard?... Eh! bien, ce crime, je l'ai commis, et maintenant je puis être paysan, je puis être Picard, têtu, bavard, et me surveiller moi-même... Vous me répondrez à ça: Prends garde de te faire pincer... C'est possible; mais je n'avais pas le choix des moyens... Il n'y a qu'une chose qui m'humilie, c'est de manquer l'ouverture de Mabille et du Château-Rouge, moi qui étais toujours là, le premier au poste, réunissant les amis des deux sexes, à ce petit cri de bonne société. (*Imitant les cris du bal.*) Oh! eh! les Pomaré, les Mogador, les Rose-Pompon, oh! eh! les bergères!

AIR : *Des deux mules du Basque* (Paul Henrion.)

Quand on est leste et Parisien,
Maître de grâce et de maintien,
On doit avoir, joyeux flambart,
Du plaisir la première part.
Gais enfants
De vingt ans,
Vous qui suivez ma loi,
Là-bas dansez pour moi!
Eh! houp! eh! houp! grisettes si chères,
Eh! houp! eh! houp! sautez mes amours!
Eh! houp! eh! houp! polkeuses légères,
Eh! houp! eh! houp! galopez toujours.

Dans ces jolis p'tits endroits-là,
Tout s'élance à mon tra la la,
Tout s'arrête ou tout bouge.
Chez Mabille, où je suis fêté,
J'ai vu, devant moi, l'autre été,
Pâlir le Château-Rouge!
Quand on est leste et Parisien, etc.

Je professe au pays latin,
Classe le soir, jusqu'au matin,
Tarif pour chaque élève :
Un bol de punch pour un garçon,
Et, sauf un péché bien mignon,
(*Il indique un baiser.*)
Rien pour les filles d'Ève.
Quand on est leste et Parisien, etc.

(*Se frottant l'estomac.*) J'ai une faim, mais une faim! scélérat de docteur, va, je t'en veux à toi!... (*Prêtant l'oreille.*) On vient!... Eh! vite! vite! reprenons mon rôle d'incurable!... Ma béquille, ma barbiche... (*Il serre vivement la lettre dans sa poche, tout en ramassant sa béquille et sa fausse barbe, rajuste sa veste de chambre et se rassied à droite.*)

SCÈNE V.

OVIDE, *assis,* BAPTISTINE, *entrant par la gauche, portant une tasse de lait* *.

BAPTISTINE.

Il faut prendre ça tout chaud; c'est du lait de Jeannette... vous savez, Jeannette, qui vous reconnaît toujours, quand elle vous voit.

OVIDE.

Ah! oui... et qui fait: hi! han!... pauvre Jeannette!... c'est bien l'ânesse la plus spirituelle... (*Il se lève.*)

BAPTISTINE.

Allons, allons, buvez tout d'un coup.

OVIDE, *à part.*

Dire que je suis obligé de me borner à ce liquide!... Oh! amour! (*Il boit.*)

BAPTISTINE.

N'est-ce pas que c'est doux à prendre?

OVIDE.

Oui, c'est une justice à rendre au lait d'ânesse, il est doux à prendre... (*A part.*) Mais, il est dur à avaler!

BAPTISTINE.

C'est bien, je suis contente de vous... Aussi, vous guérirez avant peu.

OVIDE, *tremblant des jambes.*

Oh! mon Dieu! voilà que je sens une faiblesse!

BAPTISTINE.

Appuyez-vous sur moi, monsieur.

OVIDE, *avec un accent malade.*

Merci! merci! (*Il pose son bras sur l'épaule de Baptistine.*) Ah! c'est singulier!... (*L'embrassant.*) Ah!... ah!... ah!

BAPTISTINE, *pendant qu'il l'embrasse.*

Appuyez, ferme... allez, je suis forte!

OVIDE, *à part.*

Elle est d'une innocence, pour une femme mariée...

BAPTISTINE.

Dire que ça vous prend comme ça tous les jours... et plutôt deux fois qu'une!...

OVIDE, *l'embrassant.*

Ah!... ah!... voilà que ça me reprend!... ah!

BAPTISTINE.

Heureusement que c'est toujours quand je suis là... aussi, monsieur, c'est quelquefois de votre faute... Mais, quand le neveu de Bouvreuil sera ici, vous serez bien mieux soigné... il vous servira de domestique, il vous fera faire de bonnes petites promenades... Ça commence à m'inquiéter, qu'il n'arrive pas ce garçon... s'il lui était survenu quelque malheur en route... j'ai envie d'écrire au pays.

OVIDE.

Ah! bah! pourquoi? (*A part.*) Tout serait flambé!... il faut qu'il arrive. (*Il fait un mouvement.*)

BAPTISTINE.

Vous me quittez, monsieur Ovide?

OVIDE.

Oui, j'ai besoin d'un peu de repos.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADAME BELAMI. *Elle entre par la gauche en fredonnant* *.

MADAME BELAMI.

Messieurs les étudiants
S'en vont à la Chaumière...

(*Apercevant Ovide.*) Ah! excusez, si j'avais su qu'il y eût ici une personne de la moins belle moitié du genre humain...

OVIDE, *souriant.*

Oui, ces romances-là ne se chantent qu'entre dames.

MADAME BELAMI, *à part.*

Plus je regarde ce grand sécot, et plus je trouve qu'il ressemble à celui qui dansait, à la Chaumière, la Tulipe orageuse.

OVIDE, *à part.*

Oh! que j'ai eu bon nez de me mettre une barbiche sous le mien : sans ça j'étais pincé... * (*A Baptistine.*) Adieu, ma bonne sœur de charité.

BAPTISTINE.

A revoir, monsieur Ovide **.

OVIDE, *saluant madame Belami.*

Madame...

MADAME BELAMI, *même jeu.*

Mossieur... (*Il sort à droite, troisième plan.*)

SCÈNE VII.

MADAME BELAMI, BAPTISTINE.

MADAME BELAMI, *revenant vivement.*

Ah çà, nous voilà seules, parlons un peu de notre petite partie de plaisir.

BAPTISTINE.

Vous voulez donc absolument faire de moi une dame! me mener au bal du Château-Rouge?... si mon mari venait à savoir ça...

MADAME BELAMI.

Les maris ne savent rien que quand on y met de la bonne volonté... D'ailleurs, enfant que vous êtes, M. Bouvreuil a-t-il su que vous étiez allée avec moi à l'Ambigu et au Palais Royal?... non, le digne homme se couche avec les poules, c'est à la sienne à profiter de sa jeunesse pour se divertir un peu... où trouvez-vous du mal à ça?

BAPTISTINE.

C'est pas l'envie qui me manque, allez.

MADAME BELAMI.

Eh! bien, alors, en avant deux... si vous avez un époux à craindre, n'ai-je pas un futur à ménager... aussi, je le ménage... soyez tranquille, nous irons, nous en reviendrons, et ils ne sauront rien!

BAPTISTINE.

S'il allait se réveiller pendant mon absence...

MADAME BELAMI.

Voilà trois ans que vous êtes mariée, ma chère... après trois ans de mariage, les maris ne se réveillent plus!

BAPTISTINE.

C'est donc bien beau, tous ces bals-là?

MADAME BELAMI.

Superbe! et aussi bien composé que celui de l'Opéra, où je voulais vous conduire... on peut y aller à présent sans rougir... ils sont d'une retenue, d'une décence!...

BAPTISTINE.

On dit pourtant qu'il y a des danseurs qui font des choses...

MADAME BELAMI.

Il ne faut pas croire tous les bavardages.

AIR : *Oui, c'est bien moi* (*Victorine*).

Sur l'Opéra,
Je sais cela,
On exerce la médisance,
En parlant
De ce bal brillant,
On médit surtout de sa danse...
C'est un cancan *bis*.
Tout s'y passe très-décemment.

BAPTISTINE.

Mais, nous n'avons pas de conducteur.

MADAME BELAMI.

Le fait est que jusqu'ici, nous n'avons que celui de l'omnibus; et il se fait quelquefois bien attendre.

BAPTISTINE.

Vous voyez bien!...

MADAME BELAMI.

Il n'y a que cela qui vous arrête?... (*Se frappant le front.*) Attendez... oui, c'est cela, vous aurez un cavalier.

BAPTISTINE.

Qui donc?

MADAME BELAMI.

Moi... oui, moi... Je me suis fait faire dans les temps un costume de dandy, qui me va à merveille, je vais me travestir en jeune élégant, et si un homme ose vous insulter, c'est à moi qu'il aura affaire... ça y est-il?

BAPTISTINE.

Non, non!... abuser de la confiance de mon mari, lui, si violent, si emporté avec tout le monde, et si bon avec moi; ça ne serait pas bien!

MADAME BELAMI.

Baptistine, vous n'êtes pas raisonnable.

BAPTISTINE.

Et puis, laisser la maison seule, à l'abandon, quand nous avons un pensionnaire si souffrant, si malade...

MADAME BELAMI.

Lui, malade!... je ne sais pas si c'est une idée, mais depuis quelques secondes, je crois que votre M. Ovide se porte aussi bien que vous et moi.

BAPTISTINE.

Ah! qu'est-ce que vous dites là?... le pauvre garçon... si vous étiez là, comme moi, quand il a ses étouffements deux ou trois fois par jour, et qu'il fait : Ah! ah! ah!

MADAME BELAMI.

Vous appelez ça des étouffements, quand il fait : Ah! ah! ah!... c'est qu'il soupire.

BAPTISTINE.

Et ses yeux... il y a des moments où il les tourne comme ça; on dirait qu'il va passer.

MADAME BELAMI.

Il fait ses yeux blancs, je connais ces yeux-là... quand j'étais limonadière!... c'est de la passion, pas autre chose.

BAPTISTINE.

De la passion, pour qui?

MADAME BELAMI.

Ah! connais pas. (*Comme frappée d'une idée.*) Tiens! peut-être pour moi... au fait, il m'a lancé un regard, en me disant : (*L'imitant.*) Madame...

BAPTISTINE, *à part.*

Plus souvent, par exemple!

MADAME BELAMI.

Mais il ne s'agit pas de cela. Le digne Bouvreuil se couche à huit heures, à huit heures un quart il clot sa paupière d'homme (style romantique); à neuf heures précises il ronfle comme un sabot (style classique); je viens vous chercher, et nous partons, c'est convenu.

BAPTISTINE.

Mais ce n'est pas convenu du tout! je ne suis pas décidée.

MADAME BELAMI, *sans l'écouter.*

Il y aura une citadine à la porte, c'est moi qui régale.

BAPTISTINE.

Mais je vous dis encore une fois que je n'oserai jamais.

MADAME BELAMI.

Connu... connu!

AIR : *des Farfadets* (Pilati.)

Adieu donc, au revoir!
Confiance
En mon expérience.
Adieu donc, au revoir!
L'premier pas, vous le ferez ce soir.

BAPTISTINE.

Le premier pas?...

MADAME BELAMI.

Oui, c'est le seul qui coûte;
Il ne s'agit que d'prendre son essor,
Et vous serez à peine sur la route
Que vous direz : encore, encore, ncor

ENSEMBLE.

Adieu donc, au revoir, etc.

BAPTISTINE.

Non, perdez cet espoir;
La prudence
Ici me dit d'avance
Qu'à ce bal, le devoir
Me défend de vous suivre, ce soir.
(*Madame Belami sort à gauche, troisième plan.*)

SCÈNE VIII.

BAPTISTINE, *un moment seule, puis* OVIDE, BOUVREUIL.

BAPTISTINE.

Oh! non, je n'irai pas!... et pourtant c'est bien tentant!... pour une seule petite fois!... (*Pensive.*) Si je consultais M. Ovide, il pourrait me donner un bon conseil, un jeune homme si tranquille, si doux, malgré ses souffrances... car, elle a beau dire, ce n'est pas par amourette qu'il est venu ici. (*Elle sort à gauche un instant. Bouvreuil entre par le fond avec Ovide; celui-ci est en paysan picard, cheveux rouges et longs, veste et pantalon de gros drap déteint, gros souliers.*)

BOUVREUIL.

Allons, garçon, repose-toi un brin, tu dois être fatigué.

OVIDE.

Dame! mon oncle, les jambes commencent à regimber... imaginez-vous qu'il y a des gamins qui se sont gaussés de moi et qui m'avont perdu dans Paris... j'ai fait douze fois le tour de la halle au blé et je me retrouvais toujours à la même place; pour lors, je m'ai mis à courir, mais à courir!... si ben qu'à ce matin, je me suis retrouvé sous l'*arche* de triomphe. (*Baptistine rentre*.*)

BOUVREUIL.

C'est donc ça que tu t'es fait attendre?... Eh ben, Baptistine, on ne dit pas bonjour à son neveu?

OVIDE.

C'est ma tante, ça? Bonjour ma tante... bonjour ma tante...

BAPTISTINE.

Bonjour, mon garçon.

OVIDE, *à Bouvreuil.*

Dites donc, venez donc ici que je vous dégoise quelque chose... (*Bas.*) Vous avez là une jolie femme, une superbe femme.

BOUVREUIL.

Comment c'est pour me dire ça que tu me tires dans un coin, drôle de garçon!

OVIDE.

Croyez-moi, c'est une belle femme*.

BOUVREUIL.

Comme il ressemble à son père!

OVIDE.

Vrai!... on me l'a toujours dit.

BAPTISTINE, *à part*.

Il n'était pas beau, son père!

* Baptistine, Ovide, Bouvreuil.

BOUVREUIL.

Comment que tu t'appelles?

OVIDE.

Comment que je m'appelle? (*A part.*) J'ai oublié de lui demander mon nom, au Picard!

BOUVREUIL.

Est-ce que tu l'as oublié en route?

OVIDE.

C'te farce!... je m'appelle Adonis.

BOUVREUIL ET BAPTISTINE.

Adonis!

OVIDE.

Les filles de cheux nous m'ont sobriqué du nom d'Adonis, à cause de mes blonds cheveux. (*A Baptistine.*) A propos de ça, ma tante, je ne vous ai pas encore offert à vous embrasser.

BAPTISTINE.

Quand tu voudras, mon garçon.

OVIDE, *l'embrassant*.

De ce côté-ci, d'abord; et puis de ce côté-là. (*Il l'embrasse sur les joues.*) Voilà ce que c'est. (*A Bouvreuil.*) Dites donc, mon oncle, vous avez là une belle femme!

BOUVREUIL.

Et ta mère, ma pauvre Claudine, est-elle bien portante?

OVIDE.

Oh! oui, qu'elle se porte bien... elle est toute la journée dans les champs à travailler; aussi elle a le dos ben voûté; elle marche comme ça, la pauvre femme. (*Il se baisse.*)

BOUVREUIL.

Et tes sœurs, qu'est-ce qu'elles font?

OVIDE.

Ah! mon départ leur a fait ben du chagrin... et les filles donc! et les femmes de not' village, elles étaient sur leurs portes, avec la larme à l'œil: elles pleuraient, elles criaient, elles beuglaient...

AIR: *du Mouton perdu* (Bérat.)

C'pauv' garçon! il s'en va!
Qu'est-c' qui sait quand il reviend'a?
Je puis dir', sans m'flatter,
Qu' j'en voyais sangloter!
Eh! eh! qu'ell's faisaient,
Eh! eh! qu'ell's disaient,
Eh! eh! eh! eh!
C'l' attendrissement a ben des charmes,
Quand c'est pour un joli garçon;
Les fill's, les femm's, versaient des larmes,
Comm' si qu'ell's épluchaient d'l'oignon,
L'gard' champêtre en a pris les armes;
C'était comme un' révolution!
C'pauvr' garçon, etc.

BAPTISTINE.

Elles se consoleront, va, mon garçon!

BOUVREUIL.

Voyons, qu'est-ce que tu sais faire?

OVIDE.

Moi, m' n'onque, je sais tuer les canards, faire les cotrets, descendre le vin à la cave, remonter les coucous et manger le fromage mou.

BAPTISTINE, *riant*.

Ah! ah! ah! tu sais tout ça?

OVIDE.

Il y a aussi la soupe aux choux...

BAPTISTINE.

Ah! tu sais faire la soupe aux choux?

OVIDE.

Je sais la manger!... je n' l'haïs point.

BAPTISTINE.

T'aimes la soupe aux choux; eh ben, il y en a une justement sur le feu... tu dois avoir faim, je vas t'en faire donner.

OVIDE.

Merci, ma tante... Ah! quelle belle femme!

BOUVREUIL, *à sa femme*.

Oui, c'est ça, va lui faire préparer sa nourriture. (*A part.*) Et puis, je ne suis pas fâché de rester un moment seul avec lui.

OVIDE.

Sans adieu, ma tante... Voulez-vous me permettre?

BAPTISTINE, *l'arrêtant*.

Tu m'as déjà embrassée deux fois...

OVIDE.

Oh! ça n'me dégoûte pas!

BAPTISTINE.

Ça sera pour une autre jour. (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

OVIDE, BOUVREUIL.

OVIDE.

Oh! vous avez là une belle femme!... Elle est belle femme, et elle est bonne femme! En v'là de la chance! quel amour de tante que ça va me faire!... Comment que vous avez pris une eune femme comme ça, m'n'onque?

BOUVREUIL.

Eh ben! où est le mal?... je n'ai que vingt ans de plus qu'elle.

OVIDE.

C'est ça, vous étiez de la conscription quand elle est venue au monde.

BOUVREUIL.

Parlons d'autre chose*... (*A lui-même.*) Je ne sais pas si j'ai la berlue, mais tout à l'heure, à travers la claire-voie du grand clos, il m'a semblé voir notre malade courir comme un daim... Faut prendre mes précautions.

OVIDE, *lui frappant sur le bras*.

Acoutez donc, m'n onque, acoutez donc... Vous me dites comme ça, parlons d'autre chose, et vous parlez à vous tout seul.

BOUVREUIL.

Fais-moi le plaisir d'ouvrir tes deux oreilles, et retiens tout ce que je vas te dire.

OVIDE.

J'perds pas un mot, m'n'onque.

BOUVREUIL.

Tous les jours, tu te lèveras à six heures du matin.

OVIDE.

Ça y est.

BOUVREUIL.

Tu seras chargé particulièrement de surveiller mes ânesses.

OVIDE.

Ça y est encore.

BOUVREUIL.

Et puis, je te le dis entre nous, tu auras l'œil sur ma femme.

OVIDE.

Oh! ça, ça me va.

BOUVREUIL.

Je n'ai pas à me plaindre d'elle, Dieu merci! j'ai confiance; mais, je serai bien aise, quand je ne suis pas là, que tu lui tiennes compagnie.

OVIDE.

Ça me va.

BOUVREUIL.

La nuit, tu coucheras dans l'étable... mais, le matin, comme en me levant, je laisse Baptistine toute seule, tu garderas la porte de notre chambre.

OVIDE.

Ça me va, ça me va, ça me va!

BOUVREUIL.

Et si je suis content de toi...

OVIDE.

Vous le serez, m'n'onque, je ne vous dis que ça, vous le serez.

BOUVREUIL.

Il faut que je te dise aussi que nous avons un pensionnaire.

OVIDE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un pensionnaire?

BOUVREUIL.

Un jeune homme qui est malade et qui demeure chez nous, pour boire de notre lait, et pour guérir...

OVIDE.

Ah! oui, je saisis, c'est un jeune homme qui est en sevrage.

BOUVREUIL.

AIR: *Romance de Guido et Ginevra.*

C'lui-là, partout il faudra l'suivre.

OVIDE.

C'est dit, mon oncle; il n'boug'ra pas,
Que de mon côté je n'fasse un pas.

BOUVREUIL.

Et près de ta tant', s'il se livre
A quelqu' propos d'amant transi...

OVIDE.

C'qui dira, je l'saurai comm' lui!
Je connaîtrai juste le nombre
Des gros soupirs qu'il pouss'era;
Et sur la brun', par un temps sombre,
Près d'la maison, quand il flân'ra,
Si vous apercevez son ombre,
Vous pourrez dir' que je suis là! (*bis*)
Je n'le quitt'rai pas plus que son ombre,
Je s'rai son corps, je s'rai son ombre, (*bis*)
Et j'espér' que ça marchera!

SCÈNE X.

BOUVREUIL, CAMION, OVIDE.

CAMION, *entrant par le fond, un manteau de voyage sur le bras, qu'il dépose sur un banc.*

Me voilà sur mon départ, mon cher voisin.

OVIDE, *à part.*

Le docteur, pourvu qu'il ne me reconnaisse pas, il est un peu moins bête que mon oncle...

BOUVREUIL, *à Camion.*

Où donc que vous allez comme ça?

CAMION.

Je me rends à Meudon pour un cas grave: monsieur l'adjoint qui est malade pour ne s'être pas assez méfié des pommes de terre. (*Apercevant Ovide.*) Ah! ah! c'est sans doute là votre neveu!

OVIDE, *avec un gros rire.*

Eh! oui, que c'est moué.

CAMION.

Quel gaillard! En voilà une santé! il n'a pas besoin de lait d'ânesse celui-là!

OVIDE.

Sans façon, j'aimons mieux un pichet de cidre ou un coup de piqueton, comme d'z c't'autre. (*A part.*) Il ne me reconnaît pas... il est aussi serin que Bouvreuil.

CAMION, *regardant autour de lui.*

Notre malade n'est pas là?

OVIDE.

Non, il n'y a que moué.

CAMION.

Tant mieux! mon absence peut durer un ou deux jours, et j'ai une recommandation à vous faire, une recommandation essentielle, pour ne pas interrompre le traitement auquel j'ai soumis votre pensionnaire, sans qu'il s'en doute.

OVIDE, *à part.*

Il m'a soumis à un traitement!...

BOUVREUIL.

Je ne vous comprends pas, docteur.

CAMION.

Vous savez que notre jeune homme a horreur du pharmacien, et s'insurge contre ses produits...

BOUVREUIL.

Eh! ben!

OVIDE.

Eh! ben?

CAMION.

Eh bien! je crois avoir trouvé une petite ruse innocente, au moyen de laquelle...

BOUVREUIL.

Contez-moi donc ça?

OVIDE.

Ah! oui! contez-nous ça! (*A part.*) Je danse sur un quarteron d'épingles!

CAMION.

Hier, écoutez-moi bien, j'ai assisté au repas de la nourrice aux longues oreilles qui prodigue son lait au jeune homme...

BOUVREUIL.

Oui, Jeannette, ma plus belle ânesse.

CAMION.

J'ai saupoudré ses aliments d'une légère dose de magnésie...

BOUVREUIL.

Comment! vous avez purgé mon ânesse?

OVIDE.

Pauvre bête!

CAMION.

Et le lait de la bienfaisante quadrupède imprégné de substances rafraîchissantes, a déjà, j'en suis sûr, produit les effets les plus salutaires sur le malade récalcitrant.

OVIDE, *à part.*

Ah! brigand!

BOUVREUIL.

En v'là de *l'amopathie*!

OVIDE, *s'oubliant et se frottant le ventre.*

C'est donc ça que...

CAMION.

Hein? quoi?

OVIDE.

Je dis: C'est donc ça que... vous avez imaginé pour purgeoter le Parisien?

CAMION.

C'est un traitement q je crois souverain, mais, il faut le continuer...

OVIDE, *à part.*

Quel monstre! quel filou!

CAMION, *à Bouvreuil.*

Et, à cet effet, pendant que je ne serai pas là, voilà quatre petits paquets pour Jeannette; deux par jour; il n'y a pas de mal d'augmenter la dose.... et notre entêté recevra, malgré lui, les bienfaits de la médecine. (*Bouvreuil et Camion remontent la scène*).

OVIDE, *à part.*

Oui, tâche que j'y goûte, à tes bienfaits, affreux vétérinaire. (*Avec un sentiment de joie et flairant*). Oh! j'ai senti comme un fumet, on dirait des pastilles du sérail!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BAPTISTINE. *Elle apporte une marmite et une grande écuelle qu'elle dépose sur la table.*

BAPTISTINE, *qui dresse, avec une grosse cuillère à pot la soupe dans l'écuelle.*

Adonis, voilà la soupe aux choux.

OVIDE, *courant à la table à gauche, où il s'assied avec empressement*.

Oh! marci ma tante! marci, ma tante!

BAPTISTINE.

Elle est peut-être un peu épaisse.

OVIDE, *plantant sa cuillère qui se tient toute droite.*

Mais non... mais non! (*Il mange avec avidité*).

BAPTISTINE, *riant.*

On dirait qu'il n'a pas mangé depuis huit jours!

CAMION, *qui a continué de parler à Bouvreuil.*

Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

BOUVREUIL.

N'ayez pas peur.

CAMION.

Surtout, la diète... la diète la plus absolue.

BOUVREUIL.

Tu entends, Baptistine, faudra y veiller, et toi aussi, Adonis.., (*Baptistine emporte la marmite dans la maison.*)

OVIDE.

Dormais tranquille, je connais ça!... pour ces maladies-là, faut pas qu'on mange. (*Il mange avidement.*)

CAMION.

Bien.., Je ne veux pas partir sans le voir; il faut que je m'assure de son état.

OVIDE, *à part.*

Le voir!... diable! ça ne fait pas mon compte!

CAMION.

Bouvreuil, demandez-lui donc s'il peut me recevoir?

BOUVREUIL.

J'y vas... je grimpe à son pavillon, au fond du clos.

OVIDE, *se levant vivement.*

Que qu' vous faites donc, m'n'onque!... vous vous dérangeais quand je suis là... faut-il pas que je m'accoutume à lui... vous dites dans le pavillon, au fond du clos?... bougeais pas... je vas le queri, j'vas le queri, et je l'ramène avec moi, dà. (*Il sort par la porte de la grille de droite en emportant son écuelle et en mangeant.*)

BOUVREUIL.

Moi, docteur, je m'en vas donner à Jeannette ses petits paquets. (*Il sort à gauche, au fond.*)

SCÈNE XII.

BAPTISTINE, CAMION.

BAPTISTINE, *étonnée.*

Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses petits paquets?

CAMION.

Oh! rien, rien; — c'est une petite chose entre nous, dans l'intérêt du malade. (*A part.*) Profitons du tête-à-tête.

BAPTISTINE.

Croyez-vous qu'il guérira, monsieur le docteur?

CAMION.

C'est possible.

BAPTISTINE.

Comme ce serait heureux... pour notre maison; ah! si vous faisiez ce miracle-là, je vous aimerais de tout mon cœur.

CAMION.

Voilà un mot qui ne m'est pas désagréable... (*D'un ton sentimental.*) Que ne puis-je guérir aussi de l'inflammation chronique que deux beaux yeux ont dardée sur mon cœur!

BAPTISTINE.

Ah! oui, je comprends, les beaux yeux de madame Belami.

CAMION.

Vous n'y êtes pas, ô Baptistine!... certainement, quand ma-

dame Belami cassait des morceaux de sucre et qu'elle vendait de l'eau chaude, place du Panthéon, j'ai flâné autour de son comptoir, c'est vrai... ses trois mille livres de rente, cinq pour cent, méritent des égards... je le proclame... mais, il y a ici une autre femme... une autre femme, son amie intime...

BAPTISTINE.

Comment! moi? — Ah! par exemple!... puisque je suis mariée, et que vous allez vous marier aussi... c'te bêtise!

CAMION, *à part.*

Elle a parlé! bécasse, va! (*Haut.*) Eh bien! oui, puisque vous le savez, je l'avoue... j'ai juré, je me suis engagé sur l'honneur; mais, dites un mot, ô Baptistine! dites un seul mot, et je me fais un devoir de manquer à tous mes serments.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, OVIDE, *il a repris ses habits de malade*.*

OVIDE, *qui a entendu les derniers mots, à part.*

Ah!...

BAPTISTINE.

Y pensez-vous?

CAMION.

Je ne vous demande qu'un mot, un mot ou deux...

BAPTISTINE.

Oh! ce n'est pas assez.

OVIDE, *à part.*

Hein!

BAPTISTINE.

Je vous en dois au moins quatre ou cinq.

CAMION.

Je vous écoute, ma reine.

BAPTISTINE.

Les voici: Faites publier le second ban.

OVIDE, *à part.*

Distancé, l'Esculape! (*Il tousse*).

CAMION, *à part.*

Mon malade! que le diable l'emporte! (*Haut.*) Comment! vous vous êtes donné la peine de descendre: j'allais monter chez vous, mon cher ami**.

OVIDE, *à part.*

Mon cher ami!... je l'ai en horreur!... (*Haut.*) Mon cher ami... vous m'avez envoyé une espèce de brute qui m'a parlé charabia.

BAPTISTINE.

C'est mon neveu.

CAMION.

Voyons, voyons, puisque vous voilà, une petite consultation... montrez la langue...

OVIDE.

Devant madame?

CAMION.

Eh! oui, qu'importe? (*Ovide met sa main devant sa joue pour se cacher à Baptistine.*)

CAMION.

Pas mal!... pas mal!... (*Il lui prend le bras pour lui tâter le pouls; pendant ce mouvement, Ovide lui tire la langue en lui faisant une affreuse grimace.*) Eh! mais, c'est singulier!... Il y a du mieux, beaucoup de mieux... je n'y conçois rien!

BAPTISTINE, *à part.*

Quel bonheur!

CAMION.

Les pulsations sont vives, régulières... on dirait que vous avez repris un peu de forces.

OVIDE, *à part.*

Je crois bien! la soupe aux choux!

CAMION, *à part.*

C'est qu'il va très-bien, le malheureux!... (*Changeant de ton.*) S'il n'était pas malade!... Si, de son côté, le drôle avait des idées!... (*Il regarde Baptistine.*) Ça me contrarie de les laisser ensemble.

OVIDE.

Ah! j'oubliais, mon cher docteur... votre domestique vous attend à la porte, avec votre cheval tout sellé, tout bridé, il dit que si vous voulez être à Meudon avant la nuit, vous n'avez pas un moment à perdre.

CAMION.

J'y vais, j'y vais: donnez-moi le bras; je vous reconduirai en même temps à votre pavillon, mon cher malade.

OVIDE.

Non, j'aime mieux rester ici, mon cher docteur. (*Il va s'asseoir à gauche.*)*.

CAMION, *à part.*

Comme il la regarde!... je suis compromis!... horriblement compromis!... Allons, je n'irai pas à Meudon... et quand elle sera seule, à la nuit tombante... je tombe ici!

BAPTISTINE, *qui a été prendre au fond le manteau de Camion.*

Voilà votre manteau.

CAMION.

Bien obligé.

ENSEMBLE.

AIR: *Valse de Strauss.*

(*A part.*)

Amoureux et docteur,
Quel tourment pour mon cœur!
Qu'ils s'arrangent là-bas,
Ma foi! je n'irai pas!
On m'attend à Meudon,
Mais je risque un affront;
On peut bien, c'est certain,
Guérir sans médecin.

OVIDE ET BAPTISTINE.

Bon voyage, docteur,
{ Cher ami de mon cœur!
{ Soulagez la douleur;
Vite, partez là-bas.
Surtout ne { flânez / tardez } pas;
Le malade, à Meudon
Vous attend... Quel affront!
S'il allait, le malin,
{ Mourir / Guérir } sans médecin!

(*Camion sort par le fond.*)

SCÈNE XIV.

OVIDE, BAPTISTINE.

OVIDE, *se levant, à part.*

Ce vilain homme lui conte fleurette; il pourrait devenir à craindre... Allons, hardi, Ovide mon ami, en avant la déclaration; chauffons ferme, grande vitesse, convoi direct.

BAPTISTINE, *qui a accompagné Camion, redescendant.*

Je vais vous sembler bien hardie, bien indiscrète, monsieur Ovide: mais... (*Hésitant.*) je ne sais comment vous dire ça... enfin, j'ai une confidence à vous faire.

OVIDE, *à part.*

Une confidence! Elle va peut-être me dire qu'elle m'adore... c'est ça qui serait commode!

BAPTISTINE.

Je suis sur le point de commettre une grande!...

OVIDE.

Une faute! (*A part.*) Est-ce que le docteur aurait des chances?... (*Haut.*) Je ne sais pas trop si ma moralité me permet...

BAPTISTINE.

Écoutez-moi, je vous en prie!

OVIDE, *à part.*

Je vais apprendre des choses affreuses!... Ouf!... je suis sous la machine pneumatique!

BAPTISTINE.

Depuis longtemps madame Belami ne fait que me parler de danse, de bals...

OVIDE, *à part.*

Il ne s'agit que de bals!... ah! j'ai la respiration moins gênée... Vive le bal! (*Il saute légèrement.*)

BAPTISTINE.

Qu'est-ce qu'il vous prend donc?

OVIDE.

Oh! rien, un petit picotement dans les jambes.

BAPTISTINE.

Elle me donne des leçons de danse; elle me dit des mots inconnus: la cachucha, la polka, la mazourka... Elle me parle de cent musiciens, de lustres plus brillants que le soleil; et puis un tas de choses...

OVIDE.

Compris... ça vous fait voir trente-six mille bougies diaphanes.

BAPTISTINE.

J'y pense toute la journée, j'en rêve la nuit... je danse en dormant, si bien qu'hier j'ai donné des grands coups de pied à mon mari!

OVIDE.

C'est bien fait!... (*Mouvement de Baptistine.*) Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

BAPTISTINE.

Enfin, j'en ai la tête perdue, surtout depuis qu'elle m'a proposé d'aller ce soir même avec elle au bal du Château-Rouge.

OVIDE.

Bah! elle vous a proposé ça?

BAPTISTINE.

Elle doit venir me prendre à neuf heures, quand mon mari sera endormi.

OVIDE, *à part.*

Bon! je tiens ma conquête!

BAPTISTINE.

C'est là-dessus que je voulais vous consulter.

OVIDE.

Vous n'avez donc pas accepté?

BAPTISTINE.

Pas encore... deux femmes seules, vous concevez... Quelque chose me dit que ce n'est pas bien.

OVIDE.

Ah! vous avez raison! deux femmes seules, fi donc! c'est très-mal porté!... ça serait affreux!

BAPTISTINE, *un peu triste.*

C'est ce que je me disais.

OVIDE.

Ça serait abominable... Mais avec un cavalier, par exemple, ça serait très-gentil.

BAPTISTINE.

Avec un cavalier, oui; mais quel cavalier?

OVIDE, *se développant.*

Présent, présent, présent!

BAPTISTINE, *surprise.*

Ah! mon Dieu! quel changement! Vous, si faible ce matin!...

OVIDE.

Maintenant, je suis fort comme un Turc! (*Prenant sur la table à gauche la cuillère à pot oubliée par Baptistine.*) Tenez, voyez plutôt, à bras tendus!

BAPTISTINE, *à part.*

C'est une crise, bien sûr!... (*Elle lui enlève la cuillère à pot des mains et la pose sur la table à droite.*)

OVIDE, *s'oubliant.*

Je ne me sens plus le même depuis cette délicieuse soupe aux choux!

BAPTISTINE, *effrayée.*

Comment! vous avez mangé de la soupe aux choux, dans votre état?

OVIDE.

Eh bien! oui, là!... je l'avouerai, j'ai commis une déprédation au détriment du jeune Adonis; je me suis précipité sur le reste de son potage printanier, et j'en ai mangé juste autant que lui!

BAPTISTINE.

Quelle imprudence!

OVIDE.

C'est très-prudent, au contraire; l'Esculape de Montrouge veut me faire mourir de faim... je m'y oppose: je veux vivre!... vivre pour aimer!... (*Baptistine se recule un peu.*) pour danser... pour valser... pour valser à mort!... Je vous invite pour la première, et madame Belami pour la seconde!

BAPTISTINE.

Mais vous ne pourrez jamais... vos forces vous trahiront.

OVIDE.

Dame! ça se pourrait bien... le désir de vous accompagner, de répondre à votre confiance, de vous être agréable... mes jambes se flattent peut-être... Si vous vouliez essayer un peu... (*Il se pose.*)

BAPTISTINE.

Et le docteur?

OVIDE.

Puisqu'il m'a recommandé de prendre de l'exercice... (*Il fait des petits pas.*)

BAPTISTINE.

C'est que je sais bien peu de chose!

OVIDE.

J'espère vous apprendre le reste.

AIR : *Redowa de Burgmuller.*

Vive la redowa!

BAPTISTINE.

Qu'est-c' qu' c'est qu' ça?

OVIDE.

Enfonçons la polka!

BAPTISTINE.

La polka?...

OVIDE.

A bas la mazourka!
Nous avons mieux que cela!
Mettez votre main là!

BAPTISTINE

La voilà!

OVIDE.

Votre pied comme ça!

BAPTISTINE.

Comme ça?

OVIDE.

Oui, c'est fort bien déjà,
En avant, et partons d'là!

(*La musique continue; ils dansent la redowa; à la fin de la valse, Ovide tombe aux genoux de Baptistine et lui baise les mains. Bouvreuil paraît au fond, à gauche, avec un panier à bouteilles et une chandelle allumée à la main.*)

SCÈNE XV.

BAPTISTINE, BOUVREUIL, OVIDE.

BOUVREUIL, *stupéfait.*

Que vois-je!... ah! c'est trop fort, par exemple!... (*Il pose brusquement son panier et sa chandelle et s'avance.*)

OVIDE, *à part.* *

Le mari!... de l'aplomb!

BAPTISTINE, *à part.*

Quelle figure il fait!... est-ce qu'il prendrait ça au sérieux, ce gros bêtà-là?

BOUVREUIL, *avec un sourire forcé.*

Il paraît que ça va mieux, intéressant malade, puisque vous dansez?

OVIDE.

Par ordonnance du médecin, mon cher Bouvreuil.

BOUVREUIL, *désignant Baptistine.*

Est-ce aussi par ordonnance du médecin que vous êtes tombé à ses genoux, et que vous venez de lui baiser la main?

OVIDE.

Ça se fait toujours à la fin de la valse, mon cher, c'est le tableau final.

BOUVREUIL.

Et c't'animal d'Adonis qui n'est pas là!... (*Appelant.*) Adonis!.

OVIDE, *à part.*

Oui, appelle, appelle!... (*En passant à gauche, pendant que Bouvreuil remonte la scène, il tire son foulard de sa poche pour s'essuyer le front, il en tombe une lettre que Baptistine aperçoit et ramasse vivement, pour la dérober aux yeux de son mari*.*)

BAPTISTINE, *à part.*

Une lettre!... pour moi sans doute! (*Bouvreuil, se retournant, aperçoit le papier que Baptistine serre dans la poche de son tablier.*)

BOUVREUIL, *à part.*

Mille tonnerres!... ils s'entendent! (*Haut et continuant en colère.*) Monsieur mon pensionnaire *, j'aurai deux mots à vous dire plus tard, mais pour le quart d'heure je voudrais parler un peu à madame mon épouse.

OVIDE, *assis à gauche.*

Parlez, ne vous gênez pas.

BOUVREUIL.

Je voudrais lui parler seul à seul.

BAPTISTINE.

Ah çà, qu'est-ce qui te prend?... Est-ce que tu vas être longtemps bougon comme ça, toi?

BOUVREUIL.

Silence, femme Bouvreuil!

BAPTISTINE, *à part.*

Je ne l'ai jamais vu comme ça!

OVIDE, *se levant.*

A votre aise, je vous laisse! (*Il fait semblant de se diriger vers le fond et tourne vivement à gauche pour entrer dans la maison. — A part.*) Il faut que j'entende ce qu'il va lui dire.

BOUVREUIL, *qui a vu le mouvement.*

Je crois que vous vous trompez de chemin. (*Il lui saisit le bras et le dirige à droite.*)

OVIDE, *à part.*

Je suis pincé! (*Il sort à droite.*)

SCÈNE XVI.

BOUVREUIL, BAPTISTINE.

BOUVREUIL, *croisant les bras.*

A nous deux, maintenant!... vous êtes gentille, madame Bouvreuil!

BAPTISTINE.

Je ne vous en dirai pas autant, monsieur Bouvreuil... Depuis un moment, vous avez une tête de chat en colère... Qu'est-ce qui te prend, à la fin?

BOUVREUIL.

Elle me demande ce qui me prend? j'aime beaucoup ça, par exemple! c'est-à-dire, non, je ne l'aime pas du tout! tu me demandes ce qui me prend, quand je viens de vous voir tourbillonner avec ce faux incurable que j'ai guéri... de mon lait!

BAPTISTINE.

Eh bien! tant mieux! ça achalandera la maison... on se dira: Tiens! mais, ce petit établissement de M. Bouvreuil, il paraît que c'est bon... on y entre avec une béquille, et l'on en sort en dansant.

BOUVREUIL.

Je ne veux pas être... achalandé, madame Bouvreuil... je ne

veux plus de pensionnaires ; quant à celui-ci, dès aujourd'hui je vous défends de lui parler : c'est Adonis qui lui portera sa pitance... (*Appelant.*) Adonis !... où est-il donc ce gredin-là ?

BAPTISTINE.

Si M. Ovide vous effarouche, vous n'avez qu'à le renvoyer.

BOUVREUIL.

Non, je le garde... je le garde, parce que j'ai comme une idée vague de lui casser les reins !

BAPTISTINE.

Fi! que c'est vilain d'être méchant comme ça !... vous ne m'avez jamais dit des choses pareilles !

BOUVREUIL.

Il y a commencement à tout!

BAPTISTINE.

Prenez garde, monsieur Bouvreuil ; je vous ai épousé, parce que vous étiez bon avec moi, gentil... de caractère... mais, si vous me faites de chagrin, je vous le répète, prenez garde!

BOUVREUIL

Une menace! c'est la première!

BAPTISTINE.

Il y a commencement à tout.

BOUVREUIL.

Il vous a fait une déclaration, le lâche!

BAPTISTINE.

Ah ! pour ça, non, par exemple !

BOUVREUIL.

Et il ne vous a pas écrit non plus, pas vrai?

BAPTISTINE, *à part.*

Oh !...

BOUVREUIL.

Oui, oui, mets ta main dans la poche de ton tablier, cherche à déchirer le billet de ce jeune monstre... je le veux, ce billet, je le veux à l'instant même !... entends-tu?... je te dis que je le veux!

BAPTISTINE.

Oui?

BOUVREUIL.

Oui!...

BAPTISTINE, *froidement.*

Eh bien ! moi, je ne le veux pas!

BOUVREUIL.

Ne me fais pas mettre en fureur!

BAPTISTINE.

Qu'est-ce que vous feriez?

BOUVREUIL, *exaspéré.*

Je ne sais pas... je ne réponds pas de moi !

BAPTISTINE.

Vous me battriez peut-être?

BOUVREUIL

Ça se pourrait bien!

BAPTISTINE

Je vous en défie!

BOUVREUIL.

Ah ! tu m'en défies? (*Il lève la main.*)

BAPTISTINE, *s'armant de la cuillère à pot qu'elle trouve sur la table à droite.*

Eh bien ! ose un peu, gros butor ! (*Bouvreuil stupéfait, reste la main levée et immobile.*)

SCÈNE XVII.

BOUVREUIL, OVIDE, *en costume d'Adonis*, BAPTISTINE.

OVIDE, *entrant par la droite.*

Oh! la ! oh ! oh!... pas de batailles! (*Baptistine s'assied, met sa tête dans sa main et pleure.*)

BOUVREUIL, *à Ovide.*

Ah ! te voilà, enfin ! (*Il le prend par le bras et le fait pirouetter à gauche*) *. Il y a une heure que je t'appelle, imbécile !

OVIDE.

Vous appelez : imbécile?... c'était donc moi?... savais point!... dites donc, il paraît qu'il y a de la brouille dans le ménage?

BOUVREUIL.

Ça ne te regarde pas!... d'ailleurs, c'est ta faute; si t'avais été là, quand cet affreux Parisien...

OVIDE.

Mais, j'y étions, m' n'onque, j'y étions... tant seulement, j'étais caché.

BAPTISTINE, *à elle-même.*

Me menacer!... presque me frapper!... ah ! tu me le payeras !

OVIDE, *prenant Bouvreuil par le bras.*

Venez donc un brin par ici...

BOUVREUIL, *à lui-même.*

Il a la rage de me tirer dans les coins !

OVIDE.

J'ai découvert une fameuse chose, allez!

BOUVREUIL.

Bah !

OVIDE.

Une chose qui vous fera dresser tout ce qui vous reste de cheveux sur votre tête chauve, parole sacrée !

BOUVREUIL.

Voyons, parle !

OVIDE.

Je viens de voir, tout à l'heure, à l'endroit où nous sommes... comment l'appelez-vous celui qui tousse?

BOUVREUIL.

M. Ovide.

OVIDE.

Je viens de voir M. Ovide qui valsait, en toussant, avec vot' femme, avec ma propre tante !

BOUVREUIL.

C'est ça que tu avais à m'apprendre?... (*Regardant Baptistine.*) On dirait qu'elle pleure!

OVIDE, *le prenant de nouveau par le bras.*

Encore une autre chose!... celle-là, par exemple, ça va vous faire tomber tout ce qui vous reste de dents!... vous savez ben.. comment qu'il s'appelle, celui qui tousse?

BOUVREUIL, *impatienté.*

M. Ovide, je te l'ai déjà dit!

OVIDE, *de manière à être entendu de Baptistine.*

Eh ! ben !... M. Ovide... est parti!

BAPTISTINE, *se levant à part,*

Il est parti !

BOUVREUIL.

Comment! il a quitté la maison?

OVIDE.

Pas sans payer dà !... v'là une bourse où il dit qu'il y a son mois, et mon pourboire.

BOUVREUIL, *prenant la bourse.*

Je ne veux pas de son argent... je le mettrai à la caisse d'épargne.

OVIDE, *à Bouvreuil en passant.*

Il aura évu peur de moi *!

BAPTISTINE, *à elle-même.*

C'est peut-être un bonheur qu'il soit parti.

OVIDE, *s'approchant vivement de Baptistine, pendant que Bouvreuil compte l'argent qui est dans la bourse, bas avec sa voix naturelle.*

Il est toujours ici pour vous idolâtrer, pour vous conduire au bal!

BAPTISTINE, *jetant un petit cri d'étonnement.*

Ah! (*Elle regarde Ovide avec surprise.*)

BOUVREUIL, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est?

OVIDE.

Rien, rien, c'est moi qui ai marché sur un oignon à ma tante, avec mes escarpins... pardon, ma tante, pardon, ma tante. (*Il remonte.*)

BOUVREUIL.

Butor! (*A part.*) Je suis fâché, maintenant, d'avoir été brutal avec Baptistine. (*Haut, s'approchant d'elle.*) Voyons, femme, ne pensons plus à tout ça !... (*A part.*) Puisqu'il est parti, c'est qu'il n'espérait rien !... (*Haut.*) J'ai eu tort, là, j'ai eu tort, essuie tes yeux, et faisons la paix.

BAPTISTINE.

Non; vous avez voulu me battre; je ne vous pardonnerai jamais!

OVIDE, *descendant.*

Et à moi, ma tante?... j' sis si maladroit!

BOUVREUIL.

Tais-toi donc!... tu vois bien qu'elle est en colère!... Allons, suis-moi à la cave.

OVIDE.

Ça va, m' n'onque! (*Bouvreuil a repris son panier et son bougeoir, il sort avec Ovide.*)

SCÈNE XVIII.

BAPTISTINE, *seule.*

C'était lui ! je n'en reviens pas!... ainsi, il est venu ici pour moi : s'il a employé tant de ruses, s'il s'est condamné à tant de privations, s'il s'est exposé à la colère de mon mari, c'était pour moi, pour moi seule; il faut donc qu'il m'aime bien ! (*D'un air pensif.*) Il ne me battra pas, lui ! (*Tirant la lettre de sa poche.*) Dans cette lettre, je gagerais qu'il m'écrit tout ce qu'il n'a pas osé me dire... Comme c'est délicat!... et quelle différence avec mon butor de mari!... et je refuserais d'accepter l'offre de madame Belami, le bras d'un jeune homme comme il faut!... je me

privérais d'un plaisir inconnu, et tout ça pour ne pas faire de peine à monsieur Bouvreuil... non, non! j'ai dit qu'il me le payerait, et il me le payera!... Commençons par lire la lettre. (*Voyant madame Belami qui entre par le fond.*) Madame Belami!... ah! pas devant elle! (*Elle remet vivement le billet dans la poche de son tablier.*)

SCÈNE XIX.

BAPTISTINE, MADAME BELAMI.

MADAME BELAMI.

C'est encore moi, ma chère, vous ne m'attendiez pas avant neuf heures, n'est-ce pas?

BAPTISTINE.

Non, mais je suis enchantée de vous voir.

MADAME BELAMI.

J'ai à vous parler.

BAPTISTINE.

Moi aussi!

MADAME BELAMI.

Cette charmante partie de bal que je vous avais proposée...

BAPTISTINE, *vivement.*

J'accepte.

MADAME BELAMI.

J'en étais bien sûre!... désir de femme est un feu qui dévore!... mais il y a un accident, ma belle, il y a un accroc!

BAPTISTINE.

Un accident! Est-ce que M. Camion serait tombé de cheval?

MADAME BELAMI

Si ce n'était que ça, vous ne me verriez pas si désolée.

BAPTISTINE.

Qu'est-ce donc qu'il vous est arrivé?

MADAME BELAMI.

Voilà l'accroc.... Vous savez, chérie, que nous étions convenues que je mettrais, pour vous donner le bras, un costume d'homme, afin d'inspirer le respect et de pouvoir dire : A bas les mains!

BAPTISTINE.

Eh bien!

MADAME BELAMI.

Je donne l'ordre à Fifine, à ma bonne, de déballer l'habit et le pantalon d'il y a trois ans, pour voir s'il n'y manque rien... mon page obéit, et je me mets en devoir d'essayer la chose... mais, ô désespoir!

BAPTISTINE.

Il ne vous allait plus?

MADAME BELAMI.

Juste! c'est-à-dire trop juste! tout a craqué; les deux jambes me sont restées dans les mains.

BAPTISTINE, *riant.*

En v'là une histoire!

MADAME BELAMI.

Vous riez... Eh bien! moi, j'en ai pleuré comme une biche! un si joli costume!

BAPTISTINE.

C'est un petit malheur!

MADAME BELAMI.

Un petit malheur!... Mais vous voilà sans cavalier!

BAPTISTINE.

Si ce n'est que ça, rassurez-vous: j'en ai trouvé un

MADAME BELAMI.

Bah! qui donc?

BAPTISTINE.

M. Ovide.

MADAME BELAMI.

Eh bien! et sa petite poitrine?

BAPTISTINE.

Il se dévoue.

MADAME BELAMI.

Pauvre chéri! (*A part.*) Décidément, c'est le beau de la Chaumière, mais il paraît que ce n'est pas pour moi... Je l'aurais cru... (*Haut.*) Votre mari est-il couché?

BAPTISTINE.

Je me moque bien de mon mari!

MADAME BELAMI.

Bon! autre changement à vue!... Touchez là pour le mot... (*Imitant Baptistine.*) Mais s'il allait se réveiller pendant notre absence?

BAPTISTINE.

Il se rendormira!

MADAME BELAMI.

Il ne fera que son devoir... A neuf heures, j'arrive, et je vous enlève tous les deux dans la citadine qui attendra rue d'Ivry.

BAPTISTINE.

Je serai prête et tout à vous.

MADAME BELAMI.

Tout à vous!...

AIR : *Douce espérance.* (*Camargo.*)

Vive la danse!
Mon cœur, d'avance,
Bat et s'élance
Pour la polka!

(*Madame Belami sort, en sautillant par le fond.*)

SCÈNE XX.

BAPTISTINE, *seule.*

Me voilà seule, lisons sa lettre. (*Elle la tire de sa poche.*) Il y a une heure, je n'aurais pas osé seulement l'ouvrir; je l'aurais rendue ou déchirée... et, maintenant, je brûle de savoir... les mains me démangent!... ah! dame! tu l'as voulu, mon homme, tu l'as voulu!... (*Regardant la lettre.*) Je suis sûre qu'il y a là dedans des mots d'amour, des mots qu'on ne m'a jamais dits, des choses comme j'en ai quelquefois rêvées!... (*Lisant la lettre qu'elle a ouverte.*) « Ce sera ma dernière conquête, avant mon mariage avec ma cousine... » (*Regardant l'adresse de la lettre et lisant*) : « A M. Dodore Galifet, étudiant de neuvième année... » (*Étonnée.*) Ah! mon Dieu! ce n'est pas pour moi, cette lettre!... (*Continuant à la parcourir.*) Et, pourtant, mon nom est écrit là!... Oui, je ne me trompe pas!... Il va se marier!... et il osait me parler de sa tendresse!... et moi, qui croyais... qui me figurais... qui, peut-être, l'aimais déjà un peu!... Qu'est-ce qui serait arrivé, mon bon Dieu! si je n'avais pas trouvé cette lettre!

AIR : *Ah! si madame me voyait!*

Ah! quel bonheur pour mon mari!
Déjà, dans le fond de mon âme,
Je regrettais d'être sa femme!
Mon cœur, dans un moment d'oubli,
Par un autre était ébloui;
Je le chargeais du soin de ma vengeance,
Au bal, ce soir, je m'rendais avec lui,
Et Dieu sait où mène la danse!...
Ah! quel bonheur pour mon mari!
Quel bonheur pour mon mari!

Il se moquait de moi, voilà... je suis d'une colère!... pas contre lui! je le déteste à présent! mais, contre moi!... Voyez-vous, madame la laitière, quand elle a un brave époux, qui la chérit, qui ne pense qu'à son bonheur, il lui faut un amant, comme aux grandes dames!... Je n'étais qu'une sotte, une vaniteuse! et je veux m'en punir!... en adorant mon mari! le v'là! je regrette que l'autre ne soit pas avec lui!

SCÈNE XXI.

BAPTISTINE, BOUVREUIL.

BOUVREUIL, *entrant par la gauche, à lui-même.*

D'être brouillé avec Baptistine, ça me met tout à l'envers!... en les rinçant j'ai détruit plus de quinze bouteilles!

BAPTISTINE, *à elle-même.*

Pauvre cher homme!... s'il m'a un peu maltraitée, c'est qu'il m'aime, c'est qu'il tient à moi!... Il n'y a pas de danger qu'il s marie à sa cousine, lui!

BOUVREUIL.

Ma petite femme, ma petite chérie de femme, ne me fais plus la moue... c'est la première fois que cela m'arrive, depuis notre mariage... Pardonne-moi, je ne le ferai plus! (*Il tombe à deux genoux.*)

BAPTISTINE.

Toi, à genoux!... c'est à moi, au contraire, à te demander pardon! (*Elle tombe également à deux genoux devant lui.*)

BOUVREUIL, *lui prenant les mains et se relevant avec elle.*

Quel changement! Qu'est-ce que ça veut dire?

BAPTISTINE.

Ça veut dire que tu avais raison de vouloir me battre... bats-moi, ça me fera plaisir.

BOUVREUIL.

Je serais plutôt capable de me battre moi-même!

BAPTISTINE.

Je vas tout te conter, tout!

BOUVREUIL.

Je ne veux rien savoir, ou plutôt je ne veux savoir qu'une chose : m'aimes-tu encore un brin?

BAPTISTINE.

Si je t'aime!... mais je n'aime que toi!... je n'ai jamais aimé que toi, mon pauvre bonhomme!

SCÈNE XXII.

OVIDE, BAPTISTINE, BOUVREUIL.

OVIDE, *entrant par la gauche un panier de bouteilles au bras, une chandelle à la main. A part.*

Comment! ils se raccommodent!

BOUVREUIL.

Vrai!... ah! tu me fais avaler des quarterons de miel!... (*Lui prenant les mains.*) Ma petite Baptistine!

BAPTISTINE, *lui tapant sur les joues.*

Mon gros François!

OVIDE, *posant son panier et sa chandelle sur la table à gauche. A part.*

J'ai envie de crier au feu!

BAPTISTINE, *apercevant Ovide.*

Le voilà! quel bonheur! (*Elle lui fait un signe d'intelligence.*)

OVIDE, *à part.*

Que je suis bête! c'est une ruse, une couleur, pour mieux l'entortiller.

BAPTISTINE.

Dis donc, mon petit homme... tu ne sais pas une chose : v'là Adonis qui vient de monter du vin de derrière les fagots... (*Nouveau signe à Ovide.*)

OVIDE.

Elle me fait signe, elle me fait signe.

BOUVREUIL.

Eh ben?

BAPTISTINE.

Eh bien, je t'invite à souper, ce soir, en tête-à-tête, dans ma chambre.

BOUVREUIL.

Tope là... accepté!

OVIDE, *à part.*

Je devine... elle veut le faire boire, pour l'endormir plus tôt... O femme, je te bénis!

BAPTISTINE, *prenant le bras de son mari.*

Adonis, éclaire-nous.

OVIDE, *prenant le bougeoir.*

Oui, ma tante. (*A part, les accompagnant.*) Et dire que j'éclaire cette scène légitime avec une chandelle des huit! (*Baptistine prend le bougeoir des mains d'Ovide et sort à gauche, précédée de Bouvreuil. La nuit vient peu à peu.*)

SCÈNE XXIII.

OVIDE, *revenant en scène.*

Je ne suis pas sans inquiétude, en y réfléchissant, elle s'est permis, avec son mari, des choses... très-franches... sans compter qu'en sortant, j'ai cru voir, dans sa prunelle, un je ne sais quoi qui avait l'air de dire ceci. (*Il pose son pouce sur le bout de son nez, en faisant un geste connu.*) Serais-je la victime déplorable d'un complot matrimonial?... O honte!... j'aimerais mieux... (*S'arrêtant.*) Je ne sais pas trop ce que je n'aimerais pas mieux..

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

J'aimerais mieux, tant cela me poignarde;
D'un caporal être le substitut,
Dans ma légion monter dix fois la garde,
Ou concourir aux prix de l'Institut!
J'aimerais mieux ne plus boir' de champagne,
Être nommé sous-préfet à Picpus;
J'aimerais mieux grimper au mât d'cocagne,
Être obligé de d'viner un rébus,
Faire un voyag' d'agrément en Espagne,
Ou remplacer un cocher d'omnibus!

Mais non, ça ne se peut pas; mon amour-propre se refuse à le croire... Moi, le roi des flambarts, distancé par une laitière de Montrouge! Ah! que non, ah! que non!... ce n'est qu'un nuage devant mon ciel... (*Voyant entrer Baptistine.*) Quand je le disais, la voilà qui revient! Ciel, je te remercie! le nuage est dissipé.

SCÈNE XXIV.

BAPTISTINE, OVIDE.

OVIDE, *allant vivement à elle.*

Ange, je vous attendais!

BAPTISTINE, *mettant le doigt sur sa bouche.*

Chut! (*Elle pose sur la table un panier rempli de vaisselle, couteaux, fourchettes, cuillères, etc.*)

OVIDE.

Je saisis!... le cerbère n'est pas encore plongé dans le sommeil.

BAPTISTINE.

Mettez la table et deux couverts.

OVIDE.

Deux couverts! (*Il met la table.*) Vous voulez donc souper avec moi, en tête-à-tête?

BAPTISTINE.

Chut*!

OVIDE.

Mais nous n'aurons peut-être pas le temps; madame Belami qui va venir... (*On frappe mystérieusement à la porte du fond.*)

BAPTISTINE.

La voilà!... trois couverts. (*Elle va ouvrir.*)

OVIDE.

Trois couverts!... (*Il en met un nouveau.*) Ah! j'y suis, j'y suis tout à fait... Elle veut que nous soupions ici pour m'éviter des dépenses; c'est très-délicat de sa part.

SCÈNE XXV.

OVIDE, BAPTISTINE, MADAME BELAMI.

MADAME BELAMI.

Voisine, la citadine attend au coin de la rue d'Ivry. M. Ovide est-il prêt?

OVIDE, *vivement et s'oubliant.*

Oui.

BAPTISTINE.

Qu'est-ce que tu dis donc, Adonis?... tu sais bien qu'il est parti.

MADAME BELAMI.

Parti!

BAPTISTINE.

Sans doute!... voilà sa bourse où il y a son mois... (*Tirant une pièce de la bourse.*) et ton pourboire. (*Elle lui donne la pièce.*)

OVIDE, *à part, avec une grimace.*

Avale ça!

MADAME BELAMI.

Comment! vrai?... c'est drôle!

BAPTISTINE.

Je peux même vous assurer qu'il doit renoncer à tout espoir, et que pour lui c'est fini!

OVIDE, *à part.*

Comment! elle me tue! (*Bas à Baptistine.*) Pourquoi? (*A part.*) Je suis très-inquiet!

MADAME BELAMI.

Pauvre garçon!

BAPTISTINE.

Ainsi donc, adieu le bal!

OVIDE, *bas à Baptistine.*

Nous n'irons pas au bal?

BAPTISTINE.

Mais si, pour vous consoler, ma chère voisine, vous vouliez accepter à souper...

MADAME BELAMI.

Allons, va pour le souper!

SCÈNE XXVI.

OVIDE, BAPTISTINE, CAMION, MADAME BELAMI, *puis* BOUVREUIL.

CAMION, *entrant par le fond. A lui-même.*

La bergère doit être seule : c'est l'heure du berger. (*Apercevant madame Belami.*) Madame Belami!

MADAME BELAMI.

Monsieur Camion!

CAMION, *à part.*

Que lui dire?

MADAME BELAMI, *à part.*

Que vient-il faire ici?

OVIDE, *à part.*

Ah çà, qu'est-ce qu'ils ont donc tous?... Je deviens idiot!

BOUVREUIL, *entrant avec de la lumière.*

Eh bien! ce souper, Poulette*? (*A l'entrée de Bouvreuil le théâtre s'éclaire.*)

BAPTISTINE.

Le souper est prêt... et les invités aussi.

TOUS.

Les invités!

BAPTISTINE, *à Camion et à madame Belami.*

Oui, mes amis, c'est une surprise que je vous ménageais à tous... sans le savoir, vous deviez souper ensemble... Adonis, quatre couverts. (*Camion pose son chapeau sur la chaise de droite.*)

OVIDE.

Quatre couverts!... Eh bien! et moi?

BOUVREUIL.

Toi, tu serviras à table. (*Il s'assied à la table.*)

OVIDE, *vexé.*

Oui, m'n'onque.

MADAME BELAMI, *bas à Baptistine.*

Merci, jolie menteuse! (*Elle va s'asseoir.*)

CAMION, *bas à Baptistine.*

Elle m'aurait arraché les yeux... merci! vous m'avez sauvé la vue! (*Il va s'asseoir.*)

BAPTISTINE.

A table! à table... Mettez-vous là, à côté de mon mari, monsieur Camion. (*Elle s'assied* **.) Vous allez épouser madame Belami...

CAMION, *à part.*

Oh! la traîtresse!

BAPTISTINE.

L'exemple d'un ménage bien uni sera une bonne leçon pour vous.

CAMION.

Je comprends, je comprends.

BAPTISTINE.

Et pour toi aussi, Adonis, car, tu vas épouser ta cousine, je le sais.

OVIDE, *à part.*

Elle le sait!... Comment le sait-elle?

BOUVREUIL, *à Ovide.*

Ah! tu vas épouser ta cousine?

OVIDE.

Oui, m'n'onque.

BOUVREUIL.

Mauvais sujet!

BAPTISTINE.

Et, demain, il retourne au pays. (*Prenant la soupière, se levant et s'approchant d'Ovide.*) Allons, sers-nous. (*Elle lui donne la soupière.*)

OVIDE.

Oui, ma tante. (*Bas.*) Mais enfin, que signifie cette charade?

BAPTISTINE, *bas et lui donnant sa lettre.*

Cela signifie que lorsqu'on écrit de si jolies lettres, on ne doit pas les laisser traîner. (*Elle retourne s'asseoir.*)

OVIDE, *déposant la soupière sur la table à droite, et ouvrant le billet.*

(*A part.*) Ma lettre à Galifet! quel aplatissement! (*Il se laisse tomber sur la chaise où se trouve le chapeau de Camion.*)

BAPTISTINE.

Ah! mon Dieu! mon pauvre Adonis, qu'est-ce qu'il te prend? (*On se lève, on l'entoure.*) *.

OVIDE.

J'ons comme une faiblesse.

BOUVREUIL.

Vous verrez qu'en v'là encore un qu'il faudra mettre au lait d'ânesse.

CAMION.

Il a raison!

MADAME BELAMI.

Comment! c'est votre avis, docteur?

CAMION.

Et je l'ordonne!

BAPTISTINE, *indiquant la maison.*

Précisément, il y en a là une tasse qui était destinée à M. Ovide. (*Bouvreuil va chercher la tasse, Camion et madame Belami le suivent.*)

OVIDE, *bas à Baptistine.*

Plus souvent que je boirai!

BAPTISTINE, *bas.*

Buvez, ou je dis tout à mon mari!

BOUVREUIL, *rapportant la tasse et la donnant à Ovide.*

Tiens, bois, mon garçon... c'est du nanan, ça!... (*Il passe à droite.**).

OVIDE, *à part.*

Allons! il faut encore avaler celle-là!... (*Il fait une horrible grimace et s'arrête.*) Et Jeannette qui a pris les petits paquets!... (*Il boit le reste pendant le chœur.*)

CHŒUR FINAL.

AIR :

Doux transport,
Doux accord!
Nous ne craignons plus d'orage...
Tout le dit à mon cœur,
En ménage
Est le bonheur!

OVIDE, *au public.*

AIR : *du Mouton perdu.* (F. Bérat.)

J'dois avoir un' figure bien bête
Depuis l'menton jusqu'aux sourcils;
Messieurs, vous voyez comme on m'traite,
Ah! ne m'causez pas d'autr's soucis!...
Ma joie ici serait complète,
Si je n'rencontrais qu'des amis...
Mais, vraiment, je n'sais pas
Encore si j'dois être, hélas!
Jean qui pleur' tout ému,
Ou qui rit comme un bossu!
Si j'vous déplaisais,
Pleurant.
Eh! eh! que j'dirais!
Si j'vous amusais,
Riant.
Eh! eh! que j'ferais!
Avec un sourire.
Eh! eh! eh! eh!

Doux transport, etc.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



HORTENSE DE BLENGIE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 15 JANVIER 1848

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

LE COMTE ÉDOUARD D'ERVILLÉ, capitaine de vaisseau	MM. ARNAUT.
LUCIEN D'AUTERIVE, diplomate	MONTDIDIER.
DUPERRON, banquier	SAINT-ERNEST.
CHARLES DE VILLARS	G. GOICHARD.
UN DOMESTIQUE	MARTIN.
HORTENSE DE BLENGIE, veuve	Mmes E. GUYON.
JULIE D'ESPALLION, veuve	SARA-FÉLIX.
AMÉLIE, fille de Duperron	EMMA.
LISBETH, fille de chambre d'Hortense	JOSÉPHINE.
QUELQUES DOMESTIQUES.	

La scène se passe, les deux premiers actes au château de Mme d'Espallion, et le troisième dans une auberge, près de Toulon.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon ouvrant, au fond, par trois portes sur une terrasse qui domine la mer, qu'on aperçoit au lointain. Portes latérales à droite et à gauche. Sur le devant de la scène, à gauche du spectateur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire. Près de cette table, une causeuse; fauteuils au fond. Il y a sur la terrasse une longue vue portée sur son pied.

SCENE I.

HORTENSE, CHARLES, JULIE, *Julie est sur la terrasse et regarde par la longue-vue ; Hortense est assise sur la causeuse, près de la table; Charles est debout devant elle.*

JULIE, *de la terrasse du fond.*

Hortense, ma chère, je commence à distinguer la forme du navire... c'est une frégate... c'est la Cérès!

HORTENSE, *se levant.*

Tu crois?...

JULIE, *descendant en scène.*

J'en suis sûre. Pendant six ans qu'a duré mon mariage avec monsieur d'Espallion, je n'ai eu guère d'autre distraction que de le suivre dans ce belvéder qui domine la rade de Toulon, et de regarder par cette longue-vue pour voir passer et repasser les navires de toutes les nations. Aussi, j'ai sur ce chapitre des connaissances à faire envie aux héros nautiques de Cooper. Ah! c'est une science qui m'a souvent cruellement ennuyée!

HORTENSE.

Sans doute; mais t'a-t-elle jamais causé autant d'ennui, qu'elle te donne maintenant de plaisir?...

JULIE.

Méchante!... Mais c'est que tout change d'aspect dans le ven-

vage... Tu ne le sais pas, toi... tu es encore en respect devant ton deuil qui finit à peine ; mais tu l'apprendras bientôt. (*On entend un coup de canon.*) Entends-tu? c'est elle! c'est la Cérès! Viens voir...

HORTENSE.

Oh! moi, je n'attends personne... (*Elle se rassied. Julie retourne sur la terrasse et disparaît un moment.*)

CHARLES, *à Hortense.*

Allez, madame, je ne veux pas vous ennuyer plus longtems de mes plaintes.

HORTENSE.

Continuez, monsieur; je vous écoute. Vous me disiez?...

CHARLES.

Je vous disais, madame, que monsieur Duperron, mon patron, parlait un jour de vous et disait : « J'avais vingt-cinq ans lorsque » mademoiselle Hortense de Locré est restée orpheline ; on m'a » confié sa tutelle ; elle avait dix ans, et c'était déjà un esprit » charmant, un cœur élevé, un âme promise à toutes les vertus...

HORTENSE.

Mon tuteur a toujours été le plus indulgent des hommes.

CHARLES.

Il disait encore : « A seize ans, elle était la jeune fille la plus » accomplie ; à cet âge, j'ai dû la marier à monsieur de Blengie. » Pauvre, elle a épousé un homme d'un grand nom et d'une » grande fortune ; et jamais on ne porta plus noblement un nom » illustre, jamais on ne fit un plus saint usage d'une immense » richesse ; jeune elle fut la compagne d'un vieillard, et son res» pect pour lui fut si tendre, son affection si dévouée, qu'il trouva » près d'elle plus de bonheur que n'en donne souvent l'amour » lui-même.

HORTENSE.

Monsieur, c'est trop de bonté de la part de monsieur Duperron... et je ne sais pourquoi vous me répétez... des paroles trop flatteuses.

CHARLES.

Je vais vous le dire... (*Bruit lointain.*)

JULIE, *accourant.*

Silence! silence! les voilà! Avez-vous entendu le cri joyeux : « terre! terre! en haut tout le monde, et pare à virer! » Chacun est à son poste pour le mouillage... hourra!

HORTENSE.

Folle... regarde bien!

JULIE.

Chut! silence!... écoutez donc!... (*On entend dans l'extrême lointain un cœur de matelots.*)

CHOEUR *lointain, dont Julie répète les bis.*

C'est un joli petit navire.

JULIE.

C'est un joli petit navire.

CHOEUR.

Il y a sept ans qu'il est à l'eau.

JULIE.

Il y a sept ans qu'il est à l'eau.

(*Continuant.*) C'est une ronde que la brise apporte jusqu'à nous par folles bouffées...

HORTENSE.

Oh! cela fait palpiter le cœur!... on n'entend plus rien?

JULIE.

Maudit vent d'Ouest!... mais je la sais moi!.. (*Julie chante une ronde de matelot, bien connue dans nos ports, et par intervalle le chœur lointain de la frégate vient se mêler à son chant.*

JULIE.

Tant il a couru vent arrière
Avec Bonnett'z et perroquets,
Qu'il croit ne plus revoir la terre.
Hélas! la verront-ils jamais?

« Mais voici le cri : France! France!
Allons! enfants, pare à virer!
Mais n'est-ce pas trop d'espérance
Bon matelot?... faut-il pleurer!

« Le matelot pense à sa brune...
Sitôt dit et sitôt paré!
« Laissez-moi monter dans la hune.
Pour vous tous je regarderai »

« Je vois la brise qui se lève,
La mer sur les brisans briser.
Terre! je vois la grande grève,
Et la girouett' du clocher. »

REPRISE DU CHOEUR.

JULIE.

C'est un joli petit navire...

CHOEUR, *au lointain.*

C'est un joli petit navire ;
Il y a sept ans qu'il est à l'eau.

JULIE.

Il y a sept ans qu'il est à l'eau.

(*Elle remonte vers la terrasse.*)

HORTENSE.

Julie, tu chantes à ravir!

JULIE.

Ma chère, on met un canot à la mer... un canot à six rameurs... celui du capitaine...

HORTENSE.

Vraiment?

JULIE, *descendant la scène.*

Oui, oui... s'il vient à terre, monsieur d'Auterive l'accompagnera. Nous allons donc le revoir ce pauvre Lucien!... En vérité je ne croyais pas que cela pût me troubler à ce point.

CHARLES, *à Hortense.*

Encore une fois, pardon, madame ; mais peut-être voulez-vous voir vous même...

JULIE.

Oh! non, monsieur, cela ne la regarde pas ; c'est moi qui attends et qui espère ; continuez... je tâcherai de ne plus vous interrompre. (*Elle remonte vers le fond et disparaît encore un moment.*)

HORTENSE.

Madame d'Espallion a raison, monsieur, je n'attends personne ; pardonnez-moi donc si j'ai donné à sa joie un peu de l'attention que vous m'aviez demandée... Et maintenant veuillez me dire à quoi tendent tous ces éloges que je ne mérite pas, mais que j'accepte comme une preuve de la tendresse de monsieur Duperron.

CHARLES.

Ils tendent à une conclusion tout au moins singulière ; c'est que moi, qui sais tout ce que vous valez, qui comprends combien on doit être heureux de vous adorer, je ne viens implorer que votre protection en faveur de l'amour que j'éprouve pour une autre.

HORTENSE.

Je m'en doutais, monsieur, et c'est pour cela que je vous laisse parler. Vous aimez donc Amélie?

CHARLES.

Oui, madame, j'aime la fille de monsieur Duperron; mais, faut-il vous le dire, il a repoussé toutes les insinuations que je lui ai faites à ce sujet.

HORTENSE.

Ce ne peut être à cause de votre famille, elle est trop honorable pour cela... Est-ce votre fortune?...

CHARLES.

Sans égaler la sienne, ma fortune est considérable ; et il vient de me donner une preuve nouvelle de sa confiance en m'offrant la direction supérieure de sa maison de banque à Naples.

HORTENSE.

Oui, je sais quelle estime il fait de vous... D'où vient donc sa résistance?

CHARLES.

D'un motif bien étrange, chez lui du moins ; il me trouve trop jeune.

HORTENSE.

Lui?

CHARLES.

Lui qui s'est marié à vingt ans, lui qui est un grave père de famille à l'âge où tant d'autres jouent encore le rôle d'étourdis, il trouve qu'à vingt-cinq ans on est trop jeune pour le mariage.

HORTENSE.

Peut-être en sait-il plus que vous à ce sujet.

CHARLES.

L'union de monsieur Duperron a été un modèle, madame, et les regrets qu'il a montrés à la mort de sa femme prouvent qu'il avait été heureux dans cette union.

HORTENSE.

Peut-être... Mais enfin, monsieur, que voulez-vous que je lui dise?

CHARLES.

Il arrive aujourd'hui-même chez madame d'Espallion ; je viens de régler pour son compte de très-graves intérêts qu'il avait à Gênes et à Naples, et je dois lui rendre ici compte de ma mission... Mais je ne crois pas que ce soit le seul but de son voyage ; une lettre d'Amélie...

HORTENSE.

Une lettre de sa fille?

CHARLES.

Oui madame, elle sait mon amour, elle ne l'a point repoussé. Elle ne m'a écrit qu'un mot : Autant que j'ai pu le deviner, me dit-elle, ce voyage cache des projets de mariage...

HORTENSE.

Avec qui?

CHARLES.

Je suppose que monsieur Duperron désirerait resserrer, par le mariage de sa fille avec le vieux comte de Tovolia, les liens d'affaires qui unissent ces deux riches maisons de banque.

HORTENSE.

Vous avez raison, ce doit être cela. Et Amélie redoute cette union?

CHARLES.

Mademoiselle Duperron me dit : Adressez-vous à Hortense... C'est elle qui parle ainsi... Mon père a pour elle la vénération la plus tendre, il n'osera lui refuser ce qu'elle lui demandera, et...

JULIE, *revenant en scène.*

Le voilà ! le voilà !...

HORTENSE.

Qui donc?

JULIE.

Mais lui, monsieur d'Auterive... Il a quitté le pont et descendu l'échelle... Mais... toujours le même ! si étourdi, si emporté, qu'il tombait à la mer, sans un officier qui l'a retenu.

HORTENSE.

Un officier?

JULIE.

Oui... le capitaine lui-même.

HORTENSE.

En vérité?

JULIE.

Monsieur d'Ervillé.

HORTENSE, *à part.*

Lui... enfin !... oh ! merci, mon Dieu !... c'est lui...

JULIE.

Les voilà qui viennent... dans un quart d'heure ils seront ici. (*Elle regarde impatiemment du haut de la terrasse.*)

HORTENSE, *à part.*

Ah ! j'ai bien fait de venir... le cœur me bat... Oh ! je suis heureuse aussi, et mon bonheur n'est qu'à moi... (*Elle reste plongée dans une profonde rêverie.*)

CHARLES.

Je me retire, madame ; n'oubliez pas ce que j'ose attendre de votre bonté... ce qu'Amélie elle-même attend de votre amitié de sœur... ne l'oubliez pas.

HORTENSE, *sortant de sa distraction.*

Oublier quoi?

CHARLES, *étonné.*

Ma prière et celle de mademoiselle Duperron....

HORTENSE, *vivement.*

Oh ! non, monsieur, non, je veux qu'elle soit heureuse aussi ; vous l'aimez et elle vous aime ; n'est-ce pas la meilleure garantie du bonheur ? Je parlerai à monsieur Duperron... Je ne veux pas qu'une larme se mêle aujourd'hui à ma joie !

CHARLES.

A votre joie !

HORTENSE.

A celle que m'inspire le bonheur de ma meilleure amie.

JULIE, *venant en scène.*

Enfin, le voilà débarqué ! j'ai cru qu'il n'arriverait jamais... Sais-tu que voilà deux ans que je l'attends ?

HORTENSE.

Mais c'est toi qui l'as forcé à partir et à accepter cette mission en Chine qui l'a tenu si longtemps éloigné.

JULIE.

Je ne pouvais pas faire autrement ; il n'y avait pas six mois que j'étais veuve, qu'il me parlait de mariage avec une impatience fort dangereuse, je te le jure... c'était tout au plus s'il acceptait le délai légal... Or, ce n'était pas assez pour les convenances... J'ai voulu mettre un abîme entre ses entreprises et ma résistance... Je l'ai condamné à l'exil... il est parti, mais dès le lendemain, je commençais à l'attendre.

HORTENSE.

Et tu es bien heureuse ?

JULIE.

Oui... Mais, pardon, monsieur... monsieur...

HORTENSE.

Monsieur Charles de Villars, l'un des associés de monsieur Duperron.

JULIE.

C'est vrai... Tu viens de me le présenter... D'ailleurs, je connais Monsieur... nous avons dansé ensemble, cet hiver, chez monsieur Duperron. (*Charles s'incline.*)

HORTENSE.

En attendant l'exilé...

JULIE.

L'ennui rend laide, et je voulais qu'il me retrouvât jolie... Mais, pardon, monsieur, je suis si contente que je n'ai pas eu le temps d'être polie ; mais, vous m'excuserez, c'est si rare d'être heureuse, et vous voyez que j'y mets au moins de la franchise... Monsieur Duperron arrive dans quelques heures ; il compte vous trouver ici, je le sais, ainsi que monsieur d'Ervillé. Vous dînez avec nous.

CHARLES.

Vous me comblez, madame ; mais ce serait pousser la bonne grâce jusqu'à la plus charmante protection que de ne pas dire à monsieur Duperron que j'ai vu madame de Blengie.

HORTENSE.

Vous avez raison... il vaut mieux qu'il ne sache pas que vous m'avez parlé de votre amour...

JULIE, *souriant.*

Ah ! monsieur est amoureux? et de qui, madame ?...

HORTENSE.

D'Amélie...

JULIE.

Mais c'est charmant... Ainsi, voilà M. d'Auterive qui arrive de Chine et que j'attends... premier mariage. —Voici Amélie qui vient de Paris et M. de Villars qui l'attend... second mariage...

CHARLES.

Qui sait ?

JULIE.

Il n'y a que toi qui n'attends personne, ma belle Hortense !... mais M. Dupernon et M. d'Ervillé seront à tes pieds quand tu voudras... Tu auras le droit de choisir, et bien heureux sera celui qui me fera dire : Troisième mariage. (*On entend sonner très-vivement à la grille extérieure.*)

HORTENSE, *à part.*

C'est Édouard !

JULIE, *haut, après avoir regardé à droite au fond*

C'est Lucien !... je me sauve !

HORTENSE.

Comment !... après deux ans d'attente et quand tu es si heureuse !

JULIE.

Oh ! je veux bien vous le dire, à vous ; mais à lui, c'est tout différent. Il ne faut pas gâter ces messieurs, chère enfant ! Et puis, il est très-fat, très-vaniteux, très-entreprenant... il se croirait adoré... Non, il faut qu'il souffre un peu... (*On resonne avec violence.*) L'entends-tu ? (*On sonne.*) Il va briser la sonnette... (*On sonne.*) Oh ! il n'est pas changé !...

UNE VOIX, *au dehors.*

Madame d'Espallion...

JULIE.

Le voilà ! Ne me trahissez pas ! (*Elle sort à droite.*)

SCÈNE II.

HORTENSE, LUCIEN, CHARLES, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LUCIEN, *à un domestique dans le fond.*

Mais où est-elle? où est-elle ?

LE DOMESTIQUE.

Madame était tout à l'heure dans ce salon.

HORTENSE, *à part.*

Édouard n'est pas avec lui !

LUCIEN.

Très-bien... (*Il va vers Hortense.*) Mme d'Espallion ?...

HORTENSE, *s'inclinant.*

Elle va venir.

LUCIEN.

Ah ! pardon.... mais c'est vous, chère madame de Blengie !... Que je suis ravi de vous rencontrer ! Je sais, nous avons appris le malheur qui vous a frappée !... Ce pauvre M. de Blengie... il était bien vieux... et... et Julie, mais, où est-elle, où est-elle ?...

HORTENSE, *au domestique.*

Allez donc prévenir Mme d'Espallion que M. d'Auterive est ici.

LUCIEN.

Va donc, maraud!... Ces domestiques français sont d'une lenteur... ils me rappellent ces affreux Chinois, qui... (*A part.*) Un homme ici?

CHARLES, *souriant.*

Je présente le bonjour à M. d'Auterive.

LUCIEN.

Ah! c'est vous, de Villars?... Tiens, vous à Toulon... vous!... Et que diable faites-vous ici?

CHARLES.

J'y attends M. Duperron.

LUCIEN.

C'est vrai, c'est vrai. — Mais où est-elle?... — Il a donné rendez-vous ici à d'Ervillé... Je le sais. —Elle n'en finira pas... Est-ce qu'elle est à sa toilette, par hasard?

HORTENSE.

Je croyais que M. d'Ervillé avait débarqué avec vous?

LUCIEN.

Oui. Mais un capitaine de vaisseau a des devoirs. Il lui a fallu aller à l'amirauté. Et puis, rien ne l'appelait ici.

HORTENSE, *à part.*

Il a raison... il ne sait pas que j'y suis.

LUCIEN.

Mais à propos, comment savez-vous que d'Ervillé est arrivé avec moi? On l'a donc vu?... Si on l'a vu, on m'a vu... Elle sait que je suis ici, et elle se cache!.. (*En parlant ainsi, il va vers Charles, il s'arrête tout à coup et le lorgne.*) Ah! mon Dieu! est-ce qu'on porte les gilets aussi longs que ça, maintenant?

CHARLES.

Mais oui.

LUCIEN.

C'est affreux... mais je dois être fort ridicule... (*Il revient vers Hortense.*) N'est-ce pas, chère madame de Blengie, qu'elle se cache?... C'est le plaisir de me tourmenter... oh! elle est toujours la même... (*Il lorgne Villars.*) Et les basques aussi larges! comme la mode est changée!... Elle va me trouver abominable... Mais elle est faite comme ça... Elle croirait manquer à sa dignité si elle ne me torturait un peu... Eh! bien, puisque c'est ainsi, je pars... je me retire... je... Ah! la voilà... la voilà!.. (*Il court vers elle.*) Julie!...

SCÈNE III.

HORTENSE, JULIE, LUCIEN, CHARLES.

JULIE, *d'un ton traînant.*

Ah!... c'est vous, monsieur d'Auterive... je ne voulois pas le croire... vous n'avez pas oublié vos vieux amis... c'est très-bien... très-bien...

LUCIEN.

Que dit-elle?... Madame...

JULIE.

Votre santé a été bonne à ce que je vois?

LUCIEN, *bas.*

Julie...

JULIE.

Monsieur d'Auterive?..

LUCIEN, *bas.*

Comment?.. après deux ans d'absence...

JULIE.

Vous voulez dire deux siècles, pour le monde qui a craint d'avoir perdu l'un de ses plus brillants héros.

LUCIEN.

Oui, deux siècles pour moi, madame, qui suis parti le cœur désolé, et qui revenais avec un espoir...

JULIE.

Un espoir... vraiment?... et quel espoir?

LUCIEN.

Mieux que cela, madame... une promesse.

JULIE.

En vérité?... Et quelle promesse?

LUCIEN.

Comment, quelle promesse!... (*Éclatant.*) Ah! c'est trop fort!... Et je vous en fais juge...

HORTENSE, *bas.*

Ah!... méchante...

JULIE, *bas.*

C'est pour ça qu'il m'amuse... (*Haut.*) Dites, monsieur...

LUCIEN.

Eh! bien, oui, je parlerai... Madame de Blengie est un ange... Monsieur de Villars est un galant homme; ils vous connaîtront... Voici le fait... J'aime madame... c'est-à-dire, j'aimais madame... non, je l'aime... c'est indigne; mais je ne veux pas mentir... je l'aime.

JULIE, *riant.*

En êtes-vous bien sûr?

LUCIEN.

Oui, je vous aime, et vous le saviez bien; il y a deux ans, lorsque vous me disiez: « Partez, je ne veux pas que le monde » puisse m'accuser de m'être trop vite consolée de la mort de » mon mari; il y a des choses qu'il faut savoir cacher....

JULIE.

Vous n'avez guère profité de la leçon.

LUCIEN.

« Partez, m'avez-vous dit, et quand vous reviendrez, vous » trouverez une femme qui vous sera reconnaissante de votre » obéissance, qui vous saura gré de lui avoir épargné peut-être » une folie... »

JULIE.

Monsieur...

LUCIEN.

Vous me l'avez dit et je suis parti... je suis allé en Chine, j'ai eu le mal de mer, j'ai fait de la diplomatie avec des magots, j'ai entendu de la musique exécutée sur des tambours de basque et des triangles de fer, j'ai bu du thé détestable, j'ai mangé du Parmonium en confiture, des nids d'alouettes en potage, j'ai commencé par le dessert et j'ai fini par le rôti... Et après ces épreuves beaucoup plus dures que celles des anciens chevaliers qui allaient se battre pour leur dame, lorsque je reviens sur la foi d'une promesse, je retrouve... Qu'est-ce que je retrouve?...

JULIE.

Vous retrouvez une femme à qui vous avez laissé le temps de faire des réflexions...

LUCIEN.

Ah! vous réfléchissez, maintenant?

JULIE.

Oui, monsieur; je me suis dit que je n'avais que vingt-cinq ans.

LUCIEN.

Vingt-six.

JULIE.

Comment, monsieur...

LUCIEN.

Je le sais bien... avant de partir j'avais rassemblé tous les papiers nécessaire, à notre mariage. J'ai votre extrait de naissance... dans ma poche, sur mon cœur...

JULIE.

Eh bien, je n'ai que vingt-six ans... Je suis belle...

LUCIEN.

Malheureusement.

JULIE.

Je suis riche...

LUCIEN.

Qu'est-ce que ça me fait?

JULIE.

Et mes amis m'ont fait comprendrs qu'avec dee restes de jeunesse, un peu de beauté, et surtout soixante mille livres de rente, j'avais tort d'épouser un homme dont la fortune...

LUCIEN.

Dont la fortune?...

JULIE.

Est plus que médiocre.

LUCIEN.

Oh! Julie... madame... ne me dites pas cela... Dites-moi que vous ne voulez pas de moi, parceque je vous suis insupportable, parceque je suis ennuyeux, parceque vous en aimez un autre, parceque j'ai un habit mal fait... Donnez-moi une raison honnête, et je vous comprendrai. Mais ne dites pas que vous me refusez parceque je suis pauvre; cela ne vous va pas, ce n'est pas de vous, ce n'est pas ainsi que je vous connais... Désolez-moi, si vous voulez, mais ne me gâtez pas mon désespoir...

HORTENSE, *bas.*

Il est très-malheureux!

JULIE, *bas.*

Et c'est pour cela que je l'aime.

LUCIEN.

Comment a-t-elle dit?

HORTENSE.

Qu'elle vous aime.

LUCIEN.

Et moi qui ai été assez niais pour avoir peur de n'être plus aimé!

JULIE.

Fat !

LUCIEN.

Non, Julie... ce n'est pas de la fatuité... c'est de la foi. Ne m'aviez-vous pas dit que vous m'attendriez ?

JULIE.

Quelle imprudence j'ai faite, mon Dieu !... Mais laissons cela... Vous n'avez pas débarqué seul, ce me semble.

LUCIEN.

D'Ervillé sera ici dans un moment.

JULIE.

Tu ne le connais pas, Hortense ?

HORTENSE.

Fort peu.

JULIE.

Ah! voilà un homme charmant !

LUCIEN.

Bah !

CHARLES.

Un homme sérieux !

LUCIEN.

Un original...

JULIE.

Un homme de cœur... et d'esprit.

LUCIEN.

Avec des principes affreux et des idées ridicules...

HORTENSE.

Je le croyais de vos amis.

LUCIEN.

Aussi, je ne dis ici que ce que je lui ai dit cent fois. Nous avons failli nous couper la gorge... il y a six ou huit mois.

JULIE.

Et à quel sujet?

LUCIEN.

Au sujet d'une loi chinoise, fort bizarre, mais assez juste en apparence.

CHARLES.

Quelle loi ?

LUCIEN.

Quelle loi?... Voyons, comment vais-je vous raconter cela ? Attendez : Imaginez-vous une femme qui trompe son mari...

JULIE.

Est-ce que cela se fait en Chine?

LUCIEN.

Très-souvent... Oh ! on se fait une très-fausse idée des Chinois !... Il y a énormémenent de points de ressemblance entre leurs mœurs et les nôtres.

JULIE.

Et ce fut là le sujet de votre querelle?

LUCIEN.

Voici comment cela arriva : Cette loi dont je vous parlais, dit : Que lorsque la femme qui a trompé son mari devient veuve et épouse son séducteur, s'il arrive à celui-ci ce qui est arrivé à l'autre, on ne punit point la femme pour cette nouvelle faute, et qu'on dit au second mari : Vous n'avez que ce que vous méritez.

HORTENSE.

Vraiment?

CHARLES.

Ceci me semble très-logique.

JULIE.

Et d'un très-bon exemple pour certains amoureux qui menacent de se tuer si une femme ne daigne pas se perdre pour eux... Mais ils ne se tuent pas !...

LUCIEN.

Est-ce que vous me reprochez de vivre ?

HORTENSE.

Mais comment est venue la querelle ?... vous trouviez cette loi très-juste, sans doute?

LUCIEN.

Moi, je trouvais que c'était mieux que de la justice, je trouvais que c'était une excellente plaisanterie.

HORTENSE.

Et monsieur d'Ervillé n'était pas de votre avis ?

LUCIEN.

Au contraire, mais d'une manière si féroce, que je ne pouvais l'admettre... Non seulement il trouvait la loi excellente ; mais il ajoutait : que l'homme qui épouse la femme qui a trahi une première fois ses devoirs, fût-ce pour lui, est un sot qui cherche le danger...

HORTENSE, *à part.*

Que dit-il, mon Dieu !..

JULIE.

Et il y a des femmes assez folles pour vous croire !

CHARLES.

Mais, sans doute, il admet des circonstances atténuantes ?...

LUCIEN.

Aucune. « La femme n'est jamais coupable que quand elle le » veut bien, » me disait-il. — J'ai prétendu lui persuader le contraire... Il s'est entêté... moi aussi...

HORTENSE, *à part.*

Mon Dieu, est-ce possible !

LUCIEN.

De la discussion nous sommes passés à la dispute, et dans son emportement, il a fini par dire : que l'homme qui fait une pareille chose, est non seulement un sot, mais un lâche qui appelle son déshonneur.

HORTENSE.

Je suis perdue !

LUCIEN.

Moi, qui pense que c'est le devoir d'un honnête homme, j'ai trouvé le mot vif, et ma foi...

UN DOMESTIQUE.

Monsieur d'Ervillé !

HORTENSE, *à part.*

Lui... oh! plus tard... plus tard... Je n'aurais pas la force de le voir maintenant... (*Elle s'échappe par la porte de gauche, pendant que les autres remontent.*)

SCENE IV.

D'ERVILLÉ, JULIE, LUCIEN, CHARLES.

D'ERVILLÉ *paraît, et salue d'abord Julie.*

Pardon, madame, si je me présente aussi librement chez vous. Je n'aurais osé le faire sans une lettre de monsieur Duperron, qui est de vos amis.

JULIE.

Et que je remercierai du rendez-vous qu'il vous a donné chez moi, puisqu'il me vaut l'honneur de votre visite... Mais vous ne serez pas ici tout à fait en pays étranger... voici monsieur de Villars...

D'ERVILLÉ.

Que je suis charmé de rencontrer.

JULIE.

Permettez-moi de vous présenter madame... (*Elle se retourne.*) Mais où donc est-elle?

CHARLES.

En effet... elle est partie.

D'ERVILLÉ.

Qui donc?

JULIE.

Madame de Blengie.

D'ERVILLÉ, *à part.*

Madame de Blengie !

LUCIEN.

Femme charmante !

D'ERVILLÉ.

Et elle était ici?... (*A part.*) Elle, Hortense !

JULIE.

Oui, vraiment... elle se sera trouvée indisposée ; monsieur d'Auterive faisait de l'esprit... cela lui aura porté à la tête. Je vais voir...

CHARLES, *regardant au fond à droite.*

Ne vous alarmez pas. J'aperçois au pied de la côte la voiture de monsieur Duperron, madame de Blengie l'aura vue...

JULIE.

Et elle aura été recevoir son tuteur... Permettez-moi d'en faire autant, messieurs...

LUCIEN.

Souvenez-vous que je reviens d'exil.

CHARLES.

Et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

JULIE.

C'est vrai. (*A d'Ervillé et Lucien.*) Messieurs, je vous préviens que monsieur de Villars n'est pas ici.

LUCIEN.

Comment? il n'est pas ici ?

CHARLES.

Je ne dois arriver qu'après monsieur Duperron... c'est convenu entre madame de Blengie et moi.

D'ERVILLÉ.

Convenu entre madame de Blengie et vous?

LUCIEN.

Bah!

JULIE.

Oui, convenu.

LUCIEN.

A quel propos?

JULIE.

Vous êtes trop bavard pour qu'il vous soit permis d'être curieux ; vous le saurez plus tard... A tout à l'heure, messieurs... à demain, monsieur de Villars.

SCENE V.

D'ERVILLÉ, LUCIEN.

LUCIEN, *à part.*

Je ne sais, mais je parierais que j'ai déjà fait une maladresse.

D'ERVILLÉ, *à part.*

Convenu entr'elle et monsieur de Villars?.. (*Haut.*) Dis-moi, d'Auterive, est-ce que madame de Blengie était là quand on m'a annoncé?

LUCIEN.

Oui... Mais, dis-moi, tu étais fort lié avec son noble époux?

D'ERVILLÉ.

Oui... J'ai servi sous ses ordres.

LUCIEN.

Et par conséquent, tu connais sa femme.

D'ERVILLÉ.

Fort peu... cependant, j'ai eu l'honneur d'être reçu chez elle.

LUCIEN.

Et toi, dont le regard d'aigle perce le mystère des intrigues les mieux voilées, tu ne t'es jamais aperçu que monsieur de Villars consolât madame de Blengie de son vieux mari?

D'ERVILLÉ, *vivement.*

Lui!... (*Plus modéré.*) Du reste, peu m'importe... que madame de Blengie s'entende avec monsieur de Villars... qu'il l'aime... qu'il...

LUCIEN.

Et puis d'ailleurs, tout le monde n'a pas les mêmes opinions que toi.

D'ERVILLÉ.

Quelles opinions?

LUCIEN.

Cependant, je serais désolé de l'avoir blessée.

D'ERVILLÉ.

Qui donc?

LUCIEN.

Madame de Blengie.

D'ERVILLÉ.

Et à quel propos?

LUCIEN.

Si ce que tu supposes était vrai.

D'ERVILLÉ.

Mais je ne suppose rien.

LUCIEN.

Si fait. Eh bien, s'il est vrai que Villars...

D'ERVILLÉ.

Villars...

LUCIEN.

Enfin... monsieur de Blengie était bien le mari le plus maussade, le plus laid, le plus impotent... Et puis, tout le monde n'a pas la vertu de madame d'Espallion...

D'ERVILLÉ.

Quoi, tu supposerais...

LUCIEN.

Ce qui est vrai quatre-vingt dix-neuf fois sur cent. Dans ce cas, tu comprends que je l'aurais fort embarrassée en lui racontant notre querelle.

D'ERVILLÉ.

Quelle querelle?

LUCIEN.

Je ne parle pas des petites... notre grande querelle... tu sais, à propos des veuves.

D'ERVILLÉ.

Comment, tu lui as dit...

LUCIEN.

Oui, là, tout à l'heure, devant elle et devant lui, j'ai répété la phrase sacramentelle qui a failli nous faire égorger.

D'ERVILLÉ.

Mais quelle phrase?

LUCIEN.

Que l'homme qui épouse la femme dont il a été l'amant est un sot et un lâche qui doit s'attendre à subir le destin qu'il a fait à un autre.

D'ERVILLÉ.

Misérable bavard!... Oh! je te reconnais bien là!... à peine arrivé, ta première parole est une injure et une douleur pour une femme qui...

LUCIEN.

L'histoire de Villars et de madame de Blengie est donc vraie?

D'ERVILLÉ.

Eh! qui te parle de monsieur de Villars!...

LUCIEN.

Il y en a donc un autre?

D'ERVILLÉ.

Non, non!... Mais enfin... on ne dit pas ces choses-là... que diable!... D'ailleurs, madame de Blengie n'était pas seule...

LUCIEN.

Plaît-il?

D'ERVILLÉ.

Sans doute. . Madame d'Espallion était là..: elle est veuve aussi, et...

LUCIEN.

Doucement, s'il vous plaît, je réponds de Julie... J'en sais quelque chose, peut-être.

D'ERVILLÉ.

Après deux ans d'absence!

LUCIEN.

Deux ans d'absence, c'est long, je le sais... Mais enfin, Julie m'attendait... Elle m'aime!

D'ERVILLÉ, *à part.*

Pauvre Hortense!

LUCIEN.

Hein?... plaît-il?... Que le diable t'emporte avec tes idées!..: voilà tout mon bonheur gâté.

D'ERVILLÉ, *pensif.*

Mais au fait, cela vaut peut-être mieux ainsi...

LUCIEN.

Quoi donc? qu'est-ce qui vaut mieux?

D'ERVILLÉ, *de même.*

Le premier coup est porté.

LUCIEN.

Plaît-il?... quel premier coup?... D'Ervillé, tu as quelque malheur à m'annoncer, tu sais quelque chose.

D'ERVILLÉ.

Moi, rien... je connais à peine ces dames ; et tu sais que je ne suis venu ici que pour voir M. Duperron.

LUCIEN, *regardant à droite, au fond.*

Qui vient de ce côté, et avec qui je te laisse, car il faut que je sache la vérité.

D'ERVILLÉ.

La vérité?

LUCIEN.

Oui, car s'il est loyal de payer ses dettes, il serait par trop niais de payer celles d'un autre. (*Il sort par le fond à gauche.*)

SCENE VI.

D'ERVILLÉ, *seul.*

Je ne m'attendais pas à cette rencontre... Je ne m'attendais pas surtout à ce que l'indiscrétion de d'Auterive me forçât à une si prompte explication... Cependant, si j'ai bien compris la lettre de Duperron, il vaut mieux que cette explication ait lieu sur-le-champ. Pauvre Hortense! je l'ai tant aimée, et maintenant encore!... Oh! non, non, il n'y faut plus penser!... Ce serait faire un supplice de sa vie et de la mienne... il y aurait toujours entre elle et moi un souvenir, un doute, qui flétriraient notre existence à tous deux... Et ce serment sacré que me dicta mon père mourant!... Hélas! quel souvenir fatal le lui avait donc inspiré? ce serment, hélas! je l'ai juré, je ne puis ni ne veux le trahir... Hortense est avertie, elle se résignera. D'ailleurs, qui sait.... Villars la connaît... Il l'aime, sans doute... Et ce n'est peut-être plus que de la discrétion qu'elle attend de moi. Oh! les femmes, les femmes! et celle-là surtout, si charmante, si belle!... (*Se levant.*) N'importe, c'est le cas d'appliquer au mariage cet axiome de guerre de M. de Turenne : Qu'il ne faut pas confier le salut de son armée au général qu'on a vaincu.

SCÈNE VII.

D'ERVILLÉ, DUPERRON.

DUPERRON, *en dehors, à droite.*

Ces dames sont avec ma fille dans le grand salon. Je vous rejoins... (*Entrant.*) Ah! vous voilà, d'Ervillé, je vous attendais avec impatience!

D'ERVILLÉ.

Bonjour, Duperron, bonjour... vous voyez que j'ai été exact.

DUPERRON.

Et je vous en remercie, car j'attends de vous une réponse formelle et prompte à une proposition que j'ai à vous faire.

D'ERVILLÉ.

Parlez, mon cher Duperron ; toute proposition venant de vous, doit être honorable et bonne.

DUPERRON, *s'asseyant avec d'Ervillé sur le canapé.*

Vous connaissez Amélie?

D'ERVILLÉ.

Une charmante enfant... il y a deux ans.

DUPERRON.

Qui est devenue une charmante jeune fille.

D'ERVILLÉ.

Elle le promettait.

DUPERRON.

C'est une âme d'élite, d'Ervillé... c'est un esprit grave et résolu.

D'ERVILLÉ.

Elle a donc hérité de vous ?

DUPERRON.

Eh bien! d'Ervillé, je viens faire près de vous une démarche qui n'est guère dans les habitudes du monde et que l'estime que je fais de vous peut seule excuser...

D'ERVILLÉ.

Quelle démarche ?...

DUPERRON.

Ecoutez-moi, d'Ervillé : Je me suis marié à vingt ans à une femme plus âgée que moi, et par des raisons...

D'ERVILLÉ.

Qui vous honorent... Il s'agissait de sauver l'honneur et la fortune de votre père.

DUPERRON.

Pendant quinze ans qu'a duré ce mariage, je ne pense pas que madame Duperron se soit jamais aperçue que ç'avait été pour moi un sacrifice.

D'ERVILLÉ.

Vous avez été parfait pour elle.

DUPERRON.

J'ai accepté le devoir d'un homme d'honneur, mais, croyez-moi, d'Ervillé, j'ai eu à subir de cruels combats.

D'ERVILLÉ.

Madame Duperron passait pour être d'un caractère facile.

DUPERRON.

Je ne l'accuse pas, d'Ervillé, je n'accuse que moi... Enchaîné trop jeune à une femme, qui finissait sa vie quand je commençais la mienne, il m'a fallu toutes les forces de ma volonté pour résister aux tentations d'un monde où mes affaires me forçaient de rester. Parmi ces épreuves, il en est une qui a été plus douloureuse que toutes les autres ; car, cette fois, ce n'était pas l'entraînement d'un caprice, l'amour d'une beauté facile, le charme d'une liaison passagère ; c'était une passion profonde, impérieuse, folle...

D'ERVILLÉ.

Que vous avez étouffée ?

DUPERRON.

Que j'ai fait taire, voilà tout ; mais qui est restée là pendant longtemps comme un désespoir et un remords, et depuis quelque temps comme une espérance.

D'ERVILLÉ.

Que voulez-vous dire ?

DUPERRON.

Je ne veux dire de mon secret que ce que vous devez en savoir pour me comprendre. Une autre existence va commencer pour moi... Je l'espère, du moins... mais il ne me convient pas d'y entraîner ma fille... il ne faut pas qu'elle puisse rire des folies de son père... (*Mouvement.*) Je ne veux pas non plus qu'elle en puisse pleurer... C'est pour cela que je veux la marier... D'Ervillé, c'est à vous que je voudrais confier le bonheur de ma fille.

D'ERVILLÉ, *à part.*

Hortense!

DUPERRON.

Eh bien ?

D'ERVILLÉ.

A moi ?

DUPERRON.

Oui, voulez-vous être son mari ?

D'ERVILLÉ.

Avant toutes choses, mon cher Duperron, j'accepte, et je me tiens pour honoré de votre proposition. Mais ne pouvez-vous, me dire ce qui vous a dicté non-seulement votre détermination, mais votre choix?

DUPERRON, *se levant, ainsi que d'Ervillé.*

Vous savez la cause de ma détermination : quant à celle de mon choix, la voici : Lorsque je me suis décidé à marier ma fille, j'ai dû penser à la liquidation de sa fortune. Vous savez qu'elle se trouve liée à la vôtre ; les propriétés que lui a léguées sa mère sont grevées de droits considérables qui vous appartiennent... c'était une très-grosse affaire à démêler... un mariage la terminait... vous comprenez que l'idée m'en soit venue.

D'ERVILLÉ.

De façon, que c'est le banquier qui a pensé à moi, et les chiffres m'ont protégé.

DUPERRON.

J'accepte l'épigramme... Mais soyez sûr que c'est le père qui vous a choisi... Vous avez un nom que toute femme doit être fière de porter, parce que vous l'avez conservé honorable et rendu célèbre ; je connais votre loyauté, votre justice, la noblesse de votre âme, et ce qui n'avait été qu'une combinaison de chiffres est devenu un désir paternel.

D'ERVILLÉ.

Je le crois, Duperron... et je sais que la fortune de votre fille et la vôtre eussent-elles dépendu de ce mariage, vous les eussiez sacrifiées si vous n'aviez pas eu quelque estime pour moi... Mais, pardon, mon ami, Amélie connaît-elle vos intentions?

DUPERRON.

Relativement à un mariage prochain, oui... relativement à vous, non...

D'ERVILLÉ.

Ceci change bien la question... Elle a dix-sept ans, et moi trente-deux...

DUPERRON.

Et c'est là précisément ce qui me détermine à vous parler avec cette franchise. Si je n'ai pas expérimenté la vie, du moins l'ai-je beaucoup observée. Croyez-moi, d'Ervillé, malheur à ces unions précoces où l'homme s'enchaîne à tout jamais avant d'avoir usé dans la liberté ces premières fougues de l'âge, ces premiers orages des passions, ces décevantes illusions de la jeunesse qui, plus tard, lui font apprécier bien haut le sincère bonheur d'une vie plus calme... C'est un délicieux départ plein d'amour et d'espérance, pour le jeune homme qui s'engage ainsi... Mais vienne la satiété de son bonheur et le désir d'un autre, vienne la tentation qui lui parlera par les mille voix de son âge, ivre de ses conquêtes nouvelles et de ses plaisirs renaissants... Alors la passion l'emportera, l'exemple l'égarera, et il payera aux amours faciles et aux joies enivrantes la dette de la jeunesse. Seulement, ce qui n'eût été que folie excusable chez le jeune homme, devient un crime chez le mari : car il entre dans ce sentier périlleux avec une chaîne au pied, sans penser qu'à l'autre bout il y a une victime dont il flétrit la vie dans la fange et dont il déchire le cœur aux ronces du chemin où il marche.

D'ERVILLÉ.

Ah! Duperron, vous avez dû bien souffrir pour penser ainsi.

DUPERRON.

J'ai surtout beaucoup regardé ; et je vous l'atteste, d'Ervillé, ma fille n'épousera pas un de ces jeunes enthousiastes, qui s'imaginent que l'amour est le garant de tout bonheur.

D'ERVILLÉ.

Duperron, j'aurais beaucoup à vous dire à ce sujet... Mais j'aurais aussi trop mauvaise grâce à ergoter avec le bonheur que vous m'offrez ; j'accepte, et pourvu qu'Amélie soit de votre avis....

DUPERRON.

Elle en sera.

D'ERVILLÉ.

Je le désire.

DUPERRON.

Je vais près d'elle.

D'ERVILLÉ.

Déjà?...

DUPERRON.

N'oubliez pas que je ne veux m'occuper de mon bonheur qu'après que celui de ma fille sera assuré ; ne vous étonnez donc pas si je suis si pressé. (*Il sort à droite.*)

SCENE VIII.

D'ERVILLÉ, *seul.*

Pourvu qu'il n'aille pas annoncer ce mariage publiquement... J'avoue que je suis fort peu tenté do braver les scènes que me prépare peut-être madame de Blengie.... (*Avec une ironique tristesse.*) Mais, peut-être, elle m'aura oublié avec Villars, et c'est elle peut-être qui ne sait comment m'annoncer son abandon... Je vais lui en épargner la peine... (*Il va à la table à gauche, et se met à écrire.*) D'ailleurs, c'est le moment de se mettre en règle avec le passé.

SCENE IX.

D'ERVILLÉ, HORTENSE.

HORTENSE, *paraissant sur le seuil de la porte du fond à gauche.*

C'est lui... (*Elle descend lentement la scène.*)

D'ERVILLÉ, *se levant et passant à droite.*

Voilà qui est fait... (*Il voit Hortense.*) Elle!... (*Il la salue.*) Madame... chère Hortense!

HORTENSE.

Un mot, monsieur.

D'ERVILLÉ.

C'est bien peu après deux ans d'absence.

HORTENSE.

C'est assez, monsieur... s'il est tel que j'ai le droit de l'attendre d'un honnête homme.

D'ERVILLÉ.

Parlez, madame.

HORTENSE.

Monsieur d'Auterive nous a raconté une querelle qu'il a eue avec vous, au sujet de votre opinion sur les femmes coupables.

D'ERVILLÉ.

D'Auterive est un sot.

HORTENSE.

Un sot peut dire la vérité; l'a-t-il dite?

D'ERVILLÉ.

Madame... il y a mille choses qui échappent et...

HORTENSE.

Pardon, monsieur, je vous ai dit que j'attendais de vous la réponse d'un honnête homme... Les sentiments et les paroles qu'il vous a prêtés sont-ils bien les vôtres?

D'ERVILLÉ.

Mais, madame...

HORTENSE.

Trouvez-vous que ce soit une lâcheté et une sottise de confier l'honneur de son nom à la femme qui n'a pas su garder intact celui d'un premier mari...

D'ERVILLÉ, *avec impatience.*

Madame... une pareille explication est si étrange...

HORTENSE.

Monsieur, répondez!...

D'ERVILLÉ, *plus doucement.*

Hortense, pourquoi cette insistance?

HORTENSE.

Répondez donc, monsieur... vous êtes soldat; et vous auriez honte de faire languir sous votre épée l'ennemi que vous pouvez tuer d'un seul coup... Pensez-vous, oui ou non, ce que vous avez dit?

D'ERVILLÉ.

Eh! bien, madame, j'allais vous faire remettre ce billet... (*Elle prend le billet d'une main tremblante.*)

HORTENSE, *après avoir lu, tombant sur le canapé.*

Oh! malheureuse que je suis!

D'ERVILLÉ.

Hortense!...

HORTENSE, *se relevant avec indignation et fierté.*

Assez, monsieur! je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu... (*Elle passe à droite.*)

D'ERVILLÉ.

Madame... ce ton...

HORTENSE.

Ah! c'est assez d'une insulte, je suppose... (*On entend du bruit.*)

D'ERVILLÉ.

Prenez garde, madame, on vient de ce côté.

HORTENSE.

Rassurez-vous, monsieur, je ne vous compromettrai pas... Je puis mourir la joie au front et le sourire aux lèvres.

D'ERVILLÉ.

Mourir avez-vous dit?...

HORTENSE.

A votre tour soyez donc calme, monsieur... J'ai le courage de ma honte; ayez donc celui de votre vertu.

SCENE X.

HORTENSE, D'ERVILLÉ, JULIE, LUCIEN, CHARLES, AMÉLIE, DUPERRON.

CHARLES, *entrant et accourant près d'Hortense.*

Ah! madame, si vous ne me protégez pas... je suis perdu... je viens d'apercevoir Amélie toute en larmes. (*Il passe derrière d'Ervillé et vient à sa droite.*)

HORTENSE.

Comptez sur moi, monsieur de Villars, je n'oublie pas mes promesses.

DUPERRON, *de même.*

Hortense, ma chère enfant... j'ai un important service à vous demander... (*Il va près de d'Ervillé, à gauche.*)

HORTENSE.

Vous savez que je suis toute à mes amis...

LUCIEN, *de même.*

Ma chère madame de Blengie, si vous ne venez à mon aide, je suis un homme mort! (*Il reste à l'extrême droite.*)

HORTENSE.

Je tâcherai de vous sauver.

CHARLES, *à d'Ervillé.*

Quelle femme parfaitement bonne que madame de Blengie!...

DUPERRON, *de même.*

Tenez, d'Ervillé, voilà le plus noble cœur que je connaisse.

LUCIEN, *baisant la main d'Hortense.*

Oh!... c'est de cet ange-là que je devrais être amoureux!

D'ERVILLÉ, *à part.*

Est-ce qu'ils se moquent de moi? (*On entend la cloche qui annonce le dîner. Des valets paraissent.*)

JULIE, *entrant avec Amélie.*

Eh! bien, n'entendez-vous pas le signal?.. Le dîner nous attend.

HORTENSE.

J'espère qu'il sera gai... c'est... c'est un plaisir si charmant de retrouver ceux dont on était séparé... Allons, messieurs... (*Elle veut faire un pas; elle chancelle; la lettre d'Ervillé lui échappe.*)

AMÉLIE.

Mais qu'as-tu donc, Hortense?

HORTENSE, *faisant effort sur elle-même.*

Rien... rien... (*Elle chancelle de nouveau.*)

D'ERVILLÉ, *allant à elle.*

Madame de Blengie....

HORTENSE, *souriant.*

Pardon, monsieur... je prendrai le bras de monsieur Duperron. (*Duperron s'empresse de lui offrir son bras. Le mouvement de sortie commence.*)

AMÉLIE, *ramassant la lettre qui est tombée à ses pieds.*

Un papier sans suscription?

D'ERVILLÉ, *offrant la main à Amélie.*

Mademoiselle... (*Amélie salue et accepte, en cachant vivement la lettre dans son sein.*)

LUCIEN, *à Julie.*

Madame...

JULIE.

Monsieur de Villars, votre main?

LUCIEN, *bas à Julie.*

Ah! c'en est trop!...

JULIE, *à part.*

Je hais les jaloux. (*Elle donne la main à Villars et rejoint la société.*)

LUCIEN.

Et moi les coquettes... (*Seul un moment.*) Décidément je suis joué.

ACTE II.

Un riche salon ; porte au fond ; à droite et à gauche, portes en pans coupés, conduisant, celle de droite, sur une terrasse; celle de gauche, à l'appartement d'Hortense. — Sur le devant, une table, avec tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE I.

HORTENSE ; *elle est assise près de la table sur laquelle est posée une cassette. Elle finit une lettre et la cachète.*

HORTENSE, *essuyant ses larmes.*

Voilà qui est fait... Dans une heure je serai partie...partie pour toujours. Oh! que de honte, mon Dieu... et que de douleur! (*Montrant la cassette.*) Les voilà, ces lettres fatales dont j'ai cru les serments... ces lettres, qu'après ma faute, je lisais comme une excuse, qu'après son départ, je relisais comme ma consolation... et qui, depuis que je suis libre, me semblaient une promesse de bonheur. Dans une heure, elles lui seront rendues. Oh! s'il ose les relire, il rougira. Encore, si c'était un autre amour, si c'était l'ambition, si c'était je ne no sais quel sentiment impérieux qui l'entraînât : mais non, c'est le mépris, le mépris seul, froid et impassible, que lui inspire la femme qu'il a rendue coupable! c'est justice, c'est bien. Mais j'ai déjà pâli et tremblé devant lui ; je ne veux pas lui donner une fois encore la joie de mon désespoir. Monsieur d'Auterive lui remettra cette cassette. Monsieur d'Auterive est un galant homme, et je puis me fier à lui. Je n'aurais pas osé donner cette mission à monsieur Duperron; il eût voulu tout savoir. Oh! non, non! c'est mieux ainsi. Mais, hâtons-nous ; je n'ai pas épuisé encore toutes mes larmes... et je ne veux pas que personne me voie pleurer (*Elle sonne, Lisbeth paraît.*)

SCENE II.

HORTENSE, LISBETH.

HORTENSE.

Lisbeth...

LISBETH, *venant de l'appartement d'Hortense.*

Madame?

HORTENSE.

Vous avez fait ce que je vous ai dit?

LISBETH.

Oui, madame.

HORTENSE.

La voiture?

LISBETH.

D'après les ordres de madame, elle sera, à huit heures précises, à la petite porte du parc.

HORTENSE.

C'est bien. Maintenant, comprenez-moi bien. Dans une heure, pas plus tôt, vous remettrez cette lettre et cette cassette à monsieur d'Auterive... à lui seul... vous entendez bien?...

LISBETH.

Oui, madame.

HORRENSE.

Après cela... mais seulement après, vous remettrez cette seconde lettre à monsieur Duperron.

LISBETH.

Il suffit, madame.

HORTENSE.

Et, maintenant, un chapeau, un châle. (*Lisbeth sort un moment*) Je ne me suis pas senti le courage d'écrire à Julie. Elle me pardonnera de la quitter ainsi. Elle comprendra qu'il y a un malheur dans ma fuite.

LISBETH, *rentrant.*

Voilà ce que madame a demandé.

HORTENSE, *prenant le châle et le chapeau, sans les mettre, et montrant la cassette et les lettres.*

C'est bien ; prenez tout cela... et souvenez-vous bien... dans une heure?

LISBETH.

Quelle toilette faudra-t-il préparer à madame pour son retour?

HORTENSE.

Pour mon retour? ne vous en occupez pas... vous recevrez demain mes derniers ordres.

LISBETH.

Demain?... Mais, madame...

UN DOMESTIQUE, *au fond.*

Monsieur Duperron désire parler à madame.

HORTENSE.

Lui! (*A Lisbeth.*) Emportez cette cassette, ces lettres... cachez tout cela, et n'oubliez pas ce que je vous ai ordonné.

LISBETH.

Non, madame. (*Elle sort à gauche.*)

HORTENSE, *au domestique.*

Faites entrer monsieur Duperron. (*Le domestique sort par le fond.*) Allons, encore cet effort! Monsieur d'Ervillé saura du moins que j'étais calme, et que s'il a perdu ma vie, il n'a pas fait plier mon âme!

LE DOMESTIQUE, *reparaissant.*

Monsieur Duperron!

SCÈNE III.

DUPERRON, HORTENSE. *Duperron, en entrant, paraît très-ému ; il dépose sur un siége, près de la porte, son chapeau et ses gants, regarde Hortense qui se retourne et lui fait un petit signe d'amitié ; puis, il descend la scène, s'approche d'Hortense et lui baise la main.*

DUPERRON.

Pardon, mon enfant, pardon. J'ai vu, dès la pointe du jour, beaucoup de mouvement dans votre appartement; je viens de voir votre voiture prendre le chemin de la petite porte du parc ; j'ai supposé que vous vouliez faire une promenade matinale, et je venais vous demander une bien grande faveur.

HORTENSE.

Mon ami, ma liberté ne m'a pas fait oublier la reconnaissance que je dois à celui qui a été mon tuteur : je n'ai pas de faveur à vous accorder, j'ai des devoirs à remplir.

DUPERRON.

Hortense, je ne veux pas qu'il en soit ainsi; oubliez le tuteur, pensez à l'ami... et permettez-moi de vous accompagner.

HORTENSE.

Où donc?

DUPERRON.

Mais dans votre promenade.

HORTENSE, *vivement.*

Dans ma promenade?... ce n'est pas possible. Je ne puis pas, je... (*Silence.*) Pardon, mon ami, ne m'en veuillez pas ; mais... mais pourquoi me demandez vous cela?

DUPERRON.

Parce que j'avais beaucoup de choses à vous dire et un service à vous demander.

HORTENSE, *déposant son châle et son chapeau.*

Un service? Oh! je reste, mon ami... je reste.

DUPERRON.

Non, allez ; plus tard... on vous attend peut-être.

HORTENSE, *avec tristesse.*

Personne ne m'attend, mon ami...personne... Je pars... je sors, veux-je dire... parce qu'il le faut... parce que...

DUPERRRON.

Pas un mot de plus, Hortense! il ne doit y avoir entre vous et moi rien qui ressemble à une justification. Vous faites ce que vous voulez, et c'est bien ; tout secret qui vous touche m'est sacré, car il ne peut cacher que quelque pur dévouement ou quelque noble action.

HORTENSE, *à part.*

Quelque malheur aussi!

DUPERRON.

Pardonnez-moi donc ce que j'ai dit, si vous y avez vu l'intention la plus légère de chercher à savoir ce que vous ne voulez pas dire.

HORTENSE.

Merci, mon ami. Je sais quelle amitié vous avez pour moi.

DUPERRON.

Oui, de l'amitié.

HORTENSE.

De l'estime aussi.

DUPERRON.

Oui, de l'estime et surtout, Hortense...

HORTENSE.

Revenons à ce service que vous attendez de moi.

DUPERRON.

Vous avez raison... Oui! d'abord ; le bonheur de ma fille avant tout... et puis après...

HORTENSE.

Ah! il s'agit d'Amélie?... vous voulez la marier, n'est-ce pas?

DUPERRON.

Sans doute. D'où le savez-vous?

HORTENSE.

Oh! mon Dieu! cela se devine... à la moindre chose... à rien... à l'air joyeux d'une jeune fille... quelquefois à ses larmes.

DUPERRON.

Vous avez vu Amélie? elle vous a parlé?

HORTENSE.

Non, mon ami, non... Mais je crois savoir que le choix que vous avez fait pour elle n'est pas le choix de son cœur.

DUPERRON

Amélie est un enfant.

HORTENSE.

Duperron, croyez-moi: ne jouez pas le bonheur et l'avenir de votre fille pour des motifs de convenance. Elle est noble et honnête; elle respectera ses devoirs. Mais ne les lui faites pas trop pénibles; l'âme la plus forte peut succomber; et la jeunesse qu'on lie aux dernières amours d'un vieillard se révolte et s'égare quelquefois.

DUPERRON.

Hortense, avez-vous donc souffert si cruellement du mariage que je vous ai imposé?

HORTENSE.

Je ne parle pas de moi; je ne me plains pas, je n'en ai pas le droit: mais je parle de votre fille.

DUPERRON.

Qui vous a dit ou qui vous a fait dire par quelqu'un que je voulais la marier au vieux comte de Tovolia... vous voyez que j'ai tout deviné.

HORTENSE.

N'est-ce point la vérité?

DUPERRON.

Non, ma chère enfant; le mari que j'ai choisi pour ma fille est jeune.

HORTENSE.

Celui qu'elle aime l'est aussi.

DUPERRON.

Riche.

HORTENSE.

Il le deviendra.

DUPERRON.

Brave.

HORTENSE.

Ce doit être la qualité de tous les hommes.

DUPERRON.

Il suit une carrière qui peut le mener partout où son ambition peut prétendre; il a un magnifique avenir.

HORTENSE.

L'ambition d'une femme n'est que d'être aimée... son avenir, c'est son amour.

DUPERRON.

Enfin, croyez-moi, Hortense, Amélie oubliera les enfantillages d'un amour irréfléchi, quand vous, en qui elle a une confiance sans bornes, vous lui aurez fait comprendre que toute femme doit être heureuse et fière d'accepter le nom de M. d'Ervillé.

HORTENSE, *avec effroi.*

Monsieur d'Ervillé?

DUPERRON.

Oui, M. d'Ervillé.

HORTENSE.

Lui, lui?

DUPERRON.

Sans doute... Mais d'où vous vient ce trouble?

HORTENSE, *cherchant à se remettre.*

Du trouble? non, non, de l'étonnement, voilà tout.

DUPERRON, *l'observant.*

Mais pourquoi cet étonnement?

HORTENSE.

Je ne puis vous dire... mais vous savez... on se fait quelquefois des idées sans raison... Pourquoi?... pour rien... et il me semblait... je croyais... on m'avait dit... Enfin, je ne pensais pas que ce fût monsieur d'Ervillé que vous aviez choisi.

DUPERRON, *à part.*

Qu'a-t-elle donc?

HORTENSE, *à part.*

Oh! de la force, mon Dieu... de la force!...

DUPERRON, *l'observant.*

Vous le connaissez cependant assez pour savoir que c'est un homme loyal.

HORTENSE.

Oh! très-loyal. (*A part.*) Et qui ment à ce qu'il a juré.

DUPERRON.

Brave...

HORTENSE.

Oh! très brave... (*A part.*) Et qui écrase sans pitié le cœur d'une femme.

DUPERRON.

Un homme d'un esprit élevé, d'un cœur noble.

HORTENSE, *avec abondance.*

Un homme charmant, un homme d'une morale austère, d'un esprit au-dessus de toute faiblesse, un homme à qui un père peut confier la fortune, le repos, la considération de sa fille... Et comme c'est là, et non dans l'amour, qu'est le bonheur des femmes en ce monde, je trouve ce choix convenable, excellent, et je vous en félicite de toute mon âme. (*Elle va se rasseoir près de la table, à droite, en contenant à peine ses larmes.*)

DUPERRON, *à part.*

Elle me trompe...

HORTENSE, *à part.*

Oh! je supporterai l'épreuve jusqu'au bout.

DUPERRON, *après un temps.*

Eh bien, ma chère enfant, c'est précisément ce que vous venez de me dire, que je désire que vous fassiez comprendre à Amélie.

HORTENSE.

Moi?

DUPERRON.

Oui, vous... dont elle aime et respecte la tendresse; vous, en qui elle croira, si vous voulez lui dire que son bonheur à venir est dans cette union. Voilà le service que j'attends de vous.

HORTENSE, *à part.*

Ah! mon Dieu, que je souffre!

DUPERRON.

Ne me le rendrez-vous pas?

HORTENSE, *à part.*

C'en est trop!...

DUPERRON.

Avez-vous quelques raisons personnelles de me refuser?

HORTENSE, *avec une gaîté affectée.*

Des raisons de vous refuser?... moi?... non, certes... non... Je n'en ai aucune... pourquoi en aurais-je?... vous me demandez ce service... je vous le rendrai... demain... plus tard...

DUPERRON.

Si je suis venu de si bonne heure, c'est que je suis sûr qu'Amélie doit venir chez vous ce matin.

HORTENSE.

Ce matin?

DUPERRON.

Tout à l'heure... (*Allant vers la fenêtre à droite.*) Et tenez, la voilà sur la terrasse qui guette mon départ pour venir vous parler; et à moins que cette entrevue ne vous déplaise...

HORTENSE.

En aucune façon... assurément.

DUPERRON.

Je vais lui laisser le champ libre.

HORTENSE.

Vous avez raison, qu'elle vienne.

DUPERRON.

Et je puis compter sur vous?

HORTENSE, *se levant.*

Oui, Duperron, comptez sur moi; et, puisque vous voyez le bonheur d'Amélie dans ce mariage, ce n'est pas moi qui lui ferai obstacle. (*A part, en passant à gauche.*) Ce sera ma vengeance.

DUPERRON, *à part.*

Et moi, je saurai la vérité. (*Haut.*) A bientôt.

HORTENSE.

Adieu... à bientôt. (*Duperron sort*).

SCENE IV.

HORTENSE, *seule, avec colère et douleur.*

Oui... je le ferai... Oui, j'aiderai de tout mon pouvoir à ce mariage... Ah! monsieur d'Ervillé, à mon tour, je vous écraserai de mon indifférence; je vous rendrai votre mépris en dédain; et je vous montrerai que vous m'êtes devenu si peu de chose, que je dédaigne de vous nuire et que votre bonheur ne saurait m'atteindre... (*Allant se rasseoir près de la table et après un silence.*) Oh! que je souffre, mon Dieu, que je souffre!

SCENE V.

HORTENSE, AMÉLIE, *et d'abord* CHARLES, *Amélie entre par la porte du fond, suivie de Charles à qui elle fait signe de sortir. Il résiste d'abord et finit par céder; il entre dans l'appartement*

à gauche. Dans le courant de cette scène il entr'ouvre une ou deux fois la porte.

AMÉLIE, *appelant à mi-voix.*

Hortense!

HORTENSE, *à part.*

C'est elle!... voici ma dernière lutte... ce sera ma dernière victoire.

AMÉLIE, *même jeu.*

Hortense!

HORTENSE, *se retournant.*

Eh bien? tu ne viens pas m'embrasser?

AMÉLIE, *accourant et embrassant Hortense.*

Ma sœur! ma mère! mon Hortense! toi qui es si bonne, tu sais pourquoi je viens?

HORTENSE.

Oui, ma pauvre Amélie, je le sais.

AMÉLIE.

Et tu as dit à mon père, n'est-ce pas, que ce mariage ne pouvait se faire?

HORTENSE, *se levant.*

Non, Amélie, non... je ne lui ai pas dit cela.

AMÉLIE.

Toi?... c'est impossible... Tu sais bien, toi, que c'est impossible.

HORTENSE.

Pourquoi donc? parce que tu aimes... ou que tu crois aimer monsieur de Villars?

AMÉLIE.

Quand ce ne serait que cela?

HORTENSE.

Es-tu sûre de l'amour de monsieur de Villars?

AMÉLIE.

Si j'en suis sûre!... oh! oui. Pourquoi me tromperait-il?

HORTENSE.

Qui sait?... un moment de vanité. Tu es jeune, tu es jolie... c'est un triomphe si charmant que d'égarer le cœur d'une femme!

AMÉLIE.

Hortense!... M. de Villars veut être mon mari.

HORTENSE, *après un petit temps.*

C'est vrai! tu as raison. Pardonne-moi, enfant. Il t'aime, il doit t'aimer, et peut-être seriez-vous heureux!

AMÉLIE.

N'est-ce pas?

HORTENSE.

Mais... (*Après un long soupir et avec vivacité.*) Mais M. d'Ervillé t'aime aussi.—C'est un homme d'honneur, bien placé dans le monde, qui t'y donnera un rang élevé, un nom que tu mérites et que tu porteras à merveille.

AMÉLIE.

Hortense!

HORTENLE.

Crois-moi, tu seras heureuse, Amélie. L'amour est un rêve d'enfant. Tu verras l'éclat, la fortune, la renommée de M. d'Ervillé, cette estime qu'il te montre, en te confiant l'honneur de son nom, de sa vie. Tout cela, c'est quelque chose de flatteur, qui doit te toucher, te séduire.

AMÉLIE.

Hortense, tu ne me parles pas selon ton cœur. (*Charles se montre à la porte de gauche.*)

HORTENSE.

Je te parle comme je le dois, comme j'ai promis à ton père de le faire.

SCENE VI.

CHARLES, HORTENSE, AMÉLIE.

CHARLES, *s'élançant brusquement en scène.*

Mais non pas comme vous m'aviez promis à moi, madame.

HORTENSE.

M. de Villars!

AMÉLIE.

Charles, je vous avais prié de ne pas entrer.

CHARLES.

C'est vrai, mais vous m'aviez dit aussi: Ayez confiance en madame de Blengie; elle dissuadera mon père de ce mariage, elle ne peut le vouloir.

HORTENSE, *à Amélie.*

Je ne puis le vouloir, as-tu dit?

AMÉLIE, *passant à la gauche d'Hortense.*

Ah! Charles!...

HORTENSE, *allant à Villars.*

Et pourquoi cela? quel intérêt puis-je avoir à l'empêcher? Je ne connais M. d'Ervillé que par ce qu'en dit le monde. De quel droit me placerais-je entre lui et son bonheur?... en quoi cela me regarde-t-il, et pourquoi ne dois-je pas vouloir ce mariage?

AMÉLIE.

Par amitié pour moi, je croyais...

HORTENSE.

Tu t'es trompée, Amélie... Et vous aussi, monsieur. Ce mariage, que je ne dois pas vouloir, selon vous, je le désire... je le souhaite; j'engage Amélie à le contracter; et cela devant vous, devant tout le monde, s'il le faut... car je ne veux pas que monsieur d'Ervillé puisse croire comme vous que ce mariage me déplaît, que je m'y suis opposée. Qu'ai-je à m'en inquiéter? qu'ai-je à y faire? Et puisque monsieur Duperron y voit le bonheur de sa fille, je dois l'y voir aussi, et je me mets de moitié dans ce désir. Amélie doit épouser M. d'Ervillé... il le faut!

AMÉLIE, *à part.*

Cette lettre que j'ai trouvée, oh! je la comprends maintenant!.. Pauvre Hortense!... Eh bien, c'est moi qui la sauverai

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur d'Ervillé.

HORTENSE, *à part.*

Lui!

CHARLES, *à part.*

Oh! puisqu'il en est ainsi, je sais ce qui me reste à faire.

SCENE VII.

CHARLES, HORTENSE, AMÉLIE, D'ERVILLÉ.

D'ERVILLÉ, *entrant, à part.*

Madame de Blengie!... (*Il s'arrête.*)

HORTENSE.

Entrez, monsieur, ou je croirai que ce n'est pas moi que vous comptiez trouver ici.

D'ERVILLÉ, *troublé.*

Pardon, madame... Mais si monsieur Duperron, ne m'avait dit que vous veniez de partir pour une promenade, je n'aurais pas osé me présenter chez vous sans en avoir demandé la permission.

HORTENSE, *désignant Amélie du regard.*

Et en mon absence vous venez y chercher..

D'ERVILLÉ.

C'est encore monsieur Duperron qui m'a dit que je trouverais ici...

HORTENSE.

Mademoiselle Amélie?

D'ERVILLÉ.

Mais je me retire...

HORTENSE.

C'est inutile, je vous cède la place; car je sais, monsieur, quelle espérance vous amène et quelle réponse vous venez chercher. Je la désire telle que vous la souhaitez, et comme je ne veux pas être indiscrète, permettez... (*Elle fait un mouvement pour s'éloigner; Amélie va vivement à elle, et l'arrête.*)

AMÉLIE.

Mais, cette réponse, je veux la faire tout haut et devant vous, Hortense. (*A d'Ervillé.*) Monsieur, vous pardonnerez à la franchise d'une jeune fille à qui son père a toujours fait honte du mensonge. Je refuse formellement votre main.

CHARLES, *avec transport, à part.*

Oh! bonne Amélie!

D'ERVILLÉ.

Mademoiselle, ce refus vous a été inspiré...

AMÉLIE.

Par mon cœur seul, monsieur.

CHARLES, *de même.*

Oui, par son cœur!

D'ERVILLÉ.

Ou, d'après la joie de monsieur, par un amour...

AMÉLIE.

Monsieur, cet amour, s'il existe, n'entre pour rien dans mon refus, je vous le jure,

CHARLES.

Hein... plaît-il?..,

D'ERVILLÉ.

Mademoiselle, en ce cas, c'est en faire une insulte dont je puis désirer connaître les motifs.

AMÉLIE.

Je n'ai pas à vous les dire: mais, comprenez-moi bien, monsieur; jamais je ne serai votre femme, jamais!

D'ERVILLÉ, *à part.*

Ah! j'aurai raison de ceci.

AMÉLIE, *embrassant Hortense.*

Adieu, Hortense... adieu!... Quoique tu m'aies abandonnee à la colère de mon père, je ne t'en veux pas, moi, et je t'aime... je te... (*A d'Ervillé.*) Adieu, monsieur. (*Elle sort vivement.*)

SCENE VIII.

CHARLES, HORTENSE, D'ERVILLÉ.

HORTENSE, *à part.*

Que veut-elle dire?

CHARLES, *à lui-même.*

Pauvre Amélie... et maintenant la voilà exposée aux menaces, aux reproches de monsieur Duperron... (*Bas à Hortense.*) Lorsque vous, madame, vous pouviez tout prévenir... oh! c'est mal.

D'ERVILLÉ, *bas à Hortense.*

C'est sans doute à vos conseils que je dois ce refus insultant... ah! c'est une bien misérable vengeance!

CHARLES, *bas à Hortense.*

Lorsque Amélie s'était confiée à vous... lorsque moi-même... ah! madame...

D'ERVILLÉ, *même jeu.*

Vous avez donc fait vos confidences à cet enfant? Ah! madame...

CHARLES, *même jeu.*

C'est une trahison infâme!

D'ERVILLÉ, *même jeu.*

C'est une indignité misérable!

HORTENSE.

Parlez haut, messieurs, je vous en prie.

CHARLES, *vivement.*

Eh! bien...

D'ERVILLÉ, *de même.*

Eh! bien...

HORTENSE.

Eh! bien, monsieur de Villars, ne me reprochiez-vous pas d'avoir plaidé près d'Amélie la cause de monsieur d'Ervillé?

CHARLES.

Oui, madame, oui... et lorsqu'hier vous me promettiez de parler à monsieur Duperron en ma faveur, je croyais à votre parole.

D'ERVILLÉ.

Quoi, madame? hier, vous aviez promis votre appui à monsieur de Villars?

CHARLES.

Oui, monsieur, oui!... Mais alors, madame ne savait pas qu'il s'agissait de monsieur d'Ervillé: mais depuis...

D'ERVILLÉ.

Depuis?...

HORTENSE, *avec intention.*

Depuis... j'ai dit à Amélie qu'elle ne pouvait confier son bonheur à un homme plus honnête, plus loyal, plus fidèle à sa parole, plus digne de l'amour d'une femme que M. d'Ervillé.

D'ERVILLÉ.

Madame...

HORTENSE.

Trouvez-vous, monsieur, que je vous aie mal apprécié?

D'ERVILLÉ.

Cette ironie...

HORTENSE.

Et, à votre tour, dites, dites tout haut ce que vous me reprochez.

D'ERVILLÉ.

Je dis, madame... qu'il y a une manière de blâmer en louant, de perdre en paraissant soutenir; je dis...

CHARLES.

Ah! mon Dieu, monsieur, ce n'est pas la faute de madame, si vous n'avez pas réussi... On n'y met pas plus de complaisance.

D'ERVILLÉ.

Monsieur... (*A part.*) Ah! parbleu, il payera pour elle.

HORTENSE.

Monsieur de Villars...

CHARLES.

Pardon, madame, mais lorsque je suis venu à vous, je vous avais dit que c'était mon bonheur, ma vie que je vous confiais; et lorsque je devais m'attendre à vous voir de mon parti, vous m'abandonnez, vous abandonnez votre amie... vous nous trahissez tous deux!... C'est indigne, c'est... Ah! tenez, madame, permettez-moi de me retirer; je ne dois pas, je ne veux pas sortir du respect que je vous dois...

D'ERVILLÉ.

Vous auriez dû vous apercevoir que c'est déjà fait, et je ne permettrai pas...

CHARLES.

Monsieur!...

D'ERVILLÉ.

Monsieur!...

HORTENSE, *avec hauteur.*

Ah! monsieur d'Ervillé, merci de votre protection, je n'en ai pas besoin... (*Bas.*) Je n'en veux pas! (*Haut et à Charles.*) Quant à vous, monsieur de Villars, je vous sais gré de votre emportement... Il y a de l'amour pour Amélie dans votre ressentiment contre moi; il y a du cœur dans votre colère... Vous êtes un noble et bon jeune homme... ce n'est pas une raison pour être heureux... (*Elle se retourne.*) Monsieur d'Ervillé, je vous laisse à votre bonheur. (*Elle sort par la porte de son appartement.*)

SCENE IX.

CHARLES, D'ERVILLÉ.

CHARLES, *à part.*

Qu'est-ce qu'elle veut dire à présent?

D'ERVILLÉ, *à part.*

Oh! maintenant, il faut que ce mariage se fasse... il le faut... et d'abord débarrassons-nous de ce petit banquier.

CHARLES, *à part.*

Je veux en finir avec monsieur le capitaine de vaisseau. (*Allant vers d'Ervillé.*) Monsieur, ce qui vient de se passer...

D'ERVILLÉ, *parlant en même temps.*

Monsieur, d'après ce que j'ai entendu...

CHARLES.

Vous devez comprendre...

D'ERVILLÉ.

Je n'ai pas besoin de vous dire...

CHARLES.

Que...

D'ERVILLÉ.

Que... (*Ils s'arrêtent tous deux.*) Pardon, monsieur, vous me parliez?...

CHARLES.

Vous me disiez?...

D'ERVILLÉ.

Achevez...

CHARLES.

Après vous, monsieur...

D'ERVILLÉ.

Je vous en supplie...

CHARLES.

Je n'en ferai rien, attendu que je suis persuadé que nous voulions nous dire la même chose...

D'ERVILLÉ.

Et cette même chose, c'est...

CHARLES.

Que nous avons tous deux le plus grand désir...

D'ERVILLÉ.

De nous couper la gorge ensemble.

CHARLES.

Vous parlez d'or, monsieur.

D'ERVILLÉ.

Trop heureux de vous avoir deviné.

CHARLES.

Et quand convient-il à monsieur d'Ervillé de se donner ce divertissement?

D'ERVILLÉ.

Le temps de trouver un témoin.

CHARLES.

Nous avons ici monsieur d'Auterive.

D'ERVILLÉ.

Je ne vous le conseille pas; il aime à arranger les affaires... Je vais jusqu'à Toulon, chercher un officier de marine qui fait bien les choses.

CHARLES.

Si vous en trouviez deux, cela m'épargnerait le voyage.

D'ERVILLÉ.

J'accepte votre commission.

CHARLES.

J'attendrai de vos nouvelles.

D'ERVILLÉ.

S'il vous plaît d'en venir chercher à l'auberge de la Madeleine...

CHARLES.

Celle qui se trouve au pied de la colline entre Toulon et ce château?

D'ERVILLÉ.

Précisément... Je pense pouvoir vous en donner dans trois heures.

CHARLES.

Je serai exact.

D'ERVILLÉ.

Je l'espère monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

CHARLES, LUCIEN, *il tient une lettre, et sous son bras une cassette.*

CHARLES, *seul.*

De toutes façons ceci rompra, je l'espère, cet odieux mariage.

LUCIEN, *en dehors.*

Eh! d'Ervillé! d'Ervillé!

CHARLES, *à part.*

Mais je veux voir Amélie une dernière fois.

LUCIEN, *entrant par la gauche.*

Ah! c'est vous; pourriez-vous me dire où est d'Ervillé?

CHARLES.

Il vient de partir pour Toulon.

LUCIEN.

Bon! précisément au moment où j'ai besoin de lui...

CHARLES.

C'est fâcheux en effet. (*Il va pour sortir.*)

LUCIEN, *l'arrêtant.*

Et que diable va-t-il faire à Toulon?

CHARLES, *même jeu.*

Il y va chercher des témoins.

LUCIEN, *idem.*

Pour mon mariage?

CHARLES, *descendant la scène à gauche.*

Non, pour un duel.

LUCIEN.

Pour un duel? (*Avec éclat.*) Un duel! ah bien! j'avais oublié... monsieur de Villars... (*Il pose la cassette sur la table.*) Pardon, j'oubliais que j'ai à vous chercher querelle.

CHARLES.

A moi?

LUCIEN.

Oui, à vous. Depuis hier, on me chasse, on me rappelle, on me sourit, on me fait la moue, on me caresse, on m'égratigne... si bien que je n'y suis plus... que j'en perds la tête... Cependant, puisque j'y pense, je veux une explication.

CHARLES.

Avec moi?

LUCIEN.

Avec vous... car enfin, vous n'êtes pas une femme, vous?

CHARLES.

Je le suppose.

LUCIEN.

C'est que les femmes, voyez-vous... c'est affreux! Il semble que la vérité leur soit antipathique; on les aime avec une confiance stupide; ça les ennuie, et elles vous traitent de cœur froid et d'amoureux transi; on a un soupçon jaloux... ça les met en fureur, et l'on vous traite comme un manant; ou bien ça les amuse et alors cela devient abominable... On a peur de quelqu'un, de monsieur de Villars par exemple: Quoi! vous dit-on d'un air superbe, un monsieur de Villars! un banquier, un homme de chiffres!... ah! ce soupçon est un outrage...

CHARLES.

Mais, monsieur...

LUCIEN.

Ou bien: Mais il est fort bien, monsieur de Villars, il a de l'esprit, des manières; il danse la polka à ravir... Et l'on prend son bras, et on lui fait des coquetteries; et le malheureux qui aime cherche la vérité au fond de tout cela!...

CHARLES.

Pauvre d'Auterive!

LUCIEN.

La vérité? il n'y en a pas; une coquette parle avec le plus profond dédain de l'amant qu'elle adore, ou agace avec le plus doux sourire l'homme le plus indifférent.

CHARLES.

Eh bien?

LUCIEN.

Eh! bien, ce n'est pas encore la vérité; car il y en a qui trouvent un exécrable plaisir à tromper par l'audace même de leurs coquetteries. Le pauvre amoureux, le futur époux se dit: C'est une comédie; s'ils s'entendaient, ils se cacheraient mieux; les coupables sont plus prudents! Il se répète cette niaiserie, il se la persuade, il se croit très-habile; pas du tout, on le trompe, et on a la joie de le lui montrer... et plus tard, quand il découvre le crime, on lui rit au nez, en lui disant: Monsieur ce n'est pas ma faute si vous n'avez pas voulu y voir clair!...Oh! les femmes!

CHARLES.

Eh! bien, que concluez-vous de ceci?

LUCIEN.

J'en conclus que ce n'est qu'à vous que je puis demander si vous êtes ou non l'amant de madame d'Espallion... voilà.

CHARLES.

Mon cher monsieur d'Auterive...

LUCIEN.

Mon cher monsieur de Villars?

CHARLES.

Dans quelques heures, je me bats avec monsieur d'Ervillé parce qu'il prétend épouser mademoiselle Duperron, dont je suis amoureux.

LUCIEN.

D'Ervillé... épouse mademoiselle Duperron?

CHARLES.

Oui.

LUCIEN.

En êtes-vous sûr?

CHARLES.

Oui, malheureusement.

LUCIEN, *à lui-même.*

Oh! alors je comprends... oui.

CHARLES.

Ceci doit vous rassurer.

LUCIEN, *à lui même.*

Oui, oui... cette lettre, cette cassette...

CHARLES.

Plaît-il?

LUCIEN, *de même.*

C'est cela.

CHARLES.

Et vous pouvez rendre toute votre confiance à madame d'Espallion.

LUCIEN, *de même.*

Pauvre madame de Blengie!

CHARLES.

Vous dites?

LUCIEN.

Ah! mon pauvre Villars, si vous saviez, c'est indigne. Oh! les hommes, les hommes! Les femmes ont raison, voyez-vous, c'est affreux!

CHARLES.

Mais quoi donc?

LUCIEN.

Rien, c'est un secret. Ah! d'Ervillé mérite une bonne leçon; donnez-la-lui, Villars. (*A part.*) Voilà pourtant ce que c'est que d'être allé en Chine. (*En ce moment, madame d'Espallion paraît à la porte à droite, au troisième plan.*)

CHARLES, *à part.*

Décidément il est fou!... et je crois que je ferai bien de céder la place à madame d'Espallion, qui semble attendre ma sortie. (*Il sort à gauche*).

SCÈNE XI.

LUCIEN, JULIE.

LUCIEN, *seul sur le devant de la scène.*

Cela ne peut pas s'expliquer autrement. Oui, cette lettre de madame de Blengie... (*Il la prend dans sa poche.*)

JULIE, *au fond.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Lisbeth qui a fait des signes à monsieur d'Auterive et qui lui a remis une lettre et une cassette, que j'ai vue dix fois dans le secrétaire d'Hortense?

LUCIEN, *lisant.*

« Monsieur, je vous crois un homme d'honneur, et c'est à » votre honneur que je confie une restitution que je ne puis » faire moi-même.» Une restitution! c'est cela; une restitution... quelque promesse, une correspondance. Pauvre femme, ah!...

JULIE, *idem.*

Comme il est agité!

LUCIEN, *lisant.*

« Veuillez remettre cette cassette à monsieur d'Ervillé, veuillez la lui remettre en secret. » (*Haut.*) C'est ce que je ferai.

JULIE, *idem.*

Je saurai ce que c'est que cette cassette.

LUCIEN, *lisant.*

« Quand vous m'aurez rendu ce service, monsieur, oubliez-le, oubliez-moi. » (*Haut*). Pauvre femme!

JULIE, *au fond.*

Comme il est troublé!

LUCIEN, *lisant.*

« Je me souviendrai, moi, de la reconnaissance que je vous dois. » (*Haut.*) Ah! c'est là un cœur!... et ce d'Ervillé... c'est affreux!

JULIE, *au fond.*

Dieu me pardonne, je crois qu'il pleure.

LUCIEN, *se retournant vivement.*

Hein? qu'y a-t-il? qu'est-ce c'est? Madame d'Espallion...

JULIE, *avançant du côté de la table.*

Moi-même, monsieur, j'ai laissé sur cette table une broderie.

LUCIEN.

Je n'en vois pas.

JULIE.

Ne vous mettez pas en peine. Je trouverai ce que je cherche.

LUCIEN.

C'est très-bien.

JULIE, *cherchant.*

Non, je me suis trompée... (*Elle voit la boîte.*) Ah! l'étourdie! (*Elle la prend et fait un mouvement pour sortir.*)

LUCIE.

Que faites-vous, madame? cette boîte...

JULIE.

C'est le coffre à bijoux de madame de Blengie. Je ne soupçonne aucun de mes domestiques, mais c'est toujours une imprudence de laisser traîner un objet qui renferme des valeurs considérables; je vais l'emporter chez moi.

LUCIEN.

L'emporter! Mais, madame, ce n'est pas possible... cette boîte...

JULIE.

Cette boîte?...

LUCIEN.

N'appartient pas à madame de Blengie... elle est... à moi.

JULIE.

En vérité? (*Elle pose la boîte et à part.*) Il me trompe. (*Haut.*) Est-ce que vous l'avez, par hasard, rapportée de Chine?

LUCIEN.

Oui, précisément.

JULIE.

On fait donc des boîtes de Boule, en Chine?

LUCIEN.

Oh! madame, en Chine on fait de tout.

JULIE.

Savez-vous que c'est très-curieux?

LUCIEN.

Très-curieux.

JULIE.

Et que ce doit être fort rare.

LUCIEN.

Très-rare. (*A part.*) Bon, elle n'y pense plus.

JULIE.

Je ne sais comment fait madame de Blengie, mais elle a l'art de se procurer, avant tout le monde, les curiosités les plus recherchées.

LUCIEN.

Bah!

JULIE.

Ainsi, elle a une boîte absolument pareille à celle-ci que vous avez rapportée de Chine.

LUCIEN, *à part,*

Aïe! aïe! (*Haut.*) Cela n'a rien d'étonnant, la Chine est maintenant ouverte à tout le monde.

JULIE.

Cela se conçoit, avec des diplomates de votre force!

LUCIEN, *d'un air satisfait.*

Oui, je crois que nous avons signé un traité de commerce assez avantageux.

JULIE.

Le succès doit vous encourager à en signer un autre.

LUCIEN.

Un autre traité?

JULIE.

Oui, un traité de paix.

LUCIEN.

Avec qui?

JULIE.

Avec moi.

LUCIEN, *à part.*

Elle n'y pense plus, très-bien! (*Haut.*) Avec vous qui m'avez tourmenté à plaisir.

JULIE.

Et qui me pardonnez, car vous savez bien que vos soupçons étaient injustes.

LUCIEN.

Oh! oui, je le sais, maintenant; mais tout à l'heure...

JULIE.

Tout à l'heure, vous m'avez quittée brusquement, au moment où j'allais vous avouer la vérité; mais vous êtes si emporté...

LUCIEN.

Et vous si coquette!

JULIE, *d'un air aimable, lui prend la main.*

Eh bien, je ne le serai plus, et pour vous montrer jusqu'à quel point je suis franche, je ne veux pas jouer au fin avec vous; je ne veux pas vous amener, par de petits mensonges bien gracieux, à me forcer d'accepter un cadeau que je désire ardemment.

LUCIEN.

Tout ce que je possède est à vous.

JULIE.

J'y compte... Mais, en attendant, et pour rabattre la petite vanité de madame de Blengie, je veux que vous me donniez... cette boîte.

LUCIEN, *vivement.*

Cette boîte?

JULIE.

Vous voyez que je suis bonne femme... Je n'y mets pas de fierté... Je vous la demande... Je fais mieux (*courant vers la table*), je la prends.

LUCIEN, *l'arrêtant.*

Mais non, mais non!... cette boîte...

JULIE.

Eh bien?

LUCIEN.

Elle n'est pas à moi...

JULIE.

Ah! alors, vous ne l'avez pas rapportée de Chine, où l'on fait de tout?

LUCIEN.

Eh! non... si... enfin... c'est...

JULIE, *avec dépit et éclat.*

C'est... la boîte de madame de Blengie...

LUCIEN.

Eh bien! oui.

JULIE.

Comment alors se trouve-t-elle entre vos mains?

LUCIEN.

Parce que... parce que... je ne puis pas vous le dire.

JULIE.

C'est donc un secret?

LUCIEN.

Oui.

JULIE.

Un secret entre vous et madame de Blengie... c'est étrange.

LUCIEN.

Très-étrange en effet; mais enfin, c'est comme ça.

JULIE.

Eh bien, ce secret, je veux le savoir.

LUCIEN.

Madame...

JULIE, *s'éloignant de Lucien.*

C'est comme ça.

LUCIEN.

Julie... Madame... Julie.... Je vous en prie...

JULIE.

C'est comme ça... Je veux le savoir.

LUCIEN.

Julie, écoutez-moi... il y a des circonstances où il faut savoir permettre à un homme d'être... honnête homme... Je ne peux pas, je ne dois pas trahir madame de Blengie.

JULIE.

Trahir madame de Blengie? Oh! je n'ai pas cette prétention; j'en sais assez...

LUCIEN.

Julie... Je vous le jure, c'est un devoir d'honneur.

JULIE.

Mais je ne vous demande rien. Comment donc! Vous forcer à trahir madame de Blengie?... mais ce serait une indignité...

Madame de Blengie, ma meilleure amie, qui a des secrets avec mon futur mari... allons donc!... Restez-lui fidèle, monsieur, remplissez envers elle tous les devoirs d'honneur qu'elle vous a imposés.

LUCIEN, *allant à la table et posant la main sur la cassette.*

Eh bien, oui, madame, je le ferai... et je le ferai par respect pour vous.

JULIE.

Le respect est plaisant, en vérité !

LUCIEN.

Non, madame, il est sincère, il est profond. Je ne sais ce qui arrivera de ma résistance à vos soupçons; mais je sais ce qui arriverait si j'y cédais. On saurait que j'ai manqué à un devoir d'honnête homme; on saurait, car tout se sait, que c'est vous qui m'y avez forcé... et je ne veux d'une mauvaise action ni pour moi, ni pour vous, madame... C'est ainsi que je vous aime, moi, madame; et quand ce nouveau caprice sera passé, vous me remercierez, madame.

JULIE, *à part.*

Il a peut-être raison.

LUCIEN.

Et vous m'aimerez de vous avoir désobéi, madame.

JULIE.

Oh! pour cela, non, monsieur!

LUCIEN.

Eh bien, soit, madame.

JULIE.

C'est fini à tout jamais..

LUCIEN.

C'est fini... madame!

SCÈNE XII.

JULIE, DUPERRON, LUCIEN.

DUPERRON, *entrant rapidement.*

Où est-elle, où est-elle?

LUCIEN *et* JULIE.

Qui donc?

DUPERRON.

Madame de Blengie?

JULIE.

Monsieur d'Auterive peut vous le dire.

DUPERRON.

Vous?

LUCIEN.

Eh! non, je n'en sais rien. Qu'est-ce qu'il y a?

DUPERRON.

Oh! quel malheur, mon Dieu, quel malheur!

JULIE.

Mais qu'est-ce que tout cela veut dire?

DUPERRON.

Lisez la lettre qu'elle vient de me faire remettre.

JULIE, *lisant.*

« Mon ami, je pars; soyez assez bon pour me faire parvenir
» mes revenus au pays où je vais me retirer... J'espère que ce
» soin ne vous importunera pas longtemps... Si je ne reviens
» pas en France, si je meurs dans mon exil... vous trouverez
» chez mon notaire un testament qui donne toute ma fortune
» à votre fille. » (*Haut.*) Qu'est-ce que cela signifie?

DUPERRON.

Et elle est partie!... Mais pourquoi?

JULIE.

Pourquoi?

LUCIEN.

Pourquoi?... parce que...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

AMÉLIE, *remettant un billet à Duperron.*

Voici pourquoi, mon père... le hasard a fait tomber ce billet à mes pieds... Lisez.

DUPERRON, *à part.*

Une lettre de d'Ervillé pour elle... (*Après avoir lu.*) Oh! la malheureuse!...

JULIE.

Mais qu'y a-t-il?

DUPERRON.

Il y a... il y a... Oh! non, non, ce secret n'est pas le mien.

JULIE.

Encore!... il me semble pourtant que c'est le secret de tout le monde ici...

DUPERRON.

Mais je la connais... elle en mourra... Venez, venez! il faut la poursuivre, l'attendre... la ramener... Holà! quelqu'un... (*Des domestiques paraissent et sortent de divers côtés.*) Des chevaux sur toutes les routes.

AMÉLIE, *les suivant.*

Oui, sauvez-la, mon père... sauvez-la!...

LUCIEN.

Oui, vous avez raison... des chevaux! venez! partons. (*Ils sortent.*)

JULIE, *courant à la table et prenant la cassette que Lucien a oubliée.*

Ah!... J'apprendrai peut-être ce que tout cela veut dire... (*Elle cherche à ouvrir la cassette, quand le rideau tombe.*)

ACTE III.

Un salon d'attente dans une auberge aux portes de Toulon. Porte au fond, — Au même plan, portes latérales en pans coupés; celle de droite conduisant à la chambre d'Hortense; l'autre, conduisant à d'autres parties de l'auberge. Au premier plan, à gauche, une table. Chaises, fauteuils, buffet garni, etc.

SCÈNE I.

DUPERRON, *puis* LUCIEN.

DUPERRON, *seul un moment, assis près de la table à gauche.*

Voilà donc où l'a conduite le mariage que je lui ai imposé! J'hésitais à la comprendre, lorsqu'elle me disait que c'est un crime d'enchaîner les joyeuses espérances de la jeunesse aux froids souvenirs d'un vieillard... et je l'ai fait! Et pourquoi l'ai-je fait? Oh! c'est un crime! c'est moi qui suis le premier auteur de sa faute, c'est à moi de la protéger. (*En ce moment Lucien entr'ouvre la porte du fond.*)

LUCIEN.

C'est fait; j'ai retenu tous les chevaux de poste, j'ai payé les guides triple, j'ai attablé les postillons dans la grande salle, j'ai mis la clef de l'écurie dans ma poche, et maintenant qu'elle appelle, qu'elle sonne, personne ne répondra.

DUPERRON.

Ainsi?

LUCIEN.

Ainsi, je défie madame de Blengie de continuer sa route. Mais où est-elle?

DUPERRON, *remontant la scène à droite, et montrant la porte qui conduit à la chambre d'Hortense.*

Elle est toujours enfermée dans la chambre qu'elle a demandée en arrivant dans cette auberge.

LUCIEN.

Et vous n'avez rien appris de plus?

DUPERRON, *rêveur, les yeux fixés sur la porte à droite.*

Rien, sinon qu'elle a demandé de quoi écrire, et annoncé qu'elle repartait immédiatement.

LUCIEN.

Savez-vous, Duperron, que c'est effrayant!

DUPERRON, *tournant la tête.*

Quoi donc?

LUCIEN.

Mon ami, j'étais un des habitués de l'hôtel de Blengie; c'est moi qui ai présenté d'Ervillé chez elle : quelques rares visites, quelques paroles polies froidement échangées avec madame de Blengie, voilà tout ce que j'ai vu; et j'aurais mis ma main au feu, que c'est tout au plus s'ils savaient le nom l'un de l'autre, tandis que... On n'est pas plus bête que ça!... et je n'étais pas le mari! C'est effrayant. Oh! les femmes! quel abîme de dissimulation!

DUPERRON, *même position.*

A laquelle nous les forçons trop souvent, croyez-moi.

LUCIEN.

Et quand je pense que j'allais me marier! Ah! non, non, cela mérite réflexion.

DUPERRON, *allant vers la table.*

Maintenant, mon cher Lucien, il faut que vous me rendiez un service.

LUCIEN.

Je suis tout à vos ordres. (*A lui-même.*) Ma position est franche et nette; Mme d'Espalion... au fait, je ne suis pas engagé, moi : je n'ai rien reçu d'avance.

DUPERRON, *allant vivement à Lucien.*

D'Auterive, vous avez sans doute la cassette que vous a confiée Mme de Blengie?

LUCIEN.

La cassette? Ah! mon Dieu, je l'ai laissée au château.

DUPERRON.

Ah! quelle négligence! Si elle tombait dans des mains indiscrètes...

LUCIEN.

Des mains indiscrètes? Oh! non!... mais si, au contraire! Ah! misérable et maladroit que je suis! Je l'ai laissée sur une table, vous savez, quand vous êtes entré... Mme d'Espallion me querellait au sujet de cette cassette; et je l'ai laissée là, sous sa main, sous ses yeux! Elle n'y aura pas résisté!

DUPERRON.

Quoi! vous pensez que Mme d'Espallion...

LUCIEN.

Elle me soupçonnait... Et les femmes, voyez-vous, elles ne sont comme nous; elles n'ont pas de ces petites délicatesses qui nous rendent si... niais. Elles aiment à voir clair dans leurs affaires de cœur. Elle aura ouvert la cassette!

DUPERRON.

Ce serait bien mal!

LUCIEN.

Je suis un homme perdu, déshonoré. Oh! mais, je la lui arracherai, je...

SCÈNE II.

DUPERRON, JULIE, LUCIEN.

LUCIEN.

Julie... Elle!..

DUPERRON.

Madame d'Espallion!

LUCIEN.

Madame... J'allais... je retournais... je voulais reprendre cette cassette...

JULIE, *donnant la cassette à Lucien.*

La voilà, monsieur.

LUCIEN.

Ah! merci, madame!... c'est un acte de loyauté... et de...

JULIE.

Monsieur d'Auterive, vous êtes un galant homme... Je vous estime de tout mon cœur, je vous aime de tout mon âme... Mais je ne vous épouserai pas.

LUCIEN, *à part.*

Elle ne l'a pas ouverte! (*Haut.*) Ah! si vous saviez ce que renferme cette cassette, vous ne me parleriez pas ainsi...

JULIE.

C'est parce que je le sais, que je vous parle comme je le fais.

DUPERRON.

Quoi! madame, vous avez ouvert cette cassette?

JULIE.

Oui, monsieur.

LUCIEN.

J'en étais sûr.

DUPERRON.

Vous avez pénétré un secret...

JULIE.

Que vous savez, qu'Amélie n'ignore pas, que monsieur d'Auterive connaît aussi, et qui sera en sûreté dans mon cœur comme dans le vôtre, messieurs.

LUCIEN.

Mais alors, puisque vous savez tout, pourquoi ne vouloir plus m'épouser?

JULIE.

Parce que les hommes sont des monstres; parce que, pour séduire une femme, il n'y a ni ruse, ni mensonge devant lequel ils reculent... parce que, prières, serments, larmes, menaces même, ils emploient tout... Jusqu'à ce que la malheureuse victime qu'ils ont choisie, tremblante, égarée, souvent à moitié folle, leur donne sa vie, pour n'obtenir que leur mépris!

LUCIEN.

Mais tous les hommes ne sont pas les mêmes!

JULIE.

C'est vrai, monsieur... vous ne m'avez jamais aimée avec cette passion; vous ne m'avez jamais priée comme ça!

LUCIEN.

Ainsi donc, si j'avais été moins délicat...

JULIE, *avec malice.*

Hé!... (*Reprenant un air sérieux.*) Mais si une faute est excusable, c'est assurément celle d'Hortense... Et comme j'aurais honte d'être heureuse, lorsqu'elle souffrirait un tel abandon, je vous annonce que notre mariage ne se fera qu'avec le sien.

LUCIEN.

Ah! c'est par trop fort!

DUPERRON.

Eh! bien, madame, puisque vous voulez bien attacher votre bonheur à celui de madame de Blengie, permettez-moi d'essayer de la sauver.

JULIE.

L'espérez-vous?

DUPERRON.

Je ferai pour cela tout ce que peut le dévouement le plus absolu.

JULIE.

Comptez-vous donc ramener d'Ervillé?

DUPERRON.

Je tenterai peut-être d'un autre moyen.

LUCIEN.

N'oubliez pas que votre succès intéresse madame d'Espallion.

JULIE.

Impertinent! (*On entend sonner dans la chambre d'Hortense.*) Qu'est cela?

DUPERRON.

C'est elle!

LUCIEN.

Madame de Blengie, qui probablement s'impatiente de ne pas voir arriver les chevaux de poste. (*On sonne encore.*)

DUPERRON.

Elle va sans doute venir... (*Lucien va pour s'asseoir; il l'arrête.*) Oh! veuillez me laisser seul avec elle... Et souvenez-vous surtout d'une chose... c'est que ce secret doit mourir entre nous.

LUCIEN.

Oh! je suis la discrétion même.

JULIE *à Duperron.*

A bientôt, n'est-ce pas? J'entre là, où m'attend Amélie, car je l'ai amenée... Elle souffrait tant!...

DUPERRON.

Eh bien, consolez-la... Dites-lui que j'approuve son amour pour Villars... (*Il va vers la porte de droite.*)

LUCIEN.

Ah! à propos, Villars...

JULIE.

Eh! bien...

LUCIEN.

Villars et d'Ervillé... vous ne savez pas?... (*On sonne au dehors.*)

DUPERRON, *qui est près de la porte de droite.*

Silence, la voici...

JULIE, *à Lucien.*

Venez donc!

LUCIEN.

Mais vous ne savez donc pas...

JULIE, *le forçant de sortir à gauche.*

Vous me le direz plus tard!...

SCÈNE III.

DUPERRON, HORTENSE.

DUPERRON, *au fond.*

Puisse-t-elle me comprendre!

HORTENSE, *entrant par la porte de droite.*

Holà!... quelqu'un!... Comment se fait-il que personne ne vienne... (*Elle va pour sortir par la porte du fond et voit Duperron.*) Duperron... vous ici!

DUPERRON.

Pardonnez-moi d'avoir cherché à vous voir une dernière fois.

HORTENSE.

Je ne puis pas vous en vouloir... Mais ce que vous avez fait là n'est pas bon...

DUPERRON.

L'amitié n'a-t-elle aucun droit?

HORTENSE.

Elle n'a pas celui d'être sans pitié.

DUPERRON.

Sans pitié, dites-vous?...

HORTENSE.

Oui, Duperron... Qu'êtes-vous venu faire ici?... Pourquoi m'avez-vous poursuivie? Pour me demander le secret de mon départ? Je ne vous le dirai pas... Pour me faire changer de résolution? Duperron, vous me connaissez assez pour savoir que je ne mets ni emportement ni colère dans mes décisions... et que c'est pour cela qu'elles sont inébranlables... (*Elle s'assied près de la table.*)

DUPERRON.

Je suis venu parceque vous avez oublié vos amis, parceque vous n'avez pas pensé à leur chagrin.

HORTENSE.

Vous vous trompez..... j'y ai pensé... et c'est pour cela que j'étais parti sans revoir personne... J'ai mesuré ma force et j'ai trouvé que j'avais assez de ma part de douleur sans m'exposer à la vôtre...

DUPERRON.

Et vous n'avez espéré d'aucun d'eux aucune consolation ?

HORTENSE.

Vous voyez, Duperron!... voilà, voilà ce que je voulais éviter. Prétendre me consoler, c'est vouloir discuter ma douleur, c'est donc aussi vouloir la connaître... Eh! bien, Duperron, je vous dois la vérité... Je ne sais si je guérirai du désespoir que j'emporte... Mais je vous le déclare, si la cause en était connue, j'en mourrais... ainsi donc, ayez pitié de moi et laissez-moi partir. (*Elle veut se lever.*)

DUPERRON, *la retenant.*

Eh! bien, soit, Hortense... je n'insiste pas... Mais vous venez de prononcer un mot, qui laissent à ceux qui vous aiment un espoir dans l'avenir... Peut-être, avez-vous dit, peut-être guérirez-vous de votre désespoir.

HORTENSE.

Peut-être...

DUPERRON.

Eh! bien, si ce jour arrive, Hortense, il faut que vous sachiez alors qu'il y a au monde un cœur qui vous attend, un cœur plein de tendresse et de repentir.

HORTENSE.

De repentir, dites-vous? Quoi... ce cœur... (*Après un silence, à part.*) Oh! mais, non, c'est une ruse. Duperron ne sait rien, il ne doit rien savoir.

DUPERRON, *à part.*

Elle ne pense qu'à lui ; elle ne me comprendra pas.

HORTENSE.

En vérité, je ne sais ce que voulez me dire. Le repentir ne convient qu'aux coupables, et je ne sache personne qui ait envers moi des torts dont il ait à se repentir.

DUPERRON.

Et si ce coupable, c'était moi?...

HORTENSE.

Vous ?

DUPERRON.

Oui, moi. Je vous connais, dites-vous, mais, vous, vous ne me connaissez pas... Je sais ce que vous avez de force, mais vous ignorez ce que j'ai de violence. Je sais ce que vous avez souffert, mais vous ne savez pas que c'est moi qui vous ai fait tout ce mal.

HORTENSE.

Mais que voulez-vous dire, mon Dieu? je ne vous comprends plus.

DUPERRON.

Eh bien donc, apprenez tout. Lorsque votre père me confia le soin de votre enfance, j'acceptai avec orgueil ce témoignage de son estime, et je vous vis avec joie entrer dans ma maison, pour être la seconde fille de celle à qui, en échange de sa fortune, je n'avais donné que mon nom...

HORTENSE.

Et le respect que méritaient ses vertus.

DUPERRON.

Et auquel jamais je n'ai voulu manquer. Et ce fut là, Hortense, la cause de mon supplice et la cause de mon crime. *Il se lève et descend en scène.*

HORTENSE, *se levant.*

De votre crime ?

DUPERRON.

Oui, car bientôt l'enfant que j'avais adoptée avec une affection toute paternelle, devint une jeune fille, belle, charmante ; une femme en qui rayonnaient, tout à la fois, la beauté, l'esprit, la grandeur. Elle était chaque jour sous mes yeux ; je contemplais sa beauté, je m'enivrais de ses paroles ; et lorsque je me demandai pourquoi mon cœur, que je croyais partager entre mes deux enfants, n'allait plus qu'à vous seule, je m'aperçus que je n'avais rien ôté à ma tendresse de père, mais que je vous avais donné tout l'amour de ma vie.

HORTENSE.

Quoi, monsieur?

DUPERRON.

Dieu m'est témoin, et vous-même avant Dieu, que jamais un mot, un regard, n'ont pu vous faire soupçonner le délire de cette passion.

HORTENSE.

C'est vrai, monsieur, vous m'avez respectée.

DUPERRON.

Oui, je vous ai respectée dans votre innocence, mais non pas dans votre bonheur. Lorsque je compris ce fatal amour, je me sentis trop faible pour la lutte ; je voulus vous éloigner, je cherchai à vous marier.

HORTENSE.

Est-ce là votre crime ?

DUPERRON.

Oui... car vous étiez jeune, belle, et chacun savait qu'il n'était aucun mariage au dessus de vous, aucune position en ce monde que vous n'eussiez honorée en l'occupant ; et il y avait à vos pieds dix prétendants jeunes et beaux aussi, dignes de vous apprécier et fiers de vous confier l'honneur et la joie de leur avenir. Mais ceux-là auraient allumé dans votre âme ces premières émotions du cœur, que je voyais s'agiter dans vos tristesses sans raison comme dans vos folles joies. Ceux-là auraient accompli ces rêves d'amour qui vous tourmentaient à votre insçu; ceux-là, vous les auriez aimés. Je les écartai, je cherchai près de moi, un vieillard... noble et bon sans doute, riche et considéré, c'est vrai, qui pouvait satisfaire à toutes les exigences de votre orgueil, mais qui devait laisser mourir cette flamme de la jeunesse qui ne pouvait brûler pour moi et que je voulais éteindre pour tous les autres. Je vous mariai parce que je vous aimais; mais je vous mariai à un vieillard parce que j'étais jaloux. Voilà mon crime...

HORTENSE.

Ah! monsieur, qu'avez-vous fait?

DUPERRON.

Et maintenant, comprenez-moi bien, Hortense. Le hasard nous a dégagés, vous des liens que je vous avais imposés, moi de ceux qui m'ont rendu coupable envers vous ; mais cet amour qui vous sacrifiait en vous respectant, cet amour, il s'est pour ainsi dire augmenté de mes remords... cet amour, il est plus ardent plus exalté que jamais.

HORTENSE.

Assez, monsieur.

DUPERRON.

Cet amour, il est si dévoué et si soumis maintenant, qu'en vous demandant pardon du mal qu'il vous a fait, il ne vous demanderait pas compte des larmes qu'il vous a fait répandre, des dangers où il a pu vous exposer, du désespoir ou il vous a peut être réduite. Enfin...

HORTENSE.

Enfin, monsieur ?

DUPERRON, *tombant à ses pieds.*

Enfin... il me semble que si vous l'acceptiez, il vous donnerait le bonheur dont je vous ai exilée... et peut-être...

HORTENSE.

Duperron!... (*Après un temps.*) Duperron, ce que vous venez de me dire est si étrange, que ma pensée m'échappe, et que je ne sais comment vous répondre.

DUPERRON.

Sans doute, vous trouvez odieux que je vienne vous demander la récompense de mon crime.

HORTENSE.

Non, Duperron, l'amour a son excuse dans sa violence. Et peut-être toute autre à ma place et dans la position où je suis, accepterait cet amour et ce nom que vous m'offrez.

DUPERRON.

Oh ! faites-le, Hortense, et je vous jure...

HORTENSE.

Mais moi... je ne veux tromper personne, ni me venger de personne... cet amour, je le refuse.

DUPERRON, *se levant.*

Ah ! c'est que vous me méprisez et que vous me haïssez maintenant !

HORTENSE.

Non, mon ami, croyez-moi, je suis sincère. Je sais peut-être mieux que vous ne le pensez, que c'est déjà beaucoup que de ne pas manquer aux lois de l'honneur... vous les avez suivies en me faisant une destinée que beaucoup de femmes auraient enviée... Je ne vous tendrais pas la main comme je le fais (*elle lui tend la main*), si je vous haïssais ou si je vous méprisais. Et si vous m'avez fait du mal, je vous le pardonne.

DUPERRON, *pressant de ses lèvres la main d'Hortense.*

Que dites-vous ?

HORTENSE.

Et ce pardon, je ne vous le fais pas attendre, parceque je ne veux pas que vous puissiez croire que mon ressentiment entre pour rien dans mon refus.

DUPERRON.

Quoi? ce refus...

HORTENSE.

Il ne vient que de moi, et alors même que vous ne m'eussiez pas fait cet aveu, il eût été irrévocable comme il le sera toujours.

DUPERRON.

Et vous partez?

HORTENSE.

Je pars.

DUPERRON.

Et ce désespoir qui vous exile, rien ne peut le consoler?

HORTENSE.

Duperron, vous avez respecté l'innocence de la jeune fille; respectez la douleur de la femme qui ne vous reproche rien, mais qui ne veut rien répondre...

DUPERRON, *avec colère.*

Eh bien, je vous vengerai du moins!

HORTENSE.

Me venger! de quoi? et de qui?

DUPERRON.

Vous avez raison, je suis fou. Mais ce n'est plus l'amant qui vous parle, c'est l'ami; c'est moins que cela c'est l'homme à qui vous avez confié le soin de votre fortune...

HORTENSE.

Duperron!

DUPERRON.

Ne quittez la France que demain.

HORTENSE.

Non.

DUPERRON.

D'ici là, j'aurai pu faire quelques démarches pour que cette fortune...

HORTENSE.

Ne cherchez pas de prétexte, Duperron; vous n'avez aucune démarche à faire pour ma fortune. Soyez bon; toute force s'use à lutter, et je ne veux pas recommencer un pareil entretien. Adieu donc, et laissez-moi partir.

DUPERRON.

Hortense...

HORTENSE.

Je le veux, je vous en prie.

DUPERRON, *à part.*

Oh! pauvre âme! cœur noble et grand!

HORTENSE.

Adieu. (*Elle se dirige vers la porte du fond.*)

D'ERVILLÉ, *en dehors.*

Dès que ce monsieur sera arrivé, dites-lui que je suis ici.

HORTENSE, *près de sortir, s'arrêtant.*

(*A part.*) Grand Dieu... lui!

DUPERRON.

D'Ervillé!...

HORTENSE, *revenant vivement près de Duperron, et d'un air indigné.*

Vous saviez qu'il devait venir!...

DUPERRON.

Sur mon honneur, je vous jure...

HORTENSE.

Vous le saviez, vous saviez tout!

DUPERRON.

Hortense...

HORTENSE.

Et vous m'avez réduite à cette humiliation! Ah! c'est maintenant que je vous hais et que je vous méprise!

DUPERRON.

Hortense, un mot...

HORTENSE.

Ah! monsieur... (*Montrant la porte de droite.*) Cette porte est la mienne... J'espère que vous et d'autres vous la respecterez! adieu! (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IV.

DUPERRON, *puis* LUCIEN.

DUPERRON, *seul un moment.*

Oh! rien ne fera plier ce cœur d'acier. Et cet homme... cet homme accepte tranquillement la main de ma fille! oh! non... non, assez d'une existence perdue!...

LUCIEN, *entrant par la gauche.*

Eh bien! Duperron...

DUPERRON.

Plus d'espoir!...

LUCIEN.

Il faut donc que je remette à d'Ervillé ces lettres, cette cassette?

DUPERRON.

Cette cassette, ces lettres... ô mon Dieu! qui sait, peut-être...

LUCIEN.

Je viens de voir d'Ervillé entrer dans cette maison... et je crois qu'il est prudent que je remplisse ma mission, avant qu'il ne se batte avec Villars.

DUPERRON.

Un duel avec Villars!

LUCIEN.

Ah! tiens! étourdi que je suis!

DUPERRON.

Non! oh! non, ce n'est pas avec Villars qu'il se battra... S'il refuse d'être honnête homme. D'Auterive, voulez-vous me confier ces lettres?

LUCIEN.

Pourquoi faire? pour avoir le droit de le provoquer?

DUPERRON.

Je ne sais, je ne vois pas encore bien clair dans mon projet; mais, croyez-moi, d'Auterive, tout ce qui est possible pour le bonheur de madame de Blengie, je le tenterai; si j'échoue, alors seulement je penserai à la vengeance.

LUCIEN.

Je me fie à vous. (*On sonne encore chez Hortense.*)

DUPERRON, *à lui-même.*

Oui, oui, j'essaierai, et s'il ne me comprend pas, malheur à lui!

LUCIEN, *mettant la cassette sur la table.*

Voilà!

DUPERRON.

Merci. Il vient, éloignez-vous, et veillez à ce que Villars ne puisse nous interrompre.

LUCIEN.

Fiez-vous donc à moi! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

D'ERVILLÉ, DUPERRON.

D'ERVILLÉ, *paraissant au fond avec ses deux témoins.*

Merci, messieurs, choisissez un bon terrain. A votre retour, je pense que monsieur de Villars sera arrivé. Du reste, nous n'avons rien à dire, l'heure n'a pas encore sonné. (*Les deux témoins s'éloignent. D'Ervillé descend en scène.*)

DUPERRON.

Et l'heure de ce duel ne sonnera pas.

D'ERVILLÉ.

Duperron!... vous savez si j'aime à vous rencontrer; cependant, aujourd'hui, et dans cette circonstance...

DUPERRON.

Vous devez en être charmé, et vous me remercierez de vous avoir épargné une folie et un scandale inutiles.

D'ERVILLÉ.

Je ne sais comment vous l'entendez, mais monsieur de Villars...

DUPERRON.

Est un homme de trop bonne compagnie pour vous avoir dit de ces paroles qui exigent une réparation sanglante.

D'ERVILLÉ.

Ses paroles ont été fort polies, mais ses prétentions sont fort impertinentes.

DUPERRON.

S'il y renonce, vous n'avez plus rien à dire.

D'ERVILLÉ.

Oui, mais j'ai à me rappeler qu'il m'a provoqué.

DUPERRON.

Il faut pardonner quelqu'emportement à celui à qui l'on prend la femme qu'il aime.

D'ERVILLÉ.

C'est que je ne vois pas qu'il en soit ainsi; vous pouvez bien refuser votre fille à Villars, mais vous n'êtes pas homme, ni moi non plus, à la forcer à un mariage qui lui déplairait.

DUPERRON.

C'est précisément à se sujet que je voulais avoir une explication très-importante.

D'ERVILLÉ,

Est-ce donc pour cela que vous êtes venu ici?

DUPERRON,

Oui, pour cela... Écoutez-moi, d'Ervillé... et comprenez bien que je ne veux, ni vous faire la leçon, ni paraître douter de vos sentiments...

D'ERVILDÉ.

De quoi s'agit-il donc?...

DUPERRON.

Ma vie, comme je vous l'ai dit, a été triste; mais j'en ai recueilli cet avantage, qu'elle m'a appris l'indulgence, j'ai gardé sérieusement des devoirs dont beaucoup d'autres, à ma place, se sont affranchis; mais si je ne les ai pas imités, je les comprends et je les excuse... Je dois donc comprendre encore mieux, et excuser encore plus facilement le jeune homme qui a cherché dans une liaison cachée, les émotions d'un amour partagé...

D'ERVILLÉ, *troublé.*

C'est un crime assez commun, pour que...

DUPERRON.

Aussi, ne vous en fais-je aucun reproche... En ces sortes de choses, la femme seule est coupable; et quelque malheur qui lui en arrive, c'est à elle à en souffrir; elle l'a voulu, tant pis pour elle. Je ne m'en occupe donc pas...

D'ERVILLÉ.

Où voulez-vous en venir?

DUPERRON.

A vous dire que, cependant, tout le monde n'a pas cette indulgence, ou plutôt cette fermeté, et qu'il est telle jeune tête exaltée, pleine de sentiments faux et exagérés, qui peut voir dans cette conduite un oubli de l'honneur, une sécheresse d'âme...

D'ERVILLÉ.

Duperron!...

DUPERRON.

Ainsi je craindrais que ces sentiments ne fussent ceux de ma fille, si elle venait à apprendre votre liaison avec Mme de Blengie.

D'ERVILLÉ.

Ma liaison avec Mme de Blengie!... je vous jure, Duperron, que jamais...

DUPERRON, *lui prenant la main.*

C'est bien, et vous faites votre devoir en niant; mais dispensez-vous de jouer ce rôle, toujours honorable, mais inutile avec moi, je vous en préviens. (*Il quitte d'Ervillé, passe de droite à gauche.*)

D'ERVILLÉ, *à part.*

Hortense s'est vengée.

DUPERRON, *montrant la cassette à d'Ervillé.*

Voici une cassette renfermant une correspondance entre vous et Mme de Blengie... Je suis chargé de vous la remettre, et de vous demander en retour des lettres que vous devez posséder sans doute encore.

D'ERVILLÉ, *tirant de sa poche une liasse de lettres.*

Au moment d'un duel, j'avais pensé à cette restitution; voici ces lettres, que je comptais confier à d'Auterive.

DUPERRON, *qui a ouvert la cassette.*

Voici les vôtres.

D'ERVILLÉ, *très-vivement.*

Donnez donc.

DUPERRON.

Un moment! Mme de Blengie, et je comprends sa colère, comme je comprends votre conduite, a droit d'être cruellement blessée.

D'ERVILLÉ.

Sans doute, et, en ce cas, les femmes...

DUPERRON.

Les femmes qui ont la faiblesse de céder n'ont que ce qu'elles méritent, quand on les abandonne: c'est trop juste; mais vous comprenez qu'elles ne soient pas précisément de cet avis.

D'ERVILLÉ.

Assurément; et je pense que Mme de Blengie a dû se plaindre.

DUPERRON.

Mme de Blengie est une femme d'un caractère fier, résolu, implacable, une femme qui ne se plaint pas, qui n'a pas versé une larme, mais qui a trop de résignation pour que je ne craigne pas une vengeance.

D'ERVILLÉ.

Une vengeance? et laquelle?

DUPERRON.

Je l'ignore; mais je la redoute.

D'ERVILLÉ.

Ne s'est-elle pas désarmée complétement en vous remettant ces lettres?

DUPERRON, *alarmé.*

Sans doute... si elle me les a toutes remises.

D'ERVILLÉ.

Craignez-vous donc qu'elle en ait conservé quelques-unes?

DUPERRON.

Si elle l'avait fait, et si, humiliée aussi cruellement que femme peut l'être, elle les adressait un jour à votre femme, à ma fille?

D'ERVILLÉ.

Ce serait un crime.

DUPERRON.

N'est-ce pas? car Amélie, qui l'aime comme une sœur et qui la respecte comme une mère, pourrait trouver que l'homme qui épouse la sœur de la malheureuse qu'il a perdue, ne mérite pas l'amour qu'on doit à un mari... Elle pourrait penser que c'est là une trahison indigne d'un honnête homme.

D'ERVILLÉ.

Encore une fois, monsieur Duperron!...

DUPERRON.

Encore une fois, je vous parle des sentiments probables de ma fille; et quant à moi, tout ce que je veux, c'est la mettre à l'abri d'une pareille douleur. Je désire donc, et voilà tout, que vous vous assuriez devant moi, qu'aucune lettre de cette correspondance ne manque à la restitution. Voyez, elles sont classées et numérotées avec un grand soin; est-ce bien cela? N° 1. « Madame, c'est le cœur tremblant, c'est l'esprit perdu que je vous écris, pardonnez-moi, si... » Oh! la déclaration obligée! c'est bien.

D'ERVILLÉ, *prenant la lettre.*

Oui, c'est cela, une lettre folle.

DUPERRON.

Comme on les fait quand on veut tromper ces pauvres femmes.

D'ERVILLÉ.

Oh! non, je ne voulais pas la tromper.

DUPERRON.

Alors, c'est quand on se trompe soi-même, et qu'on croit les aimer... En voici une seconde. « Vous ne m'avez pas répondu. » Une troisième: « Encore ce silence implacable, ce silence qui me tue! » Il paraît qu'elle a fait semblant de résister, et qu'elle n'a pas répondu tout d'abord, car voici encore une lettre qui commence ainsi: « Madame, par pitié, par grâce, un mot, qui me dise que vous me pardonnez. Si mon admiration s'est égarée jusqu'à devenir de l'amour, si la folie de cette passion s'est égarée jusqu'à se montrer à vous, est-ce un crime qui ne mérite aucun pardon? Et que vous ai je donc demandé, madame? rien qu'une pensée, un souvenir, rien que le droit de me dire: Dans la carrière aventureuse où je vais entrer, il y a quelqu'un à qui je puis dédier mes fatigues, mes dangers, ma gloire; quelqu'un pour qui je serai fier de l'acquérir, quelqu'un qui se dira peut-être: Si j'avais été libre, je lui aurais permis de m'aimer. » Oh! c'est avec cette soumission qu'on endort la prudence des femmes. Et elle vous a répondu, sans doute?

D'ERVILLÉ, *tristement, tendant une lettre à Duperron.*

Oui; mais voilà sa réponse.

DUPERRON, *lisant.*

« Monsieur, votre dernière lettre contient un mot qui dit à la fois mon devoir et le vôtre. Je ne suis pas libre. Je veux rester une honnête femme, et j'espère que j'écris à un galant homme. C'est assez vous dire que je regarderais désormais comme une insulte ce que je veux bien oublier comme un moment de folie. » (*Parlé.*) Ah! le congé était rude, et la comédie assez bien jouée! Tout autre y eût renoncé; mais vous êtes persévérant.

D'ERVILLÉ, *se levant.*

Oui, car j'étais fou...

DUPERRON, *allant à lui.*

En effet... voici encore une lettre... dans quel état, mon Dieu!.. froissée... déchirée... oh! c'est sans doute celle qu'on se plaisait à relire chaque jour; voyons...

D'ERVILLÉ.

Non, c'est inutile... Je sais...

DUPERRON.

Mais, moi, je veux m'instruire!... Que vois-je? des projets de mort, des menaces de suicide... « Oh! oui, madame; c'est une folie que mon amour pour vous... car je suis homme d'honneur, madame, et l'on trouvait que j'avais quelque raison. Mais depuis que je vous ai vue, tout ce qui n'est pas vous s'est enfui de mon âme que vous occupez tout entière. J'y cherche vainement tout ce qui m'animait autrefois; je n'y trouve que vous, vous seule. Vous êtes devenue ma pensée, ma gloire, mon devoir, mon avenir, ma patrie. Dites un mot, et ce que vous voudrez, je le ferai... Voulez-vous que je meure? je mourrai... et pour cela, madame, vous n'aurez pas besoin de parler, votre silence sera mon arrêt. » Et les femmes se laissent prendre à de pareilles folies.

D'ERVILLÉ.

Des folies?... non, Duperron; ce n'étaient pas des folies, c'était la vérité. Oh! oui, je l'ai aimée avec fureur; je l'ai poursuivie avec acharnement, je l'ai trompée par la soumission la plus basse... je l'ai fatiguée de mes obsessions.

DUPERRON.

Bien plus, vous l'avez menacée d'un scandale!

D'ERVILLÉ.

C'est vrai.

DUPERRON.

Oui, plus tard, quand elle vous eut permis de l'aimer. Hortense, si vous ne venez pas à ce rendez-vous, j'irai vous chercher au milieu de tous, jusque dans votre salon! Vous l'eussiez fait.

D'ERVILLÉ.

Oui, car je mourais.

DUPERRON.

C'est ce que vous lui dites: « Que peut-il en arriver de plus affreux que ce qui arrive!... on saura que je vous aime et que

vous me dédaignez; votre orgueil sera satisfait; on me tuera peut-être, et moi, j'aurai trouvé cette mort que votre indifférence me verse goutte à goutte. Oh! pardon... pardon, Hortense, grâce! pitié!... Je pleure, je souffre. Venez, comme vous allez chez le malheureux qui pleure et souffre de misère... et comme lui, c'est avec respect, c'est à genoux que je recevrai l'ange qui aura pitié de moi! » Et elle y alla?

D'ERVILLÉ.

Oui.

DUPERRON.

Cette femme ne demandait qu'à se perdre.

D'ERVILLÉ.

Ah! ne dites pas cela, Duperron... Elle vint, et il y avait tant de courage et de sérénité dans cette funeste démarche, elle croyait si bien au respect que je lui avais juré, qu'elle me l'inspira, et que, dans mon cœur, je restai à genoux devant sa tranquille et naïve confiance.

DUPERRON.

Oui, je vois que la lutte fut longue; car voici encore beaucoup de lettres, où parle le désespoir.... Voici encore des menaces....

D'ERVILLÉ.

Oh! rendez-moi tout cela, Duperron... c'est une honte, c'est une infamie!

DUPERRON.

Mais vous aviez donc à vous venger d'elle?

D'ERVILLÉ.

Me venger? oh! non, non! Jamais délire ne fut plus vrai que le mien! Je ne lui mentais pas... Elle était devenue ma vie, mon âme, ma pensée... Je l'aimais... comme je l'aimerais encore, si je ne doutais pas, maintenant...

DUPERRON, *l'entraînant à l'avant-scène.*

Comment! vous ne lui mentiez pas?

D'ERVILLÉ.

Je ne lui ai menti qu'un jour, et ce jour...

DUPERRON.

Fut un triomphe!...

D'ERVILLÉ.

Un crime!...

DUPERRON.

Et vous l'en punissez? c'est juste.

D'ERVILLÉ.

Duperron... Je ne veux pas que vous me méprisiez autant que vous en avez le droit. Vous avez connu mon père, et vous savez quel austère gentilhomme c'était. « Mon fils, me dit-il en mourant, je comprends l'indulgence pour de certaines faiblesses... Mais ce que je veux que tu me jures, c'est que tu n'épouseras jamais qu'une femme irréprochable, et à qui personne, pas même toi, ne pourra reprocher une faute. »

DUPERRON.

Et vous avez juré?

D'ERVILLÉ.

J'ai juré.

DUPERRON, *mettant une lettre sous les yeux de d'Ervillé.*

En ce cas, pourquoi avez-vous écrit ceci? car c'est bien votre lettre ceci? « Oh! ne crains rien, Hortense; ma vie est à toi, je puis te la donner; et mon nom serait à toi, si tu pouvais le prendre. »

D'ERVILLÉ.

Oh! j'ai écrit cela, parce que...

DUPERRON.

Parce que voici ce que vous disait madame de Blengie: Edouard vous m'avez attirée dans un piége infâme, et pouvant me tuer vous m'avez déshonorée.» (*Parlé.*) C'est bien sa lettre, n'est-ce pas?

D'ERVILLÉ.

Oui.

DUPERRON, *lisant.*

« Que Dieu me juge et me pardonne! car vous, Edouard, vous me jugerez bientôt, et vous ne me pardonnerez pas votre crime. Quand vous autres hommes ne pouvez obtenir l'amour d'une femme, vous le volez, et vous la méprisez bientôt pour votre lâcheté! C'est un crime affreux que vous avez commis, car vous avez tué dans mon cœur l'estime que j'avais pour vous, et, dans le vôtre, l'amour que vous aviez pour moi. » Elle devinait juste.

D'ERVILLÉ.

Non, Duperron, non. Mais loin d'elle, en me rappelant le serment fait à mon père, j'ai voulu étouffer sous ce souvenir celui des serments que je lui avais faits à elle. Pour y parvenir, je me suis déchiré le cœur; j'ai fait plus, je l'ai dégradé! Je n'ai plus recherché que ces entretiens où la moquerie salit tout noble sentiment; j'ai habitué mon esprit à voir tout à travers ce dédain dénigrant et ricaneur, qui doute de l'amitié, de l'amour de Dieu. Et pourtant, Duperron, tel est le pouvoir qu'elle a gardé sur moi, que j'ai pu parvenir à être honteux de mon amour, mais non pas à l'éteindre.

DUPERRON, *à part.*

Hortense, tu seras heureuse!... et moi... (*Haut, se tournant vers d'Ervillé.*) Et cependant, vous acceptiez la main de ma fille?...

D'ERVILLÉ.

Oui, comme un obstacle infranchissable entre elle et moi; car la plus dédaigneuse indifférence a accueilli ma résolution.

DUPERRON, *allant à d'Ervillé et lui donnant un billet d'Hortense.*

Eh bien, lisez donc le dernier mot de cette correspondance...

D'ERVILLÉ, *après avoir lu, et se levant.*

Grand Dieu!... Elle part, elle s'exile, elle veut mourir!...

DUPERRON.

Oui, elle part... Elle part pour laisser le champ libre à votre nouvel amour... Elle s'exile pour ne pas vous gêner dans l'accomplissement d'un serment d'honneur... Elle veut mourir pour que sa richesse de femme perdue enrichisse celle que vous honorez de votre nom, monsieur le comte d'Ervillé.

D'ERVILLÉ.

Je suis un lâche, Duperron; ne me le dites pas, je le sais... Mais est-elle donc partie pour jamais? ne peut-on l'atteindre?

DUPERRON, *écoutant.*

Restez...

D'ERVILLÉ.

Quoi donc?

DUPERRON, *montrant la porte à droite, au 3e plan.*

Elle est là.

D'ERVILLÉ.

Elle?

DUPERRON, *regardant à travers la porte entr'ouverte.*

Qui ne sait rien, et qui doit toujours ignorer que je savais son secret. Elle entr'ouvre sa porte... elle vient... la voici!... Adieu, d'Ervillé...

SCENE VI.

HORTENSE, D'ERVILLÉ, *puis tout le monde, excepté Duperron.*

HORTENSE, *entrant par la porte de droite, au 3e plan.*

Est-il parti? je n'entends plus rien... (*Elle se retourne.*)

D'ERVILLÉ, *tombant aux pieds d'Hortense.*

Hortense!

HORTENSE.

Édouard! vous ici!

D'ERVILLÉ.

A genoux, à genoux devant vous.

HORTENSE.

Non, laissez-moi; c'est un nouvel outrage!

D'ERVILLÉ.

Ah! pardon, pardon, Hortense... Pitié, pitié pour moi!

HORTENSE.

Vous ne m'avez jamais aimée.

D'ERVILLÉ.

C'est de vous que j'attends le droit de vivre ou de mourir.

HORTENSE.

Edouard, vous me trompez encore!

D'ERVILLÉ

Hortense, ma femme! mais tu vois bien que je pleure...

JULIES, *en riant.*

Ah! ah! voilà qui est charmant!

TOUS.

C'est charmant!

LUCIEN.

Qu'est-ce qu'il y a?

HORTENSE.

Julie!

JULIE.

Comment, tu nous fuis pour nous cacher ton mariage avec d'Ervillé! C'est mal...

AMÉLIE.

Et elle se moque de moi, en me disant d'épouser M. d'Ervillé.

HORTENSE.

Vous étiez donc là?

LUCIEN.

Pas du tout! nous arrivons à l'instant.

HORTENSE.

Et Duperron?

CHARLES.

Il me cède sa maison de Paris, et prend la direction de celle de Naples; il vient de partir.

HORTENSE.

Noble cœur!

JULIE, *à Lucien.*

Et maintenant, monsieur...

LUCIEN.

Je me marie le même jour que d'Ervillé, et vous voilà heureuse malgré vous. (*Il baise la main de madame d'Espallion.*)

FIN.

Paris.—Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



LA VIE DE BOHÊME

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

MM. TH. BARRIÈRE ET H. MURGER

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 22 NOVEMBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

DURANDIN, homme d'affaires	MM. DESSERT.
RODOLPHE, son neveu, poëte	P. LABA.
MARCEL, peintre	DANTERNY.
SCHAUNARD, musicien	CH. PÉREY.
GUSTAVE COLLINE, philosophe	MUTÉE.
M. BENOIT, maître d'hôtel	BARDOU jeune.
BAPTISTE, domestique	KOPP.
UN GARÇON DE CAISSE	GALLIN.
UN MONSIEUR	MM. CHARIER.
UN MEDECIN	RHÉAL.
CESARINE DE ROUVRE, jeune veuve	Mlles MARQUET.
MIMI	THUILLIER.
MUSETTE	PAGE.
PHEMIE	P. POTEL.
UNE DAME	WILHEM.

UN COMMISSIONNAIRE. — DOMESTIQUES DE CÉSARINE. — INVITÉS.

ACTE I.

CHEZ DURANDIN.

Une maison de campagne aux environs de Paris. — Un jardin. — Au fond, une balustrade donnant sur la campagne. — A gauche, un pavillon avec une fenêtre ouverte en face du public. — A droite, un banc de jardin. — Chaises. — Indications prises du spectateur.

SCENE I.

BAPTISTE, *seul ; il est au fond près du mur, et regarde dans la campagne.*

Quel est ce nuage de poussière ? Serait-ce déjà la voiture de Mme Césarine de Rouvre? On m'en verrait surpris, car il n'est pas midi, et M. Durandin n'attend cette dame qu'à deux heures. Mais ce n'est point une voiture. (*Regardant avec plus d'attention.*) Des jeunes gens avec de grandes pipes, des jeunes filles avec de grands chapeaux!... Je sais ce que c'est, c'est une caravane. Heureuse jeunesse! riez, riez; vous qui n'avez pas lu M. de Voltaire... Mais j'y songe!... quelle imprudence! (*Prenant un livre qu'il avait oublié sur le banc.*) Si M. Durandin, l'homme chiffre, M. Million, enfin, comme dit M. Rodolphe, avait trouvé cet in-octavo, mon extraction était imminente. Voyons, M. Durandin m'a prévenu que l'on prendrait le café dans ce pavillon que l'on n'a pas ouvert depuis trois mois, mettons tout en ordre. (*Il entre dans le pavillon, et ouvre les persiennes. — Après réflexion et en sortant.*) Ou plutôt non, tout est bien comme il est, a dit M. de Voltaire ; grâce à la poussière, ces meubles Louis XV ont un aspect plus vénérable, je n'y porterai donc point un plumeau profane. Quant à ces populations d'araignées, elles donnent à ce lieu un caractère de vétusté tout à fait artistique. Je n'ôterai donc point ces araignées; je regrette même qu'il n'y en ait pas davantage. (*Fermant la porte.*) Tout est prêt, et maintenant Mme de Rouvre peut arriver.

SCENE II.

BAPTISTE, DURANDIN, *il a un carnet à la main ; il entre par le fond.*

DURANDIN, *lisant.**

« Paris à Rouen de 575 à 555 reste à 560.» Quinze francs de baisse, bravo!... c'est le moment d'acheter. (*A Baptiste sans se retourner.*) Baptiste, où est mon neveu?...

BAPTISTE.

Dans sa chambre, monsieur.

DURANDIN, *calculant toujours.*

200 à 5,60, 112,000; 200 à 580, hausse probable, 116,000, 4000 francs de bénéfice net. (*Se frottant les mains.*) Où est mon neveu? (*Il reprend son journal.*)

BAPTISTE.

Dans sa chambre, monsieur.

DURANDIN, *s'éveillant,*

Hein? quoi? ce n'est pas vrai, j'en viens. A propos, elle est dans un joli état sa chambre. Vous n'en prenez donc pas soin?

BAPTISTE.

Pardonnez-moi, monsieur, j'en prends au contraire un soin méticuleux, j'ouvre la fenêtre le matin et je la referme le soir.

DURANDIN.

Et voilà tout?

BAPTISTE.

Et voilà tout, monsieur. Je suis à la lettre les instructions qui m'ont été données par M. Rodolphe. M. votre neveu m'a dit en venant habiter ce logement: Baptiste, tu me plais infiniment; mais si tu tiens à conserver mon estime, tu ne toucheras jamais à rien chez moi. Si tu avais l'imprudence de remettre mes affaires à leur place, il me serait impossible de les retrouver.

DURANDIN.

C'est donc pour cela que j'ai aperçu une paire de bottes sur la cheminée, et la pendule dans un placard?

BAPTISTE.

Je ne me rends pas bien compte du motif qui a fait assigner cette place à la paire de bottes. Mais quant à la pendule, c'est différent et cela s'explique. (*A Durandin qui prend des notes.*) Vous ne m'écoutez pas, monsieur.

DURANDIN.

Et si, imbécile.

BAPTISTE.

Je continue : la première fois que M. Rodolphe a vu la pendule en question, il voulait la jeter par la fenêtre.

DURANDIN, *stupéfait.*

Par la... une pendule de quatre cents francs, en cuivre doré avec un bronze représentant Malek-Adel...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, je le sais bien, Malek-Adel par Mme Cottin Mais la pendule avait un défaut.

DURANDIN.

Lequel?

BAPTISTE.

Elle marquait l'heure.

DURANDIN.

Eh bien?

BAPTISTE.

Mon Dieu! je sais qu'elle ne faisait que son devoir; mais monsieur Rodolphe en juge autrement. Il ne veut pas, dit-il, de ce tyran domestique qui lui compte son existence minute par minute, dont les aiguilles s'allongent jusqu'à son lit et viennent le piquer le matin, de cet instrument de torture enfin dans le voisinage duquel la nonchalance et la rêverie sont impossibles.

DURANDIN.

Qu'est-ce que c'est que toutes ces divagations-là? (*Il passe à droite.*)* Oh!.. ça ne peut durer plus longtemps ; monsieur mon neveu me rendrait fou comme lui... heureusement Mme de Rouvre arrive aujourd'hui; elle est veuve, riche, elle est femme...

BAPTISTE.

C'est son plus beau titre.

DURANDIN, *passant à gauche.*

Je ne te parle pas... elle est femme, et ce que femme veut... il faudra bien que M. Rodolphe redescende sur la terre pour signer au contrat. Il doit être dans le jardin à rêvasser à ses niaiseries; va me le chercher.

BAPTISTE.

J'y cours, monsieur. (*Il s'éloigne par le fond à gauche, et au moment de sortir, il ouvre son Voltaire et continue sa lecture.*)

SCÈNE III.

DURANDIN, *seul.*

Monsieur mon neveu est bien le fils de mon frère. C'est le même désordre d'esprit. La vocation! l'art! le génie... et le père est mort en laissant des dettes que le fils s'apprête à doubler. Les arts! les arts! voilà-t-il pas une belle histoire et un joli métier?... Mais je suis là... et bientôt j'aurai notre charmante auxiliaire flanquée de ses quarante mille livres de rente, et j'espère bien... mais si, au contraire, monsieur le poëte, le rêveur résiste, s'il refuse son bonheur, tant pis pour lui! qu'il aille au diable!...

SCÈNE IV.

DURANDIN, RODOLPHE, *entrant par le fond à gauche; mise négligée, excentrique.*

RODOLPHE, *du fond.****

Est-ce que c'est pour ça que vous me faites venir mon oncle?

DURANDIN.

Ah! te voilà, cerveau brûlé.

RODOLPHE, *avec gaieté.*

Bonjour, mon oncle Million ; vous êtes de mauvaise humeur, je vais vous dire un sonnet... gaillard, ça vous déri... dera...

DURANDIN.

Veux-tu parler raison une minute?

RODOLPHE.

Une minute? volontiers, mon oncle, mais pas davantage, entendez-vous bien? La minute est écoulée, parlons d'autre chose.

DURANDIN.

C'est un parti pris, n'est-ce pas? tu ne veux rien entendre.

RODOLPHE.

Mon oncle, je n'entends rien aux affaires; faites-en, vous, faites-en beaucoup... je ne vous en empêche pas.

DURANDIN.

En vérité? et tu feras, toi, des odes à la lune, n'est-ce pas? et tu maudiras le siècle égoïste qui refusera de te nourrir à ne rien faire.

RODOLPHE.

Erreur, mon oncle, grave erreur! Je ne m'asseois pas au banquet de la vie avec l'intention de maudire les convives au dessert; au dessert je roule sous la table; et ma muse, une bonne grosse fille à l'œil insolent, au nez retroussé, me ramasse, me reconduit au logis en trébuchant, et nous passons la nuit à rire ensemble de ceux qui nous ont payé à dîner. C'est de l'ingratitude si vous voulez, mais c'est amusant.

DURANDIN.

Et qu'est-ce que ça te rapporte ça?

RODOLPHE.

Ce que ça me rapporte?... absolument rien, pour le moment ; mais ça me rapportera plus tard. Vous avez étudié les hommes et vous spéculez sur les télégraphes ; vous vivez de votre expérience, moi je veux vivre de mon imagination, je ferai tout ce qu'on voudra : du triste, du gai, du plaisant, du sévère je ferai du sentiment à jeûn et de la gaudriole après le dîner. (*Se frappant le front.*) Mes capitaux sont là. Une entreprise superbe sous la raison Piochage et compagnie. Capital social, courage, esprit et gaieté.

DURANDIN.

Mais en vérité je suis bien bon de t'écouter. Mme de Rouvre arrive aujourd'hui, dans une heure.

RODOLPHE.

Vous faites bien de me prévenir, mon oncle. Je m'en vais tout de suite. (*Il remonte.*)

DURANDIN.

Un pas de plus, et je te déshérite.

RODOLPHE, *s'arrêtant.*

Fichtre, je demande à m'asseoir.

DURANDIN, *s'asseyant sur le banc avec son neveu.*

Écoute, mon garçon, autrefois tu as fait la cour à Mme de Rouvre, tu as été empressé, assidu auprès d'elle tout un hiver...

RODOLPHE.

Je ne puis le nier, mon oncle...

DURANDIN.

Au printemps nous avons passé un mois à sa campagne, et entre nous ces promenades dans les allées solitaires du parc...

RODOLPHE.

Chut!... soyez aussi discret que moi, mon oncle.

DURANDIN.

Je ne te fais pas de reproches, au contraire, tu as bien fait, c'était un coup de maître, car elle est très-riche et elle t'aime.

RODOLPHE.

Elle m'aime?

DURANDIN.

J'en suis sûr.

RODOLPHE.

C'est une femme d'esprit, elle comprendra que je ne veuille pas l'épouser.

DURANDIN.

Tu ne veux pas l'épouser ?

RODOLPHE.

Je ne le lui ai pas promis.

DURANDIN.

Promis...ce garçon-là est d'une outrecuidance...

RODOLPHE.

Mais, non mon oncle, je veux rester garçon, voilà tout.

DURANDIN.

Mais, malheureux, madame de Rouvre est jolie.

RODOLPHE.

Je le sais, mon oncle.

DURANDIN.

Eh bien!

RODOLPHE.

Eh bien! tant pis pour les autres.

DURANDIN.

En l'épousant, tu aurais du côté de ta femme seulement quarante-mille livres de rentes... Tu aurais une position calme, tranquille, tu aurais des enfants.

RODOLPHE.

Oui, c'est ça, beaucoup d'enfants et des lapins; merci, ça ne peut pas m'aller. Il me faut de l'air, de la liberté, une vie accidentée, orageuse si vous voulez.... quitte à ne pas dîner tous les jours, ça m'est égal. Les jours de bombance, je mangerai pour un mois.

DURANDIN.

Tu ne feras jamais rien de ta vie, tu suivras les traces de ton père.

RODOLPHE.

Ah! mon oncle, ne parlons pas de ça, ne remuons pas les cendres.

DURANDIN.

C'est très-bien, mais il n'en est pas moins vrai que mon frère aussi n'a voulu en faire qu'à sa tête, et que lorsqu'il est mort, il devait à tout le monde.

RODOLPHE, *sérieux.*

Excepté à vous, mon oncle.

DURANDIN.

Il fallait peut-être me saigner aux quatre veines pour soutenir un fou...

RODOLPHE.

Non, mon oncle, vous avez bien fait. Après tout, mon père m'a laissé un nom honorable, un nom que l'on répète, et des tableaux que l'on admire; mais encore une fois ne parlons pas de ça.

DURANDIN.

Soit! d'ailleurs, il faut que je te quitte pour aller au devant de madame de Rouvre; j'espère qu'à mon retour, je te trouverai dans de meilleures idées.

RODOLPHE.

Il ne faut jurer de rien, mon oncle. Il n'y a rien d'immuable sous le soleil.

DURANDIN.

Réfléchis, et si tu deviens raisonnable, tu ne t'en repentiras pas.

ENSEMBLE.

AIR : *Polka de la Vivandière.*

DURANDIN.

Le vrai bonheur
Est pour le cœur
Dans le mariage.
Il n'est pour nous
Rien de si doux
Que cet esclavage.

RODOLPHE.

Non, pour mon cœur
Point de bonheur
Dans le mariage,
Car entre nous,
Rien ne m'est doux
En fait d'esclavage.

Durandin sort par le fond à droite.

SCÈNE V.

RODOLPHE *seul.*

Ils sont étonnants les oncles : s'il fallait épouser toutes les femmes auxquelles on a juré un amour éternel au clair de la lune, mais on aurait un sérail de femmes légitimes. Moi épouser madame Césarine de Rouvre, la femme la plus coquette et la plus impérieuse de la terre, qui vous ordonne de l'aimer pour ainsi dire! pas si fou!... Dès demain je prends mon vol, je fuis cette villa insipide et monotone que ne visite jamais le hasard, ni l'imprévu.

CHOEUR *en dehors.*

AIR *nouveau de M. J. Nargeot.*

Notre avenir doit éclore
Au soleil de nos vingt ans!
Aimons et chantons encore :
La jeunesse n'a qu'un temps!

Qu'est-ce que c'est que ça? Serait-ce l'imprévu demandé? (*Il va au fond.*) Des artistes et des grisettes sans doute... Ils se disposent à déjeuner sur l'herbe... bon appétit. Voilà le bonheur comme je le comprends. Des promenades sans gants et des dîners sans fourchettes. Tiens, ils me saluent. (*Il salue, redescendant un peu.*) J'ai presque envie de m'élancer au milieu de leur pâté et de m'inviter moi même. Au fait, pourquoi pas?

SCENE VI.

RODOLPHE, MARCEL, *paraissant au-dessus de la balustrade.*

MARCEL.

Monsieur... Monsieur...

RODOLPHE.

Qu'est-ce qui m'appelle ?

MARCEL.

Je vous demande pardon Monsieur, vous ne pourriez pas par hasard, nous prêter des assiettes et quelques couverts également en argent?

RODOLPHE.

Monsieur, si vous voulez attendre que je sonne, j'irai chercher une sonnette... vous êtes artiste monsieur ?

MARCEL.

Oui, monsieur.

RODOLPHE.

Peintre?

MARCEL.

C'est vous qui l'avez dit.

RODOLPHE.

De quelle école?

MARCEL.

De la mienne.

RODOLPHE.

Je vous en félicite.

MARCEL.

Et moi aussi, monsieur.

RODOLPHE.

Vous vous nommez?...

MARCEL.

Marcel, pour vous servir...

RODOLPHE.

Et moi, Rodolphe, pour vous être agréable!

MARCEL.

Ce nid vous appartient ?

RODOLPHE.

Pas le moins du monde... Je ne suis que le neveu du nid... Donnez-vous donc la peine de tomber par ici...

MARCEL.

Cela ne vous dérange pas?

RODOLPHE.

Aucunement...

MARCEL, *sautant.*

Permettez-moi de vous offrir la main, c'est tout ce que j'ai sur moi...

RODOLPHE.

Volontiers; mais à la condition que vous la tendrez aussi à ces jolies personnes qui chantent si bien...

MARCEL.

Je n'ai rien à vous refuser, monsieur... (*Appelant.*) Eh! Musette, tu es invitée à entrer avec escalade.... (*Musique à l'orchestre.*)

MUSETTE, *apparaissant sur la balustrade.*

Me voilà ! (*En relevant sa robe elle montre un peu sa jambe.*)

RODOLPHE, *courant l'aider à descendre.**

Parbleu, voilà une jolie jambe, il faut que je lui offre mon bras.

MUSETTE, *descendue.*

Monsieur vend des madrigaux?

RODOLPHE.

Oui, madame.

MUSETTE.

Et on vous les paie...

RODOLPHE, *lui baisant la main.*

Comptant.

MARCEL, *prenant la main de Musette.***

Permettez-moi de vous la présenter plus officiellement : Mademoiselle Musette, vingt-deux ans...

MUSETTE.

Moins six semaines...

MARCEL.

Une fille charmante, qui n'a que le défaut de laisser trop souvent la clef sur la porte de son cœur... Au reste, je ne m'en plains pas.... c'est comme ça que j'y suis entré un jour qu'il pleuvait...

MUSETTE, *bas à Marcel, montrant Rodolphe.*

Il est gentil!

MARCEL, *à Rodolphe.*

Elle vous trouve gentil; c'est le commencement, on ne peut pas savoir où ça s'arrêtera!

(*Rodolphe offre une chaise à Musette. Schaunard paraît sur l'appui de la balustrade.*)

SCHAUNARD. ***

Hé! Marcel, je ne retrouve plus Musette, je crois qu'elle est tombée dans son verre...

MARCEL.

Rassure-toi, ami fidèle, et enjambe... (*Schaunard entre.*) Monsieur Schaunard, orphelin par vocation, peintre par goût, musicien pour faire quelque chose... et poëte pour ne rien faire... Passant une moitié de sa vie à chercher de l'argent pour payer ses créanciers et l'autre moitié à fuir ses créanciers quand il a trouvé de l'argent...

SCHAUNARD, *saluant.*

Le programme est fidèle comme un caniche... Mais vous ne voyez qu'une moitié de moi-même; permettez-moi de vous présenter l'autre... Phémie!... (*Phémie paraît, il l'aide à descendre.*)

MARCEL. *

Mademoiselle Phémie, femme de dévouement quand elle a dîné...

RODOLPHE, *offrant une chaise à Phémie.*

Mademoiselle...

PHÉMIE.

Bien reconnaissante, monsieur, je ne suis pas encore éreintée. (*Elle s'assied près de Musette.*)

SCHAUNARD, *avec sévérité.***

Phémie!... Veuillez l'excuser, monsieur, elle arrive d'Amérique... Je l'ai rencontrée dans une forêt...

RODOLPHE.

Vierge? (*Schaunard éternue.*)

MARCEL, *indiquant Colline qui paraît à son tour. A Rodolphe.***

Ne vous effrayez pas, monsieur; nous sommes complets... Monsieur Gustave Colline, philosophe... le trésorier de la société: une sinécure... (*Ils redescendent tous.*)

SCENE VII.

RODOLPHE, MARCEL, MUSETTE, SCHAUNARD, COLLINE, PHÉMIE.

RODOLPHE. ****

Mesdames et messieurs...

TOUS.

Écoutons.

RODOLPHE.

Veuillez croire à mes sympathies...

MARCEL.

Et...

RODOLPHE.

Le discours est clos.

PHÉMIE, *se levant.*

Bravo!

MUSETTE, *idem.*

C'est de très-bon goût, ça n'est pas long...

SCHAUNARD, *à Rodolphe.*

Pardon, monsieur, j'ai un renseignement à vous demander...

RODOLPHE.

Parlez, monsieur...

SCHAUNARD.

Pourriez-vous me dire où on met le tabac dans cette maison?

RODOLPHE.

Ici, monsieur... (*Il montre sa poche et offre du tabac à Schaunard qui bourre sa pipe.*) Vous avez une jolie pipe, monsieur Schaunard!

SCHAUNARD, *négligemment.*

J'en ai une plus belle pour aller dans le monde.

MUSETTE, *à Rodolphe.**

Monsieur, serait-ce indiscret de vous demander la permission de visiter ce jardin et de cueillir quelques fleurs?...

PHÉMIE.

Et quelques abricots?

RODOLPHE.

Comment donc... (*Les dames remontent.*)

COLLINE, *à Rodolphe.*

Si vous le permettez, monsieur, j'accompagnerai ces dames pour faire un peu de botanique.... (*Les dames redescendent et mettent toutes leurs affaires sur les bras de Colline.*)

MUSETTE, *riant.***

Ça va peut-être vous embarrasser!...

COLLINE.

Oh! non, je vous assure... (*Il va près d'un banc et dépose gravement tout ce qu'il tient au pied d'un arbre.*) Voyons un peu... (*Il fouille dans ses poches, tire des livres de sa poche et en prend un après avoir mis les autres sur le banc.*) Botanique .. voilà mon affaire...

MUSETTE.**

Nous y sommes...

PHÉMIE.

Allons-y gaiement!

ENSEMBLE.

AIR : *Gentille Moscovite.*

Glanons / Glanez les pâquerettes
Parmi les gazons verts.
Aux doux chants des fauvettes,
Mêlons nos / Mêlez vos gais concerts!

Les Dames sortent par la gauche, Colline par la droite.

SCENE VIII.

SCHAUNARD, RODOLPHE, MARCEL.

RODOLPHE, *prenant un à un les livres que Colline a déposés sur un banc.**

Chimie... mécanique... physique.... Ah ça, mais c'est une bibliothèque vivante que votre ami...

MARCEL.

Ah! c'est que, voyez-vous, Colline c'est l'enfant studieux et rêveur de la Bohême!

RODOLPHE.

La Bohême?

MARCEL.

La Bohême, bornée au Nord par l'espérance, le travail et la gaieté; au sud, par la nécessité et le courage; à l'ouest et à l'est, par la calomnie et l'Hôtel-Dieu...

RODOLPHE.

Je vous remercie beaucoup; mais je comprends peu...

MARCEL.

Vous désirez une seconde leçon de géographie relativement à la Bohême?... C'est très-facile, monsieur, car vous voyez devant vous deux naturels de ce pays...

SCHAUNARD.

La Bohême, c'est nous...

RODOLPHE.

Vous?

MARCEL.

C'est-à-dire tous ceux qui, poussés par une vocation obstinée, entrent dans l'art sans autres moyens d'existence que l'art lui-même; l'esprit toujours tenu en éveil par leur ambition, qui bat la charge devant eux, et les pousse à l'assaut de l'avenir... Leur existence de chaque jour est une œuvre de génie, un problème quotidien... Mais qu'il leur tombe un peu de fortune entre les mains, on les voit aussitôt calvacader sur les plus ruineuses fantaisies, aimant les plus jeunes et les plus belles, buvant des meilleurs et des plus vieux, et ne trouvant jamais assez de fenêtres par où jeter leur argent...

SCHAUNARD.

Puis, quand leur dernier écu est mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur couvert est toujours mis, et à chasser du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cent sous... gens intelligents, qui auraient trouvé des truffes sur le radeau de *la Méduse*!...

MARCEL.

Ils ne sauraient faire dix pas sur le boulevard sans rencontrer un ami.

SCHAUNARD.

Et trente pas n'importe où, sans rencontrer un créancier.

MARCEL.

Et quand arrive janvier, les poches pleines de rhumes et les mains pleines d'engelures, ils se chauffent philosophiquement avec leurs meubles.

SCHAUNARD.

C'est ce que les modernes appellent déménager par la cheminée.

RODOLPHE.

En vérité, messieurs, votre courageuse insouciance, votre joyeuse philosophie m'entraînent ; je voudrais ne jamais vous quitter.

SCHAUNARD.

Nous resterons ici autant que vous le désirerez, monsieur.

LES DAMES, *en dehors.*

Nous voici !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MUSETTE, PHÉMIE, *rentrant les mains pleines de fleurs ; Phémie tient une pomme.*

REPRISE DU CHOEUR.

Glanons / Glanez les pâquerettes, etc.

MUSETTE.*

Voilà notre récolte.

PHÉMIE, *mangeant sa pomme.*

Le pays est excellent.

MARCEL, *à Rodolphe.*

Du reste, monsieur, nous avons de douces compensations dans notre vie d'épreuves. Ces jeunes filles sont nos joies vivantes. Nous les aimons comme des fous et elles nous aimeraient peut-être toujours... (*Phémie passe près de Schaunard qui s'est assis.*)

RODOLPHE.

Si toujours n'était pas si long.

MARCEL.

Et si les rubans ne coûtaient pas si cher. Elles restent avec nous tant qu'elles ont du cœur, et elles nous quittent dès qu'elles ont de l'esprit !

MUSETTE.

C'est-à-dire que je suis bête.

MARCEL.

Hélas ! non, ma mie.

MUSETTE.

Moi qui ai refusé un commis de banquier et des meubles en acajou.

MARCEL.

Oui, mais si c'eût été le banquier lui-même, et qu'il eût poussé l'audace jusqu'au palissandre.

MUSETTE.

Vrai, j'aurais refusé. J'ai le temps ; d'ailleurs toi aussi tu seras riche.

MARCEL.

Certainement, encore quelques kilomètres de patience ; d'ailleurs j'ai une idée : à compter de lundi prochain, nous ferons des économies, et j'achèterai un oncle d'occasion pour en hériter un jour.

MUSETTE.

Oui, mon petit Marcel. Je t'aime bien, va ; pour toi je me jetterais du haut des tours de Notre-Dame.

SCHAUNARD.

Musette, cette imprudence vous coûterait quatre sous ! c'est le tarif. (*A Phémie.*) Et toi ! aimerais-tu mourir pour moi ?

PHÉMIE.

Oui, mais pas de faim.

SCHAUNARD, *à Rodolphe.*

Elle est étonnante, monsieur ! Dire qu'elle trouve ces mots-là toute seule, sans balancier. Elle est étonnante. J'en suis ivre ! (*En tirant un fruit de sa poche, Phémie laisse tomber un papier ; Schaunard se lève et le ramasse.*)

PHÉMIE, *à part.*

Ces fruits, c'est extraordinaire comme ça creuse ! (*Elle remonte.*)

SCHAUNAUD, *lisant, à part.*

Que vois-je ! une déclaration avec un emblème représentant un cœur traversé d'une baïonnette et signé : un sapeur du vingt-neuvième. Il y a quinze jours, j'avais déjà surpris la présence d'une autre papier, signé : un chasseur au vingt-quatrième. Son cœur est une caserne. (*Haut, à Phémie.*) Ma petite chérie !

PHÉMIE, *venant à lui.**

Hein !

SCHAUNARD.

Vous connaissez trop de monde sous les drapeaux. (*Montrant le billet.*) Quel est ce prospectus d'amour, signé par un membre de l'infanterie française ?

PHÉMIE, *troublée.*

Ça, c'est un petit homme rouge qui me l'a distribué sur le Pont-Neuf.

SCHAUNARD.

Très-bien. (*Montrant sa canne.*) Vous aurez ce soir une explication avec bambou.

SCÈNE X.

LES MÊMES, COLLINE, BAPTISTE. (*Bras dessus bras dessous, ils causent tous les deux ; Colline a un panier sous le bras ; ils entrent par le fond à droite.*)

COLLINE.

Vous êtes sceptique, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Monsieur, j'ai lu Voltaire.

COLLINE.

Moi, je suis panthéiste ; tout est dans tout ! Avez-vous lu Spinosa ?

BAPTISTE.

Mal !

COLLINE.

Relisez-le ! voyez aussi Descartes, les tourbillons ! (*Musette et Phémie viennent prendre le panier. —A Rodolphe.*) Monsieur, vous avez un domestique très-savant, Je l'ai pris pour un article de *la Revue des deux Mondes.* (*Il passe près de Marcel.*)

MARCEL.

D'où viens-tu ?

COLLINE.

Parbleu ! vous êtes de fiers étourneaux. Vous aviez laissé nos provisions au milieu de la campagne, où elles auraient pu devenir la proie des intrigants. J'ai été les chercher avec M. Baptiste.

MUSETTE, *regardant dans le panier.*

Mais les bouteilles sont vides.

COLLINE.

Au milieu d'une grave discussion, avec monsieur, sur l'immortalité de l'âme, comme nous étions très-altérés, nous avons bu les bouteilles, mais voilà les bouchons.

MUSETTE.

Eh bien ! avec quoi ferons-nous passer le canard qui est dans le pâté ?

PHÉMIE, *regardant dans le panier.*

Le canard est envolé, il ne reste plus que la croûte ! (*Elles jettent le tout par-dessus la balustrade, aidées de Marcel.*)

BAPTISTE.

Au milieu d'un grave discussion avec monsieur sur l'objectif et le subjectif... (*à Musette*) le moi et le non moi, si vous aimez mieux, comme nous étions très-altérés, nous avons mangé le canard.

MUSETTE, *à Rodolphe.*

Il est gentil votre domestique ; est-ce que vous le payez cher?

RODOLPHE.

Ne vous mettez point en peine, nous allons réparer tout cela. Baptiste, tu comprends... (*Baptiste sort par le fond à droite.*) Maintenant, permettez-moi de vous offrir à dejeuner.

SCHAUNARD.**

En effet, il est l'heure où les honnêtes gens passent dans la salle à manger. Allons.

RODOLPHE.

La salle à manger, c'est ici ; dans un instant nous serons servis, et nous boirons à la Bohême, ma future patrie!

TOUS.

Comment!

RODOLPHE.

Écoutez-moi ; je cours ici les plus grands dangers.

MARCEL.

Vous?

RODOLPHE.

On veut me marier...

MARCEL.

C'est horrible!

RODOLPHE.

C'est mon oncle Million qui a eu cette idée-là!

MUSETTE.

Votre oncle Million?

PHÉMIE.

Quel joli nom!

SCHAUNARD.

Je voudrais bien avoir la monnaie de votre oncle.

RODOLPHE.

Me marier, comprenez-vous ça? emprisonner ma liberté dans un contrat, jeter mon cœur dans le pot-au-feu du ménage, couper les ailes de ma jeunesse; tout cela uniquement pour procurer à mon oncle le plaisir d'avoir des petits-neveux!

SCHAUNARD.

Parbleu! s'il en veut qu'il en fasse lui-même.

RODOLPHE.

Il y a longtemps déjà que je méditais une fuite; mais tout seul je ne saurais où aller. Maintenant, c'est bien décidé, je veux mener comme vous, la belle vie de travail et de plaisir. J'ai bon cœur et grand courage vous me verrez à l'œuvre! Ainsi donc, si vous le permettez je serai d'abord votre compagnon, jusqu'au jour où vous voudrez bien m'appeler votre ami!

MARCEL.

Mais vous l'êtes déjà!

LES DEUX DAMES.

Oui, monsieur, vous l'êtes! (*Pendant la fin de ce monologue Baptiste a apporté une nappe et disposé le déjeuner à terre.*)

BAPTISTE, *au milieu.*

Vous êtes servis.

RODOLPHE.

Baptiste, tu pars avec nous... Tu es un garçon érudit, tu feras ton chemin.

BAPTISTE.

Quel honneur!

PHÉMIE, *à part.*

Il est fort bien ce Baptiste... s'il avait des épaulettes.

RODOLPHE.

Et maintenant à table!...

TOUS.

A table! (*Ils s'asseyent sur le banc et les chaises renversées, et attaquent le déjeuner.*)

CHOEUR.

AIR : *Tin, tin, c'est le refrain.*

A table, mes amis!
Par le hasard gaîment réunis,
Sur ces gazons fleuris,
Déjà notre couvert est mis!

MARCEL, *tenant une bouteille.**

Royal champenois... je le reconnais à son casque d'argent.... Passez au large, ce n'est pas du vin!

RODOLPHE, *étonné.*

Qu'est-ce que c'est donc?

MARCEL.

Du cidre élégant.

SCHAUNARD.

Du coco épiletique.

MARCEL, *jetant la bouteille à Baptiste.*

Offrez à ces dames. Le premier devoir du vin est d'être rouge. Baptiste, mon ami, passez-nous du bourgogne. (*Il prend une bouteille dans la manne, et verse.*)

BAPTISTE.

Désirez-vous de l'eau? (*Il verse du champagne aux dames.*)

MARCEL.

De l'eau dans du vin? Allons donc, c'est du platonisme dans l'amour.

PHÉMIE.

Qu'est-ce que c'est que ça du platonisme?

MUSETTE.

Des bêtises, la maladie des hommes qui n'osent pas embrasser les femmes.

PHÉMIE.

Fi! l'horreur.

MUSETTE, *embrassant Marcel.*

Buvons notre vin pur.

MARCEL.

Et vive la jeunesse!

TOUS, *en trinquant.*

Vive la jeunesse!

CHOEUR.

AIR *nouveau de M. J. Nargeot.*

Notre avenir doit éclore
Au soleil de nos vingt ans!
Aimons et chantons encore;
La jeunesse n'a qu'un temps.

SCHAUNARD.

Cuirassés de patience
Contre le mauvais destin,
De courage et d'espérance
Nous pétrissons notre pain.
Notre humeur insoucieuse,
Aux fanfares de nos chants,
Rend la misère joyeuse,
La jeunesse n'a qu'un temps.

CHOEUR.

Notre avenir, etc.

MARCEL.

Si la maîtresse choisie,
Qui nous aime par hasard,
Fait fleurir la poésie
Aux flammes de son regard,
Lui sachant gré d'être belle,
Sans nous faire de tourments,
Aimons-la même — infidèle...
La jeunesse n'a qu'un temps.

CHOEUR.

Notre avenir, etc.

MUSETTE.

Puisque les plus belles choses,
Les amours et la beauté,
Comme le lis et les roses,
N'ont qu'une saison d'été.
Quand mai tout en fleurs arbore
Le drapeau vert du printemps,
Aimons et chantons encore:
La jeunesse n'a qu'un temps!

CHOEUR.

Notre avenir, etc.

BAPTISTE, *au fond, poussant un cri.*

Ah!

TOUS.

Qu'y a-t-il?

BAPTISTE.

M. Durandin... M. Durandin!... j'aperçois sa voiture... et vite, et vite!

MARCEL.

Diable!..

SCHAUNARD.

Aidons ce garçon. (*Il met une bouteille dans sa poche, Phémie met les gâteaux et les fruits dans la sienne.*)

RODOLPHE.

Messieurs, je suis désolé! mais... (*Tous remplissent la manne qu'on emporte derrière le pavillon.*)

MARCEL.

Nous comprenons parfaitement.

RODOLPHE.

Nous nous reverons bientôt... le temps de faire ma malle et de ne pas embrasser mon oncle.

COLLINE, *au fond.*

La voiture approche !

RODOLPHE.

Attendez-moi dans le petit bois qui touche au jardin.

PHÉMIE.

Mais par où sortir?

BAPTISTE.

Pas par la porte toujours.

MUSETTE.

Par-dessus le mur...

MARCEL.

Sans doute...

BAPTISTE.

La voiture entre dans la cour !

MUSETTE *et* PHÉMIE.

Sauve qui peut! (*Elles descendent par-dessus la balustrade.—Marcel donne une poignée de main à Rodolphe et saute à son tour.—Colline, qui était déjà à moitié chemin, descendu se dispose à remonter.*)

COLLINE.

Ah! mon Dieu! mes livres que j'ai oubliés.

SCHAUNARD.

Tu les prendras une autre fois. (*Colline disparaît.*)

SCHAUNARD, *descendant à son tour.*

Dites donc, monsieur Rodolphe, j'ai laissé un cuisse!...

RODOLPHE.

Ça ne fait rien! (*Schaunard disparaît.*)

SCENE XI.

RODOLPHE, BAPTISTE.

BAPTISTE, *regardant à droite.**

Il était temps.

RODOLPHE.

Ils sont déjà loin.. Maintenant il s'agit de trouver un moyen honnête pour sortir d'ici.

BAPTISTE.

Ah! mon Dieu! comme M. Million à l'air agité!

RODOLPHE.

Tiens, il est seul.

BAPTISTE.

C'est vrai!... Le voilà.

SCENE XII.

LES MÊMES, DURANDIN, *entrant par la droite.*

DURANDIN, *très-agité.*

Ah! mon ami! mon cher neveu!

RODOLPHE.

Qu'avez-vous, mon oncle?

DURANDIN.

Quelle aventure! madame de Rouvre...

RODOLPHE.

Vous m'effrayez!...

DURANDIN.

En descendant de voiture elle s'est foulé le pied!

RODOLPHE.

Où est-elle?

DURANDIN.

A l'auberge du Lion... une affreuse auberge!

RODOLPHE, *à part.*

Ah! voilà mon moyen! (*Haut, avec inquiétude.*) Quoi! madme de Rouvre serait privée de ces mille petits riens auxquels elle est habituée! Mon oncle, je prends votre voiture!... (*Il passe près de Baptiste.*)

DURANDIN, *à part.****

Il y vient!

RODOLPHE, *à Baptiste.*

Ah! Baptiste, une malle, du linge, de la vaisselle... mes livres pour la distraire... n'oublie rien. (*Bas.*) N'oublie pas mes pipes....

BAPTISTE, *bas.*

Où allons-nous?

RODOLPHE, *bas.*

En Bohême! (*Haut.*) Va, cours... (*Baptiste sort par la droite. A Durandin.*) Adieu, mon oncle!

DURANDIN.

Adieu, mon garçon! (*Rodolphe sort vivement par la droite.*)

SCENE XIII.

DURANDIN, *seul. Il se frotte les mains.*

La ruse a réussi; nous savons maintenant à quoi nous en tenir... il l'aime comme un fou... On a bien raison de dire que : Ce que femme veut, Dieu le veut. (*On entend une voiture s'éloigner.*) Le voilà parti!... (*Alors on entend en dehors le chœur : Notre avenir doit éclore, etc.*) Qu'est-ce quo c'est que ça?... (*Il court au fond et regarde par-dessus la balustrade.*) Ah! mon Dieu! il m'a joué! (*Le rideau baisse.*)

ACTE II.

Deux chambres contiguës d'un hôtel garni. — Dans chacune des deux chambres une porte au fond et un lit. — Ameublement à peu près semblable. Dans la chambre de gauche, une petite table à droite, avec papier, plumes et encre. — Une cheminée à gauche avec un miroir. — A côté de la cheminée, un fauteuil et un petit guéridon. — Une chaise à droite. — Sur la cheminée, une bouteille coiffée d'un bonnet. — A droite, un porte-manteau, auquel sont accrochés un châle et un chapeau. — Des cartes sur la cheminée. — Dans la chambre de gauche, une fenêtre fermée d'un rideau bleu. — A droite, à côté de la fenêtre, un guéridon sur lequel il y a des épreuves d'imprimerie. — Au-dessus un râtelier de pipes.—A droite, près du lit une commode.—Au-dessus de la commode, un corps de bibliothèque dans lequel il n'y a que quelques brochures. — A gauche, une table avec papier, plumes et encre. — Du même côté, un porte-manteau auquel sont accrochés un gilet, une redingote et un chapeau. — Deux chaises, l'une près de la table, l'autre près du guéridon. — Sur celle de droite, une vareuse. — Sous le lit, une malle dans laquelle il n'y a qu'un livre et une bretelle.

SCENE I.

MUSETTE, *dans la chambre de gauche; il y fait jour.* RODOLPHE, *dans la chambre de droite, tout est hermétiquement fermé il y fait nuit complète.*)

MUSETTE, *se coiffant devant une glace.**
AIR *nouveau de M. J. Nargeot.*

Bouche mignonne et lèvre rose,
A la chanson (*Bis.*)
Toujours ouverte, voyez Rose
Alerte comme un gai pinson.
Pour en tresser une couronne,
A pleines mains, dans le blé mûr,
Rose moissonne, (*Bis.*)
A pleines mains les fleurs d'azur.

Elle s'assied et arrange un bonnet qui est sur une bouteille. Se coiffant devant une glace.

Qu'est-ce qu'aura dû dire monsieur le vicomte en ne me voyant pas revenir?... Ah! ma foi! tant pis! il m'ennuie, il tourne au saule pleureur... il lui pousse des branches. Je lui ai dit que j'allais aux eaux de Baguères, il est capable de le croire et d'y voler. Tant mieux! Lui parti, je retourne dans mes appartements. Mais d'ici là... suis je bête d'être partie sans argent! Je ne pense jamais à ça moi. Ah! bah! une jolie femme n'est jamais embarrassée. (*Elle chantonne.*)

RODOLPHE, *étendu tout habillé sur son lit, rêvant.*

Est-il possible!... une telle fortune! à moi... Le digne oncle!.. Me laisser par testament toute une province du Pérou! les Péruviennes avec. (*On frappe à la porte de droite... Rodolphe se remue et ne se réveille pas... On frappe de nouveau.*)

MUSETTE.

Entrez! (*On entre chez Rodolphe.*) Tiens, c'est à côté; c'est chez ce monsieur qui dort si haut.

SCÈNE II.

LES MÊMES, *chez Rodolphe.* UN GARÇON DE CAISSE.

LE GARÇON DE CAISSE.*

Monsieur! monsieur!...

RODOLPHE, *s'éveillant à moitié et regardant le Garçon qui fouil' dans un grand portefeuille.*

Quel est cet étranger? Ah! j'y suis, c'est un à-compte su puis héritage.

LE GARÇON.

Monsieur, je viens pour...

RODOLPHE.

Je sais ce que c'est... mettez ça là... Ah! vous voi c'est juste... Passez-moi la plume et l'encre, là sur la

LE GARÇON.

Non, monsieur, je viens recevoir un effet de 150 francs. C'est aujourd'hui le 15 juillet.

RODOLPHE, *examinant le billet.*

Le 15 juillet! c'est étonnant! je n'ai pas encore mangé de fraises!... Ah! ordre Birmann!... C'est mon tailleur. Hélas! (*Regardant ses habits placés sur une chaise.*) Les causes s'en vont, mais les effets reviennent.

LE GARÇON.

Vous avez jusqu'à quatre heures pour payer. (*Il reprend le billet, pose un petit papier sur la table et sort.*)

RODOLPHE, *avec noblesse.**

Il n'y a pas d'heure pour les honnêtes gens. (*Avec regret.*) L'intrigant! il remporte son sac. (*Se recouchant.*) C'est le 15... Le cap des tempêtes si difficile à doubler... jour néfaste qui commence par une pluie de billets, et se termine par une grêle de protêts. Dies iræ!... (*Il se rendort.*)

MUSETTE.

DEUXIÈME COUPLET.

Beaux bluets qu'on tresse en couronne,
Dans les beaux jours, (*Bis.*)
Belles fleurs que le printemps donne
Pour oracle aux premiers amours,
Tout se fane bien vite, Rose,
Un jour tu n'auras à cueillir
De fleur éclose (*Bis.*)
Que dans les champs du souvenir.

RODOLPHE, *s'éveillant en sursaut.*

Qui diable chante ainsi? Je ne m'entends pas rêver. (*Criant.*) Madame!

MUSETTE, *plus fort*

Monsieur!...

RODOLPHE.

Il fait donc jour chez vous?

MUSETTE.

Un peu! Et chez-vous, est-ce qu'il fait nuit?

RODOLPHE.

Beaucoup! Il fera nuit toute la journée. J'ai arrêté le soleil pour cause de liquidation. (*Il se recouche.*)

MUSETTE.

Monsieur!...

RODOLPHE.

Madame!...

MUSETTE, *se levant et remettant le bonnet et la bouteille sur la cheminée à gauche.*

Vous êtes un malhonnête! (*Elle chante plus fort.*)

RODOLPHE.

Tiens, mais je n'avais pas remarqué... Il me semble reconnaître cette douce voix... mais oui, ce timbre m'est familier. (*Sautant en bas du lit, et mettant une vareuse.*)

MUSETTE.

Ah! mais attendez donc... Rodolphe!

RODOLPHE

Allons donc!

MUSETTE.

Quel heureux hasard! Je vous tends la main!

RODOLPHE.

Je vous baise au front... Mais au fait. (*Frappant au mur.*) Peut-on entrer?

MUSETTE.

Toujours! mais pas par ici, faites le tour.

RODOLPHE *sort de sa chambre et entre aussitôt chez Musette qu'il embrasse.*

Le tour est fait!

SCÈNE III.

RODOLPHE, MUSETTE, *à gauche.*

RODOLPHE.*

Ma jolie petite Musette!

MUSETTE.

Mon bon Rodolphe! qu'êtes-vous donc devenu?

RODOLPHE.

Pa suis devenu philosophe.

MUSETTE.

Qu veut dire que vous n'avez pas d'argent.

RODOLPHE.

Du ci ez-moi, j'en ai... j'en ai à payer.

MUSETTE.

Du co avez des dettes?

RODOLPHE.

Beaucoup! si vous en voulez?...

MUSETTE.

Non, merci... Faites-vous toujours des vers?

RODOLPHE.

Oui, les jours fériés; mais dans la semaine c'est différent! Et même je viens de terminer un petit ouvrage fort intéressant, intitulé le Parfait Fumiste. C'est de la haute littérature en terre cuite... Enfin, ça se vend... Baptiste l'a lu, il en est assez content.

MUSETTE.

Baptiste est ici!

RODOLPHE.

Oui, par ma protection...

MUSETTE.

Savez-vous qu'il y a un an que nous ne nous sommes vus!

RODOLPHE.

Je le sais!

MUSETTE.

Et votre oncle?

RODOLPHE.

Il y a six mois de plus, et c'est au bout de ces six mois-là, les premiers que je passais à Paris au sein de la Bohême, que vous l'avez abandonné, vous, inconstante Musette, pour aller habiter les hauteurs cythéréennes du quartier Bréda.

MUSETTE, *riant.*

Vicomtesse, mon cher. (*Elle passe à droite.*)*

RODOLPHE.

Ah! j'étais bien sûr que vous finiriez ainsi... une nuit ou l'autre. Mais alors comment se fait-il que je vous retrouve dans cette humble mansarde?

MUSETTE.

Je l'ai louée par prévision, il y a deux mois, et j'y suis venue hier soir pour la première fois, c'est un pied-à-terre.

RODOLPHE.

Au cinquième étage? Enfin, je comprends... Le cœur d'un vicomte sans préjudice du courant.

MUSETTE.

Non! non! c'est fini!

RODOLPHE, *s'asseyant.*

Et Marcel?

MUSETTE.

Je l'aime plus que jamais... Et la preuve... (*Montrant un petit coffre qui est sur une table à droite.*) Voilà ses lettres... C'est même la seule chose que j'aie emportée dans ma fuite.

RODOLPHE, *se levant.*

Vous nous revenez donc?

MUSETTE.

Oui, décidément je veux manger encore avec vous le pain bénit de la gaîté!

AIR *d'une Polka.*

C'en est fait, j'oublie
Ma brillante vie,
Et je répudie
Mes nobles amours;
Oui, je vous dis adieu pour toujours,
Diamants et cachemires!
A toi, Marcel, mes seules amours,
Et caresses, et sourires!
C'en fait, j'oublie, etc.

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Enfin elle oublie
Sa brillante vie!
Elle répudie
Ses nobles amours!

RODOLPHE.

Ah! vous me rendez bien heureux, allez, Musette... Mais si vous retrouvez Marcel, s'il oublie le passé... Il faut à l'avenir ne plus lui déchirer le cœur avec vos petits ongles roses.

MUSETTE.

Je les couperai bien courts. (*Elle passe à gauche.*)

RODOLPHE.*

C'est ça... et tâchez qu'ils ne repoussent pas trop vite... Parce que, voyez-vous? c'est grave, Musette! Nous autres, tout nous quitte avec la femme aimée, notre jeunesse, notre courage, notre talent! pour quelque temps du moins... J'en sais quelque chose.

MUSETTE, *accoudée à la cheminée.*

Marie, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Oui, Marie!

MUSETTE.

Elle vous a bien aimé.

RODOLPHE, *se mettant à cheval sur une chaise.*

Oui, pendant un mois... Dans ce temps-là le Pactole passait dans ma chambre... Mais le Pactole a changé de lit...

MUSETTE.

Et Marie?

RODOLPHE, *avec un geste significatif.*

Elle a suivi le courant... Ah! dans le premier moment, je n'étais pas drôle, vrai! le chagrin m'avait mordu, j'étais devenu enragé.

MUSETTE.

Pauvre garçon!

RODOLPHE.

Et après, j'ai eu des idées bizarres, fantastiques... Il me fallait absolument un être à aimer. J'avais adopté un homard vivant; je l'avais fait peindre en rouge, c'était plus gai... Mais cette affection ne me suffisait pas... (*Se levant.*) J'en ai fait une mayonnaise! Puis il me vint une autre idée... Je m'en fus aux Enfants trouvés.

MUSETTE.

Bah?

RODOLPHE.

En regardant les enfants, je vis une belle jeune fille de dix-huit ans, orpheline comme les autres, mais qu'on avait gardée dans la maison...

MUSETTE.

Vous vouliez l'adopter.

RODOLPHE.

Mieux que ça... Je voulais l'épouser... Je fis ma demande, je dis franchement quels étaient mes moyens d'existence : poëte lyrique. Le mariage manqua!

MUSETTE, *riant.*

Pauvre ami!

RODOLPHE.

Eh bien, ça m'a fait mal de la quitter, vrai... Et je crois que de son côté... Oui, quand je me suis éloigné, ses yeux m'ont suivi jusqu'au seuil de la maison. N'est-ce pas que ça serait très-gentil tout ça avec des vignettes?

MUSETTE.

Dites donc, croyez-vous que Marcel m'aime encore?

RODOLPHE.

C'est à craindre.

MUSETTE.

Où est-il?

RODOLPHE.

Je n'en sais rien... Il voyage; je crois qu'il a dû aller en Auvergne pour faire des portraits de Savoyards. (*On frappe chez Rodolphe.*)

MUSETTE.

On frappe chez vous.

RODOLPHE.

Vous croyez?

BENOIT, *en dehors.*

Monsieur Rodolphe, c'est moi!

RODOLPHE.

Ah! c'est monsieur Benoit notre propriétaire; il vient chercher de l'argent... C'est une bonne idée qu'il a là! (*Criant.*) Entrez! Au revoir, Musette. (*Il sort.*)

BENOIT, *entrant dans la chambre de Rodolphe.*

Pardon! je suis peut-être indiscret... Tiens, il n'y a personne. (*Rodolphe entre chez lui.*) Ah! le voilà!

SCÈNE IV.

A gauche, MUSETTE *seule*. *A droite*, RODOLPHE, BENOIT.

BENOIT.*

Monsieur, je vous salue.

RODOLPHE.

Bonjour, monsieur Benoit... Asseyez-vous donc! (*Benoit s'assied à gauche.*)

MUSETTE, *prenant le coffre où sont les lettres, allant s'asseoir dans le fauteuil, et les parcourant.*

Que d'amour il y avait là-dedans!...

RODOLPHE, *ouvrant le rideau et la fenêtre.***

Permettez-moi de vous offrir un rayon de soleil! (*Le jour se fait.*) Monsieur Benoit, quel heureux concours de circonstances me procure l'avantage de votre visite?

BENOIT, *à part.*

Il est poli! Ça m'inquiète... (*Haut.*) Mais je venais vous dire que c'est aujourd'hui le quinze juillet. (*Il tire un papier de sa poche.*)

RODOLPHE.

Vraiment?... Il faudra que j'achète un pantalon de nankin le 15 juillet!... Je n'y aurais jamais songé sans vous, monsieur Benoit.

BENOIT.

C'est cent soixante-deux francs, et il se fait temps de régler ce petit compte.

RODOLPHE.

Je ne suis pas absolument pressé; il ne faut pas vous gêner. Petit compte deviendra grand...

BENOIT.

Hein?

RODOLPHE.

Mais si vous y tenez absolument, réglons, monsieur Benoit. (*Il s'assied à côté de lui.*)

BENOIT, *souriant.*

Ah!

RODOLPHE.

Oh! mon Dieu! aujourd'hui ou demain, cela m'est absolument indifférent... Qu'est-ce que je vous dois?...

BENOIT, *lui montrant le papier.*

D'abord nous avons trois mois de chambre à 25 francs, ci 75. Plus, avances pour trois paires de bottes à 20 francs. Plus, argent prêté 27 francs.—75, 60 et 27, tout cela fait 162 francs!

RODOLPHE.

162 francs! c'est extraordinaire... Quelle belle chose que l'addition! (*Se levant.*) Eh bien, monsieur Benoit, maintenant que le compte est réglé... (*il tire de sa poche un paquet de tabac et bourre sa pipe*) nous pouvons être tranquilles...

BENOIT, *se levant.*

Monsieur, je n'aime pas que l'on se moque de moi! C'est de l'argent qu'il me faut.

RODOLPHE.

De l'argent! de l'argent!... Vous êtes étonnant! est-ce que je vous en demande, moi... D'ailleurs, j'en aurais que je ne vous en donnerais pas... Un vendredi, ça porte malheur!

BENOIT.

Morbleu! monsieur. (*Musette remet les lettres dans le coffre, prend des cartes sur la cheminée et fait une réussite.*)

RODOLPHE, *allumant sa pipe avec des allumettes qui sont sur le guéridon.*

Voyons, monsieur Benoit, attendez quelques jours...

BENOIT.

Non, monsieur; je sais ce qu'il me reste à faire... et si l'on vient louer une chambre...

RODOLPHE.

Voulez-vous un objet d'art comme à-compte?

BENOIT.

Un objet d'art? une chose inutile? merci! (*Il remonte.*)

RODOLPHE, *apercevant sur la table de gauche un sac d'argent que Benoit y a posé, et allant le prendre.**

Monsieur Benoit!... (*Benoit descend*) vous oubliez un objet d'art: votre sac... (*Il le lui donne.*)

BENOIT, *furieux.*

Ah! très-bien! monsieur, vous aurez de mes nouvelles! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

A gauche, MUSETTE; *à droite*, RODOLPHE.

MUSETTE, *se levant et remettant les cartes sur la cheminée.***

Ma réussite est bonne... je le retrouverai!... (*Elle reporte le petit coffre sur la table à droite.*)

RODOLPHE, *après avoir reconduit Benoit, redescendant.*

Ah! mais je ne peux pas rester ici; l'invasion des alliés va commencer, il faut fuir... Où sont mes ornements? (*Il s'habille.*)

SCÈNE VI.

A gauche, MUSETTE, M. BENOIT; *à droite*, RODOLPHE, *puis* SCHAUNARD.

BENOIT, *en dehors, frappant à la porte de Musette.*

Peut-on entrer?

MUSETTE.

Oui, monsieur Benoit, je suis visible...

BENOIT, *entrant.**

Mademoiselle...

MUSETTE.

Vous faites votre tournée, monsieur Benoit?

BENOIT.

Oui, et je vous avouerai que je venais...

MUSETTE.

Comment donc! mais c'est tout naturel...

BENOIT, *à part.*

Ah! enfin!

MUSETTE.

Je vous demanderai la permission de lacer mes bottines...

BENOIT.

Très-bien... Je dois avoir le reçu... (*Il cherche dans ses poches. Musette au fond, met ses bottines.*)

SCHAUNARD, *entrant brusquement chez Rodolphe.* **

Bonjour! (*S'asseyant sur le lit.*) Ouf!

RODOLPHE, *s'arrangeant devant une petite glace au-dessus de la table à gauche.*

Tiens, c'est toi!

SCHAUNARD.

Tu n'as pas cent francs à me prêter?

RODOLPHE.

Cent francs! tu feras donc toujours de la fantaisie? Tu as pris du hatchich...

SCHAUNARD.

Je n'ai rien pris du tout... Ah! si, j'ai pris un cabriolet à l'heure pour chercher de l'argent...

RODOLPHE.

Ah! bon!

BENOIT, *lisant un reçu.*

Non, celui-ci, c'est le reçu de monsieur Rodolphe... (*Il cherche.*)

RODOLPHE.

Eh bien?

SCHAUNARD.

Je n'ai trouvé d'argent nulle part, et j'ai retrouvé mon cabriolet partout... Cinq heures! sept francs cinquante... Les as-tu?

RODOLPHE.

Je ne crois pas... vois dans ce meuble de Boule... (*Il désigne la commode, Schaunard ouvre les tiroirs.*)

BENOIT.

Je l'aurai laissé en bas... je vais en faire en autre... (*Il s'assied et écrit à la table. Musette a mis une bottine et se dispose à mettre l'autre.*)

SCHAUNARD.

Mais il n'y a pas d'argent dans ce meuble...

RODOLPHE.

C'est que le précédent locataire n'en a pas laissé...

SCHAUNARD.

Qui payera mon cabriolet?

RODOLPHE.

Qui m'invitera à dîner? (*Ils réfléchissent.*)

SCHAUNARD.

Ah! dîner! c'est aujourd'hui vendredi... Vendredi rien ne mangeras, ni autre chose pareillement....

BENOIT, *se levant après avoir écrit.*

Mademoiselle, voici l'affaire : 25 et 25...

MUSETTE, *ajustant sa robe.*

Voulez-vous me mettre cette agrafe-là?

BENOIT.

Mais...

MUSETTE, *le dos tourné*

Mais dépêchez-vous donc! (*Benoit fait des efforts prodigieux; Musette chantonne et se balance en mesure.*)

RODOLPHE, *se frappant le front.*

Ah! j'ai une idée!

BENOIT.

Mademoiselle, si vous remuez ainsi...

MUSETTE.

Je croyais que ça y était...

RODOLPHE.

Si tu les empruntais au cocher?

SCHAUNARD.

Impossible, mon cher, il a été échaudé ces jours derniers...

BENOIT, *s'essuyant le front.*

Voilà!

MUSETTE, *montant sur ses pointes pour voir dans la glace*

Voyons...

SCHAUNARD.

Tu n'as rien à vendre, ici?

RODOLPHE.

Peut-être bien... (*Ils cherchent et font un inventaire des effets.*)

MUSETTE.

Tiens, vous n'êtes pas trop maladroit pour votre âge...

BENOIT, *offrant sa quittance.*

Vingt-cinq et ving-cinq, cinquante...

MUSETTE.

Cinquante! on ne vous les donnera jamais... (*Elle va prendre à droite son chapeau et son châle.*)

BENOIT. *

Mais permettez...

MUSETTE.

Je suis à vous dans une minute...

RODOLPHE, *avec triomphe, trouvant un livre dans sa malle.*

Ah! à vendre, un volume de poésies avec le portrait de l'auteur, en lunettes...

SCHAUNARD.

J'aimerais mieux un pantalon... sans lunettes!

MUSETTE, *ayant mis son châle et son chapeau.*

Monsieur Benoit, vous devez perdre beaucoup avec les jeunes gens qui perchent chez vous...

BENOIT.

Oui, mademoiselle, beaucoup...

MUSETTE.

Et quand ils ne vous payent pas, comment faites-vous?

BENOIT.

Je les fais poursuivre.

MUSETTE.

Et quand ce sont des femmes?

BENOIT.

Je les poursuis moi-même...

MUSETTE.

Vraiment?... eh bien, courez après! (*Elle se sauve en riant.*)

BENOIT, *furieux.*

Mademoiselle! mademoiselle! (*Il sort derrière elle.*)

SCENE VII.

A droite, RODOLPHE, SCHAUNARD, *puis* BAPTISTE *à gauche.*

SCHAUNARD.*

Il n'y a rien de propre à laver ici... (*On entend une demie.*) Ah! cinq heures et demie de cabriolet!... sept quatre-vingts!.. Adieu, je vais chercher de l'argent... (*Il remonte.*)

RODOLPHE. **

Je vais courir après un dîner... (*Avec un cri.*) Ah! (*Il fouille dans sa poche et en tire un papier.*) Je le tiens! (*Schaunard redescend. Lisant.*) « Banquet de cinq cents couverts, en l'honneur de la naissance du messie humanitaire. »

SCHAUNARD.

On ne tient qu'un sur ton billet?

RODOLPHE.

Oui, mais on tient deux dans ton cabriolet, partons!... je te rapporterai des noisettes... (*Ils remontent.*)

SCHAUNARD.

Oh! (*ils redescendent*) quelle idée! je garde mon cabriolet—au mois!... (*Ils sortent.*)

RODOLPHE, *à Baptiste qui est sur le seuil de la chambre de Musette.*

Baptiste, s'il vient des anglais pour moi, vous direz que je suis dans les Basses-Pyrénées... (*Ils disparaissent.*)

BAPTISTE.

Oui, monsieur... (*Entrant à gauche.*) Basses-Pyrénées, Pau... patrie de Henri IV!

SCÈNE VIII.

A gauche, BAPTISTE, *seul.*

(*Il porte un balai, un plumeau, un seau et une cruche en zinc, et deux paires de draps. Il dépose tous ces objets en entrant.*)

Monsieur Benoit m'a dit de faire cette chambre, et de mettre des draps au lit... Cette chambre était donc habitée? je l'igno-

ais... Tiens, c'est ma foi vrai, et ces fragments d'uniforme, dispersés çà et là indiquent suffisamment à quel régiment gracieux appartient la créature qui loge sous ces poutres : c'est une fille d'Ève! une mangeuse de pommes.... (*Il furète dans la chambre.*) Voyons un peu... comme ce petit bonnet est coquettement placé sur cette bouteille!... comme ces fleurs et ces rubans attestent bien le passage d'une petite main capricieuse et mutine!... (*Il s'approche du lit.*) C'est là qu'elle a dormi, le lit conserve encore une empreinte voluptueuse dans laquelle on pourrait mouler une Vénus... Et monsieur Benoit s'imagine que je vais détruire cela... (*Avec dédain.*) Ah! barbare! Vandale! Visigoth!... (*Il prend tout son attirail.*) Allons faire l'autre chambre... (*Il passe à droite; arrivé au milieu de la chambre, regarde de tous côtés, et éclate de rire.*) Ah! ah! quel admirable désordre! rien n'est à sa place, tout est parfaitement dérangé... (*Il dépose tout ce qu'il tient.*) Quelle antithèse!... Là-bas, la grâce, la coquetterie... ici, la force, le travail... là-bas, des fleurs, des rubans... ici, des pipes, des papiers, de l'encre partout, jusque sur les draps... et je les changerais... jamais!... (*Il s'asseoit près du guéridon.*) Il y a beaucoup de besogne dans cette maison... dire que j'ai vingt-sept chambres à faire comme ça tous les jours.... ça me prend tout mon temps... (*Il regarde sur le guéridon.*) Tiens, monsieur Rodolphe a reçu les épreuves du Parfait Fumiste... (*Il prend les épreuves et se lève.*) Je vais les lui corriger et mettre un cent de virgules... (*S'asseyant à la table de droite et lisant.*) « Chapitre des ventouses. » (*Il continue à lire tout bas et corrige.*)

SCENE IX.

A gauche, M. BENOIT, MARCEL, UN COMMISSIONNAIRE, *portant une malle*; *à droite*, BAPTISTE, *travaillant.*

BENOIT, *entrant le premier.*

C'est ici, monsieur; ça vous convient-il?

MARCEL, *entrant.* *

Parfait! admirable! le Louvre en petit... (*Au commissionnaire.*) Déposez là cet objet... Prenez garde! c'est un peu lourd. (*Il l'aide à mettre la malle à terre contre le lit.*)

BENOIT, *à part, avec satisfaction.*

Ce jeune homme paraît avoir beaucoup de linge... Désirez-vous que je vous aide à ouvrir votre malle?

MARCEL.

Je vous remercie bien... elle ne ferme pas... (*Il paie le commissionnaire qui sort.*)

BENOIT.

Excusez-moi, monsieur, si je vous quitte, mais il y a en bas une jeune fille qui m'attend pour voir la chambre à côté...

MARCEL.

Bien le bonjour, que je ne vous retienne pas... (*Il le reconduit. Benoît sort. Redescendant.*) Une jeune femme près de moi!... c'est un cadeau de la Providence!

BAPTISTE. *

Vingt-deux fautes dans trois lignes!... O Guttemberg!...

SCENE X.

A gauche, MARCEL; *à droite*, BAPTISTE.

MARCEL.

Oh! j'ai une idée!... vite une vrille... (*Il en prend une dans sa malle, après en avoir retiré quelques toiles, des crayons, des pinceaux, qu'il pose sur le lit.*)

BAPTISTE.

Je crois que cette dame est rentrée... Ma foi, en ce moment, l'amour des belles-lettres est moins fort chez moi que la curiosité... (*Il se lève et colle son oreille à la cloison.*)

MARCEL.

Voilà mon affaire... (*Perçant la cloison.*) Grâce à cet observatoire, si cette personne est d'une architecture agréable...

BAPTISTE.

Je crois que je n'entends rien... (*Il colle son oreille à la cloison.*)

MARCEL.

Je transmettrai ses épaules à ma chaste Suzanne, qui n'en a pas encore... Je crois que ça avance...

BAPTISTE.

C'est singulier, la voix ne pénètre pas... (*Poussant un cri et se reculant en tenant sa joue à deux mains.*) Ah! une bête! un aspic!...

MARCEL, *reculant.*

Il y a du monde dans ce mur!... (*L'orchestre joue : Réveillez-vous, ma mie Jeannette.*)

SCENE XI.

A gauche, MARCEL; *à droite*, BAPTISTE, MIMI, *un carton à la main*, BENOIT.

BENOIT, *entrant le premier.* **

Nous y voilà... (*Mimi entre et s'appuie sur le bois du lit.*) Asseyez-vous, mademoiselle, vous paraissez souffrir...

MIMI, *la main sur sa poitrine.*

Oui, de là.. c'est quand je monte, mais ce n'est rien!... (*Elle pose son chapeau et son châle sur le lit.*)

MARCEL, *regardant à travers la cloison.*

Oh! qu'elle est jolie! voilà un cou qui fera joliment mon affaire.. Vite, profitons de l'inspiration... (*Il prend une toile, un crayon, s'assied contre la cloison et se dispose à travailler.*)

MIMI.

Voit-on clair ici?

BAPTISTE.

Ah! mademoiselle, le soleil en est le locataire assidu!

MIMI, *qui a été à la fenêtre, après avoir mis son carton sur le guéridon.* *

Il fera de l'orage, voyez-vous, ce soir... c'est un peu pour ça que je ne me sens pas bien...

BENOIT.

Mademoiselle est couturière?

MIMI.

Je fais des fleurs, monsieur.

BAPTISTE.

C'est une bien jolie profession... le printemps est votre confrère...

BENOIT, *bas à Baptiste.*

Comment! cette chambre n'est point faite?

BAPTISTE.

Pardonnez-moi, monsieur, elle est faite au point de vue de l'art...

BENOIT.

Hein? voyons, dépêchez-vous...

BAPTISTE.

Oui, monsieur...

BENOIT, *saluant.*

Mademoiselle, on va tout préparer... (*Il sort.*)

BAPTISTE, *reprenant tous ses ustensiles, à Mimi.*

Mademoiselle, si vous avez besoin de quelque chose, vous sonnerez... Je n'y serai pas... je vais au cabinet littéraire en face! (*Il sort.*)

SCENE XII.

A gauche, MARCEL, *travaillant; à droite*, MIMI.

MIMI, *prenant dans son carton une garniture de fleurs.* **

Pourvu qu'on ne m'ait pas suivie!...Voyons, j'examinerai mon logement plus tard... je voudrais finir cette garniture avant la nuit... (*Elle s'assied près du guéridon et travaille.*)

MARCEL, *l'œil à la cloison.*

Diable! elle a une robe bien montante, je ne vois pas même l'origine des épaules... il me faut des épaules!...

MIMI.

Il fait bien chaud ici... (*Elle ôte un petit fichu qui lui couvrait les épaules.*)

MARCEL, *avec un cri de joie.*

Ah! les ravissantes courbes! (*Il travaille.*)

MIMI.

C'est drôle... quand je souffre comme tout à l'heure, ça me rend triste tout de suite... il me semble que je ne rirai plus jamais... et tout ce que j'ai de chagrin me revient là... mais quand la douleur est partie, comme en ce moment, je ne pense plus qu'à ce qui peut me rendre heureuse... je ne pense plus qu'à lui, et mes chansons me reviennent aux lèvres.

AIR *nouveau de M. J. Nargeot.*

Réveillez-vous, ma mie Jeannette,
Et mettez vos plus beaux habits,
C'est aujourd'hui le jour de fête,
Le jour de fête du pays!

MARCEL.

Oh! la jolie petite voix!... Mais elle est charmante! adorable!... J'en suis amoureux fou!... Et j'admire des lignes, au lieu d'en tracer de brûlantes!... (*Se levant et posant sa toile et son crayon sur la table.*) Vite, quelque chose à quatre-vingt-dix

degrés. Richelieu!... Une plume, de l'encre!... (*Il court dans la chambre et aperçoit le bonnet.*) Un bonnet! (*Il prend le bonnet.*) Il est venu un bonnet chez moi!... c'est-à-dire non, c'est moi qui suis venu chez le bonnet... Je me souviens, une pauvre fille qui ne payait pas... ce butor de maître d'hôtel m'a prévenu... (*Remettant le bonnet sur la bouteille.*) Oh! c'est particulier!...

MIMI.

Le jour baisse... je n'aurai pas fini!

MARCEL.

Oh! c'est particulier! ce petit bonnet ressemble à Musette; il a comme elle quelque chose de retroussé dans la physionomie... Qu'est-ce que c'est que ça?... (*Trouvant une ceinture sur la cheminée.*) Une ceinture... juste! la taille de Musette... Ah! mon Dieu! est-ce que... voyons donc... (*Il continue à fureter.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, RODOLPHE, *puis* BAPTISTE.

RODOLPHE, *en dehors, criant.*

Baptiste! ma clef!

MARCEL.

Tiens!... (*Il écoute.*)

RODOLPHE.

Baptiste! ma clef, animal!

MARCEL.

Je connais cet instrument humain...

RODOLPHE, *ouvrant la porte de gauche.*

Il n'y a donc personne ici?

MIMI.

Oh! il m'a semblé... (*Elle écoute.*)

MARCEL, *criant.*

Juste!

RODOLPHE, *entrant à gauche.* *

Ah! bah! c'est toi?

MARCEL.

C'est moi...

RODOLPHE.

C'est toi! c'est moi! c'est nous!... embrassons-nous!.. Prête-moi cinq francs...

MARCEL, *lui donnant de l'argent.*

Les voilà!

RODOLPHE.

Je suis à toi!... (*Il va au fond en dehors et sonne à tour de bras.*)

MIMI.

Je suis folle!... mais je crois toujours le voir ou l'entendre...

BAPTISTE, *entrant à gauche.* **

Me voilà, monsieur...

RODOLPHE.

C'est heureux!

BAPTISTE.

J'étais en face, je compulsais... Tiens, monsieur Marcel!...

RODOLPHE, *lui donnant l'argent.*

C'est bon... va-t'en et apporte ici de la nourriture pour cinq francs... (*Baptiste sort.*)

MARCEL.

Tu n'as donc pas dîné?

RODOLPHE.

J'ai failli dîner... j'ai été sur le bord d'un potage, mais la police est venue le renverser... (*On entend sonner une demie.*) Et ce pauvre Schaunard, quand je pense qu'à l'heure qu'il est, il a onze heures de cabriolet... (*Il va s'asseoir dans le fauteuil.*)

MARCEL.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça!.... autrefois j'ai eu quinze jours de bateau à vapeur... du reste, s'il avait l'idée de venir, je le tirerais d'embarras...

RODOLPHE.

Tu es donc millionnaire?

MARCEL.

A peu près, j'ai deux mille francs de placés... là, dans ma malle... deux mille francs d'Auvergnats... Dieu! qu'ils sont laids! mais qu'ils paient bien!... Ah çà, mon ami, permets-moi de continuer mes recherches... je suis une piste... (*Il continue à fureter.*)

RODOLPHE.

Ne te gêne pas... Eh bien, vous êtes raccommodés?

MARCEL.

Avec qui?

RODOLPHE.

Avec Musette.

MARCEL.

Pourquoi ça?

RODOLPHE.

Comment, pourquoi ça?

MARCEL, *qui a trouvé et ouvert le petit coffre.*

Des lettres!...

RODOLPHE.

Eh bien, les tiennes!

MARCEL.

Bah!... et ce bonnet?

RODOLPHE.

Le sien!

MARCEL.

Elle est ici!... Je m'en doutais!

RODOLPHE, *se levant.*

Tu ne l'as donc pas vue?

MARCEL.

Mais non... on m'a loué cette chambre, on lui a donné congé

RODOLPHE.

C'est un tour du Benoît!

MARCEL.

Elle est partie!

RODOLPHE.

Elle reviendra... elle tient à tes lettres...

MARCEL.

Tu crois?... Je vais attendre cinq minutes, et après j'irai chez Madeleine... elle me dira où est Musette... Consacrons ces cinq minutes à l'amitié... Tu loges ici?

RODOLPHE.

Oui, là...

MARCEL.

Comment, là? il y a une jeune fille!

RODOLPHE.

Allons donc!

MARCEL.

Regarde!

RODOLPHE, *allant regarder par la cloison, avec un cri.**

Ah!

MARCEL.

Quoi?

RODOLPHE.

Mimi!

MIMI.

Qui m'appelle?

RODOLPHE, *avec joie.*

C'est Mimi!

MARCEL.

L'enfant trouvé?

MIMI, *se levant.*

Oh! je ne me suis pas trompée! (*Elle se rapproche de la cloison.*)

RODOLPHE, *revenant près de Marcel.*

Ah! mon ami!

MIMI.

C'est sa voix!

RODOLPHE, *s'appuyant sur Marcel.***

Mes jambes ne me suffisent plus... prête-moi les tiennes...

MARCEL.

Je n'ai que celles-là, j'en ai besoin pour courir après Musette; adieu! (*Il se sauve.*)

RODOLPHE.*

C'est drôle!... je n'ose pas entrer chez moi, chez... elle... Ah! bah!... allons!... (*il sort.*)

MIMI, *écoutant.*

Je n'entends plus rien... Est-ce qu'il est parti? (*Rodolphe frappe à la porte de droite. — Avec joie.*) Le voilà! Entrez!

RODOLPHE, *entrant à droite.*

Mademoiselle...

MIMI, *lui tendant la main.*

C'est moi!

RODOLPHE.

Ah! j'en étais bien sûr!... ma chère Mimi...

MIMI.

Vous ne m'avez donc pas oubliée?

RODOLPHE.

Vous oublier! oh! je pensais trop à vous pour ça.

MIMI, *joyeuse.*

Oh! la bonne providence, qui a bien voulu nous réunir!...

RODOLPHE.

Oui, c'est elle qui a voulu que je dusse deux termes, pour que mon propriétaire louât ma chambre à une autre personne... et que cette autre personne fût vous!

MIMI.

Ah çà, est-ce que vous n'êtes pas étonné de me voir?

RODOLPHE.

Oh! moi, je suis heureux, d'abord, je serai étonné tout à l'heure.

MIMI.

Vous ne me faites pas de questions?

RODOLPHE.

A quoi bon? vous êtes près de moi, le reste m'est égal.

MIMI.

Mais, moi, je ne veux pas que vous puissiez avoir de mauvaises idées... et je vais tout vous dire... (*Rodolphe lui donne une chaise, la fait asseoir, et s'assied à côté d'elle.*)

BAPTISTE, *entrant à gauche et apportant un panier de restaurateur plein de provisions.***

Voilà les comestibles... (*Regardant autour de lui.*) Personne! (*Posant le panier près de la cheminée.*) Ça se tiendra chaud, si on fait du feu. (*Il sort.*)

MIMI *à Rodolphe.*

Et maintenant, écoutez-moi...

RODOLPHE.*

Donnez-moi vos mains, j'écouterai mieux.

MIMI.

Les voilà!

RODOLPHE, *lui prenant les mains.*

J'écoute!

MIMI.

Depuis ce jour où vous êtes venu, vous savez?...

RODOLPHE.

Oui, pour vous demander en mariage; une idée... qui n'a pas eu de succès.

MIMI.

Depuis ce jour-là, je n'ai pas cessé de penser à vous.

RODOLPHE.

Chère petite Mimi!

MIMI.

Ça vous semble peut-être drôle que je vous dise ça.

RODOLPHE.

Non, non, allez.

MIMI.

J'espérais toujours que vous reviendriez.

RODOLPHE.

Ma fortune n'était pas encore assez bien établie.

MIMI.

C'est ce que j'ai pensé. Un jour on me proposa d'entrer chez une vieille dame comme demoiselle de compagnie; l'idée m'est venue qu'en quittant l'hospice j'aurais peut-être l'occasion de vous rencontrer, et j'ai accepté avec joie. Mais je n'ai pas tardé à me repentir, allez!

RODOLPHE.

Comment!

MIMI.

La dame chez qui j'étais recevait souvent la visite d'un vieux monsieur, et toutes les fois qu'il venait à la maison elle trouvait toujours un prétexte pour me laisser seule avec lui.

RODOLPHE.

Ah! je comprends!

MIMI.

Ce monsieur me disait des choses... si vous saviez.

RODOLPHE.

Je les sais par cœur.

MIMI.

Enfin, hier quand je m'y attendais le moins, il m'a prise dans ses bras.

RODOLPHE.

Oh! (*Il l'enlace.*)

MIMI.

Et il m'a embrassée...

RODOLPHE, *l'embrasse.*

C'est affreux!...

MIMI.

Madame est arrivée, et elle m'a dit que si une pareille scène se renouvelait, elle me chasserait.

RODOLPHE, *se levant.*

Ah! c'est très-gentil.

MIMI, *se levant aussi.*

Moi, je n'ai pas voulu rester plus longtemps dans cette maison; le soir... je me suis sauvée, et voilà comment je suis ici...

RODOLPHE.

Chère petite Mimi, ne craignez plus rien! Autrefois je voulais vous épouser, aujourd'hui je vous adopte! (*Après l'avoir embrassée.*) Voulez-vous me permettre de vous embrasser?

MIMI.

Mais vous m'avez déjà embrassée une fois.

RODOLPHE.

Non, deux fois seulement.

MIMI.

Oh! c'est différent. (*Rodolphe l'embrasse.*)

RODOLPHE.

Adieu, Mimi; je vais faire mes malles, car il faut que je parte. (*Il ramasse ses papiers et les met dans sa malle.*)

MIMI.

S'il y avait deux chambres.

RODOLPHE.

Oui, mais il n'y en a qu'une...

MIMI.

Ah! vous n'avez pas un ami à côté?

RODOLPHE.

Il n'est pas seul, il est... marié! (*La nuit commence à venir.*)

MIMI.

Eh bien, ce monsieur viendra ici avec vous, et moi, je passerai la nuit avec cette dame, ça revient au même.

RODOLPHE.

Non, Mimi, ça ne revient pas au même!... Je m'en vais. (*Il remonte.*)

MIMI, *allant à la fenêtre.**

Ah! il pleut à verse.

RODOLPHE.

Ce n'est qu'une pluie d'orage, il ne pleuvra plus après demain.

MIMI.

S'il faisait jour...

RODOLPHE.

Oui, mais il fait nuit... Je dirai qu'on vous envoie de la lumière.

SCENE XIV.

LES MÊMES, *à droite; à gauche* MARCEL, *entrant brusquement la chandelle à la main.* (*Le jour se fait dans la chambre de gauche.*)

MARCEL.*

Pas de Musette! Je suis imbibé. (*Il ferme sa porte avec fracas, met sa chandelle sur la cheminée, et secoue son chapeau.*)

MIMI, *à Rodolphe qui allait sortir.*

Il me semble que ce monsieur est rentré.

RODOLPHE.

Vous croyez? (*Appelant.*) Est-ce toi, Marcel?

MARCEL.

Tiens, tu es là toi, gaillard?

RODOLPHE.

Oui!

MARCEL.

Tu es deux?

RODOLPHE.

Oui; aussi je déménage, j'attends que l'averse soit calmée.

MARCEL.

Je n'ai pas retrouvé Musette; si tu veux venir loger avec moi...

MIMI.

Quel bonheur!

RODOLPHE.

Que le diable t'emporte!

MARCEL.

Ah! bon! compris.

MIMI.

Comment?

RODOLPHE.

Rien, rien... (*A part.*) Il faut partir. (*Bruit dans l'escalier.*)

MUSETTE, *criant en dehors.*

Il me faut mes lettres!

MARCEL.

C'est Musette! (*Il court à la porte qu'il ouvre.*)

SCENE XV.

A gauche, MARCEL, MUSETTE, BENOIT; *à droite*, RODOLPHE, MIMI.

MUSETTE, *se jetant dans les bras de Marcel.**

Marcel!

MARCEL.

Quelle chance!... (*Il la fait asseoir à gauche.*)

BENOIT, *entrant à gauche.***

Madame, c'est scandaleux; vous n'êtes plus ici chez vous.

MARCEL.

C'est juste! madame est chez moi. (*Allant près de la cloison et criant.*)*** Je te reprends mon hospitalité, Rodolphe.

BENOIT.

Comment! M. Rodolphe aussi.:. Ah! c'est trop fort. (*Il sort, Marcel ferme la porte sur lui.*)

MIMI, *avec effroi.*****

Il vient ici, il va vous faire une scène. (*Elle ferme vivement la porte.*

BENOIT, *en dehors, frappant à la porte de droite.*

Sortez, monsieur, vous n'êtes plus chez vous.

RODOLPHE.

Non, je suis chez mademoiselle.

BENOIT.

C'est scandaleux!

RODOLPHE.

Calmez-vous, je lève l'ancre.

MARCEL.

Et maintenant, soupons. (*Aidé de Musette il met les provisions sur la table qu'il a placée au milieu; ils s'asseyent de chaque côté de la table, et soupent.*)

MUSETTE.

Ah! et Rodolphe?... (*Elle va se lever.*)

MARCEL, *la retenant.*

Il ne soupera pas.

RODOLPHE.

Adieu, Mimi.

MIMI.

Vous partez?

RODOLPHE.

Je vais vous envoyer Musette et prendre sa place. (*A part*) Ça ne reviendra pas au même comme je le disais, mais enfin! (*Haut.*) Voyez-vous, Mimi, je pourrais peut-être rester en vous compromettant bien, car je tiens ordinairement ma parole; mais j'ai vingt-deux ans et vous dix-huit, ô Mimi, et... Je m'en vais... (*Il remonte. — L'orchestre joue un fragment du finale du 2me acte du Barbier.*)

MIMI.*

Nous ne nous verrons plus que demain. (*Rodolphe l'embrasse et sort en emportant sa malle.*)

MIMI, *redescendant après avoir fermé la porte.*

Heureusement les nuits sont courtes.

RODOLPHE, *en dehors frappant à la porte de Marcel.*

Marcel, ouvre-moi!

MARCEL.

Hein?

RODOLPHE.

Il le faut!

MUSETTE.

Vous vous moquez du monde.

RODOLPHE.

Marcel, ne consulte pas Musette, consulte la morale.

MARCEL, *se levant et rangeant la table dans un coin.*

Je ne consulte que mon cœur, je n'ouvre pas. (*Il se met aux genoux de Musette.*)

RODOLPHE.

Pas de bêtises. (*Il frappe plus fort.*)

MARCEL, *criant.*

La porte à côté! (*Il embrasse Musette. — Mimi est près du lit. On frappe doucement à sa porte.*)

RODOLPHE, *en dehors, à voix basse.*

Mimi... c'est moi! (*Mimi reste tout interdite. — Le rideau baisse.*)

ACTE III.

CHEZ MUSETTE.

Un salon. — Portes au fond, à gauche et à droite. — De chaque côté du théâtre, une causeuse. — Contre celle de gauche, un guéridon. — A gauche, une table. — Cheminée à gauche au premier plan. — Au fond à droite, une console. — Chaises, fauteuils, un petit tabouret.

SCENE I.

MUSETTE, MIMI. (*Au lever du rideau, Musette lit et fume, étendue sur la causeuse de droite; Mimi, sur celle de gauche, termine une couronne.*)

MUSETTE.

Ah çà! tu travailleras donc toute la vie, toi?

MIMI.

Ah! laisse donc, quand je viens te voir, je ne fais rien du tout! je travaille bien plus que ça dans notre petite chambre.

MUSETTE.

Tu te tueras; tu n'es pas déjà si bien portante, et depuis que je te connais, je ne t'ai pas vue te reposer un jour.

MIMI.

Dame, Rodolphe n'est pas riche.

MUSETTE, *se levant.*

Et pourquoi n'est-il pas riche? C'est bête les hommes qui n'ont pas le sou.

MIMI, *se levant aussi.*

Ah! Musette!...

MUSETTE.

C'est vrai, ça; avec eux, il faut toujours compter.

MIMI.

Il me semblait pourtant que vous ne comptiez guère.

MUSETTE.

Tu crois ça? Eh bien, ma petite, depuis la naissance des deux mille livres que tu sais, nous avons vécu comme des pingres.

MIMI.

Vous, avec un domestique?

MUSETTE.

Baptiste?... Est-ce que c'est un domestique sérieux? Il n'est bon à rien; il n'a pas même... (*étourdiment*) l'intelligence des billets doux.

MIMI, *étonnée.*

Comment?...

MUSETTE.

Rien, je te conterai ça.

MIMI.

Dis donc, Musette, tu te souviens le lendemain du jour où tu avais retrouvé Marcel, tu lui as donné un joli pot de pensées?

MUSETTE.

Oui.

MIMI.

Vous vous étiez promis de vous aimer tant que vivraient les fleurs. Tu ne voulais pas t'engager pour davantage.

MUSETTE.

C'est vrai.

MIMI.

Mais quelques jours après, tu arrosais les pensées en cachette pour les empêcher de mourir.

MUSETTE.

Oui; je regrettais même de ne pas avoir choisi des immortelles.

MIMI, *tout bas.*

Est-ce que tu n'arroses plus tes pensées?

MUSETTE, *embarrassée.*

Mais.., je crois que...

MIMI.

Est-ce que tu n'aimes plus Marcel?

MUSETTE.

Si, c'est un bon garçon; mais il n'arrive à rien.

MIMI.

Il arrivera...

MUSETTE.

Eh bien, quand il arrivera, je serai peut-être revenue.

MIMI.

Que veux-tu dire?

MUSETTE, *riant.*

Tiens, ne fais pas attention, je suis dans mon jour d'ambition; le vent est aux cachemires...

MIMI, *passant à droite.**

Oh! plus bas; Marcel est là avec Rodolphe... (*Elle montre la chambre à droite.*) S'il t'entendait?... (*Elle met sa couronne dans son carton, qui est sur la console, et revient près de Musette. — A mi-voix.*) Voyons, Musette, n'aie pas de ces vilaines idées-là... Ce pauvre garçon, si tu le trompais... il serait capable d'en mourir.

MUSETTE, *riant, et à part.*

Il y a longtemps qu'il serait mort... (*Haut.*) Est-ce que tu

crois qu'on meurt d'amour, toi?

MIMI.

Mais oui. Quand Rodolphe me quittera, je mourrai, vois-tu, j'en suis bien sûre. (*Comme à elle-même.*) Pourvu que je ne meure pas avant.

MUSETTE.

Ah ! mon Dieu ! que tous ces gens-là sont donc gais !...

MIMI.

Pardonne-moi.

MUSETTE.

Non, au fait, c'est moi qui suis une égoïste ; mais ce n'est pas ma faute. L'ennui me tue, je ne peux pas le supporter. Le bon Dieu m'a faite comme ça.

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

J'aime ce qui rayonne,
J'aime ce qui résonne !
L'or aux reflets joyeux!
Tout ce qui dans la vie
Eclate en poésie
Pour l'oreille et les yeux.

J'aime la folle ivresse
Qui ranime sans cesse
L'amour et le désir,
Et les ardentes fièvres
Qui font fleurir aux lèvres
Les roses du plaisir.
J'aime ce qui rayonne, etc.

MIMI.

Eh bien, aujourd'hui tu devrais être heureuse, puisque vous donnez une soirée.

MUSETTE.

Ça une soirée? Il n'y a pas seulement un mylord à la porte. Les invités arrivent à pied et s'en vont sur la tête. (*Riant*). Je t'ai dit que j'étais dans mon mauvais jour; mais c'est fini; et, quoi qu'il doive arriver, je serai encore Musette... (*A part.*) Au moins jusqu'à demain matin.

MIMI.

Oui, va, ne pense plus à ça, et aime bien Marcel, puisqu'on ne t'en empêche pas.

MUSETTE.

Eh bien? est-ce qu'on veut t'empêcher d'aimer Rodolphe?

MIMI, *troublée.*

Non... non... (*A part.*) D'ailleurs on aurait beau faire... (*Musette va s'asseoir sur la causeuse de gauche.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, BAPTISTE, *entrant par le fond, une lettre à la main.*

BAPTISTE. *Il s'approche de Mimi, bas.* *

Mademoiselle, une lettre de M. Durandin... Chut!... (*Il la lui donne en cachette.*)

MIMI, *à part.*

Encore!... (*Elle cache la lettre.*)

BAPTISTE, *qui s'est approché de Musette, bas.*

Mademoiselle, le piqueur de Mylord est en bas. (*Mimi lit tout bas.*) « Si vous vous décidez... ce soir, à onze heures, à la petite porte, un coupé bai, deux chevaux bleus... » (*Se reprenant.*) Non, c'est le...

MUSETTE, *éclatant de rire.*

Mon Dieu ! qu'il est donc bête, ce Baptiste !... (*Baptiste se rapproche de Mimi.*)

MIMI, *à part.*

Moi, oublier Rodolphe ! est-ce que je peux? (*Bas, à Baptiste, en lui remettant la lettre.*) Vous rendrez cette lettre à monsieur Durandin, comme vous avez dû lui rendre les autres. C'est ma seule réponse.

BAPTISTE.

Fort bien, mademoiselle. (*A part.*) Je sais ce qu'il me reste à faire. (*Marcel et Rodolphe sortent de la chambre à droite. — Marcel relit un papier, Rodolphe va à Mimi.*)

MIMI, *à Rodolphe, en prenant son carton sur la console.* *

Je vais reporter cette couronne au magasin, entends-tu ? Adieu. (*Rodolphe l'embrasse, et elle sort par le fond.*)

SCÈNE III.

RODOLPHE, MARCEL, MUSETTE, BAPTISTE.

MARCEL, *lisant.* **

Le souper sortira des fourneaux de Chevet, les sorbets des glacières de Blanche, les fleurs de chez madame Prévost. (*A Musette.*) Qu'en penses-tu ?

MUSETTE.

Ce n'est pas mal.

MARCEL.

Et toi, Rodolphe?

RODOLPHE.

Ça me paraît mythologique, éblouissant; mais cette réjouissance artistique va coûter fort cher.

MARCEL.

Quatre cents francs tout au plus !

MUSETTE, *se levant.*

Une misère!...

RODOLPHE.

Diable!... vous êtes donc encore bien riches?

MARCEL.

Dame! depuis deux mois que nous vivons avec tant d'économie...

MUSETTE.

Ça, c'est bien vrai! (*Baptiste s'est assis sur la causeuse de gauche et lit.*)

RODOLPHE, *riant.*

Le strict superflu.

MARCEL.

Laisse donc. Je n'ai pas même d'habit noir; il va falloir que je m'en procure un pour recevoir le gilet blanc du critique influent; mais nous n'avons pas de temps à perdre. Baptiste!

BAPTISTE, *se levant et quittant son livre.* *

Monsieur...

MARCEL, *lui donnant un papier.*

Voici une liste de commandes, n'oubliez rien.

BAPTISTE.

Non, monsieur, je n'oublie jamais rien. (*Fausse sortie.*) Ah! à propos, j'oubliais... voici un papier qu'on vient de me remettre... c'est pour madame. (*Il le donne à Musette.*)

MUSETTE. **

Encore?

MARCEL.

Qu'est-ce que c'est?

MUSETTE.

Des imprimés, des prospectus de magasins de nouveautés... je ne les lis jamais. (*Elle donne le papier à Marcel et va s'asseoir sur la causeuse de droite.— Baptiste s'est rassis sur celle de gauche et a repris sa lecture.*)

MARCEL, *ouvrant le papier.*

Ah! bon!... ah! bien!... ah! très-bien!...

RODOLPHE, *regardant le papier.*

Mais c'est du papier timbré !

MUSETTE.

Du papier timbré!

MARCEL, *à Musette.*

Ils sont drôles, tes magasins de nouveautés; écoute comme ils s'expriment : L'an mil huit cent quarante-six, le 25 octobre, à la requête de... ton tapissier... »

MUSETTE, *se levant.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

MARCEL.

Ça veut dire que tu croyais tes meubles payés et qu'ils ne le sont pas... voilà.

MUSETTE, *à part.*

Ah! fi! un vicomte... (*Haut.*) Je suis saisie!

MARCEL.

Pas encore, ce n'est que pour demain matin.

RODOLPHE

Ah ! bien, alors...

MARCEL, *passant près de Baptiste.* *

Mais comment n'avons-nous rien su de tout ça? Quand donc est-on venu saisir? (*Musette s'est rassise.*)

BAPTISTE, *sans se lever.*

Saisir? Ah! j'y suis. Il y a quelques jours, comme j'étais seul à la maison, un monsieur très-maigre, avec un habit très-gras, est venu faire ici un inventaire au nom de la loi.

MARCEL, *à Baptiste.*

Pourquoi n'as-tu rien dit?

BAPTISTE.

Oh! je n'ai pas attaché d'importance.

MARCEL.

Il va falloir payer!... Nous donnerons un à-compte; ça va déranger nos plans d'économie... enfin! Voyons un peu où nous en sommes. (*A Baptiste.*) Baptiste, va chercher le coffre-fort.

BAPTISTE, *se levant.*

Oui, monsieur. (*Il sort par la gauche.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, COLLINE, *entrant par le fond.*

RODOLPHE. **

Ah ! voilà Colline. (*Musette se lève.*)

COLLINE.

Bonjour, mes amis. (*Passant près de Musette.*)*** Souffrez que je vous baise la main... (*il l'embrasse au visage*) sur la personne de votre joue.

BAPTISTE, *rentrant et apportant un coffret qu'il pose sur le guéridon.*

Monsieur, il est bien léger. (*Musette passe près du guéridon.*)

MARCEL. ***

C'est qu'il n'y a plus que des billets... Colline, tu vas assister à l'autopsie.

MUSETTE, *qui a ouvert le coffre.*

Ah !

MARCEL.

Qu'est-ce qu'il y a ?

MUSETTE.

Il n'y a rien du tout.

BAPTISTE.

Pardonnez-moi, il y a une araignée... Araignée du matin, chagrin.

MARCEL.

Mais nous n'avons pas pu dépenser deux mille francs en deux mois... Il faut vérifier les comptes de dépenses... Baptiste, apportez la tenue des livres.. (*Baptiste sort par la gauche en emportant le coffret.*) Nous retrouverons l'erreur.

COLLINE.

Oui; mais nous ne retrouverons pas l'argent !

MUSETTE, *avec aigreur.*

Ce n'est toujours pas ce que l'on m'a acheté qui a pu...

MARCEL.

Musette, des reproches !

MUSETTE.

Moi ! il y avait de l'argent, il n'y en a plus, que m'importe ? je n'en ai pas besoin. (*Elle passe à droite, et va se rasseoir sur la causeuse.*)

BAPTISTE, *rentrant et apportant un énorme registre.*

Voilà, monsieur. (*Il le pose sur le guéridon, puis il se rassied sur la causeuse de gauche et fume une cigarette.*)

MARCEL.*

Voyons (*Il ouvre le registre.*) Le 22 août, reçu en caisse 2,000 fr. Du 23—dépenses — une pipe turque, 25 fr. — Rachat de deux petits Chinois condamnés à être jetés dans le fleuve jaune, 2 fr. 50.

COLLINE.

Cette nécessité de racheter des Chinois... si du moins ils avaient été à l'eau-de-vie...

MARCEL.

Du 24, dîner à quarante sous, Musette et moi, 22 francs. — Du 25, donné 5 francs à Baptiste sur ses gages, (*Baptiste fait un signe affirmatif.*) — Du 26, donné 6 francs à Baptiste. (*Nouveau signe de Baptiste.*)

MUSETTE, *se levant.*

On lui a donné bien souvent, à Baptiste.

MARCEL.

Du 27, un singe, 70 francs, un perroquet 150 francs.

COLLINE.

Un singe !

RODOLPHE.

Un perroquet ! je ne vous en ai jamais connu.

MARCEL.

Dès le premier jour de leur installation, le singe est mort d'indigestion pour avoir mangé le perroquet. — Du 28, donné à Baptiste...

TOUS.

Ah !

MARCEL.

3 francs 10 sous. (*Fermant le registre.*) Il n'y a plus rien de marqué.

RODOLPHE.

Du reste, c'est clair, si ça a été longtemps comme ça. (*Baptiste se lève.*)

MUSETTE.

Oui, ça s'explique; on a tout donné à Baptiste ! Mais qu'est-ce qu'il fait donc de tant d'argent ?

RODOLPHE.

Il a un vice secret, bien sûr !

COLLINE.

Il protége une danseuse !

MARCEL.

Allons, la situation se dessine : le tapissier n'aura pas d'à-compte, mais il faut donner notre fête superbe.

COLLINE.

A propos, il faut que vous me prêtiez une cravate blanche pour vous faire honneur.

MARCEL.

Volontiers ; mais tu me prêteras ton habit noir pour que je fasse honneur à ta cravate blanche.

COLLINE.

Mon habit ! pourquoi ne mets-tu pas le tien ?...

MARCEL.

Il n'a qu'un pan !

COLLINE.

Oh !... étant bien brossé !... Et puis d'ailleurs, qu'est-ce que je mettrai, moi ?

MARCEL.

Je te permets de venir en négligé,

RODOLPHE, *riant.*

Tu ne resteras, qu'un moment.

MARCEL.

Le temps de voir le coup d'œil.

COLLINE.

Vous êtes charmants... prêter mon habit noir ! Il faut donc que je vienne en bras de chemise ?

MUSETTE.

Ça ne fait rien, vous passerez pour un domestique.

RODOLPHE.

Un fidèle serviteur.

MARCEL.

Tandis que moi, tu comprends ? les convenances ? (*Lui ôtant son habit.*) Allons, fais voir un peu à ces messieurs comme tu imites bien saint Martin.*

COLLINE, *se débattant.*

Mais non, mais non ; d'ailleurs, j'en ai besoin. Il faut que j'aille donner une leçon à un prince indien qui est venu à Paris pour apprendre l'arabe. (*Il passe près de Musette. Marcel est sorti par la gauche en emportant l'habit.*)

MUSETTE.**

Un prince indien ! A-t-il des diamants?

COLLINE.

Plein le corps... il en est grêlé.

MUSETTE.

Il faut l'apporter à notre fête.

COLLINE.

Je tâcherai.

MUSETTE.

On y mettra les bougies... il servira de lustre.

MARCEL, *rentrant. — Il a mis l'habit de Colline, et lui donne une vieille houppelande.***

Tiens, voilà un autre vêtement, c'est bien plus solennel qu'un habit. (*Il l'aide à l'endosser.*)

COLLINE, *passant près de Musette.*****

Dites donc, Musette, est-ce que ça me va bien cette enveloppe ?

MUSETTE.

Parfaitement. (*Elle étouffe de rire. Bas à Marcel, qui est auprès d'elle.*) ***** Il a l'air d'un cocher qui a perdu sa voiture.

MARCEL, *embrassant Musette.*

Ta gaieté est donc revenue ? Tu m'as fait de la peine tout à l'heure.

MUSETTE, *touchée.*

Pauvre garçon ! (*A part.*) Au fait, il sera toujours temps. (*Elle passe à gauche.*)

SCENE V.

LES MÊMES, SCHAUNARD. (*Il arrive par le fond tout essoufflé.*)

SCHAUNARD.*

Mes amis, offrez-moi un siége, que je me trouve mal. (*Marcel lui donne une chaise au milieu; il s'assied.*) Baptiste, un tabouret pour mes pieds. (*Baptiste le lui apporte — S'étalant.*) Dieu ! qu'on est bien !... Si vous saviez ce qui m'arrive... je dois être

tout pâle.

BAPTISTE.**

Non, Monsieur, vous êtes tout jaune.

SCHAUNARD.

Baptiste, prenez la fuite. (*Baptiste sort par le fond...*)*** Tout jaune... ça se voit déjà, c'est Phémie qui m'a teint de cette couleur.

MUSETTE.

A propos de Phémie, où donc est-elle?

SCHAUNARD.

Vous ne la verrez plus, j'ai rompu avec elle.

MUSETTE.

Rompu!

SCHAUNARD.

Oui, rompu ma canne... une canne superbe en bois des Iles... le jonc et le bambou ne suffisaient plus.

RODOLPHE.

Mon pauvre Schaunard! Phemie t'a encore...

SCHAUNARD.

Toujours... c'est une habitude... Voici la chose...

TOUS.

Voyons! (*Marcel s'assied sur la causeuse de droite. — Musette s'assied sur le bras de la causeuse, à côté de lui. — Colline se place sur le petit tabouret où Schaunard met ses pieds — Rodolphe reste debout.*)

SCHAUNARD.****

J'avais remarqué que les goûts belliqueux de Phémie se développaient de plus en plus; son cœur n'était plus une caserne, c'était un camp. Ce matin, comme j'entrais chez elle, je fus assailli par des soupçons; quelque chose me disait qu'il était venu de la troupe pendant mon absence; j'interroge Phémie avec mon bois des Iles, et, dans la chaleur de la discussion, elle laisse tomber de sa poche une preuve de son crime. Et cette preuve, la voilà. (*Il tire de sa poche un pompon d'artilleur.*)

MUSETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

SCHAUNARD.

C'est un pompon... il appartient à l'artillerie... Mon bois des Iles prend de nouveau la parole, et Phémie m'avoue qu'en effet elle a reçu la visite de son parrain, soldat dans le train. Ça sent la poudre, lui dis-je, malheureuse! .. Une jeune personne qui reçoit du canon dans une maison honnête, c'est scandaleux!... En achevant ces mots, mon bois des Iles se casse en deux, j'en offre les morceaux à Phémie pour souvenir de moi, et je la quitte à jamais en emportant cet ornement guerrier. Voilà ce qui fait que je n'ai plus ni Phémie ni ma canne! (*Tous se lèvent et rangent les siéges.*)

COLLINE.

Pauvre garçon!

RODOLPHE.

Phémie lisait trop souvent les Victoires et Conquêtes.

MARCEL.*

Ah çà, mais c'est donc le diable qui s'en mêle aujourd'hui. (*Musette s'est assise sur la causeuse de gauche, Rodolphe est à côté d'elle, accoudé à la cheminée.*)

SCHAUNARD.

Qu'est-ce qui vous arrive?

MARCEL.

Le papier timbré s'est introduit dans nos lares.

MUSETTE, *riant.*

Tous mes meubles sont sous le glaive de la loi.

SCHAUNARD.

Vraiment? (*Avec reproche.*) Aussi quelle imprudence d'avoir des meubles chez soi. Comment allez-vous faire?

MUSETTE.

C'est la besogne du hasard.

MARCEL.

Le plus embarrassant c'est que nous n'avons pas le sou et que l'exécution du programme de notre fête réclame quatre cents francs (*Il montre un papier.*)

SCHAUNARD.

Quatre cents francs, mais c'est une tranche du Pérou! (*Prenant le papier et passant près du guéridon.***) Donne-moi ton programme. (*Il lit.*) Des glaces, pour cent francs de glaces, voilà qui est nouveau des glaces. Je les supprime; les personnes qui en voudront, pourront en apporter. (*Il efface avec son crayon.*) Ça fait déjà cent francs d'économie.

MARCEL.

Restes à trois cents!

SCHAUNARD.

Que vois-je? des truffes partout, dans tout. Chevreuil, faisan, saumon, homard... Pourquoi pas la baleine tout de suite? Ah çà, mais c'est une arche de Noë que ton souper, on y trouve tous les animaux... (*Il a écrit tout en disant ces mots.*) C'est arrangé, je remplace les truffes, le homard, le faisan, etc., par une charcuterie variée, ton souper coûtera dix francs. Divertissements, éclairage et rafraîchissement, dix francs. Total vingt francs, ça se trouve vingt francs, on a bien trouvé l'Amérique.

MARCEL.

C'est ça... En chasse!

TOUS.

En chasse! (*Rodolphe remonte.*)

MUSETTE, *se levant.**

Je sors avec vous.

MARCEL.

Où vas-tu?

MUSETTE.

On m'a parlé de velours à huit francs le mètre... Il faut voir ça... (*Elle met son châle et son chapeau.*)

MARCEL.

Ah! très-bien.

MUSETTE.

Marcel, votre bras.

MARCEL.

En chasse!

TOUS.

En chasse!

ENSEMBLE.

AIR : *Le vin, le jeu, les belles.* (Robert-le-Diable)

Comme toujours, faisant cause commune,
Et du plaisir, hardis aventuriers,
Pour rencontrer les pas de la fortune,
De la cité parcourons les quartiers.

(*Ils sortent par le fond. Rodolphe va sortir le dernier : Baptiste qui est entré par la gauche le retient.*)

SCENE VI.

BAPTISTE, RODOLPHE.

BAPTISTE. *

Monsieur, un mot, s'il vous plaît.

RODOLPHE.

Que me veux-tu?

BAPTISTE.

Depuis ce matin, je guette une occasion pour vous parler en particulier. (*Lui montrant des lettres.*) C'est une trouvaille que j'ai faite, monsieur.

RODOLPHE.

Des lettres?

BAPTISTE.

Oui, monsieur... adressées à mademoiselle Mimi...

RODOLPHE.

Donne... (*Il prend les lettres.*)

BAPTISTE.

Je puis compter que vous ne direz pas que c'est moi qui...

RODOLPHE.

Sois tranquille... Laisse-moi...

BAPTISTE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Ma foi, puisque monsieur Durandin m'a prouvé qu'il y allait de l'avenir de monsieur Rodolphe, la littérature m'absoudra. (*Il sort par le fond.*)

SCENE VII.

RODOLPHE, *seul; il a parcouru les lettres.*

Que signifient ces lettres? Des offres, des promesses, si elle veut me quitter; pas de signature... On lui dit de m'éloigner, de m'engager à aller jeudi au bal de madame de Rouvre... Et elle ne m'a rien dit, elle est peut-être tentée d'accepter. Oh! non, cela ne se peut pas... Et pourtant, si cette vie de privations devait la tuer? (*Mimi entre par le fond.*) C'est elle!... (*Il cache les lettres.*)

SCENE VIII.

RODOLPHE, MIMI.

MIMI **

Ah! tu n'es pas sorti! tant mieux.

RODOLPHE.

Est-ce que tu as à me parler?

MIMI.

Non; j'ai à t'embrasser... (*Rodolphe l'embrasse.*) Je suis ennuyée... On ne m'a pas payée au magasin... C'est la troisième fois, c'est comme un fait exprès. Madame est sortie, elle croit que j'ai des rentes.

RODOLPHE.

Ne te chagrine pas...

MIMI.

O le vilain argent!.. comme on serait heureux si on n'en avait pas besoin!

RODOLPHE.

Oui, tu as raison, c'est la source de tous les chagrins; je crains bien que Marcel ne s'en aperçoive bientôt à l'égard de Musette... Car, encore une fois, elle regrette sa vie passée.

MIMI, *avec contrainte.*

Oh! tu peux te tromper.

RODOLPHE.

Après ça, nous serions égoïstes si nous exigions que vous nous restiez fidèles. Dans les premiers temps, on se dit : Patience ; les jours meilleurs viendront peut-être ; mais ces jours-là sont si longs à venir que vous vous lassez de les attendre; puis, un soir qu'on est seule, triste, maussade, assise au coin de l'âtre sans feu, l'amour s'endort, l'ambition s'éveille, et l'on entrevoit en imagination ces paradis de luxe et de plaisir où ceux qui sont riches peuvent faire entrer celles qui sont belles.

MIMI.

Pourquoi me dis-tu cela ?

RODOLPHE.

Parce que c'est la vérité...L'amour est un sentiment frileux qui meurt dans une chambre où le thermomètre descend au-dessous de zéro. Ah! la pauvreté, c'est la mort de tout.

MIMI, *prenant la main de Rodolphe.*

Pourquoi me dis-tu cela ?

RODOLPHE.

Tu m'aimes bien, Mimi?

MIMI.

Peut-on le demander?...

RODOLPHE.

Oui, aujourd'hui tu m'aimes bien, je le crois.

MIMI.

Aujourd'hui plus qu'hier, et demain plus qu'aujourd'hui, et toujours comme ça jusqu'à la fin.

RODOLPHE.

De la fin.

MIMI.

Du monde.

RODOLPHE.

Ne t'engage pas trop; qu'est-ce qui sait?

MIMI.

Tu doutes de ce que je te dis; qu'est-ce que je t'ai fait?... (*Elle tousse et va s'asseoir sur la causeuse de droite.*)

RODOLPHE, *à part.*

Encore cette toux! (*Haut.*) Écoute, ma fille, tu es bonne et dévouée; mais comme je ne veux pas que tu me trompes plus tard, je ne veux pas te tromper aujourd'hui; nous allons entrer en pleine misère, et demain c'est l'hiver.

MIMI, *riant.*

L'hiver, le carnaval, mardi gras... (*lui tapant les joues*) nous ferons des crêpes et t'en auras.

RODOLPHE.

Musette aussi était comme toi dans les commencements; elle riait au nez de la misère et se passait bien de dîner; mais un jour est venu où elle n'a point su se passer de rubans.

MIMI.

Je ne suis pas Musette.

RODOLPHE.

Pour toi, si frêle, si délicate, notre vie est pleine de dangers... Oh! vois-tu, Mimi, je t'aime tant, que plutôt que de te voir malheureuse avec moi, j'aimerais mieux... oui! j'aimerais mieux te voir heureuse avec un autre.

MIMI.

Et c'est comme ça que tu m'aimes?

RODOLPHE.

Pardonne-moi... c'est un pressentiment... mon cœur bat comme un tocsin, qui sonne l'approche d'un malheur... (*Mimi tousse dans son mouchoir.*) Tu souffres davantage?

MIMI, *se levant.*

Non... tu t'effrayes pour rien. Cet automne encore tu avais peur. Eh bien! les feuilles sont tombées...

RODOLPHE, *à part.*

Pas toutes...

MIMI, *gaiement.*

Tu vois bien, c'est des bêtises, je n'y crois pas... Et puis d'ailleurs, si j'étais malade de la maladie qui fait mourir avec les feuilles jaunes, nous irions demeurer dans un bois de sapins... les feuilles y sont toujours vertes!

RODOLPHE, *la serrant contre son cœur.*

O ma chère Mimi! tu es au monde tout ce que j'aime et tout ce qui m'aime peut-être... tu es ma jeunesse et ma poésie vivante... Pourtant je le dis encore, réfléchis, et quoi qu'il arrive, d'avance je te pardonne... (*Musique à l'orchestre.*)

MIMI.

Tais-toi!... (*Elle embrasse Rodolphe, Baptiste paraît, entrant par la gauche.*)

BAPTISTE, *à part.**

Ah! il paraît que ça n'a pas pris.

RODOLPHE.

Adieu, à bientôt! (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

MIMI, BAPTISTE, *puis* DURANDIN.

MIMI. **

Qu'a-t-il donc? et que signifient ses paroles?

BAPTISTE, *à part.*

Le neveu est sorti, l'oncle peut entrer. (*Il va à la porte de gauche et fait un signe au dehors. Durandin paraît.*)

BAPTISTE, *bas à Durandin.* ***

Monsieur, l'histoire des lettres n'a rien produit.

DURANDIN, *bas.*

C'est bien, va-t'en... (*Baptiste sort par le fond.*)

MIMI, *se retournant.* ****

Quelqu'un!

DURANDIN.

Bonjour, mademoiselle...

MIMI.

Monsieur...

DURANDIN.

Vous ne me connaissez pas? je vais me faire connaître... Je serai bref, nous avons peu de temps à causer, car je ne veux pas que l'on sache que je suis venu... Ainsi, vous entendez, pas un mot à mon neveu...

MIMI.

Vous êtes l'oncle de Rodolphe ?

DURANDIN, *s'asseyant sur la causeuse de droite.*

Il y a apparence... Pourquoi n'avez-vous pas répondu à mes letttres, mademoiselle?

MIMI.

Dame! vous voulez que je quitte Rodolphe... si vous croyez que c'est facile...

DURANDIN.

Je vous aiderai... Voyons, ne jouons pas la comédie... Combien vous faut-il?

MIMI.

Mais je ne vous demande rien.

DURANDIN.

C'est trop cher... (*Il fouille dans son portefeuille.*) Voulez-vous deux mille francs?

MIMI.

Deux mille francs? pourquoi faire?

DURANDIN.

Pour que vous nous laissiez tranquilles, mon neveu et moi...

MIMI.

Mais je ne le tourmente pas, monsieur; je l'aime, voilà tout. Il ne m'a pas défendu de l'aimer...

DURANDIN.

Eh bien, moi, je vous le défends. Voulez-vous trois mille francs?...

MIMI.

Mais non.

DURANDIN.

Ça n'en vaut pas la peine, n'est-ce pas? vous aimez mieux mes cinquante mille livres de rentes? mais vous calculez mal, mademoiselle, car je vous en préviens, je le déshérite s'il vous épouse!

MIMI.

Mais il ne m'épousera pas... Je ne sais pas pourquoi vous me dites tout ça... J'ai toujours travaillé, je ne demande pas mieux que de travailler toujours...

DURANDIN, *tenant sa montre.*

Voyons, mademoiselle, la bourse ferme à trois heures.. Voulez-vous vous decider?

MIMI.

A quitter Rodolphe? Mais je ne peux pas, moi, tant qu'il voudra me garder... Je ne suis heureuse que depuis que je suis avec lui...

DURANDIN.

Vous sérez heureuse avec un autre... Vous êtes gentille, avec ce que je vous offre...

MIMI.

Mais je ne veux personne; est-ce que je pourrais en aimer un autre?.... C'est drôle tout ce que vous me dites là, il me semble que je fais un mauvais rêve...

DURANDIN, *remontant.*

Passons la scène de folie.

MIMI.*

Mon Dieu! pourquoi donc êtes-vous comme ça après moi? Qu'est-ce que je vous ai fait? (*Elle tousse.*)

DURANDIN.

Mais enfin, que diable! vous devez bien comprendre que ce n'est pas une position pour Rodolphe; il ne peut pas rester avec vous toute la vie!...

MIMI.

Toute ma vie, à moi, ça ne serait pas si long... (*Elle tousse encore.*)

DURANDIN.

Qu'est-ce que ça veut dire?

MIMI.

Tenez, monsieur, laissez-le-moi un mois encore, et puis il sera libre...

DURANDIN.

Un mois... fin novembre... Vous avez un billet à payer?

MIMI.

Non, monsieur, je n'ai pas de dettes... je n'en ai à payer qu'au bon Dieu!

DURANDIN.

Et l'échéance approche? C'est très-sentimental... mais je ne crois pas à ces grandes phrases-là... Vous ne mourrez pas... ce sont les filles honnêtes qui meurent...

MIMI.

C'est affreux!... vous ne devriez pas me traiter ainsi... je ne l'ai pas mérité!... (*Elle pleure.*)

DURANDIN, *à part.*

J'ai été trop loin... je n'en viendrai jamais à bout comme ça. (*Haut.*) Voyons, mon enfant, parlons raison; vous me croyez le cœur dur, vous vous trompez... c'est mon affection pour Rodolphe qui m'a fait vous parler ainsi; car c'est une question d'avenir pour lui, et puisque vous l'aimez...

MIMI.

Oh! oui, je l'aime, allez.

DURANDIN.

Eh bien, vous devez me comprendre. Il a besoin de voir le monde, de se faire connaître...

MIMI.

Mais je ne l'en empêche pas. Si vous croyez que ça puisse lui faire du tort qu'on le voie avec moi, nous ne sortirons jamais ensemble. Il gardera tout son argent, je ne demande pas mieux. Ce que je gagne me suffira pour vivre; je ne mange pas tant.

DURANDIN.

Non, non, nous ne nous entendons pas; mon neveu n'accepterait pas ce traité-là. Il resterait auprès de vous et ce serait fini. Il aurait pu avoir une position, et il végétera éternellement... et c'est vous qui en serez cause.

MIMI.

Mais je ne l'empêche pas de travailler.

DURANDIN.

Vous ne l'en empêchez pas... Vous croyez que les travaux d'intelligence et les travaux d'aiguille c'est la même chose. Dans une vie de tourments et de privations de toutes les heures, l'intelligence s'épuise, et l'on en vient à maudire ceux qui sont cause de...

MIMI.

Oh! monsieur, ne me dites pas ça.

DURANDIN.

Oui, il vous maudira; car vous aurez fait plus que de le tuer lui-même, vous aurez tué sa pensée.

MIMI, *brisée.*

Assez, assez, je vous en prie. Je ferai ce que vous voudrez.

DURANDIN.

A la bonne heure. Il faut qu'il cesse de vous aimer; il ne faut pas qu'il retrouve en vous la fille simple, résignée, mais la femme ambitieuse, exigeante.

MIMI.

Je ne saurai pas.

DURANDIN.

Il le faut... il y va du bonheur, de la vie tout entière de Rodolphe, que vous dites aimer... Vous hésitez... vous ne l'aimez pas.

MIMI.

Je vous obéirai; je tâcherai, du moins.

DURANDIN.

C'est bien, c'est bien, mon enfant; vous ne vous en repentirez pas.

MIMI.

Oh! vous me révoltez. Je ne veux rien, monsieur, entendez-vous bien? je ne veux pas qu'on me paie. Le bonheur de Rodolphe, je veux qu'il me le doive. (*Elle tombe sur la causeuse de droite et pleure dans ses mains. — Baptiste entre par le fond, apportant deux candélabres allumés.*)

BAPTISTE, *bas à Durandin.**

Monsieur, j'ai aperçu au bout de la rue monsieur Marcel e monsieur Rodolphe; vous n'avez que tout juste le temps de reprendre le même chemin. (*Il va poser les candélabres sur la cheminée.*)

DURANDIN, *bas.***

C'est bien. (*A part à Mimi.*) Au revoir, mademoiselle, souvenez-vous! (*A part.*) Baste! elle se consolera! (*Il sort par la gauche. Baptiste le suit.*)

SCENE X.

MIMI, *seule, pleurant.*

J'étais trop heureuse, ça ne pouvait pas durer. J'espérais garder mon bonheur encore quelque temps, et il faut qu'il finisse tout de suite. (*Se levant.*) Mais, mon Dieu, qu'est-ce que Rodolphe va penser? Il va me croire égoïste... et pourtant, si je fais ce qu'on me commande, c'est que je ne le suis pas, et puis c'est que j'ai peur qu'il ne me déteste plus tard. (*On entend du bruit. Mimi essuie ses larmes. Marcel et Rodolphe entrent par le fond. Musette entre derrière eux.*)

SCENE XI.

MIMI, MARCEL, RODOLPHE, MUSETTE.

MARCEL.***

Rien.

RODOLPHE.

Rien non plus.

MARCEL.

Ce n'est pas assez.

MUSETTE, *à part.*

La voiture est là... (*Elle ôte son châle et son chapeau et s'assied sur la causeuse de droite.*)

MARCEL.

Pas le moindre divertissement à offrir à nos invités... Si du moins on pouvait opérer la saisie pendant la fête, ça passerait pour une surprise.

RODOLPHE.

Heureusement, comme dit Schaunard, il nous reste la plus frauche cordialité.

MARCEL.

Oui; il nous faudra déployer beaucoup de verve et d'esprit... Musette, nous comptons sur toi; tu remplaceras les rafraîchissements.

MUSETTE, *sèchement et se levant*

Oh! impossible, mon cher; moi. je n'ai d'esprit qu'au champagne. (*Elle remonte.*)

MARCEL.

Musette, tu te calomnies; nous te connaissons, nous connaissons aussi Mimi, nous savons que vous n'avez jamais plus de dévouement que dans l'adversité.

RODOLPHE, *à Mimi.**

Marcel a raison, n'est-ce pas? Qu'est-ce que tu as donc?

MIMI, *à part.*

Voyons, il le faut.

RODOLPHE, *bas.*

Penses-tu donc à ce que je t'ai dit?

MIMI, *avec effort.*

Oui; et je pense que tu négliges trop des connaissances qui pourraient nous être utiles.

RODOLPHE, *étonné.*

Ah!

MIMI, *à part.*

Du courage.

RODOLPHE.

Je croyais te faire plaisir, je ne voulais pas te laisser seule... Ainsi j'ai reçu une invitation pour jeudi prochain, et...

MIMI, *vivement.*

Il faut y aller.

RODOLPHE, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Tu me le conseilles?

MIMI, *froidement.*

Oui.

MARCEL.

Du reste, tout espoir n'est pas perdu; Schaunard va revenir. Allons, Musette, il est temps de songer à votre toilette.

MUSETTE.

Je suis tout habillée.

MARCEL.

Comment! tu vas te présenter devant le critique influent avec un vêtement de cette simplicité?

MUSETTE.

Qu'est-ce que tu veux donc que je mette? Prête-moi un pantalon.

MARCEL.

Il me semblait avoir ouï parler d'une certaine robe qui faisait encore ressortir l'éclat de votre satin naturel.

MUSETTE.

Ma robe de velours noir? Ah bien! elle est loin. Vous êtes étonnants, vous autres.

MARCEL.

Mais...

MUSETTE.

Tu croyais donc qu'elle avait été bâtie par les Romains?

RODOLPHE.

Et toi, Mimi, que vas-tu mettre?

MIMI.

La même chose... comme toujours.

RODOLPHE.

Ce n'est pas ma faute, Mimi. (*Mimi se détourne pour cacher ses larmes.*)

MUSETTE.

Eh! mon Dieu! on ne vous en veut pas, mais c'est ennuyeux.

MARCEL.

Musette, est-ce que tu vas avoir un accès de grandeur?

MUSETTE.

C'est vrai, ça, c'est révoltant... Je viens de rencontrer Marguerite... une fille laide comme les sept péchés, et maigre comme un vendredi; eh bien! elle mène un train de duchesse. (*Elle passe à droite et s'assied sur le canapé.*)

RODOLPHE, *à Mimi.**

Mimi!... est-ce que toi aussi tu as rencontré Marguerite?

MIMI, *avec effort.*

Oui.

RODOLPHE, *après un mouvement.*

Mimi... (*lui prenant la main*) quoi qu'il arrive, je te pardonne... tu sais?

MIMI, *sanglotant, à part.*

O mon Dieu! mon Dieu! (*Elle s'assied sur la causeuse de gauche.*)

RODOLPHE, *bas, à Marcel.*

Donnons-nous la main, mon ami.

MARCEL.

Oui, ça couvait depuis hier... ça va éclore!

RODOLPHE.

Je le disais bien, leur amour ressemble aux hirondelles... il s'envole quand viennent les premiers froids.

MARCEL.

Ainsi soit-il.

SCENE XII.

LES MÊMES, SCHAUNARD. (*Il entre par le fond avec précaution.*)

SCHAUNARD, *à part.**

Jouissons de leur surprise. (*Il laisse tomber une pièce de cinq francs à terre. — Personne ne bouge. — Étonné.*) Ils n'ont pas entendu. (*Il en jette une seconde, même immobilité. — Effrayé.*) Ils sont pétrifiés! (*Il descend entre Rodolphe et Marcel, et jette une pièce devant chacun d'eux.*)

RODOLPHE, *sortant de sa rêverie.*

Ah! c'est toi?

MARCEL, *de même, avec indifférence.*

Tu as trouvé?

SCHAUNARD, *avec reproche.*

Et voilà tout?... c'est ainsi que vous recevez... (*ramassant les pièces*) ces nobles étrangères.

RODOLPHE.

Nous sommes tristes.

SCHAUNARD.

Qu'est-ce qui est mort, ici?

MARCEL, *bas.*

L'amour de Musette.

RODOLPHE, *de même.*

L'amour de Mimi.

SCHAUNARD.

Ah! bah! nous sommes tous mortels.... Enfin, la fête n'aura pas lieu? (*Marcel fait signe que non.*) Mais, sacristi! vos invités vont arriver, voici l'heure; et après les brillantes promesses que vous avez faites.. vous serez perdus de réputation. (*Se frappant le front.*) Ah! il n'y a qu'un moyen... du fusain... (*Il court à la console et prend un morceau de fusin.*) .

MARCEL.

Que veux-tu faire?...

SCHAUNARD.

Je te sauve l'honneur. (*Il ouvre la porte, et écrit sur un battant, en dehors.*)

BAPTISTE, *entrant par une petite porte dérobée, à droite, au 1er plan, et s'approchant de Musette, qui semble indécise.—Bas.*

La voiture va partir.

MUSETTE, *bas.*

Qu'elle attende encore. (*Baptiste sort. A part.*) Pauvre Marcel!... Ah! bah! je lui porterais peut-être malheur!... (*Elle sort par la porte dérobée, sans être vue.*)

RODOLPHE, *allant près de Marcel **.

Viens-tu jeudi chez madame de Rouvres?

MARCEL.

Qu'y fait-on?

RODOLPHE. *regardant Mimi, qui est restée rêveuse.—A mi-voix.*

On oublie!

SCHAUNARD, *qui est venu prendre deux bougies dans les candélabres, et les a collées sur la porte en dehors, ouvrant les deux battants.*

Voilà!... (*Lisant ce qu'il a écrit en grandes lettres noires.*) Relâche pour cause de divorce! (*Cette inscription se trouve entre les deux bougies qui l'éclairent.—On entend un grand bruit qui se rapproche. — Fermant la porte.*) On monte... ce sont eux... silence!... (*Le bruit a cessé dans l'escalier.*)

UNE VOIX, *en dehors.*

Relâche pour cause de divorce!... (*A ces mots on entend un cri général de désappointement.*)

SCHAUNARD.

C'est la voix du critique influent!... nous sommes fichus.

ACTE IV.

CHEZ Mme DE ROUVRES.

Un salon riche éclairé par un lustre et quelques candélabres. — Porte au fond donnant sur un autre salon éclairé par des girandoles. — Deux portes à droite. — A gauche, une porte au premier plan, une fenêtre au second. — Deux canapés à droite et à gauche. — A côté de celui de gauche, un guéridon sur lequel il y a une sonnette. — Fauteuils. — Deux consoles chargées de vases, etc. — Sur celle de droite est un riche album. — Au lever du rideau, on entend la musique du bal.

SCÈNE I.

COLLINE, SCHAUNARD. (*Ils entrent chacun d'un côté.*)

SCHAUNARD, *entrant par le fond.*

Tiens! Colline dans le monde!

COLLINE, *entrant par le 2me plan à droite*

Tiens! Schaunard déguisé en homme bien mis!

SCHAUNARD.

Madame de Rouvres m'a prié de tenir le piano, et par amitié pour Rodolphe... Mais du reste c'est la dernière fois; ça m'ennuie d'aller dans le monde... ça entraîne dans des dépenses!... Je suis venu en omnibus.

COLLINE.

Tu as fait un tour dans les salons... que dis-tu de cette fête?..

SCHAUNARD.

Ça manque de punch... Comment es-tu venu ici?

COLLINE.

Je suis venu par les quais. (*Il tire un livre de sa poche.*)

SCHAUNARD.

As-tu vu Rodolphe?

COLLINE.

Où cela?

SCHAUNARD.

Ici... il doit y venir... Il est en retard... mais je comprends... ils se sont oubliés... Rodolphe est allé dîner avec Marcel au café Anglais.

COLLINE.

Allons donc!

SCHAUNARD.

C'est l'oncle qui est l'amphitryon.

COLLINE.

Monsieur Durandin!... je marche sur la corde raide de la surprise.

SCHAUNARD.

Mais tu ne sais donc rien?... Rodolphe est maintenant au mieux avec son oncle, et une feuille ordinairement bien informée annonce son mariage avec madame de Rouvres comme très prochain.

COLLINE.

Te railles-tu de la philosophie?

SCHAUNARD, *le prenant sous le bras et se promenant avec lui.*

Pas le moindrement... Voici l'anecdote... elle est triste comme tout... Le divorce a été mis à exécution; Musette s'est sauvée par le trou de la serrure, et Rodolphe a quitté Mimi... J'ai été chargé d'apprendre la nouvelle à la petite... et comme elle est toujours souffrante, elle s'est trouvée mal.. ça m'a attendri... je l'ai plantée là.

COLLINE.

Mais c'est donc une débâcle d'amour?

SCHAUNARD.

Musette est fiancée à un lord de première classe... je l'ai rencontrée l'autre jour aux Champs-Elysées, dans un équipage superbe, à côté de son Anglais. C'est un homme bien élevé... il m'a invité à dîner... ils sont proprement logés.

COLLINE.

Et Rodolphe?

SCHAUNARD.

Son oncle jette l'argent à plusieurs mains pour le distraire... Rodolphe partage tout avec Marcel, et depuis deux jours ce sont des lions superbes; ils ressemblent à des gravures de modes. Ils font comme moi, ils cherchent à griser leur amour. Oh! Phémie! (*Baptiste en grande livrée et portant un plateau, entre par le fond.*)

SCENE II.

LES MÊMES, BAPTISTE.

SCHAUNARD, *à Baptiste.**

Qu'est-ce que c'est que ça?

BAPTISTE.

Des glaces, monsieur.

SCHAUNARD.

Et le punch?

BAPTISTE.

Je n'en ai plus, monsieur... ces dames ont tout pris.

SCHAUNARD.

Tiens, c'est Baptiste.

BAPTISTE.

Hélas! oui, monsieur. (*Colline lui donne une poignée de main.*)

SCHAUNARD.

Baptiste avec une livrée! ah! fi!

BAPTISTE.

Monsieur, j'ai eu de l'ambition, j'en suis bien puni... La vie est insupportable ici... Tout est convenu et arrangé d'avance: on déjeune tous les matins et on dîne tous les soirs... je ne pourrai jamais m'habituer à ce régime-là.

SCHAUNARD.

Reviens avec nous alors... ça te changera.

BAPTISTE.

J'y rêve, monsieur; mais je voudrais y rentrer avec des titres à votre estime; car j'ai eu des torts, monsieur... vous les connaîtrez tôt ou tard.

SCHAUNARD.

Je te les pardonne à une simple condition... va me chercher du punch.

BAPTISTE.

On va en composer, monsieur; mais en attendant, si vous vouliez une glace? C'est aussi échauffant, je l'ai lu dans l'école de Salerne. (*Il remonte.*)

COLLINE, *au fond.*

Qu'est-ce qui arrive là? Eh! c'est Rodolphe et Marcel.

SCHAUNARD, *à part.*

Je ne veux pas qu'ils me reconnaissent... je vais mettre des gants. (*Il en met un.*)

SCENE III.

LES MÊMES, MARCEL, RODOLPHE, *très-élégants, le lorgnon à l'œil, ils entrent par le fond. Après leur entrée, Baptiste sort.*

MARCEL.*

Entrons-nous?

RODOLPHE.

Tout à l'heure; je craindrais de n'être point assez gentilhomme vieux Sèvres.

MARCEL.

Colline!

RODOLPHE

Schaunard! (*Il leur donne une poignée de main.*)

SCHAUNARD, *à part.*

Je suis reconnu... je puis ôter mon masque. (*Il ôte son gant.*)

COLLINE, *les contemplant.*

Le portrait n'était pas flatté... cette toilette est très-habitable.

MARCEL.

Oui; nous avons fait quelques réparations locatives.

RODOLPHE, *remettant son lorgnon dans l'œil.*

Nous nous sommes fait poser des carreaux.

COLLINE.

Le bruit court à la Bourse que vous avez dîné au café Anglais; on croit à un cataclysme, et l'on se dépêche de vendre.

MARCEL.

Allons, monsieur Durandin fait convenablement les choses.

RODOLPHE.

Ma foi, oui; on est très-bien dans cette taverne; on peut dîner pour quinze francs.

SCHAUNARD.

Combien de fois?

MARCEL.

Une seule... sans le vin.

SCHAUNARD.

Sans le vin!

RODOLPHE.

Nous y retournerons, n'est-ce pas, Marcel?

MARCEL.

Nos moyens nous le permettent. (*Il frappe sur son gousset.*)

SCHAUNARD.

Si nous y retournions tout de suite?

RODOLPHE.

Nous y souperons, si vous voulez, en sortant d'ici.

COLLINE.

Nous souperons donc deux fois?

SCHAUNARD.

Je n'y vois pas d'inconvénient... D'ailleurs, ce sera un déjeuner, car il va être tout à l'heure demain matin.

RODOLPHE.

Eh bien! c'est convenu.

SCHAUNARD.

Ce n'est pas une plaisanterie?... tu as des valeurs officielles et ayant cours?...

MARCEL.

Il est cousu d'or.

SCHAUNARD.

Il faudra le découdre... Je demande à voir comment c'est fait. (*Il prend quelques pièces d'or dans le gilet de Rodolphe.*) Que c'est donc joli, ces médailles!... Dire qu'il y a un pays où c'est des cailloux!... J'ai eu un parent qui en avait beaucoup ramassé; mais il a été enterré dans le ventre des sauvages... Ça a fait bien du tort à la famille. (*A Rodolphe, en remontant.*) Je te devrai ça...* J'ai rencontré un Russe dans un des salons de jeu... Je vais venger la Pologne! (*Il salue M. Durandin, qu'il rencontre en sortant par le fond.*)

SCÈNE IV.

RODOLPHE, COLLINE, DURANDIN, UN DOMESTIQUE.

DURANDIN, *entrant par le fond avec un Domestique.*

Vous disposerez tout ici. (*Le Domestique sort par la gauche.*)

MARCEL.**

Eh! c'est ce bon monsieur Durandin!

DURANDIN, *descendant.*

Messieurs...

MARCEL.

Monsieur Durandin, permettez-moi de vous présenter M. Colline, un de nos amis. (*Colline passe près de Durandin.*)

DURANDIN, *à Colline.**

Touchez là, monsieur, je vous prie. (*Colline, interdit, cherche quelques paroles, et n'en trouvant pas, se contente de saluer gauchement. A Rodolphe.*) Madame de Rouvres va se rendre dans ce salon avec quelques intimes... Nous allons prendre le thé ici, en petit comité... Si tu le veux, tu vas faire mourir de jalousie tous ses adorateurs... Madame de Rouvres ne demande pas mieux.

RODOLPHE.

Moi, je ne désire la mort de personne, mon oncle.

DURANDIN.

Ah! dis-moi : connais-tu la valse?...

RODOLPHE.

Oui... de réputation.

MARCEL, *passant à Durandin.***

La valse est le pas de charge de l'amour. (*Il remonte.*)

COLLINE.

Quelle heureuse définition!

DURANDIN, *à Rodolphe.*

Tu inviteras madame de Rouvres... elle l'adore.

RODOLPHE.

C'est convenu.

MARCEL, *bas, à Rodolphe.****

Mais tu n'as jamais valsé!

RODOLPHE.

Ça ne fait rien... j'inventerai un pas, et je l'appellerai le pas des regrets.

DURANDIN.

Ah ça! est-ce que tu penserais encore à...,

RODOLPHE.

A Mimi?... ah! par exemple! je ne me souviens même pas de son nom.

DURANDIN.

A la bonne heure!... On se dirige de ce côté... sois aimable.

RODOLPHE.

Je tâcherai, mon oncle. (*Durandin remonte avec Colline. Rodolphe et Marcel regardent en dehors, à droite, deuxième plan. — A Marcel.*) Ah! vois donc cette jeune femme qui a des roses dans les cheveux...

MARCEL.

Justement c'est celle que je regardais.

RODOLPHE.

Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble à Mimi?

MARCEL.

Non... je trouve qu'elle ressemble à Musette.

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme DE ROUVRES, *donnant le bras à* UN MONSIEUR; *quelques invités, Domestiques servant le thé, puis* SCHAUNARD. (*Musique à l'orchestre; entrée par le fond, les Domestiques par la gauche.*)

LE MONSIEUR, *en entrant, à Mme de Rouvres.*

Madame, la musique m'a toujours paru quelque chose de fabuleux... j'aurais beaucoup aimé être musicien. (*Rodolphe s'est approché de Mme de Rouvres; il la salue.*)

Mme DE ROUVRES, *à Rodolphe.**

Vous venez bien tard, monsieur.

RODOLPHE.

Madame! (*Mme de Rouvres s'est assise sur le canapé de gauche avec une dame près du guéridon. Rodolphe est près d'elle et lui parle bas. — Durandin, Colline et Marcel se sont mêlés au groupe des invités. — On sert le thé.*)

Mme DE ROUVRES, *à Rodolphe.***

Si j'ai réuni quelques privilégiés ici, c'est pour vous entendre.

RODOLPHE.

Comment, madame?

Mme DE ROUVRES.

C'est un piége, monsieur... Le poëte m'a fait hier une promesse, et je me propose de la lui rappeler.

RODOLPHE.

Je ne comprends pas, madame.

Mme DE ROUVRES.

Vous êtes bien oublieux, monsieur. (*Ils continuent bas.*)

LE MONSIEUR, *qui causait avec Colline.****

Comment, monsieur, vous savez le chinois!... c'est fabuleux... j'aurais beaucoup aimé savoir le chinois.

COLLINE.

Je vous l'apprendrai.

DURANDIN, *apportant du thé à Mme de Rouvres.*

Madame, voulez-vous me permettre?...

Mme DE ROUVRES, *prenant la tasse.*

Monsieur Durandin, n'est-ce pas que votre neveu me doit quelque chose?

DURANDIN.

Comment donc, madame... mais il vous doit beaucoup... et si vous le voulez, il vous devra bien davantage.

Mme DE ROUVRES, *à Durandin.*

J'accepte le madrigal... (*à Rodolphe*) mais je ne vous tiens pas quitte du sonnet.

DURANDIN.

Ah! oui... un sonnet... je me souviens. (*Mme de Rouvres fait un signe à Baptiste, qui lui apporte un album.*)

Mme DE ROUVRES.

Voyons, monsieur... cela nous fait tant de plaisir, et vous coûte si peu!

RODOLPHE, *se défendant.*

Madame... de grâce...

DURANDIN.

Nous ne t'écoutons pas.

UNE DAME.

Nous écoutons, au contraire.

Mme DE ROUVRES.

Vous ne pouvez plus reculer. (*Les domestiques ont préparé le guéridon avec deux fauteuils.*)

MARCEL, *à Rodolphe, en riant.*

Allons, monsieur le poëte!

RODOLPHE, *bas.**

Comment! tu te mêles aussi à mes ennemis?

MARCEL.

Certainement... il ne faut pas laisser refroidir l'enthousiasme.

RODOLPHE, *bas.*

Ah! c'est comme ça!... eh bien! attends... (*A Mme de Rouvres.*) Madame, vos désirs sont des ordres pour nous... et voilà M. Marcel, un de nos premiers crayons, qui réclame avec empressement une feuille de votre album.

MARCEL, *le poussant, bas.*

Qu'est-ce que tu dis donc?

Mme DE ROUVRES.

Ah! monsieur... je n'osais pas vous le demander. (*Schaunard est entré tout doucement et vient s'asseoir sur le canapé de droite, où il prend du thé.*)

MARCEL.

Madame...

DURANDIN.*

Bravo! bravo!...

MARCEL, *bas à Rodolphe.*

Que le diable t'emporte!

LE MONSIEUR, *à Marcel.*

Vous me ferez mon profil...

MARCEL.

Vous ne savez pas dessiner?

LE MONSIEUR.

Non... mais je l'aurais bien aimé.

MARCEL.

J'en étais sûr. (*Il lui tourne le dos.*)

DURANDIN.

Baptiste! des plumes, de l'encre...

RODOLPHE, *riant.*

Et des crayons?... (*Baptiste remonte et va prendre ce qu'on demande sur la console de droite.***)

Mme DE ROUVRES, *à Marcel et à Rodolphe.*

Pardonnez-nous, messieurs... mais, vous le savez, c'est la mode à Paris.

RODOLPHE.

Oui, c'est vrai... Au Bengale, on trouve des tigres... dans l'Atlas, des lions... dans les marais du Nil, des caïmans... et au milieu de Paris, couché sur la molle ottomane des boudoirs tendus de rose, il existe quelque chose de plus redoutable que les monstres du désert et de l'onde...

Mme DE ROUVRES, *riant, et lui donnant l'album.*

C'est l'album!

BAPTISTE, *apportant les plumes, qu'il pose sur le guéridon. — Bas, à Rodolphe.*

Voilà les instruments de torture.

TOUS.

Ecoutons. (*On se presse pour entendre Rodolphe, qui s'assied d'un côté du guéridon.*)

MARCEL, *s'asseyant de l'autre côté, à part.*

Je suis fâché d'être venu. (*Durandin a donné une plume à Rodolphe; il offre un crayon à Marcel.*) Bien obligé...*

SCHAUNARD, *à part, se levant.*

Oh! le supplice de l'album va commencer... je vais fumer une pipe dans la cour. (*Il remonte et s'esquive par la porte de gauche.*)

MARCEL, *à part.*

Ah!... elle veut un dessin!... je tiens mon sujet... (*Il dessine sur une feuille tandis que Rodolphe écrit sur l'autre.*) (*Musique à l'orchestre.*)

RODOLPHE, *écrivant.*

Voulant mettre une étoile à son bandeau, la reine
Fait venir un plongeur et lui dit : Vous irez
Dans le palais humide où chante la sirène,
Cueillir la perle blonde et me l'apporterez.

Le plongeur, descendu sous le flot qui l'entraîne
Parmi le sable d'or et les coraux pourprés,
Cueille la perle blonde, et pour sa souveraine,
La rapporte captive en des étuis nacrés.

DURANDIN, *bas à Marcel, dont il regardait le dessin.*

Que faites-vous donc, monsieur?

MARCEL.

Ah! vous m'avez poussé! (*Il continue à dessiner.*)

RODOLPHE, *continuant à écrire.*

Le poëte ressemble à ce plongeur, madame,
Et si votre caprice en souriant réclame
Un vers qui doit partout dire votre beauté,.
Esclave obéissant, au fond de sa pensée,
Ecrin où dans l'amour la rime est enchâssée,
Il plonge et va chercher le joyau souhaité.

TOUS.

Bravo!... bravo!

LE MONSIEUR.

Ça rime très-bien d'un bout à l'autre... c'est fabuleux!...

Mme DE ROUVRES, *se levant et serrant la main de Rodolphe. Bas.*

Merci, mon poëte! (*Rodolphe se lève.*)

MARCEL, *se levant.*

Voilà qui est fini! (*Tout le monde s'est levé.*)

Mme DE ROUVRES. **

Voyons votre dessin, monsieur Marcel? (*Marcel donne l'album à Mme de Rouvres, et se lève.*)

DURANDIN, *bas à Marcel.*

Êtes-vous fou, monsieur?

MARCEL.

Pourquoi ça?

Mme DE ROUVRES.

C'est fort joli!... Quel est ce portrait?

MARCEL.

Un souvenir.

LA DAME.

Ah!... voyons!... (*Elle vient près de Mme de Rouvres, et regarde. Rodolphe s'est approché aussi, et il fait un mouvement de surprise.*) *

Mme DE ROUVRES, *à Rodolphe.* **

Qu'avez-vous donc?

RODOLPHE.

Rien, madame. (*Il s'éloigne d'un pas. Bas à Marcel.*) Le portrait de Mimi...

MARCEL, *bas.*

Sur l'album de Mme de Rouvres... c'est drôle, n'est-ce pas?

Mme DE ROUVRES, *qui a regardé Rodolphe avec défiance, à part.*

Il s'est troublé! (*Bas à Durandin.*) C'est le portrait de cette fille, n'est-ce pas?...

DURANDIN, *embarrassé.*

Mais... pardonnez-moi...

Mme DE ROUVRES, *bas.*

J'en suis sûre. (*Elle regarde le dessin en rêvant. — Valse à l'orchestre. Durandin remonte près des autres.*)

LE MONSIEUR, *à Marcel, qui s'est assis sur le canapé de droite.*)***

Comment appelez-vous cette chose que ce monsieur vient de réciter?

MARCEL.

C'est un sonnet.

LE MONSIEUR.

Ah!... c'est un sonnet... il est fort joli! mais il n'est pas assez long.

MARCEL, *étonné.*

C'est un sonnet...

LE MONSIEUR.

J'entends... mais je dis: Il n'est pas tout à fait assez long...

Mme DE ROUVRES, *à part.*

Oh! je saurai s'il l'aime encore!

RODOLPHE, *qui s'est approché.*

Madame, vous paraissez souffrir.

Mme DE ROUVRES, *émue.*

Oui... la chaleur... (*Rodolphe lui offre son bras et la conduit à la fenêtre, qu'il ouvre.*)

LE MONSIEUR, *à Marcel.* *

Ah! monsieur! j'aurais beaucoup aimé faire de la poésie. (*Il fait une pirouette et remonte.*)

MARCEL.

Ouf!...

Mme DE ROUVRES, *qui regarde au dehors.*

Ah! (*A Rodolphe.*) Veuillez me préparer encore un peu de thé. (*Rodolphe s'éloigne un peu d'elle et va à la console de gauche. — A part.*) Je ne me trompe pas... c'est elle avec M. Schaunard.

RODOLPHE, *à Mme de Rouvres, tout en préparant une tasse de thé.*

Vous trouvez-vous mieux, madame?

Mme DE ROUVRES, *très-troublée.*

Oui... oui, monsieur... beaucoup mieux... (*Se penchant davantage en dehors de la croisée. — A part.*) Ils parlent à une femme de chambre... Celle-ci leur indique l'escalier de service... Ils viennent!... Cette fille chez moi... Ah! c'est trop d'audace!... elle la payera cher!... (*Rodolphe s'approche d'elle; elle s'éloigne vivement de la fenêtre.*) Merci, monsieur, c'est inutile... Mais la valse commence... et vous m'avez engagée... je crois... (*Elle passe à droite.*)

RODOLPHE. **

Je suis à vos ordres, madame... (*Il remet la tasse sur la console.*)

Mme DE ROUVRES, *allant rapidement à Durandin, bas.*

Emmenez tout le monde.

DURANDIN.

Oui, madame. (*A part.*) Je ne comprends pas... (*Il remonte.*)

MARCEL, *se levant, à Rodolphe, qui est venu près de lui.* ***

Je vais à la bouillotte... Tu me relèveras dans un quart d'heure. (*Il sort par le fond.*)

DURANDIN, *au fond.*

Allons, messieurs, le salon vous réclame... l'orchestre commande, il faut obéir. (*Durandin offre son bras à une dame et sort le premier. Tout le monde le suit. — Rodolphe et Mme de Rouvres sortent les derniers.*)

Mme DE ROUVRES, *en sortant et en regardant la porte de gauche, par où doit entrer Mimi, à part.*

Mademoiselle Mimi... à tout à l'heure!

SCÈNE VI.

BAPTISTE, *rangeant la table au fond;* SCHAUNARD, *puis* MIMI.

SCHAUNARD, *entrant le premier par la gauche, et parlant à la cantonnade.*

Il n'y a personne... entrez! (*Mimi paraît.*) Quel enfantillage! Rester dans la cour de l'hôtel par un froid pareil!

BAPTISTE, *avec surprise, à part.* *

Mademoiselle Mimi ici!... ma victime!...

SCHAUNARD, *à Mimi.*

Asseyez-vous. (*Il va regarder au fond.*)

MIMI, *s'asseyant sur le canapé de droite.*)

Mais si on venait?...

BAPTISTE. **

Il n'y pas de danger.

MIMI, *vivement.*

Où est Rodolphe?

BAPTISTE.

Où?... il valse avec madame de... (*Schaunard le pousse. — Se reprenant.*) Non... il ne valse pas avec madame de Rouvres... Comme vous avez froid!... Voulez-vous que j'aille vous chercher un bouillon?

MIMI.

Mon bon Baptiste!

BAPTISTE, *à part, et gagnant la gauche.*) ***

Elle m'appelle son bon Baptiste... c'est affreux! (*Haut. — Il ouvre la porte de gauche.*) Je reviens tout de suite. (*Il sort vivement.*)

SCÈNE VII.

MIMI, SCHAUNARD.

SCHAUNARD. ****

Vous sentez-vous mieux?

MIMI.

Pas trop...

SCHAUNARD.

Oh! ça ne sera rien... ça ne sera... (*A part.*) Je ne sais pas consoler les femmes. (*Haut.*) Voyons, Mimi, ne pleurez pas comme ça.

MIMI.

Ça me fait du bien... Il ne m'aime plus, n'est-ce pas? Vous m'avez dit de sa part qu'il avait la preuve que je le trompais... que j'avais assez de la vie avec lui?... Qu'est-ce qui lui a fait croire ça, hein?

SCHAUNARD.

Dame! vous ne vouliez pas porter de chapeau de paille en hiver.

MIMI, *se levant et passant à gauche.**

Oh! oui, je sais... des bêtises... mais tout ça c'était des prétextes. Oh! si je pouvais lui parler... Mais non, en quittant toutes ces belles dames il me trouverait laide... Est-ce que j'ai les yeux rouges?

SCHAUNARD.

Mais dame!... pas mal comme ça.

MIMI.

J'ai tant pleuré!... je l'ai attendu deux jours et deux nuits... Enfin aujourd'hui j'ai appris qu'il allait au bal chez madame de Rouvres... je n'y ai pas tenu... il a fallu que je vienne... si je ne le vois pas, vous le verrez, vous, dites-lui bien que je n'ai rien fait... qu'il ne me reprenne pas, s'il ne veut pas; mais qu'il ne croie pas que je l'ai trompé!... Je sais bien qu'il ne peut pas rester avec moi toujours... on me l'a dit... j'ai compris ça... je voulais bien le quitter pour son bonheur... mais qu'il me croie coupable... oh! je ne le veux pas!

SCHAUNARD.

Vous lui direz tout ça vous-même; je vais le chercher.

MIMI, *l'arrêtant.*

Non, non... décidément je n'ose pas... si on le voyait avec moi, ça le contrarierait peut-être, et il ne m'aimerait plus du tout!... Ne lui dites pas que je suis là... je suis superstieuse, vous savez... eh bien! si le hasard l'amène je croirai que le bon Dieu veut nous raccommoder... ne lui dites rien.

SCHAUNARD.

Dame! si ça vous va mieux... mais si on vous voit?...

MIMI.

On me verra.

SCHAUNARD.

Alors, je vous quitte... Il y a longtemps que je n'ai paru au buffet; je crains que mon absence soit remarquée. Adieu, Mimi... ça s'arrangera, allez!

MIMI.

Vous croyez?...

SCHAUNARD, *à part.*

Je suis bête avec les femmes!... (*Il se dirige vers la deuxième porte de droite.*)

MIMI.

Et Phémie?...

SCHAUNARD, *près de sortir.*

Phémie!... elle est dans la cavalerie. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

BAPTISTE, MIMI.

BAPTISTE, *rentrant par la gauche avec une assiette qu'il pose sur le guéridon.**

Il n'y a plus de consommé... mais voici une charlotte... Ah! mademoiselle Mimi, consolez-vous, allez... bientôt vous serez heureuse...

MIMI.

Comment?

BAPTISTE.

Laissez-moi faire... d'abord je vais apprendre à M. Rodolphe que vous êtes ici. (*Mouvement de Mimi.*) Ne craignez rien.... je n'ai qu'un mot à lui dire pour qu'il tombe à vos pieds.

MIMI.

Est-il possible?

BAPTISTE.

J'en suis sûr.

MIMI.

Oh! que je suis heureuse!... mon cœur bat à m'étouffer.

BAPTISTE.

Calmez-vous... voulez-vous un verre d'eau?

MIMI.

Oui, pour mes yeux... Est-ce qu'on voit encore que j'ai pleuré?

BAPTISTE.

Mais, oui... Tenez, là vous trouverez tout ce qu'il faut. (*Il va ouvrir la première porte à droite.*)

MIMI. *

Y a-t-il un miroir?

BAPTISTE.

Il y a en deux... Allez... pendant ce temps-là je chercherai M. Rodolphe et je vous l'amènerai.

MIMI.

C'est ça... hâtez-vous. (*Elle entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE IX.

BAPTISTE, *puis* MIMI, *ensuite* Mme DE ROUVRES et RODOLPHE.

BAPTISTE, *seul.*

Le moment est venu d'exécuter mon projet... c'est Calas et M. de Voltaire qui me l'ont suggéré... Je veux réhabiliter cette enfant. (*Il va pour sortir par le fond. — Regardant au dehors.*) Ah! mon Dieu! quel contre-temps! M. Rodolphe et Mme de Rouvres qui se dirigent de ce côté. (*Courant à la première porte de droite et frappant.*) Mademoiselle!... mademoiselle!...

MIMI, *ouvrant la porte et entrant.***

Quoi donc?

BAPTISTE, *très-troublé et regardant toujours vers le fond.*

J'ai réfléchi. Vous ferez mieux d'attendre M. Rodolphe en bas... c'est bien plus ingénieux.

MIMI.

Vous me cachez quelque chose... (*Elle remonte malgré Baptiste.*) Ah! je comprends!... Madame de Rouvres et Rodolphe.

BAPTISTE.

Ils vont venir dans ce salon.

MIMI.

C'est bien. (*Elle rouvre la porte de droite.*)

BAPTISTE.

Mais...

MIMI, *avec calme.*

Je veux rester. (*Elle rentre.*)

BAPTISTE, *à part.*

Mais, mon Dieu!... elle va entendre... (*Madame de Rouvres entre par le fond, au bras de Rodolphe; Baptiste referme la porte à droite.*)

*** Mme DE ROUVRES *à part.*

Elle est là!...

BAPTISTE, *à part.*

Il faut que je prévienne monsieur Rodolphe... Comment faire? (*Il cherche à s'approcher de Rodolphe.*)

Mme DE ROUVRES, *le devinant.*

Laissez-nous.

BAPTISTE, *même jeu.*

Pardon, madame... c'est que... (*Il passe à gauche.*)

Mme DE ROUVRES, *impérativement.*

Sortez donc!...*

BAPTISTE, *à part.*

Qu'est-ce que ça va devenir? (*Il sort par la gauche, et emporte l'assiette qu'il avait apportée.*)

SCÈNE X.

Mme DE ROUVRES, RODOLPHE.

** Mme DE ROUVRES, *à Rodolphe, en le conduisant vers le guéridon où se trouve l'album.*

Monsieur Rodolphe, vous allez savoir pourquoi je vous ai amené dans ce salon. (*Lui montrant le dessin de Marcel.*) Quelle est cette femme?

RODOLPHE, *souriant.*

Vous le savez aussi bien que moi, madame, puisque vous me le demandez.

Mme DE ROUVRES.

Ceci est subtil, mais c'est vrai... Soyez donc franc jusqu'au bout... Dites-moi... est-ce que c'est arrivé votre histoire avec cette petite... comment donc?... Mimi, je crois?...

RODOLPHE.

Mimi... Oui, madame.

Mme DE ROUVRES.

C'est historique?

RODOLPHE.

Comme Charlemagne.

Mme DE ROUVRES.

Vous l'aimiez?

RODOLPHE.

Madame...

Mme DE ROUVRES.

L'aimiez-vous?

RODOLPHE.

On le disait.

Mme DE ROUVRES, *après un moment de dépit.*

Elle est jolie?

RODOLPHE, *embarrassé.*

Très-jolie!... Mais désirez-vous vous asseoir, madame? (*Il veut la conduire sur le canapé de gauche.*)

Mme DE ROUVRES, *vivement.*

Merci!... Elle a des yeux bleus?

RODOLPHE.

Non, madame, noirs.

Mme DE ROUVRES.

Bien grands?

RODOLPHE.

Des yeux tout autour de la tête!

Mme DE ROUVRES.

Vous m'impatientez!

RODOLPHE, *lui prenant les mains, qu'il admire.*

C'est toujours Pradier qui vous fournit vos mains, madame?

Mme DE ROUVRES.

Vous les trouvez jolies?... Plus jolies que celles de mademoiselle Mimi?

RODOLPHE.

Les siennes étaient moins bien mises.

Mme DE ROUVRES, *ironique.*

Point gantées?

RODOLPHE.

Pardon, madame, gantées... de baisers. (*Il baise les mains de Mme de Rouvres.*)

Mme DE ROUVRES, *avec dépit, et retirant ses mains.*

J'ai mes fournisseurs. (*Rodolphe sourit. — Avec coquetterie.*) Voyons, Rodolphe... Aimez-vous encore mademoiselle Mimi?

RODOLPHE.

Madame, je ne dois plus l'aimer... et peut-être l'ai-je aimée plutôt pour moi que pour elle.

Mme DE ROUVRES, *avec un mouvement de satisfaction contenu.*

Ah! asseyons-nous donc (*Elle l'entraîne sur le canapé de droite, près de la chambre où est Mimi. Ils s'asseyent.*) Vous dites l'avoir aimée plutôt pour vous que pour elle?... Quelle passion est cela?

RODOLPHE.

Passion de poëte, passion d'artiste... c'est-à-dire ce qu'il y a de plus beau...

Mme DE ROUVRES.

Et de plus faux à la fois.

RODOLPHE.

Oui, madame, car c'est la perpétuelle exploitation du cœur par l'imagination.

Mme DE ROUVRES, *avec intention.*

Vous reniez donc votre amour? Vous convenez donc que ce n'était qu'un caprice, une fantaisie?

RODOLPHE.

Peut-être...

Mme DE ROUVRES.

Ce que vous aimiez en elle, c'était donc sa beauté? (*Musique à l'orchestre.*)

RODOLPHE.

Oui, sa beauté, sa jeunesse, l'éclat de son sourire, la fanfare de sa gaieté.

Mme DE ROUVRES.

Enfin, vos amours étaient de ceux qui naissent au printemps avec la première feuille et meurent à l'hiver avec la première neige.

RODOLPHE.

Qu'y faire?... Voyez-vous, madame, l'amour dans une petite chambre visitée du soleil et de la bise aussi... l'amour qui s'attable à un couvert frugal et boit dans le même verre... cet amour-là est quelque chose de charmant quand on est encore sous le soleil levant de la première jeunesse... Mais il arrive un jour où l'orgueil de l'esprit commence à disputer au cœur la liberté de ses sympathies et de ses enthousiasmes... Alors tout change!... le naïf vous paraît vulgaire... le caquetage d'une jolie bouche vous semble monotone, et vous commencez à trouver tiède le baiser de sa lèvre ardente. (*Il entoure la taille de Mme de Rouvres.*)

Mme DE ROUVRES, *se tournant du côté de la porte.*

Rodolphe!...

RODOLPHE, *se penchant sur son épaule.*

C'est alors qu'on rêve un autre amour... Celui qui marche sur les tapis, se drape dans la soie ou le velours, se constelle de diamants, va au bois, à l'Opéra, parle un langage pur, écrit sur vélin couronné de vignettes héraldiques, et s'appelle d'un nom qui a ses entrées dans l'histoire. (*Il embrasse l'épaule de Mme de Rouvres. On entend un léger bruit dans le cabinet. Mme de Rouvres se lève vivement et passe à gauche.*)

RODOLPHE, *se levant aussi*.*

Il y a quelqu'un là?

Mme DE ROUVRES.

Ma femme de chambre...

MARCEL, *en dehors.*

Un rentrant à la bouillotte!

Mme DE ROUVRES, *un peu agitée.*

On vous appelle, quittons-nous... Je vous reverrai tout à l'heure... Allez, allez... à bientôt!

RODOLPHE.

A bientôt! (*Il lui baise la main et sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

Mme DE ROUVRES, MIMI.

(*Pendant que Rodolphe remonte la scène, Mme de Rouvres jette les yeux vers le cabinet dont on a vu la porte remuer. Mimi sort du cabinet.*)

Mme DE ROUVRES, *à part.*

La voilà!

MIMI, *apercevant Mme de Rouvres.*

Pardon, madame.

Mme DE ROUVRES.

Vous cherchez quelqu'un.

MIMI.

Oui, madame... je cherche Rodolphe.

Mme DE ROUVRES.

Monsieur Rodolphe, voulez-vous dire.

MIMI.

Pour moi, c'est Rodolphe tout court... je suis la petite dont vous parliez tout à l'heure.

Mme DE ROUVRES.

Attendez donc... mademoiselle...

MIMI.

Mimi! vous le savez bien, madame!

Mme DE ROUVRES.

Mademoiselle... songez où vous êtes!

MIMI.

Je m'en souviendrai, madame... si on ne me le fait pas oublier!

Mme DE ROUVRES.

Que désirez-vous?

MIMI.

Je veux mon amant, madame! (*Mme de Rouvres fait un mouvement pour se retirer. Mimi se place en face d'elle et lui barre le passage.*) Ne vous en allez pas, madame... ou je crie!

Mme DE ROUVRE.

Du scandale!

MIMI.

Tant pis! je veux mon amant!

Mme DE ROUVRES.

Vous êtes folle, mademoiselle.

MIMI.

Ça se peut bien!

Mme DE ROUVRES.

Je suis désolée de vous le dire, mademoiselle; mais vous devez comprendre que monsieur Rodolphe ne désire pas cette rencontre. (*Montrant le cabinet.*) Vous étiez là, vous avez dû entendre. Je pensais que cela devait vous suffire! (*Elle va s'asseoir sur le canapé de gauche.*) Monsieur Rodolphe ne vous aime plus... que voulez-vous que j'y fasse?

MIMI.

Oh! si, madame, il m'aime toujours! L'accent avec lequel il disait ne plus m'aimer me prouve le contraire!

Mme DE ROUVRES, *froidement.*

Non-seulement il ne vous aime plus... mais il en aime une autre!

MIMI, *riant convulsivement.*

Vous, peut-être! Ha! ha! ha! vous me faites rire, tenez!... Je ne suis qu'une petite fille, un enfant perdu en venant au monde, j'ignore le beau langage et les belles manières, et cependant Rodolphe m'a adorée! oui, madame, adorée! ce n'est pas trop dire... Aussi n'est-ce pas en quatre jours qu'il pourra m'oublier et en aimer une autre... A celle qui se croirait aimée de lui, je dirais: Il vous trompe et se trompe lui-même... ne l'écoutez pas; car vous ne tarderez pas à vous apercevoir que vous n'êtes pour lui qu'une distraction... et cela vous ferait de la peine.

Mme DE ROUVRES.

Continuez, mademoiselle... vous m'amusez beaucoup.

MIMI.

Non, madame, je ne vous amuse pas... au contraire... Si Rodolphe ne vous aime pas... que voulez-vous que j'y fasse?... Il sera peut-être votre mari... il était mon amant!... C'était un poëte... il deviendra un homme d'affaires... Au reste, cela arrive, et nous autres grisettes, comme vous dites vous autres grandes dames, nous avons souvent le dessus du panier de vos amours.

Mme DE ROUVRES, *se levant.*

C'est tout ce que vous avez à me dire, mademoiselle?

MIMI, *un peu intimidée.*

Pardon, madame, si je vous ai parlé ainsi... mais tout ce que je vous ai dit, j'en suis sûre, voyez-vous.

Mme DE ROUVRES.

Je vous ai écoutée jusqu'au bout... Vous êtes venue me conter vos petites affaires, que je ne vous demandais pas... Je vous ai répondu, c'est beaucoup, croyez-le... Restons-en donc là... Si je parlais, je pourrais détruire des illusions que vous vous obstinez à conserver... et cela vous ferait de la peine, comme vous me le disiez tout à l'heure... Permettez-moi donc de me retirer.

MIMI.

Soit... mais laissez-moi voir Rodolphe!

Mme DE ROUVRES, *passant à droite.**

Vous désirez qu'il vous répète ce qu'il disait tout à l'heure?

MIMI.

Quoi?

Mme DE ROUVRES.

Je m'en souviens moi: l'amour dans une petite chambre visitée de soleil!...

MIMI.

Je sais!...

Mme DE ROUVRES.

Mais bientôt on rêve un autre amour... Vous comprenez, mademoiselle?

MIMI.

Eh bien! oui, c'est vrai... les diamants, la toilette, les belles choses... je n'ai rien de tout cela; mais j'ai le dévouement qui peut les remplacer.

Mme DE ROUVRES

Croyez-vous donc que votre amour vaille le sacrifice de son avenir? (*Musique à l'orchestre.*)

MIMI, *à part.*

Oh! mon Dieu! c'est donc vrai, puisque tout le monde me le dit?... (*Haut.*) Mais je ne puis me passer de lui, madame! mais cet amour, c'est tout mon bonheur!

Mme DE ROUVRES.

Que c'est bien là le cri de votre égoïsme!... Tenez, vous ne vez pas ce que c'est que le dévouement... votre cœur est trop oit pour le contenir!

MIMI, *égarée.*

Assez, madame!... Vous ne croyez pas à mon dévouement, demain vous y croirez... et Rodolphe aussi y croira... Adieu, madame... aimez-le bien! (*Elle sort vivement par la gauche.*)

SCENE XII.

Mme DE ROUVRES, BAPTISTE. (*Mimi est sortie à moitié folle. La porte se referme. Mme de Rouvres, très-émue, a fait un mouvement pour la retenir. Quand Mimi est sortie, Mme de Rouvres court au guéridon et sonne. — Baptiste entre par le fond.*)

Mme DE ROUVRES, *très-agitée.**

Baptiste, descendez à l'instant, et suivez une jeune fille qui va sortir de l'hôtel.

BAPTISTE, *à part.*

Mademoiselle Mimi... ah! mon Dieu!

Mme DE ROUVRES, *avec emportement.*

Allez donc! (*Baptiste sort en courant par la gauche.*)

Mme DE ROUVRES.

Son adieu m'a frappée au cœur!

RODOLPHE, *entrant vivement par le fond, à part.***

Qu'ai-je appris?... ces lettres n'étaient que mensonges... Mimi est innocente... et elle était là! (*Il va vers le cabinet, Mme de Rouvres lui barre le passage.*)

Mme DE ROUVRES.

Elle n'y est plus, monsieur.

RODOLPHE.

Quoi! vous saviez?...

Mme DE ROUVRES.

Eh bien! oui, je le savais... il faut choisir entre vos deux maîtresses, monsieur! je ne veux pas d'une semblable rivale! (*Elle tombe assise sur le canapé de droite.*)

RODOLPHE.

Une rivale! ah! oui... Vous l'avez chassée, madame... les larmes de cette enfant ne vous ont pas touchée.

Mme DE ROUVRES.

Les miennes vous toucheraient-elles, monsieur? (*Durandin paraît au fond avec Marcel et Colline.*)

RODOLPHE.

Eh! madame, ce n'est pas votre amour qui pleure... c'est votre orgueil.

Mme DE ROUVRES.

Monsieur! (*Durandin, Marcel et Collin entrent vivement.*)

DURANDIN, *courant à Rodolphe****

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il?

RODOLPHE.

Laissez-moi!... votre conduite est indigne.

DURANDIN.

Monsieur!

MARCEL.

Mon ami!

RODOLPHE.

Cette fille que j'aimais... que j'aime encore... vous l'avez calomniée.

Mme DE ROUVRES.

Comment?

BAPTISTE, *entrant par la petite porte de droite, à Rodolphe.**

Ah! monsieur... je crains qu'il ne soit arrivé un malheur... mademoiselle Mimi.

RODOLPHE.

Eh bien!

BAPTISTE.

Je l'ai vue sortir en courant, j'ai voulu la suivre, mais dans l'obscurité l'ai perdue. (*Marcel, Colline et Baptiste vont à la fenêtre.*-

RODOLPHE, *avec douleur.*

Mimi!... (*A Durandin et à Mme de Rouvres.*) Entendez-vous?

en ce moment elle meurt peut-être, victime de votre amour et de votre perfidie. (*Durandin hausse les épaules et remonte, Mme de Rouvres passe à gauche et regarde Rodolphe avec fierté.*)

Mme DE ROUVRES.**

Vous êtes chez moi, monsieur!

RODOLPHE.

Oui, madame, de votre perfidie... car elle était là... et elle m'a entendu quand je la reniais lâchement.

Mme DE ROUVRES.

Pour qui donc, monsieur?

RODOLPHE, *bas à Mme de Rouvres.*

Pour une autre qui me renie à son tour. Adieu, madame... Vous me disiez tout à l'heure de choisir...

Mme DE ROUVRES, *qui vient d'arracher le portrait de Mimi de l'album, le froissant et le jetant aux pieds de Rodolphe.*

Je ne vous le dis plus!... Adieu, monsieur!

DURANDIN, *à Rodolphe.*

Allez, monsieur, continuez votre existence de désordre votre belle vie de Bohême... Tout est fini entre nous.

RODOLPHE, *à Durandin.*

Gardez votre argent. (*A Mme de Rouvres.*) Gardez votre orgueil... moi, je garde mon amour! (*Il remonte près de Marcel e de Colline. M. Durandin est à gauche près de la table; Mme de Rouvres est tombée sur le canapé de gauche. Schaunard entre par la droite, et va suivre les autres.*)*

BAPTISTE, *arrêtant Schaunard, bas.***

Monsieur, vous n'auriez pas besoin d'un domestique?

SCHAUNARD.

Si, quelquefois... pour m'avancer de l'argent sur ses gages. (*Baptiste fait signe que ça lui va, et se dispose à le suivre. — La toile tombe.*)

ACTE V.

CHEZ RODOLPHE.

Une chambre. — Au fond, un lit. — Porte à côté du lit à gauche. — Fenêtre à gauche, au deuxième plan. — Au premier plan à droite, une cheminée. — Au premier plan, un peu vers la gauche, une table sur laquelle sont entassés des bouteilles et des plats vides. — A terre, des bouteilles, des assiettes, des coquilles d'huîtres, etc. — Un fauteuil Voltaire près de la cheminée. — Un grand désordre.

SCENE I.

RODOLPHE, MARCEL, COLLINE, SCHAUNARD.

(*Au lever du rideau, Colline et Schaunard sont près de la cheminée, enfoncés dans l'âtre éteint. Marcel et Rodolphe sont assis à la table, tristes et silencieux. On entend le vent souffler.*)

COLLINE, *se reculant de la cheminée.****

Qu'est-ce qui vient là?

SCHAUNARD.

C'est le père Borée, ambassadeur du mois de décembre. (*Il grelotte.*) Brr!... brr!... Eh! Marcel!...

MARCEL, *relevant la tête.*

Eh bien?...

SCHAUNARD.

Toi qui es debout, va donc voir dans la bibliothèque s'il ne reste pas un peu de fagot.

MARCEL, *sans se lever, montrant le ciel par la fenêtre.*

Vois-tu là-bas ce petit nuage de fumée?... C'est notre dernière bûche qui s'envole.

SCHAUNARD.

Brr!... brr!... Sacrebleu! nous ne sommes pas en sûreté ici. C'est une Sibérie!... il y règne une température capable de faire éclore des ours blancs. (*Prenant un verre sur la cheminée.*) Buvons!

COLLINE, *prenant une bouteille et la renversant.*

L'édition est épuisée!... (*Il se lève et va près de Marcel.*)

SCHAUNARD, *rejetant le verre sur la cheminée.*

Dieu! que c'est bête un verre vide! (*D'un ton de mandoline.*) Où dînerons-nous, aujourd'hui?

COLLINE, *de même.**

Nous le saurons demain... (*Frappant sur l'épaule de Marcel.*) Est-ce que nous n'allons pas songer à travailler?

MARCEL.

Je ne travaille jamais en sortant de table, quand j'y suis resté cinq jours de suite... Je ne suis pas en train.

SCHAUNARD, *se levant.*

Je connais ça... c'est dans la nature... Il y a des années où l'on n'est pas en train.

COLLINE, *revenant près de Schaunard.***

Viens-nous-en. (*Bas*) Les regrets de nos amis ont besoin de solitude. (*Haut*) Adieu, Marcel.

SCHAUNARD.

Adieu, Rodolphe. (*Ils leur serrent la main et sortent.*)

SCENE II.

MARCEL, RODOLPHE.

(*Rodolphe se lève et gagne la droite. Pendant quelques instants ils demeurent silencieux, puis un bruit de pas se faisant entendre dans l'escalier, Marcel se lève précipitamment et va coller son oreille à la porte. Le bruit s'éloigne.*)

MARCEL, *à part.****

Je m'étais trompé.

RODOLPHE.

Celle que tu attends ne vient pas.

MARCEL.

Que veux-tu dire?

RODOLPHE.

Tu attends Musette.

MARCEL.

Je l'ai attendue, mais je ne l'attends plus. Il y a cinq jours, c'est vrai, je lui ai écrit; je lui disais que nous avions des sommes, une apoplexie foudroyante de fortune... mon gain du jeu, tu sais... et je l'invitais à venir se chauffer pendant qu'il y avait du feu; elle m'a répondu sur-le-champ qu'elle viendrait.. Alors, c'est vrai, je l'ai attendue pendant cinq minutes. (*Il passe près de la cheminée.*)

RODOLPHE.*

Tu l'as attendue pendant cinq jours, et tu l'attends encore.

MARCEL.

Non.

RODOLPHE.

Et si tu la voyais entrer, ton cœur lui sauterait au cou.

MARCEL, *montrant son cœur.*

Non, la petite bête est morte. (*S'asseyant devant la cheminée.*) Et dire que pendant cinq jours cette cheminée a flambé comme l'enfer... Si Musette avait été là, elle qui était si frileuse.

RODOLPHE.

La petite bête est morte, disais-tu?

MARCEL, *se levant.*

Eh bien! non, elle ne l'est pas; c'est stupide, mais c'est comme ça. — Ah! toi, au moins, tu pouvais aimer ta Mimi à plein cœur... elle ne t'a jamais trompé, et si tu n'étais pas riche, son amour te faisait crédit.

RODOLPHE.

Musette aussi t'aimait bien... Mais pourquoi n'as-tu pas essayé de la retenir autrefois? Elle ne t'aurait peut-être pas quitté.

MARCEL.

Je ne pouvais pas me battre en duel avec tous les cachemires qui lui faisaient la cour. (*Il se rassied près de la cheminée.*)

RODOLPHE.

C'est juste, tandis que moi j'ai perdu Mimi par ma faute. — Je l'ai soupçonnée, quand elle était fidèle; et elle est partie depuis dix jours. — Pendant les cinq premiers, je l'ai cherchée partout, je ne l'ai pas trouvée et je n'ai rien appris.

MARCEL.

Elle aura passé en Angleterre.** (*Se levant et allant ranger la table contre le mur de gauche.*) Ah! tiens, tôt ou tard, elle aussi t'aurait planté là pour un clerc de notaire frisé qui l'aurait séduite avec des madrigaux frappés à la monnaie.

RODOLPHE, *qui rêvait.*

C'est égal... nous leur devons de beaux souvenirs.

MARCEL.

Oui, mais tous ces souvenirs-là, ce n'est bon qu'à faire des regrets. Bath! parlons d'autre chose, et tâchons de nous réchauffer... car il fait un froid!... Qu'est-ce qu'on pourrait donc bien brûler pour se dégourdir les doigts un moment? Ah! à propos de souvenirs, j'ai là quelques autographes de Musette. (*Il va à une espèce de buffet qui est dans le coin, à gauche, et prend des lettres dans un tiroir.*) * Puisque je suis en train d'oublier, j'ai bien envie... mais avant (*s'asseyant près de la cheminée*), relisons une dernière fois ces lettres brûlantes. (*Lisant.*) « Je vais dîner » chez ma tante; comme il pleuvra peut-être ce soir, je ne ren- » trerai que demain matin. » Très-bien, je la connais sa tante,

c'était mon cousin. En voici une autre. « J'ai pris l'argent qui » était dans la tabatière pour aller acheter des bottines vertes. » Ces bottines-là ont dansé bien des contredanses où je ne faisais pas vis-à-vis. (*D'un ton railleur.*) O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse! à la poste!... (*Il les jette au feu.*) Tant pis, quand j'ai froid, je me brûlerais une jambe pour me chauffer l'autre.

RODOLPHE, *s'asseyant près de la table.*

O petite Mimi! joie de ma maison, c'est donc bien vrai que vous êtes partie et que je ne vous verrai plus? O petites mains blanches aux veines bleues, vous à qui j'avais fiancé mes lèvres! avez-vous donc reçu mon dernier baiser? (*En ce moment on entend dans l'escalier une voix qui chante :*)

Réveillez-vous, ma mie Jeannette,
Et mettez vos plus beaux habits.

RODOLPHE, *courant à la porte où il trouve Marcel arrivé avant lui.*

C'est la chanson de Mimi.

MARCEL.

Oui; mais c'est la voix de Musette. (*Musette entre gaiement, et s'arrête en voyant l'aspect délabré de la chambre et la tristesse sur les visages.*)

SCENE III.

LES MÊMES, MUSETTE.

MARCEL, *à part.*[**]

Soyons fier et dédaigneux. (*Il se pose avec fierté. Rodolphe donne la main à Musette et fait un pas pour remonter.*)

MUSETTE, *à Rodolphe.*

Vous nous quittez?

RODOLPHE.

Oui, je vais acheter du tabac à la Havane. (*Musette le remercie du geste. Rodolphe sort.*)

MUSETTE, *à part.*[*]

Je n'ose plus entrer. (*Appelant doucement.*) Marcel! (*Marcel ne bouge pas.*) Est-ce qu'il faut que je m'en aille?

MARCEL.

Evidemment.

MUSETTE, *toute triste, va sortir; Marcel par un mouvement involontaire fait un pas de son côté; Musette jette son chapeau et son châle sur une chaise près du lit et s'élance dans ses bras.*)

Mon petit Marcel. (*Elle monte sur la pointe du pied pour que Marcel l'embrasse.*)

MARCEL, *se détournant avec effort et passant à gauche.*

Je ne suis plus votre petit Marcel!

MUSETTE, *regardant autour d'elle.*[**]

Il fait bien froid chez vous.

MARCEL.

Le feu vous a attendue pendant cinq jours, et la table aussi... (*Montrant la cheminée.*) Il ne reste plus que des cendres; (*montrant la table*) il ne reste pas de miettes.

MUSETTE, *timidement et s'asseyant.*

Je suis en retard.

MARCEL.

Cinq jours pour traverser le Pont-Neuf! vous avez donc pris par les Pyrénées? (*Musette ne répond rien et pose sa tête sur la poitrine de Marcel qui s'est rapproché d'elle.*) Qu'est-ce qui vous a retenue? Est-ce un caprice blond ou brun?

MUSETTE.

C'est la pluie.

MARCEL.

La pluie, je comprends. (*Avec amertume.*) O Danaé!...

MUSETTE.

C'est la vérité... et si je ne craignais de te faire de la peine...

MARCEL.

Oh! une épingle de plus ou de moins dans la pelote. (*Touchant la robe de Musette.*) Mais qu'est-ce que vous avez donc là-dessous?

MUSETTE, *avec coquetterie.*

Tu le sais bien. (*Se levant.*) Écoute; quand j'ai reçu ta lettre, je l'ai montrée à milord.

MARCEL.

Quel l'âge a milord?

MUSETTE.

Il a quinze jours... D'abord, ça l'a un peu surpris... il a fait oh!... mais je lui ai dit: Écoutez, mylord, depuis que j'ai un corset de quatre-vingts francs, je ne sens plus mon cœur battre, bien sûr je l'ai laissé dans un des tiroirs de Marcel; je vais le chercher, et je suis partie. Mais, quand j'étais à moitié chemin, voilà une averse!... ah!... et pas une voiture... J'étais à la porte de Madeleine, je monte, on allait tirer une loterie au profit d'une pauvre famille. Madeleine me saute au cou et me demande un lot; elle prend quelque chose dans ma poche, je la laisse faire sans regarder. La loterie se tire, et tout à coup voilà un joli monsieur qui s'approche de moi, et qui me dit: Mademoiselle, j'ai le numéro 23. (*Baissant les yeux.*) Et le numéro 23, c'était...

MARCEL.

C'était?...

MUSETTE.

Tiens, parlons politique...

MARCEL.

Eh bien?

MUSETTE, *tout bas.*

C'était la clef de mon boudoir, et comme je le suppliais de me la rendre: Mademoiselle, me répondit-il, je la rendrai, mais à la serrure.

MARCEL, *remontant.* *

Tiens, va-t'en.

MUSETTE, *partant d'un grand éclat de rire.*

Ah bah! c'était un Espagnol, et je ne connaissais pas l'Espagne.

MARCEL.

Je te le disais bien que tu avais pris par les Pyrénées! (*Il s'assied.*)

MUSETTE.

Que veux-tu? mon existence folle est une chanson, chacun de mes amours en est un couplet... mais c'est toi qui es le refrain... (*Elle l'enlace dans ses bras.*) **

AIR : *Venise est encore au bal.*

Souvenirs des anciens jours,
Rappelez-lui ma tendresse!
Les infidèles amours
Sont les plus charmants toujours.
Comme un démon tentateur,
L'orgueil a séduit mon cœur...
Mais le vrai, le seul bonheur,
La seule richesse,
C'est l'amour dans la gaîté,
C'est la vie aventureuse
Et c'est notre liberté
Toujours si joyeuse.

Elle force Marcel à l'embrasser. Rodolphe rentre et descend la scène d'un air pensif.

SCENE IV.

LES MÊMES, RODOLPHE.

MUSETTE.[*]

Ah! c'est Rodolphe! (*A Marcel.*) Comme il a l'air triste! (*Elle passe près de Rodolphe.*)

RODOLPHE, *à Musette.* **

Depuis dix jours, est-ce que vous ne l'avez pas rencontrée?

MUSETTE.

Qui donc?

RODOLPHE.

Mimi.

MUSETTE.

Comment?

MARCEL, *bas à Musette.*

Un tas d'histoires, des jalousies, des soupçons; c'est l'oncle de Rodolphe qui est cause de tout cela... Enfin, Mimi s'est envolée, et peut-être qu'elle a maintenant un nouvel amour et des chapeaux à plumes.

MUSETTE, *riant.*

Mimi avec un chapeau à plumes! Oh! Dieu! qu'elle doit être drôle! (*Changeant de ton sur un geste de Marcel, à Rodolphe.*) Ah! bah! elle reviendra; je suis bien revenue, moi.

MARCEL.

Parbleu! tu ne fais qu'aller et venir. (*Musette s'est approchée de Rodolphe, qu'elle semble chercher à consoler. Tout à coup on entend du bruit dans l'escalier, Rodolphe tressaille. Musique à l'orchestre.*)

RODOLPHE.

Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas cette fois... (*Il écoute.*)

MUSETTE.

Qu'est-ce donc?

RODOLPHE, *lui mettant la main sur son cœur.*

Écoutez... c'est mon cœur qui crie après elle... (*Mimi paraît en s'appuyant contre le chambranle de la porte.*)

MUSETTE.

Mimi! Ah! je le disais bien.

RODOLPHE, *courant à Mimi.*

Oui, oui, c'est elle!... ah!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MIMI, *pâle, abattue.*

MIMI. *

Rodolphe!

RODOLPHE, *la couvrant de baisers.*

Mimi, ma chère Mimi!

MIMI, *dans ses bras.*

Rodolphe! mon ami, oh! laisse-moi m'asseoir, je ne peux pas me tenir... (*Marcel avance le fauteuil, elle s'assied. Musette s'assied à côté d'elle.* ** *L'apercevant.*) Ah! te voilà! bonjour, Musette, tu es revenue, tu as bien fait, va! (*Tendant la main à Marcel.*) Bonjour, Marcel; ça va bien, et moi aussi. (*A elle-même.*) Non, ça ne va pas bien.

RODOLPHE.

Est-ce que tu souffres?...

MIMI.

Non, je suis fatiguée seulement.

RODOLPHE.

Ma pauvre Mimi!

MIMI.

Oui, ta pauvre Mimi qui te retombe sur les bras! Tu ne m'attendais plus, hein?

RODOLPHE, *à Mimi.*

Mais d'où viens-tu, si tard par ce mauvais temps?

MIMI.

D'où je reviens? je ne viens pas de danser, va; je reviens de l'hôpital.

RODOLPHE.

Oh! mon Dieu!

MARCEL, *bas à Rodolphe qu'il prend à part.*

Dis donc, je ne sais pourquoi, mais j'ai peur; Mimi paraît bien mal.

RODOLPHE, *bas.*

Je l'ai vu comme toi.

MARCEL, *bas.*

Je vais aller chercher ce jeune médecin que nous connaissons.

RODOLPHE.

Oui, et amène-le tout de suite. (*Marcel sort. Rodolphe revient à Mimi.*)

MIMI, *continuant à causer avec Musette.*

Mon Dieu! oui, ma chère je sors de l'Hôtel-Dieu, un vilain endroit pour mourir; j'ai eu bien de la peine à m'en aller, va; on ne voulait pas me laisser partir. Heureusement on manquait de lits, et ça en faisait un de plus. Enfin, me voilà. (*A Rodolphe.*) Ah! mon pauvre ami, j'avais bien peur de ne plus te revoir.

RODOLPHE, *qui s'est agenouillé près d'elle.*

Mais cette nuit de bal, où tu as quitté l'hôtel de...

MIMI, *vivement.*

Oui, je sais.

RODOLPHE.

Où donc as-tu été?

MIMI.

J'ai été tout droit sur le pont, comme une grisette de roman.

RODOLPHE.

Tu voulais mourir?

MIMI.

Dam!... qu'est-ce que tu voulais que je fasse? On m'avait dit que j'étais un obstacle à ton bonheur; je doutais d'abord... mais depuis... (*Soupirant.*) Ah!... enfin... ça m'a décidée. J'ai cru que tu m'avais oubliée pour de bon, et j'ai couru à la rivière; où voulais-tu que j'aille?

RODOLPHE, *avec amour.*

Mimi!

MIMI.

J'ai regardé l'eau couler; elle était bien sale? Ça n'était pas beau, va! Je me tenais appuyée contre le parapet, je regardais machinalement autour de moi. Tout à coup, je ne sais pas comment, mes yeux se sont tournés du côté du quai, et j'ai aperçu, à notre petite fenêtre, la lumière que j'avais oublié d'éteindre. Tout mon bonheur passé semblait me regarder par cette fenêtre. Alors j'ai oublié la grande dame, j'ai oublié la rivière, et je n'ai plus pensé qu'à toi. Je me suis rappelé le temps où nous avions vécu dans cette chambre. Dans ce temps-là, tu te souviens, la lumière brûlait tard aussi; tu travaillais dans la nuit, et de temps en temps tu te dérangeais pour venir m'embrasser dans mon lit. Tous ces souvenirs avaient un peu troublé mes idées; la rivière gonflée avait beau me dire : Viens-tu? en grondant sous les arches... je ne me pressais pas et je me disais : Quand je serai au fond de l'eau, il ne pourra plus venir m'embrasser. Cependant il fallait bien en finir, je n'étais pas venue là pour m'amuser; je me suis penchée de nouveau sur le parapet, mais le courage m'a encore manqué. Alors j'ai regardé la fenêtre où la lumière brûlait toujours, et je me suis dit : J'irai dans l'eau quand la lumière s'éteindra. Ah! vois-tu, mon ami, quand on souffre, on a bientôt dit. Je m'en vais mourir. On croit que c'est facile; mais on se trompe joliment, va! Pendant que j'attendais le signal pour faire le saut, la fièvre m'a saisie, j'ai perdu la tête, et je suis tombée évanouie sur le pavé. Quand je suis revenue à moi, j'étais dans un lit de l'Hôtel-Dieu.

MUSETTE, *à part, se levant.*

Pauvre fille!

RODOLPHE, *à Mimi, qui veut se lever.*

Tu es fatiguée, repose-toi.

MIMI.

Je ferai tout ce que tu voudras... Dis donc, si j'avais trouvé une autre femme ici, c'est moi qui serais joliment descendue par la fenêtre. (*Elle tousse.*)

RODOLPHE.

Ne parle plus.

MIMI.

Tu m'aimes toujours, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Si je t'aime!... (*On frappe à la porte.*)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, LE MÉDECIN, MIMI, MUSETTE, *puis* MARCEL.

LE MÉDECIN.*

Vous m'avez fait demander?

RODOLPHE, *se relevant et venant près du médecin.*

Chut! (*Musette retourne près de Mimi et lui parle bas.*)

LE MÉDECIN. **

Je comprends...

RODOLPHE.

Mimi... ma petite fille, voilà un de mes amis qui est monté me voir en passant. C'est un médecin. Si tu lui disais où tu souffres, ce que tu éprouves?

LE MÉDECIN, *venant près de Mimi dont il prend la main.* *

Vous permettez, mademoiselle? (*Rodolphe semble épier avec anxiété la physionomie du médecin, qui lui fait signe de s'écarter. — Marcel rentre. — Musette et Rodolphe vont au-devant de lui pendant que le médecin semble consulter Mimi.*)

MARCEL.**

Le médecin est-il venu?

MUSETTE.

Il est là!

MARCEL.

Qu'a-t-il dit?

RODOLPHE.

Nous ne savons rien encore. (*Musette et Marcel se rapprochent de Mimi.*)

LE MÉDECIN, *à Mimi.****

Tranquillisez-vous, mademoiselle... ce n'est rien... du repos, et tout ira bien.

RODOLPHE *joyeux.*

Ah! (*Marcel et Musette redescendent la scène et vont s'asseoir près de Mimi, pendant que le médecin et Rodolphe sont dans un coin du théâtre.*)

LE MÉDECIN, *revenant à Rodolphe et lui prenant la main. Bas.*

Mon ami, c'est fini.

RODOLPHE, *tressaillant.*

Perdue? O Mimi! ma pauvre Mimi!

LE MÉDECIN.

Dans huit jours au plus tard.

RODOLPHE.

Quoi! sitôt?

LE MÉDECIN.

Plus tôt... Demain peut-être.

MIMI, *se penchant vers Rodolphe et le médecin.*

Qu'est-ce que vous dites là tous deux?

RODOLPHE, *prenant un ton gai et venant à elle.*****

Nous complotons pour te faire prendre quelque chose de très-mauvais qui te guérira bien vite.

MUSETTE, *à Mimi.*

Tu vois bien, si tu étais en danger, il ne rirait pas.

MARCEL, *qui vient de porter une écritoire et du papier sur la table. Bas, à Rodolphe.* *

Que dit le médecin ?

RODOLPHE, *bas.*

C'est fini!

LE MÉDECIN, *à Mimi.*

Allons! ne vous tourmentez pas...

MIMI.

Oh! je suis mieux déjà depuis que je suis ici. (*La fièvre commence à la prendre.*) Il faut me guérir bien vite, monsieur! (*Montrant Rodolphe, qui s'est rapproché, et dont elle a pris la main.* **) Vous le voyez, je suis toute sa joie — une triste joie, n'est-ce pas? Enfin il m'aime comme ça. (*Regardant la robe de Musette.*) C'est joli cette robe!... Tout à l'heure, en revenant de l'hôpital, j'ai regardé les magasins. Quel malheur que cela coûte aussi cher! (*Avec vivacité.*) Comme on est drôle quand on est malade! on a toutes sortes d'envies. (*A Rodolphe.*) Tu sais bien, moi qui ne suis pas coquette, je voudrais avoir... (*Tristement.*) Non, n'y pensons plus! (*Le Médecin est allé s'asseoir à la table et écrit son ordonnance. — Marcel est retourné près de Musette.*)

RODOLPHE. ***

Si, au contraire, parle, qu'est-ce? que veux-tu? Est-ce une belle robe de soie, comme celle de Musette, avec une garniture de blonde?

MIMI, *riant et toussant.*

Ah! de la blonde!... comme il est bête! c'est de la dentelle!... Non, je ne veux pas de robe de soie. Je voudrais avoir... un manchon, mais j'en ai bien envie. (*Musette fait signe à Rodolphe de dire oui.*)

RODOLPHE, *à Mimi.*

Ce n'est que cela, ma chérie ? tu l'auras!

MUSETTE, *bas, à Marcel.*

J'en ai un chez moi... tu iras le prendre.

MIMI.

Bientôt?

RODOLPHE.

Tout à l'heure. (*Marcel remonte et repasse près du Médecin.*)

MIMI.

Ça coûte cher un manchon. Tu es donc riche?

RODOLPHE, *vivement.*

Oui, nous sommes riches!

MIMI, *répétant.*

Ah bien! si nous sommes riches, il faut faire aller le commerce. Va me chercher mon manchon.

LE MÉDECIN, *se levant et venant à Rodolphe, après avoir remis l'ordonnance à Marcel.* *

J'ai quelques visites à faire. Je reviendrai dans la soirée. (*Il sort. Rodolphe et Marcel le reconduisent.*)

MUSETTE, *à Mimi.*

Allons, viens te reposer.

MIMI.

Je veux bien. (*Elle se lève, appuyée sur Musette et sur Rodolphe, qui est revenu près d'elle. — En remontant.*) Tiens, le médecin est parti!

RODOLPHE.

Oui.

MIMI.

Qu'est-ce qu'il a dit de moi ?

RODOLPHE.

Il a dit que si tu voulais être bien sage, dans huit jours tu pourras aller au bal.

MIMI.

Avec mon manchon?

RODOLPHE.

Oui, avec ton manchon.

MIMI, *pendant qu'on l'aide à se mettre sur le lit.* **

Quel bonheur! Alors, pour commencer, je vais tâcher de dormir; car je ne dormais presque pas là-bas... Ces grandes salles, c'est si triste la nuit! (*Musette range le fauteuil près de la cheminée. — Serrant Rodolphe entre ses bras.*) Ah! mon ami, ne me renvoie pas à l'hôpital, j'y mourrais. (*Doucement.*) Je suis si bien ici (*sa voix baisse*), dans ma petite chambre (*plus bas*), auprès de toi... mon Rodolphe... (*Elle s'endort.*)

MUSETTE, *bas.*

Elle commence à dormir... (*Elle tire les rideaux.*)

MARCEL, *montrant les débris du festin.* ***

Hein! si nous avions pu prévoir; dire qu'il ne reste pas une goutte des cent écus que nous avons bus dans ces bouteilles...

MUSETTE, *à Rodolphe.*

Vous la gardez, n'est ce pas ?...

RODOLPHE, *avec transport.*

Si je la garde...

MUSETTE.

Et de l'argent!

RODOLPHE.

Je vais chez mon oncle.

MUSETTE.

Ah! mais que je suis étourdie, moi! En attendant (*elle ôte ses bracelets et les donne à Marcel*) va m'accrocher ça, tu sais où!... Comme je suis folle de ne pas y avoir pensé plus tôt!

RODOLPHE, *lui serrant la main.*

Ah! Musette, merci! (*La nuit vient peu à peu.*)

MUSETTE.

Dieu! que vous êtes bête! (*A Marcel.*) N'oublie pas de monter chez moi pour prendre le manchon! et pendant que tu seras en course, passe chez Schaunard et Colline.

RODOLPHE, *venant près de Marcel.* *

Préviens-les de ce qui m'arrive.

MARCEL, *entraînant Rodolphe.*

Oui, viens... allons battre le rappel de la monnaie. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

MIMI *endormie*, MUSETTE *auprès du lit.*

MUSETTE.

Elle dort. (*Elle va à la cheminée et allume une chandelle, la chambre s'éclaire.*) En voilà une qui n'aura pas eu de chance! si elle avait voulu cependant, elle aurait pu être comme moi... J'aurais bien été comme elle si j'avais pu. Nous avions chacune notre maladie! moi une maladie qui m'a fait vivre, la coquetterie et le plaisir. Elle, une maladie mortelle, l'amour et l'honnêteté. (*Retournant au lit.*) On dirait qu'elle a froid. (*Elle jette son châle sur le lit.*) Pauvre fille! elle n'aura jamais été si bien mise.

SCENE VIII.

MUSETTE, MARCEL *et* RODOLPHE, *entrant ensemble. Marcel tient à la main un carton duquel il retire un manchon qu'il dépose sur un meuble. Rodolphe est triste et silencieux*

MUSETTE, *allant vers Rodolphe.**

Eh bien!

RODOLPHE, *bref.*

Rien!

MUSETTE.

Comment! vous n'avez rencontré personne...

RODOLPHE, *avec une ironie amère.*

J'ai rencontré un pauvre qui m'a demandé l'aumône. (*Il passe à droite.**)

MUSETTE, *allant vers Marcel.***

Et toi... combien t'a-t-on prêté là-bas?

MARCEL.

Rien!

MUSETTE.

Comment!

MARCEL, *lui rendant ses bijoux.*

C'est aujourd'hui dimanche, le clou fait relâche, il faut attendre à demain.

MUSETTE.

Demain. Mais d'ici, là...

SCENE IX.

LES MÊMES, COLLINE, SCHAUNARD, *entrant ensemble. Schaunard en habit de nankin.* ***

MARCEL, *allant à Schaunard.*

Eh! bien!

SCHAUNARD, *fouillant dans sa poche.*

Voilà trente sous! (*Il les donne à Marcel.*)

RODOLPHE, *à Colline.*

Eh bien!

COLLINE, *fouillant dans sa poche.*

Voilà trois francs.

MARCEL, *les prenant.*

Quatre livres dix... Je vais chez le pharmacien. (*Il sort.*)

MUSETTE, *à Colline et Schaunard.* ****

Comment avez-vous fait?

SCHAUNARD.

J'ai voulu vendre une pelure dans laquelle je comptais hiverner; mais c'est aujourd'hui dimanche — ces choses-là n'arrivent qu'à moi, — il n'y avait pas un seul marchand d'habits dans les rues, et les fripiers étaient fermés. Cependant j'en ai trouvé un; il m'a offert trente sous de mon alpaga et un habit de nankin en retour. Je n'avais pas le choix, j'ai pris, voilà.

MUSETTE.

Pauvre garçon! un habit de nankin de ce temps-ci.

SCHAUNARD.

Ça n'est pas chaud; mais c'est joli, et puis il y a longtemps que j'avais envie d'en avoir un! (*Il remonte.*)

COLLINE.

Moi, c'est autre chose! j'ai voulu vendre mes livres; mais tous les bouquinistes étaient clos dans leur vie privée. Quand j'ai vu ça, je suis entré chez un épicier et je lui ai négocié, au poids, une série de philosophes grecs... Ça valait dix écus, mais ça ne pesait que trois francs. J'ai pris, voilà! (*Rodolphe est remonté près de la fenêtre.*)

SCHAUNARD.

L'art est dans le marasme... et à cette heure, une moitié de Paris emprunte cent sous à l'autre moitié qui les lui refuse. (*Il passe à droite.*)

MUSETTE, *à Rodolphe.**

Est-ce que votre Providence habituelle vous abandonnerait?

RODOLPHE, *toujours ironique.*

La Providence! la Providence... (*montrant la fenêtre*) quand il fait ce temps-là, elle reste au coin de son feu.

MUSETTE.

Et votre oncle?

RODOLPHE.

Je l'ai vu. Il montait en voiture pour se rendre au bal chez madame de Rouvres. (*Schaunard vient s'asseoir à gauche, près de la fenêtre.*)

MUSETTE.**

Eh bien?

RODOLPHE.

Il n'y a rien à attendre de lui.

MUSETTE.

Vous ne lui avez donc pas dit...

RODOLPHE.

Je lui ai dit tout, mais il ne croit à rien; il dit qu'elle joue la comédie, et que c'est un moyen pour entortiller son monde et arriver à son but.

MUSETTE, *avec colère.*

Dieu! s'il est possible d'entendre ça de sang-froid! (*Elle repasse à droite et s'assied dans le fauteuil. Colline s'est assis près de la cheminée.*)

RODOLPHE, *allant entr'ouvrir les rideaux de lit.*

Pauvre fille!... tu m'as aimé, et dans mon amour égoïste je t'ai associée à ma vie de misère... chaque jour j'ai assisté à ton martyre patient, et pendant que tu tremblais sous les frissons de la fièvre... je me réchauffais à la chaleur de ton amour. (*S'agenouillant.*) Je t'en demande pardon... oui... c'est à cause de moi que te voilà sitôt couchée sur ce lit où je vois déjà la mort naître sur ton visage.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme DE ROUVRES, *puis* MARCEL *et* DURANDIN.

(*Mme de Rouvres est entrée silencieusement.*)

RODOLPHE, *se relevant et l'apercevant.**

Vous!... vous ici, madame! (*Tous se lèvent.*)

Mme DE ROUVRES.

Parlez bas. (*Montrant le lit.*) Qu'elle ne vous entende point.

RODOLPHE.

Quoi! vous savez?...

Mme DE ROUVRES.

Monsieur Durandin est chez moi en ce moment; il m'a tout appris.

RODOLPHE.

Madame...

Mme DE ROUVRES.

En d'autres temps, Rodolphe, j'ai pu laisser échapper sur cette jeune fille des paroles...

RODOLPHE, *vivement.*

Et moi, madame, comment pourrai-je m'excuser pour ma conduite inconvenante chez vous?...

Mme DE ROUVRES.

Ne vous excusez pas... il n'y a plus ici ni inconvenance ni invalidité. (*Montrant le lit.*) Il y a le malheur et la pitié! (*Vivement.*) la pitié sincère, qui souffrirait d'un refus... (*Tirant un portefeuille.*) Cette maladie peut être longue... prenez... (*Elle lui donne le portefeuille.*)

RODOLPHE, *bas en lui baisant la main.*

Ah! Césarine, merci.

Mme DE ROUVRES.

Et maintenant, permettez-moi de me retirer. (*Durandin entre en même temps que Marcel qui apporte les médicaments, qu'il pose sur la table.*)

DURANDIN, *à Mme de Rouvres.*

Vous êtes venue? quelle folie!...

RODOLPHE.**

Mon oncle!

DURANDIN.

Laisse-moi dire un mot à madame, je te parlerai ensuite.

Mme DE ROUVRES, *à Durandin.*

Pas ici... Monsieur, reconduisez-moi.

DURANDIN, *à Mme de Rouvres.*

Tout à l'heure, chez vous, quand je vous ai parlé de ce qui se passait ici, vous m'avez accusé d'insensibilité, de cruauté même? Eh bien! je suis venu exprès pour vous prouver que je ne suis ni insensible ni cruel! seulement je ne veux pas être dupe.

RODOLPHE.

Mon oncle!

DURANDIN.

Et je ne veux pas que tu le sois non plus... car, ma parole d'honneur, vous êtes fous tous tant que vous êtes.

Mme DE ROUVRES.

Monsieur, taisez-vous.

DURANDIN.

Je vous le répète, vous êtes dupe d'une comédie! (*Il passe à droite.*)

SCHAUNARD, *mettant une chaise près du lit.* *

Une comédie... Permettez-moi de vous offrir une stalle pour mieux la voir.

MUSETTE, *à Durandin.*

Ah! tenez... vous n'avez pas de cœur!...

DURANDIN, *à Musette.***

Vous défendez votre pareille, je comprends ça.

MUSETTE, *éclatant, mais d'une voix sourde.*

Mimi, ma pareille! Mimi si bonne, si dévouée, si douce! oh! comme vous ne me connaissiez guère!.. Ah! monsieur Million, si vous pouviez être jeune pendant un carnaval?

DURANDIN.

Eh bien?

MUSETTE.

Je n'en demanderais pas davantage pour faire fondre votre fortune au creuset de mes caprices Vous voyez bien ces petites dents-là, elles croqueraient des lingots! (*Frappant du pied.*) Vous n'avez pas un fils en quelque part, que je le mette sur la paille?

DURANDIN.

Eh bien, à la bonne heure, vous, vous êtes franche. (*Il passe près de Rodolphe.*)* Voyons, elle est malade, dis-tu; eh bien, je la ferai entrer dans une maison de santé. (*Elevant de plus en plus la voix.*) Mais je ne veux pas qu'elle reste ici! (*Pendant ce temps le rideau s'est entr'ouvert. On voit Mimi qui écoute. Musette l'aperçoit et court à elle.*) A cette condition je donnerai de l'argent, mais elle partira!

Mme DE ROUVRES, *à Durandin.*

Vous ne donnerez rien, monsieur, et elle ne partira pas!

DURANDIN.

Madame...

RODOLPHE, *voyant Mimi qui descend de son lit aidée de Musette de Marcel.***

Mon oncle, allez-vous-en?

MIMI, *voyant Durandin, à Musette.*

Monsieur Durandin!... Laisse-moi partir...

DURANDIN, *qui achève à part une discussion avec Rodolphe.*

Tu es fou... je te dis que tu es fou!

MIMI, *marchant en chancelant, soutenue par Musette; elle arrive près de Durandin.****

Ne le grondez pas, monsieur, je m'en vais... (*A Rodolphe, qui est venu près d'elle.*) Laisse-moi partir... je ne veux pas qu'on te fasse l'aumône pour moi!

RODOLPHE, *tenant Mimi.*

Ah!... (*A Durandin.*) Allez-vous-en, mon oncle. (*Il soutient Mimi dans ses bras, et, avec Musette, la conduit dans le fauteuil que Colline a approché. Musette lui donne son manchon.*)

MUSETTE***.

Vois comme il est joli.

MIMI.

Oui... bien joli!... (*Elle fourre ses mains dans le manchon et s'essuie les yeux avec.*)

RODOLPHE, *lui prenant la main.*

Mimi!

MIMI.

Oui, tu m'aimes bien, mon pauvre ami, mais je te gêne.

RODOLPHE.

Tais-toi!

MIMI, *en se retournant, elle aperçoit Mme de Rouvres; elle pousse un cri et se dresse debout.*

Madame de Rouvres!... Adieu, Rodolphe!... adieu! (*Mme de Rouvres remonte.*)

RODOLPHE. *

Mimi!

MIMI, *faisant un pas.*

Adieu... je veux partir, ne me retiens pas.... J'irai à... l'hôpital... Je reviendrai quand je serai guérie. (*Elle s'affaisse lentement dans le fauteuil. Durandin hausse les épaules.*)

Mme DE ROUVRES, *assise près de la table.***

Vous êtes cruel, monsieur! (*Elle se lève.*)

RODOLPHE, *qui s'est approché.*

Oh! oui, bien cruel!...

DURANDIN, *à voix basse, à Rodolphe et à Mme de Rouvres.*

Eh bien!.. voyons... elle est en danger, dites-vous?

RODOLPHE.

Elle est mourante, monsieur?

DURANDIN.

Je vais la sauver... (*Il pose sa canne et son chapeau, et s'approche du fauteuil.*)*** Mademoiselle Mimi, c'était une épreuve; c'est fini. (*Il prend la main de Rodolphe et celle de Mimi.*) Je vous le donne! (*Mimi pousse un long soupir et ne répond pas; musique à l'orchestre.*) Vous l'aimez et il vous aime, vous êtes bonne et il sera riche; soyez heureuse... Allons, levez-vous et embrassez-moi. (*Moment de silence; Musette, qui est penchée vers Mimi, se relève tout à coup, pousse un grand cri et tombe à genoux. Tout le monde entoure Mimi; Durandin, après un mouvement, lâche la main de Mimi qui tombe inerte.*)

DURANDIN.

Ah! mon Dieu!

RODOLPHE. *

Ah!... (*Il s'agenouille près de Mimi.*)

SCHAUNARD, *ouvrant la porte brusquement et apportant à Durandin sa canne et son chapeau.* **

Une comédie!... Eh bien, monsieur! la pièce est finie; on va éteindre.

MUSETTE.

Adieu, Mimi.

RODOLPHE, *se relevant et sanglotant.*

O ma jeunesse! c'est vous qu'on enterre.

FIN

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.



GRAZIELLA

DRAME EN UN ACTE

Tiré des Confidences de

M. DE LAMARTINE

PAR MM. JULES BARBIER ET MICHEL CARRÉ

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 20 OCTOBRE 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ANDRÉA, vieux pêcheur	MM. VILLARS.
STÉPHANE	LAFONTAINE.
CECCO	LANDROL fils.
HENRI	RHOSEVILLE.
UN PÊCHEUR	BONILLA.
BEPPO	Mmes HENRIETTE.
GRAZIELLA, fille d'Andréa	ROSE-CHÉRI.
JUANA, grand'mère de Graziella	LAMBQUIN.
ROSETTA	ANNA-CHÉRI.

PÊCHEURS, JEUNES FILLES.

La scène se passe dans l'île de Procida.

Le théâtre représente une sorte de terrasse couverte, dont le toit est soutenu par des piliers en bois, autour desquels s'enlacent des plantes grimpantes. — Au fond, quelques marches conduisant à la plage. — La mer à l'horizon. — Sur le premier plan à droite, un escalier rustique conduisant à la chambre de Stéphane. — A gauche, la chambre de Graziella. — Au premier plan, du même côté, une statuette de Madone, près de laquelle brûle une veilleuse. — Une petite image encadrée est suspendue près de la Madone.

SCENE I.

ROSETTA, GRAZIELLA, CECCO, JUANA. (*Juana s'est endormie en raccommodant un vieux filet qui traîne à ses pieds. Graziella est assise à terre, à sa gauche, et s'appuie sur les genoux de sa grand'mère; Rosetta, assise sur un escabeau, à droite et près de Juana, écoute Graziella; Cecco, debout, appuyé sur le dossier du fauteuil de Juana, a les regards attachés sur Graziella.*)

GRAZIELLA.

Alors Paul lui prit la main et lui dit en pleurant : Vous partez, vous m'abandonnez ! que deviendrai-je quand vous ne serez plus là ! et vous, que deviendrez-vous vous-même loin de moi?.. loin de tous ceux qui vous aiment et dont les caresses vous sont chères !... Oh ! puisque tu veux partir, cruelle, laisse-moi t'accompagner sur le vaisseau qui t'emmène, je reposerai ta tête sur mon sein, je réchaufferai mon cœur contre ton cœur, et en France où tu vas chercher de la fortune et de la grandeur, je te servirai comme ton esclave...

ROSETTA.

Qu'est-ce que Virgine répondit ?

GRAZIELLA.

Je voulais rester ici toute ma vie, répondit Virginie, et le ciel veut que je parte...

ROSETTA.

Et elle partit ?

GRAZIELLA.

Elle partit.

ROZETTA.

Que devint Paul, après son départ?

GRAZIELLA.

Je ne sais, nous en sommes restés là... J'ignore la fin de l'histoire.

ROSETTA.

Ah ! c'est dommage... ces pauvres amoureux m'intéressent... leurs adieux m'ont presque fait pleurer... moi qui ne pleure jamais... Cecco aussi a pleuré... n'est-ce pas, Cecco?...

CECCO.

Oui.

ROSETTA, à *Graziella.*

Et toi aussi.

GRAZIELLA.

C'est vrai, cette histoire-là m'attriste toujours malgré moi... quend je l'ai entendu conter pour la première fois... nous étions là près de cette table... il lisait... à la clarté de notre vieille lampe... je ne perdais pas une seule de ses paroles... je m'étais approchée de lui, et bras les appuyés sur sa chaise, le cou tendu, respirant à peine... j'écoutais : une larme tomba tout à coup sur le livre... il tourna la tête, et...

ROSETTA.

Et il t'embrassa?

GRAZIELLA.

Et il ferma le livre.

CECCO.

Paul dut en mourir!... Quand on aime bien, on en meurt!...

ROSETTA.

Allons donc! on finit toujours par se consoler.

GRAZIELLA.

Cecco a raison!

ROSETTA, *se levant.*

Bath! c'est moi qui ai raison...

AIR *nouveau de Mlle Garcin.*

Pendant huit jours entiers on pleure,
On se lamente, on veut mourir;
A l'ingrat on pense à toute heure,
Sur sa trace on voudrait courir.
Et cependant le temps se passe,
Pleurs et soupirs sont superflus.
De soupirer le cœur se lasse,
Et bientôt l'on ne pleure plus.

GRAZIELLA.

Pendant huit jours, l'âme souffrante,
En proie à toutes les douleurs,
On prie, on veille dans l'attente,
On cache dans l'ombre ses pleurs...
Et cependant le temps se passe,
Pleurs et soupirs sont superflus.
Mais enfin le ciel vous fait grâce,
On meurt et l'on ne souffre plus.

ROSETTA.

Voilà comme vous comprenez l'amour?... se laisser mourir de chagrin, parce que celui qu'on aime vous abandonne... cela n'a pas le sens commun, cela ne s'est j'amais vu... excepté dans les livres... A propos, il l'a donc emporté son livre?

GRAZIELLA.

Non, je l'ai là...(*Elle tire un petit livre de sa poche.*) Mais ces vilaines lignes noires n'ont pas de sens pour moi... méchant livre! (*Elle le ferme avec dépit.*) Oh! non, non, je t'aime, va! (*Elle le couvre de baisers.*)

ROSETTA.

Oui, tu as raison de l'embrasser, pour les bonnes larmes qu'il nous a fait verser... Donne-le-moi, que je le baise aussi. (*Graziella fait semblant de ne pas entendre, et glisse le livre dans sa poche.*) Fi! la jalouse! je le dirai au monsieur...

CECCO.

Est-ce qu'il doit revenir?

GRAZIELLA.

Je ne sais...

ROSETTA.

Où est-il donc allé?

GRAZIELLA.

Il ne nous l'a pas dit...

ROSETTA.

Pourquoi est il venu dans notre île?

GRAZIELLA.

Je l'ignore... il voyage... oh! c'est le plus étrange jeune homme que tu aies jamais vu, Rosetta... Un jour, c'était à Naples, il rencontra mon père, qui allait y vendre le produit de sa pêche... il lia conversation avec lui et le pria de l'emmener sur son bateau, pour partager le travail et les dangers de sa vie de pêcheur... Il quitta ses habits de monsieur pour la veste et le pantalon de laine, et ce qu'on n'aurait pas cru, il devint en quelques jours presque aussi bon marin qu'un vieux pêcheur. (*Juana s'éveille et écoute.*) C'est dans une de leurs courses sur le rivage qu'ils furent surpris par cet orage épouvantable que tu te rappelles... La bonne Vierge les sauva et les fit aborder près des écueils... C'est alors que je vis l'étranger pour la première fois!

JUANA.

Oui!... et le lendemain nous trouvâmes la barque brisée entre les rochers... nous étions ruinés... Depuis ce temps-là je pleure des journées entières, mon pauvre homme se promène sur la plage en regardant la mer...

ROSETTA.

Et l'étranger?...

GRAZIELLA.

L'étranger est resté quelques jours avec nous et il est parti.

ROSETTA.

Et c'est le lendemain même de son départ que tu fus si malade... Il y a huit jours de cela... et te voilà à peine convalescente.

GRAZIELLA.

Je me sens beaucoup mieux ce matin...

ROSETTA.

Oui... mais tu sais, les émotions te font mal...

GRAZIELLA, *la main sur son cœur.*

Là...

ROSETTA.

Eh bien, alors... ne te fais pas de chagrin. (*A voix basse.*) Il reviendra, va, je suis sûre qu'il reviendra.

GRAZIELLA.

Il reviendra, dis-tu?

JUANA.

Qui?... cet étranger, ce païen qui est cause de notre ruine!

GRAZIELLA, *se levant.*

Qui est-ce qui vous dit, bonne mère, que cet étranger est un païen?... est-ce que les païens ont un air si compatissant pour les malheureux? est-ce que les païens font le signe de la croix comme nous devant l'image des saints?... Eh bien! je vous dis que l'autre jour, quand nous sommes tombés à genoux pour remercier Dieu, et quand j'ai attaché le bouquet à l'image de la Madone, je l'ai vu baisser la tête comme s'il priait, faire le signe de la croix sur sa poitrine, et que même j'ai vu une larme briller dans ses yeux et tomber sur sa main!...

JUANA.

C'était uue goutte de l'eau de mer qui tombait de ses cheveux!...

GRAZIELLA.

Et moi, je vous dis que c'était une larme... Le vent qui soufflait avait bien eu le temps de sécher ses cheveux... mais le vent ne sèche pas le cœur...

JUANA.

Pauvre barque!... est-ce pour cela que mon cher fils t'avait bâtie avec tant de soin et d'amour presque tout entière de ses propres mains? Qu'est-ce que nous deviendrons maintenant?

GRAZIELLA.

Il ne faut pas vous désespérer, grand'mère; le bon Dieu prendra soin de nous...

CECCO.

Le bon Dieu, et moi, si vous le permettez, Graziella... (*A part.*) Elle ne me répond pas!... elle ne veut même pas de mes services...

JUANA, *bas à Graziella.*

Est-ce que tu auras le cœur de le désespérer toujours!

GRAZIELLO.

Je ne l'aime pas...

JUANA.

Tu as tort, Graziella... il t'aime, lui, et il te rendrait heureuse... Son père est riche, il donnerait une barque à Andréa, nous irions tous vivre chez lui, et nous ne serions pas réduits peut-être à mourir de misère!

GRAZIELLA.

Mourir de misère! (*Musique.*)

JUANA.

Mais, mon enfant, tu as des raisons pour haïr Cecco comme tu fais?...

GRAZIELLA.

Le haïr!... lui si bon, si patient, si dévoué!... Oh! non, je ne le hais pas... seulement... (*en pleurant*) seulement, grand'mère, je ne peux pas l'aimer! (*On entend au dehors un chœur de pêcheurs. Andréa paraît au fond du théâtre.*)

CHOEUR.

AIR *de Monpou.*

Joyeux marins,
Par nos refrains
Charmons les ennuis du voyage.
Sur cette plage

Venez tous
Chanter et danser avec nous.
Voyez là-bas, le ciel est bleu,
Les vents sont bons, la mer est belle,
A la terre il faut dire adieu,
La voile s'enfle et nous appelle.
Joyeux marins, etc.

SCENE II.

LES MÊMES, ANDRÉA.

(*Andréa vient s'asseoir silencieusement sur un banc. — Musique joyeuse pendant toute cette scène.*)

JUANA, *à Graziella en lui montrant Andréa.*

Regarde...

ANDRÉA.

Il fait bon vent... la pêche sera bonne... les bateaux reviendront avec une lourde charge!... Ils ont des bateaux, eux... moi... ah! pauvre barque, où es-tu maintenant?

GRAZIELLA.

Cecco!

CECCO.

Cousine?

GRAZIELLA.

Il y a longtemps que vous m'offrez votre anneau... je l'accepte: Donnez le-moi en échange du mien...

CECCO.

Quoi! est-il possible?...

ANDRÉA, *se levant.*

Tu consens à écouter Cecco?... Ah! Graziella, voilà qui me console... Embrasse-moi, mon enfant! (*Il l'embrasse.*)

GRAZIELLA, *offrant un anneau à Cecco.*

Prenez, Cecco.

CECCO.

Oh! merci Graziella!... vous me rendez bien heureux!... Si vous saviez à quel point je vous aime!...

JUANA, *bas.*

Bonne Graziella!

ROSETTA, *bas à Graziella.*

Crois-moi, tu fais bien... il t'aime sincèrement...

ANDRÉA.

Cours prévenir ton père, Cecco, et à bientôt les fiançailles!...

GRAZIELLA, *à part.*

Hélas!...

SCENE III.

LES MÊMES, BEPPO.

BEPPO, *accourant.*

Père! père! voilà le monsieur qui revient dans une belle barque!

GRAZIELLA.

Qui? Stéphane?...

BEPPO.

Oui, oui... Stéphane... voyez-le, il arrive!...

ANDRÉA.

Allons, qu'il soit le bien venu... ce jour est heureux!... Qu'as-tu, Juana?

JUANA.

Moi? rien... (*Le rivage se couvre de pêcheurs et de jeunes filles; tout à coup apparaît sur la mer une belle embarcation neuve qui porte Stéphane et un marinier. Stéphane saute le premier à terre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, STEPHANE, PÊCHEURS, JEUNES FILLES.

STÉPHANE.

AIR *de Zampa.*

La brise qui me pousse
Vers ce charmant pays,
M'amène sans secousse
Entre des bras amis:
Amis, c'est bien moi, c'est Stéphane,
Qui revois joyeux
Ces bords heureux.
A Graziella.
Salut, ma belle Procitane,
Mon brave Andréa,
Et vous, Juana!

CHOEUR, *au fond.*

Chantons, accourons sur la plage
Pour voir de plus près ce beau bateau.
Courons, pour défier l'orage,
Il doit fuir sur l'eau
Comme un oiseau.

STÉPHANE.

Bonjour, mes amis! je suis heureux de vous revoir! (*A Juana.*) Eh bien, grand'mère, vous ne me dites rien?...

JUANA.

Pardonnez-moi... mais...

STÉPHANE.

Mais vous n'aimez pas l'étranger, n'est-ce pas? depuis ce jour fatal où l'orage le jeta dans votre maison, en brisant votre barque sur la côte?

ANDRÉA.

Oh! monsieur Stéphane, pouvez-vous croire...

STÉPHANE.

Laissez, Andréa!... Il me suffira d'un mot pour éclaircir la figure sombre de notre bonne Juana... Dites-moi, Andréa, avez-vous remarqué la belle barque neuve qui m'a apporté ici?

ANDRÉA.

Oui, vraiment! elle est fort belle! ce doit être plaisir de gouverner cette barque-là!...

STÉPHANE.

Eh bien, Andréa, elle est à vous, je vous la donne... (*Marques d'étonnement parmi les assistants.*)

ANDRÉA.

A moi? est-il possible?

STÉPHANE.

A vous...

ANDRÉA.

Ah! monsieur Stéphane!

CECCO.

Monsieur Stéphane, c'est bien ce que vous faites là! (*Tout le monde entoure Stéphane.*)

GRAZIELLA, *bas à Juana.*

Vous disiez que c'était un païen...

JUANA, *aux genoux de Stéphane.*

Ah! monsieur, combien j'ai de regrets!... Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

STÉPHANE.

Que faites-vous, Juana? nous voilà donc amis? (*Il la relève.*)

JUANA.

Oh! je vous aimerai maintenant presque autant que j'aime ma petite-fille et Beppo!

ANDRÉA.

Monsieur Stéphane, vous rendez la vie à toute une famille... Je n'ai pas de paroles pour vous remercier, mais Dieu vous bénira!...

GRAZIELLA, *à part.*

Oh! oui, Dieu le bénira!

STÉPHANE.

Pauvres gens! Ah! croyez-le, la joie que je vous apporte me paye assez de ce que je viens de faire... Et toi, Beppo, es-tu content?

BEPPO.

Ainsi, c'est bien vrai que la barque est à nous?

STÉPHANE.

Oui, Beppo.

BEPPO.

Et je puis y monter?

STÉPHANE.

Oui, Beppo.

BEPPO.

Tout de suite?

STÉPHANE.

Tout de suite!

BEPPO.

Vivat! nous allons partir pour la pêche!... n'est-ce pas, grand-père?...

ANDRÉA.

Oui, mon enfant... Allons, mes amis, vous ne ne partirez pas seuls...

UN PÊCHEUR.

Nous sommes bien heureux de ce qui vous arrive, Andréa... et pour notre part, nous en remercions l'étranger...

TOUS.

Oui, oui ! vive l'étranger !

STÉPHANE.

Merci ! mes amis, merci ! (*Pendant ces derniers mots, la musique joue les premières mesures de la Tarentelle de Rossini. Les jeunes filles se donnent la main et se disposent à danser.*)

STÉPHANE.

Est-ce que vous ne dansez pas avec vos compagnes ?

GRAZIELLA.

Je veux bien... (*Elle quitte la main de Cecco et prend celle de Stéphane.*)

ROSETTA, *à Cecco.*

Qu'est-ce que tu as donc ?

CECCO.

Graziella m'a quitté pour lui...

ROSETTA.

Eh bien, danse avec moi ! (*Après quelques figures, Graziella s'arrête en portant la main à son cœur.*)

ANDRÉA, *se levant.*

Eh bien, qu'as-tu donc, mon enfant ? tu es fatiguée ?

GRAZIELLA.

Non, ce n'est rien...

ANDRÉA.

Repose-toi...

GRAZIELLA.

C'est passé... (*La Tarentelle s'achève; à la fin de la danse Graziella chancelle, on la soutient.*)

JUANA, *courant à elle.*

Mon enfant !

STÉPHANE *et* CECCO.

Graziella !

JUANA.

Elle se trouve mal !

GRAZIELLA, *les rassurant.*

Non, je vais mieux...

ROSETTA

C'est la danse qui t'a fait mal ?

GRAZIELLA.

Oui, je ne voulais pas... mais on m'a priée...

ANDRÉA.

Allons, allons, nous ne danserons plus que le jour de tes fiançailles !

STÉPHANE.

Ses fiançailles ?

GRAZIELLA, *à part.*

Dieu !

ANDRÉA.

Graziella épouse ce bon Cecco...

STÉPHANE.

Ah !

JUANA, *bas à Cecco.*

Maintenant que la voilà tout à fait remise, accompagne-moi, Cecco, que nous allions annoncer à ton père le consentement de Graziella... (*Bas.*) L'église n'est qu'à deux pas; si tu m'en crois, nous ferons tout préparer pour que la noce puisse se faire ce soir même...

CHOEUR.

AIR *de Zanetta.*

Amis, voici l'instant de quitter le rivage,
Le vent est favorable et le ciel sans nuage,
Partons, et que Dieu nous garde de l'orage,
Nos bateaux rentreront chargés jusques au bord
Dans le port.

Tout le monde sort, moins Stéphane, Graziella et Rosetta.

SCENE V.

STÉPHANE, ROSETTA, GRAZIELLA.

STÉPHANE, *à part.*

C'est étrange ! cette nouvelle ne me fait pas plaisir... Pourquoi ? c'est un brave garçon que ce Cecco... N'importe, je ne m'y attendais pas !... Eh bien, Graziella, tu vas donc épouser ton cousin ?...,

GRAZIELLA.

Oui... peut-être... ma grand'mère le veut..

ROSETTA.

Comment, peut-être ?... est-ce que tu te repens déjà d'avoir fait le bonheur de ce brave garçon ?

GRAZIELLA.

Moi, non !

STÉPHANE.

Il est vrai qu'il doit être bien heureux de vous posséder, Graziella ! qui n'en serait heureux ?

GRAZIELLA.

Quoi ! vraiment ?

STÉPHANE.

Au moins, n'est-ce pas un beau mariage pour vous?...

GRAZIELLA.

Oui, fort beau; Cecco est plus riche que moi.

ROSETTA.

Je le crois bien... Et toutes les filles vont être jalouses de Graziella... Savez-vous bien, monsieur, que le père de Cecco a une fabrique à lui!... une belle fabrique de corail qui reviendra à son fils...

GRAZIELLA.

Mais nous sommes là à causer... et nous ne vous avons pas encore rien offert... Vous êtes fatigué, n'est-ce pas!... vous avez faim, vous avez soif, dites ! Rosetta et moi nous sommes là pour vous servir !... mais parlez donc, vous savez bien que vous êtes ici chez vous !...

STÉPHANE.

Je vous admire, Graziella, et je vous trouve encore plus jolie qu'à mon départ.

GRAZIELLA.

Vrai ?...

STÉPHANE.

Oh ! bien vrai !...

ROSETTA.

Voyons ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit... il s'agit de déjeuner.

GRAZIELLA.

Elle a raison !... vous n'attendrez pas longtemps, allez !.. (*Les deux jeunes filles préparent la table.*)

STÉPHANE, *à part, en se levant.*

Bonne fille !... ah ! de mon voyage ce sera le plus doux souvenir... je sens bien que ce souvenir-là me restera au cœur... pourquoi faut-il que je te quitte sitôt, île charmante de Procida ! et vous mes habits de laine !... Rentrer en France !... reprendre la chaîne du monde !..... quel réveil après cette solitude et cette liberté !... Il le faut pourtant, ma mère le veut, et sa lettre est pleine de si tendres reproches !... Pauvre mère ! le temps lui paraît long loin de son fils... (*Il tire une lettre de sa poche et la parcourt des yeux.*)

GRAZIELLA.

Monsieur Stéphane !... (*Il ne répond pas.*) Monsieur Stéphane ! (*Elle prend la lettre.*) Là ! vous voilà encore avec vos lettres? Est-ce que ces lignes noires n'auront jamais fini de vous parler... Est-ce qu'il n'est pas plus doux de parler avec moi qui vous regarde, qu'avec ces mots qui ne vous écoutent pas ! Dieu ! que n'ai-je donc autant d'esprit que ce vilain papier ?

STÉPHANE.

Rendez-moi cette lettre, Graziella, c'est une lettre de ma mère.

GRAZIELLA, *à part, après lui avoir remis la lettre.*

Sa mère !... que lui dit-elle, mon Dieu ! je n'ose pas le lui demander.

ROSETTA.

Allons, monsieur, la table est prête.

STÉPHANE.

Merci, Rosetta. (*Il s'assied.*)

ROSETTA.

Voici des fruits de mer... des raisins muscats, du fromage et des figues.

STÉPHANE.

Oh ! mais, c'est splendide !

ROSETTA.

Eh bien ! tu ne lui verses pas à boire, Graziella?

GRAZIELLA.

Si vraiment. (*Elle s'approche de Stéphane et lui verse à boire.*)

ROSETTA, *bas à Stéphane.*

Dites-lui donc de vous chanter quelque chanson du pays.

GRAZIELLA.

Rosetta !...

ROSETTA.

Voyons, ne te fais pas prier. (*Elle détache une mandoline pendue au mur.*) Je t'accompagnerai.

GRAZIELLA, *à Stéphane.*

Vous le voulez.

STÉPHANE.

Je vous en prie.

GRAZIELLA.

AIR *de M. Victor Massé.*

Thérésine, Thérésine,
Pourquoi rire de l'amour?
Comme une autre, j'imagine,
Tu seras prise à ton tour.
Tra la la la, etc.

Thérésine, Thérésine,
Dieu t'a faite pour aimer,
Un galant de belle mine
Finira par te charmer.
Tra la la la, etc,

Thérésine, Thérésine,
Quand l'amour aura ton cœur,
Comme moi, je le devine,
Tu chériras ta douleur..
Tra la la la, etc,

STHÉPHANE.

Merci, mon enfant !.. Tiens, je ne vous connaissais pas encore cette bague, Graziella.

GRAZIELLA.

Cette bague !... ah ! oui, l'anneau de Cecco !... (*Elle le retire vivement de son doigt.*)

STÉPHANE.

Pourquoi le retirez-vous ?...

GRAZIELLA.

Mais... c'était pour vous le montrer. (*Elle remet l'anneau à son doigt.*)

ROSETTA.

Monsieur Stéphane !

STHÉPHANE.

Quoi ?...

ROSETTA

J'ai une prière à vous faire.

STÉPHANE.

Une prière à moi ?

ROSETTA.

Vous aviez commencé une bien belle histoire avant votre départ, est-ce que vous ne la finirez pas ?

STÉPHANE.

Quoi ! Paul et Virginie ! vous vous en souvenez ?

GRAZIELLA.

Oh ! oui... Et votre livre ne me quitte pas...

ROSETTA.

Qu'est devenu Paul ?

GRAZIELLA.

Qu'est devenu Virgine?

ROSETTA.

Est-ce qu'ils ne finissent pas par être heureux ?

STÉPHANE.

Non... Virginie meurt.

GRAZIELLA.

Ah !... (*Elle tombe sur une chaise en sanglotant.*)

STÉPHANE, *se levant.*

Eh bien ! qu'avez-vous donc, Graziella? mais c'est une histoire imaginaire, ma chère enfant, ne pleurez pas ainsi !...

GRAZIELLA.

Oh! non ! cela est arrivé. j'en suis sûre.

STÉPHANE, *à part.*

Étrange puissance d'un livre ! celui qui sait attendrir sait tout ! (*Haut.*) Allons ! consolez-vous, Graziella ! et que je vous retrouve souriante tout à l'heure.

GRAZIELLA, *se levant.*

Où allez-vous ?

STÉPHANE, *indiquant la droite.*

Là !... mon encre et mes plumes y sont encore, n'est-ce pas?

GRAZIELLA.

Vous voulez écrire ?

STÉPHANE.

Oui, à ma mère.

GRAZIELLA.

Votre mère !

STÉPHANE.

Je vais lui annoncer mon retour.

GRAZIELLA.

Vous partez?

STÉPHANE.

Dans quelques jours...

AIR *de la nuit de Noël.*

ENSEMBLE.

STÉPHANE.

Ma mère me rappelle
Pour calmer sa douleur,
Mon absence cruelle
Lui déchire le cœur.

GRAZIELLA.

Sa mère le rappelle
Pour calmer sa douleur,
Son absence cruelle
Va déchirer mon cœur.

ROSETTA.

Sa mère le rappelle
Pour calmer sa douleur,
Cette triste nouvelle
Trouble notre bonheur.

GRAZIELLA.

C'est une mère en pleurs qui le rappelle en France.
Hélas ! il va partir, pour moi plus d'espérance !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Ma mère me rappelle, etc.

Stéphane entre dans sa chambre

SCÈNE VI.

GRAZIELLA, ROSETTA.

ROSETTA.

Quel dommage! Il va nous quitter encore !... Sais-tu qu'il est très-bien sous ses habits de pêcheur... Mais qu'as-tu donc?

GRAZIELLA.

Rien.

ROSETTA.

Tu l'aimes peut-être?

GRAZIELLA.

Eh ! bien, oui, je l'aime... mais je ne veux pas qu'il sache mon secret... Entends-tu, je ne le veux pas.

ROSETTA.

Voyons, console-toi, alors !... A quoi bon pleurer ? les larmes ne sont bonnes à rien.

GRAZIELLA.

Je sais bien qu'il ne peut pas m'aimer !... il retournera dans son pays, il en épousera une autre...

ROSETTA.

Et Cecco !... tu ne penses pas à Cecco !...

GRAZIELLA, *se levant.*

Tiens !... là-bas, regarde...

ROSETTA.

Quoi donc ?

GRAZIELLA.

N'aperçois-tu pas la France derrière des montagnes de glaces ? Eh bien ! depuis que j'ai connu Stéphane, j'y vois quelqu'un qui lui ressemble ! quelqu'un qui marche, marche sur une longue route blanche qui ne finit pas. Il marche sans se retourner, toujours, toujours devant lui... et j'attends des heures entières, espérant toujours qu'il se retournera pour revenir... mais il ne se retourne pas. (*Elle retombe sur sa chaise.*)

ROSETTA.

Ne songe plus à cela ! Voyons, ma bonne Graziella, promets-moi de ne plus pleurer... Il faut que je te quitte un moment... j'ai une robe à porter au couvent voisin... j'entrerai ici en passant te dire bonsoir.

GRAZIELLA, *se levant.*

Au couvent, dis-tu?

ROSETTA.

Oui, à une jeune pensionnaire française... Adieu Graziellina, adieu...

ROSETTA.

AIR *de la Fille du régiment.*

Au revoir,
A ce soir.
L'amour qui t'agite
S'apaisera vite,
Si dans peu,
Grâce à Dieu !
L'étranger quitte ce lieu.

GRAZIELLA.

Que ton cœur discret
Garde mon secret,
Ne lui dis pas que je l'aime.

ROSETTA.

Si Cecco demain
N'obtient pas ta main,
Je l'épouserai moi-même.

ENSEMBLE.

Au revoir, etc.

GRAZIELLA.

Dès ce soir,
Sans le voir,
Il faut que je quitte
Le toit qu'il habite,
Et dans peu,
O mon Dieu!
Il faudra quitter ce lieu.

SCÈNE VII.

GRAZIELLA. *seule.*

Oui, c'est la sainte Vierge qui m'envoie cette pensée; puisque je ne peux pas être à lui, je veux être à elle! j'irai mourir dans un couvent, et personne ne saura où je suis, personne!... Pauvre Cecco, il m'aimait lui!... Allons vite!... prenons mon manteau et partons... (*Elle entre dans sa chambre.*)

SCENE VIII.

STÉPHANE, *puis* GRAZIELLA.

STÉPHANE, *sortant de la chambre à droite.*

Elle n'aime pas ce Cecco assurément... je ne sais quel trouble ses paroles ont jeté dans mon cœur... Il faut que je la revoie. (*Musique. — Graziella sort de sa chambre sans apercevoir Stéphane.*)

GRAZIELLA.

Ah! qu'on a de peine à quitter la maison de son père! pauvre maison qui m'a vue toute petite.

STÉPHANE, *se levant.*

Pourquoi ces pleurs? ces préparatifs de départ?

GRAZIELLA, *s'agenouillant devant une image de la Madone.*

O Vierge sainte, pardonnez-moi de l'aimer, pardonnez-moi de quitter ma famille... mais je le sens bien, je ne pourrais appartenir à un autre... j'aime mieux être à vous! (*Elle se relève, détache une fleur de ses cheveux et la dépose aux pieds de la Madone... puis se tournant vers la chambre de Stéphane.*) Adieu!... Stéphane!... adieu!... (*Elle s'élance pour fuir, Stéphane l'arrête sur le seuil.*)

STÉPHANE.

Graziella!

GRAZIELLA.

Ah! (*Elle se laisse tomber dans ses bras.*)

STÉPHANE.

Tu m'aimes, tu m'aimes, et tu veux aller mourir dans un couvent?

GRAZIELLA.

O sainte patrone! c'est vous qui l'envoyez sur mes pas! c'est vous qui ne voulez pas que je parte!... Ecoute, j'ai voulu en vain me le cacher à moi-même!... j'ai voulu en vain te le cacher. toujours à toi, je peux mourir, mais je ne peux pas aimer un autre que toi. Ils ont voulu me donner un fiancé! C'est toi qui es le fiancé de mon âme! Je ne serai pas à un autre sur la terre. Car je me suis donnée en secret à toi!... toi ici-bas!... ou Dieu là-haut!... C'est le vœu que j'ai fait le premier jour où j'ai compris que mon cœur était malade de toi... Je sais bien que je suis une pauvre fille indigne de toucher seulement les pieds par la pensée... Aussi je ne t'ai pas demandé de m'aimer, je ne te demanderai jamais si tu m'aimes! mais, moi, je t'aime, je t'aime, je t'aime!...

STÉPHANE.

Graziella!

GRAZIELLA.

Et maintenant méprise-moi! raille-moi! foule-moi aux pieds! moque-toi de moi si tu veux comme d'une folle qui rêve qu'elle est reine dans ses haillons!... livre-moi à la risée de tout le monde!... oui, je leur dirai moi-même... oui, je l'aime, et si vous aviez été à ma place, vous auriez fait comme moi, vous seriez mortes ou vous l'auriez aimé!...

STÉPHANE.

Mais, Graziella, tu ne comprends donc pas? tu ne sais donc pas....

GRAZIELLA.

Mon Dieu!

STÉPHANE.

Tu ne vois donc pas que je t'aime aussi, moi?

DUO.

AIR *de Couder.*

GRAZIELLA.

O Dieu! je suis aimée! aimée!

STÉPHANE.

Oui, pour toujours

GRAZIELLA.

Pour toujours! que ta voix encor me le répète!

STÉPHANE.

Je t'aime, chère enfant! je t'aime pour toujours.

GRAZIELLA.

Autour de nous tout prend un air de fête!
Et Dieu sourit à nos amours!

ENSEMBLE.

Autour de nous, etc.

GRAZIELLA.

Tu ne partiras plus?

STÉPHANE.

Non, jamais, je le jure!

GRAZIELLA,

Si c'est un rêve, hélas!
Parle, parle plus bas,
Ne me réveille pas.

STÉPHANE.

Que ton cœur se rassure!
C'est moi, c'est ton amant qui te presse en ses bras.

GRAZIELLA.

Merci, mon Dieu, merci, du bonheur qui s'apprête!

STÉPHANE.

Autour de nous tout prend un air de fête!
Oui, Dieu sourit à nos amours.

ENSEMBLE.

Autour de nous, etc.

GRAZIELLA.

Eh quoi! Stéphane, tu me promets de ne plus me quitter?

STÉPHANE.

Jamais! Tu m'accompagneras en France, Graziella, et je n'y rentrerai qu'avec ma femme!

GRAZIELLA.

Ta femme?

STÉPHANE.

Oui, oui! je cours prévenir ta famille, et préparer tout pour notre prochain départ... car je veux qu'avant un mois ma mère t'appelle sa fille!... A bientôt! à bientôt!

GRAZIELLA.

A bientôt! (*Stéphane sort par le fond.*)

SCENE IX.

GRAZIELLA, *seule.*

Oh! j'avais du courage contre la douleur... et je n'en ai pas contre la joie!... (*Elle se laisse tomber sur une chaise.*) Etre sa femme! aller en France! marcher fière à son bras devant toutes ces etrangères qui seront jalouses!... Car il pouvait les aimer, riches, belles, parées et de satin et de soie.... Et c'est moi, fille de pêcheur, moi, avec ma robe de laine... moi, Graziella, moi qu'il aime!...

SCÈNE X.

GRAZIELLA, ROSETTA.

(*Rosetta arrive avec un paquet qu'elle pose en entrant.*)

ROSETTA.

Me voici!

GRAZIELLA.

Ah! c'est toi, Rosetta?

ROSETTA.

A la bonne heure au moins, tu ne pleures plus? tu vois bien qu'on se console!

GRAZIELLA.

Rosetta, je suis bien heureuse!

ROSETTA.

Ah! mon Dieu! tu me fais peur!

GRAZIELLA.

J'aime et je suis aimée!

ROSETTA.

Aimée de Stéphane?

GRAZIELLA.

Oui, de Stéphane!

ROSETTA.

Et Cecco?

GRAZIELLA.

Cecco !...

ROSETTA.

Ah ! tu oublies déjà la parole donnée ?

GRAZIELLA.

Non, mais Cecco me la rendra... Oh ! ne me fais pas de remontrances vaines !... ne me dis pas un mot, pas un !... je suis heureuse, je veux l'être... tout le reste n'a jamais été !

ROSETTA.

Ainsi, tu l'épouseras ?

GRAZIELLA.

Oui, et nous partirons ensemble ! c'est Dieu qui l'a voulu... car, tu ne sais pas, Rosetta, j'allais me faire religieuse, et c'est Stéphane qui m'a arrêtée sur le seuil !... Va, va ! je te dis que c'est Dieu qui l'a voulu...

ROSETTA.

Sois heureuse ! c'est tout ce que je souhaite... Allons, adieu, Graziella...

GRAZIELLA.

Où vas-tu ?

ROSETTA.

Porter cette robe au couvent.

GRAZIELLA.

Ne m'as-tu pas dit que c'était une robe française ?

GRAZIELLA.

Oui.

GRAZIELLA.

Ah ! montre-la-moi !

ROSETTA.

Volontiers... aussi bien une des demoiselles du couvent se marie, et on ne m'attendra pas dans un jour comme celui-là... Tiens, regarde... (*Elle déplie la robe.*)

GRAZIELLA.

Dieu ! que c'est beau !

ROSETTA.

N'est-ce pas ?

GRAZIELLA.

Vois donc, Rosetta, elle est presque à ma taille...

ROSETTA.

Oui, c'est vrai.

GRAZIELLA.

Crois-tu qu'elle m'irait bien ?

ROSETTA.

Oh ! nous ne savons pas porter cela, nous autres Italiennes...

GRAZIELLA.

Dieu ! si j'osais !

ROSETTA,

Quoi donc ?

GRAZIELLA.

Tu diras que je suis coquette, Rosetta, mais je meurs d'envie de l'essayer...

ROSETTA.

Y penses-tu ? et que dirait la demoiselle ?

GRAZIELLA.

La demoiselle ?

ROSETTA

Oui, la propriétaire de la robe...

GRAZIELLA.

Elle n'en saura rien...

ROSETTA.

C'est égal, il peut arriver un malheur...

GRAZIELLA.

Oh ! Rosetta !... ma bonne petite Rosetta !...

ROSETTA.

Si l'on nous voit, on se moquera de nous...

GRAZIELLA.

Qui veux-tu qui nous voie ? tout le monde est à la pêche.

DUO.

AIR : *Oui, c'est moi qui suis le maître.* (Jobin et Nanette.)

GRAZIELLA.

Aide-moi, je t'en supplie.

ROSETTA.

Pourquoi ce déguisement ?

GRAZIELLA.

Rosetta !

ROSETTA.

Quelle folie !

GRAZIELLA.

Je veux me voir un moment
Dans ces beaux habits de fête.

ROSETTA.

A quoi bon lui résister ?
La pauvre enfant perd la tête !

Geste suppliant de Graziella.

Il faut bien le contenter ! (*Bis.*)

ROSETTA.

Ah ! ah ! ah ! la jolie Française que tu feras !... tu ne sais seulement pas mettre une robe...

GRAZIELLA.

Dame, la première fois...

ROSETTA.

Mais tiens-toi donc droite !

GRAZIELLA.

C'est que cela me gêne un peu, vois-tu ?

ROSETTA.

Oui, ce n'est pas aussi commode que nos robes de Procitanes.. Là, voilà qui est fait, es-tu contente ?

Reprise du même air.

GRAZIELLA.

Maintenant, avec franchise,
Dis-moi bien vite, dis-moi...

ROSETTA.

Que veux-tu que l'on te dise ?

GRAZIELLA.

Suis-je bien ainsi ?

ROSETTA.

Ma foi,
Tu peux en juger toi-même,
Interroge ton miroir.

GRAZIELLA.

Mon embarras est extrême,
Hélas ! j'ai peur de me voir. (*Bis.*)

ROSETTA.

Allons donc ! un peu de courage !... (*Elle la conduit devant le miroir.*) Regarde-toi... tu ressembles à une princesse...

GRAZIELLA, *se regardant.*

Ah ! oui, oui... je ne suis pas tout à fait si mal que je croyais ! (*Musique.*)

ROSETTA.

Coquette !

GRAZIELLA.

Oh ! s'il pouvait me trouver belle !...

ROSETTA.

Ah ! ah ! je commence à te comprendre... (*Le ciel s'assombrit, quelques coups de tonnerre lointains se font entendre.*)

GRAZIELLA.

Mais vois donc quelle obscurité !

ROSETTA.

Oui, le ciel s'est couvert de nuages... c'est un orage qui se prépare... nos pêcheurs feront bien de rentrer avant ce soir... le vent souffle avec colère... (*Musique. — Le vent arrache l'image suspendue aux pieds de la Madone.*)

GRAZIELLA.

Ah ! mon Dieu ! (*Elle ramasse vivement l'image.*)

ROSETTA.

Quoi donc ?

GRAZIELLA.

Tiens, regarde... le vent a jeté l'image de la Vierge à terre.

ROSETTA.

C'est qu'elle ne tenait pas bien...

GRAZIELLA.

Oh ! non, c'est qu'il doit arriver malheur ici...

ROSETTA.

Es-tu folle ?... (*Elle prend l'image de la Vierge et la rattache au mur.*) Tiens, voilà le malheur réparé.

GRAZIELLA.

C'est égal... j'ai peur ! aide-moi, Rosetta, je veux remettre mes habits...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *paraissant au fond.*

Pardon, mesdemoiselles.

GRAZIELLA, *avec effroi.*

Ah !

HENRI.

Ne vous effrayez pas, je vous prie; n'est-ce pas ici quo demeure le vieil Andréa?

ROSETTA.

Oui, monsieur.

HENRI.

Et ne loge-t-il pas chez lui un jeune homme nommé Stéphane?

GRAZIELLA, *bas à Rosetta en lui serrant la main.*

Dis non, Rosetta !

ROSETTA, *bas.*

Pourquoi ?... perds-tu l'esprit ?... tu vois bien que c'est un de ses amis.

GRAZIELLA.

Oh ! le présage !

HENRI.

Eh bien ?

ROSETTA.

Oui, monsieur, c'est ici que demeure monsieur Stéphane.

HENRI.

Ah ! je le découvre enfin... Ce n'est pas sans peine... j'ai couru toute l'Italie pour le rejoindre.

GRAZIELLA.

Vous êtes de ses amis, monsieur...

HENRI.

Oui, mad... (*L'examinant.*) Ah ça... quel diable de costume avez-vous là, mon enfant ?... Est-ce que vous n'êtes pas de Procida ?...

GRAZIELLA.

Quoi donc ? cela se voit, monsieur ?

HENRI, *d'un air légèrement railleur.*

Mais oui, un peu...

GRAZIELLA.

Et à quoi, s'il vous plaît ?

HENRI.

Oh ! oh ! vous m'en demandez trop et je ne saurai pas vous expliquer...

GRAZIELLA.

Ainsi, je ne ressemble pas à une Française?

HENRI.

Pas le moins du monde... non pas que vous ne soyez charmante, ma chère... mais il n'y a qu'une Française qui puisse ressembler à une Française...

GRAZIELLA.

C'est bien, monsieur... c'est bien !

HENRI.

Cela vous fâche ?

GRAZIELLA.

Moi ! du tout...

HENRI.

Serez-vous assez bonne pour me conduire auprès de Stéphane ?

GRAZIELLA.

Et que voulez-vous lui dire ?

HENRI.

Mais... (*En éclatant de rire.*) Parbleu !... voilà une étrange question ! qu'est-ce que cela vous fait ?

GRAZIELLA.

C'est que monsieur Stéphane n'est pas ici...

ROSETTA, *bas.*

Y penses-tu ?

GRAZIELLA, *bas.*

Tais-toi !... (*Haut.*) Je ne sais même s'il reviendra avant demain... ainsi il est bien inutile de l'attendre, monsieur... et si vous voulez repartir...

HENRI.

Repartir... par ce temps-là ! bien obligé ! cette île me plaît et j'attendrai Stéphane...

GRAZIELLA.

Mais s'il ne reviént pas ?

HENRI.

Comment ! s'il ne revient pas ! Eh ! le voilà...

SCENE XII.

LES MÊMES, STÉPHANE.

STÉPHANE, *à lui-même, en entrant.*

Impossible de trouver Juana... (*Apercevant Henri.*) Que vois-je? Henri !...

HENRI.

Moi-même !...

STÉPHANE.

Ce cher ami !...

HENRI.

Et bien joyeux de te revoir. (*A Graziella.*) Que me disiez-vous donc, mademoiselle ?

GRAZIELLA.

Mais, monsieur, je disais. (*Bas.*) Oh ! je vous en prie, taisez-vous...

STÉPHANE.

Comment ! c'est toi, Graziella ?

GRAZIELLA.

Mon Dieu ! monsieur Stéphane !... j'étais là avec Rosetta, et j'avais cru...

STÉPHANE.

Oh ! qui est-ce qui aurait jamais reconnu la belle Procitane sous ce costume !... N'as-tu pas honte de défigurer ainsi ce que Dieu a fait si charmant. Eh bien !... tu pleures ?... Es-tu folle, Graziella ?

GRAZIELLA.

Non ! c'est ce matin que je l'étais, va, va !... je vois bien qu'il faut rester ce que je suis !... mais vous n'auriez pas dû me le reprocher !... Viens, Rosetta !

STÉPHANE.

Graziella !... je te jure...

GRAZIELLA.

Laissez-moi. (*Elle rentre dans sa chambre, Rosetta la suit avec ses habits.*)

SCENE XIII.

STÉPHANE, HENRI.

HENRI.

Ah ça ! me diras-tu ce que signifient tous ces enfantillages?

STÉPHANE.

De véritables enfantillages en effet !... Graziella n'est qu'une enfant.

HENRI.

Elle se nomme Graziella ?

STÉPHANE.

Oui.

HENRI.

Peste ! jolie fille !... Est-ce que ?...

STÉPHANE.

Quoi donc ?

HENRI.

Là, tu me comprends bien !... Il me semble que vous n'en êtes pas aux premières tendresses.

STÉPHANE.

Comment l'entends-tu ?

HENRI.

Parbleu !... j'entends que tu ne viendrais pas t enterrer dans ce nid de pêcheur si tu n'avais un caprice pour cette petite sauvage-là.

STÉPHANE.

Tu te trompes, Henri ; Graziella n'est pas ma maîtresse.

HENRI.

Allons donc ! tu me feras croire que tu t'es affublé de ces habits-là pour pêcher le thon et le harang.

STÉPHANE.

Et pourquoi pas? j'aime la mer et ses rudes travaux, j'ai embrassé la vie de pêcheur par goût, et je ne me suis jamais trouvé si heureux que sous cet habit qui te fait sourire.

HENRI.

A la bonne heure... Mais encore une fois cette jeune fille a de trop beaux yeux pour que je croie à une tendresse toute fraternelle.

STÉPHANE.

Tiens, Henri, plus un mot là-dessus, je t'en prie.

HENRI.

Comme tu voudras !

STÉPHANE.

Parlons de toi ! Sais-tu que je suis presque étonné de te voir en Italie ! Comment diable as-tu fait pour te décider à sortir de chez toi ?...

HENRI.

Je viens te chercher. (*Entendant du bruit à la porte à gauche, il se retourne.*) Hein ?...

STÉPHANE.

Moi !... qu'as-tu donc?

HENRI.

Rien... c'est le vent!... oui, mon ami, je te viens chercher... Écoute, Stéphane... j'ai vu ta mère : c'est elle qui m'envoie!...

STÉPHANE.

Pauvre mère!...

HENRI.

Te parlerai-je de la solitude et de l'ennui où ton départ l'a laissée, ennui profond qui finirait peut-être par altérer sa santé? Te parlerai-je de la carrière honorable qu'elle a rêvée pour toi? des promesses qui lui ont été faites, et pour tout dire enfin des projets d'alliance qui avaient été formés entre nos deux familles et dont tu sembles aujourd'hui ne plus te souvenir?

STÉPHANE.

Pardon, Henri! je m'en souviens! mais ces projets d'alliance sont devenus impossibles.

HENRI.

Impossibles? et pourquoi?... Ma cousine n'est-elle pas charmante?

STÉPHANE.

Charmante!... mais je ne puis l'épouser!

HENRI.

Du moins ai-je le droit de te demander une explication.

STÉPHANE.

Soit!... l'explication sera fort simple... j'en aime une autre.

HENRI.

Ah! bah!... Et peut-on savoir le nom?...

STÉPHANE.

Le nom?... Graziella.

HENRI.

Ah!... tu vois bien que je ne me trompais pas, mon cher... Eh bien! qu'importe?

STÉPHANE

Comment?

HENRI.

On te laissera le temps d'aimer et d'oublier Graziella, après quoi tu aimeras et tu épouseras ma cousine.

STÉPHANE.

Je te répète que c'est impossible!

HENRI.

Et pourquoi? tu ne peux pas épouser Graziella.

STÉPHANE.

Je l'épouse!...

HENRI.

Hein?...

STÉPHANE, *appuyant.*

Je l'épouse!...

HENRI, *riant.*

Sérieusement?

STÉPHANE.

Sérieusement!

HENRI.

Pardieu! je ne te savais pas encore aussi fou que cela... car enfin, de quel air crois-tu que ton monde à toi recevra ta Graziella?... La conduiras-tu dans une société qui la repoussera, où elle se sentira seule et étrangère, où peut-être à tout moment tu rougiras d'elle?...

STÉPHANE.

Ce monde dont tu parles ne connaîtra pas Graziella... j'irai plutôt au bout de la terre, pour vivre tranquille avec elle.

HENRI.

Allons donc, mon cher, tu tiens là le langage d'un écolier, et non pas d'un homme; fais tes adieux à ta belle, et partons.

STÉPHANE.

Pars, si tu veux... moi je reste.

HENRI.

Ah ça, mais cette Graziella pour te tenir si fortement au cœur, est donc, sous son apparence innocente et modeste, la pire coquette qui soit au monde.

STÉPHANE.

Oh! sur cela pas un mot!... Graziella m'aime.

HENRI.

Eh! morbleu! si elle t'aime, elle doit être la première à comprendre que son amour t'est funeste et à te rendre ta parole... Qu'elle soit ta maîtresse à la bonne heure!... mais ta femme, c'est absurde!...

STÉPHANE.

Henri!

ENSEMBLE.

AIR *de Couder.*

STÉPHANE.

Insulte vaine!
Tu perds ta peine,
Parle plus bas...
Ne me suis pas.

HENRI.

Quelle folie!
Ton cœur oublie
Ceux qui, là-bas,
T'ouvrent leur bras.

ENSEMBLE.

STÉPHANE.

Ton insistance
Est une offense,
Plus un seul mot sur ce sujet.

HENRI.

Tu perds la tête,
Je te répète
Que je m'oppose à ton projet.

STÉPHANE.

Henri!

HENRI.

Mais c'est de la folie!

STÉPHANE.

C'est tout ce que tu voudras.

HENRI.

Ta famille ne consentira jamais... (*Ils entrent dans la chambre de Stéphane. — Musique.*)

SCÈNE XIV.

GRAZIELLA, ROSETTA. (*Graziella sort de sa chambre très-pâle et chancelante; elle a repris son premier costume. Rosetta la suit. — Bruit de cloches.*)

GRAZIELLA.

Entends-tu ces cloches, Rosetta?

ROSETTA.

Oui, elles annoncent le mariage de cette jeune Française.

GRAZIELLA.

C'est bien... va chercher Cecco... hâte-toi!...

ROSETTA.

Mais, mon Dieu! que vas-tu lui dire?

GRAZIELLA.

Tu le sauras... toi, tu m'attendras à la chapelle avec ma grand'mère...

ROSETTA.

Je ne puis te quitter, tu te soutiens à peine!

GRAZIELLA.

Va, te dis-je; plus tard il serait trop tard.

ROSETTA.

Mais, Graziella... en vérité, tu me fais peur; puisque Stéphane t'aime!...

GRAZIELLA.

Stéphane ne peut plus être à moi!... va...

ROSETTA.

Pauvre Graziella!... (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

GRAZIELLA, *seule.*

Non! non! je ne veux pas que tu sois malheureux; je vais mettre entre nous une barrière infranchissable!.. Ah! le cœur me fait mal!... (*Elle s'appuie sur une chaise qui est près d'elle.*) Vous me l'aviez bien dit, sainte Vierge, que l'arrivée de cet étranger me serait fatale.

SCÈNE XVI.

GRAZIELLA, HENRI.

HENRI, *à la cantonade.*

Ah! ma foi, va-t'en à tous les diables! Tu es fou! fou à lier!...

GRAZIELLA, *se relevant.*

C'est lui!

HENRI.

Ah! ah! vous voilà, mademoiselle! Eh bien! je vous fais compliment. Mon ami veut vous épouser; soyez donc contente, une belle fortune, un beau nom... En voilà assez, je crois, pour satisfaire le cœur et la vanité d'une femme!... Il ne me reste plus qu'à prévenir sa famille du choix qu'il a fait, et je ne doute pas qu'on n'en reçoive joyeusement la nouvelle.

GRAZIELLA.

Vous partez, monsieur?...

HENRI.

Tout à l'heure !

GRAZIELLA.

Restez encore, tout n'est pas fini !...

HENRI.

Que voulez-vous dire ?

GRAZIELLA.

Je veux dire, monsieur, que je ne mérite pas vos outrages.

HENRI.

Mais, mademoiselle !...

GRAZIELLA.

Laissez-moi achever !... Non, aucun calcul d'intérêt ou de vanité n'est entré dans cet amour que vous me reprochez si cruellement; non, je ne suis pas la pire coquette qui soit au monde !

HENRI.

Quoi ! vous avez entendu?

GRAZIELLA.

Tout ! et je n'exposerai pas Stéphane à rougir de moi.

HENRI.

Mademoiselle !

GRAZIELLA.

Je comprends que mon amour lui soit funeste, et je lui rends sa parole !... Seulement, si je ne m'estime pas assez pour devenir sa femme, je m'estime trop pour devenir sa maîtresse... Entendez-vous ces pas? c'est mon cousin Cecco, un homme que je n'aime pas et que je vais épouser !... Et maintenant, monsieur, croyez-vous que j'aime véritablement Stéphane,

SCENE XVII.

LES MÊMES, CECCO.

CECCO.

Rosetta m'a dit que vous me demandiez, Graziella?

GRAZIELLA.

Plus bas, Cecco, plus bas !...

CECCO.

Pourquoi ?

GRAZIELLA.

Je ne veux pas qu'on vous entende...

CECCO.

Comme vous êtes pâle !...

GRAZIELLA.

Ce n'est rien ; un moment de malaise, dont l'orage est sans doute la cause... Vous allez me conduire à la chapelle du couvent, Cecco... L'aumônier est mon confesseur il ne refusera pas de nous marier...

CECCO.

Tout est prêt !

GRAZIELLA.

Tout est prêt, dites-vous ?

CECCO.

C'est votre mère qui a voulu que notre mariage pût se faire ce soir même... et qui a fait tout disposer pour la cérémonie...

GRAZIELLA.

C'est bien... donnez-moi la main... et tenez...

CECCO.

Mais, l'orage !... (*Prenant un manteau sur une chaise.*) Mettez du moins ce manteau sur vos épaules.

GRAZIELLA, *tourné du côté du la chambre de Stéphane.*

O Stéphane ! Stéphane !...

CECCO.

Des larmes !

GRAZIELLA.

Non.

HENRI, *à demi-voix.*

Ah ! mademoiselle !

GRAZIELLA.

Je ne vous en veux pas... mais de ce mariage... pas un mot à Stéphane.

HENRI.

Quoi... vous voulez...

GRAZIELLA.

Jurez-le-moi... pas un mot...

HENRI.

Je le jure !...

GRAZIELLA, *de même.*

Adieu. Je vous pardonne !...

CECCO.

Je vous attends, Graziella !

GRAZIELLA.

C'est bien, venez. (*Elle sort au bras de Cecco, les yeux tournés vers la chambre de Stéphane.*)

SCENE XVIII.

HENRI, *puis* STÉPHANE.

HENRI.

Pauvre enfant ! Ah ! ses larmes m'ont fait mal... après tout... ce Cecco est le mari qui lui convient. Elle se consolera. L'important était de sauver Stéphane, et je l'ai sauvé. Mais que lui dire ? j'ai presque peur de me trouver seul avec lui. Ne l'entends-je pas ? Oui...

STÉPHANE *en entrant, il tient une lettre à la main.*

Eh bien ! tu es plus calme... Voici la lettre à ma mère !... tu sais maintenant si ma résolution est inébranlable ! je ne suppose pas, au reste, que tu veuilles repartir par ce temps-là?

HENRI.

Non, j'attends.

STÉPHANE.

As-tu vu Graziella?

HENRI.

Moi? non.

STÉPHANE.

Pauvre Graziella ! elle m'a quitté toute fâchée. Aussi quel diable de costume avait-elle été prendre ? devant toi, surtout, enclin à tout railler. Je suis sûr qu'elle s'est enfermée dans sa chambre... la coquette ! elle doit bien m'entendre pourtant, et elle ne vient pas. Je n'ose pas frapper à sa porte.

HENRI, *à part.*

Il me met au supplice !.. et je vais... mais non !... j'ai juré de me taire.

STÉPHANE.

Henri !

HENRI.

Quoi?

STÉPHANE.

Tu me boudes.

HENRI.

Moi? non.

STÉPHANE.

Va, si tu connaissais Graziella...

HENRI.

Je la connais !

STÉPHANE.

Non... car tu l'aimerais.

HENRI.

Oh ! je comprends qu'on l'aime !

STÉPHANE.

Ah ! c'est donc moi qui t'ai persuadé, alors ?

HENRI.

Oui, toi.

STÉPHANE.

Ah ! merci... merci !... (*Il lui serre la main.*) Mais qu'as-tu donc?

HENRI.

Rien, le bruit des cloches m'attriste.

STÉPHANE.

C'est la coutume de ce pays-ci... Elles annoncent quelque mariage... Mais comprends-tu cette Graziella avec ses caprices d'enfant... (*Écoutant à la porte.*) Je parierais qu'elle pleure toute seule... Graziella... Graziella... Rien !... (*Musique.*) Qu'est-ce que cela veut dire?... (*Ouvrant la porte.*) Graziella... Graziella ! personne ! Elle ne peut cependant pas être sortie par cet affreux temps... et tu ne l'as pas vue ?

HENRI.

Non !...

STÉPHANE.

Ah ! je ne sais pourquoi cela m'inquiète !... Elle sera allée rejoindre sa mère ! N'importe, il faut absolument que je sache...

HENRI.

Où vas-tu ?

STÉPHANE.

La retrouver, parbleu !

SCENE XIX.

LES MÊMES, ROSETTA.

ROSETTA, *accourant.*

Monsieur Stéphane... monsieur Stéphane !

STÉPHANE.

Quoi ? que me voulez-vous?

ROSETTA, *tombant sur une chaise*

Ah ! mon Dieu ! si vous saviez ce qui vient d'arriver...

STÉPHANE.

Mais quoi donc ? parlez.

ROSETTA.

Graziella !

STÉPHANE.

Eh bien ! lui est-il arrivé malheur ?

ROSETTA.

A peine la cérémonie était-elle achevée...

STÉPHANE.

Quelle cérémonie ?

ROSETTA.

Quoi ! vous ne savez donc pas !

STÉPHANE.

Non, mais au nom du ciel, expliquez-vous.

ROSETTA.

Oh ! je n'ose plus maintenant.

STÉPHANE.

Tenez, Rosetta, vous me faites mourir...

ROSETTA.

Eh bien ! son mariage avec Cecco.

STÉPHANE.

Cecco !... son mariage !

ROSETTA.

Oui, Graziella est mariée !

STÉPHANE.

Mariée !

ROSETTA.

Et comme le prêtre achevait de les unir, elle a tout à coup chancelé, et elle est tombée à terre en prononçant votre nom.... J'ai cru qu'elle allait mourir, monsieur Stéphane, et je suis accourue...

STRPHANE, *à Henri.*

Est-ce encore à ton amitié que je dois cela ?

HENRI.

Graziella nous avait entendus...

STÉPHANE.

Tu le savais donc ?

HENRI.

Je le savais...

STÉPHANE.

Ah ! c'est toi qui la tues !

ROSETTA.

Tenez, tenez ! on l'apporte ici...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, GRAZIELLA, CECCO, JUANA, HABITANTS DE PROCIDA. (*Cecco tient Graziella dans ses bras.*)

STÉPHANE, *s'élançant vers elle.*

Graziella ! (*Musique. Cecco la pose sur une chaise et se précipite dans la chambre à gauche.*)

JUANA.

Graziella !

STÉPHANE, *la regardant.*

Pauvre Graziella !

GRAZIELLA.

Stéphane !

STÉPHANE.

Me voici ! que veux-tu ? (*Il s'agenouille devant elle.*)

GRAZIELLA.

Grand'mère, éloignez-vous un instant.... (*Musique jusqu'à la fin.*) Stéphane, je vais mourir !...

STÉPHANE.

Mourir !

GRAZIELLA.

Oui, l'effort était trop grand pour moi, il m'a tuée !

STÉPHANE.

Oh !

GRAZIELLA.

Ecoute... quand je serai morte, retourne en France auprès de ta mère... elle peut t'aimer, elle !... O mon Stéphane, sois heureux !... Tu trouveras d'autres femmes là-bas, une fiancée... Va, je ne la hais pas, épouse-la, aime-la... mais ne m'oublie tout à fait !...

STÉPHANE.

Jamais !

GRAZIELLA, *à Rosetta.*

Tiens... là... là... (*Elle fait un pas vers la Madone et s'arrête; Rosetta, qui a suivi son regard, prend une petite croix suspendue aux pieds de la Madone et la donne à Graziella ; celle-ci baise la croix et la donne à Stéphane.*) Tiens, voilà une petite croix bénite qui te garantiras de tout malheur... Regarde-moi encore, toujours... Oh ! je ne regrette pas de mourir... je meurs heureuse... Adieu, Stéphane !... adieu !.. J'ai froid !... Console mes parents... aime mon âme... elle sera avec toi toute ta vie... et là-haut... toujours !... ah !

STÉPHANE, *la soutenant.*

Graziella ! (*Tout le monde se rapproche et s'agenouille.*)

TOUS.

Dieu !

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Editeurs

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEXANDRE DUMAS, BALZAC, EUGÈNE SUE, SCRIBE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, JULES SANDEAU, BAYARD, LOCKROY, DUMANOIR, ANICET-BOURGEOIS, LÉON GOZLAN, MARC-FOURNIER, MÉLESVILLE, DUVERT et LAUZANNE, DENNERY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PYAT, BOUCHARDY, LABICHE et MARC-MICHEL, ROSIER, MICHEL MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES, JULES DE PRÉMARAY, HENRY MURGER, AUGUSTE MAQUET, ÉMILE SOUVESTRE, FERDINAND DUGUÉ, COGNIARD FRÈRES, AMÉDÉE ACHARD, LÉON GUILLARD, TH. BARRIÈRE, A. DECOURCELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARBIER, CHARLES DESNOYER, ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VAEZ, A. LEFRANC, DELACOUR, ETC., ETC.

20 centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par semaine.

CHAQUE PIÈCE 20 CENTIMES. — CHAQUE SÉRIE COMPOSÉE DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

1re Série. — Prix : 1 franc. c.

Le Chiffonnier de Paris, drame. . . 20
La Closerie des Genêts, drame . . } 40
Une Tempête dans un verre d'eau .
Le Morne au Diable, drame . . . . } 40
Pas de Fumée sans Feu, com.-vaud. .

2e Série. — Prix : 1 franc.

Trois Rois, trois Dames, com.-vaud. . 20
La Marâtre, drame . . . . . . } 40
La Ferme de Primerose, com.-vaud. .
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame. } 40
L'Habit vert, comédie . . . . . .

3e Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini, drame. . . . } 40
Frisette, comédie-vaudeville . . .
Clarisse Harlowe, drame. 20
La Reine Margot, drame . . . . } 40
Jean le Postillon, vaudeville. . .

4e Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité, dr. } 40
Le Bal du Prisonnier, com.-vaud. .
Hamlet, drame. . . . . } 40
Le Lait d'ânesse, comédie-vaudeville .
Hortense de Blengie, drame 20

5e Série. — Prix : 1 franc.

Le Fils du Diable, drame . . . . } 40
Une Dent sous Louis XV, vaudeville.
Le Livre noir, drame. . . . . . } 40
Midi à quatorze heures, comédie-vaud.
La Petite Fadette, drame. 20

6e Série. — Prix : 1 franc.

La Vie de Bohême, drame. . . . } 40
Graziella, drame. . . . .
La Chambre rouge, drame. . . . } 40
Un Jeune Homme pressé, vaudeville. .
Le Docteur noir, drame. 20

7e Série. — Prix : 1 franc.

Martin et Bamboche, drame. . . } 40
Les deux Sans-culottes, vaudeville.
Les Mystères du Carnaval, drame. } 40
Croque-Poule, comédie-vaudeville
Une Fièvre brûlante, com.-vaud.. . 20

8e Série. — Prix : 1 franc.

Bataille de Dames, comédie. . . . 20
Le Pardon de Bretagne, drame. . } 40
La Parjure de Jules Denis, comédie. .
Paris qui dort, comédie-vaudeville. } 40
Paris qui s'éveille, comédie-vaudev. .

9e Série. — Prix : 1 franc.

Intrigue et Amour, drame. . . . } 40
Le Marchand de Jouets d'enfant, c.-v.
Gentil Bernard, comédie-vaudeville. } 40
Jobin et Nanette, comédie-vaudeville
Le Collier de Perles, comédie. . . 20

10e Série. — Prix : 1 franc.

Le Bourgeois de Paris, com.-vaud. . 20
Les Contes de la Reine de Navarre. } 40
Qui se dispute s'adore, vaudeville .
Marie Simon, drame. . . . . . } 40
La Famille Poisson, comédie. . .

11e Série. — Prix : 1 franc.

Les Nuits de la Seine, mélodrame . } 40
Un Garçon de chez Véry, com.-vaud.
Un Chapeau de Paille d'Italie, c.-vaud. 20
L'Oncle Tom, drame. . . . . . } 40
Chasse au Lion, comédie . . . .

12e Série. — Prix : 1 franc.

Berthe la Flamande, drame. . . . } 40
Un Mari qui n'a rien à faire, c.-vaud.
Le Testament d'un Garçon, drame . . 20
La Chatte Blanche, féerie. . . . } 40
L'Amour pris aux cheveux, pochade.

13e Série. — Prix : 1 franc.

Le Courrier de Lyon, drame . . } 40
Par les Fenêtres, vaudeville . . .
Le Roi de Rome, drame. 20
Un Monsieur qui suit les Femmes, v.. } 40
La Terre promise, com.-vaudev. . .

14e Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Péchés capitaux, drame. . } 40
La Tête de Martin, vaudeville. . .
Le Sage et le Fou, comédie. . . . 20
Le Muet, drame. . . . . } 40
Un Merlan en bonne fortune, vaud.

15e Série. — Prix : 1 franc. c.

Les Quatre fils Aymon, drame . . } 40
Scapin, comédie-vaudeville . . . .
Un premier Coup de Canif, com.-vaud. 20
Roquelaure, drame . . . . } 40
Une Nuit Orageuse, com.-vaud. . .

16e Série. — Prix : 1 franc.

La Mendiante, drame . . . . . } 40
La Tonelli, opéra-comique . . . .
Les Avocats, comédie 20
Marianne, drame. . . . . . . } 40
Une Charge de cavalerie, com.-vaud.

17e Série. — Prix : 1 franc.

Les Coulisses de la Vie, com.-vaud. } 40
Un Ami acharné, com.-vaudeville.
La Bergère des Alpes, drame. . . } 40
Les Paniers de la Comtesse, com.-vaud.
Marie ou l'Inondation. 20

18e Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Merveilles du Monde. . . } 40
Un Coup de vent. . . . .
Notre-Dame de Paris. . . . . . } 40
Les Lundis de Madame. . . . .
Le Château des Sept Tours. . . . 20

UNE LIVRAISON *par semaine.*

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

UNE SÉRIE *tous les quinze jours.*

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Émile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Marc FOURNIER, SAINTINE, Michel MASSON, Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires. . . 1 vol. 1 50
Vingt ans après. . . . . . — 2 »
Le Vicomte de Bragelonne. . . — 4 50
Le Chevalier de Maison-Rouge. — 1 10
Le Comte de Monte-Cristo. . . — 3 60
La Reine Margot. . . . . — 1 50
Ascanio. . . . . — 1 30
La Dame de Monsoreau. . . — 2 20
Amaury. . . . . — » 90
Les Frères corses . . . . — » 50
Les Quarante-cinq. . . . — 2 20
Les deux Diane. . . . . — 2 »
Le Maître d'armes. . . . — » 90
Le Bâtard de Mauléon. . . — 1 80
La Guerre des Femmes. . . — 1 50
Mém. d'un Médecin. — Balsamo. — 3 60
Georges. . . . . — » 90
Une Fille du Régent. . . . — 1 10
Cécile . . . . — » 70
Impressions de Voyage (Suisse). — 2 »
— Midi de la France. — 1 10
— Une année à Florence. — » 90
— Le Corricolo. — 1 50
Sylvandire. . . . . . . — » 90
Fernande. . . . . . . — » 90
Le Chevalier d'Harmental. . . — 1 30
Isabel de Bavière. . . . . — 1 10

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux. . . — 6 »

Chaque ouvrage se vend séparément.

L'Orgueil . . . . — 1 50
L'Envie. . . . . — » 90
La Colère. . . . . . . — » 70
La Luxure. . . . . . . — » 70
La Paresse. . . . . . . — » 50
L'Avarice. . . . . . . — » 50
La Gourmandise. . . . . — » 50
Les Enfants de l'Amour . . . — » 90
La Bonne Aventure. . . . — 1 50
L'Institutrice. . . . . . — » 90

MARCO DE SAINT-HILAIRE

Une Veuve de la Grande Armée. — » 90

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls. . . . . — » 90

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Le Lion amoureux. . . . . — » 30

MÉRY

Héva . . . . — » 50
La Floride. . . . . . . — » 70
La Guerre du Nizam . . . . — 1 »

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise. . 1 vol. 1 10
Le Médecin du Pecq. . . . . — 1 30

X. B. SAINTINE

Une Maîtresse de Louis XIII. . — 1 10

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi. . . . . . . — » 50
La Maîtresse anonyme. . . . — » 30
Judith ou la loge d'opéra . . . — » 30
Proverbes. . . . . — » 70

PAUL FEVAL.

Les Mystères de Londres. . . — 3 »
Les Amours de Paris.. . . . . — 1 75

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome. . . . — 1 75

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans. . . . — » 30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion . . . . — » 60
L'Anneau d'argent . . . . — » 30

Paris. — Typographie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais



LA CHAMBRE ROUGE

DRAME EN CINQ ACTES, HUIT TABLEAUX ET UN PROLOGUE

PAR

M. THÉODORE ANNE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 7 AOUT 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE :

CHARLES-GUSTAVE, prince royal de Suède..	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE COMTE DE KOPPEN		JULIAN.
MICHEL, paysan		FRANCISQUE.
GREGOIRE, bas-officier, frère de Michel		CLÉMENT JUST.
MICHELINE, paysanne, mère de Grégoire et de Michel	Mme	DEVAUX.

SOLDATS SUÉDOIS.

La scène se passe en 1643, dans un village aux environs de Riga (Livonie).

PERSONNAGES DE LA PIÈCE :

CHARLES-GUSTAVE, roi de Suède	MM.	LACRESSONNIÈRE.
LE COMTE DE MULLERN, ministre de la police		SURVILLE.
LE COMTE DE NORBERG, général suédois..		EMMANUEL.
IVAN, officier		AUBRÉE.
LE BARON DE STERP, grand écuyer		RICHÉ.
MICHEL, frère de lait de Charles-Gustave		FRANCISQUE.
GREGOIRE, frère de Michel		CLÉMENT JUST.
L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE		SANDRE.
DURING, bijoutier de la cour		GALABERT.
UN OFFICIER DE SERVICE		AUBRI.
UN OFFICIER DU PALAIS		PÉPIN.
UN OFFICIER DE DRABANS		MARCHEVILLE.
PAULINE, fille naturelle de Charles-Gustave,	Mmes	LAURENTINE.
MICHELINE, sa gouvernante		DEVAUX.

COURTISANS, OFFICIERS, DAMES, PEUPLE.

La scène se passe en 1660, à Stockolm.

PROLOGUE.

LE PRINCE ROYAL.

Le théâtre représente une chaumière : portes latérales : porte et fenêtres au fond. — Four à gauche au fond avec les attributs nécessaires au four.

SCÈNE I.

MICHELINE, *puis* MICHEL.

MICHELINE, *entrant par la porte de gauche.*

Michel... Michel... voyez s'il me répondra... Mais où donc est-il?... Michel... Michel...

MICHEL, *entr'ouvrant la porte du fond et passant la tête.*

Me voilà... ma mère... je viens... ne vous impatientez pas...

MICHELINE.

Et que fais-tu... paresseux... fainéant...

MICHEL, *entrant avec une grande jatte de lait dans les mains. et un pain bis sous le bras.*

Fainéant... moi... j'étais en train de traire la vache, pour mon déjeuner... Hum... quel parfum!...

MICHELINE.

Quand il s'agit de manger...

MICHEL.

Dame! il me semble que c'est essentiel, quand on veut vivre... et je veux vivre pour vous, ma bonne mère... parce que si votre pauvre Michel ne mangeait pas, il dessécherait... S'il desséchait, il dépérirait... s'il dépérissait, il mourrait... et je ne veux pas mourir... ça vous ferait trop de peine... et à moi donc!

MICHELINE.

Et pourquoi déjeunes-tu si tard... tu as encore été courir... d'où viens-tu?

MICHEL.

Du village... vous ne savez pas, mère... il est arrivé des soldats...

MICHELINE, *avec inquiétude.*

Vraiment!...

MICHEL.

Avec un beau Monsieur tout doré... il a un soleil blanc sur la poitrine... un beau ruban bleu qui lui pend à l'entour du cou, comme ça... (*Il fait le geste.*) Et des bottes! quelles bottes! voilà des bottes! c'est bien autre chose que celles de nos pos-

tillons... c'est un homme superbe... il faut être juste... dame! ils disent que c'est un général...

MICHELINE.

Ah!... (*A part.*) Je tremble!

MICHEL.

Ils ajoutent que c'est un des... Bon! voilà que j'ai oublié le mot... ah! il me revient... un des favoris de notre bien-aimée souveraine, la reine Eléonore...

MICHELINE.

Un général... un grand du royaume... le comte de Gottorp, peut-être...

MICHEL.

Ce que c'est que d'avoir habité la cour... car vous l'avez habitée... vous avez été la nourrice du prince royal, héritier présomptif de la couronne de Suède... et moi, je suis son frère... de lait... Eh bien! je n'en suis pas plus fier... mais non, ça n'est pas ça... c'est un autre nom...

MICHELINE.

L'as-tu entendu nommer ce général...

MICHEL.

Je voudrais pourtant bien déjeuner... j'ai mon estomac qui sonne creux... ah! comme c'est creux...

MICHELINE.

Me répondras-tu? Ce grand seigneur... quel est-il?

MICHEL.

C'est un comte... un comte en *en*.

MICHELINE.

Rosen.

MICHEL.

Non.

MICHELINE.

Dierstein.

MICHEL.

Je voudrais pourtant bien déjeuner... pas davantage... c'est le comte... Alexis.

MICHELINE.

Koppen.

MICHEL.

Juste... ce que c'est que d'avoir été à la cour... on connaît tout le monde...

MICHELINE, *à part.*

Koppen, ici! Que vient-il faire?

MICHEL.

On dit qu'il est à la recherche d'une grande dame... d'une comtesse qui se cache dans ce village avec un petit enfant.

MICHELINE.

Ciel!...

MICHEL.

Qu'est-ce qu'il vous prend?

MICHELINE.

Moi... rien...

MICHEL.

Vous avez dit : ciel!...

MICHELINE.

Eh bien... après... la surprise... l'émotion... qu'est-ce que ça te fait...

MICHEL.

A moi... rien... les opinions sont libres... justement, j'ai fait comme vous... oui... dans le village, j'ai dit aussi... ciel... et je ne pensais à rien... il paraît qu'il a l'ordre de la reine, d'arrêter cette atroce grande dame, partout où il la trouvera...

MICHELINE.

Pourquoi dis-tu que cette dame est atroce!... Qu'en sais-tu?

MICHEL.

Dame! puisqu'elle se cache, c'est qu'elle est coupable... si elle est coupable, c'est qu'elle a commis un crime... et si elle a commis un crime... elle est atroce... voilà.

MICHELINE.

Imbécile!

MICHEL.

Si je ne vous conviens pas comme ça, il fallait me faire autrement... c'était votre affaire et pas la mienne... (*A part.*) Ce n'est pas mal ça, je suis assez content de cette réflexion-là.

MICHELINE.

Tu ne sais rien de plus... après?

MICHEL.

Oh! rien... Après, le général a dit qu'il allait fouiller toutes les maisons, avec tous ses soldats... là-dessus, j'ai remarqué un grand diable de chenapan... qui a l'air effronté... et qui a joliment les paroles de cet air-là... il prend le menton à toutes les jeunes filles... les jolies s'entend... pas les autres, et puis il les embrasse comme ça. (*Il imite le bruit des baisers.*) Oh!... scélérat... va!... je ne sais pas pourquoi... mais je trouve qu'il ressemble...

MICHELINE.

A qui?

MICHEL.

Je n'ose pas dire... j'ai peur de vous faire de la peine...

MICHELINE.

Mais à qui?

MICHEL.

A quelqu'un qui s'est joliment mal conduit dans les temps... à quelqu'un que l'on est sûr de vous faire toujours pleurer quand on vous en parle.

MICHELINE.

Ton frère?... Grégoire. Oh! depuis le temps qu'on n'a entendu parler de lui, c'est que Dieu l'a ôté de ce monde... et j'aime mieux avoir à pleurer de regret que d'avoir à pleurer de honte! Ce n'est pas Grégoire que tu as vu, sois tranquille! (*A part.*) Mon fils, au service d'un Koppen... oh! mon Dieu, faites-moi mourir avant de voir une pareille calamité... (*Haut.*) Mais ce soldat, cet homme qui ressemble...

MICHEL.

A Grégoire?

MICHELINE.

Oui, qu'a-t-il fait?

MICHEL.

Il a pris son grand sabre, et il s'est mis en quête comme un chien de chasse.

MICHELINE, *à part.*

S'il vient de ce côté, tout est perdu. (*Haut.*) Michel!

MICHEL.

Mère!

MICHELINE.

Cours au village, observe, interroge, suis s'il le faut ces soldats, et quand il en viendra un par ici, viens me prévenir.

MICHEL, *regardant son déjeuner.*

Ah! oui, mais!...

MICHELINE.

Va donc! et souviens-toi qu'il s'agit de me sauver plus que la vie.

MICHEL.

Ah!... je cours! (*Il sort par le fond; la porte reste ouverte.*)

MICHELINE, *seule.*

Et moi! comment sauver la comtesse... ce précieux dépôt que m'a confié le prince royal! Mon Dieu, inspirez-moi une prudence, un courage qui puissent lutter contre la haine et la jalousie de ses ennemis. Mon Dieu! donnez-moi la force de sauver la mère, de sauver le pauvre petit enfant que mon noble Charles m'a chargé de défendre, et si vous me voyez près de succomber, Dieu tout-puissant, envoyez-moi un aide, un appui, un défenseur! (*Charles arrive par le fond tout ému.*)

SCENE II.

MICHELINE, CHARLES-GUSTAVE.

CHARLES.

Me voici! bonne mère!

MICHELINE.

Charles-Gustave! le prince royal de Suède! mon fils!

CHARLES.

Ton fils... oui... la comtesse Eudoxie?

MICHELINE.

Cachée... bien cachée...

CHARLES.

Merci! tu sais qu'on la cherche... tu sais que la reine la fait poursuivre comme une criminelle!...

MICHELINE.

Je viens de l'apprendre... les soldats courent le village.

CHARLES.

Un avis mystérieux m'est arrivé dans mon palais. Je suis monté à cheval, et je suis venu ici comme la foudre... La sauver, Micheline... ou mourir avec elle!

MICHELINE.

Mourir! vous!... l'héritier du trône!...

CHARLES.

C'est vrai... qui donc oserait, quand je veux sauver Eudoxie, l'arracher de mes bras? Tu as raison! à ma vue le danger doit disparaître! de misérables soldats!

MICHELINE.

Commandés par Koppen!

CHARLES.

Eh bien? Koppen!

MICHELINE.

On dirait que vous ignorez le sens de ce nom sinistre.

CHARLES.

Koppen! le favori de la reine ma mère!

MICHELINE.

Mon fils! pensez à Gustave-Adolphe votre père infortuné!...

CHARLES.

Que veux-tu dire!... crains-tu que je ne meure comme lui dans un jour de victoire... d'une balle égarée? où donc est l'ennemi?

MICHELINE.

Il ne sait rien!...

CHARLES.

Que pourrais-je savoir!... parle!... mais parle donc!

SCÈNE III.

LES MÊMES, MICHEL.

MICHEL *arrive tout effaré et ferme la porte.*

Mère! ma mère! ah! le prince royal! Monseigneur!

CHARLES.

Frère, bonsoir!...

MICHELINE.

Eh bien! quoi?

MICHEL.

Les voilà! ils viennent! le chenapan les précède!

CHARLES.

Qui!

MICHELINE.

Les soldats de Koppen!

CHARLES.

Eh bien! nous les verrons!

MICHELINE.

S'ils vous voient, ils sauront que la comtesse est ici...

CHARLES.

Ils ne l'enlèveront pas malgré moi, je pense!

MICHELINE.

Je vous dis que ce sont les soldats de Koppen... Au nom du ciel, cachez-vous!

CHARLES.

Moi, l'héritier du trône! me cacher!

MICHELINE.

Mourons ensemble alors.

MICHEL.

Mourir!... ah! monseigneur! frère... cachons-nous!... (*Bruit au dehors.*)

MICHELINE.

Entendez-vous!... par pitié!

MICHEL.

Par grâce!

CHARLES.

Eh bien! soit pour vous!

MICHELINE, *montrant un cabinet.*

Ici!...

MICHEL.

Vite!...

CHARLES.

Quand donc ferai-je trembler ces misérables!... (*Il entre à droite sous la draperie.*)

MICHELINE.

Remettons-nous!

MICHEL.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines! (*Micheline ouvre la porte du four, et range le brasier comme pour enfourner le pain. On frappe, elle continue.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Oh! la maison! Eh! (*Il frappe et entre.*) On se tait? on se cache?

MICHELINE.

Pourquoi donc se cacherait-on? (*Elle se montre. Reconnaissant Grégoire.*) Ah!

GRÉGOIRE.

Ma mère!

MICHEL.

Mon frère! ce sacripant; c'était lui!

MICHELINE.

Grégoire!... vous ici... sous l'uniforme des soldats de Koppen... vous au service d'un Koppen... l'enfant de la nourrice du prince royal!

GRÉGOIRE.

Eh bien... ma mère... m'en voulez-vous de ma fortune...

MICHELINE.

Vous appelez une fortune l'honneur de servir un tel maître!

GRÉGOIRE.

Il me paye très-généreusement, ma mère!...

MICHELINE.

Pour que vous l'aidiez à commettre ses crimes, n'est-ce pas?

GRÉGOIRE.

Est-ce un crime d'exécuter les ordres de Sa Majesté la reine Éléonore? Une personne suspecte se cache en ce village; (*Micheline remonte vers la porte de gauche; Grégoire suit les mouvement de sa mère, et indique qu'il a compris où est la Comtesse.*) la reine et la princesse royale veulent que cette personne soit arrêtée; le comte de Koppen, général, obéit à Sa Majesté, et moi, soldat, j'obéis à mon général.

MICHEL.

Cette personne ne peut être ici puisque ma mère y est!

GRÉGOIRE.

Au contraire, jeune innocent, c'est parce que notre mère s'y trouve, que la comtesse doit s'y trouver aussi.

MICHELINE.

Vous ne me l'enlèveriez pas, je suppose?

GRÉGOIRE.

Ma mère... il s'agit de vingt mille risdales... et pour une pareille somme, j'enlèverais... je vous enlèverais, chère et honorée mère!

MICHELINE.

Malheureux!

MICHEL.

On verrait!

GRÉGOIRE.

Du calme... petit! la comtesse est ici, n'est-ce pas? (*Il prend sa mère et Michel par la main.*) Voyons... il y aura deux mille risdales pour vous!...

MICHEL.

Scélérat!

GRÉGOIRE, *tirant son épée.*

De grands mots! alors nous ne nous entendons plus... Place!...

MICHELINE, *barrant la porte.*

Passe donc sur mon corps!

GRÉGOIRE.

Bah! je passerai à côté!

MICHEL, *se mettant devant sa mère.*

Essaye! coquin!

GRÉGOIRE.

Oh! l'enfant!... que peux-tu faire?

MICHEL.

Je peux me faire tuer!

GRÉGOIRE.

Allons donc! (*Il le pousse si rudement que Michel tombe à terre.*)

MICHELINE, *le prenant au collet et le forçant de reculer.*

Oui, tu voudrais me tuer, mon fils, comme ton maître Koppen a tué le roi.

GRÉGOIRE, *effrayé.*

Plaît-il!

CHARLES, *caché.*

Tué le roi!

MICHELINE.

Voyons! brigand... voyons, meurtrier... voyons, serviteur de Koppen, tu as failli tué ton frère, pourquoi ne serais-tu point parricide!... Tu diras demain comme ton maître, que je suis morte de la main d'un étranger.

GRÉGOIRE.

Silence donc!

MICHELINE.

Est-ce parce qu'aujourd'hui tu sers le comte de Koppen, que tu viendras assassiner les serviteurs du prince royal!... Est-ce parce que aujourd'hui, 16 novembre 1643, c'est l'anniversaire du jour où ton maître, entourant Gustave-Adolphe sur le champ de bataille de Lutzen avec quelques obscurs complices, au moment où les armées suédoises triomphaient des impériaux, l'a étendu mort, pour servir une coupable ambition, et a mis ce crime sur le compte de la résistance de l'ennemi...

CHARLES, *paraissant à la portière de droite.*

Mon père! mon pauvre père!

GRÉGOIRE.

Le prince royal. (*Il s'éloigne au fond en dehors.*)

CHARLES.

Koppen!... a tué mon père!... tu mens, Micheline... ma mère n'aurait pas laissé ce crime impuni! tu mens!

MICHELINE.

Votre mère est assise sur le trône où la mort de Gustave-Adolphe devrait vous avoir fait monter, Monseigneur!... Quant au comte de Koppen... il est dans le village, demandez-lui si j'ai dit la vérité!...

CHARLES.

Et le misérable veut m'enlever Eudoxie! Ces mains fumantes encore du sang de mon père s'étendraient sur ceux que j'aime! Oh! non... si Koppen est l'assassin de Gustave-Adolphe, Koppen n'est pas dans ce village... il ne peut paraître devant moi le 16 novembre, anniversaire de son crime!... Si cela était, je dirais que Dieu me l'envoie pour que son châtiment épouvante le monde!

SCENE V.

LES MÊMES, KOPPEN.

KOPPEN, *en dehors.*

Eh bien!... Grégoire, as-tu trouvé?

CHARLES.

Le comte de Koppen... c'est lui! (*Il s'assied à la table de droite et écrit sur ses tablettes.*)

GRÉGOIRE.

Oh!... (*Il s'enfuit.*)

KOPPEN, *entrant sans voir Charles.*

Qu'est-ce à dire?... Bonne femme, vous vous nommez Micheline?

MICHELINE.

Oui, Monseigneur.

KOPPEN.

Vous avez une étrangère dans cette cabane?

MICHELINE.

Monseigneur...

KOPPEN.

Vous me trompez!...

MICHELINE.

Monseigneur, je vous jure...

KOPPEN.

Cette femme... il me la faut... c'est l'ordre de la reine... et je l'aurai.

CHARLES, *qui a écrit tranquillement, s'avançant.*

Vous ne l'aurez pas, comte de Koppen.

KOPPEN, *stupéfait.*

Le prince royal! (*Il se découvre.*)

CHARLES, *à Micheline.*

Merci de ton dévouement, ma bonne Micheline; mais je ne veux pas t'abandonner à la vengeance d'un Koppen... Toi, Michel, pars et remets ce billet au commandant des drabans que le comte a amenés avec lui... Va, Michel... au revoir.

MICHEL.

Quel œil!... j'aime autant m'en aller. (*Il sort par le fond.*)

KOPPEN, *à part.*

Que veut-il dire?

CHARLES.

Comte, il y a ici une jeune fille, la comtesse Eudoxie, que j'aime, et qui s'est fiée à mon honneur. Elle cherchait un refuge contre la colère implacable de la reine, ma mère... et, si vous aviez fait un peu plus de diligence, vous eussiez trouvé une pauvre malade, hors d'état d'être transportée... mais cette femme est sous ma sauve-garde..., C'est vous dire, comte, que votre mission est terminée.

KOPPEN.

Monseigneur!...

CHARLES, *à Micheline.*

Toi, rentre, ma bonne nourrice, et dispose tout pour le départ d'Eudoxie... Tu la suivras... dis-lui que je vais bientôt la rejoindre.

KOPPEN, *à part.*

La rejoindre!

MICHELINE.

Mais, monseigneur!...

CHARLES, *à Micheline.*

Ne crains rien pour moi... va, te dis-je!...

MICHELINE.

Que va-t-il se passer, mon Dieu!... J'ai peur. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

CHARLES, KOPPEN.

CHARLES.

A nous deux, comte... Vous dites donc que vous avez un ordre de la reine?

KOPPEN.

Oui, Monseigneur!... mais croyez bien...

CHARLES.

Je ne vous crois pas, comte de Koppen.

KOPPEN, *mettant la main sur sa poitrine.*

L'ordre est là, Monseigneur.

CHARLES.

Voyons...

KOPPEN.

Monseigneur, un ordre de Sa Majesté ne peut se confier qu'à...

CHARLES.

Qu'à un bourreau, n'est-ce pas?

KOPPEN.

Monseigneur!

CHARLES.

Voilà pourquoi l'on vous a choisi.

KOPPEN.

Votre altesse royale m'insulte!

CHARLES.

Je vous insulte! pourquoi?... Ah! parce que je vous ai appelé bourreau... Pardon, c'est assassin que je voulais dire.

KOPPEN.

Prince!

CHARLES.

Comte de Koppen! avec laquelle de ces deux mains avez-vous assassiné mon père?...

KOPPEN.

Oh!...

CHARLES.

Est-ce avec la main qui tient l'épée!...

KOPPEN.

Monseigneur, prenez garde!...

CHARLES.

Tu menaces, je crois... Mon père était trop brave pour que tu osasses l'attaquer en face... tu l'as frappé en traître, en lâche, et c'est ainsi que tu as éteint la vie chez le héros de l'Allemagne... Mais regarde-moi, Koppen, la reine t'a commandé ce matin de me tuer... crois-tu que tu viendras à bout de moi, comme tu as fait de mon père, qui te croyait loyal et fidèle...

KOPPEN.

Monseigneur! que prétendez-vous donc? (*La nuit commence à venir.*)

CHARLES.

Ne m'as-tu pas dit que tu avais un ordre de la reine pour m'enlever Eudoxie et ma fille?

KOPPEN.

Un ordre qui s'exécutera, je vous le jure, car à présent, je le vois, je me trouve placé entre un ennemi mortel et le danger de désobéir à ma souveraine. Oui, cet ordre s'exécutera, même quand il m'enjoindrait d'user de violence envers vous!

CHARLES.

Tu te crois encore au 16 novembre 1632, Koppen, sur le champ de bataille de Lutzen et derrière Gustave-Adolphe?

KOPPEN.

Monseigneur! je vais appeler.

CHARLES.

Misérable! tu sais bien que j'ai envoyé Michel à tes soldats...

KOPPEN.

Mes soldats savent que j'ai un ordre de la reine... ils vont accourir pour exécuter cet ordre.

CHARLES.

Oui, mais comme je vais te tuer, comme je vais prendre cet ordre sur ton cadavre, tes soldats auront beau venir, c'est moi qui commanderai, c'est à mon ordre qu'on obéira!

KOPPEN.

Au secours!... à l'aide!...

CHARLES.

Si tu cries, si tu marches, tu es mort!

KOPPEN.

Eh bien! puisque vous m'y forcez, je vais envoyer le fils rejoindre le père! (*Il met l'épée à la main.*)

CHARLES.

C'est ce que nous verrons, car j'ai Dieu pour moi... Allons! (*Ils croisent l'épée. Duel à mort.*)

KOPPEN.

Je t'ai blessé, Monseigneur!... (*Il le blesse.*)

CHARLES.

Et moi je te tue, Koppen! (*Il le tue.*)

KOPPEN.

Oh!... (*Il tombe.*)

CHARLES.

Mort... il est mort... Mon père, je t'ai vengé! (*Nuit complète à la rampe pour l'incendie.*)

SCENE VII.

CHARLES, MICHEL.

MICHEL, *aux officiers en dehors.*

Par ici, mes officiers. (*Entrant.*) Le prince royal est chez nous. (*Apercevant le cadavre.*) Oh! en voilà de l'ouvrage!

CHARLES.

Messieurs, vous me connaissez, je pense? (*Tous s'inclinent.*) Vous allez escorter avec moi jusqu'au port de Riga, où elle s'embarque pour la France, la comtesse Eudoxie, et ma nourrice Micheline qui l'accompagne.

TOUS.

Oui, Monseigneur!

MICHEL, *montrant le cadavre.*

Mais... ceci!

CHARLES.

Cet homme était un grand seigneur, un favori de la reine... Messieurs, il vient de mourir subitement... et par fatalité, comme le roi mon père... Faites-lui des funérailles dignes de son rang... un bûcher comme aux anciens rois... Le feu à cette maison, messieurs... le feu... (*Les soldats, avec des tisons qu'ils prennent au foyer du four, incendient la maison. Charles se tient sur le seuil avec Michel épouvanté.*)

CHARLES.

Oh! mes ennemis... à votre tour de trembler! un jour je serai roi!!! (*La toile tombe à la lueur de l'incendie.*)

ACTE I.

Premier Tableau.

LA MORT DE LA REINE.

Un salon du Palais-Royal de Stockolm.— Au fond, fenêtre ouvrant sur la cour. — Portes latérales.

SCENE I.

LE COMTE DE NORBERG, LE BARON DE STERP, COURTISANS *au fond à droite.*

NORBERG, *entrant.*

Eh bien! baron de Sterp, où en sommes-nous?

STERP.

Cela va mal... très-mal, comte de Norberg!

NORBERG.

La reine!

STERP.

Elle se meurt... quelques instants la séparent à peine du moment fatal!...

NORBERG.

Quoi! l'habileté des médecins...

STERP.

Si grande qu'elle soit, elle ne va pas jusqu'à guérir les princes de la maison de Suède, quand la maladie les prend dans la chambre rouge, ou quand ils ont l'imprudence de s'y faire transporter!...

NORBERG.

Ah! oui... la chambre rouge, cette chambre dont on ne parle ici... qu'avec terreur... où l'on n'entre, dit-on, qu'en frissonnant... chambre mystérieuse qui a vu mourir trois rois... presque subitement... en deux heur s de temps... juste ce qu'il faut pour recommander son âme à Dieu!... Et la reine y est... cela prouve que c'est une femme de cœur!...

STERP.

Pour moi, j'ai toujours pensé que si je voulais être fantôme, et que s'il me restait quelque compte à régler avec les augustes habitants de cette chambre, je trouverais aisément quelque panneau, quelques sculptures!... quelque feuille de parquet... quelque porte cachée... pour entrer dans la chambre rouge... et faire mourir... de peur ceux auxquels j'aurais gardé rancune.

NORBERG.

Je commence à vous deviner... vous craignez plus les vivants que les morts.

STERP.

Qu'arriverait-il! si trois ou quatre hommes, bien décidés comme vous et moi... en voulaient à un de nos... gracieux souverains... et connaissaient la manière de pénétrer secrètement dans la chambre rouge!...

NORBERG.

Le fait est que les médecins n'y pourraient rien... mais ce n'est pas ici le cas... personne n'en veut à la reine Éléonore... pourquoi s'est-elle fait transporter dans cette chambre sinistre et malsaine?... c'est donc une expiation...

STERP.

Je ne sais... elle l'a voulu!...

NORBERG.

Bah!... rien n'est encore désespéré!... et l'art des médecins!...

STERP.

Que peut-il contre une nature épuisée?...

NORBERG.

Éléonore n'a que soixante-sept ans!...

STERP.

Et comptez-vous pour rien les excès d'une vie agitée.... Tout cela finit par se payer!...

NORBERG.

Bah!... je ne me refuse rien, moi, et je ne m'en porte pas plus mal!...

STERP.

C'est que vous avez un coffre de fer!...

NORBERG, *frappant sur son ventre.*

Oui, le coffre est assez bon... et puis je me dis: la vie est courte... profitons du plaisir qui se présente à nous... bonne table... bon vin... jolies femmes, je suffis à tout!...

STERP.

Oui, mais votre fortune y suffit-elle?...

NORBERG.

Voilà où le bât me blesse!... tout à l'heure encore le sort m'a été contraire. Je viens du jeu... ce maudit banquier m'a pris mes derniers dix mille risdales! et si demain je n'en ai pas vingt mile perdus sur parole, je suis un homme déshonoré.

STERP.

Pour si peu. (*A part.*) Allons donc!

NORBERG.

C'est une dette de jeu, et les dettes de jeu sont sacrées.

STERP.

Eh bien, je sais quelqu'un qui peut vous tirer d'embarras.

NORBERG.

Vrai!... où est-il cet être généreux... phénoménal?...

STERP.

C'est le comte de Mullern.

NORBERG, *avec dédain.*

Le ministre de la police... merci!...

STERP, *l'arrêtant.*

Que vous êtes enfant... qui vous dit que vous auriez à le rembourser en services qu'il vous répugnerait de rendre... qui vous dit qu'on ne vous a pas gardé ici, tout exprès, pour utiliser votre énergie à un jour donné?

NORBERG.

Oh! oh! vous avez l'air d'en savoir plus que vous ne voulez en dire.

STERP.

Peut-être!

NORBERG.

On a besoin de moi?

STERP.

Qui sait?...

NORBERG.

Et j'aurai mes vingt mille risdales?...

STERP.

Fi donc!... ce n'est pas assez... cinquante mille!

NORBERG.

Cinquante mille risdales...

STERP.

Et un commandement élevé et très-bien rétribué.

NORBERG.

Ah çà, je ne sais plus si je dors ou si je veille... mais que faut-il faire pour gagner tout cela?...

STERP.

Voici Mullern... Demandez-lui vos vingt mille risdales.

NORBERG, *incertain.*

Ma foi! non.

STERP.

Alors, je les lui demanderai pour vous!

NORBERG.

Mais... si la reine...

STERP.

Éléonore se prépare à rendre ses comptes à Dieu... et la terre est peu de chose pour elle...

NORBERG.

Alors...

STERP.

Le comte a des blancs-seings...

NORBERG.

Ah!

SCENE II.

LES MÊMES, LE COMTE DE MULLERN, UN HUISSIER.

MULLERN, *à l'huissier.*

Avertissez l'archevêque d'Upsal qui est dans la chapelle du palais... qu'il vienne avec son clergé, et qu'il se hâte... le cortege passera par le grand escalier du Nord... allez! (*L'huissier sort.*)

STERP.

La crise est donc bien proche...

MULLERN.

Comme vous dites, cher baron... c'est le commencement de la fin... (*Bas.*) Eh bien!

STERP, *de même.*

Il lui faut vingt mille risdales.

MULLERN, *de même.*

Vous les lui avez promis!

STERP, *de même.*

Je lui en ai promis cinquante mille... et un commandement...

MULLERN, *de même.*

Il suffit... Et que sait-il?

STERP, *de même.*

Rien.

MULLERN, *haut.*

Oui, messieurs... la reine se meurt... dans quelques instants, elle sera morte... et l'on criera...

NORBERG.

Vive le roi Charles-Gustave!

MULLERN.

Ah!... c'est votre avis... comte!

NORBERG.

A qui donc reviendra la couronne, si ce n'est à lui... Ce n'est pas que je lui porte un grand attachement... Il ne m'a jamais aimé... mais c'est son droit... le fils doit succéder à sa mère...

MULLERN.

Ou le petit-fils!

NORBERG.

Oui... quand le fils est mort.

MULLERN.

Ou quand il peut mettre en péril la sûreté de l'État.

NORBERG.

Que voulez-vous dire?

MULLEN.

Je dis que la reine Éléonore voulant que la gloire de son règne lui survive, et ne trouvant pas le prince royal capable de la continuer, a, par un rescrit secret, confié à notre fidélité et adressé au sénat, nommé roi son petit-fils.

NORBERG.

Le fils du prince royal... mais il n'a que dix-neuf ans!

MULLEN.

Qu'importe! plus un prince est jeune, plus il a soif de renommée!

NORBERG.

A ce compte-là, il vaut encore mieux le prendre au berceau... mais ceci ressemble terriblement à une conspiration...

MULLEN.

Et c'en serait une, en effet, si nous n'étions couverts par la volonté de la reine. Je demande donc au comte de Norberg si dans le cas où la reine l'aurait nommé commandant en chef de la garde, il accepterait ces fonctions?

NORBERG.

Comment! si j'accepterais... mais c'est un traitement de trente mille risdales.

MULLEN.

Je lui demande encore s'il exécuterait tous les ordres qui lui seraient donnés?

NORBERG.

Tous... plutôt deux fois qu'une!

MULLEN.

Eh bien! voici le rescrit qui vous nomme, et voici un bon de cinquante mille risdales sur le trésor!

NORBERG, *prenant les papiers.*

Signé Éléonore... C'est un rêve!...

MULLEN.

Allez donc à l'instant faire prendre les armes à la garde, et rassemblez-la autour de ce palais. . Entourez-vous des officiers dont vous êtes sûr, mais sans leur rien dire... et quand je paraitrai à cette fenêtre... (*montrant la fenêtre du fond*) quand je proclamerai le nouveau souverain... qu'un cri unanime me réponde!

NORBERG.

Je vous le promets..

MULLEN.

Ainsi vous êtes content?

NORBERG.

Dites ravi... enchanté... cinquante mille risdales de gratification... trente mille de traitement... (*Tirant sa montre.*) Le trésor est encore ouvert!... Allons! Merci, messieurs, adieu! adieu! (*Il sort à droite : Sterp le reconduit.*)

SCENE III.

MULLEN, STERP.

MULLERN, *à part.*

Charles-Gustave ne doit pas régner... il faut à tout prix continuer la politique de la reine Éléonore... et me nommât-il son ministre, je serai toujours son ennemi... (*Haut à Sterp.*) Eh bien!

STERP.

Eh bien! nous jouons gros jeu.

MULLERN.

Qu'avons-nous à craindre?

STERP.

Mais qu'on ne découvre que le rescrit qui change la succession est faux...

MULLER.

Une fois la reine morte, qui pourrait nous accuser?

STERP.

Vous êtes sûr de la garde?

MULLERN.

C'est pour cela que j'ai choisi Norberg... Il est populaire dans l'armée... et si nous réussissons, une fois maîtres de Stockholm, des forts et du nouveau roi, nous marchons sur la résidence du prince royal, et nous le forçons à abdiquer!

STERP.

Et s'il s'y refuse!

MULLERN.

Alors... comme alors... l'histoire est là pour nous instruire...

STERP.

Et si nous échouons, c'est la mort... ou la condamnation au travail dans les mines... ce qui revient au même.

MULLERN.

Pauvre esprit... comme s'il n'y avait pas là... à deux pas... dans le port... un vaisseau qui nous attend.

STERP.

Suédois?

MULLERN.

Non... anglais!

STERP.

Et qui nous transportera?

MULLERN.

A Londres... où l'on peut toujours se réfugier... et où l'on est sûr d'être bien reçu... quand on a de l'argent.

STERP.

Allons... je commence à croire au succès...

MULLERN.

Ma foi... à moins que le diable ne se mette contre nous... (*On entend des cris confus et les tambours qui rappellent.*)

MULLERN, *remontant la scène.*

Qu'est-ce que cela?

L'HUISSIER, *entrant par la porte de droite.*

Le prince royal.

MULLERN, *redescendant.*

Lui... malédiction... nous sommes trahis... mais, par qui?

SCENE IV.

LES MÊMES, CHARLES, *avec sa suite.*

CHARLES.

Que se passe-t-il donc, messieurs?... Est-il vrai que ma mère soit dangereusement malade... Comment n'ai-je pas été averti... c'est de la cruauté... Il règne ici je ne sais quelle teinte lugubre... on dirait que c'est le pressentiment d'un grand malheur!

MULLERN.

Il est vrai, Monseigneur, que la reine, dont la santé ne présentait aucune altération, a été saisie tout à coup d'une indisposition sérieuse... grave... dangereuse même.

CHARLES.

Votre devoir alors était de me prévenir...

MULLERN.

La reine nous l'avait défendu.

CHARLES.

Il fallait passer outre.

MULLERN.

Votre altesse royale oublie le serment que nous avions prêté comme ministres!

CHARLES.

Ne deviez-vous pas avoir pitié de mes craintes, de ma douleur!

MULLERN.

Qui vous dit, Monseigneur, que cette pensée ne m'est pas venue? Par qui votre altesse royale a-t-elle été informée?

CHARLES.

Par le capitaine Steinbock.

MULLERN.

Qui se trouvait hier de service au palais...

CHARLES.

Oui.

MULLERN.

Et qui n'a pu quitter le palais et son service qu'en vertu d'une permission... Qui l'a signée?

CHARLES.

Vous.

MULLER.

Et vous n'en concluez rien, Monseigneur.

CHARLES.

Steinbock a prétexté qu'il était appelé par sa mère mourante.

MULLERN.

Et si j'avais vu, moi, la nécessité d'avertir un autre fils du danger réel de sa mère... Votre altesse royale permettra bien au ministre de la police de tout savoir... c'est son métier... Pouvais-je douter que dans un pareil moment un officier, dont on connaît le dévouement à votre altesse royale, se rendrait autre part qu'auprès d'elle...

STERP, *à part.*

Le traître!... Il jouait un double jeu!

CHARLES.

Vous auriez fait cela?

MULLERN.

Pourquoi pas, Monseigneur... vous n'étiez pas prévenu par moi, et j'obéissais aux ordres de ma souveraine... mais vous étiez averti par Steinbock et je remplissais mon devoir envers votre altesse royale.

CHARLES.

Ah! puisqu'il en est ainsi, comte de Mullern, vous verrez que vous n'avez pas affaire à un ingrat... Mais ma mère...

MULLERN.

Je n'ose conseiller à votre altesse royale d'entrer chez sa majesté!...

CHARLES.

Pourquoi?

MULLERN.

Un pareil spectacle!...

CHARLES.

Et qui donc sera près d'elle en ce moment suprême... si ce n'est son fils... Elle a souvent été cruelle pour moi... je lui ai dû bien des jours de douleur et de tortures... mais c'est ma mère... Mon Dieu! faites que je ne sois pas arrivé trop tard. (*Il entre chez la Reine.*)

SCENE V.

STERP, MULLERN. (*Ils restent un instant sans parler, et se regardent. La suite du prince reste au fond.*)

STERP.

Ainsi, vous nous trahissiez!

MULLERN, *haussant les épaules.*

Moi!

STERP.

Ne venez-vous pas de vous accuser vous-même! cette permission donnée à un affidé du prince!

MULLERN.

Voulez-vous connaître la vérité, mais la vérité vraie... Eh bien! je ne n'en savais pas plus que vous.

STERP.

Mais vous avez dit au prince royal...

MULLERN.

Parbleu! ne fallait-il pas me justifier... Il est permis à un homme d'Etat d'être un imbécile, ou un niais... mais il ne doit pas le laisser voir!... et, d'ailleurs, qui a prononcé le premier nom de cet émissaire maudit... est-ce moi?

STERP.

Non, c'est Charles-Gustave.

MULLERN.

Vous voyez bien qu'il m'a fourni mon thème... je n'ai fait que le développer.

STERP.

Ainsi, notre complot tient toujours?

MULLERN.

Oui et non.

STERP.

Vous hésitez?

MULLERN.

Je n'hésite pas.

STERP.

Vous changez?

MULLERN.

Ce sont les circonstances qui changent... il faut bien les suivre... que puis-je contre les événements!

STERP.

En brusquant tout.

MULLERN.

C'est facile à dire.

STERP.

Que faut-il faire?

MULLERN.

Attendre... voir venir... et jouer serré...

SCENE VI.

LES MÊMES, NORBERG.

NORBERG, *entrant de droite.*

Tout est prêt.

MULLERN, *à part.*

A l'autre à présent.

NORBERG, *à part.*

J'ai touché mon argent... (*haut*) les troupes sont en marche... et dans cinq minutes, elles entoureront le palais.

STERP.

Nouveau contre-temps !

MULLERN.

Pourquoi?

NORBERG.

Que se passe-t-il donc ?

STERP.

Le prince royal est arrivé.

NORBERG.

Eh bien ! raison de plus pour précipiter l'affaire. Où est-il ?

MULLERN.

Chez sa mère.

NORBERG.

Voulez-vous que je l'arrête?

MULLERN.

Y pensez-vous... l'héritier d'une couronne a toujours des amis dévoués... quand le souverain, auquel il doit succéder, est à l'agonie... Hier, entre Charles-Gustave et Eléonore, il y avait l'épaisseur d'un royaume... et nous étions forts... Aujourd'hui il n'y a qu'un souffle, et ce souffle va disparaître.

NORBERG.

Mais si l'on nous dénonce?

MULLERN.

Le complot n'est qu'entre nous trois, et nous sommes solidaires... si la reine recouvre quelques forces, le prince s'éloignera... alors nous prendrons mieux nos mesures.

NORBERG.

J'aimerais autant en finir tout de suite.

MULLERN.

Cher comte, vous parlez en vérité comme un jeune soldat qui ne connaît pas le danger !

NORBERG.

Et vous ?

MULLERN.

Comme un vieux militaire qui a été au feu, et qui ne précipite rien !

NORBERG.

Vous espérez donc encore ?

MULLERN.

J'espère toujours.

L'HUISSIER, *entrant et annonçant.*

Le roi !

MULLERN.

Ah ! je n'espère plus !

SCENE VII.

LES MÊMES, CHARLES, OFFICIERS *et* DAMES DU PALAIS.

CHARLES.

Plus de mère !... au moins j'ai reçu sa bénédiction et son dernier soupir !... Mais l'aspect de cette chambre où se sont accomplis tant de drames mystérieux m'a saisi malgré moi. Il m'a semblé qu'une voix surhumaine murmurait dans l'espace : Prends garde ! prends garde à cette chambre... elle pourrait être fatale pour toi...

MULLERN, *s'avançant.*

Sire...

CHARLES.

Ah ! c'est vous... comte... quel est le commandant de la garde?...

NORBERG.

Moi, sire !...

CHARLES.

Vous, comte de Norberg... vous êtes un bon soldat, j'en conviens... mais trop pillard... de plus, vous êtes joueur... débauché...

NORBERG.

Sire !

CHARLES.

Perdu de dettes... c'est d'un mauvais exemple... Je veux à la tête de mes troupes, et surtout du premier corps d'élite, des chefs qui inspirent le respect... vous remettrez votre commandement au général Renschild.

NORBERG.

Mais... Sire...

CHARLES.

Vous résistez, je crois !

NORBERG.

Non, Sire... (*A part.*) Ah ! que j'avais raison de vouloir en finir tout de suite... à peine nommé... cassé !

CHARLES.

Vous vous rendrez immédiatement à Stralsund.

NORBERG.

Un exil... Sire...

CHARLES.

Aimez-vous mieux aller aux mines?... non, n'est-il pas vrai?

NORBERG, *à part.*

Parbleu... je crois bien.

CHARLES, *se levant.*

Comte de Mullern, vous veillerez à l'exécution de cet ordre.

MULLERN.

Moi, Sire !...

CHARLES.

N'êtes-vous pas ministre de la police?

MULLERN.

Je l'étais, il n'y a qu'un instant par la volonté de la reine Eléonore.

CHARLES.

Et vous l'êtes encore par la mienne.

MULLERN.

Ah ! Sire !

CHARLES.

Je vous nomme aussi gouverneur de Stockolm.

NORBERG, *à part.*

Voilà un gouvernement bien placé.

CHARLES, *à Mullern.*

Il y a des troupes sur la place ?

MULLERN.

Oui, Sire... la garde vient d'arriver.

CHARLES.

Eh bien ! monsieur le gouverneur, faites votre charge.

Il s'asseoit. Mullern fait signe à l'huissier qui le précède vers la fenêtre : sur un signe de l'huissier, qui s'efface ensuite, on entend un roulement de tambours : Mullern se place à la fenêtre.

MULLERN, *d'une voix grave.*

La reine Éléonore est morte !

Charles-Gustave, debout, se découvre : tous les seigneurs plient le genou : roulement de tambours voilés, moment de silence.— D'une voix éclatante.

Vive le roi Charles-Gustave, notre très-honoré seigneur et bon maître... que Dieu lui donne une longue vie!... Vive le roi !

Au cri de vive Charles-Gustave, les seigneurs se relèvent et font face au Roi qui se couvre : au cri de vive le roi ! poussé par Mullern, ils s'inclinent devant le nouveau souverain : personne ne répond au dehors.

STERP, *écoutant, à Norberg.*

Ils hésitent à crier !

NORBERG.

Parbleu ! j'ai là des officiers qui ne doivent répondre qu'à mon cri... je leur manque. (*Mullern revient d'un air consterné, et indique par un geste qu'il ne comprend rien à ce silence.*)

CHARLES.

Attendez, je vais les décider moi ! (*Allant au balcon, et parlant au dehors.*) Vive le roi Charles-Gustave ! Vive le roi. (*Cris au dehors vive le roi ! fanfares, les tambours battent aux champs, ces cris sont répétés par les courtisans, excepté Sterp et Norberg.*)

NORBERG.

Quelles girouettes... C'est fini !

CHARLES, *montrant la chambre de la Reine.*

Ici... le deuil et la mort !... (*Indiquant la place.*) Là, l'ivresse et la joie... on crie... Vive Charles... on ne pense plus déjà à Éléonore... Pauvre humanité... et que les dieux de la terre sont peu de chose... (*Les courtisans l'entourent ; on entend toujours au dehors le bruit de la foule.*)

NORBERG, *à Mullern.*

Eh bien ?

MULLERN.

Eh bien ?

NORBERG.

Il faut que j'aille à Straslund, traître...

MULLERN.

Eh! sans doute... (*A part.*) Imbécile. (*A Norberg.*) Mais on vous fera revenir. Vous êtes un homme trop précieux, pour qu'on ne tienne pas à vous avoir sous la main.

CHARLES, *redescendant, à Mullern.*

Approchez, comte... Ministre de la police, vous savez tout ce qui se passe en Suede.

MULLERN.

J'y fais mes efforts, Sire.

CHARLES.

Eh bien, monsieur, dites-moi ce qu'est devenue une chaise de poste qui vient lentement du midi, et qui renferme deux dames, l'une âgée, l'autre jeune, accompagnées d'un garçon qu'on appelle Michel, suivies peut-être, mais à distance, d'un jeune officier des gardes.

MULLERN.

Je dirai ce soir à Votre Majesté le nom de ces dames et celui de l'officier.

CHARLES.

Au contraire, monsieur, je vous défends à vous-même de le savoir. Que ces quatre personnes ne soient pas inquiétées; qu'elles soient amenees sur le soir au pavillon oriental du parc. Qu'elles ignorent absolument où on les conduira, et si elles questionnent, qu'on leur réponde que le colonel Gustavson en a ordonné ainsi.

MULLERN.

Ces ordres seront exactement suivis... Sire. (*A part.*) Qu'est-ce que cela signifie ?

CHARLES.

Le colonel Gustavson, au pavillon oriental du parc, vous comprenez !

MULLERN.

Ce soir !

CHARLES, *à part.*

Oh ! Pauline, ma fille chérie, à mon tour d'être aimé, d'aimer sans crainte, et de faire des heureux autour de moi ! (*Haut.*) Au revoir, messieurs, à bientôt!... (*Le Roi sort au fond à gauche par le balcon avec sa suite. Mullern, Norberg et Sterp sortent à droite. On entend au dehors des cris de Vive le roi: le canon de la citadelle, et les cloches de la ville, célèbrent l'avènement du nouveau souverain. — Changement à vue.*)

Deuxième Tableau.

LE COLONEL GUSTAVSON.

Pavillon oriental du petit parc. — Quatre domestiques apportent deux chaises au milieu, une autre à droite, une à gauche et un petit gueridon; ils sortent par la droite.

SCÈNE I.

UN OFFICIER, PAULINE, MICHELINE, MICHEL.

L'OFFICIER.

Par ici, mesdames, s'il vous plaît!

PAULINE.

Où sommes-nous ici, monsieur ?

L'OFFICIER.

Chez vous, madame. (*Il salue et sort.*)

PAULINE.

Chez nous!

MICHEL.

Chez nous! eh bien! c'est un peu beau chez nous!

PAULINE.

Comprenez-vous, ma mère? vous devez comprendre, vous, qui nous avez fait partir si précipitamment que nous n'avons pas eu le temps de prévenir monsieur Ivan... notre ami... Il nous défendrait, lui, qui est si brave ! Ah ! j'ai peur.

MICHELINE.

De quoi?

MICHEL.

Comment! de quoi! de tout, parbleu! Dieu! que c'est bête d'être si bien meublé!

L'OFFICIER, *rentrant avec une lettre.*

Pour madame la comtesse Micheline.

MICHELINE.

Plaît-il?

MICHEL.

Comtesse?

L'OFFICIER.

Monsieur le colonel Gustavson rendra visite à ces dames à huit heures précises.

MICHEL.

Ça approche.

PAULINE.

Le colonel Gustavson.

MICHELINE.

C'est étrange.

MICHEL.

Et pour moi, il n'y a pas de lettre? Michel...

L'OFFICIER.

J'ai l'ordre de conduire monsieur le comte à son logement, au bout du jardin.

MICHEL, *regardant autour de lui.*

Quel comte?

L'OFFICIER.

Monsieur le comte de Saint-Michel, Votre Seigneurie.

MICHEL.

Moi, comte! moi de Saint-Michel! Nous sommes perdus!

MICHELINE, *qui a lu sa lettre.*

Va, mon fils! va et tais-toi!

L'OFFICIER.

De ce côté, monsieur le comte.

MICHEL.

Hélas! Dieu! c'est le commencement de nos malheurs! (*Il veut faire passer l'officier avant lui; celui-ci s'efface. Enfin Michel sort le premier.*)

SCENE II.

PAULINE, MICHELINE.

PAULINE.

Que dit cette lettre, chère mère?

MICHELINE.

Ne m'appelez plus votre mère, Pauline...

PAULINE.

Toi! qui m'as élevée! toi qui, après la mort de ma véritable mère, quand j'étais orpheline, abandonnée, m'as consacré tes soins, ta vie; que je ne sois pas ta fille, Micheline! oh! ta fille toujours! toujours!

MICHELINE.

Lisez!

PAULINE, *lisant.*

« Bonne Micheline, les jours d'épreuve sont passés. Je vais » vous redemander ma bien-aimée fille Pauline dont trop long- » temps j'ai dû me séparer. Le colonel Gustavson viendra vous » voir aujourd'hui même, et vous expliquera à toutes deux mes » intentions. Recevez-le comme un ami. Le colonel instruira » Pauline de ce qu'elle doit apprendre. » — Qui donc écrit ainsi?

MICHELINE.

Votre père, sans doute.

PAULINE

Mon père... qui m'abandonnait!

MICHELINE.

Longtemps votre père a dû renoncer à vous. Vous avez manqué bien des fois de le perdre. Pourquoi vous eussé-je dit que vous n'étiez pas orpheline? Ma mission n'était-elle pas de vous épargner tous les chagrins qu'il a soufferts?

PAULINE.

Enfin, je le verrai. (*Huit heures sonnent.*)

SCENE III.

LES MÊMES, CHARLES, *entrant par la droite. Il a ôté l'ordre des Séraphins qu'il portait au tableau précédent.*

MICHELINE, *à part.*

C'est lui!

CHARLES.

(*Bas à Micheline.*) Silence! (*Haut.*) Mesdames, la visite du colonel Gustavson vous a été annoncée.

MICHELINE.

Oui, Monseigneur.

CHARLES.

Dites monsieur. On ne donne pas ici du monseigneur aux simples colonels... La voici! Qu'elle est belle!... Comme elle ressemble...

PAULINE.

A qui trouvez-vous que je ressemble, monsieur?

CHARLES.

A votre mère, mademoiselle.

PAULINE.

Vous avez connu ma mère, monsieur le colonel?

CHARLES.

Oui... Est-ce que vous vous la rappelez un peu?

PAULINE.

Oh! monsieur! il y a douze ans qu'elle n'est plus... et j'en ai dix-sept à peine... et quand Dieu nous a montré un ange beau, tendre, parfait comme l'était ma mère... ne l'eût-on vu qu'une fois... ne l'eût-on vu qu'avec les yeux du corps, à l'âge où l'âme n'est pas encore éveillée... ne l'eût-on aperçu qu'en songe... on n'oublie jamais qu'on a vu cet ange, monsieur, on n'oublie jamais une telle mère...

CHARLES.

C'est vrai.

MICHELINE.

Et combien de fois, monsieur le colonel, dans cette retraite où nous vivions toutes trois, la comtesse, sa mère, l'a prise sur ses genoux et lui a dit, en regardant vers le Nord, une prière que Pauline assurément pourrait vous répéter.

CHARLES.

Une prière...

PAULINE.

Écoutez: « Mon Dieu, voici une enfant à qui le chagrin va » bientôt enlever sa mère... Faites, mon Dieu, qu'après moi, » ma fille retrouve chez son père autant d'amour que j'en avais » pour lui, et plus de bonheur que je n'en ai eu sur la terre. » Cette prière était touchante, n'est-ce pas, monsieur le colonel? Je vois qu'elle vous a ému.

CHARLES.

Oui, mademoiselle... oui, ma chère enfant... permettez-moi de vous nommer ainsi...

PAULINE.

C'est mon père qui vous envoie, monsieur; pourquoi ne vient-il pas lui-même? Pourquoi m'abandonne-t-il? Dites-lui, monsieur, la prière que m'apprenait ma mère... Ce dernier vœu d'une mourante le ramènera peut-être auprès de sa fille orpheline...

CHARLES.

Écoutez-moi... ne l'accusez pas... Il n'a jamais été libre. (*Ils s'asseyent au milieu.*)

PAULINE.

On l'empêchait de rejoindre ma mère?

CHARLES.

Oui, mon enfant.

PAULINE.

Et il n'a pas tout bravé par amour pour celle qui l'aimait tant!

CHARLES.

Il est des choses qu'on ne brave pas.

PAULINE.

Ah!

MICHELINE, *bas à Charles.*

Entendez-vous, Monseigneur, le sang des rois qui se révolte!

CHARLES.

Chère enfant! votre père avait à redouter la haine de sa mère qui poursuivait la vôtre; haine puissante! qui eût brisé tout obstacle. Résister, c'était vous exposer toutes deux à la mort. Pendant cinq ans, votre père a disputé aux assassins la vie de votre mère bien-aimée, et depuis dix-sept ans, il essaye de leur disputer la vôtre.

PAULINE.

Grands dieux! j'ai des ennemis, moi!

CHARLES.

Vous, non pas; mais votre père en a.

PAULINE.

Il n'en triomphera donc jamais... Il me condamnera donc toujours au supplice de ne pas le voir!

CHARLES.

Votre père est d'un rang élevé. On l'a forcé de se marier; il est uni à une femme pleine de vertus, sans doute; mais jalouse à tel point, que si elle vous connaissait, elle prendrait comme un héritage cette haine acharnée dont votre aïeule vous a poursuivie si longtemps.

PAULINE, *se levant.*

Je comprends. Monsieur, dites à mon père que je me cacherai pour l'aimer, mais qu'il se montre à moi pour que je l'aime. Oh! je n'ai pas d'ambition... je veux vivre et mourir dans l'obscurité, mais qu'au moins ce pauvre père, si malheureux de tous côtés, apprenne qu'il a une fille, la plus tendre et la plus dévouée. Tous les maux qu'il souffre là-bas, monsieur, priez-le de venir les oublier ici. Joins tes prières aux miennes, Micheline. Qu'on me fasse la grâce de me laisser embrasser mon père une fois, une seule fois, et, à défaut de sa présence, j'aurai du moins son image gravée à jamais dans mon cœur.

CHARLES.

Mademoiselle, si j'étais assez sûr de vous pour qu'un secret fût bien gardé, si je savais qu'avant de le révéler ce secret terrible...

PAULINE.

Ah! monsieur, par la mémoire de ma mère... je vous le jure, plutôt que de trahir le nom de mon père... je mourrais!

MICHELINE.

Vous pouvez parler, Monseigneur... elle est comme vous loyale et forte.

PAULINE.

Eh bien, Monseigneur... car, en vérité, tout en vous m'attire et m'effraye, monsieur, monseigneur... comment faut-il dire?... Comment faut-il vous appeler?

CHARLES.

Appelle-moi ton père!

PAULINE.

Lui!

MICHELINE.

Oui, Pauline.

PAULINE, *tombant à ses genoux.*

Oh! Dieu soit béni!... mon père!...

CHARLES.

Silence!... un baiser, ma fille... bien bas, bien bas...

MICHELINE.

Enfin! je puis rendre mes comptes à Dieu... j'ai remis Pauline, ce dépôt sacré, entre les mains de Monseigneur.

PAULINE.

Que je suis donc contente! (*A Micheline.*) Et que notre cher Ivan va être heureux!

CHARLES, *à part.*

Ah! nous y voici! (*Haut.*) Ivan! Qu'est-ce que c'est que Ivan.

PAULINE, *se levant.*

Monseigneur...

CHARLES, *se levant.*

Mon père!...

PAULINE.

Voilà pourquoi j'hésite: au colonel Gustavson, j'eusse parlé sans hésiter, mais à mon père...

MICHELINE.

Il est bon, ne craignez rien.

PAULINE.

Eh bien, mon père, le capitaine Ivan est un jeune officier que nous avons connu en France, qui nous a suivies à Cronstadt, et qui depuis un an...

CHARLES.

Depuis un an?...

PAULINE.

Est notre ami, à Micheline et à moi...

CHARLES.

Je connais cet Ivan... un vieux capitaine, de mon âge...

PAULINE.

Ah! bien, oui, il a vingt-cinq ans.

CHARLES.

Comme tu m'as dit qu'il était l'ami de Micheline.

PAULINE.

Et de moi... j'ai dit...

CHARLES.

Un peu plus de toi que de Micheline, alors.

PAULINE.

Je ne sais pas. Vous ne le connaissez point?

CHARLES.

Le capitaine Ivan, non. Je connais un major Ivan. Un jeune

homme, comme tu dis, vingt-quatre à vingt-cinq ans, mince...

PAULINE.

Oui.

CHARLES.

Brun...

PAULINE.

Oui.

CHARLES.

Une charmante figure, petite moustache.

PAULINE.

Oui, oui.

CHARLES.

Au premier régiment de la garde, excellent sujet.

PAULINE.

C'est bien cela ; mais il est capitaine et non pas major.

CHARLES.

Tu te trompes.

PAULINE.

Demandez à Micheline. Quand nous l'avons quitté si précipitamment avant hier, sans même le prévenir, pauvre garçon ! Helas ! comme il doit m'accuser ! comme il doit souffrir !

CHARLES.

Eh bien !

PAULINE.

Eh bien ! il n'était que capitaine, n'est-ce pas, Micheline?

CHARLES, *allant à la table.*

Tout ce que je sais, c'est que j'ai là une commission de major que le roi m'a chargé de lui remettre. (*Il lui tend un brevet.*)

MICHELINE, *étonnée.*

Le roi?

PAULINE, *lisant.*

Oui ! oui !

MICHELINE.

Et la reine Éléonore?

PAUL.

Elle a rendu son âme à Dieu, le prince royal est monté sur le trône.

MICHELINE, *tombant à genoux et bas à Charles.*

Oh ! votre majesté !

CHARLES.

Silence !

PAULINE.

Eh bien ! que fait donc Micheline?

CHARLES.

Elle remercie Dieu du bonheur qui t'arrive.

PAULINE, *à Micheline.*

Charles-Gustave... roi !... Ce bon prince dont tu me parles si souvent, celui que tu as nourri, et qui t'appelle sa mère !... Oh ! tu le prieras bien pour qu'il défende mon père !

CHARLES.

Chère enfant ! (*Bruit dans la coulisse.*

PAULINE.

Vous partez?

CHARLES.

J'entends du bruit. Je me retire.

IVAN, *en dehors.*

Par ici... c'est bien.

PAULINE.

Mon Dieu, mais cette voix, je la connais, c'est la voix d'Ivan.

CHARLES.

Tu crois?

PAULINE.

Oh ! si je crois!... oui, oui, c'est lui ! Il nous a suivies ! Oh ! j'y comptais bien !

CHARLES

Raison de plus pour que je te laisse...

PAULINE.

Mais puisque le roi vous a chargé de lui remettre ce brevet...

CHARLES.

Fais cette commission pour moi, je te prie... M. Ivan trouvera meilleure encore la grâce du roi s'il la reçoit de tes mains. Adieu.

PAULINE.

Au revoir, mon bon père.

IVAN, *au dehors.*

Je vous dis que je m'appelle Ivan... capitaine au premier régiment de la garde.

CHARLES.

Capitaine, il y tient ! A bientôt ! (*Il fait un signe à Micheline tandis que Pauline court à la porte de gauche, et il disparaît par la droite avec Micheline laissant un de ses gants sur la table.*)

SCENE IV.

IVAN, PAULINE.

PAULINE.

Ivan !

IVAN.

C'est elle ! c'est elle ! enfin ! pourquoi êtes vous ici, pourquoi m'avez-vous quitté là bas, qu'êtes-vous venu faire à Stockolm, dans ce palais?

PAULINE.

Dans ce palais?

IVAN.

Vous ignorez où vous êtes.

PAULINE.

On m'a conduite ici... sans rien me dire.

IVAN.

Ah ! et Micheline?

PAULINE.

Elle est avec moi. (*Cherchant.*) Où donc?...

IVAN.

Eh bien?

PAULINE, *à part.*

Elle sera partie avec mon père. (*Haut.*) Elle est... chez elle probablement.

IVAN.

Comment se fait-il que vous soyez au palais du roi ?

PAULINE.

Mais cela n'est pas étonnant. Le roi était hier le prince Charles-Gustave, et Charles-Gustave a eu Micheline pour nourrice.

IVAN.

Pressentant la fin de sa mère, le roi aurait appelé ici Micheline... tout s'explique.

PAULINE.

Sans doute.

IVAN.

Mais comme vous êtes joyeuse! comme vos yeux brillent !

PAULINE.

La joie de vous voir...

IVAN.

J'aimerais mieux y trouver la trace du chagrin que mon absence vous a fait.

PAULINE.

Tout cela est effacé.

IVAN.

Dans un palais, on oublie vite, n'est-ce pas? au milieu de tant de grandeurs qu'est-ce qu'un pauvre capitaine?

PAULINE.

Ah ! dame oui, capitaine, c'est bien peu de chose.

IVAN.

Pauline !...

PAULINE

Le fait est que je vous aimerais mieux major.

IVAN.

Peut-on railler si cruellement ?

PAULINE.

Je ne raille pas, il faut absolument que je vous fasse major. Ma foi, oui. Tenez, je vous fais major dans la garde. Prenez ceci. (*Elle lui tend le brevet.*)

IVAN.

Par pitié, cessez ce badinage ; vous me déchirez le cœur.

PAULINE.

Prenez donc !... Eh bien ? (*Elle va se placer au milieu de la scène, sur un fauteuil, et s'amuse de la surprise d'Ivan.*)

IVAN, *qui a déroulé le brevet lentement.*

Un brevet de major dans mon régiment... à moi.

PAULINE.

Qu'en dites-vous?

IVAN.

Où est donc Micheline, que je la remercie... elle seule peut avoir obtenu cette faveur du roi, car, moi, je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu. (*Il trouve le gant que Charles a oublié.*)

PAULINE.

Vous cherchez Micheline sur cette table?

IVAN.

Non... mais ce gant d'homme... Il y avait un homme ici?

PAULINE, *embarrassée.*

Peut-être.

IVAN.

Qui donc?

PAULINE.

Ah! voilà...

IVAN.

Vous refusez de me le dire.

PAULINE.

Mais...

IVAN.

Savez-vous que cela est étrange! vous avez des secrets pour moi, votre fiancé. Vous ne m'aimez donc pas? vous me trompez donc?

PAULINE.

Moi!

IVAN.

Parlez alors.

PAULINE.

Je n'ai rien à dire.

IVAN.

Alors adieu! (*Au moment où il va pour sortir, la porte secrète s'ouvre. — Charles paraît avec Micheline.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MICHELINE, CHARLES; *puis* MICHEL.

MICHELINE.

Vous voyez, sire, qu'elle est fidèle et brave.

CHARLES.

C'est vrai!

IVAN.

Vous ne me retenez pas?

PAULINE.

A quoi bon! un ingrat!

IVAN.

Oh! vous ne me reverrez de ma vie!

CHARLES.

Pauvres enfants! (*Au moment où Ivan s'enfuit il heurte Michel qui arrivait en courant.*)

MICHEL, *épouvanté.*

Ah! encore un fantôme!

IVAN.

Tiens! Michel!

MICHEL.

Monsieur Ivan... et Pauline... dites donc, allons-nous-en, il y a un mort dans cette maison. J'ai entendu chanter les prêtres dans une chapelle; je n'aime pas les morts, c'est triste. (*Il se retourne et voit Charles.*) Ah! mon Dieu! que j'ai peur... (*Reconnaissant Charles.*) Oh!...

PAULINE.

Lui, revenu!

IVAN.

Ah! cet homme!

MICHELINE *et* CHARLES, *à Michel.*

Chut!

MICHEL.

Eh! c'est monseigneur, mon frère de lait.

IVAN.

Quel monseigneur?

MICHEL.

Le prince royal! parbleu. Bonjour, frère.

PAULINE.

Le roi!

IVAN.

Le roi!

PAULINE *s'évanouit et tombe dans les bras de Micheline.*

Le roi! c'est le roi! (*Mouvement de Charles : Micheline lui fait signe que ce n'est rien.*)

CHARLES.

Qu'avez-vous à reprocher à cette jeune fille, monsieur?

IVAN.

Rien, rien, Sire!

CHARLES, *lui montrant le brevet qu'il a laissé sur la table.*

Major Ivan... il me semble que vous faites bien peu de cas de ma signature.

IVAN, *prenant le brevet.*

Moi, Sire! Oh! que ne puis-je donner toute ma vie à Votre Majesté!

CHARLES.

Gardez-la pour cette jeune fille dont je vous confie l'avenir. Dans huit jours elle sera votre femme.

IVAN.

Ah! sire!

CHARLES.

Vous acceptez?

IVAN.

A deux genoux.

PAULINE, *s'appuyant sur l'épaule de Charles.*

Sire! (*Bas.*) Mon père!

MICHEL.

Frère du roi! je comprends pourquoi l'on m'a nommé comte... ce n'est pas encore assez!

CHARLES.

Roi ce matin... père ce soir... voilà une grande journée. (*Tableau.*)

ACTE II.

LA SALLE DU TRONE.

Salle du trône.— Porte au fond, laissant voir une antichambre qui donne sur des jardins. — Portes latérales à gauche. — Une table et trois siéges à droite, deuxième plan. — Le trône avec estrade. Au bas du trône, premier plan, un pliant.

SCENE I.

MULLERN, STERP, NORBERG. (*Mullern, Sterp, entrent de gauche, Norberg les suit.*)

MULLERN.

Et vous dites, baron, que la reine commence à s'inquiéter de ces mystères du pavillon du parc.

STERP.

Sa Majesté m'a chargé de vous demander des renseignements sur ces deux femmes.

MULLERN.

Rien de plus simple... l'une est Micheline, nourrice du roi; l'autre...

NORBERG.

L'autre est sa maîtresse, pardieu!... la reine le sait bien!

MULLERN.

Si la reine le sait, pourquoi me le demande-t-elle?

STERP.

N'est-ce pas votre avis... une jeune fille, belle, venue de France, et que l'on cache avec tant de soin!

MULLERN, *montrant un papier.*

Voici un rapport de mon directeur de police qui me parle de cette maîtresse non mystérieuse; mais on oublie ce jeune homme, ce major tout neuf, qui va tous les jours au pavillon, et que le roi y tolère.

NORBERG.

On ne l'oublie pas... ce jeune homme épousera la jeune fille quand le roi n'en voudra plus.

MULLERN.

Vous croyez? on le disait homme d'honneur!

NORBERG.

Allons donc... est-ce qu'il y a de ces gens-là! D'ailleurs, comte, vous qui savez tout, vous n'avez pas besoin de nos conjectures. Charles Gustave est un Sardanapale... Eh bien! tant mieux, et il m'appelle débauché... Voilà qui est curieux...

MULLERN.

C'est comme cela que vous le récompensez de vous avoir rappelé de l'exil!

NORBERG.

Pardieu! est-ce à lui que je le dois... ou à vous?

MULLERN.

Il est vrai que sans moi vous auriez quitté Stralsund, mais pour aller faire un sejour indéterminé dans les mines.

NORBERG.

Quelque chose comme cinq ou six cents pieds sous terre... au nord de la Suède... qui est déjà bien assez au nord de l'Europe. Je le sais bien et ne l'oublierai pas! Si la reine est trop jalouse, et qu'elle se venge du roi, à la manière orientale, ce n'est pas moi qui m'y opposerai.

MULLERN.

Allons, allons, volcan que vous êtes!... la reine est donc bien furieuse!

NORBERG.

Outrée! d'ailleurs, nous sommes là pour entretenir sa colère!

MULLERN.

A quoi cette colère aboutira-t-elle?... tout le monde est content... excepté vous, Norberg... Je gage que vous n'avez pas d'argent!

NORBERG.

Conçoit-on cela... hier en deux coups, perdre vingt mille risdales!... et je serais content!... avec cela que la garde est contente de voir des blancs-becs devenir major dans ses rangs en une nuit!

STERP.

Toute la cour s'indigne aussi des déportements du roi! Afficher une maîtresse... oh!...

MULLERN.

Oh! ce n'est ni la cour ni la garde que je crains!... je crains l'Angleterre... l'ambassadeur est furieux de cette partialité que le roi témoigne en faveur de la France.

NORBERG.

Tenez, comte... tout va mal, et il faut que cela finisse. Pas d'argent nulle part... et une brouille avec l'Angleterre, c'est trop fort.

STERP.

Et des immoralités privées!...

MULLERN.

Allons, allons, messieurs, à vous entendre on croirait que vous conspirez... Du calme donc! silence! (*On entend battre aux champs.*) Voici le roi!

SCENE II.

LES MÊMES, CHARLES, OFFICIERS, COURTISANS, *Drabans de droite et de gauche.*

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le roi?

CHARLES.

Non, messieurs, non, je ne suis pas content... la revue a été mauvaise... le 1er régiment de la garde a mal défilé... sauf un bataillon, cependant, celui du major Ivan.

NORBERG, *à part.*

Ah!

CHARLES.

La discipline se relâche... les officiers sont trop mous... c'est la faute des colonels... j'y remédierai.

NORBERG, *à part.*

Il les destituera... c'est une débâcle!

CHARLES.

Quelle différence avec ces six mille Français que les discordes religieuses ont fait passer à mon service... Ils étaient là aussi... donnant l'exemple, montrant quel est le fruit d'une solide et sérieuse instruction... Quelle précision dans les manœuvres... quelle régularité, quelle perfection dans l'alignement!... Il y a dans les mouvements de ces hommes je ne sais quelle coquetterie, quelle élégance... Ah! la France... elle ne peut pas déchoir... elle est toujours la reine des nations.

NORBERG, *allant au Roi.*

Sire, nous autres Suédois, nous avons aussi notre orgueil! Ne nous appelle-t-on pas les Français du nord?

CHARLES.

Comte de Norberg, je ne croyais pas vous avoir adressé la parole!

NORBERG.

Pardon, sire... Mais quand il s'agit de l'honneur de la Suède...

CHARLES.

L'honneur de la Suède... c'est mon honneur, à moi! j'en suis le gardien et la personnification! Ne me faites pas souvenir, comte, que je vous ai peut-être pardonné trop tôt... et si vous avez des réflexions à faire, je puis vous envoyer si loin...

NORBERG, *après s'être incliné, à part.*

C'est-à-dire si bas... Allons bon, voilà que j'ai réveillé le tigre.

MULLERN, *à part.*

Cela va bien.

NORBERG, *à part.*

Ah! tyran! et pas un risdale... quelle chance! nous verrons! (*L'huissier du palais entre; Mullern va vers lui et lui parle bas.*)

MULLERN.

Sire, l'ambassadeur d'Angleterre!

CHARLES.

Ah! que veut-il? C'est mal choisir son temps... je ne suis pas bien disposé. Enfin, qu'il vienne. (*Les officiers s'apprêtent à sortir.*) Restez, messieurs... pas de secrets... politique ouverte!

SCENE III.

CHARLES, MULLERN, L'AMBASSADEUR, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *annonçant.*

L'ambassadeur d'Angleterre! (*Il entre suivi d'un secrétaire.*)

CHARLES, *assis sur le trône.*

Eh bien, milord! qu'y a-t-il? que veut mon frère Charles, votre souverain?

L'AMBASSADEUR.

Sire...

CHARLES.

Parlez haut, milord; ces messieurs sauraient dans une heure ce que vous m'allez dire... parlez.

L'AMBASSADEUR.

Sire, mon gouvernement est inquiet.

CHARLES.

Et de quoi?

L'AMBASSADEUR.

Des rapports qui s'établissent depuis quelque temps entre la France et la Suède.

MULLERN, *à part, assis sur le pliant au bas du trône.*

Nous y voilà.

CHARLES.

Qu'est-ce que cela fait à l'Angleterre? ne puis-je vivre en paix avec elle et la France?

L'AMBASSADEUR.

Sire, nous n'aimons pas les alliés douteux... Qu'est-ce que cette arrivée de six mille Français que votre majesté a admis dans son armée?

CHARLES.

L'Angleterre est donc jalouse comme une jolie femme! (*Sur un signe de Mullern les courtisans rient du bon mot du Roi.*)

L'AMBASSADEUR, *après avoir regardé les courtisans d'un air hautain.*

Oui, Sire!

CHARLES.

Vilain défaut. (*Nouvelle approbation.*)

L'AMBASSADEUR.

L'Angleterre ne cache pas sa politique, qui est d'isoler partout la France, de lui créer des ennemis pour l'abattre!

CHARLES.

Voilà longtemps que avez cette politique-là, et vous n'en êtes pas plus avancés... la France a la vie dure!

L'AMBASSADEUR.

Nous l'avons battue à Crécy, à Poitiers, à Azincourt.

CHARLES.

C'est vrai, c'étaient de tristes temps... vous avez envahi la France... vous avez été maîtres de son territoire... vous avez même fait couronner roi de France, un roi d'Angleterre, Henri VI... Une femme inspirée a suffi pour détruire votre ouvrage... les Français ont reconquis leurs provinces et vous ont chassé honteusement... Ils sont plus que quittes envers vous.

NORBERG, *à part.*

Ce n'est pas de l'enthousiasme qu'il a pour les Français, c'est de la rage!

L'AMBASSADEUR.

Que votre majesté veuille bien se rendre compte de la situation! Nous achetons les produits de vos mines; les seuls débouchés de votre commerce sont chez nous! votre noblesse serait bientôt ruinée si l'Angleterre retirait les subsides qu'elle lui donne.

NORBERG, *à part.*

Hélas! à qui le dit-il!

CHARLES.

C'est-à-dire que la Suède ne peut pas vivre sans l'Angleterre!

L'AMBASSADEUR.

Sire!

CHARLES.

Allons, milord, laissez-moi prendre mes amis où il me plaît... Quant à mes ennemis, qu'ils se montrent! Vous avez des guinées! j'ai des hommes... Nous verrons, et Dieu jugera!

L'AMBASSADEUR, *prenant une dépêche cachetée des mains de son secrétaire.*

Je vois qu'il ne me reste plus qu'à prendre congé de sa majesté et à déposer entre ses mains les lettres de rappel qui mettent fin à ma mission. (*Il offre les lettres.*)

CHARLES, *descendant du trône.*

Ah! c'est une déclaration de guerre! Eh bien! la guerre soit. Voyez comme on avait tort de me reprocher mes six mille Français si bien instruits! ils vont trouver leur emploi. . Adieu, milord, croyez à tous mes regrets. (*Fausse sortie de Charles. L'ambassadeur salue.*)

NORBERG, *à Sterp.*

La guerre! nous sommes ruinés!

STERP.

La guerre!

MULLERN, *à part.*

Cela va tout seul.

CHARLES, *revenant à Mullern.*

Ah! comte! j'ai nommé le major Ivan colonel en second du régiment des Drabans. Vous lui en expédierez le brevet.

NORBERG *et* STERP.

Oh!

CHARLES.

Et puis vous dresserez un contrat de mariage au nom du colonel comte Ivan Dimitri.

STERP.

Bien! il le fait comte à présent.

CHARLES.

Le nom de la future en blanc.

NORBERG.

Le favori épouse la favorite; je l'avais prédit.

CHARLES.

Je signerai demain après le grand bal qui doit avoir lieu dans la journée! Adieu, milord; adieu, messieurs (*Il sort à droite, les courtisans et les Drabans sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* CHARLES.

STERP.

Colonel! ce parvenu!

NORBERN.

Eh bien! suis-je un homme de sens? Sardanapale marie sa maîtresse... quel régime... un monarque qui vous reproche d'être dissipé... Avec ça qu'il se gêne, lui!

MULLERN.

C'est grave! c'est très-grave!

L'AMBASSADEUR.

Comte, puisque voilà nos relations rompues, nous annulerons, s'il vous plaît, le petit traité que nous avions passé ensemble, au nom de mon gouvernement.

MULLERN.

Milord, vous savez qu'il était déposé, avec d'autres papiers, dans la cassette que j'avais confiée au joaillier During. Depuis je l'en ai retiré, par mesure de précaution, pour le mettre dans un lieu encore plus sûr. Je le déchirerai en présence de votre seigneurie, en allant prendre congé d'elle, selon les formes diplomatiques. (*L'Ambassadeur s'apprête à sortir.*) Milord, souffrez que je vous accompagne!

L'AMBASSADEUR.

Nullement, restez, restez; adieu, messieurs. (*Il sort suivi de son secrétaire.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* L'AMBASSADEUR.

NORBERG.

Eh bien, comte! qu'allez-vous faire?

MULLERN.

Moi, je vais expédier le brevet de colonel à ce M. Ivan Dimitri. Oh! le roi veut se faire garder par des gens à lui.

NORBERG, *s'asseyant.*

Il faut lui chercher une querelle à ce drôle!

MULLERN.

A quoi cela vous avancera-t-il?

STERP, *assis en face de Norberg.*

J'approuve l'idée de Norberg. Supprimons ce favori.

MULLERN.

Au moment de son mariage, c'est cruel, messieurs. (*A part, au fond.*) Ivan vient ici! Ah! s'il n'est pas plus scélérat que Norberg et plus lâche que Sterp, je vous montrerai, Sire, le danger qu'il y a pour vous de faire des colonels sans ma permission! (*Il sort à droite.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, IVAN.

IVAN, *à l'huissier qui entre par la droite.*

Monsieur le comte de Mullern?

L'HUISSIER.

Il vient de passer dans le cabinet de Sa Majesté, mais il va revenir.

IVAN.

J'attendrai... (*L'huissier sort par le fond.*)

NORBERG.

Est-il rayonnant?...

STERP.

Insolent?...

IVAN.

Colonel!... comte... époux de Pauline!... c'en est trop... je succombe à la joie... c'est un rêve!... (*Il se promène.*)

NORBERG.

Savez-vous, cher baron, que ce bal sera fort brillant!... le roi y dansera sans doute?

STERP.

En vérité?

NORBERG.

Pour lui c'est un bal de noces.

STERP, *riant.*

Ah!... ah!... ah!.. (*Ivan s'arrête et écoute.*)

NORBERG.

C'est égal, on a bien fait d'imposer à chacun la nécessité du masque.

STERP.

Pourquoi?...

NORBERG.

Parce que sous un masque tout le monde peut rougir impunément!...

IVAN.

Rougir!...

STERP.

Norberg!... Norberg!...

NORBERG, *à Sterp.*

C'eût été plaisant, néanmoins, de voir les visages à découvert!..

STERP.

Quels visages?...

NORBERG.

Celui du protecteur... celui de la mariée... celui du futur...

IVAN.

Oh... mais...

STERP.

Tous trois se démasqueront, allez, pour signer au contrat!...

NORBERG.

D'ailleurs j'oubliais qu'ils ne savent plus rougir...

IVAN, *allant vers Norberg.*

Pardon, monsieur...

NORBERG.

Dites comte, s'il vous plaît!

IVAN.

Auriez-vous la bonté de me dire de quel mariage vous parlez?

NORBERG.

Volontiers, monsieur... du mariage qui doit avoir lieu demain après le bal.

IVAN.

Vous ignorez alors le nom du marié?

NORBERG.

Un certain Ivan Dimitri.

IVAN.

C'est moi, monsieur.

NORBERG.

Ah! tant pis...

IVAN.

Monsieur... vous m'insultez....

NORBERG.

Pourquoi?

IVAN.

Vous avez dit que j'aurais à rougir demain si je savais encore rougir...

NORBERG.

En effet, je crois avoir dit cela.

IVAN.

Vous m'en ferez raison... sur-le-champ, comme d'un lâche et sacrilége mensonge!

NORBERG. *Il veut s'élancer sur Ivan : retenu par Sterp il se rasseoit.*

Lâche et sacrilége? sous quel prétexte?

IVAN.

C'est le roi qui me marie...

NORBERG.

Que m'importe à moi... le roi vous a fait major... il vous fait colonel, c'est son droit... vous acceptez, c'est le vôtre... mais j'apprécie les faits, c'est mon droit aussi.

IVAN.

Comme le mien est de vous provoquer!

NORBERG, *nouveau mouvement.*

Allons donc! vous ne vous battrez pas avec tous ceux qui sauront demain votre aventure.

IVAN.

De quoi voulez-vous parler, monsieur?... Messieurs, de grâce expliquez-moi... (*Silence.*) Oh! mais vous me rendrez fou!... comte, dites que vous avez cédé à mouvement d'envie... très-excusable chez un militaire de votre mérite qui voit un soldat avancer rapidement, trop rapidement peut-être, par la bonté royale, vers le rang que vous avez noblement gagné... Dites cela, comte, par générosité!...

NORBERG, *se levant.*

De l'envie, moi! pour qui me prenez-vous! On n'inspire pas l'envie, mon cher, quand pour parvenir où vous êtes, on consent à épouser la maîtresse du roi! (*Il descend à gauche.*)

IVAN.

La maîtresse!... oh!... tout votre sang... (*Il veut s'élancer sur Norberg, Steep le retient.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, MULLERN.

MULLERN, *entrant de droite.*

Eh bien! messieurs... qu'y a-t-il?...

IVAN, *allant à Mullern.*

Monsieur le comte! monseigneur...

MULLERN.

A qui ai-je donc l'honneur de parler?...

IVAN.

Monseigneur... je viens d'être outragée par cet infâme... je suis le colonel Ivan Dimitri!

MULLERN.

Prenez garde, monsieur, c'est vous qui outragez, ce me semble, monsieur le comte de Norberg.

IVAN.

Il a calomnié le roi!

MULLERN.

Ah!... comment?

IVAN.

Il a dit... oh!...

NORBERG.

J'ai dit que monsieur allait épouser la maîtresse de Sa Majesté... voilà... Sa Majesté a fait beaucoup pour monsieur... Il est naturel que monsieur fasse un peu pour Sa Majesté... y a-t-il là outrage?

IVAN.

C'est un mensonge!

NORBERG.

Si c'est un mensonge... eh bien! j'aurai tort, et je vous donnerai satisfaction l'épée à la main.

IVAN, *à Mullern.*

Monseigneur... vous connaissez tous les secrets de ce pays... vous seul pouvez rassurer l'honneur d'un pauvre gentilhomme... Le roi est noble, incapable d'une lâcheté... il n'a pu vouloir me couvrir d'opprobre... n'est-ce pas, monseigneur... n'est-ce pas!...

MULLERN.

Monsieur, je détourne humblement les yeux quand il s'agit des secrets du roi.

IVAN.

Vous ne démentez pas...

MULLERN.

Monsieur, Sa Majesté vous a nommé colonel, de major que vous étiez!...

IVAN.

Oui.

MULLERN.

Sa Majesté vous marie à... une jeune personne que l'on dit charmante... la dot que le roi vous alloue est de deux cent mille risdales... il y joint des diamants pour vingt mille autres risdales.

IVAN.

Monseigneur...

MULLERN, *montrant des papiers.*

Voici le brevet de colonel et le contrat de mariage que Sa Majesté m'a ordonné de préparer.

IVAN.

Monseigneur, la vérité!... la vérité... je vous la demande à mains jointes... monseigneur... ayez pitié de moi, il est temps encore de m'arracher du gouffre!... Oh! si l'on m'avait trompé... si Pauline... j'avais déjà des soupçons .. infamie!... mais parlez donc, vous voyez ce que je souffre!... la vérité, si vous ne voulez pas que je meure ou que je tue... la vérité!...

MULLERN.

Monsieur, vous m'embarrassez...

IVAN.

Mon Dieu!...

MULLERN.

Vous ne savez rien? Quoi! en vérité!...

NORBERG.

Bah!...

MULLERN.

Au fait, comte, monsieur n'a pas lu comme nous les rapports de mes agents!

IVAN.

Les rapports!...

MULLERN.

Sans doute... En présence d'une douleur qui vous honore, dans l'appréhension du conflit que je crois prêt à éclater entre deux officiers de Sa Majesté, je n'hésite pas à vous prouver la bonne foi de monsieur de Norberg... Ces rapports... les voici! (*Il donne des papiers à Ivan.*)

IVAN, *atterré.*

Oh!... oh!...

NORBERG, *bas à Mullern.*

Pourquoi m'empêchez-vous d'en finir avec ce drôle?

STERP, *bas.*

Vous voyez bien qu'il va venir à nous!...

IVAN.

Oh! messieurs, c'est moi qui vous prie de m'excuser!... mais comme je me vengerai, mon Dieu!... comme je ferai payer cher sa trahison à ce lâche! (*Tirant son épée.*) Et d'abord, cette épée, destinée à le défendre, je la brise!...

MULLERN, *l'arrêtant.*

Arrêtez!... une épée brisée ne sert plus à la vengeance.

IVAN.

Oh! vous avez raison... ma vie!... mon âme pour une occasion de laver mon honneur. .

MULLERN.

Allons, calmez-vous... ce n'est pas devant le ministre que

vous avez parlé, (*Ivan remet son épée dans le fourreau.*) mais devant un galant homme qui excuse votre exaltation. Comptez sur notre silence, colonel.

IVAN.

Colonel! c'est vrai... c'est moi qui suis de garde demain au bal. Messieurs, vous entendrez encore parler de moi! Adieu! (*Il sort par le fond.*)

MULLERN.

Il est charmant ce jeune homme!

STERP, *riant.*

Il va faire quelque malheur!

MULLERN.

Ne me dites pas cela, baron, je serais forcé de le faire arrêter; mais non, le grand air va le calmer. Voyez cependant, messieurs, comme le roi se fait des ennemis... quelle imprudence! si nous n'etions là pour veiller sur lui!

NORBERG, *à Sterp.*

Je crois que notre petit jeune homme fera notre besogne tout seul.

STERP.

Il est touché au cœur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER, *puis* DURING.

L'HUISSIER.

Monseigneur, le joaillier During qui veut instamment parler à votre excellence.

MULLERN.

Comme cela se trouve! j'allais envoyer chez lui... qu'il entre. Entrez, During.

DURING.

Monseigneur!

MULLERN.

Qu'y a-t-il? vous êtes essoufflé?

DURING.

J'apporte ce que votre excellence sait bien.

MULLERN.

Vous avez deviné! (*During lui donne un petit écrin.*) Qu'est-ce que cela?...

DURING.

Le reste des diamants que votre excellence m'a demandés.

MULLERN.

J'ai demandé des diamants, moi!

DURING.

Votre excellence ne se rappelle plus? Elle a choisi de la part du roi une parure de mariée... vingt mille risdales... et comme une girandole n'était pas achevée, je l'apporte.

MULLERN, *lui rendant la boîte.*

Ah çà, vous ou moi nous sommes fous!... Je ne vous ai pas demandé de girandoles, During.

DURING.

Quand votre excellence est venue...

MULLERN.

Où?

DURING.

Chez moi.

MULLERN.

Quand?

DURING.

Il y a deux heures.

MULLERN.

Je n'ai pas bougé d'ici.

DURING.

Son excellence veut rire.

MULLERN.

Demandez à ces messieurs.

NORBERG.

Son excellence est ici depuis neuf heures du matin.

DURING.

Mais j'ai remis les diamants à son excellence, qui est venue avec sa livrée, ses chevaux, sa voiture!

MULLERN.

A moi?... Non pas, mon brave During; mais à quelque filou qui aura pris ma ressemblance et celle de mes équipages!

DURING.

Ah! mon Dieu!

MULLERN.

Tu es volé, mon pauvre During! (*Il rit, tous rient avec lui.*) Le tour est charmant! (*redoublement de rires*) n'est-ce pas? il est impayable!

DURING.

Ah çà, mais alors, et la cassette...

MULLERN, *riant toujours.*

Quelle cassette?

DURING.

Vous savez bien...

MULLERN, *bas avec effroi.*

La cassette que je t'avais confiée?

DURING.

Oui.

STERP.

On lui a volé encore une cassette!

NORBERG.

On l'a dévalisé, ce pauvre During! (*Rires.*)

DURING.

Oui, messieurs; je vous en fais juges. Convaincu que j'avais monseigneur devant moi, que je lui parlais, et venant de lui remettre les diamants, je lui ai remis aussi la cassette, qu'il a emportée très-bien. (*Rires.*)

MULLERN.

Mon chapeau, mon épée, ma voiture!... Viens, During Ne riez plus, messieurs, vous êtes tous perdus!

NORBERG *et* STERP.

Hein! comment?...

MULLERN.

Dans cette cassette, messieurs, est la preuve de la conspiration ourdie contre Charles-Gustave.

NORBERG *et* STERP.

Oh! malheur! Et nos signatures?...

MULLERN.

En toutes lettres.

NORBERG.

Retrouvera-t-on ce voleur?

MULLERN.

Peut-être.

DURING.

Mais si on ne le trouve pas?...

MULLERN.

Alors préparons-nous à partir...

STERP.

Pour les mines?

MULLERN.

Non, pour l'échafaud! (*Ils sortent en courant.*)

ACTE III.

Premier Tableau.

LES DEUX MINISTRES.

Une mansarde; à gauche, une fenêtre. — Au milieu, une table et deux escabeaux. — Au même plan, à droite, un escabeau, un buffet et une porte à guichet; les ustensiles de ménage doivent fondre ainsi que les tabourets, par le changement à vue; il y a une lampe allumée au lever du rideau.

SCENE I.

GRÉGOIRE, *seul.*

(*Il arrive couvert d'un manteau fourré, vêtu du même costume que Mullern, et portant une cassette et un écrin sous le bras.*)

Enfin, me voilà chez moi... sain et sauf... (*Il place sur la table la cassette, serre l'écrin, et va mettre le verrou.*) Décidément, la police suédoise vit sur sa réputation .. de loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien... Comme ils y ont tous été pris! et comme j'ai bien joué mon rôle de ministre!... Je croyais cela plus difficile... Il m'a fallu cependant quinze jours d'études pour saisir les allures, les gestes et la démarche de M. de Mullern.. Ses agents mêmes, et les plus habiles, y ont été trompés... Ça m'amusait de les voir sur mon passage se confondre en salutations .. Quels niais!... J'aurai à compter avec mon cocher, avec ma livrée, car, dans notre métier, on ne peut se fier qu'à des gens sûrs... et les gens sûrs se font payer au poids de l'or... Quelle bonne pâte d'homme que ce bijoutier!... Si je l'avais

laissé faire, il m'aurait livré toute sa boutique... Mais ruiner un honnête commerçant... fi donc!... J'y ai mis de la délicatesse... je me suis contenté de quelques bijoux. Il me les offrait, croyant les offrir au ministre, je ne pouvais pas les refuser... Il est vrai qu'il y a aussi cette cassette, mais elle n'appartient pas à During: elle appartient à M. de Mullern... M. de Mullern veut m'envoyer aux mines; il est mon ennemi, et les dépouilles de l'ennemi sont la rançon de la guerre... Cette cassette, j'ai beau m'éloigner d'elle, elle m'attire... Que renferme-t-elle? Une fortune, sans doute... Elle est bien légère, mais les billets tiennent peu de place... Cela arrive bien... Oh! le comte a gardé la clef... (*Prenant un instrument et forçant la serrure.*) Comme si nous n'étions pas habitués à nous en passer... (*Il ouvre la cassette.*) Voilà! (*Regardant.*) Malédiction! ce ne sont que des papiers... Je suis volé!... (*Lisant.*) Mais que vois-je? les preuves d'une conspiration contre le roi! un pacte signé par tous les conjurés!... Allons, allons, il n'y a pas de quoi se désoler... Et ces preuves étaient mises en réserve... et le roi n'était pas averti!... Mullern serait-il du complot?... Oh! un ministre!... Après cela, il aurait plus de facilités qu'un autre... Mais son nom ne figure pas parmi toutes ces signatures... Mesure de prudence... Diable! il y a du renard dans cet homme-là... (*On entend le bruit d'une voiture.*) Qu'est-ce que cela?... (*Regardant par la fenêtre.*) Une voiture qui s'arrête à ma porte... Celle du ministre... C'est lui... Il sait tout... Il donne un ordre à un de ses domestiques... puis il monte... seul... Je respire... (*Ouvrant le tiroir et prenant une paire de pistolets.*) A nous deux, monsieur de Mullern.

SCENE II.

GRÉGOIRE, MULLERN, *frappant en dehors.*

GRÉGOIRE.

Qui va là?

MULLERN, *en dehors.*

Au nom du roi, ouvrez!

GRÉGOIRE.

Qui êtes-vous?

MULLERN.

Que vous importe?

GRÉGOIRE.

Mais il m'importe beaucoup... il est bon de savoir à qui l'on a affaire!...

MULLERN.

Je suis le comte de Mullern.

GRÉGOIRE.

Bien vrai?...

MULLERN.

Ouvrez, où je fais enfoncer la porte!...

GRÉGOIRE.

Et puis après?...

MULLERN.

Comment, après!... Le drôle a de l'assurance!

GRÉGOIRE.

Dame! quand on n'a pas autre chose!... Est-ce que vous croyez qu'on m'arrête comme cela?... Vous ne connaissez pas votre homme!...

MULLERN.

Toutes les issues sont gardées!

GRÉGOIRE.

Qui sait?

MULLERN.

Et vous ne pouvez m'échapper...

GRÉGOIRE, *à part.*

C'est ce que nous verrons!... mais d'abord soyons prudent! (*Il met un pistolet dans sa poche, en prend un à la main et regarde par le guichet.*) Il est toujours seul... j'avais bien deviné... il est du complot... (*Ouvrant.*) Entrez, monseigneur!...

SCENE III.

GRÉGOIRE, MULLERN.

MULLERN, *entrant.*

Enfin!

GRÉGOIRE, *à part.*

Et maintenant, empêchons tout secours d'arriver!... (*Il ferme la porte à double tour, met les verrous en haut et en bas, pendant que Mullern examine la mansarde, et il replace son pistolet dans sa poche.*)

MULLERN, *le regardant.*

C'est bien cela... on ne m'avait pas trompé... la ressemblance est frappante... à ce point que je serais tenté de dire: si je n'étais pas certain d'être moi, je croirais que moi c'est lui! (*Grégoire imite tous les mouvements de Mullern.*)

GRÉGOIRE.

Je suis assez heureux pour obtenir l'approbation de Votre Excellence... C'est assez bien joué, n'est-ce pas?... monseigneur!...

MULLERN.

J'en conviens... mais ce n'est pas ce qui m'amène!

GRÉGOIRE.

Je pense bien que monseigneur ne se serait pas dérangé pour si peu de chose... il vient pour cette cassette...

MULLERN.

Misérable! tu as forcé la serrure!

GRÉGOIRE.

Dame! excellence, vous n'aviez pas laissé la clef!...

MULLERN.

Et tu as lu ces papiers?...

GRÉGOIRE.

Je crois que oui, monseigneur!

MULLERN.

Ainsi, tu sais!...

GRÉGOIRE.

A peu près tout!...

MULLERN.

Oh! tout...

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur... Ah! vous êtes un habile diplomate... un conspirateur de la bonne roche... Vous faites vos coups à la sourdine, et vous ne vous compromettez pas...

MULLERN.

Tu oses prétendre...

GRÉGOIRE.

Que vous êtes du complot... parbleu!...

MULLERN.

La preuve?

GRÉGOIRE.

Elle est dans le soin que vous avez pris de cacher ces papiers au lieu de les mettre sous les yeux du roi, comme c'était votre devoir.

MULLERN.

Je n'ai pas voulu livrer des amis au bourreau!

GRÉGOIRE.

Un ministre intègre ne laisse pas attenter à la vie de son souverain... ou s'il protége l'assassinat, c'est qu'il est complice.

MULLERN.

Le drôle, je crois, se fait mon juge!...

GRÉGOIRE.

Vous pourriez bien être le mien.

MULLERN.

Tu ne comptes pas garder cette cassette?...

GRÉGOIRE.

Qui sait?

MULLERN.

Malgré moi?...

GRÉGOIRE.

Parbleu!... je ne crois pas, monseigneur, que vous me la laissiez de bon gré!... seulement... une question...

MULLERN.

Ne vas-tu pas m'interroger?

GRÉGOIRE.

Pourquoi pas, puisque vous êtes coupable?...

MULLERN, *marchant sur lui.*

Malheureux!...

GRÉGOIRE, *prenant un pistolet et ajustant le Ministre.*

Tout beau, monseigneur... ne vous emportez pas... ou, ma foi... (*Mullern suit tous les mouvements de Grégoire, sort aussi des pistolets de sa poche et ajuste également.*)

GRÉGOIRE.

Très-bien... les armées sont en présence... donnez-vous donc la peine de vous asseoir... Dans notre profession, voyez-vous, nous sommes forcés à des moyens de défense... un peu brusques... (*Grégoire remet ses pistolets dans ses poches; Mullern l'imite.*) Pardon... je voulais vous demander, monseigneur, comment vous étiez parvenu à découvrir ma retraite!...

MULLERN.

Allons... tu es moins fort que je ne croyais... (*Il s'assied à droite.*)

GRÉGOIRE.

C'est comme vos agents, monseigneur.

MULLERN.

Averti par During, je me suis rendu chez lui... je me suis fait indiquer la direction que tu avais prise... A cinquante pas j'ai trouvé un planton...

GRÉGOIRE.

J'y suis!... vous lui avez demandé quelle route vous aviez suivie...

MULLERN.

Précisément...

GRÉGOIRE.

Et de planton en planton, vous êtes arrivé jusqu'à celui...

MULLERN.

Qui t'a vu entrer ici et renvoyer ta voiture!...

GRÉGOIRE.

Triple niais que je suis, je n'avais pas songé à celui-là!... Ah! monseigneur, je m'incline devant vous... c'est bien travailler...

MULLERN.

Et maintenant, tu vas me rendre cette cassette et les bijoux de During...

GRÉGOIRE.

Ah! si vous procédez ainsi, je n'aurai plus la même estime pour vous... Comment! j'ai fait une opération superbe... et elle ne me profiterait pas... je me dépouillerais à votre profit et au profit de During... je rendrais... Dans notre honorable profession, monseigneur, on prend toujours... on ne rend jamais... nous avons cela de commun avec les gens de loi...

MULLERN.

Mais tu es en mon pouvoir!...

GRÉGOIRE, *assis.*

Pardon... c'est vous qui êtes au mien!...

MULLERN.

Voilà qui est plaisant!...

GRÉGOIRE.

Et juste... tenez... (*Il frappe du pied sur un clou planté dans le plancher et Mullern sent l'escabeau où il se trouve fléchir sous lui.*)

MULLERN, *poussant un cri.*

Ah!... (*Il se lève et regarde partout avec crainte.*)

GRÉGOIRE.

N'ayez pas peur. (*L'escabeau se remet en place.*) Ce n'était qu'un avertissement... c'est machiné ici... très-bien machiné... et entretenu avec soin.

MULLERN.

Voyons, que veux-tu?

GRÉGOIRE.

Beaucoup... tout ce que vous pourrez me donner!...

MULLERN.

Mais encore?...

GRÉGOIRE.

En premier lieu, un sauf-conduit signé de vous... et en double... afin que le duplicata mis en lieu sûr, réponde de ma liberté!...

MULLERN.

Je te donnerais une preuve qui se retournerait contre moi!

GRÉGOIRE.

Aimez-vous mieux que je livre ces papiers au roi?...

MULLERN, *froidement.*

Après!...

GRÉGOIRE.

Monseigneur, je veux me ranger... rentrer dans le monde .. devenir l'ornement de cette société dont je suis séparé depuis si longtemps... et j'ai pensé qu'un emploi dans vos bureaux?...

MULLERN.

Toi!... allons donc!...

GRÉGOIRE.

Vous ne savez pas ce que vous refusez!

MULLERN.

Mes employés sont d'honnêtes gens!

GRÉGOIRE.

C'est pour cela que vous êtes si mal servi... Prenez des coquins... vous vous en trouverez mieux!...

MULLERN.

Est-ce tout?...

GRÉGOIRE.

Pas encore... et puisque vous ne voulez pas de moi pour servir sous vos ordres...

MULLERN.

Fi donc!...

GRÉGOIRE.

Soit... je ne suis pas susceptible... mais j'estime cette cassette cinquante mille risdales.

MULLERN, *ironiquement.*

Pourquoi pas cent mille?

GRÉGOIRE, *se levant.*

Je n'osais pas aller jusque-là... mais puisque Votre Excellence fixe elle-même le chiffre... j'accepte!...

MULLERN.

C'est ton ultimatum?...

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur!...

MULLERN.

Eh bien! soit, tu auras la somme, mais à une condition!...

GRÉGOIRE.

Ah! ah!

MULLERN.

Je t'ai dit comment j'avais fait pour te retrouver, dis-moi comment tu as fait pour savoir que le roi avait demandé des diamants à During?...

GRÉGOIRE.

C'est bien simple... Charles-Gustave est généreux et je savais bien qu'il ne marierait pas la jeune personne sans lui donner des diamants.

MULLERN.

Quelle jeune personne?

GRÉGOIRE.

Parbleu, sa fille!... voilà dix-sept ans que je guette ce mariage-là...

MULLERN.

Tu dis que c'est sa fille que Charles-Gustave marie ce soir à Ivan Dimitri?

GRÉGOIRE.

Oui, monseigneur.

MULLERN.

Attends donc!... La fille de Charles-Gustave et de la comtesse Eudoxie.

GRÉGOIRE.

Oui!...

MULLERN.

Que le comte de Koppen...

GRÉGOIRE.

Mon ancien maître!...

MULLERN.

Cherchait par ordre d'Éléonore.

GRÉGOIRE.

Le jour où il périt...

MULLERN.

Brûlé dans une chaumière!...

GRÉGOIRE.

Avec un coup d'épée au sein.

MULLERN.

Que tu lui as donné!...

GRÉGOIRE.

Pas moi!...

MULLERN.

Qui?...

GRÉGOIRE.

Pardieu!... le père de l'enfant!...

MULLERN.

Oh!...

GRÉGOIRE, *à part et prenant la cassette sous son bras.*

Ah çà, mais... est-ce que je lui aurais appris tout cela gratis!...

MULLERN.

Comment t'appelle-t-on?

GRÉGOIRE.

Ne cherchez pas à me connaître... donnez-moi mon argent, je vous donnerai la cassette, et nous nous quitterons pour ne plus nous revoir!...

MULLERN.

Tu penses bien que je n'ai pas cent mille risdales sur moi!...

GRÉGOIRE.

Et vous croyez que j'irai toucher chez vous!... Ça ne serait pas fort de ma part!...

MULLERN.

Alors comment ferons-nous?

GRÉGOIRE.

Dame!... cherchez... ayez des idées...

MULLERN.

J'en ai une!

GRÉGOIRE.

Laquelle ?

MULLERN.

D'avoir la cassette pour rien!

GRÉGOIRE.

Elle est mauvaise!...

MULLERN.

Bah! c'est ce que nous allons voir... (*Il s'élance près de la croisée et s'écrie :*) A moi! soldats!... J'ai là vingt hommes qui sauront bien me faire rendre cette cassette!

GRÉGOIRE.

Je pourrais vous tuer!

MULLERN.

Cela te coûterait trop cher!

GRÉGOIRE.

Et me rapporterait trop peu!

MULLERN.

Tu aimes mieux capituler?

GRÉGOIRE.

J'aime mieux vendre la cassette au roi... il payera mieux! (*Il s'assied sur l'escabeau de gauche.*)

MULLERN.

On vient! (*Il indique la porte.*)

GRÉGOIRE, *frappant du pied.*

Et moi, je pars. (*Il s'enfonce avec la trappe.*)

MULLERN.

Malédiction! (*Il fait feu sur la trappe ouverte. — La porte est brisée et livre passage aux soldats.*)

SCÈNE IV.

MULLERN, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER.

Vos ordres, monseigneur!

MULLERN, *penché sur la trappe.*

Je ne vois rien... rien qu'une profondeur d'une obscurité... Je n'entends pas même un soupir. Allons, c'est bien... il est mort, et nous sommes sauvés. Maintenant, je retrouverai la cassette!

GRÉGOIRE, *en dehors.*

Décidément, monseigneur, vous n'êtes pas adroit.

MULLERN, *courant à la fenêtre.*

Encore lui! vivant! Il fuit! courez! (*Les soldats sortent.*) Il se jette dans la rue voisine. Il a disparu! L'atteindra-t-on?... Ah! c'est à devenir fou! (*Il sort. — Changement à vue.*)

Deuxième Tableau.

UN BAL CHEZ LE ROI.

Un salon du palais, richement décoré, rideaux qui servent à cacher le fond. Portes latérales.

SCÈNE I.

MICHEL, DOMESTIQUES. (*On voit au fond la foule arriver. — Les dames sont en dominos et masquées.*)

MICHEL, *entrant de droite et aux domestiques qu'il aperçoit à gauche.*

Allons, vous autres, apportez une table, une chaise, là. (*Il indique la gauche, premier plan; les domestiques obéissent en murmurant; sur la table, tout ce qu'il faut pour écrire.*) Vous raisonnez... je suis comte, que diable, comte depuis huit jours... ça commence à être vieux. Allez, drôles! (*Les domestiques sortent à droite.*) Ah! que la valetaille est difficile à conduire!

SCÈNE II.

MICHEL, *seul.*

En voilà un remue-ménage! un bal au palais, et un bal ouvert à tout le monde... vient qui veut. Tout saute, tout danse, tout s'en donne, aux frais du roi. Enfin, dans quelques instants, le palais sera envahi du haut en bas, et le roi se promènera au milieu de ses sujets, comme un simple particulier, et à la merci du premier venu... ça n'est pas prudent. C'est singulier, ici tout a l'air joyeux, et je ne peux pas prendre un air gai. Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'air, mais il me semble que j'entends tinter la cloche des morts... Est-ce que quelqu'un toucherait à ses derniers moments? Si c'était moi! oh là là! voilà le frisson qui me prend... si un médecin me tâtait le pouls, je suis sûr qu'il me trouverait de la fièvre. Que c'est bête de se faire des peurs comme ça... car, après tout, on ne meurt qu'une fois... c'est pour cela que c'est si désagréable. Si l'on pouvait ne pas mourir du tout, comme on finirait agréablement ses jours! J'ai envie de faire mon testament! (*Charles entre et écoute.*) N'ayant rien, je donne tout ce que j'ai à mon frère de lait, le roi Charles-Gustave, à la charge, par lui, de me faire enterrer le plus douillettement qu'il pourra... J'ai toujours été très-douillet... je m'en accuse, mais je ne m'en repens pas; et si jamais il met la main sur mon frère Grégoire, je le conjure de lui faire un sort honorable, s'il est rentré dans le droit chemin, ou de lui pardonner s'il a continué sa méchante vie... (*Les draperies se ferment.*)

SCENE III.

CHARLES, MICHEL.

CHARLES, *s'avançant.*

Accordé.

MICHEL.

Le roi! (*A part.*) Il m'espionnait... Oh!

CHARLES.

Quelles sont donc les idées qui te passent par la tête?

MICHEL.

Je ne sais, ça m'a pris comme une indisposition subite!

CHARLES.

Sais-tu que tu n'es pas gai pour un jour de fête... Tu te crois donc en danger de mort?

MICHEL.

A parler franchement, je n'en sais absolument rien... mais on a parfois des pressentiments.

CHARLES.

Eh bien! moi aussi, j'en ai.

MICHEL.

Vous, Sire!

CHARLES.

Michel, on conspire contre moi.

MICHEL.

Qui donc?

CHARLES.

Ceux qui m'entourent, peut-être, ceux qui tiennent dans leurs mains la vie des rois.

MICHEL.

Mais pour quel motif?

CHARLES.

Le motif est bien simple... ils veulent changer de maître... voilà tout... et je les gêne... Au sortir de table, un homme m'a remis un placet, il m'a révélé un complot, il m'a dit qu'il avai des preuves, et que tu le connaissais!

MICHEL.

Moi! connaître des gens mêlés à des complots, jamais!

CHARLES.

Ce n'est point un des conjurés, c'est un ami!

MICHEL.

C'est égal, à votre place, je ne me fierais pas à lui.

CHARLES.

Dans des circonstances pareilles, il faut savoir tout entendre. Cet homme me demande une audience pendant le bal, et puis que tu le connais...

MICHEL.

Mais non, mais non.

CHARLES.

Tu me l'amèneras!

MICHEL.

Moi, par exemple!

CHARLES.

Je le veux.

MICHEL.

C'est différent. Mais c'est une bien mauvaise commission que vous me donnez là.

CHARLES.

Qui sait! c'est peut-être mon salut.

MICHEL.

Oh! s'il en est ainsi...

CHARLES.

Est-ce étrange qu'on n'ait pas revu le colonel Ivan. Ah! Michel, la jeune comtesse a voulu voir le coup d'œil du bal. Ta mère l'accompagnera... je te les recommande.

MICHEL.

Est-ce qu'elles seront masquées?

CHARLES.

Sans doute.

MICHEL.

Très-bien. Mais alors je ne les reconnaîtrai pas.

CHARLES.

Elles auront un domino bleu et un ruban blanc au camail. Silence! on vient.

MICHEL.

Alors ce sont elles qui viennent là.

CHARLES, *remontant la scène.*

Pourvu qu'on ne les ait pas suivies!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PAULINE, MICHELINE.

PAULINE.

Ivan! où est Ivan! Conçois-tu, Micheline, qu'il ne soit pas venu me chercher pour voir ce bal?

MICHELINE.

Il a dû passer chez le comte de Mullern pour y prendre son brevet de colonel.

PAULINE.

Jamais il ne tarde autant! Que c'est mal aujourd'hui, quand nous devons être unis dans quelques heures!

CHARLES, *s'avançant.*

Chère enfant! tu es inquiète.

PAULINE.

Oh! oui, mon bon père, bien inquiète. D'abord de vous voir ainsi seul, à découvert, dans cette foule de peuple.

CHARLES.

Le peuple me garde et me garde bien, car il m'aime. Sois prudente, ma fille... fais en sorte que nul ne voie ton visage. Il y aura ce soir, ici, bien des gens qui ont connu ta mère!... bien des gens intéressés à m'enlever mon enfant... Qu'il me tarde de t'avoir confiée à celui que tu aimes... qu'il me tarde de t'éloigner!...

PAULINE.

M'éloigner... moi?

CHARLES.

Pour éteindre tous les soupçons... momentanément? Cette nuit, tu partiras pour la Livonie, dont je donne le gouvernement à ton mari.

PAULINE.

Mon père!...

CHARLES.

Plus libre, quand je ne sentirai plus le poids de tous les regards jaloux, je t'aimerai autant, ma Pauline, et je te saurai plus heureuse.

PAULINE.

Vous nous séparez!... pour nous réunir bientôt, n'est-ce pas? (*Elle est presque dans ses bras.*)

CHARLES.

Bientôt, pour toujours!... On vient... salue-moi. (*Les draperies se relèvent.— Les deux femmes saluent... le Roi rend le salut et sort.*)

PAULINE.

Micheline, je m'en veux d'être venue à ce bal. Quelque chose me dit qu'un malheur est suspendu sur ma tête! Je souffre...

MICHELINE.

Venez vous asseoir un moment. Ivan passera dans ce salon, vous le verrez!

SCENE V.

LES MÊMES, NORBERG, STERP, *masqués.*

NORBERG.

Et pas de nouvelles de Mullern?

STERP.

Le roi a salué ces femmes...

NORBERG.

Il salue tout le monde.

STERP.

Comme il est seul!... hein?

NORBERG.

Oui, c'est tentant!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, IVAN, MICHEL, SOLDATS. (*Ivan arrive et place des sentinelles; quatre soldats sont restés à droite. — Norberg et Sterp le regardent tout étonnés.*)

MICHEL, *allant à Ivan.*

Domino bleu, ruban blanc au camail... cherchez-la et soyez aimable... vous avez le signalement.

IVAN, *à part.*

Je m'en servirai pour l'éviter. (*Il parle à ses soldats.*)

NORBERG.

Que fait-il?

STERP, *à Ivan.*

Il amène des soldats ici!

PAULINE, *à qui Michel a été parler bas.*

Ivan!... (*Elle est séparée de lui par deux Drabans. — Elle court à Ivan.*) Ivan!...

IVAN, *à part.*

Elle!... oh! mon Dieu!... (*A Pauline.*) Passez votre chemin.

PAULINE.

C'est moi! Pauline...

IVAN.

Drabans!... la consigne! (*Les factionnaires croisent le fusil.*)

PAULINE, *stupéfaite.*

Ah!... (*Micheline l'entraîne hors du bal.*)

MICHEL.

Si c'est comme cela qu'il est aimable! (*Il sort.*)

IVAN, *redescendant la scène.*

Me parler!... chercher à m'attirer encore!... Quelle audace!

NORBERG, *bas à Ivan.*

Colonel...

IVAN.

Monsieur!

NORBERG, *bas.*

Etes-vous bien sûr de ces soldats?

IVAN.

Comme de moi-même.

NORBERG, *bas.*

A la bonne heure. (*Il s'éloigne.*)

STERP *bas, à Ivan.*

Pas de coup de feu, surtout! Faites la chose sans bruit. (*Même jeu.*)

IVAN.

Que veulent-ils dire? (*Allant à eux.*) Messieurs, qui êtes-vous?

NORBERG, *se démasquant.*

Des amis.

STERP, *de même.*

Oui, des amis!... Courage!

NORBERG.

Prudence! (*Ils sortent.*)

IVAN, *les reconnaissant.*

Eux! Dieu me pardonne... les misérables croient que je vais assassiner le roi. Voilà comme ils comprennent la vengeance! Oh! je commencerai par assurer la vie de mon ennemi!... nous verrons après!... Quand un honnête homme venge une injure, il faut que Dieu soit toujours de son côté! (*Il part avec les soldats de droite, par le fond.*)

SCENE VII.

MICHEL, GRÉGOIRE, *masqué.*

MICHEL, *entrant, suivi de Grégoire.*

En voilà-t-il un qui est tenace! Qu'est-ce qu'il me veut?

GRÉGOIRE.

Arrête!

MICHEL.

Encore!... et il me tutoie. Ah çà, dites donc, toi!

GRÉGOIRE

Je veux que tu restes, Michel!

MICHEL.

Très-bien! mais moi je ne le veux pas... je suis curieux de savoir qui sera le plus entêté de nous deux?

GRÉGOIRE, *lui saisissant fortement la main.*

Ce sera moi!

MICHEL.

C'est vrai... ce n'est pas une main... c'est un étau... quelle poigne! (*A part.*) J'ai envie de le faire arrêter.

GRÉGOIRE.

Il faut que je parle au roi.

MICHEL.

C'est facile... cherchez-le dans les salons... Il parle à tout le monde aujourd'hui... Ce n'est pas comme dans la rue, où, quand on le salue, on est mis en prison.

GRÉGOIRE.

Préviens-le.

MICHEL.

Excusez... vous êtes sans gêne... je m'en vas me déranger pour lui annoncer la visite de monsieur... Monsieur qui?... monsieur chose... je serais bien reçu... En voilà une farce de carnaval.

GRÉGOIRE.

C'est moi qui lui ai remis tantôt...

MICHEL, *se frappant le front.*

Ah! j'y suis... c'est l'homme qui a dit que je le connaissais... Mais je ne vous connais pas du tout... J'ai beau vous regarder... Il est vrai que je ne vois pas votre figure... que ce grand diable de domino cache votre taille... Mais ce n'est pas une raison... et si je vous connaissais, je vous reconnaîtrais.

GRÉGOIRE.

Eh bien! donc... (*Il ôte son masque et le remet.*)

MICHEL.

Ah!... comment c'est toi qui...

GRÉGOIRE.

Silence... on peut nous observer... Mais le roi...

MICHEL.

Le voici. (*Le Roi entre par la gauche, Michel va à lui, lui parle bas.*)

CHARLES.

Il suffit. (*Il redescend la scène.*)

SCENE VIII

CHARLES, MICHEL, GRÉGOIRE.

CHARLES, *à Michel.*

Ferme ces draperies et veille. (*Michel obéit. A Grégoire.*) A nous deux, monsieur... Vous m'avez dénoncé un complot qui serait formé contre moi.

GRÉGOIRE.

Oui, sire.

CHARLES.

Qui êtes-vous?

GRÉGOIRE.

Je supplie votre Majesté de me permettre de garder mon masque.

CHARLES.

Pourquoi?

GRÉGOIRE.

Sire, parce que ma sûreté l'exige.

CHARLES.

Tout le monde, monsieur, est en sûreté dans ce palais.

GRÉGOIRE.

Comment le croire, quand la vie de votre Majesté est menacée!... Il est des gens que la justice...

CHARLES.

Ah!

MICHEL, *à Grégoire.*

Va, tu peux ôter ton masque... le roi t'a pardonné.

CHARLES.

Moi!

MICHEL.

Sire... c'est mon frère. (*Grégoire se démasque.*)

CHARLES.

Grégoire! l'ancien soldat de Koppen!

GRÉGOIRE, *fléchissant le genou.*

Moi-même... humble et repentant aux pieds de votre Majesté.

CHARLES.

Mais ces preuves!

GRÉGOIRE, *lui présentant la cassette.*

Les voici. (*Il se relève.*)

CHARLES, *parcourant les papiers.*

Les premiers du royaume... ceux qui m'entourent... Mais cette cassette, comment est-elle entre vos mains?

GRÉGOIRE.

Sire... je l'ai... (*Michel met la cassette sur la table.*)

CHARLES.

N'importe... Que demandez-vous pour cette révélation?

GRÉGOIRE.

J'aurais vendu ces preuves au poids de l'or à ceux qu'elles compromettent.. je supplie le roi de m'accorder un sauf-conduit pour quitter la Suède, et les moyens de vivre à l'étranger.

MICHEL, *à part.*

Il fait son petit marché... c'est égal, il a plus de bon que je ne croyais...

CHARLES.

Accordé... avec une pension.

GRÉGOIRE.

Ah! sire!

MICHEL, *à part*

Voilà un roi!

CHARLES.

Michel, ce qu'il faut pour écrire.... (*Michel va vers la table, Charles écrit.*) Voilà le sauf-conduit... avec cela, personne n'osera vous inquiéter... Attendez... je ne puis employer aucune des personnes de mon service .. ce serait éveiller les soupçons... Pourtant, j'ai besoin, pour une mission de confiance... d'un homme actif, dévoué... Voulez-vous être cet homme?...

GRÉGOIRE.

J'allais offrir mes services à Votre Majesté.

CHARLES.

Eh bien! rendez-vous sur-le-champ à Carlscroon... c'est l'affaire de trois heures avec de bons chevaux... Vous y trouverez le colonel Rosen du 1er de la garde... (*Lui donnant une bague.*) Vous lui remettrez cette bague, vous lui direz ce qui se passe, et vous lui ordonnerez d'arriver en toute hâte, avec son régiment... Avec cette même bague, vous serez introduit auprès de moi à toute heure... Michel va vous faire sortir par l'escalier dérobé... Vous prendrez une de mes chaises de poste... Remettez votre masque et partez... Ah! Michel, que personne ne puisse quitter le bal avant une heure.. personne, tu entends... ton frère excepté... Voici un ordre pour le colonel de service... On vient. Allez, Grégoire, et si vous me servez bien, comptez sur moi!

GRÉGOIRE.

Sire!

MICHEL, *en l'embrassant.*

N'est-ce pas que ça fait plaisir de redevenir honnête homme?

GRÉGOIRE, *de même.*

Oui... viens.

MULLERN, *au fond, à un officier, entr'ouvrant les rideaux.*

Sachez quel est cet homme qui disparaît mystérieusement... (*Les rideaux retombent.*)

CHARLES, *relisant.*

Tous amis du comte de Mullern, qui ne m'a pas averti! Oui, là est le danger... Il me trahissait! Aveugle que je suis, j'ai donné toute ma confiance à cet homme, comme si l'ancien favori d'Éléonore pouvait être l'ami de Charles-Gustave.

SCENE IX.

CHARLES, MULLERN, *entrant de droite.*

CHARLES.

Ah! c'est monsieur de Mullern. Approchez, comte, approchez.

MULLERN, *voyant la cassette.*

La cassette... il faut jouer serré.

CHARLES, *assis.*

Comte, vous étiez à Stockolm quand ma mère fut proclamée reine regnante!

MULLERN.

Oui, Sire.

CHARLES.

Quelle part avez-vous prise à cette révolution?

MULLERN.

Celle que prend un officier à la tête de sa compagnie... on nous rassembla, on nous ordonna de marcher, et nous marchâmes.

CHARLES.

Rien de plus?

MULLERN.

Rien de plus, Sire.

CHARLES.

Comte, ma mère vous avait accordé sa confiance : je vous ai donné toute la mienne.

MULLERN.

Et je crois, Sire, avoir toujours été sujet fidèle et ministre dévoué.

CHARLES, *se levant.*

C'est ce que nous allons voir... On conspire contre moi!

MULLERN, *à part.*

Nous y voilà! (*Haut.*) A qui le dites-vous, sire... je suis du complot...

CHARLES.

Vous!

MULLERN, *à part.*

Il paraît qu'il ne le savait pas; j'ai été trop loin.

CHARLES.

Vous, mon ministre!

MULLERN.

Moi-même, Sire; je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour faire échouer l'affaire. Je tiens les fils, et je briserai les marionnettes quand l'instant sera venu.

CHARLES, *lui tendant un papier.*

Voici la liste des conjurés.

MULLERN, *après avoir lu.*

Votre majesté n'est instruite qu'à moitié... cette liste est incomplète. D'abord, mon nom ne s'y trouve pas, et je me suis dénoncé moi-même.

CHARLES.

Pourquoi n'avoir pas fait arrêter les coupables?

MULLERN.

Je voulais les saisir au moment même du crime.

CHARLES.

C'était un peu tard!

MULLERN, *à part.*

Il me soupçonne.

CHARLES.

Savez-vous, comte, qu'une pareille hésitation est un attentat?

MULLERN, *à part.*

Détournons l'orage. (*Haut.*) Il m'était permis d'hésiter, Sire, en présence des chefs réels de ce complot.

CHARLES.

Hésiter?

MULLERN.

Votre Majesté a soulevé depuis quelque temps bien des jalousies, bien des haines, et mécontenté autour d'elle de puissants personnages.

CHARLES.

Qui donc est plus puissant que ceux dont je vois ici les noms?

MULLERN.

Cherchez bien, Sire; le respect m'empêche d'en dire davantage.

CHARLES.

Voulez-vous parler de la reine, du prince royal? (*Silence.*) Ma femme! mon fils!... Misérable! tu mens!

MULLERN.

Sire!

CHARLES.

Ma femme, qui jamais n'a poussé un soupir, ne m'a fait un reproche; mon fils, qui m'embrassait ce matin encore: des assassins dans ma famille!... Ah! malheureux! tu viens de m'ouvrir les yeux; si tu n'étais pas un scélérat, tu n'aurais osé te défendre en accusant mon fils de parricide!

MULLERN.

Sire, je prouverai!...

CHARLES.

Des preuves, oui, des preuves! Et si je n'ai pas de preuves avant ce soir, si, confronté avec la reine et le prince royal, ton accusation n'est pas justifiée, tu mourras sur un échafaud comme le plus vil des criminels! Quant aux autres, dans deux heures le bourreau les aura jugés! (*Il sort.*)

MULLERN.

Il lui faut deux heures pour savoir de la reine et du prince royal que j'ai menti, je suis perdu!

SCÈNE X.

MULLERN, STERP, NORBERG, *entrant du fond.*

NORBERG.

Qu'y a-t-il? quelle agitation dans tout le palais!

MULLERN.

Il y a que le roi a la cassette, qu'il sait vos noms, vos projets, et que demain vous serez tous pendus!

NORBERG.

Et vous?

MULLERN.

Moi, écartelé!...

NORBERG.

Que faire?

MULLERN.

Il faut qu'avant deux heures tout soit fini. Votre maison, Norberg, celle dont les fenêtres donnent sur le fleuve.

NORBERG.

Elle est prête.

MULLERN.

Partez vite!

STERP.

Mais nos amis?

MULLERN.

On les fera prévenir.

NORBERG.

Mais les portes du palais sont fermées.

MULLERN.

Passez par mon appartement. Allez! (*Ils sortent à gauche.*)

SCENE XI.

MICHEL, CHARLES, *au fond,* GARDES, ETC.

CHARLES, *aux officiers.*

Amenez-moi quiconque essayerait de fuir. (*Aux danseurs.*) Allons, messieurs, allons, mesdames, la danse languit. Les orchestres! les orchestres!

MICHEL.

Sire.

CHARLES.

Eh bien! Grégoire?

MICHEL.

Parti!

CHARLES.

Ivan arrive?

MICHEL.

Impossible de le rencontrer.

CHARLES.

De service, et absent!

SCENE XII.

LES MÊMES, PAULINE et MICHELINE, *entrant par la droite.*

PAULINE, *allant à son père.*

Sire!

CHARLES.

Eh bien?

PAULINE.

C'est vous, enfin! Tout à l'heure je vous cherchais, je cherchais Ivan, qui semblait me fuir, quand un soldat s'est approché de moi, m'a glissé dans la main cette lettre et a disparu.

CHARLES.

L'écriture du colonel.

PAULINE.

Hélas! je l'ai bien reconnue.

CHARLES, *lisant.*

« Sire,

» Je pouvais vous trahir comme les autres; ma trahison n'eût été qu'une représaille. Je ne rendrai pas lâcheté pour lâcheté. Le régiment que Votre Majesté m'avait confié est assemblé sous les armes; il est bien à vous encore... le colonel seul vous quitte et vous pardonne d'avoir fait entrer tant de mépris dans un cœur naguère encore si plein d'amour. IVAN. »

PAULINE.

Ivan ne m'aime plus, il me méprise! Oh! je meurs! (*Elle tombe évanouie dans les bras de Micheline.*)

CHARLES, *s'oubliant.*

Ma fille!

MICHELINE, *l'interrompant.*

Au secours! au secours! (*Les danses cessent, les dames accourent près de Pauline, les courtisans et les gardes arrivent et sont retenus par Charles.*)

ACTE IV.

Premier Tableau.

LA CHAMBRE DU CAPITAINE.

Une chambre simple.— Porte à droite, fenêtre à gauche, une table ; une chaise près de la table, une chaise au fond, une panoplie dans le milieu de la chambre. Au lever du rideau, il fait nuit, un domestique entre avec un flambeau et le met sur la table ; demi-jour. Ivan le précède, lui donne son chapeau, son manteau, son épée ; le domestique dépose le tout sur la chaise du fond.

SCENE I.

IVAN, UN DOMESTIQUE.

IVAN.

C'est bien... va... laisse-moi. (*Le valet sort.*) Me voilà seul dans le silence, dans l'obscurité ! tel que j'étais avant le rêve !... La chambre du capitaine Ivan n'aura pas connu le brillant colonel ! Pauvre, je garde du moins mon honneur ! oh ! oui; mais j'ai perdu mon amour... c'est par mon amour que je vivais ! c'était l'unique joie, le seul orgueil, la seule ambition de ma vie ! tout est mort autour de moi (*Il cache son visage dans ses mains. Dix heures sonnent*) Hier, je m'en souviens, quand j'ai entendu sonner l'heure qui retentit maintenant, j'ai demandé à Dieu d'abréger le temps. Jamais, me disais-je, jamais il n'arrivera le moment qui doit m'unir à Pauline! Le temps a marché, mon Dieu! il a marché trop vite. . Allons, soyons homme ! cette femme ne mérite pas que mon cœur batte plus fort... quand son image m'apparaîtra... j'oublierai, l'oubli serait profond! L'ennemi que je viens de me faire m'enverra demain en exil, s'il ne me livre à un bourreau. En exil! pour mourir de misère, de faim et de désespoir... sur l'échafaud où ne pouvant expliquer la perfidie de Pauline et celle du roi je mourrai convaincu d'être un lâche et un traître, convaincu d'avoir abandonné mon bienfaiteur au moment du danger... Non, il n'en sera pas ainsi... c'est à moi seul de me punir!... Ivan, tu as été crédule, tu as été ambitieux, tu as, dans ton enivrement ridicule, oublié Dieu, comme si toute faveur et tout bien ne venaient pas de Dieu en ce monde... Quitte ce monde et retourne à Dieu s'il consent à te pardonner, à t'accueillir! (*Il prend un pistolet.*) Insultés tous deux, l'amant couronné et son indigne maîtresse vont envoyer leurs soldats pour me prendre .. Ce qu'ils trouveront ici n'aura plus rien à craindre, rien à mépriser, rien à aimer... Oh! comme je l'aimais!... (*Bruit au dehors.*) Les voilà sans doute... allons. (*Il arme son pistolet.*)

SCENE II.

IVAN, PAULINE, MICHELINE.

PAULINE, *entrant suivi de Micheline. Toutes deux en dominos.*

Ivan!

IVAN.

Vous!

PAULINE.

Qu'alliez-vous faire? pourquoi cette arme entre vos mains? est-ce que vous aussi vous méditez quelque chose contre les jours du roi?

IVAN, *jetant son pistolet sur la table.*

Ah! misérable que je suis. En la voyant entrer ici, à cette heure, n'allais-je pas encore me figurer qu'elle pensait à moi! Insensé! elle ne s'occupait que d'un autre!

PAULINE.

Ivan! mais je...

IVAN.

Rassurez-vous, mademoiselle, j'ai pris ce pistolet pour mettre fin à une vie que j'abhorre, pour me délivrer de moi, pour me délivrer de vous, pour trouver le repos éternel dans ce sombre pays de la mort où personne n'est plus trahi! Retournez près du roi qui vous intéresse si tendrement, près de celui pour qui vous avez traversé la ville, malgré le froid, malgré la nuit! Oh! brave et invincible dans votre affection, mademoiselle, faites-vous bien récompenser au palais... Le malheureux Ivan ne pourra pas même vous payer de votre amour, si votre amour eût été pour lui!

PAULINE.

Mais que me dites-vous là! mais que s'est-il passé en vous! mais vous ne vous souvenez donc plus!... Vous m'aimiez hier! j'étais votre fiancée! Voici l'heure qui devait me lier éternellement à vous!

IVAN.

Je me le disais il n'y a qu'un moment.

PAULINE.

Eh bien! que vous ai-je fait! (*Ivan repousse Pauline.*) Pourquoi me repoussez-vous! vous en aimez donc une autre?

IVAN.

Vous voyez bien que je vais mourir!

PAULINE.

Pourquoi mourir quand je vous aime!

IVAN.

Vous osez dire que vous m'aimez! vous profanez ce mot, le plus noble et le plus doux de tous. Oh! tenez, quand vous me parlez, ce n'est plus cette jeune fille si pure, si belle, si loyale, qui faisait trembler mon cœur au bruit de son pas... ce n'est pas l'ange de candeur que je vois.

PAULINE.

Que suis-je donc?

IVAN.

La femme astucieuse, perfide, qui s'est laissé combler d'honneurs, de présents, de richesses, qui s'en est laissé accabler, et qui ne pouvant porter à elle seule le fardeau pesant de son infamie, a été choisir un pauvre jeune homme candide et généreux, un soldat qui n'avait pour dot que son honneur, et à qui elle essayait de voler son honneur!

PAULINE.

Ivan!

MICHELINE.

Ah! je comprends!

IVAN.

Si vous comprenez, dites-lui donc, madame, car elle est naïve dans son crime, dites-lui donc qu'un honnête homme meurt de faim, même de désespoir, même sur un échafaud... mais qu'il n'épouse pas la maîtresse du roi.

PAULINE.

Ah!... (*Avec élan.*) Ivan, je suis sa fille!

IVAN, *tombant à genoux.*

Mon Dieu!

MICHELINE.

Chère enfant!

PAULINE.

Oui, Ivan, je suis fille de l'infortunée comtesse Eudoxie, qui est morte dans l'exil, et qui m'a laissée à cinq ans orpheline. — Micheline n'est que ma seconde mère... Ce secret ne m'appartenait pas... Le repos de mon père, ma vie à moi s'y trouvaient attachés. Hélas! monsieur, vous savez que sur le trône le roi n'est pas libre... Il s'était réservé de vous instruire en plaçant ma main dans la vôtre... Et moi, je ne doutais pas de votre âme, je vous avais donné toute la mienne!...

IVAN.

Oh! jamais vous ne me pardonnerez! Maintenant, mademoiselle, c'est moi qui ne suis plus digne de vous: j'ai douté d'un ange, j'ai douté de mon généreux bienfaiteur... Vous ne m'aimerez plus...

PAULINE, *lui tendant la main.*

Vous avez douté, ne doutez plus.

IVAN, *se relevant.*

Les misérables! ce sont eux qui ont osé...

PAULINE.

Qui donc?

IVAN.

Oh! tout m'est révélé... ces hommes qui me poussaient à l'assassinat!...

PAULINE.

Eh bien?

IVAN.

Ils avaient eux-mêmes leur sinistre projet.

PAULINE.

Un complot, n'est-ce pas?

IVAN.

Oui, oh! oui!

PAULINE.

Mon pauvre père!... vous le sauverez, Ivan.

IVAN.

Le sauver... comment?

PAULINE.

Vous connaissez les traîtres!

IVAN.

Où les retrouver?

PAULINE.

Ce bruit... (*Galop d'un cheval.*)

MICHELINE.

Le cheval s'arrête. (*Une vitre se brise, un caillou tombe dans la chambre.*) Un caillou... une lettre roulée autour. (*Elle donne le papier à Ivan.*)

IVAN, *lisant.*

« Colonel, si le cœur vous en dit... quai du fleuve, chez Norberg... vous trouverez des amis! »

PAULINE.

Ils conspirent... le roi est perdu !

IVAN.

Pas encore! (*Prenant son manteau et son chapeau.*) Volez au palais... dites à notre père que je vais vaincre ou mourir pour lui. (*Micheline sort.*)

PAULINE, *près de la porte.*

Mourir !...

IVAN.

Je vous aime... je vous aime... je vous aime!... (*Il laisse tout tomber.*)

PAULINE.

Cher Ivan !...

IVAN.

Un baiser, ma fiancée!... (*Il l'embrasse sur le front.*)

PAULINE, *en sortant.*

Vivez!...

IVAN.

Sauvons le roi. (*Il prend son épée et sort.*)

Deuxième Tableau.

LA MAISON DE NORBERG.

Le théâtre est partagé en deux. — A gauche la mer ; à droite une chambre chez Norberg ; la table et les chaises viennent au changement à vue ; deux portes à droite, à gauche grand vitrage donnant sur la mer, une fenêtre. Nuit d'abord, et jour au moment ou des soldats viennent ranger tout sur la table et poser les escabeaux et une lampe.

SCÈNE I.

NORBERG, STERP, MULLERN, LES CONJURÉS. (*Norberg entre de droite, va ouvrir la croisée de gauche, examine si rien ne manque. On frappe, il va ouvrir.*)

MULLERN, *entrant.*

Venez, messieurs, venez ! (*Les conjurés entrent.*)

NORBERG.

Et le colonel Ivan?

MULLERN.

En passant au galop devant sa maison, j'ai vu sa fenêtre éclairée. Il gesticulait dans sa chambre, j'ai lancé mon invitation roulée ; il viendra ou ne viendra pas... je n'ai rien compris.

NORBERG.

Nous avons des issues de tous côtés.

MULLERN.

Messieurs, prenez place... nous sommes en nombre; les minutes valent des siècles, commençons...

STERP.

Vous voyez que le petit colonel n'est pas venu.

NORBERG.

Un faiseur d'embarras... un homme honnête!

MULLERN.

Je croyais bien qu'il viendrait! (*On frappe.*)

NORBERG.

Ma foi, c'est lui!

TOUS.

Ah!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, IVAN.

IVAN.

Dieu soit loué ! ils sont encore ici.

MULLERN.

J'étais en train de répondre de vous, colonel.

IVAN.

Merci, comte. (*Il s'asseoit à droite; Mullern est à gauche; près de Mullern, Sterp; les Conjurés sont au milieu; Norberg reste debout, entre Mullern et Sterp.*)

STERP.

Qu'il est pâle!

NORBERG.

Qu'il est froid!

STERP.

Hâtons-nous, messieurs.

MULLERN.

Vous savez tout : le roi connaît vos noms, vos projets ; il a dans les mains les preuves du complot. J'ai voulu gagner du temps et rendre suspects la reine et le prince royal... Charles-Gustave prévenu contre moi n'a rien voulu entendre! Dans une heure, on viendra m'arrêter chez moi... On me cherche en ce moment... vous aussi. Fuir!... impossible, les portes de la ville sont gardées. Vous convient-il, messieurs, d'être exécutés demain matin sur la grande place?...

NORBERG.

Egorgés comme des moutons! jamais.

MULLERN.

Il faut donc se défendre?

TOUS, *excepté Ivan.*

Oui, jusqu'à la mort.

MULLERN.

Nous n'avons qu'un moyen.

TOUS.

Lequel?

MULLERN.

C'est l'attaque.

TOUS.

Oui!

MULLERN.

C'est votre avis à tous?

TOUS.

Oui!

MULLERN, *à Ivan.*

Vous ne dites rien, colonel?

IVAN.

J'attends que vous expliquiez vos plans.

MULLERN.

Pour aller d'ici au palais, il faut un quart d'heure... nous irions plus vite en bateau, mais le fleuve est trop agité cette nuit.

NORBERG.

Le palais sera gardé.

MULLERN.

Par le régiment du colonel.

IVAN.

Il peut se faire que mon régiment ne veuille pas marcher sans le colonel en premier.

MULLERN.

J'ai tout prévu... cette clef ouvre une galerie souterraine qui passe sous mes appartements et aboutit aux couloirs de la Chambre Rouge. Nous frapperons... si l'on nous ouvre, rien de plus simple.

NORBERG.

Si l'on n'ouvre pas, nous enfonçons la porte.

IVAN.

Eh bien?

NORBERG.

Eh bien! partons.

TOUS LES CONJURÉS, *se levant.*

Partons !

IVAN.

Pourquoi faire?

MULLERN.

Comment?

IVAN.

Oui, sachons bien ce que fera chacun de ces messieurs.

STERP.

Pour ne rien embrouiller, c'est juste.

MULLERN.

Vous avez raison, colonel. (*On se rasseoit.*)

IVAN.

Le but, d'abord.

MULLERN.

Il est simple; empêcher le roi de nous faire exécuter demain.

IVAN.

Les détails?...

MULLERN.

Lui faire signer une abdication (*mouvement*) par la douceur... messieurs... par la douceur.

STERP.

Vous ne le connaissez pas, il ne signera jamais.

NORBERG.

Je le ferai bien signer, moi !

IVAN, *avec inquiétude.*

Comment ?

NORBERG, *à Ivan avec véhémence.*

Avec cette main qui dirigera la sienne .. (*Frappant sur la table.*) Et j'aurai une main de libre pour étouffer ses cris. (*Les conjurés échangent avec Norberg des poignées de main pour le féliciter de son énergie.*)

IVAN, *se tordant les mains.*

Messieurs. . .

MULLERN.

Le colonel a raison toujours ; partageons la besogne ; moi, j'ouvre les portes, j'ai toutes les clefs : ces messieurs (*il désigne les officiers*) avec leurs compagnies... (*Même jeu d'Ivan.*) Sterp !...

STERP.

J'éloigne les troupes douteuses, et je fais changer le mot d'ordre.

MULLERN.

Norberg !

NORBERG.

Je propose l'abdication, et la fais signer.

STERP.

Mais puisqu'il est convenu qu'il ne signera pas.

NORBERG, *avec violence.*

Je le fais signer, vous dis-je. (*Il frappe de nouveau sur la table. Ivan met la main sur son cœur pour en comprimer les battements*)

MULLERN.

Et vous, colonel ?

IVAN.

Moi, messieurs, je trouve le plan impossible, inexécutable, et je dis qu'il ne s'exécutera pas.

TOUS.

Oh !

MULLERN.

Proposez-en un autre, mais faites vite, le temps presse.

NORBERG.

Nous nous en tenons à celui du comte de Mullern ! Allons-nous perdre une heure en bavardages ? (*Ils se lèvent excepté Ivan et Mullern.*)

TOUL.

Partons ! partons !

MULLERN, *les retenant.*

Voyons, messieurs, peut être me suis-je trompé, peut-être le colonel est-il mieux inspiré que moi.

IVAN.

Je le crois.

TOUS.

Voyons !

IVAN.

Vous allez vous recommander à la clémence du roi, et je vous garantis la vie sauve. (*Tous se récrient avec emportement.*)

NORBERG, *prenant le milieu de la table.*

Ah çà, mais vous nous trahissez.

IVAN.

Pourquoi pas ! vous trahissez bien le roi, vous !

STERP, *à la droite de Norberg.*

Vous vous êtes mêlé à nous, pourquoi ?

IVAN, *se levant.*

Parce que vous m'avez menti, parce que vous avez calomnié la femme que j'aime et accusé le roi de me faire épouser sa maîtresse, quand vous saviez, vous, comte de Mullern, qu'elle est sa fille !

MULLERN.

Et quand il serait vrai... quand je me serais trompé...

IVAN.

Si vous vous êtes trompé, le roi ne m'a pas fait injure, et la cause n'existant plus, pourquoi commettrais-je le crime ?

NORBERG.

C'est logique.

IVAN.

Je retourne donc au palais dire à Charles-Gustave que vous n'étiez qu'égarés, que le repentir est venu, que jamais vous n'en avez voulu à sa vie, et j'engage mon honneur qu'il vous pardonnera.

NORBERG.

Le pardon !... oui, les mines.

IVAN.

Eh bien ! après... Ne vaut-il pas mieux aller aux mines que d'être un assassin ?

MULLERN, *se levant.*

Monsieur, vous nous avez fait raconter tous nos secrets, vous ne pouvez plus partir, sinon avec nous. (*Il rejoint les conjurés au fond.*)

NORBERG.

C'est impossible !

IVAN, *à la table, mais à gauche.*

Messieurs, écoutez ma prière... Maintenant, je vous supplie, officiers, serviteurs du roi, vous qu'il a comblés, qu'il a accablés de ses bienfaits, qu'avez vous à lui reprocher ? Sa haine pour l'Angleterre. Eh bien ! que l'Angleterre se défende !... Vous lui avez donc vendu, non pas vos épées, mais vos poignards... Messieurs ! Vous avez dit vrai, je ne partirai pas, je resterai parmi vous comme un otage, tandis qu'un messager portera la lettre que je vais écrire au roi. S'il pardonne, vous me remercierez de vous avoir fait libres en vous épargnant un crime... s'il punit, je vous jure, par le Dieu vivant, que je partagerai votre destinée. Vous ai-je convaincus ? ai-je éveillé l'honneur, la pitié dans vos cœurs. J'ai prouvé qu'on peut se fier à ma parole, l'acceptez-vous ?

MULLERN.

Messieurs, le temps passe.

NORBERG.

Oui ! allons ! (*Ils sortent.*)

IVAN.

Réfléchissez... je sais tout... tremblez !...

NORBERG, *revenant au milieu des conjurés.*

Eh bien ! puisque tu sais tout et que tu n'es pas des nôtres, tu vas mourir. (*Tous rentrent, et retiennent Norberg qui a l'épée à la main.*)

NORBERG, *se débattant.*

Laissez, laissez, je m'en charge seul ; vous, gardez la porte ?...

JEAN.

Mon Dieu ! me défendre...c'est impossible. Oh ! cette fenêtre... (*Il s'élance par la fenêtre au milieu de la tempête et se jette à l'eau. Norberg s'élance à sa poursuite ; arrivé sur la fenêtre, il veut se précipiter, et est retenu par les conjurés.*)

ACTE V.

LA CHAMBRE ROUGE

Au premier plan, à gauche et à droite, portes secrètes ; à gauche, au deuxième plan, un canapé, auprès duquel est un tabouret ; troisième plan à gauche, une porte ; une porte gothique au fond ; à droite, deuxième plan, une estrade sur laquelle il y a un fauteuil, table, timbre, lampe, et tout ce qu'il faut pour écrire ; quatrième plan, à droite, grande fenêtre gothique. Au lever du rideau, Charles est assis sur le canapé, et Pauline est auprès de lui sur un pliant. Il fait presque nuit.

SCENE I.

CHARLES, PAULINE.

CHARLES.

Pauvre enfant ! pourquoi te créer de vaines chimères ! Va... c'est assez d'avoir à trembler sur les périls certains.... Pourquoi ma vie serait-elle menacée ?

PAULINE.

Pourquoi ne le serait-elle pas ?

CHARLES.

Parce que je suis le roi !

PAULINE.

Gustave-Adolphe était roi aussi... a-t-on respecté l'inviolabilité qui le couvrait ?

CHARLES.

Mon père a succombé devant une trahison qu'il n'avait pas prévue... moi, je connais le complot qui se trame contre moi... Si l'influence de quelques chefs détache de leur fidélité des soldats égarés, je puis compter sur le premier régiment de ma garde... il est en marche... son colonel est un vieil ami, un homme sûr, qui a souffert avec moi. Ne m'as-tu pas dit que j'avais aussi Ivan... N'est-il pas sur la trace des conjurés ?

PAULINE.

Et vous pouvez compter sur celui-là, mon père !

CHARLES, *se levant.*

Tu vois donc, ma fille, que je suis en sûreté. (*Se levant.*) Ne reste donc pas plus longtemps dans cette partie du palais... J'attends la reine et le prince royal que j'ai fait mander.

PAULINE.

Ils vous aiment, ils vous sont fidèles, croyez-le bien ! Qui n'aimerait pas mon père?...

CHARLES.

Que ta voix me fait du bien... qu'il m'est doux d'entendre dans la bouche de ma fille l'éloge de celui qui ne t'appellera jamais sa sœur, hélas ! Toi, si digne d'être assise près de lui sur les marches du trône!...

PAULINE.

Le ciel vous a donné votre fils pour l'honneur de la Suède... il m'a donnée à vous pour la joie et le repos de votre vieillesse.

CHARLES.

Tu crois donc que je vieillirai?...

PAULINE.

Voyez-vous que vous craignez encore!... Mon père, je ne m'en irai pas.... je ne vous quitterai pas avant le retour d'Ivan !... Si l'on me voit près de vous, eh bien ! je suis votre servante!... Qui remarquera l'humble et obscure servante de Votre Majesté, dans l'ombre où je me cacherai? Oh! mon père, laissez-moi, laissez-moi avec vous... j'ai peur...

CHARLES.

Peur! et pourquoi?

PAULINE.

Parce que c'est aujourd'hui le funèbre anniversaire de la mort de votre père, il y a vingt-huit ans; parce que c'est l'anniversaire de la mort de votre mère; parce qu'enfin vous vous trouvez cette nuit dans la Chambre Rouge où sont morts si étrangement trois de vos prédécesseurs. O mon père! c'est un jour sinistre, c'est une chambre fatale, et je sens un malheur sur votre tête. (*L'heure sonne.*)

CHARLES.

Assez... retire-toi, ma fille; il est temps que je sois roi... Michel !

SCENE II.

LES MÊMES, MICHEL, *puis* UN OFFICIER.

MICHEL, *entrant du fond.*

Sire !

CHARLES, *allant s'asseoir sur l'estrade.*

Appelle l'officier de service; non, laisse-le à son poste, il ne peut y avoir de danger pour Pauline. Conduis-la au pavillon du parc, recommande à ta mère de ne la point quitter... Ne la quitte pas toi-même.

MICHEL.

Oh! moi, je resterai ici!

CHARLES.

Toi, un poltron! quand on nous annonce du danger, tu ne te mets pas à l'abri!

MICHEL.

Il y a temps pour tout. J'étais poltron hier, je le serai demain; aujourd'hui, je me repose!

PAULINE.

Bon Michel!

CHARLES.

C'est bien ce que tu viens de dire là. Conduis Pauline où je t'ai dit; va, et reviens si tu veux. (*Il frappe sur le timbre : à un officier qui se présente.*) Monsieur, vous savez que je n'attends personne ce soir, personne, excepté le colonel Ivan. Où est le grand maître du palais?

L'OFFICIER.

Il fait les arrestations ordonnées par Votre Majesté.

CHARLES.

Il devrait être de retour. Vous connaissez le nouveau mot d'ordre?

L'OFFICIER.

Oui, sire : Suède et Stockolm !

CHARLES.

Bien... un coup de baïonnette sans pitié à la première hésitation!

L'OFFICIER.

Oui, Sire. (*Il sort par le fond.*)

CHARLES.

Eh bien! Michel...

MICHEL, *à part.*

Elle ne veut pas retourner au pavillon.... Comment faire? (*Haut.*) Nous partons, Sire, nous partons.

PAULINE.

Nous partons. (*A Michel.*) Je sais où me cacher, va!

MICHEL, *à part.*

Oh! les femmes! les femmes! (*Fausse sortie.*)

CHARLES, *à sa fille.*

Tu ne m'embrasses pas encore?

PAULINE, *montant sur l'estrade.*

Dites-moi cela moins tristement, mon père!

CHARLES, *la prenant dans ses bras.*

Est-ce que je suis jamais triste quand je te tiens dans mes bras? Adieu!

PAULINE.

Pourquoi ne me retenez-vous pas? je serais votre ange gardien.

CHARLES.

Oui, oui, adieu!

PAULINE.

Au revoir?

CHARLES.

Eh bien! oui, au revoir!

MICHEL, *à part.*

Ah! si je faisais tout ce que je veux, comme j'emmènerais le roi, comme je m'emmènerais moi-même.

BAULINE.

Oh! je veillerai sur lui! (*Elle sort avec Michel par le fond.*)

SCENE III.

CHARLES, *seul.*

Oui, je puis espérer... la ville doit être occupée par les troupes fidèles.. nul ne sait rien d'ailleurs! et puis c'est un complot de lâches! je les ai éventés! ils fuiront. Ce Mullern qui abritait sa trahison derrière l'hypocrisie... Ce Norberg, un boucher... Allons, allons! la vie d'un roi n'est pas à la portée de ces misérables!

SCENE IV.

CHARLES, MICHEL.

MICHEL, *rentrant.*

Là!

CHARLES.

Qu'as-tu? tu es pâle.

MICHEL.

Oui, dans le jardin... la nuit... Ah! dame, on n'est pas brave comme cela tout de suite!...

CHARLES.

Qu'as-tu vu dans le jardin?

MICHEL.

Rien; mais j'ai entendu.

CHARLES.

Quoi?

MICHEL.

Je ne sais pas!...

CHARLES.

Tiens, tu m'effrayerais moi-même! Songe donc que nous sommes gardés, songe... qu'au point du jour, Grégoire, ton frère, qui doit avoir l'habitude de courir, va nous amener Rosen et son régiment...

MICHEL.

Oui, je ne dis pas... demain nous serons sauvés... mais aujourd'hui!

CHARLES.

Ce n'est qu'une nuit à passer, et... (*On entend frapper à une porte au premier plan à gauche.*) On frappe à la petite porte... interroge!

MICHEL.

Qui va là?

GRÉGOIRE, *en dehors.*

C'est moi, Michel... moi... ton frère!

MICHEL.

C'est Grégoire!

GRÉGOIRE.

Ouvre vite!

MICHEL.

Faut-il, Sire?

CHARLES.

Oui, va, va... (*Michel va ouvrir.*)

SCENE V.

LES MÊMES, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, *pâle, chancelant, l'épée dans une main, et l'autre sur le cœur. Il entre précipitamment comme un homme poursuivi, et arrive à l'estrade.*

Sire!

LE ROI.

Parlez, Grégoire!

GRÉGOIRE.

Les ordres de Votre Majesté sont exécutés... Le colonel Rosen sera ici à la pointe du jour... Il serait arrivé cette nuit, s'il avait pu trouver des moyens de transport.

CHARLES.

Comment!

GRÉGOIRE.

Tout avait été mis en réquisition le matin pour un convoi destiné aux mines...

CHARLES, *à part.*

Ah! Mullern!... le misérable éloignait mes soldats... (*Se tournant vers Grégoire qui est tombé à genoux et a abandonné son épée.*) Mais... vous chancelez... la fatigue...

GRÉGOIRE.

Non, sire... je vais mourir!..

CHARLES.

Vous!

MICHEL, *courant à son frère et le soutenant.*

Toi, mon frère! Oh! non! (*Au Roi.*) Il rouvre les yeux!

CHARLES.

Parlez.

GRÉGOIRE.

J'ai été suivi à mon arrivée...

CHARLES.

Par qui?

GRÉGOIRE.

Par ceux qui avaient intérêt à ce que je ne pusse parvenir jusqu'à Votre Majesté. J'ai gagné de l'avance sur eux, et je suis entré dans les jardins, grâce à la clef de Michel... les autres avaient une clef pareille...

CHARLES.

Comment?

GRÉGOIRE.

Je ne sais!... Je me suis élancé... mais un de ces hommes est parvenu à me rejoindre, au moment où je mettais le pied sur l'escalier, et où je me retournais pour lui faire face... il m'a frappé... oh! bien frappé... cet homme se connaît en blessures mortelles!

MICHEL.

Mon Dieu!

CHARLES.

Il fallait appeler!

GRÉGOIRE.

Je n'ai pas osé... je ne voulais pas qu'on sût qu'un misérable comme moi était connu du roi.

CHARLES.

Et votre assassin?...

GRÉGOIRE.

Il est mort... oh! je sais frapper aussi moi... et je vais mourir!...

MICHEL.

Non... non... tu ne mourras pas!

CHARLES.

Michel a raison... et de prompts secours...

GRÉGOIRE.

C'est inutile... votre main seulement, Sire... (*Il baise la main de Charles.*) Après tout, ce n'est pas un mal... Michel, tu diras à ma mère que je meurs repentant... et que je la supplie de me pardonner. Adieu.

MICHEL, *sanglottant et tombant à genoux.*

Mon pauvre frère!... (*Coups de feu au dehors.*)

MICHEL, *allant au fond à droite et regardant par la fenêtre.*

Ils viennent, Sire, avec les troupes qu'ils ont gagnées...

CHARLES.

Tout est perdu, alors!

MICHEL.

Hélas! oui... seulement...

CHARLES.

Seulement, au lieu d'être égorgé, je pourrai me défendre en soldat, n'est-ce pas?

MICHEL.

Hélas! oui... sire!

CHARLES, *prenant son épée sur la table.*

Allons, vite à l'œuvre! cette porte d'abord! (*Michel ferme la porte du fond.*) Maintenant, celle-ci... (*Il ferme la seconde porte de gauche. Cris au dehors.*)

NORBERG, *en dehors.*

Le roi?

MICHEL, *à la porte du fond.*

Qui vive?

NORBERG.

Où est le roi?

MICHEL.

Que lui voulez-vous?

NORBERG.

Le feu est à Stockolm... la flamme pétille au loin... le peuple demande le roi... il nous faut le roi!

MICHEL.

Sa Majesté ne veut pas être dérangée...

NORBERG.

Ouvriras-tu?

MICHEL.

Non!

NORBERG.

Eh bien! enfoncez la porte!

MICHEL, *avec désespoir.*

Entendez-vous, Sire?

CHARLES.

J'entends! Range-toi..:

MICHEL.

Sire...

CHARLES.

Range-toi, te dis-je! (*Charles et Michel se rangent au fond à droite. La porte s'ouvre avec fracas.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, NORBERG, STERP, OFFICIERS, *tous l'épée à la main.*

LES CONJURÉS, *effrayés à la vue de Charles.*

Le roi!

CHARLES.

Qu'y a-t-il, messieurs?

NORBERG, *en avant.*

Il y a, Sire, que la politique adoptée par votre majesté est une cause de ruine pour la Suède, et que nous ne pouvons répondre de la sûreté de votre majesté ni de celle d'aucun membre de la famille royale si vous refusez d'abdiquer.

CHARLES.

C'est votre dernier mot, comte de Norberg; vous qui, sans ma trop grande bonté, seriez en exil!

NORBERG.

Sire... l'abdication!...

CHARLES.

C'est bien. Vous l'avez sans doute préparée?

STERP, *lui tendant un papier.*

La voilà!

CHARLES.

Ah! c'est vous aussi, baron de Sterp; vous, mon grand écuyer! (*A part.*) Rosen, mon Dieu! et Ivan, Ivan, où est-il?

NORBERG.

Sire, le temps presse...

CHARLES, *lisant.*

« Les intérêts de mon peuple et la situation périlleuse dans » laquelle la Suède se trouve engagée, exigeant de ma part un » sacrifice qui n'est pas au-dessus de mon dévouement, qui n'est » pas au-dessus de l'ardent amour que je porte à mes sujets... » (*S'interrompant.*) Les mots sont bien choisis. (*Reprenant.*) « Je » déclare abdiquer de ma seule volonté, et en toute liberté... » (*S'arrêtant de nouveau.*) En toute liberté... c'est écrit, messieurs. (*Il continue.*) « en faveur de mon fils bien-aimé le prince Char- » les, que je proclame roi de Suède. » (*A Norberg.*) Voilà ce qu'il faut que je signe... en toute liberté?...

NORBERG.

Oui, sire. (*Charles se dirige vers la table et prend la plume en

écoutant au dehors. Avec joie.) Il va signer. *(Les conjurés redescendent la scène.)*

MICHEL.

Oh! mon Dieu!

CHARLES, *jetant la plume et déchirant l'abdication.*

Je ne ferai pas une lâcheté; ce serait la première!...

NORBERG, *d'un ton menaçant.*

Alors, Sire, c'est vous qui l'aurez voulu.

CHARLES.

Vous ferez avant, ce que vous auriez fait après. Eh bien! venez... Voyons qui le premier osera porter la main sur son roi, et si parmi vous-mêmes je ne trouverai pas des défenseurs.

MICHEL, *ramassant l'épée de Grégoire.*

Sire... j'ai dit que je serais brave aujourd'hui... je suis né le même jour que vous... le même jour me verra mourir!

NORBERG.

Soit! passe devant! *(Il le renverse d'un coup d'épée.)*

MICHEL, *à Charles.*

Adieu, frère!

CHARLES, *l'épée à la main et descendant l'estrade.*

Misérables!... *(Sterp l'ajuste, et d'un coup de pistolet lui casse le bras droit. Charles abandonne son épée et vient tomber à genoux près de l'estrade.)* Lâches!... assassins... vous m'avez cassé le bras. Vous voyez bien à présent que je ne peux pas signer mon abdication... *(Ramassant son épée de la main gauche.)* mais du moins de cette main qui me reste... *(Norberg envoie un officier veiller au dehors; Sterp et un officier longent le théâtre pour prendre Charles à gauche; Norberg et les autres s'apprêtent à le charger de front.)* Lâches... assassins... régicides...

SCENE VII.

LES MÊMES, PAULINE; *puis* MULLERN.

PAULINE, *accourant éperdue, et entourant Charles de ses bras.*

Mon père!... mon père!... Osez donc le frapper dans les bras de sa fille!... *(Les conjurés reculent.)*

MULLERN, *apparaissant par une porte secrète à droite, et montant sur l'estrade.*

Eh bien!... vous hésitez!...

CHARLES, *voyant Mullern.*

Mullern!...

PAULINE, *suppliante.*

Grâce! grâce!

NORBERG, *saisissant Pauline, l'arrachant des bras de Charles, et la jetant au milieu des officiers, qui l'entraînent au fond.*

Place!... place!...

PAULINE, *se débattant.*

Par pitié!... Mon père!... mon père!...

NORBERG, *s'avançant l'épée haute sur Charles, qui l'attend.*

Allons... finissons-en!... le trône est à nous!...

IVAN, *entrant tout à coup par une autre porte secrète, à gauche, premier plan.*

Pas encore! *(Il renverse Norberg d'un coup de pistolet. — On entend battre la charge. — Les Drabans envahissent la chambre et s'emparent des conjurés. Mullern est toujours debout sur l'estrade.)*

MICHEL, *se traînant près de Norberg, qui se débat dans les convulsions de l'agonie.*

Passe devant!

IVAN, *s'adressant au Roi.*

Sire, voici votre fidèle régiment des gardes!... A vous maintenant de châtier les traîtres! *(Les soldats garnissent toutes les issues.)*

CHARLES, *désignant Mullern.*

Qu'on s'empare d'abord de celui-ci... et que justice se fasse! *(Mullern veut gagner la porte par laquelle il est entré, mais des soldats lui barrent le passage.)*

PAULINE, *à son père.*

Mon père!... cette blessure...

CHARLES.

Ce n'est rien, mon enfant, et désormais délivré des traîtres qui m'entouraient, et appuyé sur des hommes fermes, probes et loyaux, comme Ivan, je pourrai à la fois veiller sur ton bonheur, et assurer celui de mon peuple!

LES OFFICIERS *et* LES SOLDATS, *agitant leurs armes.*

Vive Charles-Gustave! *(Tableau.)*

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



UN JEUNE HOMME PRESSÉ

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. E. LABICHE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER (PALAIS-ROYAL), LE 4 MARS 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

DARDARD. . . . . MM. RAVEL.
PONTBICHET. . . . . SAINVILLE.
COLARDEAU. . . . . ALCIDE-TOUSEZ.

La scène se passe à Paris, chez Pontbichet.

Le théâtre représente une chambre à coucher. Au fond, au milieu, un lit avec des rideaux. — A côté, une table de nuit. A droite et à gauche du lit, portes, celle de droite conduisant à l'extérieur. — A gauche, premier plan, une porte; deuxieme plan, une croisée, — A droite, premier plan, autre porte; deuxième plan, une table avec ce qu'il faut pour écrire. — Chaises, fauteuils, etc.

SCENE I.

PONTBICHET *puis* DARDARD. *Au lever du rideau, la scène est obscure, Pontbichet est couché, il ronfle.*

DARDARD *en dehors, sonnant avec force.*

Monsieur !... monsieur !

PONTBICHET, *se réveillant.*

Hein ?... il me semble qu'on a agité ma sonnette ?...

DARDARD.

Ouvrez ! ouvrez... ouvrez !

PONTBICHET.

Qui va là ?

DARDARD.

Moi !... un jeune homme pressé... je bous, je brûle, je flambe !

PONTBICHET, *descendant de son lit et passant un pantalon après avoir allumé une bougie à sa veilleuse.*

Ah ! mon Dieu !... est-ce que le feu serait à la maison ?

DARDARD.

Dépêchez-vous donc.

PONTBICHET.

Que diable! donnez-moi le temps de passer un pantalon (*A part*) Ces pompiers sont d'une impatience !...

DARDARD.

Je vous attends. (*Il sonne de nouveau et sans discontinuer.*)

PONTBICHET.

Un instant donc !

DARDARD.

C'est pour vous empêcher de vous rendormir.

PONTBICHET, *allant ouvrir.*

Voilà, pompier, voilà... mais si c'est pour faire la chaîne.. je suis enrhumé (*Apercevant Dardard.*) Un inconnu !... sans casque ! monsieur, que voulez-vous.

DARDARD.

Monsieur je voudrais causer avec vous.

PONTBICHET.

Causer ! ah ça ? quelle heure est-il !

DARDARD.

Deux heures du matin... Mais ça ne fait rien... je n'y tiens plus ! je n'y tiens plus !

PONTBICHET, *à part, effrayé.*

Deux heures... j'ai peut-être eu tort d'ouvrir ma porte...

DARDARD.

Monsieur, je suis un jeune homme pressé, dites-moi tout de suite si c'est vous ?

PONTBICHET.

Moi ! quoi?

DARDARD.

Le père... ou non ?

PONTBICHET.

Ah ça ! si c'est pour jouer à ce jeu là....

DARDARD.

Etiez vous, oui ou non, ce soir au théâtre de monsieur Dormeuil ?

PONTBICHET.

Oui, en famille... Mais je ne vois pas...

DARDARD.

Occupiez-vous le n° 13, second rang, première galerie, côté gauche?... dites moi si vous étiez bien ?

PONTBICHET.

Oh ! extrêmement bien...

DARDARD.

Enfin, n'y avait il pas près de vous une jeune fille... avec des yeux ! un nez !... une bouche !...

PONTBICHET.

En effet... ma fille Cornélie... Après?

DARDARD, *ôtant son paletot.*

Ça suffit. (*Il paraît en habit noir, gants blancs, costume de prétendu.*) Monsieur, je suis un jeune homme pressé, Ernest Dardard Lacassagne, de Dumirac, près de Bordeaux ; et j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Cornélie, votre fille.

PONTBICHET.

Ah ça ! monsieur, vous flanquez-vous de moi ? Comment! vous venez à deux heures du matin violer mon sanctuaire !... et me conter vos polissonneries !...

DARDARD.

Il me semble que ma démarche...

PONTBICHET.

Sortez !

DARDARD.

Par exemple !

PONTBICHET.

Monsieur, je vous préviens que ma table de nuit contient deux objets !...

DARDARD, *l'arrêtant pudiquement.*

Chût ! on ne nomme pas ces choses-là !

PONTBICHET, *continuant.*

Une paire de pistolets pour les malfaiteurs, et un verre d'eau sucrée pour moi... quand je tousse.

DARDARD.

En vérité ! eh bien !

AIR *de l'Apothicaire.*

Moi, je blâme cet imbroglio.
Des pistolets, de l'eau sucrée!
On croirait pour un quiproquo
La chose à dessein préparée.
Voyez d'ici l'affreuse erreur..
Vous pourriez, prenant l'un pour l'autre,
Sucrer... la cervelle au voleur,
Et percer un trou dans la vôtre.

PONTBICHET.

Ah ça, monsieur, vous faites de l'esprit... moi j'ai envie de dormir.

DARDARD.

Recouchez-vous.

PONTBICHET.

Quand vous serez parti.

DARDARD.

Moi? partir ! sans l'avoir vue ! sans avoir revue Cornélie!

PONTBICHET.

C'est ça, je vais la faire habiller pour vous.

DARDARD.

Ah ! je ne demande pas ça !

PONTBICHET.

C'est heureux.

DARDARD.

Qu'elle vienne comme elle est... ce n'est pas sa robe que j'aime? ce n'est pas sa robe que j'épouse...

PONTBICHET.

Mais, monsieur...

DARDARD.

Ah ! vous ne me connaissez pas ; je suis de Bordeaux, monsieur !... j'ai la tête chaude !...

PONTBICHET.

Qu'est-ce que ça me fait !

DARDARD.

Et à Bordeaux, quand on aime, quand on distingue une jeune fille au spectacle, on ne s'informe ni de son rang, ni de son nom, ni de son sexe...

PONTBICHET.

Mais, monsieur...

DARDARD, *s'animant.*

On la suit. Si elle monte dans un fiacre, on galope, on traverse les ponts, on rejoint le sapin, on grimpe derrière...

PONTBICHET.

Mais monsieur...

DARDARD, *de même.*

On reçoit un coup de fouet, v'lan! ça ne fait rien... on tombe, on se relève, on arrive chez le père !

PONTBICHET.

Mais, monsieur...

DARDARD, *continuant.*

Un gros qui dort; on lui dit: Réveillez-vous, habillez-vous, mariez-nous!

PONTBICHET.

Est-ce que vous êtes tous comme ça à Bordeaux ?

DARDARD.

Tous !

PONTBICHET.

Eh bien! à Paris c'est différent ; quand on nous réveille... nous prenons un bâton, bien rond, que nous cassons, sans façon, sur le Gascon.

DARDARD.

Tiens nous jouons au corbillon ! qu'y met-on?

PONTBICHET.

Terminons...

DARDARD.

Ah !... le mot est bon.

PONTBICHET.

Vous désirez voir ma fille?

DARDARD.

Oui.

PONTBICHET.

Eh bien ! vous ne la verrez pas...

DARDARD.

Très-bien !

PONTBICHET.

Vous demandez à l'épouser?

DARDARD.

Oui.

PONTBICHET.

Eh bien ! vous ne l'épouserez pas.

DARDARD.

Très-bien !

PONTBICHET.

Maintenant, mon petit ami, je vais vous mettre à la porte.

DARDARD.

Non.

PONTBICHET.

Savez-vous que je suis plus gros que vous... et par conséquent plus...

DARDARD.

Gras?

PONTBICHET.

Non, plus fort.

DARDARD.

En entrant, j'ai fermé votre porte à double tour, et j'ai mis la clé dans ma poche... la voici !

PONTBICHET.

Eh bien ?

DARDARD.

Pour rester, il ne tiendrait qu'à moi de la lancer par la fenêtre!

PONTBICHET.

Oui, mais je vous ferais prendre le même chemin.

DARDART.

Non.

PONTBICHET.

Pourquoi?

DARDARD.

Parce que, casser un Gascon, c'est très-cher, c'est un grand luxe !... Ça se paie double.

PONTBICHET, *à part.*

Il a raison.

DARDARD.

Tenez, je suis bon diable, je sors de bonne volonté !... mais pour revenir. . Dites-donc, je vais toujours acheter la corbeille.

PONTBICHET.

La corbeille !

DARDARD.

Oh ! soyez donc tranquille ! je ferai bien les choses.

PONTBICHET.

C'est trop fort !...

DARDARD.

Au revoir... beau-père !

ENSEMBLE.

AIR : *Étrange aventure, ou Scélérat atroce.*(Existence décolorée.)

PONTBICHET.

Étrange aventure !
C'est une gageure.
Voyez sa figure,
Voyez sa tournure,
Pour oser ainsi
Porter ici
Sa mine d'amoureux transi!
Sais-tu, gredin,
Que je puis t'assommer soudain.

DARDARD.

Charmante aventure !
Grâce à la nature,
Avec ma figure,
Avec ma tournure,
Je puis sans souci,
Sortir d'ici.
Je suis certain
De plaire à ta fille demain.

Dardard sort par la porte du fond à droite, après avoir remis la clé dans la serrure.

SCENE II.

PONTBICHET, *seul.*

A-t-on jamais vu un Gascon pareil ? c'est qu'il a un aplomb ! Pour plus de sûreté, je vais fermer ma porte. (*Il la ferme.*) Colardeau doit être revenu du bal masqué ; il arrive de Loches, et avant de se marier, il a désiré connaître les danses du grand monde... Je l'ai confié à mon coiffeur .. ils sont allés à l'Ambigu-Comique. Et cet autre qui me demande ma fille !... elle est pour Colardeau, ma fille... un bon jeune homme blond, plein de respect, de déférence pour moi... Au moins lui, quand je parle, il m'écoute, et quand je ne parle pas, il m'écoute encore. (*Riant.*) Et puis, ce diable de Colardeau, il rit de tout ce que je dis... ça me donne de l'esprit... (*Au public.*) Enfin, l'autre jour, c'était pourtant pas bien drôle, je lui dis : Colardeau, je vais à l'enterrement... Pouf, le voilà qui pouffe !... Il est gai, ce Colardeau ! Entre nous, je le crois très-bien avec ma fille, sa cousine; ils ont fait connaissance à Loches, il y a deux ans, et entre cousins... Malheureusement, Colardeau n'a pour toute fortune qu'un oncle qui a dit on, le cou très-court .. c'est quelque chose. En attendant... je lui achèterai un petit fonds de n'importe quoi, avec la dot de ma fille. Ah ! dame, je ne suis pas riche, moi ! Je fabrique des gants à vingt-neuf sous, sans coutures... C'est la vérité ! je néglige totalement la couture. Ah ça, il est deux heures un quart... cet animal m'a réveillé... qu'est-ce que je vais faire? Tiens ! si je réveillais à mon tour Colardeau ! il me tiendrait compagnie... c'est son état. (*Il frappe à la porte de droite, premier plan.*) Ohé ! Colardeau, ohé !

SCENE III.

PONTBICHET, COLARDEAU.

COLARDEAU, *dans la coulisse.*

Hein !... je dors !

PONTBICHET.

C'est égal, lève-toi.

COLARDEAU, *de même.*

C'est vous, monsieur Pontbichet ?

PONTBICHET.

Oui, dépêche-toi. (*La porte s'entr'ouvre, et la tête de Colardeau paraît coiffée d'un bonnet de coton.*)

COLARDEAU.

Vous êtes incommodé, beau-père ?

PONTBICHET.

Non, Colardeau, je m'ennuie...

COLARDEAU, *riant très-fort.*

Ah ! ah ! ah !

PONTBICHET, *à lui-même.*

J'ai encore dit quelque chose de drôle. (*A Colardeau, qui rit toujours.*) C'est bien... Je t'ai réveillé pour que tu me tinsses compagnie.

COLARDEAU.

Compagnie ? tout de suite ?

PONTBICHET.

Parbleu ! Ce n'est pas la semaine prochaine.

COLARDEAU, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! (*S'arrêtant tout-à-coup.*) Cristi ! Que j'ai envie de dormir.

PONTBICHET.

Voyons, quand tu resteras là... Entre.

COLARDEAU.

C'est que je vais vous dire... je ne suis pas vêtu... Je suis en bannière.

PONTBICHET.

Habille-toi.

COLARDEAU.

C'est que je vais vous dire... je n'ai pas mes habits, ils sont restés chez le costumier.

PONTBICHET.

Eh bien ! mets ton costume.

COLARDEAU.

Oui, monsieur Pontbichet. (*A part.*) Cristi ! que j'ai envie de dormir !... (*La tête de Colardeau disparaît.*)

PONTBICHET, *seul.*

Je vais le faire rire jusqu'au jour... ça m'occupera.

SCÈNE IV.

DARDARD, PONTBICHET.

DARDARD, *paraissant debout sur l'appui de la fenêtre.*

Ne vous dérangez pas !

PONTBICHET.

Comment ! encore vous ?

DARDARD.

Toujours !

PONTBICHET.

Et par la fenêtre !

DARDARD.

J'ai pensé que vous aviez dû fermer la porte... et nous autres enfants de la Gironde, quand on nous ferme la porte, nous sautons par la croisée... (*Il saute sur la scène.*) Eh ! donc !

PONTBICHET.

Mais qu'est-ce qui vous ramène ?

DARDARD.

Une idée. En sortant j'ai lu votre enseigne... Pontbichet fabricant de gants, et je me suis écrié : J'ai besoin de gants !...

PONTBICHET.

Monsieur, je vous préviens que je ne tiens pas le détail, ainsi...

DARDARD.

Et moi, je n'achète qu'en gros. J'en veux... voyons... j'en veux quarante mille paires !

PONTBICHET.

Quarante ?

DARDARD, *s'asseyant.*

Vous allez me les essayer, Pontbichet !

PONTBICHET.

Comment?

DARDARD.

Dépêchez-vous, je suis un jeune homme pressé.

PONTBICHET.

Voyons, monsieur, parlez-vous sérieusement ?

DARDARD.

En affaires je suis sérieux comme un hibou.

PONTBICHET.

Et vous êtes solvable ?...

DARDARD.

Comme un jaunet, je paie comptant.

PONTBICHET, *à Dardard, qui est assis.*

Prenez donc la peine de vous asseoir.

DARDARD.

C'est fait.

PONTBICHET, *à part.*

Mais c'est une excellente affaire quarante mille... je vais lui couler tout mon fond de boutique (*Haut.*) Monsieur, voulez-vous me permettre de passer mon pet-en-l'air ?

DARDARD.

A quoi bon?

PONTBICHET.

Je sais trop ce que je dois à un client de votre Importance.. Je suis à vous dans la minute. (*Il se retire derrière les rideaux.*)

DARDARD, *tirant son calepin.*

Nous disons quarante mille paires de gants à... (*A Pontbichet.*) Combien vos gants ?

PONTBICHET, *derrière les rideaux.*

Vingt-neuf sous.

DARDARD.

Trop cher !

PONTBICHET, *de même.*

Je vous les passerai à un franc.

DARDARD, *calculant.*

C'est vendu! c'est une très-bonne opération.

PONTBICHET, *sortant habillé.*

Là, me voici... Dites donc, est-ce heureux que vous soyez allé au théâtre de monsieur Dormeuil?

DARDARD.

Oui ; il pleuvait, je suis entré pour faire mes comptes... je me croyais au café de Foy... je demande une groseille, on me sert un vaudeville.

PONTBICHET.

Vous aimez les vaudevilles?

DARDARD.

Oh! Dieu! je les ai en horreur!... c'est toujours la même chose; le vaudeville est l'art de faire dire *oui* au papa de la demoiselle qui disait *non*... Voici l'ordre et la marche: on lève le rideau...

AIR : *Vaudeville de Préville et Taconnet.*

Salut d'abord, salon délicieux!
Mais par la gauche entre, en toussant, un père...
La fille pleure avec son amoureux,
Petit monsieur bien mis, qui tous les soirs vient plaire...
On lui dit *non*, mais cela veut dir' *oui.*
Au bout d'une heur', grâce à son éloquence,
Chacun s'embrasse et l'ouvrage est fini!

PONTBICHET.

Mais le public?

DARDARD.

Chut! c'est là qu'il commence;
Quelquefois même il se met en avance!

Tenez, dans ce moment nous en jouons un vaudeville... Vous dites *non* ; eh bien! vous direz *oui*... à la fin.

PONTBICHET.

Oh! ça!..

DARDARD.

Comme les autres... j'en suis tellement sûr, que je viens de louer l'appartement au-dessus.

PONTBICHET.

Pourquoi faire?

DARDARD.

Eh bien! pour m'y installer avec votre fille.

PONTBICHET.

Vraiment! (*A part.*) Une fois l'affaire conclue, comme je le flanquerai à la porte! (*Haut, ouvrant un carton.*) Si vous désirez voir les échantillons.

DARDARD, *examinant.*

Volontiers... (*Passant son doigt dans le gant et le déchirant.*) C'est mal cousu...

PONTBICHET.

C'est fait exprès... pour donner de l'air aux mains.

DARDARD.

Au fait, dans les pays chauds... pour l'exportation ça suffira.

PONTBICHET.

Ah! monsieur fait l'exportation?

DARDARD.

Je fais tout, monsieur, j'exporte, j'importe et je colporte.

PONTBICHET.

Tiens! tiens! tiens! et vous gagnez de l'argent?

DARDARD.

Comme ça... Il y a deux ans, j'avais tout juste un zéro dans chaque poche.

PONTBICHET.

Et aujourd'hui?

DARDARD.

J'ai deux cent mille francs.

PONTBICHET.

Oh! oh! oh! en deux ans?...

DARDARD.

Ah! je suis de Bordeaux, moi! Vous n'auriez pas besoin d'indigo?

PONTBICHET.

Pourquoi faire?

DARDARD.

J'en ai à céder.

PONTBICHET.

Vous vendez aussi l'indigo? .. oh! oh! oh! (*A part.*) Il me fait l'effet de Mercure... en bourgeois. C'est un marron.

DARDARD.

Eh bien! dans mon existence il y a une chose qui me taquine... qui me pèse là... sur l'estomac.

PONTBICHET.

Des choux?

DARDARD.

Non, un remords. Pontbichet, je dois ma fortune à une petite gredinerie.

PONTBICHET, *gaîment.*

Eh bien! je m'en doutais. Contez-moi ça.

DARDARD.

Au fait, avec son beau-père...

PONTBICHET.

Mais permettez...

DARDARD.

Puisque vous direz *oui*... c'est convenu. Il y a deux ans j'étais simple commis chez un banquier de Bordeaux. Un jour, un riche armateur dont j'avais la confiance vint me trouver et me tint à peu près ce langage: Pitchoun... ça veut dire petit, je vais me marier en Amérique; n'ayant pas eu d'enfants dans ce monde, j'ai des chances pour en avoir dans l'autre. Or, je possède un neveu, un imbécile qui m'envoie deux fois par an ses fautes d'orthographe au jour de l'an et à ma fête. Avant de partir je veux faire quelque chose pour cet animal-là. Voici quarante mille francs que tu lui remettras avec ma bénédiction... et une grammaire française.

PONTBICHET.

Et vous vous êtes empressé de lui porter...

DARDARD.

Voilà où commence la petite gredinerie. J'allais partir, lorsqu'à la porte des Messageries Laffitte et Caillard, j'avise une affiche. Vins à vendre sur pied.

PONTBICHET.

Comment! des vins sur pied?

DARDARD.

Oui, la récolte. Il s'agissait du meilleur crû des environs de Bordeaux... le crû de... neuf étoiles. Une affaire d'or!... Alors je me dis : Bah! ce neveu est riche... il attendra bien six mois. Je lui porterai ça plus tard. Je rumine mon opération, je consulte un ami, un jeune homme de Bergerac; il m'approuve, et je pars. Pontbichet, ne contez jamais vos affaires à un jeune homme de Bergerac!

PONTBICHET.

Pourquoi ça?

DARDARD.

J'arrive chez le vendeur... qu'est-ce que je trouve? le petit gueux qui venait de me souffler...

PONTBICHET.

Le crû de neuf étoiles?

DARDARD.

Juste!

PONTBICHET.

Oh! un crû si étoilé que ça!

DARDARD.

A ma place qu'eussiez-vous fait?

PONTBICHET, *avec dignité.*

J'aurais jeté sur ce jeune homme un regard hautain... et je serais parti.

DARDARD.

Parti! Tenez, vous n'êtes qu'un Champenois!

PONTBICHET.

Je suis de Courbevoie.

DARDARD.

J'achetai cinq mille tonneaux... tout ce qu'il y avait dans le canton, une rafle.

PONTBICHET.

Mais puisque c'est l'autre qui avait le vin?

DARDARD.

Oui, mais il ne pouvait pas l'entonner sans ma permission... je tenais le bon bout, Coquinasse!

PONTBICHET.

Que fit-il?

DARDARD.

Un beau trait... il me céda son marché à vingt-cinq pour cent de perte.

PONTBICHET, *dans l'admiration.*

Oh! oh! oh! (*A part.*) Ce petit bonhomme est prodigieux!... il est bien plus fort que Colardeau... et en y réfléchissant... (*Haut.*) Ah ça! et les quarante mille francs de l'autre... du neveu?

DARDARD.

Je les ai toujours.

PONTBICHET.

Comment?

DARDARD.

Quand je me présentai à son domicile, il avait déménagé depuis six mois... impossible de le retrouver... Mais son argent est là... tout prêt... et maintenant pour rien au monde...

PONTBICHET, *lui prenant la main avec expression.*

Bien! très-bien! fort bien!

DARDARD, *à part.*

Je l'ai étourdi. (*Haut.*) Dites donc, papa Pontbichet, mariez-nous, hein?

PONTBICHET.

Écoutez mon ami... si ça dépendait de moi... car vous m'avez fasciné... je suis sous le charme; mais c'est ma femme.

DARDARD.

Comment! vous avez une femme? et vous ne me le dites pas! Où est-elle?

PONTBICHET.

Là-dans sa chambre...

DARDARD, *frappant très-fort à la porte indignée.*

Madame!... madame!... je vous demande la main de votre fille?

PONTBICHET, *voulant l'arrêter.*

Mais elle dort...

DARDARD, *continuant.*

Ça ne fait rien... je suis un jeune homme pressé.

PONTBICHET.

Et puis elle est sourde.

DARDARD.

Ah! bah!.. c'est une raison, je la lui demanderai avec un cornet.

PONTBICHET.

Mais ce n'est pas tout, vous avez aussi un rival... qui est très-avancé!

DARDARD.

Un rival!... est-il du Midi?

PONTBICHET.

Non.

DARDARD.

Très-bien! je n'ai qu'à souffler dessus pour l'éteindre. Allons-y!

UNE VOIX, *au dehors.*

Monsieur Dardard!...

PONTBICHET.

On vous appelle.

LA VOIX.

C'est le tapissier...

PONTBICHET.

Le tapissier!...

DARDARD.

Eh bien! oui, pour meubler l'appartement là-haut... J'y cours. Pendant ce temps-là occupez-vous du trousseau... Adieu, adieu! (*Il sort vivement.*)

SCENE V.

PONTBICHET, *courant après lui.*

Mais, monsieur, monsieur!... Le tapissier, le trousseau... il me fascine, il m'étourdit, il jongle avec mon intelligence. (*S'avançant vers le public.*) Après ça, c'est un excellent parti... et un commerçant!... Il vend de tout, c'est un petit bazar, ma fille épouserait un petit bazar... Tandis qu'avec ce Colardeau, un imbécile qui ne vend rien et qui rit de tout... Enfin, l'autre jour, c'était pourtant pas bien drôle, je lui dis: Colardeau, je vais à l'enterr... (*S'arrêtant.*) Ah! je vous ai déjà conté ça!

SCÈNE VI.

COLARDEAU, PONTBICHET.*

COLARDEAU, *sortant de sa chambre en costume de Turc.*

Là! j'ai mis mon turban. (*A part.*) Cristi! que j'ai envie de dormir?

PONTBICHET.

Te voilà?

COLARDEAU.

Je ne vous le cacherai pas.

PONTBICHET, *à part.*

Comment lui dire? (*Haut.*) Colardeau, méfie-toi, je vais te porter un coup...

COLARDEAU, *riant.*

Oh! oh! oh!

PONTBICHET, *à part.*

J'ai encore dit quelque chose de drôle... (*Haut.*) Tu comprends que je ne puis donner à ma fille qu'un homme actif, intelligent, apte...

COLARDEAU.

Apte, oui, monsieur Pontbichet. (*A part.*) Cristi! que j'ai envie de dormir!

PONTBICHET.

Et sans vouloir faire tort aux qualités distinguées que tu as reçues de la nature...

COLARDEAU.

Monsieur, ça vous serait-il égal de causer de ça demain matin?...

PONTBICHET.

Non, c'est tout de suite... j'ai résolu de soumettre ton intelligence à une épreuve...

COLARDEAU.

Pas longue, hein?

PONTBICHET.

Colardeau, si un ami de Bergerac t'avait soufflé le crû de neuf étoiles, qu'est-ce que tu ferais?

COLARDEAU, *cherchant.*

Si un ami de Bergerac m'avait soufflé... je me recoucherais.

PONTBICHET.

Je vais te mettre sur la voie. Colardeau, dans quoi met-on le vin?

COLARDEAU.

Dans la cave, monsieur Pontbichet.

PONTBICHET.

Oui, mais dans quoi met-on le vin qui est dans la cave?

COLARDEAU.

Dans des bouteilles, monsieur Pontbichet. (*A part.*) Quelle drôle de conversation!

PONTBICHET.

Et avant de le mettre dans des bouteilles?

COLARDEAU.

Avant de le mettre... (*Cherchant.*) Voyons donc... voyons donc...

PONTBICHET.

Dans des tonneaux.

COLARDEAU.

Ah! oui!

PONTBICHET.

Eh bien?

COLARDEAU.

Eh bien! (*A part.*) Quelle drôle de conversation!

PONTBICHET.

Il ne comprend pas! Colardeau, veux-tu que je te dise une chose?... Tu ne seras jamais de Bordeaux, toi.

COLARDEAU.

Si c'est pour ça que vous m'avez fait lever...

PONTBICHET.

C'est pour te dire de ne plus compter sur ma fille.

COLARDEAU.

Hein?

PONTBICHET.

Je t'ai donné ma parole, mais je la reprends, comme tout galant homme doit le faire.

COLARDEAU.

Allons donc! c'est impossible... j'aime votre fille... je l'idole... (*A part.*) Et elle donc!... (*Haut.*) Si vous saviez... (*A part.*) Pauvre cher homme!... je ne peux pas lui dire...

PONTBICHET.

Tu parles à un morceau de granit; mais continue.

COLARDEAU.

Ah ça! à qui voulez-vous donc la marier?

PONTBICHET.

A qui! à monsieur Dardard, un jeune homme pressé qui vient de Bordeaux pour m'acheter quarante mille paires de gants.

COLARDEAU.

Dardard! ah! j'y suis! ah! j'y suis! une farce de mardi-gras! On s'est fichu de vous!

PONTBICHET.

Comment?

COLARDEAU.

Eh! oui... Dardard c'est un nom de carnaval... comme Chicard, Flambard, Musard...Prittchard.

PONTBICHET.

Quel soupçon!

COLARDEAU.

Et puis, un homme qui vient de Bordeaux à deux heures du matin acheter quarante mille paires... Les a-t-il payés?

PONTBICHET.

Non.

COLARDEAU.

Ah ! fameux ! à la chie-en-lit ! lit ! lit !

PONTBICHET.

Vous vous oubliez, Colardeau... (*A part.*) Plus de doute !... je suis le jouet d'un galopin !

DARDARD, *dans la coulisse.*

Dépêchez-vous !

PONTBICHET.

C'est lui... Ah ! il ose revenir, laisse-moi... Ah ! ah ! je vais le railler à mon tour ! je vais le cribler de sarcasmes... pointus !

COLARDEAU.

Moi, à votre place je lui mettrais des attrapes dans le dos... des rats... ça se fait en carnaval.

PONTBICHET, *le renvoyant.*

Va, va.

COLARDEAU.

Cristi ! que j'ai envie de dormir !

ENSEMBLE.

AIR : *Quelle étrange aventure.* (L'Enfant de quelqu'un)

PONTBICHET.

Je l'entends ; du silence !
Car de ma vengeance
Voici le moment.
Sans confident
Je confondrai ce garnement.
Pars à l'instant,
Et couche-toi tout doucement.

COLARDEAU.

Je l'entends ; du silence !
Car de sa vengeance
Voici le moment.
Sans confident,
Il confondra ce garnement.
Dans un instant
Je dormirai profondément.

Colardeau rentre à droite.

SCÈNE VII.

PONTBICHET, DARDARD.

DARDARD, *entrant.*

Eh bien ! ça marche là-haut ; j'ai choisi pour la chambre à coucher du velours amarante.

PONTBICHET, *s'approchant de lui d'un air fin.*

Ah ! je te connais, beau masque !

DARDARD, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc ? (*Haut.*) Quant au salon, je voulais vous consulter...

PONTBICHET.

As-tu fini, portier ?

DARDARD.

Mais, beau-père !...

PONTBICHET, *gouaillant.*

Ah ça ! galopin, tu tiens donc toujours à épouser ma fille ?

DARDARD.

Certainement ; mais...

PONTBICHET.

Eh bien ! moi, je te trouve impropre à cet usage...

DARDARD.

Comment l'entendez-vous ?

PONTBICHET.

Tiens ! tu n'es qu'un mari de carnaval, savoyard !

DARDARD.

Tenez... vous avez bu quelque chose depuis mon départ... Pontbichet, vous doutez de moi ! de mon amour ?

PONTBICHET.

Énormément... petit polisson !

DARDARD, *allant à la table et écrivant vivement quelques mots.*

Eh bien ! je vais vous convaincre... (*Revenant et lui présentant un papier.*) Voilà !... vous êtes convaincu !

PONTBICHET.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

DARDARD.

Un reçu de la dot de votre fille, quarante mille francs.

PONTBICHET.

Pourquoi faire ?

DARDARD.

Si je n'épouse pas, je suis obligé de vous les rembourser ; c'est un dédit, une fiche... êtes vous content ?

PONTBICHET.

Je comprends... mais alors c'est très-sérieux.

DARDARD.

Je compte gagner ça sur vos gants.

PONTBICHET.

Comment ! sur des gants à vingt sous ?

DARDARD.

J'ai marchand à quarante-deux... en Angleterre.

PONTBICHET.

En Angleterre ! mais, malheureux, vous vous égarez...

DARDARD.

Mon compte est fait.

PONTBICHET.

Et la douane anglaise qui perçoit un franc de droit par paire !

DARDARD.

Non, non, je ne paye pas ça moi.

PONTBICHET.

Comment ?

DARDARD.

Vous allez me faire deux ballots ; dans l'un vous mettrez tous les gants de la main droite, et dans l'autre tous ceux de la main gauche.

PONTBICHET.

Oui.

DARDARD.

Vous expédierez le premier ballot sur Liverpool et le second sur Édimbourg.

PONTBICHET.

Oui, mais ça n'empêchera par la douane de les saisir.

DARDARD.

Tant mieux ! c'est ce que je demande.

PONTBICHET.

Ah ! bah !

DARDARD.

Parce qu'alors je ne paye pas le port... c'est une économie.

PONTBICHET.

Oui, mais vous perdez vos gants !

DARDARD.

Allons donc ! jeune brebis !... Pontbichet, quel est l'usage de la douane quand elle saisit des marchandises.

PONTBICHET.

Elle les fait vendre sur place, c'est connu.

DARDARD.

Eh bien ! moi, je les rachète... au tas ! le prix que je veux... cinq francs le mille... des gants dépareillés, ça n'a pas de valeur. Je ne crains pas la concurrence.

PONTBICHET.

Cependant...

DARDARD.

A moins que la ville d'Edimbourg ne renferme quarante mille manchots... de la main gauche, ce qui est inadmissible. A Liverpool, même jeu, je rapproche les deux mains et le tour est fait

PONTBICHET, *au comble de l'admiration.*

Oh ! oh ! oh ! tenez, je m'agenouille, je me prosterne... vous êtes le génie de l'industrie !

DARDARD.

Eh ! non ! je suis de Bordeaux. (*A part*) Je lui ai mis la tête sous l'aile.

PONTBICHET.

Monsieur, je ne veux pas d'autre mari que vous, et ma fille n'aura pas d'autre gendre... c'est-à-dire... enfin, j'ai votre engagement signé... je vous autorise à faire votre cour...

DARDARD.

Tout de suite... où est-elle ?

PONTBICHET, *indiquant la chambre, à gauche.*

Ici... mais plus tard... quand elle sera levée.

DARDARD.

Au point où nous en sommes *

PONTBICHET.

Avant il serait peut-être convenable de faire la demande à sa mère.

DARDARD, *d'un air de doute.*

Oh !... (*Résigné.*) Allons, j'y vais.

PONTBICHET.

Je vous conseille d'élever la voix, attendu qu'elle est un peu...

DARDARD.

Soyez tranquille, je vais lui beugler ma demande.

PONTBICHET.

Oui, ce sera plus honnête ; allez je vous rejoins.

ENSEMBLE.

AIR : *Quadrille de Paris la nuit.*

DARDARD.

A bientôt,
Je reviens, et tantôt
De sa fille

Si gentille
e saurai bien toucher le cœur
En lui parlant de son bonheur.

PONTBICHET.

A bientôt
Son retour, et tantôt
De ma fille
Si gentille
Il saura bien toucher le cœur
En lui parlant de son bonheur.

DARDARD.

Je veux d'une nourrice
Choisir... l'amour intéressé.

PONTBICHET.

Comment! sitôt une nourrice?
Grand Dieu! quel jeune homme pressé!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

A bientôt, etc.

Dardard entre au fond à gauche, chez Mme Ponbichet.

SCÈNE VIII.

PONTBICHET, COLARDEAU, LA VOIX DE DARDARD.

COLARDEAU, *sortant de la chambre, à Pontbichet.*

Eh bien! est-ce fait? l'avez-vous criblé?

PONTBICHET.

Oui, c'est arrangé!... c'est lui qui épouse...

COLARDEAU.

Dardard?

DARDARD, *dans la coulisse, très-haut.*

Je vous demande la main de votre fille.

PONTBICHET.

Tiens! le voilà qui fait sa demande en tremblant.

COLARDEAU.

Mais ça ne se peut pas... je suis le premier... Depuis une heure vous girouettez... Pourquoi lui plutôt que moi?

PONTBICHET.

Pourquoi? Colardeau, si tu avais des gants à envoyer en Angleterre qu'est-ce que tu ferais?

COLARDEAU.

Moi?... je les mettrais aux messageries.

PONTBICHET.

Je vais te mettre sur la voie... Tu en ferais deux ballots... dans l'un... (*Changeant d'idée.*) Non, c'est trop fort pour toi.

DANDARD, *dans la coulisse, plus haut.*

Je vous demande la main de votre fille!!!

UNE VOIX DE VIEILLE FEMME, *répondant.*

J'ai mes pauvres... je ne peux rien vous faire!

PONTBICHET.

Tu vois... ils sont à peu près d'accord... cependant je vais lui donner un coup de main... Adieu, Colardeau.

COLARDEAU.

Mais écoutez-moi: si vous connaissiez mon amour...

PONTBICHET, *de la porte.*

Je m'en bats complétement l'orbite... Adieu, Colardeau. (*Il entre chez sa femme au fond, à gauche.*)

SCENE IX.

COLARDEAU, *seul.*

Ah! tu t'en bats l'orbite! c'est ce que nous allons voir... Mais malheureux! tu ne sais donc pas que ta fille... je l'ai entraînée au bord d'un précipice couvert de fleurs... aux environs de Loches, une sous-préfecture... Indre-et-Loire... Voilà des faits! Quant à ce monsieur Dardard, je vais lui écrire... pour lui donner des détails. C'est ça. (*Il se met à la table et écrit.*) « Monsieur, je vous apprends... » (*Parlé.*) Combien mettent-ils de P à apprendre?... trois! s'il en trouve de trop... il en ôtera... (*Il continue à écrire.*)

SCÈNE X.

COLARDEAU, DARDARD*.

DARDARD, *sans voir Colardeau.*

Ah! j'en ai mal à la gorge... c'est éreintant de se débattre comme ça avec une sourde... Elle est laide!... c'est étonnant, avoir une fille aussi jolie... Après ça, la nature se plaît aux antithèses.

AIR : *Partie et Revanche.*

D'où nous vient l'odorante rose?
De sa graine on cache le nom.
D'un ognon l'iris est éclose.
C'est bien pis pour le champignon!
J'en rougis pour le champignon!
Nous devons, hélas! aux chenilles
Le papillon, si beau, si frais...
Et pour avoir de belles filles,
Il faut greffer... des Pontbichets!

COLLARDEAU, *écrivant sans voir Dardard.*

Un enfant... (*Cherchant.*) Combien mettent-ils d'F à enfant...

DARDARD, *l'apercevant, à part.*

Tiens! un musmulan!

COLARDEAU, *à lui-même.*

Trois! il en ôtera. (*Il continue d'écrire.*)

DARDARD, *à part.*

Il ne me voit pas... ma fiancée est là... si je pouvais prendre un petit à-compte... par le trou de la serrure... (*Il regarde à à gauche du premier plan et recule épouvanté.*) Ciel!

COLARDEAU, *continuant d'écrire.*

Entrez...

DARDARD.

Qu'ai-je vu!... ce n'est pas celle-là... je me serai trompé de porte... j'aurai suivi un autre père, je serai monté derrière un autre fiacre... Et moi qui ai signé... Ah! malheureux Dardard!

COLARDEAU, *se levant.*

Dardard! c'est vous?...

DARDARD.

Oui... Bonjour... Allah! Allah!

COLARDEAU.

Et moi qui lui écrivais... Dieu est grand!

DARDARD.

Et Mahomet est son prophète! Allah! Allah! (*A lui-même.*) Que faire? C'est qu'elle ressemble à sa mère la malheureuse!... c'est une Pontbichet!... mal greffée.

COLARDEAU, *lui présentant sa lettre ouverte.*

Monsieur, lisez ça!... ça vous intéresse...

DARDARD.

Non... si c'est pour affaire... je suis sorti.

COLARDEAU.

Lisez... il le faut!

DARDARD.

Ah!... oui, bon Turc. (*Jetant les yeux sur la lettre.*) Ciel! qu'ai-je lu? un enf... il ne manquait plus que ça! ma situation se développe... elle fait des petits ma situation et c'est vous... vous ne rougissez pas...

COLARDEAU.

Ce n'est pas ma faute, c'est la nature qui est coupable. Je vas vous dire... c'était pendant les vendanges... et quand on vendange on cueille du raisin... J'en cueillerai plus que toi... Pas vrai!... Si... Non... Alors on se pique, on s'anime et... voilà comment ça nous est arrivé.

DARDARD, *à part.*

Ma foi! Pontbichet n'est pas là... (*Prenant son chapeau.*) Le moment est bon... c'est le seul moyen.

COLARDEAU.

Que décidez-vous?

DARDARD.

Si l'on demande après moi, vous direz que je vais revenir, que je suis allé... me faire faire la barbe... au Kamtschatka! Bonjour! (*Il remonte vivement.*)

SCÈNE XI.

COLARDEAU, DARDARD, PONTBICHET. *

PONTBICHET, *arrêtant Dardard.*

Mon gendre, tout est convenu, ma femme consent...

DARDARD, *à part.*

Je suis pris. (*Haut.*) Certainement... Monsieur Pontbichet... je suis très-heureux... parce que..

COLARDEAU, *à part.*

Comment! il persiste!

DARDARD.

Ce mariage... qui devait faire mon bonheur... tant de grâce!... de beauté!... Monsieur Pontbichet, avez-vous jamais regardé votre fille?

PONTBICHET.

Tiens!

DARDARD.

Eh bien! regardez-la encore... (*S'approchant du trou de la serrure de la porte à gauche au premier plan*.*) Et la main sur la conscience, vous verrez que je ne puis pas... (*Regardant.*) Ciel! (*Avec joie.*) C'est elle! c'est elle!

COLARDEAU.

Qu'est-ce qu'il y a?...

DARDARD.

Ah ça! il y en a donc deux? une belle et... une autre?

COLARDEAU, *qui a regardé.*

Ah ! c'est Thérèse!

PONTBICHET *et* DARDARD.

Thérèse!

COLARDEAU.

Elle aura eu peur de l'orage, et sera allée se coucher chez sa cousine en rentrant du spectacle... Caponne!

DARDARD.

Un instant!... à qui appartient cette Thérèse?

COLARDEAU.

C'est ma sœur!

DARDARD.

Turc! je te demande la main de ta sœur!

PONTBICHET.

Comment?...

DARDARD.

S'il le faut, je me ferai Mahométan!

COLARDEAU.

C'est inutile... accordé!

PONTBICHET.

Ah ça, et ma fille?... Vous oubliez que j'ai un reçu signé de vous...

DARDARD.

C'est vrai... (*A part.*) Quarante mille francs pour s'être trompé de fiacre, c'est cher la course.

PONTBICHET.

Ce n'est pas que je tienne à vous... Il y a là Colardeau qui ne demanderait pas mieux...

DARDARD.

Colardeau! vous vous appelez Colardeau... de Loches?

COLARDEAU.

Indre-et-Loire...

DARDARD, *à part.*

Juste le neveu que je cherche... (*Haut, à Pontbichet.*) Monsieur, un Gascon n'a que sa parole: je remettrai la dot de votre fille (*indiquant Colardeau*) à son mari... Je la lui dois...

PONTBICHET.

A la bonne heure!

COLARDEAU.

Comment! généreux étranger...

DARDARD, *bas à Colardeau.*

Plus une grammaire française.

COLARDEAU.

Pourquoi faire?

DARDARD.

Pour apprendre votre langue... avec deux P.

COLARDEAU.

Ah! il n'en faut que deux?... que notre langue est pauvre! Eh bien! c'est Thérèse qui va être étonnée... un mari, en dormant, elle qui arrive de Loches!

DARDARD, *avec inquiétude.*

Ah! elle est de Loches! (*A Colardeau, le prenant à part.*) Dites donc?

COLARDEAU.

Quoi?

DARDARD.

Vous m'assurez qu'elle n'a pas vendangé?

COLARDEAU.

Non, mais elle devait commencer cette année.

DARDARD.

Quelle chance!

PONTBICHET.

Ah ça, il est trois heures... si nous nous recouchions?

COLARDEAU.

Ça va.

DARDARD.

Recouchons-nous!

COLARDEAU, *à Dardard.*

Il y a deux lits dans ma chambre.

DARDARD, *regardant la chambre où est Thérèse.*

J'accepte... en attendant mieux. (*Pendant ces dernières répliques chacun remonte sa montre, puis, se déshabille. Arrivés au pantalon, ils s'arrêtent tous les trois.*)

TOUS.

Diable!

DARDARD, *au public.*

Soyez tranquilles, mesdames... je suis un jeune homme pressé... mais modeste.

CANON.

AIR : *Frère Jacques.*

Il est l'heure, (*bis*)
Couchons-nous, (*bis*)
Il est temps d'éteindre (*bis*)
Les quinquets. (*bis.*)

PONTBICET.

Cher parterre,
Pour te plaire...

COLARDEAU.

Ce soir-ci
Nous voici.

DARDARD, *un bougoir à la main.*

Trois comme les Grâces,
Comme les trois Grâces.

TOUS.

Trois dindons.

REPRISE.

Il est l'heure, etc.

FIN.

Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES. 30 LIVRAISON
THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE DOCTEUR NOIR

DRAME EN SEPT ACTES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET DUMANOIR

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 JUILLET 1846.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FABIEN (grand premier rôle)	MM. FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE (jeune premier)	PERRIN.
BARBANTANE (financier)	MOESSARD.
ANDRÉ (2e jeune premier)	LINVILLE.
BRIQUET (2e comique)	TOURNAN.
CHRISTIAN	A. ALBERT.
ROGER	DECHAMPT.
UN NOTAIRE	MULLIN.
UN INTENDANT	VISSOT.
JEAN / UN GARDE FRANÇAISE	POTONNIER.
DOMINIQUE	NÉRAUT.
UN GUICHETIER	MM. SAINT-AMAND.
UN AIDE-GUICHETIER	COTTI.
UN HOMME DU PEUPLE	MARCHAND.
UN DOMESTIQUE	LECLÈRE.
Mme LA MARQUISE DE LA REYNERIE (mère noble)	Mmes CHARTON.
PAULINE DE LA REYNERIE (jeune premier rôle)	CLARISSE.
AURÉLIE DE KERADEUC (grande coquette)	GRAVE.
LIA (jeune première)	DHARVILLE.

Officiers de marine, Habitants de la colonie, Nègres, Négresses, Contrebandiers, Matelots. — Personnage de cour, Hommes et Femmes, Domestiques Gardes françaises, Hommes du peuple, Paysans bretons, etc.

Pendant les quatre premiers actes, à Bourbon; aux cinquième et sixième actes, à Paris; au septième acte, en Bretagne.

ACTE PREMIER.

(A l'habitation de la Reynerie. Grand salon ouvrant sur un jardin. Trois grandes arcades au fond. Porte à droite et à gauche du premier plan. Au deuxième plan, à gauche, une grande fenêtre avec balcon. Meuble en bambou. A gauche, à l'avant-scène, un canapé. A droite, près de la porte, un petit thermomètre.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHEVALIER DE SAINTE-LUCE, LA COMTESSE AURÉLIE DE KERADEUC.

AURÉLIE, *à des laquais et à plusieurs nègres qui se tiennent au fond.*
Que tous mes ordres soient fidèlement exécutés... N'oubliez pas que je suis pendant cette journée de fête grande maîtresse des cérémonies... Allez. (*Les valets et les nègres sortent. — à Sainte-Luce*) Eh bien! chevalier, est-ce ainsi que vous me venez en aide? que faites-vous là, mon cher et amé frere?

SAINTE-LUCE (*assis sur le canapé à gauche et s'éventant.*)
J'ai chaud, et je m'évente...

AURÉLIE.
Noble exercice pour un lieutenant des vaisseaux du roi.

SAINTE-LUCE.
Ma foi, c'est le seul auquel j'ai la force de me livrer, depuis six mois que je respire... ou plutôt que je ne respire plus... dans cette contrée tropicale... sous cette zone torride... enfin, sur cette terre calcinée de l'île Bourbon, où Sa Majesté m'a exilé... en m'infligeant pour châtiment cent cinquante degrés de chaleur... (*Il se lève.*)

AURÉLIE (*riant.*)
Allons... voici un thermomètre de notre savant Réaumur, qui n'indique que quarante degrés...

SAINTE-LUCE (*passant à droite.*)
C'est un petit thermomètre... il fait ce qu'il peut...

AURÉLIE.
Voyons, chevalier, tâchez de triompher de votre nonchalance... au moins aujourd'hui... Vous savez que nous allons célébrer la fête de notre jeune cousine... Vous savez aussi que Mlle Pauline de la Reynerie est la perle de la colonie... que de plus c'est une perle entourée de diamans... Songez à cette immense habitation de la Reynerie, à ce domaine presque royal, peuplé de douze cents esclaves... à peu près autant de sujets... (*riant*) que vous avez de créanciers... et tout cela peut être à vous, en échange des trois choses que ces Messieurs vous ont laissées, les seules qui fussent insaisissables... votre nom, votre titre et votre bonne mine...

SAINTE-LUCE.

Eh bien! qui s'oppose à ce mariage?... quels rivaux, quels concurrens ai-je à redouter?.. seraient-ce les habitans de l'île Bourbon, si lourds, si épais, si ridicules, dont... (*s'interrompant*) dont voici, à point nommé, un échantillon... Tenez, chère sœur, regardez ce qui va sortir de cette chaise...

AURÉLIE.

M. Barbantane.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BARBANTANE.

Barbantane arrive dans une chaise à porteurs, soutenue par quatre nègres. Deux autres nègres suivent tenant chacun un énorme bouquet. Barbantane sort de la chaise en grande toilette, les nègres portant les bouquets se placent de chaque côté de la porte du fond.

BARBANTANE, *aux deux nègres.*

Demeurez-là, immobiles, ce bouquet à la main, et ne vous permettez, sous aucun prétexte, de respirer ces fleurs...

AURÉLIE, *riant, et imitant son ton.*

Tel est le bon plaisir... de Monsieur Barbantane...

BARBANTANE, *s'avançant.*

Madame la comtesse de Kéradeuc! quelle bonne fortune!... Monsieur le chevalier de Sainte-Luce!... (*A part.*) Mon rival m'a devancé!... (*A Aurélie.*) Je n'aperçois pas M. le gouverneur?...

AURÉLIE.

Mon mari est resté à l'hôtel du gouvernement... mais j'ai fait inviter son état-major... et ces Messieurs parcourent le jardin avec la marquise et Pauline .. l'héroïne de la fête...

BARBANTANE, *montrant le bouquet.*

A qui je viens, à mon tour, présenter mon hommage.

SAINTE LUCE, *riant.*

Un hommage de forte dimension, mon cher...

BARBANTANE.

J'ai voulu des fleurs fraîches ..

SAINTE-LUCE.

Comme elle.

BARBANTANE.

Oui... et un bouquet, gros...

SAINTE-LUCE.

Comme vous...

BARBANTANE, *piqué.*

Comme ma fortune, chevalier! je n'ai peut-être pas les airs élégans de Trianon... Mais j'ai, ne vous déplaise, huit cents têtes d'esclaves, et quand un laquais de M. le gouverneur me tient l'étrier, je lui donne un négrillon pour boire (*il passe à gauche*).

SAINTE-LUCE.

Je n'ai pas de cette monnaie-là.

AURÉLIE, *se trouvant au milieu.*

Ne parlez donc pas de ça, mon cher Monsieur Barbantane... Laissez aux traitans et aux maltôtiers la fatuité de l'argent. . Dites plutôt que vous avez un beau et splendide pays dont je raffole!

BARBANTANE.

Vrai?...

AURÉLIE.

Et cependant, quand mon mari a été nommé gouverneur de l'île Bourbon, j'ai failli en mourir. Je m'attendais à vivre sur un rocher aride, au milieu de sauvages, de cannibales... que sais-je?

BARBANTANE, *avec reproche.*

Ah!...

AURÉLIE.

Je suis venue... j'ai vu... et je suis ravie, enchantée... Tout ce qui frappe mes yeux est si nouveau pour moi... Quel contraste entre l'île Bourbon et Versailles!... entre cette population de toutes les nuances et les petits mousquetaires, les fringans abbés qui donnaient des sucreries à mon carlin!.. Ce n'est peut-être pas mieux... mais c'est différent... ça me change... et j'adore le changement!... (*Elle remonte au fond, et examine les bouquets que portent les nègres.*)

BARBANTANE, *à part.*

C'est rassurant pour M. le gouverneur! (*Haut.*) Et vous, chevalier, comment trouvez-vous notre pays?

SAINTE-LUCE.

Chaud!... infiniment trop chaud!

BARBANTANE.

Pourquoi, diable! y êtes-vous venu?

SAINTE-LUCE.

Eh! ventrebleu!... je n'y suis pas venu tout seul... on m'y a envoyé... (*Riant.*) Il paraît que j'avais... complété un pauvre diable de mari, qu'il vint me surprendre escorté d'un commissaire, flanqué d'un exempt... On prétend que je malmenai le commissaire et que je passai un peu mon épée à travers le corps de l'exempt... Je ne sais pas... c'est possible .. Bref, le roi pensa qu'il était convenable de m'exiler... Et le ministre, dont je suis un peu parent... par les femmes... me fit embarquer comme lieutenant de vaisseau, quoique je n'eusse jamais vu la mer... Mais, dans notre famille, on est amiral de naissance... Nous allions à Bourbon... c'était charmant!... Ma sœur y était déjà... et je venais de lire le roman tout nouveau du petit Bernardin de Saint-Pierre... mais je ne comptais pas sur la chaleur... Bernardin de Saint-Pierre ne m'avait pas prévenu!... Et maintenant, voyez-vous, je me sauverais à la nage, et je m'en irais, toujours nageant, prier le roi de commuer, en ma faveur, l'île Bourbon en Bastille... (*soupirant.*) sans une chaîne nouvelle... une chaîne de fleurs... qui me retient captif sur ce rivage.

BARBANTANE, *à part.*

Mlle de la Reynerie, c'est clair... (*Haut.*) Vous songez au mariage, chevalier?... moi aussi... et j'espère vous donner à la Reynerie une fête plus belle encore que celle d'aujourd'hui..

SAINTE-LUCE.

A la Reynerie?...

AURÉLIE, *qui est redescendue.*

Vraiment... c'est Pauline?...

BARBANTANE.

Que je convoite... oui; nos habitations se touchent... nos cannes sont limitrophes... ce sera un mariage de voisinage... Et quant à mes concurrens, je jure de les écraser...

SAINTE-LUCE, *s'éloignant.*

Diable!... Il faut se garer!

AURÉLIE.

Cependant, mon cher Barbantane, votre âge..

BARBANTANE, *avec fatuité.*

Ah! il est vrai que j'approche de la quarantaine...

SAINTE-LUCE.

Vous m'étonnez... Je croyais que vous vous en éloigniez tous les jours.

BARBANTANE, *avec hauteur.*

Chevalier!...

AURÉLIE.

Messieurs!... Messieurs!... la marquise!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA MARQUISE, PAULINE, OFFICIERS DE MARINE, MATELOTS, etc.

Des matelots arrivant de la droite se placent au fond, dans le jardin, en présentant des fleurs à Pauline qui vient de la gauche avec la marquise et qui est suivie de plusieurs officiers de marine.

LA MARQUISE, *aux officiers de marine qui entrent après elle dans le salon.*

Messieurs, ma fille vous remercie de votre bon et gracieux souvenir.

PAULINE, *aux matelots qui se tiennent au fond.*

Merci, mes bons amis. . merci!... (*Elle entre dans le salon la dernière et tenant la droite.*)

BARBANTANE, *lui montrant le bouquet*

Mademoiselle de la Reynerie daignera-t-elle accepter...

PAULINE, *saluant.*

Monsieur...

AMÉLIE, *entre la marquise et Pauline.*

Vraiment, Pauline, jamais je ne t'ai vue aussi rêveuse... Toi, l'héroïne de la fête... toi, que nous voulons entourer de plaisirs...

LA MARQUISE.

En effet...

PAULINE, *un peu distraite.*

C'est peut-être pour cela, ma bonne Aurélie... une fête, des plaisirs... ici... tandis qu'à quelques lieues, dans l'autre partie de l'île... on souffre et l'on meurt...

LA MARQUISE *avec impatience.*

Quelle idée!...

SAINTE LUCE.

De grâce, Mademoiselle, dissipez ces sombres pensées... (*Bas à Barbantane.*) Au fait, elle a raison... on ne meurt pas mal, là bas...

BARBANTANE, *de même.*

On meurt beaucoup. (*Pauline et Aurélie vont s'asseoir à gauche.*)

LA MARQUISE, *les suivant et restant debout.*

Rassurez-vous, Pauline... grâce à Dieu, cette terrible épidémie... cette maladie indéfinissable, sans nom, qui, depuis un mois, fait de si affreux ravages dans la colonie.. a jusqu'à présent épargné nos quartiers...

BARBANTANE.

Et continuera à les épargner... j'y tiens.. j'y tiens infiniment... (*à part*) pour moi et mes huit cents têtes de nègres...

AURÉLIE.

Et d'ailleurs, les derniers rapports adressés au gouverneur sont plus tranquillisans.

BARBANTANE.

Certainement... il n'y a plus que quelques retardataires qui

meurent encore... et par la faute des médecins!... des maladroits qui n'ont jamais rien compris à la nouvelle maladie...

SAINTE-LUCE.

Eh! que diable peuvent faire les médecins contre un mal qui saisit, frappe et tue, sans qu'on ait le temps de se mettre en garde!...

AURÉLIE *vivement*.

Un seul, dit-on... un seul a sauvé tous les malades qu'il a secourus!... (*avec intérêt*) un homme... chez qui le génie de la médecine ... une sorte de science innée a suppléé aux études et aux travaux...

LA MARQUISE, *avec dédain*.

Ah! oui, je sais... Fabien le mulâtre...

PAULINE.

Fabien!

BARBANTANE.

Qu'ils ont surnommé le docteur noir.

LA MARQUISE, *tenant le milieu de la scène*.

Un ancien esclave de M. de la Reynerie, affranchi par son maître, à qui il avait eu le bonheur de sauver la vie en se jetant au-devant d'un cheval fougueux.

PAULINE, *sur le canapé*.

Oh! je m'en souviendrai toujours!... quoique je fusse bien jeune alors... Je vois encore mon père à demi renversé, le pauvre Fabien foulé aux pieds du cheval...

LA MARQUISE.

Je lui jetai une bourse pleine d'or.

PAULINE.

Qu'il ne vit pas, ma mère!... Il pressait sur ses lèvres la main qu'avait daigné lui tendre mon père... main généreuse qui lui jetait sa liberté...

LA MARQUISE.

Sa liberté!... Ces gens-là savent-ils qu'en faire?... Et comme il lui fallait un nouveau maître, il se mit au service d'un ancien médecin du pays...

AURÉLIE, *se levant et allant à la marquise*.

Eh! mais... c'est cela !... affaire de vocation, ma tante! Il allait chercher là les premières notions de son art... Ce n'était pas un maître qu'il voulait, mais un professeur... En vérité, j'admire et j'aime ce Fabien, sans le connaître. (*Pauline se lève et va à Aurélie.*)

BARBANTANE.

Oh! Madame, pardon, mais ce Fabien est., homme de couleur.

AURÉLIE.

Oui, je sais. . (*gaîment.*) Il est mulâtre! Eh! bien, tant mieux, c'est plus original... c'est plus gentil!...

LA MARQUISE, *sévèrement*.

Ma nièce! permettez-moi de vous arrêter... Vous parlez bien légèrement de choses qui, pour nous, sont graves et sérieuses... Née en France, nouvelle parmi nous, vous ignorez encore nos mœurs, nos sentimens... Vous pourriez d'un seul mot, et à votre insu, blesser d'ombrageuses susceptibilités qui règnent dans ce pays... Préjugé, si vous voulez... mais préjugé inflexible, implacable. . qui n'admet ni discussion ni raisonnement... Cet orgueil de race est en nous, dans nos veines, et il n'en sortirait qu'avec la dernière goutte de notre sang! Ma nièce, il y a cinquante ans, une noble demoiselle de la famille de Soligny s'éprit d'amour... Ah! j'en frémis d'horreur!... pour un de ses esclaves... Le vieux comte de Soligny la fit mettre à genoux devant lui, lui ordonna de demander pardon à Dieu... et la frappa de son épée.....

AURÉLIE, *avec terreur*.

Ah! c'est affreux!...

LA MARQUISE, *avec ironie*.

Ma nièce, vous qui venez de France... y connaissez-vous beaucoup de filles de bonne maison qui aient épousé leurs laquais?...

AURÉLIE, *avec mépris*.

Oh! ma tante...

LA MARQUISE.

Préjugé pour préjugé, mon enfant. (*Elle remonte ainsi que Pauline et Aurélie.*)

BARBANTANE.

Très-bien! c'est cela!.. et ce Fabien, en dépit de ses cures merveilleuses, est resté le médecin de ses semblables... des nègres. . N'avait-il pas juré de sauver ma vieille cousine, qui était à toute extrémité? et il l'aurait sauvée!.. Elle aima mieux mourir!.. c'est beau! c'est grand! c'est héroïque! (*A Sainte-Luce.*) Oui, chevalier, ma cousine est morte, et elle a bien fait!

SAINTE-LUCE.

Vous en héritez, je crois?

BARBANTANE, *passant à gauche*.

Oui... une habitation superbe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LIA.

LIA, *accourant du fond à gauche*.

Mademoiselle! Mademoiselle! (*S'arrêtant à la vue de la marquise.*) Ah! pardon!

SAINTE-LUCE.

Eh! tenez, voici quelqu'un qui peut nous parler du docteur noir.

PAULINE, *avec bonté, la prenant par la main*.

C'est Lia, Messieurs, ma sœur de lait!..

SAINTE-LUCE.

Dis, mon enfant, tu le connais, n'est-ce pas, ce Fabien?

LIA.

Si je le connais! lui qui a sauvé tant de malheureux, que tous ces autres médecins avaient condamnés... Et dam! c'est tout simple, c'étaient de vieux médecins, très laids... tandis que Fabien est jeune et beau, lui!

SAINTE-LUCE, *vivement*.

Je devine! Lia est amoureuse du docteur!

LIA.

Moi? oh! non! s'il était blanc, à la bonne heure!.. mais un mulâtre!

SAINTE-LUCE, *riant aux éclats, ainsi que Barbantane*.

Ah! ah! ah! d'honneur, c'est charmant! la mulâtresse a aussi des préjugés!

LA MARQUISE.

Qui t'amenait, Lia?

LIA.

Je venais, Madame la Marquise, annoncer à Mademoiselle, que les musiciens de la marine sont là, sous les fenêtres... et qu'ils n'attendent que votre permission...

BARBANTANE, *à Pauline*.

Pour vous offrir une sérénade.

PAULINE.

Oh! de tout mon cœur! (*Elle fait signe à Lia qui va à la fenêtre et agite son mouchoir; les musiciens commencent aussitôt.*)

LA MARQUISE, *aux invités*.

Messieurs (*Ils remontent près de la fenêtre.*)

AURÉLIE, *arrêtant la marquise*.

Pardon... ma tante!... (*Barbantane redescend à gauche et écoute.*)

LA MARQUISE

Qu'est-ce donc?

AURÉLIE, *pendant la musique*.

Vous m'avez tellement effrayée, que... je me hâte de vous faire un aveu...

LA MARQUISE.

Un aveu?...

AURÉLIE.

Mon Dieu, oui... je mourais d'envie de voir, de connaître ce docteur noir... cet Hippocrate de couleur, qui a deviné la médecine... Ne voulant pas devenir malade tout exprès pour cela .. et chargée par vous, ma tante, de faire partir les lettres d'invitation pour cette fête... j'avoue... que... j'en ai... adressé une à M. Fabien.

BARBANTANE, LA MARQUISE.

Qu'entends-je!

LA MARQUISE, *courroucée*.

Lui!... Fabien!... ce mulâtre!... un ancien esclave!.. (*A Barbantane, et se calmant.* Oh! non, rassurez-vous... Monsieur, ce serait trop d'audace et d'insolence!... Il ne viendra pas!...

PAULINE, *qui était sur le balcon, pousse un cri, et la musique s'arrête brusquement*.

Ah!

TOUS, *vivement*.

Qu'y a-t-il?

PAULINE, *très émue*.

Vous n'avez pas vu!... cet homme!... ce matelot!... qui a pâli tout-à-coup... il a chancelé!... et on l'emporte... qu'est-ce donc?

SAINTE-LUCE, *vivement*.

La chaleur!... c'est la chaleur qui l'a suffoqué!...

BARBANTANE, *troublé*.

Certainement!... certainement!... Le fléau ne serait pas assez impertinent pour venir troubler une si délicieuse fête... (*A part.*) Si c'était cela, pourtant... Je suis inquiet!..,

UN VALET, *entrant de gauche*.

Madame, un officier de marine qui arrive de France, a, dit-il, un message important pour Madame la marquise.

LA MARQUISE.

Un message de France!... Où est cet officier?

LE VALET.

Il attend Madame la marquise dans le salon bleu. (*Il sort.*)

SAINTE-LUCE *reconduisant la marquise à gauche.*
Hâtez-vous, ma belle tante, de vous débarrasser de cet importun. (*Revenant aux officiers qui sont à droite.*) Messieurs, voici l'heure à laquelle vont arriver nos charmantes créoles... il serait convenable, je crois, d'aller au devant d'elles et de leur offrir la main.

BARBANTANE.
Ce serait très galant, je vais donner l'exemple.
(*Sainte-Luce, après avoir échangé un signe d'intelligence avec sa sœur, sort avec les officiers et Barbantane.*)

SCÈNE V.

PAULINE, AURÉLIE.

AURÉLIE, *lui prenant la main et la ramenant.*
Deux mots, je t'en prie... chère cousine... Un jour de fête doit porter bonheur à tout le monde... et j'en profite pour m'acquitter d'un grave mandat, dont le succès me tient au cœur..

PAULINE, *souriant.*
Parlez, Madame l'ambassadrice.

AURÉLIE.
Et d'abord, une question... Aimes-tu quelqu'un ?...

PAULINE.
Personne.

AURÉLIE.
Il n'est pas, dans ce pays, un beau jeune homme (il faut toujours le supposer ainsi) dont l'arrivée te trouble, dont le départ t'attriste ?... et dont l'absence te fait rêver ?

PAULINE.
Non.

AURÉLIE.
Vraiment... c'est à merveille !... c'est ainsi que je te voulais... Donc, si un gentilhomme, jeune, brave, portant un beau nom, ne manquant enfin que... de ce qui fait le seul mérite de M. de Barbantane, s'offrait pour mari à ma belle cousine?

PAULINE.
Ma mère me dicterait ma réponse.

AURÉLIE.
Ta mère?... sans doute... Mais, toi, d'abord?..

PAULINE.
Non, Aurélie, non... ma mère seule... ma vie, mon avenir, mon cœur même, rien n'est à moi... tout appartient à ma mère... Ce langage t'étonne?... ah ! c'est qu'il est, vois-tu, de ces impressions de l'enfance qui s'étendent sur toute la vie... la sollicitude et les soins maternels ont mis en moi une tendresse pleine de respect... Mais en même temps, la fermeté, la sévérité de ma mère, m'inspirent une soumission, une crainte... que je ne veux pas chercher à vaincre... car, il me semble que c'est encore là de la reconnaissance...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *venant de gauche, tenant une lettre ouverte.*
Pauline !...

PAULINE.
Ma mère !

LA MARQUISE, *un peu agitée.*
Ma fille, demain nous quitterons l'île Bourbon.

PAULINE.
O ciel !

AURÉLIE.
Que dites-vous?

LA MARQUISE.
Dans quelques mois nous serons en France !

PAULINE.
Que dites-vous, ma mère?... cette lettre...

LA MARQUISE.
Cette lettre m'apprend qu'un procès, fondé sur le mensonge et la calomnie, est intenté à la mémoire de votre père...

PAULINE.
De mon père !

LA MARQUISE.
M. de la Reynerie, chargé par le feu roi de traiter avec la compagnie des Indes... se serait vendu...

PAULINE et AURÉLIE, *avec indignation.*
Ah !...

LA MARQUISE.
Impostures !... calomnies !... qui tomberont devant des preuves irrécusables, des actes réguliers, que je veux aller présenter moi-même au roi de France et à son parlement... car ce n'est pas notre fortune qui est menacée, ma fille... c'est le nom de votre père.... c'est l'honneur de notre maison... et j'hésiterais !...

PAULINE, *vivement.*
Oh ! non, ma mère, non !... il faut partir !

LA MARQUISE, *plus calme.*
Bien, mon enfant... Mais ne daignons pas nous laisser émouvoir plus longtemps par de misérables attaques... trop faciles à repousser... et n'oublions pas que c'est aujourd'hui fête à la Reynerie...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LIA, puis BARBANTANE.

LIA, *du fond.*
Madame la Marquise.

LA MARQUISE.
Qu'est-ce?

LIA, *avec hésitation.*
Le docteur noir...

LA MARQUISE, *vivement.*
Tu as dit?...

BARBANTANE, *venant du fond, et avec une indignation comique.*
On vient d'apercevoir Fabien à cheval, dans la grande avenue..

LA MARQUISE.
Il a osé !... (*à Aurélie.*) On prend au sérieux vos plaisanteries, ma nièce?

AURÉLIE.
Eh bien ! ma tante, je veux réparer mon étourderie, et je me charge...

LA MARQUISE.
De le congédier... poliment, n'est-ce pas?... d'ajouter au mal le remède... non pas, mon enfant, les choses ne se passeront pas de la sorte... et notre présence est au moins inutile... (*D'un ton ferme.*) Monsieur Barbantane, faites-moi la grâce, je vous prie, de chasser cet homme. Et si le savant docteur oublie qu'il fut esclave... vous savez les moyens de le lui rappeler.

PAULINE.
Ma mère !... (*Regard sévère de la marquise qui lui ordonne de la suivre.*)

BARBANTANE, *avec empressement.*
Je n'aurai pas besoin, Marquise, de l'intervention de votre commandeur... Je sais comment on jette à la porte de pareilles espèces... (*Il reconduit la marquise à la porte de droite.*)

PAULINE.
Mon Dieu !... que va-t-il se passer?

LA MARQUISE, (*se retournant, à sa fille*).
Pauline !... (*Pauline suit sa mère ainsi qu'Aurélie*).

SCÈNE VIII.

BARBANTANE, LIA, puis FABIEN.

BARBANTANE.
A nous deux, maintenant, maître Fabien ! (*à Lia.*) Qu'il m'attende. (*Il sort par le fond*).

LIA.
Pauvre Fabien !... le chasser !... lui, qui est fier aussi, autant peut-être que Mme la marquise !... oh ! il y aurait de quoi le faire mourir de honte !... (*vivement*). Ah ! mon Dieu !... le voici... (*Elle se tient un peu à l'écart à gauche*), (*Fabien entrant du fond à gauche, tenant la lettre d'invitation, qu'il paraît relire, puis apercevant Lia, il va à elle et lui présente le papier*).

FABIEN, *avec douceur.*
Dis-moi, mon enfant... Que signifie cette lettre?

LIA, *embarrassée.*
Monsieur Fabien...

FABIEN.
Il y a là une erreur, n'est-ce pas?... ou cette lettre n'a pas été écrite par Mme la marquise de la Reynerie?... ou elle n'était pas destinée à Fabien le mulâtre... au fils d'esclave, né lui-même esclave... n'est-il pas vrai, Lia?... (*Silence*). Tu ne réponds pas?

LIA.
Tenez, Monsieur Fabien... puisque vous avez deviné... croyez-moi, ne restez pas ici...

FABIEN, *l'observant avec défiance.*
Pourquoi, mon enfant, me presses-tu si fort de partir?

LIA.
C'est que... (*tout-à-coup*) Dieu !... on vient ! oh ! allez-vous en, Monsieur Fabien !... allez-vous en !... Si vous ne voulez pas qu'on vous chasse !

FABIEN.
Me chasser !...
(*A ces mots, Pauline entre par la droite, suivie d'Aurélie.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAULINE, AURÉLIE.

PAULINE, *de loin et précipitamment.*

Non, Monsieur Fabien, non!... Elle se trompe!... on n'a pas dit cela!..personne!.. personne, entendez-vous?..(*Plus calme et comme avec prière.*) Mais... si vous ne voulez pas rester à cette fête .. un mot de vous suffira pour expliquer votre départ... Vous êtes médecin... un pauvre malade implore votre secours... vous n'êtes jamais sourd à la voix des malheureux qui vous appellent... vous allez nous quitter pour courir à celui qui souffre et vous attend... Mais... (*appuyant*) c'est vous qui partez, Monsieur Fabien... (*baissant les yeux*) on ne vous chasse pas...

AURÉLIE, *bas.*

Bien! bien!

FABIEN, *d'une voix pénétrée.*

Merci, Mademoiselle!... merci!...

AURÉLIE, *le regardant à la dérobée.*

C'est qu'il est fort bien, ce docteur!...

(*Fabien salue et s'éloigne lentement, les yeux fixés sur Pauline. Au moment où il va franchir le seuil, il se trouve en face de Barbantane, tenant une canne à pomme d'or.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BARBANTANE.

BARBANTANE, *à part.*

Voici mon homme!... (*Il lui fait signe de la main d'avancer. Tous deux descendent la scène.*)

FABIEN, *avec douceur.*

Monsieur!...

BARBANTANE, *un peu décontenancé.*

Je me suis... non, je veux dire... on m'a... oui, c'est cela... on m'a chargé de... (*A part.*)C'est très embarrassant. (*Haut.*) On m'a chargé de...

FABIEN, *après avoir jeté à Pauline un regard qui la rassure.*

De renouveler, au nom de Madame la marquise, l'invitation dont elle a daigné m'honorer? Soyez assez bon, Monsieur, pour lui exprimer ma reconnaissance... et recevoir vous-même mes remercîmens!...

BARBANTANE.

Plaît-il?... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il me dit là?... (*Haut.*) Mais je.....

FABIEN.

Je suis forcé de me retirer... un malade m'attend. (*Se tournant vers Pauline, et avec une sorte de fierté.*) Ce n'est point un prétexte, une feinte... Je ne mentirais pas!... Tout à l'heure, ici près, un malheureux matelot vient d'être, en effet, saisi d'un mal inconnu... dont les symptômes sont alarmans... Et, vous le savez, Monsieur, je suis le médecin des pauvres... le médecin des esclaves... Adieu, Monsieur. (*A Pauline d'une voix émue.*) Adieu. Mademoiselle..... (*Plus bas.*) Et encore une fois, merci! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

BARBANTANE, PAULINE, AURÉLIE, *ensuite* SAINTE-LUCE, LA MARQUISE *et* LES INVITÉS.

AURÉLIE.

Décidément, il est un peu foncé... mais cette nuance ne lui va pas mal... ce serait grand dommage qu'il fût blanc...

BARBANTANE, *ébahi.*

Ah çà! mais je crois qu'il s'est mis à la porte lui-même.

AURÉLIE.

Enfin, je l'ai donc vu!

PAULINE, *bas.*

Oh! que je suis heureuse!

LA MARQUISE, *entrant par la droite.*

Eh bien! Monsieur Barbantane?

BARBANTANE, *fièrement.*

C'est fait!

LA MARQUISE.

Maintenant ne songeons plus qu'à notre fête.

(*Entrée brillante des officiers et des dames créoles, que le chevalier présente à la marquise, à Pauline et à Aurélie, qui les reçoivent et les font placer. La marquise va s'asseoir à droite, Pauline et Aurélie à gauche. Puis, entrent des négresses et des mulâtresses, qui présentent des bouquets à Pauline; celle-ci les reçoit et les remet au domestique qui se trouve près d'elle. Les négresses se retirent toutes en faisant une profonde révérence, et vont se placer tout à fait au fond.*)

SAINTE-LUCE, *gaîment.*

Mon cher Barbantane, dansez-vous?

BARBANTANE, *fièrement.*

J'ai beaucoup dansé autrefois.

SAINTE-LUCE.

Et moi, je danse beaucoup aujourd'hui; c'est un avantage que j'ai sur vous, et dont je profite.

PAULINE, *assise, à Aurélie qui semble l'interroger.*

Je ne sais... ce que j'éprouve... un nuage, là, devant mes yeux...

AURÉLIE.

Tu m'inquiètes.. (*Plusieurs officiers ont invité des dames et s'apprêtent à danser.*)

SAINTE-LUCE, *s'approchant de Pauline.*

Belle cousine... je réclame le privilége de la parenté... Daignerez-vous danser avec moi?

PAULINE, *se levant.*

Chevalier..

AURÉLIE.

Mais non!... demeure... tu es souffrante...

PAULINE, *vivement.*

Tais-toi!... ce serait alarmer ma mère!... (*après avoir essayé de suivre le chevalier, elle chancelle et pousse un cri.*) Ah!...

SAINTE-LUCE.

Ciel!...

LA MARQUISE.

Ma fille!...

TOUS, *les entourant avec anxiété.*

Qu'est-ce donc?

PAULINE, *une main au front, l'autre à la poitrine.*

Du feu!... là!... et là!... J'étouffe!... Je... je... meurs (*sa parole s'éteint, les forces lui manquent, elle tombe dans les bras de Sainte-Luce qui la place sur le canapé, à gauche.*)

BARBANTANE, *effrayé.*

L'épidémie...

TOUS, *avec terreur.*

L'épidémie, (*saisis d'épouvante, ils reculent tout à coup, puis sortent de différens côtés. Lia sort précipitamment par le fond, à droite.*)

LA MARQUISE, *tombant à genoux près de Pauline.*

Du secours!... ma fille se meurt!... du secours!... un médecin!...

SAINTE-LUCE.

Un médecin... oui, je cours... un cheval, mordieu! un cheval. (*Il sort précipitamment.*)

AURÉLIE.

Il faut plus d'une heure pour aller à la ville.

LA MARQUISE, *avec désespoir.*

Une heure!!... (*voyant s'éloigner tout le monde*) et on nous abandonne!... On laissera mourir mon enfant!! Ah! seigneur! seigneur!... qui donc viendra à son secours?...

LIA *paraissant et montrant Fabien qui vient du fond.*

Lui!...

LA MARQUISE.

Fabien!!

TOUS.

Fabien!...

AURÉLIE.

Ma tante... son cœur ne bat plus!

LIA, *tenant les mains de Pauline.*

Ses mains sont glacées, Madame...

LA MARQUISE.

Ma fille!... (*à Fabien qu'elle repousse*) arrêtez!...

FABIEN, *passant entre la marquise et sa fille et saisissant la main de Pauline.*

Laissez-moi, Madame... laissez-moi la sauver aujourd'hui, vous me chasserez demain!...

TABLEAU.

ACTE DEUXIÈME.

La case de Fabien, construite en bambou et occupant deux plans, trois au plus. A droite, au premier plan, une large baie faisant face au public et ouvrant sur un jardin; dans ce jardin, un banc de verdure en vue du public. Au fond une autre baie, sans porte comme la première, conduit au dehors et laisse voir un site sauvage. Au deuxième plan, à gauche, une porte conduisant à l'intérieur; au fond, à droite de la sortie, un petit bahut ou armoire basse à deux battans. Au-dessus, une hache accrochée à un clou. A gauche, au premier plan, et faisant face au public, un lit de repos recouvert d'une peau de tigre; quelques chaises de bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

AURÉLIE, puis BARBANTANE.

AURÉLIE, *entrant par la droite et fermant son ombrelle.*

Enfin, m'y voici!... (*à la porte.*) Eh bien! Monsieur... est-ce que vous êtes pris dans les lianes?... Voulez-vous que je vole à votre secours?...

BARBANTANE, *dehors.*

Non, belle dame, non... J'arriverai .. j'arrive... Ah! me voilà!... (*Il entre en s'essuyant le front, il tient un petit fouet.*)

AURÉLIE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! (*puis elle regarde l'intérieur de la case.*)

BARBANTANE.

En vérité! comtesse, je vous admire... Pour de petits pieds habitués à fouler des tapis...

AURÉLIE.

Convenez que j'ai fait bravement notre excursion... vos rochers, vos torrens, vos falaises, rien ne m'a fait reculer d'un pas... Oh! je ne suis pas comme mon frère... A propos, qu'est donc devenu le chevalier?

BARBANTANE.

Il s'est arrêté et a déposé son fusil près d'un énorme bananier... sous prétexte de se mettre à l'affût...

AURÉLIE, *riant.*

Mais en réalité pour se mettre à l'ombre.

BARBANTANE.

Je l'ai quitté, apprêtant...

AURÉLIE.

Son fusil?...

BARBANTANE. *s'essuyant.*

Non, son éventail... Ah! quelle course! quel soleil!... et tout cela, pour voir... quoi?... une misérable case bonne tout au plus pour abriter un mulâtre...

AURÉLIE, *s'asseyant à gauche.*

Maintenant que nous sommes arrivés... que je touche à mon but, je suis prête à répondre à vos questions.

BARBANTANE, *prenant un siége et se plaçant à droite.*

Des questions!... mais je ne fais que cela, depuis mon retour à Bourbon, après un voyage de quinze mois à Calcutta... on me répond... mais peu, vite et mal...

AURÉLIE.

Voyons, vous me parliez donc?...

BARBANTANE.

D'abord, de cette pauvre marquise de la Reynerie...

AURÉLIE, *devenue triste.*

Ah! ce fut un coup de foudre pour notre famille, pour Pauline, surtout! Vous étiez encore ici, quand vint une lettre de France, qui engageait ma tante à aller défendre l'honneur attaqué de M. de la Reynerie... Ce même jour, vous le savez... Pauline fut frappée du mal terrible auquel nul n'échappait...

BARBANTANE.

Je fus tellement effrayé... (*se reprenant*) non... troublé... que je quittai la colonie... tout de suite...

AURÉLIE.

Le docteur sauva ma cousine ; mais Pauline, à peine convalescente, n'eût pas supporté les fatigues d'un si long voyage... et la marquise, ne pouvant différer davantage, rassurée d'ailleurs sur l'état de Pauline, s'embarqua seule...

BARBANTANE.

Enfin!

AURÉLIE.

Quelques mois après le départ de la marquise, une nouvelle terrible venait jeter parmi nous le deuil et la consternation... Le navire qui portait en France Mme de la Reynerie s'était perdu... et tout avait péri, équipage et passagers! Pauline n'avait plus de mère!... Je ne vous dirai pas sa douleur... qui remit en péril une existence si fragile encore... et fit éclater une seconde fois le dévoûment de ce bon Fabien.

BARBANTANE.

Ah! c'est encore le mulâtre qui... Je devine le reste... Fabien n'a plus quitté la Reynerie, et le docteur noir est devenu le médecin en chef des ateliers.

AURÉLIE, *se levant et passant à droite, devant Barbantane qui ne se lève qu'à regret.*

Cela devait être... c'était trop juste... et je l'aurais parié comm vous... Eh bien! non... un jour, Fabien dit à ma cousine que ses soins ne lui étaient plus nécessaires, et, le lendemain, il avait disparu... Depuis ce jour, depuis quatre mois... on ne l'a plus revu à Saint-Louis... Quelques nègres seulement assurent l'avoir aperçu errant sur les falaises... et évitant toute rencontre... ce qui, comme vous le pensez, a piqué de nouveau ma curiosité...

BARBANTANE.

Et nous a fait faire cette rude excursion.

AURÉLIE.

Voilà, mon cher Monsieur Barbantane, les tristes événemens qui se sont accomplis en votre absence... Nous avons, pendant un an, respecté la douleur de Pauline... mais le moment est venu, pour ses amis, de songer à son avenir... Il faut rendre une affection, une tendresse à ce pauvre cœur brisé...

BARBANTANE.

Je vous devine, comtesse, un mariage!

AURÉLIE.

Oh! je sais, Monsieur Barbantane, que vous avez aspiré à la main de ma cousine. .

BARBANTANE.

C'est vrai!... mais je n'ai pas été encouragé... et j'ai jeté mes vues ailleurs.,. une sucrerie magnifique...

AURÉLIE.

Aussi, délivré d'une concurrence redoutable, mon frère a ressaisi toutes ses espérances... lui seul peut offrir à Pauline... un nom digne d'être porté par Mlle de la Reynerie.

BARBANTANE.

En effet... depuis que je ne suis plus sur les rangs... Mlle de la Reynerie ne saurait faire un meilleur choix, et... (*Changeant de ton*) Ah çà! mais, comtesse, je crois que nous faisons antichambre, ici... (*Appelant.*) Oh! là... drôle! quelqu'un... (*Il fait claquer son fouet.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHRISTIAN.

CHRISTIAN, *sortant de la petite porte de gauche.*

Voilà, maître, voilà... (*S'arrêtant.*) Ce n'est pas lui!..

AURÉLIE.

Ah! voici donc une figure humaine!...

BARBANTANE.

Vous appelez ça une figure humaine! (*Il rit.*) Allons! approche. (*Il lui fait signe d'approcher.*)

AURÉLIE.

Qui êtes-vous? mon ami?

CHRISTIAN, *avec crainte.*

Christian!... un pauvre vieux nègre, que M. Fabien a racheté de l'esclavage... Christian ne pouvait plus travailler, les coups ne lui rendaient ni la jeunesse, ni la force... Un jour qu'on m'avait laissé pour mort sur la place... M. Fabien vint à mon aide; après avoir guéri mes blessures, il donna à mon maître le prix de ma liberté... et, depuis ce jour, je me suis dévoué à lui, corps et âme.

BARBANTANE, *riant et le regardant.*

Le valet est digne du maître... Je ne donnerais pas vingt louis de ce nègre...

AURÉLIE.

Pauvre homme! et où est-il, M. Fabien? quand rentrera-t-il?

CHRISTIAN, *montrant la sortie du fond.*

Dieu seul le sait, Madame!..

AURÉLIE.

Comment?

CHRISTIAN.

Je l'attends des journées, des nuits entières... et il ne rentre que lorsque, à force d'errer sur les falaises, il se retrouve en face de cette cabane... Où va-t-il? que fait-il? le sait-il lui-même?

BARBANTANE, *gagnant le milieu de la scène.*

On ne nous avait pas trompés sur les nouvelles habitudes du docteur noir... Je suppose, belle dame, que vous n'aurez pas la patience de ce vieux bonhomme...

AURÉLIE.

Allons! il me faut renoncer à ma visite... Du moins, à défaut de l'ours, j'aurai vu la tanière...

BARBANTANE.

Et pour moi, cela me suffit... (*A Christian.*) Mauricaud, tu diras à ton maître que tu as vu ici, chez lui, Mme la comtesse de Kéradeuc.

AURÉLIE. *Elle a r'ouvert son ombrelle, sur le seuil de la porte de droite, se retournant.*

Eh bien! Monsieur!

BARBANTANE, *sortant.*

Je vous suis, belle dame!

SCÈNE III.

CHRISTIAN, *seul, les regardant sortir.*

Que lui importera? m'entendra t-il seulement? Allons lui préparer son repas, auquel, sans doute, il ne touchera pas plus aujourd'hui qu'hier! (*A la sortie du fond.*) Eh mais! c'est lui, le voilà! comme il est triste... Quand il est ainsi, mes paroles, ma présence même, tout semble l'importuner... Allons attendre qu'il m'appelle... (*Il disparait dehors à droite.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, *entrant lentement et tenant dans sa main une petite croix qui est suspendue à son cou ; il dépose son fusil près de l'entrée, et met son chapeau sur le petit bahut.*

Pauvre petite croix! que ma mère porta toute sa vie, et qu'après lui avoir fermé les yeux, j'ai recueillie pieusement sur son sein refroidi! sainte relique!... Chaque fois que la pensée du mal m'est venue, je t'ai prise ainsi dans ma main, pauvre petite croix de ma mère, je t'ai longtemps regardée, je t'ai pressée contre mes lèvres... et toute ma colère est tombée avec une larme... Toi, qui es si puissante contre le mal, tu ne peux donc rien contre la douleur?... En vain, je te pose sur ce cœur qui brûle... tu n'en éteins pas la flamme!... Et pourtant, cet amour est aussi un crime contre lequel j'implore secours et défense! O ma mère! je ne l'ai dit qu'à toi... je l'aime! Oui! cet homme dont le visage est noir, cet homme qui fut esclave, il ose aimer la femme blanche, la fille de ses maîtres... Oh! cet homme est insensé! ma mère, prie Dieu pour lui!...

(*Il va tomber à genoux à gauche, s'appuie la tête sur le pied de son lit, et prie.*)

SCÈNE V.

FABIEN, PAULINE, puis LIA et UN DOMESTIQUE.

Le domestique paraît à la porte de droite, regarde dans l'intérieur, aperçoit Fabien et fait signe à Pauline, qui se trouve encore dehors. Elle paraît avec Lia, qui s'appuie sur son bras et qui semble malade. Pauline remet son ombrelle au domestique et fait signe à Lia de s'asseoir sur le banc qui se trouve en face de l'entrée. Puis elle entre seule.

PAULINE, *après un effort pour parler.*

Monsieur Fabien...

FABIEN, *se retournant et reconnaissant Pauline.*

Ciel! (*Il se lève.*)

PAULINE, *s'avançant.*

Monsieur Fabien...

FABIEN.

Est-ce bien vous, Mademoiselle? vous ici!

PAULINE, *avec douceur.*

Quand la mort menaçait, vous êtes venu... quand la santé, la vie m'ont été rendues .. vous êtes parti... vous n'avez pas voulu cependant m'imposer l'oubli et l ingratitude? Non, vous m'attendiez, je le crois... je veux le croire... je n'ai donc plus de reproches... je n'ai que de la reconnaissance... (*Elle lui présente une bourse.*)

FABIEN, *d'une voix émue.*

C'est pour cela que vous êtes venue!... Je vous croyais généreuse et bonne, Mademoiselle.

PAULINE, *vivement.*

Cet or... que je dépose en vos mains... je vous charge de le distribuer à vos malades les plus pauvres...

FABIEN, *prenant la bourse.*

Vous êtes un ange... (*la regardant avec bonheur.*) Béni soit Dieu, qui a secondé mes faibles efforts!.. Je vous vois, je vous regarde... vous, que la mort a touchée deux fois... et je suis heureux!... je suis fier!...

PAULINE.

Si je n'ai pas succombé au premier chagrin de ma vie!... à la perte de ma mère!... je puis, désormais, braver tous les maux!...

FABIEN.

Il n'en est plus pour vous!... Le ciel vous fera heureuse, Mademoiselle!...

PAULINE.

Bon Fabien! D'où viennent donc ces craintes vagues, sans objet, qui me poursuivent toujours, et qu'un nouvel événement semble justifier?...

FABIEN.

Un événement?...

PAULINE.

Dont vous m'aiderez peut-être à percer le mystère... depuis... que vous avez cessé de venir à la Reynerie... chaque nuit, un homme était aperçu, errant dans l'ombre autour de la maison d'habitation... près de mes fenêtres... et cet homme échappait à toutes les recherches... à toutes les poursuites... Un soir, enfin, le nègre de garde fit feu sur lui... presque au hasard... et le lendemain, on trouva au pied d'un arbre une large trace de sang... Je ne puis vous dire, Fabien, ce que j'éprouvai à la vue de ce sang.... (*Regardant.*) Mais... vous n'aviez pas cette cicatrice au front.

FABIEN, *troublé.*

Cette cicatrice?..... Une chute que j'ai faite dans la montagne.

PAULINE, *à part.*

C'était lui!... (*Elle chancelle.*)

FABIEN.

Mademoiselle! qu'avez-vous?

PAULINE, *avec effort.*

Monsieur Fabien .. le désir, le besoin de vous remercier n'est pas le seul motif de la démarche que j'ai faite... Je viens encore réclamer vos soins, vos secours, pour une pauvre fille qui se meurt...

FABIEN, *vivement.*

Oh! parlez!... A qui faut-il me dévouer pour vous?...

PAULINE.

A ma sœur de lait... à Lia...

FABIEN.

Lia? autrefois si gaie, si rieuse...

PAULINE.

Si triste et si abattue aujourd'hui,.. Oui, Fabien, la pauvre Lia succombe à un mal que j'ignore... elle mourra, si vous ne la sauvez!... (*Amenant Lia, qui sur un signe s'est approchée.*) Tenez, regardez! (*A Lia.*) Allons! du courage, celui qui m'a rendu la vie te rendra la force et la santé. (*Fabien lui donne un siége.*)

FABIEN, *lui prenant la main et la regardant.*

Qu'as-tu, mon enfant?

LIA, *sans lever la tête.*

Je n'ai rien!...

PAULINE.

Je t'en supplie... Dis à Fabien ce que tu souffres...

LIA.

Je ne souffre pas...

PAULINE, *à Fabien.*

Toujours cette réponse!... (*Avec désespoir.*) Mais vous ne pouvez rien pour elle, si elle s'obstine à se taire!... elle mourra... sans que nul de nous sache ce qui l'aura tuée!...

FABIEN.

Je le sais, moi, Mademoiselle.

LIA, *avec effroi.*

O ciel!

FABIEN.

Je connais sa maladie... Oh! je la connais! (*Lui quittant la main.* Mais je ne sais pas la guérir.

PAULINE, *effrayée.*

Que dites-vous?

FABIEN.

Le mal qui te dévore, pauvre Lia... Il est là... au cœur!...

LIA, *se levant avec terreur.*

Fabien! Fabien! Taisez-vous!...

(*Elle retombe accablée.*)

PAULINE, *à part.*

Quel mystère!

FABIEN, *s'animant.*

Tu aimes!...

LIA, *faiblement.*

Oh! non... je ne puis pas aimer, moi!

FABIEN.

N'essaie pas de me tromper.... cet amour naissant brillait déjà dans tes yeux lors de la convalescence de ta maîtresse; depuis, je le vois, il a grandi... il a dévoré ce cœur dans lequel tu voulais l'étouffer...

LIA, *cachant sa tête dans ses mains.*

Oh! pitié, Fabien, pitié!

FABIEN.

Et cet amour chaste et pur... tu l'aurais voulu cacher à tous comme une honte... car tu aimes un homme que tu n'as pas le droit d'aimer... qui te méprise....

PAULINE.

Oh! non! c'est impossible!

FABIEN.

Car il n'est pas de ta race maudite... car il est blanc!...

PAULINE.

Qu'entends-je?

FABIEN.

C'est pourtant un bon et loyal jeune homme, que M. Roger!

LIA.

Oh! ne dites pas ce nom-là...

PAULINE, *vivement.*

Roger?.. ce jeune Français placé en qualité d'économe chez M. Barbantane?...

FABIEN.

Oui, Mademoiselle..... Oui, il est loyal et bon..... mais il est blanc... (*à Lia.*) et ton visage, à toi, est noir comme le mien!.. Tu vois bien que tu n'as pas le droit de l'aimer, cet homme... tu vois bien que ton mal est sans remède... et que je ne puis le guérir... (*S'animant.*) Ah! je sais ce que tu souffres, va... je le sais

bien... N'est-ce pas que, parfois la nuit, quand ta bouche n'a plus de cris, quand tes yeux n'ont plus de larmes, tu es tentée de maudire Dieu, qui a mis un cœur sous cette peau noire.... un cœur à qui il n'est pas permis de battre,.. que tu te sens prête à maudire ta mère qui t'a faite ce qu'elle était... ce que je suis..... (*Pleurant.*) Souffre, ma pauvre sœur, souffre et désespère... car tu as la plus cruelle des maladies... celle dont on ne peut pas guérir...

PAULINE, *à part.*

Mon dieu! mon dieu! dois-je comprendre?

LIA, *sanglotant.*

Oui, mourir! c'est ce que je veux!..

PAULINE, *courant à elle.*

Malheureuse! mais moi, je veux que tu vives! je veux te sauver!.. (*Regardant Fabien, et avec résolution.*) Il est, dites-vous, d'une autre race qu'elle? Et que m'importe à moi? quand elle l'aime!.. quand elle meurt pour lui!.. Vous m'entendez, Fabien! Je veux qu'elle vive, je veux qu'elle soit heureuse... Je veux qu'elle soit sa femme!..

LIA, *avec joie.*

Sa femme!..

FABIEN, *avec étonnement.*

Mais c'est impossible!..

PAULINE.

Oh! ce sera mon œuvre! mon œuvre secrète, qui ne sera connue que de nous trois... Il t'aime, n'est-ce pas? Il doit t'aimer....

LIA, *effrayée.*

S'il m'épouse, il est perdu!..

FABIEN.

Il sera proscrit, chassé par le maître qui l'a recueilli.

PAULINE.

Qu'importe? je suis riche, moi... Pour la première fois, je m'en aperçois, et j'en suis fière... Il sera libre, tu seras heureuse!... (*Regardant Fabien.*) Je ne sais ce qui me donne une force, une résolution qui m'étaient inconnues... mais ma volonté ne faiblira pas... Tantôt, nous irons à l'habitation de Barbantane, je verrai Roger; il m entendra, il me comprendra!... Mais toi, Lia... (*S'arrêtant.*) Faible, souffrante, tu ne pourras m'accompagner, et je ne veux confier ce secret à personne.... (*Avec fermeté.*) Eh bien! j'irai seule...

FABIEN, *tristement*

Seule!...

PAULINE, *avec douceur.*

Non!.. Fabien, vous viendrez avec moi aujourd'hui; quand trois heures sonneront à Saint-Louis, soyez au bout de l'avenue des Palmistes... (*A Lia.*) Viens, Lia, ma sœur, tu ne mourras pas... (*Lia se lève.*) Voyez, Fabien, voyez, comme déjà son maintien est plus ferme! comme ses yeux sont plus brillans! Grâce à vous, elle espère à présent... et l'espérance... c'est la vie...

(*Lia s'avance vers Fabien, lui baise les mains, et sort avec Pauline.*)

SCÈNE VI.

FABIEN, *seul.*

Il est d'une autre race qu'elle!.. que m'importe, puisqu'elle l'aime et qu'elle meurt pour lui!... Elle a dit cela... ici, tout à l'heure... à moi qui l'aime... à moi qui mourrais pour elle. Oh! merci! ma mère, merci! je t'ai invoquée, tu as prié Dieu pour moi, et Dieu m'a envoyé un instant de bonheur et de joie!...

SCÈNE VII.

FABIEN, CHRISTIAN, puis SAINTE-LUCE.

On entend un coup de feu, puis la voix de Sainte-Luce criant : A moi! à l'aide!

CHRISTIAN *paraît à la porte, et indique à gauche toujours au dehors.*

Maître, là-bas... un chasseur... un serpent...

(*Il prend la hache et veut sortir.*)

FABIEN.

Donne-moi cette arme, la force te manquerait, à toi...

(*Il lui prend la hache et s'élance au dehors à gauche.*)

CHRISTIAN, *à la porte.*

Ma vie n'est rien... n'est utile à personne... mais la vôtre.... (*Il veut sortir à son tour, puis s'arrête sur le seuil de la porte en apercevant Fabien ramenant Sainte-Luce*). Ah! Fabien est arrivé à temps.

FABIEN, *à Sainte-Luce.*

Appuyez-vous sur moi.

SAINTE-LUCE, *son fusil à la main.*

Oh! c'est inutile, docteur... que diable! je ne suis pas une petite maîtresse.

Christian lui a pris son chapeau et son fusil, et les dépose dans un coin.

FABIEN, *donnant sa hache à Christian, qui la met sur le meuble.*

De l'eau!

(*Christian sort à gauche dans la pièce voisine. Fabien présente un siége au chevalier.*)

SAINTE-LUCE, *se remettant.*

J'ai vu souvent la mort d'aussi près... mais, je n'avais jamais vu de serpent dans l'intimité. C'est un produit indigène qui fait peu d'honneur à votre pays.

(*Christian revient tenant un coco contenant de l'eau qu'il remet à Fabien et que Fabien donne au chevalier.*)

SAINTE-LUCE, *après avoir bu, et remettant le coco à Christian.*

Merci!

FABIEN, *lui regardant la main gauche.*

Vous êtes blessé.

SAINTE-LUCE.

Vous croyez... oh! ce n'est rien, un éclat de la pierre de mon fusil...

FABIEN.

Permettez... (*Fabien, tout en prenant dans le meuble ce qu'il faut pour panser le chevalier*) Que veniez-vous donc chercher dans cet endroit tout à fait écarté? (*Christian est retourné chercher de l'eau. Fabien trempe des linges, puis s'assied près du chevalier et le panse.*)

SAINTE-LUCE, *s'étendant sur sa chaise.*

De l'ombre, d'abord, puis j'attendais ma sœur, que j'avais laissée sous l'escorte de M. Barbantane, et qui, pour retourner à Saint-Louis, aura pris, je le vois, un autre chemin. J'étais donc étendu au pied d'un bananier, plongé dans ce demi-sommeil qui, tout en nous transportant dans un monde idéal, nous permet pourtant d'entendre encore ce qui se passe dans celui-ci...

Je rêvais que je chassais à Marly... lorsque le feuillage est agité près de moi; continuant mon rêve tout éveillé, je me dis, c'est un lapin, je prends mon fusil, je tire au jugé dans le taillis... Tout à coup, je vois se dresser à quelques pas la tête grise d'un très vilain serpent que j'avais dérangé fort mal à propos. Il s'approchait en sifflant le plus furieusement et le plus faux possible. Je n'avais plus pour arme qu'un éventail... Ma foi... j'appelai à mon aide, et ma bonne étoile vous amena juste au moment où entre mon ennemi et moi il n'y avait plus que la place de votre hache. Vive Dieu! vous êtes un habile homme, docteur, et vous avez pratiqué là une amputation superbe.

FABIEN.

Monsieur le chevalier... si vous avez besoin de repos, cette misérable demeure est à vous... Si vous voulez, au contraire, retourner à Saint-Louis, permettez-moi de vous donner un guide. (*Il se lève.*)

SAINTE-LUCE, *se levant et passant à droite.*

Mille remercîmens pour l'hospitalité que vous m'offrez, mais je ne veux pas laisser à Mme de Kéradeuc le temps de s'inquiéter de mon absence. J'accepterai donc seulement le guide que vous m'avez proposé.

FABIEN, *à Christian.*

Christian... tu conduiras Monsieur le chevalier par le sentier de Sainte-Marie.

SAINTE-LUCE.

Décidément, docteur, vous êtes le bon ange de notre famille... Sans vous ce soir de beaux yeux se seraient baignés de larmes; oui, ma cousine aurait de nouveau caché, sous de longs voiles de deuil, ce charmant visage que doit embellir encore la blanche couronne de fiancée.

FABIEN, *qui était au fond, se retournant.*

De fiancée!... de qui parlez-vous?

SAINTE-LUCE.

Mais de ma cousine, qui se marie...

FABIEN, *surpris.*

Mademoiselle de la Reynerie!..

SAINTE-LUCE.

Sans doute.

FABIEN, *vivement.*

C'est impossible!

SAINTE-LUCE.

Impossible! Et pourquoi donc?

FABIEN, *avec trouble.*

Parce que je ne connais personne à Bourbon digne de posséder un semblable trésor...

SAINTE-LUCE.

Oui... mais je ne suis pas de l'île Bourbon... moi... Et tenez, docteur, si tout à l'heure je vous remerciais cordialement de m'avoir sauvé la vie, c'est que j'ai consacré cette vie tout entière à Pauline...

FABIEN.

Vous!

SAINTE-LUCE

Oui... je suis amoureux, mon cher, sérieusement amoureux!... Cela vous étonne... n'est-ce pas? A Versailles on n'y voudrait

pas croire... mais, je vous le répète, j'aime et j'épouse... Cette union était décidée déjà dans la pensée de Mme de la Reyneric... et Pauline, pour obéir à ce vœu de sa mère, n'attendait que la fin de son deuil.

FABIEN.

Elle!

SAINTE-LUCE.

Et dût l'aristocratie de Bourbon me blâmer, me lapider même... je veux que vous assistiez à ce mariage que, sans vous, la mort aurait deux fois rompu... Adieu, docteur, ou plutôt au revoir... (*A Christian, qui se trouve près de la porte de droite, et qui présente au chevalier son fusil et son chapeau.*) Passe devant, toi... et que Dieu nous garde des serpens et du soleil! (*A Fabien.*) Adieu, Fabien. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

FABIEN, *seul, avec explosion.*

Elle aime cet homme! il sera son mari, et tout à l'heure je l'ai sauvé... et je le laisse sortir vivant d'ici! (*Il prend son fusil et va pour sortir, puis s'arrête.*) Le tuer, l'assassiner... mais, après lui, vingt autres se présenteront... et elle se mariera! non! ce n'est pas lui qui doit mourir... c'est... oh!... j'étouffe! j'étouffe!... (*Il tombe sur son lit de repos, et porte la main à sa poitrine; cette main touche la petite croix qui est suspendue à son cou.*) Encore... une horrible pensée m'est venue, et ma main que je ne dirigeais pas... a touché, a saisi cette croix! Ma mère! est-ce toi qui parles? Mon Dieu! est-ce vous qui commandez? Oui... je comprends... vous ne voulez pas que je sois criminel.... vous voulez que je reste malheureux... que je continue à souffrir... (*Trois heures sonnent.*) Trois heures!... elle m'attend... elle!... la fiancée de Sainte-Luce... (*Se levant avec rage.*) Eh bien! je dis, moi, que je ne veux pas mourir seul!... entre elle et moi, plus de souvenir de ma mère! plus de crainte de Dieu!... entre elle et moi, plus rien!... l'enfer!... oui... mais l'enfer avec elle!... (*Il prend son chapeau, et sort dans le plus grand désordre.*)

ACTE TROISIEME.

A gauche, d'énormes rochers. A droite, au premier plan, un rocher formant une grotte, près de laquelle est un banc de pierre; de même côté, au troisième plan, un rocher dans lequel des marches ont été grossièrement taillées et descendent à la mer. Au deuxième plan, au milieu du théâtre, est un rocher dans lequel un banc semble avoir été taillé. A gauche est un sentier un peu élevé qui borde la falaise. Du premier au quatrième plan, des rochers et du sable. A partir du cinquième plan, la mer.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, JEAN.

Au lever du rideau, Jean est assis sur le banc de roc, au milieu du théâtre. Dominique revient du fond, avec des filets sur le dos.

DOMINIQUE.

Que fais-tu là... toi?

JEAN.

Je me repose... car, pour venir te chercher ici, la route est difficile... Cette petite baie est vraiment fort agréable, c'est une vraie baignoire de marin.

DOMINIQUE.

Baignoire de l'enfer, dont les flancs sont garnis de pointes de rochers sur lesquels se briserait le plus fort nageur de la colonie, s'il était surpris ici par la marée montante... Aussi la place ne sera-t-elle pas bonne longtemps. Reprends donc tes filets et gagnons vite la maison. (*Dominique et Jean s'éloignent par le sentier qui longe les rochers de gauche et disparaissent.*)

SCÈNE II.

FABIEN, PAULINE (*Ils paraissent au haut du rocher, à droite.*)

PAULINE, *tenant une ombrelle.*

Je croyais cette route abandonnée... Pourquoi l'avons-nous suivie?...

FABIEN.

Parce qu'elle abrége la distance qui nous sépare encore de votre habitation.

PAULINE.

C'est bien. (*Regardant autour d'elle.*) Je n'avais jamais visité cette partie de l'île... Où sommes-nous donc?...

FABIEN.

Les gens du pays visitent rarement cette baie qu'ils ont appelée la Grotte du mûlatre... A cette désignation se rattache un souvenir, une légende populaire.

PAULINE.

Une légende... vous me la direz, Fabien... mais reprenons notre marche. (*Fabien descend, Pauline le suit en s'appuyant sur lui.*)

FABIEN, *arrivé sur la plage.*

Le soleil est dans toute sa force... et la fatigue de la journée vous accablait tout-à-l'heure, prenez quelques instans de repos.

PAULINE.

Arriverons-nous à la Reynerie avant Roger?... Je veux être la première à annoncer à Lia le succès de mon entreprise.

FABIEN.

Roger doit se rendre par mer à la Reynerie... Le vent et la marée lui seront contraires, et nous avons sur lui une grande avance... Arrêtez-vous donc ici... pour prendre des forces...

PAULINE, *s'asseyant sur le banc de roc, qui est au milieu du théâtre.*

C'est encore une ordonnance, docteur, et je vous obéis... (*Regardant.*) Comme ce site est sauvage, est désert!...

FABIEN, *debout, près d'elle, à droite.*

Ne m'avez-vous pas dit d'éviter toute rencontre?... Mlle de la Reynerie ne voulait être aperçue de personne, lorsqu'elle marchait à côté de Fabien, lorsque, parfois, elle daignait chercher l'appui de son bras... Oh! rassurez-vous, Mademoiselle, j'ai bien choisi la route...

PAULINE, *après un moment de silence, et comme pour changer de conversation.*

Fabien... vous avez, je crois, mon éventail?...

FABIEN, *il le tire de son sein, et le lui présente avec respect.*

Le voici, Mademoiselle.

PAULINE, *prenant l'éventail.*

Vous aussi, Fabien... vous avez besoin de repos... car à présent encore, comme tout à l'heure, votre main tremble... souffrez-vous?

FABIEN.

Non, Mademoiselle... (*Fabien s'éloigne, comme par respect.*)

PAULINE.

Vous aviez raison, docteur... l'air qu'on respire ici est frais et pur... il me ranime... mais à la place où vous êtes, le soleil vous frappe et vous brûle... placez-vous là, Fabien...

(*Elle indique la place.*)

FABIEN, *à part.*

Près d'elle! (*Il fait un pas et s'arrête.*)

PAULINE.

Enfin, je pourrai donc dire à Lia: les obstacles qui te séparaient de Roger n'existent plus; dans un mois tu quitteras la colonie avec ton fiancé... (*Avec un soupir.*) Tous deux vous irez vivre dans un pays où le préjugé ne condamnera pas votre union, ne flétrira pas votre amour... Lia... ma sœur, tu seras heureuse, toi...

FABIEN.

Heureuse... oui... et par le seul amour de son fiancé... car, sans cet amour, qu'aurait fait ma science? qu'aurait pu votre généreuse tendresse?...

PAULINE.

Oui, Roger a un noble cœur.

FABIEN.

Il aime, voilà tout.

PAULINE.

Puis, il n'est pas né sous notre ciel; Roger eût été créole qu'il eût refoulé cet amour dans le fond de son cœur.

FABIEN.

Et Lia serait morte... et, s'il eût été créole, Roger n'eût pas osé donner une larme à sa mémoire, n'est-ce pas?

PAULINE *se levant avec calme et se dirigeant vers la gauche.*

Fabien... nous allons continuer notre route... Aurélie et son frère doivent m'attendre...

FABIEN.

Le chevalier de Sainte-Luce!

PAULINE, *froidement et se retournant*

Sans doute.

FABIEN *se contraignant.*

Le chevalier vous aime, Mademoiselle.

PAULINE *troublée.*

Il me l'a dit.

FABIEN.

Il doit être votre époux?

PAULINE.

Cette union était un désir de ma mère... (*Fabien chancelle et s'appuie sur un des rochers à droite; Pauline fait quelques pas, puis se retourne.*) Fabien... je vous attends... qui vous arrête?... (*Il

passe la main sur son front, puis semble regarder attentivement deux croix gravées sur un des rochers de la grotte.) Que regardez-vous donc là?

FABIEN, *avec calme.*

Ces deux croix gravées dans le roc et qui se rattachent sans doute à la légende dont je vous parlais tout-à-l'heure

PAULINE.

Cette légende...

FABIEN, *à Pauline.*

Voulez-vous que je vous la dise?

PAULINE.

Je crains de...

FABIEN, *se contenant à peine.*

De faire attendre M. de Sainte-Luce!

PAULINE, *après un moment de silence et revenant sur ses pas.*

Vous m'avez dit, n'est-ce pas, que nous avions sur Roger une grande avance... (*Allant s'asseoir à la même place.*) Eh! bien! racontez-moi cette légende... je vous écoute.

FABIEN, *regardant au fond la mer qui commence à monter, puis revenant à Pauline.*

A Saint-Louis vivait et souffrait un pauvre mulâtre... pour prix de je ne sais quel service rendu, il avait reçu sa liberté... mais ce don généreux, qui l'aurait dû combler de joie, l'avait trouvé sombre et triste... car, libre, il devait sortir de la maison de son maître... et, dans cette maison, le ciel lui avait envoyé un ange consolateur... Le mulâtre s'éloigna donc plus malheureux encore... de sa liberté, qu'il ne l'était de son esclavage, car cet homme était fou... fou d'amour...

PAULINE.

Comme le vent souffle avec violence!

FABIEN, *sans l'écouter.*

Cet amour, il l'aurait étouffé dans son sein, eût-il dû lui brûler le cœur... lorsque la noble fille vint à lui... Quelques douces paroles, qu'elle daigna lui adresser, achevèrent de troubler sa raison... Il se crut aimé... (*Mouvement de Pauline.*) Je vous ai dit que cet homme était fou... Il crut que la jeune fille l'avait deviné, et que ne pouvant être à lui, par respect pour l'orgueil de sa race, elle ne serait au moins à nul autre... et l'insensé remerciait Dieu, il oubliait tout ce qu'il avait souffert... Il rêvait: un mot le réveilla... Elle se marie!... Se marier... c'est impossible... Elle le trompait donc!... Elle s'était donc jouée de son amour... l'imprudente!... Alors, donnant pour cette femme son salut, comme il aurait donné sa vie... le malheureux jura... de s'unir à elle par un lien solennel... terrible... la mort...

PAULINE *s'est levée et regarde la mer qui monte.*

Fabien!... Fabien!.... Voyez donc comme la mer monte avec rapidité! Fabien... je veux partir.

FABIEN, *la retenant.*

Partir! (*Puis avec un sourire amer.*) Oh! le mulâtre avait tout calculé... à son tour, il avait trompé la jeune fille, il l'avait attirée dans un piége... Ils étaient tous deux... ici... à cette place où nous sommes... L'heure de la marée était venue... une seule route était libre... et la mer montait... (*Lui saisissant les mains.*) La jeune fille demandait au mulâtre de fuir et de la sauver... mais, lui, sans pitié pour sa frayeur et ses larmes, la retenait de ses deux mains de fer... Enfin, il lui cria: je t'aime!... et la mer montait toujours; la route était fermée, la mort était là... et la mort effrayait moins la jeune fille que l'amour du mulâtre.

PAULINE, *avec effroi.*

Fabien... par pitié... sauvez-moi...

FABIEN *éclatant.*

Te sauver... Mais tu n'as donc rien compris, rien deviné?.. Te sauver... mais je t'aime!

PAULINE.

Vous!

FABIEN.

Oh! je disais bien... plus que la mort mon amour t'épouvante!

PAULINE, *après un temps.*

Oh! vous me trompez... vous n'aurez pas cet affreux courage, de me voir expirer là, sous vos yeux...

FABIEN, *lui montrant la mer qui monte toujours.*

Regarde, Pauline... avant que nous ayons pu atteindre ces rochers, que tout-à-l'heure je t'ai fait descendre, la mer nous aurait brisés tous deux... Oh! j'ai eu peur de ma faiblesse, et j'ai fermé toute voie au repentir, à la pitié... La mort est partout ici... mais la mort pour tous deux... Eh quoi!... tu ne trembles plus... tu n'appelles pas sur ton meurtrier la colère et le feu célestes.

PAULINE, *avec solennité.*

Fabien, jurez-moi, par le souvenir de votre mère... jurez-moi qu'il n'y a plus pour nous de salut possible.

FABIEN. *Il lui montre la mer qui est arrivée.*

Il n'y en a plus... La mer est à nos pieds déjà... Quelques minutes encore, et elle étouffera nos cris...

PAULINE, *avec enthousiasme, et courant au petit sentier taillé dans les rochers à gauche, que la mer ne couvre pas encore.*

Eh bien! laissez-moi demander grâce à ma mère... et laissez-moi prier pour vous... (*Elle tombe à deux genoux.*)

FABIEN.

Pour moi!...

PAULINE.

Oui... car à présent que je suis sûre de mourir... je puis dire sans honte et sans remords: Je te comprends et je te pardonne... Fabien, car, moi aussi... je t'aime...

FABIEN.

Mourir... toi, qui m'aimes... Oh! mon Dieu! mon Dieu! vous ne le voudrez pas... Oh! tuez-moi... mais sauvez-la, Seigneur, sauvez-la!..

(*Il porte Pauline évanouie sur le rocher qui domine encore les vagues; mais bientôt la mer arrivant jusque-là, Fabien arrache sa veste et semble vouloir lutter contre les flots.*)

ACTE QUATRIÈME.

Un salon chez Mlle de la Reynerie. Porte au fond donnant sur un jardin. Portes latérales. A gauche un guéridon, tout ce qu'il faut pour écrire; puis un fauteuil à côté: à droite un fauteuil. Au lever du rideau, Lia est assise à droite; Roger se trouve debout, près d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIA, ROGER.

LIA, *lui tenant la main.*

Oui, mon bien-aimé, à toi tous les jours de Lia... car elle te doit tout... (*Elle se lève.*) Il y a un mois, j'attendais avec anxiété le retour de Mlle de la Reynerie; mon cœur, tout occupé de toi, n'avait pas pressenti le danger qui menaçait ma chère maîtresse... Evanouie déjà, elle ne luttait plus contre les vagues furieuses qui l'allaient entraîner... mais tu avais entendu ses derniers cris de détresse, mon Roger... au risque de voir se briser ta pirogue que tu conduisais seul, tu parvins jusqu'à Mlle de la Reynerie... Et en arrivant ici, tu m'appris en même temps tout ce que tu avais fait pour moi... « Lia, ma femme, me dis-tu, rassure-toi. Ta sœur est » sauvée... »

ROGER.

Mlle de la Reynerie est tout à fait remise, n'est-ce pas

LIA.

Oh! non!... elle est toujours triste et silencieuse. A la nouvelle du danger qu'elle avait couru, tous ses amis se sont présentés à l'habitation; elle n'a voulu recevoir personne, pas même Mme la comtesse de Keradeuc, sa cousine. M. l'abbé Landry a été seul admis et vient ici presque tous les jours. Hier au soir pourtant elle était plus calme... elle a fait appeler son notaire, M. Morand, qui est depuis une heure enfermé avec elle.

ROGER.

Et elle n'a pas revu le docteur noir?

LIA.

Non.

ROGER

Hier, elle lui a écrit.

LIA.

A Fabien?

ROGER.

J'étais près de lui quand la lettre lui fut remise... Lorsque je le quittai, il me serra la main en me disant adieu... et cet adieu était solennel, comme s'il devait être le dernier.

(*Ici la porte de gauche s'entr'ouvre.*)

LIA.

Mademoiselle sort de son cabinet avec M. Morand.

ROGER.

Ma présence serait importune peut-être,.... Je me retire.... vais chercher Fabien... son adieu d'hier m'inquiète.

LIA.

C'est cela... je prie pour ce bon Fabien... toi, veille sur lui. c'est que je l'aime, vois-tu... car c'est à lui que je dois Roger.. que je dois mon bonheur.

(*Appuyée sur le bras de Roger, elle sort avec lui par le fond, et M. Morand entre par la porte de gauche avec Pauline.*)

SCÈNE II.

PAULINE, LE NOTAIRE.

PAULINE, *tenant un papier.*

L'évaluation que vous avez faite de mes biens me paraît juste et raisonnable; soumettez cet acte de vente à M. Barbantane, et si la valeur donnée par vous à l'habitation de la Reynerie ne lui semble pas exagérée, qu'il signe ce soir... et, dès demain, M. Barbantane sera ici chez lui. Pour hâter la conclusion de cette affaire, j'abaisserais, s'il le fallait, le chiffre que vous avez posé; ce que je desire, ce que je veux, c'est que tout se termine aujourd'hui.

LE NOTAIRE.

Vous voyez, Mademoiselle, quel empressement j'ai mis à remplir les instructions que vous m'avez données... promettez, maintenant, à un vieil ami de votre famille de vous demander encore une fois si la résolution que vous avez prise n'est pas trop irréfléchie... Vendre cette habitation sur laquelle vous êtes née, où vous avez été chérie, heureuse!

PAULINE.

Et où je suis maintenant orpheline et seule... Mon cher Monsieur Morand, ma détermination est irrévocable... (*Elle sonne, un valet paraît.*) Cherchez Lia et dites-lui que je l'attends. (*Le valet s'incline et sort.*)

LE NOTAIRE.

Vous êtes bien troublée... que se passe-t-il donc en vous?.... Pourquoi n'ai-je plus votre confiance?

PAULINE.

Pardonnez-moi, mon ami.. cette confiance, dont vous êtes toujours digne, je l'ai mise tout entière en Dieu...C'est lui qui m'inspire et me guide... A ce soir, n'est-ce pas!... Je vous attendrai....

LE NOTAIRE.

Je me rends chez M. Barbantane; mais c'est avec douleur, je le répète, Mademoiselle, que je verrai passer en d'autres mains cette habitation, ces biens si noblement acquis par votre père, et qu'il avait, avec tant de bonheur, légués à son enfant. (*Il salue, et sort par le fond. Au même instant entre Lia par la même porte, et, voyant sa maîtresse rêveuse, elle vient se mettre à genoux près d'elle. et lui prend la main qu'elle porte à ses lèvres.*)

SCÈNE III.

LIA, PAULINE.

PAULINE.

Lia, je t'ai fait appeler... Tu vas te rendre chez l'abbé Landry. Il attend cette lettre, que tu vas lui porter... (*Elle lui remet une lettre*). Tu l'amèneras comme hier, et tu le feras entrer dans mon oratoire, où j'irai le joindre aussitôt que tu m'auras annoncé son arrivée. (*Lia baisse la tête.*) Eh! quoi! Lia, encore des larmes!..

LIA.

Oh! maîtresse! ces larmes sont toutes de reconnaissance et de bonheur...

PAULINE.

Oh! laisse-moi voir ta joie...

LIA.

Cette joie serait de la folie... mais j'ose à peine être gaie en ta présence...

PAULINE.

Pourquoi donc? Lia...

LIA.

Parce que je retrouve en toi, maîtresse, la pauvre Lia d'autrefois... Oui, à ton tour, tu es silencieuse, tu pleures et tu caches tes larmes... Tiens, depuis ce jour où Roger te remit froide et glacée dans mes bras... on dirait que le mal qui me tuait s'est glissé dans ton ame... Oh! bonne et chère maîtresse... si tu as même douleur que Lia, as-tu donc même secret?... (*A ce moment on frappe à la porte de droite.*)

PAULINE, *surprise, à part.*

C'est lui!

LIA.

Qui a frappé?

PAULINE, *vivement.*

Laisse-moi seule à présent... et cours chez l'abbé Landry..... qu'il se hâte...

LIA.

Oui, maîtresse... (*A part, et étonnée.*) Qui donc est là?... et que se passe-t-il ici?.. (*Elle sort par la gauche.*)

SCENE IV.

PAULINE, puis FABIEN.

PAULINE, *troublée.*

Seule... je suis seule... et il est là.... (*Montrant la porte à droite.*) lui que j'ai appelé.... soyez indulgente comme Dieu... ma mère... et, comme lui, pardonnez à votre enfant. (*Elle s'approche timidement de la porte, l'ouvre avec hésitation, puis s'en éloigne, et va s'asseoir à gauche. Fabien paraît, s'arrête un moment à la vue de Pauline, puis s'avance silencieusement.*)

FABIEN, *avec respect.*

Mademoiselle, depuis le jour où le Seigneur, me prenant en pitié, vous sauva par un miracle... je me tenais renfermé dans ma misérable demeure... j'y avais apporté un trésor... trésor mystérieux... ignoré de tous... car le vent et la tempête en avaient emporté le secret... Dans ma solitude, je vous bénissais d'oublier l'heureux que vous aviez daigné faire... Mais... vous m'appelez aujourd'hui... la créole s'est indignée de la faiblesse de la femme... elle craint qu'un hasard... une imprudence, la mettant en face de Fabien, la forcent à rougir... et, si elle a voulu le revoir, c'est pour lui dire: Partez... La distance et l'exil ne la rassureraient pas encore... et, si je suis venu, c'est pour vous dire: Ne craignez rien... du pauvre mulâtre... il ne peut oublier... mais il peut mourir...

PAULINE, *avec tendresse.*

Mourir... vous!!... Ecoutez-moi, Fabien... J'ai donné l'ordre de vendre tous mes biens... ce soir je ne posséderai plus rien à Bourbon, et demain j'aurai quitté la colonie.

FABIEN, *avec étonnement.*

Vous partez... vous... Oh! mais cela ne se peut pas; vous me l'avez dit vingt fois... et je le sais, moi... votre medecin... il faut cet air chaud et pur à votre poitrine... il faut ce ciel brillant à vos yeux... Pauline... La patrie est encore une mère; celle-là seule vous reste, et vous ne l'abandonnerez pas... Cette patrie, qui vous chérit et vous caresse... me méprise et me repousse, moi... Je vivrai si vous l'ordonnez... je partirai, emportant dans mon cœur le trésor de joie que vous y avez mis... Partout je trouverai des malheureux à secourir... A tous ceux que j'arracherai à la mort je dirai: Priez pour elle... car c'est elle qui vous sauve.

PAULINE.

Vous ne partirez pas seul, Fabien... (*Elle se lève.*)

FABIEN.

Je ne vous comprends plus...

PAULINE.

Quand, revenue à moi, je me suis retrouvée dans cette maison, aux pieds de ma mère, dont le portrait était là... (*elle indique le côté droit*) de ma mère, qui semblait revivre aussi, mais menaçante et terrible .. Oh! Fabien... j'eus honte de la vie qu'un miracle m'avait rendue... je connaissais le poison subtil qu'emploient les nègres d'ordinaire... Rassurez-vous. L'abbé Landry était là... Il écarta la mort de mes lèvres et me montra l'image du Christ... Je tombai à deux genoux... j'avouai tout au digne prêtre... il ne me fit entendre que des paroles de clémence et de pitié. Tous les jours il est venu me voir et soutenir ma foi qui chancelait... enfin, aujourd'hui, je me suis crue assez forte et je vous ai fait appeler. Fabien, du jour où Mlle de la Reynerie vous a dit: je vous aime, de ce jour, et par cet aveu, elle s'est donnée à vous... Morte, j'aurais été votre fiancée dans le ciel... vivante, je dois être votre femme.

FABIEN, *avec surprise.*

Ma femme!... vous!... Mlle de la Reynerie femme de Fabien!...

PAULINE.

Oui, de Fabien, auquel elle a dit: Je t'aime!

FABIEN.

Ah! c'est impossible.. mon Dieu... N'est-ce pas, que c'est impossible?... Votre mari... moi... mais voyez donc où nous sommes!... Ici, n'entendez-vous pas encore la voix de M. de la Reynerie? Ne voyez-vous pas se dresser l'ombre de votre mère?...

PAULINE

Ma mère!...

FABIEN.

Ces murs vous ont vue grandir noble, belle et fière... Mais ils ont vu Fabien esclave, châtié, sanglant sous le fouet du maître; qu'importe que dans cette poitrine batte un cœur digne de vous! cette poitrine est noire; cette main que la science et le travail ont faite habile et sûre... cette main guérit et sauve. . mais regardez donc, cette main est noire... (*Avec désespoir.*) Mlle de la Reynerie ne peut y laisser tomber la sienne... Mieux vaudrait pour elle présenter ses blanches épaules à l'empreinte du bourreau.

PAULINE.

Fabien, quand tu m'as dit : Pauline, il faut mourir, car je t'aime. Je t'ai compris, moi... et tu ne comprends pas que mon amant doit être mon mari...

FABIEN.

Fabien, votre meurtrier, vous faisait sainte et martyre... Fabien, votre mari, vous fait sacrilége et infâme... Pauline, on tue la femme qu'on aime... on ne la déshonore pas...

(*Lia paraît à la porte de droite; à sa vue Pauline cherche à maîtriser son trouble.*)

LIA.

Maîtresse, M. l'abbé Landry est là...

PAULINE.

C'est bien... (*Et d'un geste elle éloigne Lia.*)

FABIEN, *étonné*.

L'abbé Landry!

PAULINE.

Le saint prêtre est dans mon oratoire; il prie pour nous deux... aujourd'hui je serai votre femme... Fabien; tout ce que j'aimais n'est plus... je me donne à tout ce que j'aime à présent.

FABIEN.

Mon Dieu!... j'ai bien souffert... mais je n'ai pas encore assez payé le bonheur que tu m'envoies... ce bonheur, tu veux que je l'accepte, puisque tu me laisses sans force pour lutter davantage..

PAULINE.

Fabien, on nous attend.

FABIEN, *tombant à genoux*.

Ange... sois bénie!... toi qui crois que mon amour peut m'élever jusqu'à toi... Oh! je te le jure, Pauline... cet amour ne sera jamais qu'un culte... une idolâtrie... Fabien sera toujours pour toi, l'esclave... Il t'aimera, le pauvre mulâtre!... mais comme le marin aime la vierge Marie... comme l'orphelin aime le souvenir de sa mère... (*Pauline relève Fabien; puis lui montre la porte de droite, et lui tend la main avec bonté, Fabien prend cette main avec amour et respect, et tous deux sortent lentement.*)

SCÈNE V.

SAINTE-LUCE, UN DOMESTIQUE, puis BARBANTANE.

SAINTE-LUCE, *parlant très haut à un valet, au fond.*

La porte de ma cousine ne peut pas être close pour moi... S'il ne lui est pas agréable de me recevoir immédiatement... eh bien! j'attendrai... Mais je ne sortirai d'ici qu'après l'avoir vue... (*On entend Barbantane au dehors.*) Et tenez, la consigne doit être levée, car voilà M. Barbantane, qui, certes, ne s'est pas glissé dans la maison par le trou de la serrure.

BARBANTANE, *entrant.*

Sans doute... Un homme comme moi n'entre jamais que par la grande porte.

SAINTE-LUCE, *riant.*

Je le crois bien!...

LE VALET.

Messieurs, j'ai dû obéir aux ordres exprès de Mademoiselle, qui n'est aujourd'hui visible pour personne.

SAINTE-LUCE.

Aujourd'hui comme hier... comme tous les jours... voilà un mois que ma très chère cousine s'enferme et se cache... mais je pars ce soir pour la France, et je ne veux pas quitter la colonie sans avoir pris congé de cette belle invisible...

BARBANTANE (*examinant tout.*)

Qu'on ne dérange pas Mlle de la Reynerie pour moi... je m'occuperai jusqu'au moment où elle voudra bien me recevoir... (*Il salue et sort.*) — (*à part.*) J'ai visité les dépendances de l'habitation... l'affaire est excellente! (*Au chevalier.*) Décidément, vous partez donc, chevalier?

SAINTE-LUCE.

Oui, mon cher sucrier, le ministre me rappelle...

BARBANTANE.

Ah!

SAINTE-LUCE.

Mes affaires ont été arrangées, m'écrit-on... On a persuadé à cet excellent mari dont je vous ai souvent parlé, qu'il avait eu tous les torts... et il m'attend avec ses excuses toutes prêtes... Enfin, on a prouvé à mes créanciers qu'ils me devaient...

BARBANTANE.

De l'argent?

SAINTE-LUCE.

Non.. des égards et du temps.

BARBANTANE.

Vous devez être enchanté!...

SAINTE-LUCE.

Enchanté!.. eh bien! franchement non, je suis désolé au contraire, mon cher Barbantane...

BARBANTANE.

Vraiment?

SAINTE-LUCE.

Je vais revoir Paris, c'est vrai; mais je quitte Pauline, que j'aime... de toute la force... que peut laisser votre température... Pauvre Pauline... l'abandonner ici... seule!

BARBANTANE.

Ah! qui sait?... Mlle de la Reynerie ne tient peut-être pas beaucoup à ce pays.

SAINTE-LUCE.

Qu'avez-vous dit?

BARBANTANE.

Rien... je n'ai rien dit du tout.

SAINTE-LUCE.

Ma cousine savait-elle donc la nouvelle de mon départ... nouvelle arrivée déjà depuis huit jours?

BARBANTANE.

C'est possible.

SAINTE-LUCE.

Serait-ce donc là le secret de cette douleur subite?... Ne se serait-elle condamnée à l'isolement que pour cacher les larmes qu'elle me donne?

BARBANTANE, *à mi voix.*

Je pourrais bien vous répondre... mais on m'a recommandé le secret jusqu'à ce soir...

SAINTE-LUCE.

Le secret... vous savez donc quelque chose?...

BARBANTANE.

Je sais tout...

SAINTE-LUCE, *vivement.*

Vraiment!

BARBANTANE.

Mais j'ai promis, et par devant notaire, de...

SAINTE-LUCE.

Un notaire...

BARBANTANE.

Quand l'acte de vente sera signé... bien signé... alors...

SAINTE-LUCE.

L'acte de vente!... C'est cela, Pauline m'aurait laisser soupirer six mois encore, la coquette!!... mais je pars, et elle ne peut plus rester à Bourbon... Elle est la maîtresse de ses actions et de ses biens... elle vend ses propriétés et va partir pour la France, avec ma sœur Aurélie, dont le mari est aussi rappelé à Versailles... Voilà ce que vous savez, ce que vous ne m'avez pas dit, mais ce que j'ai deviné... N'est-ce pas, mon cher Barbantane, mon petit Barbantane?...

BARBANTANE.

Ce doit être cela...

SAINTE-LUCE, *avec joie.*

Mais je suis le plus heureux des hommes.

BARBANTANE, *avec joie.*

Et moi le plus fortuné des colons!

SAINTE-LUCE, *même jeu.*

Elle m'aime!

BARBANTANE, *même jeu.*

J'achète...

SAINTE-LUCE.

Elle... si belle!

BARBANTANE.

1,297 têtes de nègres, sans compter les fractions.

SAINTE-LUCE.

C'est un rêve.

BARBANTANE.

C'est une affaire d'or!

SAINTE-LUCE, *prenant son chapeau.*

Je cours chez ma sœur... Je lui annonce que Pauline part avec nous... et...

(*Il va sortir lorsque Lia entre par le fond.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LIA, puis AURÉLIE.

LIA, *venant du fond.*

Monsieur le chevalier... Mme la comtesse de Keradeuc.

LE CHEVALIER.

Bravo... elle saura plus tôt la nouvelle que j'allais lui porter.

AURÉLIE, *accourant avec joie; elle tient un papier.*

Pauline! où est Pauline?...

LIA.

Enfermée avec l'abbé Landry.

AURÉLIE.

Tant mieux!... nous aurons le temps de nous concerter, de nous entendre... Cette bonne Pauline, je suis d'avance heureuse de sa joie...

SAINTE-LUCE.

Que venez-vous donc lui apprendre ?

AURÉLIE, *suffoquée par la joie.*

Une nouvelle incroyable... inouïe... et pour m'assurer que je ne suis pas folle, j'ai besoin de relire cette lettre... cette bienheureuse lettre...

SAINTE-LUCE.

D'où vient-elle ?

AURÉLIE.

De France.

BARBANTANE.

Elle est adressée ?...

AURÉLIE.

A Pauline... Elle était tout ouverte dans une dépêche que vient de recevoir à l'instant mon mari.

SAINTE-LUCE.

Et cette lettre a été écrite par...

AURÉLIE.

Par ma tante...

TOUS.

Madame de la Reynerie !

BARBANTANE.

Avant sa mort, bien entendu...

AURÉLIE.

Ma tante existe, Messieurs.

SAINTE-LUCE.

Qu'avez-vous dit?

LIA.

O mon Dieu !...

BARBANTANE.

Ah bah !

AURÉLIE.

Le vaisseau qu'elle montait a sombré en effet... mais quelques matelots ont pu se sauver... Ma tante a trouvé place sur le radeau qu'ils avaient construit à la hâte... Après un séjour de plusieurs mois sur une plage inconnue, ils ont été recueillis par un bâtiment américain et ramenés en France...

BARBANTANE.

Cette pauvre marquise... (*à part*) Allons ! mon marché est nul !...

AURÉLIE, *vivement.*

Ma tante annonce à mon mari que pleine justice lui a été rendue. . que le roi ne lui a pas permis de quitter Versailles... En conséquence, elle autorise Pauline à vendre ses propriétés... et lui enjoint de s'embarquer avec nous et de venir en France.

BARBANTANE, *à part.*

Mon marché tiendra... (*Haut.*) Quel bonheur que cette chère marquise...

AURÉLIE.

J'ai supplié M. de Keradeuc de ne confier qu'à moi le soin d'apporter à Pauline une nouvelle qu'il faut lui annoncer doucement, et en l'y préparant d'avance... Elle aimait tant sa mère.

BARBANTANE.

Sans doute... les résurrections étant fort rares...

LIA.

Chère maîtresse !... (*remontant à droite*) je ne me trompe pas... c'est elle !...

AURÉLIE.

Et nous n'avons encore rien préparé...

BARBANTANE.

Je crois que j'ai une idée...

AURÉLIE.

Bien, dites-la vite.

SAINTE-LUCE

Ne la perdez pas.

(*Ils se retirent au fond du salon à gauche.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAULINE.

PAULINE, *ne voyant personne d'abord.*

Mariée ! je suis mariée ! Pauvre Fabien !.... que de bonheur il y avait dans ses regards... quand l'abbé Landry lui a remis l'acte qui nous unit à jamais l'un à l'autre !...

SAINTE-LUCE, *au fond, à Barbantane.*

Votre idée n'a pas le sens commun !

BARBANTANE.

Je le crois comme vous...

PAULINE, *se retournant.*

Que vois-je? Aurélie? vous, chevalier... vous ici?

SAINTE-LUCE, *venant vers elle.*

Pardonnez-nous, chère cousine, d'avoir forcé la consigne que vous aviez donnée... Mais le bonheur a ses grandes entrées partout... et c'est du bonheur que nous vous apportons.

LIA.

Oh ! oui, maîtresse !

PAULINE, *les r[egardant.]*

Je ne vous comprends pas.

AURÉLIE.

Chère Pauline... tu es une pieuse et sainte fille... tu as supporté avec la résignation d'une chrétienne l'affreux malheur qui t'a frappée... il y a un an...

BARBANTANE, *bas.*

Prenez garde !...

SAINTE-LUCE, *à Aurélie.*

Que rappelez-vous là, ma sœur ?

PAULINE.

Un souvenir qui ne s'effacera jamais de mon cœur... le souvenir de ma mère... Je n'ai jamais compris qu'on cherchât à éteindre la mémoire de ceux qu'on a aimés et perdus... Tout ce qui vous les retrace, au contraire, doit être cher et précieux... Aurélie, parle-moi de ma mère... de ma mère, que je vois sans cesse dans mes rêves... Ces mystérieuses apparitions sont un bienfait de la Providence... et c'est avec une douce joie que je vois arriver la nuit, car, avec le sommeil, je me dis : ma mère va venir !..

LIA, *avec intention.*

Les rêves ne sont-ils pas parfois des avertissemens célestes?..

SAINTE-LUCE, *bas.*

C'est cela !

BARBANTANE, *même jeu.*

Très bien !

AURÉLIE.

Ce que nous croyons être un malheur réel, n'est souvent qu'une épreuve que Dieu nous envoie... Dans tes rêves, Pauline, n'as-tu jamais vu ta mère, soutenue sur les vagues par une main invisible et puissante, abordant sur un faible radeau une terre inespérée... puis, là, à deux genoux, remerciant le ciel qui la conservait à sa fille?..

PAULINE, *pleurant.*

Oh ! non ; c'est mourante et me tendant les bras que je la vois toujours...

AURÉLIE.

Même dans ton dernier songe... elle ne t'est pas apparue... en France, et t'écrivant : Ma fille, sauvée par un miracle, je t'appelle, je t'attends ?

PAULINE.

Oh ! tais-toi... ce rêve m'aurait rendue folle au réveil.

AURÉLIE.

Si ce rêve était la réalité...

PAULINE.

Ma mère...

AURÉLIE.

Pauline... mon amie... du calme...

PAULINE.

Achève... Aurélie... ou je meurs... Ma mère, as-tu dit ? Ma mère.

AURÉLIE.

Elle existe.

PAULINE, *tombant à deux genoux.*

Elle existe... mon Dieu !... elle existe !...

SAINTE-LUCE.

Elle pleure !

LIA.

Et ses larmes la sauvent !

PAULINE.

Et mon cœur ne me le disait pas..

AURÉLIE.

Maintenant... lis cette lettre de ta mère....

PAULINE.

De ma mère... oh ! ne craignez rien, ma mère existe, Dieu ne peut pas me tuer avant que je l'aie revue... embrassée... oui, cette lettre est bien d'elle... (*Elle baise la lettre.*) Lia, appelle tous nos serviteurs... qu'ils viennent... ils l'ont pleurée avec moi... qu'avec moi ils se réjouissent et remercient Dieu;... va, qu'ils viennent tous !...

(*Lia sort par le fond.*)

PAULINE.

Et toi... Aurélie.... vous, mes amis... rassurez-moi, montrez-moi bien votre joie... pour que je ne doute plus... pour que je sois sûre de ma raison !...

(*Elle leur tend les mains.*)

LIA, *revenant avec tous les gens de l'habitation.*

Maîtresse, voici tout le monde.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DOMESTIQUES, NÈGRES, puis FABIEN.

PAULINE *à tous.*

Mes amis, plus de tristesse... plus de deuil; s'il y a ici de pauvres mères esclaves, séparées de leurs enfans qui les pleurent au sol natal, qu'elles soient libres... Dieu me rend ma mère... Rendez aussi leurs mères aux orphelins.

TOUS.

Mme de la Reynerie...

PAULINE.

Sauvée... sauvée... tenez, cette lettre est d'elle... et cette lettre vient de France... Voyez... voyez tous.

(*Pendant qu'elle montre la lettre, Fabien paraît à droite.*)

FABIEN, *à part.*

Que de monde! et que se passe-t-il ici ?

PAULINE, *l'apercevant.*

Ah! Fabien... partagez ma joie... mon bonheur; ma mère existe...

FABIEN, *avec effroi.*

Votre mère!... (*Et il froisse dans ses mains l'acte de mariage. Pauline s'étonne d'abord des mouvemens de Fabien ; puis, comme frappée d'un souvenir, recule avec épouvante.*) Ah!...

TOUS.

Qu'y a-t-il ?

PAULINE, *à part.*

J'avais tout oublié!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Un salon de l'hôtel de la marquise, à Paris, richement décoré. Au fond, grande porte ouvrant sur une galerie. De chaque côté, formant le pan coupé, sont des fenêtres avec tentures. Portes latérales. En avant de chaque côté, un riche meuble de Boule, formant console et armoire. A gauche, un grand canapé. Fauteuils à droite et au fond. Une sonnette sur la console de droite. A gauche de la porte du fond est un cordon de sonnette. Au lever du rideau, l'intendant et le domestique entrent de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, UN DOMESTIQUE, puis ANDRÉ.

L'INTENDANT, *au domestique.*

Mme la marquise est allée à Versailles, présenter à S. M. la reine Mlle de la Reynerie, arrivée depuis peu, des colonies. Madame sera de retour avant une heure... Veillez donc à l'exécution des ordres que j'ai donnés.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur l'intendant. (*Il salue et va pour sortir, lorsqu'il rencontre André sur le seuil de la porte du fond.*) Qui êtes-vous? Que demandez-vous?

ANDRÉ.

Monsieur le docteur, s'il vous plaît?

L'INTENDANT.

Vous êtes dans l'hôtel de Mme la marquise de la Reynerie, et non pas chez un médecin... Vous vous êtes trompé de porte... (*Le valet sort et laisse la porte du fond ouverte.*)

ANDRÉ, *entrant.*

Oh! que non pas, Monsieur... c'est bien ici qu'il demeure...

L'INTENDANT.

Qui?

ANDRÉ.

Le docteur... Le cher et digne homme, que je viens remercier... et que j'embrasserais là de bon cœur si j'osais... Il est connu dans notre faubourg... allez... depuis le jour où, renversée par un brillant équipage, ma pauvre vieille mère a été relevée, secourue par lui : tout le monde la croyait perdue, à commencer par le médecin de l'hospice... et aujourd'hui elle est sur pied, grâce à lui... aussi ne manque-t-il pas de pratiques; mais avec lui le plus pauvre a toujours la préférence, et quand il passe dans le quartier, pour que tous les hommes le saluent, et que toutes les femmes le bénissent, on n'a besoin que de dire : C'est le docteur noir.

L'INTENDANT, *riant.*

Le docteur noir?... Ah! je sais maintenant de qui vous voulez parler... c'est de Fabien...

ANDRÉ.

Ah! il s'appelle M. Fabien?...

L'INTENDANT, *avec dédain.*

C'est un mulâtre, un esclave affranchi que Mlle de la Reynerie a amené de l'île Bourbon comme un souvenir, une curiosité du pays, sans doute...

(*Ici, Fabien paraît au fond; il est en habit à la française et porte l'épée au côté, il dépose son chapeau sur un fauteuil à droite.*)

ANDRÉ.

N'en dites pas de mal devant moi!... car, voyez-vous... je me ferais tuer pour lui...

FABIEN, *tendant la main à André.*

Noble cœur!...

ANDRÉ, *allant à lui.*

Ah! vous voilà!... (*Il lui baise la main.*)

L'INTENDANT, *avec ironie, en sortant.*

Jusqu'à ce que la Faculté et la police défendent à M. Fabien de se mêler de médecine, je l'engage à donner ailleurs ses consultations. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

FABIEN, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Comment! Monsieur le docteur, vous souffrez que ce vieux singe poudré vous parle de ce ton-là?

FABIEN, *avec calme.*

André, comment se porte votre mère aujourd'hui?

ANDRÉ.

Bien... tout à fait bien... c'est elle qui m'envoie... Elle aurait été presque assez forte pour venir elle-même... mais... elle a eu peur...

FABIEN.

Peur?

ANDRÉ.

V'là ce que c'est. Nous nous sommes dit : Chacun vit de son état; on ne peut pas toujours faire de la médecine par charité... Alors, j'ai travaillé double... et je vous apporte quinze journées que j'ai gagnées en une semaine.... ça n'est ni gros ni lourd.... mais enfin le v'là...

FABIEN.

Mon ami, j'accepte ce que vous m'offrez... mais restez-en dépositaire... et quand vous trouverez plus malheureux que vous... eh bien! vous donnerez cet argent.

ANDRÉ.

De votre part ?

FABIEN.

Comme vous voudrez...

ANDRÉ.

Il sera fait ainsi que vous avez dit... Adieu, Monsieur Fabien... N'oubliez jamais André... Dans quelques mois, je compte aller retrouver mon frère, en Bretagne, notre pays...

FABIEN.

En Bretagne ?

ANDRÉ.

Oui .. et si vous y venez jamais, la meilleure place sera pour vous à notre foyer, comme vous avez la première dans notre cœur!... Adieu, Monsieur Fabien!...

(*Andre serre la main de Fabien et sort.*)

SCÈNE III.

FABIEN, *seul. Il s'assied à gauche et achève de lire une lettre qu'il tenait à la main.*

« Oui, mon cher Fabien, une vie nouvelle a commencé pour moi,
» près de Roger, près de mon mari, qui m'aime plus que jamais...
» au sein de sa famille, qui m'a reçue comme un autre enfant.
» Vous le voyez, mon ami, je suis bien heureuse! Répondez nous
» vite et dites-nous que vous aussi, vous êtes heureux...» (*Pliant, serrant le papier, puis avec ironie.*) Oui, ma bonne Lia, oui, j'habite un riche hôtel! je suis le premier des laquais de Mme la marquise de la Reynerie!.. honneur insigne! C'est chez moi, dans ma chambre que je suis servi!.. par un de mes semblables, un laquais comme moi!.. Oui, moi aussi, je suis bien heureux!! (*Se levant et changeant de ton.*) Mais, mon Dieu!... d'où me vient donc tant de patience et de résignation? Voilà plus de six mois que cela dure ainsi.... et je n'ai pas encore secoué mon énergie qui sommeille, pour leur crier à tous : Mais cette

femme que vous entourez dans ce salon d'hommages et de flatteries... cette femme est à moi!.. Non! je me tais... enfermé presque tout le jour, je cherche dans l'étude l'oubli de ma condition... C'est seulement quand j'entends sortir de l'hôtel le carrosse de la marquise, que je me hasarde à échanger avec Pauline, quelques mots, quelques regards... Puis, un étranger arrive, et je m'éloigne aussitôt, emportant pour prix de mon silence, un sourire ou une larme... Oh! je suis lâche! bien lâche! (*Bruit de voiture. Il court à la fenêtre de droite, qu'il ouvre.*) C'est elle!.. (*Avec joie.*) je vais la voir! la voir!! Ah! voilà le secret de ma résignation!

(*Un valet en grande livrée ouvre à deux battans la porte du fond. Le chevalier, en costume de cour, entre, donnant la main à Pauline, parée aussi. Sainte-Luce ne fait pas attention à Fabien, qui se tient à l'écart et que Pauline non plus ne voit pas.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, PAULINE, SAINTE-LUCE.

FABIEN, *à part.*

Toujours cet homme avec elle! (*Il passe à gauche et reste au fond.*)

SAINTE-LUCE.

Eh quoi! chère cousine, la toute gracieuse réception qui vous a été faite à Versailles, n'a pu ramener le sourire sur vos lèvres .. J'avoue que je reviens enthousiasmé comme la marquise; car il me semblait que les regards de notre charmante reine ne se détournaient de vous que pour se fixer sur moi... Elle avait deviné sans doute ce que je devais bien mal cacher...

PAULINE.

Pardon, chevalier... Ma mère vous attend dans son appartement, je crois...

SAINTE-LUCE.

Près de vous, il m'était permis de l'oublier... (*A part.*) Toujours froide et contrainte... elle qui avait tout quitté pour moi... C'est à n'y rien comprendre!... (*Haut.* A demain, ma jolie cousine .. et d'ici là pensez un peu à moi qui vais ne songer qu'à vous. (*Il va pour lui baiser la main; elle la retire... Il fait un geste de dépit, remonte pour sortir, et s'arrête à la vue de Fabien.*) Ah! ah! vous étiez ici, vous...

PAULINE, *se retournant, surprise.*

Fabien!!

SAINTE-LUCE.

Dans ce salon!.. on voit que nous sommes loin de l'île Bourbon, et que nous marchons à grands pas vers l'égalité... comme disent messieurs du tiers-Etat... (*A part.*) C'est étrange!... (*Haut.*) Vous venez, sans doute, prendre quelque ordre de Mademoiselle... Mais vous auriez pu vous faire annoncer, mon cher... S'il n'y a plus d'esclaves en France, il y a, je crois, encore des valets. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

FABIEN, PAULINE.

FABIEN.

Oui... esclave à Bourbon!... ici... valet!

PAULINE, *à demi-voix et d'un ton suppliant.*

Mais cet esclave... ce valet... c'est mon époux et mon amant!... Pour Dieu qui le connaît et pour moi qui l'aime, il est grand, il est noble!... il a le droit d'être fier de lui-même... Mais là sur ton cœur... est ce que tu ne portes pas un acte sacré, signé par un ministre du Seigneur.., un acte qui dit que ce valet, que cet esclave, c'est mon maître à moi!...

FABIEN.

Ce mariage, béni par un prêtre inconnu, dans un coin de l'île Bourbon,... ta mère croira pouvoir le briser d'un coup de son éventail.... (*Brusquement, et tirant l'acte de sa poche de côté.*) Mais, s'il n'y a là de bonheur pour personne, il y a là au moins une insulte et une vengeance!...

PAULINE, *d'un ton calme.*

Oui, Fabien, avec cet acte vous pouvez aller trouver ma mère, et lui dire : Mourez de honte, Madame, votre fille a changé le nom de la Reynerie contre celui de Fabien... Votre fille s'est donnée à moi!! Vous pouvez faire cela... et je vous pardonnerai, moi... mais, ma mère maudira la mémoire de sa fille!

FABIEN, *troublé.*

Que dis-tu?

PAULINE.

Tu n'as pas oublié qu'à Bourbon la pensée du suicide me vint une fois..... Ce poison, que l'abbé Landry écarta de mes lèvres, je l'ai gardé; il est là,... dans ce meuble (*elle indique la console de droite*), dont le secret n'est connu que de moi seule... Eh bien! le jour où, par toi, par tout autre, ma mère apprendra qu'on j'ai foulé aux pieds ce préjugé du sang, qui est pour elle une seconde religion, ce jour-là je mourrai! Et maintenant, ami, tu peux tout dire à ma mère.

FABIEN, *épouvanté.*

Oh! pardonne-moi, Pauline, pardonne-moi! je souffre tant!... je suis si malheureux!! mais ne crains plus rien... je me résignerai au sort que j'ai accepté, je dompterai la douleur qui me brise, j'étoufferai la jalousie qui me dévore...

PAULINE, *avec bonté.*

Oh! Fabien!... de la jalousie!!

FABIEN.

Non! je suis fou! le doute n'est jamais entré dans mon cœur! il m'aurait tué... Pauline!! Je serai confiant et calme, je te verrai partir chaque jour pour ces fêtes brillantes, où tant de séductions t'environnent... et je me tairai!... Ta mère pourra redoubler d'insultes et d'outrages... je me tairai! Tu accepteras, pour guide, pour appui, le bras de ce Sainte-Luce, de cet homme toujours attaché à tes pas... de cet homme qui t'aime!... je le verrai, comme tout à l'heure, te dévorer du regard, approcher de ses lèvres cette main qui est à moi! je verrai tout cela, Pauline... et je me tairai!... Mais ce poison ne restera pas ici!... La clé de ce meuble... donne moi cette clé...

PAULINE, *avec fermeté.*

Non, Fabien!

FABIEN.

Ce poison! je le veux! (*allant à la console*) et dussé-je briser ce meuble!... (*Il essaie d'ouvrir la petite armoire.*)

PAULINE, *courant à la porte du fond.*

On vient!... un mot encore, et tu vas me perdre... (*Elle a poussé le verrou.*)

LA MARQUISE, *en dehors.*

C'est moi! Pauline, ouvrez!

PAULINE.

Ma mère! elle va me trouver seule, enfermée avec toi!...

FABIEN, *courant à la fenêtre.*

Oh! plutôt me tuer sur ces pavés!...

PAULINE, *courant à Fabien.*

Arrête! (*lui montrant sa chambre.*) Ah! dans cette chambre... l'escalier de service... hâte-toi!

LA MARQUISE, *en dehors.*

Pauline!

FABIEN, *sortant par la porte à droite.*

Tu le vois... je me tais et je pars!...

PAULINE, *ouvrant.*

Pardon, ma mère... pardon.

SCÈNE VI.

PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *regardant autour d'elle.*

Vous étiez seule, Pauline...?

PAULINE, *troublée.*

Oui, oui... ma mère... seule...

LA MARQUISE.

Le chevalier, en vous quittant, avait laissé Fabien dans ce salon.

PAULINE.

En effet.

LA MARQUISE.

Comment cet homme s'est-il permis d'entrer ici, sans votre ordre exprès?

PAULINE, *hésitant.*

Fabien avait à me rendre compte d'une visite qu'il avait, suivant mon désir, faite à de pauvres gens.

LA MARQUISE, *avec hauteur.*

C'est déjà trop, convenez-en, d'avoir à justifier sa présence dans votre appartement... je ne veux plus qu'à l'avenir vous ayez de semblables explications à me donner.. Demain, Fabien sortira de cet hôtel; dans trois jours il aura quitté la France.

PAULINE.

Lui!

LA MARQUISE.

Je le renvoie à la colonie; il y trouvera désormais une existence indépendante, assurée; je récompenserai comme je le dois ce qu'il a fait pour vous... Ne parlons plus de cet homme, et arrivons au motif qui m'a fait monter ici .. Je viens de recevoir un exprès de Versailles... Mme de Keradeuc, admise après nous chez la reine, me transmet les gracieuses intentions de Sa Majesté à votre égard. Vous avez plu, ma fille, et, pour vous pouvoir compter parmi ses dames d'honneur, notre reine vous marie.

PAULINE.

Qu'entends-je!..

LA MARQUISE.

Ce soir, le chevalier de Sainte-Luce recevra les lettres patentes qui lui conféreront le titre de comte, et demain le roi, qui veut aussi mettre le comble aux bontés dont il m'accable, le roi signera votre contrat.

PAULINE.

Non !... je n'ai pas bien entendu... Mais tout cela est impossible, ma mère !

LA MARQUISE, *vivement.*

Impossible !...

PAULINE.

Quelque brillante que soit la destinée qu'on veut me faire... je la refuse !

LA MARQUISE, *avec fermeté.*

Ecoutez-moi, ma fille... je ne faiblirai pas devant un caprice, devant une résistance aussi folle qu'inexplicable... Sauvée par un miracle, un nouveau coup peut m'atteindre... et, dans ce temps de troubles et d'orages populaires, je veux vous laisser un soutien, un défenseur, et je ne saurais confier mon enfant à plus digne et à plus noble que Sainte-Luce, déjà presque mon fils... (*Remarquant l'immobilité de Pauline, et d'un ton plus ferme encore*) : Je vous le répète, je veux que ce mariage se fasse... Et par la mémoire de votre père, il se fera ! (*Elle va à la console de droite, sonne, puis y dépose son éventail.*)

PAULINE, *à part.*

Mon Dieu ! vous voulez donc que je meure?...

LA MARQUISE, *à l'intendant, qui entre.*

Prévenez Fabien que j'ai un ordre important à lui donner... (*Fausse sortie.*) Vous ferez monter ici les personnes que j'attends; je recevrai chez ma fille. (*L'intendant sort. — A Pauline.*) C'est maintenant comme votre futur époux que vous devez accueillir le chevalier. (*Elle s'assied à droite. — Pauline, sans rien répondre, s'agenouille devant sa mère et couvre sa main de baisers et de larmes.*) Pauline, n'essayez pas de me faire changer de détermination : comme votre résistance, vos prières seront vaines...

PAULINE, *pleurant.*

Ma mère, le ciel m'est témoin que j'aurais voulu vous consacrer cette existence que vous m'avez donnée... Je ne vous demandais qu'une place à vos côtés, dans votre cœur... et vous me chassez !...

LA MARQUISE.

Je vous remets au bras d'un époux.

PAULINE, *même jeu.*

Avant que votre volonté m'exile et nous sépare... ma mère, regardez-moi comme vous me regardiez, lorsqu'enfant je venais chercher dans vos yeux mon bonheur et ma joie... Bénissez-moi comme vous me bénissiez lorsqu'à deux genoux je demandais à Dieu de vivre et de mourir avec l'amour de ma mère.

LA MARQUISE, *la relevant.*

Pauline... c'est demain, au pied de l'autel, que je bénirai mes enfans.

PAULINE, *à part, avec résolution.*

Demain, elle n'aura plus de fille !

(*L'intendant ouvre la porte du fond.*)

LA MARQUISE.

Remettez-vous, Pauline, nous ne sommes plus seules.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, PAULINE, AURÉLIE, SAINTE-LUCE, PERSONNAGES DE LA COUR.

L'INTENDANT, *annonçant.*

Mme la comtesse de Kéradeuc, M. le chevalier de Sainte-Luce, M. et Mme de Beaumesnil, M. et Mme de la Frenaye, Mme la marquise d'Amberville, M. le conseiller d'Ormesson.

(Tous ces personnages, à leur entrée, sont accueillis par la marquise et salués par Pauline. Les valets préparent et avancent des siéges. La marquise fait asseoir deux dames sur le canapé à gauche et se place elle-même sur un fauteuil près du canapé. Pauline, commandant à son émotion, a fait placer une dame à droite. Un fauteuil reste vide entre cette dame et Pauline, qui va s'asseoir tout près du meuble à droite. Les hommes restent debout à droite et à gauche derrière les dames. Mme de Keradeuc est aussi debout quelques instans près de la marquise.)

AURÉLIE.

Ma bonne tante... voilà donc mon vœu le plus cher accompli... Sainte-Luce vient de m'apprendre...

LA MARQUISE, *souriant.*

Que je suis une sujette bien humble, bien soumise... et qui s'empresse d'obéir... Je veux que dès demain, dès ce soir, on sache à Versailles que j'ai présenté à mes amis, Mme la comtesse de Sainte-Luce, dame d'honneur de Sa Majesté la reine.

TOUS.

Dame d'honneur !

(*Les hommes félicitent Sainte-Luce.*)

AURÉLIE, *prenant la main de Pauline.*

Enfin !... te voilà ma sœur !...

(*Elle s'approche de la dame assise à droite.*)

PAULINE, *à part.*

Mon Dieu ! donnez-moi encore une heure de force et de courage !

SAINTE-LUCE.

Ma tante, mon cœur ne saurait trouver assez d'actions de grâces à vous rendre... Je serai digne, je vous le jure, du trésor que vous voulez bien me confier... (*Il baise la main de la marquise, et s'approche de Pauline, qui reste immobile et muette. — A part.*) Comment !... pas un regard !...

L'INTENDANT, *entrant.*

Pardon, Madame la Marquise, Fabien, que vous avez fait demander, est là...

PAULINE.

Fabien !

SAINTE-LUCE, *à part.*

Comme, à ce nom, elle a tressailli ! (*Il se tient debout près de la marquise, à gauche.*)

LA MARQUISE.

C'est bien, qu'il attende.

AURÉLIE, *allant à la marquise.*

Ce pauvre Fabien.. je l'ai à peine entrevu depuis son arrrivée... j'en ai tant et si souvent parlé dans nos soirées... que ces dames, aussi curieuses que je l'étais à Bourbon, brûlent du désir de connaître le docteur noir...

LA MARQUISE.

Dans ce salon... y songez-vous, ma nièce ?

AURÉLIE, *riant.*

Ma tante, on n'en saura rien à Bourbon, et M. Barbantane n'est pas ici. (*Elle la prie tout bas.*)

PAULINE, *à part.*

Oh ! devant tout le monde il ne pourrait se contraindre.

LE CHEVALIER, *à part.*

Pâle... troublée... comme ce matin... et toujours à propos de Fabien... Par Dieu ! je saurai jusqu'où va son intérêt pour cet homme. (*Haut.*) Ma tante, permettez-moi de me joindre à ma sœur... j'ai, d'ailleurs, une dette à payer à Fabien...

LA MARQUISE.

Vous ?

SAINTE-LUCE.

Oui, d'honneur !

LA MARQUISE.

Allons, mon cher comte, aujourd'hui je ne ne veux, je ne dois rien vous refuser... (*A l'intendant.*) Fabien peut entrer... (*Aurélie va s'asseoir près de Pauline.*)

PAULINE, *à part.*

Il va se trahir et nous perdre !

SAINTE-LUCE, *riant.*

Eh ! mais... c'est presque une présentation.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FABIEN.

(Fabien est introduit par l'intendant. A la vue de tant de monde, il s'arrête et semble hésiter. Sur un signe de la marquise, il entre, s'incline, et s'adresse à la marquise.

FABIEN.

Madame la marquise m'a fait appeler... je me rends à ses ordres.

AURÉLIE, *bas à la dame qui se trouve de son côté.*

Comment le trouvez-vous?... Bien, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Fabien, vous quittez mon hôtel... vous allez partir...

AURÉLIE, *étonnée.*

Vraiment ! Et où va-t-il donc?

LA MARQUISE.

A Bourbon.

FABIEN, *vivement.*

Moi ! ! (*Un regard de Pauline l'arrête.*)

SAINTE-LUCE, *à part.*

Comme elle le regarde !...

FABIEN, *avec résignation.*

Quand devrai-je partir, Madame?

LA MARQUISE.

Demain... Mon intendant a reçu mes instructions... J'ai songé à votre avenir... à votre fortune... vous pouvez vous retirer maintenant...

SAINTE-LUCE, *à la marquise.*

Pas encore !... Ma tante, je solliciterai de vous un délai... un sursis à ce départ... (*Il fait signe à Fabien de descendre près de lui.*) Fabien, nous ne sommes plus à Bourbon... et je puis, je veux reconnaître ce qu'un jour vous avez fait pour moi... je tiens pour bonne l'invitation que je vous ai faite alors, et je désire que vous assistiez à mon mariage avec Mlle de la Reynerie (*avec intention, et regardant ensemble Fabien et Pauline*), mariage qui sera célébré dans trois jours. (*Fabien fait un mouvement; mais Pauline s'est aussitôt soulevée, et ne le quittant pas du regard, elle a posé la main

sur la console qui contient le poison. Fabien, rassemblant toutes ses forces, feint d'être calme, et se tait.)

SAINTE-LUCE, *à part, les regardant tous deux.*

Encore!... Oh! à tout prix, je veux savoir...

AURÉLIE, *de sa place, à la marquise.*

Vous accorderez cette grâce à Fabien, n'est-ce pas, ma tante?... Docteur, vous ne remerciez pas mon frère?

SAINTE-LUCE, *avec un sourire railleur.*

Ah! je me souviens... il lui coûte de s'avouer mauvais prophète.... Fabien avait déclaré tout mariage impossible pour Mlle de la Reynerie...

LA MARQUISE.

Lui!

SAINTE-LUCE.

Oui, ma tante; il craignait sans doute de perdre une clientèle, source inespérée de fortune et de faveurs. (*Avec intention, et regardant Pauline.*) On ne peut supposer un autre motif... mais je crains bien que la protection de notre cousine, pour avoir été irréfléchie, exagérée peut-être, ne soit fatale à notre docteur.

AURÉLIE.

Comment?

SAINTE-LUCE, *avec insolence.*

Sans doute, à Bourbon, il lui faudra dépouiller cette enveloppe de gentilhomme qui paraît étrange, et dont on s'amuse ici... mais qui serait une insulte qu'on châtierait là-bas... Il lui faudra surtout déposer cette épée qui va mal au pauvre mulâtre qui ne pourrait s'en servir même pour détourner la canne d'un planteur.

PAULINE, *regardant toujours Fabien, poussant un cri concentré.*

Ah!

SAINTE-LUCE, *avec colère, à part.*

Plus de doute! elle l'aime!

AURÉLIE.

Vous êtes cruel, mon frère.

SAINTE-LUCE, *avec hauteur.*

Non, ma sœur, ce n'est pas moi,... c'est la raison qui remet chaque chose à sa place, et chaque homme à son rang... Voyez, Fabien paie déjà cher les rêves insensés qu'une bienveillance imprudente a fait naître... Il souffre, car il ne peut oublier ce qu'il a été, ce qu'il est encore... il tourmente la poignée de cette épée dont il ne peut faire qu'un poignard, seule arme qui doive briller dans la main qui porte encore l'empreinte d'une chaîne.

FABIEN, *avec rage.*

Ah!

(Il porte la main à son épée, puis l'arrachant de son côté, il la brise dans ses mains et la jette à ses pieds; puis, après ce mouvement qu'il n'a pu réprimer, il chancelle et porte la main à son visage qui s'inonde tout-à-coup de larmes. Mouvement général, tout le monde regarde Fabien.)

SAINTE-LUCE, *regardant Fabien avec mépris.*

Qu'est-ce donc?

AURÉLIE, *qui s'est levée et qui se place entre Sainte-Luce et Fabien.*

Pauvre homme! voyez... il pleure!...

PAULINE, *se levant et jetant avec force à terre son éventail.*

Oh! je suis lâche et infâme! (*s'élançant vers sa mère, et d'une voix étouffée par la colère et les sanglots.*) Ma mère, renvoyez tout le monde... il faut que je vous parle!

LA MARQUISE, *se levant.*

Quelle agitation!...

PAULINE, *bas.*

Par pitié, pour moi, pour vous... renvoyez tout le monde!...

LA MARQUISE, *bas.*

Vous m'effrayez, Pauline... (*haut et montant au fond.*) Mes amis, ma fille est souffrante... et son état m'inquiète...

AURÉLIE, *s'avançant près de Pauline.*

Vraiment!

LA MARQUISE, *à tous.*

A bientôt... Et vous, chevalier, à demain.

(*Tous les invités sortent.*)

SAINTE-LUCE, *à part, avec colère.*

Si vous m'avez donné en effet cet indigne rival, belle cousine... je vous ai rendu, du moins, insulte pour insulte... (*à Amélie.*) Ma sœur, sortons.

(Il lui prend la main et sort avec elle; il jette en passant un dernier regard de mépris sur Fabien, qui va le suivre.)

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, PAULINE, FABIEN.

PAULINE, *retenant Fabien.*

Vous, Fabien, restez! (*Elle remonte vers lui.*)

LA MARQUISE.

Pourquoi le retenir?

PAULINE.

Parce que... si on le chasse, il faut me chasser aussi... Parce que, s'il sort... je dois le suivre. .

LA MARQUISE.

Suivre Fabien!...

PAULINE, *avec énergie.*

Oui, ma mère, Fabien que j'aime!

LA MARQUISE.

Que tu aimes!...

PAULINE, *éclatant.*

Fabien, qui est mon mari!

LA MARQUISE.

Lui?...

PAULINE, *à Fabien.*

Relève la tête, pauvre martyr!... Dieu qui t'avait donné la résignation, m'a envoyé le courage à la fin!...

LA MARQUISE, *avec force.*

Femme de Fabien!... toi? Ah! tu n'as pas dit cela!...

PAULINE.

Ma mère!... j'ai dit qu'on ne déshonorerait pas, qu'on ne chasserait pas mon mari!

LA MARQUISE, *même jeu.*

Ton mari, malheureuse!... (*Elle s'avance vers Pauline, les mains levées comme pour la maudire.*)

FABIEN, *se plaçant entre elles.*

Ne vous hâtez pas de maudire, Madame, car votre malédiction serait impie et n'arriverait point à Dieu!... Car cette femme qui s'humilie et qui pleure, cette femme est pure comme les anges... Elle m'a aimé, moi, pauvre esclave... parce que j'avais donné ma vie pour son père.,. Mais c'est bien votre sang qui coule dans ses veines... car elle avait honte de son amour, et c'est sur le bord d'un abîme, c'est quand la mort nous entourait, quand le salut semblait impossible, c'est avec un dernier soupir enfin, que son secret s'est échappé!...

LA MARQUISE.

Mon Dieu! m'avez-vous donc fait revivre pour me rendre témoin du déshonneur de notre famille?... Mais ce mariage infâme sera brisé...

FABIEN, *avec force.*

Briser ce mariage!... vous ne le pouvez pas, Madame!.. Appelez vos valets; ils feront place et passage à l'époux de votre fille... rappelez ce chevalier de Sainte-Luce, qui m'a si fièrement écrasé sous son talon rouge et que, sans un regard de Pauline, j'aurais moi, tout à l'heure, brisé comme cette arme de parade... A cet insolent rival, je dirai: A ton tour, meurs de jalousie et de rage... ta fiancée est ma femme.

LA MARQUISE, *le menaçant.*

J'invoquerai... les magistrats... le roi lui-même.

FABIEN.

Tout esclave qui touche le sol de la France, est libre... je suis donc sujet libre, Madame... et la loi qui défend et protège, a été faite pour moi comme pour vous...

LA MARQUISE, *à Pauline.*

Tu l'entends... cet homme... tu l'entends proclamer notre honte... mais si ton père pouvait sortir de sa tombe... il te tuerait, infâme! car mieux valait pour lui sa fille morte que déshonorée!..

PAULINE, *courant au meuble dont elle presse le ressort, et saisissant un petit flacon qui était renfermé dans le meuble.*

Eh bien! que mon père me juge... je vais à lui!..

(*Fabien s'élance, lui arrache le poison des mains, et le jette au loin.*)

FABIEN.

Pauline!

LA MARQUISE, *allant à elle.*

Qu'allais-tu faire?

FABIEN, *avec calme.*

Elle allait mourir, Madame!

LA MARQUISE.

Mourir!

FABIEN.

Elle avait caché ce poison, là, dans ce meuble... pour que votre malédiction ne tombât que sur un cadavre, et vous l'auriez laissée expirer sous vos yeux, n'est-ce pas? Dans votre inflexible orgueil, vous auriez dit aussi, noble dame! Mieux vaut le deuil que le scandale dans ma maison!

LA MARQUISE, *tombant anéantie sur le canapé.*

Pauline!

PAULINE, *tombant à genoux devant Fabien.*

Je ne pourrai pas vivre maudite de ma mère!

FABIEN, *la regardant avec amour.*

A moi, maintenant, d'achever ton œuvre de dévoûment et d'amour... ce que ne peuvent faire ni le souverain, ni la loi... Fabien le fera, lui! Ce mariage, consacré par un saint ministre, qui n'en dira le secret qu'à Dieu... ce mariage inviolable, indissoluble pour tous, je le briserai!

PAULINE.

Toi!

LA MARQUISE, *se levant.*

Que dites-vous?

FABIEN, *contenant à peine ses sanglots, et relevant Pauline.*

Je dis, Madame, que je vous rends votre fille... Pauline, tu m'as payé en un instant toutes mes douleurs, toutes mes tortures... tu voulais mourir pour moi... tu vivras pour ta mère... (*Il la fait passer près de sa mère.*) Adieu, Pauline... (*Après un temps.*) Je ne devais être ton fiancé que dans le ciel... Adieu ! (*Près du seuil de la porte et avec des larmes.*) Jamais à moi, Pauline... mais jamais à un autre... Adieu! (*Il sort.*)

PAULINE.

Ma mère! s'il me quitte, c'est pour se tuer!

(*Elle veut le suivre.*)

LA MARQUISE, *qui a déjà remonté la scène et qui est à la porte du fond, tire violemment le cordon de sonnette qui est près de cette porte.*

(*A sa fille, qu'elle retient avec force.*) Demeurez! (*A l'intendant qui paraît.*) Suivez Fabien, employez s'il le faut la violence; mais qu'il ne puisse sortir de l'hôtel... (*L'intendant sort.*)

PAULINE, *qui regarde sa mère et avec joie.*

Vous le sauverez donc, ma mère?

LA MARQUISE, *avec dureté, et ramenant sa fille à l'avant-scène.*

Je sauverai l'honneur de notre maison.

(*Pauline, dont la force est épuisée, tombe à genoux devant sa mère.*)

ACTE SIXIÈME.

A la Bastille. — Le théâtre est partagé horizontalement en deux parties. L'étage supérieur est encore partagé en deux; la partie de droite forme une chambre bien éclairée et meublée avec une sorte de luxe; au fond de cette chambre, à gauche, une toilette avec une glace au-dessus; à droite, au fond, faisant face à la toilette, une fenêtre avec tenture; au milieu un guéridon; fauteuil de chaque côté. A droite, au premier plan, une porte qui conduit dans la chambre à coucher du chevalier. A gauche, au premier plan, une autre porte donnant sur la cage d'un escalier, formant la partie gauche. De l'étage supérieur, un grand escalier de pierre conduit à un autre étage, supposé au-dessus. Au pied de cet escalier, est une dalle qui se soulève et donne passage pour descendre dans un cachot, formant la partie inférieure de la décoration. L'escalier qui, de la dalle, conduit au cachot, n'est pas vu du public, et semble taillé dans l'épaisseur du mur. A gauche une petite porte, puis trois marches donnent enfin accès au cachot: à droite, dans ce cachot, en face de la petite porte, est un gros pilier derrière lequel est de la paille. Au fond, un banc de pierre, puis au-dessus une petite ouverture avec des barreaux, donnant sur un couloir souterrain; devant le gros pilier est une lampe allumée qui est posée sur une pierre; en face à gauche est une autre pierre. La partie supérieure de gauche est éclairée par des meurtrières. La chambre du chevalier reçoit le jour par une grande fenêtre à droite. Le cachot n'est éclairé que par la lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIQUET, *seul dans la chambre du chevalier. Il est assis et lit une gazette.*

Quatorze juillet!... voilà donc deux mois et six jours que j'habite le château royal de la Bastille!... (*Sortant de sa rêverie.*) Et pourquoi? ai-je demandé à M. de Sainte-Luce, mon maître... Briquet, m'a-t-il répondu... tu es mon valet de chambre, je te donne douze cents livres par an, pour me suivre, me raser, m'habiller et poudrer ma perruque en quelque lieu de France que ce soit... Le roi m'envoie à la Bastille... tu es forcé de venir me raser, m'habiller et poudrer ma perruque à la Bastille... (*Se levant.*) Et nous y voici tous les deux!.. logés dans la tour de la chapelle, au troisième au-dessous de l'entresol, juste au niveau des fossés...) *Regardant autour de lui.*) L'appartement n'est pas mal distribué... ici, le salon... là, la chambre à coucher de M. le chevalier... les meubles sont galans, coquets... Enfin, c'est une vraie prison de gentilhomme... mais c'est une prison... (*On entend battre la générale.*) Tiens! on bat la générale... c'est la première fois depuis que je suis ici... Est-ce que le roi viendrait nous visiter,... nous délivrer?...

(La générale s'éloigne peu à peu. On entend dans la chambre voisine la voix de Sainte-Luce.)

SAINTE-LUCE, *en dehors.*

Briquet!

BRIQUET.

Ah! voici mon maître levé... car il dort, lui... mange... il chante... Il est gai comme un pinson... (*soupirant.*) en cage!...

SCÈNE II

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

SAINTE-LUCE, *en robe de chambre.*

Briquet!... Eh bien! drôle! est-ce qu'on ne m'entend pas?

BRIQUET, *avec empressement.*

Voilà... voilà. M. le chevalier demande son carrosse?

SAINTE-LUCE.

Hein!..

BRIQUET.

Ah! j'oublie toujours que nous gémissons dans les fers!

SAINTE-LUCE, *riant.*

Il faudra pourtant t'y habituer, mon pauvre Briquet... (*s'asseyant sur le fauteuil que Briquet a placé au milieu.*) Ça, voyons, qu'on m'accommode.

BRIQUET *va à la toilette et prend tout ce qu'il faut pour coiffer son maître.*

Ah çà! Monsieur le chevalier, vous n'allez donc pas chercher à nous tirer d'ici?

SAINTE-LUCE, *un petit miroir à la main.*

Moi, demander grâce?... jamais!... J'ai fait acte de bon serviteur du roi... le roi m'a puni... tant pis pour lui!

BRIQUET, *à part, tout en le coiffant.*

Pour lui et pour moi!... (*Haut.*) Pardon, Monsieur le chevalier... mais il paraît que vous avez fait...

SAINTE-LUCE, *avec colère.*

Mon devoir mordieu! (*gaiment*) Je déjeûnais au café de Foy... A une table, en face de moi, étaient trois bourgeois qui sentaient d'une lieue le Tiers-Etat... (*à Briquet*) Prends donc garde... (*se reprenant.*) C'étaient en effet des membres de cette nouvelle assemblée, que le ministre Necker a eu l'heureuse idée de convoquer... des députés aux Etats-Généraux... qui causaient des affaires publiques... (*se regardant dans le petit miroir qu'il tient à la main.*) Un peu de poudre de ce côté... (*continuant.*) A une proposition mal sonnante, je me lève, je leur adresse la parole et leur déclare vertement qu'à mes yeux la noblesse est tout, le clergé peu, le Tiers-Etat rien!... Tu me coiffes horriblement mal aujourd'hui!

BRIQUET, *riant.*

Oh! oh! en prison...

SAINTE-LUCE.

La querelle s'échauffe. et j'offre à l'un d'eux de l'honorer d'un coup d'épée... On accepte. « Je m'appelle le chevalier de Sainte-Luce, Monsieur! Et moi, Monsieur, on me nomme Barnave! Connais pas! » Là-dessus, la foule se jette entre nous et nous sépare... Mais, le soir même, le bruit de cette aventure était arrivé à la cour... « Bon, me dis-je, on va arrêter ce M. Barnave!... » Pas du tout: c'est moi qu'on a arrêté! ..

BRIQUET, *s'arrêtant.*

Je comprends ça, Monsieur le chevalier, je comprends ça... Mais, moi, je n'ai jamais provoqué Barnave... qu'on le lui demande, à Barnave... (*Il replace tout ce qu'il tenait pour la coiffure, sur la toilette.*)

SAINTE-LUCE.

Eh! de quoi te plains-tu?... Le gîte est agréable... la table est bien servie... le vin excellent... et l'air de la captivité appétissant en diable!... Sonne pour mon dîner!

BRIQUET, *se penchant vers le chevalier, et lui prenant le petit miroir.*

Mais vous, Monsieur le chevalier, vous n'avez pas laissé votre cœur à la porte de la Bastille!... tandis que moi... car je ne vous ai peut-être pas dit que j'allais convoler en premières noces... le jour où l'on vous a arrêté... moi, compris...

SAINTE-LUCE, *riant.*

Si fait, tu m'as dit cela... C'est très drôle...

BRIQUET.

Ce jour-là même, j'avais donné rendez-vous à Reinette, ma fiancée, au Cours-la-Reine, près du troisième arbre à main gauche... Et voilà deux mois et six jours que Reinette m'attend... près du troisième arbre à main gauche... Elle doit bien s'impatienter... Reinette?

SAINTE-LUCE, *riant.*

Rassure-toi... Il passe beaucoup de gardes françaises au Cours-la-Reine... Reinette prend patience!...

BRIQUET, *exaspéré.*

Ah! Monsieur le chevalier, ne me dites pas de ces choses-là!... ou je suis homme à mettre le feu à la Bastille!...

SAINTE-LUCE.

Eh bien! mais je ne t'en empêche pas... cela nous arrangerait tous... Allons! occupe-toi de mon dîner.

BRIQUET.

Oui, Monsieur, je vais préparer la table. (*Il sort.*)

SAINTE-LUCE, *il se lève.*

Pauvre garçon, lui aussi il est jaloux... Décidément mes soupçons étaient fondés... Pauline aimait Fabien; elle aura tout avoué à sa mère... car lorsque je me présentai à l'hôtel de la Reynerie, Fabien était, dit-on, parti pour l'île Bourbon, et ne devait plus revenir en France... La marquise avait quitté Paris avec Pauline et m'annonçait dans un billet que sa fille entrait en religion... Ah! mort de ma vie! avoir été joué, trompé, sacrifié pour un mulâtre!... c'était à ne savoir où cacher sa honte!... (*Souriant.*) Heureusement le roi y a pourvu!... (*On entend la générale plus rapprochée et plus pressante.*) Ah çà! que se passe-t-il donc aujourd'hui?... (*Appelant.*) Briquet.

BRIQUET, *dehors.*

Voilà, (*rentrant*) Monsieur...

SAINTE-LUCE.

On bat la générale à la Bastille, comme dans une place qu'on menacerait d'un assaut.

BRIQUET.

C'est peut-être fête aujourd'hui... (*On entend une grosse cloche.*) Tenez, on sonne à grande volée à Saint-Paul... (*Ils regardent à la fenêtre.*)

(Pendant qu'ils regardent à travers les barreaux de la fenêtre, on voit dans la partie de gauche le guichetier suivi d'un garçon de cuisine portant une manne couverte. Ils descendent chez le chevalier. Le guichetier prend la manne et le garçon remonte. Le guichetier ouvre, entre chez le chevalier, et ferme la porte derrière lui.)

SAINTE-LUCE, *au bruit des clés.*

Ah! voilà mon dîner... (*Au guichetier.*) Que m'apporte-t-on là?

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, *remettant la manne à Briquet qui la découvre.*

Tout ce qu'on a pu trouver de mieux, Monsieur le chevalier, et, comme d'ordinaire, du vin de la cave de M. le gouverneur.

SAINTE-LUCE.

Ah! ce cher geôlier est plein d'attentions délicates. (*Regardant dans la manne.*) Comment!... pas de glace!... il me faut de la glace... ou je porte plainte au roi!...

BRIQUET.

Comment! nous dînerons sans glace!...

LE GUICHETIER.

Ce n'est pas de notre faute... on a envoyé, ce matin, un exprès et il n'est pas encore de retour... Les jardins publics, les boulevards sont, dit-on, couverts de monde... et la circulation est bien difficile...

SAINTE-LUCE.

Qu'est-ce que cela me fait, la circulation?

BRIQUET, *d'un ton piteux.*

Hélas, oui... nous circulons peu!...

(Il entre dans la chambre, portant la manne. Le guichetier va à la fenêtre.)

SAINTE-LUCE.

On devrait avoir ici une glacière... mais on manque d'égards pour les prisonniers d'Etat!... A propos, j'ai adressé une réclamation à M. de Launay... je demande une chambre plus aérée... Conçoit-on!... me loger à la hauteur des fossés... au dernier étage de la tour!... car, enfin, au-dessous de nous, il n'y a plus rien, n'est-ce pas,... hein?

LE GUICHETIER, *à la fenêtre, sans se déranger.*

Non, Monsieur, plus rien...

SAINTE-LUCE.

Que regardez-vous là?

LE GUICHETIER, *s'éloignant vivement.*

Moi?...

SAINTE-LUCE, *allant à la fenêtre.*

Je ne me trompe pas... ce sont des pièces de canon qu'on met en batterie sur le rempart... là-bas, à gauche...

LE GUICHETIER.

C'est possible!...

SAINTE-LUCE.

Est-ce que le Tiers Etat ferait déjà des siennes?... (*On entend le rappel éloigné.*) Oui... c'est le rappel que j'entends battre dans le faubourg... Vive Dieu! si j'étais libre!... je ne demanderais qu'une compagnie de mousquetaires pour balayer tous ces tapageurs-là!..

BRIQUET, *à la porte à gauche.*

Monsieur le chevalier est servi!

SAINTE-LUCE.

Bravo!... allons! que le roi donne une bonne leçon à Messieurs les Parisiens... Que M. de Launay leur envoie quelques dragées, et je leur pardonne à tous deux de me faire dîner sans glace comme un manant!

(*Il entre en riant dans sa chambre, le guichetier sort. A ce moment, un aide-guichetier descend rapidement l'escalier.*)

L'AIDE, *au guichetier.*

Ça va mal là-haut... on n'attend plus pour attaquer la Bastille, que les canons des Invalides... Le gouverneur craint que les insurgés n'aient des intelligences avec les prisonniers... Il vous fait appeler, montez vite!... (*Ils remontent vivement.*)

SCÈNE IV.

FABIEN, *dans le cachot inférieur.*

(On voit remuer la paille étendue derrière le pilier, dans le cachot inférieur; et bientôt Fabien, pâle, défait, se met sur son séant, passe la main sur son front, et se lève péniblement. Il va prendre la lampe, s'approche de l'ouverture pratiquée au fond, se hausse, approche la lumière contre les barreaux, regarde, écoute, puis s'éloigne découragé, et va replacer la lampe à gauche sur une pierre.)

(*Secouant tristement la tête.*) Rien! rien! (*grelottant de froid*) l'humidité de la terre a pénétré mes vêtemens... j'ai demandé un peu de paille pour remplacer celle-ci, et on m'a répondu que ça coûtait trop cher... de la paille!... On sert bien votre haine et votre vengeance, Madame la marquise... mieux valait me laisser mourir... que m'enterrer vivant ici... Quand je croyais acheter le pardon de Pauline par mon exil, c'est dans une tombe qu'on me jetait! Ah! pourquoi me plaindre?.. ici la mort viendra plus vite... Mais Pauline... qu'est-elle devenue? (*chauffant ses mains à la lampe.*) Mes membres sont glacés,... tout mon sang a remonté... là... à mon cerveau qui brûle!,.. Dieu tout puissant!... ne permettez pas que ma raison succombe à tant de souffrances avant qu'André ne soit revenu... Mais dois-je l'attendre?... Ce, que je prends pour un souvenir, n'est-ce pas seulement un rêve?... J'en suis venu à douter de tout, de ma mémoire, de ma pensée, de mon existence!... Et cependant... non... je me rappelle bien qu'hier, j'étais assis là... là,. quand une voix a frappé mon oreille,... et cette voix... c'était celle d'André... d'André qui travaillait dans cette sombre galerie. (*Il indique l'ouverture.*) Je l'ai appelé.... je lui ai crié mon nom,... et il ne comprenait pas que des entrailles de la terre sortît la voix d'un homme!... Et il pleurait, le pauvre enfant... (*Ecoutant encore.*) Rien... rien.... (*Retombant accablé.*) André ne reviendra pas. (*Ici une pierre tombe de l'ouverture; à cette pierre est attaché un papier.*) Qu'est-ce que cela?... (*Il ramasse la pierre, en détache le papier.*) Une lettre de lui... Oui... oh! merci, André! merci, mon Dieu!..

(Il ouvre la lettre en tremblant. Au même moment, dans la partie supérieure de gauche, le guichetier descend l'escalier, il tient un pain et une cruche; il soulève la dalle et disparaît par l'ouverture que cachait cette dalle.)

FABIEN, *lisant près de la lampe, pendant que le guichetier descend dans l'intérieur.*

« Mon cher bienfaiteur, je ne sais si je pourrai parvenir jus- » qu'à vous... Tout Paris est en armes, et l'on tire sur quicon- » que approche des fossés de la Bastille... pourtant cette lettre » vous arrivera... ou ils me tueront! ..» — Bon André! — (*Continuant.*) « J'ai fait ce que vous m'avez commandé.... je suis » allé à l'hôtel de la Reynerie... La rue était encombrée par une » foule de gens en habits de deuil... la porte était tendue de » noir.... (*D'une voix plus troublée.*) un prêtre priait près d'un cer- » cueil recouvert de velours et d'armoiries... Je demandai qui » était mort dans la maison, et on me répondit.... »

(La porte s'ouvre brusquement, et le guichetier paraît. Fabien n'a que le temps de cacher sa lettre.)

SCÈNE V.

FABIEN, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER, *déposant le pain et la cruche sur le banc de pierre.*

Tenez...

FABIEN.

Merci...

LE GUICHETIER, *sévèrement.*

Hier... pendant qu'un ouvrier travaillait dans cette galerie (*Il indique l'ouverture*), vous vous êtes approché de cette ouverture... la sentinelle a aperçu la lumière de votre lampe... dont vous aviez fait un signal... (*Saisissant la lampe.*) cela ne vous arrivera plus!

FABIEN, *épouvanté.*

Qu'allez-vous faire?

LE GUICHETIER.

Emporter cette lampe; c'est l'ordre du gouverneur.

FABIEN, *tombant à genoux.*

Oh! non!.. pas maintenant!.. oh! par grâce!.. par pitié!..

LE GUICHETIER.

On ne sait qu'obéir ici...

(*Il éteint la lampe, sort et ferme la porte. La plus complète obscurité règne dans le cachot.*)

SCÈNE VI.

FABIEN, *toujours à genoux.*

Mon Dieu!... mais je ne vois plus!.. et cette lettre!... (*Il va à l'ouverture, puis à la place où était la lampe, et cherche à lire.*) Impossible!.. partout des ténèbres!.. partout la nuit!.. Mais ces tentures funèbres!... ce cercueil!... cette mort!... Qui donc?... Qui donc?... (*Poussant un cri de désespoir.*) Ah! Pauline est morte!... (*Il tombe évanoui sur la paille.*)

(A ce moment, la canonnade commence, puis un bruit de mousqueterie.)

LE GUICHETIER *reparaît en haut de la trappe, tenant la lampe.*

L'attaque commence... mais heureusement la Bastille est imprenable. (*Il remonte tranquillement l'escalier. Le canon ne cesse plus de tirer.*)

SCÈNE VII.

SAINTE-LUCE, BRIQUET.

BRIQUET, *sortant de la chambre.*

Le canon!... miséricorde!... Monsieur... c'est le canon!...

SAINTE-LUCE, *sortant et allant à la fenêtre.*

Oui, c'est l'artillerie de la forteresse qui tire sur la place Saint-Antoine; mais, ventrebleu!... la place Saint-Antoine répond sur le même ton.

BRIQUET.

Est-il Dieu possible!... (*Cris au-dehors.*)

SAINTE-LUCE.

Oh! mais... ceci devient grave... écoute... ces cris confus!... cette immense clameur...

BRIQUET, *à la fenêtre.*

Et là-bas... sur le rempart... quelle foule!... Oh! Monsieur, ce ne sont plus des soldats qui sont aux batteries... c'est le peuple...

(*Cris au-dehors.*)

Victoire!... victoire!...

SAINTE-LUCE.

C'est impossible... on ne prend pas la Bastille comme une bicoque.

(*Cris plus rapprochés.*)

Victoire!... victoire!...

(Une dernière décharge de mousqueterie, puis on entend enfoncer les portes à coups de hache; celle qui est au haut de l'escalier est renversée, et des hommes du peuple et quelques gardes françaises descendent précipitamment l'escalier. Plusieurs ont des torches. Toujours criant: Victoire, victoire...)

SAINTE-LUCE, *au bruit, se dirige vers la porte de sa chambre et écoute.*

On vient à nous!...

(On brise la porte à coups de hache et de crosse de fusil... Plusieurs hommes se précipitent dans la chambre de Sainte-Luce; un garde française est à leur tête.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE PEUPLE.

SAINTE-LUCE.

Que vois-je?...

TOUS.

Liberté! liberté!

SAINTE-LUCE.

Et depuis quand entre-t-on ainsi à la Bastille?

LE GARDE FRANÇAISE.

Il n'y a plus de Bastille! Prise aujourd'hui, demain rasée... citoyen, vous êtes libre.

SAINTE-LUCE, *étonné.*

Ah! bah!...

BRIQUET, *vivement.*

Libre... et moi aussi? C'est pour ça que le peuple s'est battu... Vive le peuple!...

LE GARDE.

Citoyen, vous pouvez sortir. Liberté! liberté!

TOUS.

Liberté!... liberté!...

(*Ils sortent de chez le chevalier et restent dans la partie de gauche.*)

SAINTE-LUCE.

Oui, certes... je vais sortir, mais pas dans cet état... Briquet... vite, mon habit, mon chapeau. (*Il ôte sa robe de chambre.*)

BRIQUET *est entré dans la chambre voisine, et revient, apportant le costume du chevalier, qui s'habille.*

Voilà, Monsieur. (*Briquet l'habille.*)

ANDRÉ *est entré, il se trouve parmi la foule, et regarde autour de lui.*

Oui, c'est bien dans cette tour...

LE GARDE, *à André.*

Qui cherches-tu?

ANDRÉ.

Un pauvre prisonnier...

LE GARDE.

Il n'y a plus personne ici... et plus rien au dessous... Remontons... remontons...

TOUS.

Remontons...

ANDRÉ.

Non... attendez... je suis sûr de ne pas me tromper... je suis sûr que sous nos pieds gémit un pauvre homme pour lequel, tout-à l'heure, j'ai risqué ma vie...

LE GARDE.

Vois, toi-même... rien que le sol.

ANDRÉ, *montrant la dalle.*

Oh! cette dalle se soulève. peut-être... essayons...

TOUS.

Essayons... (Ils se mettent à faire des pesées, les uns avec des sabres, les autres avec des haches.)

ANDRÉ.

Oui, elle cède... (*La pierre est levée.*) Voyez, maintenant.

LE GARDE.

Et tu dis qu'il y a là un être vivant?...

ANDRÉ.

Il y a là un homme qui a sauvé ma mère!...

(Il s'élance dans l'escalier suivi du garde et de plusieurs autres, dont un porte une torche.)

SAINTE-LUCE, *habillé, à Briquet.*

Ah! mes gants, mon chapeau... (*Briquet les lui remet*) mon épée... je n'en ai pas... Je cours à Versailles... (*Il sort.*)

BRIQUET, *le suivant.*

Et moi... au Cours-la-Reine.

(*Ils montent l'escalier, Briquet criant: Vive le peuple! vive le peuple!... Au même instant la porte du cachot est ouverte. André s'y précipite, suivi du garde et des autres... A la clarté de la torche, André va derrière le pilier, et relève Fabien encore évanoui.*)

SCÈNE IX.

ANDRÉ, LE PEUPLE, FABIEN, *d'abord évanoui.*

ANDRÉ, *le soutenant.*

Fabien!... Fabien!... c'est moi... André...

FABIEN, *le regardant et revenant à lui.*

André... toi... prisonnier comme moi!...

ANDRÉ.

Comme vous, Fabien!... Mais vous pouvez sortir! entendez-vous?

FABIEN, *avec joie.*

Sortir? moi!... (*Il se lève, va s'élancer au dehors, puis s'arrêtant tout-à-coup et revenant à André avec douleur.*) Malheureux!... mais s'ils m'ont fait libre, c'est que Pauline est morte!... n'est-ce pas?

ANDRÉ.

Mais non, ce n'est pas elle.

FABIEN, *avec force.*

Elle existe!... et je suis libre...

TOUS.

Oui... libre...

FABIEN *s'élance sur l'escalier, puis tout-à-coup s'arrête, regarde André et les personnes qui l'entourent, puis il pousse un éclat de rire qui les épouvante tous; enfin, les forces lui manquant, il tombe à la renverse dans les bras d'André et du garde-française.*

ACTE SEPTIÈME.

Une salle gothique du vieux castel de Keradeuc, en Bretagne. Au fond, une haute et vaste cheminée. A gauche de la cheminée, une grande fenêtre ouvrant sur un balcon. A droite de la cheminée, une galerie qui se prolonge jusqu'au fond du théâtre; cette galerie est éclairée par des vitraux peints. Au deuxième plan, portes latérales. De chaque coté, entre les portes, sont les portraits de M. et Mme de la Reynerie. Celui de Mme de la Reynerie à droite. A gauche, une petite table ronde, tout ce qu'il faut pour écrire. Tout près est un fauteuil. A droite un lit de repos. Au fond, dans la cheminée, un tabouret.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRIQUET, *à la fenêtre*, SAINTE-LUCE, *debout près de la cheminée*, AURÉLIE, PAULINE, *sont assises, et se chauffent.*

SAINTE-LUCE, *à Briquet.*
Ne vois-tu rien d'étrange ou de suspect autour du château?

BRIQUET.
Non, Monsieur, rien que de la neige et du verglas. (*On voit tomber de la neige.*) Si vous le permettez, je vais fermer cette fenêtre. (*Il la ferme.*) Quel vilain pays que la Bretagne, et quelle affreuse année que l'année 1793!

SAINTE-LUCE, *à Briquet.*
Cours prévenir et amène ici le pêcheur qui a promis de me louer sa barque pour aller à Noirmoutier... une fois en mer, de gré ou de force, il nous conduira jusqu'aux côtes d'Angleterre, c'est là seulement que Pauline et ma sœur seront en sûreté... hâte-toi...

BRIQUET.
Je cours, Monsieur, je cours... (*Il sort par la porte de gauche, deuxième plan.*)

SCÈNE II.

SAINTE-LUCE, AURÉLIE, PAULINE.

AURÉLIE, *se levant et allant à son frère.*
Pourquoi nous faire quitter cette demeure que le dévoûment de nos fermiers a faite inviolable jusqu'à présent?

SAINTE-LUCE.
Le nom de votre mari, vénéré dans ce pays, votre inépuisable bienfaisance, ne sont plus même pour vous une assez sûre égide... On ne vous pardonnerait pas d'avoir donné asile à une victime échappée aux satellites de Carrier... Le geôlier qui a aidé ce matin à l'évasion de notre cousine aura eu peur peut-être, et aura tout avoué... (*Plus bas.*) malgré les précautions que j'avais prises, à notre sortie de Nantes, nous avons été suivis.

AURÉLIE.
Ciel!...

SAINTE-LUCE.
La retraite de Pauline sera connue avant une heure peut-être, et le terrible proconsul voudra ressaisir la proie que je lui ai enlevée...

AURÉLIE, *remontant vers Pauline.*
Oh! vous avez raison... il faut partir.

PAULINE, *se levant.*
Mes bons amis... pourquoi vous êtes-vous exposés pour moi?... Que ne me laissiez-vous mourir?.. la mort, c'était l'oubli.

AURÉLIE.
Pauline, on peut attendre la mort avec calme et résignation dans le fond d'une cellule, au pied de la sainte croix... mais mourir sur un échafaud, au milieu des outrages d'un peuple en fureur, mourir de la main du bourreau!... oh! c'est horrible!...

PAULINE.
Ce supplice n'a que la durée d'un moment, et ma vie n'est plus qu'une affreuse torture! Ne le comprends-tu pas, Aurélie, toi, qui sais que ma mère expirante a refusé de me voir... toi, qui sais encore que lorsqu'elle me jetait au couvent, elle n'avait pas fait grâce à Fabien, qui a disparu, sans que depuis ce jour fatal nul n'ait pu m'apprendre s'il vivait encore ou s'il avait cessé de souffrir.

SAINTE-LUCE.
Quand ma sœur me confia votre secret, Madame, je mis tout en œuvre pour retrouver ce pauvre Fabien, envers lequel, dans mon ignorance et dans ma jalousie insensée, j'avais été si cruel. Toutes mes recherches furent vaines... La nuit qui précéda votre départ pour le couvent, une voiture avait entraîné Fabien loin de l'hôtel. J'écrivis à Bourbon, personne ne l'y avait revu.

AURÉLIE.
Si ma tante pouvait revivre, en voyant aujourd'hui comme autrefois la mort suspendue sur ta tête, elle appellerait Fabien, qui, cette fois encore, lui conserverait sa fille... Oui, ce mariage tenu secret au prix de tant de douleurs et d'angoisses, ce mariage te sauverait...

SAINTE-LUCE.
Certes, si Pauline avait entre les mains l'acte qu'avait signé l'abbé Landry... elle n'aurait plus rien à redouter... mais pour retrouver cet acte il faudrait un miracle, et Dieu ne daigne plus en faire...

SCÈNE III.

LES MÊMES, BRIQUET.

BRIQUET.
Monsieur le chevalier, le pêcheur n'était pas dans sa cabane, mais j'ai trouvé là son frère qui était prévenu de tout et qui vient à sa place...

SAINTE-LUCE, *s'adressant à Aurélie.*
Jusqu'à ce que je me sois assuré de la discrétion et de la fidélité de cet homme, il serait imprudent de lui laisser voir notre cousine...

AURÉLIE, *indiquant la porte de droite deuxième plan.*
Nous attendrons là, dans la bibliothèque; viens Pauline...

SAINTE-LUCE, *à Briquet.*
Introduis l'homme que tu as amené. (*Briquet sort.*)

PAULINE *ayant reconnu le portrait de sa mère, pleurant.*
Ma mère!... ma mère!,.. Ah! pourquoi nous séparer encore?.. c'est au pied de cette image sainte et terrible, c'est là que je voudrais mourir!... (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

SAINTE-LUCE, BRIQUET, ANDRÉ.

BRIQUET, *faisant passer André devant lui et lui montrant Sainte-Luce.*
Voilà, Monsieur... *Puis il va au fond, range les fauteuils et sort.*

SAINTE-LUCE *s'assied près de la petite table et prépare des papiers.*
Pourquoi ton frère n'est-il pas venu?

ANDRÉ.
Parce qu'il est juré à Nantes et qu'il siége au tribunal... Mais je sais de quoi il s'agit... depuis que je suis revenu au pays, j'ai r'appris bien vite mon ancien état... et je vous conduirai à Noirmoutier tout aussi bien que l'aurait fait mon frère...

SAINTE-LUCE *même jeu.*
Tu pourras seul gouverner la barque?

ANDRÉ.
J'aurai avec moi un camarade... solide...

SAINTE-LUCE, *même jeu.*
Et discret?...

ANDRÉ.
Le pauvre homme ne parle à personne... ne reconnaît personne... Tout son mal est au cerveau... et au cœur... à ce que dit le médecin... mais les bras sont bons... puis la mer lui fait du bien... Il passe souvent des journées entières sur la barque; il aime à se sentir bercer par les vagues, au grand soleil... Ca lui rappell pays... Dans les commencemens, je me cachais pour le surveiller, car je l'aime, voyez-vous, comme un frère: il a été si bon pour moi... il est si malheureux! alors! je l'entendais prononcer avec rage le nom de la famille qui a fait son malheur; puis, il pleurait, en regardant un papier tout jauni qu'il garde et cache comme une relique.

SAINTE-LUCE, *se levant.*
Et tu peux répondre de cet homme?

ANDRÉ.
Comme de moi.

SAINTE-LUCE, *remettant les papiers dans sa poche.*
C'est bien... l'as-tu amené?

ANDRÉ.
Oui... oui... il a été bien content quand il m'a vu préparer la barque et quand je lui ai dit que nous allions faire une promenade en mer, aussitôt que la marée nous permettrait de sortir du port.

SAINTE-LUCE.
Où est-il?

ANDRÉ.
Assis là-bas... sous les grands hangars...

SAINTE-LUCE.

Je vais te remettre la somme convenue avec ton frère...

ANDRÉ.

Je suis à vos ordres, Monsieur...

SAINTE-LUCE.

Suis-moi donc!... (*Ils sortent par la porte de gauche, premier plan.*)

SCÈNE V.

FABIEN. *Il entre vivement.*

(Aussitôt que Sainte-Luce et André sont sortis par la gauche, on aperçoit Fabien dans la galerie à droite ; il arrive en regardant de tous côtés.)

André... André... la marée monte... il faut partir! La marée monte toujours... (*Se croyant entouré par les vagues.*) Oh! sauvez-là, Seigneur... Roger... sauve-là... laisse-moi seul, je dois mourir seul... (*Il va s'asseoir à gauche, accablé. Après un temps et suivant un autre ordre d'idées.*) L'abbé Landry... (*Il regarde sa main, et vient lentement se mettre à genoux sur le devant de la scène.* Il t'aimera, le pauvre mulâtre; mais comme le marin aime la Vierge Marin. *Croyant voir la marquise, d'une voix sombre.* Oh! la marquise... la marquise, (*avec force et suppliant*), ne maudissez, ne maudissez pas.... ne maudissez pas... je pars.... je pars... *Il se traîne à terre, présentant ses bras.*) Tenez... voilà mes bras .. un cachot... la Bastille...(*Il tombe tout à fait.—Avec douleur.*) Ah! la Bastille... (*Un temps. Puis tout-à-coup il relève la tête et écoute.*) Le canon... (*Il se lève tout-à-fait, et avec force.*) Libre? (*Portant les mains à sa tête, avec accablement.*) Libre!... (*Fermant sa veste.*) Je tremble... j'ai froid... (*Voyant la cheminée; avec joie.*) Ah! du feu, du feu... (*Il va s'asseoir dans la cheminée.*)

SCÈNE VI.

FABIEN, SAINTE-LUCE, AURÉLIE, ANDRÉ, PAULINE, puis BRIQUET.

SAINTE-LUCE, *à André. Ils rentrent par la porte au premier plan à gauche.*

Nous sommes convenus de tout... je vais chercher ces dames. (*Il entre à droite, deuxième plan.*)

ANDRÉ.

Et moi, prévenir mon camarade... (*Il se dirige vers la galerie, et aperçoit Fabien qui se chauffe.*) Tiens! le voilà!... pauvre ami; il se réchauffe.

ANDRÉ, *à Fabien avec douceur.*

Nous allons nous embarquer... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?... Mon Dieu! est-ce qu'il ne me reconnaît plus... c'est moi, André...

AURÉLIE, *paraissant avec Pauline.*

Du courage, Pauline... du courage...

SAINTE-LUCE.

Venez... venez...

BRIQUET, *entrant tout effaré.*

Ah! Monsieur! ah! Madame!

SAINTE-LUCE

Qu'as-tu donc?

BRIQUET

C'est fait de nous!...

TOUS.

Comment?

BRIQUET, *vivement.*

J'étais en observation, comme M. le chevalier me l'avait ordonné... Tout à coup, j'ai vu une foule de gens armés qui arrivaient par la route de Nantes...

TOUS.

De Nantes!

BRIQUET.

Cette foule était guidée par deux hommes de fort mauvaise mine qui ont dit aux autres, en montrant le château : C'est ici qu'elle est cachée! c'est là que vous retrouverez la ci-devant marquise de la Reynerie.

ANDRÉ, *qui était occupé de Fabien, relève la tête à ce nom.*

La Reynerie!..

SAINTE-LUCE.

Ils n'ont pu cerner le château, et le côté de la mer doit être libre encore... hâtons-nous!... (*Ils se disposent à sortir.*)

ANDRÉ, *à part.*

C'est elle que j'allais sauver! (*Il descend vers le milieu du théâtre.*

SAINTE-LUCE, *à André.*

Eh bien! qui t'arrête?

ANDRÉ, *lui présentant une bourse.*

Reprenez votre argent... moi, je reprends ma parole...

SAINTE-LUCE.

Que dis-tu?

ANDRÉ, *jetant la bourse.*

Je dis que pour un million je ne partirais pas.

AURÉLIE.

Comment!

PAULINE.

Oh! mon Dieu!

ANDRÉ, *avec force.*

Je dis que je n'aiderai pas à la fuite de Mlle de la Reynerie : que je ne sauverai pas celle que j'ai dénoncée...

SAINTE-LUCE, *avec colère.*

Toi! malheureux?

ANDRÉ.

Il doit y avoir une justice pour tout le monde.

PAULINE.

Que vous ai-je donc fait?

ANDRÉ, *à Pauline.*

A moi, Madame? rien! Si vous aviez été mon ennemie, je vous pardonnerais, peut-être... Mais à vous qui avez condamné le meilleur des hommes, mon bienfaiteur, à mourir dans un cachot... à vous qui avez tué sa raison... Oh! non! je ne pardonnerai pas!

SAINTE-LUCE, *avec force.*

Tu oses l'accuser, toi?

ANDRÉ, *même jeu.*

Oui... parce que j'ai tenu entre mes mains le registre des écrous,.. parce que sur la feuille que j'ai déchirée... à la suite du nom de mon ami, j'ai lu : « A la requête de la famille de la Reynerie, laisser oublier cet homme! » J'avais gardé cette feuille... et elle a été déposée par moi au tribunal de Nantes.

SAINTE-LUCE, *même jeu.*

Misérable!

ANDRÉ. *même jeu.*

Vous pouvez me tuer, Monsieur (*se croisant les bras.*) Mais je vous le répète : Je ne partirai pas!

AURÉLIE, *à André.*

Il y a ici une erreur fatale... Tu me croiras... quand je te jurerai qu'elle est innocente... tu auras pitié d'elle.

ANDRÉ

Pitié d'elle, quand sa victime est là! (*Il montre Fabien*)

TOUS.

Là!...

ANDRE.

Oui... voilà le martyr de la famille de la Reynerie!...

PAULINE, *avec énergie.*

Mais qu'il m'accuse donc, cet homme!... qu'il me regarde au moins! (*Allant à Fabien qui est toujours resté dans la cheminée.*) Je suis Pauline de la Reynerie! et devant Dieu, je ne vous ai pas fait de mal!... (*Fabien lève la tête et la regarde.*)

PAULINE, *le reconnaissant.*

Ah!

TOUS, *le reconnaissant.*

Fabien!

ANDRÉ.

Vous le connaissez tous!

PAULINE.

Fabien!

ANDRÉ.

Oui, le voilà... tel que la Bastille l'a rendu...

TOUS.

La Bastille?

PAULINE, *au portrait.*

Oh! ma mère! ma mère!

ANDRÉ.

C'est là que je suis allé le chercher... mais trop tard, hélas. Quand je lui ai crié : Fabien, vous êtes libre! il ne me comprenait pas, il était fou!..

(*Fabien se lève, descend un peu sur le devant de la scène, et va s'asseoir à droite.*)

TOUS, *avec étonnement.*

Fou!...

PAULINE.

Oh! c'est impossible!... il me reconnaîtra, moi... Fabien... mon ami... le ciel a eu pitié de nous... Ne fût-ce que pour un jour, une heure, il nous a réunis! Mon Dieu! pas un éclair de joie! pas un rayon d'amour dans ses yeux!

AURÉLIE.

A la Bastille! lui!

ANDRÉ.

Quand il en est sorti on voulait le mettre à l'hospice ; mais il n'aurait fait que changer de prison... Alors! je l'ai pris, moi, et j'ai partagé avec lui le pain de chaque jour.

PAULINE, *à André et lui prenant la main.*

Tu as fait cela... toi! Ah! sois béni!... Si je suis riche encore

tout ce que j'ai est à toi! Si je dois vivre, tu seras notre ami, notre frère... Si je dois mourir, ma dernière prière sur l'échafaud sera pour toi comme pour lui! (*Elle retourne près de Fabien.*)

ANDRÉ.

Que dit-elle? Fabien était donc...

SAINTE-LUCE.

Son mari!...

ANDRÉ.

Son mari!...

AURÉLIE.

Quant Fabien était à la Bastille.... elle était prisonnière aussi... condamnée comme lui! et tu l'as perdue!...

ANDRÉ.

Vous ne me trompez pas? Non, le mensonge n'a pas de ces accens-là!... Monsieur, quand vous voudrez, nous partirons.

AURÉLIE *à Sainte-Luce.*

Enfin!

BRIQUET, *à la fenêtre.*

Il est trop tard. On a brisé la grille du parc.

ANDRÉ, *qui a couru à la fenêtre.*

Rassurez-vous... mon frère doit être là.. (*A Aurélie.*) Venez avec moi, Madame, vous êtes aimée, respectée de tout le monde ici, on vous écoutera, on vous croira, et vous m'aiderez à réparer le mal que j'ai fait.

AURÉLIE.

Venez, mon frère... venez...

(*Ils sortent par la gauche, deuxième plan.*)

SCÈNE VII.

FABIEN, PAULINE.

PAULINE, *à Fabien, qui est resté immobile sur le lit de repos.*

Toujours cette immobilité! toujours insensible et muet!.. Mon Dieu! mes accens et mes larmes n'arriveront-ils pas jusqu'à son cœur!

(*Elle tombe à genoux devant lui.*)

FABIEN, *la regardant.*

Pauvre Lia, tu souffres!.. tu pleures...

PAULINE.

Tu te souviens de Lia... tu ne peux avoir oublié Pauline...

FABIEN.

Pauline!.. oui... la fiancée de Sainte-Luce!.. (*Ici trois heures sonnent.—Se levant.*) Trois heures!.. elle m'attend...

PAULINE.

Où vas-tu?

FABIEN.

A l'avenue des Palmistes! Je ne veux pas souffrir et mourir seul! C'est à la grotte du mulâtre que je veux la conduire.

PAULINE.

La grotte du mulâtre!...

FABIEN.

La marée monte à cinq heures. (*Bruit au-dehors.*)

PAULINE, *allant à la fenêtre.*

Ah! les voilà; ils n'ont pas voulu croire André.

FABIEN, *à lui-même.*

J'ai bien choisi la route.

PAULINE.

Ils viennent! Ils vont briser ces portes! (*Revenant à Fabien.*) Fabien, l'instant est suprême, tu te souvenais tout à l'heure de la grotte du mulâtre...

FABIEN, *à lui-même.*

La mer montait...

PAULINE.

J'étais résignée... car je mourrais avec toi, par toi...

FABIEN, *même jeu.*

La mer montait encore!

PAULINE.

(*Bruit au dehors.*) Ils approchent... Fabien, entends-tu ces cris... Aujourd'hui comme à Bourbon, la tempête est autour de nous... mais plus terrible que l'Océan... C'est le peuple qui gronde et qui menace... (*On entend briser des vitres.*) Aujourd'hui, Fabien, j'ai peur de la tempête.

(*Elle revient avec frayeur vers lui.*)

FABIEN, *immobile et avec force.*

La mer montait toujours!

PAULINE, *le regardant et ne lui voyant faire aucun mouvement.*

Oh! rien! rien! que votre volonté soit faite, Seigneur! Fabien, quand je croyais mourir à Bourbon, je t'ai crié: je t'aime! La mort arrive et mon dernier cri est encore: Fabien! mon Fabien! je t'aime!

FABIEN.

Ah! tu m'aimes et tu veux mourir .. Je ne le veux pas, moi!

PAULINE.

Tu me reconnais donc?

FABIEN, *retrouvant à demi sa raison.*

Oui, tu es Pauline.

PAULINE. *tombant à genoux.*

Ah! mon Dieu! vous n'avez pas voulu que je meure, quand il pouvait me sauver, lui.

(*On entend des pas dans la chambre voisine.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, AURÉLIE, SAINTE-LUCE, PUIS ANDRÉ, LE PEUPLE.

AURÉLIE.

Les voilà... Pauline... les voilà...

SAINTE-LUCE.

Ils veulent voir et entendre Fabien.

PAULINE, *avec joie.*

Il m'a reconnue.

(*Sainte-Luce court avec joie vers Fabien qui recule à son approche.*)

FABIEN, *reconnaissant Sainte-Luce.*

Toujours cet homme avec elle...

PAULINE, *à Aurélie.*

Il va me justifier.

AURÉLIE.

Que dis-tu?

FABIEN, *apercevant alors le portrait de la marquise.*

Ah! la marquise!... la marquise!...

(*Et sa raison se perd encore. Sainte-Luce effrayé revient.*)

SAINTE-LUCE, *à Pauline qui est remontée au fond.*

Pauline... vous vous perdez...

PAULINE.

Ah! je n'ai plus rien à craindre à présent. (*A André qui entre suivi de plusieurs hommes du peuple par la porte de gauche, deuxième plan.*) André... André... Il m'a reconnu...

(*Ici d'autres hommes paraissent au balcon et dans la galerie.*)

ANDRÉ, *à son frère et aux autres.*

Tu vois bien, frère, vous voyez tous, que je ne vous trompais pas!

FABIEN, *avec égarement.*

Que veulent ces hommes?

ANDRÉ, *à Fabien.*

Parlez, Fabien... dites-leur que Mlle de la Reynerie ignorait votre captivité à la Bastille!...

FABIEN, *d'une voix concentrée.*

A la Bastille! (*Mouvement général parmi le peuple.*)

ANDRÉ.

Dites-leur enfin qu'elle est votre femme!

FABIEN, *au portrait.*

Non... non... vous la tueriez, Madame. (*Haut, avec force.*) Cette femme... a menti!... Je ne suis pas son mari!...

(*Murmures d'indignation parmi le peuple.*)

PAULINE.

Oh! mon Dieu!

FABIEN.

Elle est digne de sa race... car elle avait honte de mon amour...

PAULINE, *à Fabien.*

Mais tu me perds!...

FABIEN, *bas.*

Je te sauve... (*Montrant le portrait.*) Ta mère!... ta mère!...

PAULINE, *avec douleur.*

Encore son affreux délire!...

PIERRE, *avec indignation.*

Vous l'entendez... il l'accuse lui-même... A Nantes l'aristocrate

TOUS.

A Nantes... à Nantes.

ANDRÉ, *cherchant à les maintenir.*

Mon frère!...

UN HOMME DU PEUPLE, *armé d'un fusil, et qui se trouve monté sur le balcon au fond à gauche.*

Autant en finir ici!...

(*Il ajuste Pauline; Fabien s'élance instinctivement au-devant du coup qui l'atteint; il recule et tombe sur le lit de repos à droite.*)

ANDRÉ, *courant à Fabien.*

Fabien... mon ami... (*Au peuple.*) Ah! malheureux!... qu'avez-vous fait?

PAULINE, *tombant à genoux devant lui.*

Assassiné... ils l'ont assassiné!...

(Il se trouve entouré par le chevalier, Pauline et Aurélie, et soutenu par André. Les gens du peuple remontent un peu et restent confus.)

FABIEN, *se soulevant et regardant Pauline.*

Pauline!... est-ce toi!... (*Cherchant à rassembler sa raison.*) Oh! ma raison... ma raison... (*Il se lève.*)

TOUS, *revenant.*

Mort à la Reynerio...

AURÉLIE.

Ils vont la tuer!...

FABIEN (*chancelant.*)

La tuer!... (*retrouvant sa raison*) Elle... Pauline... ma femme...

TOUS.

Sa femme!...

SAINTE-LUCE.

Oui, sa femme...

PIERRE *s'avançant, et au chevalier.*

La preuve de ce mariage?...

TOUS.

Oui, la preuve... la preuve.

(Fabien, soutenu par le chevalier, André et son frère, ayant Pauline devant lui et Aurélie à droite. Il ouvre sa veste, en tire l'acte de mariage. Il le donne à Pierre; celui-ci le fait voir aux hommes du peuple, qui remontent tous au fond dans le plus grand silence. On aperçoit seulement alors la poitrine de Fabien ensanglantée.)

PAULINE.

Du sang!... du sang! (*Elle lui couvre la poitrine de son mouchoir.*)

FABIEN, *d'une voix faible.*

Le coup qui m'a frappé t'était destiné, Pauline, et je bénis Dieu qui me fait mourir comme j'ai vécu... pour toi... toujours pour toi!... (*Il meurt dans les bras d'André et de Sainte-Luce.*)

PAULINE, *qui est restée à genoux, s'évanouit et tombe dans les bras d'Aurélie.*

Ah

Imp. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.



LE COURRIER DE LYON

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

PAR

MM. MOREAU, SIRAUDIN ET DELACOUR

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 16 MARS 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

JÉROME LESURQUES père	MM. MATIS.
JOSEPH LESURQUES fils. / DUBOSC.	LACRESSONNIÈRE.
DIDIER	E. GOUGET.
JOLIQUET	FRANCISQUE.
LAMBERT	ROSIER.
DUMONT, courrier	CHARLET.
MAGLOIRE, postillon	RICHÉ.
DAUBENTON	SURVILLE.
CHOPPARD, dit L'AIMABLE	P. MÉNIER.
COURRIOL	BARON.
FOUINARD	ALEXANDRE.
GUERNEAU	BEAUMONT.
UN MAITRE DE POSTE	E. PÉPIN.
UN GARÇON DE FERME	MM. GALABERT.
UN GREFFIER	RICHÉ.
UN GARÇON DE CAFÉ	CHARLES.
UN VOYAGEUR	EUGÈNE.
UN AGENT	AUBRY.
UN GEOLIER	BERTHE.
UN BOURREAU	EUGÈNE.
DEUX GENDARMES	FÉLIX et AMAND
UN PRETRE	LAGOUTE.
JEANNE	Mmes FERNAND.
JULIE LESURQUES	PÉPIN.
LA FILLE DU MAITRE DE POSTE	BACHELET.

Peuple, Hommes et Femmes.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Un salon chez un traiteur. — Tables à droite et à gauche, une table ronde au milieu; au fond, de chaque côté des fenêtres, deux consoles sur lesquelles il y a des bouteilles et des liqueurs; portes latérales à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHOPPARD, FOUINARD *sont assis à la table de droite, ils attendent*; UN GARÇON.

LE GARÇON, *entrant.*

Citoyens, voulez-vous toujours prendre quelque chose en attendant vos amis?

CHOPPARD.

Non.

FOUINARD.

Non.

LE GARÇON.

Comme vous voudrez, Citoyens. Quand vous désirerez qu'on vous serve, vous appellerez. (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE II.

CHOPPARD, FOUINARD.

CHOPPARD.

Eh bien! Fouinard, est-ce que ce n'est pas vexant de perdre comme cela son temps à attendre!

FOUINARD, *allant à la fenêtre.*

Et son soleil!... Choppard, une si bellej ournée!... comme on a eu raison d'appeler ce mois-ci, floréal!

CHOPPARD.

Comme qui dirait à cheval sur avril et sur mai.

FOUINARD.

Floréal!... le beau nom! il n'y a pas encore de fleurs, c'est vrai; mais je parie qu'avant quinze jours on verra des feuilles!

CHOPPARD, *se levant.*

Il ne viendra pas ce sultan, ce pacha, ce grand lama, ce Courriol... celui qui doit, rien qu'en se montrant, changer en louis d'or, les sous que nous n'avons pas.

FOUINARD, *redescendant.*

Il faut croire qu'il nous apporte une idée... Qu'est-ce que ça peut être, son idée, hein, Choppard?... j'ai comme un pressentiment que c'est une fourniture pour les armées de la République.

CHOPPARD.

Elle serait jolie, l'idée!... Pour faire des fournitures, il faut commencer par fournir quelque chose... Qu'est-ce que tu lui fourniras, toi, à la République?

FOUINARD.

Moi, je ne dis pas... je n'ai rien, je suis un philosophe... mais, toi, tu es loueur de chevaux, à vingt sous l'heure, tu lui fourniras des chevaux.

CHOPPARD.

Si les cavaliers de la République donnent la chasse aux Prussiens avec les chevaux que je loue, ça ne sera pas les Prussiens, qui seront attrapés... Mais il ne vient personne, nom d'un tonnerre!

FOUINARD.

Es-tu bien sûr, que ce soit ici le rendez-vous?...

CHOPPARD.

Si j'en suis sûr!... tiens!... reconnais-tu cette écriture-là.. cette écriture muscadine, comme celui qui l'a gribouillée.

FOUINARD.

L'écriture de Courriol!... eh bien?...

CHOPPARD.

Eh bien, lis toi-même... «Trouvez-vous, Fouinard et toi, le » 8 floréal, à dix heures du matin, chez Hardouin, traiteur, rue » du Bac, numéro 17. J'y serai... La société veut mettre une » belle affaire en train. Soyez exacts, je vous expliquerai » tout. »

FOUINARD.

Il nous expliquera tout.

CHOPPARD.

Est-ce clair?... Sommes-nous au 8 floréal, an IV?

FOUINARD.

1796, vieux style, oui.

CHOPPARD, *remontant au fond avec Fouinard.*

Sommes-nous rue du Bac, numéro 17, et ne lis-tu pas, sur cette lanterne, le noble nom de Hardouin, traiteur?...

FOUINARD.

C'est vrai.

CHOPPARD.

Penses-tu qu'il soit dix heures du matin? (*Midi sonne.*)

FOUINARD, *écoutant.*

J'entends sonner midi.

CHOPPARD, *redescendant.*

Il n'y a pas de belle affaire qui tienne, j'ai l'estomac dans les talons; non, vois-tu, Fouinard, j'aime l'indépendance, moi, je suis las de servir sous Courriol, qui fait le beau, comme le citoyen Directeur Barras, et qui nous laisse morfondre à l'attendre... Qu'est-ce qu'il est de plus que nous, Courriol?... des mains blanches, un homme qui a été au collége, un propre à rien... qui a toujours deux parts dans toutes les affaires.

FOUINARD.

Il se met bien, faut être juste.

CHOPPARD.

Et ça te suffit pour lui obéir?.. Ma foi, au diable, j'ai trop faim, je m'en vais!

FOUINARD.

Chut!... si le garçon t'entendait!

CHOPPARD.

Ah! bien, oui... Et puis, ça m'est égal... dès à présent, je veux m'émanciper, je veux faire mes affaires moi-même, manger quand j'aurai faim, boire quand j'aurai soif. Et, pour commencer, voilà deux heures que je croque le marmot, je décampe... Adieu, Fouinard. (*Il va pour sortir.*)

FOUINARD, *même jeu.*

Ah! si tu t'en vas, je m'en vas.

CHOPPARD.

Filons... en route!... (*Ils s'arrêtent à la voix du garçon.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GARÇON, COURRIOL.

LE GARÇON, *venant de droite.*

Par ici, Citoyen, par ici, il y a de la place par ici.

FOUINARD, *à Choppard.*

Voilà Courriol!... restons.

COURRIOL, *entrant.*

Ah! bonjour... Eh bien, quoi! vous partiez?...

CHOPPARD.

C'est que voilà deux heures qu'il est dix heures... et...

COURRIOL.

Et vous trouviez le temps long?... Excusez-moi, j'ai rencontré en venant des figures qui m'ont déplu et j'ai pris le plus long...

CHOPPARD.

C'est une raison... Ici, je crois qu'on sera tranquille.

COURRIOL.

Oui, je ne connais personne dans ce quartier.

LE GARÇON.

Ces Messieurs vont déjeuner?...

FOUINARD.

Oui, Citoyen.

COURRIOL.

Faites le menu, Fouinard... (*A Choppard.*) Vous avez médité ma lettre?... (*Fouinard cause avec le garçon.*)

CHOPPARD.

Pendant cent trente minutes.

COURRIOL.

L'affaire vous va?...

CHOPPARD.

Quelle affaire, vous avez promis de nous la conter.

COURRIOL.

Il faudrait la connaître, et je suis comme vous, je ne la connais pas.

CHOPPARD.

Alors que faisons-nous ici?...

COURRIOL.

Nous attendons un nouveau chef... un inconnu... celui qui donnera l'idée et les moyens de l'exécuter.

CHOPPARD.

Qui est-ce? un malin?...

COURRIOL.

Je ne le connais pas.

CHOPPARD.

Mais de sa personne?...

COURRIOL.

Je ne l'ai jamais vu.

CHOPPARD, *avec humeur.*

Vous êtes joliment renseigné!... son nom, au moins?...

COURRIOL.

Ah! je ne sais pas.

(*Ici Fouinard renvoie le garçon et revient vers Courriol et Choppard.*)

CHOPPARD.

Ah! c'est trop fort... Comment le reconnaîtrez-vous alors? Si vous me donniez un signalement, au moins, je connais tous les fameux de France.

COURRIOL.

Voici ce qu'on a décidé... Un homme viendra ici, chez Hardouin à deux heures; il se placera à l'une des tables qui garnissent le salon... Il demandera une bouteille d'absinthe, c'est sa liqueur favorite, et il la boira tout entière; c'est son habitude... Voilà le signalement... reconnaîtra qui pourra.

CHOPPARD.

Je ne connais qu'un homme de cette force-là; mais cet homme ne viendra pas ici aujourd'hui.

FOUINARD.

Pourquoi cela?...

CHOPPARD.

Parce qu'il habite ailleurs... et que le médecin de la maison lui a défendu de sortir.

FOUINARD.

Qui donc, hein?...

CHOPPARD.

Eh! parbleu, Dubosc!

COURRIOL.

Le fameux Dubosc!... Voilà deux ans qu'il habite le Château-Trompette à Bordeaux.

CHOPPARD, *saluant Courriol.*

C'est ce que j'avais l'honneur de vous dire. Ah! si c'était Dubosc, j'aurais confiance... En voilà un qui a des idées... quand il est en plein air!... Malheureusement, il n'est jamais en plein air.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GARÇON.

LE GARÇON, *entrant de gauche.*

Ces messieurs vont être servis.

FOUINARD.

Ah!... nous déjeunerons volontiers. (*Ils s'asseyent à la première table de droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, GUERNEAU, LAMBERT.

GUERNEAU, *entrant de droite.*

Garçon!...

LE GARÇON.

Voilà, Citoyen!...

GUERNEAU.

Je crois que nous serons bien ici... n'est-ce pas, Lambert?

LAMBERT.

Mais oui, Guerneau, très-bien.

COURRIOL.

Guerneau! Lambert! (*Il se retourne.*) Ah! mon Dieu...

CHOPPARD, *à Courriol.*

Quoi donc ?...

COURRIOL.

Quelle fatalité !

FOUINARD, *même jeu.*

Plait-il ?...

COURRIOL.

Ce sont bien eux...

CHOPPARD.

Qui, eux ?...

COURRIOL.

Deux camarades de collége.

GUERNEAU, *à Lambert.*

Je crois que nous ferons un bon repas. (*Au garçon.*) Vin de Médoc... du Grave avec les huîtres.

LE GARÇON.

Bien, Citoyens. (*Il sort à gauche.*)

COURRIOL.

S'ils me voient avec vous, quelle preuve pour plus tard !..

FOUINARD.

Comment faire ?

CHOPPARD.

Esquivez-vous !... nous déjeunerons, nous qui n'avons pas été au collége avec eux.

COURRIOL, *se levant.*

Je crois que vous avez raison.

GUERNEAU, *montrant Courriol.*

Eh ! mais, dis donc, Lambert on dirait que c'est...

LAMBERT.

Mais oui, c'est Courriol...

COURRIOL, *remontant.*

Allons, bon !.. me voilà reconnu.

GUERNEAU.

Courriol !... est-ce toi, Courriol ?...

LAMBERT.

Pardieu, si c'est lui... Bonjour, Courriol !

COURRIOL.

Tiens, Lambert !... tiens, Guerneau !... Bonjour... par quel hasard... ?

GUERNEAU.

Nous attendons Lesurques, qui arrive ce matin de Douai... Tu connais bien, ce brave Lesurques ?

COURRIOL.

Si je le connais !...

LAMBERT.

Il vient se fixer à Paris, pour marier sa fille... Et nous fêtons sa bienvenue, ici, dans notre quartier.

COURRIOL.

Tiens ! tiens ! tiens !...

CHOPPARD, *à Fouinard.*

Nous ne déjeunons pas, avec tout cela...

GUERNEAU.

Mais, toi-même, que fais-tu ici ?... Tu es avec ces... messieurs ?... Les mauvaises mines !...

COURRIOL.

Moi, pas du tout... pas du tout... J'allais déjeuner seul... et je... retenais la table de ces messieurs...

CHOPPARD.

Il nous renie, le muscadin...

FOUINARD.

Ah ! dame !... la prudence !...

LAMBERT.

J'avais cru voir trois personnes attablées là, quand je suis entré...

COURRIOL.

Non... ces messieurs viennent d'achever leur déjeuner... un bon déjeuner...

CHOPPARD, *il frappe sur la table.*

Que dit-il ?...

COURRIOL.

Eh ! ils appellent le garçon, pour lui demander la carte et s'en aller...

CHOPPARD, *se levant.*

Ah !... bien... elle est bonne, celle-là !...

FOUINARD, *de même.*

En voilà une sévère !...

COURRIOL.

Je crois même qu'ils vont descendre payer au comptoir, car ils paraissent fort pressés de partir. (*Signes réitérés de Courriol aux deux hommes.*)

FOUINARD, *à Choppard.*

Allons, il faut s'exécuter.

CHOPPARD, *à Fouinard.*

Nom d'un tonnerre !... c'est humiliant.

FOUINARD.

Je ne vois rien d'humiliant à sauver sa peau... (*Haut.*) Allons payer au comptoir, mon ami... Tiens, voilà un cure-dent. (*Choppard lui lance un coup de pied. — Fausse sortie.*)

COURRIOL, *à Lambert et Guerneau.*

Voyez-vous ?... ils s'en vont.

LAMBERT.

Eh bien, puisque tu allais déjeuner seul, mets-toi à table avec nous.

COURRIOL, *bas, à Fouinard et Choppard.*

Partez... je reste et je veille au grain... Allez-vous-en, vous autres, et à trois heures, ici...

(*Choppard et Fouinard sortent en murmurant par la porte de droite.*)

LAMBERT, *à Courriol.*

Eh bien ?

COURRIOL, *aux autres.*

Mes amis, combien de couverts ?...

GUERNEAU.

Nous n'en avions commandé que trois... nous en aurons quatre, puisque tu es là. Garçon ! garçon !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GARÇON, *apportant des huîtres.*

Voilà ! voilà !... Eh bien, où sont donc ces messieurs ?

COURRIOL, *au garçon.*

Ces messieurs sont partis... Je déjeune avec mes amis que voilà... Servez ici ce que j'aurais consommé là-bas... et taisez-vous ! (*Il lui donne une pièce de monnaie.*)

LAMBERT.

Midi un quart !... Ah ! Lesurques est en retard.

GUERNEAU.

Un homme qui vient de Douai, pardonnons-lui...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LESURQUES, *puis* JULIE, DIDIER.

LESURQUES, *entrant de droite.*

Et un homme qui vient avec une fille et un gendre.

GUERNEAU.

Eh ! le voilà !

LESURQUES.

Entrez, mes enfants, entrez ! Bonjour, chers amis, bonjour, Guerneau, bonjour, Lambert... (*Il les embrasse.*) Vous permettrez que je vous présente ma petite Julie, et son prétendu, Didier... Ils m'ont accompagné jusqu'ici, et ils vont nous quitter tout à l'heure.

GUERNEAU.

La jolie enfant !... comme elle est belle et grande.

LESURQUES.

Seize ans !... Cela nous pousse, j'en ai trente-huit... c'est une petite sœur pour moi... Tiens, Courriol !...

COURRIOL.

Bonjour, Lesurques ! qu'il y a de temps que nous ne nous sommes vus !...

LESURQUES.

Ah ! ça, mais nous sommes donc tout le collége Louis-le-Grand, ici !

GUERNEAU.

Mon Dieu ! Lesurques, la jolie enfant que ta fille. Ah ! monsieur Didier, vous avez bien fait de prendre l'avance ; on vous la disputerait, savez-vous !..

DIDIER.

Il faudrait prouver d'abord, Monsieur, qu'on aime mademoiselle Julie, plus que je ne l'aime ; je ne la céderai pas sans cela.

JULIE, *à Didier.*

Merci... Et il faudrait prouver que j'en puis aimer un autre que Didier, sans quoi je ne céderai pas.

LAMBERT.

C'est bien dit.

GUERNEAU.

Cela fait plaisir à entendre.

(*Il offre une chaise à Julie qui s'assied.*)

LESURQUES.

N'est-ce pas que c'est bon le bonheur ?

COURRIOL.

Vous êtes heureux, vous, Lesurques ?...

LESURQUES.

Si je suis heureux ?... Oh !... cela ne se demande pas... cela se voit... Si je suis heureux !... Mais toute ma vie est un enchaînement de prospérité... De bons parents, une bonne santé... un peu d'intelligence que Dieu m'a donnée... des services honorables dans l'armée, quand j'étais soldat au régiment d'Auvergne... l'amour du travail... une jolie fortune que j'ai amassée avec ce travail... Et puis, une fille comme celle que j'ai... et puis un gendre comme celui que je vais avoir... avec tout

cela, encore un peu de jeunesse, de bons amis... Oh! mais je suis tellement heureux, que Dieu n'a jamais fait un homme si heureux que moi!

COURRIOL.

Cela m'étonne toujours d'entendre dire ce que vous dites.

LESURQUES.

Ah! c'est que c'est rare... (*Julie se lève.*) Mais tu te lèves, Julie?

JULIE.

Il est une heure, père.

DIDIER, *à Lesurques.*

Et vous savez que nous avons bien des emplettes à faire.

LESURQUES.

Oui, mes enfants! oui, allez, allez!...

JULIE.

Quand te reverrons-nous?... A cinq heures, n'est-ce pas?...

LESURQUES.

Oui, oui... C'est-à-dire, non, ne m'attends pas.

JULIE.

Comment?...

DIDIER.

Quoi! vous ne reviendrez pas dîner avec nous?.

LESURQUES.

Je vais rester longtemps à table; je n'aurai pas faim avant demain...

JULIE.

Mais, mon père.... donnez-nous un rendez-vous quelque part.

DIDIER.

Faut-il vous reprendre ici?...

LESURQUES.

Non... non... j'irai à la maison... Vous m'y attendrez. Adieu... adieu...

JULIE, *à Didier.*

Qu'y a-t-il donc?...

LESURQUES.

Allez, mes enfants, allez!...

JULIE *et* DIDIER, *les saluent.*

Messieurs...

COURRIOL, GUERNEAU, LAMBERT.

Mademoiselle... Monsieur Didier...

LESURQUES.

Eh bien! Julie, tu ne m'embrasses pas?..

(*Julie embrasse son père et sort avec Didier par la droite.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* JULIE *et* DIDIER.

GUERNEAU, *à Lesurques.*

Tu les affliges, ces enfants!

LAMBERT, *même jeu.*

Elle est tout inquiète!

COURRIOL, *même jeu.*

Pourquoi ne pas lui dire ce que vous faites?...

(*Les garçons ont avancé la table du milieu et servent.*)

LESURQUES, *à Courriol.*

Mais tu me dis toujours vous... Tutoie-moi donc... Pourquoi je ne leur dis pas ce que je ferai, je vais vous le dire. Mais d'abord mettons-nous à table. (*Ils se mettent à table.— Musique, lorsqu'ils se mettent à table.*) Le voici; c'est un petit secret.... Ah! dame! il va falloir revenir sur ce que je vous ai dit... Si parfaitement heureux qu'on soit, on a toujours quelques chagrins par ci, par là... J'en ai deux... le souvenir de ma pauvre femme que j'ai perdue... et mon père!

GUERNEAU.

Ton père!

LAMBERT.

Qu'a-t-il donc?...

LESURQUES.

Il a, qu'il n'a pas eu le bonheur que j'ai... la révolution l'a ruiné; il est fier! Il n'a pas voulu être à ma charge et il a quitté Douai, malgré toutes nos prières, voilà deux ans.

COURRIOL.

Qu'est-il devenu?

LESURQUES.

Figurez-vous qu'avec ses dernières ressources, il a été lever un petit établissement... un hôtel... une auberge... un cabaret... je ne sais quoi, aux environs de Paris... C'était bien humble, mais il n'y a pas de métier humiliant pour les gens d'honneur. Eh bien, là, l'infortune l'a encore poursuivi; il a essuyé des faillites, des pertes... Il est réduit à vendre son établissement pour satisfaire ses créanciers, et, comme il ne peut pas trouver des acquéreurs, on va l'exproprier!... le pauvre père!

GUERNEAU.

Et il ne s'adresse pas à toi?

LESURQUES.

Ah! bien, oui!... tu ne le connais pas!... il aimerait mieux mourir de faim... un vieux soldat, un homme qui a possédé quelque fortune... l'honneur, la probité en personne.

COURRIOL, *à Lambert.*

Il exagère.

LAMBERT, *à Courriol.*

Ah! je comprends cela, moi.

GUERNEAU, *à Lesurques.*

Et que feras-tu?...

LESURQUES.

Je veux qu'il revienne avec nous, et malgré sa délicatesse exagérée... je saurai bien l'y contraindre... C'est une surprise que je ménage à ma bonne petite fille... Julie et Didier l'aimeront comme ils m'aiment. Didier est un négociant qui a de l'avenir... Si le père Lesurques veut faire de la rébellion, on l'occupera, soit à tenir des livres, soit à surveiller des commis. On sauvera son amour-propre, et il faudra bien, bon gré mal gré, qu'il mange du gâteau avec nous, au lieu de grignoter son pain dur...

LAMBERT.

Brave Lesurques, va... Dieu te récompensera.

COURRIOL.

Eh! mais il me semble qu'il l'a déjà récompensé... riche.. florissant... joyeux... regardez-le donc... cela donnerait envie d'être honnête homme.

GUERNEAU.

Comment?...

COURRIOL.

Si on ne l'était pas...

LESURQUES, *à Guerneau.*

Je croyais que tu avais un cheval, Guerneau?

GUERNEAU.

Ah bien, oui... on me l'a pris pour la réquisition

LESURQUES.

Je te l'aurais emprunté.

LAMBERT.

Qu'est-ce que tu veux faire d'un cheval?

LESURQUES.

Rien, une promenade...

COURRIOL, *à Lesurques.*

Louez-en un...

LESURQUES.

Ah! je ne sais pas où sont les loueurs.

COURRIOL, *à part.*

Tiens, je vais faire gagner cent sous à quelqu'un qui n'en sera pas fâché... (*Haut.*) Il y a Choppard.

LESURQUES, *à Courriol.*

Où est-ce cela, Choppard?

COURRIOL.

Rue Saint-Honoré, numéro 213.

LESURQUES.

De bons chevaux?

COURRIOL.

Mais, oui! et pas cher.

LESURQUES.

Rue Saint-Honoré, 213... bon... merci... Eh! voilà un bon déjeuner!...

GUERNEAU, *à Lesurques.*

Cela veut dire que tu as envie de nous quitter, hein?...

LESURQUES.

Je vous avouerai que je suis pressé...

LAMBERT, *à Lesurques.*

Bien! bien... nous nous reverrons.

LESURQUES.

Nous nous reverrons, demain d'abord... c'est demain que je signe le contrat de Julie avec Didier... j'ai un bel appartement tout meublé à neuf... nous étrennerons l'appartement... on dînera et puis on tâchera de rire un peu... J'aurai notre ami Daubenton, qui est juge de paix de la division du Pont-Neuf... Tu viens, Guerneau, toi aussi, Lambert... Quant à toi, Courriol, puisque je retrouve un ami de collége... il ne peut pas nous refuser de signer au contrat de Julie.

COURRIOL.

Merci... de grand cœur... Ton adresse?...

LESURQUES.

Rue Montmartre, numéro 118.

COURRIOL.

A quelle heure?...

LESURQUES, *se levant.*

A quatre heures... Eh bien! puisque vous me donnez congé, mes bons amis, j'en profite.. A demain!

GUERNEAU.

Ah! nous ne resterons pas ici puisque tu t'en vas, nous partirons ensemble.

LAMBERT.

C'est cela, payons et partons.

LESURQUES, *tirant sa montre.*

Trois heures moins un quart Diable, le temps passe vite avec vous. Pardon, mes amis, je prends les devants, je suis pressé. (*Il sort à droite.*)

COURRIOL, *se levant de table.*

Dans un quart d'heure l'autre sera ici!.. Si je reste, cela fera mauvais effet... Bon! j'ai le temps de les accompagner et de revenir. (*Pendant ce temps, la carte a été payée.*)

GUERNEAU.

Eh bien! viens-tu, Courriol, nous allons reconduire Lesurques jusqu'aux Tuileries. Garçon, mon chapeau et ma canne. (*Le garçon les lui donne.*)

COURRIOL, *prenant son chapeau.*

Me voici!

LESURQUES, *dans la coulisse.*

Allons donc, Courriol... je suis pressé.

SCÈNE IX.

DUBOSC, *entrant lentement par la gauche, puis* JEANNE.

DUBOSC.

Personne... Bon.... (*Il va regarder à la porte par où Lesurques est parti.*)

LE GARÇON, *entrant.*

Que faut-il servir?...

DUBOSC.

Tout à l'heure... (*Le garçon dessert la table et sort.*) C'est bien ici le salon convenu... et personne au rendez-vous... Si fait... on monte .. (*Il s'assied.*)

JEANNE, *entrant de gauche. Elle regarde autour d'elle et, apercevant Dubosc qui affecte de lui tourner le dos, elle dit à voix basse :*

C'est lui, Dubosc.

DUBOSC, *tressaillant.*

Mon nom?...

JEANNE.

Dubosc! Dubosc! n'aie pas peur...

DUBOSC, *à part.*

Cette voix!... Jeanne!...

JEANNE, *venant se placer en face de lui.*

Dubosc, c'est moi... Jeanne...

DUBOSC.

Pardon, est-ce à moi que vous parlez, Citoyenne?...

JEANNE.

Tu ne me reconnais pas?... Attends que j'aide ta mémoire... La pauvre fille qui te croyait un honnête homme et qui t'a aimé, la reconnais-tu?...

DUBOSC.

Je ne sais ce que vous voulez dire...

JEANNE.

Celle dont tu as pris l'honneur, celle dont tu as volé l'argent, celle que tu as abandonnée quand elle était mère... la reconnais-tu?...

DUBOSC.

Non.

JEANNE.

Celle qui n'a plus de parents (la douleur et la honte les ont tués...); celle qui n'aura bientôt plus d'enfant (il se meurt de ma misère...); celle qui n'a plus d'asile, plus de pain... celle que le vice guette et va dévorer, si la faim ne s'en charge pas... la reconnais-tu, Dubosc?...

DUBOSC, *à part.*

Cette femme... toujours cette femme...

JEANNE.

Tu ne dis rien?... tu ne veux rien faire pour réparer ton crime... Ecoute : c'est l'aumône que je te demande, non pour vivre, car j'appelle à grands cris la mort, mais pour ne pas mourir désespérée, maudite, damnée... Tu t'es échappé des prisons de Bordeaux, Dubosc, je t'ai suivi... Ah! tu courais plus vite que moi... Tu avais de l'argent, toi... Je suis venue à pied, comptant chacun de mes pas .. Je te retrouve; je te supplie de me donner assez d'argent pour passer en Alsace; là des âmes charitables me nourriront si je travaille. . et nourriront mon pauvre enfant par-dessus le marché... Et j'aurai le temps de me réconcilier avec Dieu... Veux-tu?...

DUBOSC.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ma bonne!

JEANNE.

Si tu m'accordes cela, je te pardonne tout le mal que tu m'as fait... Si tu exauces ma prière, jamais tu n'entendras parler de moi... jamais... je te le jure par la mémoire de mes pauvres parents!... je te le jure par la vie de mon fils.....

DUBOSC.

Eh! je n'ai pas d'argent.

JEANNE.

C'est ton dernier mot?...

DUBOSC, *se levant et passant à gauche.*

Allons, voilà le garçon qui monte, si vous ne sortez pas, c'est moi qui sortirai.

JEANNE.

Dubosc! je te laisse jusqu'à demain pour réfléchir...Si demain, au domicile que tu occupes, et qui m'est connu, tu n'as pas déposé la somme que je te demande pour nourrir mon enfant et m'aider à ensevelir ma honte...

DUBOSC.

Eh bien?...

JEANNE.

Eh bien! demain je serai désespérée, et tu sauras ce que c'est qu'une mère au désespoir... Dubosc...

DUBOSC.

Demain. . soit... à demain .. Qui a terme ne doit rien... Je serai bien loin ce soir...

JEANNE.

Adieu, Dubosc. J'ai faim, mais j'attendrai bien jusqu'à demain... (*Elle sort à droite.*)

DUBOSC, *la reconduisant.*

Adieu, Citoyenne... Voilà ce que c'est que de n'être plus en prison, on n'est plus libre.... Ah! ah!... des pas... (*Il s'assied. — Trois heures sonnent.*)

SCÈNE X.

DUBOSC, CHOPPARD, FOUINARD.

CHOPPARD, *entrant de gauche.*

Voilà trois heures qui clochent... Ah! il y a quelqu'un là-bas...

FOUINARD.

Mais oui!...

DUBOSC, *les regardant.*

Voilà deux vilains museaux... Il me semble que je dois connaître cela...

CHOPPARD, *poussant Fouinard.*

Avançons-nous?...

FOUINARD.

Un moment.

DUBOSC.

Ils se tâtent... Décidons-les... Garçon?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE GARÇON, *entrant de droite.*

DUBOSC.

De l'absinthe!...

CHOPPARD.

Eh!...

FOUINARD.

Oh!...

LE GARÇON.

Un petit verre?

DUBOSC.

Une bouteille et un grand verre. (*Le garçon sort, et revient tout de suite.*)

CHOPPARD, *à Fouinard.*

Oh! voyons. (*Dubosc se versant un grand verre d'absinthe, le boit.*)

FOUINARD.

Oh! là, là!

CHOPPARD.

Ce ne peut être que lui.

DUBOSC, *le regardant.*

Ils se font bien prier... Allons. (*Il se verse un second verre.*)

CHOPPARD.

Ah! par exemple, cette fois, ça y est. (*Ils s'approchent.*)

DUBOSC, *à part.*

Allons donc!

CHOPPARD, *près de Dubosc.*

Citoyen, à la façon dont vous avez rincé ces deux jolis verres d'absinthe, je crois deviner...

DUBOSC.

Que je finirai bien la bouteille, n'est-ce pas? (*Il boit à même.*)

FOUINARD.

C'est lui!

CHOPPARD.

C'est Dubosc.

DUBOSC.

Vous me connaissez? Comment se fait il que...

CHOPPARD.

Que je te connaisse, quand tu ne me connais pas? Ecoute donc, toute une armée connaît son général; le général ne connaît pas tous ses soldats.

DUBOSC.

Tu jaspines bien, merci... c'est flatteur, mais c'est long, et nous n'avons pas de temps à perdre.

CHOPPARD.

Voyons, est-ce qu'on va boire?

DUBOSC.

Oui. Une tournée, garçon : un carafon d'eau-de-vie. (*Le garçon va prendre un carafon au fond, le leur apporte avec des petits verres, et sort.*) Qui de vous est le loueur de chevaux ?

CHOPPARD.

C'est moi, Pierre Choppard, maquignon, dit l'Aimable!... (*Ils se saluent réciproquement.*)

DUBOSC.

Et cet imbécile de Fouinard, dit le Philosophe?

FOUINARD, *flatté, le salue.*

Il me connait... C'est moi.

DUBOSC.

Il manque un troisième : il manque...

CHOPPARD.

Il manque Courriol, qui n'est jamais à l'heure...

DUBOSC.

Je ne l'attendrai pas : j'ai affaire... Voici... (*Dubosc fait signe à Fouinard de venir près de lui. Il verse à boire; ils trinquent et boivent. Dubosc à Choppard :*) Tu as quatre chevaux?...

CHOPPARD.

Oui.

DUBOSC. *Ils se sont rapprochés comme trois têtes dans un bonnet.* Ils seront prêts ?...

CHOPPARD.

Dans une heure.

DUBOSC.

A la barrière de Charenton?...

CHOPPARD.

Bien.

FOUINARD, *timidement.*

Et il s'agit?...

DUBOSC.

De 75 mille livres en or : trente pour moi, 45 vous trois.

CHOPPARD.

Oh! oh!... Et on les trouvera?...

DUBOSC.

Je vous dirai cela quand nous serons à cheval.

CHOPPARD.

A cheval! à cheval!

DUBOSC.

C'est dit?

CHOPPARD *et* FOUINARD.

C'est dit!

DUBOSC.

Vous vous chargez de prévenir Courriol? (*Il va pour sortir.*) Moi je m'esbigne.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COURRIOL, *entrant précipitamment par la droite.*

COURRIOL.

Me voilà! me voilà!...

CHOPPARD.

Ah ! monsieur Courriol, toujours en retard!

COURRIOL.

Ce n'est pas ma faute : je ne fais que de quitter Lesurques. (*Apercevant Dubosc.*) Ah ! mon Dieu!...

DUBOSC, *à Choppard.*

Expliquez-lui tout. Moi je passe au comptoir. Adieu, mes poulets, adieu ! (*Il sort à gauche.*)

FOUINARD, *à Courriol.*

Qu'y a-t-il?

COURRIOL.

Quel est cet homme?

FOUINARD, *à Courriol.*

C'est le fameux Dubosc... l'homme à l'absinthe.

COURRIOL.

Dubosc!... C'est Dubosc... Si je n'avais pas mis l'autre à cheval, moi-même tout à l'heure, je jurerais... Une ressemblance comme celle-là doit servir à quelque chose...

CHOPPARD.

Allons, allons, nous n'avons qu'une heure, allons, hue-là, filons! (*Choppard pousse Fouinard; ils sortent à gauche.*)

FOUINARD.

Filons !

DEUXIÈME TABLEAU.

Le devant d'un cabaret avec enseigne. — Table auprès de la porte. — La grand'route au fond. — La scène se passe à Lieursaint, au bas de la côte. — Il est cinq heures du soir. — Dans la chambre : buffet, chandeliers, bougeoirs, bouteilles et verres, tables, escabeaux, chambre au fond; la maison à droite, trois marches pour descendre et soupirail de cave en vue du public.

SCÈNE PREMIÈRE.

JÉROME, *puis* JOLIQUET.

JÉROME, *sortant de la maison et venant s'asseoir près de la table qui est dehors.*

Voyez s'il viendra seulement un passant pour étrenner mon dernier jour de propriété... personne!... la maison est maudite... allons il faut se décider... il faut que j'aille à Lieursaint, donner mon consentement, pour que cette auberge soit vendue ; pour que mes créanciers n'aient plus rien à réclamer de moi... et demain... eh bien, demain... je serai sans asile, sans ressources... mais, au moins, l'honneur me restera!

JOLIQUET, *venant du fond.*

Patron ! ah ! patron !

JÉROME.

Que veux-tu, Joliquet?

JOLIQUET.

Qu'est-ce que vous me donnerez pour ce que je vous donnerai ?

JÉROME.

Est-ce bon, est-ce mauvais?

JOLIQUET.

Ça vient de Douai, ça doit être bon, tenez! (*Il lui donne une lettre.*)

JÉROME.

De Douai! de mon fils Lesurques!... Ah!... merci, mon Dieu!... j'allais me désespérer, vous m'envoyez une consolation. (*Il lit.*) «Cher bon père, j'arriverai demain à Paris, avec ma fille Julie.
» Nous logerons rue Montmartre, numéro 118. Je marie Julie
» à un brave garçon qui la rendra heureuse... Venez nous
» voir aussitôt que vous recevrez cette lettre.
» Nous signerons le contrat demain après dîner.
» Votre bon fils qui vous aime,
» LESURQUES. »

Demain... (*Avec amertume.*) Oui, je pourrai demain aller chez toi, Lesurques, je serai libre demain, je n'aurai plus d'affaires!... Allons, finissons-en, mon fils revient, je ne veux pas qu'il me croie dans la misère ; je ne veux pas qu'il voie tout ce malheur qui m'entoure... pauvre garçon! lui qui a tant travaillé... lui, qui a si bien réussi, pourquoi l'affligerais-je de mon infortune, les gens heureux ne gênent jamais... Demain, je prendrai l'habit des dimanches, l'air content, et je n'apporterai rien de sombre au repas des fiançailles de ma petite-fille... et puis après... nous verrons. Joliquet?

JOLIQUET, *qui est remonté au fond.*

Patron !

JÉROME.

Je vais sortir, garde bien la maison.

JOLIQUET.

Ah ! ça ne sera pas difficile... il n'y a rien dans la maison.

JÉROME.

C'est vrai... cependant il y a du vin, de l'eau-de-vie, il faut qu'il y ait quelqu'un ici quand le courrier de Lyon passera. C'est notre seule pratique, le courrier, je tiens à ce qu'il soit bien servi.

JOLIQUET.

N'ayez pas peur, patron... un petit verre de dur au postillon... une demi-bouteille de vieux au courrier... voilà, c'est réglé... entre huit heures et huit heures et quart; ça ne varie jamais. Mais vous m'avez dit que vous partiez... où allez-vous, sans vous commander, patron?

JÉROME.

Je vais à Lieursaint, Joliquet.

JOLIQUET.

Quoi faire, sans vous commander?

JÉROME.

Vendre la maison, te chercher un meilleur maître.

JOLIQUET.

Vendre la maison!... et moi avec!...

JÉROME.

Toi avec, oui.

JOLIQUET.

Ah!... et vous sortirez seul comme ça le soir?

JÉROME.

Pourquoi pas?...

JOLIQUET.

On dit que les routes sont sûres, mais c'est égal, je ne m'y fierais pas; armez-vous, patron, armez-vous.

JÉROME.

Laisse-moi donc tranquille... C'est convenu, tu ne bougeras pas d'ici?

JOLIQUET.

Moi! jamais!...

JÉROME.

Qui vient là? j'entends le pas d'un cheval.

JOLIQUET.

Rien, un postillon qui passe à vide... et qui ne s'arrête pas, allez!

JÉROME, *avec un soupir.*

Allons... mon chapeau... ma canne... oui, c'est un sacrifice à faire... il faut que cette maison soit vendue... Allons!..

(*Il sort à gauche, troisième plan.*)

JOLIQUET, *lui donne son chapeau, sa canne.*

Bon voyage, patron! bonne chance!

SCÈNE II.

JOLIQUET, *seul.*

C'est drôle, j'aime quand il me laisse tout seul, parce que j'ai peur... et quand j'ai peur, je me sauve d'ici et je vais en haut de la côte au cabaret du voisin. C'est là qu'on rit, c'est là qu'on bavarde; ce n'est pas un désert comme ici. Est-il bien parti?... oui. Une, deux, trois, je prends mon élan... je serai bien revenu à huit heures pour le passage du courrier; j'aurais bien du malheur s'il venait quelqu'un d'ici à une heure, quand pendant des jours entiers il ne vient personne. (*Apercevant Lesurques qui paraît au fond.*) Tiens! qu'est-ce qu'est cela? un voyageur... que regarde-t-il?... pourquoi s'arrête-t-il?... comme il tourne... Ah! mon Dieu, voilà la peur qui me prend... si je me retranchais .. voyons un peu...

(*Il rentre dans la maison. Il se cache derrière la porte. La nuit vient graduellement au théâtre et à la rampe. Nuit complète au moment de l'attaque de la malle-poste.*)

SCÈNE III.

JOLIQUET, *caché*, LESURQUES, *enveloppé d'un manteau.*

LESURQUES.

Il m'a bien semblé le voir s'éloigner... Oh! oui, je l'ai bien reconnu, ce bon père. Il marchait triste, courbé... Dieu merci! voilà ses peines finies... Quoi! c'est là qu'il logeait! quelle solitude! comme il a dû souffrir!... et quelle misère!... Personne pour recevoir les voyageurs... j'ai bien fait de laisser mon cheval dans le petit bois là-bas... j'ai pu venir ici sans bruit... Qui sait? il n'y a peut-être personne à la maison, je vais m'en assurer... entrons!

(*Un de ses éperons traîne à terre, il va frapper à la porte.*)

JOLIQUET.

Qui vive?

LESURQUES, *s'éloignant.*

Ah! ah! il y a quelqu'un.

JOLIQUET.

Il recule... au voleur!... au voleur!...

LESURQUES.

Eh! mon ami, qui donc est le voleur de vous ou de moi... ouvrez!...

JOLIQUET.

Que voulez-vous?

LESURQUES.

Je veux, je veux... je veux boire.

JOLIQUET.

On ne boit pas ici! passez votre chemin.

LESURQUES.

Mais alors à quoi bon l'enseigne que voici? ouvrez donc!

JOLIQUET.

Les honnêtes gens ne viennent pas dans les maisons à ces heures-ci.

LESURQUES.

Mon garçon, tu as raison de te défier. Il y a, en effet, beaucoup de mauvaises gens... mais il y en a d'honnêtes aussi. Donne-moi une de tes bonnes bouteilles, et voilà un écu, si ton vin est bien frais.

JOLIQUET.

Un écu... (*Il regarde en entrebaillant la porte.*) Oui, ma foi... Eh! mais, il a l'air d'un brave homme... (*Sortant.*) Vous avez donc soif, vous?

LESURQUES.

Mais, oui.

JOLIQUET.

Comment diable n'avez-vous pas plutôt descendu au cabaret du haut de la côte..! on est bien mieux qu'ici... Enfin... voulez-vous du blanc ou du rouge?.. Tiens, vous perdez votre éperon, c'est la chaînette qui est cassée.

LESURQUES.

C'est vrai, donne-moi un peu de fil, j'en rattacherai les anneaux; quant au vin, ce que tu voudras; où est la cave?... (*Ils entrent dans la maison.*)

JOLIQUET, *montrant la trappe.*

Là, en bas! (*Il donne du fil à Lesurques.*)

LESURQUES.

Bien... vas-y... on peut boire là! (*Il montre la chambre voisine.*)

JOLIQUET.

Là?... non pas, non pas, c'est la chambre du patron : quand il n'y est pas, on n'y entre pas; on boit dans la salle ou dehors.

LESURQUES, *rattachant son éperon.*

C'est là qu'est sa chambre... bon!... Mon vin, garçon, et bien frais!...

JOLIQUET, *qui a allumé sa chandelle.*

On y va! (*Il ouvre la trappe et disparaît.*)

LESURQUES, *tirant un sac d'argent de dessous son habit.*

Avec cet argent, pauvre père! tu paieras tes dettes et tu n'auras d'obligations à personne... pas même à moi... J'ai attaché sur le sac une étiquette, qui le mettra bien à l'aise pour l'accepter... *restitution!* Ce bon père a été tant de fois volé, qu'il croira aux remords d'un de ses voleurs... Allons, sur la commode le sac!... (*Il entre dans la chambre et sort de suite. — On entend chanter Joliquet.*) Maintenant, je n'ai plus rien à faire ici... Partons!... ma petite Julie m'attend, et je ne veux pas qu'elle soit inquiète... (*Six heures sonnent.*) Oh! je serai à Paris avant sept heures. (*Il s'échappe par le même chemin qu'il est venu. — Joliquet revient.*)

JOLIQUET, *chantant.*

Et, s'il n'est pas frais celui-là... Attendez que je vous allume une chandelle... Là...! (*Il allume.*) Ne cassez pas le verre, ça porte malheur et ça coûte deux sous... Voulez-vous que je vous verse? où êtes-vous donc? (*Il cherche et sort dehors.*)

SCÈNE IV.

JOLIQUET, DUBOSC, *entrant à la coulisse.*

DUBOSC, *a un manteau comme Lesurques; il entre au troisième plan à gauche.*

Attendez, vous autres, que je frappe là-bas à c'te cassine!

JOLIQUET, *l'apercevant.*

Ah! vous voilà!... buvez-moi cela... et dites-moi votre opinion... moi, j'aime mieux le blanc... après cela, chacun son goût. (*Il lui présente le verre.*)

DUBOSC.

Qu'est-ce qu'il a, cet animal, à parler tout seul?

JOLIQUET, *qui a déposé la bouteille sur la table.*

Animal?...

DUBOSC.

Tu es seul ici?...

JOLIQUET.

Parbleu... oui, je m'ennuie assez, allez!...

DUBOSC.

Donne-nous à boire.

JOLIQUET, *montrant la bouteille.*

Mais, vous avez votre bouteille.

DUBOSC.

Est-ce qu'une bouteille suffit à quatre?

JOLIQUET.

A quatre?... vous êtes quatre?... (*Il aperçoit les trois compagnons de Dubosc.*) Oh! ces têtes!...

DUBOSC.

Allons, à la cave, mordieu!... où est la cave?

JOLIQUET, *tremblant.*

Vous le savez bien, vous me l'avez déjà demandé.

DUBOSC.

Ah ça, mais il est toqué!

JOLIQUET.

Moi qui lui trouvais une mine d'honnête homme!

DUBOSC, *menaçant.*

Eh bien? nous serviras-tu?...

JOLIQUET, *tremblant.*

On y va! on y va! (*Il entre dans la maison, et descend chercher du vin.*)

SCÈNE V.

DUBOSC, FOUINARD, CHOPPARD, COURRIOL.

DUBOSC.

Avancez à l'ordre! J'espère que je vous ai fait faire une jolie promenade, sans compter le dîner, le billard, etc.

CHOPPARD.

Oui, nous nous sommes bien amusés... mes chevaux sont poussifs.

COURRIOL.

C'est ici?...

DUBOSC.

Pas tout à fait, mais on brûle.

CHOPPARD.

Est-ce qu'on va boire ?

DUBOSC.

Du tout! du sang-froid et de l'œil.

FOUINARD.

Pourquoi nous arrêter ici ?

DUBOSC.

Vous avez vu ce môme qui est à la cave?

COURRIOL.

Oui.

CHOPPARD.

Le mômignard.. eh bien?...

DUBOSC.

Il faut commencer par le refroidir!...

COURRIOL.

Oh! un meurtre inutile!...

DUBOSC.

Inutile! vous croyez?

FOUINARD.

Pauvre petit!...

CHOPPARD, *à Fouinard.*

T'as donc le vin sensible, toi?

COURRIOL.

Si c'est pour cela que nous sommes venus, il n'y a pas le Pérou dans cette maison.

FOUINARD.

Qu'est-ce que vous gagnerez en le tuant?

CHOPPARD, *à Fouinard.*

Feignan, va!...

DUBOSC.

J'y gagnerai qu'il ne verra pas ce que nous allons faire.

COURRIOL.

Eh bien! je me charge d'empêcher qu'il voie rien.

CHOPPARD, *allant à Courriol.*

Bouches-y l'œil avec deux coups de poing, et, pendant qu'il éternuera, tu y diras : Dieu vous bénisse; faut être poli!

COURRIOL, *allant appeler Joliquet.*

Eh! mon petit? mon petit?... (*A Joliquet, qui est remonté de la cave.*) Bon! une autre... Monsieur!... Combien as-tu apporté de bouteilles, mon garçon ?...

JOLIQUET, *descend mettre les bouteilles sur la table.*

Deux, Monsieur... (*A part.*) J'aime assez sa tête à celui-là.

COURRIOL.

Il nous en faut deux encore, va les chercher.

JOLIQUET.

Celui-là est dans le cas de me donner un écu.

COURRIOL, *lui donnant.*

Tiens!...

JOLIQUET, *regardant l'écu.*

Ah! mais il pleut de la monnaie...J'y vais, Monsieur, j'y vais!... (*Il remonte, et descend à la cave.*)

COURRIOL, *à Choppard et Fouinard qui entrent dans la maison.*

Maintenant, aidez-moi à mettre le buffet sur la trappe... puis cette table... là... s'il rentre par là nous aurons du malheur.

DUBOSC.

Et on appelle cela des économies!... (*Il hausse les épaules.*)

CHOPPARD.

Je crois que nous sommes bien seuls. Maintenant, on peut boire...

DUBOSC.

A l'air!...

(*Il verse à boire. Ils sortent de la maison, et Dubosc, après avoir bu, va au fond écouter.*)

Rien encore... Voilà ce que c'est... (*Il écoute.*)

COURRIOL.

Qu'écoutez-vous?...

DUBOSC.

Tout à l'heure... quelle heure est-il?...

COURRIOL.

Sept heures trois quarts.

JOLIQUET, *enfermé.*

Oh! que c'est bête, ils m'ont enfermé!... Eh! ouvrez-moi donc!

CHOPPARD, *à Dubosc.*

Dis donc, Dubosc, il demande le cordon!

DUBOSC, *entre dans la maison et parle à Joliquet en s'approchant de la trappe.*

Si tu cries, si tu bouges, si tu ne comprends pas la plaisanterie, gare! on va t'ouvrir! (*Il sort de la maison.*)

CHOPPARD, *à Dubosc.*

Conte-nous ton idée.

DUBOSC, *leur faisant signe d'avancer et d'écouter.*

A huit heures, vous entendrez, au bas de cette côte, un claquement de fouet et des grelots de chevaux!...

TOUS.

Bien.

DUBOSC.

C'est le courrier de Lyon, qui arrive et qui passe, là, dans ce fond; avant de monter la côte, il s'arrête ici, où il boit un coup avec son postillon...

TOUS.

Oui!...

DUBOSC.

Ce courrier a une voiture, et à cette voiture...

COURRIOL.

A cette voiture?...

DUBOSC.

A cette voiture il y a un coffre!...

COURRIOL.

Et dans ce coffre?...

DUBOSC.

Et dans ce coffre, il y a en ce moment soixante-quinze mille livres dont je vous ai parlé ce matin... Voilà la spéculation.

COURRIOL.

Je commence à comprendre...

FOUINARD.

Un courrier de malle porte toujours des pistolets.

DUBOSC, *montrant ses pistolets.*

J'en ai aussi, moi.

FOUINARD.

Et le postillon a un couteau de chasse.

CHOPPARD.

Et j'ai un couteau de table.

COURRIOL.

Il y a un voyageur qui accompagne le courrier ordinairement... cela fait trois hommes.

DUBOSC.

Celui-là, je l'ai prévu; ne vous en inquiétez pas; vous m'avez bien compris, hein?

FOUINARD.

Parfaitement.

DUBOSC.

C'est quinze mille livres pour chacun de vous et trente mille pour moi... moins le dixième de la société.

COURRIOL.

Soit.

DUBOSC.

Maintenant, voici la distribution des rôles... Quand le courrier arrivera ici, M. Courriol suivra la voiture, moi je verserai l'eau-de-vie ou le vin... M. Fouinard fera le guet sur la route; à M. Choppard, le postillon; je garde le courrier pour moi.

CHOPPARD.

Mais j'ai plus d'ouvrage qu'eux et je n'ai qu'une part.

DUBOSC.

Il est temps encore de dire non.

CHOPPARD.

Ah! dame!

(*Choppard et Dubosc se chamaillent; Fouinard et Courriol s'interposent entre eux. On entend sonner huit heures.*)

DUBOSC.

Allons, voyons, ça approche! a-t-on le cœur solide?...

CHOPPARD.

Mais oui.

DUBOSC, *regardant Fouinard.*

Maître Fouinard est bien blême! Eh bien, et toi, Choppard?

CHOPPARD, *d'un ton résolu.*

Oh! moi... j'irai.

DUBOSC, *coudoyant Choppard et lui montrant Courriol.*

Mais M. Courriol...

CHOPPARD.

Oh! le fadard!

DUBOSC.

Avec ses mains blanches!...

COURRIOL, *froidement et retirant ses gants.*

M. Dubosc, quand j'ai besoin d'argent rien ne me coûte... pas même de me salir les mains.

DUBOSC.

Chut!... (*Grelot et fouet.*)

CHOPPARD.

Ça y est?

DUBOSC.

Oui... Allons, Fouinard, en avant... Courriol derrière les arbres... Choppard dans le fossé..

CHOPPARD, *à Dubosc, en lui tendant la main.*

Sans rancune.

DUBOSC.

Va, mon vieux, moi, ici !...

(*Tous obéissent, Dubosc reste seul.*)

DUBOSC.

Oh ! j'ai dix minutes, avant que la côte ne soit montée... cette brute de garçon ne bouge plus !... Est-il bien seul ici? voyons donc... (*Il entre dans la chambre avec la chandelle et rapporte le sac.*) Tiens, qu'est-ce que c'est? un sac. . *restitution* .. comme c'est délicat... bon : il y a là deux mille; trente et deux, font trente-deux...

(*Il empoche, le bruit approche, Courriol vient avertir Dubosc.*)

On y va ! (*La voiture paraît au fond, le postillon est à pied.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE COURRIER, LE VOYAGEUR, LE POSTILLON.

LE POSTILLON.

Holà ! hé ! père Jérôme ! la maison !

JOLIQUET, *du fond de la cave.*

Voilà ! voilà !

DUBOSC.

Le malheureux... (*Couvrant la voix de Joliquet.*) Voilà ! voilà !

(*Il sort de la maison avec l'eau-de-vie.*)

LE POSTILLON.

Tiens ! ce n'est pas Joliquet.

DUBOSC.

Non, c'est moi qui le remplace... mais voilà votre petite goutte.

(*Le courrier et le voyageur sortent de dedans la voiture et viennent se rafraîchir.*)

LE POSTILLON, *buvant.*

Elle est bonne tout de même. (*Il boit.*) Je m'en vas à mes chevaux... vous payez, M. Dumont?

LE COURRIER.

Va, Magloire, va... Tiens, ça n'est pas Joliquet.

DUBOSC, *offrant le vin.*

Ah !... j'ai tout de même votre vin.

LE COURRIER.

Mon même vin ?

DUBOSC.

Goûtez.

LE VOYAGEUR.

Buvons, courrier, buvons... cela réchauffe toujours.

LE COURRIER.

Soit; à votre santé, Monsieur.

(*Ils boivent, cris dans le fond.*)

LE COURRIER.

Qu'est-ce que c'est que cela ?...

LE POSTILLON, *tué au fond par Choppard.*

Ah ! je suis mort ! Au secours !. . (*Il tombe.*)

LE COURRIER.

Mon postillon qu'on assassine ! Attends, scélérat, attends !...

(*Il s'élance le pistolet au poing vers Choppard.*)

DUBOSC, *le pistolet à la main.*

Halte-là ! (*Il tire dessus.*)

LE COURRIER.

Blessé !... Ah ! brigands !... vous êtes deux, mais j'ai un compagnon ! (*Au voyageur.*) Vous avez un couteau, Monsieur, aidez-moi ! défendez-moi !

LE VOYAGEUR.

Oui, j'ai un couteau. (*Il le frappe ; le courrier tombe.*)

DUBOSC.

Bien, Durochat... Allez, vous autres, enfoncez le coffre.

COURRIOL, *qui est dans la voiture.*

Je tiens l'or ! (*Fouinard est sur la malle-poste et jette tous les paquets et les papiers qui s'y trouvent.*)

DUBOSC.

Durochat, voici ta part... saute sur le porteur du postillon, et décampe !... (*Le voyageur s'enfuit.*) Choppard, voici la tienne; à toi, Courriol ; à toi, Fouinard. Sauvez-vous, maintenant ! A moi le portefeuille du courrier... (*Il le fouille.*)

JOLIQUET, *par le soupirail.*

Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce qui se passe ! Ah ! le patron ! patron !...

JÉROME, *venant de gauche, 3e plan.*

Ah !... Des coups de feu !... un cadavre !... Encore un autre !...

JOLIQUET.

A l'assassin ! à l'assassin !...

JÉROME, *sautant sur Dubosc.*

Misérable ! tu ne m'échapperas pas !...

JOLIQUET.

Allez ! allez ! patron !

DUBOSC, *luttant avec lui.*

Tiens ! (*Il lui tire un coup de pistolet.*)

JÉROME, *à la lueur du feu.*

Mon fils !... (*Il chancelle et tombe. Dubosc s'enfuit.*)

FIN DU 1er ACTE.

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

Un salon chez Lesurques à Paris. — Deux portes au fond, pan coupé donnant sur une autre pièce. — Canapé de chaque côté, un guéridon à droite et de l'ouvrage dessus. — Plumes, encre, papier, deux chaises au fond, porte au milieu.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, JULIE, LESURQUES.

DIDIER, *près de Julie, une liste à la main.*

J'ai beau compter, j'ai beau chercher, nous serons toujours treize à table.

JULIE, *assise sur le canapé de gauche.*

C'est vrai... comment, mon père, n'a-t-il pas pensé à cela... treize à table, le jour de la signature d'un contrat de mariage !.. (*Julie se lève.*)

DIDIER.

Un jour qui avait si bien commencé par une bonne action de vous, ma chère Julie !

JULIE.

Quoi ! vous appelez cela une bonne action, Didier? secourir une femme dans la misère... c'est si naturel.

DIDIER.

Vous pouviez faire comme font tant de riches, détourner la tête et passer !...

JULIE.

Quoi ! dans cette maison, qui va être témoin de notre bonheur, à vingt pieds au-dessus de notre tête, tandis que nous rions, que nous espérons, une créature humaine se mourait de désespoir et de faim !... Elle n'avait pas mangé depuis trois jours, elle allait expirer avec son enfant !...

(*Lesurques entre de droite, sans être vu et écouté.*)

Ah ! Didier ! c'eut été affreux !...

LESURQUES, *qui a écouté.*

Oui, mais Dieu est partout, Dieu a vu cette misère, il en eut pitié, et bien vite, il a envoyé à la pauvre mère un de ses anges, ma petite Julie... Vous l'aimerez bien, n'est-ce pas Didier ?...

DIDIER.

Ah ! si je l'aimerai !...

JULIE, *à Lesurques.*

Vous étiez là ! vous écoutiez !... fi !... Je t'en veux, père, nous serons treize à table.

LESURQUES.

Tu as oublié un nom... nous serons quatorze, mon enfant.

DIDIER, *à Lesurques.*

Et qui donc fera le quatorzième ?...

LESURQUES.

Vous le saurez, mon ami. (*A Julie.*) Mets toujours ce couvert, Julie, le convive viendra... et tu n'en seras pas fâchée... Adieu, mes enfants, je vais chez le notaire. (*Fausse sortie.*)

JULIE, *à son père.*

Vous nous quittez encore ?... (*Lesurques redescend.*)

DIDIER.

Vous reviendrez dîner aujourd'hui, j'espère...

JULIE.

Vous n'irez pas comme hier, on ne sait où, faire casser vos éperons!

LESURQUES, *riant.*

Ah ! c'est vrai ! c'est vrai !

DIDIER.

Et les faire raccommoder avec du fil.

LESURQUES, *riant.*

Vous me pillez, je me sauve !... A revoir, mes enfants, à revoir !...

(*Il sort par la porte du milieu, qui reste ouverte.*)

SCÈNE II.

JULIE, DIDIER.

JULIE, *regardant son père sortir.*

Bon père !...

DIDIER, *de même.*

Excellent cœur !... Avez-vous encore besoin de moi, Julie?... (*Il prend son chapeau.*)

JULIE.

Non... un futur mari a toujours quelque toilette à faire.

DIDIER.

Si je savais un moyen de me faire aimer plus... Qui vient là?... (*Jeanne paraît au fond.*)

JULIE.

Ah! c'est la pauvre femme du cinquième, celle que j'ai secourue.

DIDIER.

Et qui vient vous remercier... je vous laisse... (*A Jeanne.*) Entrez, Madame, entrez.

JULIE.

Oui, venez! (*A Didier.*) A bientôt!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

JULIE, JEANNE.

JEANNE, *près de la porte.*

Vous m'avez sauvée, Mademoiselle, et vous avez sauvé mon enfant... merci!...

JULIE, *assise à droite.*

Ne tremblez pas ainsi... approchez-vous... Vous vous trouvez mieux, n'est-ce pas?...

JEANNE, *s'approchant.*

Je suis bien.

JULIE.

Tout ce dont vous aurez besoin... j'ai commandé qu'on vous le donnât... Comment se fait-il que vous ayez tant souffert sans rien dire.. On se plaint... on demande...

JEANNE.

Je me suis plainte, Mademoiselle, j'ai demandé.

JULIE.

Mais à qui donc, mon Dieu?...

JEANNE.

Oh! ce n'est pas à des cœurs comme le vôtre, Mademoiselle!

JULIE.

Vous avez un enfant... mais... votre mari?... vous êtes veuve peut-être?...

JEANNE, *avec hésitation.*

Je suis veuve... oui, Mademoiselle...

JULIE, *prend sa tapisserie.*

Il vous reste bien quelques parents, quelques amis?...

JEANNE.

Personne... Ce matin, j'attendais un peu d'argent qu'on m'avait promis, qu'on me devait... cet argent m'eût servi à gagner l'Alsace avec mon fils...

JULIE.

Eh bien?...

JEANNE.

Eh bien!... la personne qui devait me donner cet argent, ce matin, je ne l'ai pas retrouvée... j'ai compris qu'il fallait mourir.

JULIE, *se lève et dépose sa tapisserie.*

Vous me cachez une partie de vos malheurs, vous n'avez pas confiance en moi... vous avez tort... que puis-je faire encore, parlez!

JEANNE.

Rien, rien... vous avez trop fait déjà!... mais, pourquoi hésiterais-je; rencontrerai-je jamais une bienfaitrice plus compatissante... Mademoiselle, voulez-vous me sauver tout à fait?.. (*Allant à Julie.*)

JULIE.

Que faut-il faire?

JEANNE.

Vous vous mariez, m'a-t-on dit; vous êtes riche, vous aurez besoin de quelqu'un qui vous serve... Je m'offre à vous avec toute l'ardeur de la reconnaissance! jour et nuit, voulez-vous mon travail? mes soins?.. Je ne vous quitterai pas, vous n'aurez jamais le temps de former un souhait... ma vie vous appartiendra; seulement, promettez-moi que mon pauvre enfant ne manquera de rien.

JULIE.

J'accepte, restez avec nous... Mais je ne suis pas encore libre d'agir selon mon cœur... J'aurai demain à consulter mon mari... Aujourd'hui, je dois consulter mon père!... Mais il est si bon, vous verrez, pauvre femme!... espérez!...

JEANNE.

Oh! Mademoiselle, Dieu vous bénira pour tout le bien que vous me faites.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DIDIER, COURRIOL.

DIDIER, *entrant du fond.*

Par ici, monsieur Courriol, par ici!

COURRIOL.

Personne encore, je suis bien heureux d'arriver le premier... Mademoiselle! (*Il salue.*) Un peu plus tard, je disais Madame.

JULIE, *saluant.*

Monsieur, soyez le bienvenu... (*Voix dans le fond. A Jeanne qui veut se retirer.*) Attendez... voici mon père!...

DIDIER.

Oui... il rentre... avec messieurs Guerneau et Lambert.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LESURQUES, GUERNEAU, LAMBERT.

LESURQUES, *à ses amis, au fond.*

Les antichambres sont belles, comme vous voyez; il y a double sortie et voici le salon où Julie vous attend... (*Entrée des convives.*) Entrez, mes chers amis!... Ah! nous sommes exacts, nous autres provinciaux... Bonjour, Courriol.

(*Guerneau et Lambert vont saluer Julie et vont s'asseoir sur le canapé de gauche; ils causent entre eux.*)

JULIE, *bas à Lesurques.*

Mon père, voici cette pauvre femme de la maison.

LESURQUES, *de même.*

Ah! ah! Eh bien?..

(*Il s'assied avec sa fille sur le canapé de droite.*)

JULIE.

Pour la secourir sans l'humilier, je voudrais la prendre à notre service.

LESURQUES.

Très-bien... Comment l'appelle-t-on?

JEANNE.

Jeanne, Monsieur. (*Elle lève les yeux sur Lesurques.*) Ah!...

LESURQUES.

Quoi donc?

TOUS.

Qu'y a-t-il?

JULIE.

Qu'avez-vous?

JEANNE.

Rien... rien, Mademoiselle!...

COURRIOL, *à part.*

C'est étrange!

JULIE.

Mais cette exclamation?...

JEANNE, *avec émotion.*

Excusez-moi, Mademoiselle... une ressemblance...

COURRIOL, *à part.*

Une ressemblance!...

LESURQUES, *se levant.*

Vous êtes de la maison, Jeanne, nous vous recevons de bon cœur. (*Didier va retrouver Julie qui est restée assise.*) Tâchez de nous satisfaire, nous ferons ce qui dépendra de nous pour vous rendre le travail agréable et la vie heureuse.

JEANNE.

Merci de toute mon âme, Monsieur!... (*A part.*) Oh! si bon... quand l'autre...

LESURQUES, *à ses amis.*

Je vous ai fait voir le salon, les chambres à coucher; venez voir ma petite galerie de la salle à manger, venez admirer toutes mes magnificences.

GUERNEAU, *allant à Julie.*

Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras?

DIDIER.

Pardon, Monsieur, mais...

GUERNEAU.

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, j'en suis fâché, Monsieur le futur, mais vous reprendrez vos droits plus tard.

(*Ils sortent à gauche; Courriol reste avec Jeanne.*)

COURRIOL, *à Jeanne.*

De quelle ressemblance parliez-vous, ma bonne?...

JEANNE, *hésitant.*

Moi, Monsieur... mais...

COURRIOL, *à part.*

Elle hésite... si c'était... Impossible... (*Haut.*) Eh bien, vous ne répondez pas?...

JEANNE, *à part.*

Pourquoi me fait-il cette question? (*Daubenton paraît au fond. Haut.*) Mais voici quelqu'un, Monsieur...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DAUBENTON.

DAUBENTON, *à Jeanne.*

Monsieur Lesurques, Mademoiselle?

JEANNE.

C'est ici, Monsieur.

DAUBENTON.

Annoncez monsieur Daubenton, juge de la division du Pont-Neuf.

COURRIOL.

Un juge... ah! (*Il salue.*)

JEANNE, *allant à la porte de gauche.*

Monsieur Daubenton, Mademoiselle.

JULIE, *accourant.*

Monsieur Daubenton!... Ah! que mon père sera heureux... (*Jeanne sort.*)

DAUBENTON.

Bonjour, ma belle petite amie... Vous voilà donc revenue... revenue pour toujours?

JULIE.

Pour toujours, oui, Monsieur. Laissez-moi avertir mon père... il montre ses tableaux à nos amis.

DAUBENTON, *retenant Julie.*

Ne le dérangez pas, d'autant plus que peut-être je ne resterai pas avec vous.

JULIE.

Mon Dieu! pourquoi?...

DAUBENTON.

J'ai reçu avis à deux heures qu'un crime avait été commis près de Paris. L'affaire m'est confiée, j'ai des témoins à recevoir... à entendre...

COURRIOL, *à Daubenton.*

Un crime?... Où donc, Monsieur, je vous prie?

DAUBENTON, *à Courriol.*

A Lieursaint, Monsieur.

COURRIOL.

Merci, Monsieur.

DAUBENTON.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

COURRIOL, *à part.*

A Lieursaint, diable!

DAUBENTON, *à Julie.*

Qui est ce monsieur, ma chère Julie?

JULIE.

Monsieur Courriol, un ami de collége de mon père... qui a dîné hier avec lui... Et... quel crime, monsieur Daubenton?...

DAUBENTON.

Quelque chose d'affreux... un mystère terrible...

COURRIOL, *à part.*

Un mystère! très-bien! (*Haut.*) Ah! un mystère?

DAUBENTON.

Mais nous avons déjà quelques indices. J'ai envoyé des agents pour recruter des témoignages... il y a un certain aubergiste nommé Jérôme, qu'on n'a pas trouvé encore... mais...

JEANNE, *du fond.*

M. Jérôme Lesurques.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEROME, DIDIER.

JULIE, *allant à Jérôme.*

Mon grand-père!

JÉROME, *l'embrassant.*

Ma petite Julie! (*Jeanne rentre, et sort à gauche.*)

JULIE.

Voilà donc la surprise que me ménageait mon père... le quatorzième convive qu'il attendait!... Je m'en étais douté! Mais asseyez-vous donc, grand-père. (*Elle le conduit au canapé de droite.*)

COURRIOL, *à part.*

Il me semble que je connais cette figure que j'ai entendu cette voix. (*Rentrée de Didier.*)

JÉROME.

Ah! ton père m'attendait!

JULIE.

Avec quelle impatience! si vous l'aviez entendu ce matin... n'est-ce pas, Didier? M. Didier, cher grand-père, mon futur mari, qui vous sera un bon fils.

DIDIER.

Certes oui, Monsieur...

JÉROME, *presse la main de Didier et embrasse Julie.*

Pauvres enfants! Vous dites que Lesurques...

DIDIER.

A voulu faire à Mlle Julie, la surprise de votre arrivée; il ne nous l'avait pas annoncée avec certitude, mais nous l'avions bien deviné...

JÉROME.

Est-ce qu'il est ici, Lesurques?

JULIE.

Mais oui... grand-père... il se promène avec nos amis.

JÉROME.

Ah!

JULIE.

Je vais le faire appeler...

JÉROME.

Non... non...

DIDIER.

Permettez, j'y vais. (*Il sort à gauche.*)

JULIE, *à Didier.*

Merci! Mais vous êtes pâle, grand-père, seriez-vous fatigué, vous venez de si loin?

COURRIOL, *à Jérôme.*

Monsieur vient de loin? de la campagne peut-être?

JEROME.

De Lieursant, monsieur.

TOUS.

De Lieursant!

DAUBENTON, *à Jérôme.*

De Lieursaint? ce nom de Jérôme!... Monsieur, connaissez-vous à Lieursaint un aubergiste nommé Jérôme?

JÉROME, *se levant.*

Mais, c'est moi, Monsieur.

COURRIOL, *à part.*

Lui!...

DAUBENTON, *à Jérôme.*

C'est vous!... Ah! Monsieur... vous, le père de M. Lesurques, établi à Lieursaint?

JEROME.

Son père, oui... qu'y a-t-il d'étonnant à ce que je sois son père! à ce que je sois à Lieursaint?...

JULIE.

Ah! mon père, c'est que personne ne savait que vous fussiez dans ce pays-là?

COURRIOL, *à part.*

Ah! mon Dieu!...

JULIE.

Et puis, cher grand-père, voilà M. Daubenton, un magistrat, qui nous racontait, n'est-ce pas, Monsieur?... (*montrant Courriol.*) qu'un crime a été commis, cette nuit à Lieursaint.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LESURQUES, *Guerneau, Lambert paraissent à la porte de gauche.*

LESURQUES.

Un crime commis à Lieursaint...cette nuit? Tiens, mon père! cher et excellent père... vous voilà donc arrivé? (*Allant a son père.*)

JÉROME, *frissonnant et le repoussant.*

Oh! c'est bien lui!...

LESURQUES.

En bonne santé, n'est-ce pas, mon père?...

JÉROME.

En bonne santé, oui.

LESURQUES, *prenant son père à bras le corps.*

Embrassez-moi donc!

JÉROME, *le repoussant encore.*

Ah! tu me fais mal!...

LESURQUES *et* JULIE.

Qu'avez-vous?

JÉROME, *avec peine.*

Une blessure légère à l'épaule.

LESURQUES, *avec émotion.*

Mon Dieu!

DAUBENTON, *à Jérôme.*

Une blessure?...

JÉROME, *vivement*

Ce n'est rien.

DAUBENTON.

Mais, Monsieur, vous êtes de Lieursaint, vous habitez l'endroit même où le crime a été commis?

LESURQUES.

L'endroit même, comment, c'est chez vous?

JÉROME, *surpris.*

Ah! tu sais?

LESURQUES.

M. Daubenton le dit.

DAUBENTON, *à Jérôme.*

Vous devez avoir vu l'horrible scène .. on vous signale comme étant arrivé au moment de l'assassinat?...

LESURQUES.

De l'assassinat?... parlez-donc, parlez donc, mon père.

DAUBENTON, *a Jérôme.*

Oui, parlez, M. Jérôme, car je vous ai déjà envoyé chercher, pour avoir votre déposition... mes agens se seront croisés avec vous... donnez-moi des détails.

LESURQUES, *appelant un domestique.*

Jean, donnez une chaise à M. Daubenton.

(*Le domestique apporte une chaise à Daubenton et recule le canapé de droite; Lesurques apprête ce qu'il faut à Daubenton qui s'assied et attend, pour écrire sur le guéridon que Lesurques a apprêté.*)

JULIE, *à Jérôme.*

Oh! oui, mon cher père.

LESURQUES.

Oh! oui! parlez, mon père.

(*Courriol s'essuie le front avec son mouchoir.*)

JÉROME.

Tu veux que je parle, Lesurques... tu le veux... soit... Le courrier de Lyon a été assassiné hier soir, avec son postillon, en passant devant ma porte.

JULIE.

Ah!

LESURQUES, *surpris.*

Devant votre porte... hier au soir... à quelle heure donc?...

JÉROME, *étonné, et à part.*

Son audace m'épouvante!

DAUBENTON, *écrivant.*

Oui... à quelle heure?...

JÉROME, *avec calme.*

Le courrier passe toujours à huit heures.

DAUBENTON, *écrivant toujours.*

Et vous avez vu?...

JÉROME.

J'étais absent quand le meurtre fut exécuté.

DAUBENTON.

Mais vous aviez chez vous un valet, je crois?

LESURQUES.

Un enfant...

JÉROME, *vivement.*

Tu le connais?... Cet enfant, les assassins l'avaient enfermé dans la cave, et là...

COURRIOL, *palpitant.*

Là?...

JÉROME.

Là, il n'a rien pu voir.

(*Courriol respire.*)

DAUBENTON, *à Jérôme.*

On dit que vous êtes arrivé au bruit des coups de feu?...

JÉROME.

C'est vrai.

DAUBENTON.

C'est lui qui vous a blessé peut-être?...

JÉROME.

C'est lui.

DAUBENTON.

Alors, vous l'avez vu?

JÉROME.

Comme je vois mon fils...

LESURQUES, *allant à Jérôme.*

Vous le reconnaitrez alors, et un crime aussi odieux ne restera pas impuni; donnez bien son signalement, mon père... dites bien tout ce que vous savez...

JULIE.

Oh! oui, grand-père!

DAUBENTON, *à Jérôme, en se levant.*

C'est un devoir, M. Jérôme, et j'ai hâte de reprendre le caractère du magistrat qui interroge; je vais rentrer chez moi... voudrez-vous bien me suivre? (*Il passe au milieu*).

LESURQUES, *allant à Daubenton.*

Oh! cher M. Daubenton... vous avez jeté l'effroi et la tristesse dans notre petit cercle; en nous enlevant notre père, vous allez redoubler cette tristesse, cet effroi. Demeurez, je vous en supplie, mon père vous dictera sa déposition ici, aussi bien que chez vous.

JULIE.

Ah! oui, Monsieur.

DAUBENTON.

Je le voudrais, ne fut-ce que pour être agréable à notre chère Julie... mais j'attends, d'un moment à l'autre, des éclaircissements, des témoignages, on doit venir me chercher ici.

LESURQUES.

Mais on peut aussi ne pas venir... donnez-nous la préférence. S'il survient quelque chose d'insignifiant, gardez pour vous ce salon qui vous servira de cabinet... Si l'incident avait de l'importance, eh bien, il sera toujours temps de retourner chez vous.

COURRIOL, *à part.*

M'enfuir... c'est éveiller les soupçons.

LESURQUES.

Eh bien! cher M. Daubenton? consentez-vous?

JULIE, *à Daubenton.*

Faites-nous ce plaisir, joignez-vous à nous, M. Courriol, pour décider M. Daubenton.

COURRIOL, *allant à Daubenton.*

Ah! vous ne pouvez nous refuser cela, M. Daubenton, notre fête manquerait.

LESURQUES, *riant.*

Nous sommes innocents; nous ne devons pas payer pour les coupables.

JÉROME, *à part.*

Suis je insensé! une pareille assurance est-elle d'un honnête homme, ou d'un scélérat endurci?...

DAUBENTON, *allant à Julie.*

Eh bien, qu'il soit fait comme vous désirez, je reste.

LESURQUES.

A la bonne heure! fais-nous dîner, Julie... place ton grand-père... aie bien soin de lui, et vois s'il souffre de son épaule.

JÉROME, *à part.*

Il m'éloigne...

JULIE.

Venez, grand-père!

(*Jérôme et Julie passent au milieu de tout le monde, Jérôme est triste et abattu. Ils sortent à gauche.*)

LESURQUES, *à Daubenton qui va pour sortir.*

Un mot, Daubenton, Guerneau, Lambert, je suis à vous; suis-les, Courriol!

COURRIOL, *à part.*

Que veut-il dire à Daubenton! (*Il sort à gauche.*)

SCÈNE IX.

LESURQUES, DAUBENTON, GUERNEAU, LAMBERT.

LESURQUES, *à Daubenton.*

Dites donc, Daubenton, est-ce qu'il y aura beaucoup de dérangement pour mon père, dans cette vilaine affaire-là?

DAUBENTON.

Non!... l'instruction faite, je tâcherai de ne plus l'appeler que pour les confrontations.

GUERNEAU, *à Lesurques.*

Tu ne m'avais pas dit hier que ton père habitait à Lieursaint?...

LAMBERT.

Ni à moi!...

DAUBENTON.

Je ne le savais pas non plus.

LESURQUES.

A quoi bon le dire?... il se cachait de tous... excepté moi, nul ne l'a su dans la famille.

GUERNEAU.

C'est là que hier tu as été en nous quittant, à cheval? quelque bonne action, sournois!

DAUBENTON, *à Lesurques.*

Vous avez été hier à Lieursaint?...

LESURQUES, *avec hésitation.*

Non, j'ai été faire une promenade à... à Vincennes.

SCÈNE X.

LES MÊMES, JEANNE, *apportant une lettre.*

JEANNE, *entrant du fond.*

M. le juge Daubenton?...

DAUBENTON.

Que me veut-on?...

JEANNE.

Un agent et deux gendarmes amènent un témoin.

DAUBENTON, *à Lesurques.*

Voyez-vous!... un témoin... Il faut que je parte.

LESURQUES.

Ne vous ai-je pas dit que ce salon est à vous... Qu'est-ce que vous gagnerez à partir? Est-ce que vous ne pouvez interroger ici ce témoin?...

DAUBENTON.

C'est vrai. Ce n'est qu'une formalité à remplir... Dix minutes!...

LESURQUES, *à Guerneau et Lambert.*

Venez! venez!... Laissons Daubenton chez lui. Jeanne, introduisez par cette porte tous ceux qui demanderont à parler à Monsieur. Plumes, encre, papier, vous avez là tout ce qu'il faut pour faire couper la tête à vingt scélérats... Expédiez-les vite, cher ami, le potage refroidirait. (*Ils sortent à gauche.*)

SCÈNE XI.

DAUBENTON, GENDARMES, UN AGENT, JOLIQUET.

DAUBENTON, *à Jeanne.*

Faites entrer. (*Jeanne va à la porte de droite et introduit l'agent. L'agent salue.*)

DAUBENTON.

Qui amenez-vous là?...

L'AGENT.

Le témoin que M. le juge d'instruction nous a fait chercher à Lieursaint... ce garçon d'auberge...

DAUBENTON.

Ah!...oui, celui que les meurtriers ont enfermé dans la cave.. Amenez-le. (*Daubenton va s'asseoir sur le canapé de gauche : Joliquet entre de droite.*) Comment vous appelez-vous, mon garçon?

JOLIQUET.

Joliquet... Monsieur... au service de M. Jérôme.

DAUBENTON.

De M. Jérôme Lesurques?

JOLIQUET.

Ah! je ne sais pas si c'est Lesurques, je sais que c'est Jérôme.

DAUBENTON.

Vous étiez là, quand le meurtre a été commis?...

JOLIQUET.

J'étais dans la cave, monsieur le Juge.

DAUBENTON.

Mais... avant le meurtre?

JOLIQUET.

Oh! avant le meurtre, je n'étais pas dans la cave.

DAUBENTON.

Alors vous avez vu?...

JOLIQUET.

Cette bêtise! J' crois bien que j'ai vu!

DAUBENTON.

Quoi?...

JOLIQUET.

J'ai vu d'abord celui qui m'a demandé du vin... et à qui j'ai prêté du fil pour raccommoder son éperon, du fil de Bretagne, le scélérat!...

DAUBENTON, *se levant.*

Ah! voilà un renseignement... Et ensuite?

JOLIQUET.

Oh! ensuite, j'ai vu celui qui m'a...

DAUBENTON, *allant au guéridon à droite prendre des notes.*

Attendez.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, COURRIOL.

COURRIOL, *à part, entrant de gauche.*

Décidément, je n'y tiens plus... le parti le plus sage, c'est de fuir... (*A Daubenton.*) Pardon, mais... (*Apercevant Joliquet.*) Le garçon d'auberge!

JOLIQUET.

Ah! mon Dieu!

DAUBENTON.

Quoi?...

JOLIQUET.

En voilà un!...

COURRIOL, *à part.*

Il me reconnaît!...

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Que voulez-vous dire?...

JOLIQUET.

C'est lui qui m'a enfermé dans la cave.

JEANNE.

Grand Dieu!...

COURRIOL, *à part.*

Si j'hésite, je suis perdu!... (*Haut.*) Qu'est-ce, qu'y a-t-il?... (*Il s'avance sur Joliquet.*)

JOLIQUET, *criant.*

Au voleur!...

DAUBENTON.

Etes-vous fou, jeune homme, ou parlez-vous selon votre conscience?

JOLIQUET.

Je vous dis que c'est lui...

COURRIOL.

Ce garçon perd la tête.

JOLIQUET.

Je reconnais sa petite voix flûtée... Arrêtez-le, arrêtez-le, gendarme!

COURRIOL, *saisissant Joliquet au collet. L'agent sort par le fond et revient avec deux gendarmes qui restent au fond, près de la porte de droite.*

Malheureux! malheureux! (*L'agent les sépare et rassure Joliquet.*)

DAUBENTON.

Eh! Monsieur, laissez-le parler!...

COURRIOL.

Eh! Monsieur, en présence d'une accusation stupide...

DAUBENTON.

Vous ne vous défendrez, Monsieur, que plus facilement.

COURRIOL.

Qu'il se rétracte, le drôle; ou sinon...

JOLIQUET, *effrayé.*

Ah! gendarmes! gendarmes...

(*Le monde arrive au bruit.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JULIE, JÉROME, *puis* LESURQUES.

JÉROME, *venant de gauche.*

Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il donc?...

JOLIQUET.

Ah! patron! patron! j'en tiens un... C'est-à-dire nous en tenons un!... (*Rumeurs.*)

JULIE, *arrivant de gauche.*

Mais c'est M. Courriol!...

COURRIOL.

Oui, Mademoiselle, oui, moi! que ce misérable accuse.

LESURQUES, *arrive de gauche, suivi de Guerneau, Lambert et Didier attirés par le bruit.*

Quel est ce bruit?... qui accuse-t-on ici?

JOLIQUET, *montrant Lesurques.*

Ah! voilà l'autre...

TOUS.

L'autre?...

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Plaît-il?...

JOLIQUET, *s'éloignant de Lesurques.*

Voilà l'assassin du courrier!

LESURQUES.

Moi?

JULIE.

Mon pere?

COURRIOL, *à part.*

Oh!... la ressemblance.

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Quoi! vous accusez aussi monsieur, mais c'est de la folie!

JOLIQUET.

C'est lui qui a cassé son éperon chez nous.

JULIE.

Son éperon!... grand Dieu!

JOLIQUET.

Et à qui j'ai donné du fil pour rattacher la chaînette.

JULIE, *à Didier.*

La chaînette! Ah! mon père! mon père!...

DAUBENTON, *retombe assis.*

Ah! mon Dieu!

JÉROME, *consterné.*

Tout est perdu!

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Mais monsieur n'a pas été à Lieursaint, mon ami... il vient de nous le dire à l'instant même.

JÉROME, *à Joliquet.*

Non, non; il n'a pas été à Lieursaint.

JOLIQUET.

Ah! par exemple, patron... vous dites cela, vous qui avez reçu son coup de pistolet...

JÉROME.

Je te dis que ce n'est pas lui... je te dis qu'il n'est pas venu chez nous!

LESURQUES.

Inutile de mentir, cher père!...

JOLIQUET, *à part.*

Son père!...

LESURQUES.

Je puis avoir été à Lieursaint, et n'être pas coupable pour cela... je n'ai pas besoin d'un mensonge pour me défendre.

GUERNEAU, *allant à Lesurques.*

Tu as été à Lieursaint?

LESURQUES, *à Guerneau et Lambert.*

Oui, eh bien!... Est-ce que vous ne m'avez pas vu partir

sur le cheval que Courriol m'a fait louer?

COURRIOL, *à part.*

En voilà bien d'une autre!

DAUBENTON, *à Lesurques.*

Vous avouez maintenant, avoir été à Lieursaint hier... avec M. Courriol?

LESURQUES.

J'y suis allé... je ne dis pas avec Courriol... mais sur un cheval qu'il m'a procuré.

GUERNEAU, LAMBERT.

C'est vrai, nous l'affirmons!

COURRIOL.

Mais, Monsieur, j'ai pu faire louer un cheval à Lesurques, sans aller pour cela à Lieursaint, je n'y suis pas allé!..

JOLIQUET.

Menteur!

JULIE.

Mon Dieu!... mon Dieu!...

DAUBENTON, *à Lesurques.*

Et vous êtes entré chez votre père, comme dit le témoin?...

LESURQUES.

Je l'avoue.

DAUBENTON.

Et vous avez cassé là et raccommodé votre éperon?

LESURQUES.

Pourquoi le nierais-je?..

COURRIOL, *à part.*

Ah! pauvre garçon, tu t'enferres!

JÉROME, *bas, à son fils.*

Mais tais-toi donc malheureux!

DAUBENTON.

Prenez garde, Lesurques, si vous avouez tout cela, ce garçon ne s'est donc pas trompé en vous reconnaissant?

LESURQUES.

Assurément, et je le reconnais aussi.

DAUBENTON.

Mais savez-vous qu'il vous appelle l'assassin du courrier?

LESURQUES.

Moi! ah!

JÉROME, *vivement.*

Non! Joliquet ne peut dire cela... il ne le dit pas.

JOLIQUET, *hésitant.*

Dame! patron...

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Ah! vous n'êtes plus sûr maintenant!...

JOLIQUET.

Ecoutez donc... le fils du patron!...

LESURQUES, *à Joliquet.*

Oh! mais ce n'est pas là le langage qu'il me faut... pas de ménagements, je n'en veux pas... m'as-tu vu oui ou non, chez mon père?

JOLIQUET, *qui est allé près de Jérôme.*

Faut-il dire?... (*Jérôme hésite.*)

LESURQUES, *à Jérôme.*

Laissez-le dire, mon père, ordonnez-lui de dire la vérité.

JÉROME, *bas à Lesurques.*

Tu te perds...

LESURQUES, *à Joliquet.*

M'as-tu vu oui ou non, chez mon père, et m'as-tu donné du fil, pour rattacher mon éperon, dis oui, puisque je dis oui!

OLIQUET.

Alors, oui!

LESURQUES.

Maintenant tu sais bien que je suis parti de la maison, pendant que tu cherchais du vin.. pendant que tu étais à la cave... tu chantais... tu le sais!...

JOLIQUET, *à Jérôme.*

Faut-il toujours dire oui?

LESURQUES, *à Jérôme.*

Mon Dieu, mais parlez vite, mon père, vous qui savez ce que j'allais faire chez vous.

JÉROME, *étonné.*

Moi!

LESURQUES.

Dites, il le faut bien, maintenant, il n'y a plus de délicatesse à faire... dites ce que vous avez trouvé...

JÉROME, *surpris.*

Ce que j'ai trouvé?...

LESURQUES.

Dans votre chambre, mais parlez donc...

JÉROME.

Mais je ne sais.

LESURQUES.

Ce sac...

JÉROME, *éperdu.*

Ah! un sac...

LESURQUES.

Que j'ai laissé sur votre commode...

JÉROME, *balbutie.*

Sur la commode....

LESURQUES.

Cet argent... parlez donc... oh! mais parlez donc, mon père...

JULIE.

Grand-père!...

DIDIER.

M. Jérôme!...

GUERNEAU *et* LAMBERT.

M. Jérôme.

DAUBENTON, *à Jérôme.*

La vérité, Monsieur, la vérité!...

LESURQUES, *hors de lui.*

Dites-leur donc que j'allais à Lieursaint, pour vous porter cet argent... justifiez-moi donc! mon père, vous voyez bien qu'on me prend pour un assassin...

JÉROME, *balbutiant, chancelant.*

Non! non! il allait... il allait!... ah...

(*Il s'évanouit; on le conduit sur le canapé de gauche; mouvement d'effroi. Jeanne apporte un flacon, Didier le lui fait respirer.*)

DIDIER, *à Lesurques.*

Ce n'est rien!

LESURQUES, *anéanti.*

Que veut dire tout cela, mon Dieu...

DAUBENTON, *à Joliquet.*

Témoin, persistez-vous dans votre déposition?

JOLIQUET, *hésitant.*

Monsieur!

LESURQUES, *à Joliquet.*

Je t'adjure, au nom du ciel, au nom sacré de Dieu que nous adorons, de dire la vérité.

DAUBENTON.

Et je vous le recommande sous peine d'être arrêté comme faux témoin... Persistez-vous à reconnaître Lesurques pour l'avoir vu chez votre maître hier 8 floréal à Lieursaint?

JOLIQUET.

Oui, Monsieur...

COURRIOL, *à Daubenton.*

Mais alors, Monsieur, moi?...

JOLIQUET, *avec force.*

Oh! celui-là n'est pas de la famille; je ne barguignerai pas... la tête sur le billot, je le dirais encore... oui, il en est, je l'ai vu!...

DAUBENTON.

Gendarmes, au nom de la loi, saisissez cet homme.

Il s'arrête un moment, la tête dans ses mains, avec une douleur profonde.)

JEANNE, *à part.*

Oh! je comprends!

DAUBENTON, *se lève et touche Lesurques sur l'épaule.*

Lesurques! au nom de la loi je vous arrête?...

JULIE, *allant à Lesurques.*

Mon père!

LESURQUES, *la presse dans ses bras.*

Ma fille!

(*Tout le monde est dans la consternation.*)

ACTE III.

QUATRIÈME TABLEAU.

Dans l'appartement que devait habiter Lesurques. — Rez-de-chaussée élevé sur une cour; à droite pan coupé, une fenêtre et deux fauteuils, face au public; à gauche cheminée garnie, pendule et au milieu un guéridon et deux fauteuils à l'entour; porte au milieu, laissant voir une belle antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, *seule, sortant d'une porte de gauche, premier plan.*

Non, c'est impossible, juges, témoins, rien ne me prouve que ce malheureux soit coupable; il y a quelque funeste erreur, sous cette ressemblance, que seule, je soupçonne. Mon Dieu! est-ce que vous m'auriez conduite dans cette maison pour rendre la vie qu'on m'a sauvée... La pauvre jeune fille

croit en ma reconnaissance; s'il ne fallait que mon sang pour sauver l'honneur de ta famille, je donnerais mon sang avec joie! Tu as conservé une mère à mon fils... pourquoi ne rendrais-je pas ton père à sa fille! Oh! une preuve, une seule preuve, et tu verras si j'oublie le bien, chère maîtresse! une seule preuve, et tu verras, Dubosc, si je sais me souvenir du mal!

SCÈNE II.

JEANNE, JULIE, *entrant du fond.*

JULIE, *une lettre à la main.*

Jeanne!

JEANNE, *à part.*

Elle a encore pleuré... pauvre enfant! (*Haut.*) Mademoiselle.

JULIE.

Comment va mon grand-père ce matin?...

JEANNE.

Comme à l'ordinaire, Mademoiselle, comme depuis qu'il est ici.

JULIE.

A-t-il dormi?...

JEANNE.

Il ne dort plus.

JULIE.

A-t-il souhaité de me voir... vous l'a-t-il dit?...

JEANNE

M. Jérôme ne parle plus, Mademoiselle, depuis que le procès est commencé.

JULIE, *va au guéridon, et cherche dans les papiers.*

Pas de nouvelles du palais... de M. Daubenton?

JEANNE.

Aucune!...

JULIE.

Il n'est venu aucun des amis de mon père?

JEANNE.

Personne ne vient plus ici.

JULIE, *vivement.*

Personne?...

JEANNE.

Oh!... excepté M. Didier... qui vient tous les jours, lui.

JULIE, *amèrement.*

Oui, et qui n'est pas venu hier! pour la première fois; il m'abandonne, c'est bien naturel, je ne lui en veux pas!

JEANNE.

Ah! Mademoiselle, il viendra! il viendra!

JULIE, *allant à Jeanne.*

S'il venait... et que je ne fusse pas à la maison, vous lui remettriez cette lettre... s'il insistait après l'avoir lue (*Didier entre du fond*), eh bien!... eh bien! Jeanne, vous lui diriez... (*Apercevant Didier.*) Didier... ah!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER, *allant à Julie.*

Bonjour, Mademoiselle.

JULIE.

Didier!... M. Didier!...

JEANNE.

Je savais bien qu'il viendrait! (*Elle sort par le fond.*)

DIDIER.

Comme vous me recevez froidement.... est-ce parce qu'hier je n'ai pu venir?.. oh! croyez bien...

JULIE.

Ne vous excusez pas... je n'ai rien à exiger de vous... ce que vous avez fait... je ne vous le reproche pas...

DIDIER.

Je vous en supplie, ne prenez pas avec moi ce ton solennel, glacé, qui me désespère... surtout ne m'accusez pas!...

JULIE, *lui donnant une lettre.*

Vous verrez, en lisant cette lettre, que loin de vous accuser, je vous remercie d'avoir si longtemps contraint votre amitié de survivre à notre malheur; non, je ne vous accuse pas, M. Didier, et si je le fesais, je serais ingrate... (*Fausse sortie.*)

DIDIER.

Vous me quittez?...

JULIE.

Lisez!

DIDIER

Que pouvez-vous m'écrire, que vous n'ayiez plus tôt fait de me dire à moi-même?

JULIE.

Lisez, vous dis-je!... ma lettre est plus hardie que moi... souvent... la main a le courage de tracer un mot... que la bouche et le cœur se refuseraient à prononcer.

DIDIER.

Quel mot?... vous m'effrayez?... de quel mot voulez-vous parler? (*Fausse sortie de Julie.*) Oh! restez, Julie... quel est ce mot... je vous en supplie?...

JULIE.

C'est un mot qui met souvent l'inconnu, parfois l'éternité entre deux amis qui se séparent... c'est le mot adieu, M. Didier.

DIDIER.

Adieu!... vous me dites adieu!... vous avez écrit là, que vous vous sépariez de moi!...

JULIE.

Je l'ai écrit.

DIDIER, *froissant le billet.*

Pourquoi cela?..

JULIE.

Parce que vous êtes un honnête homme, vous, parce que vous avez une belle fortune et un heureux avenir, parce que votre nom est sans tache, et que moi... lisez, je vous en supplie, épargnez-moi le supplice de vous dire ce que je vous écrivais.

DIDIER, *déchirant le billet.*

Je ne lirai pas le mot adieu, écrit par vous, Julie; regardez-moi, réfléchissez, et si vous avez le courage de le dire en face, eh bien! dites.

JULIE.

Je le dirai, car il n'est pas juste que je vous fasse porter ce lourd fardeau de notre honte et de notre malheur. Didier, l'opprobre, la ruine, le désespoir planent sur cette maison!.. Fuyez, il en est temps encore, fuyez, tandis que je vous parle... demain peut-être, il serait trop tard, fuyez!...

DIDIER.

Julie!...

JULIE.

Oh! ce n'est pas que mon père soit coupable... à mes yeux! qu'importe ce que disent les témoins, qu'importe ce que disent les accusateurs, qu'importe ce que décidera le Jury!... On a vu, dit-on, mon père criminel un instant, mais moi depuis seize ans, depuis que je respire, je l'ai vu le meilleur, le plus loyal des hommes! oh! ce n'est pas devant moi qu'il faut l'accuser! Mais tout cela ne doit pas vous toucher, Didier, je suis la fille de M. Lesurquès, moi, c'est mon devoir de parler ainsi; vous qui avez un père aussi, vous qui avez des sœurs, vous ne devez pas accepter une part de notre déshonneur, qui rejaillirait sur votre famille... vous m'aviez promis de m'épouser, je vous rends votre parole; vous m'avez dit que vous m'aimiez, je ne m'en souviendrai plus; à partir de ce moment, Didier, vous êtes dégagé, vous êtes libre, pardonnez-moi le tort involontaire que vous aurez reçu de moi.

DIDIER.

Mademoiselle, chacun me regarde comme un honnête homme; eh bien, je cesserais de l'être, si je reprenais ma parole... Avec qui me suis-je engagé? avec votre père, qui pour moi non plus, n'a pas démérité un seul moment... Son innocence, vous en êtes sûre, dites-vous, moi, je dis plus, je la prouverai, dussé-je employer à cela, tout le temps que j'ai à passer sur la terre! dussé-je y perdre ma fortune et ma vie elle-même, car j'avais juré à votre père de vous rendre heureuse, et il ne peut y avoir de bonheur pour vous, sans la présence de ce père justifié, réhabilité, rendu à l'amour, à l'estime de toute sa famille. (*Didier se lève.*) Ce que je jure, Mademoiselle, je le tiens!... J'accomplirai donc cette œuvre, et quand Dieu m'aura conduit au bout de ma tâche, quand je vous aurai aidée, soutenue, consolée, pendant la captivité de M. Lesurquès, quand je le verrai libre dans vos bras, quand je saurai qu'il n'existe plus une ombre dans votre bonheur, un nuage dans votre avenir, alors, Mademoiselle, si vous me le demandez toujours, j'oublierai... que vous, vous aussi vous étiez engagée envers moi, et que naguère encore, vous me disiez: Didier, je vous épouse, non pas parce que je suis riche, entourée, heureuse, mais je vous épouse, Didier, parce que je vous aime!

JULIE.

Oh! Didier, je vous aime plus que jamais!

DIDIER, *prenant les mains de Julie qui se lève.*

Vous m'aimez, Julie, alors votre main dans la mienne, marchons la tête bien haute, bien fière, quel que soit l'arrêt qui frappera notre père. Julie, nous avons deux ressources inépuisables, deux forces que rien ne saurait dompter!... notre amour, qui nous soutiendra contre la méchanceté des hommes; notre bonne conscience, qui plaidera pour nous, devant le tribunal de Dieu.

JULIE, *à Didier.*

Oh! Didier, vous me rendez la religion!... (*Elle tombe à genoux.*)

DIDIER, *la relevant.*

Oh! nous n'avons pas à désespérer, tout n'est pas fini pour

nous, ni pour lui... on a trouvé de nouveaux témoins!

JULIE.

Où cela?...

DIDIER.

A Montgeron; c'est un village sur la route de Lieursaint; des hommes à cheval s'y seraient arrêtés le jour de l'assassinat... Ils auraient bu, mangé à l'hôtel de la poste... Leurs chevaux, signalés en ce pays, auraient été reconnus ici, chez un loueur nommé Choppard, vous savez, celui qu'on a tant cherché, mais qu'on n'a pu retrouver?

JULIE.

Oui, je sais... et les gens de Montgeron?...

DIDIER.

Disent qu'ils les reconnaîtront, si on les leur montr

JULIE.

Cet espoir nous reste, alors!...

DIDIER.

Ah! Julie! voilà ce que j'ai dit sur-le-champ à M. Daubenton, quand hier, il m'apprit cette nouvelle... C'est un homme sévère, inflexible, mais esclave de son devoir, et par conséquent d'une justice à toute épreuve... Je ne négligerai rien, me dit-il, pour arriver à la vérité... Je ne négligerai rien pour justifier Lesurques, s'il mérite qu'on le justifie... Trouvez-vous demain chez lui, à onze heures; vous saurez ce que j'ai décidé : j'espère que vous serez content.

JULIE, *allant regarder l'heure.*

Oh!.. tout n'est pas perdu si M. Daubenton s'intéresse à nous... Mais voici l'heure qu'il a fixée, tiendra-t-il sa promesse!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DAUBENTON, JEANNE.

JEANNE, *entre du fond.*

M. Daubenton!

JULIE, DIDIER, *allant à lui.*

Ah! Monsieur, soyez béni!

DAUBENTON.

Vous me remercierez, mes amis, si je réussis dans ce que je projette; ce qu'il nous faut, c'est la vérité; nous n'y parviendrons qu'à l'aide de témoignages sincères, irrécusables. Or, des témoins peuvent être influencés quand on leur montre dans le greffe ou dans le cabinet d'un juge d'instruction des accusés pâlis par le chagrin, par la honte, par l'inquiétude!... L'émotion d'un innocent même, tourne alors contre lui. Moi je ne procèderai pas ainsi pour Lesurques, il a été mon ami, je lui laisserai toutes les chances possibles!

JULIE.

Ah!... Monsieur... que ferez-vous?...

DAUBENTON.

J'ai ordonné qu'on amènât ici les accusés.

JULIE.

Ici!.. mon père ici!...

DAUBENTON.

Oui, je ne le traiterai pas en accusé... votre père sera assis parmi nous, libre de tout cet appareil imposant, qui accompagne les formalités judiciaires. A côté de lui sera Courriol, que tant de témoignages ont signalé comme ayant accompagné Lesurques à Lieursaint; au milieu de cette réunion imprévue, calme, composée de gens indifférents en apparence, les nouveaux témoins seront introduits, et rien ne leur désignera ceux que leur dénonciation doit atteindre. Cette épreuve est loyale, mes amis, elle sera décisive!

DIDIER.

Elle est l'idée d'un honnête homme.

JULIE.

Oh! d'un ami... elle réussira, j'en suis sûre.

DAUBENTON.

Je le crois comme vous, et je le désire d'autant plus, qu'en ce moment l'affaire a pris des proportions inquiétantes. Le Jury se forme déjà une opinion. Ces derniers témoignages, la rendront définitive... Mais parlons de ce qui va se passer ici. Un témoin va venir, c'est le loueur de chevaux, Choppard, qu'on vient de retrouver après d'actives recherches. Cet homme-là peut-être dira-t-il bien des choses!.... Me promettez-vous, mon enfant, d'être quoi qu'il arrive, patiente, courageuse, impassible?... Ne me faites pas regretter d'avoir écouté plutôt mon amitié que mon devoir, en amenant ici celui que la loi m'ordonne d'interroger dans sa prison.

JULIE.

Oh! Monsieur!... pour acquérir une preuve de l'innocence de mon père... je souffrirais la torture sans me plaindre... ne craignez rien de moi... si je manque de courage, nul ne s'en apercevra, que Dieu qui lit dans mon cœur.

DAUBENTON.

Bien, bien! ma pauvre Julie!... Mais votre grand-père... où est-il, que fait-il?... son courage à lui, en êtes-vous satisfaite?...

JULIE.

Mon grand-père, Monsieur, l'accusation lui a fait perdre les forces du corps et celles de l'esprit; une condamnation terminera l'œuvre, elle lui ôtera la vie. (*Bruit de voiture.*)

DIDIER, *allant à la fenêtre.*

Monsieur, Monsieur, voici un fiacre qui entre dans la cour.

JULIE, *allant à Didier.*

Y voyez-vous mon père, Didier?...

DAUBENTON.

Pas encore; c'est l'homme dont je vous parlais!... S'il vient déjà, Lesurques ne peut être loin; j'avais commandé qu'on l'amenât un quart d'heure après Choppard.

DIDIER, *à Julie.*

Allons, Julie, du courage!...

JULIE.

Oui... oui...

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHOPPARD, UN AGENT, *entrant du fond.*

DAUBENTON, *à l'agent.*

Cet homme est le témoin Choppard?...

CHOPPARD

Oui, Monsieur, Pierre Choppard, maquignon, dit l'aimable.

DAUBENTON, *à l'agent.*

Bien! laissez-nous! (*Il sort et reste au fond, la porte se ferme.*)

CHOPPARD, *à part.*

Témoin... allons tout va bien!... témoin, c'est une position sociale acceptable... mais où diable m'ont-il amené ici?...

DAUBENTON.

Vous avez disparu, M. Choppard, le lendemain de l'assassinat, c'est étrange.

CHOPPARD.

Monsieur, j'ai l'habitude de suivre tous les ans les foires du Perche, où je fais mes marchés, toutesfois et quand y en a. C'était l'époque, je suis parti comme à l'ordinaire... l'assassin qu'a eu lieu ne pouvait m'empêcher nonobstant de faire mes affaires.

DAUBENTON.

Mais vous avez aussi des affaires à Paris, cependant?...

CHOPPARD.

J'ai ma femme qui les fait pour moi, et qui tient mes livres... je n'ai à m'inquiéter que des achats.

DAUBENTON.

D'ailleurs, Monsieur, ce n'est pas pour vous reprocher ce départ que la justice vous appelle; nous avons besoin de votre témoignage, voilà tout; nous voulons vous confronter avec les accusés!...

CHOPPARD.

Je suis prêt, Monsieur! (*A part.*) Ah! je souffle un brin! C'est égal, c'est un vilain moment, voir des amis dans le pétrin et se sentir tout guilleret, tout libre. Après tout, des amis, non pas! Qui ont-ils pris? Courriol, voilà le seul nom que je connaisse! Eh bien! ce n'est pas un ami... Courriol... Quant à l'autre, je ne le connais pas, et tant qu'on n'aura pas pris le grand, l'illustre Dubosc, le seul à qui je m'intéresse!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEANNE, DES GENDARMES, *puis* LESURQUES, COURRIOL.

JEANNE, *entre du fond.*

Mademoiselle!... Mademoiselle, le voilà! on l'amène!..

JULIE.

Lui?...

DIDIER.

Lui!...

JULIE, *s'élançant.*

Ah!... mon...

DAUBENTON, *la contenant du geste.*

Silence!... (*Lesurques paraît.*)

CHOPPARD.

Dubosc! oh!... mille millions! ils l'ont pris!

JEANNE.

Il a tressailli comme moi!...

COURRIOL.

Choppard!...

LESURQUES, *entrant lentement. Daubenton va parler à l'agent qui reste au fond.*

Voici ma maison, si gaie, si tranquille, où j'avais espéré d'être si heureux!... et mes enfants!... Monsieur... Est-ce qu'il me sera permis d'embrasser ma fille!...

CHOPPARD.

Sa fille !...

DAUBENTON.

La justice, Monsieur, n'est pas l'inhumanité !

LESURQUES.

Merci! (*Il tend les bras à Julie qui vient s'y jeter, tandis que Didier lui serre les mains.*)

CHOPPARD.

Tiens! tiens! pauvre Dubosc! a-t-il une nichée de famille! ça m'intéresse encore plus! aie pas peur, va, ce n'est pas moi, qui te chargerai.

DAUBENTON, *à Choppard:*

Qui reconnaissez-vous ici?...

CHOPPARD, *à part.*

Voilà le moment. (*Haut.*) Moi? mais... je reconnais M. Courriol que voici... Bonjour, M. Courriol, ça va bien chez vous?...

COURRIOL.

Votre très-humble, M. Choppard.

DAUBENTON.

Que nous direz-vous sur monsieur, relativement au 8 floréal?...

CHOPPARD.

Mais rien de particulier...

DAUBENTON.

Vous ne lui avez pas loué un cheval ce jour-là?...

CHOPPARD.

Peut-être oui, peut-être non.. je ne sais pas!...

COURRIOL.

J'en louais souvent chez lui... il n'est pas étonnant..

DAUBENTON, *à Courriol.*

Taisez-vous!... (*A Choppard.*) Mais il y a une autre personne ici, que vous pourriez reconnaître aussi?...

CHOPPARD, *à part.*

Nous y voilà!... (*Haut.*) Qui donc?...

DAUBENTON, *montrant Lesurques.*

Monsieur, par exemple.

CHOPPARD, *allant à Lesurques.*

Monsieur?... je ne le connais pas...

JULIE, *joyeuse.*

Oh!...

DIDIER.

Mon Dieu!... (*Il lui serre les mains.*)

DAUBENTON.

Faites attention cependant que monsieur a été chez vous le 8 floréal.

(*Lesurques descend, Choppard va vers Lesurques.*)

CHOPPARD.

Chez moi?... (*Il fait un signe à Lesurques étonné.*)

DAUBENTON.

Sans doute, monsieur l'a déclaré.

CHOPPARD, *surpris.*

Monsieur!... (*Bas à Lesurques.*) T'as déclaré cela, malheureux?...

LESURQUES, *haut.*

Plaît-il?... Que dites-vous?...

DAUBENTON.

Comment?...

CHOPPARD, *à Daubenton.*

Moi? rien... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il a donc?... (*Haut à Lesurques.*) C'est M. le juge qui prétend que vous avez déclaré...

LESURQUES.

J'ai déclaré ce qui est.

CHOPPARD.

Que vous êtes venu chez moi?...

LESURQUES.

Conduit par Courriol, oui.

CHOPPARD.

Le 8 floréal, jour de l'assassin?...

LESURQUES.

Le 8 floréal.

CHOPPARD, *bas à Lesurques.*

Ah! ça, mais tu es fou!

LESURQUES, *à Choppard.*

Mais qu'avez-vous donc à me faire tous ces signaux?...

DAUBENTON.

Des signaux?...

CHOPPARD, *à Daubenton.*

Des signaux, moi?... (*A part.*) Il est enragé. (*Bas.*) Tu te mets dedans!... Laisse-moi nier!...

LESURQUES, *à Choppard.*

Mais, je ne vous connais pas, je ne sais ce que vous avez à me parler bas, à me donner des conseils!... J'ai été chez vous, vous dis-je, et c'est vrai!...

CHOPPARD, *à part.*

Ah! ma foi, tant pis!... (*Haut.*) Monsieur, je ne dis pas non; mais si j'étais pas chez moi, je n'ai pu vous y voir.

DAUBENTON.

Si vous n'étiez pas chez vous, où étiez-vous donc?...

CHOPPARD.

Ah! dame!...

DAUBENTON.

Cherchez bien!...

CHOPPARD, *à part.*

Il paraît qu'en voulant sauver l'autre, je m'embourbe, moi!...

COURRIOL, *passant.*

Je puis aider sa mémoire, si M. le juge y consent. (*Sur un signe de consentement de Daubenton, Courriol continue.*) Il était environ quatre heures, n'est-ce pas, Lesurques?

CHOPPARD, *étonné.*

Lesurques!...

COURRIOL, *bas à Choppard.*

Eh! oui, ce n'est pas Dubosc, c'est l'homme qui lui ressemble!... et qu'on prend pour lui!...

CHOPPARD.

Ah! ce n'est pas Dubosc... attends... attends...

DAUBENTON, *les examinant.*

Ils se sont parlé!...

JEANNE.

Est-ce qu'ils n'ont pas nommé Dubosc?...

COURRIOL.

Il était donc quatre heures, et à cette heure-là Choppard était chez lui.

CHOPPARD.

Ah! oui, à quatre heures, j'étais chez moi!...

LESURQUES.

Mais, je ne vous y ai pas vu, moi!

CHOPPARD.

J'y pouvais être sans que vous me vissiez.

COURRIOL.

Et M. Lesurques a pris un cheval chez vous, Choppard?...

CHOPPARD.

Oui, le Souffleur.

COURRIOL.

Mais, moi... est-ce que j'ai pris un cheval ce jour-là, Choppard? Est-ce que j'ai été avec Lesurques?

CHOPPARD.

Avec Lesurques? non... j'en jure par tout ce qu'il...

DAUBENTON, *à Choppard.*

C'est bien, c'est bien, je ne vous demandais pas cela.

COURRIOL, *à Daubenton.*

Ah! Monsieur, c'est que si j'ai trouvé le moyen de prouver mon innocence...

CHOPPARD.

C'est vrai qu'il est innocent... comme moi.

COURRIOL.

Redemandez encore à Lesurques si j'ai été avec lui à Lieursaint.

LESURQUES.

Non... il n'y a pas été... avec moi, du moins!

CHOPPARD.

Et maintenant, Monsieur, que vous avez reçu ma déposition, puis-je m'en retourner?... (*Fausse sortie.*)

DAUBENTON, *à Choppard.*

Non, pas encore!...

CHOPPARD, *revenant à Daubenton.*

Il me semble cependant que... et puis, v'là l'heure de donner l'avoine aux chevaux et de manger la soupe, mon bon juge.

DAUBENTON.

J'ai encore besoin de votre présence.

CHOPPARD.

Pourquoi faire, s'il vous plaît?...

DAUBENTON.

Vous le saurez tout à l'heure. (*On entend du bruit.*) Tenez, vous allez le savoir... Asseyez-vous, Lesurques, auprès de votre fille! Vous, monsieur Courriol, causez avec M. Didier. Monsieur Choppard, veuillez vous tourner de mon côté... pas d'affectation, pas d'inquiétude, pas de gêne, et que personne ne parle avant que j'aie parlé.

CHOPPARD, *à part.*

Quelle diable d'idée a-t-il de me faire rester ici!... Oh! vraiment une ressemblance comme celle-là!... A-t-il de la chance, ce Dubosc!...

COURRIOL, *à part.*

Cela ne nous présage encore rien de bon!...

LESURQUES, *à Julie.*

Qu'y a-t-il encore?...

JULIE.

Mon père, grâce à notre ami, à notre protecteur, votre innocence va être prouvée.

COURRIOL, *à Didier.*

Vous croyez qu on va acquérir la preuve de notre innocence?..

LESURQUES.

C'est mon père que je ne vois pas! où est-il?...

(*Pendant ce temps, Daubenton a donné un ordre, et les témoins sont introduits. Jérôme est entré silencieusement après les témoins, et s'adosse au chambranle de la cheminée, dans le pan coupé.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN VIEILLARD, UNE JEUNE FILLE, UN GARÇON DE POSTE.

Groupes formés par Lesurques, Didier et sa fille.

LE VIEILLARD, *à Jeanne.*

M. Daubenton, juge de la section du Pont-Neuf.

(*Jeanne indique où est M. Daubenton; elle sort par le fond; l'agent est à la porte; les gendarmes sont au fond, dans l'antichambre.*)

DAUBENTON.

C'est moi.

LE VIEILLARD.

On nous a dit, Monsieur, que vous diniez chez des amis, et que vous désiriez nous parler, à ma nièce, à mon premier garçon et à moi; nous voici.

DAUBENTON.

Pardonnez-moi de vous recevoir ici, chez des amis, comme vous dites...

(*Allant prendre une chaise et s'asseyant, ainsi que le vieillard, la jeune fille; le garçon est debout.*)

Mais vous êtes le maître de poste de Montgeron, et il paraît constant, d'après les recherches de la police, que les assassins du courrier de Lyon se sont arrêtés chez vous.

LE VIEILLARD.

On dit que oui, Monsieur, malheureusement.

CHOPPARD, *à part.*

Le courrier de Lyon!... Oh! qu'est-ce que c'est que cette société-là?...

COURRIOL, *à part.*

Encore un piége!...

LESURQUES, *avec joie.*

Ah! des témoins!...

DAUBENTON, *qui les a tous regardés.*

Vous aviez dit, je crois, que vous pourriez fournir des renseignements sur leur passage.

LE VIEILLARD.

Des renseignements précis... je les ai bien vus tous les quatre..

(*Effroi de Choppard, de Courriol; Lesurques seul écoute avec intérêt.*)

DAUBENTON.

Tous les quatre... et si vous les voyiez...

LE VIEILLARD.

Oh! je les reconnaîtrais, car j'ai fait, et l'on a fait chez moi plusieurs remarques à leur sujet.

CHOPPARD, *à part.*

Vieux filou!

COURRIOL, *à part.*

Je crois qu'il y faudra passer...

LESURQUES.

Des remarques!... oh! tant mieux!

DAUBENTON.

Dites-nous un peu ce que vous avez remarqué.

LE VIEILLARD.

D'abord, ils étaient à cheval tous quatre.

DAUBENTON.

Ah! ah!

LE GARÇON.

Sur des chevaux de louage. (*Effroi de Choppard.*)

DAUBENTON.

Ah! vous croyez que c'étaient des chevaux de louage?...

LE GARÇON.

C'est aisé à reconnaître, ils étaient assez maigres!...

CHOPPARD.

Jusqu'au feuffiau qu'éreinte ma marchandise!

COURRIOL.

L'amour propre du maquignon qui souffre!

DAUBENTON, *au vieillard.*

Et puis?...

LE VIEILLARD.

Dis, ma nièce...

LA NIÈCE.

Et puis, j'ai versé à l'un d'eux, un pâle, un grand carafon d'absinthe, qu'il a bue!...

CHOPPARD.

Le péché mignon de Dubosc.

LE VIEILLARD, *au garçon.*

N'oublie pas cette brosse que tu prêtas au plus élégant des quatre pour ôter la poussière de son habit bleu clair.

COURRIOL.

Aïe!...

CHOPPARD.

Attrape, Courriol! il lui faut des brosses au muscadin...

DAUBENTON.

Est-ce que c'est tout?...

LE VIEILLARD.

Ah! non... Il y a une particularité plus curieuse, et que je n'ai contée à personne encore, je la réservais pour la justice.

DAUBENTON.

Eh bien, contez-nous-la... c'est extrêmement intéressant tout cela.

LESURQUES.

Ecoutons, mes enfants!...

JULIE, DIDIER.

Tout cela va sauver notre père!...

COURRIOL.

Ils trouvent cela intéressant, eux!... (*Il se cache le plus possible.*)

LE VIEILLARD.

L'un d'eux, répétait toujours en frappant avec un fouet sur la table : Nom d'un tonnerre! mes chevaux seront poussifs!...

CHOPPARD.

Qué commère!

DAUBENTON.

Le reconnaîtriez-vous, celui-là?...

LE VIEILLARD.

Il me semble que je le vois. (*Choppard se recule.*) Quand les quatre cavaliers furent partis de chez moi, nous nous aperçumes que l'un d'eux avait oublié son fouet. C'était celui dont je vous parle; je voulus faire courir après lui... il avait disparu... Mais une demi-heure plus tard, il revint redemander ce fouet perdu.. Ce fut moi qui le lui rendis. Il le prit si rudement de mes mains que la pomme de cuivre se décolla et tomba par terre.

DAUBENTON.

Il la ramassa, sans doute?...

LE VIEILLARD.

Ah! bien oui, il était trop pressé... il ne s'en aperçut même pas. En rentrant dans ma salle, ce fut moi qui donnai du pied dedans... Cela brillait; je le ramassai. Je l'aurais jeté peut-être si je n'avais vu deux lettres gravées dessus.

DAUBENTON.

Deux lettres!...

LE VIEILLARD.

Un P et un C.

DAUBENTON.

Vous êtes sûr!...

LE VIEILLARD, *la donnant à Daubenton.*

Voyez... la voici.

DAUBENTON.

Venez donc voir, monsieur Pierre Choppard.

CHOPPARD, *effaré.*

Monsieur?

DAUBENTON.

Approchez! approchez!

LE VIEILLARD, *le reconnaissant.*

Grand Dieu! c'est lui!...

LESURQUES.

Lui!..

LA NIÈCE, *reconnaissant Lesurques.*

L'homme à l'absinthe!

JULIE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

LE GARÇON, *montrant Courriol.*

Le muscadin, l'incroyable! (*effroi général.*)

LE VIEILLARD.

Monsieur!... Monsieur, où sommes-nous ici?...

DAUBENTON.

Soyez tranquilles! et procédons par ordre. Vous voyez ces trois hommes; êtes-vous bien sûrs de les reconnaître?

TOUS.

Oh! sur mon salut éternel!

DAUBENTON.

Celui-ci est l'homme au fouet perdu... Celui-ci qui parlait de ses chevaux poussifs, celui à qui cette pomme de cuivre appartenait.

LE VIEILLARD, *étendant la main.*

Oui!

LES AUTRES, *même jeu.*

Oui!

CHOPPARD.

Allons donc! Parce qu'il y a un C gravé dessus... Suis-je le seul homme en France dont le nom commence par un C?

DAUBENTON, *fait un signe à l'agent qui lui donne le fouet.*

Regardez si la pomme de cuivre ne va pas bien à ce fouet sans pomme qu'on a trouvé tantôt chez votre femme.

CHOPPARD.

Eh bien! après... Il y en a dix encore de fouets chez ma femme... les a-t-on trouvés aussi, puisque vos mouches y ont fouillé?...

DAUBENTON, *prenant des mains de l'agent deux traites.*

Non, mais on y a trouvé autre chose...

CHOPPARD.

Quoi donc?...

DAUBENTON.

Ces deux traites de cinq cents livres chacune, sur la Banque, nº 159 et 180, qui ont été volées dans le portefeuille du courrier de Lyon... Oh! je vous guettais depuis longtemps, Choppard...

CHOPPARD.

Fumé!...

DAUBENTON, *à Choppard.*

Vous allez être conduit en prison. Avez-vous des aveux à nous faire?

CHOPPARD, *à Daubenton.*

Des aveux, à vous? C'est du luxe!

LESURQUES.

Messieurs, au nom du ciel, avouez du moins que je n'étais pas avec vous! Monsieur, avouez que je n'étais pas à Montgeron! avouez que vous ne me connaissez pas!

CHOPPARD, *à Lesurques.*

A quoi cela vous servirait-il?... Est-ce qu'on me croirait?... Allez... allez... faut laisser dire les mauvaises langues!...

LESURQUES, *à Choppard.*

Mais vous savez bien que je suis innocent. Qu'est-ce que je vous ai fait?... Dites donc que je suis innocent!

CHOPPARD.

Puisque tout le monde vous reconnaît, mon petit bourgeois..

LESURQUES.

C'est une erreur infâme! c'est une fatalité que je ne comprends pas!... (*A Choppard et à Courriol.*) Mais vous savez tous les deux, dans votre conscience, vous savez que je n'étais pas avec vous. Monsieur, si vous croyez en Dieu... Courriol... s'il vous reste un sentiment humain... dites que je n'étais pas avec vous!

COURRIOL, *à Lesurques.*

Mais, mon cher, je ne dis que cela!... Je me tue à le dire.. Non, vous n'étiez pas avec moi, ni moi avec vous. Nous sommes innocents tous les deux!...

CHOPPARD.

Ils ne veulent pas le croire, ces tyrans-là...

LESURQUES, *à Didier et Julie qu'il serre dans ses bras.*

Mais je suis perdu, mon Dieu! mais je suis perdu!

CHOPPARD.

Oui. Mais Dubosc est sauvé... C'est doux de faire le bien... (*Choppard et Courriol remontent au fond.*)

LESURQUES, *au vieillard.*

Monsieur, voyons! il est impossible que vous soyez mon ennemi, il est impossible que vous me confondiez avec un autre!... J'ai l'âme, j'ai le visage et l'œil d'un honnête homme, regardez-moi; vous aussi, Mademoiselle; toi aussi, regardez bien!... Je vous ai parlé, moi!... J'ai été boire de l'absinthe chez vous, moi!... moi, j'ai ri, joué au billard en compagnie de ces hommes, moi! Mais regardez-moi, regardez-moi donc, vous dis-je... Est-ce qu'il n'y a pas dans mes veines un sang qui bouillonne et vous crie que je ne mens pas?... est-ce qu'il ne s'échappe pas de mon regard une étincelle qui vous dit que je ne mens pas?... est-ce qu'il ne jaillit pas de mon âme un accent qui vous convainc que je ne mens pas?... (*Au vieillard.*) Parlez, Monsieur. (*Passade du vieillard.*) Un mot, Mademoiselle! (*Au garçon.*) Toi, mon ami... pour mes enfants qui sont là... pour mon père qui m'écoute, dites que vous vous êtes trompés... dites que vous ne me connaissez pas!... dis que tu hésites... je vous en supplie!... (*S'agenouillant.*) A deux genoux! à mains jointes!... (*Ils s'éloignent de Lesurques.*) Vous ne dites rien! (*Se relevant.*) Mon Dieu! mon Dieu! je deviens fou!... (*Il tombe anéanti sur un fauteuil.*)

DAUBENTON.

Cet homme est un monstre ou un martyr... Mais non, le doute n'est plus permis!... (*A un brigadier.*) Emmenez les témoins chez moi, où je recevrai leur déposition. Et que l'on reconduise les accusés à la Force, séparément... Choppard, d'abord, puis Courriol. (*Choppard et Courriol sont emmenés par la gendarmerie. A Didier, voyant Julie prête à se trouver mal.*) Emmenez-la, Didier. (*Didier emmène Julie, qui peut à peine se tenir.*)

LESURQUES, *voyant partir sa fille:*

Ma fille!... mon enfant!...

JULIE, *se détournant,*

Oh!... (*Elle faiblit.*)

LESURQUES.

Elle s'éloigne!... Ma fille ne m'a pas embrassé!... (*Se détournant vers Jérôme.*) Mon père!.. vous, du moins!...

JÉROME, *à Daubenton.*

Permettez-vous, Monsieur, que je dise un mot à mon fils.. un seul... un dernier mot?...

DAUBENTON, *à Jérôme.*

Dans dix minutes, on va venir chercher Lesurques pour le ramener en prison... Vous avez dix minutes. (*Au brigadier.*) Laissez-les seuls, mais veillez au dehors. (*A Lesurques.*) J'ai fait mon devoir d'ami et d'honnête homme... Désormais, vous ne trouverez plus en moi que le magistrat!... Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

JÉROME, LESURQUES.

LESURQUES.

Vous seul, mon Dieu, vous savez ce que j'ai fait pour mériter le châtiment dont vous me frappez! Mon Dieu! parfois l'homme heureux vous oublie, hélas! que votre main est pesante à courber sous votre souvenir ceux qui vous avaient oublié!... Ma fille a détourné ses regards de moi!... ma fille me croit coupable!...

JÉROME, *allant à son fils.*

Nous n'avons pas de temps à perdre, écoutez-moi!...

LESURQUES, *avec joie.*

Ah! mon père me reste! mon père ne doutera pas de moi!...

JÉROME.

Gardez ces déclamations pour ceux qui ont un témoignage ou un arrêt à prononcer contre vous, avec moi l'hypocrisie est inutile.

LESURQUES.

L'hypocrisie!...

JÉROME.

Oui, je ne suis ni un juré, ni un juge, ni un pilier de tribunal, moi... Personne n'est là pour vous entendre... vous savez bien que de vous à moi les belles phrases sont perdues.

LESURQUES.

Je ne vous comprends pas!...

JÉROME.

Laissez donc!... Est-ce que vous avez peur que j'aille me joindre à tous ces gens qui vous reconnaissent et qui proclament votre crime? est-ce qu'un père, le malheureux père d'un misérable tel que vous, s'en va crier : Mon fils est un assassin?...

LESURQUES.

Mais, vous êtes pour moi plus cruel, plus acharné que tout le monde... vous, mon père!... Vous m'outragez comme n'a pas osé le faire un seul des étrangers qu'on a entendus!...

JÉROME.

C'est qu'ils ne vous ont vu que sur une route, galopant à cheval, ou assis tranquillement à une table, le verre en main, au lieu de vous voir menaçant, ivre, sanglant, le poignard d'une main, le pistolet de l'autre...

LESURQUES.

Moi!...

JÉROME.

C'est qu'ils ne vous ont pas surpris courbé sur une de vos victimes, haletant, rugissant, altéré de meurtre, altéré d'or, arrachant à un cadavre le dernier lambeau de sa dépouille et de sa vie!

LESURQUES.

Moi!...

JÉROME.

C'est que pas un de ces témoins n'est votre père, votre père qui accourait aux cris des malheureux égorgés... C'est que pas un de ces témoins ne vous a saisi comme je l'ai fait, croyant saisir un malfaiteur; c'est que pas un de ces témoins, n'a reçu votre dernier coup de pistolet dans l'épaule comme moi, qui vous ai vu à la fois voleur, assassin, parricide!...

LESURQUES.

Moi! moi!.. moi!...

JÉROME, *avec force.*

Je t'ai vu!

LESURQUES, *abattu.*

Mon père, c'est du délire, mon père rappelez votre raison... Que d'autres le supposent, ils ne me connaissent pas! mais... prenez garde à ce que vous dites là, mon père... on vous croirait, mon Dieu! on vous croirait!.. Moi sur une grande route les armes à la main... moi l'auteur d'un lâche guet-à-pens!..

JÉROME.

Je t'ai vu!...

LESURQUES, *hors de lui et indigné.*

Après trente ans d'une probité qui ne s'est jamais démentie, quand je n'ai pas une tache sur ma vie, quand je suis riche d'une fortune acquise noblement, quand ce vol, quand ce

meurtre infâme ne pouvait rien ajouter à ma richesse, j'aurais été tremper mes mains dans le sang; j'aurais, surpris par vous, soutenu vos regards; j'aurais levé sur vous une arme, j'aurais voulu tuer mon père à qui je portais la vie et l'honneur! Vous voyez bien que c'est impossible, vous voyez bien que je suis innocent!

JÉROME.

Je t'ai vu! Et maintenant assez de mensonge, assez de faiblesse! tout le temps de l'instruction, j'ai refusé de répondre aux juges, j'ai laissé planer des soupçons sur moi; jai souffert qu'on me crût votre complice, on a été sur le point de m'arrêter... je n'ai rien dit, j'ai laissé dire, tout le monde vous a reconnu, votre crime est avéré, certain, irrécusable!... Tout à l'heure Daubenton à voulu tenter une dernière épreuve, ce pauvre honnête homme, il doutait encore, lui!... moi je n'avais jamais douté; n'importe, me suis-je dit... s'il arrivait que Dieu prît pitié de mon honneur et de celui de ma famille, s'il arrivait que ce criminel échappât aux lois, ma petite fille et moi, nous serions sauvés; mon nom resterait pur! je suis venu ici comme vous avez pu voir, j'ai entendu, j'ai écouté les nouveaux témoins : ils ont prononcé votre arrêt!...

LESURQUES.

Mon Dieu! mon Dieu!...

JÉROME.

L'infamie du crime, l'infamie du jugement, des hommes, vous les avez infligées à votre père et à sa famille; rien ne vous lavera désormais... (*Une demi-heure sonne.*) Il en reste une que vous pouvez nous épargner... l'infamie de l'échafaud...

LESURQUES.

L'échafaud!...

JÉROME, *de plus en plus abattu.*

Ne m'interrompez pas, nous n'avons plus que trois minutes. Je ne veux pas qu'un Lesurques meure sur l'échafaud. Je ne le veux pas... vous m'entendez?... Tenez... (*Il lui donne un pistolet.*)

LESURQUES, *regardant le pistolet.*

Oh! mon père!...

JÉROME.

Prends donc, hésites-tu parce que ce n'est pas le même pistolet qui t'a servi à me briser l'épaule!

LESURQUES, *saisissant le pistolet.*

Eh bien! soit! la mort : aussi bien ce n'est pas vivre, que de souffrir comme je souffre!... Adieu, mon père, mon bon père!.. (*Il embrasse la main de son père et fait un pas pour sortir.*)

JÉROME, *fausse sortie.*

Adieu!...

LESURQUES *jetant le pistolet.*

Mais non!... Non!... Je ne mourrai pas!... je ne peux pas mourir!

JÉROME, *allant à lui.*

Tu ne le peux pas, malheureux!..

LESURQUES, *avec force.*

Non, parce que ma mort, quand tout m'accuse, serait l'aveu d'un crime et que je n'ai pas commis de crime... parce que mon honneur c'est celui de ma fille et le vôtre et que je dois employer ma vie à le défendre... Oh! vos regards ne me font pas peur... je ne mourrai pas avant d'être justifié!...

JÉROME.

Mais tu préfères donc l'échafaud?

LESURQUES.

Qu'importe, si j'y monte innocent!

JÉROME.

Mais moi... je sais que tu es coupable...

LESURQUES.

Répétez-moi ces paroles quand mes juges m'auront absous, et rendez-moi alors ce pistolet; vous verrez si je tiens à la vie...

JÉROME, *hors de lui.*

Tu as peur!... tu as peur!...

LESURQUES, *avec force.*

J'avais seize ans, mon père, quand mon régiment marcha aux anglais, vingt hommes furent tués autour de moi; mon cœur battit moins vite qu'en ce moment.

JÉROME.

Je te dis que tu refuses parce que tu es un lâche...

LESURQUES.

Ne m'insultez pas plus, mon père... j'ai pris mon parti!.....

JÉROME.

Lâche! lâche! lâche!

LESURQUES, *les larmes aux yeux.*

Quand vous m'avez appelé voleur, assassin, parricide, vous avez épuisé toute la colère de mon cœur...

JÉROME, *avec force.*

Tu ne veux pas ramasser ce pistolet!

LESURQUES, *même jeu.*

Non!

JÉROME.

Tu ne veux pas mourir de ta main?

LESURQUES.

Non!

JÉROME.

Eh bien! tu mourras de la mienne, ce sera toujours un Lesurques qui aura vengé l'honneur de sa famille...

(*Il ramasse le pistolet et va pour ajuster son fils; entre Jeanne qui lui prend le pistolet des mains.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, *puis des* GENDARMES.

JEANNE, *criant, après avoir désarmé Jérôme.*

Au secours! au secours!...

LE BRIGADIER, *entrant.*

Qu'y a-t-il... (*A Jérôme.*) Ah! Monsieur.. (*Il lui ôte le pistolet des mains.*)

LESURQUES, *à Jeanne.*

Jeanne! Jeanne! empêche que Julie ne voie cet affreux spectacle.

JEANNE, *sort en courant.*

Oh! oui, j'y vais, j'y vais...

LE BRIGADIER, *à Lesurques.*

Monsieur, descendez, on vous attend...

LESURQUES, *à son père.*

Un mot du moins, mon père, ne me laissez point partir désespéré!...

JÉROME, *bas.*

Tu m'as assassiné! tu vas me déshonorer!.. sois maudit!... maudit!...

LESURQUES, *aux genoux de son père*

Mon père!

JÉROME, *en larmes.*

Sois maudit!... (*Il s'élance vers la gauche.*)

LESURQUES, *égaré.*

Ah! c'est trop! Mon Dieu!... mon Dieu! c'est trop!...

LE BRIGADIER.

Venez, Monsieur!... (*Lesurques se dirige vers la porte, le rideau tombe.*)

FIN DU 3e ACTE ET DU 4e TABLEAU.

ACTE IV.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un boudoir dans la maison de Lesurques, rez-de-chaussée. — Au fond fenêtre donnant sur le jardin; secrétaire à pan coupé à gauche et un guéridon, une chandelle allumée; à droite pan coupé, un canapé, une chaise près du canapé et un petit guéridon à l'autre bout du canapé, deux portes latérales; encre, papier et plumes dans le secrétaire. — La fenêtre du fond est ouverte au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNE, *travaillant*, JULIE, JÉROME.

(*Julie s'est endormie près de Jérôme, qui lui tient une main dans les siennes.*)

JÉROME, *à Jeanne.*

Fermez la fenêtre du jardin. (*Jeanne se lève, va fermer la fenêtre et se rasseoit.*) Le froid vient, ce rez-de-chaussée est humide... Et Didier qui ne revient pas! aucune nouvelle!

JEANNE, *assise près du guéridon, à gauche.*

Oh! Monsieur, ne réveillez pas cette pauvre demoiselle... Il y a si longtemps qu'elle n'a dormi!

JÉROME.

Hélas!... ne vaudrait-il pas mieux qu'elle ne se réveillât jamais... A quelle heure a commencé la délibération du jury?...

JEANNE.

Ce soir, à quatre heures, Monsieur. (*Huit heures sonnent.*)

JÉROME, *se levant.*

Je n'y puis tenir... on doit savoir quelque chose. Oh! oui, Didier sait quelque chose. C'est peut-être pour cela qu'il ne revient pas!..

JEANNE.

Monsieur! Monsieur!... vous savez bien que M. Didier est comme un fou!... qu'il cherche toujours, qu'il espère toujours!...

JÉROME.

Je vais jusque chez M. Daubenton : vous n'avez pas besoin

de moi ici .. J'aime mieux rester au palais, oui, sur un banc, dans un coin obscur, derrière un pilier. Je serai tout près au moins, je saurai le premier... ce qu'on nous cache peut-être !... (*Fausse sortie.*)

JEANNE, *à Jérôme.*

Mais, que dirai-je à Mademoiselle ?...

JÉROME.

Ce que vous voudrez... ce que je vous ai dit... la vérité... adieu... Quand vous me reverrez, notre sort sera fixé. (*Il baise Julie au front.*) Adieu. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE II.

JEANNE, JULIE, *endormie.*

JEANNE.

Et je puis vivre à côté de ce malheureux père qui soupçonne son fils... à côté de cette enfant qui rêve peut-être de son père, moi qui n'ai qu'un mot à dire, pour... Oh ! non, je ne garderai pas plus longtemps ce secret qui me tue... Entre cet honnête homme qu'on accuse et le misérable que je connais... dois-je hésiter un moment !... Moi seule, je devine que M. Lesurques peut n'être pas coupable !... cette fatale ressemblance aura tout fait... Et je laisserais condamner l'innocent !... j'achèterais mon honneur, l'honneur de mon enfant au prix du sang de mon bienfaiteur... Non ! non !.. Dieu m'est témoin qu'avant d'accuser le vrai coupable, j'ai longtemps, trop longtemps attendu... J'espérais que la Providence révèlerait elle-même le secret... qu'elle-même se chargerait de punir l'infâme Dubosc, en m'épargnant l'horreur d'une dénonciation. (*Jeanne va au secrétaire, prend du papier, et écrit sur le guéridon de gauche.*) Mais, puisqu'il n'en est rien, puisque, dans quelques heures, la justice des hommes va peut-être frapper l'innocent et renvoyer impuni le criminel, c'est moi, moi qui, au prix de mon honneur, révèlerai toute la vérité ! Cette lettre, à M. Daubenton, instruira les jurés de leur fatale erreur.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DIDIER.

DIDIER, *appelant au dehors.*

Julie !... Julie !

JEANNE.

Monsieur Didier ! (*Elle cache sa lettre et va ouvrir.*)

JULIE, *se réveillant.*

Qu'y a-t-il ?...

DIDIER, *entrant de droite.*

Ah ! Julie !... mon Dieu !...

JULIE.

Eh bien, quoi ?...

DIDIER.

Ah ! Julie !... laissez-moi respirer.

JULIE.

Mais, qu'avez-vous ?...

JEANNE, *donnant une chaise à Didier.*

Asseyez-vous, vous êtes tout pâle.

DIDIER, *assis.*

Préparez-vous, chère amie...

JULIE.

A un malheur !...

DIDIER.

A un bonheur !... oh ! un grand bonheur !...

JULIE, *avec joie.*

Mon père est acquitté ?

DIDIER.

Pas encore ! mais, il va l'être !

JEANNE.

Acquitté !...

JULIE.

Oh ! prenez garde, Didier, ne me parlez pas ainsi : prenez garde, si vous vous trompiez !... après une joie pareille, voyez-vous, j'en mourrais.

DIDIER.

Je ne me trompe pas !... il va être acquitté, vous dis-je, parce qu'il va être reconnu innocent.

JEANNE.

nnocent !

JULIE.

Innocent !... Oh ! soyez béni pour le bien que vous me faites !... Mais, la preuve...

DIDIER.

Ecoutez : vous savez si j'ai toujours soutenu que votre père n'était pas coupable, vous savez quel serment j'ai fait de le sauver à tout prix ! Eh bien, tandis que Lesurques cherchait vainement à prouver que, le 8 floréal, il était rentré dans Paris à sept heures... tandis qu'il suppliait Choppard d'en fournir la preuve, et que ce scélérat s'y refusait toujours, j'ai couru chez la femme de Choppard qui, en ce moment, ruinée, perdue, à moitié folle depuis l'emprisonnement de son mari, a peur d'être compromise avec lui et raconte à tout le monde qu'il est un scélérat et qu'elle le croit coupable. (*Jeanne va vers Julie.*) J'avais remarqué que lors de la visite domiciliaire ordonnée chez elle... un registre avait disparu... celui des entrées et des sorties des chevaux qu'on loue. Ce registre doit contenir, me dis-je, l'heure à laquelle chaque cheval revient ; et ce livre, ce témoignage tant de fois invoqué par votre père, il faut que je le retrouve.

JULIE.

Ah !... Didier !...

DIDIER.

J'étais donc allé dix fois chez la femme Choppard, lui demandant toujours ce livre ; elle m'avait toujours refusé... Ce soir, j'y suis retourné encore... Voici cinq mille livres, lui dis-je !... donnez-moi ce registre. Je ne l'ai pas, répondit-elle !... Qu'en avez-vous fait ?... Il s'est égaré !... Voici dix mille livres, retrouvez-le... Impossible ! dit-elle en regardant l'argent... je l'aurai brûlé !...

JULIE.

Mon Dieu !

DIDIER.

Attendez ! il m'avait semblé surprendre dans ses yeux, un éclair de convoitise !... Faites attention, lui dis-je, que votre mari est reconnu coupable... que l'absence de votre livre ne peut le justifier... tandis qu'elle fait tomber la tête d'un innocent ! Songez aussi qu'en retenant ce livre, vous devenez complice du crime de Choppard, et que si on le retrouvait chez vous vous seriez perdue !... Elle fit un mouvement. (*Didier se lève et parle comme si la femme Choppard était là.*) Vous avez ce livre, m'écriai-je !... Je sais bien que vous chercherez à le détruire, mais je ne vous quitte plus !.. Je vais faire fouiller de la cave aux combles !... Elle se troubla. (*Mouvement d'inquiétude de Julie et de Jeanne.*) Eh bien ! ajoutai-je, ce n'est plus dix mille livres, c'est vingt mille que je vous offre... Les voici dans ce porte feuille, donnez-moi le registre... le portefeuille est à vous !

JULIE.

Oh !... oh !...

DIDIER.

Elle se leva, elle compta les billets, (*Jeanne vient prendre la chaise sur laquelle était assis Didier et la remet près du guéridon à gauche*) brisa d'un coup de pied la chaise de crin sur laquelle elle était assise, et en tira le registre... le voici ! (*Il tire de son sein un registre et le donne à Julie.*)

JULIE, *l'ouvrant.*

Bonté du ciel, et sur ce registre ?...

DIDIER, *fesant passer Julie près du guéridon.*

Lisez, Julie !... Huit floréal... le Souffleur, loué à M. Lesurques, trente sous l'heure... Parti à quatre heures, rentré à sept heures et demie... reçu cinq francs... signé femme Choppard !... Or, le courrier de Lyon n'est passé à Lieursaint qu'à huit heures et demie... Il était neuf heures moins un quart quand le crime s'est commis... L'assassin ne pouvait être de retour avant dix heures, et votre père était à Paris à sept heures et demie !... Il est sauvé !...

JULIE, *avec émotion.*

Il est sauvé !

JEANNE, *émue.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie !

DIDIER.

Il n'y a pas un moment à perdre !

JULIE.

Nous allons porter ce registre à M. Daubenton. (*Ils vont pour sortir.*)

DIDIER, *s'arrêtant.*

Ah !... donnez-moi les pistolets de votre père, Julie !

JULIE, *avec effroi.*

Pourquoi faire ?...

DIDIER.

Il m'a semblé, en venant ici, que j'étais suivi !

JULIE, *ramenant Didier en scène.*

Suivi !...

DIDIER.

Au moment où je sortais de chez la femme Choppard, un homme y entrait... une mauvaise figure... un autre attendait je crois dans la rue ; j'ai couru, et il me semble qu'un moment après, j'ai entendu courir derrière moi. Je ne veux donc pas sortir la nuit sans armes, avec ce registre !...

JULIE.

Mon Dieu, que craignez-vous ?

DIDIER.

Qui sait ? il faut tout prévoir !... une rixe, une rencontre d'ivrognes. Ce livre est précieux, voyez-vous ! le perdre, c'est perdre la vie de votre père !...

JULIE, *allant au secrétaire.*

Vous avez raison...

DIDIER.

Mais non, tenez, j'y pense, partons tous deux ensemble en voiture... on n'attaque pas un fiacre... dans Paris, à huit heures et demie, comme une malle-poste sur la route de Lieursaint... Vite, Julie, habillez vous tandis que je vais aller chercher un fiacre.

JEANNE.

Permettez, M. Didier, je cours.

DIDIER.

Non, restez, Julie a besoin de vous!

JULIE, *à Didier.*

Oui, allez, mon ami... Ah! Didier! comment payer tant de dévouement!

DIDIER, *lui baisant la main.*

Avec votre amour!... Julie... dans dix minutes.

JULIE, *sortant pour aller chez elle, porte à gauche.*

Dans dix minutes !...

JEANNE, *à Didier, prenant le flambeau.*

Attendez, Monsieur, que je vous éclaire!...

DIDIER.

Bien, bien... merci. (*Il sort à droite.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule, pose le flambeau sur le guéridon de gauche.*

Allons, la Providence que j'accusais sauve l'innocent et m'épargne la douleur de dénoncer le coupable !... Ce misérable est le père de mon enfant!... S'il est perdu, que ce ne soit pas par moi ! (*Elle brûle la lettre qu'elle avait écrite.*)

JULIE, *au dehors.*

Jeanne, Jeanne!

JEANNE.

Me voilà, Mademoiselle, me voilà!... (*Elle passe chez Julie avec le flambeau.*)

SCÈNE V.

DUBOSC, FOUINARD.

FOUINARD, *qui a taillé la vitre, ouvre la fenêtre et s'assure qu'il n'y a personne, retournant au balcon et appelant.*

Allons, vite ! Dubosc, vite !

DUBOSC, *paraissant sur le balcon.*

Il n'y a plus personne?...

FOUINARD.

Non!

DUBOSC, *entrant.*

Qui donc était là?...

FOUINARD.

Deux femmes qui jabotaient avec le monsieur. Allons! (*Il va pour sortir.*)

DUBOSC.

Où vas-tu, toi?...

FOUINARD, *sur le balcon, à voix basse.*

Je fais le guet en bas!...

DUBOSC, *le rappelant.*

Toujours brave! Tu es sûr qu'il n'a pas emporté le livre, ton monsieur?

FOUINARD, *revenant.*

Non, puisque je le lui ai vu mettre là! (*Il lui indique le secrétaire.*)

DUBOSC, *allant au secrétaire.*

C'est vrai... le voici...

FOUINARD, *sur le balcon.*

Vois-tu clair?...

DUBOSC.

Assez... (*Il lit.*) Lesurques, le Souffleur rentré à sept heures et demie, 8 floréal... Prends garde, je vais t'en donner du floréal!... (*Il tire un couteau de sa poche et se met à gratter l'écriture.*)

FOUINARD.

Prends le livre, c'est plus tôt fait.

DUBOSC.

Imbécile!... pour qu'en revenant il ne trouve plus son livre de vingt mille francs, et qu'il braille au voleur...

FOUINARD.

Ah!... c'est vrai, mais viens, viens, tu me fais peur!...

DUBOSC.

Tu es charmant, toi! J'ai là un bourgeois qui est en train de payer pour moi ma dette à la justice, et tu veux que je lui laisse un moyen de faire banqueroute!

FOUINARD.

Mais on va venir!...

DUBOSC.

Bah!... Là... voilà 20,000 francs de perdus. (*Il referme le livre, voix dans la coulisse.*)

FOUINARD.

Quelqu'un... viens!...

DUBOSC.

C'est vrai! filons!... (*Au moment où il va repasser par la fenêtre, il entend du bruit à gauche.*) Diable! (*Il se cache derrière le guéridon à gauche.*)

SCÈNE VI.

Jour à la rampe, JULIE, JEANNE, *rentre avec le flambeau.*

JULIE.

Il me semble que j'ai entendu le fiacre!

JEANNE.

Oui, Mademoiselle!...

JULIE.

Descendons vite!... Ah! le livre!... (*Elle prend le livre qui est dans le secrétaire, et le baise.*) Oh! trésor, va!...

JEANNE.

Voilà, monsieur Didier, voilà!... Passez, Mademoiselle!... (*Elle sort à droite. Nuit.*)

SCÈNE VII.

DUBOSC, *seul.*

Trente-deux mille et les vingt mille de la Choppard, ça ferait cinquante-deux mille, ma foi! J'épouserai la Choppard, quand elle sera veuve!...

SCÈNE VIII.

DUBOSC, JEANNE.

Au moment où il traverse, la porte s'ouvre; Jeanne paraît, une bougie à la main. Jour.

JEANNE, *rentre de droite.*

Un homme ici!

DUBOSC.

Jeanne!...

JEANNE.

Dubosc!... Ah!...

DUBOSC.

Jeanne dans cette maison!... (*Il veut fuir par la fenêtre.*)

JEANNE.

Ah! scélérat!... n'ouvre pas ou je crie!...

DUBOSC, *allant à Jeanne et indiquant la porte.*

Alors, par ici, gare que je passe!... (*La chandelle s'éteint Nuit.*)

JEANNE.

Moi te laisser passer, quand tu peux rendre l'honneur et la vie à une famille tout entière!... jamais! jamais!... (*Elle ferme la porte et en retire la clé.*)

DUBOSC.

Pas de plaisanterie! tu me connais!... je n'ai pas envie de régler ici nos comptes de ménage.

JEANNE.

C'est toi, misérable!..... qui as assassiné le courrier de Lyon...

DUBOSC.

Eh bien! raison de plus pour que je me sauve!

JEANNE.

Tu ne sortiras pas comme tu es entré... la mesure de tes crimes est comblée... paie aujourd'hui, paie pour ton passé!...

DUBOSC, *indiquant la porte de droite.*

Allons, ouvre moi c'te porte!...

JEANNE, *avec résolution.*

Oh! tu ne sortiras pas!

(*Dubosc, fait un mouvement pour sortir.*)

JEANNE, *se mettant devant la porte.*

Tu ne sortiras pas! Veux-tu t'avouer coupable, veux-tu t'aller livrer à la justice?...

DUBOSC.

Ah bien! elle est bonne celle-là!

JEANNE.

Veux-tu faire mettre en liberté, l'innocent, veux-tu reconnaître qu'il y a un Dieu vengeur?...

DUBOSC.

Adieu, Jeanne!... (*Il va vers la fenêtre.*)

JEANNE, *le saisissant.*

Oh! je te tiens, tu ne m'échapperas pas!...

DUBOSC.

Lâche-moi!...

JEANNE.

Rends-toi prisonnier ou je crie au voleur!

DUBOSC.

Lâche-moi!

JEANNE.

Au voleur! au feu! (*Jeanne le lâche et court vers la fenêtre qu'elle ouvre.*)

DUBOSC.

Ah ! tu cries .. (*Il la baillonne avec sa main.*)

JEANNE, *hurlant.*

Ah !...

DUBOSC.

Tais-toi... je t'enrichirai... tais-toi... je te ferai ma femme... tais-toi !...

JEANNE, *se dégage de Dubosc, et court à la fenêtre crier.*

Au secours !... au secours !...

DUBOSC, *la saisissant.*

Tu le veux !..

JEANNE.

A l'assassin !...

DUBOSC.

Tiens...

(*Il la renverse d'un coup de couteau, et, s'échappant en lui prenant la clé qu'elle laisse tomber de sa main, il sort à droite.*)

JEANNE.

Ah !.. ma bienfaitrice, nous sommes quittes !... (*Elle tombe.*)

SIXIÈME TABLEAU.

Une salle attenant au cabinet de délibération de la cour d'Assises. — Porte au fond, portes latérales, deux chaises au fond, une chaise à gauche, premier plan, un banc de bois à droite premier plan. — Le fond ouvert doit représenter le tribunal ; le président n'est pas vu du public, les trois escabeaux sont vus, ainsi que les gendarmes, au moment de la lecture du jugement.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAUBENTON, UN GREFFIER.

DAUBENTON, *entre de gauche, au greffier qui traverse.*

Monsieur le greffier, donnez-moi encore à lire les pièces qui ont été soumises au Jury... (*Le greffier lui donne des papiers.*) Celles-ci au tribunal... Quelle heure est-il ?

LE GREFFIER.

Neuf heures, Monsieur !

DAUBENTON.

Avez-vous entendu dire quelque chose ?... la délibération paraît-elle devoir être longue ?...

LE GREFFIER.

Non, Monsieur !... le Jury semblait être bien convaincu.

DAUBENTON.

Et les accusés ?...

LE GREFFIER.

On dit que l'un d'eux a manqué d'air dans la petite geôle, et s'est évanoui !

DAUBENTON.

Lesurques, peut-être ?

LE GREFFIER.

Non, Monsieur !... l'accusé Lesurques conserve toute sa fermeté, toute sa force. C'est l'accusé Courriol, qui s'est trouvé mal...

DAUBENTON.

Pas d'inutile cruauté. Si les accusés souffrent du manque d'air dans cette geôle, faites-les conduire autre part... ici-même !... avec les précautions d'usage... Vous savez qu'ici comme là-bas, ils seront à portée de paraître au premier appel du tribunal.

LE GREFFIER.

Bien, Monsieur !

(*Il va pour sortir à gauche et voit Jérôme qui veut entrer malgré la sentinelle, il lui parle.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, JÉROME.

JÉROME, *au greffier.*

Monsieur, au nom du ciel, permettez moi de parler à M. Daubenton.

LE GREFFIER, *à Jérôme.*

Impossible en ce moment, éloignez-vous !

DAUBENTON, *entendant du bruit.*

Qu'est-ce donc?...

JÉROME, *à la porte de gauche.*

Monsieur Daubenton !... monsieur Daubenton! C'est moi, Jérôme...

DAUBENTON, *allant à Jérôme.*

Ah ! venez ! venez !... (*Le greffier sort à droite.*)

JÉROME, *à Daubenton.*

Merci !... J'attendais là dans le couloir depuis une heure, j'espérais vous voir passer. Vous n'avez rien à me dire?

DAUBENTON.

Rien de bon. Cependant il a été bien défendu.

JÉROME.

Oui, son avocat a bien parlé, mais à quoi sert le talent, sans la conviction !...

DAUBENTON.

Tenez, il faut que je vous dise ce que j'ai sur le cœur... Moi, je suis le juge de Lesurques, je n'ai plus le droit d'être son ami; pourtant quand je m'interroge, quand je descends au fond de moi-même, je me trouve moins résigné que vous ne l'êtes ; en présence de son malheur, j'ai plus de compassion pour celui qu'on va condamner, que vous n'en avez, vous ! qui êtes son père !...

JÉROME.

Monsieur Daubenton, ne jugez pas sur les apparences !...

DAUBENTON.

Pendant les débats, vous eussiez pu l'assister, le consoler... vous eussiez pu le défendre. En vous voyant près de lui, les jurés et les juges se seraient émus; vous l'avez abandonné, vous avez eu peur de la honte. C'est mal, monsieur Jérôme, c'est mal...

JÉROME.

J'ai eu peur de la honte, oui, Monsieur.

DAUBENTON.

Savez-vous que votre indifférence a dû nuire à la cause de Lesurques; savez-vous que beaucoup de gens ont soupçonné qu'un père, pour abandonner ainsi son fils, doit avoir la première preuve de son crime. (*Le greffier entre de droite et vient vers Jérôme.*)

JÉROME.

Monsieur, je n'ai plus à m'occuper désormais de ce que pensent les hommes ! Je ne sais qu'une chose, c'est que Dieu est juste ; je n'espère qu'une chose, c'est que Dieu sera bon. (*Le greffier lui fait signe qu'il faut sortir*).

SCÈNE III.

LES MÊMES, LESURQUES, CHOPPARD, COURRIOL.

DAUBENTON, *à Jérôme.*

Vous ne pouvez rester ici, voici les accusés.

JÉROME, *à Daubenton.*

Oh! je ne lui parlerai pas ! Je me cacherai... Laissez-moi seulement le voir. (*Daubenton lui fait signe de se mettre à l'écart, le greffier lui indique la gauche; Jérôme se met le long de la muraille.*)

CHOPPARD, *entrant de droite.*

Merci !... ça va mieux; on étouffait là-bas, voyez-vous. (*Courriol entre.*)

DAUBENTON, *aux accusés.*

Vous attendrez ici.. La porte que voilà ouvre comme celle de la geôle, sur la salle d'audience... Asseyez-vous. (*Il leur indique un banc à droite.*)

LESURQUES, *entrant toujours de droite, et à Daubenton.*

Merci, Monsieur ! (*Apercevant Jérôme.*) Mon père !... (*Jérôme se détourne, Lesurques aussi.*) Seul, seul en ce monde, avec le mépris et l'horreur de tous ceux qui m'aimaient !...

COURRIOL, *à Choppard.*

Est-ce que vous ne trouvez pas, Choppard, que cela fait de la peine de voir souffrir ainsi un innocent ?... Voyez donc son père qui est là et qui ne lui parle même pas !

CHOPPARD.

Il ne faut pas me demander de sensibilité, à moi, je n'en ai pas .. Si nous en réchappons, il est sauvé avec nous ; et si nous sommes enfoncés... eh bien ! après moi la fin du monde !. .

COURRIOL.

Mais enfin, si nous sommes tous condamnés, il n'y aura plus à y revenir, et alors on pourrait bien avouer que ce pauvre garçon n'en était pas.

CHOPPARD.

Qu'est-ce que tu dis là?... il n'y aura plus à y revenir !... Eh bien ! et le pourvoi en cassation ? et le recours en grâce auprès du Directoire et le conseil des Cinq-Cents? Si tu avoues que ce pauvre garçon n'en était pas, tu avoues que tu en étais toi imbécile ! ton pourvoi est rejeté, et puis... couic !. .

COURRIOL.

C'est vrai.

CHOPPARD.

Et puis, j'aime Dubosc, moi, je ne veux pas qu'il lui arrive de désagréments.

LESURQUES.

Monsieur Daubenton !

DAUBENTON.

Plaît-il ?

LESURQUES.

Je touche au moment suprême ! Dans une heure, dans un instant, peut-être, le verdict du jury va m'absoudre ou me frapper à jamais... Je n'ai plus d'intérêt à vous mentir, que m'importe l'estime d'un homme, quand je vais être déshonoré aux yeux de l'univers... Eh bien ! je vous jure, monsieur Dauben-

ton, que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse... je le jure sur la majesté de Dieu, qui m'entend et qui me jugera.

DAUBENTON.

Dieu juge dans le ciel ceux qui ont jugé sur la terre. Eh bien! je ne craindrai pas un jour de me présenter à son tribunal (*arrivent à la porte de gauche Julie et Didier qui montrent des papiers au greffier qui les laisse entrer*), moi, qui ai dirigé cette affaire, et ma conscience ne me reprochera rien, quand je dirai au souverain juge : Lesurques était coupable!...

SCENE IV.

LES MÊMES, JULIE, *entrant avec* DIDIER.

JULIE.

Non! Il est innocent!

LESURQUES.

Ma fille!... Que dit-elle?...

DAUBENTON.

Vous, Julie!

JÉROME, *tristement.*

Ah! ma fille!

LESURQUES.

Julie!... mon enfant!...

JULIE, *à Lesurques et à Jérôme.*

Oh! mon père! Oh! grand-père! il est sauvé!

JÉROME.

Est-elle folle, mon Dieu?...

DAUBENTON.

Pauvre enfant!...

JULIE, *à Daubenton.*

Monsieur Daubenton... faites prévenir le tribunal, faites suspendre la délibération... faites cela, Monsieur, faites cela! Cette preuve que nous avons tant de fois cherchée, ce témoignage d'un alibi que mon père n'a jamais réussi à établir...

DAUBENTON.

Eh bien?

LESURQUES.

Mon Dieu!

JULIE.

Ah! j'étouffe!... j'étouffe!... Parlez, Didier!

LESURQUES, *prenant sa fille dans ses bras.*

Un alibi!... Parlez, Didier!... parlez!

DIDIER, *à Daubenton.*

Si nous prouvons que M. Lesurques était à Paris le 8 floréal, à sept heures et demie, le croirez-vous innocent?

DAUBENTON, *à Didier.*

Ah! c'est impossible...

JÉROME, *à part.*

Oh! oui, impossible!

DIDIER, *à Daubenton.*

Le croirez-vous innocent?...

JÉROME, *à part.*

Hélas!

DAUBENTON, *à Didier.*

Voyons, prouvez!...

JULIE, *donnant le registre.*

Tenez.

LESURQUES.

Quoi donc?...

DAUBENTON, *à Julie.*

Qu'est-ce, ceci?...

DIDIER.

Le registre de la femme Choppard.

LESURQUES, *à sa fille.*

Je suis sauvé!

JÉROME, *à Didier et à Daubenton.*

Eh bien... quoi?...

DIDIER, *même jeu.*

Eh bien! ce livre renferme la preuve que M. Lesurques était à Paris, à sept heures et demie, lisez!

JULIE, *dans les bras de son père, qui est assis où étaient Courriol et Choppard, qui se sont levés et remontent.*

Oh! oui, lisez!...

DAUBENTON, *feuilletant le registre.*

Mais... je ne vois rien... Attendez!... non...

DIDIER.

Comment! vous ne voyez rien!...

JULIE, *venant à Daubenton.*

Laissez-moi vous montrer!...

LESURQUES, *se levant.*

Oui, à la date du 8 floréal.

JÉROME, *à part.*

Les malheureux!... les malheureux!...

DAUBENTON, *cherchant à déchiffrer.*

Je vois bien quelques mots qui ressemblent à floréal, à Lesurques : je vois bien des traces de chiffres, mais tout est gratté, effacé, illisible.

CHOPPARD, *qui a tout écouté.*

Compris, c'est Dubosc!!

DIDIER, *prenant le registre des mains de Daubenton.*

Effacé!... illisible!... Oui... oui.. oui..

LESURQUES *retombe anéanti sur le banc.*

(*Sa fille a passé près de Jérôme, qui est anéanti de ce qui arrive.*)

DIDIER, *qui a pris le registre des mains de Daubenton et qui l'a feuilleté.*

Monsieur, vous voyez qu'on a effacé, vous voyez... mais, qui donc? mon Dieu... (*A Julie.*) Vous n'avez pas quitté ce livre, Julie?...

JULIE, *à Didier.*

Non, pendant que je m'habillais, je l'ai enfermé dans mon secrétaire, et je l'y ai retrouvé.

DIDIER.

Jeanne seule a pu le prendre, Jeanne seule! (*Il va pour sortir.*)

JULIE, *l'arrêtant.*

Oh! c'est impossible... Jeanne que j'ai sauvée!..

LESURQUES, *hors de lui.*

Qui donc, alors?... qui donc est assez mon ennemi pour m'avoir ainsi volé la vie et l'honneur?

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *entrant de gauche, et pouvant à peine se soutenir.*

Je vais vous le dire!

JÉROME, JULIE, DIDIER, LESURQUES.

Jeanne!

JEANNE.

Soutenez-moi, car mes forces s'épuisent.

DAUBENTON, *allant à elle.*

Qu'avez-vous?... vous souffrez?...

JEANNE.

Oui, oui!!

JULIE, *à Daubenton.*

Du secours, Monsieur! (*Didier fait asseoir Jeanne, et Daubenton va pour appeler. Jeanne l'arrête.*)

LESURQUES.

Jeanne!... Jeanne!

JEANNE.

Laissez-moi, n'appelez personne avant que j'aie parlé, Monsieur... Tout à l'heure, un homme est entré chez Mademoiselle, par une fenêtre qu'il a brisée : cet homme, vous savez à présent ce qu'il venait faire. Je l'ai vu, je l'ai reconnu; j'ai voulu appeler, le faire arrêter, il m'a renversée et s'est enfui.

DAUBENTON.

C'est un pieux mensonge inventé par les enfants pour sauver leur père... mais il est trop tard.

JEANNE, *se levant.*

Un mensonge!... Et cette blessure, est-elle un mensonge aussi?... (*Elle découvre sa poitrine.*)

DAUBENTON.

Du sang!

JULIE.

Un médecin!... un médecin!...

DAUBENTON.

Cet homme vous a frappée, dites-vous?...

JEANNE.

D'un coup de couteau...

TOUS.

Ah!...

JEANNE, *à Daubenton.*

Cet homme, c'est le portrait vivant de M. Lesurques; le hasard a donné les mêmes traits au plus loyal et au plus scélérat des hommes! Demandez à ces deux messieurs s'ils le connaissent, celui dont je veux parler.

COURRIOL.

Mon Dieu!

JEANNE, *allant à eux.*

Eh bien! ils se taisent, ils ne l'ont pas déjà nommé!... Vous vous taisez, monsieur Courriol?

COURRIOL.

Mais...

JEANNE.

Qui donc peut avoir intérêt à laisser condamner M. Lesurques? qui donc a pu briser une fenêtre, pour venir détruire la preuve de son innocence? qui donc est assez exercé au crime, pour assassiner une femme d'un seul coup aussi sûr que celui-là?...

COURRIOL, *reculant d'effroi.*

Affreux! affreux!!

JEANNE, *allant à Courriol.*

Allons, un peu de courage, vous n'avez rien à espérer des

hommes, méritez le pardon de Dieu! Nommez l'assassin, nommez-le!

COURRIOL, *reculant de plus en plus.*

Oh!

JEANNE, *allant près de Choppard, qui est impassible.*

Et vous Monsieur, prenez garde, votre femme avouera, si vous n'avouez pas! Vous vous taisez encore! Voyez!... je meurs, moi, je meurs assassinée par ce misérable, moi, la mère de son enfant! Voulez-vous parler? voulez-vous racheter votre crime par un mouvement de générosité?.. non... Eh bien! je vais vous marquer de mon sang. (*Jeanne touche Choppard, qui s'éloigne d'elle.*)

CHOPPARD.

Nom d'un tonnerre!

JEANNE, *tombant a terre.*

Cette fois, encore, vous serez les complices de Dubosc!

TOUS.

Dubosc!

COURRIOL.

Grâce! grâce!..

JEANNE.

Ah! il avoue...

COURRIOL.

J'avoue!...

LESURQUES.

Ah! ah! enfin!! (*Mouvement.*)

DAUBENTON, *à Courriol.*

Vous avouez qu'il y a un homme, nommé Dubosc, qui ressemble à M. Lesurques?

COURRIOL.

Oui.

CHOPPARD, *à Courriol.*

Ah! gredin, tu as mangé le morceau!

COURRIOL.

Je le sais, mais j'avoue... J'ai pu commettre un crime, je n'en commettrai pas deux! j'avoue. .

LESURQUES.

Merci! merci, mon Dieu!... (*Didier et Julie se précipitent dans les bras de Lesurques.*)

DAUBENTON, *s'approchant de Choppard.*

Mais vous, Choppard, vous niez encore, n'est-ce pas?...

CHOPPARD, *égaré.*

Moi!...

LESURQUES.

Oh! niez si vous le voulez, Monsieur: je vous pardonne, mes enfants m'ont embrassé!

CHOPPARD, *à part.*

J'ai pas d'enfants!...

DAUBENTON, *à Choppard.*

Vous persistez à soutenir que Lesurques est un assassin?...

CHOPPARD.

Eh ben!...

JULIE, *suppliant Choppard.*

Ah! Monsieur, par pitié, par grâce, la vérité, la vérité! Voyez, votre compagnon l'a dite, lui... Avouez aussi, un mot, un seul mot de vous et mon père est sauvé!...

CHOPPARD, *hors de lui.*

Nom d'un tonnerre!... c'est ma tête que vous me demandez-là!... Eh bien, puisque la mèche est éventée... puisque v'là qu'on sait tout, ou à peu près... Ma foi! puisqu'il n'y a pas moyen de nier... Eh bien! j'avoue, Lesurques est innocent... et puisque Courriol en a mangé... eh bien, j'en croquerai plus que lui... (*Mouvement.*) C'est Dubosc qui a conçu l'idée du meurtre; c'est avec lui que nous sommes allés à Lieursaint; ceux qui disent avoir vu Lesurques avec nous à Lieursaint, ceux-là en ont menti, ils n'ont vu que Dubosc!... (*A Julie.*) Là! êtes-vous contente, je vous ai donné ma tête! Mais, bah! après tout, ce n'est pas un fameux cadeau que je vous ai fait là!... (*Il remonte au fond.*)

JEANNE.

Emmenez-moi, je puis mourir. (*On l'emmène; le geôlier paraît à la porte de droite et se met à l'écart.*)

DAUBENTON.

Pardonnez-moi, Lesurques, je vous fais réparation d'honneur. (*Il lui baise la main.*)

JÉROME, *s'approche lentement, il tremble, il chancelle; s'agenouillant avec un sanglot profond.*

Pardon! pardon! pardon!...

(*Lesurques relève son père et l'embrasse.*)

LESURQUES.

Mon père! mon père!...

JÉROME.

Mon fils! mon bon fils!...

DAUBENTON, *pendant ce temps a écrit et donne le billet au geôlier, qui sort de suite et revient de même.*

Ce billet au président des Assises, qu'il suspende tout... vite! vite!...

JULIE, *à son père.*

Et à présent, mon bon père, qui donc oserait vous condamner?...

DAUBENTON.

Oh! non, il en est temps encore, et je viens... (*Au geôlier qui vient d'entrer.*) Eh bien, Joseph, mon billet!..

LE GEOLIER.

Impossible, Monsieur, le jury a rendu son verdict! (*Sonnette de la cour.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GREFFIER.

LE GREFFIER, *entre du fond, la porte reste ouverte et laisse voir la place des accusés; les gendarmes sont en vue du public.*

La cour attend les accusés!...

(*Les trois accusés entrent dans leur banc qu'on voit au fond.*)

VOIX DU PRÉSIDENT, *qui n'est pas en vue du public.*

Oui, M. le procureur-général, en son réquisitoire; oui, les accusés, dans leur défense; vu les déclarations du jury, le tribunal condamne Courriol, Choppard et Lesurques à la peine de mort!...

JULIE, DIDIER, DAUBENTON, JÉROME.

Ah!...

LESURQUES, *les montrant et les embrassant.*

Voilà mes juges!... et ils m'ont absous!...

DAUBENTON.

Lesurques, je te sauverai!...

ACTE V.

SEPTIÈME TABLEAU.

La Conciergerie.

Le théâtre représente une voûte du palais; au fond une grille; un factionnaire se promène derrière; le geôlier est appuyé à la porte de la grille; on peut entrer aussi de droite et de gauche, premier plan, en dedans de la grille.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GEOLIER, DIDIER.

LE GEOLIER, *à Didier qui entre.*

Que voulez-vous, Monsieur?..

DIDIER.

J'ai une lettre de M. Daubenton, qui me donne rendez-vous ici.

LE GEOLIER.

Attendez, alors!

DIDIER.

Une question, mon ami... Comment se porte M. Lesurques? Hélas! depuis qu'il est au secret, nous ne l'avons pas vu. (*Il lui offre de l'argent.*)

LE GEOLIER, *refusant.*

Merci, Monsieur, quant il s'agit d'obéir à M. Daubenton, je n'ai pas besoin de récompense. Vous me parlez du condamné Lesurques, ce pauvre homme... Ah! il se porte trop bien!...

DIDIER.

Qu'est-ce à dire?... pourquoi le plaignez-vous ainsi?...

LE GEOLIER, *voyant Daubenton qui entre à gauche.*

Voici M. Daubenton, il vous dira ce que je ne puis vous dire... (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DAUBENTON.

DIDIER.

Vous m'avez mandé, cher Monsieur?...

DAUBENTON.

Hélas! oui... vous êtes courageux, calme, vous, monsieur Didier... C'est à vous que je conterai d'abord la fatale nouvelle... Voilà pourquoi je vous ai fait prier de venir ici.

DIDIER.

Oh! mon Dieu!

DAUBENTON.

Le pourvoi est rejeté!...

DIDIER.

Rejeté! rejeté! le pourvoi d'un innocent!...

DAUBENTON.

Vous savez, mon ami, que la cour de cassation, lorsqu'elle revise un procès, n'a d'autre mission que de constater les vices de forme et non la justice ou l'injustice de l'arrêt. Cet arrêt fut-il injuste, s'il a été régulièrement rendu, la cour de cassation le maintient.

DIDIER.

Mais alors... Monsieur... quand le pourvoi est rejeté ?...

DAUBENTON.

Mon cher Didier, je vous ai fait venir pour vous engager à voir le père et la fille de Lesurques, tâchez de les modérer, tâchez de leur laisser ignorer ce qui se passe... Et... pour le reste, fiez-vous à moi... Où sont-ils ?...

DIDIER.

Tous deux veillaient ce matin encore la pauvre Jeanne, qui, depuis un mois n'est soutenue que par son courage, et que les médecins ont abandonnée hier.

DAUBENTON.

Pauvre victime !... son dévouement n'aura servi, jusqu'à présent, qu'à faire connaître l'existence de ce Dubosc. Toutes les recherches de la police ont été infructueuses... Oh ! si l'on avait trouvé ce misérable... mais, non, tout conspire contre Lesurques... tout !...

DIDIER.

Mais enfin, Monsieur, que ferez-vous pour le pauvre condamné ?...

DAUBENTON.

Vous le saurez lorsqu'il en sera temps. Retournez chez vos amis... dites à mademoiselle Julie, dites à Jérôme qu'ils se hâtent... qu'ils aillent au Directoire solliciter, sinon la grâce de Lesurques, ce qu'on ne leur accorderait pas, puisque la Constitution ôte ce droit aux directeurs, du moins un sursis... Pendant ce temps, nous trouverons Dubosc... et, Dubosc retrouvé, c'est l'origine d'un nouveau procès, d'où votre père sortira libre et triomphant... Ne perdez pas une minute, Didier... Allez ! allez !...

DIDIER.

Ah ! j'y cours !... j'y cours !... (*Il sort.*

SCÈNE III.

DAUBENTON, LE GEOLIER.

DAUBENTON, *appelant à la grille.*

Joseph !...

LE GEOLIER, *entre*.

Monsieur !...

DAUBENTON.

Ferme la porte de cette grille.

JOSEPH.

Voilà. Monsieur.

DAUBENTON.

Puis-je compter sur toi comme tant de fois tu me l'as promis ?...

JOSEPH.

Monsieur, sous la terreur, ma femme, qui était au service de Mme de Noailles, allait être condamnée par le tribunal révolutionnaire, vous l'avez sauvée, je vous ai voué une éternelle reconnaissance, parlez, que voulez-vous de moi ?

DAUBENTON.

Tu vas monter chez le condamné Lesurques.

JOSEPH.

C'est l'heure !

DAUBENTON.

Voici un paquet que tu déposeras sur sa table, cache-le soigneusement, que nul ne puisse le voir !..

JOSEPH.

Bien, Monsieur.

DAUBENTON.

Et puis, ne t'occupe pas de ce que fera le condamné, tu m'entends? le reste me regarde, va !

JOSEPH.

A l'instant même. (*Il sort à gauche.*)

DAUBENTON, *seul.*

En obéissant à la loi, j'ai failli verser le sang d'un innocent... qui pourrait me blâmer de ce que je fais pour sauver cette victime !...

SCÈNE IV.

DAUBENTON, JÉROME,

JÉROME, *entrant de droite tout effaré.*

Monsieur !... Monsieur !...

DAUBENTON.

Vous, Jérôme, vous !...

JÉROME.

Qu'ai-je appris!... que dit-on !... quel est ce mouvement dans le palais?...

DAUBENTON.

Vous n'avez pas vu Didier ?

JÉROME.

Non !

DAUBENTON.

Et votre fille Julie ?

JÉROME.

Là-bas, au fond de notre petit jardin solitaire, dans cette maison que tous nos amis ont abandonnée... nous n'avions pas de nouvelles, Didier ne rentrait pas; Julie m'a prié de venir vous trouver... en chemin... Ah !... monsieur Daubenton, que de monde.. que de gens empressés, marchant par groupes, se hâtant, tous suivant la même direction ! A mesure que j'avançais il me semblait voir augmenter la foule... J'arrivai sur les quais, et à peine pouvais-je me frayer un chemin; il y avait sur tous ces visages une expression qui m'épouvantait... Cependant j'avançais toujours !... Enfin je traversai le pont Notre-Dame, et de là... sur la place de Grève... J'aperçus... Ah !... Monsieur, Monsieur, dites-moi que je n'ai rien vu !..

DAUBENTON, *avec tristesse.*

Pauvre père !...

JÉROME, *abattu.*

Est-il vrai que le pourvoi a été rejeté ?

DAUBENTON.

C'est vrai !

JÉROME.

Il n'y a pas d'autre ressource?

DAUBENTON.

En ce moment votre fille supplie les directeurs.

JÉROME.

Ils n'ont pas le droit de faire grâce.

DAUBENTON.

Peut-être accorderont-ils un sursis.

JÉROME.

Monsieur !... vous savez qu'on dresse l'échafaud, venez...!

DAUBENTON.

Du calme, je vous en prie !...

JÉROME *fausse sortie.*

Si le Directoire n'a pas le droit de faire grâce, le conseil des Cinq-Cents nous reste !... Venez, venez... (*Il invite Daubenton à le suivre.*)

DAUBENTON.

Les députés font les lois, ils n'en surveillent pas l'exécution...

JÉROME.

Et parce qu'il n'y a pas de maître en France, parce que chacun vit pour soi, selon sa volonté, personne ne me dira : Pauvre père, reprends ton fils !... personne ne dira : Juges, vous vous êtes trompés; juges vous avez condamné un innocent !... parce qu'un homme ressemble à un autre homme, c'est-là son seul crime, Monsieur, il mourra, il mourra de la mort des lâches, des voleurs et des meurtriers !

DAUBENTON, *avec une émotion marquée.*

Mon ami, je vous en conjure...

JÉROME.

Tout le monde sait que mon fils n'est pas coupable; ceux qu'on appelait ses complices l'ont justifié par des aveux si formels, qu'il ne reste plus l'ombre d'un doute dans les esprits !.. Ce n'est plus un accusé, c'est un martyr; et qu'importe que la loi n'ait pas prévu l'horrible hasard qui nous frappe; qu'importe que la politique ne laisse plus à un roi le privilége de terrasser le hasard !... La tête d'un honnête homme, M. le juge, pèse autant que la plus riche couronne dans la balance éternelle de Dieu!

DAUBENTON.

Par grâce, calmez-vous !... Tout ce que vous dites là, mon ami, retombe sur ma tête; eh bien, écoutez-moi !

JÉROME, *hors de lui.*

Ne me dites pas qu'on refusera la grâce de mon fils, c'est impossible ! c'est impossible!

SCÈNE V.

LES MÊMES, DIDIER, JULIE.

DIDIER, *entre avec précipitation.*

C'est vrai.

JÉROME, *à Didier.*

Ils ont refusé ?...

(*Voyant Julie entrer, il va au-devant d'elle, elle peut à peine se soutenir; il la prend dans ses bras.*)

JÉROME, *à Julie.*

Ils ont refusé !

JULIE, *pleurant.*

Je me suis jetée à leurs pieds, je leur ai demandé la vie de mon père, j'ai offert la mienne en échange, je leur ai dit: vous savez qu'il est innocent... Ces hommes ne sont pas des méchants, ces hommes ont un cœur, ils se sont attendris; l'un d'eux a versé des larmes, et ils m'ont refusé !

JÉROME, *désespéré.*

Mon Dieu !... mon Dieu !...

JULIE, *hors d'elle, à Daubenton et parcourant le théâtre*

Je veux voir mon père, moi... où est-il ?... Cette foule qui

gronde... ces sinistres apprêts, mon père est ici, n'est-ce pas, Monsieur?.. vous qui l'avez fait condamner, c'est à vous que je le demande, rendez-le moi!... rendez-le moi!...

DAUBENTON, *après avoir regardé partout.*

Eh bien, oui, je vous le rendrai!... oui, moi qui souffre autant que vous, moi qui ai fait le mal, je le réparerai, soyez tranquille!

JULIE.

Vous!

JÉROME.

Vous sauverez mon fils!...

DAUBENTON, *les prenant à part tous deux.*

Je savais que nous n'avions plus d'espoir, je savais le rejet du pourvoi, j'avais prévu le refus du Directoire, et ce matin, d'après les ordres du procureur-général, j'avais dû commander les apprêts du supplice. Mais, en obéissant à mon devoir de magistrat, je me réservai d'obéir à mon cœur, à l'humanité, à l'amitié que j'ai pour vous, pauvre père! pour vous, pauvre enfant! pour lui, ce noble martyr! A une heure, Lesurques a trouvé sur sa table un paquet; dans ce paquet il y a une lettre qui lui annonce que l'exécution doit avoir lieu aujourd'hui, qu'une chaise de poste l'attend au coin de la rue du Harlay; dans le paquet il a trouvé aussi une clef qui ouvre la porte de sa prison!...

JULIE, *à Daubenton.*

Ah! Monsieur.. Monsieur...

JÉROME, *à Daubenton.*

Monsieur, vous êtes notre sauveur! mais s'il rencontre quelqu'un dans les couloirs, un guichetier.

DAUBENTON, *à Jérome.*

Celui qu'il pourrait rencontrer c'est un homme qui m'est dévoué, que j'ai prévenu, qui fermera les yeux.

JULIE.

Ainsi à l'heure qu'il est, il est sauvé peut-être!...

DAUBENTON.

A l'heure qu'il est, votre père n'a plus rien à craindre et trouvera dans la voiture le passeport dont il a besoin pour gagner Dieppe et s'embarquer...

DIDIER, JULIE, JÉROME.

Oh!

DAUBENTON, *examinant partout.*

Mais silence!... cachez cette joie! que nul ne la soupçonne! tout le monde ici fait des vœux pour le salut de votre père, mais chacun a son devoir à remplir. C'est à trois heures que les condamnés doivent être amenés au greffe pour accomplir les dernières formalités et recevoir les derniers adieux de leurs proches.. à trois heures, vous serez sûrs qu'il est sauvé!

JÉROME.

A trois heures!...

DIDIER.

Dans vingt minutes!...

JULIE.

Oh! mon cœur, mon cœur pourra-t-il battre ainsi jusqu'à ce moment-là!...

DAUBENTON.

A trois heures, quand vous verrez les autres et que vous ne le verrez pas, lui, oh! contenez-vous!...

JÉROME, *à Daubenton.*

Oui, oui, soyez tranquille, nous nous contiendrons.

JULIE.

Que vous êtes bon, mon Dieu!...

JÉROME.

Mon Dieu! pardonnez-nous d'avoir douté!...

(*Trois quarts sonnent.*)

DIDIER.

Les trois quarts de deux heures.

JÉROME.

Mais qui vient là?...

(*La grille du fond s'ouvre, le geôlier, le prêtre et le bourreau traversent et vont à gauche, les gendarmes et l'exempt restent au fond.*)

DAUBENTON.

Ne vous effrayez pas!... ce sont les officiers de la prison, c'est l'abbé qui exhorte les condamnés.

JULIE, *montrant le bourreau.*

Et cet homme, mon Dieu, qui est-il?

DAUBENTON, *à Julie.*

Remerciez Dieu qui lui arrache votre père, priez pour ceux qui vont lui appartenir! (*Daubenton regarde partout.*)

JÉROME.

Donne-moi ta main, Julie.

JULIE.

Oui, grand-père, oui...

JÉROME, *à Didier.*

Comme le temps passe lentement... n'est-ce pas, Didier?..

DIDIER.

Oui, oui!...

JÉROME.

Du courage, ma petite Julie.

JULIE.

J'en ai, grand-père...

JÉROME, *prenant Julie dans ses bras.*

Tu sais ce qu'a dit M. Daubenton, quand nous verrons les autres, et que nous ne le verrons pas, lui, cachons bien notre joie, n'insultons pas à ces malheureux.

JULIE, *à Jérome.*

Oh! non... ce serait mal... non... Trois heures ne sonneront jamais!

DAUBENTON, *bas.*

Allons, nous touchons au terme de l'épreuve.

(*Trois heures sonnent. Jérôme, Julie, Didier, se tenant groupés, regardent avidement la porte de gauche qui s'ouvre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *puis* COURRIOL, *puis* CHOPPARD, *suivis de gendarmes; ils traversent et sortent par la grille du fond. Le bourreau reste au fond et attend Lesurques.*

JULIE.

Un, deux!

JÉROME.

Il n'y est pas!... (*Lesurques paraît; Julie pousse un grand cri.*)

DAUBENTON.

Ah! il est resté!...

JÉROME, *s'élançant au-devant de son fils.*

Malheureux! Mais sais-tu qu'ils ont refusé ta grâce?...

LESURQUES.

Ma grâce!... Je ne la demandais pas: on ne fait grâce qu'à un coupable... Et puisque la justice ne peut défaire ce qu'elle a fait, je n'ai rien à dire; je me résigne: je mourrai...

DAUBENTON, *à Lesurques.*

Oh! qu'avez-vous fait, qu'avez-vous fait?...

LESURQUES, *à Daubenton.*

Remerciez pour moi cet ami inconnu pour son dévouement à mon malheur!... Je ne pouvais accepter de fuir!.. Qui donc eût cru à mon innocence?... (*Plus bas.*) Tenez, reprenez cette clé, dont je n'ai pu me défaire: trouvée là-haut, elle compromettrait l'inconnu qui m'a voulu sauver... Sa lettre est anéantie... soyez tranquille!

DAUBENTON.

Oh! vous me laissez dans le cœur un remords éternel!..

LESURQUES.

Que parlez-vous de remords!... vous m'avez condamné selon votre conscience.

DAUBENTON.

Mais je vous ai condamné!

LESURQUES.

Ce n'est pas vous, c'est la fatalité!... Mes amis, serrez-vous bien contre mon cœur! (*Julie, Didier et Jérôme viennent vers lui.*) Le moment approche, ne pleure pas ainsi, Julie, tu m'ôterais mon courage, et il m'en faut, vois-tu, pour quitter la vie que votre amour à tous me faisait si douce!... Mais vous, mon père, toi, Didier, vous êtes des hommes, j'ai droit de vous demander de la résignation... Que voulez-vous... je n'ai pu fuir ma destinée!...

JULIE, *s'évanouissant dans les bras de son père.*

Mon père! mon père!...

LESURQUES.

Ma pauvre enfant! adieu! adieu!..: Didier, je te la confie, elle est à toi, tâche qu'elle m'oublie, je te bénirai du haut du ciel!..... (*Didier la prend des bras de Lesurques et l'emmène par la droite. Lesurques à Jérôme:*) Adieu, mon père! mon bon père!... Voyez: ce n'est pas un supplice, c'est un triomphe! je ne vais pas à l'échafaud, je vais à Dieu!!

JÉROME, *sanglottant et embrassant son fils.*

Oui, oui, devant Dieu! mon fils, devant Dieu!... (*Il tombe à genoux, Lesurques se dégage de son père, fait un signe à Daubenton, et sort par le fond. Le cortége s'éloigne par la gauche. Jérôme reste anéanti. Soudain entre Jeanne, un papier à la main. Premier plan à gauche, elle s'élance vers Jérôme et Daubenton.*)

JEANNE.

Vous pleurez, vous!...

JÉROME et DAUBENTON.

Jeanne! Jeanne!... (*Jérôme se relève.*)

JEANNE.

Moi, je vais le sauver ou le venger!...

JÉROME et DAUBENTON.

Vous savez où est Dubosc?...

JEANNE.

Venez! venez! .. (*Ils sortent par la droite, premier plan.— Changement à vue.*)

HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le balcon extérieur, au premier étage, d'un cabaret, au coin de la place de Grève. Au fond on voit le quai et les tours Notre-Dame; une table à droite où est assis Dubosc, qui boit; Fouinard est debout devant lui. A gauche, un pilier et jeu de tonneau; une table : le poteau sert pour la disparition de Dubosc; son sosie le remplace en tournant à l'entour du poteau. Tous les cris se font au fond et non en vue du public. A droite, une voûte qui est un escalier pour aller en bas. — Ouverture au fond de la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBOSC, FOUINARD.

DUBOSC.

A boire! j'ai soif!...

FOUINARD, *inquiet.*

Tu as assez bu! va-t-en, ou bien cache-toi, il faut que je descende en bas à la boutique!

DUBOSC, *échauffé par le vin.*

Je ne veux pas me cacher! je ne veux pas m'en aller, je veux boire!...

FOUINARD.

Mais au moins ne reste pas sur cette terrasse. Songe donc que c'est en bas, que le cortége passera dans un moment, et si l'on te voyait, si l'on montait sur cette terrasse?

DUBOSC.

On n'y montera pas puisque je l'ai louée pour moi tout seul! Je tiens à voir à mon aise, moi. D'ici on domine la place de Grève, c'est un coup d'œil superbe.

FOUINARD, *s'éloigne de Dubosc.*

Malheureux!...

DUBOSC, *se lève et va vers Fouinard.*

Ah ça! est-ce que par hasard tu aurais des préférences pour le vertueux Lesurques?..

FOUINARD.

Ah! mon Dieu... pourquoi pas, est-ce que ce malheureux n'est pas à plaindre?

DUBOSC.

De quoi à plaindre?.. aimerais-tu mieux que ce soit moi qui aille figurer là-bas, au lieu de lui?... (*Il le prend au collet.*)

FOUINARD, *haut.*

Non, mon ami Dubosc, non... (*A part.*) As pas peur! Oh! si les autres peuvent arriver à temps!... (*Haut.*) Mais ne bois pas tant...

DUBOSC, *criant.*

Allons donc!...

FOUINARD.

Ne crie pas, et surtout tâche que personne ne te voie, car nous serions tous perdus!...

DUBOSC, *prenant Fouinard par le cou.*

Sois tranquille! mais vois-tu, je veux être sûr, mais là bien sûr, que mon remplaçant m'a remplacé... parce que je connais ma légale, moi! quand un homme, à tort ou à raison, a payé pour une chose sa dette à la société, la société n'a pas le droit de la faire payer à un autre une deuxième fois.

FOUINARD.

Ah! oui, mais nous avons l'affaire de cette petite dame, pour le registre.

DUBOSC.

Jeanne!...

FOUINARD.

Tu sais... ce petit assassinat?...

DUBOSC, *d'un air aviné.*

La seule femme que j'aie jamais aimée!

FOUINARD, *à part.*

J'entends du bruit!... ce sont eux... (*Haut.*) Mon Dieu! pourvu que personne ne monte ici!...

DUBOSC, *prend Fouinard par le bras et le fait pirouetter. Il tombe à terre.*

C'est ton affaire... Veille au grain!...

FOUINARD, *se relevant.*

J'y vas. (*A part, en sortant.*) Si j'osais, je lui tordrais le cou... mais il est plus fort que moi... Et Jeanne qui ne revient pas!... (*La foule murmure. Il sort en courant.*)

DUBOSC, *seul, près de la terrasse, au fond.*

Les voilà!... ce sont bien eux!... ils approchent!... (*Ici les cris de la foule sont plus forts.*) Va!.. mais, va donc, charrette du diable!... Plus vite!... plus vite encore!... encore quelques tours de roue, et je suis sauvé!... (*Les cris s'arrêtent net.*) Elle s'arrête!... morbleu!... avancez donc!... (*Il s'élance vers l'ouverture, et recule vers le poteau.*) Imbécile! qu'allais-je faire?... (*Reprise des cris. Il se cache derrière un pilier, son sosie paraît à sa place.*)

SCÈNE II.

COURRIOL, CHOPPARD, LESURQUES.

(*Cris de la foule* :) Les voilà!... les voilà!...

(*Arrivée de la charrette au-dessous du balcon.*)

COURRIOL.

Lesurques est innocent!...

CHOPPARD.

Oui, Lesurques est innocent!...

LA FOULE.

Grâce! grâce! pour Lesurques!...

LESURQUES.

Mes amis! (*ici les cris s'arrêtent*) j'ai un père, j'ai une fille, je les recommande aux honnêtes gens sur la terre, en attendant de les revoir dans le ciel!...

LA FOULE.

Grâce! grâce!...

COURRIOL.

Oui, il est innocent!... Choppard et moi nous sommes seuls coupables!... Tuez-nous, nous en avons assez fait pour mourir!... Mais lui, ce malheureux!.. rendez-le à sa famille, à ses enfants!...

LA FOULE.

Grâce pour Lesurques!

SCÈNE III.

DUBOSC, *reparaît, et va vers l'ouverture.*

Je ne vois pas bien!... Ah! encore six échelons, et je suis sauvé!...

SCÈNE IV.

DUBOSC, JÉROME, *entrant*, JEANNE.

JEANNE, *paraissant, aidée de Fouinard qui l'aide à monter, va vers Dubosc.*

Bonjour, Dubosc!...

DUBOSC.

Jeanne! (*Il va pour se sauver, Jérôme arrive et le saisit au collet; il est suivi de Daubenton, de l'agent et des gendarmes.*)

JÉROME.

Dubosc!!

DAUBENTON.

Dubosc! c'est bien lui... (*Il fait signe de l'arrêter.*) Allez, allez!

JÉROME, *force Dubosc à venir se montrer à la foule.*

Misérable!... Tenez! tenez!... l'assassin, le voilà!... Epargnez mon fils!... (*Il le traîne au fond. — Quatre heures sonnent!... — Jeanne tombe évanouie. — Cris de la foule; la foule arrive. — On s'empare de Dubosc.*) TROP TARD!.....

DAUBENTON.

J'en appelle à la postérité!!! (*Tableau.*)

FIN

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
61e ET 62e LIVRAISONS. MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



PAR LES FENÊTRES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

M. AMÉDÉE ACHARD

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE, LE 10 JUILLET 1852.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ERNEST GRANDISSON, peintre d'histoire.	MM. BRESSANT.
PONT-AUX-BICHES, propriétaire.	VILLARS.
UN CAPORAL.	ANTONIN.
Mme PARADIS, mariée dans la marine.	Mmes MÉLANIE.
Mlle CELESTE, sa nièce.	LUTHER.

La scène est à Paris, rue de la Lune.

Le théâtre représente une façade de maison.— Le premier étage est un peu au-dessus de la rampe.— La rue est ouverte entre la façade et la rampe. — A quelques pieds à gauche du grand balcon, un bec de gaz; on ne voit que l'extrémité de la colonne de fer qui le supporte.

SCENE I.

Au lever du rideau, le jour commence à baisser. — ERNEST, *seul.* (*Il est à sa fenêtre, une ligne à la main — Au bout de cette ligne est attachée une balle en guise d'hameçon.*) *Ernest se penche sur son balcon et semble regarder dans la rue.*

Tiens! il paraît qu'il ne fait pas encore assez nuit; voilà un imbécile de passant qui s'arrête le nez en l'air et qui, me voyant pêcher à la ligne, au deuxième au-dessus de l'entresol, a l'air d'attendre que ça morde...

AIR : *Du premier prix.*

Cher passant, mon petit bonhomme,
Voici la chose sans façon.
J'ai vingt-six ans et je me nomme,
Pour vous plaire, Ernest Grandisson.
Je peins la peinture historique,
Je peins aussi les animaux,
Posez une heure et je m'applique
A vous mettre dans mes tableaux.

(*Faisant comme s'il riait au nez du passant.*) Hi! hi! hi! jobardinelli! Oui, monsieur, je tiens le portrait de famille et tout ce qui concerne les coloristes; mais, pour l'instant, je me livre aux exercices d'un pêcheur à la ligne somnambule, pêchant par une fenêtre de la rue de la Lune, avec une balle élastique pour asticot... Oh!... Bon! il s'éloigne, satisfait de l'explication... On commence à n'y plus voir du tout, et je n'ai pas à craindre ce bec de gaz (*Il montre le bec de gaz qui est à gauche du grand balcon*); on ne l'allume jamais sous le prétexte spécieux que nous sommes ici rue de la Lune... Allons, attention! (*Se penchant sur son balcon.*) La fenêtre de mon infante reste toujours close!... (*Se penchant.*) Ah çà, qu'est-ce que fait donc la charmante Céleste? va-t-elle, aujourd'hui, me laisser pêcher longtemps comme cela?... (*Il agite sa ligne de manière que la balle élastique frappe les carreaux de la fenêtre placée au-dessous de lui.*) (*Moment de silence.*) Rien encore !... je vais grêler un ou deux carrreaux ?... tant pis!... (*Il recommence le même jeu que plus haut.*) Ah! enfin! la voilà!...

SCENE II.

ERNEST, CÉLESTE.

(*Céleste ouvre sa fenêtre au-dessous de celle d'Ernest et paraît sur le balcon. Ernest est toujours à sa fenêtre.*)

CÉLESTE, *à demi-voix.*

Mais, monsieur, vous allez casser les vitres...

ERNEST.

Ah! mademoiselle... c'était pour vous épargner trois sous de port... Tenez... permettez... (*Il retire sa ligne et attache une lettre au bout,*) du même à la même, toujours... le cœur d'Ernest Grandisson ci-inclus avec une flèche qui le traverse et quatre pages de texte serré-menu sans ratures... Prenez vite, mademoiselle...

CÉLESTE.

Je ne sais si je dois...

ERNEST.

Vous devez, j'en suis sûr... Il n'est pas décent de laisser, comme vous le faites, mon cœur au bout d'une ficelle...

CÉLESTE, *prenant la lettre.*

Mais, monsieur... je vous connais à peine... et voici la troisième lettre illustrée que vous m'adressez par la fenêtre...

ERNEST.

C'est justement pour me faire connaître de vous... sachez que je vous aime comme les coloristes seuls savent aimer...

CÉLESTE.

Je voudrais bien vous croire... mais on dit que les hommes sont si menteurs...

ERNEST.

AIR *d'Irène.*

Je ne vous trompe pas, si vous pouviez vous-même
Deviner ma pensée, ah ! pour moi quel bonheur !
Vous y liriez ces mots que je cache en mon cœur :
Mon bel ange aux yeux bleus, crois-moi, crois-moi, je t'aime.

CÉLESTE.

Chut! Voici ma tante!

ERNEST.

Diable! (*Il retire précipitamment sa ligne et se retire de la fenêtre.*)

SCENE III.

CÉLESTE, Mme PARADIS, *puis* PONT-AUX-BICHES, *puis* ERNEST.

Mme PARADIS.

Que faites-vous là, ma nièce? Il me semblait que vous rapliez...

CÉLESTE.

Moi... ma tante, je fredonnais...

Mme PARADIS, *regardant à l'étage au-dessus.*

Vous aviez tort; une demoiselle qui a une dot ne doit jamais fredonner à sa fenêtre, surtout quand elle a au-dessus d'elle un homme de rien, un peintre à l'huile, qui a eu l'audace de me demander votre main par la petite poste.

CÉLESTE.

Mais, ma tante, vous lui avez fermé la porte. (*Plus bas.*) Il rentre par la fenêtre.

Mme PARADIS.

Heureusement que M. Pont-aux-Biches, notre propriétaire, a donné congé à ce monsieur; c'est demain le terme, nous allons en être délivrées.

CÉLESTE.

Demain!

Mme PARADIS.

Oui, mademoiselle, demain... Est-ce que cela vous contrarierait par hasard? Il suffit que ce jeune homme déplaise à M. Pont-aux-Biches pour qu'il vous intéresse, sans doute...

CÉLESTE.

Mais, ma tante, vous me parlez toujours de M. Pont-aux-Biches et je ne peux pas le sentir... S'il voulait être mon oncle, je ne dis pas... mais mon mari.

Mme PARADIS.

C'est bien! mademoiselle. J'attends votre oncle au premier jour; son navire est arrivé au Havre. Nous verrons s'il entendra que vous ne puissiez pas sentir un homme comme il faut et qui a vingt mille livres de revenu...

PONT-AUX-BICHES, *paraissant à sa fenêtre. Il a entendu les derniers mots. (A part.)*

Serais-je sur le tapis?

CÉLESTE, *répondant à sa mère.*

Oui, mais quand mon oncle verra qu'il est très-laid, très-vieux et très-sot...

PONT-AUX-BICHES, *à part.*

Je respire! il ne s'agit pas de moi!... (*Haut.*) Comment se portent ce soir, la chère dame Paradis et sa charmante nièce?

Mme PARADIS.

Eh! c'est notre galant propriétaire... Mille fois trop bon, mon cher monsieur... (*A Céleste.*) Saluez donc, au moins.

PONT-AUX-BICHES.

Voulez-vous me permettre une folie, ma chère dame, une fô-lie-e? J'ai là, dans ma chambre, deux roses doubles qui me demandent à descendre au premier, sous prétexte qu'elles y seront en famille... hi! hi!

Mme PARADIS.

Ah! ah! charmant! Savez-vous, monsieur Pont-aux-Biches, que ceci s'appelle un madrigal? (*Bas à Céleste.*) Voyez-vous bien qu'il dit de très-jolies choses, quand il veut.

CÉLESTE.

Heu! il a pris ça chez un confiseur avec un demi-cent de papillotes!... Trente-deux sous de galanterie.

PONT-AUX-BICHES.

Tenez, j'attache au bout d'un fil mes deux roses, la tante et la nièce, hi! hi! et en ma qualité de propriétaire, je leur accorde le déménagement demandé!.. (*Il fait descendre les deux roses au bout d'un fil; Mme Paradis les prend et en donne une à sa nièce, qui la reçoit d'un air maussade.*)

ERNEST, *paraissant à sa fenêtre et voyant ce qui se passe. (A part.)*

Ah! ah! tu joues de la ficelle aussi, toi, vieux crustacé!... Attends, attends, je m'en vais te donner de l'agrément.

PONT-AUX-BICHES, *sans voir Ernest.*

Oserai-je demander à la charmante mademoiselle Céleste si le parfum de cette rose...

ERNEST, *à M. Pont-aux-Biches, qu'il interrompt.*

Corpo di Bacchol... Tiens! c'est vous, mon cher propriétaire, M. Pont-aux-Bichettes!... Le portier m'a dit qu'hier vous étiez dérangé.

PONT-AUX-BICHES, *sèchement.*

Je vous ai déjà dit, monsieur, que je m'appelais Pont-aux-Biches et non Pont-aux-Bichettes... Quant à ma santé, je vous serais obligé de me laisser tranquille. (*A part.*) Comme ce locataire me déplaît!

ERNEST.

Serait-ce abuser pourtant, monsieur Pont-aux-Bichettes, que de vous demander si nous aurons de l'orage cette nuit? D'ordinaire les gens de votre âge sont des espèces de baromètres ambulatoires.

CÉLESTE, *riant.*

Ah! ah!

Mme PARADIS, *bas.*

Voulez-vous bien ne pas rire des impertinences de ce monsieur!...

CÉLESTE.

Mais, ma tante, ce n'est pas une impertinence, c'est une observation... atmosphérique.

PONT-AUX-BICHES.

Monsieur l'artiste, vous voyez bien que je cause avec ces dames du dessous. Il serait de la plus vulgaire politesse de me laisser vaquer à cet entretien...

ERNEST.

Je me retire... Comment donc!... Seulement, je vous ferai observer que voici le frais qui commence à tomber, et à votre âge vous avez tort de fraterniser avec le serein... Bonsoir; je demanderai demain matin, au portier, si vous continuez à être dérangé... (*Il se retire de sa fenêtre qui reste ouverte. — Moment de silence.*)

PONT-AUX-BICHES, *à part.*

Galopin!... (*Haut, parlant aux dames du premier.*) Me permettez-vous, chère madame Paradis, de reprendre notre entretien où nous l'avions laissé? J'osais demander à mademoiselle Céleste si le parfum de cette rose... (*On entend Ernest éternuer fortement.*)

CÉLESTE, *malignement.*

Dieu vous bénisse, monsieur Pont-aux-Biches!

PONT-AUX-BICHES.

Comment! quoi!... je n'ai pas éternué... ce n'est pas moi; c'est ce diable de peintre... C'est égal, je vous remercie tout de même, charmante demoiselle, et je reprends ma question. (*A

ce moment, Ernest, sans se montrer, entonne sur la clarinette, des airs variés. — Pont-aux-Biches s'arrête et paraît indigné.)

PONT-AUX-BICHES, *à part.*

Le misérable !...

Mme PARADIS, *à sa nièce.*

Décidément ce peintre est un mauvais sujet, un mal appris, un bouzingot... Ne riez pas, mademoiselle, je vous le défends. (*La clarinette cesse.)*

CÉLESTE, *riant.*

Oui, ma tante.

PONT-AUX-BICHES, *parlant aux dames du premier.*

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mesdames, mais cet instrument me donne des crampes partout. (*Ernest, toujours invisible, se remet à jouer de la clarinette.*)

PONT-AUX-BICHES, *exaspéré.*

Ah çà ! mais... il faut qu'il soit devenu aveugle...! (*Le bruit de la clarinette se rapproche jusqu'à ce qu'Ernest soit en vue du spectateur. — Il souffle avec acharnement.*)

Mme PARADIS.

C'est intolérable ! (*A sa nièce.*) Rentrons ! (*Madame Paradis et sa nièce quittent la fenêtre.*)

SCENE IV.

PONT-AUX-BICHES, ERNEST, *puis* CÉLESTE.

PONT-AUX-BICHES, *se penchant à sa fenêtre, à Ernest.*

Sacrebleu ! sacrebleu !... On prend un chien et on va sur le Pont-Neuf !...

ERNEST, *se penchant aussi à sa fenêtre.*

Que dit papa ?

PONT-AUX-BICHES.

Je dis, monsieur, que vous êtes ici dans une maison honnête, où il est interdit d'amener des chiens, et de jouer d'aucun instrument à vent.

ERNEST, *mélancolique.*

Que voulez-vous, mon cher propriétaire ! ma vue baisse et je me crée des ressources pour l'avenir.

PONT-AUX-BICHES.

Qu'est-ce que ça me fait?... Vous êtes cause que ces dames, avec qui j'avais l'honneur de causer, se sont retirées de leur fenêtre. (*Ici Céleste reparaît au balcon de sa fenêtre, elle arrose ses fleurs.*)

ERNEST, *l'apercevant, à part.*

Oh ! mademoiselle Céleste ! et ce vieil hanneton n'est pas encore couché !...

CÉLESTE, *à part.*

Heureusement, il vient de venir une visite pour ma tante ; me voici libre.

PONT-AUX-BICHES, *apercevant à son tour Céleste. — A part.*

Mademoiselle Céleste !... et ce maudit rapin qui me traquenarde !..

ERNEST, *à part.*

N'ayons l'air de rien. (*Haut à Pont-aux-Biches.*) Bonsoir, monsieur Pont-Audemer... (*Il se retire un peu de sa fenêtre, mais il reste en vue du spectateur.*)

PONT-AUX-BICHES.

Ah !... bonsoir, bonsoir... (*Se penchant vers le premier et toussant légèrement.*) Hum ! hum ! hum !

CÉLESTE, *à part.*

Encore ce vilain vieux !

ERNEST, *à part et sans se montrer.*

Tousse, mon bon homme, tousse !... Je suis là pour guérir ton catarrhe.

PONT-AUX-BICHES.

Hum ! hum !... (*A demi-voix.*) Charmante Céleste... pst, pst... nous sommes seuls...

ERNEST, *reparaissant à son balcon, avec fracas.*

Vous m'avez appelé, monsieur Pont-aux-Choux?...

PONT-AUX-BICHES.

Eh ! non... que le diable vous emporte !...

ERNEST.

Ces satanés appartements sont si sonores !... le moindre bruit s'entend... Tenez, c'est comme tantôt, quand vous avez reçu chez vous votre blanchisseuse... Ah ! papa, nous ne sommes pas sage !

PONT-AUX-BICHES.

Monsieur, monsieur !... quelle est cette insinuation?... ma blanchisseuse !...

ERNEST.

Faites faire une autre cloison, je ne vous dis que ça... on entend tout ! comme tantôt... Hi ! hi !

AIR : *Sans murmurer.*

Ah ! votre immeuble, et la chose est fâcheuse,
Est mal bâti, cher et vieux sapajou ;
Lorsque chez vous entre la blanchisseuse,
Vous l'appelez d'une voix chatouilleuse
Votre Loulou. (*bis.*)

CÉLESTE, *à part.*

Oh ! que c'est vilain !... je le dirai à ma tante, par exemple !

PONT-AUX-BICHES.

Quoi ! comment ! sacrebleu ! monsieur l'artiste, quelle sottise me chantez-vous là, à la fin ?

ERNEST.

Je ne chante rien, je vous parle de votre blanchisseuse.

PONT-AUX-BICHES, *hors de lui.*

C'est faux ! c'est faux ! je n'en ai pas !

ERNEST.

C'est du propre !... Le malheureux, il renie sa blanchisseuse ! il renie Loulou !

CÉLESTE, *à part.*

Une blanchisseuse ! Quel malheur que ma tante ne soit pas ici !

PONT-AUX-BICHES.

Jeune homme !... rétractez-vous, ou je sors de mon assiette !...

ERNEST, *solennel.*

Que je me rétracte?... mais tu ne me connais pas, vieillard !... permets que je te tutoie... ton grand âge m'y autorise... Tu veux que je me rétracte, moi ! mais tu ne sais donc pas que lorsque j'ai dit une chose (*frappant sur le banc de sa fenêtre.*) flac ! c'est comme cela !... je ne suis pas comme toi, qui oses rétracter ta blanchisseuse, ta Loulou !

PONT-AUX-BICHES, *furieux,*

Monsieur le peintre ! vous êtes un malfaiteur ! Si à midi, demain, vous n'avez pas déménagé, je fais jeter vos meubles par la fenêtre... voilà mon dernier mot, rapin !... A présent, allez votre train, jouez de la clarinette et de votre reste... hi ! hi !... rapin !... bonne nuit, rapin !... (*Il ferme sa fenêtre avec fureur.*)

ERNEST, *riant.*

Convenez du moins que vous êtes du dernier bien avec votre blan... (*La fenêtre de Pont-aux-Biches étant fermée, Ernest achève le mot à part lui et avec tristesse.*) chisseuse !... Diantre, me voilà bien, moi !

CÉLESTE, *à part.*

Pauvre jeune homme ! demain !

SCÈNE V.

ERNEST, CÉLESTE, *puis* Mme PARADIS.

ERNEST, *regardant au-dessous de lui.*

(*A part.*) Elle est encore là... bon !... allons ! de l'audace, du nerf ! (*Appelant.*) Pst... pst... mademoiselle... (*Céleste tousse légèrement.*) Vous avez entendu ce chakal en perruque !... il me jette sur le pavé avec mes tableaux d'histoire et tout mon acajou... Oh ! demain à midi, vlan !...

CÉLESTE, *à demi-voix.*

Vous partirez ?...

ERNEST.

Ah ! mademoiselle. Ah ! Céleste ; avant d'être exilé loin du toit sous lequel vous êtes si jolie, je voulais, j'espérais... vous savez...

CÉLESTE, *timidement.*

Quoi, monsieur ?...

ERNEST.

Ma lettre... vous n'avez donc pas lu ma lettre ?

CÉLESTE.

Non, monsieur, non !

ERNEST, *vivement.*

Je vous y demandais...

CÉLESTE.

...De me voir ce soir... c'est impossible, monsieur, vous n'y pensez pas...

ERNEST.

Je vous demande pardon, mademoiselle, j'y pense depuis hier... Mais rassurez-vous, j'ai trouvé un moyen, un moyen de

première classe et légèrement copié de l'Espagnol, à la guitare près ; mais vous n'y tenez pas, n'est-ce pas, mademoiselle, à la guitare?

CÉLESTE.

Mais je ne vous comprends pas, monsieur.

ERNEST.

Soyez tranquille... j'ai mon plan... il est très-gentil, parole d'honneur!... En deux mots, voici... (*A part.*) Oh! la belle tante!...

Mme PARADIS, *paraissant derrière Céleste.*

Comment, mademoiselle, vous êtes encore là?... je vous croyais couchée... Vous savez que j'ai ici une visite sérieuse, et je ne veux pas être dérangée... Ayez la bonté de rentrer tout de suite et de fermer cette fenêtre.

CÉLESTE.

Mais... ma tante, il fait si chaud dans ma chambre!...

Mme PARADIS.

Eh bien, laissez votre fenêtre ouverte... mais rentrez; le temps est à l'orage, nous pourrions avoir de la pluie.

CÉLESTE, *prenant la chaise.*

(*A part.*) Il a son plan... Mon Dieu... que veut-il faire? (*Céleste rentre avec madame Paradis, la fenêtre de sa chambre est restée entr'ouverte.*)

SCENE VI.

ERNEST, *seul, à sa fenêtre.*

En voilà une femme disgracieuse, par exemple, que la dame Paradis!... Quand je pense qu'il y a au monde un monsieur Paradis... je m'attendris presque sur cet inconnu... Il est vrai que c'est un marin, un brave... Mais sapristi, cette marâtre m'a interrompu au moment ou j'allais révéler à ma Juliette ma conception andalouse!... n'importe!... je lui suppose de l'esprit, et quand je serai descendu il est probable qu'elle comprendra mon projet... Presto, presto!... la nuit est décidément noire, et c'est la dernière que je passe dans ce domicile... En avant mon moyen de première classe! (*Il s'éloigne un instant de la fenêtre et reparaît tenant une échelle de corde, qu'il déroule.*) Tel que vous me voyez, j'ai beaucoup connu le colonel Amorcs, et, pendant deux ans, je me suis régulièrement cassé les reins deux fois par semaine, sous ses auspices... dans cette espèce de dégringoloir patenté qu'on appelle un gymnase... (*Attachant l'échelle au balcon de sa fenêtre et faisant un nœud.*) Hein! hein!.. Cela m'a procuré quelques succès de salon... (*Il achève de fixer l'échelle.*) Voilà! pourvu que ma fenêtre n'aille pas descendre avec moi!... (*Il s'éloigne et s'élance violemment contre le balcon.*) Han!... Allons, je crois que ça ira... je crois que ça ne s'en ira pas... (*Il se penche pour regarder à la fenêtre de Pont-aux-Biches.*) Pas de lumière...le Pont-aux-Biches repose... Ce fossile se livre à toutes les grimaces du premier sommeil... Personne dans la rue... une, deux, trois! enjambons!... (*Il enjambe.*)

AIR : *Qu'il est flatteur.*

Combien dans ses vicissitudes
L'homme doit se féliciter
D'avoir fait de bonnes études
Et d'avoir appris à sauter!
Car souvent un sort chimérique
Fait succéder, juste retour!
A l'amour de la gymnastique
La gymnastique de l'amour!

Et hioup! (*Il met le pied sur le premier échelon.*) Diable! ça me ballotte!... quel roulis!... j'aurais dû me munir de bonbons de Malte... (*Il descend plusieurs échelons.*) Ça me reballotte! ça me reballotte! Ah çà, je dois être au moins à la moitié... (*Il descend, allonge la jambe et ne trouve plus d'échelons.*) Oh! m'aurait-on coupé l'échelle sous le pied?... je ne sens plus rien!... tendons le jarret!... Ah! ah!... je crois que j'y suis... paf!.. (*Il saute sur le balcon de Céleste.*) C'est ça! (*Céleste paraît à la fenêtre qui est entr'ouverte, pousse un cri et se retire en fermant la fenêtre sur elle.*)

CÉLESTE.

Un homme! Oh!

SCENE VII.

ERNEST, *sur le balcon de Céleste.* — *Un moment après,* PONT-AUX-BICHES, *à sa fenêtre.*

ERNEST, *après un moment de stupeur.*

Ah! mais... je disais; c'est ça!... c'est-à-dire que ça n'est plus ça!... (*S'approchant de la fenêtre et à demi-voix.*) Mademoiselle!... jeune fille!... charmante Céleste!... c'est moi! Ernest Grandisson! Je suis descendu par une échelle de corde; c'était mon plan... vous savez... ouvrez-moi... (*Moment de silence.*) Rien!.. . elle ne répond pas, elle s'est enfermée... Eh bien! c'est gentil! Les œillades du père Pont-aux-Biches l'auraient-elles captée? Diable!...

PONT-AUX-BICHES *paraît à sa fenêtre avec un parapluie et cherche à accrocher l'échelle d'Ernest. Il est en bonnet de nuit et tient une chandelle d'une main.*

Impossible! mais il doit avoir laissé la clef sur la porte!... (*Il disparaît, se retournant et ricanant.*)

ENREST.

Oh!.. des gouttes de pluie! des gouttes larges comme des pièces de deux francs!... (*Se rapprochant vivement de la fenêtre et frappant aux carreaux.*) Ange! répondez un mot, au moins!... sapristi!... mais je ne puis pas bivouaquer sur ce tertre-là!... (*Moment de silence.*) Bien! c'est qu'il n'y a pas à dire : mon cœur! les gouttes de pluie deviennent énormes... quelle déroute! quelle Bérézina!... (*Frappant du pied.*) Si l'Académie savait cela... un peintre changé en gouttière... un coloriste!... Oh!.. . (*Changeant de ton.*) Bah! remontons modestement; ce sera presque comme si nous n'étions pas descendu. (*Pont-aux-Biches a ouvert doucement la fenêtre d'Ernest. Il relève l'échelle. A ce moment, Ernest gémissant se retourne du côté du mur et cherche son échelle à tâtons.*) Eh bien!... où diable est mon échelle?... (*Levant les yeux et apercevant Pont-aux-Biches qui est retourné à sa fenêtre.*) Ah! mille millions! vieux singe de propriétaire!... (*Pont-aux-Biches fait un rire satanique.*)

ERNEST, *à part.*

Diable! diable!... que lui dire? (*Haut.*) Dites donc, monsieur Pont-aux-Biches, n'auriez-vous pas rencontré une échelle par ici?

PONT-AUX-BICHES, *finement.*

Oui, oui!... mais je m'en sers...

ERNEST.

C'est que j'en ai le plus pressant besoin... je... je fais une étude de façade de maison, au clair de lune, et...

PONT-AUX-BICHES.

Très-joli! très-joli!... eh! eh! eh! charmant loup, vous voici dans la bergerie, loupez-y!

ERNEST.

Ah! c'est comme ça!... Dites donc, vous, voulez-vous me rendre mon échelle? vous voyez bien qu'il pleut... (*On entend tonner.*)

PONT-AUX-BICHES.

En effet!... je crois qu'il va tomber quelques-z-hallebardes.

ERNEST.

Oh! oh! je m'exaspère à la fin! Prenez garde, vous avez l'âge d'un ancêtre, mais je pourrai vous traiter comme un contemporain; vous ne connaissez pas Ernest Grandisson!... entendez-vous, Grandisson!

PONT-AUX-BICHES.

Oui, oui! grandissez, c'est le moment!...

AIR : *De sommeiller.*

Flâner là-bas sans clair de lune,
C'est vif; le quartier n'est pas bon;
Un voleur pourrait à la brune
Vous escarper sur ce balcon.
Afin que votre flânerie
Ne puisse pas tourner à mal,
Je veux qu'elle ait la compagnie
De quatre homm's et d'un caporal.

ERNEST.

M'arrêter!...

PONT-AUX-BICHES.

Oui, mon bon, et de ce pas, je vais... chercher la garde! (*Il se retire de sa fenêtre.*)

ERNEST, *à part.*

C'est qu'il en est capable, le vieux cannibale! Il m'antipathe!... (*Criant.*) Monsieur Pont-aux-Biches!...

PONT-AUX-BICHES, *reparaissant à la fenêtre d'Ernest.*

Vous m'appelez, mon jeune ami?

ERNEST.

Tiens! vous violez mon domicile à présent!.. Je vous traînerai devant les tribunaux!...

PONT-AUX-BICHES, *détachant l'échelle du balcon et l'attirant tout entière à lui.*

Vous permettez... je retire l'échelle... hi! hi! de peur qu'elle ne retombe toute seule... hi! hi!

ERNEST.

Cristi! comme il pleut!... jetez-moi, au moins, mon parapluie!...

PONT-AUX-BICHES.

Vous n'en avez pas... voulez-vous votre chapeau?

ERNEST.

Oui, mais le vieux... celui qui a un crêpe...

PONT-AUX-BICHES.

Tenez! je suis généreux. (*Il lui jette un chapeau et disparaît. Le chapeau passe devant le balcon et tombe dans la rue.*)

ERNEST, *se penchant vers la rue.*

C'est le neuf!... Ah çà, mais c'est la fin du monde, cette nuit! Plût au ciel que je n'eusse jamais connu le colonel Amoros! Il doit faire un joli temps là-bas dans mon chapeau... il est tombé sur le fond, l'imbécile, il forme cruche. (*Levant la tête.*) L'orang-outang n'est plus là, où est-il passé? Monsieur Pont-aux-Biches, monsieur Pont-aux-Biches!...

PONT-AUX-BICHES, *dans la rue.*

C'est bien! soyez tranquille, le poste n'est pas loin, je ne fais qu'aller et venir.

ERNEST, *saisissant un pot de fleurs sur le balcon.*

Sacredié!... attends, v'lan! (*Il lance le pot.*)

On entend PONT-AUX-BICHES *pousser un cri.*

Ah!

ERNEST, *le regardant s'enfuir.*

Comment! il court encore! Comme ça a la vie dure un propriétaire! (*Il tonne, la pluie tombe à flots.*)

SCÈNE VIII.

ERNEST, *seul, très mélancolique.*

Il va chercher la garde! Ceci rentre dans le domaine de la correctionnelle... (*Il regarde dans la rue.*) Impossible de sauter, vingt-cinq pieds de haut, et ce n'est pas du macadam!... Je me casserais au moins trois membres sur quatre! Ouf! brrr! j'ai les poches pleines d'eau... (*Tristement et se retournant vers la fenêtre de Céleste.*)

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ouvrez-moi donc, le ciel impitoyable
A transformé ce balcon en un lac,
D'où pour sortir je ne vois rien, que diable,
Mais rien du tout, ni gué, ni pont, ni bac.
Je vais sombrer ainsi qu'une nacelle,
Et cependant mes maux seraient finis
Si vous aviez le cœur trempé, mamzelle,
Tout aussi bien que le sont mes habits.

Oh! il me coule quelque chose dans le dos!

SCÈNE IX.

ERNEST, CÉLESTE.

(*Céleste paraît sur le grand balcon avec un parapluie ouvert.*)

CÉLESTE.

Monsieur, monsieur, allez-vous-en, quelle imprudence!

ERNEST, *s'élançant à l'extrémité du balcon où il est enfermé.*

Oh! ange! divinité! pardonnez-moi, je vous blasphémais!...

CÉLESTE.

Je ne puis vous écouter, ma tante est encore chez elle avec un monsieur; mais d'un moment à l'autre elle peut venir au salon, ici. Allez-vous-en, partez, au nom du ciel! (*Riant.*) Et séchez-vous!

ERNEST, *à part.*

Elle est étonnante, ma Juliette! (*Haut.*) Je vous demande un million d'excuses! vous voulez que je m'en aille? mais par où? par où? par où? Monsieur Pont-aux-Biches m'a escroqué mon échelle... une échelle de prix, soie et coton!

CÉLESTE.

Ciel! il vous a vu!

ERNEST.

S'il m'a vu? Ah! le mot est joli! Mais, ma charmante, puisque je vous dis qu'il m'a dérobé mon échelle, et que présentement, il va chercher la garde, le cacochyme.

CÉLESTE.

Ah! mon Dieu! que dites vous là?

ERNEST.

Vous le voyez! Si vous voulez que je m'en aille, ouvrez-moi votre fenêtre, ô Céleste!

CÉLESTE.

Jamais, monsieur, oh! jamais! chez moi, la nuit!

ERNEST, *à part.*

Bravo! elle est vertueuse! ça me vexe; mais j'aime assez ça. (*Haut.*) Mais comment faire?

CÉLESTE.

Monsieur... monsieur... (*Hésitant.*) Si vous me promettiez...

ERNEST, *vivement.*

O Céleste! vous m'enfermerez dans une armoire, dans un carton à chapeau... n'importe où...

CÉLESTE, *se rapprochant de l'extrémité du grand balcon.*

Attendez, je vais... mais vous devez être affreusement trempé!

ERNEST.

Comme une soupe!

CÉLESTE.

Alors, prenez toujours le parapluie.

ERNEST.

Ah! ce n'est pas de refus... (*A part.*) Ça me coule toujours dans le dos! (*Au moment où Céleste est à l'angle du grand balcon et se penche pour passer le parapluie à Ernest, Mme Paradis apparaît à la fenêtre qui s'ouvre au milieu du même grand balcon. — Elle n'aperçoit pas Céleste et dit :* O ciel! quel orage! (*puis elle ferme la fenêtre.*)

CÉLESTE, *se retournant au bruit, avec terreur.*

Monsieur! c'est ma tante! je suis enfermée!

ERNEST.

Vrai? parole? (*Il fait une gambade de joie.*)

CÉLESTE, *d'un ton de reproche.*

Oh! monsieur!... je vais frapper.

ERNEST.

Y pensez-vous? c'est nous perdre tous deux!

CÉLESTE, *se désolant.*

Mais alors, qu'allons-nous devenir?

ERNEST.

Eh bien! figurez-vous que nous avons fait naufrage sur une île déserte.

CÉLESTE.

Naufrage... naufrage... Au fait, il a fait assez humide pour le croire.

ERNEST, *à part.*

Elle rit. Si je pouvais affourcher!... (*Il lorgne autour de lui.*) Quelle idée!... (*Haut.*) Mademoiselle! la pluie continue à tomber dru!... et puis j'ai tant de choses à vous dire! permettez-moi de vous demander la moitié de votre parapluie! (*Il prend une longue planche placée sous les pots de fleurs dans le balcon où il est enfermé et l'ajuste entre les deux balcons...*) Bravo! c'est cela!...

CÉLESTE.

Que faites-vous?

ERNEST.

Un pont, vous voyez!... un pont suspendu! l'amour m'a fait ingénieur!

CÉLESTE, *effrayée.*

Mais vous aller vous tuer, Ernest! restez!

ERNEST.

Quoi! charmante! vous m'appelez Ernest tout court, et vous croyez que je vais rester là!.. (*Il enjambe son balcon et se hasarde sur la planche.*)

CÉLESTE.

Grand Dieu!

ERNEST.

Je glisse!... Diantre! Céleste, votre main! (*Céleste lui tend la main. — S'arrêtant et baisant la main de Céleste. A part.*) Je l'avais deviné, elle est singulièrement potelée!...

CÉLESTE.

Eh bien! que faites-vous donc?... Vous n'avancez plus!

ERNEST.

Je n'avance pas! Moi, je trouve que ça marche! m'y voici! (*Il saute sur le grand balcon et retire après lui la planche.*)

CÉLESTE, *reculant.*

Ah! quelle peur vous m'avez faite!

ERNEST, *s'approchant.*

Voyons, maintenant, vous n'avez plus peur... n'est-ce pas? mais il pleut toujours... je suis venu chercher la moitié de votre parapluie... il me faut ma moitié!... (*Se remettant sous le parapluie et voulant prendre le manche.*) Permettez! je veux le tenir... Veuillez accepter mon bras!...

CÉLESTE, *riant.*

Ah! Dieu! monsieur, vous avez l'air d'un arrosoir!... Prenez donc garde!... (*Elle secoue sa robe.*) Est-ce qu'on est mouillé comme ça dans les romans?

ERNEST.

Vous riez! bon! nous rirons en ménage... Prenez donc mon bras! Tiens! c'est-il gentil d'être comme ça tous deux sous le même couvercle!... oui, vous me réconciliez avec l'institution des parapluies.

CÉLESTE.

Et vous allez me brouiller avec celle des balcons...

ERNEST.

Ah! ce n'est pas gentil ce que vous me dites là!

CÉLESTE.

Bah!... c'est pour rire...

ERNEST.

Avez-vous lu Paul et Virginie?... vous savez, pendant l'orage...

DUO.

AIR de *Ninon chez Mme de Sévigné.*

ERNEST.

J'ai lu que Paul et Virginie
Étaient l'un l'autre comme nous,
Mais de Paul on dit que l'amie
Ne s'éloignait pas comme vous.

CÉLESTE.

J'ai lu, monsieur, tout le contraire.

ERNEST.

Il la pressait entre ses bras.
Un amant n'est-il pas un frère?

CÉLESTE.

Je ne crois pas,
Non, non, monsieur, je ne crois pas.

ERNEST.

Mais je crois qu'il ne pleut plus; fermons cet instrument déplorable... (*Il ferme le parapluie.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Un beau soir qu'ils étaient ensemble,
Bien seuls et la main dans la main,
Virginie à Paul, ce me semble,
Laissa prendre un baiser soudain.

CÉLESTE, *émue.*

Je me fie à votre mémoire,
Et cependant je doute, hélas!

ERNEST.

Il en prit deux, conte l'histoire.

CÉLESTE.

Je ne crois pas,
Non, non, monsieur, je ne crois pas.

ENSEMBLE.

ERNEST.	CÉLESTE.
N'en doutez pas,	Je ne crois pas,
De mon amour ne doutez pas.	Non, non, monsieur, je ne crois pas.

CÉLESTE.

Ah! monsieur, je vais me fâcher... Eh bien! à présent qu'il fait beau, monsieur, retournez sur l'autre balcon.

ERNEST.

Ciel et terre! lorsque dans quelques instants, entre vous et mon amour, s'intercalera une patrouille... Oh!...

CÉLESTE.

Mon Dieu! j'avais oublié!... mais si on me trouve ici, je suis perdue.

ERNEST.

Faut-il que je saute?

CÉLESTE.

Non! non!.. Si je pouvais rentrer au moins... je vous ferais bien échapper ensuite...

ERNEST.

Attendez que j'examine la place. (*Il s'approche de la fenêtre du grand balcon et regarde dans l'intérieur. A part.*) Tiens!... il paraît que l'oncle est revenu de la pêche aux harengs... Belles moustaches! Tant mieux! je m'expliquerai avec lui; j'aime mieux ça. (*Regardant toujours.*) Diantre! ah! mais!.. non! il lui fait une déclaration. (*Regardant Céleste en fermant doucement les persiennes.*)

CÉLESTE.

Vous fermez les persiennes?

ERNEST.

Je crois le devoir.

CÉLESTE.

Pourquoi donc?

ERNEST.

Pour que vos parents n'entendent rien.

CÉLESTE.

Mes parents?...

LA VOIX DE PONT-AUX-BICHES, *dans la rue.*

Par ici, caporal, par ici! où il y a un balcon!

CÉLESTE.

Ciel! la voix de monsieur Pont-aux-Biches avec une escorte de fantassins.

ERNEST.

C'est la garde! Vite, Céleste! derrière moi! cachez-vous! (*Céleste se dissimule derrière Ernest qui lui-même ouvre le parapluie pour se cacher du côté de la rue.*)

PONT-AUX-BICHES, *dans la rue.*

Le voyez-vous, le bandit!.. Attends, chenapan!...Venez, caporal.

ERNEST.

Ah! mille millions!...

CÉLESTE.

Mon Dieu! je me trouve mal!

ERNEST, *qui a regardé autour de lui.*

(*Avec inspiration.*) Non, non; ne vous évanouissez pas: c'est inutile... enfant de mes rêves! (*Il l'embrasse, et appuie la planche dont il s'est déjà servi d'un côté sur le balcon, de l'autre sur la barre du bec de gaz.*)

CÉLESTE.

Que faites-vous?

ERNEST.

Je vous sauve... Là, ça y est; et vivement!... vous, Céleste, soutenez mordicus que je n'étais pas là. (*Il l'embrasse encore et enjambe le balcon.*)

CÉLESTE.

Prenez garde! (*Ernest la réembrasse, se met à califourchon sur la planche et gagne ainsi le bec de gaz; puis il se suspend d'une main à la colonne et pousse la planche dans la rue.*)

ERNEST, *envoyant des baisers à Céleste.*

Adieu, mon idole! au revoir, mon ange. (*On entend un grand bruit dans la maison.*)

CÉLESTE.

Les voici!

ERNEST, *même jeu que plus haut.*

Encore un baiser, mon ange! (*Se laissant glisser le long de la colonne.*) Un accroc! Ah! mon pantalon est compromis. (*Il disparaît.*)

SCENE X.

CÉLESTE, Mme PARADIS, PONT-AUX-BICHES, LE CAPORAL, PLUSIEURS FUSILIERS.

(*Au moment où Ernest a disparu, la fenêtre du grand salon s'est ouverte avec fracas. Mme Paradis, Pont-aux-Biches, le Caporal et ses hommes se précipitent sur le balcon. Moment de stupéfaction à la vue de Céleste.*)

PONT-AUX-BICHES.

Ciel... où est ce porte-crayons?... (*Il regarde autour de lui avec stupéfaction.*)

Mme PARADIS.

Céleste !

LE CAPORAL, *portant la main à son schako.*

Une fâme !...

Mme PARADIS, *très-sévère.*

Que faites-vous ici, mademoiselle? comment êtes-vous sur ce balcon?

CÉLESTE, *balbutiant.*

J'y étais venue... pour fermer... vous m'avez enfermée... et je n'ai pas osé frapper, de peur d'être grondée...

Mme PARADIS, *à part.*

Aurait-elle quelque soupçon?... (*Haut.*) Il y avait quelqu'un avec vous?

CÉLESTE.

Ici!... Et qui donc, ma tante ?

Mme PARADIS.

Ah çà, que nous disiez-vous donc, monsieur Pont-aux-Biches!

PONT-AUX-BICHES.

Par où diable est-il passé?... car je l'avais vu, nous l'avons vu d'en bas, n'est-ce pas, caporal?

LE CAPORAL.

J'ai vu... j'ai vu... avec ça que c'est commode à voir la nuit... Ma foi ! ce que j'ai vu ressemblait à un parapluie, v'là tout!

CÉLESTE, *ouvrant le parapluie et le tournant du côté de la rue.*

Comme ceci, n'est-ce pas?... C'était moi avec ce parapluie-là!...

PONT-AUX-BICHES.

Oh! oh!... mademoiselle!... (*A madame Paradis.*) Mais, puisque je l'ai vu descendre par sa fenêtre qui est là, et que je lui ai parlé au nommé Ernest, le peintre du deuxième, quoi! et que j'ai retiré l'échelle qui est sous clef dans ma chambre...

Mme PARADIS.

Ce n'est donc pas sur ce balcon-ci qu'il devait être descendu, mais sur l'autre... D'ailleurs, par où voulez-vous qu'il soit parti ?

PONT-AUX-BICHES.

Permettez... je n'y conçois rien; mais il faut qu'il ait sauté.

Mme PARADIS.

D'un premier, avec entresol!... Y pensez-vous?...

CÉLESTE.

Prenez garde, monsieur Pont-aux-Biches... vous aurez fait un rêve... Etes-vous sujet aux cauchemars... peut-être êtes-vous somnambule?...

PONT-AUX-BICHES.

Caporal, faites-moi l'amitié de descendre avec un de vos hommes... (*Se penchant vers la rue.*) Je suis sûr que vous retrouverez en bas le cadavre du malfaiteur... il est blond; ne vous trompez pas; ce doit être un cadavre blond...

SCENE XI.

LES MÊMES, ERNEST.

(*Ernest paraît à sa fenêtre; il est en robe de chambre et tient une bougie à sa main.*)

ERNEST.

D'où vient ce vacarme? On ne peut plus dormir dans cette maison?

CÉLESTE.

Voyez! pour un cadavre blond, monsieur Ernest se porte assez bien.

PONT-AUX-BICHES, *stupéfait.*

Pas possible ! il sera retombé sur ses pattes!...

ERNEST.

La force armée! Quel est ce déploiement nocturne? Vive la ligne!

Mme PARADIS.

Seriez-vous assez aimable, monsieur Grandisson, pour descendre une minute?... vous nous expliqueriez...

ERNEST.

Comment donc, madame... (*Il se retire de la fenêtre.*)

PONT-AUX-BICHES.

Caporal, prenez garde de vous laisser embarlificoter par ce jeune scélérat; c'est un artiste; il va vous conter des couleurs...

LE CAPORAL.

Ah! ouich! on connaît son école de peloton!

PONT-AUX-BICHES.

Je ne doute pas, mon cher caporal, que vous ne sachiez votre école de peloton; mais permettez; cela ne veut pas dire que vous ayez toujours le fil.

LE CAPORAL.

Bah! et la charge en douze temps, est-ce qu'on ne la connaît pas?...

PONT-AUX-BICHES.

Prenez garde, en fait de charges, il vous en fera!

CÉLESTE.

Monsieur Pont-aux-Biches, n'influencez pas l'armée française!

PONT-AUX-BICHES.

Et... mais voici notre malfaiteur... (*Ernest entre sur le grand balcon; il a gardé sa robe de chambre.*)

ERNEST.

Mesdames, je vous demande un million... je me réveille; je n'ai pas même eu le temps de faire ma barbe... je n'en suis pas moins votre chevalier... Voyons, qu'est-ce?... eh! eh! monsieur Pont-au-Change; monsieur pose pour l'antique!

PONT-AUX-BICHES, *lui tapant sur le ventre.*

Farceur!... nierez-vous que vous soyez descendu il y a vingt minutes sur le balcon voisin?... par une échelle de corde.

ERNEST.

Très-joli!... Ecoutez, caporal; vous me paraissez homme d'esprit.

PONT-AUX-BICHES.

Ne flattez pas le pouvoir!

ERNEST.

Ce n'est pas mon genre! Voyez comme monsieur s'embarbouille. Si je suis descendu par une échelle, on doit la voir cette échelle...

LE CAPORAL.

C'est juste.

PONT-AUX-BICHES.

Mais puisque je l'ai retirée, moi...

ERNEST.

Ah! ah!... mais si vous l'avez retirée, mon brave homme, par où suis-je remonté, s'il vous plaît?

LE CAPORAL.

C'est juste!

PONT-AUX-BICHES.

C'est juste!... (*A part.*) Peut-on nommer caporal un homme qui a si peu de moyens!... (*Haut.*) Mais puisque l'échelle est dans ma chambre... je vais vous la montrer.

ERNEST.

Remarquez, caporal; monsieur a une échelle chez lui; il veut me la mettre sur le dos.

LE CAPORAL.

C'est juste.

PONT-AUX-BICHES.

Juste!... Mais c'est absurde, caporal!

ERNEST.

Ah! ah! bon!... voilà qu'il insulte le poste, à présent!...

LE CAPORAL.

Ah! c'est comme ça!... je vous pince vous; vous allez venir vous expliquer avec le lieutenant...

PONT-AUX-BICHES.

Laissez-moi, sacristi!...

LE CAPORAL.

Oh!... (*Le Caporal et ses hommes entraînent Pont-aux-Biches.*)

SCENE XII.

CÉLESTE, Mme PARADIS, ERNEST, *puis* PONT-AUX-BICHES.

(*Ernest se tient les côtés à force de rire.*)

Mme PARADIS, *attendant qu'il ait fini de rire.*

Recevez, monsieur, nos remercîments pour vous être dérangé, et permettez-nous de vous souhaiter une bonne nuit.

ERNEST, *solennel.*

Madame! voici une nuit que je compterai parmi les plus beaux de mes jours, puisqu'elle me donne l'occasion d'appuyer la demande que j'ai eu la hardiesse de vous faire par la petite poste.

Mme PARADIS.

Je croyais, monsieur, que vous auriez le bon goût de ne pas donner suite à cette plaisanterie.

ERNEST.

Plaisanterie!... Mademoiselle Céleste, croyez-vous que ce soit pour faire un calembour que je demande votre main ?... dites...

CÉLESTE, *timidement.*

Je ne crois pas.

Mme PARADIS, *prenant sa nièce par la main.*

Monsieur, j'ai déjà eu l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.

ERNEST.

C'est ça... vous m'envoyez coucher... Eh bien! non; je ne souffrirai pas qu'on sacrifie celle que j'aime, en la mariant à cet ancien monolithe qu'elle a en horreur et moi aussi!... Son oncle sera moins marâtre que vous, madame; je veux parler à son oncle, je veux voir monsieur Paradis.

Mme PARADIS.

Monsieur Paradis?... il est sur son navire.

ERNEST.

Sur son navire? quelle plaisanterie! comme si je ne l'avais pas vu...

Mme PARADIS.

Quand?

ERNEST.

Tout à l'heure.

Mme PARADIS.

Où?

ERNEST.

Dans ce salon. (*Bas.*) Ce monsieur à moustache chinchilla.

Mme PARADIS, *de même.*

Monsieur, monsieur, vous êtes un galant homme.

ERNEST.

Oui, belle tante!... (*Il court à Céleste et lui baise la main. Haut.*) Permettez, mademoiselle... l'affaire est arrangée.

CÉLESTE.

Impossible! comment?

Mme PARADIS.

Oui, ma nièce, c'est convenu.

ERNEST.

Je vous expliquerai cela dans vingt ans d'ici. Oh! une idée. (*Il quitte le balcon.*)

CÉLESTE.

Où courez-vous?

ERNEST.

Dire un mot au portier! (*Appelant.*) Hé! père Godart!

LE PORTIER, *qu'on ne voit pas.*

Monsieur!...

ERNEST.

Tiens, portier de mon cœur, ce mot à ton maître, que la force armée vient d'emmener au fort d'Aubervillers... Voilà dix francs, fruit de mes économies... grise-toi beaucoup, et ne reviens jamais ..

LE PORTIER.

Mais ma porte?

ERNEST.

Je tirerai le cordon.

LE PORTIER.

Oui, monsieur.

CÉLESTE.

Oh! monsieur Pont-aux-Biches, il était temps!... (*Pont-aux-Biches reparaît de l'autre côté tout essoufflé.*)

PONT-AUX-BICHES.

Ouf! le sergent m'a fait relâcher. (*Il cogne.*)

ERNEST, *sur le balcon.*

Bonjour, papa; il est un peu tard pour un homme rangé...

PONT-AUX-BICHES.

Tiens! ce paltoquet encore là-haut...

ERNEST.

N'insultez pas le neveu de ma tante, ou je jette ce balcon sur votre tête... ruine sur ruine.

PONT-AUX-BICHES.

Vous insultez mon immeuble. (*Cognant.*) Mais ouvrez donc.

ERNEST.

Cognez, cognez, mon bon; on ne vous ouvrira pas, et si vous n'êtes pas content, papa, je vous laisse le choix des armes, du lieu et de l'heure.

PONT-AUX-BICHES.

Vaurien!

CÉLESTE.

C'est une réparation qu'il vous offre.

PONT-AUX-BICHES.

Une réparation!... Mademoiselle, je suis propriétaire, je n'en fais jamais, moi, de réparations...

ERNEST.

AIR: *Bonsoir, M. Pantalon.*

Il est tard, nous rentrons.
Hélas! mon cher propriétaire,
Nous voudrions vous satisfaire,
L'orage vient, nous le craignons.
Bonsoir, monsieur, nous rentrons.

(*La toile tombe;* PONT-AUX-BICHES *cogne toujours, et on l'entend qui crie :*) Mais ouvrez donc! artiste! cher artiste... ouvrez-moi!)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



LE ROI DE ROME

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉ DE **NAPOLÉON**, PROLOGUE EN DEUX PARTIES

ET SUIVI DE **LA VILLE ÉTERNELLE**, ÉPILOGUE EN DEUX TABLEAUX

PAR

MM. CH. DESNOYER ET LÉON BEAUVALLET

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 13 juin 1850, et repris sur le même théâtre, le 14 août 1852, à l'occasion des fêtes de la Saint-Napoléon.

TROISIÈME ÉDITION

Entièrement conforme au manuscrit nouvellement autorisé par M. le Ministre de l'Intérieur.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

NAPOLÉON	M.	GASTON.
LE DUC DE REICHSTADT	Mme	E. GUYON.
MICHEL LAMBERT	MM.	SAINT-ERNEST.
L'ARCHIDUC CHARLES		LYONNET.
LE COMTE FERRANTI		MACHANETTE.
LE BARON DE RHEINFELD		COQUET.
LE MARECHAL BERTHIER		DEPRELLE.
LE DOCTEUR YVAN		MARTIN.
LE MEDECIN DU DUC		STAINVILLE.
PREMIER HUISSIER		THIERRY.
DEUXIEME HUISSIER		LAVERGNE.
BIRMAN		ARTHUR.
PREMIER CONJURÉ		LANGLOIS.
DEUXIEME CONJURÉ		FRANCIS.
JEANNE MULLER	Mlles	LAURE LANGLET.
MADAME ROBERT		LEMAIRE.
UNE DAME D'HONNEUR		CAROLINE.

PROLOGUE

Premier Tableau.

LE CANON DES INVALIDES.

Aux Tuileries, le 20 mars 1811. — Un salon. — Au fond, un balcon donnant sur le jardin. — Portes latérales.

SCENE PREMIÈRE.

LE MARÉCHAL BERTHIER, UNE DAME D'HONNEUR, MICHEL LAMBERT.

(*Le maréchal cause avec une dame d'honneur; divers groupes d'officiers, de généraux et de dames, à droite et à gauche; Michel Lambert, grenadier de la garde impériale, est en faction à droite, au premier plan, devant la grande porte d'entrée.*)

LA DAME D'HONNEUR.

Eh bien, maréchal, quelles nouvelles du dehors? quels sont les sentiments de la population parisienne?

BERTHIER.

Les mêmes que les nôtres, madame!.. Le peuple s'associe par le cœur à la grande pensée de son souverain! Il se voit régner et triompher en lui, et l'héritier qu'il demande, il sait que c'est pour lui une garantie d'avenir, de gloire, de sécurité!

LA DAME D'HONNEUR.

Oh! puissent ses espérances et les nôtres se réaliser!

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Nous aurons un fils, c'est sûr!.. Un petit empereur, rien que ça!

BERTHIER.

Oh! que de vœux, que de vœux en ce moment! vœux pour et contre!

LA DAME D'HONNEUR.

Que dites-vous? toute la France ne veut-elle pas un fils?

BERTHIER.

La France, oui! mais l'Europe? Quelle est sa pensée? qui la dira?

MICHEL LAMBERT, *à part, riant.*

L'Europe!... On va lui demander la permission, tout de suite, excusez! (*La porte de droite s'ouvre.*)

UN HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur!

SCENE II.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

(*Napoléon entre, tout le monde est remonté au fond et s'incline à son passage. L'empereur est pâle, il semble épuisé de fatigue et d'émotion. Il salue sans parler, et vient sur le devant de la scène s'asseoir à la gauche de l'acteur; dès l'entrée de l'empereur, Michel Lambert reste immobile devant la porte.*)

NAPOLÉON, *après un long silence, se retourne vers le fond.*

Bonjour, messieurs! (*Il aperçoit Berthier.*) Bonjour, Berthier!

BERTHIER, *s'inclinant.*

Sire!...

NAPOLÉON, *ému.*

Ta main!.. ta main, mon vieil ami!

BERTHIER *s'avance, Napoléon lui presse la main.*

Vous êtes ému, sire!

NAPOLÉON.

Emu! oui!... J'ai passé la nuit près de l'impératrice! Pauvre femme!... j'ai pleuré... j'ai pleuré, pour la première fois!

MICHEL LAMBERT, *s'essuyant les yeux.*

Allons, bon! voilà que je pleure aussi, moi! (*L'empereur va à la fenêtre, et regarde quelque temps en silence.*)

NAPOLÉON, *quittant le balcon.*

Ils sont là, tous! attendant avec impatience que le canon retentisse et vienne annoncer au monde si la dynastie de Napoléon doit se perpétuer ou s'éteindre! (*Il marche avec agitation. Berthier est remonté vers le fond, et les conversations reprennent à voix basse.*) Oh! un fils!... un fils! J'en aurai un! les prières de ce peuple m'en sont un sûr garant! C'est aujourd'hui surtout que son amour pour moi se révèle tout entier! Je ne suis plus pour lui le conquérant, le triomphateur, je ne viens point, le front couvert des lauriers de Wagram et d'Austerlitz; non! plus de succès qui l'éblouisse, plus de combat qui l'enivre; mon seul titre à ses vœux, à ses prières, c'est mon amour pour cet enfant qui n'existe pas encore, et qui absorbe en moi toutes les joies de la victoire, toutes les voluptés du triomphe! (*Il se retourne.*) Berthier!

BERTHIER, *s'avançant.*

Sire!

NAPOLEON.

Que dit-on dans Paris?

BERTHIER.

Les églises sont remplies d'une foule enthousiaste qui mêle votre nom à ses prières!

NAPOLÉON

Oui, je le sais, le peuple m'aime, il partage mes joies, mes espérances, comme il partagerait mes douleurs!... Ah! si tu savais quelle est mon anxiété depuis hier! Chaque heure qui s'écoule est un siècle pour moi!... Ne crois pas, ami, ne crois pas qu'une vaine ambition personnelle me fasse demander un fils! Non, non, mon ambition est noble et grande! Lorsque, porté par le peuple français sur le pavois impérial, j'acceptai la mission qui m'était confiée, je fis serment de l'accomplir! Eh bien! un boulet peut m'emporter, un coup de poignard suffit pour m'arrêter en chemin: moi mort, mes victoires sont perdues, mes travaux nuls, mes plans de réformes et de civilisation impossibles. Je veux laisser cet héritage à mon fils! Je veux qu'après moi, les peuples qui souffrent trouvent en lui un défenseur infatigable; je veux que le vieux monde, sapé par moi jusque dans ses fondements, s'écroule entièrement sous ses efforts, engloutisse tous ces priviléges de l'ignorance, toutes ces doctrines usées, tous ces abus de l'absolutisme, et que, du milieu de ces ruines, surgisse, à la voix de l'héritier de Bonaparte, un monde nouveau, régénéré, palpitant d'enthousiasme, de patriotisme et de vérité!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DOCTEUR YVAN. (*Il entre vivement par la droite.*)

YVAN.

Sire!... sire!

NAPOLÉON.

Docteur! pourquoi ce trouble?... cette agitation?

YVAN.

Sire, un grand danger menace l'impératrice.

NAPOLÉON.

Que dites-vous?

YVAN.

Sauver à la fois et l'enfant et la mère est peut-être impossible.

NAPOLÉON.

Impossible!... Avant tout, mon Dieu! avant tout, qu'on sauve la mère! Venez, venez, docteur! (*Il sort vivement; Yvan le suit. Consternation générale.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, *moins* NAPOLÉON *et* YVAN.

BERTHIER.

O rêves d'avenir! qu'êtes-vous devenus?

LA DAME D'HONNEUR.

Mon Dieu! mon Dieu! sauvez l'impératrice! (*Elle s'agenouille au fond ainsi que toutes les dames.*)

MICHEL LAMBERT, *reprenant sa faction.*

C'est égal! tout ça ne nous empêchera pas d'avoir un petit empereur.

BERTHIER.

Que dis-tu?...

MICHEL LAMBERT.

Je dis, mon maréchal, que l'enfant vivra, ou que j'y perdrai mon nom de Michel Lambert! voilà!...

BERTHIER.

Tu es fou!

MICHEL LAMBERT.

Faites excuse, mon maréchal, je suis connu dans le régiment pour jouir d'un esprit aussi lucide que pénétrant, et aussi pénétrant que...

BERTHIER.

Tu es fou, te dis-je; tais-toi!

MICHEL LAMBERT.

On se tait, mon maréchal! (*A part.*) Mais on n'en pense pas moins!... Nous aurons un petit empereur.

(*Ici l'on entend un coup de canon. Les femmes se relèvent, tout le monde écoute avec la plus grande anxiété. Berthier est seul sur le devant de la scène avec Michel Lambert.*)

MICHEL LAMBERT, *à Berthier.*

Pardon, excuse, mon maréchal! Je ne sais si les oreilles me cornent, mais il me semble que je viens d'aspirer un coup de canon?...

BERTHIER.

En effet!... (*Deuxième coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Encore un!... Ah! ah! Il paraîtrait que le vieux Michel a dit vrai et que le moutard impérial vient de naître.

BERTHIER, *agité.*

Ecoute!... (*Troisième coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Et de trois!... Encore quatre-vingt-dix-huit comme ça, et le compte y sera.

BERTHIER.

Et ne recevoir aucune nouvelle!... (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Tenez, mon maréchal, ça fait quatre. (*Tout le monde écoute, La porte de gauche s'ouvre, l'huissier paraît.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE BARON DE RHEINFELD, LE COMTE FERRANTI.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Monsieur le baron de Rheinfeld, envoyé de la cour d'Autriche! (*Rheinfeld entre et salue.*) Monsieur le comte Ferranti, envoyé de la cour de Sardaigne! (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT.

Cinq! ça vient! (*Ferranti entre, tout le monde s'incline sur son passage.*)

FERRANTI.

Messieurs, que Dieu vous garde!

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Et que le diable te patafiole. (*Coup de canon. Tout le monde prête de nouveau son attention au bruit extérieur; Michel Lambert compte sur ses doigts. Le baron et Ferranti sont sur le devant de la scène et causent entre eux.*)

LE BARON.

Eh bien, que pensez-vous de tout cela, comte?

FERRANTI.

Je pense... je pense qu'il nous faut être prudents, vu que nous sommes ici les seuls de notre avis. (*Coup de canon.*)

LE BARON, *tressaillant.*

Hein?

FERRANTI.

C'est le canon des Invalides! Il ne tonnera pas longtemps, baron : vingt-et-un coups... pas davantage... J'ai prié pour cela toute la nuit! (*Coup de canon.*)

MICHEL, *continuant de compter à mesure que viennent les coups de canon.*

Huit!...

TOUS, *répétant.*

Huit!

LE BARON.

Mais, voyez donc! Ne dirait-on pas que ce canon leur annonce à tous la vie ou la mort? (*Coup de canon.*) Décidément! c'est agaçant!...

MICHEL LAMBERT, *riant.*

Tiens, la choucroute qui danse, là-bas! Il n'y a pas à dire, c'est l'effet que produira toujours le canon français sur les Prussiens, Russiens et autres chiens de son espèce!... (*Coup de canon.*) Dix! c'est long à venir!... mais c'est égal! ça vient!...

FERRANTI.

Ah! baron! que j'éprouverais de joie à voir tomber l'orgueil de cet homme!

LE BARON.

Aujourd'hui, peut-être, adieu à sa dynastie, s'il plaît au ciel de lui envoyer une fille, au lieu... (*Coup de canon.*) Encore dix, et tout sera fini.

MICHEL LAMBERT.

Encore quatre-vingt-dix... et vive la France!

FERRANTI.

Le peuple français, fasciné jusqu'ici par le bonheur constant de Buonaparte, se tournera contre lui, dès qu'il verra la fortune l'abandonner, lorsque l'espoir d'une dynastie sera devenu illusoire! (*Coup de canon.*) Dès aujourd'hui, baron, mettons à profit le mécontentement général!... Semons parmi le peuple la haine de son souverain et le mépris de son autorité! Du succès de nos négociations dépend notre fortune, baron, songez-y bien!... (*Coup de canon.*)

LE BARON.

J'y songe!

FERRANTI.

C'est la clef de chambellan que vous devez recevoir pour prix de vos services.

LE BARON.

Et vous, le titre de premier ministre!

FERRANTI.

Ministre! ministre!... je le serai! (*Coup de canon, mouvement de Ferranti.*)

MICHEL LAMBERT.

Maudit Italien, va!... Il a l'air mal à son aise! Il me fait l'effet d'un diable dans un bénitier! (*Coup de canon.*) Quinze! ah! ah! ça chauffe!

LE BARON.

Comte!

FERRANTI.

Que voulez-vous?...

LE BARON.

Si nos prévisions étaient fausses?

FERRANTI.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Si, au lieu d'une fille... (*Coup de canon.*)

FERRANTI.

Impossible! le ciel ne le veut pas! Buonaparte n'a-t-il pas osé proclamer partout qu'il donnerait à son futur rejeton le titre de roi de Rome!

LE BARON.

Roi de Rome! (*Coup de canon.*)

TOUS, *au fond.*

Dix-sept!

FERRANTI, *continuant.*

Ce titre, c'est celui de notre Saint-Père le pape!... C'est donc un attentat à son pouvoir temporel; et Dieu ne le permettra pas.

LE BARON.

Vous me rassurez! (*Coup de canon.*) Ah çà, mais, ça ne finira donc pas!

MICHEL LAMBERT.

Dix-huit!...

TOUS.

Dix-huit!...

MICHEL LAMBERT.

Dix-huit!... dix-huit!... cré coquin... Je bous... (*Coup de canon.*)

TOUS, *avec anxiété.*

Dix-neuf!

FERRANTI.

Eh bien! baron, qu'avez-vous donc? vous êtes pâle comme un mort!...

LE BARON.

Vous croyez!... mais non, mais non, je suis calme, et certainement... (*Coup de canon.*)

MICHEL LAMBERT *et les autres personnages.*

Vingt!

LE BARON.

J'avoue que je suis sensiblement ému!...

FERRANTI.

Ému!... ému!... Tenez, baron, vous feriez damner un saint!...

LE BARON.

Que voulez-vous, c'est plus fort que moi!... C'est plus fort... (*Un coup de canon lui coupe sa phrase.*) que moi!...

TOUS, *avec une grande émotion.*

Vingt-et-un! (*Grand silence.*)

TOUS.

Plus rien!...

MICHEL LAMBERT.

Plus rien!... nous aurons mal compté, c'est sûr!

FERRANTI, *enchanté.*

Eh bien! vous le voyez, baron, c'est une fille!

LE BARON.

C'est une fille; j'aurai ma clé.

FERRANTI.

Je tiens mon portefeuille... Salut, chambellan!

LE BARON.

Salut, premier ministre... (*Ici on entend un coup de canon plus fort que tous les autres.*)

FERRANTI *et* LE BARON, *stupéfaits.*

Hein!...

MICHEL LAMBERT.

Allons donc, je savais bien qu'il viendrait...

L'HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NAPOLÉON.

NAPOLÉON, *entrant, au comble de la joie.*

Eh bien! messieurs, nous avons un gros garçon! Il s'est fait un peu tirer l'oreille, mais enfin il est venu! (*Cri général en scène et à l'extérieur, pendant que Napoléon va se mettre au balcon pour saluer le peuple.*)

LE PEUPLE, *au dehors*

Vive l'empereur! vive l'empereur! vive le roi de Rome!...

NAPOLÉON, *au balcon.*

Merci, merci, messieurs!... Ah! ce jour est le plus beau de ma vie!... (*Le baron et Ferranti viennent s'incliner devant lui.*)

LE BARON.

Sire, je dépose à vos pieds les hommages des puissances européennes.

FERRANTI.

Et moi, j'apporte au prince impérial les félicitations de la cour de Sardaigne.

NAPOLÉON, *les regardant tous deux avec ironie.*

Merci, messieurs, merci! depuis longtemps je connais les sentiments de vos souverains à mon égard, je reçois les vœux de tous les princes de l'Europe. J'apprécie toute leur franchise, et je compte bientôt les en remercier moi-même, dans leurs palais!

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Fameux!.. J'en serai!... Enfoncés le macaroni et la choucroute! (*Il crie de toute sa force aux oreilles du baron et de l'abbé placés près de lui.*) Vive l'Empereur! vive le roi de Rome! (*Les cris du peuple rassemblé se mêlent à ceux des personnages en scène. Napoléon se montre de nouveau à la fenêtre.*)

TOUS.

Vive l'Empereur!... vive le roi de Rome!... (*La toile tombe.*)

Deuxième Tableau.

L'ENFANT-ROI.

La scène se passe le 23 janvier 1814. — Un salon de rez-de-chaussée, de plain-pied avec les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'HUISSIER, Mme ROBERT.

L'HUISSIER, *entrant avec Mme Robert par le fond.*

C'est bien, madame, c'est bien, je me charge de votre pétition. (*Elle la lui donne.*)

Mme ROBERT.

Et vous la lui remettrez, monsieur?

L'HUISSIER.

Ou du moins je la lui ferai remettre.

Mme ROBERT.

Oh! qu'il la lise, mon Dieu! qu'il la lise, et je suis sauvée!...

L'HUISSIER, *ouvrant la porte au premier plan à droite.*

Entrez ici, et attendez!... surtout que personne ne s'aperçoive de votre présence.

Mme ROBERT.

Je vous le promets! (*Elle disparaît, la porte se referme.*)

SCÈNE II.

L'HUISSIER, *seul, puis* MICHEL LAMBERT.

L'HUISSIER.

Voici le lieutenant de service... à merveille...

MICHEL LAMBERT *entre en chantant, à gauche. Il porte maintenant le costume et les épaulettes de lieutenant. Il est en grande tenue. Croix d'honneur.*

Ah! si l'amour prenait racine,
J'en planterais dans mon jardin,
J'en planterais si long, si large,
Que j'en ferais part à tous mes camarades.

(*Il aperçoit l'huissier.*)

Un inférieur... de la tenue...

L'HUISSIER, *à part.*

Il est de bonne humeur... bien!... (*Haut.*) Mon lieutenant...

MICHEL LAMBERT.

Après!

L'HUISSIER.

J'aurais quelque chose à vous demander.

MICHEL LAMBERT.

Parlez, je vous ouïs.

L'HUISSIER.

Vous êtes de service aujourd'hui!...

MICHEL LAMBERT.

Le bruit en court!

L'HUISSIER.

Vous allez voir le maréchal Berthier.

MICHEL LAMBERT.

C'est aussi probable qu'évident!

L'HUISSIER.

Soyez donc assez bon, je vous en prie, pour faire remettre à l'Empereur, par son entremise... (*Il lui présente la pétition.*)

MICHEL LAMBERT.

Encore!... Ah çà! il en pleut donc, aujourd'hui, des pétitions!...

L'HUISSIER.

Rassurez-vous, c'est toujours la même!

MICHEL LAMBERT.

Quoi, celle de cette brave femme! Allons! je ne veux pas être féroce!... donnez, jeune homme... (*L'huissier la lui donne.*)

L'HUISSIER.

Et vous croyez que le maréchal?...

MICHEL LAMBERT.

Le maréchal!... Tiens, est-ce qu'il a quelque chose à me refuser, à moi, qui ai fait avec lui les campagnes de Russie et d'Allemagne!...

L'HUISSIER.

Ah! c'est différent, du moment que...

MICHEL LAMBERT.

Oui, jeune homme, c'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; je ne l'ai pas quitté d'une semelle, depuis trois années consécutives... tenez, depuis le jour où notre petit roi vint au monde.

L'HUISSIER.

Le 20 mars 1811!...

MICHEL LAMBERT.

C'est toi qui l'as dit, conscrit!... et pendant ces trois ans, j'ai gagné, sous ses ordres, tous mes grades l'un après l'autre, jusqu'à celui de lieutenant inclusivement, et je me suis couvert, avec lui, de lauriers de toute espèce.

L'HUISSIER.

J'ignorais cela, mon lieutenant!...

MICHEL LAMBERT.

Pardieu, jeune homme, il y a bien d'autres chapitres de l'histoire de France que vous ignorez!...

L'HUISSIER.

Voici le maréchal.

MICHEL LAMBERT.

C'est bon, laissez-nous, je vais lui insinuer en douceur la chose en question. (*L'huissier sort à gauche.*)

SCENE III.

BERTHIER, MICHEL LAMBERT.

BERTHIER, *entrant par le fond.*

Ah! ah! c'est toi, Michel!...

MICHEL LAMBERT.

Moi-même, mon maréchal!... prêt à vous servir, si j'en suis capable!

BERTHIER *veut prendre la main de Michel, il aperçoit la pétition qu'il tient.*

Qu'est-ce que cela?

MICHEL LAMBERT.

Mon maréchal, c'est quelque chose pour vous.

BERTHIER.

Pour moi?

MICHEL LAMBERT.

C'est-à-dire non!

BERTHIER.

Non!

MICHEL LAMBERT.

C'est-à-dire si!

BERTHIER.

Es-tu fou?... voyons, explique-toi!

MICHEL LAMBERT.

Voici le fait: ceci est une pétition!

BERTHIER, *secouant la tête.*

Diable! dans ce moment-ci!...

MICHEL LAMBERT.

Mon maréchal!... c'est un service à rendre à une pauvre femme!...

BERTHIER, *un peu impatienté.*

Allons, donne-la-moi. (*Michel la lui remettant.*)

UN HUISSIER, *annonçant, à gauche.*

L'empereur!

MICHEL LAMBERT.

Je file, et je compte sur vous, mon maréchal. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

NAPOLÉON, BERTHIER.

NAPOLÉON *entre sans voir Berthier; il tient un journal à la main et dit avec colère.*

Des complots! encore! toujours!... la guerre civile, quand la guerre étrangère vient nous assaillir de toutes parts... quand ce soir, ce soir même, il faudra partir pour repousser l'étranger qui nous menace! la guerre civile!... Et par-dessus tout cela des traîtres autour de moi!... girouettes politiques sans cœur et sans conscience, se tournant toujours du côté de ceux qui veulent bien les acheter, hier pour la République, aujourd'hui pour l'Empire, demain pour la Royauté!... mais toujours et avant tout pour eux-mêmes, pour eux seuls!... N'y pensons plus, j'ai besoin d'être calme. (*A l'huissier.*) Prévenez l'impératrice que je vais passer chez elle. Je veux embrasser mon fils.

BERTHIER, *se décidant à lui parler, et lui présentant le placet.*

Sire!...

NAPOLÉON.

Ah! c'est toi, Berthier... que veux-tu?...

BERTHIER, *avec hésitation.*

Sire, veuillez jeter les yeux sur ce papier.

NAPOLÉON, *le prenant.*

Ce papier! quel est-il?

BERTHIER.

Une pétition, sire!...

NAPOLÉON, *la lui rendant avec colère.*

Je n'en veux pas!... reprenez-la, maréchal, reprenez-la et que je n'en entende plus parler!...

BERTHIER.

Sire!...

NAPOLÉON.

Assez, te dis-je, assez!... une pétition!... en vérité, cela passe toute croyance! Eh quoi! nos frontières sont occupées par les troupes étrangères, la France tout entière souffre et gémit, et il existe des cœurs assez froids pour ne point comprendre de telles calamités!... (*Mouvement de Berthier. Napoléon continue avec sévérité :*) Toute souffrance individuelle doit disparaître, tout intérêt doit cesser, tout égoïsme doit se taire devant ces seuls mots : Les dangers de la patrie.

BERTHIER.

Sire, une femme!...

NAPOLÉON.

Encore! insister sur ce sujet, c'est me désobéir!... Je veux qu'à l'avenir tous les solliciteurs soient chassés du palais. (*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE V.

BERTHIER, *seul, puis* MICHEL LAMBERT.

BERTHIER, *seul, avec colère.*

Que l'enfer confonde les pétitions et les pétitionnaires!...

MICHEL LAMBERT, *paraissant au fond, très-gai.*

Je viens de voir filer le patron!... abordons!... Maréchal! (*Le maréchal, à la sortie de l'empereur, s'est assis à gauche; à l'entrée de Michel, il se lève avec humeur.*)

BERTHIER.

Ah!... c'est toi!...

MICHEL LAMBERT.

Moi-même, mon maréchal!... eh bien! et la pétition?

BERTHIER, *la lui rendant avec colère.*

La voilà!... Dorénavant, adresse-toi à d'autres!... Je ne suis pas d'humeur à recommencer ce jeu-là!

MICHEL LAMBERT, *stupéfait.*

Hein!... plaît-il?... maréchal?...

BERTHIER.

Allons!... assez!

MICHEL LAMBERT.

Cependant, maréchal...

BERTHIER, *furieux.*

Eh! morbleu! va-t'en au diable!... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

MICHEL LAMBERT, *seul, puis* L'HUISSIER.

MICHEL LAMBERT, *en fureur, se promène deux ou trois fois, sur le devant de la scène, de long en large, sans dire un mot, puis il finit par s'arrêter exaspéré.*

Va-t'en au diable!... (*Même jeu de scène que précédemment, l'huissier rentre et lui frappe doucement sur l'épaule. Michel Lambert se retourne, voit l'huissier et lui dit en fureur.*) Va-t'en au diable!...

L'HUISSIER, *reculant.*

Hein!...

MICHEL LAMBERT, *s'avançant sur lui.*

Toi, et tous les huissiers passés, présents et futurs!

L'HUISSIER, *effrayé.*

Lieutenant, je crois...

MICHEL LAMBERT, *le prenant par un bras et le faisant tourner sur lui-même.*

Encore! allons, demi-tour à droite, pékin! ou gare les éclaboussures!...

L'HUISSIER, *stupéfait.*

Pékin!...

MICHEL LAMBERT.

Va-t'en au diable!... (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VII.

L'HUISSIER, *seul, puis* MADAME ROBERT.

L'HUISSIER, *se frottant le bras.*

Pékin!...

MADAME ROBERT, *entrant doucement par la porte de droite.*

Il est seul! Monsieur!... (*L'huissier se retourne.*)

L'HUISSIER, *avec colère.*

Ah! c'est vous!...

MADAME ROBERT.

Eh bien! monsieur, ma demande?...

L'HUISSIER, *se mettant de plus en plus en colère.*

La voilà! reprenez-la, madame, reprenez-la, et ne la rapportez jamais...

MADAME ROBERT, *la ramassant.*

Mais, monsieur...

L'HUISSIER.

Mais, madame, je ne puis rien pour vous, rien au monde... Sortez! et le plus vite possible! sortez, et ne revenez pas.

MADAME ROBERT.

Partir! sans une réponse!... sans une parole d'espoir!

LE DEUXIÈME HUISSIER, *annonçant.*

L'empereur!..

L'HUISSIER, *à madame Robert.*

Partez! partez! il le faut. (*En disant ces mots il a conduit madame Robert jusqu'à la porte de droite; elle disparaît.*) Il était temps!

SCÈNE VIII.

NAPOLÉON, BERTHIER, MICHEL LAMBERT, L'HUISSIER.

(*Tout le monde se découvre à l'entrée de l'empereur, dont la tristesse a disparu; l'empereur descend sur le devant de la scène: le maréchal est au milieu du théâtre, Michel Lambert à quelques pas du maréchal, et l'huissier est appuyé sur le fauteuil de droite.*)

NAPOLÉON, *avec exaltation.*

Avenir! tu es encore à moi! les caresses de mon fils m'ont rendu la force et la croyance!.. Venez, rois de l'Europe! vous, hier aux genoux de la France, aujourd'hui coalisés contre elle; à ma voix, elle va se lever tout entière!... venez, et nous vous écraserons, vous et ce ramassis d'esclaves que vous traînez à votre suite! (*Il s'assied à gauche.*) Berthier!...

BERTHIER.

Sire!...

NAPOLÉON.

Je t'ai durement accueilli tout à l'heure!... que veux-tu?... Un accès d'humeur sombre s'était emparé de moi!... maintenant, je suis calme et je reconnais mes torts; me les pardonnes-tu? (*Il lui tend la main.*)

BERTHIER, *s'inclinant.*

Ah! sire!...

NAPOLÉON.

Merci!... (*Il feuillette les journaux et prend des notes, pendant la scène suivante, qui a lieu à voix basse, sur le devant du théâtre.*)

BERTHIER, *à Michel.*

Michel!

MICHEL LAMBERT, *très-froid.*

Mon maréchal!...

BERTHIER.

Je t'ai adressé des paroles...

MICHEL LAMBERT.

Un peu vives! c'est vrai.

BERTHIER.

Eh bien, si je te priais de les oublier, est-ce que tu me garderais rancune?...

MICHEL LAMBERT, *vivement.*

Rancune!... ah! bien, excusez... avec vous, mon maréchal!

BERTHIER, *lui tendant la main.*

Ainsi, c'est fini?...

MICHEL LAMBERT, *la prenant.*

C'est mort et enterré!... (*Frappant brusquement sur l'épaule de l'huissier.*) Eh! jeune homme!...

L'HUISSIER, *tremblant.*

Lieutenant!...

MICHEL LAMBERT.

Le lieutenant Michel a celui de te dire que son intention n'étant point de te molester, il consent à te donner la main si tu veux; si tu ne veux pas, il s'en bat l'œil! Voilà!

L'HUISSIER, *enchanté.*

Ah! lieutenant, du moment que votre intention n'était pas de... vous devez comprendre que la mienne n'est pas de... Votre main, lieutenant. (*Ils se prennent la main.*)

MICHEL LAMBERT.

Drôles de bipèdes, tout de même, que ces huissiers!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MADAME ROBERT.

MADAME ROBERT, *ouvrant doucement et en tremblant la porte de droite.*

Le voici !...

L'HUISSIER, *allant vers elle.*

Tiens, la solliciteuse !... je l'avais oubliée, moi !

MADAME ROBERT.

Je tremble !

L'HUISSIER, *à part.*

Pauvre femme ! (*Haut.*) J'ai été un peu brusque tout à l'heure... tout le monde a ses mauvais moments, et je vous en demande pardon.

MADAME ROBERT.

Ah ! monsieur !

NAPOLÉON, *se retournant vers Berthier.*

Maréchal !

BERTHIER.

Sire !

NAPOLÉON.

Eh bien ! et cette pétition ?

BERTHIER, *embarrassé.*

La pétition, sire ? (*Madame Robert remet vivement la pétition à l'huissier, qui la donne à Michel Lambert.*)

MICHEL LAMBERT, *bas au maréchal.*

Voici l'objet ! (*Il la donne au maréchal.*)

NAPOLÉON.

Eh bien !

BERTHIER, *la lui donnant.*

La voici.

NAPOLÉON, *lisant la suscription.*

Eh ! mais, elle n'est pas pour moi, elle est adressée au roi de Rome !

BERTHIER, *étonné.*

Au roi de Rome ? (*Signe affirmatif des trois autres personnages.*)

NAPOLÉON.

Enfin, je suis encore un peu le tuteur de Sa Majesté, sa royauté n'est tout au plus qu'une régence, et le régent c'est moi !... (*Rendant la pétition au maréchal.*) Lisez !...

BERTHIER, *lisant.*

« Sire, l'Empereur, votre père, a de si graves occupations, que parfois il peut lui arriver d'oublier... (*Il s'arrête.*)

NAPOLÉON.

Lisez donc !

BERTHIER, *reprenant.*

» D'oublier les infortunes et les services de quelques-uns de ses sujets !...

NAPOLÉON, *fronçant le sourcil.*

Qu'est-ce à dire ?

BERTHIER, *jetant un regard de reproche à Michel.*

J'ignorais !...

MICHEL LAMBERT, *regardant l'huissier de travers.*

J'avais oublié !... pékin !...

L'HUISSIER, *reprenant un peu de colère en regardant madame Robert.*

Je ne me rappelais plus !...

MADAME ROBERT.

Ah ! je meurs de frayeur !

NAPOLÉON, *se levant et prenant le milieu du théâtre, à Berthier.*

Donnez ! (*Berthier lui remet la lettre. Napoléon reprend la lecture avec un reste de mauvaise humeur.*)

» L'Empereur, votre père, a de si graves occupations, que » parfois il peut lui arriver d'oublier les infortunes et les services » de quelques-uns de ses sujets... (*Moment de silence. Nouveau ricochet de mauvaise humeur entre tous les personnages; puis madame Robert supplie de l'œil l'huissier, qui supplie de même le lieutenant, et ainsi de suite jusqu'à l'empereur. Celui-ci poursuit sa lecture.*) « Vous, du moins, sire, vous aurez le temps, peut- » être, d'écouter ma prière, et vous ne la repousserez pas. J'im- » plore votre bonté pour un enfant de votre âge, une pauvre fille » dont la mère, depuis un mois, est morte de faim et de douleur, » et dont le père, Jacques Muller, capitaine de la vieille garde, » est mort, depuis deux ans, au service de la France, au passage » de la Bérésina !... » (*Napoléon se découvre lentement et reste quelque temps sans parler.—Émotion générale.*) La Bérésina ! oh ! quel souvenir !... quel souvenir !... (*Haut à Mme Robert.*) Mais c'est à mon fils qu'il faudrait remettre cette lettre !...

MADAME ROBERT, *timidement.*

Je l'ai déjà fait, sire !

MICHEL LAMBERT.

Je la lui ai mise entre les mains !

L'HUISSIER.

Et je lui en ai fait la lecture à haute voix !

NAPOLÉON.

Ah !... Et qu'a-t-il répondu ?

MICHEL LAMBERT.

Rien.

L'HUISSIER *et* MADAME ROBERT.

Rien.

NAPOLÉON, *les regardant et souriant.*

Eh bien ! qui ne dit mot... consent !

MICHEL LAMBERT, *même jeu.*

Au fait, je n'y pensais pas.

NAPOLÉON, *s'assayant à droite.*

Le roi de Rome donne une pension de quatre mille livres à la fille du capitaine Muller. Elle sera élevée à Saint-Denis, au milieu des enfants de mes braves compagnons d'armes !... (*Joie générale.*)

MADAME ROBERT, *tombant à genoux.*

Ah ! sire ! vous êtes grand et bon !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE DEUXIÈME HUISSIER, *puis* LE ROI DE ROME.

LE DEUXIÈME HUISSIER, *annonçant.*

Sa Majesté le roi de Rome ! (*Ici un peloton de grenadiers se range au fond, le roi de Rome passe dans une petite calèche découverte, traînée par des chèvres. Plusieurs dames du palais suivent avec des pages.*)

NAPOLÉON *relève madame Robert, qui est toujours agenouillée, et lui dit avec émotion.*

Allez ! madame ! allez remercier mon fils. La pauvre fille que vous avez prise en pitié est désormais sous sa protection... Priez le ciel pour qu'un jour il ne soit pas orphelin comme elle !... (*Madame Robert marche vers le fond et s'incline, l'enfant lui tend les bras et l'embrasse, puis elle sort; Michel Lambert s'éloigne aussi. Une des dames d'honneur tire l'enfant de sa voiture et l'amène à l'empereur.*)

NAPOLÉON.

Donnez, donnez... madame... et laissez-le-moi... je veux qu'il soit à moi seul, pendant ces dernières heures que je dois passer auprès de lui. (*A Berthier.*) Maréchal, faites tout préparer pour le départ. (*Sortie générale ; toutes les portes se referment. Napoléon prend dans ses bras l'enfant, et le place près de lui sur le canapé de droite. Napoléon passe avec amour ses mains dans les cheveux du roi de Rome; l'enfant joue avec les épaulettes et les décorations de son père, puis peu à peu s'endort sur ses genoux pendant les lignes suivantes.*)

SCÈNE XI.

NAPOLÉON, LE ROI DE ROME, *puis* L'HUISSIER.

NAPOLÉON.

Cher enfant !... désir de mes jours passés, espoir de mon avenir, toi, pauvre ange, dont j'aime tant à baiser les longs cheveux bouclés ; il faut donc encore te quitter, me priver de tes caresses !... Si c'était pour toujours !... (*Ici l'enfant est profondément endormi. Napoléon prend des papiers et les parcourt. Reproduction exacte du tableau de Steuben.*) Demain, je serai bién loin d'ici, et peut-être... (*Un huissier entre par le fond.*)

SCÈNE XII.

NAPOLÉON, L'HUISSIER, *puis* MICHEL LAMBERT.

L'HUISSIER.

Le lieutenant de service.

MICHEL LAMBERT *entre en scène tenant à la main un paquet cacheté.*

Sire, des dépêches télégraphiques.

NAPOLÉON, *à Michel.*

Ah ! c'est toi... lieutenant... Michel Lambert, donne.

MICHEL.

Voilà, Majesté. (*A part, avec joie.*) Il m'a reconnu.

NAPOLÉON, *lisant.*

« L'armée autrichienne vient de pénétrer dans l'intérieur de la France et se dirige sur Troyes !... La ville est en danger ! Brienne est au pouvoir des Russes !... le château est défendu par

les Prussiens! Montmirail, Montereau, Champ-Aubert sont occupés par les alliés!... » Déjà! déjà!... l'étranger est sur le sol de la France! oh!... mon enfant!... (*Il regarde son fils et il essuie une larme.*)

MICHEL LAMBERT.

Cré coquin!... l'empereur est ému!... brigands d'alliés!... Cette émotion-là vous coûtera cher!... (*Il passe à gauche, il s'appuie sur le canapé.*)

NAPOLÉON, *revenant à lui.*

Hein! que dis-tu?... tu m'as vu pleurer, Michel!... Ah! ne dis à personne que tu as vu pleurer Napoléon!

MICHEL.

Non, mon empereur; mais je comprends ces larmes-là!... vous pensez à votre fils... comme moi, je pense à...

NAPOLÉON.

A qui donc?

MICHEL.

Une pauvre petite fille...

NAPOLÉON.

Ah! tu es père?

MICHEL.

Pas précisément; mais c'est tout comme.

NAPOLÉON.

Comment?

MICHEL.

Je viens d'adopter une orpheline, vous savez, tout à l'heure... votre pensionnaire... ou du moins, la sienne... à lui!... (*Il montre le roi de Rome.*) la petite fille à la pétition.

NAPOLÉON.

Ah! la fille du capitaine Muller.

MICHEL.

Un ancien camarade... Moi aussi, comme mon petit empereur, j'ai voulu faire quelque chose pour elle, et j'ai juré de servir de père à la pauvre enfant!...

NAPOLÉON, *regardant le roi de Rome.*

Et moi... moi, si je l'avais embrassé aujourd'hui pour la dernière fois!...

MICHEL LAMBERT.

La dernière fois! par exemple! qu'est-ce que vous dites donc là, mon empereur?

NAPOLÉON.

Qui lui servirait de père, à lui?

MICHEL LAMBERT.

Dame!... je suis bien peu de chose, Majesté, auprès de tous ceux que vous avez fait passer généraux, maréchaux, rois de Suède et tout le tremblement, quoi!... mais si à défaut de tous ces gens-là... vous ne faisiez pas fi d'un pauvre soldat qui ne rêve au monde que vous... (*montrant l'enfant*) et lui... avec la France, bien entendu, et ma petite orpheline, je vous jurerais bien que je donnerais à cet enfant-là, quoi qu'il arrive, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

NAPOLÉON.

Bien, mon brave, je reçois ta parole.

MICHEL LAMBERT.

Je la tiendrai, mon empereur! aussi bien... peut-être mieux qu'un maréchal de France! (*Napoléon l'embrasse; rentrent Berthier, des généraux, des officiers de l'armée et de la garde nationale, puis des dames qui viennent entourer le canapé où le roi de Rome est toujours endormi.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GÉNÉRAUX *et* OFFICIERS, DAMES.

NAPOLÉON, *à Berthier.*

Eh bien! maréchal, tout est-il prêt pour le départ?

BERTHIER.

Tout est prêt, sire!...

NAPOLÉON.

Venez, messieurs, venez tous; la France est envahie!... le monde nous regarde, et la patrie nous appelle; répondons-lui par un élan unanime. Faisons-lui le sacrifice de nos richesses, de nos intérêts, de nos affections... rien pour nous! rien pour nous! tout pour la France!

CRI GÉNÉRAL.

Tout pour la France!

NAPOLÉON, *aux officiers de la garde nationale.*

Vous, messieurs, et toi aussi, Michel, l'impératrice et le roi de Rome sont sous votre garde.

MICHEL LAMBERT.

Et nous les défendrons jusqu'à la mort.

LES OFFICIERS, *l'épée nue étendue vers le canapé.*

Jusqu'à la mort! (*Ici la musique militaire exécute dans les jardins l'air :* Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille.)

NAPOLÉON, *écoutant.*

Ah! les joies de la famille!... le bonheur d'être père! tout cela est suspendu aujourd'hui, perdu peut-être!... (*A Michel Lambert.*) Dis-leur, mais dis-leur donc d'exécuter un autre air : *Veillons au salut de l'Empire!...*

MICHEL LAMBERT.

Oui, Majesté! (*Michel Lambert disparaît un instant par le fond et revient se mêler aux officiers.*)

NAPOLÉON, *embrassant son fils.*

Je ne le reverrai peut-être jamais! (*Avec effort.*) Adieu! adieu! c'est assez être père, il faut être soldat! Marchons, messieurs, marchons!... (*Les dames ont soulevé le roi de Rome, Michel Lambert le prend entre ses bras; l'enfant envoie des baisers à son père.*)

TOUS.

Vive l'empereur!...

NAPOLÉON, *se découvrant solennellement.*

Messieurs, vive la France!... (*Il jette un dernier regard sur son fils et se met à la tête des généraux et des officiers. On entend jouer au fond :* Veillons au salut de l'Empire!... *Tableau général, la toile tombe.*)

ACTE I.

Troisième Tableau.

LA FILLE DU SOLDAT.

La scène se passe en 1828, quatorze ans après le dernier tableau du prologue. — Le théâtre représente une vue de paysage. — A droite, l'entrée d'une auberge de pauvre apparence, à l'enseigne de *l'Aigle-Noir*. — Au fond, des arbres. — A l'extrême lointain, quelques maisonnettes et un clocher de village. — Une table à droite, une seconde à gauche, et une dernière au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERRANTI, LE BARON DE RHEINFELD.

(*Au lever du rideau, entrent, du même côté, Ferranti et le baron; ils descendent la scène, en regardant attentivement l'auberge placée à droite.*)

FERRANTI, *montrant l'auberge.*

Tenez! c'est ici!

LE BARON.

Ici, dans cette misérable auberge!

FERRANTI.

Oui, baron!

LE BARON.

Cette affreuse bicoque?

FERRANTI.

Précisément! c'est de ce côté que se dirige notre jeune élève, toutes les fois qu'il parvient à vous échapper.

LE BARON.

Oh! cela lui arrive si peu!...

FERRANTI.

Très-peu, en effet!... Tous les jours depuis un mois!

LE BARON.

Plaît-il?.. mais c'est impossible! il faut que votre excellence...

FERRANTI.

Ne m'appelez pas excellence. Jeune, j'ai convoité les grandeurs et le portefeuille de ministre; je l'ai obtenu, il y a quatorze ans, après la chute de Buonaparte; mais aujourd'hui, revenu de toutes ces vanités, je ne veux être et ne suis rien.

LE BARON.

Cependant, monseigneur.

FERRANTI.

Assez, vous dis-je! Je vous répète que notre élève, que le duc de Reichstadt vient ici tous les jours! Cette affreuse bicoque, comme vous l'appelez, renferme, pour lui, un trésor!

LE BARON.

Un trésor!

FERRANTI.

Une jeune fille!

LE BARON.

Ah! une fille de rien, une vilaine!... j'en ai vu, pardieu, de fort jolies, des vilaines!

FERRANTI.

Une simple paysanne! qui loge là depuis trois mois avec son père, le vieil aubergiste, et dont la beauté fait bruit dans le pays! Notre jeune homme est fort bien avec l'aubergiste, et mieux encore...

LE BARON.

Avec la fille!.... je comprends!... Le gaillard est beau garçon; il ressemble...

FERRANTI, *vivement.*

Silence!

LE BARON.

Il ressemble à celui que la Sainte-Alliance nous défend de nommer!...

FERRANTI.

Devant lui surtout, qui doit longtemps encore ignorer jusqu'au nom de son père.

LE BARON.

Ah! il est amoureux! déjà!... et vos projets sur lui, votre espoir d'en faire une des lumières de l'Eglise!

FERRANTI.

Un rêve... De l'héritier du conquérant, j'espérais faire un moine... et voilà que ce maudit amour... (*Musique*).

LE BARON.

Ah! c'est elle, sans doute!

FERRANTI.

Qui donc?

LE BARON.

La vilaine!... elle est charmante.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNE.

(*Jeanne, en costume élégant de paysanne allemande, vient de sortir de l'auberge.*)

LE BARON.

Il n'a pas mauvais goût, le gaillard!...

FERRANTI.

Silence, donc, et soutenez-moi, baron.

LE BARON.

C'est convenu!

JEANNE, *cherchant des yeux autour d'elle.*.

Il n'est pas là!... (*Elle pousse un cri de surprise et de frayeur en se voyant entourée des deux diplomates.*) Ah!...

FERRANTI, *sévèrement.*

Mon enfant, n'oubliez pas l'avis paternel que je vous donne; votre amour est coupable!

JEANNE.

Coupable!

FERRANTI.

Et le ciel ne peut manquer de vous punir!

JEANNE.

Le ciel!... mais je vous jure, monsieur...

FERRANTI.

J'ajouterai qu'avant la colère céleste, vous en aurez d'autres à redouter!... Quand une fille du peuple se permet de débaucher un fils de famille, on l'enferme!

JEANNE.

Ah! cette affreuse parole! (*Elle remonte la scène du côté de l'auberge et appelle.*) Mon père! mon père!

FERRANTI.

Il ne vient pas!... Il a sans doute d'autres occupations.

JEANNE, *à part.*

Ciel! je meurs de frayeur!...

FERRANTI.

Nous vous laissons! Pesez bien nos paroles!... Elles sont dures!...

LE BARON.

Mais elles sont vraies! ne les oubliez pas! (*Le baron, près de sortir, revient sur ses pas, et lui répète en appuyant sur chaque syllabe.*) Ne les oubliez pas!

JEANNE, *à elle-même.*

Oh! jamais! (*Ferranti et le baron s'éloignent par le fond.*)

SCENE III,

JEANNE *seule, puis* DES PAYSANS.

JEANNE, *les suivant des yeux avec effroi jusqu'à leur sortie.*

Non, je ne puis les oublier!... Ces menaces terribles, ces reproches outrageants que je n'ai pas mérités, et qui, pourtant, m'ont frappée au cœur. Un fils de famille!.. lui! Frantz! oh! si cela est vrai, mon Dieu! je ne demande pas à le revoir, et je serai heureuse qu'il ne revienne jamais ici! (*Se tournant vers la gauche.*) Ah! c'est lui, peut-être!... non! non! les amis de mon père!... ceux dont les visites mystérieuses commencent à m'inquéter pour lui! (*On voit entrer d'abord un paysan, à droite, puis viennent de différents côtés plusieurs autres paysans qui prennent place aux trois tables de l'auberge. — Chacun de ces groupes semble faire une société à part et ne pas connaître les groupes voisins, puis un de ces hommes se lève et entre dans l'auberge. Jeanne, qui a reculé jusqu'à l'extrême gauche au premier plan, a dit en considérant tous ces mouvements.*) Oui! de tous les côtés ils viennent! Et comme toujours, les voilà qui, sans rien dire, prennent place à des tables différentes... puis l'un d'eux va prévenir mon père! Que signifie tout cela?... Je ne sais; mais quand ce prêtre m'a dit tout à l'heure: « Il ne vient pas! il a sans doute d'autres occupations, » j'ai frémi; car il m'a semblé que cet homme, qui savait mon secret, à moi, avait aussi pénétré celui que mon père me cache!... Le voici! (*Ici entre en scène, avec l'homme qui est allé le prévenir, et portant comme lui un broc et des verres, Mathias Werner, qui n'est autre que Michel Lambert, le soldat français du prologue.*)

SCENE IV.

JEANNE, MICHEL LAMBERT, LES PAYSANS.

MICHEL LAMBERT.

C'est bien, camarades, c'est très-bien!... Les amis sont fidèles au rendez-vous, je m'y attendais! (*A Jeanne.*) Eh bien! que fais-tu, mon enfant? Quand tu resteras là à me regarder comme un événement. Laisse-nous... J'ai un mot à dire à mes vieilles connaissances, en cassant une croûte et en avalant un verre de vin!... Eh bien! va donc!

JEANNE.

Oui, mon père! (*A part.*) Je saurai tout! (*Elle rentre dans l'auberge.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *à demi-voix, tout en servant les différentes tables.*

A merveille!... chacun à son poste! (*Aux hommes placés au fond, à la dernière table.*) Vous, là-bas, vous êtes de faction! A la première figure suspecte que vous apercevrez, criez bien fort en demandant du vin!

PREMIER PAYSAN, *placé au fond.*

Et en frappant sur la table!

MICHEL LAMBERT.

C'est cela!... et nous nous arrêterons. Je ne serai plus que le vieil aubergiste autrichien, et vous tous.

SECOND PAYSAN, *sur le devant de la scène.*

Des ivrognes du même pays!

MICHEL LAMBERT.

C'est cela! parfait! des ivrognes. Et pour entrer un peu d'abord dans l'esprit de vos personnages, à votre santé! (*Il prend un verre.*)

TOUS, *trinquant et buvant.*

A la tienne!

MICHEL LAMBERT.

Au succès de notre entreprise! (*Il s'assied au milieu du théâtre, et parle à demi-voix: tout le monde se groupe autour de lui, excepté les hommes du fond.*) Elle marche!... J'ai des nouvelle de Paris, de Rome et de Milan, excellentes! Partout des amis, des points d'appui; un millier des nôtres, des anciens!... Il n'y a pas beaucoup de généraux et de maréchaux parmi eux, c'est vrai!... Mais un millier de soldats et d'officiers de l'Empire sont prêts à soutenir le coup de main que vous et moi, camarades, nous devons entamer à Schœnbrünn.

SECOND PAYSAN, *sur le devant.*

Arriver jusqu'à lui!... Voilà ce qu'il faut!

PREMIER PAYSAN.

Le duc de Reichstadt!

MICHEL LAMBERT.

Mon petit empereur! Je ne peux pas m'habituer à l'appeler autrement!

SCENE VI.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *qui vient de reparaître sur le seuil de la porte, répète avec émotion et surprise.*

Le duc de Reichstadt! (*Elle demeure et écoute, masquée aux autres personnages par la porte à demi-fermée, et visible seulement pour le public.*)

SECOND PAYSAN, *à Michel.*

Mais ne l'as-tu pas encore vu, lui?

MICHEL LAMBERT.

Où ça?... Il y a de bonnes grilles à Schœnbrünn !... Et les murailles donc !

SECOND PAYSAN.

Mais on assure que depuis un certain temps on lui laisse un peu plus de liberté, et que parfois seul, incognito, il s'échappe du palais.

MICHEL LAMBERT.

Je n'en crois rien ! Incognito!.. Est-ce que je m'y tromperais !... Moi, qui le sais par cœur, avant de l'avoir vu, je le reconnaîtrais entre mille, et jamais !

PREMIER PAYSAN, *au fond, criant et tapant très-fort avec son gobelet sur la table.*

Du vin! du vin! Eh! vieux bavard de père Mathias, on vous demande du vin!

MICHEL LAMBERT.

Voilà! voilà. (*Il s'élance vivement vers le fond, un broc à la main. En même temps il regarde vers la droite, à l'extérieur, et tous les personnages en font autant. En se levant ainsi, ils tournent tous le dos à la jeune fille qui fait deux pas en avant, et regarde comme eux. — Un très-jeune homme, vêtu d'une redingote de velours noir, bottes molles, etc., traverse le fond du théâtre, et s'arrête pour saluer l'aubergiste. L'orchestre exécute en sourdine l'air de la* Valse du duc de Reichstadt.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, FRANTZ.

JEANNE, *avec émotion.*

Ah! c'est lui, c'est Frantz!

MICHEL LAMBERT, *rendant son salut au jeune homme.*

Bonjour, bonjour, monsieur Frantz! Vous ne vous arrêtez pas un instant dans mon auberge?

FRANTZ.

Non, non, père Mathias! pas à présent; je reviendrai!

MICHEL LAMBERT, *lui donnant la main.*

Au revoir!

FRANTZ, *s'adressant plutôt à la jeune fille qu'au vieillard.*

Au revoir!

JEANNE, *à part.*

Ah! pour la première fois, sa vue me fait mal! (*Elle referme doucement la porte de l'auberge, en même temps que Frantz sort au fond à gauche.*)

SCÈNE VIII.

MICHEL LAMBERT, LES PAYSANS.

MICHEL LAMBERT, *suivant encore des yeux le jeune homme, tout en causant avec ses amis.*

Un enfant, un petit étudiant que j'ai pris en amitié, tout Autrichien qu'il est. (*Ici l'air indiqué précédemment cesse tout à fait à l'orchestre.*) Il est bien loin, revenons à notre affaire!

SECOND PAYSAN.

Au duc de Reichstadt!

MICHEL LAMBERT.

Je vous disais donc que je le reconnaîtrais entre mille; mais je n'ai pas eu de chance. Par bonheur, je ne me rebute pas facilement, et je ne plains ni mes pas ni mes démarches!... Pour le moment, sous le nom de Mathias Werner, je sollicite une place de jardinier au palais, et j'espère l'obtenir de l'archiduc Charles, oncle du jeune prince!

SECOND PAYSAN.

Connu!... celui qui commandait l'armée autrichienne à Wagram; je l'ai vu!

TOUS.

Et moi aussi! Et moi aussi!...

MICHEL LAMBERT.

C'est ça! un brave militaire, qui adore son neveu, à ce qu'il paraît, et qui vaut mieux, à lui seul, que tout le reste de sa famille; je le verrai, et peut-être bien dès aujourd'hui!...

TOUS.

Aujourd'hui!..

MICHEL LAMBERT.

Oui, j'ai des intelligences dans la place. Il me fallait un protecteur auprès de Son Altesse, protecteur de toutes les heures, de tous les instants, et comme je n'ai pas pu l'avoir gratis, je l'ai acheté!

TOUS.

Acheté?...

MICHEL LAMBERT.

Un peu cher!... pour moi du moins; quatre mille francs!..

TOUS.

Quatre mille francs?...

MICHEL LAMBERT.

Tout autant!... une année de la pension que l'empereur a donnée au nom de son fils à ma fille adoptive, et qui nous est fidèlement payée, depuis la chute de l'Empire, par la mère de Napoléon, l'aïeule de tous les Bonaparte!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNE.

(*La porte se rouvre, Jeanne reparaît et marche vers Michel, sans être vue de lui, ni de ceux qui l'entourent. Michel poursuit.*)

MICHEL LAMBERT.

Cette somme, dans des temps plus heureux, je la rendrai à Jeanne!...

JEANNE.

Non, mon père! (*Mouvement général; tous reculent en poussant un petit cri de surprise.*)

MICHEL LAMBERT.

Jeanne!.. Tu étais là? Tu nous écoutais?

JEANNE.

Ne me croyez-vous pas digne de vous entendre? Cette somme, dont vous avez disposé pour une telle entreprise, je ne veux pas qu'elle me soit rendue, ni par vous, ni par personne; et ce n'est pas tout, je veux aussi, je veux ma part de vos dangers, je la veux, et si je pouvais jamais vous adresser un reproche, ce serait d'avoir douté de moi, de mon courage!... Je suis la fille d'un soldat! et je dois tout, vous venez de le dire, à celui qui est mort à Sainte-Hélène!... (*Mouvement général.*)

MICHEL LAMBERT, *se levant et l'embrassant.*

Allons donc! bon sang ne peut mentir! Soyez tranquilles, camarades, elle ne vous trahira pas plus que moi! (*Il se rassied.*) Aujourd'hui, je compte voir l'archiduc!... et demain, peut-être, j'aurai ma place au palais!

JEANNE.

Et la mienne, mon père?

MICHEL LAMBERT.

La tienne aussi, mon enfant! Est-ce que je peux me séparer de toi? (*Tous se lèvent. Aux paysans.*) Vous, les amis, attendez! attendez encore!... La patience avant l'audace! Le jardinier de Schœnbrünn pourra bien vous en ouvrir les portes, et qui sait? un jour!...

TOUS.

Un jour?...

MICHEL LAMBERT.

Ne parlons pas de ça, ce n'est peut-être qu'un rêve: mais une petite expédition à la manière de l'île d'Elbe ferait diantrement mon affaire, et la vôtre, n'est-ce pas? (*Tous lui serrent la main.*) A bientôt, camarades!

TOUS, *sortant de différents côtés.*

A bientôt!...

SCENE X.

MICHEL LAMBERT, JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *tirant sa montre.*

Trois heures et demie! Il ne me faut que dix minutes pour aller au palais!... Mais d'abord, que je te demande pardon, ma petite Jeanne, de la vie aventureuse à laquelle te voilà condamnée, de ces périls où je te jette!

JEANNE.

Je les attends, et quand j'ai commencé à les soupçonner, c'est pour vous seul que j'ai tremblé, mon père; mais je ne les redoute plus, depuis que je dois les partager avec vous... Aussi bien, vous le dirai-je, cette agitation est nécessaire à ma vie!... Elle me fera oublier...

MICHEL LAMBERT.

Oublier!... qui donc?

JEANNE.

Lui!

MICHEL LAMBERT.

Qui, lui?

JEANNE, *montrant le fond du théâtre.*

Ce jeune homme que vous venez de voir à l'instant, ici, à qui vous tendez la main tous les jours.

MICHEL LAMBERT.

Ah! sapristi! Aveugle que j'étais!... Frantz, le petit étudiant! tu l'aimes?

JEANNE.

Je l'aimais!...

MICHEL LAMBERT.

Et depuis quand?

JEANNE.

Depuis le premier jour que je l'ai vu.

MICHEL LAMBERT.

Attends donc... le 4 octobre dernier.

JEANNE.

Oui, mon père, le jour de la fête de saint François, à ce bal où vous m'aviez conduite, au rond-point de la forêt!...

MICHEL LAMBERT.

Je me rappelle!... pardieu! la fête du vieil empereur!... Il fallait bien jouer mon rôle de fidèle Allemand, de bon et sincère Autrichien!... Et puis, un bal, je me disais que, dans tous les pays du monde, cela devait faire plaisir à une jeune fille! Et c'est là que?...

JEANNE.

Que je l'ai vu, oui, mon père!... Seul, isolé de tous, il paraissait étranger à la joie bruyante qui éclatait autour de lui! Ses yeux étaient pleins d'ennui et de tristesse, quand je les vis s'animer en se fixant sur moi! Depuis ils ne m'ont plus quittée!... Et moi-même, les yeux baissés, je le voyais toujours, et je ne voyais que lui! Il s'approcha de moi et m'invita pour une valse! Je ne sais pourquoi j'aurais voulu refuser, mais je n'eus pas la force de répondre; je sentis tressaillir dans la mienne la main qu'il venait de m'offrir, et... l'orchestre venait de jouer le prélude de la danse!... C'était, je n'ai rien oublié, c'était cet air que vous aimez tant, mon père, parce qu'il a été composé par lui!... lui! vous savez bien!...

MICHEL LAMBERT.

Ah! l'air de la *Valse du duc de Reichstadt!*

JEANNE.

C'est cela!... Il me dit alors que j'étais la plus belle du bal, que je venais de lui apparaître comme un ange de consolation et de bonheur, et que, dût-il ne jamais me revoir, mon image ne s'effacerait plus de son âme. J'écoutais... Il me parlait bas, bien bas, et cependant, malgré le bruit de la musique, je ne perdais pas une seule de ses paroles; et, le croiriez-vous, mon père?... je ne voyais pas que, seule avec lui, j'étais entraînée dans les tourbillons de cette valse! quand tous, autour de nous, s'étaient arrêtés pour nous admirer et nous applaudir!... De l'instant où il vit se diriger sur nous les regards de cette foule enthousiaste, il s'échappa en me disant tout bas: A demain!... à demain! Je ne comprenais pas encore ce que j'éprouvais, et quelle nouvelle pensée venait de s'emparer de tout mon être; mais je ne pouvais l'oublier!... Absent, je le voyais encore; enfin, il me semblait que ma vie était désormais inséparable de la sienne!...

MICHEL LAMBERT.

Et le lendemain?

JEANNE.

Le lendemain!... ce fut auprès de vous que je le revis... il s'était fait votre ami, mon père, et depuis ce jour, vous n'avez pas cessé de me faire son éloge!

MICHEL LAMBERT.

C'est vrai! Il me plaisait, ce garçon-là. De la jeunesse!... quelque chose de généreux! de bon enfant, de français, oui, de français dans son caractère!... il m'allait!... il m'allait beaucoup, ce petit blanc-bec!... Mais, saperlotte, il ne me va plus; il ne me va plus du tout! Te parler d'amour! et sous mon nez! à ma barbe!...

JEANNE.

Et parfois aussi, mon père, en votre absence.

MICHEL LAMBERT.

En mon absence?... Ah! bah! il a osé?

JEANNE.

Vous me quittez si souvent, mon bon père!

MICHEL LAMBERT.

Tu as raison! c'est ma faute! Et tiens, au milieu même de ce bal que tu m'as rappelé, je ne voyais rien, je ne pensais qu'à toi, j'étais avec les amis, ceux qui viennent de nous quitter!... Et je ne vivais plus que pour notre entreprise. Oh! mais sois tranquille, maintenant je ne suis plus aveugle, et je mènerai de front tous mes devoirs à la fois... et d'abord (*montrant le dernier plan à gauche*) c'est par là qu'il s'est éloigné tout à l'heure... je vais le trouver sur ma route, comme cela m'arrive tous les matins, et je le traiterai comme... un Autrichien qu'il est! Ah çà, dis-moi donc, j'y pense...

JEANNE.

A quoi, mon père?

MICHEL LAMBERT.

Pourvu que de ton côté, tu n'ailles pas défaire mon ouvrage... car enfin, tu m'as dit que tu l'aimais.

JEANNE.

Je ne l'aime plus... il me trompait... un fils de famille!

MICHEL LAMBERT.

Ah! bah! il ne manquait plus que ça... menteur et séducteur! à son âge! Il n'y a plus d'enfants!... Oh! je le prends en grippe!

JEANNE.

Je le hais...

MICHEL LAMBERT.

Je l'exècre.. autant que j'adore mon petit empereur! Je reviens, ma fille, embrasse-moi. (*Il embrasse Jeanne au front, et sort vivement au fond par la gauche.*)

SCÈNE XI.

JEANNE, *seule, puis* FRANTZ.

JEANNE, *seule, pleurant.*

Enfin!... je suis seule!... et mon père ne verra pas ces larmes!... les dernières!... J'ai trop de fierté dans l'âme pour garder encore son souvenir, après ce que je viens d'apprendre...

FRANTZ, *entrant gaiement en scène, à gauche, par la seconde coulisse.*

Il ne m'a pas vu, ce cher Mathias!

JEANNE.

Ah! c'est lui!

FRANTZ.

Moi-même... Jeanne... moi qui n'ai pu résister à mon impatience, et qui viens d'éviter avec soin jusqu'aux regards de votre père, pour arriver plus vite jusqu'à vous.

JEANNE.

Monsieur...

FRANTZ.

Oh! ne me grondez pas! Je l'aime! je l'aime bien, cet excellent Mathias!... Mais devez-vous m'en vouloir si je vous aime davantage, vous désormais tout mon bonheur, toute ma vie!

JEANNE.

Arrêtez, monsieur; ces paroles...

FRANTZ.

Eh bien! êtes-vous donc surprise de les entendre, Jeanne, et surtout ne les croyez-vous pas?

JEANNE.

Non, monsieur, non, je ne les crois plus! car ce n'est pas par vous que je sais qui vous êtes!...

FRANTZ.

Qui je suis!... (*A part.*) Ah! mon Dieu!... elle le sait! elle va me le dire alors!... (*Haut.*) Eh quoi! Jeanne, vous avez appris...

JEANNE.

Une seule chose... que nous devons être étrangers l'un à l'autre.

FRANTZ.

Qui vous a dit cela? qui a pu mentir de la sorte?... Etrangers l'un à l'autre... mais avant de vous connaître, Jeanne, je ne vivais pas; je n'avais ni croyance en moi-même, ni l'instinct des grandes et belles choses qui doivent nous faire adorer la vie, l'instinct de l'amour et celui de la gloire!... j'ignorais tout!... je ne vous connaissais pas!... Une rencontre dans un bal, un regard de vous, un mot d'entretien avec votre père, qui me parlait guerre et batailles, j'avais tout deviné!... Je ne me sentais pas né pour l'abrutissement du cloître, et je n'avais plus que deux pensées, deux désirs, deux passions au monde: je voulais être aimé de vous, Jeanne, et je voulais être soldat!...

JEANNE.

Soyez soldat! et que vos rêves de gloire s'accomplissent!... Aimé de moi!... ne l'espérez plus!... votre famille...

FRANTZ.

Ah!... vous la connaissez?... on vous a dit?...

JEANNE.

On m'a dit qu'elle était riche et puissante!

FRANTZ.

Rien de plus?

JEANNE.

Rien de plus... n'est-ce pas assez?

FRANTZ.

Ainsi, vous ignorez que cette famille, riche et puissante, il

est vrai, me traite en enfant déshérité ; qu'elle me cache avec acharnement le nom même de mon père, comme si elle avait à rougir de lui !... Ce secret quel est-il ? funeste et misérable, sans doute, puisqu'on a résolu de me le taire ! et c'est moi, peut-être, qui ne dois pas oser me dire votre égal, à vous, la fille d'un soldat ! Mais répondez-moi, Jeanne, quand votre naissance serait mille fois au-dessus de la mienne, est-ce que vous croiriez vous abaisser en me tendant la main ?

JEANNE.

Oh ! vous ne le pensez pas, monsieur !

FRANTZ.

Eh bien !... ce mystère qui pèse sur ma vie, je le pénétrerai ! quel qu'il soit, je vous dirai tout... Heureux ou malheureux, faible ou puissant, je vous confierai tous mes secrets, à vous que j'honore autant que j'aime... Enfin, ma chère Jeanne... (*Il lui prend la main : Jeanne la retire vivement en regardant Ferranti et le baron qui viennent de reparaître au fond du théâtre, à droite.*)

JEANNE.

O ciel !

FRANTZ.

Qu'avez-vous ?

JEANNE.

Les voilà !

SCENE XII.

LES MÊMES, LE BARON, FERRANTI.

FRANTZ, *à lui-même.*

Mes gouverneurs !... (*Haut.*) Vous les connaissez ?

JEANNE.

Je sais par eux que je dois repousser votre amour.

FRANTZ.

Comment ?... que vous ont-ils dit ?

JEANNE.

Oh ! des paroles que j'ai honte à répéter !

FRANTZ.

Enfin ?

JEANNE, *à voix basse.*

Quand une fille de rien se permet de débaucher un fils de famille, on l'enferme.

FRANTZ.

Oh ! les misérables !... mais je l'emporterai sur eux ! (*Ici Ferranti et le baron descendent la scène ; il les regarde fièrement et continue.*) Oui, je l'emporterai, et quand toute la terre devrait s'opposer à mon amour, je lutterais contre toute la terre !...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MICHEL LAMBERT.

MICHEL LAMBERT, *qui vient de rentrer à gauche, un papier à la main, et a entendu ces derniers mots.*

Et contre moi, monsieur Frantz ?

JEANNE, *avec effroi.*

Mon père !

FRANTZ, *gaiement.*

Contre vous aussi, mon cher Mathias. (*Il lui tend la main ; Michel retire la sienne.*)

MICHEL LAMBERT.

Je ne suis pas votre cher Mathias !

FRANTZ.

Si fait !

MICHEL LAMBERT.

Non pas ! et je vous prie de ne pas remettre les pieds dans mon auberge !...

FRANTZ.

J'y reviendrai !

MICHEL LAMBERT.

Malgré moi ?

FRANTZ.

Malgré vous, s'il le faut !...

MICHEL LAMBERT.

Je vous le défends !

FRANTZ.

Raison de plus !

MICHEL LAMBERT.

Songez-y bien : j'ai une volonté...

FRANTZ.

Et moi donc !... je reviendrai demain, pas plus tard.

MICHEL LAMBERT.

Demain !

FRANTZ.

Et nous nous entendrons encore tous les deux, j'en suis sûr !

MICHEL LAMBERT.

Jamais !

FRANTZ.

Et, comme hier, vous m'appellerez votre ami, vous verrez !

MICHEL LAMBERT.

Jamais ! jamais, vous dis-je !...

FRANTZ, *lui tapant gaiement les deux joues.*

Toujours ! toujours ! mon vieux Mathias ! A demain, Jeanne, à demain !... Je vous aimerai toute ma vie !... (*Il sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *moins* FRANTZ.

MICHEL LAMBERT, *furieux.*

Toute sa vie !... Oh ! je suis d'une colère !... (*Il remonte la scène.*)

FERRANTI, *le retenant par la main.*

Pas d'inquiétude ! il ne reviendra pas, et vous êtes sous notre protection !

MICHEL LAMBERT, *surpris.*

Hein ?

LE BARON.

N'ayez pas peur, nous vous protégerons, bonhomme, nous vous protégerons !

MICHEL LAMBERT, *à lui-même.*

Bonhomme !... (*Il laisse tomber, à ce mot, le papier qu'il tenait à la main. Le baron et Ferranti sortent par la droite.*)

SCÈNE XV.

MICHEL LAMBERT, JEANNE.

MICHEL LAMBERT, *les regardant sortir.*

Voici deux horribles frimousses !... Le diable m'emporte, il me semble que je les ai déjà vues !

JEANNE.

Mon père ! des parents, sans doute !

MICHEL LAMBERT.

Des parents, à lui ?... Raison de plus pour que je le prenne en grippe, s'il a dans sa famille des boules ingrates comme celles-là !... Qu'il revienne, et je lui prouverai que je suis maître chez moi !...

JEANNE, *ramassant le papier qui est à terre.*

Quel est ce papier ?

MICHEL LAMBERT.

Ah ! j'oubliais... ma lettre d'audience ! Vite, ma fille, à Schœnbrünn.

JEANNE.

Je suis prête.

MICHEL LAMBERT.

J'aurai ma place, et là tu seras à l'abri des poursuites de c petit séducteur d'Autrichien !

JEANNE.

Oui, mon père, je ne le verrai plus.

MICHEL LAMBERT, *lui donnant son mantelet et son chapeau.*

Jamais !... Partons, ma fille, et que saint Napoléon nous protége ! (*Le rideau tombe.*)

ACTE II.

Quatrième Tableau.

LE DUC DE REICHSTADT.

La scène se passe au palais de Schœnbrünn, dans une galerie de plain-pied avec les jardins. — A gauche, sur le premier plan, un prie-Dieu. — A gauche, deuxième plan, une console. — A droite, un guéridon chargé de livres. — Au fond, même côté, un escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL LAMBERT, JEANNE, BIRMAN.

BIRMAN, *les introduisant.*

Veuillez attendre dans cet oratoire. Son altesse l'archiduc est en conférence secrète avec sa majesté.

MICHEL LAMBERT, *à Birman.*

Merci, merci, monsieur Birman. (*A lui-même.*) Enfin, nous y voilà!... Schœnbrünn! ma terre promise! j'y suis, et je ne mourrai pas, du moins, sans l'avoir revu, lui, mon autre enfant, mon petit empereur!... Pristi! quel tic-tac!...

JEANNE, *à elle-même.*

Désormais, en donnant ma vie aux projets de mon père, à la délivrance du duc de Reichstadt, j'aurai la force d'oublier Frantz!

MICHEL LAMBERT, *interrogeant Birman.*

Ce salon?

BIRMAN.

L'oratoire et la salle d'étude du jeune prince!... (*Ils parcourent de l'œil tous les meubles du salon.*) Là, ses papiers de musique, ses livres!... là, ses dessins!...

MICHEL LAMBERT, *montrant à gauche, au premier plan.*

Et là?

BIRMAN.

Son prie-Dieu!...

JEANNE, *montrant un missel recouvert d'un étui en velours, gravé au chiffre impérial et placé sur le prie-Dieu.*

Ce livre?...

BIRMAN.

Son livre d'heures!...

JEANNE et MICHEL, *ensemble.*

Ah!...

MICHEL LAMBERT, *à part.*

J'ai mieux que cela pour lui!

BIRMAN, *regardant à l'extérieur.*

Monseigneur l'archiduc sort des appartements de sa majesté. Je vais le prévenir de votre arrivée. (*Il disparaît un instant dans le parc, Jeanne a pris le livre d'heures et le regarde avec émotion.*)

MICHEL LAMBERT, *guettant au dehors une sentinelle qui depuis le commencement de l'acte se promène de long en large, à la porte du fond, et qui disparaît de temps à autre, bas à Jeanne.*

Donne, mon enfant!... (*Jeanne lui donne le livre d'heures.*) Ah! ce soldat a cessé de nous voir! (*Il tire le livre de son étui.*)

JEANNE.

Que faites-vous? (*Michel Lambert remet le missel à Jeanne, et tire de son sein un autre livre qu'il met à sa place dans l'étui.*) Ah! je vous comprends!... (*Elle va déposer le missel sur la console, à gauche; Michel Lambert replace vivement l'étui sur le prie-Dieu; au même moment, la sentinelle reparaît, puis Birman qui annonce l'archiduc.*)

BIRMAN.

Son altesse impériale, monseigneur l'archiduc!

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ARCHIDUC.

L'ARCHIDUC, *entrant et regardant Michel Lambert et Jeanne, qui le saluent.*

Mathias Werner, n'est-ce pas?...

MICHEL LAMBERT.

Oui, monseigneur!... (*A part, le regardant.*) C'est ça! c'est bien ça!...

L'ARCHIDUC.

Hein! que dis-tu?

MICHEL LAMBERT.

Rien, monseigneur!... (*Même jeu de scène.*) C'est bien celui que nous avons battu à Wagram!

L'ARCHIDUC, *impatienté.*

Encore!

MICHEL LAMBERT, *se reprenant vivement.*

Absolument rien!...

L'ARCHIDUC.

Eh bien! c'est justement ce que j'ai à te répondre au sujet de la demande que tu m'as adressée!...

MICHEL LAMBERT.

Eh quoi! monseigneur, ma place au château?

L'ARCHIDUC.

Impossible.

JEANNE et MICHEL LAMBERT, *ensemble.*

Impossible!

MICHEL LAMBERT.

Votre altesse refuse?...

L'ARCHIDUC.

Je ne refuse pas!... mais l'archiduc Charles n'a plus le pouvoir ici de protéger personne!

MICHEL LAMBERT.

Comment?

L'ARCHIDUC, *à lui-même.*

J'ai demandé à l'empereur de me permettre de tout dire au jeune prince, et de lui révéler enfin le mystère de sa naissance! il l'a refusé! le crédit du premier ministre l'emporte sur le mien, et moi, moi, je suis invité à passer quelques mois dans mes terres!

MICHEL LAMBERT.

Monseigneur, je vous en supplie!...

L'ARCHIDUC.

Inutile! je quitte la cour aujourd'hui même, et je n'ai que le temps d'embrasser mon neveu! Ah! le voici!... (*Il remonte au fond vers la droite.*)

JEANNE et MICHEL LAMBERT, *ensemble.*

Le voici!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Ah! du moins, un instant, un seul... je le verrai.

JEANNE.

Par là! par là! mon père!... (*Ils se portent vivement vers l'endroit où l'archiduc a été au-devant de son neveu; mais dans ce moment, la sentinelle reparaît et fait rebrousser chemin à Jeanne et à Michel.*)

LA SENTINELLE.

Arrière!

BIRMAN, *descendant l'escalier de droite.*

Il faut partir!...

MICHEL LAMBERT, *bas à Birman.*

Mais, il me semble!...

BIRMAN, *de même.*

Mais, c'est ma consigne, voulez-vous me perdre?... Il faut partir!...

MICHEL LAMBERT, *repoussé par Birman.*

Ne pas même le voir! voilà quatre mille francs bien placés!... (*Michel Lambert et Jeanne sont repoussés vers la gauche et disparaissent à l'instant où entrent en scène, par l'escalier de droite, le duc de Reichstadt et l'archiduc.*)

SCENE III.

L'ARCHIDUC, LE DUC, *il a le costume de l'acte précédent, plus une étoile de diamants sur la poitrine.*

LE DUC.

Que me dites-vous donc? mon oncle, vous partez?...

L'ARCHIDUC.

A l'instant!...

LE DUC.

Vous, mon appui, le seul, dans ce palais, à qui je pouvais ouvrir mon âme, vous m'abandonnez?

L'ARCHIDUC.

On l'exige! je suis banni de Schœnbrünn!

LE DUC.

Banni! vous, mon oncle, est-ce bien possible?

L'ARCHIDUC, *à lui-même.*

Les misérables! que vont-ils faire de lui?

LE DUC.

Mais, je verrai l'Empereur mon aïeul; il m'aime, je le conjurerai de vous laisser auprès de moi, ou du moins, de me permettre de partir avec vous.

L'ARCHIDUC.

Avec moi? prends garde qu'on te l'accorde!... c'est à cause de toi qu'on m'exile.

LE DUC.

Eh! pourquoi, mon oncle?

L'ARCHIDUC.

Pourquoi? (*A part.*) Diable! j'en ai trop dit!... je me sauve. Je suis furieux, j'en dirais encore davantage!... (*Haut.*) Adieu! adieu!

LE DUC, *le retenant.*

Oh! restez! restez encore! voyez, nous n'en sommes pas réduits à ce degré d'abaissement qu'un valet du premier ministre ose s'approcher de vous, pour presser votre départ! on vous laissera bien le temps de m'embrasser, et à moi, celui de vous dire adieu, mon oncle!...

L'ARCHIDUC, *le serrant dans ses bras.*

Mon ami, mon pauvre Frantz!

LE DUC, *s'asseyant à droite.*

Il est donc vrai, à cause de moi?... Je porte malheur à tous

ceux que j'aime! Et quel jour choisit-on pour vous arracher à mon amour? Jamais, peut-être, il ne me fut plus nécessaire de vous voir, de vous parler, de vous confier mes secrets!

L'ARCHIDUC.

Ah! lesquels? en as-tu de nouveaux?...

LE DUC, *se levant.*

Oui, mon oncle!... j'aime, je suis aimé, et j'ai juré qu'elle serait ma femme!...

L'ARCHIDUC.

Ta femme! qui cela?

LE DUC.

Elle!

L'ARCHIDUC.

Elle! elle! ce n'est pas un nom, cela!

LE DUC.

Oh! mon oncle, si vous la connaissiez!...

L'ARCHIDUC.

Eh! quand je la connaîtrais!... et quand ce serait enfin l'héritière d'un trône, ce n'est pas moi qui aurais le droit de vous marier ensemble!... toi-même, on ne te consulterait pas!...

LE DUC.

Pourquoi?

L'ARCHIDUC.

Ta femme! cela ne te regarde pas, ni moi non plus!

LE DUC.

Pourquoi?

L'ARCHIDUC.

C'est une affaire qui devrait être décidée par toute l'Europe!

LE DUC.

Mais, enfin, pourquoi?

L'ARCHIDUC.

Ah! pourquoi?... (*A part.*) Ce mot-là, avec lui, c'est mon épouvantail continuel! et malgré moi, j'ai toujours peur d'y répondre!...

LE DUC.

L'Europe!... l'Europe me fait beaucoup trop d'honneur!... l'Europe! qu'elle m'apprenne donc enfin qui je suis, pour justifier, du moins, l'importance qu'elle me donne, et l'esclavage qu'elle me fait subir.

L'ARCHIDUC, *à part.*

Ah! nous y voilà!

LE DUC.

Non, voyez-vous, mon oncle, il est temps de faire cesser toute cette incertitude!... Je veux enfin, je veux me connaître moi-même! Je ne suis rien!... Et l'on vous exile à cause de moi; je ne suis rien, et je ne pourrais disposer de ma main, de mon cœur, sans le consentement de toute l'Europe! Répondez? Pourquoi ces contradictions éternelles? Pourquoi?...

L'ARCHIDUC, *à part.*

Toujours! toujours ce mot! J'ai donné ma parole, et je n'y manquerai pas, au jour de ma disgrâce!... (*Haut.*) Adieu! adieu! mon ami!... (*Il veut s'éloigner.*)

LE DUC.

Vous me fuyez, pourquoi?...

L'ARCHIDUC.

Encore un pourquoi?... Tiens, je ne peux pas plus répondre à celui-là qu'à tous les autres! Adieu, Frantz, adieu!... (*Il sort vivement par la gauche; le duc s'assied au fond, sur la terrasse.*)

SCÈNE IV.

LE DUC *seul, puis* UN PAGE.

LE DUC.

Je reste confondu!... lui, mon unique ami, mon seul espoir, il se tait et il part!... (*Il se lève avec chagrin, parcourt machinalement le théâtre, s'arrête devant le prie-Dieu, prend le missel un instant, puis le rejette.*) Et toi, Jeanne, pauvre fille, tu vas m'accuser encore de t'avoir trompée! J'avais compté sur l'appui de mon oncle, j'espérais que demain!... et il part!... Oh! mais il faut que je la revoie, que je lui dise!... oui, il le faut!... (*Il s'assied à la table de gauche et écrit. Après avoir cacheté, il appelle.*) Quelqu'un! (*Un page paraît au fond, le duc lui donne la lettre et une bourse.*) Cette lettre à l'auberge de l'Aigle noir. Allez! (*Le page s'incline et sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, FERRANTI, OFFICIERS, DAMES D'HONNEUR, PAGES *et* LAQUAIS.

Les laquais entrent en scène de différents côtés, apportant des bougies allumées, et ferment les draperies du fond. Musique religieuse. Son de cloche.)

LE DUC.

Ah! la prière du soir!...

FERRANTI.

A genoux! à genoux! et demandons au ciel d'accorder de longues années encore à notre auguste souverain. (*Il prie. Tous les personnages s'agenouillent.*)

LE DUC, *s'agenouillant comme les autres devant son prie-Dieu. Il ouvre machinalement le livre qu'il vient de retirer de l'étui de velours, et lit sur la première page :*

Histoire de Napoléon Bonaparte!...

FERRANTI, *qui, seul debout, domine tous les personnages diversement groupés autour de lui, à voix haute :*

Dieu protége l'Autriche!...

LE DUC, *lisant toujours la première page du livre.*

Dieu protége la France!

(*La prière commence, une musique religieuse se fait entendre de nouveau. La toile tombe.*)

ACTE III.

Cinquième Tableau.

LA CHAMBRE DE SCHOENBRUNN.

Le théâtre représente la chambre du duc de Reichstadt, à Schœnbrünn. — A gauche, au deuxième plan, un grand balcon donnant sur le parc, et laissant voir au lointain la ville de Vienne en perspective. — Au premier plan, une table richement recouverte, sur laquelle sont deux bougies presque consumées; près de la table, un fauteuil. — Au fond, un canapé. — Aux deux premiers plans, portes latérales.

SCÈNE UNIQUE.

LE DUC DE REICHSTADT, *seul.*

(*Au lever du rideau, il est assis sur le fauteuil de gauche. Il tient à la main le livre que lui est parvenu à la fin de l'acte précédent.*)

Histoire de Napoléon Bonaparte!... Que de triomphes! que de gloire!... (*Il se lève et marche avec agitation, en tournant vivement les feuillets du petit volume.*) Toulon!... Montenotte!... Millésimo!... Lodi!... Arcole!... les Pyramides!... Oh! livre précieux!... tu viens d'éveiller dans mon âme mille idées inconnues!... Bonaparte!... Bonaparte!... C'est étrange, à ce nom, surgissent dans mon esprit des souvenirs vagues, confus, bizarres, comme l'écho lointain d'un bonheur perdu!... Des cris!... des chants!... des fêtes!... de vieux soldats!... des pages!... et ce portrait!... le sien!... le sien! (*Il ouvre le livre à la première page et regarde avec émotion.*) Il me semble que ce n'est pas la première fois qu'il frappe ma vue!... Cette histoire, qui me l'a fait parvenir, et surtout, pourquoi me l'avait-on cachée jusqu'à ce jour? Ce nom, pourquoi ne l'a-t-on jamais prononcé devant moi, qu'en l'entourant de mensonges ridicules et de calomnies? (*Avec colère.*) Bonaparte, m'a-t-on dit, un généralissime des armées de Louis XVIII... et plus tard... proscrit, exilé par son souverain comme infidèle et incapable... Je l'ai lu!... je l'ai lu... c'est là l'histoire qu'ils m'ont fait apprendre dans mon enfance... Et celle-ci... (*Avec exaltation.*) Napoléon... premier consul... empereur des Français! Napoléon, le génie du siècle, et le plus grand capitaine des temps modernes!... (*Ses yeux se fixent de nouveau sur une page du livre.*) Ah! d'après les descriptions de ce livre, ici, ici même, à Schœnbrünn, à quelques pas de la salle du trône, l'épée de Napoléon, confisquée par la Sainte-Alliance, est enfermée dans le salon même où se trouvait depuis des siècles l'épée de Charlemagne, et dans cette chambre où je suis, le grand homme s'est reposé pendant la nuit qui a suivi la bataille de Wagram! (*Allant à gauche, et entr'ouvrant la fenêtre.*) C'est de là, de ce balcon, qu'il contemplait les campagnes autrichiennes dont il était désormais le maître! C'est ici qu'il a reçu l'empereur François, mon aïeul, pour lui demander la main de Marie-Louise! Quelle est-elle donc, cette princesse de ma famille dont on ne m'a jamais parlé? Qui suis-je moi-même? et pourquoi, fils de l'Autriche, suis-je donc si violemment ému à la pensée de toutes les gloires, de toutes les douleurs de la France!... Ah! ma tête est brûlante... on

dirait que tous les chapitres de cette histoire merveilleuse prennent vie et s'agitent devant moi!... Des visions bizarres et fantastiques surgissent de toutes parts!... Marengo!... Ulm!... Austerlitz!... Friedland!... Essling!... Et là, là, toujours devant moi, lui, lui, Napoléon!... (*Il reste quelque temps comme en extase, puis repasse lentement ce qu'il vient de lire.* Le voici maintenant au milieu des glaces de la Russie! Ses soldats tombent autour de lui!... Il reste calme au milieu de ces horribles désastres, de ces incroyables souffrances! La pensée de son fils le soutient, le console!... Son fils... quel est-il donc, cet enfant?... Quoi! fils de Napoléon, et son nom ne retentit pas encore d'un bout à l'autre de la terre?... Pauvre enfant! il est peut-être mort comme son père, ou prisonnier comme moi!... Qu'est-il devenu?... qu'a-t-il pu devenir? (*Il s'assied et tourne avec agitation les feuillets du livre.*) La France est envahie!.. plus d'affections de famille! Son père l'embrasse et le quitte pour toujours!... pour toujours!... Son père!... Waterloo! Waterloo!... dernière bataille et première défaite!... Il part, et debout sur le pont du navire, il voit disparaître les rivages de la France. Mon fils! mon fils! dit-il; mais le navire marche toujours, et rien, plus rien à l'horizon que l'espace et l'immensité des mers!... Plus de palais, plus d'armée, plus de victoires!... Sainte-Hélène! Sainte-Hélène! (*Il tombe accablé sur le canapé; il a placé le livre sur le coussin; il s'endort. Un rideau de nuages s'élève au fond et disparaît. La chambre de Schœnbrünn, moins le premier plan où le jeune homme demeure étendu sur le canapé, est remplacée par la chambre de Longwood, à Sainte-Hélène. Un rideau de gaze sépare seul le fils endormi du père qui lui apparaît.*)

Sixième Tableau.

LA CHAMBRE DE LONGWOOD.

SCENE PREMIÈRE.

NAPOLÉON, HUDSON LOWE, MARÉCHAUX, GÉNÉRAUX. (*Napoléon, à son lit de mort, est entouré de tous les personnages historiques qui ont assisté à ses derniers moments.*)

NAPOLÉON, *à Hudson Lowe.*

Sortez, Monsieur, sortez!... Vous m'avez assassiné longuement, avec préméditation!... L'infâme Hudson Lowe s'est fait l'exécuteur des hautes-œuvres de la Sainte-Alliance, et moi, mourant sur cet affreux rocher, loin de ma famille, loin de mon fils... j'en appelle à la France! Je lègue l'opprobre de ma mort à la maison régnante d'Angleterre! Sortez! (*Le geste de l'empereur a été répété par ceux qui l'entourent. Sortie d'Hudson Lowe. Les autres personnages se pressent davantage autour de Napoléon.*)

SCENE II.

LES MÊMES, *moins* HUDSON LOWE.

NAPOLÉON, *montrant le portrait du roi de Rome, placé au fond.*

Mes amis, si un jour vous le voyez, lui... embrassez-le pour moi!... Qu'en ont-ils fait!... Lui ont-ils dit seulement que je suis son père? et pense-t-il à moi, quand je meurs en pensant à lui? Vous lui direz, n'est-ce pas, de ne pas oublier qu'il est né Français, et de ne jamais se prêter à être un instrument entre les mains de ceux qui oppriment les peuples de l'Europe! Tout pour la France et rien que pour la France!... (*Il s'est affaibli visiblement et tombe accablé à ces derniers mots, puis il se relève en délire.*) Desaix! Masséna! courez, prenez la charge! Ils sont à nous! Tête d'armée! France!... Mon fils! mon fils!... (*Il meurt. Cri de tous ceux qui l'entourent. Hudson Lowe reparaît sa montre à la main. Ici le duc de Reichstadt, qui pendant tout ce rêve a dû paraître fort agité, s'éveille en sursaut, pousse un grand cri, et s'élance vers le lit de mort de Napoléon; mais le tableau disparaît, et le théâtre reprend son premier aspect.*)

SCENE III.

LE DUC, *seul, et passant la main sur son front.*

Il était là!... c'était lui!... Je l'ai vu!... Quel est-il donc pour moi, mon Dieu! ce Napoléon que j'admire, dont je pleure la mort, et dont le souvenir est désormais inséparable de ma vie? Quel est-il?... (*Reprenant le livre.*) Ce livre!... ce livre ne me l'apprendra-t-il pas?... (*Il le parcourt avec une agitation fébrile.*) Ce livre est muet, je l'interroge en vain!... (*Il s'assied accablé, à gauche, et jette le livre sur la table avec désespoir.*) Rien!... rien!... (*Apercevant un papier qui s'est échappé du volume.*) Un papier!... quel est-il?... (*Il le prend et l'ouvre en tremblant.*) Ah!... qu'ai-je lu? qu'ai-je lu?... Ces mots!... ces mots magiques : « Le fils de l'Empereur n'est autre que François, duc de Reichstadt, retenu captif à Schœnbrünn! » (*Avec enthousiasme.*) Mon père!... C'était mon père!... Ah! je vois clair dans mon âme!... (*Il couvre de baisers le portrait; la toile tombe.*)

ACTE IV.

Septième Tableau.

LES DEUX ÉTOILES.

Le théâtre représente un rond-point d'une forêt de Vienne.

SCENE PREMIÈRE.

MICHEL LAMBERT, *il entre en scène au lever du rideau, il tient à la main deux épées nues qu'il dépose au pied d'un arbre à gauche.*

Attendez-moi là, mes petits anges! Je serai à vous dans un instant!... (*Il tire une lettre de sa poche et la parcourt avec colère.*) « Au rond-point de la forêt... à neuf heures... » J'aimerais mieux avoir à garder tout un régiment qu'une jeune fille... Hier matin, elle me jure qu'elle ne l'aime plus, qu'elle l'a oublié pour la vie... et le soir, à notre retour du château, arrive à son adresse un chiffon de papier porté par un gaillard de mauvaise mine... Je m'en empare, je lui paie sa commission en monnaie digne du commissionnaire... (*il fait le geste de donner un coup de pied*) et il file sans réclamer d'autre pourboire... Je présente le poulet à Jeanne, qui me le remet à son tour... nous lisons dix lignes... de belles paroles... des promesses... du désespoir... et un rendez-vous! Et la revoilà qui pleure, qui se lamente, et qui serait tout près, j'en suis sûr, d'accepter le rendez-vous... si je n'étais pas là pour l'en empêcher, et prendre sa place! Pourvu qu'elle ne m'ait pas suivi ce matin! (*Il regarde partout autour de lui.*) J'en ai toujours peur!... Ces larmes, ces maudites larmes qui ne tarissaient pas!... Ah! comme je vais lui en demander compte à lui, mon petit Autrichien!... comme il va me payer tout à l'heure les contrariétés qui me dégringolent sur les reins depuis hier! Mon argent perdu, mon projet à tous les diables, et par-dessus tout, ma fille malheureuse et désolée!... Oh! mais, qu'il vienne, qu'il vienne donc!... J'ai besoin de faire passer ma colère sur quelqu'un!... (*Ici on entend sonner neuf heures au lointain.*) Neuf heures! (*Il va regarder vers la droite.*) Enfin, c'est lui! à nous deux! (*Il retourne vers la gauche, à l'endroit où il a déposé les deux épées. On a vu pendant ce temps arriver le duc de Reichstadt, par la petite avenue de droite.*)

SCENE II.

LE DUC, MICHEL LAMBERT.

LE DUC, *à lui-même.*

L'heure a sonné... Jeanne viendra-t-elle? Jeanne, que je mets toujours de moitié dans mes espérances d'avenir, puisqu'elles peuvent toutes se résumer en deux mots, la gloire et l'amour.

MICHEL LAMBERT, *de l'autre côté du théâtre, relevant la tête après avoir ramassé les épées.*

Il parle d'amour!... je vais t'en donner, de l'amour.

LE DUC.

Mais lui révélerai-je tous les secrets de cette nuit étrange? ne dois-je pas redouter son père? un soldat! mais un soldat de l'Autriche!

MICHEL LAMBERT.

Il parle de l'Autriche!... ça me va... il y a longtemps que je n'ai causé de près avec un Kinzerlick... ça me refera la main! (*Il prend les deux épées.*)

LE DUC.

Elle ne vient pas!... Personne.

MICHEL LAMBERT, *se montrant.*

Si fait, me v'là, moi.

LE DUC.

Mathias!

MICHEL LAMBERT.

Mais ce n'est pas moi que vous attendiez, mon gentilhomme.

LE DUC.

Je l'avoue... et cependant, ce n'est jamais pour moi un déplaisir de vous rencontrer, mon cher Mathias.

MICHEL LAMBERT.

Minute, je vous l'ai déjà dit, il n'y a plus pour vous de cher Mathias... à preuve... voilà! (*Il lui présente les épées.*)

LE DUC, *tressaillant.*

Des épées!

MICHEL LAMBERT.

Hein!... ça vous fait peur!

LE DUC, *souriant.*

Peur!... allons donc! (*Il en prend une.*)

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Au fait... si jeune, il n'a pas l'habitude... et j'aurais peut-être sur lui trop d'avantage.

LE DUC.

Que dites-vous?

MICHEL LAMBERT.

Je dis que pour vous, c'est du fruit nouveau... et qu'on n'en mange pas dans vos écoles, monsieur l'étudiant.

LE DUC.

Il est vrai que jusqu'à ce jour, ces armes et toutes les autres ont été soigneusement écartées de mes mains. Pourtant, soyez tranquille, mon brave, à première vue je me sens capable de m'en servir.

MICHEL LAMBERT.

J'aime mieux ça... ça me fait plaisir, ce que vous me dites là!

LE DUC.

Brave Mathias!

MICHEL LAMBERT.

Digne jeune homme!

LE DUC.

Touchez là.

MICHEL LAMBERT.

Je le veux bien... ça se fait! on se serre la main, avant de se gratifier d'un coup d'épée.

LE DUC.

Plaît-il?

MICHEL LAMBERT, *se mettant en garde.*

Y êtes-vous? en garde!

LE DUC.

Comment?

MICHEL LAMBERT.

En garde! une petite leçon d'escrime que je veux vous donner.

LE DUC.

Une leçon!... à moi!

MICHEL LAMBERT.

Histoire de vous prouver seulement que je suis maître chez moi, et que ma fille ne reçoit pas de billets doux.

LE DUC.

Ah! vous savez?

MICHEL LAMBERT.

Je sais tout... la v'là votre lettre. (*Il la déchire.*) C'est vous dire, mon brave, que nous allons jouer ensemble une polissonne de partie que le diable en prendra les armes. Y êtes-vous?

LE DUC.

Mais vous n'y songez pas! me battre avec vous!

MICHEL LAMBERT.

Pourquoi pas?

LE DUC.

Vous! le père de Jeanne!

MICHEL LAMBERT.

C'est pour cela, c'est pour cela même, c'est parce que je l'aime comme un père que je vous provoque.

LE DUC.

C'est pour cela aussi, c'est pour cela seul que je refuse.

MICHEL LAMBERT.

Vous refusez!... je vous forcerai bien.

LE DUC.

Mais vous êtes donc bien irrité contre moi?

MICHEL LAMBERT.

Je vous hais, je vous hais à la mort.

LE DUC, *souriant.*

A la mort! c'est grave!

MICHEL LAMBERT.

C'est le mot.. Y êtes-vous?

LE DUC.

Mais mon amour est-il donc un outrage pour Jeanne?

MICHEL LAMBERT.

Oui, un outrage!... car elle le sait bien, la pauvre fille, votre famille ne descendra jamais jusqu'à la sienne.

LE DUC.

Et pourquoi?... (*Il dépose son épée sur un quartier de roche, Mathias garde la sienne.*) Jeanne est l'enfant d'un soldat, et moi-même je ne suis pas autre chose.

MICHEL LAMBERT.

Bah!

LE DUC.

Sans doute... Mon père a gagné tous ses grades à la pointe de son épée... Hier encore je l'ignorais, et voilà pourquoi j'ai gardé le silence avec Jeanne. Mais aujourd'hui je connais enfin toute ma famille, et parce qu'elle est plus grande encore que je ne l'avais espéré, je serais parjure avec celle que j'aime, je ferais enfin une bassesse parce que mon sang est glorieux! allons donc! vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire, Mathias, et mon cœur se révolte à la pensée seule que vous ayez pu le supposer un instant.

MICHEL LAMBERT, *déposant à son tour son épée, et passant sous son bras celui du duc.*

Ah! mais, alors l'affaire peut s'arranger! Causons tranquillement. Vous aurez donc le consentement de vos parents?

LE DUC.

Mes parents? (*A lui-même.*) Ceux de la cour d'Autriche.

MICHEL LAMBERT.

Eh bien?

LE DUC, *à lui-même.*

Pour cela et pour autre chose, il faudra, peut-être, que je me passe un peu de leur consentement.

MICHEL LAMBERT, *à part.*

Il parle tout seul! mauvais signe. (*Haut.*) Voyons... qui sont-ils ces grands seigneurs-là? nommez-les, et si de mon côté, je n'ai aucun motif de répugnance...

LE DUC.

Ah! vous les nommer!

MICHEL LAMBERT.

Dites-moi tout bonnement le nom de votre père, ça me suffira.

LE DUC.

Le nom de mon père?

MICHEL LAMBERT.

Allez!... (*A part.*) Je verrai si je peux lui pardonner d'être Autrichien. (*Haut.*) J'écoute.

LE DUC, *à part.*

Quelque confiance qu'il m'inspire, elle n'ira pas encore jusque-là.

MICHEL LAMBERT.

J'écoute toujours.

LE DUC.

Son nom? Je ne vous le dirai pas.

MICHEL LAMBERT.

Plaît-il?

LE DUC.

Impossible!

MICHEL LAMBERT.

Alors... vous me trompiez.

LE DUC.

Moi?...

MICHEL LAMBERT.

Vos protestations de tout à l'heure... des phrases, pas davantage.

LE DUC.

Mathias!

MICHEL LAMBERT.

Comme votre billet... des mensonges!

LE DUC.

Oh! c'en est trop!

MICHEL LAMBERT.

De deux choses l'une : ou vous me trompiez... ou vous rougissez de celui que vous ne me nommez pas, de votre père.

LE DUC, *s'animant de plus en plus.*

Moi! rougir!...

MICHEL LAMBERT.

Ah! ça vous échauffe... allons dons, j'ai trouvé le joint... Nous y viendrons! (*Il reprend son épée.*)

LE DUC.

Mon père! mon père!

MICHEL LAMBERT.

Nommez-le, si je n'ai pas deviné juste.

LE DUC.

Mais...

MICHEL LAMBERT.

Mais... mais... mais... on ne cache pas ce qui est honorable! et je vous le déclare, et je vous le redirai mille fois, s'il le faut, je ne crois pas... non, je ne crois pas à l'honneur de votre père.

LE DUC, *reprenant son épée et s'élançant sur Michel.*

Ah! malheur! malheur à toi!

MICHEL LAMBERT.

Enfin! vous y êtes, et moi aussi. (*Ils se battent... L'orchestre exécute en sourdine l'air :* Veillons au salut de l'Empire.)

LE DUC, *s'arrêtant un instant en regardant Michel.*

Un vieillard!

MICHEL LAMBERT, *de même.*

Un enfant!

LE DUC, *à lui-même.*

S'il n'avait outragé que moi... mais lui! lui!

MICHEL LAMBERT, *même jeu.*

Bah! son père est peut-être un de ceux qui m'ont volé mon petit empereur.

LE DUC, *se remettant en garde.*

Je vous attends!

MICHEL LAMBERT.

Voilà! voilà! (*Le duel recommence beaucoup plus animé. Michel pousse une botte au duc en pleine poitrine, et s'arrête encore en s'écriant :*) Ah! touché!... Vous êtes blessé, jeune homme! (*La musique cesse.*)

LE DUC, *souriant.*

Blessé! pas le moins du monde!...

MICHEL LAMBERT.

C'est étonnant! j'ai bien cru...

LE DUC.

En effet, je viens de sentir ce fer sur ma poitrine! (*Il met la main sur sa poitrine.*) Ah! j'avais oublié!... Pardonnez-moi, Mathias, la partie entre nous n'était pas égale!

MICHEL LAMBERT.

Que voulez-vous dire?

LE DUC.

Je veux dire que j'ai là, sur le cœur, un talisman contre lequel est venue s'émousser la pointe de votre épée, et contre lequel elle s'émousserait encore!

MICHEL LAMBERT.

Un talisman!

LE DUC, *tirant de son habit le petit livre qu'il lisait aux tableaux précédents, avec émotion.*

Oui... ce livre, mon plus précieux trésor...

MICHEL LAMBERT.

Ce livre... (*L'air précédent recommence en sourdine. Michel prend le livre et laisse tomber son épée.*)

LE DUC.

Et je vous demande en grâce de le prendre, de le remettre à Jeanne, votre fille, si dans ce duel le destin me condamne à mourir!

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE, *paraissant au fond, à gauche.*

Mourir!...

LE DUC.

Jeanne!

MICHEL LAMBERT, *il regarde le duc avec la plus vive émotion.*

A genoux, ma fille, à genoux devant le fils de l'empereur Napoléon!

JEANNE, *s'agenouillant comme lui.*

Fils de Napoléon!...

LE DUC, *surpris.*

Que dites-vous, Mathias? (*La musique cesse.*)

MICHEL LAMBERT.

Mathias!... ah! bien, oui! il n'y a plus de Mathias ici, il n'y a plus d'Autrichien!... Ceux que vous voyez à vos genoux, monseigneur, sont deux Français, deux compatriotes!

LE DUC, *les relevant et les pressant dans ses bras.*

Des Français!

MICHEL LAMBERT, *faisant le salut militaire.*

Oui, mon prince, rien que ça, excusez du peu!... Michel Lambert, lieutenant de la garde impériale!

LE DUC.

Un soldat de la grande armée!

MICHEL LAMBERT.

Oui, mon prince, et tenez... m'est avis que je ne pouvais pas plus être frappé par vous, que vous par moi... mon petit empereur... moi aussi, contre votre épée, j'avais un talisman. (*Il ouvre l'habit allemand qui le couvre, et l'on voit sur sa poitrine la croix d'honneur.*)

LE DUC.

Cette croix?

MICHEL LAMBERT.

La croix d'honneur! C'est lui qui me l'a donnée!

LE DUC.

Lui? lui? la croix d'honneur!...

MICHEL LAMBERT.

Voilà six semaines que je sollicite, au palais de Schœnbrünn, une misérable place que vos satanés Autrichiens m'ont refusée avec acharnement; mais enfin, hier, j'ai réussi du moins à vous faire parvenir ce petit livre...

LE DUC.

Comment! c'est toi...

MICHEL LAMBERT.

J'ai pensé que ça vous ferait plaisir... me suis-je trompé?

LE DUC.

Non, non, mon brave... tant de dévouement, d'amour, de bonheur! (*Il presse la main de Jeanne, puis s'arrêtant et souriant à Michel.*) Eh bien! ta colère de tout à l'heure, qu'est-elle devenue? Tu me permets de lui presser la main?...

MICHEL LAMBERT.

C'est qu'à présent... je suis sûr de vous, de votre honneur... Je pouvais redouter Frantz, le fils d'un gentilhomme autrichien... Mais je la mets sous la sauvegarde du fils de Napoléon. Pauvres enfants, savez-vous bien que vous vous connaissez depuis quatorze ans, tout à l'heure!

LE DUC.

Quatorze ans!

MICHEL LAMBERT, *au duc.*

Oui, une pétition qu'on vous avait adressée.

LE DUC.

Une pétition, à moi?

MICHEL LAMBERT.

Qui nous a fait pleurer, comme des Madeleines, moi, et le grand Napoléon... Si bien qu'en votre nom, monseigneur, on recommandait à l'empereur, votre père, une pauvre petite orpheline.

JEANNE.

Et que votre nom l'a sauvée. Cette orpheline arrachée par vous à la misère, à la mort, c'était moi!

LE DUC.

Vous! vous! Jeanne!

MICHEL LAMBERT.

Ainsi, vos deux étoiles, que le ciel a si longtemps séparées, se rejoignent enfin! Et moi, moi, je puis tenir à la fois mes deux promesses : à ta mère adoptive, à votre père qui se séparait de vous pour ne plus vous revoir, le pauvre soldat a juré de vous protéger l'un et l'autre, et de verser pour vous, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de son sang!

JEANNE.

Mon père!

LE DUC.

Mon ami! (*Michel les presse sur son cœur.*)

MICHEL LAMBERT.

Silence! on vient à nous!

LE DUC, *regardant à droite.*

Ah! mon gouverneur!... c'est bien!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FERRANTI, LAQUAIS.

FERRANTI, *s'inclinant.*

Monseigneur!...

LE DUC.

Je vous suis à l'instant!... (*Bas à Jeanne et à Michel.*) Jeanne, Michel, à bientôt, à Schœnbrünn!

TOUS DEUX, *bas.*

A Schœnbrünn !

LE DUC.

Allons, messiours, partons !...

MICHEL LAMBERT, *bas à Jeanne.*

Je le disais bien, moi, que je le reconnaîtrais entre mille !... (*Tous se disposent pour le départ, signes d'intelligence entre le duc et les deux Français. La toile tombe.*)

ACTE V.

Huitième Tableau.

LE MAL DU PAYS.

La chambre de Schœnbrünn, qu'on a vue déjà. — Au fond, sur la muraille, faisant face au public, le portrait de Napoléon, peint par Gérard. — A gauche, un lit de repos. — A droite, un fauteuil. — Au fond, le canapé du cinquième tableau.

SCENE PREMIÈRE.

L'ARCHIDUC, LE DOCTEUR, *venant par la droite.*

L'ARCHIDUC.

Venez, venez, docteur, j'ai voulu vous parler avant de serrer la main de mon neveu !... Il souffre, n'est-ce pas, puisqu'il m'est permis de le revoir ?... (*Avec douleur.*) Il souffre bien ?...

LE DOCTEUR.

Plus que je ne puis dire, monseigneur !... Il y a des instants où je perds toute espérance !...

L'ARCHIDUC.

Grand Dieu !...

LE DOCTEUR.

Puis, il se ranime parfois, et son œil brille ! Je m'efforce alors de croire que mes soins ne seront pas inutiles, mais le moral est trop frappé !

L'ARCHIDUC.

Que voulez-vous dire ?...

LE DOCTEUR.

Vous savez, monseigneur, qu'un vieux soldat de son père était parvenu jusqu'à lui, à Schœnbrünn, et qu'il avait achevé de lui révéler toute sa destinée ?...

L'ARCHIDUC.

En effet, je me souviens que, dans mon exil, j'ai entendu prononcer le nom de Michel Lambert.

LE DOCTEUR.

C'est cela !... Eh bien, il avait osé même (les soldats de l'Empire ont gardé l'habitude de ne douter de rien !) il avait osé concevoir la folle espérance de faire fuir de ce palais le jeune duc, et de le ramener en France !

L'ARCHIDUC.

Eh bien ?...

LE DOCTEUR.

La veille même du jour fixé pour l'évasion, Michel Lambert a été arrêté avec ses amis et sa fille, et jeté pour toujours en prison. Depuis ce moment, le jeune duc de Reichstadt est plus malheureux, plus souffrant que jamais ; et moi, moi, son docteur, j'en viens parfois à désespérer de sa vie... (*Mouvement de l'archiduc.*) Ce climat lui est mortel !

L'ARCHIDUC.

Mortel !...

LE DOCTEUR.

Vainement il a cherché à tromper ses ennuis, en épuisant ses forces à des études, à des travaux militaires !...

L'ARCHIDUC.

Je comprends... il sait, enfin, qu'il a du sang de soldat dans les veines.

LE DOCTEUR.

Mais les fatigues de cette vie agitée ont tué son corps sans calmer son âme. Il a fallu l'arracher à cette activité dévorante, et j'ai pris sur moi de demander que, jusqu'à nouvel ordre, il fût consigné au palais.

L'ARCHIDUC.

Vous avez bien fait, docteur, et je vous en remercie.

LE DOCTEUR.

Oui, j'ai fait mon devoir ; mais, depuis ce temps, je suis pour lui un objet de haine et de colère.

L'ARCHIDUC.

En vérité ?

LE DOCTEUR, *regardant à gauche.*

Le voici.

L'ARCHIDUC.

Lui ?... C'est lui !... comme il est pâle !... Laissez-moi, docteur, je me charge de vous réconcilier ensemble. (*Entre par la gauche le duc de Reichstadt en uniforme de colonel autrichien, avec la croix d'honneur, pendant que le docteur s'éloigne par la droite.*)

SCENE II.

L'ARCHIDUC, LE DUC.

L'ARCHIDUC, *allant à lui.*

Frantz !...

LE DUC.

Mon oncle !... enfin, je vous revois !

L'ARCHIDUC.

Laisse-moi te regarder, te contempler à mon aise !... Sais-tu que tu es superbe ainsi ?... Cet uniforme...

LE DUC.

Ah ! ce n'est pas celui-là que j'aurais voulu porter !...

L'ARCHIDUC, *étonné.*

Diable ! tu es difficile ; je le porte bien, moi !

LE DUC.

Vous, c'est tout simple ! vous devez aimer l'Autriche !

L'ARCHIDUC.

Je crois bien ! et toi ?...

LE DUC.

Moi ?... ah ! c'est impossible !... l'épée de Napoléon sur cet uniforme blanc, cela jure !...

L'ARCHIDUC, *regardant le costume de son neveu et le sien avec complaisance.*

Eh bien ! mais il n'est pas mal ce costume !...

LE DUC.

Je le trouve affreux !... que voulez-vous ? Ce blanc fade m'est antipathique comme ce ciel pâle d'Allemagne !...

L'ARCHIDUC, *près de son neveu qui s'est éloigné de lui avec humeur et s'est assis à gauche.*

Allons ! tais-toi donc ! tais-toi donc ! je te consolerai, moi ! je te distrairai, je t'apprendrai l'art militaire, et je ferai de toi, pour nos armées, un général...

LE DUC.

Oh ! jamais !... non, jamais, je ne servirai sous les drapeaux de l'Autriche.

L'ARCHIDUC.

Pourquoi pas ? l'Autriche est un peu ton pays !...

LE DUC.

Non pas !

L'ARCHIDUC, *insistant.*

Si fait !...

LE DUC.

Non pas ! non pas ! vous dis-je !... et n'espérez jamais me le persuader !... Mon oncle, brisons là !... (*Il s'éloigne.*)

L'ARCHIDUC.

Soit !... tu te fâches ! tu t'emportes, et tu te rends malade !... Morbleu ! ce n'est pas pour te causer de l'irritation ou des ennuis que je suis de retour auprès de toi ! Nous avons, du moins, un bonheur, un adoucissement à tes peines : tu sais qui tu es, et je ne suis plus obligé avec toi de mentir, ou de m'arrêter quand je veux te faire son éloge, à lui !... (*Il montre le portrait.*)

LE DUC, *se rapprochant vivement.*

Napoléon !... mon père !...

L'ARCHIDUC.

Oui, plus fort que nous tous, celui-là !

LE DUC, *avec orgueil.*

N'est-ce pas ?

L'ARCHIDUC.

Et je ne sais pas si, dans l'antiquité, il y en a un seul qui le vaille !...

LE DUC.

Oh ! non !

L'ARCHIDUC.

Les César, les Pompée, les Scipion et les Annibal ne lui allaient pas à l'épaule !

LE DUC.

C'est votre avis...

L'ARCHIDUC.

Sur l'honneur!...

LE DUC.

Vous l'avez vu?

L'ARCHIDUC, *avec intention.*

Oui! oui! oui! de très-près, et je m'en vante... Il m'a battu à Wagram...

LE DUC, *enchanté.*

Battu!

L'ARCHIDUC.

A plate couture, mon ami.

LE DUC.

Ah! mon oncle!... mon cher oncle! il faut que je vous embrasse.

L'ARCHIDUC, *l'embrassant.*

Allons donc, j'étais bien sûr qne nous finirions par nous entendre.

LE DUC, *après un silence, tombant avec accablement sur le canapé de gauche.*

Napoléon! Napoléon!... oui, je sais qui je suis, et peut-être suis-je plus malheureux encore qu'à l'époque où je l'ignorais! On enchaîne ma volonté, mon âme! et je suis enseveli vivant à Schœnbrünn, comme mon père, après tant d'actions éclatantes, a été enseveli vivant, à Sainte-Hélène!...

L'ARCHIDUC, *très-ému.*

Mon fils! mon enfant!... voyons, morbleu! du calme!

LE DUC.

Du calme! est-ce possible? quand on éloigne de moi tout ce qui m'est cher!... Un ange était venu m'apparaître, une douce et pure jeune fille, dont le regard m'avait fait parfois oublier toutes mes douleurs... ils l'ont jetée dans un cloître... jamais il ne me sera permis de la revoir... Et son père!... un malheureux vieillard... il est allé rejoindre ses camarades dans les prisons de Schœnbrünn... Malgré mes prières, malgré mes larmes... moi, le fils de Napoléon, je n'ai que des larmes pour défendre ceux que j'aime!

L'ARCHIDUC.

Mon ami! mon enfant! je t'en conjure!

LE DUC.

Jeanne... Michel... ma mort peut-être vous rendra la liberté.

L'ARCHIDUC.

Ta mort!

LE DUC, *se levant.*

Ah! qu'elle vienne donc! qu'elle vienne! c'est là mon seul vœu, mon seul désir!...

L'ARCHIDUC.

Malheureux! tes plus grands ennemis, ce sont tes pensées!... Tu te tueras, Frantz!...

LE DUC.

Oh! puissiez-vous dire vrai! (*Il s'assied à droite.*)

L'ARCHIDUC.

Insensé!... je ne suis donc plus rien pour toi! Mon amitié, qu'importe, n'est-ce pas? et qu'importe aussi celle de ton aïeul! Tu ne craindras pas de nous briser le cœur!... Mais, veux-tu, dis-moi, veux-tu que, pour ajouter à nos chagrins, on nous accuse de cette mort prématurée, veux-tu donner raison aux bruits calomnieux qui se répandent, et que les peuples ne sont que trop disposés à croire?

LE DUC.

Quels bruits? que voulez-vous dire, mon oncle?

L'ARCHIDUC.

On accuse la cour d'Autriche de prêter les mains à un projet infernal de la Sainte-Alliance, et de faire périr le fils de Napoléon lentement, par le poison!...

LE DUC, *souriant tristement.*

Le poison!

SCÈNE III.

LES MÊMES, FERRANTI, LE DOCTEUR.

(*Ferranti vient de paraître à droite, le docteur à gauche.*)

FERRANTI

Le poison!... (*A sa voix, le duc se lève et reste au fond, appuyé sur l'archiduc.*) Je suis étrangement surpris, je l'avoue, d'entendre prononcer un mot semblable par votre Altesse Impériale!

L'ARCHIDUC.

Et moi, je dis qu'il fallait le prononcer tout haut, au contraire, pour déclarer tout haut, et à la face de l'Europe, que ce mot est un mensonge!...

LE DUC.

Le poison! non, ceux à qui pèse ma vie n'emploieront pas cet horrible moyen pour se délivrer d'elle! Non, tous les soins me sont prodigués, et l'on veille sur ma santé, sur ma vie, avec sollicitude! mais le poison qui me tue, qui me ronge, qui doit avant peu me jeter dans les caveaux funèbres de ce palais, ce poison, c'est le mal du pays, c'est la pensée de la France!... de Paris!... Paris, où je suis né, et dont je suis exilé pour toujours, enfin, tout ce que mon père a aimé, tout ce qui me retracerait les merveilles de cette grande histoire!... J'ai conjuré mon aïeul de faire cesser ce supplice, il m'a renvoyé au premier ministre! Depuis ce jour, Son Excellence semble m'éviter avec soin; eh bien! monsieur, c'est vous que je conjure, à votre tour, de briser les chaînes qui me retiennent ici! J'ai besoin de respirer l'air de la France! La liberté! la liberté!... Au nom du ciel, la liberté!...

FERRANTI, *lentement.*

Eh bien! je vais proposer à Sa Majesté, dans l'intérêt de la santé de son petit-fils, et peur donner un démenti formel à toutes les calomnies, d'autoriser le duc de Reichstadt à quitter Schœnbrünn, Vienne et l'Autriche!... (*Cri de joie du duc, de l'archiduc et du docteur.*)

LE DUC, *avec bonheur.*

Libre! je serais libre!

FERRANTI.

Mais à une condition expresse!... C'est que le duc de Reichstadt s'engagera, sur sa parole d'honneur, et sur l'épée de son père, à ne jamais approcher le sol de la France!... (*Tristesse de l'archiduc, désespoir du jeune homme, qui s'assied sans répondre.*) Êtes-vous prêt pour faire ce serment?

LE DUC.

Non, monsieur!

L'ARCHIDUC.

Écoute, Frantz, on se bat en Italie! dis un mot, et je t'emmène! viens, tu feras avec moi tes premières armes!

LE DUC, *se levant.*

Mes premières armes, en combattant contre la liberté des peuples! Jamais!

FERRANTI.

Eh quoi! le reste de l'Europe ne vous suffit-il pas?

LE DUC.

Le reste de l'Europe!... eh! quand vous me donneriez pour exil le monde entier, j'y étoufferais encore, et je respirerais à l'aise dans un village de France!...

FERRANTI.

Cependant, il me semble...

LE DUC, *sèchement.*

Monsieur, je ne recevrai de vous ni conseils ni remontrances.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN OFFICIER.

(*L'officier est entré pendant la fin de la scène précédente; il a parlé bas à Ferranti et lui a remis des papiers.*)

FERRANTI, *avec joie, en regardant le duc, à lui-même.*

Ah! enfin! il en est fait ainsi que nous l'avons voulu, et déjà ces hommes vont quitter Schœnbrünn! (*Montrant le balcon, à gauche.*) Ils sont là, prêts à partir!...

LE DUC.

Qu'est-ce donc?

L'ARCHIDUC.

Que signifie?

FERRANTI.

On va transférer dans les cachots de Vienne tous les Français qui avaient pris part à ce complot.

LE DUC, *poussant un cri et allant regarder au balcon.*

Ah!... Michel!... mon vieil ami!... eux tous, mes braves compatriotes! c'est à cause de moi qu'on les frappe!... Pitié pour eux du moins!... pitié! qu'ils soient libres, si je ne puis pas l'être!

FERRANTI.

Leur sort est dans les mains de Votre Altesse.

LE DUC.

Dans mes mains?

FERRANTI.

Dites un mot, et j'obtiendrai qu'ils soient reconduits jusqu'aux frontières de l'empire.

LE DUC.

Un mot...

FERRANTI.

Ne me comprenez-vous pas? Vous ferez pour eux, peut-être, ce que vous refusez à nos instances et aux prières de votre oncle.

LE DUC.

Ah! je vous comprends, monsieur, et je suis vaincu, je cède : à ceux qui m'ont dévoué leur vie, je dois sacrifice pour sacrifice... (*Avec effort.*) Eh bien! qu'il leur soit permis, à eux, de quitter l'Autriche; qu'ils aillent, en mon nom, saluer le ciel du pays... et moi, que je puisse seulement les voir et leur presser la main une dernière fois avant leur depart... et je le promets... (*Il tire son épée.*) Je le jure par l'épée de mon père, je ne mettrai jamais le pied sur le sol de la France. (*L'épée lui échappe des mains : il tombe anéanti sur le canapé. L'archiduc et le docteur s'empressent autour de lui.*)

L'ARCHIDUC.

Frantz!...

LE DOCTEUR.

Je tremble!

LE DUC, *revenant à lui, et portant la main à son front et à sa poitrine.*

Qu'éprouvé-je donc? Cet adieu suprême à ma patrie... Est-ce mon cœur qui se brise? Est-ce mon âme qui se détache de moi?

FERRANTI, *s'approchant de lui et s'inclinant.*

Ordonnez, monseigneur, je vous suis et je tiendrai ma promesse.

LE DUC.

Venez, monsieur... Mon oncle, ce serment, c'est mon arrêt de mort! (*Le duc sort, en s'appuyant sur le docteur, avec Ferranti.*)

SCÈNE V.

L'ARCHIDUC, *seul.*

Son arrêt de mort!... Est-ce possible?... Serait-elle consommée déjà, cette œuvre horrible de la politique européenne!... Oh! mais je ne veux pas encore, mon Dieu! désespérer de ta justice... non, tu ne voudras pas l'enlever à ma tendresse; non, je le déciderai à me suivre; je parviendrai à triompher de ses pensées, de ses souvenirs, et peut-être... (*Regardant à la fenêtre.*) Le voilà sous ce balcon... il peut sourire encore, et sa tête se relève... On dirait qu'un instant de bonheur... Ah! c'est qu'il a près de lui ce Français que sa voix a rendu libre... Déjà mes vœux sont exaucés... il a oublié sa tristesse, et nous le sauverons, nous le sauverons!...

SCENE VI.

L'ARCHIDUC, LE DUC, MICHEL LAMBERT, LE DOCTEUR, QUELQUES OFFICIERS DU PALAIS, DES PAGES.

(*L'archiduc va au-devant du jeune duc; celui-ci rentre en souriant, le bras appuyé sur Michel Lambert, qui a repris l'habit français : capote très-simple et très-pauvre d'uniforme; sa croix d'honneur sur la poitrine, ils ont l'air de continuer une conversation, et sont suivis de pages et d'officiers du palais.*)

LE DUC, *souriant, mais parlant avec beaucoup de peine.*

Viens, mon ami, mon vieux camarade... continue de me parler de mon père... viens, je serai bien ainsi pour t'écouter, en le regardant, lui!... (*Avec l'aide de Michel et du docteur, il s'assied sur le canapé, de manière à bien voir le portrait de l'empereur qui fait face au public.*)

L'ARCHIDUC.

Frantz!

LE DUC, *lui tendant la main.*

Ah! mon oncle... je suis mieux maintenant beaucoup mieux. (*Mouvement de joie de l'archiduc.*)

LE DOCTEUR, *bas à l'archiduc.*

Perdu! cette dernière épreuve a brisé ses forces et sa vie.

L'ARCHIDUC.

Ciel!

(*Le duc a une toux légère qui paraît le faire souffrir beaucoup. Il sait maîtriser sa douleur; mais cette toux se reproduit dans le courant de ce tableau à divers intervalles.*)

MICHEL LAMBERT, *saluant militairement l'archiduc.*

Mon général!

L'ARCHIDUC, *à lui-même, en pleurant*

Pauvre et cher victime!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Vous pleurez!

L'ARCHIDUC, *bas.*

Moi, du tout... mais toi-même...

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Non pas, mon général, non pas.

L'ARCHIDUC, *bas.*

Ah! nous nous sommes compris, mon brave! ta main! ta main!

MICHEL LAMBERT, *bas.*

Ah! mon général! cré coquin, vous êtes Autrichien, vous!.. mais vous ne l'êtes pas! (*Ils se serrent la main.*)

L'ARCHIDUC.

Silence pour lui!

MICHEL LAMBERT.

C'est juste, motus!

LE DUC, *qui pendant ce temps est resté en contemplation devant le portrait.*

Eh bien, tu ne me dis rien, Michel, et j'écoute toujours!

L'ARCHIDUC, *à Michel.*

Parle, parle, mon brave. (*Tous deux se rapprochent du duc.*)

LE DUC.

Tu m'avais commencé le récit d'une terrible bataille! poursuis; en t'entendant, j'oublie!...

MICHEL LAMBERT.

La Moskowa!... Terrible, oui, vous l'avez dit, et c'est vous qui l'avez gagnée, sans vous en douter, monseigneur!

LE DUC, *souriant.*

Moi?

MICHEL LAMBERT.

Vous-même! vous n'aviez cependant qu'un an, mais c'est un fait pourtant... à vous la victoire. Tenez, c'est ce portrait de votre père qui vient de m'en faire souvenir!... Le matin même de cette grande journée, Napoléon, au milieu des glaces de la Russie, entouré d'une armée mourante et découragée, reçut de Paris le portrait de son fils; après l'avoir regardé longtemps avec amour.. comme vous regardez le sien en ce moment-ci, monseigneur, il le montra à tous ses soldats qui vinrent l'embrasser avec lui... J'en étais, moi, j'en étais, voyez-vous!... et de ce moment-là, il n'y avait plus ni glace, ni faim, ni misère; l'espoir nous était revenu avec le courage, et les débris de la grande armée remportaient encore une éclatante victoire, en se ranimant aux cris de : Vive l'Empereur! vive le roi de Rome!.. (*A ce cri, tout le monde surpris se retourne; l'archiduc lui fait signe de se taire.*)

L'ARCHIDUC, *à Michel.*

Imprudent! veux-tu bien te taire! si d'autres que nous t'entendaient!...

MICHEL LAMBERT, *bas.*

C'est juste! ça leur écorcherait les oreilles! ça ne m'arrivera plus! on me séparerait encore de lui, peut-être, et je ne pourrais plus lui parler de son père! (*Le duc est resté pensif, l'archiduc vient près de lui.*)

L'ARCHIDUC.

Eh bien, Frantz, mon enfant?

LE DUC *relève lentement la tête, regarde fixement son oncle, et dit en souriant tristement.*

Le roi de Rome!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, JEANNE MULLER, *suivie de plusieurs religieuses ayant à leur tête la supérieure du couvent. Michel Lambert, placé près de la porte, pousse un cri.*

MICHEL LAMBERT.

Que vois-je? Jeanne! ma fille!

LE DOCTEUR, *bas à Michel.*

Silence!... vous allez tout comprendre... Je suis parvenu à le tromper sur son état; laissons-lui cette dernière illusion, à lui, qui en a eu si peu dans sa vie. (*Pendant ces mots, Jeanne est entrée en scène, revêtue d'un costume de novice; elle est suivie de plusieurs religieuses, ayant à leur tête la supérieure du couvent.*)

JEANNE.

Mon père!

LE DUC, *s'élançant vers Jeanne.*

Jeanne!

JEANNE, *entre lui et Michel.*

Moi-même, monseigneur! (*Elle tend une main à Michel et l'autre au duc.*)

LE DUC, *avec émotion.*

Ma sœur!

JEANNE.

Je vais prendre le voile, monseigneur, sous la protection de madame l'archiduchesse ; elle a permis qu'en me rendant à l'abbaye de Sainte-Thérese, voisine de ce palais, où je dois prononcer mes vœux, je fusse conduite auprès de mon père, auprès de vous ; à ce moment suprême, celle qui entre pour toujours dans le cloître va mourir pour tout le monde, et elle vient... l'usage le veut, demander à sa famille et à ses amis, de répéter, avec elle et pour elle, la dernière prière que l'on prononce sur les mourants ! (*Emotion générale.*)

LE DUC, *avec amertume.*

Les mourants !

JEANNE, *regardant tour à tour Michel et le duc.*

Mon unique famille, et mes seuls amis, les voilà !... voulez-vous, monseigneur, voulez-vous me rendre ce triste et dernier office, que je viens implorer de votre affection pour moi ?...

LE DUC, *avec une profonde tristesse.*

Rien pour moi dans cette vie ! rien ! ni la gloire ! (*Regardant Jeanne.*) ni le bonheur. (*Il tend la main à la jeune fille.*) Merci, Jeanne, merci d'avoir pensé à moi !... Je ne vous avais pas oubliée !... (*A Jeanne.*) Ma sœur, je vais prier pour vous !

JEANNE.

Et moi, je vais prier pour lui !... (*Les pages apportent des coussins de velours sur le devant de la scène, le duc s'agenouille avec effort soutenu par l'archiduc, Jeanne s'agenouille près de lui. Tout le monde prie avec recueillement. Jeanne priant.*) Seigneur, du fond de l'abîme, le cri de vos enfants a monté jusqu'à vous !... Seigneur, ayez pitié !

LE DUC, *priant.*

Saints anges du ciel; priez! mes forces sont épuisées, mes jours sont abrégés. Je n'ai point péché, et cependant mes yeux ne voient que des ennemis, qui concertent sans cesse quelque artifice pour me perdre. On m'avait dit que la nuit où je suis se changerait en un jour de lumière ! Mais quand j'attendrais jusqu'au matin, le tombeau sera ma maison, et je n'aurai point d'autre lit que ce lieu de ténèbres !... Saints anges du ciel, priez ! priez pour ceux qui aiment celui que vous appelez à vous, pardonnez à ceux qui le haïssent ! Saints anges du ciel, appuis des malheureux, trésors des fidèles, priez !

JEANNE, *priant.*

Anges du ciel, priez. (*Les deux jeunes gens se relèvent ainsi que les autres assistants. Pendant cette prière, la jeune fille a été très-émue, et le duc s'est affaibli graduellement. Jeanne se relevant.*) Monseigneur !... mon père !... de ce moment j'appartiens à Dieu !... (*Elle sort avec les religieuses.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *moins* JEANNE ET LES RELIGIEUSES.

LE DUC.

Et moi, j'appartiens à la mort !... (*Il tombe sur le canapé, tout le monde l'entoure ; le docteur, l'archiduc et Michel versent des larmes.*)

MICHEL LAMBERT.

Que dites-vous, monseigneur ?

L'ARCHIDUC.

Mon Frantz, mon enfant !... éloigne de toi cette horrible pensée.

LE DUC, *tres-faible.*

C'est sur moi, je le sais, sur moi seul, que l'on vient de prononcer cette prière !

L'ARCHIDUC, *pleurant.*

Frantz !

MICHEL LAMBERT, *de même.*

Monseigneur !...

LE DUC, *mourant.*

Pourquoi pleurer, mon oncle ? Et toi, mon vieux Michel, et vous tous, mes amis, pourquoi pleurez-vous ? Voyez si je pleure, moi ! Je suis heureux, enfin, bien heureux, quand je marche vers lui ! mes amis, plus de larmes ! et toi, Michel, un peu de courage encore ! Aide-moi à mourir la tête haute, et le sourire sur les lèvres !... Eloigne de moi la pensée de ce que j'aurais pu faire, en me redisant encore ce qu'il a fait, lui !

MICHEL LAMBERT, *pleurant.*

Eh bien ! monseigneur !... le 23 janvier 1814... il apprenait que l'étranger venait de mettre le pied sur le sol de la France, et de nouveau, il allait se mettre en campagne ! (*Ici, rentrent doucement en scène, par la gauche, Jeanne et les religieuses.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JEANNE, LES RELIGIEUSES.

(*Jeanne, un voile noir sur une robe blanche, se détache du groupe et s'approche en pleurant de son père, qui lui tend la main, mais tout en poursuivant son récit.*)

MICHEL LAMBERT, *continuant.*

Son fils était endormi sous ses yeux, et l'empereur, en ordonnant les préparatifs de cette nouvelle guerre, embrassait au front l'enfant endormi, et répétait avec douleur : Jamais, jamais je ne le reverrai, jamais le père et le fils ne seront réunis.

LE DUC, *souriant.*

Oh ! tu te trompais, mon père, réunis par la mort ! me voilà, mon père, je reviens à toi, me voilà ! (*Il tombe mort sur le canapé, tous les personnages poussent un cri, et se mettent à genoux. Des nuages enveloppent ce tableau.*)

ÉPILOGUE.

Neuvième Tableau.

LA VILLE ÉTERNELLE.

Lorsque les nuages ont disparu, l'on aperçoit le ciel et la ville éternelle. — Napoléon, entouré de ses braves, porte du haut des cieux ses regards vers la terre qui apparaît au loin, au milieu de l'espace, et se détachant sur un horizon de feu... L'Empereur attend son fils. — Tous ses vieux généraux, ses officiers et ses soldats partagent son anxiété et son émotion.

Dixième Tableau.

LE FILS DE L'HOMME.

La harpe résonne de toutes parts. — Un aigle, les ailes étendues, tenant entre ses serres des chaînes brisées, s'élève au-dessus de la boule du monde, et le fils de l'Empereur, debout et pressant sur son cœur l'épée de son père, monte lentement vers le ciel en tendant les bras à Napoléon, et en lui présentant l'arme qu'il tient à la main... Tous les vieux soldats s'agenouillent, les étendards s'agitent, une musique éclatante se fait entendre, la toile tombe.

FIN.

NOTE POUR LA PROVINCE.

Certains caractères et certains passages de cet ouvrage en avaient, jusqu'à ce jour, empêché la représentation dans quelques villes de la Province.

Les fêtes de la Saint-Napoléon, ayant motivé la reprise du Roi de Rome, à l'Ambigu dans la représentation PAR ORDRE, du 14 août 1852, le manuscrit, pour être de nouveau autorisé par le ministre de l'Intérieur, dut subir plusieurs modifications importantes qui, aujourd'hui, rendent la représentation de ce drame possible sur toutes les scènes de Province, sans exception.

La mise en scène, dans certaines localités, pourra être simplifiée par la suppression des deux tableaux de l'épilogue, qui consistent en effets de décors exécutables seulement dans les grandes villes. — Les troupes de comédie composées de peu d'artistes, pourront, à la très-grande rigueur, retrancher aussi les deux tableaux du prologue. La pièce commencerait alors à la troisième partie et formerait un drame en cinq actes.

Les auteurs,

DESNOYER, LÉON BEAUVALLET.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
61e ET 65e LIVRAISONS

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



UN
MONSIEUR QUI SUIT LES FEMMES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

MM. TH. BARRIÈRE ET A. DECOURCELLE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA MONTANSIER, LE 18 NOVEMBRE 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

HECTOR DUCHEMIN, célibataire. . . . . MM. RAVEL.
M. D'ERMONT, représentant. . . . . PELLERIN.
LE COLONEL GUERIN. . . . . LHÉRITIER.
M. LEGROS. . . . . KALEKAIRE.
M. DE CERNY, gentleman ridicule. . . . . LACOURIÈRE.
CLÉMENCE, femme de d'Ermont. . . . . Mlles BRASSINE.
MATHILDE, sa nièce. . . . . DURAND.
EVELINA, femme de Legros. . . . . GABRIELLE.
GEORGINA, lorette. . . . . ALINE.
FLORINE, femme de chambre de Clémence. . . . AZIMONT.
Une Loueuse de chaises.

ACTE I.

Aux Tuileries.—Les deux premiers plans forment une allée; les deux derniers un massif d'arbres.— Chaises à droite, à gauche et au fond.

De nos jours.

SCÈNE I.

D'ERMONT, CLÉMENCE, DEUX DAMES, UN ENFANT, TROIS MESSIEURS, UNE LOUEUSE DE CHAISES.

(*Dermont et Clémence assis à gauche, 1er plan, et causant.—Au 3me plan, du même côté, une dame assise; à côté d'elle, deux Messieurs, l'un avec un journal à la main; au 2me plan à droite, un Monsieur assis et dormant, un journal sur ses genoux; un autre Monsieur est assis à côté de lui; au 3me plan, un Monsieur, une Dame et un Enfant. Un gardien traverse le théâtre au fond. Au lever du rideau, la Loueuse de chaises entre par la gauche et se dirige vers la Dame assise à gauche, puis vers la droite, et sort ensuite par le 3me plan à droite.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HECTOR, GEORGINA.

(*Georgina, suivie par Hector, traverse le théâtre de la gauche, 3me plan, à droite, 1er plan.*)

HECTOR.

Une taille charmante !... si la figure répond... (*Georgina double le pas, il l'imite.*) Pas accéléré, soit...

CLÉMENCE.

Quel beau temps !... Voyez donc comme les marronniers sont blancs... En vérité, les Tuileries ont l'air d'un bouquet de bal.

D'ERMONT.

Ma foi, j'ai bien envie de ne pas aller à la Chambre et de rester ici.

CLÉMENCE.

Et la patrie, monsieur?

D'ERMONT.

C'est que nous avons du monde à dîner, chère amie ; et c'est singulier, quand je reviens du Sénat, je ne suis plus bon à rien; je suis abruti, abasourdi...

CLÉMENCE.

N'importe...

D'ERMONT, *se levant.*

Allons, immolons-nous pour la patrie.

CLÉMENCE, *qui s'est levée.*

Si vous n'êtes pas ici à cinq heures, vous me rejoindrez à l'hôtel.

D'ERMONT.

C'est dit... Ah! vous avez invité monsieur de Cerny?

CLEMENCE.

Sans doute.

D'ERMONT.

Sait-il que Mathilde sera des nôtres?

CLÉMENCE.

Il le sait.

D'ERMONT.

Alors, on peut compter sur lui... Combien serons-nous donc, en tout?

CLÉMENCE.

Nous aurons monsieur Legros, madame Legros, le colonel Guérin, monsieur et madame Chavigny... (*Elle sort par la droite, tout en causant avec d'Ermont.*)

SCENE III.

GEORGINA, HECTOR.*

(*Georgina entre par la droite. Hector la suit. Georgina parcourt le théâtre en long, en large, en diagonale, toujours suivie par Hector.*)

HECTOR.

Pas de course, maintenant? Cette dame a donc servi dans les chasseurs d'Afrique?... Je vais le lui demander... Madame!... (*Georgina s'arrête court et se retourne brusquement; Hector qui était lancé se heurte contre elle.*)

HECTOR.

Pardon, madame, je vous ai fait mal?

GEORGINA, *riant.*

Non, monsieur...

HECTOR.

Oh! je suis sûr que je vous ai fait mal! (*Georgina rit plus fort.*)

HECTOR.

Vous êtes gaie, madame?... Moi aussi... Voulez-vous accepter mon bras?

GEORGINA.

Volontiers... (*Elle lui prend le bras en riant toujours.*)

HECTOR, *à part.*

Elle accepte tout de suite; je suis volé... enfin, il faut voir... (*Haut.*) Vous avez là un bien joli voile, madame... (*Ils se promènent pendant presque toute la scène.*)

GEORGINA.

N'est-ce pas?

HECTOR.

Il est un peu épais; il est même très-épais... mais il est joli; moins que vous, probablement... (*Georgina ne répond rien et continue de rire. Le Monsieur, la Dame et l'Enfant de droite se lèvent et sortent à gauche.*) Ah! c'est un joli voile... Seulement, il me semble que, dans l'été, ça doit bien échauffer?

GEORGINA.

On peut le lever...

HECTOR.

C'est à quoi je pensais... Si vous le leviez un peu, hein?

GEORGINA.

Je n'y vois pas d'inconvénient. (*Elle lève son voile.*)

HECTOR.

Georgina!

GEORGINA.

Vous serez donc toujours le même, mon cher Hector?

HECTOR.

Comment, Georgina! c'est vous qui me faites promener comme ça depuis une heure? une ancienne...

GEORGINA.

Hein?

HECTOR.

Une ancienne amie! c'est joli.

GEORGINA.

On dirait que vous êtes au regret de m'avoir rencontrée?

HECTOR.

Non, certes... mais on prévient... Vous comprenez qu'on suit une femme parce qu'on ne la connaît pas... du moment qu'on la connaît, on l'aborde franchement, le chapeau à la main, si l'on veut; mais on ne la suit pas.

GEORGINA.

C'est donc bien amusant de suivre une femme?

HECTOR.

Si c'est amusant? mais dites donc qu'il n'y a que ça au monde d'intéressant, d'émouvant, de palpitant! Je vais voir un drame, une comédie, qu'est-ce que ça me fait que le jeune premier épouse la jeune première; qu'Alphonso tue Rodrigo ou que Rodrigo tue Alphonso? Ça m'est bien égal, moi, ça. Tandis qu'au détour d'une rue ou d'une allée, j'aperçois une femme de profil, de trois quarts ou de dos... J'aime mieux que ce soit de dos; il y a plus d'aliments pour l'hypothèse et l'imagination. Voilà une jolie taille, me dis-je; une tournure élégante, des épaules rondes... Cette femme doit avoir la poitrine très-bien. Son talon est étroit? elle doit avoir un joli pied. Sa cheville est mignone? elle doit avoir une jolie jambe. Oui; mais est-elle brune ou blonde? On l'ignore, c'est là qu'est l'intérêt. Je souhaite qu'elle soit brune, voilà un désir. Ciel! si elle était rousse! Voilà une crainte. Alors je double le pas; mais soudain il me vient un doute, si c'était une vieille femme bien conservée, bien habillée?... qui sait?

GEORGINA.

Les couturières sont si tricheuses!

HECTOR.

Palpitant d'impatience et de curiosité, je dépasse mon inconnue; je me retourne, et qu'est-ce que je vois? tantôt une douairière, peinte sur toutes les coutures; tantôt une femme jeune, mais laide, mais commune, mais grêlée; l'une a des yeux faïence; l'autre a la bouche fendue avec un sabre; celle-ci a une fluxion; celle-là a les dents comme des touches de piano; l'une a le front trop haut, l'autre n'a pas de front du tout; l'autre a un nez en fer de lance; l'autre enfin est une négresse. Oui, Georgina, l'autre jour j'ai suivi pendant vingt minutes une négresse de 47 ans qui cachait des bandeaux en étoupe sous un chapeau d'Alexandrine.

GEORGINA.

Et vous ne vous êtes pas aperçu...?

HECTOR.

Si fait!... Dès que je l'ai vue de face.

GEORGINA, *riant.*

Sans doute, mais avant?

HECTOR.

Avant? Robe montante, gants paille, chapeau d'Alexandrine. Allez donc imaginer une négresse là-dessous.

GEORGINA.

Pauvre garçon!

HECTOR.

Oh! il n'y a pas que des négresses, heureusement! Car souvent...

AIR *de Kradoudja.*

L'inconnue est un ange
Au teint blanc et velouté,
Un trésor sans mélange
De jeunesse et de beauté.
Elle a la taille fine,
Une jambe divine,
Un regard qui calcine
Comme les feux de l'été!
Et ce portrait, ma divine,
Trouvez vous qu'il soit flatté?

GEORGINA.

Hector!...

HECTOR.

Oui! c'est ainsi que j'ai connu la belle, la charmante Georgina; après l'avoir suivie pendant cinq heures, à pied, à cheval et en voiture au bois de Boulogne et aux Champs-Elysées. (*Une Marchande de plaisirs arrive par la droite, offre aux personnes assises jusqu'à Georgina.*)

GEORGINA.

Et me direz-vous, monsieur, pourquoi, depuis six mois, la divine Georgina n'a pas eu de vos nouvelles?

HECTOR.

Ah! c'est tout une histoire.

GEORGINA.

Contez-la-moi.

HECTOR.

C'est un vrai roman.

GEORGINA.

A plus forte raison... parlez!

HECTOR, *voyant la Marchande, à Georgina.*

Voulez-vous du plaisir?

GEORGINA.

Toujours! (*Hector prend quelques plaisirs qu'il offre à Georgina: il paye la Marchande qui se retire, puis ils s'asseyent à droite. — Les personnages qui restaient en scène se sont retirés un peu avant la Marchande; le Monsieur qui dormait est allé s'asseoir à gauche, 2me plan, et s'y endort de nouveau.*)

GEORGINA, *s'asseyant.*

Eh bien?

HECTOR, *s'asseyant.*

J'étais à l'Odéon... Je ne sais pas pourquoi, mais enfin j'y étais. Je bâillais assez fort et très-souvent; et j'allais quitter la place, quand la porte d'une loge s'ouvre en grinçant... et livre passage à une jeune femme si charmante et si belle qu'on aurait dit... qu'elle le faisait exprès. Un vieux monsieur lui servait de chaperon... Je reprends ma place, comme bien vous pensez; je loue trois lorgnettes, pour en avoir une mauvaise, et je ne quitte plus des yeux cette reine du désert. La pièce finie, je m'élance hors de la salle, déterminé... à suivre... Hélas! trois pouces d'eau, pas de voiture; et j'étais enrhumé comme...

GEORGINA.

Comme un ténor!

HECTOR, *riant.*

Comme un ténor, oui. Comment faire, pour concilier les exigeances de mon cœur et de ma poitrine?... Une idée m'illumine. Je rentre brusquement; je me précipite dans le couloir des numéros pairs, avec le laisser-aller d'une avalanche en voyage; j'enfonce des côtes, je meurtris des chapeaux en disant: Pardon, monsieur; pardon, madame; pardon... Bientôt j'avise ma nymphe au bras de son satyre; je fonds sur lui comme la trombe; je lui écrase le pied, je lui fourre mon coude dans l'œil en criant: Pardon, monsieur, pardon!... — Butor, animal! s'écrie-t-il.— Vous en êtes un autre, monsieur! — Vous m'en rendrez raison, monsieur! — Quand vous voudrez, monsieur! — Voici ma carte, monsieur! — Et voici la mienne. Il me donne son adresse, je lui donne celle de mon avoué... et voilà comment j'appris que la dame demeurait rue de Provence, n° 22.

GEORGINA, *riant.*

Et ce monsieur, l'avez-vous revu?

HECTOR.

Sont tuteur? Jamais!

GEORGINA.

Comment! c'était son tuteur? Et vous m'avez dit: Rue de Provence, 22?

HECTOR.

Oui.

GEORGINA.

Serait-ce le colonel Guérin, par hasard?

HECTOR.

Lui-même. Vous le connaisez?

GEORGINA.

Si je le connais... Mon cher, environ un mois après votre disdarition, je fis sa connaissance, chez Miranda.

HECTOR.

Miranda?...

GEORGINA.

Vous savez, celle qui a pour 60 francs de cheveux blonds.

HECTOR.

Et ce monsieur!...

GEORGINA.

Il me fit la cour, oh! mais une cour... il s'est battu trois fois pour moi.

HECTOR.

Bref! Il triompha.

GEORGINA.

Je le mis à la porte.

HECTOR.

Après?

GEORGINA.

Avant.

HECTOR.

Bah!

GEORGINA.

Ma parole.

HECTOR.

C'est différent.

GEORGINA.

Mais il ne se tint pas pour battu... J'étais allée à Etretat prendre les bains de mer... il l'apprend, je ne sais comment; et, un beau matin, nous nous rencontrons nez à nez... sur le dos d'une vague... Bref, après avoir employé, vainement, tous les moyens... vraisemblables, il finit par m'offrir... sa main.

HECTOR.

Vous l'acceptâtes?

GEORGINA.

Parbleu! Il me signa une promesse de mariage... pour de vrai... et...

HECTOR.

Et il prit des à-comptes?

GEORGINA.

Mais!...

HECTOR.

N'en doutez pas... et?...

GEORGINA.

Et depuis deux mois, je ne l'ai pas revu. (*La Loueuse de chaises entre et range à droite et à gauche.*)

HECTOR, *riant.*

Bah!

GEORGINA.

Parti pour je ne sais où!

HECTOR.

Pauvre fille!

GEORGINA.

Ah! ça m'est bien égal!

LA LOUEUSE DE CHAISES, *à Hector.*

Votre chaise, Monsieur. (*Hector lui offre sa chaise, et s'apercevant de sa méprise, il rit et paye. La Loueuse s'éloigne.*)

GEORGINA.

Mais votre histoire, comment a-t-elle fini?

HECTOR.

A peu près comme la vôtre. Le lendemain du jour en question, j'étais installé rue de Provence, en face de mon étoile... Après les doux regards, les doux soupirs, nous en vînmes aux billets doux. (*Ils se lèvent.*)*

AIR: *J'avais juré d'aimer Rosine.*

Elle jurait d'être ma femme,
D'être ma femme;
Et moi je payais de retour
Son tendre amour.
A nous deux nous n'avions qu'une âme,
Nous brûlions de la même flamme...
Mais, un beau jour... (*Bis*)
Elle a filé... sans me dire bonjour!

GEORGINA.

Il y a deux mois?

HECTOR.

Oui.

GEORGINA.

Juste l'époque de mon voyage à Etretat. Mon brigand l'avait emmenée.

HECTOR.

C'est vrai, au fait!

GEORGINA.

Je me souviens maintenant d'une jeune fille qui l'accompagnait quelquefois sur les falaises.

HECTOR.

C'était Mathilde! que votre brigand avait arrachée de mes bras. Mais après tout, si elle n'avait pas cessé de m'aimer, elle m'aurait laissé une ligne d'adieu, un mot d'espoir. Non, Georgina, non; elle m'a trompé, elle ne m'aime plus.

GEORGINA.

Et vous?

HECTOR.

Moi? Je tâche de l'oublier. (*Il lorgne à droite et à gauche.*)

GEORGINA, *riant.*"

En suivant?

HECTOR.

Je vous jure que depuis ma soirée de l'Odéon, vous êtes la première qui m'ayez fait emboîter le pas.

SCÈNE IV.

M. DE CERNY *traverse le théâtre au bras d'un autre jeune homme. — Il salue Georgina, qui lui rend son salut.*

HECTOR.

Quel est ce monsieur?

GEORGINA, *riant.*

C'est de Cerny.

HECTOR.

Pourquoi riez-vous?

GEORGINA.

C'est que je pense à ce qui lui est arrivé hier.

HECTOR.

Qu'est-ce donc?

GEORGINA.

Figurez-vous qu'il avait une affaire d'honneur... On s'est battu au pistolet et les deux champions se portent bien.

HECTOR.

Eh bien, ça prouve que ces messieurs ne sont pas adroits; voilà tout.

GEORGINA.

Ce n'est pas cela... Champcourtois, qui n'a pas de secrets pour moi, était un des témoins de de Cerny, et comme il savait que le pauvre garçon ne voulait être tué, sous aucun prétexte, il a substitué aux balles de plomb... des balles...

HECTOR.

De coton?

GEORGINA.

Non... de liége.

HECTOR.

Ah! ah! ah! (*Ils remontent.*)

GEORGINA.

Surtout, ne parlez pas de cela; vous comprenez que si l'on savait...

HECTOR.

Je comprends.

GEORGINA, *regardant à la cantonade.*

Tiens! voilà Champcourtois! il me cherche sans doute. Vous permettez?*

HECTOR.

Comment donc!

ENSEMBLE.

AIR *de Castilbelza.*

Qu'il est doux de pouvoir
Se quitter sans s'émouvoir;
Et, pourtant, d'avoir
Du plaisir à se revoir!

GEORGINA.

Aujourd'hui, le destin
Nous rassemble en ce jardin;
On se serre la main...
Et l'on poursuit son chemin.

REPRISE ENSEMBLE.

Georgina sort par la gauche, 2e plan.

SCÈNE V.

HECTOR, EVELINA.*

EVELINA, *regardant autour d'elle d'un air inquiet et avec des signes d'impatience.*

Quel supplice!

HECTOR.

Voilà une petite dame qui n'a pas l'air de s'amuser. J'ai bien envie...

EVELINA.

Enfin, le voici.

(*Un jeune homme paraît à gauche, 1er plan. Evelina et lui sortent à droite.*)

HECTOR, *qui a tout vu.*

Ah! complet!... (*Regardant Evelina qui parle avec animation.*) Ou je me trompe fort, ou ceci me représente le dénouement d'une intrigue amoureuse. Il a l'air bête ce jeune homme. La dame remet des lettres au jeune homme qui a l'air bête. Le jeune homme qui a l'air bête lui remet les siennes... Je ne me trompais pas. (*Évelina rentre par le 2 plan.*)

EVELINA.

Adieu, monsieur, adieu. Tout est fini entre nous! (*Elle traverse le théâtre de droite à gauche et en diagonale, et laisse tomber une lettre.*)

HECTOR.

Elle a laissé tomber une lettre... Madame!... madame!... Ah! elle est bien loin! (*Retournant la lettre dans ses doigts; lisant l'adresse.*) Monsieur Anatole Ledoux. Joli nom! (*Ouvrant la lettre.*) Si j'étais curieux, pourtant. Tiens! c'est de l'anglais. (*Lisant.*) *My dear Anatole; Anatole of my heart!* Quelle jolie langue!... signé: Evelina Legros. Comme voilà deux noms qui vont bien ensemble... Evelina... Legros. Ce doit être une Anglaise qui a épousé un Français. Pauvre homme! mais avec tout cela, je ne fais pas mes frais, moi... (*Deux dames entrent par la gauche; d'autres personnages par la droite et traversent le théâtre.*) Georgina qui me fait courir et causer pendant deux heures, comme si j'étais venu ici pour m'amuser. Voyons, Hector, cherche, mon garçon! (*Regardant à droite avec son lorgnon.*) Encore une négresse!... Ah ça, il en pleut donc?... (*Regardant à gauche.*) Je voudrais quelque chose dans des couleurs moins foncées. Ah!... voilà une petite qui paraît assez jolie?... c'est-à-dire qu'elle est très-jolie. Allons-y! Oh! elle n'est pas seule; effaçons-nous et suivons-la de l'œil, d'abord. (*Il se cache derrière un arbre.*)

SCÈNE VI.

HECTOR, *caché,* LEGROS, FLORINE.

(*Ils entrent par la gauche.*)

LEGROS, *à Florine.*

Que peux-tu craindre? j'ai autant d'intérêt que toi à garder le secret...

FLORINE.

Je le crois bien, un homme marié!... C'est joli, monsieur, je le dirai à votre femme...

LEGROS.

Méchante!... Voyons, Florine, sois raisonnable!

FLORINE.

Non... je ne veux pas!

LEGROS.

Je t'aime tant!... D'ailleurs, où pourrais-tu trouver mieux?

FLORINE.

Avec ça que je suis en peine d'amoureux... et des militaires encore... des hommes gradés...

HECTOR, *à part.*

Elle aime les militaires... elle est en service, c'est sûr...

LEGROS.

Ecoute, je te donnerai une robe de soie à carreaux et un châle...

HECTOR, *quittant sa cachette et se plaçant entre Florine et Legros.*

Un châle? En quoi, monsieur?

LEGROS, *à part.*

Le fâcheux! (*Il sort par la droite en toussant pour se donner une contenance.*)

SCENE VII.

HECTOR, FLORINE.**

HECTOR.

Comment! vous vous sauvez, mademoiselle?

FLORINE.

Mais, monsieur...

HECTOR.

Après ce que j'ai fait pour vous? après vous avoir débarrassée d'un homme assez audacieux pour vous offrir des châles?... Ah! c'est de l'ingratitude!

FLORINE.

Mais, monsieur, vous pourriez bien vous mêler de vos affaires!

HECTOR.

Comment, mademoiselle! vous regrettez ce monsieur? je vais vous le rapporter...

FLORINE.

Par exemple !

HECTOR.

Si c'est le châle qui vous tient au cœur...

FLORINE.

Croyez bien, monsieur, que je ne reçois de ch... de personne !

HECTOR.

J'en suis convaincu, mademoiselle; aussi n'ai-je pas l'intention de vous en offrir... Ce que je vous offre, moi, c'est une loge à l'Ambigu pour dimanche, un souper chez Truchet ensuite, et mon cœur au dessert...

FLORINE.

Votre cœur? Ah çà ! monsieur, est-ce que je vous connais, moi?

HECTOR, *à part.*

Elle a tressailli au nom de l'Ambigu ; décidément, c'est une femme de chambre. Soyons civil, mais gradé. (*Haut.*) Mademoiselle, je m'appelle Narcisse Dunois, maréchal des logis chef aux spahis, en congé illimité.

FLORINE.

Ah! monsieur est militaire?

HECTOR.

Oui, ma belle.

FLORINE.

Monsieur redevient d'en Alger?

HECTOR.

J'en redeviens. Daignerez-vous me dire, à votre tour, à qui j'ai celui de parler? (*Il lui prend la taille.*)

FLORINE.

Je ne sais si je dois...

HECTOR.

Vous le devez. D'abord vous vous nommez Florine, un nom charmant; vous avez vingt ans.

FLORINE.

Dix-neuf, monsieur.

HECTOR.

Vous ne les paraissez pas. Vous êtes sans doute la fille de quelque riche négociant?

FLORINE.

Non, monsieur.

HECTOR.

D'un médecin, d'un agent de change, d'un notaire?... Car vous avez une élégance, une distinction...

FLORINE.

Monsieur se trompe de beaucoup.

HECTOR.

En vérité?

FLORINE.

Et je vais bien étonner monsieur en lui disant que je suis tout simplement... femme de chambre.

HECTOR.

Allons donc! ce n'est pas possible.

FLORINE.

Je vous assure.

HECTOR.

Je reconnais bien là les jeux de la fortune... Et comment se nomme votre maîtresse? — Que fait son mari? — Où demeure-t-il? — Quelle rue? quel numéro? quel étage? Est-ce la porte à droite ou la porte à gauche?

FLORINE.

Il n'y en a qu'une. — Mais pourquoi me demandez-vous tout cela?

HECTOR.

Pour vous revoir, belle Florine; car si vous pouviez lire dans mon cœur l'impression...

FLORINE.

Monsieur Narcisse !...

HECTOR.

Plaît-il? (*A part.*) Ah ! c'est juste ! je lui ai dit que je m'appelais Narcisse. (*Haut.*) Vous hésitez? douteriez-vous de mon amour ?

FLORINE.

Dame...

HECTOR, *frisant sa moustache.*

Si je ne vous aimais pas, je ne vous ferais pas la cour; nous autres militaires, nous avons assez d'occasions...

FLORINE.

Je crois bien qu'avec le physique de monsieur, on ne doit pas être en peine.

HECTOR.

Alors, accordez-moi un rendez-vous.

FLORINE.

Comme ça? tout de suite?

HECTOR.

Mieux vaut tout de suite que jamais.

FLORINE.

Eh bien !... Oh ! voilà monsieur Legros qui revient. (*Elle se sauve par la gauche.*)

HECTOR.

Je ne la quitte pas... Elle est charmante cette petite. (*Il court après elle. Legros traverse le théâtre en se cachant la figure avec son foulard. Le gardien entre par le troisième plan à droite, traverse le théâtre et sort par le premier plan à gauche.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLÉMENCE, HECTOR. (*Clémence entre par la gauche et vient s'asseoir à droite. Hector la suit.*)

HECTOR, *à lui-même.*

Mademoiselle Florine... dimanche à deux heures... au jardin des Plantes... devant les singes... j'y songerai... mais ne perdons pas de vue cette dame. (*Hector passe devant elle et la salue. Clémence le regarde d'un air étonné. Il repasse et salue de nouveau. Clémence lui rend son salut d'un air indécis.*)

HECTOR.

Vous vous portez bien, madame?

CLÉMENCE.

Pardon, monsieur, mais je ne me rappelle pas...

HECTOR.

Hector Duchemin, employé au ministère de l'intérieur.

CLÉMENCE.

Vous me connaissez, monsieur?

HECTOR.

Non, madame.

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, je ne comprends pas...

HECTOR.

Je vais me faire comprendre. (*Il prend une chaise et va pour s'asseoir près de Clémence. Dès qu'il est assis, Clémence se lève.*) Vous préférez marcher en causant, je suis bien de votre avis... Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras?

CLÉMENCE.

Votre bras?

HECTOR.

Celui qui vous sera le plus commode, madame; ils sont tous deux à votre service.

CLÉMENCE.

Ah ça, monsieur...

HECTOR.

Vous refusez?

CLÉMENCE.

Assurément.

HECTOR.

Pourquoi cela, madame?

CLÉMENCE.

Parce que je ne vous connais pas, monsieur.

HECTOR.

Je ne vous connais pas non plus, madame.

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, je n'ai pas de raisons pour causer plus longtemps avec vous. (*Elle sort à gauche, troisième plan, Hector la suit.*)

SCÈNE IX.

LE COLONEL, DE CERNY. (*Ils entrent par la droite, deuxième plan.*)

LE COLONEL.

Oui, mon cher de Cerny, c'eût été mon douzième duel !... ça me faisait un compte rond... mais le drôle m'a refusé cette satisfaction.

DE CERNY.

Ah ! dame ! il n'a pas osé se mesurer avec le brave colonel Guérin.

LE COLONEL.

C'est probable... moi, je n'estime un homme que quand il a eu au moins une affaire. Et vous?

DE CENNY.

Moi aussi... moi aussi, colonel.

LE COLONEL.

A propos! vous ne m'avez pas raconté les détails de votre rencontre.

DE CERNY, *modestement.*

Oh! mon Dieu!...

LE COLONEL.

Vous vous êtes battus à quinze pas?...

DE CERNY.

Oui... oui... quinze ou seize.

LE COLONEL.

Et la main ne vous tremblait pas un peu?

DE CERNY.

Oh! pas du tout, parole d'honneur. (*A part.*) J'avais de bonnes raisons pour ça.

LE COLONEL.

Bravo!... Ah ça, mais... votre adversaire est, m'a-t-on dit, un tireur de première force.

DE CERNY.

Ah! vraiment? (*A part.*) Fichtre! Champcourtois a eu une heureuse idée en chargeant... c'est-à-dire en ne chargeant pas...

LE COLONEL.

Vous avez dû entendre au moins siffler la balle à votre oreille.

DE CERNY.

Je ne fais jamais attention à ces choses-là, colonel.

LE COLONEL.

C'est bien!... c'est très-bien!... et vous avez gagné un peu dans mon esprit.

DE CERNY.

Enchanté, colonel!... car mon vœu le plus cher...

LE COLONEL.

Oh! je n'aime pas ces machines-là!... oui, je vous le dis franchement, je ne vous aimais pas.

DE CERNY.

En vérité?

LE COLONEL.

Vous me déplaisiez, je ne vous le cache pas... je vous trouvais laid, fade, ridicule.

DE CERNY.

Oh! c'est étonnant!

LE COLONEL.

Je vous avais refusé la main de Mathilde... je vous avais même flanqué à la porte... vous vous en souvenez.

DE CERNY.

Parfaitement... parfaitement!

LE COLONEL.

Mais vous vous êtes battu, et je vous ai dit: Touchez là!... vous êtes mon homme... Maintenant, que vous soyez laid, ridicule et mal bâti, ça ne fait rien... vous me plaisez, morbleu! et vous épouserez Mathilde, ma pupille!.. A ce soir le contrat.

DE CERNY, *à part.*

C'est un boulet de 48, que cet homme-là. (*Ils sortent par le premier plan de gauche, Clémence rentre par le troisième plan de droite, et vient s'asseoir à gauche; Hector, qui l'a suivie sans en être aperçu, disparaît un instant par le troisième plan de gauche, et reparaît du même côté, premier plan.*)

SCENE X.

CLÉMENCE, HECTOR.

CLÉMENCE, *croyant ne plus être suivie.*

Ah!... (*Apercevant Hector; elle se lève.*)

HECTOR, *la retenant du geste.*

Pardon, madame; il est de mon devoir de vous prévenir qu'il est inutile de vous donner tant de mouvement. Comme vous ferez, je ferai. (*Clémence s'assied.*)

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

Si vous marchez, je marche aussi;
Vous arrêtez-vous? je m'arrête.
Vous asseyez-vous? c'est ici
Que j'assieds notre tête-à-tête...
Du choix vous n'avez qu' l'embarras;
Au vôtre je souscris d'avance...
Ainsi donc, ne vous gênez pas...
Moi, je n'ai pas de préférence.

Vous aimez mieux rester assise? Je suis bien de votre avis. (*Il s'assied.*)

CLÉMENCE.

Seriez-vous assez bon, monsieur, pour me dire le motif de cette persécution?

HECTOR.

Il est bien simple, madame, et bien naturel; vous êtes charmante et distinguée autant qu'on peut l'être: — j'ai des yeux; — et je désire faire votre connaissance.

CLÉMENCE.

C'est très-flatteur pour moi, assurément; mais si je voulais me soustraire à ce désir, cela ne me serait-il pas possible?

HECTOR.

Si, vraiment.

CLÉMENCE.

Ah! (*Elle se lève.*)

HECTOR.

Daignez me dire votre nom, votre adresse; et, si vous l'ordonnez, je me retire à l'instant.

CLÉMENCE.

Et s'il ne me plaît pas?

HECTOR.

Alors, madame, je vous suivrai comme votre ombre, et, de cette façon, je finirai par savoir...

CLÉMENCE.

Vous croyez?... Eh bien! monsieur, je vais faire des visites.

HECTOR.

Je vous attendrai à la porte, madame.

CLÉMENCE.

Jusqu'à demain.

HECTOR.

Jusqu'à après demain, s'il le faut.

CLÉMENCE.

Comment saurez-vous si je suis chez moi ou chez une amie?

HECTOR.

Par le concierge, madame.

CLÉMENCE.

Je lui donnerai vingt francs pour qu'il se taise, monsieur.

HECTOR.

Et moi quarante pour qu'il parle, madame.

CLÉMENCE.

Alors, je lui en donnerai cent, monsieur.

HECTOR.

Et moi cent cinq, madame.

CLÉMENCE.

Vous êtes donc bien riche, monsieur?

HECTOR.

Une modeste aisance, et beaucoup d'ordre, madame; rien de plus.

CLÉMENCE.

Donner cent francs à un concierge...

HECTOR.

Cent cinq.

CLÉMENCE.

Soit!... Vous appelez ça de l'ordre?

HECTOR.

C'est ma seule dépense.

CLÉMENCE.

Décidément, vous êtes un original? (*Ici les personnages assis s'en vont sans bruit, sauf le dormeur. Elle s'assied à gauche.*)

HECTOR.

Oui, madame...

CLÉMENCE.

Ainsi, monsieur, il faut que je vous donne mon adresse, ou que je subisse votre poursuite jusqu'à ce que vous l'ayez découverte.

HECTOR.

Il y a encore pour vous une porte de salut, madame.

CLÉMENCE.

Ah! parlez...

HECTOR.

C'est d'accepter mon bras, ou de me permettre de causer une heure avec vous. A ce prix, je m'engage à ne pas vous suivre.

CLÉMENCE.

Mais, monsieur, c'est de l'extravagance!

HECTOR.

Pourquoi cela?... Parce que vous ne me connaissez pas... C'est dommage, car je gagne à être connu. Voyons, dans un bal, est-ce que vous connaissez plus que moi le danseur qui, pendant la durée d'un quadrille, vous fait des variations sur la pluie, le beau temps et la chaleur... en vous marchant sur les pieds?... Connaissez-vous plus que moi le bienheureux valseur à qui vous abandonnez votre taille flexible, vos mains gantées et vos épaules nues?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien! supposez que nous sommes au bal et que nous dansons sur des chaises, vous en robe montante et moi en cravate bleue.

CLÉMENCE, *se levant et laissant tomber son mouchoir.*

Ah! vous poussez loin la plaisanterie, monsieur.

HECTOR, *qui a ramassé le mouchoir.*

Elle cessera quand vous voudrez, madame.

CLÉMENCE.

Le plus tôt sera le meilleur.

HECTOR.

Tout de suite, alors... Dites-moi votre nom, et...

CLÉMENCE.

Et je serai délivrée de vous?

HECTOR.

Sur-le-champ.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, je m'appelle... Henriette... Berthier.

HECTOR, *regardant la marque du mouchoir.*

Quelle rue, s'il vous plaît?

CLÉMENCE.

Rue de la Madeleine.

HECTOR.

Quel numéro?

CLÉMENCE.

N° 20... Etes-vous content?

HECTOR.

Très-content, madame. (*Clémence fait quelques pas. Hector la suit.*)

CLÉMENCE, *se retournant.*

Comment, monsieur, encore?... malgré votre promesse?

HECTOR.

Oh! maintenant, madame, je serai impitoyable.

CLÉMENCE.

Pourquoi cela?

HECTOR.

C'est une trahison, un abus de confiance!

CLÉMENCE.

Expliquez-vous, monsieur.

HECTOR.

Vous me dites : Henriette Berthier, et votre mouchoir est marqué C. D.

CLÉMENCE, *à part.*

Maladroite!

HECTOR.

Vous m'avouerez qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis admettre que C D soient les initiales d'Henriette Berthier. Ce n'est pas vraisemblable.

CLÉMENCE.

Eh bien, oui, monsieur, je vous ai trompé.

HECTOR.

Pourquoi cela?

CLÉMENCE.

Parce que je trouve inutile de vous donner mon adresse.

HECTOR, *insistant.*

Mais pourquoi cela?

CLÉMENCE.

A quoi cela vous eût-il servi?... Vous ne seriez pas venu chez moi, j'imagine?

HECTOR.

Cela dépend, madame.

CLÉMENCE.

Comment, cela dépend?

HECTOR.

Dans le cas où vous eussiez laissé sans réponse des lettres pleines de convenance, je me serais déterminé, quoique à regret...

CLÉMENCE.

Mais vous ne songez donc pas, monsieur, que je puis avoir un mari!

HECTOR.

Oh! alors, c'est différent. Si vous avez un mari... je prendrai des renseignements sur son compte; et s'il vous rend heureuse, s'il est digne de vous, je cesserai mes poursuites.

AIR : *Du Luth galant.*

Sinon, madame, en tous lieux je vous suis;
Jusqu'en enfer..... jusques en Paradis;
En France, à l'étranger, sur la terre et sur l'onde;
Oui! nouveau juif-errant, je poursuivrai ma ronde,
Dussé-je, sur vos pas, faire le tour du monde!
Voilà comme je suis! (*Bis.*)

CLÉMENCE.

Tenez, monsieur, tâchons d'en finir... Tantôt, vous m'avez proposé, comme alternative, ou de vous dire mon nom, ou de vous accorder une heure d'entretien... Voilà trois quarts d'heure que nous causons... Continuons... et dans un quart d'heure...

HECTOR.

Permettez... vous avez voulu me tromper... Nous ne sommes plus dans les mêmes conditions.

CLÉMENCE.

Pardon, monsieur... mais il faut que je dîne.

HECTOR.

Moi aussi, madame.

CLÉMENCE.

Eh bien! alors...

HECTOR.

Eh bien! si nous dînions ensemble.

CLÉMENCE.

Plaît-il?... Tenez, monsieur, je vais appeler le premier passant et me mettre sous sa protection.

HECTOR.

La belle avance! demain je tuerai ce passant, ou il me tuera... et, en attendant, je ne vous en suivrai pas moins.

CLÉMENCE, *subitement.*

Quelle idée! Pourquoi pas? (*Haut.*) Vous seriez donc bien heureux si nous dînions ensemble...

HECTOR.

Ah! madame.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, j'y consens.

HECTOR, *avec joie.*

Que de bontés?... Allons-nous à Madrid...

CLÉMENCE.

Fi donc?...

HECTOR.

Vous préférez dîner chez moi?

CLÉMENCE.

Non, c'est chez moi que nous dînerons.

HECTOR.

Chez vous?

CLÉMENCE.

Cela vous déplaît?

HECTOR.

Vous ne le croyez pas!

CLÉMENCE.

Alors, monsieur, votre bras... J'attends.

HECTOR.

Comment! tout de suite?

CLÉMENCE.

Ne feriez-vous l'injure d'un refus?

HECTOR.

Non certes... mais...

CLÉMENCE.

Mais... quoi?

HECTOR.

Je ne suis guère en toilette.

CLÉMENCE, *riant.*

Bah! entre amis?... et puis, n'est-ce pas un impromptu?

HECTOR.

Du moment que vous excusez... je vais faire avancer une voiture, n'est-ce pas?

CLÉMENCE.

C'est inutile, j'ai la mienne.

HECTOR.

Hein? vous avez une...

CLÉMENCE.

Cela vous étonne?

HECTOR.

Nullement... Je voulais dire: Vous n'en avez qu'une...

CLÉMENCE.

J'en ai trois, monsieur.

HECTOR, *à part.*

Mazette!

CLÉMENCE.

Prenez mon ombrelle.

HECTOR, *à part.*

Je ne sais plus où j'en suis, moi.

CLÉMENCE.

Quelle drôle de figure vous me faites!

HECTOR.

Moi!... c'est la surprise... le plaisir... (*S'examinant.*) Trois voitures!... Et moi qui suis en cravate bleue.

CLÉMENCE.

Allons! votre bras.

HECTOR.

De quel côté allons-nous?

CLÉMENCE.

Par ici.

HECTOR.

Vous demeurez loin?

CLÉMENCE.

Non... Faubourg Saint-Honoré.

HECTOR.

C'est un beau quartier!

CLÉMENCE.

Très-beau... (*Ils remontent.*)

HECTOR, *à part.*

Que diable ça peut-il être? C. D... Catherine Deux... Enfin, nous verrons bien... (*Ils sortent par la droite bras dessus, bras dessous, en causant familièrement. Le Monsieur endormi qui s'appuyait sur une chaise, tombe, pendant que le rideau baisse.*)

ACTE II.

Un salon très-élégant. — Etagères. — Objets d'art et trois portes au fond. — Portes latérales. — Un piano à droite. — La porte du fond ouvre sur une antichambre. A gauche, près d'un canapé, un petit guéridon avec des journaux.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, DEUX LAQUAIS *sont à demi couchés sur la banquette de l'antichambre, qu'on aperçoit par la porte du fond qui est ouverte. On entend le bruit d'une voiture; elle s'arrête, et la voix du cocher demande qu'on ouvre.*

LE COCHER, *au dehors.*

Porte!... plaît!...

PREMIER DOMESTIQUE, *poussant l'autre qui dort*

Dis donc, Pierre, voilà la voiture qui rentre.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *sans bouger.*

C'est madame.

PREMIER DOMESTIQUE.

Ou monsieur.

DEUXIÈME DOMESTIQUE, *se levant.*

Qu'est-ce que ça me fait? (*Ils se lèvent lentement, ouvrent toute grande la porte du salon, et se rangent de chaque côté. Clémence et Hector paraissent. Hector donne la main avec embarras à Clémence, qui a le sourire sur les lèvres. Les domestiques s'inclinent respectueusement. Hector, visiblement troublé, leur rend leur salut.*)

CLÉMENCE.

Que faites-vous donc, monsieur?

HECTOR, *troublé, à part.*

Allons, bon! voilà que je salue les domestiques, maintenant! (*Haut.*) Madame, veuillez excuser toutes mes maladresses; mais cette aventure est singulière...

CLÉMENCE, *d'un air moqueur.*

Singulière? mais non. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître; je vous ai invité à dîner; vous avez accepté... je ne vois là rien que de très-naturel.

HECTOR.

Ah! pourtant, j'ai été un peu indiscret.

CLÉMENCE, *même jeu.*

Nullement, monsieur, au contraire.

HECTOR.

Au contraire?... (*A part.*) Elle se moque de moi, c'est évident.

CLÉMENCE.

Si vous saviez le service que vous me rendez?

HECTOR.

Un service?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur; vous allez rire de ma simplicité, mais que voulez-vous? c'est une superstition d'enfance...

HECTOR.

Je ne vous comprends pas... tout à fait.

CLÉMENCE.

Eh bien, monsieur, sans vous...

HECTOR.

Sans moi?...

CLÉMENCE.

Nous eussions été... treize à table.

HECTOR, *bondissant.*

Treize! nous serons donc quatorze?

CLÉMENCE.

Oui, monsieur!

HECTOR, *à part.*

Un tête-à-tête... à quatorze!

CLÉMENCE.

Est-ce que cela vous contrarie?

HECTOR.

Par exemple! madame! trop heureux!... c'est-à-dire... certainement que ça me contrarie, moi qui espérais...

CLÉMENCE, *avec un grand air.*

Vous espériez?...

HECTOR.

J'espérais... que nous serions davantage.

CLÉMENCE.

Oh! je reçois ici une société peu nombreuse... (*très-gracieusement*) mais choisie.

HECTOR, *saluant.*

Madame... (*A part, en s'arrêtant.*) Au fait, ce n'est pas pour moi qu'elle dit ça.

CLÉMENCE.

Monsieur, je vous demanderai la permission de vous quitter un moment... Je vais ôter mon mantelet.

HECTOR, *étourdiment.*

Je l'espère bien.

CLÉMENCE.

Vous dites?

HECTOR, *barbotant.*

Je dis que... c'est bien naturel; mais ne l'ôtez pas pour moi, je vous en prie.

CLÉMENCE.

Hein?

HECTOR, *ahuri.*

Pardon... Je veux dire: De grâce, mettez-vous à votre aise... faites comme chez vous. (*Clémence rit.*) Je deviens complétement idiot. (*Clémence lui fait une révérence et fait quelques pas vers la gauche.*)

HECTOR, *s'élançant.*

Madame, permettez-moi de... (*Il veut lui offrir la main et marche sur sa robe. Clémence pousse un petit cri.*)

HECTOR.

Qu'est-ce donc, madame!

CLÉMENCE, *près de la porte, 1er plan.*

Grâce pour ma robe, monsieur?

HECTOR.

Oh! pardon... (*Il fait un pas en arrière et renverse le guéridon.*) Oh! pardon... (*Clémence sort en riant pendant qu'il relève le guéridon.*)

CLÉMENCE, *à part.*

Ah! vous me le payerez, monsieur l'indiscret. (*Elle sort par la gauche.*)

SCENE II.

HECTOR, *seul.*

Il n'est pas cass... elle est partie, tant mieux... (*Un temps.*) Morbleu! Ventrebleu! Sacrebleu! Je dois être rouge jusqu'aux oreilles. (*Allant à une glace.*) Je le suis, et ça ne me va pas bien... Je suis affreux... J'ai une barbe de Californien; et cette cravate, cette horrible cravate bleue... C'est elle qui est la cause de tous mes malheurs. Je n'ai pas d'esprit, moi, quand je suis mal habillé. Le fait est que je me suis conduit comme un cocher. J'avais beau me creuser la tête, je n'ai pas trouvé d'autre sujet de conversation que son attelage, deux gris pommelés dont j'ai chanté les louanges sur tous les tons.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

« Ah! les nobles têtes! disais-je;
Quel jarret flexible et nerveux!
On voit, sous leur robe de neige,
Courir leurs muscles vigoureux!
Lancés dans leur course intrépide,
La vapeur ardente et rapide
Semble jaillir de leurs naseaux,
Que l'on prendrait pour deux fourneaux...»
En un mot, j'étais plus stupide
Que ces superbes animaux!

(*Regardant les meubles.*) C'est très-propre, ici. A propos, chez qui suis-je? Chez une demoiselle? chez une femme mariée? chez une veuve? Voyons donc si quelque indice... (*Il regarde dans la chambre à gauche dont la porte est entr'ouverte.*) Des rideaux de satin blanc doublé de rose... des fleurs... des oiseaux. C'est une demoise... Ah! mais, j'ai aperçu dans l'antichambre deux griffons et trois perroquets. C'est une veuve. (*Il est arrivé à la porte de droite.*) Ah! mon Dieu! mais non! plus de doute! Ce meuble gigantesque!... C'est une femme mariée. (*Un temps.*) Après ça, c'est peut-être le lit de François Ier offert par le musée du Sommerard. (*Arrivé à une table où sont des journaux.*) Ah! des journaux! La Sylphide, c'est une demoiselle. Le Constitutionnel! c'est un vieux garçon! Je n'y suis plus du tout; mais que m'importe? Je suis ici, j'y reste, et je dînerai, morbleu! et je serai plein de gentillesses et de facéties... en redingote et en cravate bleue.

SCÈNE III.

HECTOR, D'ERMONT. (*D'Ermont entre sans voir Hector; il souffle bruyamment, s'évente avec son mouchoir et vient tomber dans un fauteuil.*)

D'ERMONT.

Ouf! la séance est levée! (*Il se frappe les oreilles avec la paume de la main.*)

HECTOR.

Ah! ah! un des treize, sans doute. Il paraît surmené.

D'ERMONT.

Je n'entends plus, je ne vois ..p... (*Apercevant Hector.*) Ah! cependant, j'entrevois un monsieur. (*Se levant péniblement.*) Pardon, monsieur; je ne vous avais pas remarqué.

HECTOR, *saluant.*

Monsieur...

D'ERMONT.

Vous désirez peut-être parler à madame d'Ermont?

HECTOR.

Je la quitte à l'instant, monsieur, et je l'attends... Elle va venir.

D'ERMONT, *qui avait fait un pas pour sortir, se rasseyant avec volupté.*

Elle va venir?... tant mieux... Je suis brisé... Monsieur, vous permettez?

HECTOR.

Asseyez-vous donc, je vous en prie.

D'ERMONT, *s'étendant.*

Bien obligé... Ah! quelle séance, monsieur!...

HECTOR.

Monsieur est représentant?

D'ERMONT, *avec soupir.*

Oui, monsieur, du Vaucluse... Je suis né à Avignon.

HECTOR.

Sur le pont?

D'EGMONT, *distrait.*

Dans la grande rue... Vous êtes aussi représentant, monsieur?

HECTOR.

Pardonnez-moi, monsieur.

D'ERMONT.

Pourquoi donc n'êtes-vous pas représentant?.. Je le suis bien, moi. (*Hector le regarde étonné. D'Ermont se levant.*) Oh! ne faites pas attention, monsieur, je suis toujours comme ça quand je quitte la séance.

HECTOR.

Celle-ci a été fort agitée?

D'ERMONT.

Ah! monsieur... moins que la sonnette du président... et au milieu de ce charivari, un orateur qui parlait! qui parlait!...

HECTOR.

En quel sens?

D'ERMONT.

En long! monsieur, en très-long! (*Hector rit très-fort. Clémence paraît au fond.*)

D'ERMONT.

Ah! tenez, voici ma femme. (*Le rire d'Hector est coupé net en deux.*)

HECTOR.

Sa femme!...

CLÉMENCE, *près de son mari.*

Ah! vous voilà!...

HECTOR, *sautant.*

Ce n'était pas le lit de François Ier!

SCÈNE IV.

D'ERMONT, HECTOR, CLÉMENCE.

CLÉMENCE, *à Hector.*

Pardonnez-moi, monsieur, de vous faire attendre... (*Hector salue. A d'Ermont.*) Mon ami, je vous présente monsieur... (*ils se saluent*) que je ne connais pas... (*D'Ermont regarde Hector avec étonnement. L'embarras de celui-ci se dessine. Continuant.*) J'ai rencontré monsieur aux Tuileries... Il a tellement insisté pour me faire accepter à dîner...

D'ERMONT, *à part.*

A dîner!

CLÉMENCE.

Que j'aurais cru manquer aux convenances en ne lui rendant pas sa politesse.

HECTOR.

Ah! madame!...

CLÉMENCE, *à mi-voix.*

Je vous ai dit que je me vengerais, monsieur; je commence. (*Elle parle bas à son mari.*)

HECTOR, *à part.*

Il va me faire jeter par la fenêtre, c'est sûr... (*Regardant.*) C'est haut.

D'ERMONT, *bas.*

C'est fort plaisant. (*S'avançant vers Hector.*) Monsieur, je suis enchanté de faire votre connaissance... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir.

HECTOR.

Monsieur...

D'ERMONT.

Je vous en prie.

HECTOR.

Mais, monsieur...

D'ERMONT.

Je l'exige.

HECTOR.

Comme il vous plaira. (*Hector et d'Ermont s'asseyent à gauche, après les politesses d'usage.*)

D'ERMONT, *avec bonhommie.*

Vous suivez donc les femmes, monsieur? (*Clémence se met au piano et joue quelques mesures en sourdine.*)

HECTOR, *avec embarras.*

Mon Dieu, monsieur...

D'ERMONT.

Vous avez bien raison, allez.

HECTOR.

Plaît-il ?

D'ERMONT.

C'est quelquefois fort amusant, n'est-ce pas ?

HECTOR.

Monsieur, croyez bien...

D'ERMONT.

Comme ça, vous invitiez ma femme à dîner, tout de suite, sans la connaître, sur sa bonne mine ?

HECTOR.

Mais... monsieur, si j'avais su que... (*Même jeu de Clémence.*)

D'ERMONT.

C'est fort aimable à vous, monsieur; et nous tâcherons de n'être pas en reste de civilité avec un chevalier si courtois.

HECTOR.

Encore une fois, monsieur, j'ignorais...

D'ERMONT.

Ainsi, vous nous restez à dîner ?

HECTOR.

Ah ! monsieur, vous comprenez...

D'ERMONT.

Comment! vous faites des façons... Je vois ce que c'est ; vous en voulez à Clémence de n'avoir pas accepté votre invitation.

HECTOR.

Monsieur !

D'ERMONT.

Mais ce n'est pas sa faute; elle avait du monde à dîner; ce sera pour une autre fois.

HECTOR, *se levant.*

Oh ! monsieur !...

D'ERMONT, *se levant.*

Vous ne pouvez objecter un engagement préalable, puisque vous faisiez à ma femme l'honneur...

HECTOR, *à part, se levant.*

Je n'avais pas prévu ça, moi ? Il me jette par la fenêtre... moralement... c'est encore plus haut.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame et mademoiselle Duprez.

CLÉMENCE.

Ah ! c'est Jenny, une de mes amies de pension... une demoiselle à marier, monsieur... Je vais vous présenter... (*D'Ermont va au devant des dames annoncées.*)

HECTOR.

Madame, vous aurez pitié...

CLÉMENCE.

De la pitié? Vous avez donc oublié les Tuileries, monsieur ?... (*Elle va au-devant des dames.*)

HECTOR, *à part.*

Eh bien ! ça va être gai pour moi. (*Il passe à droite.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, Mme et Mlle DUPREZ.

CLÉMENCE, *traînant Hector par la main.*

Mesdames, je vous présente monsieur que je ne connais pas; je l'ai rencontré aux Tuileries. (*Elle continue à voix basse; Hector s'éloigne de quelques pas en saluant de son mieux. Les deux Dames se mettent à rire. D'Ermont les fait asseoir à gauche et s'assied près d'elles.*)

HECTOR, *à lui-même.*

Je suis fâché de ne pas être parti ce matin pour la campagne.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*

Monsieur et madame Chavigny.

HECTOR, *à part.*

Ça va recommencer. (*Il cherche à s'échapper par la gauche. Clémence va au-devant de ses invités. Elle cherche Hector des yeux, le découvre et descend vers lui. D'Ermont cause avec les nouveaux venus.*)

HECTOR, *à part.*

Je suis pris. (*Bas, à Clémence.*) Madame, je vous en supplie, ne...

CLÉMENCE.

C'est la peine du talion, monsieur.

HECTOR, *avec désespoir.*

Eh bien ! c'est bien fait !

CLÉMENCE.

Mes bons amis, je vous présente monsieur, que je ne connais pas. Je l'ai rencontré aux Tuileries, et .. (*Elle continue tout bas. Hector salue d'un air contraint et gagne le milieu du théâtre. Tous les personnages sont assis à gauche; Hector est fusillé par des regards moqueurs et des rires comprimés.*)

HECTOR, *passant à droite, et dans ses dents.*

Ils rient! Heu! je rirais bien aussi, si j'en avais envie; mais je n'en ai pas envie. (*Chuchottements.*)

HECTOR, *regardant de côté.*

Il est probable qu'on parle de moi.

CHAVIGNY, *à Clémence.*

Aux Tuileries ! (*Il rit.*) Ha ! ha ! ha !

HECTOR, *à part.*

Qu'est-ce que je disais !

D'ERMONT.

Vous ne vous asseyez pas, monsieur... monsieur?... Comment vous appelle-t-on, mon jeune ami ?

HECTOR, *arpentant le théâtre.*

Hector Duchemin.

D'ERMONT.

Ah ! c'est un nom qui vous va bien ; car, avec vos habitudes, on doit en faire du chemin... Ha! ha ! ha ! (*On rit.*)

HECTOR, *se démenant.*

Je voudrais être dans un puits.

CHAVIGNY.

Monsieur sert dans l'infanterie?

D'ERMONT, *riant.*

Non ! il est... arpenteur. (*Se levant et marchant derrière lui.*) Vous suivez quelqu'un, monsieur Duchemin? (*On rit.*)

HECTOR.

Non, je regardais les tableaux. (*On rit.*) Qu'est-ce qu'ils ont encore? (*Parcourant le salon des yeux.*) Allons, bon, il n'y en a pas! Oh! si on pouvait battre le rappel. (*D'Ermont se rassied à gauche.*)

CLÉMENCE, *s'approchant d'Hector.*

Eh bien ! monsieur, qu'en dites-vous?

HECTOR.

Madame, je vous en prie, laissez-moi m'en aller.

CLÉMENCE.

Allons donc ! nous serions treize !

HECTOR.

Alors, soyez généreuse et pardonnez-moi. (*On se lève.*)

CLÉMENCE.

Plus tard, peut-être.

HECTOR, *avec sentiment.*

Pourtant, madame, vous vous nommez Clémence.

CLÉMENCE.

Des jeux de mots ! Alors, vous n'êtes pas au bout. (*Elle retourne à ses invités.*)

D'ERMONT, *dans le fond, à ses invités.*

A propos, mesdames, vous savez que ma galerie de tableaux est complétement restaurée. (*A Hector.*) Vous êtes amateur, monsieur Duchemin? J'en ai de très-beaux... Il y a surtout un Albane... Aimez-vous les Albanes?...

HECTOR.

Hein! Ah! pardon! les Albanes! Si j'aime les Albanes? J'en ai un superbe dans ma pendule .. Non ! en face de ma pendule. (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

D'ERMONT.

Eh bien ! nous allons passer dans la galerie, en attendant le dîner.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Suivez-moi, je vous prie,
Vous verrez mes tableaux;
J'ai, dans ma galerie,
Réuni les plus beaux.

TOUS.

Oui, puisqu'il nous en prie,
Allons voir ses tableaux;
Car cette galerie
Réunit les plus beaux.

(D'Ermont prend le bras aux dames Duprez. Clémence a pris celui de Mlle Charigny. Duchemin les suit avec Chavigny. Arrivés à la porte de droite, ils se font des politesses pour passer. — Hector revient sur ses pas à reculons; il se précipite sur son chapeau, s'élance vers la porte du fond, et se trouve en face de Mathilde qui vient d'entrer par la gauche.

SCÈNE VI.

HECTOR, MATHILDE.

MATHILDE, *poussant un cri.*

Ah!

HECTOR.

Ciel!

MATHILDE.

Monsieur Hector!

HECTOR.

Mathilde! vous ici!... par quel heureux hasard?...

MATHILDE.

Et vous, monsieur?

HECTOR, *embarrassé.*

Moi?

MATHILDE.

Vous connaissez donc Mme d'Ermont?

HECTOR.

Mme d'Ermont?... Si je connais Mme d'Ermont... parbleu!... puisque...

MATHILDE.

Depuis quand donc?

HECTOR.

Depuis... depuis... Chère Mathilde, que je suis heureux de vous revoir!

MATHILDE.

Vraiment?

HECTOR.

En doutez-vous?

MATHILDE.

Assurément, après votre conduite envers moi...

HECTOR.

Ma conduite? Comment! c'est vous qui m'accusez, après m'avoir quitté comme vous l'avez fait?

MATHILDE.

Mais ma lettre vous expliquait...

HECTOR.

Quelle lettre?

MATHILDE.

Celle que je vous ai écrite le jour de mon départ.

HECTOR.

Je n'ai rien reçu... et que disait cette lettre?

MATHILDE.

Elle vous disait que mon tuteur m'enlevait brusquement pour me conduire...

HECTOR.

A Étretat?

MATHILDE, *étonnée.*

Oui!

HECTOR.

Étretat!... Georgina!... c'est bien ça!...

MATHILDE.

Mais, vous saviez donc?...

HECTOR.

Depuis ce matin seulement. Continuez... Vous disiez que votre tuteur, le colonel Guérin, vous conduisit à Étretat.

MATHILDE.

Oui, pour me faire prendre les bains, dans l'intérêt de ma santé, disait-il; et je me portais très-bien.

HECTOR.

Mais les bains vous ont rendue malade?

MATHILDE.

Justement.

HECTOR.

Pauvre petit ange!... Ça va mieux, dites?

MATHILDE.

Ça va bien, je vous remercie. Mais, à propos, je ne veux plus que vous me parliez.

HECTOR.

Pourquoi donc?

MATHILDE.

Parce que je ne vous aime plus, monsieur.

HECTOR.

Vous m'aimiez donc?

MATHILDE.

Oui, monsieur.

HECTOR.

Beaucoup?

MATHILDE.

Eh bien, oui, monsieur, beaucoup... et je suis bien aise de vous le dire pour vous punir de ne m'avoir pas su trouver.

HECTOR.

Vous êtes charmante!

MATHILDE.

Oui, monsieur, je suis charmante.

HECTOR.

Et c'est bien fait... n'est-ce pas... parce que je serai mieux puni...

MATHILDE.

Mais certainement.

HECTOR.

Oh! ne m'accusez pas d'indifférence, Mathilde; j'ai fait pour vous retrouver tout ce qu'un mortel peut faire. J'ai battu Paris à plate couture; j'ai visité tous les jardins, promenades, magasins, monuments.

AIR *de Voltaire chez Ninon.*

A tous les échos d'alentour
Je disais votre nom, ma chère!
Mais en vain.— Et jusqu'à ce jour,
A mes vœux le sort fut contraire;
Mais pourquoi me le reprocher?
Mon cœur sera des plus fidèles,
Mathilde, puisqu'à vous chercher
Mon amour vient d'user ses ailes.

MATHILDE.

Monsieur Hector!...

HECTOR.

Ne craignez rien; je prends tout sur moi, ma chère Mathilde! ma femme! *(Il lui baise la main.)*

MATHILDE.

Monsieur!

HECTOR.

Je prends tout sur moi!

MATHILDE.

On vient! *(Elle se dégage vivement et s'éloigne. Hector lui fait un grand salut bien cérémonieux, Mathilde y répond par une révérence de pensionnaire. Clémence paraît à la porte de droite avec une femme de chambre. Elle se dirigeait vers la porte de gauche; en voyant Hector et Mathilde, elle s'arrête.)*

HECTOR, *effrayé.*

Madame d'Ermont!... je l'avais oubliée!

MATHILDE.

Bonjour, ma tante.

HECTOR, *sautant.*

Sa tante!

CLÉMENCE.

Bonjour, Mathilde... *(A sa femme de chambre.)* Tenez, vous trouverez les clefs de l'argenterie dans le chiffonnier. *(La femme de chambre sort; Clémence descend en souriant.)*

HECTOR, *à part.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE VII.

HECTOR, MATHILDE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Ma chère Mathilde, je te présente monsieur... *(Mathilde sa-*

lue) que je ne connais pas.

MATHILDE.

Hein ?

HECTOR.

Aïe !... (*Clémence continue à voix basse.*)

HECTOR, *observant les deux femmes.*

Madame d'Ermont rit beaucoup, Mathilde ne rit pas ; ah ! je suis bien fâché de ne pas être parti ce matin pour...

CLÉMENCE.

Vous nous boudez, monsieur ?

HECTOR.

Mais, madame, vous voulez donc que je sorte d'ici avec des cheveux blancs ?

CLÉMENCE.

Ma nièce est jeune et crédule, monsieur, et j'ai dû la mettre en garde contre un poursuivant tel que vous.

HECTOR, *d'un ton solennel.*

Madame, je déclare qu'au prix de votre acharnement l'estrapade et le chevalet n'étaient que des jeux de société. (*Clémence part d'un grand éclat de rire.*)

CLÉMENCE, *à Hector.*

Mais, pardon, Monsieur... les devoirs d'une maîtresse de maison... (*Elle salue et remonte en riant.*) Viens-tu, Mathilde ? *

MATHILDE.

Oui, ma tante : mais, c'est que... il faut que je repasse mon morceau pour ce soir.

ENSEMBLE.

AIR : *O douleur amère !* (12 Travaux d'Hercule, final.)

MATHILDE, *à part.*

De ma confiance
Dieu veut me punir,
Et mon espérance
Déjà doit finir.

CLÉMENCE, *idem.*

De sa persistance
J'ai dû le punir ;
Pourtant, ma vengeance
Bientôt va finir.

HECTOR.

D'une extravagance
C'est trop me punir
Horrible vengeance !
Quand dois-tu finir ?

Clémence sort.)

SCÈNE VIII.

HECTOR, MATHILDE.*

HECTOR, *suivant Clémence du regard.*

Mais c'est une véritable vendetta. Cette maudite phrase me poursuivra donc toujours ? « Je vous présente Monsieur, que je ne connais pas... » C'est affreux, ça ; car, cette enfant, je l'aime ! Je... (*Quand Clémence est sortie, Mathilde est allée au piano sur le pupitre duquel est un morceau tout ouvert. — Elle reste debout et tourne machinalement quelques pages ; puis elle tire son mouchoir et essuye ses larmes à la dérobée.*)

HECTOR, *s'apercevant qu'elle pleure et s'élançant vers elle.*

Vous pleurez, Mathilde ?

MATHILDE, *se cachant la tête dans ses mains.*

Non, monsieur, je ne pleure pas.

HECTOR.

Que vous a dit votre tante ?

MATHILDE.

Elle ne m'a rien dit, monsieur.

HECTOR.

Mathilde, je vous en prie, ne me boudez pas.

MATHILDE.

Je ne boude pas, monsieur, j'étudie. (*Elle continue à tourner les pages d'une main et à s'essuyer les yeux de l'autre.*)

HECTOR.

Voyons, ma bonne petite Mathilde, votre tante vous a raconté...

MATHILDE.

Elle ne m'a rien raconté, monsieur.

HECTOR.

Ecoutez au moins ma justification.

MATHILDE, *s'asseyant sur le tabouret et tournant le dos au piano.*

Je n'ai pas le temps... Il faut que j'étudie.

HECTOR.

C'était une folie sans conséquence, une étourderie, rien de plus.

MATHILDE, *se levant.*

Non, monsieur, c'est un crime.

HECTOR.

Un crime ?

MATHILDE.

Oui, monsieur, un crime ! moi qui souffrais tant là-bas de ne pas vous voir !

HECTOR.

Quoi !...

MATHILDE.

Laissez-moi étudier.

HECTOR,

Pasavant q ue vous m'ayez entendu.

MATHILDE.

Mais parlez donc, monsieur ? ma tante m'a dit que vous suiviez toutes les femmes et que vous les invitiez à dîner.

HECTOR.

Par exemple ! mais ma modeste aisance n'y suffirait pas ; et cette accusation tombe d'elle-même.

MATHILDE.

Mais enfin, monsieur, vous avez invité ma tante.

HECTOR, *embarrassé.*

Ah ! votre tante... c'est différent.

MATHILDE.

Vous saviez donc qu'elle était ma tante ?

HECTOR, *vite.*

Hein ? oui, oui ! je le savais !

MATHILDE.

Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite ?

HECTOR.

C'est que je n'y ai pas pensé, mais je le savais.

MATHILDE.

Comme vous mentez ! tout à l'heure, vous disiez que c'était une étourderie.

HECTOR, *se battant les flancs.*

Eh bien ! oui, une étourderie, c'en était une, après tout ; l'amour seul me l'avait fait commettre ; mais, enfin, c'en était une. J'avais suivi votre tante ; mais... pouvais-je lui avouer que... non, je ne le pouvais pas, et puis, votre tuteur, devais-je m'exposer à le... non, je ne le devais pas ; mon amour, votre réputation... J'ai dû me sacrifier et me faire passer pour un étourdi qui suit les femmes et... qui les invite à dîner. Je l'ai fait sans regret, c'était mon devoir, et, si c'était à recommencer... (*avec noblesse*) je le ferais encore. (*A part.*) Je ne sais plus du tout ce que je dis.

MATHILDE, *qui a fait de grands yeux tout le temps.*

Est-ce bien vrai... tout ça ?

HECTOR, *à part.*

Chère petite, elle n'a pas compris un mot. (*Haut, avec sentiment.*) Mathilde, ce qui est vrai, surtout, c'est mon amour pour vous, mon amour, qui ne reculera devant aucun obstacle. (*A part.*) Oh ! je sais ce que je dis maintenant.

MATHILDE.

Je ne demande qu'à vous croire, moi.

HECTOR, *à part.*

Je le vois bien. (*Haut.*) Ma chère Mathilde, oublions tout cela, et occupons-nous un peu... de nos petites affaires. Voulez-vous toujours être ma femme ?

MATHILDE, *avec un cri.*

Ah ! mon Dieu !... mais, moi aussi, j'avais oublié de vous dire...

HECTOR.

Seriez-vous mariée ?...

MATHILDE.

Pas tout à fait.

HECTOR.

Comment, pas tout à fait ?

MATHILDE.

Il m'est arrivé un malheur, depuis que je ne vous ai vu.

HECTOR.

Quel malheur ?

MATHILDE.

Je suis devenue riche... l'héritage d'un vieux parent.

HECTOR.

Ah! je comprends... et l'on me refusera votre main, sous prétexte que moi, je n'ai pas eu de... malheur.

MATHILDE.

Justement... on veut me faire épouser un jeune homme très-riche, un monsieur de Cerny.

HECTOR, *à lui-même.*

De Cerny... de Cerny... mais je connais ce nom-là, moi.

MATHILDE.

Il a pour lui mon tuteur, le colonel Guérin, monsieur et madame Legros, enfin tout le conseil de famille, qui doit dîner ici; ils sont tous pour monsieur de Cerny et connaissent sans doute déjà toutes vos folies, monsieur.

HECTOR.

Qu'importe tout cela, si vous êtes de mon côté!

MATHILDE.

D'abord, moi, je ne veux pas épouser monsieur de Cerny... quand je croyais que vous m'aviez oubliée, c'était encore possible... et cependant il me déplaisait bien... mais maintenant, je le déteste.

HECTOR.

Chère Mathilde! (*Il lui baise la main.*)

MATHILDE.

J'entends des pas... c'est sans doute ma tante qui revient... Je vous quitte. Adieu.

HECTOR.

Vous m'avez pardonné?

MATHILDE.

Oui... mais parce que c'était ma tante... Adieu! adieu! (*Elle lui envoie un baiser et se dirige en courant vers la droite. — Florine paraît au fond et pousse un cri. — Mathilde s'arrête sur le seuil de la porte.*)

SCÈNE IX.

HECTOR, FLORINE, MATHILDE, *au fond.*

FLORINE, *sans voir Mathilde.*

Ah!

HECTOR, *se retournant.*

Florine! (*Toussant.*) Hem! hem!

FLORINE, *venant à lui.*

Comment, monsieur, vous m'avez suivie jusqu'ici!

MATHILDE, *avançant d'un pas.*

Suivie?

HECTOR, *bas à Florine.*

Veux-tu te taire?

FLORINE.

Puisque c'était convenu pour dimanche...

HECTOR.

Mais tais-toi donc!

FLORINE.

Devant les singes... (*Apercevant Mathilde.*) Tiens! mademoiselle Mathilde!

MATHILDE, *à mi-voix.*

Il paraît, monsieur, que vous avez suivi Florine aussi?

HECTOR.

Eh bien, oui, c'est vrai!... mais je savais que c'était votre tante... (*se reprenant*) la tante de votre bonne... (*avec colère*) la bonne de...

MATHILDE.

Il suffit, monsieur... (*Elle remonte.*)

HECTOR.

Mais je vous jure...

MATHILDE.

Laissez-moi, monsieur; je sais ce qu'il me reste à faire... (*Mathilde sort vivement.*)

ENSEMBLE.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Monsieur, après un tel outrage,
Ici, je le jure en ce jour,
Mon cœur, pour jamais se dégage,
Vous avez tué mon amour.

HECTOR, *à part.*

Hélas! c'en est fait, et l'orage
Est déchaîné sur mon amour!
Je commence à perdre courage!
C'est trop de guignon pour un jour.

FLORINE, *à part.*

Mais vraiment il est fou, je gage.
Quoi! venir ici dès ce jour!
De sa tendresse c'est un gage,
Faut qu'il ait diablement d'amour.

SCENE X.

HECTOR, FLORINE.

(*Quand Mathilde a disparu, Hector s'avance lentement et d'un air menaçant vers Florine, qui recule effrayée.*)

HECTOR.

Florine!

FLORINE.

Monsieur?

HECTOR.

Je vais t'étrangler?

FLORINE.

Plaît-il?

HECTOR, *très-bas.*

Je te dis que je vais t'étrangler...

FLORINE.

Pourquoi donc ça?

HECTOR.

Pourquoi, servante maladroite!... parce que tu viens de briser mon bonheur et que tu dois payer la casse... Assieds-toi là; ça me sera plus commode...

FLORINE.

Monsieur Dunois!

HECTOR.

Je ne m'appelle pas Dunois; je m'appelle Duchemin... Assieds-toi! Veux-tu bien t'asseoir. (*Il l'assied sur une chaise au milieu du théâtre et retrousse ses manches.*) Tiens! il me vient une idée... Florine?

FLORINE.

Monsieur.

HECTOR.

Lève-toi.

FLORINE.

Oui, monsieur.

HECTOR, *étendant la main vers la droite.*

Tous ces gens-là sont ligués contre moi, et je suis à leur merci, ma fille; ils me tiennent, ces gueux-là.

FLORINE.

Quels gueux, monsieur?

HECTOR.

Ça ne te regarde pas... Eh bien! je veux les tenir à mon tour.

FLORINE.

Mais je ne comprends pas.

HECTOR.

Ça ne fait rien... Tu as un moyen de racheter tes jours... Dis-moi un mal affreux de cette horrible famille... raconte-moi des choses abominables sur leur compte, et tu vivras. Plus ce sera monstrueux, plus tu vivras.

FLORINE.

Mais...

HECTOR.

Tu vas d'abord me livrer tous les secrets de ta maîtresse.

FLORINE.

Mais je ne les connais pas, moi.

HECTOR.

Tu ne connais pas les secrets de ta maîtresse!... Qu'est-ce que tu fais donc ici?... Allons, il y va de ta vie, songes-y bien Cherche : tu as cinq minutes.

FLORINE.

Mais je ne sais que vous dire.

HECTOR.

Eh bien! dis-moi tout.

FLORINE.

Ah!

HECTOR.

Tu vois bien.

FLORINE, *en secret.*

Ce matin, comme je serrais les robes de madame d'Ermont,

il est tombé de la poche de l'une d'elles...

HECTOR.

Un portrait ?

FLORINE.

Non, monsieur, une lettre.

HECTOR.

La lettre d'un amant ?... Tu es une honnête fille, donne.

FLORINE.

La voilà... mais...

HECTOR.

Sois tranquille, je n'en ferai pas un bon usage. (*Lisant la lettre.*) « A Madame Delaunay. » Qu'est-ce que c'est que ça, Delaunay ?

FLORINE.

C'est un nom que madame prend à l'occasion.

HECTOR.

J'entends, c'est son nom de guerre. (*Ouvrant la lettre.*) Lisons vite. « Madame... » J'aurais mieux aimé : Mon ange... Enfin, ça ne fait rien. « Madame, permettez à un pauvre père de » famille de bénir la main bienfaisante qui... » Qu'est-ce que ça veut dire ? (*Parcourant la lettre.*) Des bons pour du bœuf et du mouton, des pains de quatre livres et des petits souliers... Qu'est-ce que tu veux que je fasse de ça, imbécile ?

FLORINE.

Dame ! je ne savais pas, moi... Ah ! je me souviens d'autre chose.

HECTOR.

Tu es bien heureuse.

FLORINE, *bas.*

Il y a quinze jours environ... c'était mon jour de sortie... j'étais allée voir...

HECTOR.

Les singes ?

FLORINE.

Non, un de mes parents...

HECTOR, *entre ses dents.*

C'est la même chose.

FLORINE.

Dans le faubourg du Roule. Comme je descendais l'escalier, j'entends monter.

HECTOR, *enchanté.*

C'était madame d'Ermont ?... Parle, parle ; tu es une honnête fille.

FLORINE.

Ne voulant pas être surprise..

HECTOR

Chez un de tes sing... de tes parents... je comprends ça... tu remontes ?

FLORINE.

Un étage, puis deux, puis trois... J'étais tout en haut...

HECTOR.

Et madame d'Ermont montait toujours ?

FLORINE.

Je me cache alors dans un petit grenier, à côté d'une mansarde.

HECTOR, *à lui-même.*

Une mansarde ?... c'était un poëte... voilà mon affaire.

FLORINE.

Madame d'Ermont frappe à la porte, puis elle tourne la clef et entre.

HECTOR.

Comme chez elle... tu regardes à travers le trou de la serrure ?

FLORINE.

Oui, monsieur ; et qu'est-ce que je vois ?

HECTOR, *étonné.*

Déjà !

FLORINE.

Je vois une petite chambre et un lit bien misérables...

HECTOR, *chantonnant.*

« C'est l'amour qui rend visite
« A la pauvreté qui rit.

FLORINE.

Bientôt.

HECTOR, *autre air.*

« Bientôt sa main à l'étroite fenêtre
« Suspend son châle...

FLORINE.

Du tout... madame d'Ermont tire d'un panier...

HECTOR.

Du champagne ?

FLORINE.

Non, monsieur, des médicaments.

HECTOR.

Je te dis que c'était du champagne.

FLORINE.

Et un gros paquet.

HECTOR.

Un pâté.

FLORINE.

Non, monsieur, de la farine de moutarde.

HECTOR.

Je te dis que c'était un pâté.

FLORINE.

Mais non, puisque c'était une femme en couches.

HECTOR, *furieux.*

Une femme en... Tu n'es pas une honnête fille, va-t'en !... tu n'es plus à mon service... tu n'es bonne à rien !

FLORINE, *remontant.*

Dame ! monsieur, je ne sais pas autre chose sur le compte de madame d'Ermont.

HECTOR.

C'est dégoûtant ! (*Les portes du fond s'ouvrent, un domestique apporte un flambeau qu'il pose sur le guéridon.*)

FLORINE.

Ah ! voilà le prétendu et tout le conseil de famille.

HECTOR.

Je n'y suis pas ! (*Il gagne la droite.*)

UN DOMESTIQUE, *annonçant du dehors.*

Monsieur et madame Legros ! (*M. et Mme Legros traversent de gauche à droite tout en causant.*)

HECTOR, *bas à Florine.*

Eh mais... c'est ce monsieur qui t'offrait des châles ce matin aux Tuileries.

FLORINE, *bas.*

Oui, monsieur.

HECTOR, *bas, passant à gauche.*

Et la moitié de ce monsieur... je ne me trompe pas !... c'est l'Anglaise ! my dear Anatole !... Anatole of my heart !

LE DOMESTIQUE, *toujours en dehors, annonçant.*

Monsieur de Cerny ! (*De Cerny traverse au fond, de gauche à droite.*)

HECTOR, *à part.*

De Cerny, à présent ! l'homme aux pistolets ! (*Il part d'un rire muet.*) Je suis enchanté de ne pas être parti ce matin pour la campagne.

FLORINE.

Pourquoi donc ça ?

HECTOR.

J'ai à te parler... conduis-moi dans ta chambre.

FLORINE, *reculant.*

Hein ?

HECTOR.

Dans la cave, dans la cuisine, où tu voudras !... Viens !... viens !... tu es une honnête fille ! (*Il sort par la gauche en entraînant Florine.*)

SCÈNE XI.

CLÉMENCE, LE COLONEL, M. *et* Mme LEGROS, DE CERNY, Mme *et* Mlle DUPREZ, M. *et* Mme CHAVIGNY, INVITÉS.

CHŒUR.

Air des Mousquetaires.

Ce contrat, ce soir
Va combler l'espoir
Et les plus doux vœux
Des deux amoureux...
Ici réunis,
Par nos soins unis,
Bientôt pour leur cœur
Brillera le bonheur.

CLÉMENCE, *à Mme Legros.*

N'est-ce pas, ma chère, que mon aventure est fort divertissante ?

ÉVELINA.

C'est incroyable !

LEGROS.

C'est-à-dire que c'est monstrueux !

LE COLONEL, *à Clémence.*

Ah çà, il est donc parti le monsieur des Tuileries?

CLÉMENCE.

Grâce au ciel !

LE COLONEL.

Eh bien! il m'allait, moi, cet animal-là...

ÉVELINA, *avec pudeur.*

Ah ! colonel, vous n'y pensez pas !

LE COLONEL.

Pourquoi ?

Mme CHAVIGNY.

Un homme qui suit les femmes dans un jardin public !

LE COLONEL.

Eh bien !

ÉVELINA.

Qui lui offre à dîner !

LE COLONEL.

Après ?

LEGROS.

Une femme qu'il ne connaît pas.

LE COLONEL.

On fait connaissance. Avant de vous avoir vu, monsieur Legros, je ne vous connaissais pas non plus ; d'ailleurs j'aime un homme en dehors et carré par la base, moi... Et vous, monsieur de Cerny?

DE CERNY.

Certainement, colonel, certainement.

CLÉMENCE.

Comment, monsieur, vous approuvez?...

DE CERNY.

Moi, madame ? mais je trouve que c'est d'une inconvenance...

LE COLONEL.

Comment, d'une inconvenance?...

DE CERNY.

Je voulais dire...

LE COLONEL.

Vous avez tort.

DE CERNY.

Oui, colonel.

CLEMENCE.

Hein? Vous vous rétractez ?

DE CERNY.

Non pas... (*A part.*) Je serai très-embarrassé, moi, dans cette famille-là.

CLÉMENCE.

Ah! voici Mathilde.

DE CERNY.

Ma ravissante fiancée. (*Tout le monde se lève*)

SCENE XII.

LES MÊMES, MATHILDE, *entrant tristement.*

LE COLONEL.

Ah! Mathilde, voilà monsieur de Cerny. Il s'est bien battu... Vous vous marierez jeudi. (*Mathilde fait de vains efforts pour retenir ses larmes.*)

CLÉMENCE.

Comment? tu pleures...

DE CERNY.

Mademoiselle !

LE COLONEL, *bas.*

Taisez-vous.

DE CERNY, *au Colonel.*

Cette émotion est bien naturelle, au moment de quitter pour toujours... (*Mathilde et de Cerny remontent.*)

LE COLONEL, *bas.*

Laissez-moi donc tranquille ; elle ne peut pas vous sentir, voilà tout. Je le savais ; mais que cela ne vous inquiète pas... Je ne vous donne pas... six duels pour qu'elle vous adore.

DE CERNY.

Six duels?

LE COLONEL.

Ce sera assez ; mais je vais lui parler, moi. (*A Mathilde, qui est redescendue.*) Allons, morbleu ! Mathilde! qu'est-ce que ces larmes là ? Nous ne sommes donc pas un homme?

MATHILDE.

Mais dame...

DE CERNY, *riant.*

Ha ! ha ! colonel, il est vrai que...

LE COLONEL, *bas.*

Vous allez dire une bêtise, vous. (*A Mathilde gaiement.*) Sois tranquille, s'il ne te rend pas heureuse... (*portant une botte à de Cerny*) une! deux ! et voilà ! tu feras une charmante petite veuve.

DE CERNY.

Ha ! ha ! ha ! (*A part.*) Il est très-gai, ce tuteur.

LE COLONEL.

Mais, occupons-nous du contrat. (*On s'assied. Un domestique annonçant.*) Monsieur Hector Duchemin.

MATHILDE, *à part.*

Lui !

LE COLONEL.

Quel est donc ce monsieur ?

CLÉMENCE.

C'est celui des Tuileries.

TOUS.

Bah !

LE COLONEL.

Eh bien ! je n'en suis pas fâché, nous allons rire.

SCENE XIII.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, *du fond.*

Le conseil de famille de mademoiselle Mathilde, s'il vous plaît ?

LE COLONEL.

C'est ici, monsieur.

HECTOR, *descendant entre les deux groupes et saluant.*

Mesdames et messieurs, j'aime mademoiselle Mathilde ; j'en suis aimé... (*mouvement*) et je viens vous demander sa main.

TOUS.

Hein !

LEGROS.

La main de...

ÉVELINA, *riant.*

Ha ! ha ! ha ! c'est un peu fort.

DE CERNY.

Un homme sans position !

LEGROS, *qui est debout.*

Sans consistance !

LE COLONEL, *riant.*

Ha! ha! ha!

HECTOR.

Vous me direz que je ne suis pas riche : c'est vrai... Mais enfin, j'ai une modeste aisance. (*Au colonel.*) Je puis offrir à ma femme une existence confortable... je puis même lui donner des châles et des robes de soie... unies ou à carreaux... (*Plus fort.*) Ou à carreaux !

LEGROS, *à part, examinant Hector.*

Ah ! mon Dieu ! mais c'est mon homme des Tuileries !

LE COLONEL.

Pourquoi me dites-vous cela, monsieur ?

HECTOR.

Je vous le dis à vous, comme je le dirais (*jetant un coup d'œil à Legros*) à un autre.

LEGROS, *à part.*

Ce coup d'œil américain... Il m'a reconnu ! (*Il remonte.*)

LE COLONEL.

Ah çà, monsieur...

HECTOR.

Monsieur...

LE COLONEL.

Vous croyez donc que nous allons jeter ma pupille à la tête du premier venu, d'un coureur, d'un libertin?... Et les mœurs ?. .

HECTOR, *continuant.*

Vous me direz aussi que j'ai la manie de suivre les femmes... C'est encore vrai ; (*allant à de Cerny, qui est debout*) mais je ne les suis jamais jusqu'à Etretat.

LE COLONEL, *à part, se levant.*

Etretat!

HECTOR, *criant dans l'oreille de Cerny.*

Etretat!

LE COLONEL, *impatienté.*

Eh bien! à quoi ça rime-t-il ce que vous me dites là?

HECTOR.

Etretat?... ça rime à Georgina.

LE COLONEL, *à part.*

I. connaît Georgina... Diable!

HECTOR.

Ça rime mal... mais enfin...

LE COLONEL.

Enfin, enfin... Monsieur, pourquoi me dites-vous ça, à moi?

HECTOR.

Il faut bien que je le dise à quelqu'un. (*Continuant.*) Voilà pour mes défauts... Mais j'ai aussi des qualités. D'abord, je suis très-prudent. Je compromets parfois les femmes; mais je ne me compromets jamais... (*A Legros.*) Jamais je n'ai signé de promesse de mariage, moi, monsieur, jamais!*

LEGROS.

Mais, moi non plus, monsieur, moi non plus!

LE COLONEL, *à part.*

Georgina lui a tout conté!... Fichtre!...

HECTOR, *entre de Cerny et le Colonel.*

Ensuite, je suis très-discret... et si le hasard fait tomber dans mes mains des papiers compromettants, (*à de Cerny*) je m'empresse de les rendre à leur propriétaire. (*Il glisse le papier au colonel.*)

DE CERNY.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

HECTOR, *retournant entre Legros et sa femme.*

Je disais que si le hasard fait tomber dans mes mains des papiers compromettants, je m'empresse de les rendre à leur propriétaire. (*Il glisse la lettre à Mme Legros.*)

LEGROS.

J'en suis convaincu.

ÉVELINA, *à part.*

Ciel! la lettre que j'ai perdue aux Tuileries. (*Elle remonte.*)

HECTOR.

Sans réclamer la récompense honnête. Et (*au Colonel*) enfin, je suis brave comme Turenne... je me bats souvent... je me suis encore battu hier... c'est Champcourtois qui a chargé les pistolets.

DE CERNY, *qui est remonté au milieu, à part.*

Aïe!

HECTOR, *à Mme Legros.*

Champcourtois!... notre ami Champcourtois!

LEGROS, *à sa femme.*

Tu connais monsieur Champcourtois?... Qu'est-ce que c'est que monsieur Champcourtois!

HECTOR, *près de de Cerny.*

Voilà un homme qui charge un pistolet comme..

DE CERNY, *bas.*

Monsieur...

HECTOR, *à mi-voix.*

Comme on ne le charge pas.

DE CERNY, *bas.*

Je vous en prie, silence! (*Il s'éloigne peu à peu, et disparaît à droite.*)

HECTOR.

Maintenant que j'ai donné au conseil de famille la carte de mes qualités et de mes défauts, je le prie de vouloir bien prendre en considération ma demande en mariage, et de délibérer... tout de suite. J'attends la réponse: Monsieur Hector Duchemin, chez monsieur d'Ermont, dans le premier fauteuil à main gauche. (*Il va s'asseoir à droite.*)

LEGROS, *à part.*

Diable!

LE COLONEL, *à part.*

Fichtre!

ÉVELINA, *à part.*

Il a mon secret!

CLÉMENCE, *se levant.*

Monsieur Duchemin...

HECTOR.

Ma tante...

CLÉMENCE.

Ma tante!... Oh! pas encore, monsieur... J'espère que vous voudrez bien me consulter, moi. (*Tout le monde se lève et forme des groupes au fond.*)

HECTOR.

Oh! vous, c'est inutile.

CLÉMENCE.

Plaît-il?

HECTOR.

Puisque vous consentez.

CLÉMENCE.

Moi?

HECTOR.

Sans doute.

CLÉMENCE.

Mais non.

HECTOR.

Mais si.

CLÉMENCE.

Mais non.

HECTOR.

C'est comme ça... Alors, je prierai madame Delaunay de parler pour moi.

CLÉMENCE, *étonnée.*

Vous connaissez madame Delaunay?

HECTOR.

Oui, madame... depuis ce matin.

CLÉMENCE.

Et si elle refuse de vous servir... que ferez-vous?

HECTOR.

Alors, madame, je dirai tout!

CLÉMENCE.

Quoi donc?

HECTOR.

Tout, vous dis-je!

CLÉMENCE.

Mais encore...

HECTOR.

Eh bien, madame, je dirai qu'elle donne en cachette des pains de quatre livres et des petits souliers.

CLÉMENCE.

Quoi! vous savez?...

HECTOR.

Je dirai que, chaque soir, elle va porter, furtivement, aux pauvres honteux des consolations et de l'argent. Je dirai que sous le cachemire de la femme élégante et mondaine, elle cache les ailes d'un ange... la malheureuse!

CLÉMENCE.

Monsieur!...

HECTOR.

Oui, je la ferai connaître, et tout Paris chantera ses louanges. Et ce sera bien fait.

Air de Mlle Garcin.

Car je dirais devant tous, je le jure :
Quand le malheur eut tari son trésor,
Elle vendit sa plus riche parure
Pour soulager ceux qui souffraient encor.
Tous les secrets de cette âme si bonne,
Pouvez-vous bien y songer sans frémir?
Ne seront plus un secret pour personne,
Car moi je veux la forcer à rougir,
Oui, moi je veux la forcer à rougir.

CLÉMENCE.

Ah! vous me comprenez trop bien pour pouvoir me trahir. (*Haut.*) Mes amis, je vous présente monsieur...

D'ERMONT, *entrant.*

Que tu ne connais pas? (*On rit.*)

CLÉMENCE.

Si... que je connais bien, et qui est digne de notre petite Mathilde.

TOUS.

Ah! (*Mouvement.*)

MATHILDE.*

Quel bonheur!

HECTOR.

Ah! madame!

LEGROS.

Du moment que madame d'Ermont le désire, je consens.

ÉVELINA.

Moi aussi.

LE COLONEL.

Moi aus... Mais, sacrebleu! et monsieur de Cerny?

LEGROS.

Tiens! où est-il donc? (*Tout le monde cherche des yeux de Cerny, qui doit avoir disparu sans être vu de personne, même du public.*)

LE COLONEL.

Il a filé!... Eh bien, j'aime mieux ça!... J'avais beau faire, il ne m'allait pas, cet animal-là!

HECTOR.

Et moi, colonel, vous vais-je?

LE COLONEL, *lui serrant la main.*

Comme un gant.

D'ERMONT, *étonné.*

Mais, qu'est-ce que tout cela veut dire?

CLÉMENCE.

Cela veut dire, mon ami, que, si vous y consentez, monsieur épouse notre chère enfant.

D'ERMONT.

Oh! moi, je ne fais jamais d'opposition... je vote toujours avec la majorité!

HECTOR.

C'est très-bien, ça. (*Il baise la main de Mathilde.*)

MATHILDE.

Mais, désormais, vous ne suivrez plus...

HECTOR.

Non!... c'est vous qui me suivrez. « La femme doit suivre » son mari partout. » Article 214 du Code civil.

AIR *nouveau d'Hervé.*

Tout, ici-bas, suit quelque chose,
Et cette loi, chacun la suit.
Le papillon suit la rose
Et l'aurore suit la nuit.
Le soleil, comme la lune,
Suit exactement son cours;
L'intrigant suit la fortune,
Et les jours suivent les jours.
L'élégante suit la mode;
L'hirondell' suit le printemps;
Les juges suivent le code;
L'orage suit le beau temps.
Partout, de même qu'en France,
Le mouton suit ses pareils.
Mais, c' qu'on suit de préférence,
Ce sont les mauvais conseils.
Le châtiment suit le crime;
Le soldat suit son drapeau;
Maintenant, je suis la rime
Comme un pâtr' suit son troupeau.

Puisqu'il faut, à la ronde,
Suivre éternellement,
Pour que la foule abonde
Dans notre monument,
Messieurs, c'est le moment,
Suivez le mouvement,
Suivez, suivez le monde.

CHOEUR.

Puisqu'il faut, à la ronde, etc.

FIN.

Paris.— Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LA TERRE PROMISE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

PAR

MM. A. DURANTIN ET R. DESLANDES

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 24 JANVIER 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

VALENTIN BONAMY, médecin	MM. FÉLIX.
LE BARON DE LUSSAN	HIPPOLYTE.
ADRIEN DE PERNY, frère d'Hélène	LAGRANGE.
HERMÈS, ami de Valentin	LÉONCE.
HENRI D'AUBIGNY	ALLIÉ.
AMBROISE, domestique d'Henri	ROGER.
UN DOMESTIQUE	HÉBERT.
VALÉRIE, femme d'Henri	Mmes SAINT-MARC.
HÉLÈNE, femme du Baron	FARGUEIL.
OLYMPE, femme de Valentin	WORMS.

La scène se passe après 1830.

Acte premier.

La scène se passe à Crépy, chez Valentin.

Salon. — Portes au fond et des deux côtés. — A gauche, une chaise longue, ou une causeuse. — Au milieu, une petite table ronde. — A droite, un petit bureau.

SCÈNE I.

VALÉRIE, OLYMPE, HENRI, VALENTIN.

(Au lever du rideau, Valérie est assise à côté d'Olympe qui brode, et Henri est appuyé sur la causeuse. — Valentin est assis du côté opposé devant son bureau. — Un domestique entre portant un plateau chargé d'un déjeuner au chocolat; il le place devant Valentin.

OLYMPE *se lève et va secouer Valentin qui dort.*

Valentin!... Valentin!...

VALENTIN, *éveillé en sursaut.*

Hein?... Qui est-ce qui sonne?

HENRI, *riant et venant s'asseoir à côté de sa femme.*

Quel dormeur!... même à table!... serais-tu de la famille de la Belle-au-bois-dormant?

VALÉRIE, *riant aussi.*

Voilà huit jours que nous sommes chez vous, et je ne vous ai pas encore vu complètement éveillé... Pourquoi donc dormez-vous toujours?

VALENTIN, *baillant.*

Parce que je ne dors jamais.

OLYMPE, *qui est allée s'asseoir et broder devant la table du milieu.*

Quel paradoxe!

VALENTIN.

Ose dire le contraire... depuis trois mois, je suis le médecin le plus malheureux du département de l'Oise... mes malades courent après moi toute la journée, et me font courir après eux toute la nuit.

VALÉRIE.

Quel métier faites-vous là, cher cousin?

VALENTIN, *se levant.*

Eh! le mien, parbleu!... c'est bien ce dont j'enrage!... moi, paresseux par nature, moi qui ne suis heureux qu'au coin de mon feu, avec ma veste et mes pantoufles, j'ai le malheur d'avoir la plus nombreuse clientèle...

HENRI.

Plains-toi donc!

VALENTIN.

Oui, je me plains!... je m'étais retiré à Crépy... une ville paisible... douée des plus saines conditions hygiéniques... et je devais y trouver le calme... Pendant cinq ans, je coule des jours filés d'amour légitime et de paresse... Et voilà que tout-à-coup une réputation immense, inouïe, vient m'assaillir... mon nom ignoré vole de bouche en bouche, tous les invalides du canton sonnent à ma porte, et chaque jour j'éreinte deux chevaux... sans me compter... pour le plus grand soulagement de l'humanité.

VALÉRIE.

Cela prouve tout votre mérite.

VALENTIN.

Mais je n'en ai pas!... Je n'en ai pas!... je ne cesse de le répéter à tous mes imbéciles de clients!... Mais bast!... plus je leur crie que je suis un âne... plus ils prônent que je suis un aigle!... Jusque dans les journaux du département... où l'on donne mon adresse... où l'on publie mes cures merveilleuses... (*Prenant un journal sur la table.*) Tenez... lisez le numéro d'aujourd'hui... (*Lisant.*) « Le célèbre docteur Valentin Bonamy, la providence de « notre arrondissement, fier de consacrer sa science aux malheu- « reux, s'est décidé à leur donner des consultations gratui- « tes... et des bouillons à domicile. »

OLYMPE, *se levant et lui serrant la main d'un air attendri.*

Oh! c'est bien, cela, mon ami...

VALENTIN.

Mais non, mais non... ça n'est pas!... il me pleuvrait des milliers de malades... gratuits!... Je vais écrire à cet infâme pamphlétaire... (*Il va au bureau.*)

OLYMPE.

Valentin!... tu vas te faire des ennemis...

VALENTIN.

Voilà ton éternel refrain!... C'est avec cela que tu me retiens... que je n'ai plus une minute de repos... que tu me fais quitter ma table quand je dine, la rivière quand je pêche, et mon lit quand je dors!... Je suis rompu, éreinté, exténué! mon cabinet ne désemplit pas... et ma sonnette a résolu le problème du mouvement perpétuel.

(*On entend sonner à gauche*).

Eh! tenez... justement... un client!

OLYMPE.

Un malheureux qui souffre...

VALENTIN.

Qui souffre!... et moi donc... je n'ai pas déjeûné...

OLYMPE, *l'arrêtant au moment où il s'apprête à manger.*

Oh! tu ne peux le laisser à la porte.

VALENTIN.

Mais mon chocolat!

(*On sonne encore.*)

OLYMPE.

On t'accuserait d'inhumanité.

VALENTIN, *jetant sa serviette avec rage.*

Sapristi! sonnette du diable!

(*On sonne toujours.*)

Mais il va la casser!... On y va, morbleu! on y va!..

(*Il entre rapidement à gauche.*)

SCÈNE II.

HENRI, OLYMPE, VALÉRIE.

OLYMPE, *riant.*

Ha! ha! ha!...

VALÉRIE.

Comment!... tu ris?

HENRI.

Lorsque ce pauvre Valentin semble à l'agonie...

OLYMPE.

Si vous saviez... ah! ah! ah!...

HENRI.

Parlez.

OLYMPE.

Ces malades!... ha! ha! ha!...

VALÉRIE.

Eh bien?...

OLYMPE.

C'est à moi qu'il les doit.

HENRI.

A vous!...

VALÉRIE.

Mais pourquoi?...

OLYMPE.

Parce que je veux aller à Paris.

HENRI.

Expliquez-vous plus clairement.

OLYMPE.

Volontiers... Vous le savez, j'ai le plus vif désir d'habiter Paris, de connaître enfin ce monde de plaisirs et de fêtes, d'aller chaque soir à l'Opéra, aux Italiens, au concert... Valentin s'y refuse ; mais ce que femme veut...

HENRI.

Le diable le lui donne... oh! je devine maintenant... Ces réclames de journaux?...

OLYMPE.

C'est moi qui les paie....

VALÉRIE.

Ces visites nuit et jour?...

OLYMPE.

C'est encore moi qui les fais recruter... j'ai juré de lui faire prendre la province en horreur, et de l'entraîner à Paris... Chut! le voici...

SCÈNE III.

HENRI, VALENTIN, OLYMPE, VALÉRIE.

VALENTIN, *à la cantonnade et venant de gauche.*

Allez au diable!...

VALÉRIE.

Quelle colère!

VALENTIN.

Me déranger pour rien... une maladie ridicule!... (*A Henri.*) Un abus de poires et de raisins. C'est encore Hermès qui m'a envoyé celui-là.

OLYMPE.

Pauvre Hermès!... quel zèle pour toi!... tu es son Dieu, son docteur, comme il dit avec orgueil.

VALENTIN.

Oui, *son* docteur, pour lequel il fait chaque jour, malgré moi, dans nos environs une véritable chasse aux malades.

Air de *l'Ecu de six francs.*

Point de pieds-bots, de rhumatisme,
Qui puisse échapper à ses yeux;
Il m'amène avec fanatisme,
Tortus, bancals, bossus, goutteux,
Tout enfin... jusqu'aux chiens boiteux.
Hermès ne connaît point d'obtacles,
Et, si je lui cède aujourd'hui,
Ma maison bientôt, grâce à lui,
Deviendra la cour des miracles!

OLYMPE.

C'est vrai... il tombe en arrêt sur toutes les fièvres du canton.

VALENTIN.

Et il me les rapporte... c'est mon bourreau!... Hermès n'a que deux passions : la médecine et moi-même... moi, l'incarnation d'Esculape à ses yeux!

OLYMPE.

Que ne vas-tu à Paris?... tous tes ennuis cesseraient.

VALERIE.

Oui, que n'allez-vous à Paris?

VALENTIN, *assis devant son bureau et essayant de déjeûner.*

Mais, aller à Paris!... me lancer au milieu de ces avalanches d'omnibus qui vous rompent la tête, de ce déluge de badauds qui vous écrasent les pieds!... aller à Paris! dans cette ville maudite où l'on se couche le matin, où l'on se lève le soir, où l'asphalte a remplacé le gazon, et où le gaz hydro-

gène détrône le soleil!... allons donc! j'y ai suivi pendant cinq ans mes cours de clinique et d'amphithéâtre... on ne m'y reprendra plus!... si du moins Henri s'y trouvait!...

HENRI, *assis sur la causeuse.*

Moi!... le ciel m'en garde!

OLYMPE *brode à la table du milieu, ainsi que Valérie.*

Paris, cependant, vous offrait un brillant avenir... secrétaire d'un député, du baron Delussan, la carrière diplomatique s'ouvrait devant vous...

HENRI.

Lorsque 1830 vint, il y a six mois, emporter mes espérances avec mon protecteur, monsieur de Lussan s'est éloigné du monde politique, si bien même que je n'ai pu lui annoncer encore mon mariage, et désormais je renonce à tout pour ne m'occuper que du bonheur de ma chère Valérie. (*Il s'est levé et vient prendre la main de Valérie, assise à la table du milieu.*)

VALÉRIE.

Et je t'approuve... tu as raison, Henri.

VALENTIN *se lève, sa serviette à la main.*

Tu as tort, ton protecteur, monsieur de Lussan, vient de signer sa paix avec la nouvelle cour, en acceptant un fauteuil au Luxembourg... fais comme lui, ne boude plus, et reprends la route de la capitale, Valérie en sera enchantée.

HENRI, *vivement et lui faisant des signes.*

Y penses-tu?... Valérie serait malheureuse au contraire; pour elle, Paris serait un enfer!... partout, le bruit, l'éclat, le vertige!... des fêtes qui séparent, des bals qui fatiguent, des réceptions qui tuent, des femmes mariées dont on n'a jamais connu l'époux, et des maris auxquels on ne connaît que trop de femmes!

OLYMPE.

Quel tableau!

VALÉRIE

Oh! nous n'irons pas!... partons pour l'Italie, comme tu le veux.

VALENTIN.

Quelle folie!... à votre place, cousine, je ne voudrais pas...

HENRI, *avec humeur et redoublant ses signes.*

C'est bien... assez... (*A Valérie.*) Va mettre ton châle, ton chapeau... nous terminerons nos acquisitions... je veux partir demain. (*A part.*) Je ne serai tranquille qu'à Rome.

ENSEMBLE.

Air de la *Polka d'Auvergne.*

HENRI.

Il est prudent que je sorte
Pour fuir un fâcheux avis;
Ah! que le diable m'emporte,
Peut-il parler de Paris?

VALERIE.

Paris, ou non... que m'importe,
Si le bonheur nous sourit?
N'est-il donc pas où l'apporte
L'amour près de mon mari?

OLYMPE.

Pourquoi veut-il qu'elle sorte
Sans écouter nos avis?
Certes il faut que je l'emporte!
Je veux aller à Paris!

VALENTIN.

Pourquoi veut-il qu'elle sorte?
Pourquoi veut-il fuir Paris?
Quel caractère!... il s'emporte
Contre mes meilleurs avis.

(*Elles sortent par la droite.*)

SCÈNE IV.

HENRI, VALENTIN.

(*Valentin vient se remettre à son bureau pour déjeûner*).

HENRI, *l'arrêtant.*

Sais-tu que tu es l'ami le plus insupportable, le plus maladroit? N'as-tu pas vu mes signes? (*Il le force à se lever.*)

VALENTIN.

Si fait... mais je ne les ai pas compris... Je ne suis ni un disciple de l'abbé Sicard, ni un employé du télégraphe. (*Il fait un mouvement pour aller déjeûner*).

HENRI, *le retenant.*

Rends-moi un service... N'engage jamais Valérie à venir à Paris.

VALENTIN.

Pourquoi?... Pourquoi ne pas y mener ta femme?

HENRI, *après avoir regardé.*

C'est que je crains d'en rencontrer une autre.

VALENTIN, *surpris.*

Bah!... ah! c'est... Diable! je comprends le télégraphe maintenant.

HENRI.

Oui, mon cher Valentin, quelques années avant mon mariage j'avais rencontré dans le monde une jeune veuve, et j'espérais avoir trouvé dans son amour un éternel bonheur... mais son caractère impérieux me fit réfléchir... je fus effrayé de l'étrange influence que je subissais.

VALENTIN.

Il y a de quoi, un tyran domestique! oh! (*Chantant.*) Guerre aux tyrans!...

HENRI.

Ecoute-moi donc... Forcé de partir pour les colonies, je me trouvai séparé de celle qui avait tant d'empire sur moi... et j'appris que, sollicitée par sa famille, elle s'était mariée pendant mon voyage.

VALENTIN.

Mariée!... comme toi!... dès-lors, plus de dangers.

HENRI.

Mille fois plus, au contraire... il s'agit du repos de mon ménage qu'un éclat compromettrait.

VALENTIN.

Et le nom de cette situation délicate?

HENRI.

Oh! j'ose à peine te le dire... c'était...

VALENTIN.

Silence, ta femme.

SCÈNE V.

LES MÊMES, OLYMPE.

OLYMPE, *elle entre de droite.*

Valérie est prête...

HENRI.

Je cours la rejoindre...

VALENTIN, *bas.*

Tu me diras le nom plus tard.

HENRI, *bas.*

Oui... mais pas un mot à Olympe...

VALENTIN, *de même.*

Oh! je suis tout mystère pour elle!

(*Henri sort par la droite.*)

OLYMPE.

Qu'est-ce que vous complotiez là tout bas?

VALENTIN.

Rien, chère amie, rien... Henri me rappelait que je n'ai pas encore déjeûné, et je vais... Quel est ce bruit?

HERMÈS, *au dehors, à gauche.*

Venez, monsieur, venez.

OLYMPE.

C'est la voix d'Hermès...

VALENTIN, *courant au fond à gauche.*

Il m'amène encore un malade!... Et mon chocolat!... Je n'y suis pas!... dis que je n'y suis pas. (*Il revient pour déjeûner.*)

OLYMPE.

Il est trop tard... les voici...

SCÈNE VI.

ADRIEN, HERMÈS, OLYMPE, VALENTIN.

HERMÈS, *un parapluie et un livre à la main.*

Entrez, monsieur, entrez.... mon docteur est chez lui.... le voici.

OLYMPE, *à part.*

Quel air radieux!... Hermès a fait bonne chasse.

HERMÈS, *à part, avec joie.*

Encore un!

ADRIEN.

Je suis confus de vous déranger, monsieur... pendant que nous relayions à la poste, ma sœur a été prise d'un évanouissement subit qui nous a fort effrayés.

VALENTIN, *qui essaie de déjeûner.*

Très bien, très bien... j'y cours... mais je suis à jeûn... souffrez... (*A Olympe qui a porté le chocolat dans la pièce à droite.*) Et mon chocolat?

OLYMPE.

Il était froid.

VALENTIN, *à mi-voix.*

Je l'aime mieux froid que pas du tout.

OLYMPE.

Oh ! mon ami, une dame évanouie...

VALENTIN.

Mais moi aussi je vais m'évanouir. Ah ! j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... (*Il remonte la scène, le baron entre avec Hélène.*)

SCÈNE VII.

HERMÈS, ADRIEN, HÉLÈNE, LE BARON, VALENTIN, OLYMPE.

(*Ils viennent de gauche.*)

LE BARON, *donnant le bras à Hélène.*

Restez, docteur... ce n'est rien... (*Hélène s'assied sur la causeuse à gauche.*)

VALENTIN, *à part.*

Ma foi !... tant mieux pour moi. (*Haut.*) Madame se trouve ?...

HÉLÈNE.

Mieux... merci... quelques minutes de repos... si vous le permettez...

OLYMPE.

C'est nous faire plaisir.

VALENTIN, *à part.*

Oh ! plaisir...

LE BARON.

Je le disais bien... ce n'était qu'un simple étourdissement... madame y est fort sujette depuis quelque temps... (*Montrant Hermès.*) Mais monsieur avait eu la bonté de persuader à madame la baronne que cet accident pouvait devenir grave.

OLYMPE, *à part.*

J'en étais sûre.

VALENTIN, *à part.*

Ça ne pouvait pas manquer.

HERMÈS, *très-gravement.*

Syncope prolongée... symptômes alarmants...

VALENTIN, *vivement.*

Qui ont eu peur du médecin... Madame est entièrement remise... et la distraction du voyage achèvera la guérison.

HÉLÈNE, *se levant.*

En effet, je me sens mieux... et nous pouvons continuer notre route vers Paris.

ADRIEN.

C'est peut-être imprudent, ma sœur.

HERMÈS.

Les rechutes sont mortelles.

VALENTIN, *à part.*

Il ne se taira pas, ce mauvais carabin !

LE BARON.

Sans doute ; mais nous craignons de vous gêner... (*Montrant Hermès.*) Monsieur nous a dit que vous attendiez des étrangers...

OLYMPE.

Des étrangers !... non pas... des amis, au contraire.

VALENTIN, *à part.*

Est-ce qu'elle va les retenir?

OLYMPE.

De bons parents... l'ancien secrétaire d'un député... du baron de Lussan...

LE BARON.

L'ancien secrétaire... Henri d'Aubigny !

HÉLÈNE, *à part.*

Henri !

OLYMPE.

Vous le connaissez?

ADRIEN, *riant.*

Monsieur le baron est précisément le baron de Lussan.

OLYMPE.

Oh quel bonheur ! qu'Henri sera content... il ne parle de vous qu'avec reconnaissance... vous étiez son patron, son protecteur...

LE BARON.

Dites plus... son ami... et je le suis encore... bien que depuis notre séparation je n'aie reçu aucune nouvelle de lui.

OLYMPE.

Prouvez-lui donc cette amitié, monsieur... restez avec nous.

VALENTIN, *à part.*

Elle va loger mes malades.

OLYMPE.

Déjeûnez avec Henri.

VALENTIN, *à part.*

Elle va les nourrir !

OLYMPE.

Grondez sa paresse, et si vous lui refusez son pardon, je suis sûre que sa femme l'obtiendra.

HÉLÈNE, *tressaillant.*

Sa femme !... monsieur Henri d'Aubigny, marié !...

LE BARON.

Marié !

OLYMPE, *au baron.*

Avec la fille d'un de vos anciens collègues, monsieur Merville, député des colonies...

ADRIEN.

Mademoiselle Valérie ?... la plus jolie créole !...

OLYMPE.

Justement...

LE BARON.

Une jeune fille charmante... madame la baronne l'avait prise en grande affection... Eh bien, qu'avez-vous donc ma chère amie ?

HÉLÈNE, *qui a pâli.*

Rien... ce n'est rien...

VALENTIN, *à part.*

Allons, bien, la voilà malade à présent.

HERMÈS.

Voilà la crise que je prévoyais... une petite saignée... (*Il tire une lancette d'un étui ; chacun s'empresse autour d'Hélène.*)

UN DOMESTIQUE, *entrant par le fond.*

La berline de monsieur le baron est prête.

LE BARON.

Fort bien... le voyage va dissiper cette légère indisposition.

HÉLÈNE.

Je crains de ne pouvoir continuer, monsieur, je me sens fort souffrante.

LE BARON.

Mais je suis attendu à Paris, madame... je tiens à présenter au ministre comme secrétaire-général un homme à moi, et j'ai promis cette place au fils d'un de mes vieux amis.

HÉLÈNE.

Que ne lui écrivez-vous?

OLYMPE, *qui a remonté parler au valet au fond, pendant que le baron parle.*

Eh bien... acceptez-vous notre invitation d'aussi bon cœur qu'elle vous est faite?

VALENTIN, *à part.*

Elle n'en démordra pas.

OLYMPE.

Par ordonnance de votre médecin.

HÉLÈNE.

J'obéis à la Faculté... consentez-vous, monsieur?

LE BARON.

Puisque vous le voulez... mais il faut que j'écrive au plus vite.

OLYMPE.

Victoire !... vous nous restez...

Air de *Dagobert*. (M. Doche.)

OLYMPE.

Ah ! quel bonheur ! vous acceptez, madame,
Je vous conduis à votre appartement !

VALENTIN, *à part.*

Ah ! c'est trop fort ! quel ennui, sur mon âme,
Elle leur donne et table et logement !

HÉLÈNE.

Nous acceptons... venez... ton bras, mon frère.

ADRIEN.

Chère malade, appuyez-vous bien là.

LE BARON, *à Adrien.*

Vous me devez servir de secrétaire.

OLYMPE, *qui a passé auprs de Valentin, en remontant.*

Avertis-nous dès qu'Henri reviendra.

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, LE BARON, ADRIEN.

Nous acceptons avec plaisir, madame,
Conduisez-nous à notre appartement;
Puisqu'en ces lieux, l'amitié nous réclame,
Nous retardons notre départ vraiment.

VALENTIN.

Plus de repos désormais si ma femme
Fait un hospice de son appartement.
Ah! c'est trop fort! quel ennui! sur mon âme,
Elle leur donne et table et logement

OLYMPE ET HERMÈS.

Plus de repos désormais, si sa femme
Fait un hospice en son appartement.
Ah! Valentin enrage sur mon âme,
Tout mon espoir est dans son seul tourment.

(Ils sortent par la droite.)

SCÈNE VIII.

HERMÈS, VALENTIN.

HERMÈS, *à lui-même.*

Quel malheur! une maladie qui s'annonçait si bien.

VALENTIN, *qui a conduit le baron jusqu'à la porte, et redescend la scène.*

Et qui s'avise de guérir seule... *(Il le prend par l'oreille.*)* Ah! ça, me feras-tu enfin le plaisir de ne plus aller à la découverte? Me laisseras-tu en repos? Jour et nuit... il faut que je te suive pour poser des ventouses ou faciliter l'entrée du monde à un petit citoyen.

HERMÈS.

Vous devez être fier de vous dévouer à l'humanité, docteur.

VALENTIN.

Je ne suis jamais fier de quitter mon lit bien chaud, et de retrouver mon dîner froid. Henri!... enfin!

SCÈNE IX.

VALENTIN, HENRI, HERMÈS

VALENTIN.

Arrive, arrive... tu vas être enchanté...

HENRI *entre de droite.*

Moi!...

VALENTIN.

Mais, d'abord, où est ta femme?

HENRI.

Auprès d'Olympe... elle vient de me quitter.

VALENTIN.

Auprès d'Olympe!... oh! dès-lors, elle va les voir avant toi...

HENRI.

Les voir!... qui donc?...

VALENTIN.

Monsieur et madame de Lussan!

HENRI, *avec explosion.*

Madame de Lussan!... madame de Lussan ici!...

VALENTIN.

Oui... et ta femme doit être avec elle maintenant.

HENRI, *chancelant.*

Ma femme!...

VALENTIN.

Eh bien! qu'as-tu donc?

HERMÈS.

Une faiblesse! quel bonheur!... une petite saignée!...

VALENTIN.

Encore un qui se trouve mal!... ah! ça, c'est donc une épidémie?...

HENRI.

Ce n'est rien... la surprise... le...

VALENTIN.

La joie!...

HENRI.

Oui, la joie... aussi, je vais...

VALENTIN.

Où donc?

HENRI.

Presser notre départ.

VALENTIN, *le retenant.*

Quelle plaisanterie!

HENRI.

Non, une lettre que je viens de recevoir... je vais faire prévenir Valérie...

VALENTIN, *le faisant passer à sa gauche.*

Y penses-tu?... sans voir le baron... sans lui présenter ta femme... je m'y oppose...

HENRI.

Mais...

VALENTIN.

Tu es mon prisonnier... Hermès, que l'on ferme la grille!...

HENRI.

Ah! morbleu!...

VALENTIN.

Ne t'emporte pas, où je te fais saigner par Hermès!

HENRI.

C'est trop fort, et je vais...

HERMÈS, *au fond.*

Madame de Lussan!...

HENRI, *à part.*

Hélène!... je suis perdu!

SCÈNE X.

HENRI, VALENTIN, HÉLÈNE, HERMÈS.

VALENTIN.

Ah! madame la baronne!... venez vite... Henri veut nous quitter...

HÉLÈNE, *entrée de droite.*

Se peut-il?... Lorsque je viens à peine d'embrasser notre chère Valérie...

HENRI, *vivement.*

Quoi!... vous avez vu?

HÉLÈNE, *froidement.*

Votre femme, oui, monsieur... Il a bien fallu qu'elle se présentât elle-même, puisque vous n'avez pas daigné nous faire part de votre mariage.

HENRI.

Croyez-bien, madame...

VALENTIN.

C'est cela... grondez-le... faites-lui entendre raison... il m'a égréné tout un chapelet de folies... mais retenez-le ici de gré ou de force... Je cours auprès de sa femme...

HENRI, *à part.*

Reste...

(On entend sonner à gauche).

VALENTIN.

Impossible... tu entends... mon cauchemar... Oh! quel supplice!...

HERMÈS, *avec joie, au fond, pres de la porte de gauche.*

Vite, docteur... on sonne, encore un malade!...

VALENTIN, *l'imitant.*

On sonne! docteur, on sonne!... Oh! j'ai toujours bien le temps... *(Sonnette très fort.)* Morbleu!... on y va... on y va...

(Il entre dans la chambre de gauche avec Hermès).

HENRI, *à part.*

Allons, résignons-nous... mais gare un éclat!...

SCÈNE XI.

HENRI, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Je suis ici, vous le savez... et vous hâtez votre départ, monsieur...

HENRI.

J'ignorais...

HÉLÈNE.

Mon arrivée... non... pas plus que je n'ignore votre mariage...

HENRI.

Et vous êtes surprise que je veuille partir?

HÉLÈNE.

Sans doute, car le motif m'échappe.

HENRI.

Le motif... n'ai-je pas à craindre des reproches?... n'ai-je pas à craindre de ne plus rencontrer en vous qu'une ennemie?

HÉLÈNE, *le regardant fixement.*

Et si je vous offrais, au lieu de haine, au lieu de reproches, une amitié loyale, sincère?

HENRI.

Vous...

HÉLÈNE.

Pourquoi non?... Faut-il donc, parce qu'on ne s'aime plus, se haïr?.. Pourquoi me fuir en Italie?.. Qu'avez-vous à redouter de moi?.. Des reproches?.. ils seraient inutiles... Ma vengeance?.. je n'y ai pas même songé... Mon amour peut-être?.. votre mariage l'a pour toujours étouffé dans mon cœur... Les souvenirs du passé?.. eh! mon Dieu, ne les retrouverez-vous pas ailleurs comme ici?

HENRI, *à part.*

Elle a raison.

HÉLÈNE.

En France, du moins, un avenir nouveau vous attend; vous étiez pauvre, il y a six mois; un brillant mariage vous a rendu riche; toute carrière vous semblait fermée, et trois jours de révolution ne vous laissent que le choix. En ce moment, rien de plus facile que d'obtenir...

HENRI.

Qu'ai-je à désirer désormais?

HÉLÈNE.

Rien, sans doute... le bonheur vous traite en prodigue... Mais les âmes délicates, comme la vôtre, sont fières de rendre à la jeune et riche héritière une haute position sociale, en échange de sa fortune.

HENRI, *vivement.*

Oh! c'eût été mon vœu le plus cher, mais le succès est si difficile.

HÉLÈNE.

La carrière n'est-elle pas ouverte à tous?

HENRI.

La concurrence alors sera grande.

HÉLÈNE.

A tous... c'est-à-dire à ceux qui ont des amis haut placés.

HENRI.

Je ne m'en connais aucun.

HÉLÈNE.

Pardon, puisque j'en ai; car lorsque l'amour s'en va, n'est-il pas juste qu'il cède sa place à l'amitié... à l'amitié seule... mais dévouée?

HENRI.

C'est mon plus vif désir.

HÉLÈNE.

Et voyez, la fortune semble venir vous chercher... le baron, en ce moment, peut disposer d'une place de secrétaire général... demandez-la lui... vous savez s'il sera heureux de vous l'accorder... avant un an, vous serez député, et des bancs de la députation, il faut avoir le bras bien court pour ne pas saisir le bout d'un portefeuille.

HENRI.

Une espérance si grande! ce serait plus que de la présomption. (*A part.*) Je n'ai plus rien à craindre d'elle.

HÉLÈNE, *à part.*

Il réfléchit... il cédera... (*Haut.*) Eh bien! aurai-je un ami ministre?

HENRI.

Vous auriez trop d'efforts à faire... puis Valérie a horreur de Paris.

HÉLÈNE.

Est-ce que les femmes refusent rien à l'homme qu'elles aiment?

HENRI, *avec résolution.*

Eh bien! j'accepte; oui, j'accepte franchement cette amitié, cette protection nouvelle... je déciderai Valérie... je verrai monsieur de Lussan.

SCÈNE XII.

HENRI, HÉLÈNE, VALÉRIE.

HÉLÈNE.

Venez, chère Valérie, vous me voyez dans le ravissement... je vous garde cet hiver auprès de moi... nous ne nous quitterons plus.

VALÉRIE.

Comment?

HENRI, *avec embarras.*

Oui, tu le sais, monsieur le baron est si bon, si affectueux pour moi... madame m'a tant prié... je puis rendre quelques services à monsieur de Lussan, en acceptant une place dont il peut disposer... et dans la crainte de montrer de l'ingratitude...

VALÉRIE.

Tu aurais accepté?..

HENRI, *vivement.*

Oh! pas encore... et si tu l'exiges, je suis prêt à refuser...

HÉLÈNE.

Ce serait affliger beaucoup monsieur de Lussan... Il connaît votre dévouement à tous deux... aussi je m'empresse d'aller lui annoncer que vous acceptez, (*A part.*) Il saura la décider.

HENRI, *la reconduisant.*

Dites-lui aussi, madame, que je ne veux rien faire sans le consentement de Valérie.

(*Hélène sort par la droite*).

SCÈNE XIII.

VALÉRIE, HENRI.

(*Valérie s'est assise triste et rêveuse, Henri s'approche d'elle*).

HENRI.

Ma Valérie me garde rancune?

VALÉRIE.

Moi, mon ami, oh! non.

HENRI.

Pourquoi cette tristesse? Le bonheur n'est-il pas partout? .. même à Paris.

VALÉRIE.

C'est possible, mais, j'en conviens, Paris m'effraie.

HENRI, *souriant.*

Enfant!... six mois à Paris... un hiver seulement... et tu seras la première à sourire de cet effroi naïf... Avant un an, je veux que, par ta beauté, ton esprit, tu deviennes la reine de nos salons.

VALÉRIE.

Moi, grand Dieu! le ciel m'en préserve!

HENRI.

Air : *J'en guette un de mon âge.*

C'est dans ce paradis de fêtes,
Qui, sans partager ta beauté,
Tiendra par le droit de conquête,
Le sceptre de sa royauté.
Oui, tout à Paris est surprise,
Tout est joie et tout est splendeur,
Paris, c'est un monde enchanteur,
Paris, c'est la terre promise!

VALÉRIE.

N'importe, j'ai peur de ce monde que j'ignore, j'ai peur... j'ai peur de te perdre, Henri...

HENRI.

Ces craintes sont folles... si je cédais à tes appréhensions, plus tard, triste, mécontent, je regretterais en secret l'existence inutile à laquelle tu m'aurais condamné.

VALÉRIE, *vivement.*

Oh! s'il doit en être ainsi, mon ami, j'accepte... je ne serai jamais un obstacle à tes espérances... que veux-tu, cher Henri, je ne sais rien... que t'aimer... et je n'avais pu deviner que l'amour pouvait ne pas suffire au bonheur.

HENRI.

Oh! merci, merci! au lieu de prendre la route d'Italie, nous partirons pour Paris.

SCÈNE XIV.

HENRI, LE BARON, VALÉRIE, HÉLÈNE, OLYMPE, ADRIEN, *entrant de droite.*

HÉLÈNE.

Pour Paris!... ainsi notre chère Valérie a consenti?..

HENRI.

Oui... elle est charmée de se rapprocher de vous, de ses meilleurs amis.

OLYMPE.

Oh! que tu es heureuse!

LE BARON, *qui lui serre la main.*

Votre nomination paraîtra demain au *Moniteur*... mon cher Henri, la plus brillante carrière s'ouvre devant vous.

ADRIEN, *à Valérie.*

Les salons vont se disputer votre présence, madame. (*A part.*) C'est qu'elle est adorable.

SCÈNE XV.

LE BARON, HENRI, VALENTIN, HERMÈS, VALÉRIE, HÉLÈNE, OLYMPE, ADRIEN.

(*Ils entrent par la gauche.*)

VALENTIN, *tombant assis près de la table du milieu.*)

Encore dix d'expédiés... je suis à moitié mort!

OLYMPE, *lui remettant une liste démesurément longue.*

Voici la liste des visites que tu devras faire aujourd'hui.

VALENTIN, *la déchirant avec rage.*

Quel ruban!... Qu'ils aillent au diable!... je veux ma liberté! (*Il se leve.*) Hermès, a-t-on suivi mes ordres?

HERMÈS.

Oui, docteur, voyez.

(*Il ouvre la porte du fond; on aperçoit une table richement servie et éclairée; des valets circulent et servent.*)

TOUS.

Bravo! bravo!

VALENTIN.

Je porte le premier toast à nos voyageurs... puisqu'ils veulent nous fuir en Italie.

HENRI.

Non, pas en Italie, Valentin, mais à Paris!

VALENTIN.

A Paris!... toi!.. bah!

OLYMPE.

Ah! si tu voulais?...

VALENTIN.

Jamais

(*On entend sonner à gauche.*)

OLYMPE, *avec dépit.*

Eh bien! cours donc à tes malades, puisque tu refuses le repos.

VALENTIN.

Le repos! le repos! (*Deuxième coup de sonnette.*) Ah! je saurai bien le trouver. (*Il court prendre un couteau sur la table.*)

OLYMPE, *effrayée.*

Où vas-tu? que veux-tu faire?

TOUS.

Valentin!

VALENTIN, *se précipitant dans la chambre de gauche.*

Laissez-moi! ne me retenez pas!... c'est trop de persécutions!

OLYMPE.

Oh! mon Dieu! je tremble... que va-t-il faire?

HENRI.

Oh! je vais...

VALENTIN, *rentrant gravement, le couteau à la main.*

Tout est fini.

TOUS.

Ciel!

VALENTIN, *jetant à terre un cordon de sonnette.*

Je ne l'entendrai plus! (*Tous rient.*)

OLYMPE. *

Mais tu vas te faire des ennemis à Crépy.

VALENTIN.

Crépy! je le déserte... j'en ai assez... je fuis à Paris!

OLYMPE.

A Paris!... oh! je vais me trouver mal de plaisir.

VALENTIN, *la soutenant.*

Toi aussi!... et de trois!...

HERMÈS, *d'un ton sentencieux.*

Paris!... agglomération de population.... air concentré... beaucoup de malades!... la belle ville!

HENRI, *riant.*

Comment, tu as cédé, Valentin?

VALENTIN.

Dame! résistez donc à une femme qui boude, et qui vous tourne le dos.

HERMÈS.

C'est un remède héroïque!

VALÉRIE, *à Hélène et au baron.*

Vous serez mon guide, mon appui dans cette vilaine ville.

OLYMPE.

Comme je vais m'amuser!... chaque nuit... au bal!

VALENTIN.

Comme je vais m'ennuyer!

HERMÈS.

Docteur, nous irons tous les jours à l'hôpital!

ADRIEN.

Docteur, je vous conduirai tous les soirs au théâtre.

VALENTIN.

L'hôpital!... le bal!... le théâtre!... quel mélange! Allons déjeûner!... à table!... à table!...

TOUS.

A table!

(*Les hommes offrent le bras aux dames; le rideau tombe sur ce tableau.*)

Acte II.

La scène se passe à Paris, chez Henri d'Aubigny:

Salon élégant. — Portes au fond et des deux côtés. — Fenêtre au fond, à droite; cheminée avec glace au fond, à gauche. — Petit secrétaire élégant à droite. — Table à écrire, à gauche.

SCÈNE I.

HENRI, AMBROISE.

(*Henri entre par le fond, il est suivi d'Ambroise.*)

HENRI, *posant son chapeau et retirant ses gants avec impatience.*

Vous me préviendrez dès que madame sera rentrée.

AMBROISE.

Oui, monsieur. (*Après un moment de silence.*) Monsieur veut-il dîner?

HENRI, *brusquement.*

Non! (*On entend le bruit d'une voiture.*) Cette voiture dans la cour de l'hôtel... madame, sans doute?

AMBROISE, *qui regarde à la fenêtre.*

Non... c'est ce monsieur... ce monsieur si singulier... qui ne parle jamais que médecine, et qui suit monsieur le docteur Bonamy comme une ombre.

HENRI.

Hermès! (*A part.*) Encore quelque folie de Valentin.

SCÈNE II.

HENRI, HERMES. (*Ambroise sort.*)

HERMÈS, *entrant par le fond.*

Monsieur Bonamy n'est-il pas chez vous, monsieur? voilà trois heures que je le cherche.

HENRI, *assis.*

Est-ce que ce cher docteur aurait oublié de rentrer chez lui?

HERMÈS.

Précisément... monsieur aura passé la nuit chez un malade... mais lequel? J'ai couru partout... car madame est dans un état d'irritation...

HENRI.

Cette pauvre Olympe! elle est si vive.

HERMÈS.

Et si impatiente! ah! monsieur... ce n'est pas une femme...

HENRI.

Comment ce n'est pas...

HERMÈS.

Non, monsieur... c'est le système nerveux en ébullition... elle voulait accourir chez vous, et...

SCÈNE III.

HENRI, OLYMPE, HERMÈS.

OLYMPE, *à la cantonnade, au fond.*

C'est bien, je n'ai pas besoin qu'on m'annonce. (*Entrant.*) Bonjour, Henri. Valentin est ici?

HENRI, *s'est levé.*

Non, chère cousine... Est-ce que vous ne l'avez pas retrouvé?

OLYMPE.

Oh! si vous croyez que ces objets-là se retrouvent au premier coup de baguette... (*Apercevant Hermès.*) Eh bien... qu'est-ce que vous faites là, vous, planté sur vos deux échasses? mon mari n'était-il pas chez son malade?

HERMÈS.

Il venait de le quitter, madame.

OLYMPE, *remontant ôter son chapeau devant la glace à la cheminée.*

Allons, hâtez-vous... et dites-lui que je l'attends ici.

HERMÈS.

Oui, madame... (*A part, en sortant.*) C'est un composé de phosphore et de vif-argent que cette femme-là! (*Haut.*) J'y cours, madame, et je l'amène. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

HENRI, OLYMPE.

OLYMPE.

Oh! quel supplice qu'un mari médecin; j'aimerais mieux un mari malade...

HENRI.

Valentin est fort occupé... sa clientèle...

OLYMPE.

Sa clientèle... il court après.

HENRI.

Bah! et ce noble réfugié polonnais... le major Ragenski?

OLYMPE.

Oui... parlons-en... c'est le seul, l'unique malade... aussi, lorsque je consulte le registre de notre clientèle... un in-folio presque virginal... et que je lis à chaque page... une visite chez Ragenski, encore une visite chez Ragenski... toujours une visite chez... oh! ça me prend sur les nerfs! Et si vous saviez...

HENRI.

Quoi donc encore?

OLYMPE.

Longtemps Valentin s'est contenté de passer ses journées auprès de ce malade; mais, depuis un mois, il ne le quitte ni le jour, ni la nuit...

HENRI.

Ni la nuit!...

OLYMPE.

Air du Premier prix.

Que le jour, un mari vous laisse,
C'est déjà peu de charité,
Mais que la nuit il vous délaisse,
C'est par trop d'inhumanité.
Son absence est continuelle,
Valentin est tant affairé,
Qu'il m'impose la loi cruelle,
D'un veuvage... prématuré!

HENRI, *riant.*

C'est abominable!... mais n'est-ce pas un peu votre faute?... n'est-ce pas vous qui avez entraîné Valentin à Paris? mais, alors, vous ne rêviez que bals, concerts, théâtres...

OLYMPE.

Ah! ça m'a bien réussi, ma foi! Oui, c'est vrai, je brûlais de connaître ce monde enchanteur... d'applaudir les artistes en vogue... d'assister à la chute des premières représentations! Deux ans se sont passés... j'ai vu le monde dans ma chambre... mon mari m'a conduite six fois à l'Odéon... et j'ai visité le palais des singes avec Hermès.

HENRI, *riant.*

Quel abus de plaisirs!

OLYMPE.

Oh! vous avez mieux fait, vous... vous vous amusez. (*Elle s'assied à droite.*)

HENRI.

Moi!... oui, oui... je m'amuse... je m'amuse beaucoup.

OLYMPE.

Comme vous me dites cela... est-ce qu'il y a encore?...

HENRI.

Il y a... il y a... que ma femme n'est pas rentrée... comme toujours.

OLYMPE.

Juste comme Valentin... eh! bien!... je l'approuve. Vous n'êtes jamais chez vous.

HENRI, *avec embarras.*

Oh! moi, c'est bien différent... député depuis un an... directeur général du ministre des affaires étrangères, monsieur de Lussan, je me dois aux intérêts de mon pays.

OLYMPE.

Comme c'est amusant pour une femme!... Mariez-vous donc pour avoir un mari qui épouse... toute la France... D'ailleurs, plaignez-vous à Valerie... ça ne me regarde pas.

HENRI, *venant s'accouder sur son fauteuil.*

Au contraire... de la bouche d'un mari, souvent un conseil est mal venu... mais de vous... que Valérie aime comme une sœur... si vous lui faisiez comprendre qu'on peut s'étonner de de son changement de conduite... elle si simple autrefois, ne rêve plus maintenant que luxe et toilettes... sans cesse hors de sa maison, dans les bals, dans les fêtes...

OLYMPE, *se levant.*

Non, non, cousin... parlez vous-même... il ne fallait pas tant me faire de morale tout à l'heure... et je crois que nous sommes logés à la même enseigne.

HENRI.

Comment?

OLYMPE.

Sans doute: Valentin est venu malgré lui à Paris, c'est vrai; mais vous, vous avez jeté Valérie dans le tourbillon du monde, vous l'avez forcée à donner des bals... vous avez fait rayonner à ses yeux les séductions d'un monde inconnu... elle a goûté à l'arbre de science... et, ma foi! il paraît que les fruits en sont doux.

SCÈNE V.

OLYMPE, VALÉRIE, HENRI.

VALÉRIE, *à un valet au fond.*

Passez chez le joallier... qu'il m'envoie sa parure... ah! acquittez les dentelles que j'ai fait apporter... Olympe! quel bonheur! que n'étais-tu avec nous! j'arrive du bois avec madame de Lussan... que tu te serais amusée!

OLYMPE.

Ne me dis pas cela, où je prends Valentin en exécration.

VALÉRIE.

Ah! c'est toi, mon ami... est-ce que tu m'as attendue?

HENRI, *avec humeur.*

Sans doute.

VALÉRIE.

Que je suis désolée... j'ai dîné chez Hélène... tu peux te faire servir.

HENRI.

Merci! je n'ai plus faim.

VALÉRIE.

Comme tu voudras... mais je dois me hâter... nous avons ce soir la loge du ministre pour les Italiens... Rubini, Lablache, la Grisi, les étoiles des Bouffes!... Hélène et le baron vont venir me prendre.

HENRI.

Eh quoi! sortir encore!

VALÉRIE.

Mais oui.

HENRI.

Comme c'est amusant!

VALÉRIE.

Olympe, je t'enlève.

OLYMPE.

Vrai... Oh! quelle jolie soirée!... mais mon mari?

VALÉRIE.

Nous l'enlevons aussi.

OLYMPE.

Si tu pouvais seulement me le découvrir...

VALÉRIE.

Il est donc perdu?

OLYMPE.

Comme un bijou de prix... on voit bien que tu le rencontres rarement, ma bonne... Ah! comme il est changé depuis deux ans! une métamorphose complète.

VALENTIN, *au dehors*.

Henri est chez lui... fort bien.

OLYMPE.

Le voici, enfin... (*Elles remontent près de la cheminée.*)

SCÈNE VI.

OLYMPE, VALÉRIE, VALENTIN, HENRI.

VALENTIN, *costume tres-élégant; bottes vernies, jonc à la main. Il entre d'un air tres-dégagé en fredonnant.*

Air connu.

C'est à table quand je m'enivre
De gaîté, de vin et d'amour...

Eh! bonjour, cher... je viens te surprendre... *(A un valet qui le suit.)* Attrape cela, mon drôle... (*Il lui jette son par-dessus.*) Qu'on le place dans mon coupé... allons, va... (*Apercevant Valérie qui est redescendue.*) Eh! salut, belle cousine, je ne m'attendais pas...

OLYMPE, *qui était près de la cheminée, redescend.*

A nous trouver ici...

VALENTIN. *

Tiens! ma femme! (*L'embrassant.*) Que j'accomplisse ce légitime devoir.

OLYMPE.

Pourquoi n'es-tu pas rentré cette nuit? d'où sors-tu? pourquoi venir ici? pourquoi?...

VALENTIN.

Ta! ta! ta! pourquoi! pourquoi! en voilà des pourquoi! C'est bien simple... (*A part.*) Je ne sais que répondre?

HENRI, *vivement*.

Tu auras craint que je ne fusse indisposé?

VALENTIN.

Sans doute... tu toussais hier... et les irritations du larynx... pour un député... à la tribune... c'est grave... ça grève le budjet d'une foule de verres d'eau sucrée... (*Bas à Henri.*) Je voudrais te parler seul, cher.

VALÉRIE, *riant*.

Et vous veniez en prescrire?

VALENTIN.

En sortant de chez mon malade... cette noble victime de l'autocrate.

OLYMPE, *impatiente*.

Ton malade! ton malade! il ne te laisse plus un instant de repos, ton malade... c'est pire que ta sonnette de Crépy... Il finira bientôt par tuer son médecin.

VALENTIN.

Un médecin se doit à l'humanité.

OLYMPE.

Eh bien! est-ce que je ne fais plus partie de l'humanité!... Mais je suis généreuse... je t'offre ton pardon...

VALENTIN, *à part*.

Une corvée (*Haut.*) J'accepte.

OLYMPE.

Valérie se rend aux Italiens avec monsieur et madame de Lussan... monsieur mon docteur veut-il que je l'accompagne? mon pouls le permet-il? (*Elle lui tend la main.*)

VALÉRIE.

Ton docteur, c'est moi.

VALENTIN.

Ne la mettez pas au régime des Italiens ni de l'Opéra.

VALÉRIE.

Peut-être... Olympe, que je te fasse voir ma toilette.

OLYMPE, *a Valérie*.

Me voici... (*Elles entrent toutes deux à gauche dans l'appartement de Valérie. — A Valentin.*) Attends-moi, surtout!

VALENTIN, *les suivant*.

Mais mon malade, chère amie, mon malade, cette noble victime de l'autocrate.

SCÈNE VII.

HENRI, VALENTIN.

HENRI *l'amene sur le devant de la scene en riant, Valentin le regarde avec étonnement.*

Ton malade! à propos, docteur... comment se porte cette chère malade?

VALENTIN.

Tu veux dire... ce cher malade! il est...

HENRI.

Farceur! oh! tu vas bien, très-bien même.

VALENTIN, *lui donnant la main.*

Mais oui, pas mal... et toi?

HENRI.

Un aplomb dans le mensonge! l'histoire de la Pologne surtout, est d'une invention héroïque.

VALENTIN, *plus embarrassé.*

Ah! tu trouves, mon bon.

HENRI, *riant.*

Ha! ha!... ce pauvre docteur!... je te fais mon compliment, du reste... la petite est fort gentille... cette chère Octavie!

VALENTIN, *effrayé.*

Chut! malheureux! et ma femme!

HENRI, *riant.*

Infâme scélérat!

VALENTIN, *avec explosion.*

Eh bien! oui.... je suis un scélérat... mais comment diable as-tu découvert?

HENRI.

Tes aventures avec cette vertu du corps de ballet de l'opéra? par monsieur Adrien de Perny... en sa qualité d'ancien diplomate, c'est la gazette des coulisses... il nous a tout raconté!

VALENTIN.

Tout... ah! l'indiscret! alors je te dirai le reste... Oui, mon ami, cette enchanteresse m'a fasciné. Habitué aux robes vertueuses de Crépy, aux guimpes hermétiquement pudibondes... je me suis trouvé sans défense devant ces jupes de l'Opéra qui finissent avant d'avoir commencé.

HENRI.

Mais ton ménage, malheureux?

VALENTIN.

Mon ménage! oh! ça... c'est sacré!... jamais...

HENRI, *riant.*

Bien.

VALENTIN.

Mais c'est d'une uniformité somnifère; chez Octavie au contraire... c'est l'imprévu... des scènes d'Othello... sans poignard, et des évanouissements... et des raccommodements... et des pirouettes renversées comme ça... (*Il se pose.*) avec un ballonné! ah! c'est irrésistible!

Air : *l'Huissier que je hais, que je brave* (Roger Bontemps.)

Quel éclat! lorsqu'elle déploie,
Vrai lutin,
Sa taille qui frétille et ploie
Sous la main.
Tout: pied mignon, jambe assassine
Est parfait;
Mais combien mieux ce qu'on devine,
Te plairait!
Elle fait flotter en sa danse
Tant d'appas,
Que le cœur aussitôt s'élance
Sur ses pas.
S'il vivait encore,
Sylphe aux ailes d'or
Oui Vestris lui-même
De son diadème
T'aurait couronné
Pour ton ballonné!

HENRI, *riant.*

Ha! ha! ha! à merveille!

VALENTIN.

Le tout plus ou moins parsemé de perles et de diamants... Octavie a horreur du faux... à ses yeux, rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est... Aussi à force de lui faire admirer du vrai... j'éprouve le besoin...

HENRI.

De changer de conduite?

VALENTIN.

Non, de t'emprunter cent louis que j'ai perdus chez Octavie cette nuit... ce sera une anticipation sur mon budget... un douzième provisoire.

HENRI, *allant à son secrétaire.*

Tu mènes rondement ta fortune... enfin, ça te regarde!... (*Lui donnant la somme.*) Les voici!

VALENTIN.

Oh! mon ami, tu ne connais pas le corps de ballet... qu'elle machine pneumatique pour un coffre-fort! Par bonheur, je souffre en partie double.

HENRI.

Comment cela?

VALENTIN.

Hermès, tu sais... mon élève, mon carabin, est de moitié dans mes tribulations extrà-conjugales .. c'est le martyr d'Octavie... c'est mon télégraphe.

HENRI.

Ton télégraphe!

VALENTIN.

C'est Hermès qui marque les heures fatales des crises de mon malade. Madame veut-elle me parler, Hermès accourt... monsieur Ragenski a une crise, s'écrie-t-il... et je vole rue Blanche, 50.

HENRI.

C'est donc pour cela que tu ne fais plus qu'aller et venir.

VALENTIN.

C'est le côté humiliant de la situation... heureusement, Octavie remplace ce soir son chef d'emploi, qui est trop enrhumé pour danser... et ça me donne relâche... je passerai la soirée avec toi...

HENRI.

A merveille.

VALENTIN.

Ah! tu recevras aujourd'hui un petit paquet pour moi... je l'ai fait adresser chez toi... tu me le remettras en secret, hein?

HENRI, *riant.*

Une surprise?

VALENTIN, *soupirant.*

Oui... et toujours du vrai... une affreuse parure composée d'un hectare, quatorze ares, trente-cinq centiares de bois taillis... c'est à dire dix mille francs de diamants et de perles fines... Ah! que tu es heureux, toi, que ta passion orageuse soit apaisée! C'est à mon tour que je sais combien coûte un amour... sans garantie du gouvernement... mais tu ne m'as jamais dit le nom...

SCÈNE VIII.

VALENTIN, OLYMPE, VALERIE, HENRI.

VALÉRIE *entre à gauche.*

Vite, docteur, emmenez votre femme... et revenez au plus tôt, nous vous attendons.

VALENTIN.

C'est donc décidé... allons, j'accepte... puisque aussi bien j'ai relâche ce soir.

OLYMPE.

Comment, relâche!

VALENTIN.

Non, je veux dire... puisque mon malade est plus calme.

AMBROISE *entre du fond, portant un petit paquet.*

Ce paquet apporté pour monsieur.

HENRI.

Donnez... (*Déchirant l'enveloppe.*) De quelle part?

AMBROISE.

De la part de monsieur Forbin, joallier.

VALÉRIE, *qui a lu l'adresse.*

C'est à votre adresse, docteur.

HENRI, *à part.*

Quel contre-temps!

VALENTIN, *embarrassé.*

Ah! je sais... oui, je sais ce que c'est... (*A part.*) Les diamants d'Octavie... je suis pris!

OLYMPE, *qui a pris le paquet.*

Le joaillier! voyons donc... c'est une surprise que tu me ménageais?

VALENTIN.

Oui, oui... c'est une surprise... (*A part.*) et une terrible!

OLYMPE, *qui a défait le paquet et ouvert un riche écrin.*

Un écrin! une parure! des diamants! Ah! que tu es aimable!

VALENTIN.

Certes... je suis très-aimable. (*A part.*) O Octavie! si tu assistais à ce tableau!

VALÉRIE, *examinant l'écrin.*

Des brillants d'une eau superbe... vous avez un goût, docteur...

VALENTIN.

Oh! oh!

HENRI.

Tu fais bien les choses!

OLYMPE.

J'y songe... cette surprise! je me l'explique... c'est demain ma fête.

VALENTIN.

Certainement, c'est demain la sainte... (*A part.*) Je consulterai ce soir Mathieu Lænsberg.

OLYMPE, *montrant l'écrin.*

C'est que rien n'est oublié... voyez... jusqu'à mon chiffre: O. B., *Olympe Bonamy*!

VALENTIN, *à part.*

Ou *Octavie Bernard*!

OLYMPE *avec une joie d'enfant.*

Valérie... je veux les avoir demain pour ta soirée. (*Prenant un papier dans l'écrin sous les bijoux.*) Qu'est ceci?

VALENTIN. *voulant s'en emparer.*

Oh! rien.

OLYMPE.

La note sans doute... je suis curieuse de savoir... tu te seras ruiné pour moi.

VALENTIN.

Une misère, chère amie.

OLYMPE.

Grand Dieu! soixante mille francs!

VALENTIN, *à part.*

Maudit joaillier!

VALÉRIE.

C'est exorbitant!

HENRI, *à part.*

Si Valentin se tire de là!

OLYMPE, *lisant.*

Une parure en brillants... autre parure de turquoises... dix huit broches... un jonc... quarante deux bracelets, et cætera, et cætera... le tout fourni depuis janvier jusqu'au premier juin... soixante mille francs.

VALENTIN.

Oh! c'est d'une prodigalité...

OLYMPE.

M'expliquerez-vous, monsieur?...

VALENTIN, *hésitant.*

Parbleu! c'est bien facile, le joaillier s'est trompé.

OLYMPE ET VALÉRIE.

Trompé!

VALENTIN.

Ce n'est pas ma note, il y a erreur *in persona*, comme disent les avocats.

OLYMPE.

Tu vas m'accompagner.

VALENTIN.

Moi! où donc?

OLYMPE.

Chez ce joaillier.

VALENTIN.

Quel enfantillage!

HENRI.

Calmez-vous, cousine... tout ceci n'est qu'un malentendu.

VALENTIN.

Je suis victime.

OLYMPE.

Mais alors, pourquoi hésiter à me suivre?

VALENTIN.

Je n'hésite pas...(*A part.*) Payons d'audace!

OLYMPE, *allant mettre son chapeau.*

Eh bien! partons.

VALENTIN.

Viens, ma bonne amie, viens... je suis sans peur et sans reproches... comme le chevalier Bayard... je sollicite une enquête.

OLYMPE, *à Valérie près de la cheminée.**

S'il dit vrai... compte sur moi dans une heure pour les Italiens... S'il me trompe... Allons, monsieur... mais allons donc, venez.

VALENTIN.

Me voici... oh ! je marche la tête haute. (*A part.*) Si le joaillier pouvait être mort ! (*Ils sortent par le fond.*)

HENRI, *à part.*

Ils ne reviendront pas.

SCÈNE IX.

VALERIE, HENRI.

VALÉRIE.

Pauvre Olympe ! se croire trompée ! cela doit faire cruellement souffrir !

HENRI, *hésitant.*

Oh ! tout s'expliquera, Valentin ne peut être coupable.

VALÉRIE.

J'en suis persuadée. Ils vont revenir, et je cours à ma toilette.

HENRI.

Tu me quittes encore?

VALÉRIE.

J'ai promis à madame de Lussan, elle va venir me prendre.

HENRI, *avec jalousie.*

Avec monsieur Adrien de Perny, toujours.

VALÉRIE.

Tu serais jaloux?

HENRI.

Moi, jaloux ! non... mais monsieur Adrien de Perny ne te quitte plus, il t'accompagne au bois, dans les bals, et la calomnie !

VALÉRIE.

N'est-ce pas ta faute? Autrefois, Henri... ce n'est pas un reproche... mais c'était toi qui m'accompagnais. Aussi, je ne puis m'empêcher de regretter cette première année passée à Paris... tu me conduisais chaque soir dans ces salons dont j'étais follement effrayée.

Air de *Céline.*

Je m'en souviens, triste et timide
Dans ces salons je m'avançais,
Et toi, joyeux d'être mon guide,
De ma terreur, tout bas tu me raillais...
Mais maintenant... de ce monde sévère
Je suis l'idole !... il faut bien m'excuser;...
Tu l'as voulu... c'est, pour te plaire,
Que je consens à m'amuser.

HENRI.

La résignation est douce.

VALÉRIE.

Oh ! sans doute, car tu disais vrai, Henri, cette existence nouvelle est énivrante... ces succès font battre délicieusement le cœur.

HENRI, *allant s'asseoir à droite.*

Et tu as le droit d'en être fière, car tu les dois à ton esprit, à ta beauté...

VALÉRIE, *s'appuyant sur son fauteuil.*

Fi ! le vilain flatteur !... ces succès, je les dois bien aussi quelque peu à votre position... je suis presque une puissance, car on s'imagine que j'ai beaucoup de crédit sur vous.

HENRI.

Et l'on ne se trompe pas.

VALÉRIE.

Vrai... eh bien ! accorde-moi une faveur:

HENRI.

Sans connaître d'abord... c'est agir en aveugle.

VALÉRIE.

Pour un futur ministre, c'est un apprentissage; refuses-tu ?

HENRI.

J'accorde tout.

VALÉRIE, *s'asseyant près de lui.*

Accompagne-nous ce soir aux Italiens.

HENRI.

Volontiers, je te le promets.

VALÉRIE.

Et tu tiendras ta parole?

HENRI, *gaîment.*

Ce doute est injurieux...

VALÉRIE

Ne te fâche pas, mais cela t'arrive si souvent, tu me promets... puis, sans motif... tout-à-coup tu changes d'idée; on dirait que tu sembles craindre qu'on ne te voie avec moi dans le monde.

HENRI, *faisant un mouvemnt.*

Peux-tu penser?

VALÉRIE.

Moi, rien... mais, en vérité, si j'étais jalouse, je croirais que quelque mauvais génie, quelque fée malicieuse, une rivale, t'éloigne de moi

HENRI.

Valérie !

VALÉRIE.

Oh ! je le crois pas, mon ami... je serais trop malheureuse si je doutais de toi... je t'aime, et j'ai foi dans ton amour.

HENRI, *avec entraînement.*

Ah ! tu as raison... ce soir je t'accompagnerai. (*Avec feu.*) Oui, quoiqu'il arrive, compte sur moi.

VALÉRIE, *étonnée.*

Comme tu dis cela.

HENRI, *lui baisant les mains*

C'est que tu es un ange, ma Valérie bien aimée... c'est que je t'adore.

SCÈNE X.

ADRIEN, LE BARON, HÉLÈNE, VALÉRIE, HENRI.

LE BARON, *au fond, en entrant.*

Un ménage modèle...

HENRI, *se levant rapidement, et à part.*

Hélène !

HÉLÈNE, *à part.*

Ensemble !

VALÉRIE.

Eh bien, Henri, tu t'éloignes devant nos meilleurs amis? (*Se levant et allant au baron.*) Comprenez-vous ces maris? lorsqu'on les surprend aux pieds de leurs femmes, ils perdent la tête... on croirait qu'ils commettent un crime... Oh ! j'en suis désolée, monsieur... mais Hélène saura que vous adorez votre femme et que vous le lui juriez.

HÉLÈNE, *lançant un coup d'œil rapide à Henri.*

Ah ! vraiment, je regrette alors de venir jeter, au milieu d'un si grand bonheur, une légère contrariété !

VALÉRIE.

Laquelle?

HÉLÈNE.

Je ne puis vous accompagner aux Italiens... je viens de recevoir une lettre de la princesse Zielenka, présidente du comité de secours en faveur des réfugiés polonais... elle m'annonce pour ce soir une assemblée extraordinaire à laquelle ma qualité de dame patronesse me force d'assister.

VALÉRIE.

Combien c'est contrariant !

LE BARON.

Madame la baronne se sacrifiera à ses devoirs... Henri est des nôtres, chère Valérie?

HÉLÈNE, *bas à Henri et rapidement.*

Refusez !

HENRI, *de même.*

Mais...

HÉLÈNE, *de même, avec prière.*

Je n'y serais pas. (*Elle remonte vers la fenêtre.*)

VALÉRIE, *au baron.*

Henri me l'a promis. (*A Henri.*) N'est-ce pas mon ami ?

HENRI, *avec embarras.*

Je crains que cela ne me soit pas possible... un travail pressé...

VALÉRIE, *avec étonnement d'abord, puis dépit.*

Ah !... j'aurais été bien surprise si vous aviez accepté.

HENRI.

Monsieur le baron sait combien ce travail est urgent... il s'agit des explications que le cabinet de Madrid attend... or, comme notre ambassadeur part dans quarante-huit heures... j'ai à peine le temps... vous avez accepté cette mission, monsieur de Perny ?

ADRIEN.

Non pas... je la refuse... j'ai dit un éternel adieu aux intrigues de chancelleries... Mais, monsieur, que ne vous chargez-vous de cette ambassade ? Monsieur de Lussan vous en a prié vivement.

VALÉRIE.

Nous exiler... jamais !

HÉLÈNE.

Nous séparer !... n'y comptez pas... du reste, j'approuve aussi le refus de mon frère.

ADRIEN.

Vous entendez ?

LE BARON.

Refus qui n'a pas le sens commun... Adrien, je vous donne une heure pour réfléchir... Henri, passons dans votre cabinet, vous me lirez vos notes sur cette affaire. (*A Hélène.*) Ne vous rendez-vous pas chez la princesse, madame ?

HÉLÈNE.

Oh ! j'ai plus d'une heure à moi... je vais au contraire préparer mes comptes, monsieur le ministre. Valérie, je reviendrai bientôt.

VALÉRIE.**

Et nous vous conduirons à l'hôtel de la princesse.

LE BARON.

Fort bien, mesdames. (*A mi-voix à Valérie.*) Parlez à Adrien, faites-lui entendre raison... il y a sous jeu quelque passion romanesque (*Sortant avec Henri.*) Mon ami, je suis à vous maintenant.

ENSEMBLE.

Air de

HENRI.

Hélas ! quelle est donc ma folie ?
Me faudra-t-il toujours fléchir
Devant la folle jalousie
Qui s'impose à mon avenir ?

VALÉRIE.

Hélas ! quelle est donc ma folie
Henri pourrait-il me trahir ?
Mais près de lui toujours j'oublie
Les chagrins qu'il me fait subir.

LE BARON.

C'est un caprice, une folie,
Demain Adrien doit partir,
Il faut maintenant qu'il oublie
L'amour qui l'a pu retenir.

HÉLÈNE.

De douleur et de jalousie,
Ah ! je sens que je vais mourir.
Je vois qu'en ce jour il m'oublie,
Comment ici le retenir.

ADRIEN.

Non, ce n'est pas une folie,
Je ne saurais y consentir.
M'éloigner, briserait ma vie,
Hélas ! je ne pourrais partir.

(*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE XI.

ADRIEN, VALERIE.

VALÉRIE, *s'asseyant à droite.*

Vous restez avec moi, monsieur ?

ADRIEN, *vivement.*

Ma présence vous serait-elle importune, madame ?

VALÉRIE.

Oh ! nullement ; mais c'est que vous ignorez le danger qui vous menace.

ADRIEN.

Un danger ?

VALÉRIE.

Je suis chargé de vous gronder.

ADRIEN,

Je devine.

VALERIE.

Et je ne vous fais pas peur ?

ADRIEN.

Nous sommes plus braves que cela dans la diplomatie.

VALÉRIE, *se levant,*

Alors, pourquoi refuser cette place ? d'où vient que, depuis un an, vous repoussez tout avancement ?

ADRIEN.

Je n'ai pas d'ambition, madame.

VALÉRIE.

C'est y renoncer bien jeune... vous tenez donc beaucoup à ne pas quitter Paris ?

ADRIEN, *avec feu.*

Si j'y tiens !

VALÉRIE.

Je devine... un amour mystérieux... monsieur de Lussan n'en a que plus raison... partez vite, monsieur, l'absence vous fera oublier.

ADRIEN.

Oh ! jamais ! auriez-vous dit vrai, madame, je resterais... car cet amour, c'est ma seule joie... c'est le rêve de mes plus chères espérances... il me semble que si cette image adorée s'éloignait de moi, mon cœur serait brisé... que si je n'aimais plus, ma vie serait anéantie... oh ! que je la voie seulement chaque jour, sans jamais lui parler de mon amour ; que chaque jour, chaste et confiante, sa main presse la mienne sans deviner mon trouble, sans comprendre que je vis pour elle seule... et je serai heureux.

VALÉRIE, *émue.*

Une femme doit être fière d'inspirer une telle passion, monsieur... mais cette jeune fille est libre sans doute, elle vous aimera... nous parlerons pour vous... mais il faut vous confier à Hélène, à moi-même.

ADRIEN.

A vous ! oh ! jamais ! car elle me chasserait de sa présence.

VALÉRIE, *frappée d'une pensée subite.*

Quoi ! si vous me disiez, à moi ? mais alors ce serait... Oh ! monsieur !

ADRIEN

Madame ! ah ! pourquoi m'avoir forcé d'avouer...

Air de *Madame de Garcin.*

Oui, ce secret, je voulais vous le taire,
Je le gardais pour qu'il fût ignoré.
Au fond du cœur, précieux sanctuaire,
Où, malgré moi, vous avez pénétré.
Si ce bonheur que renfermait mon âme,
Imprudemment vient de se révéler,
C'est qu'entraîné par tant d'amour, madame,
Mon cœur n'a pu s'empêcher de parler.

VALÉRIE, *agitée.*

Ah ! j'étais trop confiante... Le frère d'une amie !... aurais-je pu penser ?... Oh ! maintenant, monsieur, acceptez cette mission, partez !... partez !... partez !

ADRIEN.

Jamais !...

VALÉRIE, *avec calme et dignité.*

Ah !... ce mot me rappelle à moi-même... libre à vous de ne pas partir, monsieur... libre à moi de ne plus vous recevoir... Dès ce jour, grâce à vous, je renonce à ces fêt s, à ces bals que j'aimais, si je dois vous y rencontrer.

ADRIEN.

C'est me haïr cruellement, madame.

VALÉRIE.

C'est respecter l'honneur de mon mari... (*Elle salue.*) Monsieur...

ADRIEN, *vivement.*

Madame... (*S'inclinant devant un regard froid de Valérie.*) Adieu donc, madame. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

VALÉRIE, seule.

Il m'aimait !... imprudente !... n'avoir rien deviné... quel dévouement !... quelle passion tout à la fois craintive et brûlante ! ah ! c'est ainsi qu'Henri m'aimait autrefois... et maintenant... Mais j'y songe, ce jeune homme refuse de s'éloigner... il me poursuivra de son amour, il me compromettra... il faut qu'Henri m'emmène, il faut qu'il m'arrache à Paris...

SCÈNE XIII.

VALÉRIE, HENRI.

VALÉRIE, *courant à Henri qui entre de droite.*

Henri... mon ami... te voici !... que je suis heureuse ! oh ! je me sens forte maintenant.

HENRI.

Quelle agitation!

VALÉRIE.

Henri... tu hésitais à refuser cette mission en Espagne... eh bien! partons, quittons Paris, renonce à cette ambition qui m'entraînerait peut-être à ma perte.

HENRI.

A ta perte!... que s'est-il donc passé? (*A part, en voyant que Valérie baisse les yeux sans répondre.*) Je devine. (*Haut, après un instant de silence.*) Valérie... nous partirons.

SCÈNE XIV.

HENRI, LE BARON, VALÉRIE, puis HÉLÈNE.

LE BARON *vient de droite.*

Henri, voici votre travail... Eh bien! chère Valérie, avez-vous réussi dans votre ambassade, mon beau-frère a-t-il accepté?

VALÉRIE.

Monsieur de Perry a refusé... mais j'ai moi-même à faire appel à votre amitié!...

LE BARON.

Parlez.

VALÉRIE.

Cette mission... je la sollicite pour mon mari qui la désire autant que moi...

HÉLÈNE, *entrant par la droite et à part.*

Que dit-elle?

LE BARON

Henri, vous pouvez compter sur moi.

HÉLÈNE, *agitée.*

Mais, c'est impossible!...

VALÉRIE.

Impossible! et pourquoi?

HÉLÈNE, *hésitant.*

N'a-t-on pas offert à mon frère?

LE BARON.

Adrien a refusé... vous-même, vous vous y êtes opposée...

VALENTIN, *au dehors.*

Tu vois bien... j'avais raison.

SCENE XV.

HENRI, VALENTIN, OLYMPE, VALÉRIE, LE BARON, HÉLÈNE.

VALÉRIE.

Olympe! et tes soupçons?

OLYMPE.

J'avais tort...

VALENTIN.

Blanc comme neige, plus pur qu'une rosière.

OLYMPE.

Et le joallier, que d'excuses pour nous avoir envoyé la note d'un autre de ses clients!

VALENTIN.

Oui, d'un second Valentin, un Bonamy d'occasion! le drôle! une pareille erreur! (*Avec une fausse colère.*) Si ma femme n'avait été là... je l'aurais. (*A part.*) je l'aurais embrassé de bon cœur; quel grand homme! comme il a saisi ma situation!

OLYMPE, *qui a salué Hélène et le Baron pendant cet à-parte.*

Et les Italiens! ne partons-nous pas?

LE BARON.

Madame a raison, rendons-nous au théâtre.

VALÉRIE, *hésitant.*

Je crains de ne pouvoir.

LE BARON, *sans l'écouter.*

Mais je ne vois pas Adrien?

HÉLÈNE, *avec une impatience mal contenue.*

Mon frère!... oh! je ne sais quel vertige s'est aussi emparé de son esprit... il a voulu rentrer chez lui... il refuse même de m'accompagner demain à votre soirée.

VALÉRIE, *à part.*

Oh! c'est bien. (*Haut.*) Qu'importe? partons.

OLYMPE.

Enfin, j'irai aux Italiens... je ne serai tranquille qu'une fois installée dans la loge.

VALENTIN.

Bon, ne crois-tu pas qu'il va me pleuvoir des fluxions de poitrine en route?

(*Valentin prend le bras d'Olympe et remonte, ainsi que le baron qui donne le bras à Valérie. — Au moment où ils sont au fond, la porte s'ouvre vivement.*)

SCÈNE XVI.

HENRI, VALENTIN, HERMÈS, OLYMPE, VALÉRIE, LE BARON, HÉLÈNE,

OLYMPE.

Hermès!

VALENTIN.

Hermès! messager de malheur!

HERMÈS.

Docteur! une crise inattendue!

HENRI, *à part.*

Je devine.

VALENTIN.

Celle que je redoutais... (*A part.*) Le chef d'emploi aura voulu danser...

VALÉRIE.

Quel contre-temps!

OLYMPE.

Tant pis pour la crise... qu'elle se calme seule.

VALENTIN.

Oui, tant pis... je me révolte à la fin... j'irai plus tard... à la sortie du théâtre... fais lui prendre du camphre... beaucoup de camphre... si ça ne lui fait pas de mal... ça ne lui fera toujours pas de bien... non, je veux dire... ah! cette maladie-là me fera perdre la tête!

HERMÈS.

Il y a délire, docteur... transport au cerveau... le malade parlait de s'élancer hors de chez lui.

VALENTIN, *effrayé.*

S'élancer! j'y cours! j'y cours tout de suite. (*A part.*) Oh! si jamais on m'y reprend... quel esclavage!

OLYMPE.

Je m'y oppose... et moi? et les Italiens?

VALENTIN.

Sois tranquille, je serai bientôt de retour... trente minutes au plus. Hermès te reconduira, calme toi... rentre chez toi... déshabille toi... couche toi... ça te distraira.

OLYMPE.

Mais...

VALENTIN.

Surtout ne t'ennuie pas, à bientôt, chère amie. Adieu, mesdames, adieu! (*En sortant.*) Je cours sauver la Pologne!

SCÈNE XVII.

HENRI, OLYMPE, HÉLÈNE, VALÉRIE, LE BARON.

OLYMPE, *avec un grand dépit.*

Quel supplice! (*A Hélène.*) Madame la baronne, vous êtes du comité de secours des refugiés polonais?

HÉLÈNE, *allant à elle.*

Oui.

OLYMPE.

Soyez assez bonne pour prendre des informations sur ce monsieur Ragenski, rue Blanche, 50, et le protéger au besoin... moi, je lui enverrai des secours demain matin.

HENRI, *à part.*

Oh! si Valentin échappe à celle la!

HÉLÈNE.

Je vous le promets, et je vous en rendrai compte demain pendant la soirée de Valérie.

LE BARON.

Allons! allons! mesdames, nous arriverons après l'ouverture.

VALÉRIE, *à Hélène.*

Nous vous descendrons à l'hôtel de la princesse. (*Elle parle à Olympe.*)

HÉLÈNE, *bas à Henri.*

Ici demain soir...

HENRI, *à part.*

Oui, j'y serai... mais pour briser cette chaîne!

HERMÈS *les suivant des yeux, son livre à la main.*

Hypertrophie du cœur.

(*Les dames sortent par le fond, le baron les suit.*)

SCÈNE XVIII.

HENRI, HERMÈS *au fond*, OLYMPE.

(*Olympe et Henri assis, se regardent tristement.*)

HENRI.

Partis !

OLYMPE.

Ils vont s'amuser.

HENRI.

Ah ! quelle folie d'avoir entraîné ma femme à Paris!

OLYMPE, *se levant.*

Ah ! que j'aurais bien mieux fait de laisser Valentin en province !

HERMÈS, *à part.*

C'était bien la peine d'user tant de cordons de sonnette!

HENRI.

Bonne nuit, cousine, je vais travailler.

OLYMPE.

Bonsoir, Henri... je vais bercer ma fille... Venez, Hermès...

HERMÈS, *lui donnant le bras.*

Allons bercer l'enfant ! O Hippocrate, ton disciple n'est plus qu'une nourrice !

(*Ils se dirigent vers le fond, tandis qu'Henri prend sa plume et ses papiers.*)

Acte III.

La scène se passe à Paris, chez Henri d'Aubigny. — Petit salon élégant; portes au fond et des deux côtés. — A droite et à gauche, une table à écri e, et un candélabre chargé de bougies allumées.

SCÈNE I.

HENRI, HÉLÈNE.

(*Ils entrent par le fond.*)

HÉLÈNE *entre après Henri.*

Puis-je enfin vous parler, monsieur?

HENRI.

Je crains que Valérie...

HÉLÈNE.

Valérie est au milieu de ses invités qui la retiennent. L'indisposition que j'ai prétextée éloigne tout soupçon... et d'ailleurs je n'ai qu'une demande à vous adresser... vous n'avez qu'une réponse à me faire... comptez-vous partir?

HENRI.

Vous devez comprendre...

HÉLÈNE.

Pas de réponse évasive... comptez-vous partir?... oui... ou non?...

HENRI.

J'ai promis, madame...

HÉLÈNE.

Promis !... et ne m'avez-vous rien promis à moi?...

HENRI.

Je me souviens de tout, au contraire... je me rappelle qu'il y a deux ans vous avez réveillé en moi une ambition éteinte, et que je poursuis la route que vous-même m'avez tracée.

HÉLÈNE.

Oh! ne raillons pas, Henri... alors, nous étions deux à suivre cette route, et aujourd'hui vous me laissez seule... oh! tenez, je ne voudrais accuser que moi... folle que j'étais! j'aurais dû prévoir qu'un jour vous me reprocheriez jusqu'à l'appui que je vous ai prêté, que mon dévouement pèserait à votre reconnaissance...

HENRI, *froidement.*

De la reconnaissance... est-ce pour m'avoir fait sentir chaque jour votre pouvoir et ma dépendance... est-ce parce que vous vous imposez à toute heure, comme un mauvais génie, entre l'amour de Valérie et le mien?... ah! ne me faites pas regretter de n'avoir pas eu plus tôt le courage de briser un joug que vous me rendez odieux...

HÉLÈNE.

Le briser! oui, voilà ce que vous cherchez.

HENRI.

Madame...

HÉLÈNE.

Vous oubliez que jeune, honorée dans le monde, mon âme serait pure encore, si je n'avais eu foi en vous comme on a foi en Dieu... permis à vous de me repousser monsieur, mais moi, j'ai placé ma vie entière dans cet amour... fallût-il nous perdre tous deux, vous ne partirez pas.

HENRI.

Eh bien ! parlez donc, ayez ce triste courage; mais, sachez-le bien, j'accepte ma nomination et je pars demain... Valérie!

SCÈNE II.

HENRI, OLYMPE, VALÉRIE, HÉLÈNE.

VALÉRIE, *à Hélène.*

Eh ! bien... cette indisposition?

HÉLÈNE.

Est à peu près passée... une légère migraine...

OLYMPE.

Sans doute... tant de monde fatigue... Mais Valentin... où est il?... depuis hier, il n'est pas rentré...

HÉLÈNE.

Depuis hier... il nous avait pourtant bien promis...

OLYMPE.

Et à moi donc... lui qui ne devait s'absenter que trente minutes... si c'est avec cette montre-là qu'il compte les pulsations de son malade...

HENRI.

Oh ! il ne peut tarder à arriver...

OLYMPE.

A moins qu'il ne soit condamné au polonais à perpétuité... je n'ai jamais tant souhaité la délivrance de la Pologne... aussi, j'ai envoyé ce matin un billet de 500 francs à ce monsieur Ragenski... Ah !... Valentin... c'est bien heureux... Enfin te voici... à une pareille heure...

SCÈNE III.

HENRI, VALENTIN, OLYMPE, VALÉRIE, HÉLÈNE.

VALENTIN, *tirant sa montre.*

Il n'est pas tard, chère amie... vois, huit heures dix-sept minutes, je me suis réglé sur les Tuileries.

OLYMPE.

Pourquoi n'es-tu pas venu dîner ? d'où sors-tu ?

VALENTIN.

Je sors... je sors de m'habiller.

OLYMPE.

Vingt-quatre heures pour mettre une cravate et un gilet. Enfin, d'où viens-tu ?

VALENTIN.

Parbleu ! de chez ce pauvre Ragenski. (*A part.*) A la Maison-d'Or... partie carrée... avec un confrère et son satellite.

HENRI, *à part.*

Quel aplomb !

HÉLÈNE.

En effet, vous paraissez bien fatigué, docteur.

VALENTIN.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit... (*A part.*) Octavie a été d'un despotisme !...

OLYMPE.

C'est bien le malade le plus exigeant !...

VALENTIN.

Sans doute, un tempérament si capricieux, si efféminé...

Air : *Ma belle est la belle d s b.lles.*

Il a la faiblesse du sexe
Dont vous faites tout l'ornement,
Nature bizarre et complexe
Que j'étudie à tous moments.

Enfin, entre nous, je proclame
Sans crainte de trop m'avancer,
Qu'il a beaucoup plus de la femme
Que vous ne pouvez le penser.

OLYMPE.

Il n'y a donc pas de mieux dans sa position?

VALENTIN.

Oh! beaucoup de mieux... mais avec une pareille maladie...

VALÉRIE.

Que vous appelez?

VALENTIN.

Je ne l'appelle pas... c'est une maladie polonaise... ça n'a pas de nom en français.

OLYMPE.

Allons, je n'ai plus le courage de te gronder... Mais, dis-moi, a-t-on été bien heureux ce matin?...

VALENTIN.

Qui ça... heureux?

VALÉRIE, *assise.*

Votre malade?

VALENTIN.

Mon malade! et pourquoi?

HÉLÈNE, *assise.*

Est-ce qu'il n'a pas reçu?

VALENTIN.

Reçu... reçu... quoi?

OLYMPE.

Le billet?

VALENTIN, *embarrassé.*

Ah! le billet? oui... oui... le billet. (*A part.*) Si je sais ce qu'elles veulent dire.

VALÉRIE.

Cinq cents francs, c'est une fortune...

VALENTIN, *embarrassé.*

Une petite fortune! oui...

HÉLÈNE.

C'est votre femme qui les a envoyés.

VALENTIN, *de même.*

Ah! c'est... c'est ma femme qui... oh! c'est très bien cela, Olympe. (*Il lui prend la main. — A part.*) Si je pouvais deviner...

VALÉRIE, *se levant.*

J'aurais voulu me trouver auprès de ce pauvre exilé lorsqu'il a reçu ce billet, comme il a dû être heureux...

VALENTIN, *à part.*

Ah! j'y suis, je tiens le logogriphe. (*Haut.*) Oh Dieu! c'était la manne qui lui tombait des cieux. (*A part.*) Où diable, le billet sera-t-il allé?...

HENRI.

Cela lui permettra de se rétablir.

HÉLÈNE, *se levant.*

Et chacun en sera charmé, car ce monsieur Ragenski est digne du plus grand intérêt.

VALENTIN, *stupéfait.*

Bah!

HÉLÈNE, *à Olympe.*

J'ai pris, comme je vous l'avais promis, des renseignements. Il paraît que c'est un brave.

VALENTIN.

Oui, oui, un vieux brave, qui a vu le feu. (*A part.*) De quo se mêle-t-elle?

HÉLÈNE.

Une famille nombreuse, n'est-ce pas, docteur?

VALENTIN, *troublé.*

Oh! très nombreuse; une douzaine d'enfants, pas plus.

VALÉRIE, *riant.*

Pas plus.

VALENTIN.

Oh! vous savez, il n'y a que le premier qui coûte... (*A part.*) Qu'est-ce que je réponds donc, je perds la tête!

HENRI, *avec un faux attendrissement,*

Et dire que tu es presque le père de cette intéressante famille!

VALENTIN.

Le père, tu es bien bon! (*A part.*). Est-ce qu'il ne se taira pas?

HÉLÈNE.

C'est un beau trait, docteur!

VALENTIN.

Oui, c'est un assez beau... (*A part.*) Elle se moque de moi.

HENRI.

Si nous faisions insérer un petit bout d'article dans une feuille médicale, mesdames?..

TOUS.

Oui! oui! oui!

VALENTIN

Non... non... de grâce... j'ai horreur de la publicité... (*A part.*) Infernal railleur!

VALÉRIE.

Quelle modestie!

HÉLÈNE.

Quel désintéressement!

OLYMPE, *attendrie.*

Tu me fais bien plaisir, mon ami!

HENRI.

C'est beau!... c'est sublime!...

VALENTIN, *à part.*

Oh! si jamais tu es malade, toi!

SCÈNE IV.

HENRI, VALENTIN, OLYMPE, AMBROISE, HÉLÈNE, VALÉRIE.

AMBROISE, *à Olympe.*

Madame, voici une lettre que l'on vient d'apporter pour vous.

OLYMPE.

Une lettre!... (*L'examinant.*) Oui, c'est bien pour moi... vous permettez?... (*Elle l'ouvre; Ambroise reste au fond.*)

VALENTIN.

Qu'est-ce encore?

VALÉRIE.

Qu'as-tu?... cette lettre?

OLYMPE.

Cette lettre!... elle est de monsieur Ragenski.

VALENTIN, *stupéfait.*

Bah! (*A part.*) Une lettre d'Octavie... aïe!...

HENRI, *à part.*

Pauvre ami!

OLYMPE.

Écoutez. (*Elle lit.*) « Madame, grâce à Dieu! jamais ma santé « n'a été plus florissante, et jamais je n'eus moins besoin de « secours. Je suis aussi reconnaissant que surpris de cette « bonne œuvre qui s'est sans doute trompée d'adresse; mais » je vous serais plus reconnaissant encore, si vous versiez vos « cinq cents francs dans la caisse de mes compatriotes réfugiés. « Veuillez agréer, madame...

« Ragenski, réfugié polonais. »

VALENTIN, *à part.*

Il y avait un vrai Ragenski.

OLYMPE.

Eh bien, monsieur?...

VALENTIN, *embarrassé.*

Eh bien, ma chère amie... (*A part.*) Dieu des maris, inspire-moi!...

OLYMPE.

Nous expliquerez-vous ce que cela veut dire?

VALENTIN, *tres-embarrassé.*

Ce que cela veut dire!... c'est bien simple... quoi! tu n'a pas compris?... vous n'avez pas compris?

HÉLÈNE, *à part.*

Cela me semble assez difficile.

OLYMPE, *avec impatience.*

Eh bien?...

VALENTIN.

Eh bien! c'est très-simple... il n'y a pas qu'un Ragenski dans Paris... comme il n'y a pas qu'un Martin à la...

OLYMPE.

Comment cela?

VALENTIN.

Sans doute... il y a une foule de Ragenski à Paris!... ils

fourmillent... ils pullulent!... ils tiennent du lapin! on ne les compte plus!

OLYMPE.

Quel conte me fais-tu là. (*A Ambroise.*) Ambroise! (*Ambroise descend entre elle et Valentin.*) L'homme qui vous a remis cette lettre est en bas?

AMBROISE.

Je le pense, madame.

OLYMPE.

Je vais lui parler. (*A Henri.*) Peut-être découvrirai-je la vérité.

VALENTIN, *à part.*

Diable! (*A Ambroise.*) Deux louis si cet homme est parti.

AMBROISE, *bas.*

Bien, monsieur. (*Il sort par le fond.*)

VALENTIN, *la reconduisant.*

Jalouse, va!... tigresse!...

OLYMPE.

Je ne te crois plus!...

VALENTIN.

Interroge, ma bonne, interroge.

VALÉRIE, *le retenant.*

Monsieur Valentin...

VALENTIN, *cherchant à s'échapper.*

Permettez... (*A la cantonnade.*) Interroge...

VALÉRIE.

Puisqu'Olympe n'est plus là... nous avons à vous gronder.

VALENTIN, *ramené par les deux femmes sur le devant de la scène.*

Moi, mesdames...

SCÈNE V.

HÉLÈNE, VALENTIN, VALÉRIE, HENRI.

VALÉRIE.

Oui, c'est fort mal, cousin, vous avez une femme charmante et vous la trompez.

VALENTIN.

Madame, je vous jure...

VALÉRIE.

Ne cherchez pas à nier... nous savons tout... Hélène a pris des renseignements et nous sommes parfaitement édifiées sur votre histoire de réfugié polonais...

VALENTIN.

Quoi! vous savez!... eh! bien, oui, grondez-moi... je confesse humblement ma faute... oui, je suis un grand coupable... je suis comme l'oiseau pris aux gluaux... j'ai beau me débattre, je laisse de mes plumes à chaque secousse... mais j'aurai plus de caractère... je suis résolu à briser cette chaîne... je vous le promets...

HÉLÈNE.

Prenez-garde... vous vous exposez... la vengeance d'une femme est terrible parfois... et si celle-là vous aime...

VALENTIN.

Eh bien! est-ce que ma femme ne m'aime pas aussi... et mieux? Est-ce que je dois mettre en balance le dévouement si pur de l'une avec les exigences jalouses de l'autre? Est-ce qu'on peut aimer, mais là, avec le cœur, sans trouble, sans remords, une autre femme que la sienne?... N'est-ce pas, cousin...

HENRI, *baissant la tête.*

Je pense comme toi.

HÉLÈNE, *avec ironie.*

Vous voilà comme les autres... après avoir encensé votre idole, vous prétendez la briser...

VALENTIN.

C'est que vous ne savez pas de quel limon est pétrie cette idole!... vous êtes trop honnête femme pour cela... vous saluez un homme au théâtre, au bois, au concert, vous voyez assis a ses côtés un de ces charmants démons au visage de vierge, aà cœur bronzé comme un vieux juif, et vous dites: qu'il est heureux!... moi, je dis : l'imbécille!... C'est que vous ne savez pas de quel prix il paie ce bonheur! vous ne savez pas qu'il lui faut rougir devant chaque femme honnête qui détourne de lui ses regards... c'est que vous ignorez à combien de mensonges il doit s'abaisser pour cacher cette liaison honteuse, pour acheter son repos, pour fuir l'inquisition de cette maîtresse et lui marchander le bonheur de sa femme, l'avenir de ses enfants... Dieu te préserve, mon ami, d'une laison comme la mienne... (*Henri tressaille.*)

VALÉRIE, *lui serrant la main.*

Ah! c'est bien cela, Valentin, c'est parler en honnête homme...

HÉLÈNE, *à part, observant Henri.*

Il se tait! (*Haut, avec ironie.*) Quelle éloquence, docteur! c'est bien de vous qu'il faut dire : « faites ce qu'il recommande, gardez-vous de ce qu'il fait. » Par malheur, il vous manque ici deux personnes.

VALENTIN.

Deux personnes...

HÉLÈNE.

Oui, votre femme qui eût été charmée d'apprendre votre édifiante conversion, et cette autre femme à qui vous avez juré sans doute un éternel amour, et pour laquelle vous n'avez pas assez de mépris, de dédains, aujourd'hui que vous ne l'aimez plus...

VALENTIN.

Ma foi, c'est vrai... et je suis sûr que vous m'approuvez... Est-ce que ces femmes sont à plaindre?

HÉLÈNE, *avec ironie.*

Non, certes, elles seules sont à blâmer et je ne vois que vous à plaindre. Un amour traverse votre existence, vous vous y attachez avec feu; vous entraînez une femme à sa perte, puis la satiété vous vient un jour; puis un autre jour l'ennui pour vous, l'abandon pour la femme; vous secouez insoucieusement cette passion fanée sur votre chemin, sans jeter un regard derrière vous, sans vous demander si vous ne laissez pas là les larmes et le désespoir... que vous importe?... cette femme seule est coupable... coupable d'avoir pensé que le sacrifice de son honneur pouvait être du même prix que le repos de celui à qui elle avait donné ce que Dieu lui a départi de plus précieux : sa beauté, les richesses de son cœur, de son dévouement, et qui osait exiger en échange un peu d'amour, un peu d'estime...

VALÉRIE, *vivement.*

De l'estime?... Y pensez-vous, Hélène, de l'estime à celle, qui, pour satifaire son égoïste passion, brise l'existence d'une famille, arrache un mari à ses devoirs et lui fait léguer à ses enfants l'exemple fatal d'un ménage désuni!... de l'estime, à celle qui détournant un honnête homme du droit chemin, le pousse à la ruine de sa considération et de sa fortune... de l'estime, à celle qui tend à séparer ceux que deux petites mains d'enfans ont religieusement enchaînés... non... pas d'estime pour de pareilles femmes, mais le mépris des honnêtes gens.

(*Le baron entre*).

HÉLÈNE, *à part*

Oh! que j'ai souffert!

SCÈNE VI.

VALENTIN, HÉLÈNE, LE BARON, VALÉRIE, HENRI.

LE BARON.

Chère Valérie, je reçois à l'instant la nomination de monsieur d'Aubigny.

VALÉRIE.

Oh! que je suis contente!... et toi, mon ami?

HENRI, *d'un air contraint.*

N'ai-je pas dit que j'acceptais?...

HÉLÈNE, *échangeant un regard avec lui.*

Oui, mais les diplomates changent d'opinion avec tant d'habileté.

VALÉRIE.

Oh! nous n'avons rien à craindre... Henri a sollicité avec autant d'empressement que moi...

HÉLÈNE.

Vraiment?... cependant, tout-à-l'heure, monsieur d'Aubigny, vous m'aviez fait trembler.

VALÉRIE.

Que disait-il?

HÉLÈNE.

Madame a raison... que me disiez-vous donc, monsieur... Du reste, en cherchant un peu, je puis me souvenir... et tout dire... (*Elle appuie sur ces derniers mots.*)

HENRI, *vivement.*

C'est inutile, madame, ainsi que je vous l'ai avoué, je n'avais pas assez réfléchi... cette mission ne saurait me convenir... monsieur le baron m'approuvera lorsque je lui aurai fait part des graves intérêts qui m'obligent à refuser.

VALÉRIE.

Refuser! quels motifs?

HENRI.

Des motifs sérieux, imprévus.

LE BARON.

Parlez, mon ami, expliquez-vous.

HENRI.

Plus tard, si vous le permettez.

VALÉRIE, *avec fermeté, mais à voix basse.*

As-tu donc oublié qu'il s'agit de mon repos, de mon honneur même?

HENRI, *hésitant.*

Valérie!... (*Il regarde Hélène, qui lui fait un geste impératif.*) C'est impossible...

VALÉRIE.

Ah!... quel motif secret peut vous attacher si vivement à Paris?

HENRI, *bas.*

Autre folie. (*Haut.*) Monsieur le baron me comprendra mieux, s'il veut bien m'écouter.

LE BARON.

Volontiers, mon ami, je suis prêt à vous entendre.

VALENTIN, *à Hélène.*

Rassurez Olympe... je vais me convertir.

ENSEMBLE

Air de

HENRI.

Je veux vous découvrir
Mes projets d'avenir,
Puis vraiment
A l'instant
Je prétends revenir.

LES AUTRES.

Il veut me/lui découvrir
Ses projets d'avenir,
Puis vraiment
A l'instant
Nous pourrons revenir.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

VALÉRIE, seule.

Comme il évite mes regards... quelle raison le retient à Paris?... quel motif assez grave et qu'il n'ose m'avouer?... une femme?... une rivale?... oh! non... non... je n'y puis croire?... je suis folle!... et cependant... toutes ces incertitudes, toutes ces hésitations... il y a deux heures il acceptait encore... et ce refus subit... Monsieur de Perny! (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

SCÈNE VIII.

ADRIEN, VALÉRIE.

ADRIEN *entre par le fond.*

Pardonnez-moi, madame, si j'ose encore me présenter devant vous, mais comme je pars demain...

VALÉRIE.

Vous, monsieur!

ADRIEN.

J'ai dû ne pas accepter l'invitation de monsieur d'Aubigny, mais je n'ai pas voulu emporter avec moi le souvenir de vous avoir offensée. Je sais que vous voulez fuir Paris... c'est moi qui m'éloignerai, madame...

VALÉRIE.

Je n'ai pas le droit, monsieur, d'attendre de vous un pareil sacrifice.

ADRIEN.

C'est que vous me jugez mal, madame.. entraîné malgré moi, je vous ai révélé un secret que j'avais su cacher à tous depuis deux ans, et qu'au prix de ma vie je voudrais n'avoir pas trahi... mais, comment aurais-je pu me défendre contre cet amour?

VALÉRIE.

Monsieur... Ciel! Henri!

SCÈNE IX.

ADRIEN, HENRI au fond, VALÉRIE.

HENRI, *d'un ton calme et indifférent.*

On s'étonne de ton absence, ma chère amie...

VALÉRIE.

J'allais rentrer... (*A part.*) S'il avait entendu.

HENRI.

Si pourtant, tu préfères rester...

VALÉRIE.

Non, mon ami, tu as raison... (*A part, en sortant.*) Ce calme, cette tranquillité... il ne sait rien...

(*Elle sort par la droite. — Adrien va pour sortir par le fond. — Henri l'arrête du geste. — Les portes du fond restent ouvertes.*)

SCÈNE X.

ADRIEN, HENRI.

HENRI, *toujours très-froid.*

J'étais là, monsieur... j'ai tout entendu... Vos armes?

ADRIEN.

Monsieur, je vous jure...

HENRI.

Vos armes?

(*Valentin paraît au fond et écoute.*)

ADRIEN.

Les vôtres, monsieur.

HENRI.

Soit... l'épée...

SCÈNE XI.

ADRIEN, VALENTIN, HENRI.

VALENTIN.

L'épée... des armes... un duel...

HENRI.

Silence... on pourrait nous entendre... tu seras mon témoin...

VALENTIN.

Mais encore faudrait-il savoir...

HENRI, *à Adrien.*

Monsieur, il est neuf heures, demain matin, à six heures, je vous attendrai chez moi, si vous le trouvez bon?...

ADRIEN.

J'y serai avec mes témoins, monsieur. (*Il sort par le fond.*)

VALENTIN, *remontant avec Adrien*

Mais, monsieur Adrien. (*A Henri qui sort par la gauche.*) Mon ami, explique moi...

HENRI.

Plus tard... il est essentiel que je voie le baron sur le champ... attends-moi... tu sauras tout. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE XII.

VALENTIN, HÉLÈNE.

VALENTIN.

Témoin dans un duel!... moi... je serai traduit aux assises. Trois mois de prévention ou forcé de m'expatrier... Comment empêcher?... Madame de Lussan! c'est le ciel qui l'envoie... Madame...

HÉLÈNE *entre par le fond.*

Quelle agitation, docteur...

VALENTIN.

Un duel! un duel est suspendu sur nos têtes!...

HÉLÈNE.

Un duel!... et qui donc?

VALENTIN.

Votre frère et Henri...

HÉLÈNE, *chancelant.*

Mon frère... Henri... oh! c'est horrible!... Mais quel motif?...

VALENTIN.

Un motif abominable... je ne le connais pas... je ne sais qu'une chose, c'est que je suis témoin...

HÉLÈNE.

Ce duel ne peut avoir lieu... Où est mon frère?

VALENTIN.

Parti...

HÉLÈNE.

Et monsieur d'Aubigny?

VALENTIN.

Il est avec monsieur de Lussan.

HÉLÈNE, *à part.*

Impossible de lui parler seul! (*Haut.*) Comment faire?...

VALENTIN.

Pouvez-vous me le demander? mon imagination est paralysée...

HÉLÈNE, *qui réfléchit.*

Il n'y a que ce moyen. (*Elle se place devant la table de droite et écrit rapidement.*) Monsieur Valentin... vous aimez Henri? vous voulez arrêter ce duel?

VALENTIN.

Je suis prêt à me jeter au milieu des épées pour éviter l'effusion du sang...

HÉLÈNE, *pliant et cachetant sa lettre.*

Que ce billet soit remis par vous... par vous-même, vous m'entendez, à M. Daubigny, à lui seul.

VALENTIN.

Soyez sans crainte... (*A part.*) Pauvre femme, elle tremble pour son frère!

HÉLÈNE, *prête à sortir et revenant.*

Je le confie à votre discrétion, à votre honneur... monsieur d'Aubigny seul a le droit d'ouvrir ce billet... je cours trouver mon frère, et vous, hâtez-vous... cherchez monsieur d'Aubigny, remettez-lui cette lettre... il y va de notre repos à tous. (*Elle sort vivement par le fond.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, puis OLYMPE, ET VALÉRIE.

VALENTIN.

Oui, madame, oui, j'y cours. Elle a raison... tâchons de rejoindre Henri... (*Il va pour sortir par la gauche.*)

OLYMPE, *entrant par la droite.*

Où vas-tu? (*Elle court à lui et l'arrête.*)

VALENTIN, *embarrassé.*

Moi, ma bonne, je... je sortais. (*Elle redescend la scène.*)

OLYMPE, *voyant la lettre d'Hélène.*

Quelle est cette lettre?

VALENTIN.

Cette... cette lettre, voyons ne vas-tu pas avoir encore des soupçons?

OLYMPE.

On en aurait à moins.

VALENTIN, *s'efforçant d'empêcher Olympe de prendre la lettre.*

Elle n'est pas pour moi... Elle est pour Henri.

VALÉRIE, *qui est entrée par la droite un peu après Olympe sans être vue de Valentin.*

Pour Henri, donnez. (*Elle arrache la lettre à Valentin qui la tient de la main droite et l'écarte d'Olympe.*)

VALENTIN.

Mais lui seul doit la lire.

VALÉRIE.

Oh! mon mari décachète mes lettres, moi les siennes. (*Elle l'ouvre.*)

VALENTIN, *voulant la reprendre.*

Fort bien, mais j'ai promis...

OLYMPE, *le faisant passer brusquement devant elle.*

Lis vite, je suis sûre que Valentin me trompe...

VALÉRIE, *lisant.*

« Au nom de notre amour, » Grand Dieu!

VALENTIN.

Hein?

OLYMPE.

C'est adressé à mon mari?

VALÉRIE.

Non, au mien.

VALENTIN, *à part.*

Oh! sa passion orageuse.

VALÉRIE, *continuant.*

« Au nom de notre amour, cher Henri, attendez-moi avant la fin de votre soirée dans le petit salon. » C'est ici.

OLYMPE.

Oh! que je suis désolée.

VALENTIN.

Il est bien temps!

VALÉRIE.

Et pas de signature... oh! n'importe, je saurai découvrir... Valentin, qui vous a remis cette lettre?

VALENTIN.

Personne, c'est-à-dire... si, si... une femme de chambre, un groom inconnu.

VALÉRIE.

Ah! vous me trompez.

VALENTIN, *à part.*

Courons après la baronne, qu'elle ne vienne pas à ce rendez-vous.

SCÈNE XV.

VALÉRIE, assise, OLYMPE, HERMÈS, VALENTIN.

VALENTIN.

Hermès!

HERMÈS, *accourant haletant au fond.*

Docteur!... (*Apercevant Olympe.*) Ragenski!... Ragenski!... (*L'entraînant, à part, sur le devant de la scène, pendant qu'Olympe console Valérie.*) Octavie!... elle est furieuse!... Elle va venir ici!...

VALENTIN, *à part.*

Ah! mon Dieu! il ne manquerait plus que cela! la jolie soirée!...

OLYMPE.

Qu'est-ce? encore une crise?

HERMÈS.

Affreuse...

VALENTIN.

Il est à toute extrémité... j'y cours.

HERMÈS.

Nous y courons.

OLYMPE.

Et qui me reconduira?

VALENTIN.

Moi!...

HERMÈS.

Nous!...

VALENTIN.

Je te mettrai chez toi en passant...

OLYMPE, *à part.*

Chez moi, non pas, mais chez le malade lui-même, rue Blanche, 50.

VALENTIN, *qui a repris son chapeau.*

Viens, Hermès, viens, ma bonne?

OLYMPE.

Me voici.

VALENTIN, *à part.*

Oh! cette fois, je cours tuer mon malade. (*Il sort avec Olympe.*)

HERMÈS, *répétant.*

Oh! cette fois nous courons tuer notre malade! (*Ils sortent tous très-vivement. — Cette scène doit être jouée avec la plus grande chaleur.*)

SCÈNE XVI.

VALÉRIE *seule, relisant, découragée.*

« Au nom de notre amour! » Henri ne m'aime plus... une autre! Oh! cette pensée! une autre!... et cette femme est ici... et elle va venir dans ce salon .. elle va venir chercher mon mari... Oh! cette certitude me rend tout mon courage... séchons ces pleurs... cachons mes angoisses... sourions, s'il le faut... qu'ils ne soupçonnent rien... que je puisse découvrir... Mais si elle était avertie, si elle ne venait pas?

SCÈNE XVII.

VALÉRIE, HENRI.

HENRI, *entrant par la gauche, sans voir Valérie.*

Tout est convenu... et maintenant... (*A part, et l'apercevant.*) Valérie!...

VALÉRIE, *à part.*

Henri!... (*Haut.*) Tu étais sorti?

HENRI, *hésitant.*

Oui, un ordre pressant du ministère.

VALÉRIE, *à part.*

Il se trouble... (*Haut.*) Tu ne rentres pas dans le salon?... il n'y reste plus que quelques intimes.

HENRI, *s'asseyant à droite.*

Ces papiers à examiner... puis je te rejoins.

VALÉRIE,

Bien, mon ami. *(A part.)* Il l'a vue, sans doute, il l'attend... oh ! je reviendrai. *(Elle sort par la droite.)*

SCÈNE XVIII.

HENRI, puis HÉLÈNE.

HENRI, *assis.*

Oh ! insensé ! voilà donc où m'a conduit une fatale passion : le trouble de mon ménage... et un duel... ou le déshonneur.

HÉLÈNE, *elle entre vivement par le fond, et avec la plus grande émotion.*

Dieu soit béni !... je vous trouve enfin.

HENRI, *se levant.*

Cette agitation !...

HÉLÈNE.

Monsieur Valentin ne vous a-t-il pas remis ma lettre ?

HENRI.

Une lettre !... je n'ai pas vu Valentin...

HÉLÈNE.

Henri, j'ai appris votre duel.

HENRI.

Quoi ! vous savez ?...

HÉLÈNE.

Oui... j'ai cherché en vain mon frère... mais il ne sera pas sourd à mes prières... ce duel est impossible...

HENRI.

Impossible !...

HÉLÈNE.

Oui, impossible !... pensez-vous que je veuille accepter un tel remords ?

HENRI.

Des remords, vous !

HÉLÈNE.

Eh ! n'est-ce pas mon fol amour qui cause ce duel ? Ah ! faut-il que cette passion insensée m'apporte tant de désespoir, et que je n'aie pu l'arracher de mon cœur !

HENRI.

Hélène !

HÉLÈNE.

Oh ! tenez, Henri, toute ma fierté est tombée... je n'ai plus qu'une pensée... vous sauver... sauver mon frère... c'est moi seule qui suis coupable... oh ! pardonnez-moi, Henri... brisez notre amour... déchirez mon cœur... mais ne tuez pas mon frère !... qu'il ne soit pas non plus votre meurtrier.

HENRI.

Hélène !... c'est moi qui vous supplie !... taisez-vous, taisez-vous !... trop souvent vos larmes m'ont fait tout oublier... aujourd'hui, il ne s'agit plus de mon bonheur, de ma vie... il s'agit de mon honneur !

HÉLÈNE.

Votre honneur !... eh ! sera-t-il plus pur, si vous tuez Adrien ?... si mon frère vous frappe ?... Acceptez cette nomination... partez... partez... c'est moi-même qui vous en conjure... Vous ne répondez pas... Henri... Henri... au nom de mes larmes, de ma tendresse. *(Elle s'est appuyée sur son bras. — Apercevant Valerie qui entre par le fond.)* Valérie !

HENRI, *reculant avec terreur.*

Valérie !

SCÈNE XIX.

HÉLÈNE, VALÉRIE, HENRI.

VALÉRIE, *entrée du fond, après avoir regardé son mari, puis Hélène.*

Hélène !... oh ! mais, il n'est donc rien de sacré ?

HENRI.

Valérie !... quelle pensée !... madame venait empêcher un duel.

VALÉRIE, *lui montrant rapidement la lettre d'Hélène.*

Et cette lettre !... cette lettre adressée à vous, écrite par elle... au nom de son amour... son amour ! et cette femme se disait mon amie...

HÉLÈNE, *tombant assise avec désespoir.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

VALÉRIE, *regardant la lettre.*

Oui, cette écriture... je la reconnais maintenant... comment ai-je pu me méprendre ?... ou plutôt, comment en aurais-je jamais eu la pensée ?... *(Après un silence.)* Vous vous taisez, madame... oui, vous avez raison, car vous m'avez tendu longtemps la main d'une sœur... et c'était pour mieux me tromper.

HÉLÈNE.

Valérie !...

VALÉRIE.

Mais je vous démasquerai devant tous, je montrerai cette lettre pour que chaque femme honnête vous repousse de chez elle... mais vous êtes encore là et vous souffrez qu'elle reste chez moi !...

HENRI.

Valerie !... par pitié !...

Air : *Epoux imprudent, fils rebelle.*

Vous hésitez, ah ! c'est infame.
Est-ce donc moi qui dois partir ?
Près de mon fils une autre femme,
Sans remords oserait venir
Prendre ma place à l'avenir.
Non, je saurai châtier tant d'audace.
Je dois flétrir un pouvoir odieux ;
Sortez, madame, je le veux,
Sortez, sortez, car je vous chasse

HÉLÈNE, *à part.*

Grand Dieu !... Oh !

SCÈNE XX.

HÉLÈNE, LE BARON, VALÉRIE, HENRI.

VALÉRIE, *allant à lui, il vient de gauche.*

Venez, venez, il faut que vous sachiez tout... mais... mais, je n'ai plus la force... tenez... tenez... cette lettre parlera plus haut que mon indignation. *(Les larmes la suffoquent ; elle remet la lettre au baron.)*

HENRI, *s'élançant.*

Que fais-tu ?

HÉLÈNE, *à part.*

Je suis perdue ! *(Elle s'est levée, et va s'appuyer contre un fauteuil au fond, prête à sortir.)*

LE BARON, *qui a pris la lettre.*

Rassurez-vous... j'ai vu Adrien... il a reconnu ses torts, je suis chargé d'offrir ses excuses à monsieur d'Aubigny.

HENRI.

Monsieur !...

LE BARON.

Vous pouvez les accepter, mon ami... *(A Valérie).* Vous connaissez mon affection pour vous... je m'estime heureux d'avoir pu vous épargner un chagrin.

VALÉRIE, *à part.*

Et moi qui lui ai remis... *(Haut).* Oh ! cette lettre...

LE BARON.

En effet, j'oubliais.

HENRI, *à part.*

Grand Dieu !

VALÉRIE, *vivement.*

Non... non... donnez ! *(Elle la prend)*,

HÉLÈNE, *à part.*

Que dit-elle ?

LE BARON.

Cependant... cette lettre...

VALÉRIE, *traversant.*

Cette lettre !... M. d'Aubigny vous l'écrivait pour refuser décidément sa nomination... son honneur exige qu'il parte... et je crois être assurée qu'il partira.

(Dès les premiers mots, prononcés lentement, Valérie s'est approchée de la table, et elle brûle le billet à une des bougies.)

SCÈNE XXI.

HÉLÈNE, LE BARON, OLYMPE, HENRI, VALÉRIE.

OLYMPE, *entrant vivement.*

C'était un faux malade !

LE BARON.

Que dites-vous ?

OLYMPE.

Oui, c'était une femme... un Polonais du corps de ballet!

VALÉRIE.

Oh! c'est indigne!

OLYMPE.

Infâme!... je suis furieuse!... après moi surtout... avoir amené Valentin à Paris... et de force... oh! quelle leçon!... aussi, je suis guérie de mon ambition... j'ai cru trouver la terre promise à Paris; mais, comme Moïse, je n'ai fait que l'entrevoir. Oh! si je pouvais retourner dans ma jolie petite ville de Crépy!... et vous cousin?

HENRI.

Moi! je pars pour l'Espagne... (*Regardant Valérie avec hésitation*) seul, peut-être.

OLYMPE.

Seul... allons donc... est-ce qu'une femme quitte son mari, lorsqu'elle l'aime? est-ce que je laisserais partir Valentin sans moi?... malgré tous ses torts, je le chéris toujours... et je lui pardonne... c'est plus raisonnable... et puis c'est si doux!...

VALÉRIE.

Tu dis vrai... Henri a voulu plaisanter... nous partons ensemble... l'avenir, je l'espère, me fera oublier le passé...

HENRI, *lui prenant la main.*

Oh! je le jure.

LE BARON, *à Hélène.*

Que veut-elle dire?

HÉLÈNE.

Que désormais personne ne cherchera plus à troubler son bonheur.

SCÈNE XXII.

HÉLÈNE, LE BARON, OLYMPE, HERMÈS, VALENTIN, VALÉRIE, HENRI.

(*Valentin est pâle et défait; il a enfoncé son chapeau sur ses yeux; Hermès de même.*)

OLYMPE.

Valentin! quelle pâleur!

(*Après un silence.*)

LE BARON.

Votre malade?

VALENTIN.

Mon malade!... il est mort...

OLYMPE, *avec joie, à part*

Nous sommes sauvés!

HERMÈS.

Il y avait anévrisme au cœur... la rupture a été complète.. un prince russe l'a enlevé comme propriété nationale, j'y ai furieusement contribué!...

OLYMPE. *

Bon Hermès.

VALENTIN, *à part.*

Elle ignore tout... (*Haut.*) et si tu le veux chère amie, nous dirons adieu à Paris... maintenant que tu en connais tous les charmes?

OLYMPE.

Dès demain. Du moins, il n'y a pas de Polonais à Crépy.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Editeurs.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEXANDRE DUMAS, BALZAC, EUGÈNE SUE, SCRIBE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, JULES SANDEAU, BAYARD, LOCKROY, DUMANOIR, ANICET-BOURGEOIS, LÉON GOZLAN, MARC-FOURNIER, MÉLESVILLE, DUVERT et LAUZANNE, DENNERY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PYAT, BOUCHARDY, LABICHE et MARC MICHEL, ROSIER, MICHEL MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES; JULES DE PRÉMARAY, HENRY MURGER, AUGUSTE MAQUET, EMILE SOUVESTRE, FERDINAND DUGUÉ, COGNIARD FRÈRES, AMÉDÉE ACHARD, LÉON GUILLARD, TH. BARRIÈRE, A. DECOURCELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARBIER, CHARLES DESNOYER, ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VAEZ, A. LEFRANC, DECACOUR, ETC., ETC.

20 centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par semaine.

CHAQUE PIÈCE **20** CENTIMES. — CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE **5** PIÈCES, **1** FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

1re Série. — Prix : 1 franc. c.

Le Chiffonnier de Paris, drame. . . 20
La Closerie des Genêts, drame. . .
Une Tempête dans un verre d'eau. . } 40
Le Morne au Diable, drame . . . .
Pas de Fumée sans Feu, com.-vaud. } 40

2e Série. — Prix : 1 franc.

Trois Rois, trois Dames, com.-vaud. . 20
La Marâtre, drame. . . . . . .
La Ferme de Primerose, com.-vaud. . } 40
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame.
L'Habit vert, comédie. . . . . . } 40

3e Série. — Prix : 1 franc.

Benvenuto Cellini, drame. . . . . .
Frisette, comédie-vaudeville . . . . } 40
Clarisse Harlowe, drame. 20
La Reine Margot, drame. . . . .
Jean le Postillon, vaudeville. . . . } 40

4e Série. — Prix : 1 franc.

La Foi, l'Espérance et la Charité, dr.
Le Bal du Prisonnier, com.-vaud. . } 40
Hamlet, drame. . . . .
Le Lait d'ânesse, comédie-vaudeville. } 40
Hortense de Blengie, drame 20

5e Série. — Prix : 1 franc.

Le Fils du Diable, drame. . . . .
Une Dent sous Louis XV, vaudeville . } 40
Le Livre noir, drame . . . . . .
Midi à quatorze heures, com.-vaud. . } 40
La Petite Fadette, drame. 20

6e série. — Prix : 1 franc. c.

La Vie de Bohême, drame. . . . .
Graziella, drame. . . . . } 40
La Chambre rouge, drame. . . . .
Un Jeune Homme pressé, vaudeville. . } 40
Le Docteur noir, drame 20

7e Série. — Prix : 1 franc.

Martin et Bamboche, drame.. . . .
Les deux Sans-culottes, vaudeville. . } 40
Les Mystères du Carnaval, drame. .
Croque-Poule, comédie-vaudeville . . } 40
Une Fièvre brûlante, comédie-vaud. . 20

8e Série. — Prix : 1 franc.

Bataille de Dames, comédie 20
Le Pardon de Bretagne, drame. . .
La Pariure de Jules Denis, comédie. . } 40
Paris qui dort, com.-vaudev. . . .
Paris qui s'éveille, comédie-vaudev. . } 40

9e Série. — Prix : 1 franc.

Intrigue et Amour, drame. . . . .
Le Marchand de Jouets d'enfant . . } 40
Gentil Bernard, comédie-vaudev. . .
Jobin et Nanette, coméd.-vaud . . . } 40
Le Collier de Perles, comédie . . . 20

10e Série. — Prix : 1 franc.

Le Bourgeois de Paris, comédie-vaud. 20
Les Contes de la Reine de Navarre, c.
Qui se dispute s'adore, vaudeville. . . } 40
Marie Simon, drame. . . . . . .
La Famille Poisson, comédie . . . } 40

11e Série. — Prix : 1 franc. c.

Les Nuits de la Seine, mélodrame. .
Un Garçon de chez Véry, coméd.-vaud. } 40
Un Chapeau de Paille d'Italie, c.-vaud. 20
L'Oncle Tom, drame. . . . . . .
Chasse au Lion, comédie. . . . . . } 40

12e Série. — Prix : 1 franc.

Berthe la Flamande, drame. . . .
Un Mari qui n'a rien à faire, c-vaud. } 40
Le Testament d'un Garçon, drame. . 20
La Chatte Blanche, féerie. . . . .
L'Amour pris aux cheveux, pochade. } 40

13e Série. — Prix : 1 franc.

Le Courrier de Lyon, drame . . . .
Par les Fenêtres, vaudeville . . . . } 40
Le Roi de Rome, drame. 20
Un Monsieur qui suit les Femmes, vaud.
La Terre promise, comédie-vaudeville . } 40

14e Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Péchés capitaux, drame. . .
La Tête de Martin, vaudeville . . . } 40
Le Sage et le Fou, comédie. 20
Le Muet, drame. . . . .
Un Merlan en bonne fortune, vaudev. } 40

15e Série. — Prix : 1 franc.

Les Quatre fils Aymon, drame . . .
Scapin, comédie-vaudeville . . . . } 40
Un premier Coup de Canif, com.-vaud. 20
Roquelaure, drame . . . .
Une Nuit Orageuse, com.-vaud. . . } 40

16e Série. — Prix : 1 franc. c.

La Mendiante, drame . . . . . .
La Tonelli, opéra-comique . . . . } 40
Les Avocats, comédie 20
Marianne, drame. . . . .
Une Charge de cavalerie, com.-vaud. } 40

17e Série. — Prix : 1 franc.

Les Coulisses de la Vie, com.-vaud. .
Un Ami acharné, com.-vaudeville . . } 40
La Bergere des Alpes, drame. . . .
Les Paniers de la Comtesse, com.-vaud. } 40
Marie ou l'Inondation. 20

18e Série. — Prix : 1 franc.

Les Sept Merveilles du Monde. . . .
Un Coup de vent. . . . . } 40
Notre-Dame de Paris. . . . . . .
Les Lundis de Madame. . . . . . } 40
Le Château des Sept Tours. 20

19e Série. — Prix : 1 franc.

Les Mystères de l'Eté. . . . . . .
Voyage autour d'une jolie Femme . . } 40
Le Cœur et la Dot. . . . .
Un ut de Poitrine. . . . . } 40
Léonard le Perruquier 20

20e Série. — Prix : 1 ranc.

Les sept Merveilles du N° 7. . . . .
L'ami François. . . . . } 40
Les Enfers de Paris. . . . . . .
Atala. . . . . } 40
La Nuit du Vendredi-Saint 20

UNE LIVRAISON *par semaine.*

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

UNE SÉRIE *tous les quinze jours.*

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Emile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Marc FOURNIER, SAINTINE, Michel MASSON, Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires. . . 1 vol. 1 50
Vingt ans après. . . . . — 2 »
Le Vicomte de Bragelonne . . — 4 50
Le Chevalier de Maison-Rouge. — 1 10
Le Comte de Monte-Cristo . . — 3 60
La Reine Margot. . . . . — 1 50
Ascanio. . . . . — 1 30
La Dame de Monsoreau . . . — 2 20
Amaury . . . . — » 90
Les Frères corses . . . . — » 50
Les Quarante-cinq. . . . — 2 20
Les deux Diane. . . . . — 2 »
Le Maître d'armes. . . . — » 90
Le Bâtard de Mauléon. . . — 1 80
La Guerre des Femmes. . . . — 1 50
Mém d'un Médecin. —Balsamo. — 3 60
Georges. . . . . — » 90
Une Fille du Régent. . . . — 1 10
Impressions de voyage (Suisse). — 2 »
— Midi de la France. — 1 10
— Une année à Florence. — » 90
— Le Corricolo. — 1 50
Cécile. . . . . — » 70
Sylvandire. . . . . . . — » 90
Fernande. . . . . — » 90
Le Chevalier d'Harmental . . — 1 30
Isabel de Bavière. . . . . — 1 10
Acté. . . . . — » 70
La Villa Palmieri. . . . . — » 90
Gaule et France. . . . . — » 70

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux. . . 1 vol. 5 »

Chaque ouvrage se vend séparément.

L'Orgueil . . . . — 1 50
L'Envie. . . . . — » 90
La Colère . . . . — » 70
La Luxure. . . . . . . — » 70
La Paresse. . . . . . . — » 50
L'Avarice . . . . — » 50
La Gourmandise. . . . . . — » 50
Les Enfants de l'Amour . . . — » 90
La Bonne Aventure. . . . . — 1 50
L'institutrice. . . . . . — » 90

MARCO DE SAINT-HILAIRE

Une Veuve de la Grande armée. — » 90

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls. . . . . . — » 90
Fort en Thème. . . . . . . — » 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Le Lion amoureux. . . . . . — » 30

MÉRY.

Héva. . . . . — » 50
La Floride. . . . . — » 70
La Guerre du Nizam. . . . . — 1 »

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert. . — 1 30

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise. . 1 vol. 1 10
Le Médecin du Pecq. . . . . — 1 30

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII. . — 1 10

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi. . . . . . . — » 50
La Maîtresse anonyme. . . . — » 30
Judith ou la loge d'opéra. . . — » 30
Proverbes. . . . . — » 70

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres. . . — 3 »
Les Amours de Paris . . . . — 1 75

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome. . . . — 1 75

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans . . . . — » 30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion. . . . . . . — » 50
L'Anneau d'argent. . . . . — » 30

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ PUBLIERA LES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. Alexandre Dumas, Balzac, Eugène Sue, Scribe, Frédéric Soulié, Jules Sandeau, Bayard, Lockroy, Dumanoir, Anicet-Bourgeois Léon Gozlan, Marc-Fournier, Mélesville, Duvert et Lauzanne, Dennery, Paul Féval, Félix Pyat, Bouchardy, Labiche et Marc-Michel, Rosier, Michel Masson, Méry, de Saint-Georges, Jules de Prémaray, Henry Murger, Auguste Maquet, Émile Souvestre, Ferdinand Dugué, Cogniard frères, Amédée Achard, Léon Guillard, Th. Barrière, A. Decourcelle, Michel Carré, Jules Barbier, Charles Desnoyer, Alphonse Royer, Gustave Vaez, A. Lefranc, Delacour, etc., etc.

PIÈCES EN VENTE :

Première Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Le Chiffonnier de Paris	FÉLIX PYAT	20 c.
La Closerie des Genêts	FRÉDÉRIC SOULIÉ	} 40
Une Tempête dans un verre d'eau	LÉON GOZLAN	
Le Morne au Diable	EUGÈNE SUE	} 40
Pas de fumée sans feu	BAYARD	

Deuxième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Trois Rois, trois Dames	LÉON GOZLAN	20 c.
La Marâtre	H. DE BALZAC	} 40
La Ferme de Primerose	CORMON — DUTERTRE	
Le Chevalier de Maison-Rouge	ALEX. DUMAS — AUG. MAQUET	} 40
L'Habit vert	ALF. DE MUSSET. — ÉM. AUGIER	

Troisième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Benvenuto Cellini	PAUL MEURICE	} 40
Frisette	LABICHE — LEFRANC	
Clarisse Harlowe	DUMANOIR — GUILLARD	20
La Reine Margot	ALEX. DUMAS — AUG. MAQUET	} 40
Jean le Postillon	CARMOUCHE — PAUL VERMOND	

Quatrième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
La Foi, l'Espérance et la Charité	ROSIER	} 40 c.
Le Bal du Prisonnier	GUILLARD — DECOURCELLE	
Hamlet	ALEX. DUMAS — PAUL MEURICE	} 40
Le Lait d'ânesse	GABRIEL — DUPEUTY	
Hortense de Blengie	FRÉDÉRIC SOULIÉ	20

Cinquième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Le Fils du Diable	PAUL FÉVAL — SAINT-YVES	} 40 c.
Une Dent sous Louis XV	LABICHE — LEFRANC	
Le Livre noir	LÉON GOZLAN	} 40
Midi à quatorze heures	TH. BARRIÈRE	
La petite Fadette, d'après	GEORGES SAND	20

Sixième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
La Vie de Bohême	TH. BARRIÈRE — H. MURGER	} 40 c.
Graziella	d'après LAMARTINE	
La Chambre rouge	THÉODORE ANNE	} 40
Un Jeune Homme pressé	LABICHE	
Le Docteur noir	ANICET BOURGEOIS-DUMANOIR	20

Septième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Martin et Bamboche	EUGÈNE SUE	} 40 c.
Les deux Sans-culottes	MOREAU — SIRAUDIN	
Les Mystères du Carnaval	ANICET — M. MASSON	} 40
Croque-Poule	ROSIER	
Une Fièvre brûlante	MÉLESVILLE	20

Huitième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Bataille de Dames	E. SCRIBE — LEGOUVÉ	20 c.
Le Pardon de Bretagne	MARC FOURNIER	} 40
La Pariure de Jules Denis	Mme A. BOISGONTIER	
Paris qui dort	DELACOUR — THIBOUST	} 40
Paris qui s'éveille	LAURENCIN — CORMON	

Neuvième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Intrigue et Amour	ALEXANDRE DUMAS	} 40 c.
Le Marchand de Jouets d'Enfants	MÉLESVILLE — GUILLARD	
Gentil Bernard	DUMANOIR — CLAIRVILLE	} 40
Jobin et Nanette	MICHEL CARRÉ — LÉON BATTU	
Le Collier de Perles	MAZÈRES	20

Dixième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Le Bourgeois de Paris	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20 c.
Les Contes de la Reine de Navarre	SCRIBE — LEGOUVÉ	} 40
Qui se dispute s'adore	H. DE KOCK — CH. POTIER	
Marie Simon	ALBOIZE — SAINT-YVES	} 40
La Famille Poisson	SAMSON	

Onzième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Nuits de la Seine	MARC FOURNIER	} 40 c
Un Garçon de chez Véry	EUGÈNE LABICHE	
Un Chapeau de Paille d'Italie	MARC-MICHEL — E. LABICHE	20
L'Oncle Tom	L. DE WAILLY — E. TEXIER	} 40
Chasse au Lion	G. VATTIER — E. DE NAJAC	

Douzième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Berthe la Flamande	M. GENTILHOMME — GUÉROULT	} 40 c.
Un Mari qui n'a rien à faire	FOURNIER — LAURENCIN	
Le Testament d'un Garçon	CH. DESNOYER — E. NUS	20
La Chatte Blanche	COGNIARD frères	} 40
L'Amour pris aux cheveux	GALOPPE D'ONQUAIRE	

Treizième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Le Courrier de Lyon	MOREAU-SIRAUDIN-DELACOUR	} 40
Par les Fenêtres	AMÉDÉE ACHARD	
Le Roi de Rome	DESNOYER — L. BEAUVALLET	20
Un Monsieur qui suit les Femmes	TH. BARRIÈRE — DECOURCELLE	} 40
La Terre promise	A. DURANTIN — R. DESLANDES	

Quatorzième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Sept Péchés capitaux	ANICET BOURGEOIS — D'ENNERY	} 40
La Tête de Martin	GRANGÉ — DECOURCELLE	
Le Sage et le Fou	MÉRY — B. LOPEZ	20
Le Muet	ANICET BOURGEOIS — M. MASSON	} 20
Un Merlan en bonne fortune	VARIN — LABIE — GÉRARD	

Quinzième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Quatre fils Aymon	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	} 40
Scapin	CARMOUCHE — PAUL VERMOND	
Un Premier coup de Canif	A. BOURGEOIS — E. BRISEBARRE	20
Roquelaure	FERDINAND DUGUÉ	} 40
Une Nuit Orageuse	A. DARTOIS — J. ADENIS	

Seizième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
La Mendiante	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	} 40
La Fonelli	T. SAUVAGE	
Les Avocats	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20
Marianne	A. BOURGEOIS — MIC. MASSON	} 40
Une Charge de cavalerie	LABICHE - MOREAU - DELACOUR	

Dix-septième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Coulisses de la Vie	DUMANOIR — CLAIRVILLE	} 40
Un Ami acharné	E. LABICHE — A. JOLLY	
La Bergère des Alpes	CH. DESNOYER — A. D'ENNERY	} 40
Les Paniers de la Comtesse	LÉON GOZLAN	
Marie ou l'Inondation	A. BOURGEOIS — F. CORNU	20

Dix-huitième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Sept Merveilles du Monde	AD. D'ENNERY — E. GRANGÉ	} 40
Un Coup de vent	VARIN, BRUNSWICK, BEAUPLAN	
Notre-Dame de Paris	PAUL FOUCHER	} 40
Les Lundis de Madame	FEU ALLART	
Le Château des Sept-Tours	MALLIAN — ALBOIZE	20

Dix-neuvième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Mystères de l'Été	LAMB. THIBOUST — DELACOUR	} 40
Voyage autour d'une jolie Femme	J. BARBIER — MICHEL CARRÉ	
Le Cœur et la Dot	FÉLICIEN MALEFILLE	} 40
Un Ut de Poitrine	LABICHE — LEFRANC	
Léonard le Perruquier	DUMANOIR — CLAIRVILLE	20

Vingtième Série. — Prix : 1 franc.

Pièce	Auteurs	Prix
Les Sept Merveilles du N° 7	CORMON — E. GRANGÉ	} 40
L'ami François	BOURDOIS — ÉMILE COLLIOT	
Les Enfers de Paris	R. DE BEAUVOIR — L. THIBOUST	} 40
Atala	ALEXANDRE DUMAS FILS	
La Nuit du Vendredi-Saint	OCTAVE FEUILLET — P. BOCAGE	05

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

IL PARAIT

Une ou deux livraisons par semaine

Chaque livraison contient une pièce. Prix : **20** *centimes.*

Une série tous les mois

Chaque série contient cinq pièces. — Prix : **1** *franc.*

CHAQUE PIÈCE SERA PUBLIÉE AVEC UN DESSIN REPRÉSENTANT UNE DES PRINCIPALES SCÈNES DE L'OUVRAGE.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS, RUE VIVIENNE, 2 BIS.

20 centimes la livraison. — Il en paraît une ou deux par semaine.
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES,
CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ



PROSPECTUS.

On a dit que chaque jour amenait son pain : ce qui est vrai pour le corps est donc vrai pour l'esprit ; car ne semble-t-il pas que chaque époque ramène aussi pour les imaginations la pâture dont elles ont besoin ?

Le goût du théâtre est aujourd'hui général en France. L'instruction, répandue dans toutes les classes de la société, augmente chaque jour le nombre des amateurs, et leur permet de s'associer avec discernement aux appréciations des ouvrages d'art et d'esprit.

En publiant une collection des pièces jouées avec succès depuis quelques années sur tous les théâtres, nous mettrons le public à portée d'asseoir son jugement sur le mérite des genres, comme sur celui des auteurs; il pourra apprécier, par la lecture, la nature des sensations qu'il aura éprouvées à la scène, et réduire l'ouvrage à sa valeur réelle, en le dépouillant, dans le recueillement du cabinet, des illusions de la représentation, des prestiges du théâtre et de l'animation des personnages.

Le service que nous rendrons aux personnes qui habitent la province est immense, car nous les tiendrons au courant du répertoire moderne, et nous suppléerons, autant que possible, aux théâtres qui manquent au plus grand nombre des villes des départements. Nous venons même au secours des gens de goût, qui ne peuvent pas supporter la représentation d'une pièce mal jouée, et qui s'estimeront heureux de la lire chez eux, et d'en étudier à leur aise les caractères et les beautés.



LES COSAQUES

DRAME EN CINQ ACTES ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. ALPH. ARNAULT ET LOUIS JUDICIS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 24 NOVEMBRE 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE COMTE MANZAROFF	MM. ARNAULT.
MAURICE	GOUGET.
DURIVEAU	PAULIN MÉNIER.
PANEL	ALEXANDRE.
FÉDÉROWITCH	EMMANUEL.
LE COLONEL JACQUEMIN	CLÉMENT-JUST.
LE MARQUIS DE BEAUFEU	PÉPIN.
RUSKOE	JULIAN.
GEORGES	JOSSE.
M. MOUTONNET	GALABERT.
M. PLANTUREUX	BLOT.
KROKATCHCOFF	AMELINE.
UN JEUNE HOMME A LA MODE	THIERRY.
RATANIEFF	LAHALLE.
UN OFFICIER DE COSAQUES	RAIN.
UN MARIÉ	MM. MALINE.
UN GARÇON DE CAFÉ, UN MARCHAND DE JOURNAUX,	AUBRY.
UN ENFANT	LE PETIT VAUTIER.
OLGA	Mmes NAPTAL-ARNAULT.
Mme BLANCHARD	LAMBQUIN
LOUISE	ISABELLE CONSTANT.
MARION BORODINO	LÉONTINE.
ROSALBA	ANNA
UNE MARIÉE	ELIZA.
UNE FEMME DU PEUPLE	JOUAULT.

Premier Cosaque, Deuxième Cosaque, Soldats Français, Cosaques, Jeunes gens à la mode, Jeunes femmes à la mode. Un ménétrier, Paysans, Paysannes, Hommes et Femmes du peuple.

L'action se passe en février 1814, à Troyes.

ACTE I.

Premier Tableau.

LA CANTINE DE MARION.

La cantine de Marion, à Troyes ; au fond, à gauche, porte vitrée donnant sur le mail ; à droite, une grande fenêtre : entre la porte et la fenêtre, un comptoir garni. Tables et chaises de chaque côté du théâtre. A droite et à gauche, petites portes. A gauche, une fenêtre donnant sur le mail. A travers la porte et les fenêtres, on aperçoit la promenade vivement éclairée par le soleil.— Au lever du rideau, on entend un grand bruit au dehors. Le garçon de café est seul en scène et regarde par la fenêtre. — Plusieurs bourgeois traversent vivement le fond du théâtre.

SCENE I.

LE GARÇON DE CAFÉ, M. MOUTONNET, M. PLANTUREUX.

(M. Moutonnet entre vivement en scène suivi de près par M. Planturcux.)

PLANTUREUX.

Qu'y a-t-il donc, monsieur Moutonnet?

MOUTONNET.

Ce qu'il y a, monsieur Planturcux?... voilà ce qu'il y a : depuis que les Cosaques occupent notre pauvre ville de Troyes, depuis surtout qu'ils sont campés là, sur la promenade publique, nous avons chaque jour des rixes... des duels.

PLANTUREUX.

Des duels!... Eh bien?

MOUTONNET.

Eh bien, eh bien!... je n'ai pas envie d'être arrêté comme duelliste, moi.

PLANTUREUX, riant.

Vous, monsieur Moutonnet?... oh! il n'y a pas de danger!

MOUTONNET.

Eh! eh! voisin... ça a bien failli m'arriver hier au soir.

PLANTUREUX.

Comment cela?

MOUTONNET.

Nous sommes en sûreté ici... je puis vous raconter la chose : vous savez que les Cosaques occupent la ville de Troyes et les environs jusqu'à Lusigny. Or, j'avais obtenu un laissez-passer pour me rendre à ce village où j'avais affaire... En revenant, je traversais le bois de Crény, qui, comme vous le savez, s'étend jusqu'aux portes de la ville. J'avais pris le petit sentier qui longe la mare aux Biches, parce que c'est le plus court... Je cheminais bravement, non sans éprouver un peu de frayeur... voilà que, tout à coup, mon pied rencontre un obstacle; je me baisse et je vois... ah! mon sang se glace encore rien que d'y penser!... je vois un cadavre entièrement nu, étendu sur le sol... je pousse un cri perçant... une patrouille de Cosaques qui passait non loin là, accourt à mon cri... on m'entoure, on m'interroge... je montre le cadavre du doigt... les Cosaques l'examinent, poussent un cri à leur tour; mais un cri de rage... puis, sans me donner le temps de me reconnaître... me saisissent et m'entraînent jusque dans leur camp... J'étais accusé d'avoir assassiné un Cosaque!

PLANTUREUX.

Mais vous avez prouvé votre innocence?

MOUTONNET.

Ça n'a pas été sans peine... Le comte Manzaroff, un de leurs chefs, était furieux... il dit que c'est le neuvième qu'on trouve comme ça dans le bois depuis le commencement de la semaine... et nous ne sommes qu'au mardi!...

PLANTUREUX.

C'est étrange!

MOUTONNET.

Mais, ce qui est plus étrange encore, c'est que tous ces Cosaques ne sont atteints que d'un seul coup d'épée .. là... (Il montre sa poitrine.) On dirait que la même main les a frappés... et puis, ils sont tous invariablement dépouillés de leurs uniformes!

PLANTUREUX.

Ce sont des voleurs, sans doute, qui commettent ces assassinats.

MOUTONNET.

Ce ne sont pas des assassinats, puisque je vous dis que la blessure est toujours là... en pleine poitrine.

PLANTUREUX.

C'est effrayant!

MOUTONNET.

Oui, c'est effrayant!... Ah! je me souviendrai longtemps de la présente année mil huit cent quatorze... (Regardant au fond.) Mais je n'entends plus rien... la rue doit être tranquille... venez, monsieur Plantureux.

(Ils font un pas pour sortir. — A ce moment un grand Cosaque paraît au dehors, suivi de deux autres soldats cosaques. — Il s'arrête devant la porte et regarde l'enseigne.)

SCENE II.

LES MÊMES, KROKATCHCOFF, DEUX COSAQUES.

KROKATCHCOFF, lisant.

« *Marion Borodino, vivandière...* » (Appelant.) Garçon!... Pourquoi ce nom sur l'enseigne de votre maison? (Il entre.)

LE GARÇON.

Quel nom, monsieur le cosaque?

KROKATCHCOFF.

Marion, Borodino, vivandière?

LE GARÇON.

Marion, c'est le nom de la bourgeoise... vivandière, c'est sa profession... Que faut-il servir à monsieur?

KROKATCHCOFF, s'asseyant à la table de gauche.

Mais, Borodino?

LE GARÇON.

Borodino?... c'est le nom d'une bataille où...

SCENE III.

LES MÊMES, PANEL, DURIVEAU, PLUSIEURS SOLDATS FRANÇAIS DÉGUISÉS EN BOURGEOIS. (Duriveau et Panel portent la grande capote bleue boutonnée et le chapeau rond. Panel porte sous son bras un paquet enveloppé d'un mouchoir; Duriveau cache deux fleurets sous sa capote.)

PANEL, sur le seuil.

...Où les Russes ont été battus... (Se retournant vers Duriveau.) N'est-ce pas, monsieur Duriveau?

DURIVEAU, le repoussant avec dignité.

Observez-vous, Panel!...

PANEL.

Mais, monsieur Duriveau...

DURIVEAU, avec sévérité.

Obtempérez-moi la faveur de vous taire.

PLANTUREUX, bas à Moutonnet.

Quels sont ces nouveaux venus?

MOUTONNET, bas.

Deux soldats de la garde déguisés... (Regardant les autres soldats qui sont au fond.) Ah!... ceux-là aussi!... je les reconnais... les imprudents!... Il ne fait pas bon ici, voisin, allons-nous-en! (Ils s'esquivent sans bruit.)

KROKATCHCOFF.

De l'eau-de-vie!

DURIVEAU.

Borodino, voyez-vous, c'est le nom d'une bataille ousqu'il tombait tant de *flacons* de neige, qu'on n'en pouvait tenir ses fusils à cause des *engelurses* qu'on en avait aux doigts. Nonobstant cette circonstance, messieurs les Russes ont trouvé qu'il y faisait trop chaud.

PANEL, à voix basse.

Mais non, vous vous trompez... A Borodino, il n'y avait pas de neige... même que l'Empereur a dit : *Enfants, c'est le soleil d'Austerlitz!*

DURIVEAU, vexé.

Obtempérez! En Russie, qu'est un pays du nord, il y a toujours de la neige... Allons, offrez-moi la goutte. (Ils s'asseyent.)

KROKATCHCOFF.

Ah çà! mais, ça ne m'explique pas...

DURIVEAU.

Pourquoi-z-on a baptisé Marion du nom de Borodino? Je m'en vas vous le dire...

PANEL.

Et tant pis pour lui si ça le vexe!

KROKATCHCOFF.

Comment le savez-vous?... Vous étiez donc à cette bataille? Vous avez donc été soldat?

DURIVEAU.

Moi? J'en suis t'incapable! Je suis t'original de Tours, en Touraine; et, pour le moment, bourgeois de Troyes, en Champagne. Quant à la bataille, je ne connais que ça... Je l'ai-z-ouï raconter par mon oncle, qui est mort-z-au champ d'honneur! (A Panel.) Comment donc que ça commence, petit?

PANEL.

Eh bien! monsieur Duriveau, c'était à la bataille de Borodino; les Russes, qui sont de meilleurs soldats que les Cosaques...

KROKATCHCOFF.

Hein?

DURIVEAU.

Il n'y a pas d'hein!... C'est un fait reconnu par l'histoire. Continue, petit, ça va me revenir. (Il boit.)

PANEL.

Or, les Russes, qui sont de meilleurs soldats que les Cosaques, ne voulaient pas absolument nous laisser remporter la victoire... (Duriveau lui pousse le coude. — Panel se reprenant.) Je dis *nous*... parce que notre pauvre oncle parlait comme ça.

DURIVEAU, à part.

Il a des dispositions, ce petit! (Haut.) Alors, pour lors, l'Empereur se dit : *Il faut lâcher mon premier chasseurs de la garde...* Qui fut dit fut fait. Le premier donne si bien, que le v'là-z-enfoncé au beau milieu de l'armée ennemie comme un coin dans un tronc d'arbre... Les balles sifflaient, qu'on aurait dit des merles, monsieur! Tout d'un coup le drapeau tombe. On se jette dessus... A toi-z-à moi la paille de fer... On tire comme des chiens enragés qu'ont des mots... Mais une femme empoigne le drapeau. C'te femme, c'est Marion! respect au sexe! De voir ça, ça nous rallume! Le drapeau-z-est repris... la boutique russe est enfoncée; le Français se couvre de lauriers sur toute la ligne. « *Soldats! je suis content de vous,* » dit l'Empereur. Fin finale, et pour vous en finir, voilà pourquoi-z-et comment le régiment tout en-

tier-z-et sur le champ de bataille, a baptisé Marion *sous le briquet* flatteur du nom glorieux de Borodino!

TOUS LES SOLDATS.

Bravo, Marion!

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARION.

MARION, entrant par la droite.

Qui m'appelle? Voilà!

KROKATCHCOFF, se levant.

C'est égal, ce nom de Borodino est mal placé près d'un camp de Cosaques.

MARION.

Alors, fichez votre camp... plus loin de ma maison, nom d'un pompon!

KROKATCHCOFF.

Je ferai mon rapport.

(Il sort. — Quelques soldats déguisés sortent derrière lui et se le montrent au doigt en faisant des gestes de menace. — Les deux autres Cosaques restent assis à la table.)

MARION, furieuse; à part.

Calmouk, va! Et dire... qu'on ne peut rien dire!

UN COSAQUE.

De l'eau-de-vie!

MARION.

Voilà, mon chéri, voilà!

DURIVEAU, à Marion.

Salut, petite mère. (Lui donnant un paquet.) Motus! serrez-moi ça avec les autres, et prenez garde de le chiffonner.

(Il s'approche du comptoir et y glisse les deux fleurets.)

PANEL.

C'est du nanan... c'est des confitures.

MARION, riant.

Suffit... on mettra du papier sur les pots. (A Duriveau.) A propos, qu'avez-vous donc fait de votre chien, monsieur Duriveau?

DURIVEAU.

Caporal? Il est resté-z-en arrière... Il aura flairé quelque Cosaque. (Regardant les Cosaques.) Vous savez qu'il les chérit.

MARION, bas.

Taisez-vous donc!

(Elle porte le paquet dans sa chambre et revient quelques instants après.)

DURIVEAU, s'approchant des Cosaques.

C'est-z-une habitude qui date de la Bérézina... C'est là que la pauvre bête reçut d'un de ces messieurs un coup de baïonnette dedans la cuisse, au-dessus de la *renoncule* du genou. Depuis lors, Caporal ne peut plus sentir un Cosaque en peinture sans lui témoigner sa reconnaissance à sa manière.

PANEL, aux bourgeois et aux soldats déguisés.

Oui, c'est un chien étonnant : il flaire un Cosaque mieux qu'un chien de chasse ne flaire un lièvre... N'est-ce pas, monsieur Duriveau?

DURIVEAU, sévèrement.

Obtempérez... (Bas, et changeant de ton.) Après ça, petit, nous ne sommes pas sous les armes, et tu as le droit de parler ne plus ne moins que comme moi-même, toutefois si tes qualités intellectives te le permettent, et principalement si t'as la politesse de m'offrir la goutte.

PANEL.

Mais, sergent... (A part.) Je ne fais que ça!

LE COSAQUE.

De l'eau-de-vie!

MARION, à son Garçon.

Encore! C'est la troisième bouteille. Je vas y mettre un peu d'eau de Seine, ça les dégrisera.

(Elle prend un pot dans son comptoir et verse de l'eau dans la bouteille.)

LE COSAQUE.

De l'eau-de-vie!

MARION.

Voilà, mon Benjamin, voilà, cognac première qualité, du temps de la comète!... Servez donc!

(On entend aboyer un chien au dehors.)

DURIVEAU.

Je parie que c'est Caporal qui a-z-encore des mots avec ces messieurs.

SCÈNE V.

LES MÊMES, KROKATCHCOFF, DE BEAUFEU, UN JEUNE HOMME A LA MODE, JEUNES GENS.

KROKATCHCOFF, rentrant effaré et se précipitant dans la salle. Il est poursuivi par Caporal.

Retenez le chien... Retenez-le donc!

DURIVEAU, bas, à Caporal.

Kiss! kiss! (Haut.) Veux-tu lâcher, brigand!... Ici, ici, Caporal! (Le chien vient à son maître avec un lambeau d'étoffe à la gueule.) Assis... donne... bien... (Regardant le morceau.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Un fond de culotte?... à monsieur, sans doute? (A Krokatchcoff.) Désolé, monsieur, de l'inconséquence de ce *quadrupède*... (Lui présentant le morceau.) Voici le fond de votre pantalon.

DE BEAUFEU.

Mais, c'est une infamie!... Quand on a un chien aussi féroce, on le tient à l'attache... Des excuses!

PANEL, bas.

Il est bon là, le ci-devant!

LE JEUNE HOMME.

Le marquis de Beaufeu a raison.

MARION, à part.

Ça, un marquis!... Je le connais. C'est un bonnetier retiré.

TOUS.

Des excuses! des excuses!

PANEL, bas, à Duriveau.

Oh! sergent, entendez-vous?

DURIVEAU, à Caporal.

Caporal, on te demande des excuses? (Le chien grogne.) Caporal s'y refuse, messieurs.

KROKATCHCOFF, furieux.

Ça ne se passera pourtant pas ainsi!

DE BEAUFEU.

Non! non! ça ne se passera pas ainsi!

DURIVEAU.

Je l'espère bien! cré nom de nom!

MARION, bas.

Encore une querelle!... Duriveau, calmez-vous, mon vieux; pas pour vous, mais pour moi, à qui ça peut faire du tort.

DURIVEAU, bas.

Rassurez-vous, petite mère; v'là-z-une raison qui me cloue. (Haut.) Allons, messieurs, Caporal a-z-eu tort... il vous offre ses excuses.

DE BEAUFEU, riant.

Ah! ah! réflexion est mère de prudence, à ce qu'il paraît.

PANEL, bas.

Ah çà, qu'est-ce que vous faites donc, sergent?

DURIVEAU, bas.

Obtempérez!... j'ai mon idée!

PANEL, à part.

Alors, c'est différent. Je les connais, les idées du sergent... c'est crâne... c'est français... ça me va, quoi!

DURIVEAU, à Panel.

Allons, faites-vous l'honneur de faire une partie de piquet z-avec moi.

PANEL, prenant les cartes.

Qu'est-ce que nous allons jouer, sergent?

DURIVEAU, désignant Krokatchcoff.

Je vous joue le Cosaque en cent cinquante.

PANEL.

Oh! fameux!... je comprends, celui qui gagnera...

DURIVEAU.

Obtempérez!

PANEL.

J'obtempère, sergent.

(Ils s'asseyent à la table de droite et jouent.)

DE BEAUFEU, au Cosaque.

Monsieur, vous êtes un brave, permettez-moi de vous offrir...

KROKATCHCOFF, regardant Duriveau et Panel.

Volontiers; et je boirai avec vous à la prudence des bourgeois français!

TOUS, s'asseyant à la table de gauche.

Vivat!

DE BEAUFEU.

Verse, Marion.

MARION.

Impossible, mon chéri .. j'ai un rhumatisme... *torticulaire* dans les deux bras.

KROKATCHCOFF.

Alors, je verserai moi-même. (Il verse.) Là... et maintenant voilà pour guérir ton rhumatisme!

(Il lance la bouteille dans une glace qui vole en éclats.)

MARION, à demi-voix.

Canaille, va!

DE BEAUFEU.

C'est charmant! c'est tout à fait régence, parole d'honneur!

DURIVEAU, se levant.

Quinte et quatorze, et le point; j'ai gagné.

PANEL.

Cristi!... j'ai pas de chance!

DURIVEAU, tirant tranquillement des ciseaux et une mesure de papier de sa poche, s'approchant du Cosaque et prenant mesure de sa taille.

Dix-huit pouces... (Mesurant la hauteur du corps.) Une aune et demie...

KROKATCHCOFF, se retournant.

Que diable faites-vous là?

DURIVEAU, sans lui répondre, mesurant la circonférence de la taille.

Trente-six pouces...

KROKATCHCOFF.

Répondrez-vous?

DURIVEAU, continuant.

Quatorze... sept... trois...

KROKATCHCOFF, furieux.

Ah! c'est trop fort!

(Il lui arrache sa mesure et la jette à terre.)

DURIVEAU, ramassant sa mesure et la repliant tranquillement.

Monsieur, je suis tailleur de mon état, je veux m'établir à Paris, au Temple... j'ai pris la mesure de votre habit, à cause que je vas être forcé d'y pratiquer un trou... et que par ainsi, ça me jerait bien de l'honneur si vous m'en commandiez un autre.

PANEL.

C'est-il tourné!... est-on heureux d'avoir sucé en nourrice des platines comme ça!

KROKATCHCOFF.

Ah! voilà où vous vouliez en venir!... Eh bien, c'est ce que nous verrons!...

PANEL.

Où ça?

KROKATCHCOFF.

Oui, où ça?

DURIVEAU.

A la mare aux Biches... c'est un endroit charmant... je vous y invite à un déjeuner où l'on ne mangera que de l'acier.

(Il va prendre ses fleurets sous le comptoir.)

DE BEAUFEU.

Ah! c'est une affaire d'honneur... (S'esquivant.) Messieurs, allons rejoindre nos dames.

KROKATCHCOFF, à Duriveau.

Marchez, je vous suis.

DURIVEAU.

Après vous, monsieur... vous êtes mon invité.

PANEL, admirant Duriveau.

A-t-il de l'esprit! en a-t-il!...

(Ils sortent tous.)

PANEL, du dehors.

Viens, Caporal!... Tu ne seras pas de trop dans la conversation!

(Le chien saute par la fenêtre, et va rejoindre son maître.)

SCENE VI.

MARION, MAURICE.

MARION, allant à Maurice qui paraît à la petite porte de gauche.

Ils sont partis! à présent, je peux vous serrer la main, mon commandant!

MAURICE.

Ma brave Marion!

MARION.

Mais quelle imprudence! venir dans une ville qui depuis quinze jours est occupée par les Cosaques... si l'on vous reconnaissait, vous seriez perdu.

MAURICE.

Rassure-toi, je suis bien déguisé, et d'ailleurs, j'espère que nos ennemis n'y resteront pas longtemps. D'après ce que j'ai vu déjà, il me paraît qu'ils ne sont pas trop bien traités dans cette bonne capitale de la Champagne.

MARION.

Oui, il y a encore des braves gens dans la ville... et qui n'ont pas peur des sabres des Cosaques, allez. Mais ils ont fort à faire. C'est tous les jours des querelles... Tenez, hier, le général Durand, un vieux soldat retraité, couvert de blessures, a été tué en duel par un officier de Cosaques; j'ai bien peur qu'il n'en arrive autant un de ces jours à Duriveau et à Panel, malgré la précaution qu'ils ont prise de se faire passer pour deux bons bourgeois. Leur caractère les trahit sans cesse... Ah! quelles têtes! quelles têtes! .. Ce Duriveau surtout, quand il voit un Cosaque, c'est plus fort que lui... ça lui agace le système, comme il dit... et il fait comme son chien... il mord.

MAURICE.

Ils sont donc logés ici?

MARION.

Ah! mon Dieu, oui... Duriveau et Panel ont été blessés quand les Cosaques ont pris la ville. Maintenant qu'ils vont mieux, ils n'attendent plus qu'une occasion favorable pour rejoindre leur corps; je leur ai loué une petite chambre là haut... qu'ils me paieront quand ils pourront... Une seule chose m'intrigue...

MAURICE.

Quoi donc?

MARION.

Ce sont les petits paquets mystérieux de Duriveau... une fois, j'ai eu la curiosité d'en ouvrir un, et à ma grande surprise, j'ai reconnu, quoi?... devinez?... un uniforme de Cosaque!

MAURICE.

C'est singulier!... et tu ne lui as pas demandé?...

MARION.

Si! si!

MAURICE.

Que t'a-t-il répondu?

MARION.

Qu'il songeait à s'établir... qu'il voulait louer une boutique de marchand d'habits au Temple, à Paris, et que c'était pour ça qu'il faisait collection d'habits... Vous pensez bien que je n'ai pas donné là-dedans.

MAURICE, souriant.

C'est assez invraisemblable en effet, et, dans tous les cas, son choix d'uniformes ne serait pas heureux pour la vente.

MARION.

C'est ce que je lui dis; mais il s'obstine à ne rapporter que de ceux-là... Après ça, il ne les paye peut-être pas cher!... faudra que j'en cause avec madame Blanchard...

MAURICE.

Madame Blanchard! la veuve du colonel Blanchard?... elle est ici?

MARION.

Oui. Elle voulait retourner à Paris, mais son accident l'a retenue.

MAURICE.

Quel accident?

MARION.

Pauvre chère dame! ce n'était pas assez de la perte de sa fille, il a fallu encore que le bon Dieu lui retirât la vue.

MAURICE.

Aveugle!

MARION.

Ah! mon Dieu, oui, aveugle! elle était fièrement malade quand elle est arrivée ici, il y a huit jours, mais elle va mieux. (Regardant par la fenêtre.) Tenez, la v'là qui vient de faire sa petite promenade dans le bois.

MAURICE.

Quelle est cette jeune fille qui l'accompagne?

MARION.

C'est son ange sauveur... une jeune esclave russe... que le comte Manzaroff, son protecteur, a placée auprès d'elle depuis le jour où... Comment! vous ne savez pas tout ça?

MAURICE.

Le comte Manzaroff!... une esclave russe!... je ne connais pas cette histoire.

MARION.

Eh ben, elle vous dira tout elle-même. Quant à cette petite, c'est le caractère le plus cocasse qui existe: à moitié barbare, à moitié civilisée, tantôt bonne jusqu'au dévouement, tantôt cruelle et sauvage comme une vraie Cosaque qu'elle est. Je l'ai vue dans une même journée se jeter à l'eau pour sauver un enfant qui se noyait, et frapper de son couteau un pauvre chien désobéissant; je l'ai bien observée, allez! quelquefois elle a de drôles de z'yeux en regardant madame Blanchard... on dirait de la haine, et puis, d'autres fois, c'est doux, doux... comme si qu'elle avait un remords à se faire pardonner... Tenez, la v'là, regardez!...

(On voit paraître à la porte du fond madame Blanchard, soutenue par Olga, qui lui donne le bras. La jeune fille porte le costume pittoresque des femmes cosaques.)

SCENE VII.

MAURICE, MARION, Mme BLANCHARD, OLGA.

MAURICE, examinant Olga.

C'est une physionomie étrange, en effet!... belle, pourtant, dans sa simplicité sauvage!

OLGA, à Mme Blanchard.

Maîtresse, nous sommes arrivées. (A part.) Pourquoi donc ce jeune homme me regarde-t-il ainsi?

MARION.

Venez, venez, madame Blanchard, venez embrasser une vieille connaissance, un ami!

Mme BLANCHARD.

Un ami... qui donc?...

MARION.

Le commandant Maurice!...

Mme BLANCHARD.

Vous, mon cher enfant!...

OLGA, à part, regardant fixement Maurice.

Le commandant Maurice...

MAURICE, embrassant Mme Blanchard et la faisant asseoir à droite.

Ma bonne madame Blanchard!

MARION.

C'est ça, embrassez-vous... moi, je vais donner un coup d'œil à ma soupe.

(Elle sort par la petite porte à droite.)

Mme BLANCHARD.

Ah! j'ai bien souvent parlé de vous à Olga, allez! Et qu'êtes-vous venu faire dans cette ville, imprudent?

MAURICE, baissant la voix.

J'y viens par ordre de...

(Il se penche à son oreille et lui dit un nom tout bas.)

Mme BLANCHARD.

Vrai! et vous l'avez vu, lui?

MAURICE, bas.

Oui.

Mme BLANCHARD, vivement.

Comment se porte-t-il?

MAURICE.

Bien, très-bien.

Mme BLANCHARD, avec joie.

Ah! Dieu protége encore la France!... puisque...

(Olga soulève la tête et écoute.)

MAURICE, bas.

Prenez garde!

Mme BLANCHARD.

Quoi donc?

MAURICE.

Cette jeune fille nous observe.

Mme BLANCHARD.

Olga!... Olga est un ange! elle est incapable de nous trahir...

MAURICE.

N'importe, c'est une étrangère... renvoyez-la.

Mme BLANCHARD.

Allons, puisque vous l'exigez... (A Olga.) Olga, mon enfant, tu sais qu'il faut envoyer notre lettre... va demander à Marion ce qu'il faut pour écrire... je t'attends ici, va.

OLGA.

Oui, maîtresse. (Elle s'incline et sort lentement par la porte à droite, les yeux toujours fixés sur Maurice. A part, en sortant.) Le commandant Maurice!

SCENE VIII.

MAURICE, Mme BLANCHARD.

Mme BLANCHARD.

Ainsi, vous venez de Brienne... vous avez vu l'Empereur?...

MAURICE.

Plus bas, donc! oui, je l'ai vu, aussi calme qu'au temps de sa puissance. Il semble puiser une nouvelle énergie dans les dangers qui menacent la France. Partout où il est, l'espérance se ranime, l'enthousiasme éclate et l'ennemi est vaincu! c'est la lutte terrible et glorieuse du lion défendant son dernier asile... malheureusement il ne peut suffire à tout; il lui faut le concours de ceux qui portent encore dans le cœur la haine de l'étranger et l'amour de la patrie. Voilà pourquoi le colonel Jacquemin, moi, et une vingtaine de soldats de la vieille garde, nous nous sommes introduits dans cette ville sous divers déguisements. Nous avons appris que la plupart des habitants de Troyes étaient prêts à exposer leur vie pour chasser l'étranger, et nous avons juré à l'Empereur de les aider dans cette entreprise ou de mourir avec eux!

(A ce moment Olga rentre doucement et paraît écouter.)

Mme BLANCHARD.

Prenez garde! le colonel Jacquemin est brave, téméraire jusqu'à la folie!... prenez bien garde, mon enfant, vous êtes entouré d'espions, peut-être... et...

MAURICE, apercevant Olga.

Chut!

Mme BLANCHARD.

Quoi donc?

MAURICE, bas.

L'esclave russe!

(Olga, voyant qu'on l'observe, s'avance tout à fait, et dépose sur la table de gauche, du papier, de l'encre et des plumes.)

OLGA.

Voilà ce que vous m'avez demandé, maîtresse.

Mme BLANCHARD.

C'est bien, assieds-toi, mon enfant, et écris. (A Maurice.) Vous permettez, n'est-ce pas? (Bas.) Plus tard nous reprendrons notre conversation.

(Maurice s'incline et prend un journal qu'il parcourt machinalement.)

Mme BLANCHARD, dictant.

« A monsieur le comte Manzaroff. »

MAURICE, s'avançant.

Manzaroff!... le chef des Cosaques qui occupent cette ville?

Mme BLANCHARD.

Lui-même... le comte est mon bienfaiteur.

MAURICE.

Votre bienfaiteur!... Cet homme est, dit-on, aussi cruel que lâche... on l'a vu sur le champ de bataille frapper de son sabre des ennemis désarmés qui lui criaient grâce... c'est un misérable!... (Olga se lève toute droite et regarde Maurice avec indignation.—Maurice continue avec plus de force.) Oui, un misérable!... (A Olga.) Ils ne comprennent pas cela, vos barbares du Nord; mais chez nous, il n'y a pas de bravoure sans clémence, et nous tendons toujours une main généreuse à l'ennemi, quand nous l'avons abattu à nos pieds.

OLGA, baissant les yeux sous le regard de Maurice.

Le comte Manzaroff est mon maître.

Mme BLANCHARD, vivement.

Et tu as raison de le défendre, chère enfant. Maurice se trompe; le comte est le meilleur, le plus généreux des hommes. L'année dernière, lorsque dévorée d'inquiétude sur le sort de mon mari dont je n'avais pas de nouvelles depuis plus de six mois, j'entrepris ce fatal voyage de Russie, avec ma douce et infortunée Louise...

MAURICE, étonné.

Louise!

Mme BLANCHARD.

C'est le nom de ma fille. Il n'est pas étonnant que vous l'ayez oublié. Louise avait été la compagne de votre enfance; mais séparé d'elle bien jeune encore, vous ne l'avez point connue jeune fille... Nous arrivâmes, elle et moi, exténuées de fatigue sur les frontières de la Pologne, remontant, comme on ferait d'un courant immense, les colonnes bouleversées de la grande armée. Au milieu de la campagne, nous fûmes assaillies par des Cosaques. Ils nous enlevèrent le peu d'argent qui nous restait... puis, ils nous séparèrent violemment, ma fille et moi; je poussai un cri terrible et je m'élançai de son côté... A ce moment, je vis une arme briller sur sa tête... j'entendis un appel déchirant... puis je n'entendis

plus rien, je ne sentis plus rien... j'étais tombée sur le sol glacé, évanouie... morte!...

MAURICE.

Pauvre mère!

Mme BLANCHARD.

Quand je revins à moi... j'étais dans une cabane... une jeune fille me prodiguait des soins; puis un homme entra, demandant avec intérêt de mes nouvelles... Cet homme, c'était le comte Manzaroff. La jeune fille, c'était Olga. J'appris que le comte m'avait sauvé la vie en m'arrachant des mains des Cosaques qui allaient m'assassiner. Quant à ma fille, elle avait disparu. Le lendemain, le comte, forcé de rejoindre ses troupes, me fit ses adieux, en me jurant qu'il retrouverait ma fille et qu'il me la rendrait morte ou vivante... Comme j'étais malade encore, et que ma vue affaiblie me permettait à peine de me conduire moi-même, il laissa près de moi sa fidèle Olga, en lui recommandant de veiller à tous mes besoins. Ah! ce n'est pas là son moindre bienfait... car sans cette enfant dont le dévouement, les soins infatigables, ont remplacé pour moi ceux de ma pauvre fille, je serais morte aussi, Maurice!

(Elle prend la main d'Olga qui se lève brusquement.)

OLGA, avec contrainte.

Assez, maîtresse.

(Elle remonte vers le fond, et va s'appuyer sur une table, placée près de la fenêtre.)

MAURICE, observant Olga. A part.

C'est singulier... on dirait que ces éloges l'embarrassent! que cette reconnaissance la gêne! (Haut.) Mais Louise?... Louise?...

Mme BLANCHARD, se levant.

Hélas! bien des jours s'écoulèrent dans ce misérable village sans m'apporter de nouvelles de ma fille... j'attendais toujours... une mère se lasse si difficilement!... Enfin, un soir, Olga me remit une lettre du comte Manzaroff. Aux premières lignes, j'eus un éblouissement douloureux, mêlé d'une sensation aiguë... j'avais lu que ma fille était morte!... Toutefois, doutant du témoignage de mes sens, je repris la lettre qui était tombée et qu'Olga me tendait d'une main tremblante... j'essayai de relire... impossible, des nuages obscurcissaient de plus en plus mon regard... bientôt la lumière cessa tout à fait de pénétrer dans mes yeux affaiblis par les veilles et par les larmes... j'étais aveugle!...

MAURICE.

Mais comment revîntes-vous en France?

Mme BLANCHARD.

J'y revins conduite par Olga, qui exécutait avec une admirable religion les ordres de son maître; aussi, en apprenant que le comte Manzaroff est ici, j'ai voulu lui écrire pour le remercier encore... c'est un étranger, c'est vrai... c'est un ennemi de la France, j'en conviens; mais vous ne me blâmerez pas, Maurice, n'est-ce pas? maintenant que vous savez ce qu'il a fait pour moi.

MAURICE.

Moi, vous blâmer, chère madame Blanchard? Ah! faites ce que vous dicte votre cœur.

(Il conduit madame Blanchard près de la table de gauche.)

SCENE IX.

Mme BLANCHARD, MAURICE, OLGA, RUSKOÉ.

(Ruskoë pousse mystérieusement la fenêtre du fond, et fait un signe à Olga, qui se retourne vivement.)

RUSKOÉ, bas.

As-tu la lettre?

OLGA, bas.

Non, pas encore.

RUSKOÉ, bas.

Le maître attend.

OLGA, bas.

Je la lui porterai moi-même, va!

(Ruskoë disparaît, la fenêtre se referme.)

MAURICE, se retournant au bruit.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCENE X.

Mme BLANCHARD, MAURICE, OLGA.

Mme BLANCHARD.

Es-tu prête, Olga?

OLGA, s'asseyant.

Oui, maîtresse.

Mme BLANCHARD, debout.

Ecris... (Elle dicte.) « Monsieur le comte, vous avez été bon pour » moi... vous m'avez sauvé la vie, et vous avez placé près de la » pauvre aveugle un ange tutélaire... soyez béni! mais si j'osais » vous demander encore une grâce, à vous, qui ne me devez rien, » pas même de la pitié, puisque je suis une étrangère pour vous, » ce serait de me laisser à tout jamais l'enfant que je me suis ha» bituée à aimer comme une fille, et qui me consolerait, si cela » était possible, de la perte de ma pauvre Louise! »

(Elle prend la tête d'Olga et l'embrasse doucement. — Olga s'arrête et passe la main sur ses yeux.)

MAURICE.

Olga, qu'avez-vous donc?

OLGA, vivement.

Rien... (Se remettant à écrire.) Ma pauvre Louise...

Mme BLANCHARD, continuant.

« Faites cela, monsieur le comte, et la mère priera Dieu sur la » terre, pendant que la fille se joindra aux anges dans les cieux » pour veiller sur vos jours. » (A Olga.) Donne que je signe... (Olga se lève et lui donne la plume et le papier, elle signe. A Maurice.) Voyez donc, Maurice, si cette lettre est bien?

MAURICE, repliant son journal.

Volontiers.

OLGA, à part.

Malheur!... s'il lit ce que je viens d'écrire, je suis perdue!...

(Elle prend la lettre et s'empresse de la plier.)

SCENE XI.

LES MÊMES, MARION, entrant vivement par la porte à droite.

MARION, arrêtant Maurice par le bras.

Le colonel Jacquemin est là... il veut vous parler à l'instant même.

MAURICE.

J'y vais. (A Mme Blanchard.) Madame Blanchard, excusez-moi... une affaire importante...

Mme BLANCHARD.

Allez... allez... mon enfant... et que Dieu vous protége...

MAURICE.

Au revoir, madame Blanchard, au revoir...

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XII.

Mme BLANCHARD, OLGA, MARION, puis DE BEAUFEU, ROSALBA, UNE JEUNE FEMME et PLUSIEURS JEUNES GENS A LA MODE.

MARION, conduisant Mme Blanchard vers la porte de gauche.

Venez, madame Blanchard, passez par la petite porte, ce sera plus commode pour vous... il y a moins de foule de ce côté...

OLGA, à part, en sortant du même côté.

Allons, le maître sera content de moi... j'ai la lettre!...

(Elles sortent. — Les promeneurs entrent dans la salle et se placent aux tables.)

DE BEAUFEU, de la porte.

Entrez! entrez! mesdames, vous pourrez vous rafraîchir.

ROSALBA.

Ma foi, je ne demande pas mieux, cette partie d'ânes m'a fort altérée!

DE BEAUFEU, s'appuyant à la table de droite

De la bière et des échaudés pour ces dames!

MARION, rentrant.

Voilà! voilà!... (A ce moment, Caporal paraît tout seul à l'entrée de la salle. Il entre et vient se poser devant Marion un paquet entre les dents. Marion, bas.) Allons, bon! encore un!

SCENE XIII.

DE BEAUFEU, ROSALBA, JEUNES GENS, DURIVEAU, PANEL.

DURIVEAU, entrant et donnant le paquet à Marion.

Ça fait onze... quand nous serons à douze, nous ferons une croix.

MARION, bas.

Il faut le mettre avec les autres, n'est-ce pas?

DURIVEAU.

Conséquemment!

MARION, bas.

Sergent!... une gageure! je parie que vous venez encore de vous battre.

PANEL.

Oh! si peu!...

DURIVEAU.

Histoire de plaisanter, comme dit l'autre. (A Panel.) Allons, offre-moi la goutte.

PANEL, bas à Marion, lui donnant les fleurets.

Tenez... serrez les aiguilles à tricoter.

(Marion emporte les fleurets en les cachant sous son tablier. — Duriveau et Panel s'asseyent à la table de gauche. — Marion leur sert la goutte et boit avec eux.)

DE BEAUFEU.

Ah! voilà la bière; messieurs, une proposition... Rosalba, la charmante ingénue du café de la Victoire, sait une ravissante chanson dont je suis l'auteur, prions-la de nous la chanter... voulez-vous?

TOUS.

Adopté! adopté!

DURIVEAU, à Panel.

Ça doit être du propre!

ROSALBA.

Vous ferez chorus?

TOUS.

Oui, oui.

ROSALBA.

Voilà!

Air *nouveau de M. Fossey.*

Le Cosaque a du bon,
Convenez de la chose :
S'il n'a pas très-bon ton,
S'il ne sent pas la rose,
Il a du moins
D'excellents poings,
Une longue lance...
Une très-longue lance!
C'est avec ça (*bis.*)
Que du beau sexe on le verra
Triompher en France!
C'est avec ça. (*bis.*)

(*A la fin du couplet tout le monde crie: Bravo! bravo!*)

DURIVEAU, à Panel qui le contient.

Cré nom de nom! v'là-z-une romance qui m'égratigne les oreilles!

MARION, à part.

La gueuse!

ROSALBA.

DEUXIÈME COUPLET.

Le Cosaque est nouveau,
C'est un fruit agréable;
Enfin s'il n'est pas beau,
S'il n'est pas très-aimable,
Il a du moins
D'excellents poings,
Une longue lance,
Une très-longue lance!
C'est avec ça (*bis.*)
Que du beau sexe on le verra
Triompher en France!
C'est avec ça. (*bis.*)

TOUS.

Bravo! bravo!

(Roulement funèbre. — Duriveau et Panel se lèvent et remontent au fond. — La promenade se garnit d'hommes et de femmes qui se découvrent respectueusement.)

DE BEAUFEU, se levant.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ROSALBA, regardant par la porte du fond.

C'est le convoi d'un militaire.

DURIVEAU, avec douleur.

Celui du général Durand.

(Les deux soldats se découvrent, Marion s'agenouille.)

DE BEAUFEU, regardant.

Des épaulettes de général... une croix de la Légion d'honneur... c'est quelque traîneur de sabre!

DURIVEAU, dans ses dents.

Mauvais pékin! (A Panel.) Petit, va fermer la porte.

PANEL.

Cristi! v'là l' moment!

(Il va fermer la porte; à ce moment, Maurice qui est entré un instant auparavant par la porte de droite, s'approche de lui.)

DE BEAUFEU, riant et élevant son verre.

Allons, messieurs, à la santé du mort!

SCENE XIV.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, s'élançant.

Chapeau bas devant une des gloires de la France!...

(Il arrache le chapeau de Beaufeu et le jette à terre.)

DURIVEAU, à Panel.

Bravo!

DE BEAUFEU.

Monsieur!...

MAURICE, les bras croisés.

Vous avez chanté l'étranger, et vous vous dites des nobles, vous mentez!

TOUS, faisant un mouvement en avant.

Monsieur!...

MAURICE.

Oui, vous mentez!... les vrais nobles, ceux qui ont conquis leurs titres en illustrant leur pays ou en versant leur sang pour sa défense, ne feraient pas ce que vous faites... ceux-là comprendraient que devant l'étranger toutes les opinions n'en font qu'une : quand l'ennemi menace la France, il n'y a plus de partis, plus de divisions... il n'y a plus que des Français, et vous n'êtes pas dignes de porter ce nom... Vous avez insulté la dépouille d'un vieux soldat... eh bien! venez donc affronter la colère de trois hommes de cœur qui veulent laver cette injure dans votre sang! (Un silence.) Vous ne répondez pas... j'en étais sûr... vous êtes des lâches!... alors, à genoux, misérables! à genoux!... inclinez-vous devant le courage qui passe!...

(Maurice, Duriveau et Panel prennent chacun deux hommes et les forcent de s'incliner. Marion, de son côté, saisit Rosalba et une autre femme et les jette à genoux. — La toile tombe.)

ACTE II.

Deuxième Tableau.

COSAQUE ET FRANÇAISE.

Un salon chez le comte Manzaroff, à Troyes. — Porte au fond. — Au premier plan, porte à droite et à gauche. — Au deuxième plan, et dans les pans coupés, d'un côté une fenêtre, de l'autre une petite porte conduisant à l'appartement de la comtesse. Une table à droite.

SCENE I.

RUSKOÉ, seul.

C'est étrange! Je suis sûr de ne pas m'être trompé... toute la nuit j'ai vu de la lumière dans ce salon et dans l'appartement de madame la comtesse, et pourtant je n'ai vu sortir personne... c'est étrange, en vérité!

SCÈNE II.

RUSKOÉ, OLGA.

OLGA, entrant par la porte de droite.

Le comte Manzaroff, notre maître, est-il ici?

RUSKOÉ.

Non, tu sais bien que le comte Manzaroff passe toutes les nuits au camp du bois de Creney où le retient son service, et qu'il ne rentre que le matin dans cette maison qu'habite madame la comtesse, sa femme.

OLGA.

Que cherches-tu donc? pourquoi cet air préoccupé?...

RUSKOÉ.

Moi... rien... tu te trompes.

OLGA, souriant.

Ah! des mystères, pour moi!

RUSKOÉ.

Tiens, je te dirai tout, si tu veux seulement avoir pour moi un peu d'amour.

OLGA.

De l'amour!... Non. Je n'aurai jamais d'amour pour toi, Ruskoë.

RUSKOÉ.

Eh bien, l'aveu est franc!... Pourquoi?

OLGA.

Je ne sais, mais il me semble que si je dois jamais aimer un homme, cet homme ne sera pas un esclave.

RUSKOÉ.

Ah! oui, ce sera quelque Français, quelqu'un de ces soldats que nous avons vaincus.

OLGA, rêveuse.

Peut-être! (Changeant de ton.) Mais laissons cela, Ruskoë; parlons du motif qui m'amène.

RUSKOÉ.

As-tu la lettre?

OLGA.

Oui.

RUSKOÉ.

Tant mieux! car notre maître m'a si mal reçu hier quand il m'a vu revenir les mains vides, que je tremblais pour toi.

OLGA.

Que craignais-tu donc?

RUSKOÉ.

Sa colère est terrible!

OLGA.

Oui. Mais il est juste, et quand on le sert fidèlement, on n'a rien à craindre de sa colère.

RUSKOÉ.

Pas toujours!

OLGA.

Comment! tu te plaindrais de lui, toi, qui avant de le servir étais l'esclave d'un homme brutal, emporté, despote!

RUSKOÉ.

Oui, je conviens que Fédérowitch n'est pas bon... c'est un véritable ours mal léché; tandis que le comte Manzaroff a des manières, des airs de grand seigneur!... Mais, au fond, je te dis, moi, qu'il est plus cruel que Fédérowitch.

OLGA.

Qui peut te faire croire cela?

RUSKOÉ.

Un événement qui est arrivé, il y a huit jours à peine. Tu connaissais Yvanoff?

OLGA.

Oui. Un esclave de notre maître.

RUSKOÉ.

Tu as appris sa mort, sans en connaître la cause. Je vas te la dire, moi. Un soir, que monsieur le comte était de belle humeur, et qu'il débitait des galanteries à madame la comtesse, qui, selon sa coutume, ne lui répondait que par un silence dédaigneux, le pauvre Yvanoff, qui rangeait dans le salon, laissa tomber un vase d'un grand prix; le vase fut brisé. Alors, monsieur le comte, sans se déranger, sans interrompre la conversation, arma son pistolet et fit sauter la cervelle du maladroit... Madame la comtesse poussa un cri d'horreur et s'enfuit... Quant à monsieur le comte, il fit froidement enlever le cadavre et se mit à lire son journal... Voilà comment il pratique la patience et comment il entend la bonté!

OLGA.

Pauvre Yvanoff!... Mais que veux-tu, Ruskoë? Nous sommes des esclaves, et notre maître a droit de vie et de mort sur nous.

RUSKOÉ.

Ah! toi, Olga, tu l'as toujours défendu! Moi...

OLGA, l'interrompant.

Silence! on vient.

RUSKOÉ.

C'est notre maître.

(Ils se rangent tous les deux sur la droite.)

SCENE III.

LES MÊMES, MANZAROFF, FÉDÉROWITCH, entrant du fond.

MANZAROFF, à Olga.

As-tu fait ce que je t'ai ordonné?

OLGA.

Oui, maître.

MANZAROFF, s'asseyant près de la table sur laquelle il dépose son colbach et ses gants.

Ainsi, cette lettre?...

OLGA.

Est telle que vous la désirez, la voici.

MANZAROFF, lisant.

C'est bien... Je suis content de ton zèle.

OLGA.

Dois-je retourner à mon poste?

MANZAROFF.

Pas encore. Demeure ici, je te ferai appeler dès que j'aurai besoin de tes services.

(Olga s'incline et se retire au fond.)

MANZAROFF, à Ruskoë.

Et toi, as-tu trouvé les deux témoins Français?

RUSKOE.

Pas encore, maître.

MANZAROFF.

Hâte-toi. (Ruskoë s'incline et remonte au fond.) A propos, la chapelle est-elle préparée?

RUSKOE.

Tout sera prêt pour l'heure indiquée, maître.

MANZAROFF.

Bien... allez!

(Olga et Ruskoë sortent.)

SCENE IV.

MANZAROFF, FÉDÉROWITCH.

FÉDÉROWITCH.

Dussé-je vous déplaire en vous parlant avec franchise, je vous dirai, Manzaroff, que je blâme votre faiblesse à l'égard de votre femme. N'est-elle pas à vous, bien à vous? Ne l'avez-vous pas épousée suivant nos lois? Qu'aviez-vous donc besoin de l'amener dans ce pays, au lieu de l'envoyer dans le nôtre? A quoi bon cette formalité d'un mariage à la française, dans une chapelle, la nuit? Faiblesse, Manzaroff, faiblesse!

MANZAROFF, se levant.

Mon cher Fédérowitch, vous avez gardé toute la rudesse de nos mœurs primitives, je le sais. Vos procédés peuvent réussir de l'autre côté des Balkans; mais ici, en France, surtout avec une femme comme Louise, c'est un mauvais moyen que la violence.

FÉDÉROWITCH.

Ce n'est pas mon avis, à moi. Quand je rencontre sur ma route un obstacle, je le brise; témoin ce jeune homme, ce commandant Maurice, qui, la nuit dernière, avait insulté l'armée d'occupation...

MANZAROFF.

Eh bien?

FÉDÉROWITCH.

Eh bien! je n'ai pas été par quatre chemins. On me l'avait signalé comme un meneur, je l'ai guetté. J'aurais pu obtenir contre lui un ordre d'arrestation. Bah! lenteurs inutiles! J'ai lancé contre lui trois de nos enfants du désert; ils l'ont suivi, et...

MANZAROFF.

Et ils se sont vengés?

FÉDÉROWITCH

Les blâmeriez-vous, par hasard?

MANZAROFF.

Je vous le répète, Fédérowitch, ce ne sont pas les mœurs de ce pays-ci.

FÉDÉROWITCH.

Oui, n'est-ce pas? Il aurait fallu proposer à ce monsieur une rencontre bien réglée d'avance: accepter son heure, mesurer les distances, les épées, et que sais-je encore? Nettoyer le terrain avec mon mouchoir!... Jeux de muguets que tout cela, Manzaroff. Ce n'est pas ainsi qu'on traite ses ennemis. Nous ne sommes pas des chats, nous autres, pour égratigner en jouant. Lions, tigres ou même loups, au besoin, nous tuons comme nous pouvons... quand nous pouvons... C'est la guerre sauvage, soit! à mes yeux, c'est la bonne!

MANZAROFF, souriant.

Mon cher Fédérowitch, je vous suppose amoureux d'une femme telle que Louise, je ne pense pas que vous feriez de grands progrès dans son cœur avec des doctrines semblables.

FÉDÉROWITCH.

Amoureux!... ah! voilà... Je n'ai jamais été amoureux, moi!

MANZAROFF.

Je le vois bien.

FÉDÉROWITCH.

Et vous êtes amoureux de la comtesse?

MANZAROFF.

Comme un fou!

FÉDÉROWITCH.

A mon tour, je vous dirai : Je le vois bien! car, en vérité, il faut être atteint de folie pour agir ainsi que vous le faites depuis le commencement de cette aventure. (Manzaroff s'assied près de la table, Fédérowitch s'assied dessus.) Le hasard de la guerre jette entre vos mains une Française et sa fille : la fille est jolie, elle vous plaît à première vue : vous la gardez, en lui disant que sa mère a disparu, bon! D'un autre côté, vous faites soigner la mère par une esclave qui vous est fanatiquement dévouée, et bientôt, la bonne femme devenue aveugle est reconduite par vos ordres dans son pays, sous la garde de votre esclave... A tout cela, je n'ai rien à dire.

MANZAROFF.

Eh bien, alors?

FÉDÉROWITCH.

Attendez. Grâce à la guerre qui continue, la mère et la fille sont pour longtemps séparées. Cette jeune Louise vous appartenait alors sans contestation possible. Eh bien! au lieu de satisfaire votre passion, qu'allez-vous imaginer? (Il se lève et traverse la scène.) Des subterfuges sans nombre; un roman auquel je ne comprends rien. A la mère, vous faites accroire par votre Olga que sa fille n'est plus!... A la fille, vous dites que sa mère existe, et qu'elle la reverra... En attendant, pour ne pas laisser la jeune fille seule, sans protection légitime, dans un camp composé de hordes sauvages, vous lui offrez de devenir son époux. Elle refuse d'abord avec horreur... vous insistez. Enfin, épouvantée de la perspective de rester à la merci de cette effroyable soldatesque qui ne respecte que ses chefs, elle accepte vos propositions. Grâce à votre ardeur, à vos démarches, toutes les difficultés s'aplanissent et bientôt nous assistons à votre union, union très-réelle, ma foi, et qui vous fait l'heureux possesseur de ce trésor tant désiré...

MANZAROFF, se levant et allant à Fédérowitch.

Eh bien! Fédérowitch, voilà ce qui vous a tous trompés. Sachez la vérité : je ne possède encore ma femme que de nom et je l'aime! Notre mariage est réel pour tous, excepté pour moi. Elle ne voulait qu'un protecteur et non un mari. La violence, allez-vous dire... oh! croyez-vous donc que je n'y aie pas mille fois songé?... mais la violence ne m'aurait livré qu'un cadavre, et je vous dis que j'aime ma femme! C'est parce que je l'aime que j'ai imaginé cette fable incompréhensible pour vous. Mais si je n'avais pas dit à la mère que sa fille était morte, elle eût voulu l'arracher de mes mains. Si, au contraire, je n'avais pas dit à Louise que sa mère existait, que lui eût importé ma protection? Elle aurait voulu mourir pour rejoindre sa mère! Mourir! elle! Louise!... Oh! c'était impossible! je ne le voulais pas, puisque je vous dis que je l'aime, oui, je l'aime!

FÉDÉROWITCH.

Ah!... mais du moins, pourquoi l'avoir conduite en France?

MANZAROFF.

Pourquoi?... parce qu'elle a juré, mais juré par sa mère, entendez-vous? d'être à moi, toute à moi, le jour où, tous les deux en France, nous consacrerions notre union par un mariage religieux, en présence de sa mère, ou du moins avec son autorisation formelle.

FÉDÉROWITCH.

Mais pourquoi ce mariage mystérieux, précipité?

MANZAROFF.

Parce que le hasard de la guerre nous a conduits ici... ici, près de sa mère... parce qu'un mariage public est dangereux... parce que quelqu'un peut reconnaître Louise... parce qu'enfin nous pouvons être forcés de quitter la France dès demain peut-être, et que j'ai voulu avant notre départ...

FÉDÉROWITCH.

Très-bien!... Alors la chapelle, les témoins, ces apprêts... c'est cela, je comprends... et la lettre d'Olga...

MANZAROFF.

Lisez. (Il lui remet la lettre d'Olga.)

FÉDÉROWITCH, lui rendant la lettre après l'avoir parcourue.

A la bonne heure! Olga trompe la bonne femme, elle abuse aussi la comtesse... elle sert vos projets des deux côtés... Allons donc! je vous retrouve enfin!

MANZAROFF, prenant son manteau et son colbach.

Venez, Fédérowitch, venez m'aider à recevoir en bas les officiers qui doivent me servir de témoins. (Il sort par la droite avec Fédérowitch.)

SCÈNE V.

DURIVEAU, PANEL, *puis* RUSKOÉ.

PANEL, entrant par le fond.

Ous que nous sommes? (Regardant autour de lui. Bas.) S'il vous plaît, sergent, c'est un salon.

DURIVEAU, avec dignité.

Obtempérez!... je le vois bien que c'est un salon. Croyez-vous que c'est la première fois qu'on y entre dans un salon!... Apprenez, monsieur Panel, qu'on a foulé de ses propres pieds les lambris dorés de l'*Ex-curial*. (Apercevant Ruskoé qui entre.) Un Cosaque!... c'est-y vous qu'êtes le bourgeois?

RUSKOÉ.

Je ne comprends pas.

PANEL.

C'est y chez vous que nous sommes?

RUSKOÉ.

Vous êtes chez mon maître.

DURIVEAU.

Ton maître! un laquais! Je dialoguais avec un serf! (Lui montrant Panel.) Cause avec monsieur.

RUSKOÉ, brusquement.

Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Pourquoi avez-vous pénétré dans cette maison? Répondrez-vous?

DURIVEAU, l'arrêtant.

Pardon, aimable Cosaque.

PANEL, à part.

Il croyait de me faire peur!

DURIVEAU.

Ce jeune homme est doux comme un *anneau*, et vous l'émotionnez. Je vas parlementer pour lui, si vous voulez bien m'obtempérer cette faveur. (Montrant Panel.) Ce jeune homme est faible de *componction*, comme vous voyez... Il est malade... Montre ta langue à monsieur, Panel. Voyez! elle est *sargée;* son *sirurgien* lui a-z-ordonné de prendre les eaux de *Bannière-z-en-Bigorre*.

RUSKOÉ, impatienté.

Qu'est-ce que ça me fait?

DURIVEAU.

Tu vois, Panel... je te disais bien que monsieur ne prendrait pas le moindre intérêt à ces *menuiseries*... Enfin, tu l'as voulu!

PANEL, étonné.

Moi?

RUSKOÉ.

Finirez-vous?

DURIVEAU.

Voilà, cher Calmouck... Nous voulons aller à Montereau, voir... notre... tante... la femme de notre pauvre oncle... Tu sais, Panel... (il s'essuie les yeux) qui est mort-z-au champ d'honneur?

PANEL, poussant un soupir.

Ah! oui, qu'est mort-z-au champ d'honneur!

DURIVEAU.

Il nous est revenu qu'il fallait-z-une permission de monsieur le comte Manzaroff pour franchir les avant-postes, et...

RUSKOÉ.

Vous venez demander cette permission?

DURIVEAU.

Vous l'avez deviné, homme du Nord.

RUSKOÉ.

Vous voulez un permis pour deux?

DURIVEAU.

Conséquemment.

RUSKOÉ, les examinant. A part.

Ces deux hommes peuvent servir de témoins à madame la comtesse... Voilà mon affaire! (Haut.) D'après ce que j'ai compris, vous voulez voir mon maître, n'est-ce pas?

DURIVEAU.

Oui, monsieur le *Cocasse*... le Cosaque... Pardon, la langue m'a *fourchu*.

RUSKOÉ.

Je vais le prévenir. Attendez-moi ici... Surtout, ne cassez rien.

PANEL.

Pour qui nous prenez-vous! (Ruskoé sort.)

SCÈNE VI.

DURIVEAU, PANEL.

PANEL.

S'il vous platt, sergent, il est bon enfant, le Cosaque, s'il avale e goujon-là!

DURIVEAU.

Le Cosaque est un animal vorace qui avale tout ce qu'on lui présente. Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit pour le quart d'heure. Nous sommes seuls?

PANEL.

Oui.

DURIVEAU.

Apprends donc alors pourquoi nous nous sommes introduits dans cette maison.

PANEL.

Ah! vous allez donc me le dire, enfin! car vous pouvez vous vanter d'une chose, sergent, c'est de n'être pas bavard, quoique vous parliez beaucoup.

DURIVEAU.

Cette appréciation est complétement *incompatible* avec la *logisme* de mon caractère. Mais passons.

PANEL.

Je suis tout *ouïes*, sergent.

DURIVEAU.

Je suis inquiet, très-inquiet, cré nom de nom!

PANEL.

De quoi, sergent?

DURIVEAU.

Du commandant Maurice.

PANEL.

Pourquoi?

DURIVEAU.

Comment! tu ne comprends pas la position! Que t'a-t-on répondu tout à l'heure à son hôtel?

PANEL.

Qu'il n'était pas rentré de la nuit à l'hôtel de *Pariss*.

DURIVEAU.

Pariss! Pariss! Vous dites toujours Pariss! Ce n'est pas Pariss, qu'il faut dire; c'est Paris. Savez-vous ce que c'est que Pariss?

PANEL.

C'est la capitale de l'empire français.

DURIVEAU.

Nullement. Pâriss était un berger... du temps de Louis XIV... bien avant la révolution... Mais passons. Où avons-nous quitté le commandant, hier au soir?

PANEL.

A la porte de Marion.

DURIVEAU.

Eh ben! si nous l'avons quitté-z-à la porte de Marion, à *ménuit*, s'il n'est pas rentré-z-à l'hôtel de Paris dès le *potron-minette*, il faut donc qu'il lui soit-z-arrivé quelque inconvénient.

PANEL.

Vous m'ouvrez les yeux, sergent.

DURIVEAU.

Pour rentrer chez lui, il a dû passer dans cette rue; or, *primo-motu*, dans cette rue-z-il y a une maison habitée par des Cosaques.. Cette maison est celle-ci; donc, *secondo-motu*, si le commandant est entré dans cette rue, et s'il n'en est pas sorti, j'ai donc des *vestiges* qu'il ne peut être qu'ici.

PANEL.

Ici, sergent! C'est impossible!

DURIVEAU, tirant un portefeuille de sa poche.

Impossible! Tiens! ce portefeuille que j'ai trouvé-z-en montant l'escalier...

PANEL.

Un portefeuille!

DURIVEAU.

Celui du commandant. Je l'ai reconnu : tiens, lis... (Il le lui donne.)

PANEL, ouvrant le portefeuille et lisant la suscription d'une lettre.)

« *Au commandant Maurice.* » Sapristi! vous avez raison. Le commandant doit être ici!

DURIVEAU.

Oui, mais dans quel endroit l'ont-ils caché, ces gueux-là!... Allons, il faut inspecter la cassine. (Montrant une porte.) Toi, par file à droite, moi par file à gauche. En avant, marche! (Ils se disposent à ouvrir les portes. — Ruskoë paraît.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RUSKOÉ.

RUSKOÉ.

Eh bien! où allez-vous donc?

DURIVEAU.

Pardon, excuse... Je croyais entrer à la cuisine... Je voulais allumer ma pipe, ou plutôt, pour parler bon français, mon tabac.

RUSKOÉ.

Mon maître est disposé à vous accorder votre demande. Il n'y met que deux conditions.

DURIVEAU.

Parlez!

RUSKOE.

La première, c'est que vous lui rendrez un service; la seconde, c'est qu'en échange vous accepterez cette bourse.

PANEL, saisissant la bourse.

Oh! monsieur Duriveau, des pièces d'or!

DURIVEAU. -

C'est bien tentant, vos jaunets... Mais avant de les accepter, je veux savoir, net et clair, ce qu'il faut faire pour les mériter.

PANEL, rendant l'or.

Ah! diable! vous avez raison. C'te fois, je vous trouve moins bête que moi.

DURIVEAU.

Petit, le compliment me plaît... mais toutes fois et quantes que tu m'en feras dorénavant, je te demanderai de supprimer la comparaison entre toi-z-moi.

PANEL.

On s'y conformera, monsieur Duriveau.

RUSKOÉ.

Ce qu'on vous demande est bien simple : mon maître se marie; sa fiancée est française ; elle ne connaît personne à Troyes; il lui faut des témoins, deux braves gens suffisent. Voulez-vous être les siens?

PANEL, battant un entrechat.

Ce n'est que ça! une Française! La beauté nous réclame. En avant les violons! une noce! j'en suis! témoin à mort!... Venez, monsieur Duriveau. (A Ruskoë.) Rendez les jaunets.

DURIVEAU, allant à lui.

Minute! (A Panel.) T'as trop de jactance, blanc-bec. Ecoute les vieux... ça voit plus loin, quoique leurs yeux soient moins bons... Tu ne saisis pas que le serf te propose une infraction-z-à l'honneur, pour ne pas dire une indélicatesse.

PANEL.

Ah bah!

RUSKOÉ.

Je ne comprends pas.

DURIVEAU, à Panel.

Sont-ils bêtes ces Cosaques, de ne pas mieux entendre le français! (Haut, à Ruskoë.) Veuillez allonger jusqu'à moi le tuyau de l'oreille, et obtempérez-moi la faveur de vous observer, monsieur le Calmouk, que par votre offre vous faites preuve *d'outre qui danse*, et la preuve, je le prouve, pas *as* plus que *B;* votre patron z-est un étranger, tranchons le mot, un *indigène*. Vous dites qu'il veut conduire une Française à l'autel de l'hyménée?... si elle s'y *concentre*, elle fait une mauvaise action; car c'est mal à une Française d'épouser, par le temps qui court, un ennemi de la France... Et vous prétendez obtenir de deux braves... bourgeois de la ville de Troyes en Champagne de lui servir de témoins pour cette mauvaise action-là?... allons donc! monsieur le Cosaque! j'avais bien raison de vous dire que c'était de l'outre qui danse!

PANEL.

Oui... c'est de l'ours qui danse!

DURIVEAU.

Monsieur Panel, ne prenez pas mes mots, surtout pour les écorcher!

PANEL, bas.

Pourtant, vous avez tort, sergent, c'est peut-être un moyen de rester dans la maison et de découvrir le commandant. Je vas *diplomatiquer.*

DURIVEAU, bas.

C'est juste, il faut diplomatiquer. (A Panel.) Diplomatique.

(Il s'assied à gauche.)

PANEL, à Ruskoë.

Monsieur Duriveau est vif. Moi, monsieur, je m'estimerai honoré de continuer avec vous cet entretien, et je vous dirai que mon ami...

(En gesticulant il touche le nez de Duriveau.)

DURIVEAU.

Ayez donc la complaisance d'avoir la tête et les yeux à quinze pas.

PANEL, reprenant.

Je vous dirai que mon ami et moi nous serons très-heureux de pouvoir être agréables à votre maître, et que nous nous tenons entièrement à sa disposition... où est la besogne? où est le profit?

RUSKOÉ.

A la bonne heure!

(Ils remontent au fond en courant.)

DURIVEAU, à part, avec satisfaction.

Ce petit m'étonne quelquefois autant qu'il me surprend. Après ça, c'est mon élève. (Se reprenant.) Eh ben, Duriveau, vous avez des faiblesses!... soyez ferme, cré nom de nom! ou sans ça tout le fruit de cette belle éducation serait perdu.

PANEL.

Eh ben, sergent, trouvez-vous que je lui aie arrangé ça aux petits oignons?

DURIVEAU, sévèrement.

Obtempérez!... (A part.) Ça me coûte, mais c'est pour son bien. (A Ruskoé.) Eh bien, seigneur domestique, je verrai... je dialoguerai-z-avec cette Française... et si, comme je l'entrevois, c'est peut-être un mariage *d'inclinaison*... alors! comme alors!

PANEL, l'imitant.

C'est ça. Alors, comme alors! Bravo! monsieur Duriveau!

DURIVEAU.

Je vous défends de m'applaudir. Le vrai talent-z-est modeste.

RUSKOÉ.

En attendant le moment où l'on aura besoin de vous, venez dans la salle basse... Allons, suivez-moi.

DURIVEAU, bas à Panel.

Cré nom de nom! être traités comme ça par un *nic ferch ten!* J'ai envie de lui *inculper* une leçon de politesse!

RUSKOÉ, se retournant.

Vous dites?

DURIVEAU, saluant.

Je dis que vous êtes le modèle des Cosaques, et le *phé nis que* de la politesse. (Ruskoé sort.) Mille milliasses de baïonnettes!... J'en ferai-z-une maladie, c'est sûr!

PANEL.

Sergent, modérez-vous! modérez-vous, sergent!

DURIVEAU.

J'ai-z-un Cosaque rentré dans l'estomac! (Ils sortent.)

SCENE VIII.

LOUISE, puis OLGA.

LOUISE, entrant avec précaution par la porte de gauche.

Il n'y a plus personne... seule enfin! (Allant vers la chambre.) Venez, monsieur... ce malheureux jeune homme est encore assoupi! Mon Dieu, pourvu qu'il ait assez de force pour sortir d'ici... Sortir? mais comment? Toutes les issues sont gardées... Encore si j'avais quelqu'un à qui me confier... si... (Voyant entrer Olga par la droite.) Olga! ah! c'est le ciel qui me l'amène ici!

OLGA.

Madame, monsieur le comte m'envoyait pour savoir si vous étiez disposée à recevoir vos femmes... Il a d'ailleurs ordonné qu'on respectât votre sommeil dans le cas où...

LOUISE.

Bien... bien!... Ecoute... il dépend de toi de me rendre un grand service... Puis-je compter sur ton dévouement?

OLGA.

Mais, madame...

LOUISE.

Tu hésites... laisse-moi.

OLGA.

Je n'hésite pas, madame. Je m'étonnais que moi, pauvre esclave, à peine connue de vous, je fusse assez heureuse pour vous être utile.

LOUISE.

Je ne te connais pas, c'est vrai... Tu es au comte, ce qui devrait même m'inspirer des soupçons. Mais pourquoi me trahirais-tu? Regarde-moi en face.

OLGA, troublée.

Je... je vous regarde, madame.

LOUISE.

Tu rougis... tu trembles... va-t'en!

OLGA.

Madame...

LOUISE, avec force.

Ah! va-t'en!

OLGA.

Je sors, maîtresse. (A part en sortant.) J'ignore ce qu'elle voulait de moi, mais cette fois, je le sens, je l'aurais fidèlement servie.

SCENE IX.

LOUISE, puis MAURICE.

LOUISE.

Je préfère le danger à la trahison. Que faire, cependant? allons! il faut instruire ce jeune homme. (Voyant Maurice entrer pâle et encore chancelant.) Le voici!... mais il se soutient à peine! imprudent!

MAURICE, la regardant avec admiration.

Ah!

LOUISE.

Qu'avez-vous?

MAURICE.

Je vous regarde, madame, et je remercie Dieu du fond du cœur!... ce n'était pas un rêve!

LOUISE.

De quel rêve parlez-vous?

MAURICE.

Du mien, madame... Je rêvais que cette nuit j'avais été attaqué par trois hommes, trois bêtes féroces, que blessé par eux, j'allais périr, lorsqu'un voile s'est étendu sur mes yeux, en même temps que le souvenir s'éteignit en moi. Quand je revins à la vie, il me sembla que je respirais une atmosphère tiède et parfumée... qu'un doux visage était penché sur mon front... en même temps, des mains blanches et effilées soignaient, ou plutôt guérissaient ma blessure, et je vis, fixés sur mes yeux, des regards inquiets et charmants, où, comme une perle céleste, brillait une larme de pitié!

LOUISE.

Monsieur!

MAURICE, pliant le genou.

C'était vous! ah! je vous le disais bien, madame, je dois remercier Dieu qui a changé cette vision en une ineffable réalité!

LOUISE.

Relevez-vous, monsieur... les instants sont précieux... Vous ne voudriez pas, pour prix du service qu'une femme vous a rendu, livrer cette femme au danger, au malheur?

MAURICE.

Mon Dieu!

LOUISE.

Écoutez-moi. Il y a quelques heures, lorsque j'entendis de cette fenêtre le bruit de votre lutte inégale, il me fut facile, cédant à un mouvement irrésistible, de sortir de cette maison, d'ouvrir une porte dérobée, de profiter de la fuite de vos agresseurs, qui abandonnèrent la place, car ils vous croyaient mort, de vous soutenir avec une énergie que Dieu sans doute m'inspirait, et enfin de vous conduire, quoique chancelant, jusque dans cette chambre... qui est la mienne. A cette heure-là, monsieur, la maison était déserte, mais maintenant, elle est remplie d'agitation et de bruit. Les habitants sont revenus, que dis-je? ils m'attendent impatiemment, et s'ils ne sont pas ici, en ce moment même, c'est qu'ils me croient endormie, et qu'ils respectent mon sommeil.

MAURICE.

Eh bien! madame?

LOUISE.

Mais tout à l'heure, ils vont venir me réclamer. S'ils vous trouvent ici, seul avec moi, dans la nuit, que penseront-ils? Cette idée me fait frémir; je serais perdue, monsieur!

MAURICE.

Madame, n'y a-t-il aucun moyen de sortir de cette maison sans être vu?

LOUISE.

Je n'en connais pas.

MAURICE.

Pardon, madame, j'ai un projet. (Il va vers le fond.)

LOUISE, avec terreur.

Monsieur, qu'allez-vous faire?

MAURICE.

Je vais ouvrir cette porte... je vais moi-même appeler les gens de votre maison... ils accourront à ma voix: je leur dirai la vérité, et lorsqu'ils apprendront combien vous avez été forte, courageuse et bonne... lorsqu'à l'appui de ce récit, je leur montrerai mes blessures, soyez-en convaincue, madame, ils ne pourront douter ni de moi, ni de vous.

LOUISE.

Ils douteraient encore, monsieur, et d'ailleurs, ce serait vous perdre plus sûrement sans me sauver peut-être.

MAURICE.

Pourquoi cela?

LOUISE.

Parce que...

MAURICE.

Parlez, madame, au nom de l'intérêt que vous m'inspirez... au nom de la vie que je vous dois!

LOUISE.

Monsieur, avez-vous entendu parler quelquefois du comte Manzaroff?

MAURICE, ironiquement.

Oui, oh! oui, madame.

LOUISE.

Vous le connaissez bien, je le vois. Que pensez-vous qu'il fît, s'il trouvait la nuit même de son mariage, dans la chambre de sa fiancée, un jeune homme, seul avec elle, ce jeune homme fût-il innocent comme vous l'êtes, blessé comme vous l'êtes; bien plus, ce jeune homme fût-il étendu mort à mes pieds?

MAURICE.

Il vous croirait coupable; il vous tuerait! (Après un temps.) Ainsi, vous épousez ce monstre?

LOUISE.

Monsieur!

MAURICE.

Pardon, madame... oh! pardon! mais que faire alors?... Oh! mon Dieu! sauve-la! sauve-la!

(On frappe à la petite porte de droite.)

LOUISE.

On frappe. — Rentrez dans cette chambre, monsieur, je vous en conjure.

MAURICE, ouvrant la porte de la chambre à gauche.

Dans cette chambre. (Après une hésitation rapide.) Ah! ce balcon! merci, Providence!

LOUISE, poussant un cri.

Malheureux! vous vous tueriez!

MAURICE.

Qu'importe, madame! Si le comte a des soupçons, s'il veut pénétrer dans cette chambre, je vous sauverai, madame, dût ma vie être le prix de votre salut!

(Il sort vivement.)

LOUISE, courant à lui.

Monsieur!

(Elle s'arrête en voyant Olga.)

SCÈNE X

LOUISE, OLGA, MAURICE, caché.

OLGA, à part.

Qui donc était avec elle? (Haut.) Pardon, madame, c'est moi qui frappais... n'entendant pas de réponse, je suis entrée.

LOUISE.

Que demandez-vous? que voulez-vous?

OLGA, balbutiant.

Vous dire, madame, que... que... (avec fermeté), qu'un homme homme est ici...

LOUISE.

Malheureuse!

OLGA.

Et que je viens pour le faire évader.

LOUISE, avec reconnaissance.

Ah!

OLGA, bas.

Trop tard, madame, voici le comte. Remettez-vous!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MANZAROFF, FÉDÉROWITCH.

Manzaroff et Fédérowitch entrent par la porte placée dans le pan coupé, à droite.

MANZAROFF, galamment.

Pardon, ma chère Louise, si nous osons nous présenter sans être annoncés; mais l'heure s'avance... et... (La regardant.) Quoi! vous n'êtes pas encore habillée pour la cérémonie!

LOUISE.

La cérémonie!... Ah! oui, c'est vrai... vous m'avez dit...

MANZAROFF.

Qu'avez-vous donc?... cette pâleur... ce trouble?

LOUISE, vivement.

Rien! ce n'est rien.

FÉDÉROWITCH, à part.

Ah! les femmes! avec leurs momeries!

MANZAROFF.

Tenez, madame, je réfléchis qu'une autre toilette est absolument inutile, celle-ci suffira.

LOUISE.

Oui, vous avez peut-être raison. (A part.) Donnons-lui les moyens de fuir!

FÉDÉROWITCH, bas à Manzaroff.

Ah çà, que me parliez-vous de résistance?

MANZAROFF.

Fédérowitch, offrez votre bras à la comtesse.

LOUISE, donnant machinalement son bras, à part.

Comme cela, il pourra sortir. (Elle fait quelques pas avec Fédérowitch, puis s'arrête tout à coup en le regardant fixement.) Mais où donc me conduisez-vous?

FÉDÉROWITCH, riant.

Belle question! à l'autel!

LOUISE, avec égarement.

A l'autel!

MANZAROFF.

Louise, quel vertige s'empare de vous? J'ai tenu mes serments, souvenez-vous des vôtres.

LOUISE, revenant à elle.

Mes serments! oui!... c'est vrai... J'ai juré... mais vous, monsieur, vous m'aviez promis la présence de ma mère... Où est ma mère? je la veux!

FÉDÉROWITCH, à part.

Ah! voilà le naturel qui revient.

MANZAROFF.

Votre mère est à Paris, Louise, et vous savez que je ne puis vous y conduire; j'ajoute qu'elle est souffrante depuis cette cruelle maladie qui l'a privée de la vue, et que nos mutuels empêchements nous tiennent éloignés les uns des autres. Cependant, à défaut de sa présence, je vous apporte son consentement formel et par écrit. Cela ne doit-il pas vous suffire?

LOUISE.

Une lettre de ma mère! Donnez! oh! donnez!

MANZAROFF.

La voici!

LOUISE, lisant.

« Ma fille, M. le comte Manzaroff m'a depuis longtemps fait con-
» naître et son amour et tes dédains. Cependant tu n'ignores pas ce
» que nous devons à notre bienfaiteur. Il t'a sauvé la vie et l'hon-
» neur, et c'est encore grâce à lui que tu pourras bientôt revoir ta
» pauvre mère. Accueille donc sa tendresse, chère enfant, accepte-
» le pour époux, puisque c'est le seul moyen d'acquitter envers lui
» ta dette de reconnaissance. Bientôt, je l'espère, je pourrai vous
» serrer tous les deux dans mes bras. En attendant ce bonheur,
» je vous donne, mes enfants, ma bénédiction maternelle et j'ap-
» pelle sur vous celle de Dieu. — Ve BLANCHARD. »

(Pendant la lecture de cette lettre, Maurice a entr'ouvert la porte.)

MANZAROFF.

Eh bien?

LOUISE, baisant la lettre.

C'est sa signature! Pauvre mère! tu le veux! sois satisfaite! (Au comte.) Venez, monsieur, venez!

(Ils remontent vers le fond.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, avec éclat.

Arrêtez, Louise, on vous trompe!

LOUISE.

Monsieur!

MANZAROFF.

Un homme ici!... dans la chambre de Louise!

OLGA, à part.

C'était lui!... seul avec elle!

MAURICE.

Oui, on vous trompe, croyez-en Maurice, le compagnon de votre enfance, l'ami de votre mère.

TOUS.

Maurice!

OLGA, à part, avec colère.

Et je voulais les sauver!

MAURICE.

Cette lettre est fausse... Votre mère est ici... Et ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'elle vous croit morte!

LOUISE.

Mon Dieu! qui lui a fait ce mensonge?

MAURICE, montrant le Comte.

Lui!

LOUISE, au Comte, avec énergie.

Vous! Mais savez-vous que c'est infâme, cela!

MANZAROFF.

Assez, madame... Pardieu! je vous trouve bien hardie d'oser élever la voix... quand j'ai la preuve de votre crime! Cet homme a déshonoré mon nom, cet homme a souillé ma demeure. Il n'en sortira pas vivant! (Il ferme la porte du fond.)

FÉDÉROWITCH, tirant son épée.

A la bonne heure, donc!... Et je vous aiderai, moi, à venger votre injure.

LOUISE, défendant Maurice.

Ah! vous ne le tuerez pas ou il faudra me tuer aussi... Olga, aide-moi!

(Olga reste immobile.)

MAURICE.

Olga! mais c'est elle qui vous a trahie!

LOUISE, au Comte.

Grâce! grâce! j'obéirai, si vous faites grâce!

MANZAROFF, à Louise.

Allons, madame, faites-moi place, ou sinon!

(Il saisit le knout que Fédérowitch porte à sa ceinture et le lève sur Louise qui tombe évanouie.)

MAURICE, lui arrachant le knout.

Moi vivant, vous ne vous servirez pas de cette arme de lâche pour frapper une femme!

(Il brise le fouet sur son genou.)

MANZAROFF, tirant son épée.

Misérable! tu vas mourir!

(Manzaroff et Fédérowitch s'élancent sur Maurice.)

MAURICE, reculant devant eux.

Lâches! je suis sans armes!

(La fenêtre s'ouvre violemment, et Duriveau et Panel paraissent, un pistolet à chaque main.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, DURIVEAU, PANEL.

DURIVEAU.

Halte-là, vous autres! Lâchez le commandant, ou nous lâchons les chiens!

MAURICE, traversant le théâtre.

Vous me reverrez, Louise, vous me reverrez!

PANEL.

Ah! ça vous la coupe, hein?

DURIVEAU, les menaçant.

Allons, obtempérez!... et plus vite que ça!

(Maurice a mis le pied sur le rebord de la fenêtre. — Le rideau tombe.)

ACTE III.

Troisième Tableau.

TOUT POUR LA FRANCE!

La maison de madame Blanchard, à Troyes. — Le théâtre représente l'intérieur d'une cour rustique. — Grande porte au fond; à droite et à gauche, escaliers conduisant dans la maison. — Au fond, mur de clôture. Il fait nuit. — Au lever du rideau, on frappe. — Madame Blanchard va ouvrir à tâtons.

SCENE I.

MARION, Mme BLANCHARD

MARION, entrant.

Bonsoir, madame Blanchard.

Mme BLANCHARD.

C'est toi, Marion; ah! j'avais bien besoin d'entendre une voix amie.

MARION.

De quoi qu'il retourne donc? Vous êtes triste comme un Anglais... Tiens! je ne vois pas la petite Cosaque.

Mme BLANCHARD, s'asseyant à droite.

Olga ne m'a jamais laissée seule aussi longtemps... c'est là le motif de mon inquiétude.

MARION.

Depuis quand qu'elle est sortie?

Mme BLANCHARD.

Depuis ce matin. Elle a voulu porter elle-même au comte Manzaroff, son maître, une lettre que je lui ai dictée chez toi... et elle n'a pas reparu.

MARION.

Bah! elle aura rencontré chez ce monsieur quelque mangeur de suif de sa connaissance; ils se seront amusés à bavarder du pays dans leur langage de tcheff, tchiff et tchoff!...

Mme BLANCHARD.

Olga n'est pas bavarde. Je ne sais pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'avant la fin de cette journée, quelque grave événement prendra place dans ma vie.

MARION.

S'il faut vous l'avouer, madame Blanchard, c'est ben possible ce que vous dites là, vu que...

Mme BLANCHARD.

Achève, Marion.

MARION, regardant autour d'elle.

Nous sommes bien seules?

Mme BLANCHARD.

Oui... Eh bien?

MARION.

Eh ben! il se passe des choses...

Mme BLANCHARD.

Quelles choses?

MARION.

Ah! voilà!.. on ne m'a pas dit ce que c'était... Mais, pour sûr, ça y est.

Mme BLANCHARD.

Quoi?

MARION.

Je n'en sais rien.

Mme BLANCHARD, souriant.

C'était bien la peine... Voyons, tu ne soupçonnes pas?

MARION.

Si, ça doit être au sujet des Cosaques... ou peut-être bien... Mais non... cependant...

Mme BLANCHARD.

Folle, va!

MARION.

Comment! vous qui êtes une vieille de la vieille, ça ne vous fait pas plus d'effet que ça d'apprendre tout ce que je vous dis... et de savoir qu'on a compté sur vous.

Mme BLANCHARD.

Sur moi... une pauvre aveugle!

MARION.

On n'a pas besoin de vos yeux, mais de votre maison.

Mme BLANCHARD.

Ma maison?

MARION.

J'aurais bien offert la mienne, mais elle est trop fréquentée pour le quart d'heure, tandis que la vôtre est isolée... pas un voisin... pas un curieux à craindre... ils seront en sûreté ici.

Mme BLANCHARD.

Tout ce que je possède est au service de ceux qui ont le cœur français, de tous ceux qui sentent palpiter au fond de leur âme l'amour de l'Empereur et la haine de l'étranger!

MARION.

Bravo! aussi je n'ai pas hésité à leur accorder cette permission... avant de vous l'avoir demandée...

Mme BLANCHARD.

Ma permission?... à qui?...

MARION.

Aux amis, donc!... au colonel Jacquemin, au commandant Maurice, à Duriveau, à Panel, et aux autres, qui viendront chez vous, ce soir même, pour arranger leurs petites affaires.

Mme BLANCHARD.

Ah! tu m'en diras tant! Ils seront les bien venus, et je te remercie, Marion, de leur avoir promis en mon nom un bon visage et un bon accueil. (On frappe, Marion va ouvrir.)

MARION.

Voilà déjà le commandant Maurice. (Maurice entre et referme la porte.) Ah! mon Dieu! il a l'air tout je ne sais quoi! (A Maurice, qui monte sur l'escalier de gauche pour observer le dehors.) Dites donc, est-ce que ce serait manqué, monsieur Maurice?

MAURICE.

Quoi? ah! l'objet de la réunion de ce soir? Non, non, ma bonne Marion, et je viens attendre ici les camarades.

MARION.

Allons, tout va bien; je vais faire un demi-tour du côté de la cantine... et puis après, quart de conversion chez les amis... V'là comme nous parlions à l'armée... (A Maurice.) A propos, les femmes en sont-elles?

MAURICE, descendant.

Pas les femmes... vous deux seulement, vous êtes des braves.

MARION, faisant le salut militaire.

Merci, commandant! Allons, adieu, Fanfan! (Elle lui prend la main.) Au revoir, madame Blanchard.

Mme BLANCHARD.

Bonsoir, Marion, bonsoir! (Marion sort.)

SCENE II.

MAURICE, Mme BLANCHARD.

Mme BLANCHARD.

Que disait donc Marion, mon cher Maurice, et d'où vient le trouble qu'elle lisait sur votre visage?

MAURICE.

Marion s'est trompée, ma bonne mère.

Mme BLANCHARD, lui prenant la main.

Mais non... votre voix est émue... votre main tremble...

MAURICE, à part.

Comment lui apprendre, sans briser son âme de joie et de douleur à la fois, que sa fille existe, mais qu'elle est au pouvoir d'un misérable?

Mme BLANCHARD.

Vous ne me répondez pas, Maurice?

MAURICE.

Dites-moi, madame Blanchard, avez-vous revu Olga?

Mme BLANCHARD.

Non, et je me plaignais à Marion de son absence si prolongée... Mais pourquoi cette question?

MAURICE.

Je ne sais; à tort ou à raison, cette étrangère m'est suspecte.

Mme BLANCHARD.

Olga, une étrangère! ah! ne lui donnez pas ce nom cruel, Maurice! vous seriez attendri si je vous disais les soins délicats, les attentions touchantes dont elle m'entoure à chaque instant : placée près de moi, pour me servir, je pouvais exiger d'elle la soumission d'une esclave; je suis son obligée, Maurice, car j'ai trouvé dans son cœur l'amour d'une fille.

MAURICE.

L'amour d'une fille! dans le cœur d'Olga! Ah! pauvre mère! votre âme est aveugle comme le sont vos yeux!

Mme BLANCHARD.

Maurice! que voulez-vous dire? vous m'épouvantez! je vous connais... vous êtes un homme sage, prudent; vous n'avez pas l'habitude de parler sans réflexion... à la légère... et après ce que je vous ai dit d'Olga, pour que vous persistiez dans vos soupçons...

MAURICE.

Des soupçons! oh! je ne la soupçonne pas, madame Blanchard!

Mme BLANCHARD.

Comme vous dites cela!

MAURICE.

Olga vous parle-t-elle quelquefois de votre fille?

Mme BLANCHARD.

Tous les jours, ou plutôt c'est moi qui lui parle d'elle... ma pauvre Louise! cela me fait du bien, Maurice, de m'entretenir de mon enfant... il me semble que c'est la faire revivre. Je lui parle, elle me répond... elle est présente pour moi... je la sens... je la touche presque... enfin, que vous dirai-je? mon infirmité au lieu d'ajouter à mes maux, les diminue, puisqu'elle me permet de voir sans cesse ma fille avec les yeux du cœur, et fait ainsi d'une illusion la réalité de ma vie!...

MAURICE, la faisant asseoir à gauche.

Jamais un instinct secret, un de ces avertissements intérieurs ne vous ont dit qu'Olga pourrait vous tromper?

Mme BLANCHARD.

Me tromper! pourquoi? dans quel but?

MAURICE.

Que sais-je? peut-être par obéissance aux ordres de son maître.

Mme BLANCHARD.

Son maître!... mais c'est le comte Manzaroff! quel intérêt?

MAURICE.

Quel intérêt?... c'est vrai... je cherche et ne trouve pas... cependant...

Mme BLANCHARD.

Cependant?

MAURICE.

Ce ne serait pas la première fois que la nouvelle d'une mort supposée...

Mme BLANCHARD.

Que dites-vous? je ne comprends pas.

MAURICE.

N'a-t-on pas vu des amis, des parents, que l'on croyait à tout jamais perdus, revenir du fond de la Russie, et reparaître tout à coup comme des fantômes sortis du sépulcre?

Mme BLANCHARD.

Maurice! Maurice!... voyons, qu'avez-vous dit? vous avez parlé de morts supposées, de fantômes qui renaissent à la vie... Oui, c'est cela... mais à quel propos m'avez-vous parlé ainsi? à propos de ma... Quoi! serait-il possible? Maurice, savez-vous quelque chose?... voulez-vous me rendre folle de joie!... Vous ne dites rien! ah! si je pouvais vous voir, j'aurais déjà tout lu dans vos yeux.

MAURICE.

Calmez-vous... calmez-vous... mon Dieu!

Mme BLANCHARD.

Me calmer! quand vous venez de me bouleverser... me calmer! quand je suis perdue d'incertitude, d'espoir, de bonheur... me calmer!... oh! non... il faut tout me dire, Maurice; on ne touche pas impunément à ces choses-là, mon enfant! Quand on soulève la pierre d'une tombe, on ne la laisse pas retomber sur un cadavre!... songez donc, ce serait horrible!... non!... on ramène au soleil de Dieu, on ramène vivante et sur le cœur de sa mère, la fille qu'elle croyait ensevelie à jamais!

MAURICE.

Pauvre mère!...

Mme BLANCHARD, se levant.

Pauvre mère! non heureuse! mille fois heureuse!... car tu sais qu'elle existe, n'est-ce pas?... tu le sais; tu n'oses pas me le dire... tu as peur de me tuer... ne crains rien, Maurice, je vivrai toujours assez de temps pour l'embrasser, pour la bénir!... Tu pleures!... les larmes t'empêchent de parler. Eh bien! dans mes bras, sur mon cœur!... cela voudra dire que tu me rends ma fille! (Maurice se précipite dans les bras de Mme Blanchard. — Elle l'embrasse.) Ah! c'est pour elle!... tiens!... c'est pour elle!... (Après un temps.) Ainsi elle existe?

MAURICE.

Allons, du calme, du calme, ma bonne madame Blanchard... Oui! elle existe!

Mme BLANCHARD.

Oh! mais c'est bien vrai, n'est-ce pas?

MAURICE, d'un ton de reproche.

Ah! madame Blanchard!

Mme BLANCHARD.

Pardon, mon enfant! ce n'est pas de toi que je doute... c'est de mon bonheur!

MAURICE.

Votre bonheur est réel, bien réel, croyez-moi.

Mme BLANCHARD.

Je te crois... tu l'as vue?

MAURICE.

Je l'ai vue.

Mme BLANCHARD.

Elle est bien belle, n'est-ce pas?

MAURICE, avec exaltation.

Oh, oui! bien belle!

Mme BLANCHARD, souriant.

Tu l'as vue! tu l'as vue!... elle nous aimera bien, va... tu verras. (Remontant vers le fond.) Votre bras, Maurice.

MAURICE.

Où allez-vous?

Mme BLANCHARD.

Cette question!... je vais trouver ma fille. — Votre bras?

MAURICE.

Demain vous l'embrasserez.

Mme BLANCHARD.

Demain... demain! Ah çà, mais, vous n'y pensez pas! ma fille est vivante, je le sais... j'en suis sûre... et vous voulez que j'attende jusqu'à... allons donc! c'est tout de suite, c'est à l'instant qu'il faut que je la voie... Maurice, votre bras?

MAURICE.

Chère madame Blanchard, aujourd'hui c'est impossible!

Mme BLANCHARD.

Impossible!... Pourquoi?

MAURICE.

Louise n'est pas libre.

Mme BLANCHARD.

Ah! qu'est-ce que cela veut dire?

MAURICE.

Un homme qui a tout pouvoir sur elle...

Mme BLANCHARD, traversant à droite.

Ma fille! au pouvoir d'un homme! de Manzaroff sans doute?... ma fille perdue pour moi, au moment où je la retrouve... c'est impossible! Dieu ne veut pas cela... Achevez, Maurice, expliquez-moi... (On frappe.)

MAURICE.

Chut! (Il va ouvrir.)

SCENE III.

MAURICE, Mme BLANCHARD, DURIVEAU, OLGA, puis PANEL.

DURIVEAU, tenant Olga par la main.

Mon commandant, avec l'honneur de votre permission, j'ai trouvé c'te jeunesse cosaque qui rôdait autour de la maison.

MAURICE.

Olga!

Mme BLANCHARD.

Olga!

DURIVEAU.

Et comme elle m'est particulièrement suspecte, je vous l'amène afin que vous *décidassiez* ce que vous voulez faire d'elle.

MAURICE.

Toi ici, malheureuse! et qu'y viens-tu faire?

OLGA.

Je ne sais... je venais... je voulais... (A part.) Je voulais revoir Maurice!

MAURICE.

Il s'agit de quelque nouvelle trahison sans doute?

OLGA.

Oh! non! je vous le jure. Tantôt mon cœur s'est brisé... sans le comprendre, j'ai senti que je faisais mal... et je viens...

MAURICE.

Ah! c'est trop d'impudence!... Eh quoi, tu abusais une pauvre vieille femme aveugle, tu voyais ses larmes, et tu les laissais couler!... tu savais que sa fille existe, et tu lui laissais croire qu'elle était morte!

OLGA.

J'obéissais à mon maître.

MAURICE.

Mais ton cœur est donc glacé comme le ciel de ton pays!... tu n'as donc pas d'amis?... tu n'as donc pas de mère?

OLGA, tristement.

Non, je suis orpheline.

Mme BLANCHARD.

Orpheline!... Olga, voyons, quel mal t'ai-je fait, pour que tu te venges si cruellement?

OLGA, s'approchant de Mme Blanchard.

Vous êtes bonne, maîtresse, et je vous aime.

Mme BLANCHARD.

Tu m'aimes, dis-tu? et tu me trahissais!

OLGA.

Je ne sais pas moi ce qui est bien... ce qui est mal... je suis une esclave... j'obéis à mon maître.

MAURICE.

Même quand ce maître te commande une infamie?... quand il te commande un crime?

OLGA, simplement.

Oui.

MAURICE.

Va-t'en, malheureuse, va-t'en; la mère que tu as trompée te chasse et te maudit... moi, je te hais!

OLGA, avec douleur.

Vous me haïssez!... Oh! non, non, cela n'est pas... je n'ai jamais voulu vous faire du mal, moi... tandis que vous au contraire...

MAURICE.

Que veux-tu dire?

OLGA.

Rien! rien! (A part.) Oh! j'ai bien souffert... mais il ne le saura jamais, lui!...

PANEL, entrant.

Pardon, excuse, la compagnie, si je vous dérange, mais... (Voyant Olga et baissant la voix.) V'là les amis, et Marion a dit qu'on pouvait entrer.

Mme BLANCHARD.

Qu'ils entrent! qu'ils entrent! (Duriveau et Panel entr'ouvrent la porte et reçoivent le mot de passe de tous les conjurés, qui arrivent successivement et se groupent au fond.) Venez, Maurice, vous avez encore tant de choses à me dire!... Laissons cette malheureuse enfant... Si elle est vraiment coupable, elle sera assez punie par ses remords... D'ailleurs, j'ai le cœur si plein de joie, que je ne puis maudire... Ah! quoi qu'il puisse advenir maintenant, je serai forte et consolée... puisque ma fille existe!... (Prenant son bras.) Venez, mon enfant, venez, et soyez béni pour le bonheur que vous m'avez donné. (Ils sortent par l'escalier de droite.)

SCENE IV.

OLGA, DURIVEAU, PANEL.

DURIVEAU, à Olga.

Allons, filez au large!... puisqu'on vous fait grâce... mais tâchez que je ne vous trouve plus rôdant autour de nos lignes... Ou sinon! mille noms de nom! foi de Duriveau! je vous traite en vrai cosaque que vous êtes.

OLGA, regardant sortir Maurice.

Il me hait! ô mon Dieu! faites que je me sois trompée! faites que je ne l'aime pas moi! (Elle sort.)

DURIVEAU, la poussant.

Allons, accélérez! (A un conjuré.) Est-ce que nous attendons encore quelqu'un, capitaine?

LE CONJURÉ.

Oui, le colonel Jacquemin.

(Il donne à voix basse un ordre à deux autres conjurés qui vont se placer en sentinelle au dehors.)

SCENE V.

DURIVEAU, PANEL, puis MARION.

DURIVEAU, regardant du côté par où est sortie Mme Blanchard.

M'est avis que le coup-z-est frappé, et que la maman sait à quoi s'en tenir! Ça me plaisir pour elle. Cré nom de nom! ces pauvres bonnes femmes de mères, quand on les voit pleurer... que ce soit de joie ou de peine, ça vous fait toujours quéque chose là. (Avec sentiment.) Il est vrai que tout le monde en a *zévu* des mères!

PANEL, qui s'est approché et qui soupire avec force.

Oh! oui! oh! oui!

DURIVEAU, se retournant.

Qu'est-ce qui vous prend, à vous? Vous reniflez comme un bœuf en bas âge.

PANEL, froissé.

Oh! sergent... cette comparaison est humiliante.

DURIVEAU.

Oui, vous avez raison, elle est humiliante... pour le veau. (On frappe.)

PANEL.

Qui est là?

MARION, du dehors.

Marion. (Panel ouvre la porte.)

MARION, entrant.

Bonsoir, les enfants! Tiens, madame Blanchard n'est pas là. .

SCENE VI.

Les Mêmes, JACQUEMIN.

JACQUEMIN, entrant avec colère.

C'est une abomination, c'est une infamie!

MARION.

Le colonel Jacquemin! oh! là, là, a-t-il l'air en colère!

PANEL.

Il aura trouvé quelque chose sur sa soupe.

DURIVEAU, sentencieusement.

Il aura trouvé-z-un cheveu.

MARION.

Ou un Cosaque.

JACQUEMIN, se retournant.

Qui a parlé de nos ennemis? Vous savez donc ce qu'ils ont fait, hier, au café de la Victoire?

TOUS.

Non.

JACQUEMIN.

On vient de me l'apprendre à moi, il n'y a qu'un instant, et c'est là ce qui me rend furieux.

DURIVEAU.

Parlez, mon colonel!

TOUS.

Parlez! parlez!

JACQUEMIN.

Vous savez que le café de la Victoire est en même temps un spectacle. On boit et on voit jouer la comédie.

PANEL.

Mélange agréable pour ceux qui aiment la goutte et la musique.

DURIVEAU.

Silence dans les rangs!...

JACQUEMIN.

Eh bien, hier!... plusieurs de nos ennemis ont insulté un acteur français qui rappelait dans un couplet patriotique l'honneur de nos armes; croiriez-vous bien qu'on a voulu le forcer à faire des excuses à genoux?

TOUS.

Des excuses!

MARION.

Cristi!... des excuses!... Ah! si ç'avait été moi, je ne sais pas ce que je leur aurais fait!... Hou! les animaux!

JACQUEMIN.

Cet acteur est un homme de courage qui s'est refusé à une pareille humiliation. (Il va s'asseoir sur un banc à gauche.)

TOUS.

Il a bien fait!

MARION.

Dites-moi son nom! j'irai l'applaudir.

PANEL.

Oui, mais s'il ne joue pas?

MARION.

Je réclamerai. Je dirai qu'il faut le faire jouer à la demande générale de moi toute seule.

DURIVEAU.

Silence dans les rangs! Vous dialoguez comme des imbéciles.

JACQUEMIN.

Ce soir, les étrangers reviendront en plus grand nombre, et je sais qu'ils sont résolus à exiger par la force brutale la satisfaction qui leur a été refusée hier.

MARION.

Minute! la question est de savoir si vous les laisserez faire, colonel?

JACQUEMIN, froidement.

Qu'en penses-tu, Duriveau?

DURIVEAU.

Mon colonel, pardon excuse, de la liberté que je vas me faire l'honneur d'usurper... mais j'ai une petite question à vous adresser; là, d'amitié.

JACQUEMIN.

Parle, mon garçon.

DURIVEAU.

Mon colonel, à quelle heure que vous dinez généralement?

JACQUEMIN, étonné.

Je dine à six heures.

DURIVEAU.

Et vous avez fini?

JACQUEMIN.

Toujours avant sept heures.

DURIVEAU.

Et comme ça après votre repas, prenez-vous bien une goutte de café?

JACQUEMIN.

Mais, volontiers.

DURIVEAU.

Avec le pousse-café, le gloria, la rincette, la sur-rincette et la goutte?

JACQUEMIN, se levant.

Ma foi, oui... Ah çà! où veux-tu en venir?

DURIVEAU.

Où je veux en venir?... à vous inviter, vous et les amis ici-présents, et Marion aussi, à prendre votre demi-tasse ce soir à sept heures précises, au café de la Victoire. On pourra changer d'uniformes, pour dépister les gens curieux.

TOUS, comprenant et riant.

Ah! ah! ah!

MARION, à Durivaeu.

C'est superbe, mon vieux! mais ça a été long!

PANEL, après un grand temps.

Sergent!... j'ai compris au premier mot sorti de votre bouche.

DURIVEAU.

Un cadenas à la vôtre... et comme dit le proverbe : « A bon entendeur, je vous salue. »

PANEL, saluant.

Je n'en suis pas moins le vôtre, sergent.

SCENE VII.

Les Mêmes, MAURICE, *puis* Mme BLANCHARD.

JACQUEMIN, à Maurice qui rentre par la droite.

Vous avez entendu, Maurice?

MAURICE.

Oui, colonel.

JACQUEMIN, à un conjuré.

Sommes-nous en sûreté ici? Veille-t-on au dehors?

LE CONJURÉ.

Oui, mon colonel.

JACQUEMIN.

Alors, nous allons vous faire connaître, messieurs, la mission qui nous a été confiée.

LE CONJURÉ.

Nous vous écoutons avec respect, colonel.

JACQUEMIN.

Depuis que l'étranger a envahi la France, l'Empereur et l'armée, étroitement unis dans une même pensée, ont fait des prodiges de valeur. Leurs efforts ont été couronnés de succès, et dernièrement encore, les victoires de Champ-Aubert et de Montmirail sont venues ajouter deux pages glorieuses à notre histoire; mais nos ennemis sont si nombreux, qu'il faut frapper, frapper toujours pour éclaircir leurs rangs! C'est au patriotisme de tous les Français que l'Empereur fait appel... il faut que tout homme se lève et combatte!... dans un pareil moment hésiter est un crime, reculer est une honte! mourons, s'il le faut, pour la défense de notre pays, mais que sous les pas de l'étranger chaque épi devienne un poignard, chaque sillon un tombeau!

TOUS.

Oui! oui! nous le jurons!

MAURICE, du haut de l'escalier de gauche sur lequel il est monté pour observer le dehors.

Amis, êtes-vous bien résolus à employer contre l'ennemi tout ce dont peut s'armer le courage d'un soldat et le dévouement à l'Empereur?

TOUS.

Oui! oui!

MAURICE.

Jurez-vous de vivre d'une pensée unique : Napoléon! pour un but unique : l'affranchissement du pays! Jurez-vous de ne prendre ni repos ni trêve tant qu'un uniforme étranger attristera le soleil de notre glorieux pays, tant qu'une cavale cosaque foulera le sol sacré de la France?

TOUS.

Nous le jurons!

MAURICE.

Je reçois donc vos serments, mes amis! (A ce moment un conjuré placé en sentinelle au dehors accourt et fait signe de se taire. — Silence général. — On entend le bruit d'une marche militaire, musique en sourdine à l'orchestre. — On voit passer au-dessus du mur de clôture l'extrémité des lances des Cosaques. — Tous les conjurés tirent leurs épées, mais le bruit diminue et la patrouille s'éloigne. — A voix basse.) Et comme dans une entreprise de ce genre l'exécution la plus prompte est toujours la plus sûre, je vous propose d'agir dès ce soir même.

TOUS.

Voyons!

MAURICE, descendant.

Parlez, colonel.

JACQUEMIN.

Une occasion nous est offerte, le sergent avait raison : ce soir presque tous les officiers étrangers se sont donné rendez-vous au café de la Victoire, profitons de cette circonstance, emparons-nous d'eux... Une fois maîtres des chefs, nous aurons bon marché des soldats ; excitons le tumulte, et que cette échauffourée soit le signal du soulèvement de la population tout entière.

(Pendant cette dernière scène, madame Blanchard a paru sur l'escalier de droite. — Elle écoute.)

TOUS.

Bravo! adopté!

Mme BLANCHARD, du haut de l'escalier.

Et moi, mes enfants, puisque je n'ai plus le courage de vous détourner d'une entreprise téméraire sans doute, mais noble et généreuse, je veux du moins prier pour vous. Mon Dieu! tu ne refuseras pas d'entendre la voix d'une pauvre veuve qui t'implore pour son pays et pour l'illustre chef en qui se personnifient la gloire et les destinées de la France. Mon Dieu! exauce ma prière! mon Dieu! protége les braves enfants qui jurent ici, avec moi, de rester fidèles à cette devise : *Tout pour la France!*

TOUS, étendant leurs épées.

Tout pour la France! (Tableau.)

Quatrième Tableau.

LE CAFÉ DE LA VICTOIRE.

Le décor représente l'intérieur d'un café-spectacle.—A droite et à gauche, une galerie garnie de tables et de chaises. — Au fond, la scène du théâtre avec coulisses praticables; cette scène est garnie de quinquets et d'un orchestre de musiciens. — Au milieu, et à la place du parterre, sont des tables et des chaises occupées par les spectateurs-consommateurs; à droite et à gauche, portes au premier et au deuxième plan. Au lever du rideau, la toile du petit théâtre est levée. — On entend le final de l'orchestre. — Les acteurs et les actrices placés sur la scène saluent le public, puis le rideau baisse au bruit des applaudissements.

SCENE I.

UN JEUNE HOMME A LA MODE, LE MARQUIS DE BEAUFEU, FÉDÉROWITCH, OFFICIERS, COSAQUES, RATANIEFF, KROKATCHCOFF, BOURGEOIS, JEUNES FEMMES, UN MARCHAND DE JOURNAUX, GARÇONS DE CAFÉ, JACQUEMIN, MAURICE en bourgeois, MARION, UNE FEMME DU PEUPLE, UN ENFANT, SOLDATS DÉGUISÉS. (Au lever du rideau, on entend le final de l'orchestre et le bruit des applaudissements.)

VOIX dans la foule.

Bravo! bravo!

(Un grand mouvement a lieu dans la salle; des consommateurs se lèvent et s'en vont. — D'autres changent de places. — D'autres arrivent aux galeries et dans le parterre.)

LES GARÇONS, criant.

Renouvelez, messieurs, renouvelez.

UN MARCHAND DE JOURNAUX.

Demandez le *Moniteur Champenois*, les nouvelles du jour... trois sous.

LES GARÇONS.

Renouvelez, messieurs, renouvelez!

(Le silence se rétablit.)

DE BEAUFEU, entrant à la galerie de gauche.

Garçon!... deux glaces à la crème de lys!

UN SOLDAT, d'en bas.

On voit bien que celui-là n'a pas fait la campagne de Russie!

RATANIEFF, assis à une table du bas, au milieu et sur le premier plan.

Ainsi, mon pauvre Krokatchcoff, tu as manqué mourir de ta blessure?

KROKATCHCOFF.

Oh! que non!... Je ne meurs pas comme ça pour une égratignure... seulement je suis tombé... je crois même que j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi j'avais un froid de chien... je me tâtai... j'étais tout nu étendu sur la terre... Y comprends-tu quelque chose? Ah! si je retrouve le coquin de bourgeois qui m'a joué ce vilain tour... il me le paiera!

JACQUEMIN, entrant avec Maurice. Il est couvert d'une douillette de soie puce, perruque poudrée et chapeau à cornes.

Voyez comme la galerie se garnit d'officiers cosaques... l'affaire sera chaude!

MAURICE, s'asseyant à une table du bas, à droite et sur le premier plan.

Tant mieux.

DE BEAUFEU, à un jeune homme placé près de lui, désignant Jacquemin.

Voyez donc, monsieur le vicomte, ce gentilhomme qui cause là-bas avec ce bourgeois, le connaissez-vous?

LE JEUNE HOMME.

Non, par la mort Dieu! je ne l'ai vu ni à Londres ni à Coblentz... je serais curieux de savoir son nom.

DE BEAUFEU.

Voulez-vous que nous allions le lui demander?... Aussi bien nous lui rendrons service, car il s'encanaille avec ce bourgeois.

LE JEUNE HOMME.

Volontiers.

(Ils se lèvent et sortent de la galerie.)

KROKATCHCOFF, apercevant une femme assise à une table.

Oh! la belle femme!

(Il s'approche d'elle.)

FÉDÉROWITCH, entrant la galerie de droite.

Garçon!... du champagne et de l'eau-de-vie!

(Il s'assied au premier plan.)

UNE FEMME DU PEUPLE, assise à une table à gauche avec son enfant, à Krokatchcoff.

Voulez-vous me laisser tranquille?

KROKATCHCOFF, voulant l'embrasser.

Allons donc!

L'ENFANT, criant et tirant le Cosaque par la jambe.

Maman! voulez-vous laisser maman!

KROKATCHCOFF.

Morbleu, je l'embrasserai!

MARION, entrant par la porte de gauche et lui donnant un soufflet.

Tu embrasseras ma main, mon fiston, si le cœur t'en dit!

LES SOLDATS ET LES BOURGEOIS.

Bravo! bravo!

KROKATCHCOFF, repoussant l'enfant d'un coup de pied.

Au diable l'avorton! et malheur à vous!

(Il veut tirer son sabre, mais deux ou trois Cosaques l'arrêtent.)

LES BOURGEOIS.

A bas les Cosaques!

FÉDÉROWITCH, se levant.

Hein? qu'y a-t-il?

KROKATCHCOFF.

Mon officier, c'est une femme qui m'a donné un soufflet.

UNE VOIX.

Elle a bien fait!

VOIX dans la foule.

Non! si! si!

FÉDÉROWITCH.

Allons, taisez-vous! (A Krokatchcoff.) Et si elle recommence, tue-la.

(Murmures dans la foule. Marion fait prendre un verre d'eau à la femme du peuple et la fait asseoir à une table à gauche, premier plan.)

MAURICE.

C'est une indignité!

UN SOLDAT, bas à Maurice.

Faut-il commencer?

MAURICE.

Non. Attendez le signal convenu; nous ne sommes pas encore au complet. (Regardant par la petite porte de droite.) Ah! voici Panel et Duriveau.

SCÈNE II.

LES MÊMES, DURIVEAU en marchand de journaux, PANEL en marchand de sucre d'orge. (Duriveau conduit son chien muselé.)

PANEL, d'une voix criarde.

Voilà le marchand de sucre d'orge!... demandez, faites-vous servir: sucre d'orge à la vanille, au citron, à la fleur d'orange, pour messieurs les enfants; sucre d'orge au suif, à la graisse et au saindoux pour messieurs les Cosaques. Demandez, faites-vous servir! Voilà le marchand de sucre d'orge!

DURIVEAU, entrant par la droite, bas à Panel.

Taisez-vous!... laissez-moi parler. (Haut, d'une voix grave.) Demandez le nouveau journal de Troyes: *le Cosaque élégant,* journal politique et littéraire, à l'usage de messieurs les tailleurs, de mesdames les couturières et de messieurs les diplomates. L'aventure extraordinaire arrivée-z-à un épicier de la rue des Lanternes qui avait perdu-z-un paquet de chandelles et qui l'a retrouvé dans la barbe d'un Cosaque. (Rires dans la foule, il distribue des journaux à droite et à gauche. Gravement.) C'est-z-imprimé: demandez *le Cosaque élégant,* ça ne vaut que deux sous! (A son chien qui grogne.) Veux-tu te taire, Caporal!

(Il s'assied avec Panel à la table qu'occupaient Krokatchcoff et Ratanieff.)

LA FEMME DU PEUPLE, d'une voix grave et émue, à son enfant.

Regarde bien ces hommes, mon enfant, ce sont les ennemis de ton pays... ce sont eux qui ont tué ton père, qui ont insulté ta mère... souviens-toi de cela quand tu seras grand!

L'ENFANT.

Mère, quand je serai grand, je prendrai un fusil et je tuerai les Cosaques.

MARION, l'embrassant.

Bravo! le moutard! D'ici là, viens me trouver, je t'apprendrai l'exercice et je te donnerai du nanan.

DE BEAUFEU, à Jacquemin.

Pardon, monsieur le... monsieur de...

JACQUEMIN, à part.

Que me veut cet original?

DE BEAUFEU.

Monsieur le marquis, je crois?

JACQUEMIN, se levant.

Baron, seulement; baron, mon cher monsieur..... pour vous servir.

DE BEAUFEU.

Et moi, marquis, monsieur le baron... marquis de Beaufeu, ci-devant capitaine-major des perroquets de la reine, ex-voltigeur de l'armée de Condé, et votre très-humble serviteur, monsieur le baron. (Ils se saluent.)

MARION, bas, à Duriveau.

Vous avez donc amené votre chien?

DURIVEAU.

Il pourra nous servir. (Le caressant.) Voilà le véritable ami des Cosaques!...

LE MARCHAND DE JOURNAUX, au fond.

Demandez la pièce que l'on va jouer: *Le Retour du Soldat,* dix sous.

JACQUEMIN.

Touchez là, monsieur le marquis; foi de gentilhomme! comme disait le roi chevalier, nous sommes faits pour nous entendre.

DURIVEAU, à Panel.

Voilà deux pékins qui commencent à m'agacer furieusement! (Se levant et allant à Jacquemin en lui mettant brusquement son journal sous le nez.) *Le Cosaque élégant!* Ça ne vaut que deux sous! (Reconnaissant Jacquemin.) Mon colonel! (Il fait le salut militaire.)

JACQUEMIN, bas, et le faisant descendre à l'avant-scène.

Chut! Suis-je bien déguisé?

DURIVEAU, avec humeur.

Vous avez l'air du marquis de Carabas!

JACQUEMIN.

Nos amis?

DURIVEAU.

Sont prêts et impatients de commencer la contredanse... C'est égal, c'est une fichue idée que vous avez eue d'endosser cet uniforme!

JACQUEMIN, entr'ouvrant sa douillette.

Il en cache un autre... Regarde. (On aperçoit l'uniforme de la garde.)

DURIVEAU.

A la bonne heure! J'aime mieux celui-là!... (Ils retournent à leurs places.)

LE MARCHAND DE JOURNAUX.

La pièce que l'on va jouer: *Le Retour du Soldat,* dix sous.

KROKATCHCOFF, à la galerie de droite. Bas, à Fédérowitch.

C'est cet homme couvert d'une douillette de soie puce. (Il indique le colonel Jacquemin.)

FÉDÉROWITCH.

Un déguisement, sans doute. Ne le perdez pas de vue, et au moindre bruit saisissez-le.

DURIVEAU, poussant un cri.

Ah! mon Dieu!

PANEL.

Quoi donc?

DURIVEAU, désignant Krokatchcoff.

Mon Cosaque?...

PANEL.

C'est lui!

DURIVEAU.

Comment se fait-il que je l'aie tué, et qu'il n'en soit pas mort?

PANEL.

C'est qu'il en sera revenu!

PLUSIEURS OFFICIERS COSAQUES, à Fédérowitch.

Qu'y a-t-il?

FÉRÉDOWITCH.

Un homme qu'on vient de me signaler comme très-dangereux! Vous n'ignorez pas, messieurs, pourquoi nous sommes ici? Il s'agit de donner une bonne leçon aux drôles qui osent nous narguer! Vous êtes armés, sans doute?

LES OFFICIERS.

Oui, tous.

FÉDÉROWITCH.

C'est bien, attendons, et souvenez-vous qu'il nous faut des excuses. (On entend les accords du petit orchestre.)

MARION, à Duriveau.

Ah! ah! la pièce va bientôt commencer. Attention! (Duriveau et Panel se lèvent et vont se placer à une petite table à gauche, tout à fait au premier plan. — Le milieu du parterre est un peu dégarni de consommateurs, afin qu'on puisse voir la scène qui va se jouer au fond. — Bas, à la Femme.) Allez-vous-en, ma brave femme; croyez-moi.

LA FEMME.

Pourquoi?

MARION.

Parce que tout à l'heure il fera peut-être trop chaud ici.

L'ENFANT.

Je veux voir la pièce où l'on chante un couplet contre les Cosaques, moi, na!

MARION, l'embrassant.

Amour d'enfant! Est-il gentil! est-il gentil!

PANEL.

Tiens, petit, voilà un bâton de sucre d'orge. (A Duriveau.) Attention au couplet... c'est dans la première scène.

L'ENFANT, à Marion.

Chantera-t-il?

MARION.

Sois tranquille, mon bibi, s'il ne chante pas, je chanterai, moi; je sais par cœur le couplet, prose et musique.

(On frappe les trois coups, murmure général, applaudissements, cris, puis un silence profond.)

DURIVEAU, à son chien.

Veux-tu te taire, Caporal!

(La toile se lève.)

Cinquième Tableau.

UN VAUDEVILLE EN 1814.

(Le petit théâtre représente une fête de village; des jeunes filles portant de gros bouquets de fleurs, entourent une mariée. — Un ménétrier se dispose à faire danser.)

SCÈNE I.

UNE MARIÉE, UN MARIÉ, GEORGES, UN MÉNÉTRIER, PAYSANS et PAYSANNES. (Tous les acteurs du tableau précédent sont dans la salle du café.)

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Aux sons des hautbois, des musettes,
Célébrons en cet heureux jour
L'hymen, le plaisir et l'amour!

LA MARIÉE.

Merci, mes amies, merci! Hélas! pourquoi faut-il qu'un si beau jour soit attristé par l'absence de mon frère..... de mon pauvre frère, qui est parti soldat, il y a bientôt cinq ans, et dont je n'ai pas de nouvelles!...

LE MARIÉ.

Ne vous désolez pas, mon amie, votre frère reviendra... Et si nous devons le pleurer, une consolation nous reste : c'est de penser qu'il est mort pour l'honneur de son drapeau et pour la défense de son pays.

VOIX NOMBREUSES, au parterre.

Bravo! bravo! (Murmures dans les galeries.) A la porte! à la porte! à bas les Cosaques!

AUTRES VOIX.

Écoutez! écoutez!

(Le tumulte s'apaise.)

LE MARIÉ.

Allons, mes amis, reprenez vos jeux et vos chants, et que rien désormais ne vienne altérer la joie d'un si beau jour.

LE CHOEUR, *reprenant.*

Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Aux sons des hautbois, des musettes,
Célébrons en cet heureux jour
L'hymen, le plaisir et l'amour!

GEORGES, paraissant au fond.

Arrêtez!

VOIX, dans la salle.

Le voilà! c'est lui! attention!

LA MARIÉE.

Mon frère!

TOUS LES PAYSANS.

Georges!

GEORGES.

Plus de chants... plus de fêtes... des vêtements de deuil!

(On entend la ritournelle. Chut! nombreux dans la salle.)

FÉDÉROWITCH, se levant.

Passez le couplet!

VOIX NOMBREUSES.

Non! non!

FÉDÉROWITCH, à l'acteur.

Je vous défends de le chanter!

MAURICE, et les soldats déguisés.

De quel droit? le couplet! le couplet!

LES COSAQUES.

Non! non!

LES SOLDATS.

Si! si!

L'ACTEUR, au public.

Messieurs, mon devoir est de chanter ce qui est dans mon rôle, je chanterai.

VOIX NOMBREUSES.

Bravo! bravo!

DURIVEAU, d'une voix éclatante.

Bravo, le comédien!

FÉDÉROWITCH, sur la ritournelle.

Alors, malheur à vous!

GEORGES.

AIR *nouveau de M. Fossey.* (1)

Pauvre soldat, prisonnier des barbares,
La joie au cœur, je reviens au pays,
Quand j'aperçois des hordes de Tartares
Fouler nos champs sous leurs pieds ennemis...

(*Cris dans la salle et aux galeries, sifflets, trépignements.*)

Des excuses! non! non!

PANEL, seul et lorsque le silence est rétabli.

A bas les Cosaques! (On rit.)

GEORGES, *s'animant et d'une voix plus forte.*

Quoi! sans pudeur, vous courez à la danse...
Ah! brisez-moi musette et violon,
Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut danser à la voix du canon!

(1) A cause de la rapidité de l'action et des exigences de la mise en scène, l'acteur ne chante que ce couplet; le lecteur trouvera la chanson entière à la suite de la pièce.

TOUS LES FRANÇAIS, *se levant et en chœur.*

Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut danser à la voix du canon

VOIX NOMBREUSES.

Bravo! bravo! bis! bis!

FÉDÉROWITCH, de la galerie.

Des excuses!

LES FRANÇAIS.

Non! non!

AUTRES VOIX.

Des excuses! des excuses!

(Tumulte effrayant. — Tous les Français sont debout et menacent du geste les Cosaques placés à la galerie.)

FÉDÉROWITCH, avec force.

Des excuses!

L'ACTEUR.

Jamais!

FÉDÉROWITCH, armant un pistolet.

Il faut en finir!

(Il fait feu. — L'acteur tombe, les paysans et les paysannes se sauvent effrayés.)

TOUS.

Ah!

FÉDÉROWITCH, désignant Jacquemin.

Arrêtez l'homme à la douillette!... c'est le chef du complot.

MAURICE.

C'est un assassinat! vengeance, mes amis!

JACQUEMIN.

Soldats de la vieille garde, à moi!

(Tous les soldats jettent leurs déguisements et paraissent sous divers uniformes de l'armée impériale.)

TOUS, s'armant de sabres et de pistolets

Mort aux Cosaques!

(Tumulte général. — Une lutte s'engage entre les Français et les Cosaques qui occupent le parterre. — Les Cosaques placés à la galerie, repoussent les soldats qui veulent envahir cette galerie et font feu sur les Français. Les Cosaques sont repoussés jusque sur le petit théâtre où une lutte nouvelle s'engage. — Pendant ce mouvement, un Cosaque a saisi la femme du peuple et cherche à l'entraîner. L'enfant ramasse un pistolet et tue le Cosaque.)

JACQUEMIN et MAURICE.

A l'assaut! à l'assaut!

(Duriveau et Panel apportent chacun une échelle, les autres soldats entassent les tables les unes sur les autres et cherchent à escalader la galerie.)

DURIVEAU, à Krokatchcoff placé à la galerie de droite.

Attends, Trompe-la-mort!... cette fois tu ne m'échapperas pas! (A l'aide de son échelle il monte dans la galerie, il lutte avec lui et le renverse.) Gare là-dessous! il pleut des Cosaques!... (Le jetant du haut de la galerie.) Pile ou face?

PANEL, du bas.

C'est pile, sergent... Ah! quelle pile!...

(A ce moment, on entend la charge au dehors. — Les portes de sortie sont occupées par des soldats russes et par des Cosaques. — Des Cosaques paraissent aussi au fond du théâtre.)

JACQUEMIN.

Trahison! nous sommes cernés par des forces supérieures.

(Tous les Français se groupent sur la gauche et se font un rempart des tables et des chaises.)

MAURICE.

Eh bien, sortons d'ici à la pointe de nos épées... En avant, et vive l'Empereur!

TOUS.

Vive l'Empereur!

(Mêlée générale. — Marion, qui a saisi un tambour, bat la charge avec énergie. — Tableau.)

ACTE IV.

Sixième Tableau.

LE CAMP DES COSAQUES.

La tente de Manzaroff au bois de Crecy. Sur le devant du théâtre, à droite, un gros chêne dont le sommet se perd dans les frises. — Une branche énorme traverse horizontalement la scène dans toute sa largeur, et va se perdre dans la coulisse de gauche où sont d'autres arbres. — Au tronc de ce chêne, une tente est accrochée. Cette tente, retenue par des piquets, est ouverte complétement du côté du public, et descend jusqu'à l'avant-scène. Elle a une ouverture au fond et une autre à droite, communiquant avec une seconde tente. On voit un factionnaire passer et repasser devant l'ouverture du fond. — Aux derniers plans, à droite et au fond, une ligne de tentes gardées par des factionnaires. — A gauche, le bois. — A l'extérieur de la tente et dans l'enceinte du camp, tableau très-animé : des Cosaques sont couchés sur la terre, d'autres font la cuisine, d'autres jouent et fument. — Il fait nuit. — La tente est éclairée par une lampe placée sur une petite table, et le camp, par les feux de bivouacs.

SCENE I.

FEDEROWITCH, MANZAROFF. (Le premier venant du fond, l'autre de côté. Olga est couchée sur une natte placée près de la table à droite.)

FÉDÉROWITCH.

Eh bien, quelles nouvelles du conseil de guerre?

MANZAROFF.

Tous les Français arrêtés au café de la Victoire sont condamnés à mort. Le général Sacken, qui est arrivé ce soir et qui a pris le commandement, a été inexorable.

FÉDÉROWITCH.

Il a bien fait. Je l'approuve. Vive Sacken !

MANZAROFF.

Oh! il ne ménage personne! Je crois que nous-mêmes, si nous désobéissions à ses ordres, il ne nous épargnerait pas plus que d'autres; il est furieux d'avoir été battu à Montmirail et à Montereau.

FÉDÉROWITCH.

Ainsi, votre rival... le jeune Maurice... vous en voilà débarrassé L'imbécile! se faire prendre à ce café comme dans une souricière! Il devait pourtant bien se douter du sort qui l'attendait.

OLGA, à part.

Condamné !

MANZAROFF.

C'est moi qui suis chargé des détails de l'exécution.

FÉDÉROWITCH.

Alors, son compte est clair, à moins qu'il n'espère en vous pour sa délivrance.

MANZAROFF.

La chose vous semble-t-elle probable, Fédérowitch?

FÉDÉROWITCH.

Et vous, Manzaroff, qu'en pensez-vous?

OLGA, à part.

Ils raillent, les cruels!

(Roulement de tambour.)

FÉDÉROWITCH, remontant au fond.

Qu'est-ce que cela?

MANZAROFF.

Le signal de l'exécution.

FÉDÉROWITCH, regardant au dehors.

Je ne vois pas le commandant Maurice parmi les soldats français...

OLGA, avec joie.

Ah! c'est vrai!...

MANZAROFF.

Non. Sacken m'a ordonné de l'interroger... il espère obtenir des révélations importantes... je me conformerai aux instructions du chef. C'est deux heures d'existence de plus pour le condamné, voilà tout!

SCENE II.

LES MÊMES, DEUX SOLDATS FRANÇAIS, gardés par un peloton de Cosaques, MARION, OFFICIERS DE COSAQUES.

(Ils sortent tous de la seconde tente.)

MANZAROFF, aux Officiers.

Si l'on amène d'autres prisonniers, j'aurai soin de faire prévenir le conseil. (Saluant les Officiers.) Messieurs... (Les Officiers sortent. — A l'Officier commandant le peloton.) Allez! et que le jugement soit exécuté sur-le-champ.

L'OFFICIER, aux Français.

Marchez!

LES DEUX SOLDATS, élevant leurs chapeaux.

Vive l'Empereur!

(Ils sortent.)

MARION, essuyant une larme.

Braves gens, va!

SCENE III.

MANZAROFF, MARION, OLGA, FÉDÉROWITCH, COSAQUES, au fond.

MANZAROFF, à Marion.

Vous cherchiez, m'a-t-on dit, à exciter contre nous des groupes hostiles rassemblés à la porte du café de la Victoire. Rendez grâces à Dieu d'être une femme... sans cela...

MARION.

Eh ben, qu'est-ce que vous feriez?... vous me feriez fusiller?... ça m'est bien égal! croyez-vous que j'aie peur de vos vilains Calmoucks!... mais c'est pas des hommes, ça!

(Elle marche sur eux. — Les Cosaques reculent involontairement.)

MANZAROFF.

Taisez-vous!

MARION, à mi-voix.

Mais si vous me faites fusiller, qui est-ce qui prendra soin de votre belle-mère, monsieur Manzaroff?

MANZAROFF, bas.

Chut!... tu sais donc?...

MARION.

Je sais tout.

MANZAROFF, haut.

C'est bien... va-t'en, tu es libre... mais veille bien sur ta langue... autrement...

(Il remonte au fond et cause avec Fédérowitch.)

MARION.

Suffit... je connais vos moyens de persuasion.

OLGA, se soulevant et appelant Marion.

Marion!... tâchez de rester dans le camp.

MARION.

La petite Cosaque... traîtresse, va!

OLGA.

Ne vous méfiez pas de moi, faites ce que je vous dis... c'est pour Maurice.

MARION, à part.

Pour Maurice!... après tout, qu'est-ce que je risque?

MANZAROFF, apercevant Marion.

Que faites-vous encore là?

(Il s'assied à la table.)

MARION.

Pardon, excuse.... c'est que j'avais encore quelque chose à vous demander... Lorsqu'on m'a arrêtée, j'allais innocemment débiter mes marchandises... et vous voyez, mon panier est encore plein... ma journée sera perdue si vous ne me donnez pas une petite permission par écrit de vendre tout ça dans votre camp. Vos Cosaques sont affreusement laids, c'est vrai, mais ils boivent bien, c'est une compensation.

(Olga lui a fait des signes d'approbation pendant qu'elle a parlé.)

MANZAROFF signe rapidement une permission.

Va-t'en au diable, et fais ce que tu voudras.

MARION.

Merci. (A part.) Est-il aimable! (Haut.) Messieurs les Cosaques, ne vous donnez pas la peine de me reconduire... Oh! mais sont-ils laids!...

(Au moment où Marion va sortir, on entend la voix de Ruskoé au dehors.)

SCENE IV.

Les Mêmes, RUSKOË, DURIVEAU, PANEL, DE BEAUFEU, KROKATCHCOFF, Cosaques.

RUSKOË, à la cantonade.

Halte! gardez bien les prisonniers.

(Il entre dans la tente.)

MANZAROFF, toujours assis.

Qu'y a-t-il?

RUSKOË.

Deux femmes et un homme, à la tournure suspecte, viennent d'être arrêtés.

MANZAROFF.

C'est bien. Donne-moi le rapport... quand j'appellerai... tu les feras entrer dans cette tente; va!...

(On aperçoit Duriveau et Panel entrer par la coulisse de gauche.— Duriveau est déguisé en vieille femme paralytique, Panel, en bayadère. Duriveau a un énorme chapeau qui lui cache la figure. — Panel est en turban. — Derrière eux, M. de Beaufeu. — Ils restent tous en dehors de la tente.)

MARION, regardant Duriveau et Panel.

Qu'est-ce que c'est que ça?

DURIVEAU, nasillant.

Mes bons Cosaques, je vous réitère que nous sommes innocentes... innocentes comme deux rosières de Nanterre. (A Panel.) N'est-ce pas, Ernestine?

PANEL, d'une voix flûtée.

Oh! oui, mé-mère!... le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur!

DE BEAUFEU, aux Cosaques.

Prenez garde, messieurs, prenez garde, j'ai été arrêté par erreur... je suis le marquis de Beaufeu... ci-devant capitaine-major...

RUSKOË.

Taisez-vous!

DE BEAUFEU.

Capitaine-major des perroquets...

RUSKOË, menaçant.

Taisez-vous!

DE BEAUFEU.

Je me tais... mais je proteste.

DURIVEAU, apercevant Marion.

Marion! cré nom de nom! si je pouvais... (A Panel.) Trouvez-vous mal!...

PANEL, qui ne comprend pas.

S'il vous plaît, sergent?

DURIVEAU.

Trouvez-vous mal, je le veux!

PANEL.

Ah! bien... voilà!

(Il se laisse aller en poussant des cris perçants.)

DURIVEAU.

Ah! mon Dieu! ah! mon Dieu! ma pauvre fille! (Panel s'affaisse.) Je la sens qu'elle *flageolle!...*

PANEL.

Oui, je flageolle, maman!

(Il se laisse aller tout à fait dans les bras d'un grand Cosaque qui s'avance pour le soutenir; ce Cosaque, c'est Krokatchcoff.)

KROKATCHCOFF, avec admiration.

La belle femme!

DURIVEAU, à part, et cachant sa figure avec son mouchoir.

Mon Cosaque!... cré nom de nom! il était tombé pile... il a donc l'âme chevillée dans la moelle *pépinière!*

PANEL, d'une voix faible.

J'ai soif!

DURIVEAU.

Vite, un verre d'eau zà cette pauvre enfant!

MARION, accourant.

Un verre d'eau?... voilà!

DURIVEAU, bas à Panel.

Trouvez-vous donc mal mieux que ça, animal. (Panel gigotte.) Ah! mon Dieu!... elle a du mal de nerfs!...

KROKATCHCOFF, toujours en extase.

La belle femme!

PANEL, la reconnaissant.

Ah!

MARION.

Voilà le verre d'eau...

PANEL, d'une voix mourante.

Avec un peu de rhum dedans...

DURIVEAU, lui donnant un coup de pied.

Gourmand que vous êtes!... (Haut, lui tapant dans les mains.) Reviens à toi, cher ange! (Bas.) Ah! il vous faut du rhum! (Haut.) Pauvre bichon chéri! (Bas.) Avec du sucre peut-être! cré nom de nom!...

MARION, offrant un verre.

Le grog demandé!

PANEL, vivement.

Donnez!

MARION, reconnaissant Panel.

Ah! (Duriveau lui marche sur le pied pour la faire taire: se retournant et reconnaissant Duriveau.) Oh!...

DURIVEAU, nasillant.

Pardon, excuse, ma bonne dame, excusez une pauvre femme du sexe, paralysée des deux bras.

(Il lui fait un signe mystérieux en mettant son doigt sur sa bouche.)

MARION, bas.

Pourquoi ce déguisement?

PANEL, bas.

Nous allions être pincés... Duriveau a eu l'idée d'entrer dans le magasin de costumes du café de la Victoire... et voilà.

MARION.

Mais, vos moustaches?...

PANEL.

Nous n'avons pas eu le temps de les couper. (Changeant de ton, et lui tendant le verre vide.) Merci bien, madame.

MARION, faisant une révérence.

A vos ordres, mademoiselle... (Bas.) Le commandant Maurice est là...

(Elle montre la tente et s'éloigne.)

SCENE V.

Les Mêmes, moins MARION.

MANZAROFF, à Ruskoë.

Allons, faites entrer. (Manzaroff se place au coin de la table, Fédérowitch s'assied à côté de lui. On introduit Duriveau et Panel. De Beaufeu reste au fond gardé par des Cosaques. A Duriveau.) Vous, d'abord... (Il parcourt la note que Ruskoë lui a remise.) Vous avez été arrêtées toutes les deux dans les coulisses du café de la Victoire... que faisiez-vous là?...

DURIVEAU.

Notre métier... faut bien gagner sa pauvre vie!... Telle que vous m'apercevez, je suis une pauvre femme du sexe, paralysée des deux bras.

MANZAROFF.

Votre profession?...

DURIVEAU.

Habilleuse.

FÉDÉROWITCH.

Habilleuse! et vous êtes paralytique?

PANEL, bas.

Ah! cette fois, vous avez dit une bêtise, sergent.

DURIVEAU, vexé.

Allons, obtempérez!

MANZAROFF, à Panel.

Et vous?

PANEL, s'avançant d'un air dégagé.

Je suis sa fille, mon bon monsieur, pour vous servir!...

DURIVEAU.

Ma fille... belle comme les anges, et timide comme une colombe... une vraie-z-ingénue, quoi!

FÉDÉROWITCH.

Elle a la peau bien noire pour une colombe...

(Manzaroff cause bas avec Fédérowitch.)

DURIVEAU.

C'est le blanc... au théâtre les femmes mettent du blanc... et ça noircit la peau... (Bas à Panel.) Cré nom de nom! ils se consultent... ça n'annonce rien de bon.

MANZAROFF, écrivant.

Allons! il n'y a rien à faire de ces femmes... je vais leur donner un sauf-conduit pour sortir du camp.

PANEL, bas à Duriveau.

Ah çà, mais, ou ils se moquent de nous, ou bien c'est des jobards finis!

MANZAROFF, tendant le papier à Duriveau.

Tenez!

DURIVEAU, avançant la main vivement.

Merci!

MANZAROFF.

Ah! ah! vous êtes bien agile pour une paralytique. (Aux Cosaques.) Emparez-vous de ces hommes!...

DURIVEAU, bas.

Cristi! (Se débattant.) Ah! Dieu! ah! ciel!...

PANEL.

M'man! m'man! on outrage la pudeur de votre fille!...

(Dans la lutte, une partie de leurs vêtements tombe. — La jupe de Duriveau reste dans la main d'un des Cosaques, il paraît couvert de son uniforme.)

MANZAROFF.

Ah! ah! des soldats!... je m'en doutais... vos noms?

DURIVEAU, d'une voix ferme.

Martial Duriveau, originaire de Tours en Touraine, sergent au premier régiment des chasseurs de la garde... ennemi des etrangers en général, et des Cosaques en particulier.

MANZAROFF, à Panel.

Et vous?

PANEL.

Jean Panel, soldat au même régiment... même profession de foi que mon supérieur.

MANZAROFF, écrivant.

C'est bien... dans un instant vous paraîtrez devant le conseil de guerre... (A Ruskoë.) Aux autres, maintenant.

DE BEAUFEU, entrant.

Ah! je vais donc pouvoir parler enfin... figurez-vous, monsieur...

MANZAROFF, brusquement.

Taisez-vous! attendez qu'on vous interroge... (A Duriveau et à Panel.) Vous connaissez cet homme?...

DE BEAUFEU.

Mais je vous affirme que vous vous trompez grossièrement... je ne connais pas ces messieurs... Je suis le marquis de Beaufeu.

MANZAROFF, frappant sur la table.

Taisez-vous!

DURIVEAU, bas à Panel.

Un marquis! (A Panel.) Attends, tu vas voir!... (Haut à de Beaufeu.) Allons, allons, colonel, les batteries sont démasquées... nous sommes reconnus.

DE BEAUFEU, stupéfait.

Mais vous vous trompez! mais c'est inouï!... mais je vous jure!..

FÉDÉROWITCH.

Taisez-vous!

MANZAROFF, aux deux soldats.

Ainsi, vous reconnaissez cet homme pour être le colonel Jacquemin?

DURIVEAU.

Je le reconnais...

PANEL.

Je le reconnais.

(Il pousse Panel du coude.)

DE BEAUFEU.

Ils me reconnaissent!... Ah! c'est trop fort! mais, malheureux!...

MANZAROFF, se levant.

L'identité est constatée... emmenez le colonel dans votre tente, Fédérowitch. (Aux Cosaques.) Vous, gardez à vue ces deux hommes, et ramenez-les ici dans une demi-heure, le conseil prononcera.

DURIVEAU.

Merci! notre affaire est toisée!

PANEL.

Oui, fusillés!

DE BEAUFEU.

Fusillés! Ah! mais non!... je ne veux pas! je proteste!... Je vous répète que je suis le marquis de Beaufeu, ci-devant capitaine-major...

FÉDÉROWITCH, brutalement.

Taisez-vous!... nous connaissons cette plaisanterie... Allons, marchez... ou sinon... (Aux Cosaques.) Bourrez-lui les côtes!...

(On l'entraîne en le bousculant.)

SCENE VI.

MANZAROFF, seul, puis LOUISE.

MANZAROFF, se levant.

- Tout va bien... Maurice est condamné à mort par un conseil de guerre. J'ai parlé en sa faveur... inutilement, c'est vrai; mais enfin, j'ai parlé... Louise, en supposant qu'elle aime cet homme, ne pourra me reprocher d'avoir versé son sang. N'aurai-je pas fait, au contraire, tous mes efforts pour le sauver? J'ai demandé au conseil un sursis à l'exécution, sous le prétexte d'obtenir des révélations du condamné; je lui offrirai sa grâce, à la condition de faire connaître ses complices... Il refusera... tous les torts seront de son côté, et ma foi... s'il lui arrive malheur... la comtesse ne pourra m'adresser aucun reproche... Allons...

(Il fait un pas pour entrer dans la deuxième tente.)

LOUISE, entrant par le fond.

Monsieur!... Ah! vous voilà!... je craignais d'arriver trop tard!...

MANZAROFF.

Vous ici, madame... à cette heure de la nuit!... Quel motif si grave?...

LOUISE.

Répondez-moi, monsieur!... Le commandant Maurice?

MANZAROFF, désignant la seconde tente.

Rassurez-vous, madame, il vit, il est là...

LOUISE.

Mais il est condamné, n'est-ce pas?...

MANZAROFF.

Hélas! madame, tous mes efforts n'ont pu le sauver; mais il sera profondément touché, j'en suis sûr, de l'intérêt que vous lui témoignez...

(Olga, sur un geste de son maître, se lève et sort doucement de la tente, elle va se placer en dehors; mais en vue du public et de manière à pouvoir entendre ce qui se dit à l'intérieur.)

LOUISE.

Monsieur le comte, trêve de railleries, je vous en supplie... je sais tout ce que ma démarche a de blessant pour vous... mais le commandant Maurice est un ami de ma mère... de ma mère auprès de laquelle il devait me conduire, et que vous ne m'avez pas encore permis d'embrasser, malgré mes prières et mes supplications... De ma mère qui est en France, près de moi, peut-être, et qui pleure sa fille morte! Eh bien, accordez-moi la vie de ce malheureux jeune homme, monsieur le comte, et j'oublierai tout ce qui s'est passé, pour ne me souvenir que de votre générosité.

MANZAROFF.

Dites-vous vrai, madame?

LOUISE.

Oh! je vous le jure, sur le salut de mon âme, je serai pour vous une épouse soumise et dévouée... et si vous m'avez condamnée à ne jamais revoir ma mère... Eh bien!... ah! c'est horrible!... Eh bien!... j'obéirai sans murmurer, sans me plaindre... je vous suivrai partout où il vous plaira de me conduire, loin de mon pays, loin de ma mère!... Oh! mais, sauvez ce jeune homme, monsieur le comte, sauvez ce jeune homme!...

MANZAROFF.

Relevez-vous, madame... et écoutez-moi... c'est un marché que vous me proposez... je l'accepte!...

LOUISE.

Oh! monsieur!...

MANZAROFF.

Ce jeune homme sera sauvé par moi... s'il y consent; mais voici à quelles conditions : Dès demain, vous quitterez la France, vous partirez pour la Russie sous la garde d'un esclave dévoué, sans revoir Maurice! sans revoir votre mère!

LOUISE.

Sans revoir ma mère!

MANZAROFF.

A votre tour, madame, acceptez-vous?

LOUISE.

J'accepte, monsieur.

MANZAROFF.

C'est bien.

(Il remonte vers le fond.)

Mme BLANCHARD, de la coulisse de gauche.

Monsieur le comte Manzaroff!... je veux parler à monsieur le comte Manzaroff!...

LOUISE.

La voix de ma mère !

MANZAROFF.

Elle ici !... qu'y vient-elle faire ?... Je ne veux pas la recevoir...

LOUISE, suppliante.

Oh ! monsieur, je vous en supplie, laissez-moi voir ma mère... une minute... une seconde !... et je vous jure que j'aurai la force de me taire, d'imposer silence à mon cœur, d'étouffer mes sanglots... mais qu'elle entre, monsieur... Que je voie encore une fois ses cheveux blancs, ses mains qui m'ont bercée !... Vous n'avez rien à craindre, monsieur... elle entendra peut-être mes sanglots, mais elle ne pourra me reconnaître, elle ne me verra pas... puisqu'elle est aveugle !

MANZAROFF avec humeur, à la cantonade.

Laissez entrer... (A Louise.) Songez bien, madame, à ce que vous m'avez juré... un mot imprudent serait l'arrêt de mort de Maurice !...

LOUISE.

Je me tairai, monsieur, je me tairai !

(Mme Blanchard paraît au dehors, accompagnée d'une paysanne, et conduite par Ratanieff. Manzaroff va au-devant d'elle, jusqu'à l'entrée de la tente.)

SCENE VII.

LES MÊMES, Mme BLANCHARD, UNE PAYSANNE, RATANIEFF.

RATANIEFF, à Mme Blanchard.

Voici monsieur le comte.

(Manzaroff prend Mme Blanchard par la main, la fait asseoir au milieu de la tente à gauche, et fait un signe à la paysanne qui se retire au fond, en dehors de la tente.)

Mme BLANCHARD.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, si je n'ai pas encore eu l'honneur de me présenter devant vous... pardonnez-moi aussi de venir à une pareille heure... au milieu de votre camp... mais ce que l'on m'a dit est si étrange... si heureux, veux-je dire, que je suis partie sur-le-champ...

MANZAROFF.

Et que vous a-t-on dit, madame ?...

Mme BLANCHARD.

Eh quoi !... vous ne devinez pas à mon émotion, au tremblement de ma voix... vous ne devinez pas que je vous parle de ma fille... de ma Louise ?...

LOUISE, sur le devant de la scène, à droite, et d'une voix étouffée.

Oh ! ma mère ! ma mère !

MANZAROFF, à Louise.

Silence !...

Mme BLANCHARD.

De ma Louise que j'ai crue morte et qui existe !...

MANZAROFF.

Madame !

Mme BLANCHARD.

Oui, qui existe ! car Maurice m'a dit qu'elle était vivante, et Maurice n'a jamais menti, lui !

MANZAROFF, regardant Louise.

Ah ! c'est Maurice qui vous a dit...

(Pendant cette scène, Manzaroff doit contenir Louise et l'éloigner de sa mère jusqu'au moment où celle-ci reconnaît sa fille.)

Mme BLANCHARD.

Je veux la retrouver, entendez-vous ?... je veux que vous me conduisiez près d'elle... c'est vous qui lui défendez de me voir, sans doute... Ah ! si elle était là !... si elle entendait ma voix, si elle voyait mes larmes, mes bras tendus vers elle... croyez-vous qu'elle aurait la force de vous obéir ?... croyez-vous qu'elle pourrait garder le silence quand je lui crierais : « C'est moi, c'est ta mère !... ma fille ! ma fille ! où es-tu ? »

(Louise fait un mouvement.)

LOUISE, emportée par un élan irrésistible et s'élançant dans les bras de sa mère.

Me voilà, ma mère ! me voilà !

Mme BLANCHARD, avec un cri.

Ma fille ! Ah ! je savais bien, moi, que Maurice ne m'avait pas trompée !...

LOUISE, avec terreur.

Maurice !

MANZAROFF, à Mme Blanchard.

Vous savez la vérité, madame, vérité que je voulais vous cacher pour vous éviter la douleur d'une séparation nouvelle.

Mme BLANCHARD.

Une séparation !... que voulez-vous dire ?

MANZAROFF.

Votre fille va quitter la France pour toujours...

Mme BLANCHARD.

Quitter la France !... pourquoi ?

MANZAROFF.

Parce que le devoir d'une femme est de suivre son mari, et que votre fille est ma femme.

Mme BLANCHARD.

Votre femme ! Louise !... Non, cela n'est pas !... Ma fille n'a pu oublier que son père est mort sous les balles des Cosaques, et que vous êtes peut-être, vous, le meurtrier de son père !

LOUISE, suppliante.

Ma mère !

Mme BLANCHARD.

Non, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Cet homme a menti... tu n'es pas sa femme ? C'est impossible !

(Manzaroff fait un geste impérieux à Louise.)

LOUISE, courbant la tête.

Si, ma mère !

Mme BLANCHARD.

Eh bien ! alors, il aura employé la violence... Mais je n'ai pas donné mon consentement, moi, et ce mariage est nul !

MANZAROFF, à Louise.

Hé ! madame, dites donc à votre mère que je ne suis ni un monstre ni un tyran, et que si vous m'avez épousé, c'est tout simplement parce que vous m'aimez.

Mme BLANCHARD.

C'est vrai, cela ?

LOUISE, dominée par le regard et le geste de Manzaroff, qui lui indique la tente où est renfermé Maurice.

C'est vrai !

Mme BLANCHARD.

Ainsi, c'est volontairement, sans y être contrainte, que vous avez épousé monsieur le comte Manzaroff ?

(Manzaroff remonte et fait un pas vers la tente.)

LOUISE.

Oui, ma mère...

Mme BLANCHARD.

C'est volontairement que vous le suivez loin de votre pays, loin de votre mère ?

(Dernier geste de Manzaroff qui est alors près de l'entrée de la deuxième tente.)

LOUISE, avec effort.

Oui...

Mme BLANCHARD, se redressant.

C'est bien.

LOUISE, avec un cri.

Où allez-vous, ma mère ?

(Manzaroff redescend à l'avant-scène, à la gauche de Louise, qu'il observe toujours.)

Mme BLANCHARD, repoussant Louise.

Je n'ai plus de fille..... Adieu, monsieur le comte ; emmenez votre femme... Vous aviez raison, ma fille est morte... Ah ! cette fois, elle est bien morte !

LOUISE.

Mais vous êtes seule, ma mère !

Mme BLANCHARD.

Seule, oui !... C'est ainsi que je vivrai désormais, afin que personne ne puisse me voir rougir au souvenir de ma fille... Adieu !

LOUISE fait un mouvement pour arrêter sa mère ; mais contenue par Manzaroff, elle s'agenouille et baise en pleurant le bas de sa robe, tandis qu'elle passe auprès d'elle.) Adieu, ma mère !

(On voit madame Blanchard s'éloigner au bras de la paysanne qui l'a amenée.)

SCENE VIII.

MANZAROFF, LOUISE, puis RUSKOÉ.

LOUISE, poussant un cri et courant vers le fond.

Ah ! ma mère !

MANZAROFF, l'arrêtant.

Vous avez tenu votre serment, madame ; à mon tour de tenir le mien ! (Appelant) Ruskoé !

RUSKOÉ, entrant par la droite.

Maître !

MANZAROFF.

Amène ici le commandant Maurice, sans liens, sans gardes...

RUSKOÉ.

Oui, maître...

(Il sort.)

MANZAROFF, à Louise qui veut s'éloigner.

Que faites-vous, madame?

LOUISE.

Vous n'exigez pas sans doute que je reste ici, en face de votre prisonnier!

MANZAROFF.

Il ne l'est plus, madame, et je tiens à le lui dire devant vous. Oh! j'ai aussi mon genre de probité, madame; et, dans cette circonstance, qui décide de mon sort et du vôtre, je veux que vous soyez bien convaincue de ma bonne foi.

SCENE IX.

LES MÊMES, RUSKOÉ, ramenant MAURICE.

MAURICE, entrant par la droite.

Que me veut-on? (Reconnaissant Louise.) Elle ici!

MANZAROFF.

Oui, monsieur Maurice, c'est ma femme qui avant de quitter la France pour la Russie où j'irai la rejoindre, a voulu vous faire ses adieux et vous prouver sa reconnaissance, en vous rendant elle-même à la liberté!

MAURICE.

Libre! moi! Et c'est Louise... (Mouvement de Manzaroff.) c'est madame... Comment! après ce que je vous ai dit? Oh! non, c'est impossible!

LOUISE, avec effort.

Soyez libre, monsieur Maurice, soyez heureux!

MAURICE, à part.

Heureux!... Oh!... (Bas, à Manzaroff.) Vous comprenez, monsieur, que je n'accepte point la liberté qu'elle m'offre par pitié et dont vous vous faites l'instrument par calcul... (Manzaroff fait un mouvement.) Pas un mot devant elle... qu'elle puisse croire jusqu'à la fin que je lui dois mon salut. Prévenez vos bourreaux, je suis prêt...

MANZAROFF, bas.

Monsieur, j'ai juré de vous offrir la liberté.

MAURICE, de même.

Et moi, je n'ai pas juré de l'accepter... Tenez, voulez-vous que je laisse une lettre pour expliquer ma détermiuation?

MANZAROFF.

Il y a là de l'encre et du papier.

MAURICE.

Allons donc! voilà ce que vous vouliez, n'est-ce pas?

MANZAROFF, haut.

Dans une heure vous serez libre!

MAURICE.

Oui, libre! (Saluant Louise.) Madame...

LOUISE, à part, en sortant avec Manzaroff.

Oh! que je souffre!... Mon Dieu! que je souffre!...

SCENE X.

MAURICE, seul.

Allons! tout est fini!... Après tout, c'était un rêve... non pas même un rêve, mais de la folie, du délire... parce qu'un beau jour le hasard me lance dans le tourbillon de l'existence de cette femme, parce que je suis l'ami de sa mère, parce que nous avons été, Louise et moi, compagnons d'enfance, je vais m'imaginer que nous sommes prédestinés l'un à l'autre; je m'arroge je ne sais quel droit sur son sort, et je prétends en disposer à mon profit... (Après un temps.) Oui, à mon profit, car il faut bien le l'avouer, pauvre fou, tu l'aimes, tu l'adores!... Si tu refuses la liberté qu'elle t'offre, c'est que tu es jaloux. Eh bien! meurs donc! et n'ayant pu la posséder, ne reste pas du moins dans un monde où elle doit appartenir à un autre!

(Il s'assied à la table et écrit. — Olga, pendant ce monologue, est entrée doucement, s'est assurée qu'elle ne pouvait être surprise, et s'est glissée près de Maurice qu'elle touche légèrement à l'épaule, en se soulevant sur la natte où elle est à moitié couchée.)

SCÈNE XI.

OLGA, MAURICE. (Toute cette scène doit se jouer à mi-voix.)

MAURICE, apercevant Olga.

Vous... toujours vous!... Que me voulez-vous encore?

OLGA, bas.

Vous sauver, si je puis.

MAURICE.

Je ne veux pas être sauvé!

OLGA, lentement.

Oui, vous voulez mourir!

MAURICE.

Je veux mourir...

OLGA.

Mais si une femme vous consacrait son existence tout entière... si elle se dévouait pour vous sauver?...

MAURICE.

Je refuserais ce dévouement.

OLGA.

Si elle vous disait : « Maurice, je n'ai aucune affection en ce » monde... je suis seule... j'ai été élevée par un maître dur et im» pitoyable... quand je riais on me grondait... quand je pleurais » on me frappait... si bien que mon cœur était devenu méchant; » mais vous m'avez parlé, et votre voix a suffi pour faire tomber » le voile qui couvrait mes yeux... Maurice, je me repens; Mau» rice, je vous offre ma vie en expiation de mes fautes! »

MAURICE.

Je refuserais; car en acceptant, j'exposerais cette femme à la vengeance de son maître.

OLGA, se levant et avec une exaltation religieuse.

Maurice!... ma mère en mourant ne m'a laissé qu'un vieux livre pour héritage... J'ai lu dans ce livre que de saintes filles marchaient à la mort le front haut, le sourire sur les lèvres, parce qu'elles étaient soutenues par la foi et par l'amour de Dieu... Eh bien, moi aussi, je puis braver tous les supplices, parce que j'ai foi dans un avenir meilleur et parce que j'aime!... (Changeant de ton, et avec énergie.) Voulez-vous être sauvé par moi?

MAURICE.

Non.

OLGA.

Non! (Avec force.) C'est que vous l'aimez, alors!

MAURICE, se levant vivement.

Qui?... de qui veux-tu parler?

OLGA.

D'elle... de Louise.

MAURICE.

Malheureuse!... tu sais donc?...

OLGA.

J'ai tout deviné!... mais cette femme n'est pas digne de votre amour... cette femme a tremblé lâchement à la voix du maître... au lieu de poignarder cet homme, elle a accepté le marché honteux par lequel il lui a vendu votre vie au prix de son obéissance.

MAURICE, avec joie.

Que dis-tu?

OLGA.

La vérité.

MAURICE.

Ainsi, c'est pour sauver ma vie qu'elle consent à épouser cet homme!... mais elle m'aime donc, alors?...

OLGA, à part.

Oh! sa joie me brise le cœur!

MAURICE, passant à gauche.

Et j'allais, en écrivant cette lettre, lui donner des armes contre moi-même... non! non! .. d'ailleurs, je ne veux pas devoir la vie à Manzaroff!... Ecoute : une évasion est impossible... et, fût-elle possible, pauvre enfant, que je ne voudrais pas te tromper en te laissant un espoir qui ne se réalisera jamais... tu l'as deviné, Olga, j'aime!... et je sens que cet amour est toute ma vie.

OLGA, douloureusement.

Ah!

MAURICE, avec douceur.

Mais, veux-tu qu'en mourant, je bénisse ton nom comme celui d'un ange sauveur?... veux-tu que j'emporte de toi un souvenir aussi doux que celui d'une sœur bien-aimée?... dis, le veux-tu?

OLGA.

Parle... parle encore!... ta voix déchire mon cœur... mais, en même temps, elle le purifie!... pour obtenir un sourire de toi, je me sens capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices!... (Avec énergie.) Parle, que veux-tu que je fasse?... commande à ton esclave!

MAURICE.

Tu es libre, tu peux arriver jusqu'à Louise... va la trouver... sois pour elle une amie dévouée, une sœur...

OLGA, se reculant vivement.

Moi!

MAURICE.

Arrache-la des mains de Manzaroff... conduis-la près de sa mère... si je vis, j'irai la rejoindre; si je meurs, dis-lui que je suis mort avec son nom sur mes lèvres, avec son image dans mon cœur!

OLGA, avec effort.

J'irai.

MAURICE.

Merci! merci!... Quoi que tu aies fait, Olga, je te pardonne et je t'aime!

(Il lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse.)

OLGA, la main sur son cœur.

Il m'a embrassée!

(Elle sort rapidement par la droite.)

SCENE XII.

MAURICE, RUSKOÉ, amenant DURIVEAU et PANEL.

RUSKOÉ, du dehors.

Quatre soldats de plus autour de cette tente.

DURIVEAU, à Ruskoë.

Ah çà, est-ce que vous allez nous *trimbaler* longtemps comme ça? Fusillez-nous tout de suite, et que ça finisse.

PANEL.

D'abord, je m'enrhume, moi!

RUSKOÉ.

Rassurez-vous... votre affaire sera bientôt faite. Le conseil va s'assembler de nouveau, et vous saurez à quoi vous en tenir... Allons, restez tranquilles et attendez...

SCENE XIII.

DURIVEAU, PANEL, MAURICE, puis KROKATCHCOFF.

DURIVEAU.

Du moment qu'on nous parle poliment et qu'il n'y a pas moyen de faire autrement... attendons patiemment... (Ruskoë sort.)

PANEL, bas.

S'il vous plaît, sergent, regardez donc là.

DURIVEAU, bas.

Le commandant! (Toussant pour attirer l'attention de Maurice.) Hum! hum!

PANEL, l'imitant.

Hum!

MAURICE, les reconnaissant.

Panel! Duriveau!

KROKATCHCOFF, paraissant à la porte du fond.

Qu'y a-t-il?...

DURIVEAU.

Rien, mon brave... Ah! si... Aureriez-vous un peu de réglisse pour mon rhume?...

KROKATCHCOFF.

Mais, je ne me trompe pas!... c'est vous qui m'avez fait sauter à pile ou face!

DURIVEAU, gravement à Panel.

Petit, était-ce pile ou face?

PANEL.

C'était pile, sergent.

KROKATCHCOFF.

Eh bien, vous pouvez vous vanter d'être bien gardés, et si vous nous échappez... ce ne sera pas de ma faute.

DURIVEAU.

Merci!

(Krokatchcoff reprend sa faction.)

PANEL.

Excusez, mon commandant, si nous n'allons pas vous tirer notre révérence, v'là des ficelles qui nous en empêchent.

DURIVEAU.

Je vois avec plaisir, mon commandant, que vous, du moins, vous avez encore l'usage de vos bras et de vos jambes.

MAURICE, allant à eux.

Si notre sort diffère un peu en ce moment, mes amis, dans quelques minutes, nous serons tous les trois égaux devant le supplice... Puisse du moins la même tombe contenir les corps de ceux qui auront reçu la même mort, et qui, vivants, n'avaient qu'un même cœur de soldat et de Français!

PANEL.

Commandant, ne parlez pas comme ça! Comment voulez-vous que nous gardions le mot pour rire devant les Cosaques, si nous nous amollissons comme des femmes?

(Maurice va s'asseoir à la table et écrit.)

DURIVEAU.

Bien dit, petit, faut pas se ramollir... Et cependant, vois-tu, le commandant a raison : il y a-z-une fin à tout... m'est avis que nous sommes bien près de passer la barque à *charron;* par ainsi, le *ramollissement* n'est pas tout à fait hors de propos.

PANEL.

Je conviens qu'il est triste tout de même de tomber fusillé par ces chiens de Cosaques, quand on aurait pu mourir sur un champ de bataille, au bruit du canon, à l'odeur de la poudre, au cri de : Vive l'Empereur!...

DURIVEAU.

Petit, c'est le moment de battre en retraite, et d'aller retrouver là-haut les pauvres camarades de la Bérézina et de Leipzick... Et, vois-tu, garçon, s'il faut t'ouvrir le fond de mon sac... je t' dirai que je me sens tout chiffonné, parce que c'est moi qui t'ai fourré dans cette maudite affaire du café de la Victoire... Sans moi, tu serais bien tranquillement dans la cantine de Marion, ou bien tu serais allé, comme t'en avais l'intention, à Corbeil, faire guérir tes blessures par ta bonne vieille femme de mère qui t'attend toujours... et qui t'attendra longtemps... nom-de nom!...

PANEL, très-ému.

Oh! que c'est bête, sergent, ce que vous dites là!...

DURIVEAU.

Merci!

PANEL.

Vous voulez donc m'ôter tout mon courage... vous voulez donc que l'on me voie pleurer en marchant au supplice... puisque vous me parlez de ma mère...

DURIVEAU.

Non, mille millions de culottes de peaux de Cosaques! je veux que tu meures comme un brave et digne enfant que tu es. Je veux que tu meures la tête et les yeux à quinze pas et *mobile!...* mais je voudrais être sûr que tu ne m'en veux pas de t'avoir mis là dedans?...

PANEL.

Est-ce que je vous fais des reproches, sergent?...

DURIVEAU, très-ému.

C'est vrai... tu es un brave garçon... cré nom de nom! c'est égal, j'ai là quelque chose qui m'étouffe et qui ne partira que quand tu m'auras dit...

PANEL.

Quoi donc, sergent?

DURIVEAU.

Que tu me pardonnes et que... Oh! je n'y peux plus tenir... (A Maurice qui s'est levé et qui les a écoutés avec émotion.) Monsieur Maurice, sans vous commander, embrassez-le pour moi, et je descendrai tranquillement dans la nuit du tombeau!

MAURICE.

Oh! bien volontiers!

(Il s'élance et embrasse Panel.)

DURIVEAU.

Maintenant N-i-ni, c'est fini. Les Cosaques peuvent venir.

(A ce moment on voit Marion sortir du bois à gauche. — Elle porte une bouteille et un verre.)

SCENE XIV.

MAURICE, DURIVEAU, PANEL, MARION, en dehors de la tente.

MARION, *fredonnant.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot...

DURIVEAU, écoutant.

Cet air de mon pays!... tiens, c'est la voix de Marion!...

MARION, s'approchant du factionnaire.

Dites donc, la nuit est fraîche... voulez-vous vous réchauffer avec un petit verre d'eau-de-vie?...

RATANIEFF, rudement.

Non!...

MARION.

Ah! vous n'êtes pas aimable! moi, qui me suis dérangée exprès pour vous... oui, je vous ai reconnu... je me suis dit : ce bon monsieur Ratanieff, ma meilleure pratique, il va s'ennuyer en faction, il s'engourdira... il finira par s'endormir... et ses prisonniers lui échapperont peut-être... tenez... une goutte... oh! une larme seulement. (Elle lui verse un grand verre d'eau-de-vie, le Cosaque l'avale d'un trait. Montrant la tente.) Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc fait, ces gueux-là, hein?...

RATANIEFF.

Je ne sais pas.

MARION.

Est-ce qu'on les fusillera?

RATANIEFF.

Je l'espère.

MARION.

Je voudrais bien voir leur figure à ces brigands-là...

(Elle fait un mouvement pour entrer.)

RATANIEFF, lui barrant le passage.

On ne passe pas!

(Il la repousse.)

MARION.

Ah! c'est bon. (A part.) Impossible de leur être utile!

MAURICE, écoutant.

Elle s'en va.

PANEL.

Elle n'a pas su prendre ce Cosaque!...

DURIVEAU.

Il fallait lui offrir-z-une chandelle des six!... ils aiment ça.

MARION.

Que faire, mon Dieu, que faire?... (Regardant à gauche du côté du bois.) Ah! le chien de Duriveau... pauvre bête! il flaire son maître!... (Elle s'approche tout près de la coulisse de gauche et appelle à mi-voix.) Caporal... ici... Caporal!... (Le chien paraît, elle le prend et lui montre la tente.) Là, Caporal... là... ton maître!... Mais je n'ai rien pour faciliter leur évasion... pas d'arme... pas même un couteau!

OLGA, paraissant, bas à Marion.

En voici un!

(Elle lui donne un couteau dont le manche est entouré d'un billet.)

MARION.

Ah!... et ce papier roulé?...

OLGA.

Un billet pour les instruire de ce qu'ils ont à faire... fiez-vous au chien. Moi, je vais accomplir le vœu de Maurice... je vais essayer de sauver Louise.

(Elle sort.)

MARION, au chien.

Porte, Caporal, porte!

(Marion met le couteau avec le billet roulé autour, entre les dents du chien. — Celui-ci part comme un trait, entre dans la tente, puis, s'approche de son maître et se dresse pour le caresser. — Maurice aperçoit le couteau et le billet.)

MAURICE, prenant le couteau.

Un couteau!... un billet!...

DURIVEAU.

Mon commandant, sans vous commander, obtempérez-nous la faveur de nous couper ces guirlandes qui nous gênent les entournures.

(Maurice coupe les cordes et donne le couteau à Duriveau qui délivre Panel.)

DURIVEAU, se frottant les membres.

Cristi! mille milliards de baïonnettes! nous v'là-z-à moitié sauvés!

MAURICE, lisant et parlant.

Oui... c'est possible!... oui... on peut le tenter du moins... (Écoutant.) On vient!... vite, ces cordes... (Il rassemble leurs cordes.) Rajustons-les! (les poussant) comme si vous étiez encore attachés!... là!... quant au billet, il faut le faire disparaître.

PANEL.

Dans ma bouche, mon commandant, c'est une boîte aux lettres où ils n'iront pas le chercher.

(Maurice met le billet dans la bouche de Panel.)

SCENE XV.

LES MÊMES, KROKATCHCOFF.

KROKATCHCOFF, à Maurice.

Le comte Manzaroff m'a chargé de vous demander deux choses : une lettre d'abord.

MAURICE.

Ensuite?

KROKATCHCOFF.

Ensuite, votre parole d'honneur de ne pas chercher à fuir.

MAURICE.

Et si je refuse?

KROKATCHCOFF.

Prenez garde, monsieur... en cas de refus, j'ai à exécuter des ordres rigoureux, cruels!...

MAURICE.

Lesquels?

KROKATCHCOFF.

J'ai l'ordre de vous faire fusiller à l'instant même.

(Pendant ce dialogue, Duriveau et Panel se sont avancés à pas de loup.)

DURIVEAU, saisissant Krokatchcoff pendant que Panel lui met un mouchoir sur la bouche pour étouffer ses cris.

Eh bien, essaie!... si tu appelles, tu es mort! (Aidé de Panel, il renverse le Cosaque sous son genou et le menace du couteau.) C'est encore moi, mon bonhomme! mais cette fois je te fais grâce... si tu es gentil.

MAURICE.

Attachez-le... (Duriveau et Panel entourent les jambes et les bras du Cosaque avec des cordes.) Et maintenant, mes amis, apprenez ce que contenait ce billet.

PANEL, montrant sa poitrine.

Il est là... mais je ne peux pas lire en dedans.

MAURICE.

On nous engage à monter sur cet arbre, à couper la tente au-dessus de nos têtes, et à suivre une grosse branche qui va se perdre dans le taillis, au delà de l'enceinte du camp... La nuit est complète... allons!

(Le Cosaque fait un mouvement. — Maurice prend un pistolet placé à la ceinture de Krokatchcoff et le place sur son front. — Le Cosaque reste immobile.)

PANEL.

Le couteau, sergent, je vas grimper le premier, je suis le plus jeune.

MAURICE.

Moi, je veille.

PANEL, essayant de grimper.

Cristi! c'est trop haut! je ne peux pas!...

DURIVEAU, regardant Krokatchcoff.

Attends... une idée!...

PANEL.

Vous avez une idée, sergent?

DURIVEAU.

Oui... prends ce Cosaque.

PANEL.

Est-ce que nous allons enlever le Cosaque, sergent?

DURIVEAU.

Imbécile!... mets-le sur son *océan*... attache-le solidement à cet arbre, dans la position que nous avions tout à l'heure... là... c'est ça... maintenant, fais le *quadrupèle*... mets-toi à quatre pattes.

PANEL.

Ah! elle est drôle, votre idée... (Se mettant à quatre pattes.) M'y v'là! (Duriveau monte sur son dos.) Vous êtes lourd, sergent.

(Duriveau monte sur les épaules de Krokatchcoff, et de là, coupe la tente avec son couteau.)

PANEL, le regardant.

Ah! je comprends!

DURIVEAU, montrant Krokatchcoff.

Voilà à quoi sert un Cosaque. (Tendant la main à Maurice.) Votre main, mon commandant.

MAURICE.

Non, je reste le dernier... Tu sais bien que c'est mon devoir... (A Panel.) Allons...

PANEL.

J'obéis... Ah! diable! qui est-ce qui va faire le quadrupède pour moi? Ah! ce pliant!

(Il prend un pliant et grimpe sur le Cosaque.)

DURIVEAU, qui est monté sur l'arbre et dont on voit la tête passer au-dessus de la tente.

Chut!

MAURICE.

Quoi donc?

DURIVEAU.

Une patrouille!

(Les trois hommes restent immobiles.)

MAURICE.

Silence!

(La patrouille passe.)

DURIVEAU, sur l'arbre. — Après un temps.

Ah! bigre!

MAURICE.

Quoi!

DURIVEAU.

Je n'y vois pas clair... je ne sais pas de quel côté est la grosse branche.

MARION, *fredonnant en dehors de la palissade.*

Tournez-vous-en donc par ici,
Jean de Lira, mon bel ami...

DURIVEAU, bas.

Ah! j'y suis... (Appelant.) Venez, venez!

(Duriveau et Panel vont atteindre l'extrémité de la branche. — Maurice se dispose à grimper à son tour.)

Tableau. — Le rideau tombe.

ACTE V.

Septième Tableau.

LE KNOUT.

La chambre de Mme Blanchard. — Grande porte au fond. — Petite fenêtre à droite. — Porte à gauche. — A droite, un grand fauteuil de cuir. — A gauche, une chaise.

SCENE I.

Mme BLANCHARD, seule.

L'Empereur s'avance, dit-on... encore quelques heures, et Troyes sera délivrée!... Voilà ce qu'on m'a appris... Cette nouvelle qui devrait combler mon âme de joie, la laisse triste et découragée... c'est que mon cœur souffre trop pour être accessible à un autre sentiment que celui de la douleur. Ma fille, l'épouse de Manzaroff! Ah! mon pauvre Blanchard! aurais-tu jamais pensé qu'une pareille honte viendrait ternir l'éclatante pureté de ton nom!... Si, comme moi, tu te fusses trouvé en face de la coupable, qu'aurais-tu fait, dis? Te serais-tu contenté de t'éloigner en lui jetant ces mots pour adieu : Vous êtes morte pour moi!... Tu aurais ajouté à ce châtiment le poids terrible de ta malédiction! Oui, n'est-ce pas?... Eh bien! Louise, au nom de ton père mort, je te... Ah! je ne peux pas... non, je ne peux pas!...

(Elle retombe accablée dans son fauteuil.)

SCENE II.

Mme BLANCHARD, OLGA, LOUISE.

(Louise, en voyant sa mère, fait un mouvement pour se jeter à ses pieds. — Olga la retient et s'avance lentement vers Mme Blanchard.)

OLGA, se jetant aux genoux de Mme Blanchard.

Merci pour elle, madame.

Mme BLANCHARD.

Olga! toi! toujours toi!

OLGA.

Oui, moi, qui suis à vos genoux; moi, qui attends de vous une parole de pitié... (Mme Blanchard se détourne.) Oh! madame, vous aviez dit que vous me pardonneriez!... Pourtant, si vous saviez!...

Mme BLANCHARD.

Je sais que tout ce qui m'était cher m'a fait du mal! Toi, je t'appelais ma fille, et tu me trahissais!... Elle, je l'implorais, comme on implore un ange qu'on croit au ciel, et elle me trahissait!

OLGA.

Moi seule, j'ai été coupable, madame, mais votre fille, ne l'accusez pas! Comme vous, j'ai pu la méconnaître, mais à présent, je comprends toute l'étendue de son dévouement, toute la noblesse de son cœur!

(Louise lui tend les mains. — Olga les baise.)

Mme BLANCHARD.

Non, non, vous m'avez tous trompée... je ne veux pas te croire, toi, non plus... D'ailleurs, n'ai-je pas entendu?

OLGA, passant devant Louise.

Oui; mais vous êtes aveugle, pauvre mère, et vous n'avez pu voir Manzaroff imposant silence à sa victime... vous n'avez pu comprendre qu'un mot imprudent sorti de la bouche de votre fille était un arrêt de mort!

Mme BLANCHARD.

Pour elle? Pour Louise?

OLGA.

Non; pour Maurice qui allait périr et dont votre fille a voulu racheter les jours au prix d'un mensonge, au prix de son bonheur, au prix de sa vie!

Mme BLANCHARD.

De sa vie!

OLGA.

Oui, car elle voulait mourir... et si je n'étais arrivée à temps pour l'empêcher d'accomplir ce fatal dessein, vous n'auriez plus de fille!

Mme BLANCHARD, se levant.

Louise a voulu mourir!... et j'ai pu la repousser!... et j'allais la maudire!... Viens, Olga, conduis-moi près d'elle... Je veux lui dire que je lui pardonne; et si elle part avec ce Manzaroff... eh bien! je la suivrai... je la consolerai... je suis toujours sa mère!... (Pendant cette scène, Louise s'est avancée doucement. Olga prend sa main et la place dans celle de sa mère.) Comme ta main tremble, Olga! Ne crains rien, mon enfant, je te pardonne aussi! (Elle prend la tête de Louise et va l'embrasser, lorsqu'elle s'arrête tout à coup; sa figure exprime l'étonnement, le doute, puis la joie la plus vive.) Ce n'est pas Olga!... Oh! mon Dieu! mon Dieu! est-ce une illusion? Parle-moi... ma fille, est-ce toi?...

LOUISE, avec un cri.

Ma mère!

Mme BLANCHARD, l'emmenant à gauche.

C'est bien toi! Oh! tu ne me quitteras plus à présent.

LOUISE, faisant asseoir sa mère sur la chaise et s'agenouillant devant elle.

Non, ma mère... Manzaroff m'a rendu ma parole en violant la sienne... l'infâme!... Tandis que, confiante dans son honneur, je me sacrifiais pour sauver Maurice, savez-vous ce qu'il faisait, ma mère?... Il donnait l'ordre d'exécuter celui dont il m'avait vendu si chèrement la grâce; d'une main il recevait le prix de la rançon, de l'autre il signait un arrêt de mort!

Mme BLANCHARD.

Le misérable!

OLGA.

Heureusement je veillais, moi... Marion m'a aidée; ensemble nous avons favorisé l'évasion du captif. A l'aide d'un couteau que je lui ai fait tenir, pour ainsi dire par miracle, il aura pu se frayer un chemin au-dessus de la tente où on le gardait, lui et ses deux compagnons.

Mme BLANCHARD.

Tu as fait cela, Olga?

LOUISE.

Elle a fait bien plus, ma mère! C'est elle qui m'a prévenue de la trahison de Manzaroff; c'est elle qui m'a aidée à fuir de la maison où il me retenait prisonnière; enfin, c'est elle qui m'a amenée dans vos bras.

OLGA.

Oui, j'ai couru chez votre fille pour lui dire : Venez avec moi, Louise. Allons nous jeter toutes les deux aux pieds de votre mère; vous, en lui criant : Ma mère, embrasse et bénis ton enfant! moi, en lui disant avec des larmes de repentir et de joie : Madame, oubliez le mal que je vous ai fait en échange de tout le bien que j'ai voulu vous faire!

Mme BLANCHARD, l'embrassant.

Olga! mon enfant!

OLGA, avec joie.

Oh! madame!

(Les deux jeunes filles sont à genoux. — Madame Blanchard les entoure de ses bras.)

LOUISE, se relevant et allant regarder par la fenêtre.

Dans une heure nous serons tous sauvés, ma mère... dans une heure nous serons libres!

Mme BLANCHARD.

Que Dieu t'entende, ma fille!

OLGA.

Mais Maurice tarde bien... mon Dieu! pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur!

(Olga s'élance vivement vers la porte du fond.—A ce moment cette porte s'ouvre. —Manzaroff, suivi de cinq ou six Cosaques, paraît sur le seuil. Sur un geste de celui-ci, plusieurs Cosaques se jettent sur Olga, la bâillonnent et l'entraînent.—Louise se retourne au bruit, et se trouve en face de Manzaroff qui est entré par le fond, tandis qu'un Cosaque entré par la petite porte de gauche, se place devant Mme Blanchard, un pistolet à la main, prêt à faire feu.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MANZAROFF, COSAQUES.

MANZAROFF, bas, à Louise, en lui montrant le Cosaque.

Un mot, un cri, et votre mère est morte!

Mme BLANCHARD, écoutant.

Qu'y a-t-il? quel est ce bruit?

LOUISE, tremblante.

Du bruit, ma mère... Mais, je n'ai pas entendu...

Mme BLANCHARD, étendant involontairement la main du côté du pistolet.

Là... là!... Mais... il y a quelqu'un, te dis-je!

LOUISE, reculant toujours devant Manzaroff.

Ce n'est rien, ma mère... rien...

(Pendant ce dialogue, deux Cosaques se sont emparés de Louise. — Manzaroff fait un signe au Cosaque qui disparaît. Tout le monde s'éloigne à pas de loup. — La porte se referme.)

SCENE IV.

Mme BLANCHARD, seule.

Louise! Olga! où êtes-vous?... Personne! Qu'est-ce que cela signifie? (Écoutant.) Je ne me trompe pas..... j'entends le roulement d'une voiture... Ah! mon Dieu! mon Dieu! je tremble! (Appelant.) Louise! Olga! parlez-moi donc!... (Elle étend les mains et cherche autour d'elle.) Cette chambre est vide... Elles sont parties... elles me laissent seule... Louise... ma fille!...

SCÈNE V.

Mme BLANCHARD, DURIVEAU, PANEL.

DURIVEAU, entrant par le fond.

Votre fille! enlevée par le Manzaroff!

Mme BLANCHARD.

Manzaroff!... Ah! je comprends tout. Il est venu... il m'a volé mon enfant! Et j'étais là... et je n'ai rien deviné! mon cœur n'a pu me révéler le danger qui menaçait ma fille!... Oh! je la retrouverai... j'irai... mais où irai-je, malheureuse, puisque je ne puis voir le chemin qu'ils ont pris... puisque je suis aveugle, mon Dieu, puisque je suis aveugle!...

(Elle tombe accablée sur sa chaise.)

PANEL.

Nous vous conduirions bien... mais nous avons à nous occuper du commandant, qui n'est pas libre!...

Mme BLANCHARD.

Que dites-vous?... Maurice?...

PANEL.

A été repris.

Mme BLANCHARD.

Mon Dieu! je t'ai donc bien offensé, que tu m'éprouves si cruellement!... Et comment cela s'est-il fait, dites?

PANEL.

Eh ben, ça s'est fait que nous deux, nous étions déjà à moitié sauvés, quand une sentinelle nous a aperçus et a fait feu sur nous; l'alarme a été donnée... nous avons sauté dans le bois... nous nous sommes enfuis... mais le commandant était encore dans la tente, et...

DURIVEAU.

Et il a été repris, et tout ça nous en sommes fautifs!... Ah! je ne me l'excuserai de ma vie!

Mme BLANCHARD.

Mais que va-t-on faire de lui?

DURIVEAU.

Il est condamné-z-à mort... Ah! si je pouvais seulement savoir le lieu de l'exécution!

SCENE VI.

LES MÊMES, OLGA, MARION.

OLGA, paraissant à la porte, pâle, blessée, mourante, les vêtements en désordre, les épaules tachées de sang; elle est soutenue par Marion.

Je le connais, moi!

TOUS.

Olga!

PANEL, allant à elle.

Mais vous êtes blessée!

MARION, la faisant asseoir sur une chaise.

Oui!... ah la pauvre fille, comme elle est meurtrie!

Mme BLANCHARD.

Parle, mon enfant, que t'est-il arrivé?

OLGA.

Oh! c'est un horrible supplice que le knout!

TOUS.

Le knout!

OLGA.

Oui. Le maître m'a accusée de trahison... il m'a condamnée à recevoir le knout.

TOUS.

Ah!

OLGA, le regard fixe et comme se parlant à elle-même.

Les bourreaux!... d'abord je les bravais... je répondais à chacun de leurs coups par un éclat de rire... puis la force m'a manqué... le cœur m'a failli... j'ai crié grâce, mais ils frappaient toujours!... j'ai tendu vers eux mes mains suppliantes... mais ils frappaient toujours!... Je me suis traînée à leurs pieds... j'ai vu un de mes bourreaux détourner la tête pour cacher une larme de pitié... mais ils frappaient toujours!

Mme BLANCHARD.

Oh! malheureuse enfant!

OLGA, avec une joie fébrile.

Oui, ils m'ont frappée... mais pendant mon supplice, j'entendais Manzaroff donner l'ordre de conduire la voiture qui renferme Louise à la porte Saint-Jacques... et je me disais : C'est Ruskoë qui la garde, je pourrai la rejoindre peut-être et la ramener à sa mère!... Oui, ils m'ont torturée!... mais en tombant mourante et brisée à leurs pieds, j'entendais Manzaroff ordonner à mes bourreaux de fusiller Maurice dans un quart d'heure, à l'entrée du bois de Creney, et je me disais : J'aurai le temps peut-être de prévenir ses amis et de le sauver.

DURIVEAU.

Au bois de Creney!...

PANEL.

Oui, sergent.

MARION, pleurant.

Ah! brave fille! brave fille! Eh ben, dans la *cosaquie*, c'est comme en France : les femmes valent mieux que les hommes!

(Coups de canon au dehors.)

PANEL.

Le canon!

DURIVEAU, avec joie.

Le brutal!... c'est donc vrai que l'Empereur marche sur Troyes!

Mme BLANCHARD.

Marion, le général Sacken est encore à l'hôtel de ville?...

MARION.

Je pense que oui, madame Blanchard.

Mme BLANCHARD.

Tu vas me conduire près de lui!... il est sévère pour ses officiers, dit-on, il me fera justice. Peut-être, malgré la bataille qui commence, arriverons-nous encore à temps!

MARION.

Nom d'un pompon! c'est une fière idée que vous avez là; venez, madame Blanchard, et si quelque Cosaque nous barre le passage, v'li! v'lan! J'ai ben enlevé un drapeau, j'enlèverai bien une audience!

OLGA, se levant avec effort et baisant la main de Mme Blanchard.

Allez! allez! (A Duriveau et à Panel.) Vous, sauvez Maurice!... moi, je mourrai ou je lui rendrai celle qu'il aime!

(Elles sortent, madame Blanchard et Marion par la gauche, Olga par le fond.)

SCENE VII.

DURIVEAU, PANEL.

DURIVEAU.

Le sauver!... oui... mais la bataille?... (Écoutant.) Le canon!... ah! v'là mon cœur qui entre en danse!... Allons! n'importe, au commandant d'abord.

PANEL.

Qu'allez-vous faire, sergent?

DURIVEAU, redescendant.

J'ai mon idée... mais je veux bien te la partager: tel que tu me vois, j'ai l'air d'un simple bon enfant... nonobstant, je suis le plus malin des malins... J'ai, comme dit l'autre, du sang diplomatique dans les veines... comprends-tu?

PANEL.

Pas encore, sergent.

DURIVEAU.

As-tu entendu parler du fameux cheval de Troyes dont nous sommes ici dans la ville?

PANEL.

Non. Je ne connais que le cheval des quatre fils Aymon.

DURIVEAU.

Ça n'est pas celui-là.

PANEL.

Eh ben?

DURIVEAU.

Eh ben, mon idée, c'est que c'était un cheval de bois dans l'estomac duquel des fantassins champenois de l'époque s'étaient-z-introduits pour enfoncer les Cosaques de ce temps-là.

PANEL.

Ah! vraiment!... mais votre idée, sergent?

DURIVEAU.

Eh ben, mon idée... c'est exactement ça... seulement, c'est autre chose... Allons, marchons!

PANEL.

Marchons!

(Ils sortent. Changement à vue. Nuit complète jusqu'au dernier tableau.)

Huitième Tableau.

UNE IDÉE DU SERGENT DURIVEAU.

Une clairière au bois de Creney. — Au lever du rideau on entend le bruit du canon et une vive fusillade. — Quelques Cosaques traversent le fond du théâtre, poursuivis par des paysans, des femmes et des enfants. — Combat. — Une femme entraînée par un Cosaque résiste violemment. — Le Cosaque lève son sabre et va la frapper, lorsque Caporal se jette sur lui et le saisit à la gorge. — La femme se sauve. — Caporal roule le Cosaque jusque dans la coulisse. — Puis on le voit reparaître avec le Cosaque entre les dents. — Il traverse le théâtre et disparaît par la droite. — Le bruit de la fusillade s'éteint peu à peu. — On n'entend plus que le canon dans le lointain. — Musique grave à l'orchestre.

SCENE I.

MAURICE, UN OFFICIER DE COSAQUES, QUATRE COSAQUES, armés de lances, conduisant Maurice prisonnier, puis MANZAROFF.

L'OFFICIER.

Halte!

MAURICE, à l'officier.

Allons, monsieur, je suis prêt... j'attends.

MANZAROFF, entrant par la gauche.

Vous n'attendrez pas longtemps, car me voilà!

MAURICE.

Manzaroff!

MANZAROFF, aux Cosaques.

Hâtez-vous... nous n'avons pas un instant à perdre! (A l'officier.) L'ennemi attaque la ville sur trois points différents, mais nous sommes encore maîtres de cette position, et avant de combattre, j'aurai le temps de faire justice!

MAURICE.

Tu voulais être témoin de ma mort?... Eh bien, sois satisfait... mais, du moins, j'emporte en mourant l'espoir que mes braves compagnons, dont j'entends d'ici le canon victorieux, me vengeront et la certitude que Louise est libre!

MANZAROFF.

Louise est retombée en mon pouvoir... Louise est en route pour la Russie.

MAURICE, avec douleur.

Ah!

MANZAROFF, à l'officier.

Où est le peloton chargé de l'exécution?

L'OFFICIER, désignant un peloton de Cosaques armés de fusils qui entre par la gauche.

Le voici, sans doute.

MANZAROFF, à l'officier.

Placez le prisonnier à dix pas.

(L'officier exécute cet ordre. — Pendant ce temps le peloton s'est avancé silencieusement et s'est rangé au fond. — Les quatre Cosaques qui ont amené le prisonnier se groupent sur la droite.)

MAURICE, mettant un genou en terre. — A Manzaroff.

Vois comment sait mourir un soldat de la garde... (Aux Cosaques.) Allons, visez droit au cœur!

MANZAROFF, qui s'est placé de l'autre côté du théâtre, en face de Maurice.

Apprêtez armes!... Joue...

(Le peloton fait volte-face et tous les fusils s'abaissent du côté de Manzaroff.)

MANZAROFF.

Trahison!

DURIVEAU.

Feu!

(Manzaroff tombe frappé à mort.)

DURIVEAU, PANEL ET TOUS LEURS CAMARADES, jetant leurs bonnets et leurs barbes de Cosaques et paraissant en uniformes de l'Empire.

Vive l'Empereur!

L'OFFICIER ET LES QUATRE COSAQUES, fuyant.

Les Français! les Français!

(Ils se sauvent à toutes jambes. — Ils sont poursuivis par trois ou quatre soldats français. — Les autres s'empressent autour de Maurice.)

MAURICE, se jetant dans les bras de Duriveau et de Panel.

Mes amis!... c'était vous!

DURIVEAU.

Eh ben, mon commandant, que dites-vous des petits paquets du sergent Duriveau?...

SCÈNE II.

LES MEMES, Mme BLANCHARD, LOUISE, OLGA, MARION.

Mme BLANCHARD, de la coulisse de gauche.

Maurice! Maurice!... (Montrant Louise.) Ma fille... sauvée!

MAURICE, à Olga.

Olga, toi qui me l'as rendue... sois bénie!...

(Olga, pâle, chancelante, s'avance soutenue par Louise et par Maurice.)

MAURICE, la regardant.

Mais elle est mourante!

OLGA.

Oui!... ce dernier effort m'a brisée... (A Maurice.) Votre main?... (à Louise) la vôtre?... Adieu!... soyez heureux... et pensez quelquefois à la pauvre esclave qui meurt pour vous!... (Elle meurt.)

MAURICE.

Morte!

Mme BLANCHARD.

C'était un noble cœur, et nous prierons Dieu pour elle, Maurice!

(Les deux femmes s'agenouillent. — On entend de nombreuses détonations et les cris de Vive l'Empereur! Panel et Duriveau reviennent en grand uniforme.)

Neuvième Tableau.

LA PRISE DE TROYES.

Changement à vue. — La toile du fond s'enlève et découvre le panorama de la ville de Troyes, éclairé par le soleil levant. — L'Empereur, à cheval, entouré d'une escorte, s'avance par la coulisse de droite. — Au même instant, une foule nombreuse sort de la ville, se précipite vers lui avec des cris de joie et l'entoure de toutes parts. — Des bourgeois, des femmes, des enfants sont groupés sur les remparts et sur la porte. — Les soldats agitent les drapeaux, les tambours battent aux champs. — On entend au lointain le bruit du canon et celui de la fusillade. — Sur le devant du théâtre, Maurice, madame Blanchard, Louise et Olga forment un groupe. — Duriveau, Panel et Marion en forment un autre. Le rideau baisse aux cris de : Vive l'Empereur.)

FIN.

LE RETOUR DU SOLDAT (1)

Paroles de MM. ALPH. ARNAULT et LOUIS JUDICIS

MUSIQUE DE M. FOSSEY.

I.

Pauvre soldat prisonnier des barbares,
La joie au cœur, je reviens au pays,
Quand j'aperçois des hordes de Barbares
Fouler nos champs sous leurs pieds ennemis;
Quoi! sans pudeur vous courez à la danse!
Ah! brisez-moi, musette et violon!...
Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut danser à la voix du canon!

II.

De leurs revers, comme de notre gloire,
Pendant vingt ans ils ont porté le deuil;
La trahison leur donna la victoire,
Et leur surprise ajoute à notre orgueil.
Ah! jusqu'au jour de notre délivrance,
Pour eux, Français, ni pitié! ni pardon!
Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut danser à la voix du canon!

III.

Quel est ce bruit qui frappe mon oreille?
Entendez-vous?... c'est le cri du combat!
En avant tous!... la France se réveille!
Chaque sillon va produire un soldat!
Femmes, enfants, tout s'arme, tout s'élance,
Fourche et fusil, pour tuer tout est bon!
Quand l'étranger ose envahir la France,
Il faut danser à la voix du canon!

(1) Voir la note de la page 19.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.



UN MONSIEUR QU'ON N'ATTENDAIT PAS

SCÈNE COMIQUE EN VERS

PAR M. ALEXANDRE DUFAÏ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-ITALIEN, LE 15 FÉVRIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

UN GAMIN DE PARIS.................... Mlle SAINTE-HILAIRE.
LE RÉGISSEUR.......................... M. MERCIER.

LE RÉGISSEUR, *dans la coulisse.*
Vous ne passerez pas.
LE GAMIN.
Ah! nous allons voir ça,
Mon cher. Une, deux, trois.
(*S'élançant sur la scène.*)
A la fin m'y voilà.
LE RÉGISSEUR, *arrivant sur ses pas.*
Sortez, drôle, sortez.
LE GAMIN.
Qu'ai-je entendu, mon maître?
Drôle! Il faut donc qu'ici je me fasse connaître,
Pour ne pas exposer plus longtemps au mépris
L'antique et noble corps des gamins de Paris.
LE RÉGISSEUR.
Certes, le titre est bon pour s'en faire une égide!
LE GAMIN.
Quoi! tu ne te rends pas, ô régisseur stupide?
Faudra-t-il t'expliquer...
LE RÉGISSEUR.
En voilà beaucoup trop.
Sortez, où je vous fais...
LE GAMIN.
Allons, pas de gros mot,
Et respect au public, qui pourrait nous entendre.
LE RÉGISSEUR.
Si vous le respectez, pourquoi donc cet esclandre?
LE GAMIN.
Est-ce ma faute, à moi, qui tout discrètement
Venais le régaler d'un mot de compliment?
LE RÉGISSEUR, *d'un ton goguenard.*
Monsieur veut ajouter aux plaisirs de la fête?
LE GAMIN.
Pourquoi pas? En est-il sans nous qui soit parfaite?
La vôtre est bien, d'ailleurs : comédie, opéra,
Avec tous les ténors et les prima donna.
Ah! j'arrive trop tard!
(*Regardant autour de lui.*)
Mon Dieu, les belles choses!
Que de jolis décors, de pompons et de roses!
De près comme de loin, le tout en est charmant.
(*Au Régisseur, qui s'approche pour l'empêcher d'y toucher.*)
Ah! je ne touche à rien; car, sans savoir comment,
Quand je touche, je casse, et ce serait dommage.

LE RÉGISSEUR, un peu radouci.

Allons, jeune homme, allons, à la fin soyez sage,
Retirez-vous sans bruit.

LE GAMIN.

Régisseur, mon ami,
Je n'ai qu'un petit mot à dire, et j'ai fini.

LE RÉGISSEUR.

Si le public permet...

LE GAMIN.

Parbleu! puisqu'il écoute!
Au surplus, pour calmer les esprits en déroute,
Je vais l'interroger of—fi—ci—el—le—ment.
D'abord les trois saluts...
(Après avoir fait les trois saluts avec un sérieux affecté, se tournant vers le Régisseur.) Qu'en dis-tu? Maintenant,
Je m'en vais, si je puis, imiter ton ramage.
(S'adressant au public.)
Mesdames et messieurs, agréez mon hommage,
Et daignez, s'il vous plaît, m'octroyer la faveur
De vous dire deux mots... en tout bien, tout honneur.
(Une pause.)
Vous ne répondez pas, et je vous vois sourire.
Qui ne dit mot consent. Ainsi je puis vous lire
Ce que j'ai couché là sur un petit papier.
(Il ôte sa casquette et la retourne de tous les côtés.)
Ah! diable!
(Il se fouille.) Sapristi!... de peur de l'oublier,
Je l'avais mis pourtant au fond de ma casquette.
Va donc, puisqu'il le faut, à la bonne franquette.
Tout le monde aujourd'hui pérore mal ou bien,
Et si, par-ci, par là, quelque mot peu chrétien,
Quelque sottise échappe à ma langue troublée,
Vous vous croirez au club ou bien à l'Assemblée.
Puis, on m'a dit souvent que, sans être orateur,
On parle toujours bien quand on parle du cœur.
Et de ce côté-là, je ne cède à personne.
J'enfonce Cicéron, et j'égale Cambronne.
Surtout quand on m'oblige, on peut compter sur moi.
Je suis votre obligé, mesdames; c'est pourquoi
J'ai voulu, devant tous célébrant vos louanges,
Vous dire à votre nez... que vous êtes des anges.
A vos crèches ma sœur doit repos et santé,
Et je leur dois la vie avec la liberté.
Hélas! je languissais dans un triste esclavage,
Cloué près du berceau d'un enfant en sevrage.
Car mon père et ma mère étant forcés tous deux
D'aller, chaque matin, loin, bien loin de chez eux,
Gagner le pain du jour qui nourrit la famille,
Il me fallait garder notre petite fille,
Qui du matin au soir geignait, se lamentait.
Moi, je l'aime, Dieu sait! — Mais cela m'embêtait.
L'homme auprès d'un berceau n'est plus qu'un corps sans âme.
Il y faut les doux soins et la main d'une femme;
Seule, elle peut parer à tous les accidents.
Je le sais, — nous l'avons appris à nos dépens.
Tour à tour bousculant le lit ou la marmite,
Dans ces moments de crise où la pauvre petite
Demandait à manger, à boire, et cætera,
Je chauffais trop ceci, je plaçais mal cela.
Dieu sait quel mauvais sang nous avons fait ensemble!
Elle en dépérissait, la pauvre enfant! Je tremble
Lorsque j'y songe encor. Mais grâce à vos bienfaits,
Dans vos petits *dodos* toujours blancs, toujours frais,
Près de femmes que semble animer votre zèle,
Elle fleurit déjà d'une santé nouvelle.
De l'élever ma mère a recouvré l'espoir,
Et quand sur ses genoux il la berce le soir,
Mon père, en la voyant et fraîche et rondelette,
S'applaudit d'avoir fait si gentille fillette.
Pour moi, depuis ce jour, homme et libre à la fin,
Je règne au boulevard, et mon pied de gamin
Foule orgueilleusement l'asphalte ou le bitume.
Je bois comme un grognard, comme un dandy je fume,
Et je joue au bouchon... Ah! si vous me voyiez!
Ils sont là tout autour, les deux genoux ployés,
Cherchant par où je vais démonter le bancroche.
Peste! le tour est fait, je ramasse et j'empoche;
En voilà pour payer ma place au paradis.
Mais on n'est pas parfait. Le gamin de Paris
Aime trop, j'en conviens, le bruit et le tapage,
Et veut, bon gré, mal gré, déployer son courage,
Depuis que les bourgeois, qui ne sont pas des sots,
Nous ont, dans leurs chansons, érigés en héros.
Hélas! je ne fus pas le plus lent à me battre
Dans la terrible nuit de février vingt-quatre.
Ça ne m'a pas valu le plus petit denier;
Mais un de nos voisins, qui demeure au premier,
Oiseau qui, le vingt-quatre, avait gardé la cage,
A, dès le lendemain, endossé mon courage.
Et, grâce aux coups de feu que j'essuyai pour lui,
A vingt-cinq francs par jour il gouverne aujourd'hui.
Parbleu! j'en suis fort aise, et j'admire sa chance.
Pour moi, content d'avoir déployé ma vaillance,
Lorsque tout fut bâclé, sans honte et sans chagrin,
Seul, de mon atelier j'ai repris le chemin.
Car on ne peut toujours faire des barricades,
Ni jouer au bouchon, ou suivre des parades.
Il faut prendre un état, vivre en homme d'honneur.
Depuis tantôt deux ans, chez un maître imprimeur,
Je porte tour à tour l'épreuve et la copie.
Là, sans rien demander à ma pauvre patrie,
Je gagne mes vingt sous et ne me plains de rien.
En ce moment surtout... car le métier va bien.
Tous le jours il paraît quelques feuilles nouvelles;
Je les lis quelquefois... et j'en apprends de belles:
L'un qui prêche, dit-il, l'Évangile nouveau,
Refait l'homme et le monde au gré de son cerveau,
Et veut que, sur parole, embrassant son système,
Nous l'admirions autant qu'il s'admire lui-même.
L'autre, non moins sensé, demande en bon chrétien
Que tout possesseur mette en commun tout son bien,
Et fait savoir à tous, sur une énorme affiche,
Que par cet excellent moyen
Tout le monde deviendra riche
Lorsque chacun n'aura plus rien.
A ce système-là volontiers je me range,
Et d'avance bravant les risques de l'échange,
Je suis de tous mes biens prêt à me dépouiller.
Oui, pourvu qu'on me laisse en mon particulier,
Ma blouse, mes six sous, ma toupie et ma veste;
Enfin tout ce que j'ai... je donne tout le reste.
L'*antinomie* encor me semble avoir du bon;
C'est l'art de raisonner sans avoir de raison.
Mais j'aime peu lui voir donner mainte gourmade
A cette chère enfant qu'on nomme la *triade*,
Qui seule a le talent de compter sur ses doigts
Qu'un avec un fait deux, que deux et un font trois.
Trois! chiffre tout-puissant! nombre plein de mystère!
Quand tout ira par trois, tout ira bien sur terre,
Les ménages surtout et le gouvernement.
Mais pardon! je m'égare et bavarde vraiment;
Car je ne sais pas l'art de diriger ma langue,
Et vous trousse un bouchon bien mieux qu'une harangue.
Puis, vous me semblez tous si doux, si bienveillants;
Je ne calcule pas avec les bons enfants,
Et je me laisse aller à vous conter ma vie,
Comme si j'avais droit à votre sympathie.
Ne m'en punissez pas; quand j'arrive au bouquet,
N'allez pas brusquement me donner mon paquet;
Regardez-nous plutôt d'un regard favorable.
Je dis *nous*, car il est un autre pauvre diable
Qui doit avec moi perdre ou gagner son procès.
Laissez-nous partager les plaisirs d'un succès.
Et si jamais je suis chef de la République,
Je vous donne un *gratis* à l'Ambigu-Comique.

FIN.

Paris. — Imprim. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



BERTRAM LE MATELOT

DRAME EN CINQ ACTES, DONT UN PROLOGUE

PAR

M. J. BOUCHARDY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 MARS 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages du Prologue.

GEORGES	MM. DESHAYES.
SAMUEL	DELAISTRE.
LE COMTE HAMILTON	FLEURET.
LE MARQUIS AMORNY	MM. SURVILLE.
JACKSON	BREMONT.
MARIE	Mme ABIT.

ARCHERS.

Personnages du Drame.

JACQUES Ier	MM. SAINT-MAR.
LE COMTE AMORNY, gouverneur de Portsmouth	SURVILLE.
JACKSON	BRÉMONT.
LE CAPITAINE RICHARD	GOUGET.
BERTRAM LE MATELOT	DESHAYES.
SAMUEL WARTON	MM. DELAISTRE.
MARCEL	CASSARD.
MARIANNE	Mmes ABIT.
LADY ARABELLE	DARMONT.

PROLOGUE.

Une cabane construite dans les rochers au sommet de la falaise de Douvres; porte au fond, porte latérale à droite, donnant toutes deux dehors. A gauche, dans l'angle, une voile de navire pendue et dont le coin est retroussé, une fenêtre au fond, par laquelle on ne voit que le ciel et quelques pointes de rochers. Au lever du rideau, Georges debout lit dans un livre de prières près d'un saint accroché sur le mur au fond. Jackson est endormi assis sur un escabeau et appuyé sur la table; son bâton de voyage est à terre; Samuel est endormi, couché sur de la paille, derrière la voile suspendue et relevée; la table est au premier plan à droite, près de la cheminée.

SCÈNE I.

GEORGES, SAMUEL ET JACKSON *endormis, puis* MARIE.

GEORGES, *lisant.*

« Et les vertus des hommes rachèteront leurs péchés. » (*Regardant les deux hommes endormis.*) Seigneur, mon Dieu! veillez sur eux... veillez sur elle... veillez sur mon enfant qui commence la vie... Veillez sur moi qui... (*Il s'interrompt, réfléchit, puis sortant aussitôt de sa réflexion.*) Seigneur, mon Dieu! veillez sur tous. (*Musique à l'orchestre. Après avoir fermé son livre, il le pose sur le support du saint, s'approche de l'âtre, touche un manteau étendu comme pour sécher au feu qu'il attise, puis sort en dehors éteindre le fanal. Il fait grand jour... Marie entre par la porte latérale à droite, va examiner Samuel, semble surprise de ne pas trouver Georges, qu'elle voit aussitôt rentrer en scène.*)

GEORGES *.

Marie!...

MARIE.

Te voici enfin!

GEORGES, *lui tendant la main.*

Oui, femme! (*Ici seulement la musique cesse. — Continuant.*) Tu as été bien inquiète en ne me voyant pas, comme d'ordinaire, arriver au petit jour, mais tu vois... (*Il désigne les dormeurs.*)

MARIE.

Ces deux hommes?...

GEORGES.

Ont eu cette nuit besoin de mon secours, et, Dieu aidant, j'ai pu les secourir... L'un d'eux, celui qui dort sur cette table... (*Il désigne Jackson.*) s'était égaré sur la falaise, et marchait au hasard dans l'obscurité; je lui ai offert d'entrer ici pour y attendre le jour... L'autre... (*Il désigne Samuel.*) après avoir vu se briser

sa barque, se débattait en vain contre la mort, lorsque heureusement j'ai pu l'atteindre à force de rames... Je l'ai à grand'peine apporté jusqu'ici, où j'ai eu le bonheur de voir cesser bientôt son évanouissement... je l'ai enveloppé d'une couverture, l'ai couché sur cette paille, et tandis que j'allumais un feu pour sécher son manteau, il s'est profondément endormi.

MARIE.

Encore deux nobles actions... Georges... mais ne crains-tu pas qu'un jour ce destin fatal, qui frappe les innocents, ne te fasse victime de ton dévouement aux autres, toi qui as un fils et une femme?...

GEORGES.

Tu as raison, Marie, je me dois à vous deux avant tout, je le sais... mais il me semble que Dieu tiendra compte à notre enfant de ma persévérance et de mon courage... Laisse-moi donc accomplir le vœu dont tu as été toi-même la cause, et dont tu es chaque jour la récompense... Il y a deux ans, Marie, lorsque la chaloupe qui vous portait, ton père et toi, venait d'échouer sur cette côte aux dangereux tourbillons... lorsque je te vis, toi, jeune fille, que la vague emportait, lorsque je tentai ton salut... je priai Dieu de m'aider à t'arracher, toi dernière victime, à cette mort qui t'étreignait déjà, et Dieu, qui m'a protégé, a fait plus encore, Marie, puisqu'il a permis que je trouvasse en toi, sauvée... un de ses anges qui m'a voué son amour.

MARIE.

Et toute sa vie!

GEORGES.

Alors j'ai voulu bien servir Dieu, pour qu'il laissât sur nous son regard protecteur... Je suis venu habiter cette cabane isolée au sommet de cette muraille de rocs à pic... qui domine de cent pieds le gouffre rempli d'écueils... Toutes les nuits j'allume le fanal qui instruit de loin les rameurs attardés du danger qu'ils ne peuvent éviter qu'en prenant le large, et je me dis chaque matin, en éteignant cette lumière libératrice : Seigneur, mon Dieu! bénissez la femme et l'enfant de Georges qui a peut-être, cette nuit, garanti de la mort quelques-unes de vos créatures!... Puis, attentif... j'écoute, et quand au murmure de la mer j'entends se mêler des cris de détresse, comme je connais les seuls passages possibles à travers les abîmes, je me hâte au secours des malheureux naufragés... Bien souvent, tu le sais... j'en ai ramené à terre... et, tu le vois (*Désignant Samuel et Jackson.*) cette nuit encore... Et dans deux ans j'aurai assez payé, par le dévouement de ma jeunesse, mon tribut à l'humanité; dans deux ans, quand je serai libre... quand je pourrai devenir ton époux... oh! alors je quitterai les dangers et la falaise.

MARIE.

Hier, à la nuit tombante, le pasteur de Douvres qui a baptisé notre enfant... est venu m'offrir le secours de son ministère pour nous marier.

GEORGES

Et tu lui as dit?...

MARIE.

Ce que tu lui aurais dit toi-même... que ta famille... que je n'ai jamais vue... et qui ignore notre liaison, s'opposerait à notre mariage pour des raisons ... que je ne connais pas...

GEORGES.

Et que je ne puis te dire, Marie... car elles détruiraient le calme de ton âme... Mais ne sommes-nous pas mariés devant Dieu?

MARIE.

C'est ce que j'ai dit au pasteur, en ajoutant que dans deux ans ta vingt-cinquième année t'apporterait ta liberté, et qu'alors nous irions demander que l'église et la loi approuvassent une union que la mort seule pourrait détruire.

GEORGES.

Oui, Marie, la mort seule; et pourtant il me semble que la mort ne pourrait nous séparer... car si je te perdais...

MARIE.

Et notre enfant?...

GEORGES.

C'est vrai.

MARIE.

Je vais retourner auprès de lui, qui me cherche sans doute avec ses grands yeux ouverts.

GEORGES.

Il a de si beaux yeux...

MARIE.

N'est-ce pas?...

GEORGES.

Oui... comme les tiens... et dis-lui que... sitôt que j'aurai éveillé et remis sur leur chemin mes deux hôtes de cette nuit, j'irai l'embrasser.

MARIE, *s'en allant.*

Je le lui dirai.

GEORGES, *l'accompagnant.*

Il n'y comprendra rien, mais c'est égal, dis-le-lui tout de même.

MARIE, *s'arrêtant.*

Il comprend toujours quand je lui parle de son père.

GEORGES, *souriant.*

A huit mois?... quelle précoce intelligence!

MARIE.

Je te conseille de te moquer de moi, toi qui, parce qu'il se plaît dans ta barque, en augurais hier que peut-être un jour il sera grand amiral!... Tiens! je crois que lorsqu'il s'agit de notre enfant, tu es encore plus exagéré que moi...

GEORGES.

Oh! non!

MARIE.

Oh! si!

GEORGES.

Oh! non!

MARIE.

Oh! si!

GEORGES.

Alors c'est que je l'aime davantage.

MARIE.

Mais non!

GEORGES.

Mais si!

MARIE.

Tu es un taquin!

GEORGES.

Et toi, mon trésor! embrasse-moi, femme! (*Il l'embrasse.*) Et à bientôt. (*Il lui prend le bras et sort avec elle, en causant, par la droite. Jackson ouvre aussitôt les yeux et regarde autour de lui. Musique.*)

SCÈNE II.

JACKSON, SAMUEL, *endormi**.

JACKSON.

Des deux dormeurs... il y en avait un qui ne dormait pas et qui écoutait... Ah! ah!... Georges fait de bonnes actions... C'est sans doute pour compenser les œuvres de son père... Il ne peut se marier pour des raisons qu'il ne dit pas... C'est sans doute son nom qu'il ne peut pas dire... Oui, Georges est bien celui que je cherche... je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions... C'est bien ici sa demeure... et quand le marquis Amorny va venir, nous serons sur le terrain des événements qu'il prépare et que je ne devine pas encore... Mais, voici Georges!... feignons encore de dormir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, *pensif.*

Et dans deux ans, que lui dirai-je?... Peut-être un hasard imprévu me viendra-t-il en aide... Allons, gardons secrètement cette douce croyance, et ne songeons pas à l'avenir. Voyons!... éveillons nos hôtes. (*A Jackson, en lui frappant sur l'épaule.*) Allons!... hé! compagnon!...

JACKSON, *comme éveillé en sursaut.*

Hein!... qui va là?...

GEORGES.

C'est moi!

JACKSON.

Où suis-je?...

GEORGES.

Sur la falaise, où tu t'étais perdu cette nuit...

JACKSON.

Ah!... je rêvais que j'y cherchais encore mon chemin...

GEORGES.

Alors remercie le réveil qui te sort d'un mauvais rêve. (*Il va réveiller Samuel.*) Eh bien!... camarade!... la nuit est passée... (*Jackson s'est approché de la cheminée à droite, où il se chauffe.*)

SAMUEL, *se levant sur son séant, examinant Georges.*

Ah! c'est toi... mon sauveur!

GEORGES.

Est-ce que tu souffres encore?...

SAMUEL.

Non, par Dieu!... (*Il se débarrasse de la couverture qui l'enveloppe.*)

GEORGES.

La tête?

SAMUEL.

Est solide. (*Il se lève debout.*)

GEORGES.

Et les jambes?...

SAMUEL.

Sont un peu roides...

GEORGES.

Et les épaules?...

SAMUEL.

Sont gelées...

GEORGES, *allant prendre le manteau près de la cheminée.*

Tiens, voici ton manteau... bien sec et bien chaud.

SAMUEL, *prend le manteau.*

Merci!... (*Après l'avoir mis sur ses épaules.*) Ah!... sa tiédeur me fait plaisir...

GEORGES, *qui est allé prendre des gobelets et une gourde sur un meuble, les mettant sur la table.*

Et maintenant voici de la bière, et du pain de froment.. et tout à vous, car, comme vous le savez... morceau bien partagé... (*Il verse à boire.*)

JACKSON, *coupant une part de pain.*

Ne fait de mal à personne.

SAMUEL *.

Et comment pourrons-nous te rendre tout ce que tu fais pour nous?...

GEORGES.

Quand Dieu vous en fournira l'occasion, si cela arrive un jour...

SAMUEL.

Et alors, tu me trouveras fidèle.

GEORGES, *lui offrant un gobelet.*

Je n'en doute pas... A ta santé, mon maître! (*Samuel et Jackson s'asseyent.*)

SAMUEL.

A la tienne! et à ta prospérité future!

GEORGES.

Ah çà! mes deux nouveaux amis, comment vous nommez-vous?

JACKSON.

Moi, j'ai pour nom Jackson, jadis arquebusier de la reine, et maintenant cherchant fortune... Et toi, notre hôte?...

GEORGES.

Moi, Georges...

JACKSON.

Mais, ton nom de famille?...

GEORGES, *quittant la table, et passant derrière Samuel.*

Je n'ai pas de famille...

JACKSON, *à part.*

Il ne peut dire son nom...

GEORGES, *à Samuel* *.

Et toi?...

SAMUEL.

Moi, je me nomme Samuel Warton.

JACKSON.

Samuel Warton!... j'ai déjà entendu ce nom.

SAMUEL.

Peut-être .. il fut célèbre, il y a longtemps déjà, parmi les partisans de la reine Marie Stuart, aujourd'hui prisonnière... Mon père, ma mère et ma sœur sont morts au massacre de la famille du comte Hamilton, cousin de la reine.

JACKSON.

Il y a vingt ans de cela?

SAMUEL.

Oui, car j'en avais dix alors, et j'en ai trente aujourd'hui.

GEORGES.

Tous tes parents sont morts à la défaite des Hamilton?

SAMUEL.

Oui, mon père était gardien des portes du château d'Hamilton... Et quand le comte, dernier soutien de Marie Stuart vaincue, résistait encore aux bataillons ennemis, mon père est mort sur la brèche après trois jours de bataille, et ma mère et ma sœur sont mortes étouffées par l'incendie du château qui a englouti sous ses décombres toute cette noble famille.

GEORGES.

C'est une douloureuse histoire; mais le comte lui-même a survécu, je crois?

SAMUEL.

Oui; après avoir pu traverser en fugitif une partie de l'Angleterre, il a été malheureusement arrêté à Londres...

JACKSON, *avec intention.*

Chez le bourreau Maxwell, où il avait passé la nuit, je me souviens de l'événement.... j'étais à Londres alors que les comtes d'Angleterre l'ont condamné à une prison perpétuelle, et le bourreau Maxwell à une forte amende. (*Observant Georges qui se détourne.*) Georges se trouble!

SAMUEL, *se levant.*

Bref... le comte fut jeté en prison, et moi, je suivis dans les montagnes les débris épars de l'armée de la reine... Quelques années plus tard, fatigué d'une vie de vagabondage, je devins laboureur dans le comté d'Essex, et je l'étais depuis dix ans, laborieux et paisible, quand un certain marquis Amorny, vint chasser dans nos plaines; il était insolent; il portait une canne dorée dont il frappait les paysans qui ne se hâtaient pas de lui faire passage... lorsqu'il arriva qu'un jour nous nous rencontrâmes dans un ravin fort etroit... Je me rangeai pour lui faire place... mais il exigea que je retournasse sur mes pas. J'étais probablement de mauvaise humeur, car je refusai, et le marquis furieux leva sa canne...

GEORGES.

Il t'a frappé?

SAMUEL.

Non, il n'avait pas encore eu le temps de le faire que déjà j'avais jeté le marquis par-dessus une haie dans un étang voisin.

JACKSON, *à part, toujours assis.*

Ah! c'était lui!

SAMUEL.

Et je continuais mon chemin, lorsqu'au bout du ravin je vis sa toque de velours qui flottait et le marquis qui se noyait... Saisi subitement alors d'un sentiment d'horreur et de pitié... je me jetai à l'eau; je l'eus bientôt ramené à terre et je lui dis, en le déposant sur l'herbe : Tâchez, mon bon marquis, de ne plus oublier que tous les hommes sont vos semblables... Allez vous sécher, je vous le conseille, et si jamais vous avez besoin d'une leçon de natation ou de politesse, je me nomme Samuel Warton! je sais donner l'une et l'autre, et vous me trouverez toujours à votre service. — Le lendemain, on vint pour m'arrêter... Or, j'étais sans doute encore de mauvaise humeur, car j'eus l'imprudence de rosser le constable et ses archers... enfin, on me jugea, on me condamna à quinze mois de prison que je supportai sans perdre un seul instant ma franchise et ma gaieté... maudissant les archers, et regrettant quelquefois de ne pas avoir oublié le marquis dans l'étang de la plaine. Depuis lors j'ai gagné ma vie à conduire, soit par terre soit par mer, les marchandises d'une ville à l'autre... Il y a deux jours que j'ai quitté Londres pour aller charger des blés à Douvres... Le vent du nord m'avait poussé, j'avais perdu mon gouvernail, et, ne pouvant plus manœuvrer, je m'étais engouffré dans un courant rapide qui avait brisé cette nuit ma faible embarcation... Depuis deux heures déjà je nageais au hasard... mes forces étaient épuisées... mon cœur cessait de battre... et je n'ai retrouvé la vie qu'ici... amené, sauvé par toi... Or, voici, Georges, toute mon histoire : tu vois que je suis pauvre et que je n'ai pour te payer que le dévouement de mon bras et de mon cœur... Ma vie, achevée cette nuit, par toi recommence aujourd'hui, et si l'avenir m'apporte la richesse, je viendrai te dire : Frère, elle est à toi, la veux-tu tout entière? Veux-tu la partager... Donne-m'en la moitié.

GEORGES, *lui tendant la main.*

Merci, mon noble ami, j'aurai peut-être un jour besoin de ton secours... Mais toi, qui prends tant d'intérêt au sort du comte Hamilton, tu n'as donc pas entendu parler..

JACKSON.

De la nouvelle de son évasion?

SAMUEL.

Son évasion!

GEORGES.

Depuis deux jours déjà, on en parle à Douvres...

JACKSON, *se levant et se rapprochant d'eux.*

Et depuis quatre jours à Londres, d'où je viens...

SAMUEL.

Vraiment?

JACKSON.

Il y a quatre jours, aidé de quelques partisans, le comte Hamilton s'est évadé.

SAMUEL.

Et l'on ne dit pas quel chemin il a pris?

JACKSON.

D'abord celui de Londres, car il a secrètement passé la nuit chez Maxwell...

GEORGES, *à part.*

Encore Maxwell...

JACKSON.

Mais on ne l'y a pas arrêté comme jadis, car il en est parti avant le jour... et depuis lors on a toujours infructueusement cherché sa trace.

SAMUEL.

Libre!... après vingt ans de captivité!... libre! le comte Hamilton!... Oh! tu as bien fait de me secourir hier, Georges, puisqu'aujourd'hui je devais apprendre cette nouvelle, pour laquelle je dois, sans retard, m'agenouiller et remercier Dieu car Dieu a rendu la liberté à mon second père!

GEORGES.

Prier, c'est bien faire, Samuel; viens... il faut que j'aille joindre ma femme et mon fils qui m'attendent à Douvres... Viens, et je t'indiquerai l'église...

SAMUEL.

Et quand te reverrai-je ensuite?

GEORGES.

Dans une heure, ici... j'y serai de retour.

SAMUEL.

Et tu me diras ce que tu auras appris de nouveau sur l'évasion du comte?

GEORGES.

Je questionnerai, je te le promets.

SAMUEL, *à la porte.*

Partons!

GEORGES, *à Jackson.*

Et toi, viens-tu?

JACKSON, *qui est retourné près du feu.*

Non, je dois prendre un autre chemin, et désire me bien chauffer avant de me remettre en route.

GEORGES.

A ton gré... Au revoir si tu dois nous attendre, et bonne chance si tu pars avant mon retour.

JACKSON.

Merci...

GEORGES.

Viens, Samuel... (*Georges et Samuel sortent.*)

SCÈNE IV.

JACKSON, *puis* AMORNY.

JACKSON.

Je viens de faire ici d'étranges connaissances... Samuel Warton est bien le laboureur d'Essex que nous fîmes emprisonner il y a deux ans... Mais l'important pour moi est d'avoir si habilement découvert ce Georges... que j'ai vu plusieurs fois se troubler au nom de Maxwell, et le marquis Amorny me devra bonne récompense... Il doit être près d'ici, maintenant... j'ai hâte de le voir et de savoir ce qu'il veut faire... je lui ai bien désigné cette cabane isolée; il y viendra sans doute... Si pourtant j'allais au devant de lui, sur la route? (*Apercevant un homme masqué qui vient d'ouvrir la porte latérale de droite.*) Quelqu'un...

AMORNY.

C'est toi, Jackson?

JACKSON.

C'est vous, milord... Entrez... je suis bien seul...

AMORNY.

Eh bien?

JACKSON.

Je ne m'étais pas trompé, nous sommes chez lui.

AMORNY.

Tu en es bien sûr?

JACKSON.

J'en ai la certitude et presque la preuve.

AMORNY.

Et tu l'as vu, lui?

JACKSON.

Oui, milord.

AMORNY.

Quel homme est-ce?

JACKSON.

Un brave jeune homme.

AMORNY.

Quels sont ses amis?

JACKSON.

Je n'ai vu près de lui que ce Samuel, ce laboureur qui vous a jeté dans l'eau, dans le comté d'Essex.

AMORNY.

Ah!... que faisait-il ici?

JACKSON.

Il y passait seulement.

AMORNY.

Et cette demeure est bien celle de Georges?

JACKSON.

Oui, milord.

AMORNY, *examinant la cabane.*

Alors, c'est ici qu'il faudra déployer toute notre adresse, et arrêter aujourd'hui le comte Hamilton évadé...

JACKSON.

Ici?

AMORNY.

Il y viendra!

JACKSON.

Dans cette cabane?

AMORNY.

Oui!

JACKSON.

Et quel intérêt pouvez-vous prendre à cette affaire?

AMORNY.

C'est moi qui ai favorisé l'évasion du comte, et qui dois procéder à son arrestation.

JACKSON.

Je ne comprends pas.

AMORNY.

Je vais m'expliquer. (*Il ôte son masque.*) Tu sais que je suis ruiné...

JACKSON.

Oui, vous avez rapidement épuisé vos deux héritages.

AMORNY.

Quand je me suis vu sans ressources, j'ai voulu prendre le métier des armes; j'étais mauvais soldat. J'ai voulu étudier les lois; il était trop tard. Alors j'ai entrepris de faire fortune en me jetant dans les intrigues de cour.

JACKSON.

Dame!... on fait comme on peut.

AMORNY.

Et n'y trouvant pas le moyen de gagner ma vie en utilisant pour mon compte mon bras et mon intelligence...

JACKSON.

Vous les avez vendus...

AMORNY.

A la reine Élisabeth d'Angleterre, en lui offrant aussitôt l'occasion de mettre l'un et l'autre à l'épreuve, et voici comment. Les partisans de la reine Marie Stuart s'agitent toujours, des correspondances établies avec le comte Hamilton, emprisonné sur les frontières d'Ecosse, inquiétaient beaucoup la reine Élisabeth, qui aurait bien voulu que le comte fût enfermé dans une prison plus étroite et mieux gardée.

JACKSON.

Pourquoi ne le faisait-elle pas transporter dans le château fort d'un de ses ports de mer?...

AMORNY.

Parce qu'elle craignait d'exciter encore les mécontents par cette nouvelle rigueur... lorsque je lui ai offert de lui fournir l'occasion de pouvoir l'exercer sans aucun danger.

JACKSON.

Comment cela?

AMORNY.

Je lui ai proposé de me faire le partisan simulé du comte, de préparer son évasion prévue, afin qu'elle eût, en faisant ressaisir le fugitif, le droit de le faire enfermer en lieu plus sûr!...

JACKSON.

Très-bien imaginé... Et cette évasion du comte?...

AMORNY.

Fut mon ouvrage... et j'ai bien failli en perdre tout le fruit, car depuis qu'il avait quitté la maison de Maxwell le bourreau, nous avions perdu sa trace...

JACKSON.

Et vous l'avez retrouvée?

AMORNY.

Oui, nous avons enfin découvert qu'il doit, et cela sans aucun doute, venir secrètement à Douvres, et s'y arrêter chez le fils mystérieux de ce Maxwell.

JACKSON.

Et dans quel but?

AMORNY.

Je l'ignore.

JACKSON.

C'est sans doute dans celui d'obtenir son aide pour pouvoir s'éloigner secrètement des côtes d'Angleterre...

AMORNY.

Je le pense comme toi, et tu sais maintenant pourquoi je t'ai donné l'ordre de te rendre aussitôt à Douvres, avec mission de découvrir, dans les environs, l'habitation du fils de ce Maxwell; et tu comprends ce qu'il nous reste à faire?

JACKSON.

Oui, attendre ici le comte et l'y saisir.

AMORNY.

Cela fait, nous le menons à la citadelle de Portsmouth, et je reçois de la reine bonne récompense, dont je te donne ta part.

JACKSON.

Je crois décidément, milord, que nous avons trouvé là une bonne profession, et que nous y ferons nos affaires.

AMORNY, *avec mépris.*

Et quelle analogie trouvez-vous donc entre nos deux professions?...

JACKSON.

Dame! vous avez les secrets de la cour, et moi j'ai les vôtres, nous sommes deux confidents.

AMORNY, *avec hauteur.*

Je le suis, moi, de la reine d'Angleterre.

JACKSON.

Et moi je ne le suis que d'un noble ruiné ; cela, c'est vrai...

AMORNY.

Insolent !

JACKSON, *vivement.*

Mais ce noble, plein d'esprit et de ressources, refera vite sa fortune.

AMORNY.

Flatteur !

JACKSON.

Et alors j'aurai aussi mon importance.

AMORNY.

Peut-être... Mais d'abord poursuivons notre œuvre actuelle... J'ai envoyé des espions à Douvres, laissé quelques archers sur la falaise... Viens, et nous guetterons le fugitif au passage. (*Il remet son masque.*)

JACKSON.

Je vous suis, maître...

AMORNY, *s'arrêtant.*

Mais, qui vient ?...

JACKSON, *regardant.*

C'est l'épouse, ou plutôt la maîtresse de ce Georges Maxwell...

AMORNY.

Viens, évitons ses regards... Sortons de ce côté. (*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE V.

MARIE, *entrant par le fond.*

Personne ici... Je vais y attendre Georges... et, seule avec lui, je veux enfin le questionner, le deviner... car ma résignation succombe. Tout à l'heure encore le pasteur de Douvres, notre ami si dévoué... m'a fait de nouvelles questions sur cette famille de Georges que je ne connais pas... Et quand je parlais à Georges de cette insistance du pasteur... il a pâli... Je me suis tue, lui cachant ma terreur... mais je ne puis vivre ainsi... non, je veux le supplier... je veux lui faire comprendre que cette inquiétude est plus cruelle que n'importe quelle réalité...

SCÈNE VI.

MARIE, LE COMTE HAMILTON, *en désordre, entrant précipitamment et refermant rapidement la porte du fond.*

LE COMTE.

Ce doit être ici....

MARIE, *effrayée* *.

Quel est cet homme ?

LE COMTE.

Une femme !... Dites-moi... je suis bien ici dans la demeure de Georges ?

MARIE.

Oui, maître.

LE COMTE.

Où est-il ?

MARIE.

A Douvres...

LE COMTE.

Au nom de l'humanité !... femme, courez le prévenir qu'un inconnu l'attend ici... et sans retard... car il faut que je le voie...

MARIE.

Que ne vous hâtez-vous d'aller le joindre ?

LE COMTE.

C'est impossible !... des archers que j'ai pu éviter pour arriver jusqu'ici... m'arrêteraient peut-être sur la falaise.

MARIE.

Des archers ?...

LE COMTE.

Oui. Je suis fugitif... poursuivi... et j'ai besoin de voir Georges pour mon salut, et peut-être aussi pour son repos à lui...

MARIE.

Et que lui voulez-vous donc ?

LE COMTE.

Rien que je puisse vous révéler...

MARIE, *à part.*

Quel mystère !

LE COMTE.

Par pitié !... je vous en conjure... hâtez-vous !

MARIE.

Mais Georges se hâtera-t-il, lui, si je ne puis lui dire le nom de celui qui l'attend avec tant d'impatience ?...

LE COMTE.

S'il hésitait, vous lui diriez tout bas que celui qui l'attend vient lui parler de la part du bourreau Maxwell, et il fera diligence...

MARIE.

Du bourreau Maxwell ?

LE COMTE.

Oui...

MARIE.

Et que peut-il donc y avoir de commun entre Georges et le bourreau ?

LE COMTE.

Rien d'alarmant, je vous le jure.

MARIE, *à part.*

Quels sont donc leurs secrets ?

LE COMTE.

Eh bien ! femme ?

MARIE.

Je consens à vous servir, maître, mais j'exige avant tout... (*La porte de droite s'ouvre, Amorny, masqué, entre rapidement avec des archers.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, AMORNY, ARCHERS.

AMORNY.

Qu'on garde les issues !

LE COMTE.

Des archers !

AMORNY.

Tu n'iras pas plus loin, comte Hamilton.

LE COMTE.

Malheur !

MARIE.

Le comte Hamilton !

AMORNY.

Au nom de la reine, nous te sommons de nous suivre...

LE COMTE.

Et je refuse d'obéir aux satellites de votre infâme reine...

AMORNY.

Prends garde...

LE COMTE, *tirant son épée.*

Je sais que je vais mourir en vous résistant ; mais j'aime mieux la mort qu'une nouvelle captivité. Je ne vous suivrai pas...

AMORNY.

Tu veux mourir...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SAMUEL, *entrant par le fond.*

SAMUEL.

Que se passe-t-il ici ?... Quatre hommes contre un seul !

MARIE, *à Samuel* *.

Empêchez ce combat...

SAMUEL, *au comte.*

Vous allez succomber, vieillard...

LE COMTE.

Qu'importe !... C'est l'épée au poing que le comte Hamilton doit mourir...

SAMUEL.

Le comte Hamilton !... vous ?... Oui.., je vous reconnais maintenant...

LE COMTE.

Et qui es-tu donc, toi ?

SAMUEL.

Samuel Warton... milord.

LE COMTE.

Warton !

AMORNY, *à part.*

Samuel Warton !

SAMUEL, *prenant une hache.*

Allons, milord... ferme à la muraille... et à mort les archers...

AMORNY, *aux archers.*

A moi, vous autres....

MARIE, *se jetant entre eux.*

Arrêtez !

SAMUEL, *la poussant.*

Allez-vous-en, femme....

LE COMTE.

Non... qu'elle reste... voici mon épée. (*Il jette son épée à terre.*)

SAMUEL.

Milord !...

LE COMTE, *passant devant Samuel.*

Qu'on me lie les mains... qu'on m'enchaîne; je ne résiste plus... Ma résistance coûterait la vie à Samuel Warton... et je ne veux pas qu'il meure...

SAMUEL.

Mais, milord!... (*Marie passe à gauche* *.)

LE COMTE.

Ton père et ta mère sont morts les derniers pour notre noble cause... Je les ai souvent pleurés, Samuel... et je ne veux pas que ma délivrance fasse couler le sang de leur courageux enfant. (*Aux archers.*) Je suis prêt à vous suivre... messieurs. (*A Samuel.*) Et ma captivité me semblera désormais moins dure, Samuel, puisqu'un jour de liberté passagère... m'aura permis de garantir et d'embrasser le fils de mes amis les plus fidèles.

SAMUEL, *se jetant dans les bras du comte.*

Milord!...

MARIE, *avec douleur.*

Pauvre comte!

LE COMTE, *aux archers.*

Où me conduisez-vous?

AMORNY.

Une galère armée attend au port...

LE COMTE.

Allons... jusqu'au bord de la galère qui va m'emporter... donne-moi ton bras, Samuel. (*Samuel lui donne le bras en dévorant ses larmes. Aux archers.*) Venez, messieurs. (*Il sort par le fond, avec Samuel, Amorny et les archers. Marie les suit du regard.*)

SCÈNE IX.

MARIE, *seule.*

Noble cœur!... (*Elle essuie ses yeux.*) Et les cachots vont se rouvrir pour lui! (*Redescendant la scène.*) Mais que pouvait-il donc espérer ici?... il venait trouver Georges de la part du bourreau Maxwell... Il insistait pour lui parler seul... Qu'y a-t-il donc de mystérieux dans toutes ces étranges aventures?... Si je courais trouver Georges, si je lui racontais tout ce qui vient de se passer ici... si je le questionnais... il serait bien forcé... non, il serait prévenu et se tiendrait sur ses gardes... Je ferai mieux de ne rien dire... et tandis qu'il sera sans méfiance... Oui... je pourrai peut-être deviner, ou découvrir...

SCÈNE X.

MARIE, GEORGES, *agité, entrant rapidement par la droite et tenant une lettre à la main. Il traverse la scène sans voir Marie*.*

GEORGES.

Voyons, remettons-nous de cette frayeur...

MARIE, *à part.*

Le voici!

GEORGES.

Et relisons cette lettre. (*Apercevant Marie.*) Marie!... (*Il cache rapidement la lettre dans son pourpoint.*)

MARIE, *à part.*

Il cache une lettre!

GEORGES.

Je te cherchais, Marie, pour te dire que le pasteur t'attend au logis... Hâte-toi, femme... je t'en conjure...

MARIE.

Je vais partir... Mais qu'as-tu donc? Comme tu es agité!

GEORGES.

Moi, non... j'ai couru... voilà tout...

MARIE.

Est-ce que cette lettre que tu tenais en rentrant...

GEORGES.

Une lettre... ah! oui, des marchands d'Essex qui m'écrivent... Je te consulterai pour savoir ce que je dois leur répondre, mais le plus pressé est d'aller trouver le pasteur qui t'attend.

MARIE.

Il veut m'éloigner. (*Haut.*) Je vais le joindre... (*A part.*) Mais je reviendrai.

GEORGES, *l'accompagnant.*

La route à gauche est bonne, femme, et c'est plus court...

MARIE.

C'est bien. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE XI.

GEORGES, *seul, redescendant la scène et reprenant sa lettre.*

Me voilà seul... et quand je pense que cet imprudent messager de mon père aurait pu remettre cette lettre à Marie, mon cœur se glace. Heureusement que je l'ai rencontré et reconnu. (*Il va s'asseoir près de la table à droite.*) Voyons! cela m'a tellement troublé, que j'ai lu cette lettre sans la comprendre. (*Il lit.*) « Le « comte Hamilton, qui s'est évadé, doit aujourd'hui même cher- « cher à te rencontrer pour te faire une grave confidence dont tu « apprécieras l'importance... mais il est trahi par ceux qui « devaient le servir... C'est dans ta demeure qu'on espère l'ar- « rêter. Évite donc qu'il y puisse arriver, tu serais compromis et « perdu avec lui... » (*Parlant.*) Moi!... mais que pouvait vouloir le comte?... Peut-être que je l'aidasse dans sa fuite. Quelle est donc, mon Dieu, la nature des relations qui existent entre mon père et lui... (*Il réfléchit.*) Quel est donc le secret qui semble les lier ensemble?

SCÈNE XII.

MARIE, GEORGES.

MARIE, *à part, rentrant furtivement par le fond.*

Il tient encore cette lettre...

GEORGES, *lisant.*

« Sauve donc le comte, son salut est entre tes mains. Cours à « sa rencontre; et si tu as le bonheur de le trouver... préviens-le « du danger, et qu'il juge ce qu'en pareil cas il devra faire...

« MAXWELL. »

MARIE, *à part.*

Encore le nom de Maxwell...

GEORGES.

Il faut que je coure sur la route... et je dois tout tenter, car un seul mot qui me compromettrait serait le signal de ma mort. Mais à quoi reconnaîtrai-je le comte?... je ne l'ai jamais vu... J'y songe... Samuel l'a connu, il pourra me servir; je trouverai Samuel. Et d'abord... anéantissons cette lettre. (*Il la jette au feu.*)

MARIE.

Il brûle la lettre. Ah! quelqu'un. (*Elle se glisse derrière la voile suspendue en apercevant, Samuel qui entre d'un air abattu et vient s'asseoir avec douleur sur un escabeau à gauche.*)

GEORGES, *se retournant.*

Qui va là!... Ah! c'est toi Samuel?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SAMUEL.

SAMUEL.

Oui, Georges!...

GEORGES, *allant à lui* *.

J'ai besoin de ton secours, Samuel. Mais qu'as-tu donc? tu pleures...

SAMUEL.

Oui... pour la seconde fois de ma vie... je pleure... il y avait vingt ans que je n'avais versé une larme.

GEORGES.

Que t'est-il donc arrivé?

SAMUEL.

Tu ne sais donc rien?...

GEORGES.

Rien...

SAMUEL, *se levant.*

Quoi! tu ignores que le comte Hamilton...

GEORGES.

Eh bien?

SAMUEL.

Vient d'être arrêté ici... chez toi...

GEORGES.

Mon Dieu! mais je suis perdu, moi...

SAMUEL.

Toi... et pourquoi?

GEORGES.

Parce qu'il suffira que la loi m'accuse ou me soupçonne, pour que mon nom soit publié.

SAMUEL.

Eh bien?...

GEORGES.

Et cela me commandera de mourir... Si tu savais...

SAMUEL.

Quoi donc?

GEORGES, *passant devant lui avec delire* *.

Laisse-moi... fuis-moi... va-t'en.

SAMUEL.

Quand tu souffres... jamais...

GEORGES.

Tu as de la pitié, toi... eh bien! veux-tu m'aider à fuir, à enlever ma femme, mon fils?

SAMUEL.

Je suis à toi corps et âme!... je te l'ai dit...

GEORGES.

Oui... parce que tu ne sais pas... Ecoute... je te prends pour mon juge et vais te dire un secret que tu sauras seul, avec moi, mon père et Dieu... Et si tu dois m'abandonner après, je t'ai pardonné d'avance.

MARIE, *paraissant avec inquiétude.*

Que va-t-il lui dire?

SAMUEL.

Je t'écoute.

GEORGES.

Sache d'abord que j'ai toujours bien servi Dieu et les hommes, que sur cette mer perfide j'ai cent fois joué ma vie pour le secours de ses victimes... et qu'enfin, chaque fois que mon père a frappé un homme de sa main meurtrière... moi, j'ai rendu à Dieu une de ses créatures...

SAMUEL.

Mais qui donc est ton père?...

GEORGES.

Mon père!... je suis le fils de Maxwell, je suis fils du bourreau de la reine. (*Marie, comme frappée, chancelle et s'appuie contre la muraille.*)

SAMUEL.

Tu m'as commandé d'être ton juge, et je te juge aussi sublime qu'infortuné.

GEORGES.

Infortuné! oui... car tu ne sais pas encore que j'ai un fils, maudit dans son berceau, et une femme que j'adore, et qui ignore l'anathème qui pèse sur moi.

SAMUEL.

Pauvre Georges!

GEORGES.

Tu comprends, n'est-ce pas, pourquoi je redoute toute accusation de complicité?... c'est qu'un seul soupçon révèlera mon nom à ma femme, que je n'oserai plus regarder; et si cela arrive, Samuel... j'en ai fait le serment... je me tuerai!...

SAMUEL.

Et j'en ferais autant à ta place. (*Marie, qui a fait quelques pas, s'arrête épouvantée.*)

GEORGES.

Et si je meurs, Samuel, tu recommanderas ma femme et mon fils au pasteur de Douvres.

SAMUEL.

Oui! mais il faut vivre; il faut que, cette nuit, sous un prétexte quelconque, vous quittiez tous les trois l'Angleterre pour n'y jamais revenir... Allons! du sang-froid... du courage!... et je vous aiderai dans ce départ... j'entraînerai ta femme et ton fils.

GEORGES.

Et tu nous auras sauvés tous, Samuel; car, aussi bien que moi, vois-tu, Marie mourrait de douleur en étouffant son fils si elle découvrait jamais que la loi terrible des hommes pourra peut-être un jour le contraindre à remplir l'office de l'exécuteur. (*Marie fait un dernier effort sur elle-même, laisse échapper un cri étouffé qu'elle ne peut retenir, et vient tomber évanouie aux pieds de Georges.*) Marie!... elle était là... malheur!... elle écoutait... elle a tout entendu... Perdu!...

SAMUEL, *penché sur Marie*.*

Pauvre femme!

GEORGES, *en délire.*

Seigneur, mon Dieu! tu as donc marqué ma dernière heure... Elle sait... Je ne peux plus vivre... La foudre m'atteint... A moi la mort... la tombe... (*Il sort en chancelant, et se cramponne aux rochers de la falaise par le fond.*)

SAMUEL, *quittant Marie.*

Georges! malheureux! que fais-tu?... (*Il court après lui et jette un cri en s'arrêtant à la porte. Rentrant en scène.*) A son secours!... Marie!... Georges, dans le gouffre... à son aide... Elle est inanimée... Des cordes!... Du monde!...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, AMORNY, JACKSON, LES ARCHERS, *par la droite.*

AMORNY.

Au nom de la reine d'Angleterre!...

SAMUEL.

Des archers... que voulez-vous? arrêter Georges... il faut le sauver, d'abord...

AMORNY.

Non, pas Georges, mais toi, Samuel Warton, partisan du comte Hamilton...

SAMUEL.

Moi! c'est bien... je suis prêt à vous suivre; mais, d'abord, secourez Georges; voyez, sa femme est évanouie... et lui vient de tomber dans l'abîme.

AMORNY.

Du haut de cette falaise?

SAMUEL.

A l'instant.

AMORNY.

Alors, il était mort avant d'arriver à la mer; cette falaise a plus de cent pieds de hauteur. (*A Jackson.*) Toi, porte secours à cette femme... (*Aux archers.*) Vous, saisissez cet homme. (*Les archers s'apprêtent à faire violence en tirant leurs épées.*)

SAMUEL.

Oh! ne vous armez pas, je ne veux pas me défendre... plus fort que vous, le malheur m'a vaincu. (*Il jette un dernier regard à Marie, qui, soulevée par Jackson, semble se ranimer.*)

ACTE I.

Le théâtre représente l'intérieur d'une chambre de ferme; au rez-de-chaussée, porte au fond et porte latérale à droite donnant toutes deux dehors, porte latérale à gauche; au fond à gauche une fenêtre; entre la porte et la fenêtre, au fond, un saint de pierre sur un support, sur lequel est le livre de messe. — Le saint et le livre sont les mêmes qu'au prologue, une table à droite au premier plan, des sièges.

SCÈNE I.

JACKSON *seul, puis* MARCEL.

JACKSON, *pliant une lettre, qu'il met dans sa poche.*

Lord Amorny m'a bien dit, dans sa dernière lettre, de m'arrêter ici... dans cette ferme qui est à l'entrée de Portsmouth, et je ne l'y trouve pas au rendez-vous... Il est vrai qu'il est de bonne heure; il peut venir un peu plus tard... et je me reposerais volontiers... Je suis bien fatigué...

MARCEL, *entrant.*

Votre chambre est prête.

JACKSON.

C'est bien... Dis-moi, que s'est-il passé de nouveau à Portsmouth depuis huit jours?

MARCEL.

On y attend la prochaine arrivée de notre nouveau roi Jacques Ier.

JACKSON.

L'on ne dit pas positivement quel jour il doit aborder à Portsmouth?

MARCEL.

La gazette annonce son arrivée pour demain.

JACKSON, *à Marcel.*

Si tôt! (*A part.*) Heureusement, nous avons encore toute la journée. (*A Marcel.*) Où dis-tu qu'est ma chambre?

MARCEL, *lui indiquant au dehors.*

Tenez! la petite maison à droite dans la cour... la deuxième porte.

JACKSON.

Merci... Ah! si un gentilhomme vient ici demander le nommé Jackson, tu viendras aussitôt m'éveiller.

MARCEL.

Oui, maître.

JACKSON.

Je compte sur toi.

MARCEL.

Soyez tranquille. (*Jackson sort par le fond.*)

SCÈNE II.

MARCEL, *seul.*

Un gentilhomme!... Serait-ce cet homme qui vient ici secrètement depuis plusieurs jours, qui m'attend souvent au passage, me fait tant de questions, et me paye si cher mes réponses?... Oui, celui-là doit être un gentilhomme, si j'en juge par la blancheur de sa main, et les pièces d'or qu'elle me donne... Voici dame Marianne. (*Il range dans le fond.*)

SCÈNE III.

MARIANNE, RICHARD, MARCEL.
(*Marianne et Richard sortent d'une chambre à gauche.*)

MARIANNE, *causant avec Richard.*
Et quel est donc, mon ami, ce Bertram que tu attends avec tant d'impatience?

RICHARD.
Un matelot, avec qui je navigue depuis bien longtemps déjà... et son retard m'étonne, et m'afflige...

MARIANNE, *apercevant Marcel.*
Tiens! voici Marcel, que tu voulais questionner.

RICHARD *.
Ah! dis-moi, Marcel, Bertram n'est pas encore venu?

MARCEL.
Non, capitaine... et je ne le crois pas disposé à venir; car hier soir, comme la veille, au lieu de me dire de vous répondre qu'il se rendrait ici à votre appel...

RICHARD.
Eh bien?

MARCEL.
Il m'a chargé de vous dire qu'il priait Dieu pour que cette fièvre qui vous a tant fait souffrir depuis deux jours se calmât... et pour que vous puissiez bientôt revenir à bord.

RICHARD.
Je t'avais dit d'insister.

MARCEL.
Je l'ai fait, capitaine.

MARIANNE.
Sans doute, tu te seras mal expliqué...

MARCEL.
Non, dame Marianne.

MARIANNE.
Écoute, Richard : pour éviter toute méprise... écris un mot à ce Bertram, et Marcel, que tu chargeras de la lettre, te rapportera au moins une réponse...

RICHARD.
Vous avez raison, dame Marianne... je vais lui écrire...

MARIANNE.
Au revoir, Richard.

RICHARD, *se rapprochant d'elle.*
Vous ne serez pas longtemps absente, n'est-ce pas?

MARIANNE.
Une heure au plus... Est-ce que tu as quelque chose à me dire?

RICHARD.
Oui, Marianne.

MARIANNE.
Alors, je serai bien vite revenue.

RICHARD.
A bientôt, donc!

MARIANNE.
A bientôt!... (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

RICHARD, MARCEL.

RICHARD, *s'asseyant à la table et écrivant.*
Vite un mot à Bertram... Oui, je dois, dès aujourd'hui, leur confier à tous les deux séparément ma résolution... (*Donnant la lettre à Marcel.*) Tiens, Marcel, cette fois tu remettras ce billet à Bertram...

MARCEL.
Oui, maître!

RICHARD.
J'y compte.

MARCEL.
Et vous pouvez y compter, capitaine. (*Richard rentre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE V.

MARCEL, *puis* AMORNY.

MARCEL.
Dois-je attendre, pour porter cette lettre, le retour de dame Marianne?... Peu importe; elle ne blâmera jamais mon absence, si je m'éloigne pour le service du capitaine... (*Il met la lettre dans son escarcelle.*)

AMORNY, *entrant* *.
Tu es seul?

MARCEL.
Oui, maître... dame Marianne vient de sortir.

AMORNY.
Je le sais, je l'ai aperçue sur le chemin... Tu n'as pas vu venir ici...

MARCEL.
Un voyageur?... si, maître... nous en avons un à la ferme depuis le point du jour...

AMORNY.
Où est-il?

MARCEL.
Dans sa chambre...

AMORNY.
Sa chambre!... Dame Marianne tient donc une hôtellerie?...

MARCEL.
Non, maître... pas précisément; mais, comme cette ferme est située à l'entrée de la ville, elle a mis un petit corps de logis à la disposition de ceux qui veulent se reposer avant d'entrer à Portsmouth ou d'en sortir.

AMORNY.
Et c'est là qu'est logé le capitaine Richard?...

MARCEL.
Il l'était... mais depuis deux jours qu'il a été malade, dame Marianne a voulu qu'il habitât sa propre chambre...

AMORNY.
Comment va-t-il?

MARCEL.
Mieux... mais il est toujours bien triste.

AMORNY.
Avez-vous revu miss Arabelle?...

MARCEL.
Non, maître... pas depuis deux jours.

AMORNY.
Et le capitaine n'a fait aucune confidence que tu puisses me redire?

MARCEL.
Aucune.

AMORNY.
Bien vrai?

MARCEL.
Si j'avais appris quelque chose de nouveau, je ne me ferais pas prier pour vous le dire... Vous me payez mes paroles, mon regret est de n'en pas avoir à vous vendre.

AMORNY.
Va maintenant dire à ce voyageur que je l'attends ici.

MARCEL.
J'y cours. (*A part, en sortant.*) Je savais bien que c'était lui le gentilhomme. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

AMORNY, *puis* JACKSON.

AMORNY.
Enfin Jackson est arrivé!... Comme il sera surpris quand je vais lui dire que son voyage était inutile, et qu'aujourd'hui, loin de vouloir fuir l'Angleterre, j'espère y conserver encore et l'opulence et les honneurs...

JACKSON, *entrant.*
Salut, milord...

AMORNY.
Dieu te garde!... Quelles nouvelles apportes-tu?

JACKSON.
Bonnes!... la France est un pays charmant, où l'on peut vivre aisément dans le plus complet incognito. Il ne nous reste donc plus qu'à régler votre fuite...

AMORNY.
Je ne veux plus fuir, Jackson.

JACKSON, *très-surpris.*
Quoi?

AMORNY.
Quand je t'ai écrit ma dernière lettre, j'y étais encore bien décidé, puisque je te donnais rendez-vous dans cette maison, hors de la ville, dans laquelle je ne devais plus rentrer. Mais depuis le départ de cette lettre... des événements nouveaux semblent devoir changer toute ma position...

JACKSON.
Et lesquels?

AMORNY.
Écoute bien, et tu vas pouvoir les apprécier... et me conseiller. (*Il lui commande du geste de fermer la porte et de prendre un siége.*)

JACKSON, *assis.*
Je vous écoute, milord, avec d'autant plus d'intérêt que je crains de votre part une grande imprudence.

AMORNY, *assis* *.
Tu vas voir... Tu sais jusqu'à quel point je m'étais dévoué à la reine Élisabeth?...

JACKSON.

Oui, milord, et heureusement je le sais seul.

AMORNY.

Tu sais quels services je lui ai rendus?

JACKSON.

J'en sais un surtout, milord, un bien terrible, que vous lui rendîtes alors que Maxwell refusait formellement d'exécuter la reine Marie Stuart.

AMORNY.

Silence, Jackson!

JACKSON.

Pardon, milord; mais je dois tout vous rappeler, quand vous refusez de fuir l'Angleterre, quand vous semblez vouloir braver tous les dangers... Je dois vous rappeler que le comte Hamilton, mort dans les prisons de la citadelle, avait été témoin de presque toutes vos œuvres; que le comte a dit aux révérends moines qui l'assistaient à ses derniers moments, qu'il avait remis entre les mains d'un personnage inconnu un testament qui serait un jour donné par lui à ses héritiers, et qui raconterait des crimes et des mystères. Vous avez donc oublié que, depuis deux mois que le fils de Marie Stuart règne sur l'Angleterre, les révérends ont rendu publique cette confidence du comte?

AMORNY.

Non, Jackson.

JACKSON.

Et vous ne craignez donc plus que ce testament vous perde?

AMORNY.

Je le crains toujours.

JACKSON.

Et vous ne fuyez pas?

AMORNY.

Tu sais qu'en arrivant au trône, le premier soin du roi Jacques fut de chercher, délivrer et récompenser les partisans de sa mère, et qu'instruit par les moines de ce fait étrange... il fit des recherches sur les descendants du comte, dont toute la famille avait été massacrée.

JACKSON.

Et que cependant on découvrit qu'une de ses sœurs avait fui dans les États du pape, qu'elle s'y était mariée, et qu'elle y était morte en laissant une fille que le roi d'Angleterre fait aujourd'hui chercher en Italie.

AMORNY.

Parce que le roi espère probablement qu'une fois qu'il aura déclaré cette fille héritière des biens du comte Hamilton, le porteur de ce mystérieux testament viendra le remettre à l'héritière...

JACKSON.

Qui se hâtera naturellement de le communiquer au roi d'Angleterre.

AMORNY.

C'est bien cela... oui, tout ceci est bien clair.

JACKSON.

Parfaitement clair, et votre danger n'est pas douteux.

AMORNY.

Et que dirais-tu, Jackson... si tu apprenais que cette nièce du comte est maintenant à Portsmouth?

JACKSON.

Je dirais que le roi, qui doit y arriver demain, attirerait aussitôt sur elle l'attention de toute l'Angleterre, et que vous seriez bien perdu.

AMORNY, *se levant et passant.*

Oui... mais le roi n'arrivera pas demain; car j'ai appris, et cela sans me compromettre, que demain des catholiques, mécontents parce que le roi n'a pas tenu la promesse qu'il leur avait faite en montant sur le trône... doivent, à deux lieues de Portsmouth, dans le détroit de l'île, s'emparer de l'imprudent Jacques Ier, qui voyage sans défiance, pour le forcer à assurer l'accomplissement de ses promesses.

JACKSON *.

L'exécution de ce complot peut ne retarder l'arrivée du roi que de quelques jours.

AMORNY.

Et si, pendant ces quelques jours, j'avais eu le temps de devenir l'époux de la nièce du lord comte Hamilton?

JACKSON.

Son époux?...

AMORNY.

Ne penses-tu pas qu'alors je ne devrais plus craindre un testament qui serait, avant tout, remis à ma femme?

JACKSON.

Assurément... mais il faudrait d'abord pour cela...

AMORNY.

Apprends donc qu'il y a huit jours, un bâtiment de l'État, commandé par le capitaine Richard, vient d'arriver à Portsmouth et d'y débarquer la jeune héritière.

JACKSON.

Et vous l'avez vue?

AMORNY.

Il y a trois jours seulement que j'ai été instruit de son arrivée; et aussitôt, usant de mon droit de gouverneur, j'ai fait appeler la jeune miss, lui ai donné pour demeure un palais somptueux... J'ai mis à sa disposition mon carrosse, lui ai donné des domestiques, et lui ai destiné pour cavalier, intendant, serviteur ou confident, un certain Jackson...

JACKSON.

Moi!

AMORNY.

Que je lui ai dit être le plus savant, le plus austère et le plus parfait des hommes.

JACKSON.

Je crois, milord, que vous m'avez un peu vanté. (*Avec fatuité.*) Si elle allait devenir éprise de moi?

AMORNY, *souriant.*

C'est impossible! son cœur est occupé déjà!

JACKSON.

De vous?

AMORNY.

Malheureusement non.

JACKSON.

Et de qui donc?

AMORNY.

Du capitaine Richard... qui l'a ramenée.

JACKSON.

Diable!... voici un obstacle...

AMORNY.

Oui, Jackson; mais le seul que nous ayons à vaincre... car j'ai fait parler au roi, qui à cette heure, tu le sais, m'honore et me croit son ami. Si bien qu'il a daigné écrire à miss Arabelle qu'il verrait notre mariage avec plaisir.

JACKSON.

Qu'a-t-elle répondu?

AMORNY.

Rien encore... et son amour est sans doute la seule cause de son hésitation.

JACKSON.

Et quel homme est ce capitaine?

AMORNY.

Un enfant du hasard, recueilli jadis à Douvres par un pasteur, qui l'a lancé tout jeune dans la carrière maritime, où il a brillamment fait son chemin... Il s'est distingué dans nos guerres contre les Espagnols, a fait partie des plus hardis voyages de nos explorateurs... Il est, à vingt ans, capitaine, et ne doit son avancement qu'à sa bravoure; mais il n'a pour fortune que son épée, et pour amie, en Angleterre, qu'une dame Marianne, maîtresse de cette ferme, qui, sans doute, aura eu quelque pitié de l'orphelin dans son enfance...

JACKSON.

Orphelin, pauvre et brave, il remplit toutes les conditions pour être adoré... C'est un rude adversaire...

AMORNY.

Qu'il faut renverser au plus tôt, Jackson; et si je t'ai préparé une si facile admission auprès de miss Arabelle, c'est parce que je veux qu'en quelques jours tu découvres si cet amour peut être facilement effacé de son cœur, ou si nous devrons combattre le capitaine par la force ou la ruse.

JACKSON.

Je vous comprends.

AMORNY.

J'ai laissé mon cheval sur la route, tu prendras celui de mon page pour arriver plus tôt...

JACKSON.

Venez... et sitôt que j'aurai quitté ces habits de voyageur, je me présenterai à miss Arabelle comme le plus savant, le plus austère... et quoi encore?...

AMORNY.

Le plus parfait.

JACKSON.

Le plus parfait des hommes...

AMORNY.

Viens donc.

JACKSON.

Mais, avant tout, réfléchissez, milord... vous pouvez fuir encore.

AMORNY.

Fuir... aller vivre misérable, exilé volontaire, quand ici je puis régner encore... non, Jackson... la vie doit être une bataille tant que l'on a des armes : l'arrivée de la jeune comtesse et la lettre du roi qui autorise mon mariage avec elle en font de nouvelles avec lesquelles je veux combattre encore.

JACKSON.

Que le sort nous donne la victoire!

AMORNY.

Il nous la donnera... L'on vient... suis-moi, Jackson... et à l'œuvre!

JACKSON.

Je vous suis, milord. (*Ils sortent par le fond, Marcel et Bertram paraissent à droite.*)

SCÈNE VII.

MARCEL, BERTRAM.

MARCEL.

Par ici, maître... venez... Je vais prévenir le capitaine. (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

BERTRAM, *seul.*

Comme mon cœur s'agite... C'est ici surtout qu'il me faut du courage... Je ne pouvais plus refuser de venir trouver Richard, et me voici dans la maison de Marie, aujourd'hui dame Marianne, moi dont l'aspect pourrait faire revivre à ses yeux le danger qui tuerait Richard... Richard, mon fils et le sien; Richard, qui se croit orphelin. Mais Marie ne saurait me reconnaître... l'âge, les chagrins et les blessures m'ont bien changé; les émotions de mon âme pourraient seules me trahir... et j'ai depuis longtemps appris à pleurer dans mon cœur... sans laisser s'échapper une larme de mes yeux. Et c'est ici qu'elle demeure... Quoi!... voici le saint de pierre que j'avais autrefois dans ma cabane, et près de lui le livre de prières qui me consolait autrefois... elle l'a gardé... Pauvre Marie! elle se souvient encore du martyr qui l'aimait. (*Apercevant Richard.*) Voici Richard!

SCÈNE VIII.

BERTRAM, RICHARD *.

RICHARD.

Je te trouve enfin, Bertram... que n'es-tu venu plus tôt?...

BERTRAM, *restant dans le fond.*

J'espérais tous les jours, capitaine, vous voir venir à bord...

RICHARD.

Et ce n'est pas à bord que j'esperais te rencontrer, ce que j'ai à te dire doit être l'objet d'une conversation secrète et particulière.

BERTRAM.

Je suis à vos ordres...

RICHARD, *après avoir fait approcher Bertram par un geste*

Nous allons nous séparer, Bertram.

BERTRAM.

Nous séparer!

RICHARD.

Je vais repartir...

BERTRAM.

Nous repartirons ensemble.

RICHARD.

Non... je veux quitter le service du roi...

BERTRAM.

Vous?

RICHARD.

Je monterai quelque bâtiment d'aventurier s'abandonnant aux chances des découvertes et des hasards.

BERTRAM.

Et vous vouliez me voir pour me dire la cause de cette étrange détermination, n'est-ce pas?

RICHARD.

Non; la cause est un secret que je ne dois pas te confier, car malgré tout ton dévouement, tu n'y pourrais rien, Bertram... Je t'ai fait venir, parce qu'avant de m'éloigner, j'ai voulu te voir pour régler enfin nos comptes... et te demander ce que tu veux en échange des services secrets que tu m'as rendus depuis dix ans.

BERTRAM.

Moi, capitaine?... Je ne vous ai rendu aucun service, vous ne me devez rien...

RICHARD.

Je ne te dois rien, dis-tu?... Crois-tu donc, Bertram, que mon cœur n'a ni reconnaissance, ni mémoire?... Il y a dix ans, nous étions sur le même bâtiment... j'étais mousse et tu étais matelot, lorsque nous combattîmes l'amiral espagnol d'Aguilar... et quand nous abordâmes le vaisseau ennemi... la hache d'un Espagnol m'avait atteint l'épaule... la mer agitée mugissait... les blessés râlaient... l'incendie éclatait... et, paralysé par le bruit et la peur... je me sentais défaillir, et j'allais tomber à la mer, quand un matelot me retint, et ce fut dans ses bras que je perdis connaissance... Quelques heures après... l'ordre était rétabli, nous étions victorieux... et quand je revins à moi, j'étais couché à l'arrière du navire, on avait pansé ma blessure... j'étais enveloppé dans un des pavillons ennemis, et dès lors le mousse eut le droit de porter une épée... Eh! bien, ce matelot qui m'avait retenu sur le bord de l'abîme et m'avait couché dans le pavillon qu'il avait conquis... c'était toi, Bertram...

BERTRAM.

Oui, je vous avais vu... pauvre enfant... étourdi par le bruit de la bataille, et, si en vous secourant je vous ai préparé une petite part de triomphe... c'est que j'ai voulu vous faire savoir de bonne heure qu'à côté du danger il y a la gloire, afin qu'à l'avenir l'enthousiasme chassât la peur... qui n'est jamais revenue... Je ne vous ai, dans ce cas, donné qu'un avis salutaire, et j'ai fait ce que tout vieux matelot doit faire pour le jeune homme qui commence...

RICHARD.

Mais plus tard, quand j'étais déjà second lieutenant à bord d'une corvette, quand une frégate espagnole nous avait attaqués, quand nous étions perdus sans un trait de courage... quand enfin, tous deux, nageant entre deux eaux, nous parvînmes à détacher de notre bord le grappin de l'ennemi qui s'apprêtait à nous aborder en chantant victoire... pourquoi refusas-tu d'avouer que tu t'étais associé à moi pour cette audacieuse réussite qui nous sauva, et me valut un grade?

BERTRAM.

Parce que, ayant mis le premier une hache d'armes entre vos dents, vous aviez sauté à la mer, et que vous deviez avoir tout le mérite de l'action, vous, jeune homme de quinze ans, qui m'aviez donné l'exemple...

RICHARD.

Mais enfin, ce fut toi qui, deux fois saisissant le gouvernail, nous sauvas dans la tempête, toi qui nous guidas dans notre découverte sur les côtes d'Afrique, toi qui as souvent enrichi mon bord de la dépouille du vaincu et qui restas matelot quand je devins capitaine... Mais l'heure est venue, Bertram, de la récompense et de la vérité.

BERTRAM.

Que voulez-vous faire?

RICHARD.

Écrire au roi Jacques que c'est à toi que l'on doit le pavillon d'Aguilar, le salut de la corvette et la découverte d'une île africaine.

BERTRAM.

Ne faites pas cela...

RICHARD.

Je le ferai... je le jure, je le dois, je le veux...

BERTRAM.

Je vous en prie, capitaine...

RICHARD.

Assez!... je suis homme de cœur, incapable de me parer plus longtemps de la bravoure d'un autre, et ta générosité m'accuse d'ingratitude.

BERTRAM.

Et la vôtre me tuera, capitaine.

RICHARD.

Pourquoi?

BERTRAM.

Pourquoi? parce que... parce qu'il y a dans ma vie un mystère... parce que... puisqu'il faut vous le dire, mes aïeux ont flétri mon véritable nom... parce que je me cache, et ne puis être exposé ni au châtiment ni à la récompense...

RICHARD.

Toi, Bertram?...

BERTRAM.

Je cherchais la mort dans les batailles quand je vous ai vu, pauvre enfant isolé; et moi qui n'avais plus d'avenir, j'ai trouvé une consolation à vivre dans le vôtre... et chaque jour, marchant du même pas que vous dans la vie... j'ai senti les dangers de l'attaque, les émotions des combats, l'ambition de la conquête, l'orgueil de la victoire; j'ai retrouvé avec vous des émotions perdues, des espérances effacées. Quoique tuée par le malheur, mon âme a pu vivre... car, oubliant son infortune, elle avait appris en vous suivant qu'en silence elle pouvait encore aimer, et peut-être espérer.

RICHARD.

Je me tairai, Bertram, je me tairai...

BERTRAM.

Merci, et quelles que soient les courses que vous entreprendrez, vous me laisserez vous suivre?

RICHARD.

Oui!

BERTRAM.

Et la cause de votre départ, me la confierez-vous?...

RICHARD.

Tu m'as confié ton malheur, je vais te dire le mien.

BERTRAM.

Qu'est-ce donc?

RICHARD.

J'aime, Bertram...

BERTRAM.

Miss Arabelle, je le sais...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, *entrant par le fond.*

Ah! le matelot Bertram a donc enfin consenti à venir trouver son capitaine...

BERTRAM, *à part.*

Marie!...

RICHARD.

Oui, dame Marianne, et je ne lui en veux plus. (*Marie se débarrasse de sa mante*.*)

BERTRAM, *avec agitation.*

Je vais vous laisser, capitaine; nous nous reverrons...

RICHARD, *le remarquant.*

Mais, qu'as-tu donc? pourquoi cette agitation?

BERTRAM.

La conversation que nous venons d'avoir...

RICHARD.

T'a ému, je le conçois.

BERTRAM.

Et cependant j'espère que nous la reprendrons...

RICHARD.

Quand tu voudras.

BERTRAM.

Bientôt... je pars. (*A Marianne.*) Dieu vous garde, madame!

MARIANNE.

Vous partez... Ce n'est pas moi qui vous renvoie...

RICHARD.

Peut-être... quand Bertram est à terre, les matelots du bord l'ont surnommé Solitude.

MARIANNE.

Vraiment?

RICHARD.

Oui, dame Marianne... mais en mer nous l'appelons tous Providence...

BERTRAM, *agité.*

Au revoir, capitaine.

RICHARD.

Au revoir, mon vrai... mon seul ami... (*Bertram sort par la droite. Après l'avoir accompagné et avoir refermé la porte, à part.*) J'aurai, quoi qu'il arrive, un compagnon de voyage.

MARIANNE *.

Tu as quelque chose à me dire, n'est-ce pas?

RICHARD.

Oui, Marianne.

MARIANNE.

Aussi, tu le vois, j'ai été bientôt revenue.

RICHARD.

Dites-moi, Marianne, vous qui seule avez vu mon enfance... dites-moi la vérité, ne savez-vous rien de mon père ou de ma mère?...

MARIANNE

Rien!...

RICHARD.

Le pasteur de Douvres qui m'a recueilli et dont vous étiez l'amie ne vous a jamais rien dit?...

MARIANNE.

Il m'a dit seulement t'avoir trouvé pleurant sur le bord de la mer et avoir vainement cherché la trace de ta famille; alors il t'éleva comme tu le sais, te mit sur le bâtiment d'un de ses parents... tu avais dix ans alors... tu commençais tes voyages quand le bon pasteur mourut, et tu rejetas toute ton affection sur moi, qui lui survivais et lui avais promis de le remplacer auprès de toi...

RICHARD, *avec désespoir.*

Oh! malheur à moi... l'enfant de la pitié!

MARIANNE.

D'où vient cet égarement?...

RICHARD.

Vous savez, Marianne, mon amour pour miss Arabelle, vous qui l'avez vue ici près de nous... mais vous ne savez pas jusqu'à quel point ce fol amour s'est emparé de moi... vous ne savez pas que sans elle il n'y a plus pour moi d'ambition, plus d'avenir...

MARIANNE.

Et pourquoi t'alarmer ainsi?

RICHARD.

Parce que miss Arabelle est à jamais perdue pour moi...

MARIANNE.

Et pourquoi cela?

RICHARD.

Depuis trois jours elle a quitté cette demeure pour se rendre à une invitation de lord Amorny, gouverneur de Portsmouth...

MARIANNE.

Oui, sa longue absence nous a souvent étonnés. Est-ce que tu en savais la cause?

RICHARD.

Oui, Marianne.

MARIANNE.

Qu'est-ce donc?

RICHARD.

Miss Arabelle, héritière de la maison d'Hamilton, a été appelée en Angleterre par le roi Jacques, qui lui a rendu les titres et les biens de ses pères...

MARIANNE.

Est-ce possible?

RICHARD.

Vous voyez bien, Marianne, que lady Arabelle Hamilton est à jamais perdue pour moi.

MARIANNE.

Pauvre Richard!....

RICHARD.

Et voilà la cause de ma tristesse... de ma souffrance... de ma faiblesse... Et moi! moi!... qui regarderais la mort en face sans pâlir... je ne puis dominer le désespoir qui me dévore... et je pleure comme un enfant... comme un lâche!...

MARIANNE.

Non... il n'y a pas de lâcheté dans les larmes qui s'échappent d'un cœur brisé... Pleure, pauvre enfant...

RICHARD, *entendant du bruit.*

Mais quel est ce bruit au dehors?... N'ouvrez pas, Marianne; je ne veux pas que d'autres que vous sachent que j'ai pleuré.

MARIANNE, *regardant par la fenêtre.*

C'est un carrosse qui vient d'entrer dans la cour de la ferme.

RICHARD, *regardant.*

Celui de lord Amorny! une femme se penche à la portière... C'est elle, Marianne, elle vient entourée de son opulence!... Adieu, Marianne... je ne pourrais la voir... (*Il veut sortir à droite.*)

MARIANNE, *le retenant.*

Mais, peut-être...

RICHARD.

Je ne veux pas apprendre mon malheur de sa bouche.

MARIANNE, *désignant la porte à gauche.*

Eh bien! entre là, et je t'appellerai quand miss Arabelle sera partie... (*Il entre dans la chambre à gauche.*)

MARIANNE.

Seigneur, mon Dieu! qui avez permis cet amour... est-ce que son malheur va commencer? (*Se rapprochant de la fenêtre.*) Oui, c'est bien elle!... Quel est cet homme qui est descendu du carrosse?... Il lui offre la main... il donne des ordres aux valets... il accompagne la jeune miss... que va-t-elle me dire?...

SCÈNE X.

MARIANNE, JACKSON, ARABELLE.

JACKSON, *richement vêtu, par le fond.*

Permettez, madame, que je vous annonce la venue de milady comtesse Arabelle.

ARABELLE, *entrant et tendant la main à Marianne.*

Bonjour, dame Marianne.

MARIANNE.

Bonjour, milady.

ARABELLE.

Vous savez ma nouvelle fortune?

MARIANNE.

Depuis une heure seulement.

ARABELLE.

Et par qui l'avez-vous apprise?

MARIANNE.

Par le capitaine Richard...

ARABELLE.

Richard!... Et j'ai profité d'un instant de loisir pour venir vous voir, dame Marianne, car j'ai bien des choses à vous dire... mais pour cela (*Elle regarde Jackson.*) je voudrais être seule avec vous...

JACKSON, *vivement.*

Je vais me retirer, milady, et vous attendre.

ARABELLE.

Vous m'excuserez, monsieur...

JACKSON.

Milady, quand le noble comte Amorny m'a chargé de me mettre à vos ordres, j'ai compris que je devais vous être souvent utile, et jamais importun...

ARABELLE.

Et je vous sais gré de vos bons soins pour moi. (*Jackson s'incline et sort, Marianne l'accompagne.*)

SCÈNE XI.

MARIANNE, ARABELLE.

MARIANNE, *à part.*

J'espère qu'elle va me parler de Richard. (*Haut.*) Eh bien! milady, vous voilà bien heureuse.

ARABELLE*.

Heureuse!... je n'en sais rien encore... Il y a trois jours, c'était une surprise accablante; le lendemain, des félicitations; et hier, une lettre du roi Jacques qui semble déjà m'assigner lord Amorny pour époux.

MARIANNE.

Lord Amorny?

ARABELLE.

Et toute la nuit, dame Marianne, j'ai relu avec terreur cette lettre du roi; et ce matin... j'ai écrit une réponse que j'ai apportée, car je veux votre avis... je veux vous la lire...

MARIANNE.

Mon avis, je n'oserais jamais vous le donner, milady.

ARABELLE.

Et pourquoi?... Un bon cœur doit toujours bien conseiller... Ecoutez... (*Elle lit.*) « Sire, vous m'engagez à prendre un époux « capable de m'aider à soutenir ma fortune et mon nom... Souf« frez, sire, je vous en supplie, que je reste libre pendant « deux ans au moins avant de contracter une alliance qui doit « être à la fois décidée par la sagesse et l'affection...

MARIANNE.

C'est très-bien, cela.

ARABELLE.

« Permettez aussi, sire, qu'aucun lien de fiançailles ne m'en« gage dans l'avenir... car tel noble en faveur aujourd'hui peut « demain tomber en disgrâce...

MARIANNE.

Oh! c'est bien vrai... Il suffit d'une faute.

ARABELLE.

Et même d'un caprice du roi.

MARIANNE.

C'est ce que j'allais vous dire...

ARABELLE, *continuant sa lecture.*

« Tandis que tel jeune et courageux sujet de Votre Majesté, « presque obscur aujourd'hui, peut, en se révélant, conquérir « en peu de temps une place inespérée...

MARIANNE.

Oh! que c'est bien cela... et vrai!...

ARABELLE.

On ne peut rien affirmer, dame Marianne, mais il faut tout prévoir...

MARIANNE

Assurément...

ARABELLE.

Il peut arriver qu'un jeune homme, qui n'est aujourd'hui que... capitaine...

MARIANNE.

Devienne en peu de temps... on ne sait pas... il ne faut pour cela qu'une bataille gagnée...

ARABELLE.

Tenez... le capitaine Richard, par exemple... je vous le cite de préférence aux autres, parce que...

MARIANNE.

Vous ne connaissez que lui...

ARABELLE.

Oui... il est brave...

MARIANNE.

Très-brave...

ARABELLE.

Prudent...

MARIANNE.

Très-prudent...

ARABELLE.

Il ne faudrait qu'un événement...

MARIANNE.

Pour que...

ARABELLE.

Pour que... (*Elles se regardent toutes deux sans achever la phrase.*) Et ma lettre finit par des phrases de respect et de soumission... Faut-il, dame Marianne, y changer quelque chose?

MARIANNE.

Pas un mot.

ARABELLE.

Le messager du roi doit m'attendre au palais... je vais l'envoyer sans retard...

MARIANNE.

Vous voulez partir?...

ARABELLE.

Il le faut!... mais si vous vouliez me rendre bien heureuse...

MARIANNE.

Eh bien?...

ARABELLE.

Vous viendriez passer quelques heures avec moi...

MARIANNE.

Très-volontiers!...

ARABELLE.

Partons. Je vous ai lu, dame Marianne, cette lettre en secret...

MARIANNE.

Je n'en parlerai à personne...

ARABELLE.

Cependant ce n'est pas un mystère... Si le capitaine Richard vous questionnait?...

MARIANNE.

Et il me questionnera... il prend tant d'intérêt... Si vous saviez ce qu'il a souffert de votre départ... Et quand il a appris vos nouveaux honneurs, il a tout apprêté pour quitter à jamais l'Angleterre...

ARABELLE.

Mais je ne le veux pas... cela me ferait maudire ma nouvelle fortune...

MARIANNE.

A nous deux, milady, nous le ferons changer de résolution, je le crois...

ARABELLE.

Nous essayerons... venez... (*Elle ouvre la porte du fond et trouve Jackson, qui la salue et l'accompagne.*)

MARIANNE, *vivement.*

Et Richard?... (*Elle va ouvrir la porte à gauche.*)

RICHARD, *à demi-voix, en entrant.*

Marianne... j'étais là... j'ai tout entendu.

MARIANNE, *vivement.*

Es-tu content?..

RICHARD, *de même.*

Je suis trop heureux!...

MARIANNE, *de même.*

Tu vois bien qu'il ne faut pas se désespérer... Embrasse-moi! (*Courant vers la porte.*) Je vais rejoindre miss Arabelle...

RICHARD.

Au revoir... Marianne...

MARIANNE.

Au revoir... (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

RICHARD, *seul.*

Oh! joies du ciel et de la terre!... vous êtes à moi, maintenant... (*Regardant par la fenêtre.*) Les voici... L'homme qui accompagnait Arabelle fait ouvrir la voiture... Ils montent tous trois... ils sont partis!... (*Redescendant la scène.*) Comme mon cœur est léger... comme ma pensée grandit... comme un seul mot d'Arabelle a éteint ma douleur!... combien je me sens, à cette heure, d'ambition, de force... J'ai deux ans pour acquérir un nom... deux ans!... Pourvu, mon Dieu! que ces deux années ne se passent pas en projets stériles... en infructueuses tentatives!...

SCÈNE XIII.

RICHARD, SAMUEL WARTON. (*Samuel porte un costume d'aventurier.*)

SAMUEL*.

Le capitaine Richard?... c'est vous!... oui, je vous reconnais... je vous ai déjà vu...

RICHARD.

Où donc?

SAMUEL.

Il y a quatre jours, sur le port, avec miss Arabelle.

RICHARD.

Que veux-tu?...

SAMUEL.

Vous rendre un service et vous en demander un autre.

RICHARD.

D'abord, qui es-tu?

SAMUEL.

Un homme qui, depuis deux mois qu'il est sorti de prison,

poursuit la même recherche... sans repos, sans relâche.

RICHARD.

Et que cherches-tu?

SAMUEL.

Je cherche une femme et son fils.

RICHARD.

Ta famille?

SAMUEL.

Non... celle d'un ami qui est mort...

RICHARD.

Quel indice as-tu pour te guider?

SAMUEL.

Aucun!... Aussi je commence à désespérer.

RICHARD.

Et quel service veux-tu de moi?

SAMUEL.

Parlons d'abord de celui que je veux vous rendre, car les instants sont précieux...

RICHARD.

Hâte-toi donc!

SAMUEL.

Pour parvenir à m'insinuer partout, je me suis fait un peu de toutes les religions et de tous les partis, et tout à l'heure je viens d'apprendre de mécontents exaltés que cette nuit, dans quelques heures peut-être, le roi Jacques, qui vient à Portsmouth, doit être attaqué par surprise et enlevé dans le détroit de l'île de Withg, à cinq lieues de Portsmouth.

RICHARD.

Le roi!...

SAMUEL.

Oui... et, pour le garantir, il faudrait qu'un marin habile, montant une légère chaloupe et chassant hardiment en pleine mer, pût atteindre l'embarcation du prince au delà du détroit, et lui conseiller une autre route en le prévenant du danger.

RICHARD.

Oui...

SAMUEL.

Et j'ai pensé vous rendre service en vous offrant, à vous, jeune homme, cette occasion de gagner un titre qui vous permettra de prétendre à la main de miss Arabelle, que vous aimez...

RICHARD.

Qui t'a dit cela?

SAMUEL.

Vous avez fait un voyage avec elle; vous êtes jeune, elle est jeune, vous devez vous aimer; quand vous avez appris sa noblesse, vous avez dû souffrir, et vous espérez la mériter plus tard, parce qu'à votre âge on espère toujours... il n'y a pas besoin d'être sorcier pour deviner tout cela.

RICHARD.

Mais, dis-moi... pourquoi n'as-tu pas été prévenir le gouverneur de cet événement?

SAMUEL.

Parce que je doute de son dévouement au roi.

RICHARD.

Et pourquoi n'es-tu pas du nombre des mécontents?

SAMUEL.

Parce que j'aime le fils de Marie Stuart.

RICHARD.

Que ne te hâtes-tu toi-même à sa défense?

SAMUEL.

C'est que je vous sais plus habile que moi, qui ne suis pas marin...

RICHARD.

Et qui t'a confié ce complot?

SAMUEL.

Des hommes que je puis désapprouver, mais que je ne voudrais pas perdre... et, comme sur ma propre discrétion, j'ai compté sur l'honneur du capitaine Richard.

RICHARD.

Et tu as bien fait... Cette nuit, si je ne meurs pas en chemin, j'atteindrai le roi Jacques... Et que dois-je faire pour toi?

SAMUEL.

Peu de chose... écrire quelques lignes que je vais vous dicter.

RICHARD.

Mais...

SAMUEL.

Vous aurez toujours le droit de les anéantir, si vous ne voulez me les confier quand elles seront écrites.

RICHARD, *passant à la table* *.

C'est vrai... dicte...

SAMUEL, *dictant.*

« Miss comtesse Arabelle...

RICHARD, *surpris.*

Arabelle?

SAMUEL.

Oui.

RICHARD, *écrit.*

Après?

SAMUEL.

« Samuel Warton (c'est mon nom)... serviteur dévoué du « comte Hamilton, et qui fut prisonnier comme lui à la citadelle « de Portsmouth, demande à entrer à votre service... Je vous l'a- « dresse, et lui ai promis ma protection auprès de vous... » Signez.

RICHARD, *après avoir signé.*

Et quel est donc ton but?

SAMUEL.

D'abord, de bien servir la comtesse, et ensuite de lui confier peut-être un grand secret, afin qu'elle m'aide à chercher le fils de mon ami dans un monde où ma pauvreté me défend d'entrer... Eh bien! vous hésitez?... Que craignez-vous?

RICHARD.

Rien. Voici la lettre.

SAMUEL, *la prenant.*

Merci... Ah! j'oubliais... si par hasard vous étiez inquiété par les conspirateurs, leur mot d'ordre est : *L'Évangile et le pape.*

RICHARD.

L'Évangile et le pape?

SAMUEL.

Oui. Dieu vous garde, jeune homme! (*Il monte la scène.)*

RICHARD.

Mais dis-moi?

SAMUEL.

Qu'est-ce?

RICHARD.

Si le roi me récompense, que te devrai-je?

SAMUEL.

Rien. (*Il va à la porte.*)

RICHARD, *l'accompagnant.*

C'est peu.

SAMUEL.

C'est assez.

RICHARD.

Tu n'es pas ambitieux.

SAMUEL.

Je n'en ai pas le temps, capitaine... Que le ciel vous protége!

RICHARD.

Que le ciel te conduise! (*Samuel sort; la nuit commence.)*

SCÈNE XIV.

RICHARD, *seul.*

Singulière aventure!... si c'était un piége?... mais pourquoi?... je n'ai pas d'ennemis.,. et si l'on voulait me perdre, on ne m'engagerait pas à agir dans l'intérêt du roi... Non... ce complot est probable; d'ailleurs, Bertram m'a déjà dit avoir entendu parler de l'agitation des mécontents... Et cet homme, mieux instruit que lui, vient de me dévoiler leurs projets... Allons... à l'œuvre... je n'ai pas le temps de réfléchir... Ma chaloupe... m'est fidèle... (*Il va pour sortir et s'arrête au fond.*) Mais quels sont ces hommes qui entrent dans la cour?... Marcel va à leur rencontre.. Que veulent-ils?... Oh! je n'ai pas le temps de m'en informer... je dois au contraire éviter leur rencontre, car tout retard pourrait compromettre la liberté du roi Jacques, et faire avorter ma tentative. Allons, capitaine Richard, à la mer! (*Il s'échappe à droite.)*

SCÈNE XV.

JACKSON, TROIS ARCHERS, *par le fond.*

JACKSON.

Venez, hâtez-vous... entrez dans cette chambre... cherchez, fouillez... brisez, et tous les objets cachés, tous les papiers écrits, vous me les apporterez. (*Les archers entrent à gauche.*) Oui, c'est bien elle!... je l'ai bien reconnue, face à face avec elle dans cette voiture pendant tout le trajet... Et plus j'y songe, plus je me crois sûr du résultat que j'espère... Oui, c'était bien Marie, la femme de Georges... et le capitaine Richard doit être l'enfant qui venait de naître il y a vingt ans... lui recueilli par un pasteur, à Douvres... lui qui ne sait rien de sa famille... et semble en avoir trouvé une tout entière dans Marianne... ou plutôt dans Marie... Marie qui avait un fils et qui n'en parle pas!... Que serait-il donc devenu? (*Un archer paraît avec des papiers; les deux autres l'accompagnent.*)

UN ARCHER.

Voici, maître... ce que nous avons trouvé.

JACKSON, *prenant les papiers.*

Des papiers... donne. (*Les examinant.*) Ceci est l'acte d'acquisition de cette ferme. (*Il le jette sur la table.*) Des lettres!... voyons leurs dates... il y a plus de vingt ans... signées... Georges!... Ah! je ne m'étais donc pas trompé... tu m'as chargé,

comte Amorny, de trouver un empêchement au mariage de Richard avec miss Arabelle... Tu seras content de moi.... (*Aux archers.*) Ecoutez-moi, vous autres (*Les archers l'entourent.*), vous allez attendre aux environs de cette ferme le retour de dame Marianne, vous l'arrêterez sans bruit, et la conduirez au palais du gouverneur.

LES ARCHERS.

La dame Marianne?

JACKSON.

Oui, la mère du capitaine Richard, et la femme de Georges Maxwell, fils du bourreau Maxwell qui a tué la reine Marie Stuart... Venez... (*Ils sortent par le fond.*)

ACTE II.

Une salle du château de lord Amorny. Portes latérales; une fenêtre; tables, sièges. La table est au premier plan, à gauche.

SCÈNE I.

LORD AMORNY, *seul près de la fenêtre, regardant avec attention au dehors.*

Le ciel s'éclaircit à l'horizon, la pluie ne tombe plus, mais les nuages marchent avec tant de rapidité qu'il est à craindre que le vent qui les pousse n'amène encore la tempête... Quelle nuit de désastre!... peut-être a-t-elle empêché les mécontents d'agir contre le roi Jacques... et, s'il en était ainsi, l'arrestation de dame Marianne n'amènerait qu'un résultat trop tardif pour moi. (*Voyant entrer Jackson.*) Ah! te voilà, Jackson... Eh bien?

SCÈNE II.

AMORNY, JACKSON*.

JACKSON.

Deux cents travailleurs sont occupés par votre ordre au sauvetage du navire qui a échoué cette nuit en vue du port; les veilleurs des côtes ont signalé la perte d'un cabotier, et la mer apporte toujours de nouveaux débris.

AMORNY.

Quelle tempête... Jackson!

JACKSON.

Furieuse, milord... Cette nuit restera dans le souvenir des habitants de Portsmouth.

AMORNY.

Aura-t-elle perdu ou préservé le roi?...

JACKSON.

Il n'avait pas encore atteint cette nuit le détroit où l'épiaient les mécontents... car dans ce cas, emporté par la tempête, on aurait vu déjà sa galère; le vent n'a cessé de souffler dans la direction de Portsmouth.

AMORNY.

Tu me rassures, Jackson... Occupons-nous donc, sans retard, de la dame Marianne et du capitaine Richard.

JACKSON.

Vous pouvez dire de Marie et de son fils!

AMORNY.

Non, Jackson, pas encore; dans toutes ses lettres que j'ai parcourues, Georges a évité de parler de son fils... Bien que chacune d'elles prouve la liaison de Georges et de Marie, aucune ne nous autorise à publier d'abord que Marianne est Marie, et ensuite qu'elle est la mère du capitaine... Et si elle nie obstinément...

JACKSON.

Nous aurons déjà pour nous un doute qui pourra nuire au capitaine.

AMORNY.

C'est une certitude qui serait une victoire.

JACKSON.

Nous parviendrons peut-être à l'acquérir.

AMORNY.

Je veux, sans retard, questionner dame Marianne.

JACKSON.

Avant tout, milord, je vous conseille d'interroger un personnage dont les réponses vous serviront peut-être.

AMORNY.

Qui donc?

JACKSON.

Avez-vous souvenance d'un certain Samuel Warton?

AMORNY.

Le laboureur d'Essex?

JACKSON.

Oui... vous n'avez pas oublié sans doute que ce fut lui qui voulut défendre le comte Hamilton dans la cabane de Georges...

AMORNY.

Et que vous emprisonnâtes à la citadelle de Portsmouth?

JACKSON.

Précisément... Eh bien! milord, hier j'ai revu ce Samuel.

AMORNY.

Où donc?

JACKSON.

Au palais de miss Arabelle, chez laquelle il se présentait à titre d'ancien serviteur du comte Hamilton... Je me suis souvenu qu'il avait été l'ami de Georges, qu'il avait connu Marie; et pensant qu'en le questionnant vous pourriez peut-être découvrir quelque chose d'important, je l'ai fait venir ici de votre part.

AMORNY.

Tu as bien fait, Jackson... Oui, je dois le questionner avant Marianne... Fais-le venir.

JACKSON.

Je vais vous l'amener... milord. (*Il sort.*)

AMORNY, *allant s'asseoir près de la table.*

Cet homme est sans méfiance... il pourra toujours me dire ce qu'il avait appris avant son arrestation, et m'aider à convaincre Marie, si elle voulait nier son passé... Le voici. (*Jackson introduit Samuel et sort.*)

SCÈNE III.

AMORNY, JACKSON, SAMUEL.

AMORNY, *à Samuel.*

Entrez, Samuel!

SAMUEL, *entrant.*

Salut, milord... (*Sur un geste d'Amorny, Jackson se retire — A part.*) Seul avec moi... que veut-il?

AMORNY *.

Nous nous sommes déjà vus, Samuel...

SAMUEL.

Oui, milord... il y a longtemps... dans le ravin qui bordait l'étang de la plaine...

AMORNY.

Ce jour-là, tu fus... maladroit, et l'on t'a puni...

SAMUEL.

Oui... j'ai fait alors quinze mois de prison pour avoir eu la maladresse de ne pas vous laisser noyer... Et depuis lors, j'ai été emprisonné pendant vingt ans pour avoir aimé la mère du roi qui nous gouverne aujourd'hui.

AMORNY.

C'est à l'époque de ce second emprisonnement que je t'ai vu pour la seconde fois...

SAMUEL.

Où donc?

AMORNY.

Près de Douvres, dans la cabane de Georges.

SAMUEL.

De Georges!

AMORNY.

Maxwell...

SAMUEL.

Je ne vous y ai jamais vu.

AMORNY.

J'étais masqué...

SAMUEL.

Ah! c'était vous qui... Je ne m'étonne pas si je ne vous ai pas reconnu... car, si j'ai bonne mémoire, vous n'aviez pas de masque le jour que... (*Il fait le geste de le jeter par-dessus la haie.*)

AMORNY, *se levant.*

C'est bon!... c'est bon!... Et, dis-moi... tu connaissais ce Georges?

SAMUEL, *réfléchissant.*

Ah! c'était le comte Amorny qui...

AMORNY.

Eh bien! tu ne me réponds pas...

SAMUEL.

Pardon, milord... c'est que je pensais...

AMORNY.

Et que pensais-tu?

SAMUEL.

Je pensais que si je n'avais pas eu la maladresse de vous repêcher dans l'étang... vous n'eussiez pas pu, quelques années plus tard, arrêter le comte Hamilton... Mais enfin... c'est fait, c'est fait... Il n'y a malheureusement pas à recommencer... Et vous me demandiez, milord?

AMORNY.

Si tu connaissais ce Georges Maxwell?

SAMUEL.

Je lui devais la vie.

AMORNY.

Tu connaissais aussi sa femme?

SAMUEL.

Marie?

AMORNY.

Oui...

SAMUEL.

Je l'ai vue.

AMORNY.

Et leur enfant?... car il avait un fils.

SAMUEL.

Oui, milord, qui avait huit mois alors, et qui doit avoir maintenant près de vingt et un ans... Ce doit être un homme.

AMORNY.

Tu en es bien sûr?

SAMUEL.

Oh! oui, bien sûr, milord.

AMORNY, *à part.*

Voilà une franche affirmation...

SAMUEL, *à part.*

Où veut-il en venir?

AMORNY.

Et Marie n'ignorait pas que Georges était fils de Maxwell, n'est-ce pas?

SAMUEL.

Georges s'est tué lorsque sa femme venait de l'apprendre.

AMORNY.

Dès lors, elle a dû cacher à son enfant le nom de son père!

SAMUEL.

Elle a dû même éviter qu'il la connût pour sa mère...

AMORNY.

Et tu n'as pas revu Marie?

SAMUEL.

Hélas! non!... J'ai été vingt ans en prison, et depuis que j'en suis sorti, je l'ai vainement cherchée.

AMORNY.

Que lui voulais-tu donc?

SAMUEL.

La revoir, elle et son fils, pour leur dire... Mais vous, milord, qui en parlez avec intérêt...

AMORNY.

Je l'ai vue, moi.

SAMUEL.

Où donc, milord?

AMORNY.

Ici.

SAMUEL.

Ici... Et son enfant... son fils?

AMORNY.

Son fils... nous en parlerons plus tard.

SAMUEL.

Il existe donc encore?

AMORNY.

Je l'espère; mais d'abord, es-tu sûr que tu reconnaîtrais Marie... depuis si longtemps...

SAMUEL.

Oh! je la reconnaîtrais, milord, je vous l'affirme!

AMORNY.

Attends, et tu vas la voir.

SAMUEL.

La voir!...

AMORNY, *appelant à la porte du fond.*

Jackson!...

SAMUEL.

Enfin! mon Dieu! vous venez à notre secours... (*Observant Amorny qui parle bas à Jackson qui vient d'entrer.*) Que disent-ils?... (*Jackson se retire.*)

AMORNY, *à Samuel.*

Écoute, Samuel. (*Il s'assied près de la table.*)

SAMUEL.

Milord. (*Il s'approche.*)

AMORNY.

Viens ici!... et reste là près de moi... Une femme va venir... tu l'examineras attentivement... et si tu reconnais en elle Marie, la mère de l'enfant de Georges Maxwell, qu'aucune exclamation ne te trahisse... tu me le diras bas à l'oreille... et tu me laisseras seul avec elle.

SAMUEL.

Mais pourquoi, milord... tout ce mystère?...

AMORNY.

Tu resteras au palais, Samuel; et quand je te ferai rappeler près de moi, je pourrai peut-être t'en dire davantage...

SAMUEL.

C'est bien, milord.

AMORNY.

Tu feras ce que je te demande?

SAMUEL.

Oui...

AMORNY.

Tu le jures?

SAMUEL.

Je le jure.

AMORNY.

La voici... sois discret, attentif... et regarde-la bien... (*La porte s'ouvre, Jackson entre en causant avec Marianne par la droite.*)

SAMUEL, *à demi-voix.*

Marie!... C'est elle... milord, c'est elle.

AMORNY, *à demi-voix.*

Tu ne te trompes pas?

SAMUEL, *haut.*

Je le jure sur ma tête!

AMORNY.

Silence!... C'est bien... laisse-nous...

SAMUEL, *à part.*

Que veut-il faire? N'importe... j'ai vu Marie, maintenant je saurai bien la rejoindre...

AMORNY.

Eh bien?

SAMUEL.

Je me retire, milord... (*Il s'approche de la porte du fond, près de laquelle l'attend Jackson, s'arrête encore une fois pour regarder Marianne et sort avec Jackson.*)

SCÈNE IV.

AMORNY, MARIANNE*.

MARIANNE.

J'attendais avec impatience, milord... l'instant où je vous verrais... car cette nuit... j'ai été entraînée hors de chez moi, comme si j'étais coupable... Que me voulez-vous, milord?

AMORNY.

Vous parler, dame Marianne, du capitaine Richard...

MARIANNE.

Est-ce qu'il lui serait arrivé malheur?

AMORNY.

Pourquoi cette inquiétude?...

MARIANNE.

Parce que, hier soir, il s'est mis seul en mer sur une légère chaloupe.

AMORNY.

Hier?...

MARIANNE.

Oui, milord... une heure avant la tempête...

AMORNY, *à part.*

Je l'ignorais!... (*Haut.*) Non, dame Marianne, je n'ai rien appris sur le sort du capitaine; mais, outre le danger du naufrage, il en court un autre plus terrible peut-être, et dont vous seule pouvez le garantir...

MARIANNE.

Moi, milord...

AMORNY.

Oui, Marianne, avec un seul mot.

MARIANNE.

Lequel, milord?... je suis prête à le prononcer.

AMORNY.

Avouez-moi donc secrètement que Richard est fils de Georges Maxwell...

MARIANNE.

Lui!... je ne sais pas, moi, milord, je n'ai jamais vu son père.

AMORNY.

Si vous me l'avouez ici, à moi qui comprends votre mystère et qui plains le capitaine... nous pourrons peut-être le soustraire à la rigueur des lois...

MARIANNE.

Mais, milord... je ne sais rien... je ne puis rien avouer.

AMORNY.

Pourtant, Georges Maxwell était votre époux.

MARIANNE.

Non, milord...

AMORNY.

Un homme qui sort d'ici vient de reconnaître en vous Marie... la femme de Georges.

MARIANNE.

Il s'est trompé.

AMORNY.

Vous mentez!... femme... (*Lui montrant des lettres.*) Voici les lettres que Georges vous écrivait autrefois...

MARIANNE.

Des lettres?

AMORNY.

Trouvées chez vous...

MARIANNE, *à part.*

Mon Dieu!... (*Haut.*) Eh bien, oui, milord... j'aimais Georges...

AMORNY.

Et vous lui aviez donné un fils.

MARIANNE.

C'est vrai...

AMORNY.

Qu'est-il devenu?

MARIANNE.

Je l'ai perdu peu de temps après la mort de son père.

AMORNY.

Qui a donc donné la sépulture à votre enfant?

MARIANNE.

Le pasteur de Douvres...

AMORNY.

Il pourra l'affirmer... par serment?

MARIANNE.

Il est mort.

AMORNY.

Fort à propos, sans doute... Un aveu de vous, Marianne, pourrait sauver Richard de l'ignominie où votre silence va le plonger... C'est avec moi que, dès demain, le roi d'Angleterre va chercher le petit-fils du bourreau de Marie Stuart... Nos indices certains nous conduiront à notre but; le capitaine, convaincu, aura demain à choisir entre le terrible devoir et la prison perpétuelle... Aujourd'hui, vous pouvez le sauver. (*Marie reste immobile et réfléchit. A part.*) Elle hésite!... (*Se rapprochant d'elle.*) Eh bien! Marianne?... (*La porte du fond s'ouvre.*)

JACKSON.

Milord! un matelot insiste pour parler au gouverneur.

AMORNY.

Que veut-il?

JACKSON.

Faire une révélation au sujet du fils de Maxwell...

MARIANNE, *à part, avec terreur.*

Une révélation!

AMORNY, *à Jackson.*

Questionne-le, d'abord.

JACKSON.

Il refuse de me répondre...

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERTRAM.

BERTRAM, *en dehors.*

Arrière!... je veux entrer, vous dis-je... (*Il paraît et s'arrête au fond.*)

MARIANNE, *à part.*

Bertram.

AMORNY, *allant à lui, avec colère.*

De quel droit oses-tu entrer ainsi sans permission?

BERTRAM, *vivement.*

Il s'agit bien de permission quand il y va de l'honneur d'un homme... La vérité a le droit d'entrer partout... et je l'apporte avec moi... Milord!... j'ai appris tout à l'heure, par des archers avec lesquels je travaillais sur le port... que le capitaine Richard est soupçonné d'être le fils de Georges Maxwell, et je suis accouru, moi, qui peux vous dire la vérité.

MARIANNE*.

Que va-t-il dire?

AMORNY.

Parle donc...

BERTRAM.

Oui... milord... dame Marianne était bien la compagne de Georges Maxwell et la mère de leur fils... Je le sais, moi qui étais l'ami de Georges...

MARIANNE, *à part.*

L'ami de Georges...

BERTRAM.

Et je sais encore...

MARIANNE.

Georges n'avait pas d'ami... milord... je ne connais pas cet homme...

BERTRAM.

Il en avait un seul, et c'était moi... Cette femme... milord, a dû vous dire que leur enfant était mort jeune encore, et c'est là ce que, pour le repos du capitaine Richard, je viens vous affirmer, moi qui le sais mieux que personne...

MARIANNE, *à part.*

Que dit-il?

AMORNY, *à Bertram.*

La preuve de sa mort? (*Jackson passe à la droite d'Amorny.*)

BERTRAM.

Elle est tout entière dans ma conscience... et dans ce que je viens vous dire... Écoutez!...

AMORNY.

D'abord, tu dis avoir été l'ami de Georges, et sa femme ne te reconnaît pas...

BERTRAM.

Parce que sa mémoire est infidèle. (*A Marianne.*) Mais regardez-moi donc, madame... ne me reconnaissez-vous pas?

MARIANNE, *le reconnaissant.*

Grand Dieu!

BERTRAM, *avec précipitation.*

Elle me reconnaît, milord; mais questionnez-la donc. (*A Marie.*) Mais, dites-le donc, madame?

MARIANNE, *cherchant à se remettre.*

Je reconnais cet homme pour avoir été l'ami de Georges Maxwel.

BERTRAM.

Et en échange de son dévouement pour moi qui savais ses douleurs, Georges avait dans un jour de fièvre exigé que je m'engageasse par serment à faire mourir son fils au berceau, si le malheur l'obligeait à se tuer lui-même... Et quand, un jour fatal, je trouvai sur les rochers de la falaise de Douvres le corps inanimé, mutilé de Georges qui s'était jeté à la mer, je me souvins de mon serment... et, plein d'un douloureux courage, je pris le chemin de la morne cabane, et chaque jour en consolant la pauvre veuve je versais un poison lent dans le breuvage de l'enfant condamné, qui s'est éteint dans les bras de sa mère... C'était un crime, en même temps qu'un devoir... et le ciel, qui n'a pas fait les injustes lois des hommes, m'en absoudra peut-être; mais à cette heure le capitaine Richard, enfant abandonné jadis, sans défense contre les soupçons... compromis par son âge et l'affection de dame Marianne, est accusé d'être l'enfant maudit... Mais je viens, au prix de ma vie, vous dire la vérité; et je le répète ici, j'ai anéanti le dernier des Maxwell... Cessez donc toute recherche... il est mort... et vous ne le trouverez pas... puisque vous tenez entre vos mains l'homme qui l'a fait mourir...

MARIANNE, *à part.*

Seigneur!... vous êtes témoin de son courage...

AMORNY.

Sais-tu bien, toi qui te livres ainsi, que le meurtrier est puni de mort?

BERTRAM.

Les hommes qui me jugeront décideront...

AMORNY.

Et tu espères sans doute qu'ils n'exerceront pas sur toi toute la rigueur de leur justice et que ton mensonge ne te vaudra pas la mort.

BERTRAM.

J'ai dit la vérité...

AMORNY.

Et la torture pourra peut-être t'en faire dire une autre.

MARIANNE, *passant auprès d'Armony.*

La torture!...

AMORNY.

Qu'avez-vous, dame Marianne? Vous semblez prendre en pitié l'homme qui a tué votre fils...

MARIANNE, *embarrassée.*

Non, milord...

AMORNY.

Allez... Marianne, vous êtes libre... et nous vous rappellerons au tribunal pour y voir condamner l'assassin de votre enfant. (*A Jackson.*) Jackson! fais donc sortir librement dame Marianne du palais et fais venir des archers. (*Marianne s'incline et sort lentement et en affectant le calme en présence d'Amorny, qui ne la quitte pas du regard... Jackson sort avec elle.*) (*A Bertram.*) Ton plan est bien combiné, Bertram!... mais il est rempli d'imprudence... et de maladresse.

BERTRAM.

Je ne vous comprends pas, milord...

AMORNY.

Et moi je t'ai deviné... Tu te livres au tribunal pour le salut du capitaine Richard... parce que tu espères qu'avec son secours, et surtout avec celui de la jeune comtesse Hamilton auprès du roi, ta condamnation pourra se réduire à la déportation... et je pense comme toi, Bertram, que la position d'un déporté, qu'accompagneraient les bienfaits de la riche comtesse Arabelle, vaudrait mieux que celle d'un obscur matelot.

BERTRAM.

Vous serez au tribunal, milord... pour me faire condamner à mort, puisque vous ne pouvez réussir à perdre le capitaine Richard.

AMORNY.

Je ne suis pas l'ennemi du capitaine.

BERTRAM.

Vous voulez perdre un rival qui vous fait peur.

AMORNY, *s'emportant.*

Je veux!... je veux empêcher que le fils d'un bourreau puisse, à l'aide d'un mensonge, perpétuer sa race maudite dans des familles qu'elle désolerait plus tard... et c'est pour éviter un semblable malheur que je t'arracherai quelques mots qui pourront le conjurer.

BERTRAM.

N'espérez pas, milord, que ma mort sur les chevalets anéantisse plus tard la publicité du meurtre dont je m'accuse... car, avant de vous l'avouer ici, j'en avais écrit la révélation au grand justicier et au roi Jacques Ier d'Angleterre.

AMORNY, *furieux.*

Et je leur écrirai, moi, les nouveaux aveux que t'arracheront les tourments...

BERTRAM.

Et je vous en défie, milord...

AMORNY, *furieux, va ouvrir la porte du fond.* (*Jackson paraît avec des archers.*) Tu n'as plus rien à dire?

BERTRAM.

Rien.

AMORNY, *aux archers.*

Conduisez cet homme dans les cachots du palais.

BERTRAM.

Et vous verrez, milord, comment un homme prêt à monter vers Dieu, le juge suprême, sait mourir, sans proférer une plainte, sous la verge de fer et sous les tenailles ardentes... (*Aux archers.*) Venez. (*Il sort avec les archers.*)

AMORNY, *à Jackson.*

Jackson, fais venir Samuel. (*Jackson sort.*)

SCÈNE VI.

AMORNY, *seul.*

La volonté de cet homme m'épouvante... Aurait-il vraiment tué le fils de Georges Maxwell?... Non... je ne dois pas me décourager encore... peut-être Samuel pourrait-il éclaircir certains faits... Mais cependant, si en dépit de tout ce Bertram persiste... il y a des hommes héroïques qui meurent pour un principe, une pensée, un serment... s'il était de ceux-là... sa mort assurerait à jamais le repos de Richard, de Richard que les événements rendraient plus intéressant encore aux yeux de miss Arabelle... Hélas!... mon inquiétude est grande... Et le roi Jacques, est-il maintenant aux mains des conjurés?... La tempête... de cette nuit... l'a-t-elle poussé hors de leur atteinte?... Qu'est-il arrivé?... qu'arrivera-t-il? Ma tête souffre, ma pensée se perd en conjectures... (*Apercevant Samuel qui entre, introduit par Jackson qui se retire.*) Voici Samuel...

SCÈNE VII.

AMORNY, SAMUEL.

AMORNY.

Tu ne sais rien de ce qui vient de se passer, Samuel?

SAMUEL.

Rien, milord...

AMORNY.

Tu désires trouver le fils de Georges Maxwell, n'est-ce pas?

SAMUEL.

Je donnerais pour cela dix années de ma vie.

AMORNY.

Et moi aussi.

SAMUEL.

Vous, vous le cherchez donc encore?...

AMORNY.

Oui; mais sache d'abord qu'un homme vient de s'accuser de l'avoir tué.

SAMUEL.

Tué!...

AMORNY.

Mais il ment... je l'espère.

SAMUEL.

Ah!... et quel est donc cet homme?

AMORNY.

Un homme qui doit avoir été jadis le seul confident de Georges.

SAMUEL.

Il ment, milord... Vous avez raison, Georges n'a eu que moi pour confident, car quelques minutes avant sa mort... il m'a dit: «Je vais te confier un secret, Samuel, que tu sauras seul, avec Dieu, mon père et moi.» Et ce fut alors qu'il m'avoua sa naissance.

AMORNY, *joyeux.*

Je savais bien qu'il mentait.

SAMUEL.

Et quand dit-il avoir tué cet enfant?

AMORNY.

Peu de jours après la mort de son père.

SAMUEL.

Et le fils de Georges vivait encore plusieurs années plus tard...

AMORNY.

Qui te l'a dit?

SAMUEL.

Georges m'avait chargé, s'il mourait, de recommander sa femme et son fils au pasteur de Douvres... et je ne pus accomplir ce devoir, je fus fait prisonnier; mais dès que je fus libre, je me rendis à Douvres, où j'appris que, le jour même de mon arrestation, le pasteur avait recueilli un jeune enfant et pris Marie à son service; et que, dix ans plus tard, quand le pasteur mourut, l'enfant et la femme ont quitté Douvres ensemble.

AMORNY.

C'est bien cela... recueilli par le pasteur de Douvres... et élevé par Marie, qui s'est cachée sous le nom de Marianne... c'est bien lui...

SAMUEL.

Oui, lui... milord?

AMORNY.

Le capitaine Richard...

SAMUEL.

Richard!...

AMORNY

Oui.

SAMUEL.

Le capitaine Richard?

AMORNY.

Tu le connais?

SAMUEL.

Je l'ai vu hier pour la première fois!

AMORNY.

C'est lui, Samuel, qui est le fils de ton ami Maxwell..

SAMUEL.

Lui?...

AMORNY.

Et tu peux aller, sans crainte de méprise, trouver maintenant celui que tu cherchais...

SAMUEL.

Oui, s'il est de retour.

AMORNY.

En effet, il a quitté Portsmouth la nuit dernière.

SAMUEL.

Pour aller prévenir le roi.

AMORNY.

Le roi?

SAMUEL.

Que des conjurés devaient attendre au passage...

AMORNY.

Des conjurés?...

SAMUEL.

Et je tremble que la tempête de cette nuit... Mais Dieu juste l'aura préservé... et je cours m'en assurer, milord... (*Il sort rapidement par le fond.*)

AMORNY, *seul.*

Richard est allé sur le chemin du roi Jacques... S'il a pu l'atteindre... il aura droit à sa faveur... et mon mariage avec la jeune comtesse Arabelle...

JACKSON, *entrant vivement par la droite.*

Grande nouvelle!... milord!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACKSON.

AMORNY, *avec terreur.*

Le roi?...

JACKSON.

Non, milord... l'équipage vient de prendre le deuil du capitaine Richard...

AMORNY.

De Richard?...

JACKSON.

Hier Richard, qui a pris le large seul et sur une frêle chaloupe, n'était pas revenu à bord lorsqu'éclata la tempête...

AMORNY.

Eh bien!...

JACKSON.

Et la mer vient de rapporter au rivage les débris de sa chaloupe engloutie cette nuit pendant la tourmente...

AMORNY.

Et tu les as vus toi-même?

JACKSON.

Oui, milord... déjà la nouvelle de la mort de Richard a fait le tour de la ville... est arrivée jusque chez miss Arabelle... et les matelots, tous réunis dans la chapelle du port, sont agenouillés et prient pour le repos de l'âme de leur capitaine naufragé...

AMORNY.

Richard a cessé de vivre?

JACKSON.

Oui, milord... par son imprudence... et vous n'avez plus de rival à redouter.

AMORNY.

C'est vrai...

JACKSON.

Maintenant, milord, que Richard est mort, que ferez-vous de Bertram?...

AMORNY.

En effet... cet homme est dans nos prisons... et je crois prudent, Jackson...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, *dans le plus grand désordre.*

Arrêtez... milord... Plus de tourmenteurs... plus de prison... Bertram mentait... oui, milord... il mentait lorsqu'il disait avoir tué le fils de Georges... Qu'on le délivre... qu'on ne le fasse pas mourir... il voulait sauver Richard... Richard... mon sang... mon fils, et celui de Georges Maxwell... Voici la vérité, milord, et je puis vous la dire... maintenant que Richard est mort au printemps de sa vie...

AMORNY, *à part.*

Je le savais bien...

MARIANNE.

Mais vous ne répondez pas... vous ne me croyez donc pas?... vous ne voyez donc pas que mon délire est celui d'une mère qui a perdu son enfant?... Mais... que faut-il que je fasse pour vous convaincre que Bertram n'a pas tué mon fils... Tenez, je vais écrire... (*Elle se traîne à la table à gauche, prend une plume et écrit.*) « Oui, Richard était l'enfant de Georges Maxwell, l'enfant « qu'un pasteur de Douvres avait secrètement accueilli par humanité... et que tous deux nous avons élevé dans l'ignorance « de son origine; et, je le jure ici, Georges Maxwell était son père.

« *Signé* : MARIE, sa mère. »

(*S'éloignant de la table sur laquelle elle laisse le papier.*) Tenez, milord!... et que cette déclaration soit l'ordre de la délivrance de Bertram...

AMORNY.

Il sera libre.

MARIANNE.

Merci... quand j'aurai délivré Bertram qui se dévouait, je pourrai mourir, et ma mort me rapprochera de Richard... puisque, pour le soustraire aux exigences des hommes, le ciel lui a donné la mer profonde pour refuge et pour tombeau...

AMORNY.

Oui dame Marianne... cet homme qui se dévouait sera libre... et vous aurez au moins un ami qui vous aidera à supporter la perte de votre malheureux fils... et, Dieu aidant, madame...

RICHARD, *au dehors.*

Marianne!... où est-elle?

MARIANNE.

Quelle est cette voix?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, RICHARD, ARABELLE.

RICHARD, *paraissant au fond.*

Marianne...

MARIANNE, *l'apercevant.*

Richard!... (*Elle tombe dans ses bras. Arabelle, qui accompagnait Richard, entre avec lui.*)

AMORNY, JACKSON.

Vivant *!

RICHARD.

La perte de ma chaloupe avait accrédité ma mort, mais je ne l'ai perdue que lorsque j'atteignais le navire que je voulais rencontrer...

AMORNY, *à part.*

Il a prévenu le roi...

RICHARD.

Et miss Arabelle, que j'ai revue la première... m'a conduit ici... où je suis venu pour essuyer vos larmes...

MARIANNE, *en délire.*

Oui, Richard!... j'étais venue... parce que, te croyant mort... je voulais... (*Comme frappée.*) Mon Dieu!... je me souviens... va-t'en... cache-toi...

RICHARD.

Qu'avez-vous?...

MARIANNE, *en délire.*

Non... il n'est pas mon fils... je ne suis pas sa mère...

RICHARD.

Que dit-elle?...

MARIANNE, *courant à la table.*

Cet écrit!... qu'on me le rende... qu'on le déchire... qu'on le brûle... Milord... pitié!...

RICHARD.

Marianne...

MARIANNE, *allant à Richard.*

Et c'est... moi... moi... (*Elle tombe dans les bras de Richard.*)

RICHARD.

Elle s'évanouit!

AMORNY, *à Jackson.*

Jackson, secours cette femme! (*Richard et Jackson la soutiennent et l'emmènent dans la chambre à droite. Pendant ce temps, Amorny court à la table, s'empare du papier qu'il met dans son pourpoint, et court arrêter miss Arabelle, qui va entrer la dernière dans la chambre à droite.*) Arrêtez, milady!...

SCÈNE XI.

ARABELLE, AMORNY.

ARABELLE *.

Pourquoi me retenir, milord?

AMORNY, *lui prenant la main et lui faisant descendre la scène.*

Parce que vous ne devez plus vous approcher de dame Marianne, qui est la mère de Richard.

ARABELLE.

Sa mère!... alors je lui dois l'affection d'une fille... car j'aime son fils.

AMORNY.

Vous l'aimez!...

ARABELLE

Oui, milord, de toutes les forces de mon âme... Quand on m'a annoncé sa mort... un froid m'a saisie... mon cœur s'est arrêté... comme si j'allais mourir... et quand je l'ai revu... mon âme entière revenait avec lui... et je ne sais si mon bonheur est plus grand que mon délire... mais tous les deux m'emportent, et je ne puis plus me taire... Oui, milord, j'aime Richard!

AMORNY.

Et vous osez l'avouer, femme imprudente... savez-vous quel est l'écrit que dame Marianne en délire cherchait tout à l'heure?

ARABELLE.

Non!...

AMORNY.

Et vous ne savez rien de sa famille?

ARABELLE.

Je sais qu'il n'en a pas, milord; mais... fort de ses vertus, il n'a pas besoin de se vanter de celles de ses aïeux.

AMORNY.

Ses aïeux... étaient les exécuteurs de la reine d'Angleterre.

ARABELLE.

Milord!...

AMORNY.

Et son grand-père a tué la mère du roi Jacques.

ARABELLE.

C'est impossible.

AMORNY, *lui donnant la lettre de Marianne.*

Voici l'écrit de dame Marianne; lisez-le, milady.

ARABELLE, *lisant.*

Horreur!...

AMORNY, *la lui reprenant aussitôt.*

Et demain, Richard, instruit de cette révélation, qu'il ignore encore...

ARABELLE.

Il se tuera, milord.

AMORNY.

Peut-être, comme s'est tué Georges, son père; mais vous pouvez, milady, éviter ce malheur.

ARABELLE.

Moi! que faut-il faire pour cela, milord... Faut-il donner mon sang... ma vie!...

AMORNY.

Moins que cela... Vous ne pouvez plus espérer devenir l'épouse de Richard... il faut accomplir le désir du roi Jacques.

ARABELLE.

Milord!...

AMORNY.

A cette condition... j'anéantirai cette lettre... de Marianne, et garderai le secret...

ARABELLE.

Mais d'autres le savent.

AMORNY.

Seulement Jackson... que je ferai taire, et Samuel Warton, votre nouveau serviteur, Samuel, à qui j'ai dit moi-même que Richard... Oh! celui-là, je m'assurerai de lui.

ARABELLE, *avec désespoir.*

Oh!... mon Dieu! mon Dieu!

AMORNY.

Eh bien! milady, que décidez-vous?

ARABELLE.

Demain, milord, vous aurez ma réponse.

AMORNY.

Demain, milady, pas plus tard... (*Ici le roi Jacques, tout vêtu de velours noir, paraît au fond. Amorny apercevant quelqu'un.*) Qui ose pénétrer ainsi?... Le roi!... (*Il se découvre.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JACQUES*.

JACQUES, *précipitamment.*

Plus bas, milord... ne me nommez pas...

ARABELLE, *à part.*

Le roi!

JACQUES.

Je veux qu'on ignore ma présence à Portsmouth, où je suis venu incognito... Prévenu cette nuit en mer, j'ai pu tromper la vigilance des conspirateurs qui m'attendent encore, et je veux, demain, les surprendre à mon tour. Conduisez-moi, milord, dans une chambre secrète... J'ai bien des choses à vous dire.

AMORNY.

Je suis à vos ordres, sire.

JACQUES, *observant Arabelle.*

Quelle est cette jeune femme?

AMORNY.

Lady comtesse Arabelle, sire.

JACQUES.

L'héritière d'Hamilton. En effet je devais la rencontrer à Portsmouth.

AMORNY.

Et quelques jours plus tard je vous eusse présenté, je l'espère, miss Arabelle sous le nom de lady comtesse Amorny.

JACQUES.

Vous vous êtes rendue à mon désir, milady Arabelle... et j'en félicite le noble comte. Cependant ma lettre était un conseil, et non pas un ordre...

ARABELLE.

Sire! (*A part.*) Que faire, mon Dieu!

JACQUES.

Venez, milady, l'épouse future du comte Amorny peut assister sans danger à ma conversation avec le gouverneur... et permettez que le roi d'Angleterre soit assez heureux pour vous offrir la main.

ARABELLE, *donnant la main au roi.*

Sire...

AMORNY, *à part.*

Elle est à moi!...

JACQUES, *à Amorny.*

Conduisez-nous, milord.

AMORNY, *ouvrant la porte à gauche.*

Par ici, Majesté. (*Le roi passe avec Arabelle.*)

AMORNY, *à part, avec joie.*

Enfin!... je suis sauvé!... (*Ils sortent à gauche.*)

ACTE III.

Le théâtre représente une ferme. Porte au fond, et fenêtre au fond, à gauche. Porte latérale à droite donnant dehors. Porte à gauche, donnant dans une chambre. Des siéges. (On peut au besoin reprendre le décor du premier acte.)

SCÈNE I.

MARIANNE, MARCEL. *Au lever du rideau, Marianne est assise, au premier plan à gauche Marcel est près d'elle.*

MARCEL.

Oui, dame Marianne, après avoir lu une lettre qu'un page venait l'apporter pour lui, le capitaine m'a prié de rester auprès de vous, le docteur qu'il m'avait envoyé chercher venait de partir, en recommandant surtout qu'on évitât d'interrompre votre sommeil...

MARIANNE.

Et y a-t-il longtemps que Richard est sorti?

MARCEL.

Une heure environ; et il m'a chargé de vous dire, si à votre réveil vous vous inquiétiez de son absence, qu'il n'avait pu se dispenser de sortir, car il était mandé par le roi Jacques...

MARIANNE.

Le roi!... Il ne t'a rien dit de plus?

MARCEL.

Il m'a dit encore... Veille bien sur dame Marianne, Marcel, je serai bientôt de retour, et pendant mon absence... je te confie ma mère...

MARIANNE.

Il t'a dit cela?

MARCEL.

Oui, dame Marianne...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JACKSON, *entrant par le fond.*

MARCEL.

Quelqu'un... Que voulez-vous, maître?

JACKSON, *désignant Marianne.*

Voir sans retard la dame Marianne. (*Il descend près d'elle.*) Je viens vous parler, madame, de la part de miss Arabelle.

MARIANNE.

Miss Arabelle?...

JACKSON, *à demi-voix.*

Et sans pouvoir être entendu par le capitaine Richard...

MARIANNE.

Il est absent. (*A Marcel.*) Laisse-nous, Marcel.

MARCEL.

Le docteur a recommandé pour vous beaucoup de repos...

MARIANNE.

Je ne me fatiguerai pas... merci... (*Marcel sort.*)

SCÈNE III.

MARIANNE, JACKSON.

MARIANNE.

Parlez, maître...

JACKSON.

Vous n'avez rien révélé encore au capitaine, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Je n'en ai pas eu la force...

JACKSON.

Alors, bénissez Dieu, madame: il pourra toujours ignorer sa naissance...

MARIANNE, *se levant.*

Que dites-vous?

JACKSON.

Je viens vous apprendre que milady Arabelle a su obtenir du comte Amorny et de moi le serment que nous garderions le silence sur ce qui s'est passé. Sachez donc ne pas vous trahir... ne pas éveiller les soupçons de Richard, et il pourra continuer sans obstacle sa vie et sa carrière...

MARIANNE.

Vous ne m'abusez pas?

JACKSON.

Non, madame, et cet écrit de votre main, qui le condamne... vous sera rendu...

MARIANNE.

Richard... sauvé! mais je crains de rêver encore. Et dites-moi, Bertram doit être libre? Le comte Amorny sait bien, lui, qu'il n'a pas tué Richard.

JACKSON.

La justice du comte sera sans nul doute équitable...

MARIANNE.

Eh! qu'a donc fait la comtesse Arabelle pour apaiser la colère... et je dirai presque la haine du comte Amorny?

JACKSON.

Je n'ai pas mission de vous en dire davantage... et je me retire maintenant que j'ai accompli mon devoir, en vous disant de la part de la comtesse ces deux mots consolateurs... Silence et bon espoir.

MARIANNE.

Que Dieu bénisse la comtesse!

JACKSON.

Je vous salue, madame... (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

MARIANNE, *seule.*

Seigneur, mon Dieu! tu viens nous tendre la main sur le bord

de l'abîme... Un seul mot de plus dit à Richard nous y précipitait tous ensemble... et si je ne succombais pas à l'idée du danger... c'est qu'au fond de mon cœur j'avais comme une instinctive confiance en vous, mon Dieu!... vous qui avez laissé vivre Georges, l'avez fait reparaître hier... sublime et courageux comme jadis.... et qui permettez aujourd'hui que Richard échappe au désespoir qui le menaçait.

SCÈNE V.

MARIANNE, RICHARD, *entrant par le fond.*

RICHARD *.

Me voici de retour.

MARIANNE.

Richard!

RICHARD.

Mais pourquoi debout... quand le repos?...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Oh! ne t'épouvante pas, Richard... une fièvre horrible et presque un délire... s'était emparé de moi... mais il n'était que passager... Une heure avait suffi pour m'accabler, une heure m'a rendu la force et la raison... Ne sois plus inquiet.

RICHARD.

Vous ne souffrez plus, ma mère; car vous êtes ma mère... je le sais; vingt fois, cette nuit, dans votre sommeil agité, vous m'avez appelé votre fils... vous m'avez toujours caché ce secret, et je ne vous en demande pas la cause... Mon père, sans doute, n'a pas pu... ou n'a pas voulu me donner son nom... Dieu lui pardonne s'il a été coupable en délaissant son fils; je veux respecter son mystère... et avant deux ans, ma mère, j'aurai, si le ciel le permet, un nom que je veux conquérir moi-même... et dans deux ans je pourrai peut-être épouser milady comtesse Arabelle...

MARIANNE.

Arabelle?...

RICHARD.

Oui, ma mère... et je vais vous dire... mais de grâce asseyez-vous, je crains que la fatigue...

MARIANNE.

Non, mon enfant, je suis bien, très-bien... et je t'écoute.

RICHARD.

Ce matin, le roi Jacques me fit appeler, et d'abord il me demanda quelle récompense je voulais pour le service que je lui rendis hier... « Sire, lui ai-je répondu... daignez mettre pendant deux années mon dévouement à l'épreuve; assignez-moi les postes les plus dangereux, appelez-moi pour les plus périlleuses entreprises... et après deux ans d'un courage et d'un dévouement sans bornes, si je ne suis pas mort au service de Votre Majesté, j'oserai, si elle daigne le permettre alors, lui demander ma récompense...—Il vous en faut donc une bien grande, m'a dit le roi, que vous voulez faire tant d'efforts pour la mériter?—Sire... j'aime une jeune fille noble...—Hier, vous m'avez préservé, Richard, et vous aurez, à la première victoire, mérité parmi nos serviteurs un titre qui vous fera digne d'elle...—Que dois-je faire à cette heure? lui ai-je aussitôt demandé.—Monter une barque avec quelques hommes... examiner autant qu'il vous sera possible la position des conjurés, et revenir à Portsmouth à la fin du jour, pour y recevoir de nouveaux ordres... » Alors, je m'éloignai du roi, le cœur plein d'ivresse et d'espoir, et j'ai pris le chemin de la ferme de dame Marianne, car je ne suis plus, moi, l'orphelin Richard... J'ai une mère, maintenant... une mère à laquelle je dois avant tout venir confier mes joies, mes espérances... comme en une autre occasion je lui confierais mes douleurs.

MARIANNE.

Oui, mon fils... mon Richard... Mais quel nouveau danger vas-tu courir encore?...

RICHARD.

Aucun, ma mère... j'aurai soin de cacher mon uniforme sous une cape de matelot...

MARIANNE.

Et quand dois-tu partir?

RICHARD.

Dans une heure... à la marée haute... Mais je vais me hâter d'aller à bord; car mes matelots ont appris mon retour à Portsmouth, et je n'ai pas encore pu leur serrer la main...

MARIANNE.

Va! mon enfant...

RICHARD, *s'arrêtant et désignant par la fenêtre.*

Mais, voyez donc, ma mère... encore la voiture de miss Arabelle...

MARIANNE.

Oui...

RICHARD.

Oh! maintenant, je ne crains plus sa présence... Mais, pourquoi des pages à cheval?... Qui sort de la voiture?... Lord Amorny... il l'accompagne... que vient-il faire avec elle?...

MARIANNE, *à part.*

Je ne sais pourquoi je tremble. (*La porte du fond s'ouvre, Amorny entre avec Arabelle. Richard et Marianne s'inclinent.*)

SCÈNE VI.

MARIANNE, RICHARD, AMORNY, ARABELLE*.

AMORNY, *à Richard.*

Capitaine Richard... ma présence inattendue doit vous surprendre...

RICHARD.

Elle nous honore, milord... mais je cherche vainement à en deviner la cause...

AMORNY.

Elle est grave et sérieuse, capitaine. Je viens, avec milady, vous apprendre que, guidée par de sages réflexions, et le conseil désintéressé du roi d'Angleterre, milady comtesse Arabelle Hamilton, vient de m'accorder sa main...

RICHARD.

Sa main!...

ARABELLE, *à Marianne qui la regarde.*

Il le fallait!...

MARIANNE, *à part.*

Oh! mon Dieu!

AMORNY.

Oui, capitaine... hier, quand vous revîntes auprès de la comtesse Arabelle, qui vous avait cru mort, l'expression de sa joie a pu recevoir de vous une fausse interprétation; et pour que vous ne puissiez pas vous méprendre sur la nature de l'affection qu'elle vous portait, j'ai exigé qu'elle m'accompagnât pour vous apprendre elle-même la nouvelle de notre prochaine union.

RICHARD, *à Arabelle.*

C'est donc vrai, milady?...

ARABELLE, *avec contrainte.*

Oui, capitaine... peut-être à cause de la joie que je manifestais hier... peut-être avez-vous pu croire ou comprendre que, dans l'avenir... Je n'avais, je le pense, autorisé aucune prétention de votre part... Mais milord comte Amorny, qui a vu dans tous ces événements, sinon ma faiblesse, au moins mon imprudence, a exigé que je fisse cette démarche avec lui pour donner à tous les faits passés leur valeur bien réelle... Et comme une femme bien née ne doit rien refuser à celui qui va lui donner son nom, je n'ai pas hésité à venir moi-même vous annoncer mon mariage avec lui.

RICHARD.

Oui, madame, j'avais été bien insensé, bien aveugle... car j'avais osé croire...

ARABELLE.

Vous n'aviez pas réfléchi, capitaine, que le nom que je porte...

AMORNY.

Est un des plus nobles d'Angleterre...

RICHARD.

J'avais pensé que l'avenir pourrait élever celui qui a eu le bonheur de mériter hier la faveur de son roi...

ARABELLE

Je sais que vous êtes brave, capitaine; mais tous vos rêves d'avenir sont fondés sur le gain douteux des batailles... Votre témérité peut vous trahir un jour.... si dans les combats on peut trouver la gloire, on peut y rencontrer aussi la défaite... et les obligations que m'impose mon rang...

AMORNY.

Défendent à milady d'attendre comme vous, capitaine, les hasards de la bonne ou de la mauvaise fortune...

RICHARD.

Vous avez raison, milord... et je sens à cette heure ma misère et mon impuissance... Pourtant, mon Dieu, le roi vient de me promettre un titre de noblesse à ma première victoire... et nous vivons dans un temps de batailles... qui me permettra de chercher maintenant... plutôt la mort que la gloire...

ARABELLE, *avec émotion.*

Capitaine... vous devez vivre!...

RICHARD.

Oui, à cause de ma mère... loin de ma patrie... loin de l'Angleterre que j'aimais... Mais qu'importe, après tout, l'exil de l'enfant ignoré... la distance effacera jusqu'au dernier souvenir de l'insensé, qui demande à milady pardon d'avoir osé l'aimer... (*A part, avec douleur.*) Oh! mon Dieu!

ARABELLE, *bas à Amorny.*

Êtes-vous content, milord?

AMORNY, *lui donnant la lettre de Marianne.*

Milady.... voici ma réponse.

ARABELLE, *la prenant et la donnant à Marianne.*

Voici votre déclaration. (*Marianne la prend.*) Brûlez-la... Marianne... elle me coûtera la vie...

MARIANNE, *pleurant.*

Milady!... (*Elle s'incline et lui embrasse la main, Arabelle essuie ses yeux.*)

RICHARD, *le remarquant.*

(*A part.*) Que vois-je!... des larmes!... (*Haut et s'avançant.*) Arabelle!...

AMORNY, *se mettant au-devant de lui.*

Jeune homme!...

ARABELLE, *faisant un dernier effort.*

Capitaine, demain je me nommerai lady comtesse Amorny, et mon époux aura seul le droit de m'appeler Arabelle...

RICHARD, *s'éloignant avec désespoir.*

Oh! malheur!

ARABELLE, *bas à Amorny.*

Emmenez-moi, milord, je me sens défaillir.

AMORNY.

Venez, milady... le devoir est accompli. (*A Richard.*) Courage, capitaine.

ARABELLE, *à Marianne.*

Adieu, dame Marianne.

MARIANNE.

Adieu, milady...

AMORNY, *à Arabelle.*

Venez, comtesse. (*Il lui offre la main.*) (*Musique... Arabelle regarde Richard, et s'incline pour le saluer. Richard faisant un effort s'incline à son tour... Amorny et Arabelle sortent lentement par le fond... Marianne, qui les a accompagnés, referme la porte. et Richard se voyant seul avec elle va se jeter en pleurant dans ses bras.*)

RICHARD, *pleurant.*

O ma mère... ma mère!

MARIANNE.

Courage, Richard... courage, pauvre enfant!

RICHARD.

Oh! j'en aurai, ma mère... Je ne dois pas succomber quand le dédain m'accable...

MARIANNE.

Toi aussi, mon enfant... tu seras noble un jour...

RICHARD.

Oui, mais trop tard!... Ainsi, ma mère, elle épouse le comte... Oh! je ne l'aime plus... je la maudis... Je la croyais bonne, généreuse, je la vois maintenant vaniteuse et sans pitié... je ne l'aime plus... Et pourtant, ma mère, si vous saviez ce que je souffre!

MARIANNE.

Je le sais, moi qui souffre avec toi...

RICHARD.

Oh! si je ne vous avais pas, ma mère... si j'étais, comme hier, l'orphelin Richard...

MARIANNE.

Eh bien?...

RICHARD.

Eh bien! je crois que je commettrais un crime.

MARIANNE.

Richard!...

RICHARD, *avec émotion.*

Mais rassurez-vous, je vous ai, je vous aime, je ne m'appartiens plus, et je n'ai pas le droit de perdre la raison... Voyons, ma mère, ne pleurez plus... aidez-moi à rappeler mes souvenirs... Oui, l'heure est venue pour moi... d'accomplir l'ordre du roi... je ne puis retarder...

MARIANNE.

Et quand reviendras-tu?

RICHARD.

A la fin du jour... Et jusque-là, ma mère, plus de souffrance.. (*S'efforçant de sourire.*) Voyez, j'ai déjà tout oublié... moi... Adieu, ma mère...

MARIANNE.

Adieu!

RICHARD, *revenant sur ses pas, embrasse Marianne.*

Et plus de douleur.

MARIANNE.

Je tâcherai.

RICHARD.

A ce soir.

MARIANNE.

A ce soir... (*Richard sort.*) Il se dit consolé pour ne pas me désoler à mon tour; mais j'ai vu toute sa souffrance, même dans son sourire... Pauvre Richard!... (*La porte de droite s'ouvre, Amorny entre précipitamment.*) Qui vient?...

SCÈNE VII.

AMORNY, *entrant par la porte de droite*, MARIANNE.

AMORNY *.

C'est moi, dame Marianne...

MARIANNE.

Vous, milord!

AMORNY.

Je viens de voir s'éloigner le capitaine, et j'attendais son départ pour venir vous rassurer entièrement sur son sort, et vous dire aussi que je viens d'envoyer au palais l'ordre de délivrer Bertram...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JACKSON, *entrant vivement par le fond.*

JACKSON.

Milord!

AMORNY.

Qu'est-ce?

JACKSON.

Le roi vient d'entrer dans la cour de cette ferme...

AMORNY *et* MARIANNE.

Le roi!...

AMORNY, *à part.*

Comment lui expliquerai-je ma présence ici?

JACKSON.

Le voici. (*Jacques paraît au fond.*)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JACQUES, *paraissant au fond, accompagné de plusieurs pages qui restent en dehors***.

AMORNY, *s'inclinant.*

Sire!...

JACQUES.

Vous ici, comte Amorny... La même cause nous y amène sans doute?

AMORNY.

Peut-être, sire... (*A part.*) Que veut-il dire? *Jackson est sorti en fermant la porte du fond.*)

JACQUES, *à Marianne.*

Vous êtes la dame Marianne?

MARIANNE.

Oui, sire...

JACQUES.

Parmi les lettres qu'un messager m'apporte de Londres, j'en ai trouvé une d'un matelot qui s'accuse d'avoir tué votre fils.

MARIANNE, *à part.*

De Georges!...

AMORNY, *à part.*

La lettre de Bertram...

JACQUES, *à Marianne.*

Cet homme dit-il vrai?

MARIANNE, *troublée.*

Sire...

JACQUES.

Vous ne répondez pas?... Retirez-vous, madame; je désire rester seul avec le comte Amorny.

MARIANNE, *avec terreur.*

Que va-t-il se passer!... (*Elle s'incline devant le roi, et entre dans la chambre à gauche.*)

SCÈNE X.

JACQUES, AMORNY.

JACQUES.

Cette pauvre femme, milord, craint de compromettre son fils ou de perdre celui qui se dévoue pour lui.

AMORNY.

Vous croyez, sire...

JACQUES.

Et vous, milord?

AMORNY.

Moi, je doute...

JACQUES.

Milord, les rois voient et savent bien des choses; je sais depuis une heure tout ce qui s'est passé hier au palais du comte Amorny.

AMORNY.

Quoi! vous savez?

JACQUES.

Tout.

AMORNY, *embarrassé.*

J'hésitais, sire, à vous faire cette confidence, parce que...

JACQUES.

Parce que vous vouliez épargner Richard, et vous aviez raison.

AMORNY, *à part.*

Que dit-il?

JACQUES.

Comme vous, milord, je hais cette loi qui rend le sanglant office héréditaire; car si le fils a le même sang que son père, il n'a pas la même âme. Sans le capitaine, je serais mort, sans doute, en résistant aux conjurés, et je veux éloigner de lui l'opprobre d'une naissance dont il n'est pas coupable... C'est dans ce but que j'étais venu trouver dame Marianne; et puisque je vous rencontre ici, je vous chargerai, milord, de me remplacer auprès d'elle.

AMORNY.

Je suis aux ordres de Votre Majesté.

JACQUES.

D'abord vous délivrerez ce Bertram.

AMORNY.

Cela est fait, sire...

JACQUES.

Bien!... Vous tranquilliserez dame Marianne, qui laissera Richard dans son ignorance, et... dans quelque temps, nous chercherons pour lui, dans nos possessions lointaines, un poste éminent et digne de son courage.

AMORNY.

J'exécuterai fidèlement les ordres de mon roi.

JACQUES.

Bien, milord! (*Il monte la scène comme pour sortir.*)

AMORNY.

Mais je crains que son humanité ne l'entraîne à trop de clémence envers le petit-fils de celui qui a tué la malheureuse reine Marie Stuart.

JACQUES, *vivement.*

Ce n'est pas Maxwell qui a tué ma mère.

AMORNY.

Comment?

JACQUES, *redescendant la scène.*

Maxwell est mort pour avoir refusé d'obéir à la reine Élisabeth.

AMORNY.

Vraiment?

JACQUES.

Oui, milord.

AMORNY.

Mais alors, sire... qui donc aurait exécuté la reine?

JACQUES.

Un noble.

AMORNY, *troublé.*

Un noble!

JACQUES.

Mystérieux assassin, qui a pris secrètement le masque et l'habit de Maxwell.

AMORNY, *se remettant.*

Vous me permettrez, sire, de vous dire que cette ténébreuse aventure est une de ces fables dont les raconteurs habillent toujours le récit des grandes catastrophes.

JACQUES.

Savez-vous qui m'a raconté ce fait inouï?

AMORNY.

Qui donc, sire?...

JACQUES.

La reine Élisabeth, qui m'a légué son trône...

AMORNY.

La reine...

JACQUES.

Les dernières paroles de la reine Élisabeth sont gravées dans ma mémoire... et ces paroles, qui laissent deviner ses remords, Écoutez-les, milord... je vais vous les dire...

AMORNY, *à part.*

M'a-t-elle trahi?...

JACQUES.

« Méfiez-vous de ceux qui se vanteront d'avoir été mes serviteurs les plus fidèles, m'a-t-elle dit : il en existe un parmi tous, un noble et grand dignitaire, qui pour de l'or a jadis trahi et livré le comte Hamilton... qui plus tard a volé à Marie Stuart les lettres qui l'ont perdue, et qui, sur le refus formel de Maxwell, s'est armé de sa hache pour frapper votre mère... »

AMORNY, *avec terreur.*

La reine a dit cela!

JACQUES.

Croyez-vous maintenant, milord, que l'histoire soit une fable?

AMORNY.

Non, sire... Et la reine ne vous a pas désigné ce noble?

JACQUES.

Non, elle a craint de se parjurer en mourant, et je cherche vainement... mais, Dieu aidant, je le trouverai, milord... Il a trahi le comte Hamilton, volé les lettres, fait mourir Maxwell, et si je trouve l'auteur d'un seul de ces crimes...

AMORNY.

Vous tiendrez le grand coupable...

JACQUES.

Oui. Je vous ai fait cette confidence, milord... parce que j'espère que s'il arrive un jour, ainsi que l'a prédit le comte Hamilton, qu'un testament de lui soit remis à son héritière, dont vous allez être l'époux, j'espère que ce testament nous éclairera, milord...

AMORNY.

Et je serai fier, sire, de vous aider à la vengeance.

JACQUES.

Vous voyez bien que ce n'est pas sur un fils de Maxwell que doit tomber ma colère...

AMORNY.

En effet, sire...

JACQUES.

Rassurez donc dame Marianne; dites-lui que je n'ai rien découvert, et qu'aucun danger ne menace son fils...

AMORNY.

Je le ferai, sire.

JACQUES.

Je vous salue, milord.

AMORNY, *s'inclinant.*

Votre sujet, Majesté, s'incline avec respect.

JACQUES.

Dieu vous garde!... (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

AMORNY, *puis* JACKSON.

AMORNY, *après avoir fermé la porte.*

Je crois que j'aurais bien fait de fuir hier avec Jackson... (*Après une réflexion.*) Allons donc!... le roi ne sait rien... et mon mariage, qui éloignera plus encore les soupçons... anéantira les preuves... La découverte d'une seule de mes actions passées me perdrait... c'est vrai... mais qui pourrait?... Et cet homme, à qui je confiais hier que j'étais venu masqué dans la cabane de Georges... Ce Samuel!... qui sait que j'ai arrêté le comte Hamilton... Heureusement qu'il est maintenant dans mon palais...

JACKSON, *entrant par la droite.*

Vous êtes seul, milord?

AMORNY.

Oui.

JACKSON.

Je viens de voir s'éloigner le roi, et j'étais inquiet...

AMORNY.

Écoute... tu vas te rendre en toute hâte au palais, où m'attend Samuel.

JACKSON.

Samuel?... Depuis notre départ, il est sorti du palais.

AMORNY.

Sorti du palais!

JACKSON.

Oui, milord... malgré toutes nos précautions, car tout à l'heure on l'a vu sur le port.

AMORNY.

Prends des archers avec toi, des hommes déterminés... qu'on le cherche... qu'on le trouve... qu'on l'arrête... S'il veut parler, qu'on le bâillonne... s'il résiste, qu'on le tue!

JACKSON.

Samuel!

AMORNY.

Peut me perdre avec un seul mot... Hâte-toi!... mon salut dépend peut-être de la prompte exécution de cet ordre.

JAKSON.

Comptez sur moi, milord. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

AMORNY, *seul.*

Quant à Marianne et Bertram... il faut que je les éloigne sans retard de Portsmouth. Georges avait de mystérieux rapports avec le comte Hamilton, dont Marianne a vu l'arrestation... Elle connaissait Samuel... Richard est audacieux... Bertram hardi... J'ai tout à craindre de leur présence ou de leurs souvenirs... Le roi m'a chargé de rassurer dame Marianne, mais il me laisse maître

de la place et libre d'agir, avant tout, dans l'intérêt de ma sûreté; et loin de rendre à Marianne la confiance, je veux la contraindre à fuir sans retard... Appelons-la. (*Il ouvre la porte de gauche.*) Venez, dame Marianne.

SCÈNE XIII.

AMORNY, MARIANNE.

MARIANNE, *entrant.*

Eh bien! milord, que vous a dit le roi?

AMORNY.

Le roi sait tout... et veut venger sur le fils de Maxwell la mort de sa mère Marie Stuart.

MARIANNE, *épouvantée.*

Mon Dieu!

AMORNY.

J'ai pu calmer les premiers élans de sa haine; mais, la nuit prochaine, il faut que Richard s'éloigne de Portsmouth... Ne tremblez pas encore... La comtesse Arabelle a mis à mon mariage avec elle la condition que je protégerais le capitaine, et je veux tenir ma parole. Nos intérêts sont communs, madame, laissez-moi donc vous guider... Il vous sera facile, d'abord, de décider Richard à s'éloigner de Portsmouth le jour de mon mariage...

MARIANNE.

Mais si le roi le fait poursuivre?

AMORNY.

J'emploierai mon crédit et mon adresse à retarder d'abord toute poursuite; vous vous arrêterez au village de Monbar, et, dès demain, je ferai adresser à Richard l'ordre d'aller à l'étranger pour y accomplir un message... vous l'accompagnerez...

MARIANNE.

Oui, milord, mais Bertram?

AMORNY.

Suivra, s'il le veut, son capitaine.

MARIANNE.

Il est donc libre?

AMORNY.

Il doit l'être... mais, tenez. (*Désignant par la fenêtre.*) n est-ce pas lui qui entre dans la cour...

MARIANNE, *regardant.*

C'est lui...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAM.

BERTRAM.

Marie!... quelqu'un?...

AMORNY.

Vous arrivez à temps, Bertram, pour apprendre ce que vous devrez faire maintenant pour le salut de Richard.

BERTRAM.

Le salut de Richard!...

AMORNY, *bas à Marianne.*

Songez bien que, si demain le capitaine est encore à Portsmouth, je ne réponds plus de rien.

MARIANNE.

Il n'y sera plus, milord.

AMORNY.

C'est bien!... rapprochons-nous maintenant du roi et de miss Arabelle. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

MARIANNE BERTRAM.

MARIANNE.

Georges!

BERTRAM, *lui tendant les bras.*

Marie... (*Elle se jette en pleurant dans ses bras.*) Tu pleures, femme?

MARIANNE.

Si tu savais!

BERTRAM.

Je sais tout, ceux qui m'ont délivré m'ont raconté comment ton affection pour moi nous a perdus... Mais que disait donc le comte?... Qu'espères-tu?

MARIANNE.

Richard ignore tout encore... et la comtesse Arabelle a donné sa fortune et sa main au comte pour le salut du capitaine.

BERTRAM.

Encore une victime... et que faut-il faire?

MARIANNE.

Emmener ce soir Richard loin d'ici.

BERTRAM.

Et ensuite?

MARIANNE.

Le comte le chargera d'une mission à l'étranger.

BERTRAM.

Où est Richard?

MARIANNE.

En mer, et ce soir il doit revenir pour rendre compte au roi de ses démarches; mais il faut le rencontrer au port et l'empêcher de s'approcher du roi, qui sait tout maintenant...

BERTRAM.

Te sens-tu, femme, le courage d'abandonner cette maison et de me suivre?

MARIANNE.

Je suis prête...

BERTRAM.

Il faut que nous allions arrêter Richard en chemin... sous quel prétexte, je n'en sais rien encore... mais il faut éviter, avant tout, qu'il puisse apprendre un secret qui le tuerait.

MARIANNE.

Oui...

BERTRAM.

Apprête donc tout pour ton départ... préviens-en les gens de ta maison... Mais, non, j'irai seul.

MARIANNE.

Maintenant que je t'ai retrouvé, je ne te quitterai plus...

BERTRAM.

Tu le veux?... Va donc, femme, et je t'attends ici...

MARIANNE.

Je reviendrai bientôt... (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

SCENE XVI.

BERTRAM, *seul.*

Exilé... trahi dans son amour, dans tous ses rêves d'avenir... et je ne puis pas même mourir pour le repos de mon fils; l'amour de Marie vient de nous frapper comme un malheur... Tout ce qui, chez les autres, serait vertu, doit donc toujours nous être funeste et nous désespérer. Oh! mon Dieu, il y a une autre vie, n'est-ce pas, qui m'expliquera l'énigme de celle-ci, et m'apprendra le but et la cause de mon interminable martyre?

SCENE XVII.

BERTRAM, SAMUEL.

SAMUEL *entre vivement par le fond; il n'a pas de manteau, il est tête nue, les cheveux en désordre; il a une main enveloppée.*

Enfin, me voilà chez dame Marianne.

BERTRAM.

Que veux-tu?

SAMUEL.

Voir le capitaine Richard.

BERTRAM.

Il est en mer.

SAMUEL.

En mer!... Je joue de malheur!

BERTRAM.

Tu es blessé...

SAMUEL.

Oui, je viens de me battre avec les archers, mais il ne faut pas que cela t'étonne... il paraît qu'il est écrit là-haut que j'aurai toujours à faire avec ces gens-là... Enfin, j'ai pu leur échapper, et je veux voir dame Marianne.

BERTRAM.

Que lui veux-tu?

SAMUEL.

Lui confier un secret d'où dépend la vie de Richard.

BERTRAM.

Elle est absente...

SAMUEL.

Mais c'est une damnation, les archers peuvent me ressaisir et me tuer avec mon secret.

BERTRAM.

Dis-le-moi.

SAMUEL.

A toi!... qui es-tu?

BERTRAM.

Bertram!

SAMUEL.

Bertram le matelot qui, pour sauver Richard, s'accusait de l'avoir tué... Ah! tu es l'ami du capitaine, toi qui consentais à mourir... Mais es-tu bien Bertram?

BERTRAM, *lui montrant ses poignets.*

Regarde, voici la trace encore saignante des fers que l'on vient de m'ôter...

SAMUEL.

Ecoute-moi donc... il faut que je parle, enfin... Tout à l'heure, après un long combat, j'ai laissé deux archers sur les pierres du chemin... d'autres me cherchent pour venger leurs camarades...

BERTRAM *tire son poignard, qu'il donne à Samuel; puis il met sa hache sur la table.*

D'abord, prends ce poignard... et, s'ils venaient te chercher ici, nous serions deux pour les recevoir...

SAMUEL.

Merci... Je vais te faire, Bertram, dépositaire d'un secret avec lequel, si je meurs aujourd'hui, tu pourras, dès demain, faire le bonheur et la fortune de Richard.

BERTRAM.

Qu'est-ce donc?

SAMUEL.

Richard n'est pas le petit-fils de Maxwell, mais celui de lord comte Hamilton.

BERTRAM.

Tu dis... J'ai mal entendu...

SAMUEL.

Je dis que Richard est l'héritier direct du comte Hamilton, que le testament du comte Hamilton, que je possède, le révèle et le prouve...

BERTRAM.

Le testament?

SAMUEL.

Et depuis deux mois que j'ai quitté les prisons, je cherchais Richard... je viens de le trouver seulement à cette heure où l'on veut encore m'emprisonner... et comme je n'ai pu le rencontrer en ce moment suprême, je te confie ce secret afin qu'on ne puisse pas l'ensevelir avec moi... et...

BERTRAM, *l'interrompant.*

Mais Richard avait pour père le nommé Georges Maxwell.

SAMUEL.

Georges Hamilton, Bertram, qui s'est tué parce qu'il se croyait maudit et que j'ai vu mourir, moi, sans pouvoir lui porter secours.

BERTRAM.

Toi ?...

SAMUEL.

Oui...

BERTRAM.

Mais, qui es-tu donc ?

SAMUEL.

Samuel.

BERTRAM.

Warton ?

SAMUEL.

Tu connais mon nom ?

BERTRAM.

Oui... je t'ai entendu nommer au nombre des serviteurs des Hamilton ; mais tout ce que tu me dis me semble si incroyable...

SAMUEL.

C'est qu'en effet, il faut que tu puisses me croire avant de me bien comprendre... Ecoute-moi donc... Il y a donc vingt ans, j'étais un jour dans la cabane de Georges, qui était le père de Richard...

BERTRAM.

Oui...

SAMUEL.

Lorsque le comte Hamilton, évadé, vint imprudemment chez le prétendu Georges Maxwell pour lui révéler son secret ; mais il fut trahi, arrêté, et deux heures après, Georges, toujours abusé, se tuait devant sa femme et devant moi... que l'on faisait prisonnier... L'on m'enferma dans la même citadelle que le comte... au bout de quelques années nous pûmes nous approcher l'un de l'autre.

BERTRAM.

Et alors?...

SAMUEL.

Le comte me confia que lorsqu'il avait pu échapper au massacre de sa maison, il avait emporté dans sa fuite son fils, qui avait deux ans alors... Il me confia qu'il n'avait pu le soustraire et le cacher qu'en le remettant entre les mains du bourreau Maxwell, chez lequel il avait trouvé un refuge la nuit qui précéda son arrestation... Il me confia enfin que Maxwell avait élevé son fils sous le nom de Georges...

BERTRAM.

Mais Maxwell aurait secrètement instruit le fils du comte...

SAMUEL.

Non, car une seule révélation, qui aurait exalté le jeune homme, aurait perdu peut-être Maxwell, coupable d'avoir soustrait à la haine de la reine Elisabeth l'enfant d'une famille condamnée.

BERTRAM.

C'est juste !

SAMUEL.

J'eus alors la douleur d'apprendre au comte la triste fin de Georges... Mais j'ai pu lui dire aussi que Georges laissait un fils... et le comte m'a remis, quelques jours avant sa mort, un testament cacheté, dans lequel il m'a dit raconter tous ces faits afin que je pusse le remettre à son petit-fils, si Dieu le permettait un jour... Depuis dix ans je tenais ce testament caché sous une pierre de ma prison. Quand le fils de Marie Stuart vint au trône, quand on délivra les prisonniers, je devins libre, et après deux mois de vaines recherches, je désespérais de retrouver le fils de Georges, quand, hier, j'ai découvert ce fils de Georges dans le capitaine Richard. Et maintenant je remercie Dieu qui a permis que je puisse te confier ce secret, Bertram, afin que tu m'aides ou que tu me remplaces, et je suis certain d'avoir bien placé ma confiance... Tu ne me réponds pas?...

BERTRAM, *qui vient de tomber assis près de la table.*

Tout ce que tu viens de me dire... me semble un rêve... je doute... je n'ose croire...

SAMUEL, *s'éloignant de lui avec impatience.*

Il doute... mon Dieu !...

BERTRAM, *se levant et allant à lui.*

Georges ne mourut pas, Samuel, en tombant du haut de la falaise... la vague l'a rejeté sur la côte... des paysans l'ont recueilli... Georges a pendant dix ans suivi de loin Marie, le pasteur et son fils... Georges s'est fait matelot pour vivre auprès de Richard ; et quand enfin, hier, il le croyait perdu, il est venu s'accuser d'avoir tué l'enfant de Georges Maxwell.

SAMUEL.

Que dis-tu ?

BERTRAM.

Ce n'était pas le matelot qui voulait sauver le capitaine, mais le père qui voulait sauver son enfant...

SAMUEL.

Toi, Georges!...

BERTRAM.

Ton ami, ton frère, qui te tend les bras, Samuel...

SAMUEL, *se jetant dans ses bras.*

Georges !... c'est toi !...

BERTRAM.

Oui, Samuel, c'est moi que la Providence a fait vivre jusqu'à ce jour suprême... moi qui, grâce à toi, ne suis plus le maudit, et qui peux maintenant lever la tête parmi les hommes en avouant mon fils...

SAMUEL.

Georges !... toi vivant !...

BERTRAM.

Oui, Samuel... Georges peut dire maintenant : place à moi comme aux autres... je suis le fils d'un homme, je suis le fils d'un héros !... Oh !... mais... ma tête s'égare, mon cœur s'arrête... l'homme enterré vivant succombe quand on arrache brusquement son linceul en lui rendant la vie et la clarté !... Et pour moi c'est le linceul qui tombe... le soleil qui me brûle... le bonheur qui m'écrase... et j'ai peur de mourir !...

SAMUEL, *le soutenant.*

Courage !... courage !... milord Hamilton !

BERTRAM.

Moi, comte Hamilton... moi, qui pourrai tout partager avec toi, Samuel, dont la persévérance me sauve .. Oui, car nous grandirons ensemble... nous aurons même puissance, entreprendrons même bataille, et ferons même justice...

SAMUEL.

Quoi ! je pourrai commander à mon tour, opposer la force à la force... défendre le faible et me venger des traîtres !... Oh ! cet espoir seul, milord, me ferait perdre la tête !...

BERTRAM.

Allons, Samuel... allons!... du courage !... Et d'abord, ce testament du comte, où est-il ?

SAMUEL.

Tu penses bien que, prudemment, je ne l'ai jamais porté sur moi... A une lieue de Portsmouth, j'habite dans une ferme isolée une petite chambre où je le tiens caché; je vais courir le chercher et te le remettre à toi, qui as seul le droit de l'ouvrir.

BERTRAM.

Oui, Samuel ! Mais qui vient? (*Apercevant Marie.*) Marie !..

SCENE XVIII.

LES MÊMES, MARIE, *entrant par la gauche.*

MARIE.

Maintenant, nous pouvons partir...

BERTRAM.

Nous ne partons plus, Marie...

MARIANNE.

Que dis-tu?

BERTRAM.

Moi, je vais courir sur les pas de Richard... J'irai le chercher, s'il le faut, jusque chez le roi d'Angleterre... Toi, femme, tu vas te rendre auprès de miss Arabelle pour l'empêcher de hâter son mariage avec lord comte Amorny. (*A Samuel.*) Toi, cours chercher le testament du comte.

SAMUEL.

Oui...

MARIANNE.

Mais Richard?...

BERTRAM.

N'est plus maudit.

MARIANNE.

Mais pourquoi donc?

BERTRAM.

Parce qu'il est mon fils, et que mon père était le lord comte Hamilton.

MARIANNE.

Grand Dieu!

SAMUEL.

Où te reverrai-je, Georges?

BERTRAM.

Chez la comtesse Arabelle!

SAMUEL.

Chez la comtesse Arabelle! (*Samuel sort en courant par la droite.*)

BERTRAM, *entraînant Marie.*

Allons, viens, femme... (*Ils sortent par le fond.*)

ACTE IV.

Un salon chez miss Arabelle. Porte au fond; porte à gauche; à droite, une table sur laquelle sont des lumières.

SCENE I.

ARABELLE, MARIANNE; *elles sont en scène au lever du rideau.*

MARIANNE.

Oui, milady... oui, tout ce que je vous ai dit est réel...

ARABELLE.

Pardonnez-moi si, après vous avoir fait redire plusieurs fois ce que vous venez de m'apprendre... pardonnez-moi si je doute encore... c'est qu'avant votre arrivée j'étais prête à succomber en accomplissant l'horrible sacrifice que je m'étais imposé... et tant de bonheur succédant à tant de désespoir...

MARIANNE.

Semble être un rêve auquel on n'ose songer... n'est-ce pas? de peur de le voir s'évanouir. Oh! je comprends cela, moi... moi qui dois vous convaincre... et qui tremble à chaque instant de découvrir ma propre erreur... Mais non... nous ne devons pas douter ainsi de la bonté du Seigneur... et si nous doutions encore, milady... Je viens d'entendre, je crois... (*Elle monte la scène.*)

ARABELLE.

La voix de Richard, n'est-ce pas?...

MARIANNE, *après ouvert la porte du fond.*

En effet, c'est lui.

SCENE II.

LES MÊMES, RICHARD, *entrant par le fond.*

RICHARD.

Ma mère!... (*Il va à Marianne, puis à Arabelle.*) Milady!...

ARABELLE.

Non... plus milady... Richard, mais Arabelle, comme vous me nommiez il y a quelques jours...

RICHARD.

Mon père ne m'a donc pas trompé... quand il m'a dit tout à l'heure que vous n'aviez accepté ce mariage avec le comte Amorny que pour le salut de Richard...

ARABELLE.

Et votre mère pourra vous dire aussi, Marianne, qu'il n'a fallu qu'un seul mot...

MARIANNE.

Pour que milady arrachât son bouquet et sa couronne de mariée... et s'agenouillât en remerciant Dieu de sa délivrance.

RICHARD.

C'est plus que la vie vous me donnez, miss Arabelle.

MARIANNE.

Tu es venu seul?

RICHARD.

J'ai devancé mon père en sortant de chez le roi...

MARIANNE.

De chez le roi?...

RICHARD.

Oui, j'étais auprès du roi, lorsque Bertram, s'étant glissé, comme un être invisible, arriva jusque dans la chambre où j'étais seul avec Sa Majesté... et bientôt d'une voix persuasive et pleine d'émotion il nous conta toute son histoire... Ce fut un récit que nos larmes interrompirent souvent... Le roi Jacques écoutait avec une grande attention... et quand il apprit que Samuel, un ancien serviteur du comte Hamilton, devait apporter ici aujourd'hui le testament révélateur, il nous y a donné rendez-vous... en nous disant: « Dieu fasse que ce testament apporte des preuves, et des preuves irrécusables... » Et comme nous venions de quitter le roi Jacques... mon père, devinant mon impatience... m'a engagé à courir en toute hâte auprès de ma mère... et de milady comtesse Arabelle...

MARIANNE.

Et tu as facilement consenti à le faire.

RICHARD.

Vous voyez...

ARABELLE.

Pourvu que maintenant les preuves ne nous manquent pas...

RICHARD.

Si ce malheur nous arrivait...

MARIANNE.

Tranquillisez-vous, mes enfants, Samuel nous sera fidèle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, BERTRAM.

BERTRAM, *paraissant au fond.*

Tous trois réunis!

MARIANNE, *allant à lui.*

Georges!

RICHARD, *de même.*

Mon père!

BERTRAM.

Je te suivais de près, Richard; c'est que, moi aussi, miss Arabelle, j'avais besoin de voir et de remercier celle qui se sacrifiait... Et dites-moi, vous semblez avoir renoncé à prendre pour époux le lord comte Amorny? Mais quel jour devait s'accomplir ce mariage?

ARABELLE.

Aujourd'hui même...

BERTRAM.

Et le comte ignore sans doute encore votre nouvelle résolution, car je l'ai aperçu tout à l'heure sur le chemin de cette habitation...

ARABELLE.

Le comte?...

BERTRAM.

Et peut-être est-il déjà dans la maison.

ARABELLE.

Déjà!...

RICHARD, *qui a été voir au fond.*

Oui... ses pages sont dans la galerie.

ARABELLE.

L'idée seule de sa présence me fait trembler.

RICHARD, *redescendant la scène.*

Vous ne le verrez pas, Arabelle... et je me charge de lui annoncer...

BERTRAM.

Pardon, capitaine; mais ici, c'est le matelot qui commande, et qui accomplira lui-même ce devoir...

RICHARD.

Merci, mon père!...

BERTRAM.

Retirez-vous donc, et laissez-moi seul avec lui...

RICHARD, *emmenant Arabelle.*

Venez, miss. (*Ils sortent à gauche.*)

MARIANNE, *à Bertram, qui l'accompagne.*

Pas encore de nouvelles de Samuel?...

BERTRAM.

Il avait longue route à faire... il viendra... J'entends le comte...

MARIANNE.

Je vais rejoindre nos enfants... (*Marianne sort à gauche, Bertram se retire dans le fond. Amorny entre par le fond, sans le voir.*)

SCENE IV.

AMORNY, BERTRAM.

AMORNY, *se croyant seul.*

Décidément, la jeune comtesse ne paraît pas fort empressée... J'arrive, et personne ne vient à ma rencontre... J'apparais ici plutôt comme un importun que comme un marié que l'on attendait... Singulier jour de mariage!... Enfin elle se résigne à m'épouser... c'est l'essentiel... Il faut pourtant que je la fasse prévenir... (*Apercevant Bertram.*) Quelqu'un! (*Le reconnaissant.*) Bertram!

BERTRAM, *s'avançant.*

Oui, milord, c'est moi...

AMORNY.

Tu es encore à Portsmouth?...

BERTRAM.

Fort heureusement, milord, car j'ai une nouvelle à vous apprendre...

AMORNY.

A moi?

BERTRAM.

Oui, milord! vous voulez épouser miss Arabelle, que vous croyez l'héritière du comte Hamilton...

AMORNY.

Eh bien?

BERTRAM.

Eh bien! milord, on a trouvé hier l'héritier direct du comte.

AMORNY.

L'héritier...

BERTRAM.

Oui, un fils qui devient naturellement maître de tous les biens de son père; la jeune miss se trouve donc ainsi dépouillée... et j'ai cru devoir ne pas vous exposer à être victime de votre confiance, et vous prévenir de ce nouvel incident qui va sans doute changer toutes vos résolutions.

AMORNY.

Et tu crois que la parole d'un misérable ou d'un fou doit suffire?

BERTRAM.

Fou, milord! Si j'avais dû le devenir, je le serais depuis longtemps...

AMORNY.

Vraiment!... Et qui t'a donc appris ce grand secret?

BERTRAM.

Un ancien confident du comte...

AMORNY.

Son nom?

BERTRAM.

Samuel Warton...

AMORNY.

Samuel!

BERTRAM.

Qui possède le testament du comte Hamilton...

AMORNY, *à part.*

Le testament! (*Haut.*) Et quel est donc cet héritier?

BERTRAM.

Un homme qui se cachait... que l'on croyait mort et qui peut se montrer à cette heure...

AMORNY.

Tu l'as vu?

BERTRAM.

C'est moi, milord...

AMORNY.

Toi!...

BERTRAM.

Moi le fils du comte Hamilton...

AMORNY.

Cesseras-tu bientôt de railler?

BERTRAM.

Je ne raille pas, milord... et si je vous parle de votre mariage, c'est que je suis le parent de la jeune Arabelle. C'est que son père et sa mère étant morts, je suis son tuteur naturel, et chargé par elle de refuser votre alliance...

AMORNY.

Et tu ne crains donc pas, qu'emporté par la colère que je dévore depuis que tu me parles ainsi...

BERTRAM.

Je comprends cette colère, milord, et je l'excuse, quoique la trouvant injuste, et si vous voulez parler sagement...

AMORNY.

Avec toi, un insolent aventurier...

BERTRAM.

Milord... l'aventurier s'oppose à ce mariage, et sa parole sera respectée... et l'aventurier vous quitte sans s'incliner, car les comtes Hamilton, de plus grande noblesse que les Amorny... ont le droit de passer toujours tête couverte devant eux... (*Il se couvre de son chapeau et passe devant Amorny.*) Nous nous reverrons, milord. (*Il entre à gauche.*)

SCENE V.

AMORNY.

La confiance de cet homme!... S'il disait vrai?... s'il était bien le fils du comte?... les massacres, les guerres civiles des temps passés ont caché tant de mystères... Et s'il est vrai que Samuel, ancien serviteur du comte, ait reçu de ses mains le testament... Cela pourrait être... (*Voyant entrer Jackson.*) Jackson! arrive donc!...

SCENE VI.

JACKSON, AMORNY.

JACKSON.

Qu'avez-vous, milord?

AMORNY.

Je suis inquiet, tremblant; il vient de se passer ici des choses... Mais d'abord, dis-moi, Samuel?

JACKSON.

Nous n'avons pu le saisir...

AMORNY.

Malheur! Pouvons-nous encore fuir, Jackson? (*Il monte à la porte du fond.*)

JACKSON.

Ce serait insensé, milord... J'ai entre les mains le testament du comte Hamilton.

AMORNY, *s'arrêtant près de la porte.*

Le testament...

JACKSON.

Oui, milord... (*Amorny redescend près de lui.*) Après avoir perdu la trace de Samuel, nous nous sommes transportés dans une maison isolée qu'il habitait dans la campagne, et, ne l'y trouvant pas, j'ai fouillé partout, cherchant si quelque chose ne nous indiquerait pas sa retraite... J'ai trouvé sous la paille de son lit, un parchemin cacheté dont j'ai brisé le cachet. Tenez, milord, lisez vous-même, et vous jugerez... (*Il lui remet le testament.*)

AMORNY, *le prenant.*

Voyons... (*Il lit.*) « Moi, milord, comte Hamilton, je déclare » et jure écrire ici la vérité et rien que la vérité. Mon fils bien-» aimé que j'ai pu sauver a été secrètement élevé sous le nom » de Georges par le bourreau Maxwell... qui a eu l'humanité de » secourir l'innocent enfant qu'une injuste reine avait condamné. » Georges était donc le dernier des Hamilton, et, à défaut de lui, » son fils est notre seul héritier légitime, c'est à lui qu'appartien-« dront au jour de la justice et de la réparation notre nom, nos « blasons, et tous les biens qui nous ont été confisqués...

JACKSON.

Et ce petit-fils du comte... c'est Richard...

AMORNY.

Et Georges, son père, c'est Bertram, qui a survécu et vient de se révéler tout à l'heure.

JACKSON.

Bertram...

AMORNY.

Oui, mais nous tenons leurs destinées. Voyons, que dit-il encore? (*Il lit.*) « C'est lui qui seul ouvrira ce testament et devra « raconter à l'Angleterre épouvantée ce que j'affirme ici : Le « bourreau Maxwell n'est pas mort fou, comme on l'a publié... « mais empoisonné par le comte Amorny, qui, sans crainte du « tonnerre, s'était fait à sa place l'exécuteur de la reine Marie « Stuart. » (*S'arrêtant et avec fureur.*) Du feu, Jackson?

JACKSON, *lui apportant un flambeau.*

En voici, milord.

AMORNY, *brûlant le testament.*

Ah! ce parchemin s'allume; je craignais que, comme un talisman d'enfer, il fût insaisissable à la flamme... Mais non... le feu le dévore... les lignes disparaissent, mon nom s'efface... vois donc, Jackson.

JACKSON.

Oui, milord, tout est consumé!

AMORNY, *glorieux.*

Fortune des Hamilton! accusation, preuves et secrets, on ne

saurait trouver même votre souvenir dans cette cendre, qu'un souffle disperse au vent. (*La porte du fond s'ouvre.*)

UN COURRIER ROYAL, *annonçant.*

Sa Majesté le roi Jacques Ier d'Angleterre.

AMORNY.

Le roi... Il était temps, Jackson...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE ROI, PAGES. (*Les pages entrent et se rangent près de la porte.*)

AMORNY, *saluant.*

Sire!...

JACQUES.

Vous êtes ici, milord?...

AMORNY.

Sire, mon mariage...

JACQUES.

En effet... c'est aujourd'hui... mais je ne vois ni la comtesse Arabelle, ni le matelot Bertram... ni ceux enfin que je croyais rencontrer ici...

AMORNY, *à Jackson.*

Jackson, cours prévenir la comtesse Arabelle de l'arrivée du roi. (*Jackson entre à gauche.*)

JACQUES, *à Amorny.*

Milord, nous devons apprendre ici la vérité sur une étrange histoire...

AMORNY.

Oui, sire, le matelot Bertram m'a parlé de ses espérances que des preuves sans répliques doivent réaliser... Mais je doute...

JACQUES.

Nous allons le savoir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BERTRAM, ARABELLE, *derrière eux* MARIANNE *et* RICHARD. (*Tous saluent le roi.*)

JACQUES.

Vous le voyez, Bertram, je suis exact au rendez-vous... Le testament du comte Hamilton, où est-il?

BERTRAM.

Pardonnez, sire... mais Samuel, de qui je dois le recevoir... n'est pas encore ici...

JACQUES.

D'où vient ce retard?...

BERTRAM.

Je ne sais, et je tremble... mais il m'a dit où le testament était caché...

RICHARD, *qui a été avec inquiétude regarder dans le fond.*

Ne tremblez plus, Bertram, voici Samuel.

BERTRAM.

Samuel...

AMORNY, *à part.*

Je ne le crains plus...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, SAMUEL, *pâle, haletant, paraît au fond.*

BERTRAM, *allant à lui.*

Eh bien, frère... mais qu'as-tu donc?...

SAMUEL, *sur la porte.*

Tu attendais de moi la lumière... le testament... Je ne l'ai plus... on me l'a volé...

BERTRAM.

Volé!... (*Mouvement de terreur... silence.*)

JACQUES, *à Samuel.*

On te l'a volé...

SAMUEL, *voyant le roi.*

Oui, Majesté... ce matin... on l'a pris sous la paille qui le cachait... Mais le comte Amorny, qui avait dirigé sur moi les archers, doit savoir...

AMORNY.

Moi... en effet, quand on se plaint d'avoir été volé, il faut bien accuser un voleur. Mais il est temps d'en finir avec cette famille d'imposteurs, qui feint d'avoir été volée lorsque les prétendues preuves lui manquent.

JACQUES.

Le comte Hamilton a déclaré laisser un testament... et ce testament devait exister... Et d'ailleurs, milord, entraîné par l'intérêt que je portais au capitaine Richard, et peut-être aussi par une inquiétude involontaire, j'ai cherché dans la correspondance de ma mère : j'ai trouvé une lettre que le comte Hamilton lui écrivait, il y a vingt ans et comme il est opportun que tout le monde ici la connaisse... (*Lui donnant une lettre.*) prenez-la, milord... et veuillez nous la lire... Écoutez tous.

AMORNY, *lisant.*

« Ma reine bien-aimée!... je viens de m'échapper de prison,
« je cours en toute hâte à Douvres, où je dois trouver mon fils,
« qui a été sauvé par Maxwell, et élevé jusqu'à ce jour sous le
« nom de Georges. Maintenant que je suis libre, je veux lui ap-
« prendre son origine et en faire un défenseur de plus à Votre
« Majesté. »

SAMUEL.

Vous voyez, sire!...

JACQUES.

Silence!... Cette lettre, milord, est un second testament signé du comte...

AMORNY.

C'est vrai! sire...

JACQUES.

Matelot Bertram...

BERTRAM.

Sire!...

JACQUES.

Aujourd'hui, lord comte Hamilton, vous êtes gouverneur du comté de vos ancêtres!... (*A Richard.*) Capitaine Richard, sitôt après votre mariage avec miss Arabelle, vous prendrez le sous-commandement de la frégate royale... et jusque-là vous me répondez du comte Amorny.

ARMORNY

De moi, sire...

JACQUES.

Vous êtes mon prisonnier!... Samuel Warton.

SAMUEL, *s'avançant.*

Sire! je vous demanderai seulement le droit d'emprisonner le comte Amorny; voilà vingt-cinq ans qu'il me remet en prison à mesure que j'en sors, et je vous avoue que je serais bien aise de l'y conduire une fois à mon tour...

JACQUES.

Qu'il soit fait ainsi! (*Samuel retourne derrière Amorny.*)

AMORNY.

Mais, Majesté, de quoi suis-je donc accusé?

JACQUES.

Quand cette lettre du comte fut écrite ainsi, milord, il ne l'envoya pas, et le lendemain seulement il l'acheva et la fit parvenir à la reine... Tournez donc la feuille, milord, et lisez la fin.

AMORNY, *tremblant et lisant.*

« J'ai été trahi, reine, et je vous envoie cette lettre pour vous
« conseiller de vous méfier du traître qui me perd...

JACQUES.

Eh bien!... achevez donc, milord...

AMORNY, *à part.*

Perdu!...

JACQUES, *lui arrachant la lettre, et lisant.*

« Celui-là, c'est le marquis Amorny, qui s'est fait l'âme « damnée de votre ennemie la reine Élisabeth... » Ainsi, milord, vous avez commencé par trahir le comte, et vous avez fini par prendre la hache de Maxwell pour tuer Marie Stuart...

BERTRAM.

Tuer Marie Stuart!

JACQUES.

Oui, milord, voici le bourreau de ma mère. Mais quand je trouve son assassin, Dieu m'envoie aussi les enfants de son défenseur... Je tuerai l'un, j'élèverai les autres... et alors, fils du comte Hamilton... serez-vous contents de la justice de Jacques Stuart?

BERTRAM *et* RICHARD, *lui embrassant les mains en pleurant.*

Sire!...

ARABELLE, *dans les bras de Marianne.*

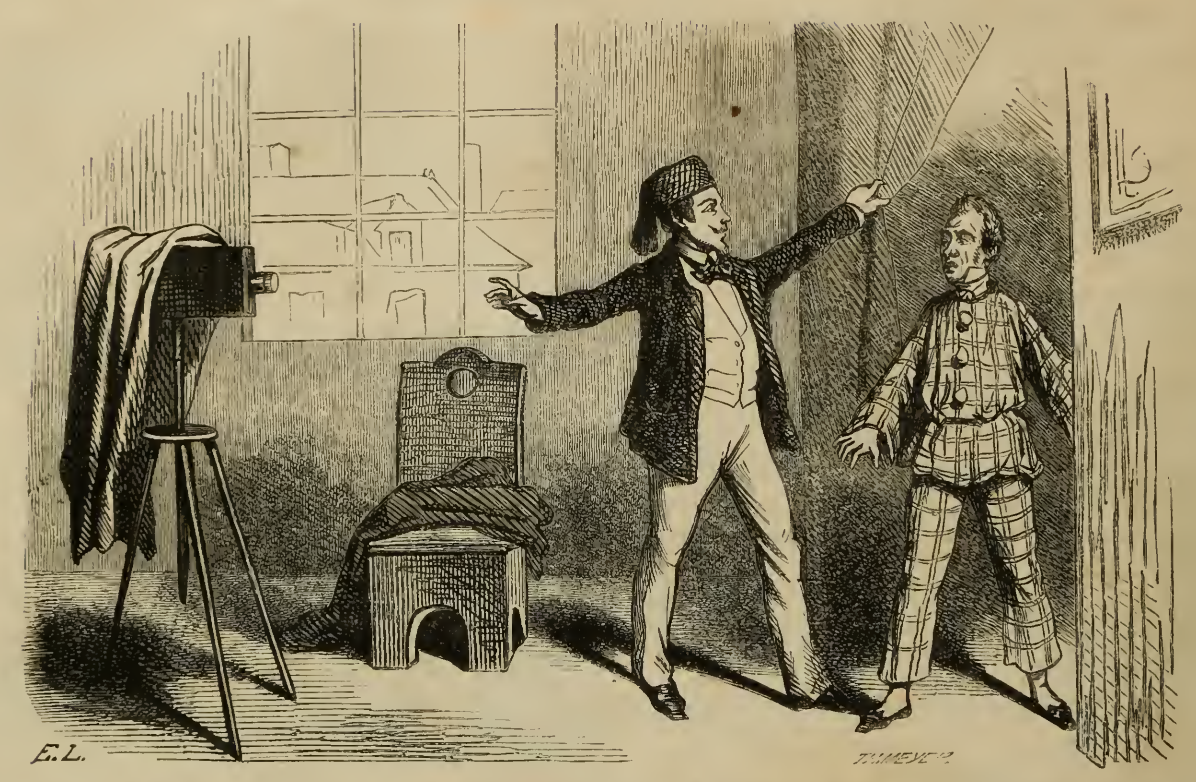
Ma mère!...

SAMUEL, *levant les mains au ciel.*

Soyez béni, mon Dieu!...

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



L'AMOUR AU DAGUERRÉOTYPE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. VARIN, SAINT-YVES ET BUREAU

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 16 AOUT 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

GONZALVE KERKADEC, clerc d'avoué	MM. RÉNÉ LUGUET.
SYMPHORIEN, artiste	SPECK.
BRICHET, provincial	LÉONCE.
MORDICUS, employé	M. SCHEY.
LYDIE, jeune étrangère	M[lles] IRMA RHONÉ.
ZOÉ, nièce de Brichet	JEANNE.

La scène se passe chez Symphorien.

Un atelier d'artiste, plein d'objets rangés un peu au hasard, et au milieu desquels on distingue un appareil de daguerréotype tout prêt à fonctionner. — A droite, une grande draperie fixée sur la muraille, et, devant, un fauteuil surmonté d'un appuie-tête. — Au-delà, dans l'angle de la porte d'entrée, à gauche, premier plan, une espèce de cahutte servant de chambre obscure. — Plus loin, la porte de la chambre de Symphorien. — Le fond est occupé par un large vitrage donnant sur un balcon, au-delà duquel on n'aperçoit que des toits et des cheminées.

SCÈNE I.

BRICHET, *posant à droite*; ZOÉ, *assise au milieu*; SYMPHORIEN, *debout à gauche près de Zoé, lui parlant bas avec feu.*

SYMPHORIEN, *haut, à Brichet.*

Ne bougez pas, monsieur Brichet!

BRICHET.

Vous m'aviez dit qu'un portrait au daguerréotype était l'affaire de trente-six secondes... et en voilà déjà trente-huit!

ZOÉ.

Vous avancez, mon oncle.

BRICHET.

Ma nièce, je suis invulnérable sur les chiffres, moi Brichet, professeur d'arithmétique, enseignant la tenue des livres...

SYMPHORIEN.

Un peu de patience!... ça vient, ça vient!... (*Bas à Zoé.*) Mademoiselle, dites-moi que mon rival vous est odieux!

ZOÉ.

Je ne le connais seulement pas!

SYMPHORIEN.

O ma Zoé!

ZOÉ.

Assez, monsieur Symphorien!

BRICHET.

Oui, assez, j'ai la chevelure très-malade.

SYMPHORIEN.

Soit!... (*A Zoé.*) Mais nous nous reverrons, n'est-ce pas? (*Haut.*) C'est fait. (*Il délivre Brichet.*)

BRICHET, *se levant.*

Diable de serre-tête!... ça m'occasionnait des distractions.

SYMPHORIEN.

Pourvu que l'épreuve n'en ait pas souffert!... Il faut que je m'en assure. (*Il entre dans la chambre noire.*)

ZOÉ.

Savez-vous, mon oncle, qu'il n'est pas mal ce jeune homme?

BRICHET.

Euh! euh!

ZOÉ.

Son intérieur annonce de l'aisance...

BRICHET.

Je crains qu'il n'en ait plus dans les manières que dans... D'ailleurs, pourquoi s'intéresser à ce disciple de Daguerre? Tu as un futur, une des meilleures familles de Paimbeuf, ma patrie; tourne ta pensée devers lui... tourne-la exclusivement...

ZOÉ.

Encore, faudrait-il l'avoir vu!

BRICHET.

Le fait est qu'il est inoui que depuis notre arrivée à Paris nous n'ayons pas encore pu mettre la main sur ce monsieur.

ZOÉ.

Ce n'est guère flatteur pour moi; car, enfin, il était prévenu!...

BRICHET.

Ma nièce, j'ai engagé ma parole à Kerkadec, et je me dois à moi-même de faire une nouvelle tentative, mais voilà... à quel moment?... ma journée est tellement prise!...

ZOÉ.

C'est vrai...

BRICHET, *consultant son calepin.*

Visiter la pompe de la porte Saint-Denis, dont on m'a vanté le mécanisme... visiter le Musée Céramique...

ZOÉ.

Qu'est-ce que c'est donc, mon oncle, que le Musée Céramique?

BRICHET.

C'est le musée des pots et des cruches fabriqués par les peuples les plus reculés.

Air de *Jadis.* (A Paris, il n'est pas d'obstacle).

Si j'en crois ce que l'on raconte,
Nous verrons dans tout' sa beauté,
Plus d'une cruche qui remonte
A la plus haute antiquité!
Ça surpass' mon intelligence,
Et j' me demand' pourquoi tant d' gens
Ont une aussi courte existence,
Quand les cruch's vivent si longtemps.

SYMPHORIEN, *rentrant avec la plaque.*

Superbe!... admirable!... vous êtes venu comme un petit cœur.

BRICHET.

Voyons!... ah! c'est particulier, je ne me reconnais pas.

SYMPHORIEN.

Vous ne vous êtes peut-être pas vu depuis longtemps.

BRICHET.

Mais je n'ai pas une tête de veau!... vous m'avez fait une tête de veau!...

SYMPHORIEN.

Vous croyez?... c'est la distraction!...

BRICHET.

Et mon nez?... je ne vois pas mon nez?...

SYMPHORIEN.

C'est vrai!... le nez n'est pas sorti.

BRICHET.

Je crois même qu'il est rentré.

SYMPHORIEN.

C'est la distraction!... Du reste nous allons recommencer cela...

BRICHET.

Est-ce que j'ai le temps? Vous ne savez donc pas que je suis pressé comme le télégraphe électrique dont les sept fils de fer, car il y en a sept, se promènent au-dessus de cette maison.

ZOÉ.

Mais nous pouvons revenir, mon oncle.

SYMPHORIEN.

Certainement je vous dois un nez! il faut que je vous le rende... Voulez-vous que je vous fasse un bon?

BRICHET.

C'est inutile, tantôt je ferai en sorte...

ZOÉ.

En sortant du Musée Céramique où nous serons je crois à onze heures.

BRICHET.

Précises!

SYMPHORIEN, *à part.*

J'y serai.

ENSEMBLE.

Air: Polka de MONTAUBRY. (*Pas de Fumée*).

BRICHET.

Devant ces vases du vieux temps,
Merveilles de la Céramique,
Je regrett'rai l'âge antique,
Où les cruch's vivaient deux mille ans.

SYMPHORIEN.

Devant ces vases du vieux temps,
Merveilles de la Céramique,
A quelque beauté moins antique,
Je consacrerai mes instants.

ZOÉ.

Devant ces vases du vieux temps,
Merveilles de la Céramique,
Mon cœur qui n'aime pas l'antique,
Cherchera d'autres agréments.

(*Brichet sort avec Zoé.*)

SCÈNE II.

SYMPHORIEN, puis GONZALVE.

SYMPHORIEN.

C'est un rendez-vous qu'elle me glisse dans le tube!... va, tu ne m'y attendras pas, fille de Bretagne, je t'y antécéderai! mais en mon absence qui est-ce qui tiendra ma boutique?... Je suis fâché d'avoir renvoyé mon groom!... ce Saint-Jean me fait faute!

GONZALVE, *en déguisement de bal.**

L'amitié n'est pas importune.

SYMPHORIEN.

Gonzalve!

GONZALVE.

Pas mal et toi!... (*Le faisant polker.*) Tra, la, la, la lire!

SYMPHORIEN.

Mais finis donc!...

GONZALVE.

Ouf!... mon ami, j'en ai fait une!

SYMPHORIEN.

Une bêtise!... puisque tu t'en vantes!

GONZALVE.

C'était samedi, au bal de la Reine-Blanche.

SYMPHORIEN.

Ce doit être bien composé!...

GONZALVE.

Une princesse exotique, pur sang, daigna m'accepter pour cavalier... Oh! mon ami, quelle créature!... remplie d'instruction quoique étrangère. Elle m'a dit qu'elle venait de l'orient.

SYMPHORIEN.

L'orient, c'est l'est.

GONZALVE.

Comment leste?

SYMPHORIEN.

Comme l'occident, c'est l'ouest.

GONZALVE.

Je te le passe, mais n'y reviens plus.

SYMPHORIEN.

Ah çà! pourquoi viens-tu me conter ce fabliau?

GONZALVE.

Parce que ma Lydie, elle se nommme Lydie, va se rendre dans ton local pour se faire daguerréotyper.

SYMPHORIEN.

Tu m'amènes une pratique, ce procédé me touche.

GONZALVE.

Ne me remercie pas!... je m'installe à ta place!... Tu conçois?... Je ne peux pas, moi, clerc obscur d'avoué, recevoir une sultane dans ma chambre... une mansarde où il n'y a que les *Cinq Codes* et une table!... la table des matières... Je serais flambé dans son âme...

Air : *J'ai vu le Parnasse.*

Tandis qu' Symphorien l'artiste,
Au sein d'un brillant atelier,
C'est superbe, et nul ne résiste
A l'attrait d'un pareil métier;
Je te remplace d'aventure,
Et comme tu m'as, par bonheur,
Donné de ton art un teinture,

SYMPHORIEN.

Tu mets à profit la couleur.

GONZALVE.

Comm' tu dis, c'est une couleur!

SYMPHORIEN.

Ça se trouve à merveille?... Il faut justement que je m'élance sur les traces d'un ange!

GONZALVE.

Bah! tu as un ange?...

SYMPHORIEN.

Une jeune Bretonne ornée d'un oncle!

GONZALVE.

Des Bretons!... des compatriotes à moi!

SYMPHORIEN.

Si tu allais les connaître, tu appuierais mes prétentions que je ne crains pas d'appeler légitimes.

GONZALVE.

Ah! tu épouses, toi?... alors je te ferai recommander par l'auteur de mes jours qui a la manie des mariages... Croirais-tu qu'il est en train de m'en mitonner un en Bretagne... Ah! mais là... un rup!...

SYMPHORIEN.

Eh bien! ça t'irait à toi, qui es très-pané...

GONZALVE.

Bah!... c'est bon pour toi qui as un établissement, un appartement, et même un groom!

SYMPHORIEN.

C'est-à-dire, j'avais un groom! mais comme il me mangeait dans la main, je l'ai envoyé chercher une autre assiette!

GONZALVE.

Tiens! ce pauvre Saint-Jean, tu l'as expulsé!

SYMPHORIEN, *tirant sa montre.*

Onze heures!... au Musée Céramique!... Je n'ai que le temps! Adieu... (*Il va pour sortir.*)

GONZALVE.

Dis-moi, au moins, où sont tes plaques?

SYMPHORIEN.

Là, dans cette chambre. (*Il sort.*)

GONZALVE.

Bonne chance avec ta Bretonne!

SCÈNE III.

GONZALVE, *seul.*

Enfin! je trône dans l'atelier; le chef a disparu et voici son enveloppe... Dépouillons Gonzalve et transformons-nous en Symphorien. (*Il ôte ses vêtements qu'il place sur une chaise, puis il endosse la vareuse et se coiffe de la calotte.*) Tâchons d'attraper le chic rapin... Soyons capricieux et fantaisiste! Je veux que Lydie, en me voyant, s'écrie : Oh! que ce jeune artiste est bien! Sapristi! qu'il est donc bien!... Et son portrait que je lui ferai à l'œil!... J'entends une bottine... C'est elle!... Jouons le Raphaël. (*Il prend une palette, des pinceaux, se place devant un chevalet, et fait semblant de peindre.*)

SCÈNE IV.

GONZALVE, LYDIE.

LYDIE.

Monsieur Symphorien, artiste en dag, en dig, en dog... s'il vous plaît?

GONZALVE.

Vous y êtes...

LYDIE.

Ah! oui, je vous remets malgré votre calotte et votre camisole...

GONZALVE.

Oui, perle de l'orient, je cherchais à fixer votre image snr la toile, en attendant...

LYDIE.

Vrai!... vous me peignez... voyons ça.

GONZALVE.

Non, non, ce n'est qu'une ébauche.

LYDIE, *regardant le tableau.*

Ah! elle est bonne celle-là! c'est un moulin!

GONZALVE.

Dame! quand on peint de mémoire! d'ailleurs je m'en voudrais toute ma vie si je vous faisais à l'huile... cet assaisonnement ne convient qu'à la salade tandis que le daguerréotype, c'est bien plus distingué... on n'a pas encore fait de laitue au daguerréotype.

LYDIE.

C'est donc vrai que vous êtes un artiste? est-ce un bon état? gagnez-vous pas mal?

GONZALVE.

Je gagne beaucoup à être connu!... vous en ferez l'expérience, ô ma Lydie...

LYDIE.

Jeune homme, sans aller par quatre chemins dans quel arrondissement pensez-vous me conduire?

GONZALVE.

Vous m'affligez, topaze de l'Asie!... si vous doutez de l'honneur d'un gentilhomme, je n'ai plus qu'à mourir de consomption...

LYDIE.

Ah! si vous me trompiez, vous seriez un fier gueux! Je suis si bonne, si tendre, si dévouée; par exemple d'une jalousie féroce, je vous en préviens...

GONZALVE.

Et moi donc!... Othello II!...

LYDIE.

Je ne déteste pas ça!

GONZALVE.

Moi j'en raffole!...

LYDIE.

Air : *Dans un amoureux délire.*

Ne soyez jamais volage!

GONZALVE.

Je le jure! par Mahomet.
Mais si vous n'êtes pas sage,
Gare à vous, mon p'tit minet!

LYDIE.

J' vous tuerais à l'instant même.

GONZALVE.

Ah! que nous serons heureux!

LYDIE.

Il est si doux quand on s'aime,
D' s'arracher les yeux

GONZALVE.

Et les ch'veux.

ENSEMBLE.

D' s'arracher les yeux
Et les ch'veux.

LYDIE.

A propos de ça j'ai remarqué qu'au bal, vous aviez des façons bien papillonnes.

GONZALVE.

Eh bien! et vous?... j'ai vu un certain paillasse masqué, qui manœuvrait dans vos alentours!

LYDIE.

Je pourrais nier le paillasse, mais je suis loyale, le paillasse existe !

GONZALVE.

Parbleu ! depuis trois bals il s'applique à vous écorcher les talons !

LYDIE.

Cet être-là c'est mon antidote !... je le vois partout... il sort de dessous terre, il me tombe du ciel !

GONZALVE.

Il n'a pourtant pas la mine d'un chérubin. (*En ce moment on aperçoit un paillasse qui s'élance sur le balcon et qui fait des signes à Lydie à travers le vitrage.*)

LYDIE, *le voyant.*

Ah !

GONZALVE.

Hein? quoi?

LYDIE.

Rien... adieu !...

GONZALVE.

Comment, adieu ! et votre portrait?

LYDIE.

Je ne suis pas pressée !

GONZALVE.

Mais je le suis moi !

LYDIE.

Vous n'en finissez pas.

GONZALVE.

Une minute ! le temps de polir une plaque et j'accours... (*Il va fermer la porte du fond et met la clé dans sa poche.*)

LYDIE, *à part.*

C'est encore lui !

GONZALVE, *à part.*

Sous clé, comme dans un sérail !...

(*Il entre dans la chambre à coucher.*)

SCÈNE V.

LYDIE, MORDICUS.

(*Mordicus qui s'est caché un instant reparaît sur le balcon et secoue le vitrage.*)

LYDIE.

Le revoilà !... il est capable de casser les vitres. (*Elle va ouvrir la fenêtre du balcon.*)

MORDICUS, *entrant.*

Bonjour, ma fauvette !... (*Il veut l'embrasser.*)

LYDIE.

C'est encore vous ?

MORDICUS.

Encore moi, ma linotte. (*Même jeu.*)

LYDIE, *le repoussant.*

Vous êtes donc un danseur de cordes que vous me donnez la chasse jusque sur les toits !

MORDICUS.

Mais ma petite mésange, je suis dans l'exercice de ma profession.

LYDIE.

Vous êtes couvreur?

MORDICUS.

Contrôleur du télégraphe électrique qui sillonne cette circonscription ! Je tiens mon bureau sur les tuiles...

LYDIE.

Et vous faites votre métier en paillasse?

MORDICUS.

Par ta faute, mon petit roitelet.

LYDIE

Je ne gobe pas ça !

MORDICUS.

Tu es restée si tard au bal que je n'ai pas eu le temps de me dépaillasser !... Ce matin, mon service me réclamait, je me suis élancé dans les airs sans balancier ! Mais à peine je cheminais le long des cheminées que j'ai été aperçu par un citadin qui se barbifiait à sa lucarne ! à mon aspect ce jobard s'est fait une entaille !

LYDIE.

Dame ! à six heures du matin, un paillasse sur les toits !

MORDICUS.

C'est moins commun que les pierrots, je l'avoue !... Ce crétin s'est mis à pousser le cri si connu !... à la...

LYDIE.

Oui, je sais.

MORDICUS.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Bref, à ce cri tous les châssis
S'entrebaillent tout ébahis;
J'entends miauler les chatières,
Eternuer les tabatières,
Vomissant sur moi d'un seul bond,
Mille affreux diables de carton,
Et je m' disais, m' cou'ant dans les gouttières
Quell's têtes on avait au fond des tabatières.
Tout le long, le long de ces gouttières.

Et ils ont répété en chœur à la... Bah ! disons le mot, chianlit ! J'ai reculé devant cette manifestation et de tuile en ardoise ! de corniche en gouttière, je me suis coulé sur ce balcon... je vous ai vue, et tu sais le reste !... (*Il veut l'embrasser.*)

LYDIE.

Mais finissez donc vos entreprises ! est-ce que je vous connais !... Vous m'êtes aussi étranger qu'un chinois.

MORDICUS.

Voici ma généalogie !... Je m'appelle Mordicus ! caractère idem ! fonctionnaire haut placé !... par état je suis toujours aux combles... même à celui du bonheur, si tu voulais m'y accompagner !

LYDIE.

Que me proposez-vous?

MORDICUS.

Mon cœur.

LYDIE.

Dans quel arrondisssement?

MORDICUS.

Dans le meilleur !

LYDIE.

A la mairie?

MORDICUS.

Nous attendrons qu'on la bâtisse !

LYDIE.

Ah ! mais, mon petit !... c'est à moi que vous tenez des inconvenances de ce calibre là !

MORDICUS.

A toi, ma petite caille !

LYDIE.

Monsieur Mordicus !

MORDICUS.

Ne faites pas la sucrée... ça manque de sel... je vous connais, moi !... J'ai remonté à la source... vous n'êtes qu'une brunisseuse... peu polie.

LYDIE.

Motus ! ne me vendez pas, généreux paillasse !... je suis à deux doigts d'un brillant hymenée et vous ne seriez pas homme à faire craquer mon établissement !

MORDICUS.

Puisque je t'en offre un !

LYDIE.

Le vôtre ! c'est pour de rire !

MORDICUS.

Eh bien ! nous rirons ! et si l'habitant de ce taudis veut faire le malin...

LYDIE.

Je vous préviens qu'il est trapu !

MORDICUS.

Mais je suis diablement nerveux !

LYDIE.

Chut !.. Je l'entends !

MORDICUS.

Suffit ! nous nous reverrons !... (*Il va pour sortir.*)

LYDIE.

C'est ça, filez !

(*Mordicus met le pied sur le toit. Aussitôt on entend de loin crier à la chianlit.*)

MORDICUS.

L'émeute recommence !

LYDIE.

Par l'escalier!

MORDICUS, *essayant d'ouvrir la porte.*

La porte est close!

LYDIE.

Mais dépêchez-vous donc, le voici!

MORDICUS.

Ah! ce rideau!... (*Il se cache derrière le rideau.*)

LYDIE, *à part.*

Je dois être livide!

SCÈNE VI.

GONZALVE, LYDIE, MORDICUS, *caché.*

GONZALVE, *rentrant avec une plaque.*

Me voilà! me voila!... j'ai été longtemps, pas vrai?

LYDIE.

Oh! ça ne fait rien!

GONZALVE.

C'est qu'il me fallait polir une plaque!... mais à présent ça va marcher à la vapeur!

LYDIE.

Quand vous voudrez, monsieur Symphorien!

GONZALVE, *mettant la plaque dans l'appareil.*

Bon... je prépare la machine!

MORDICUS, *se montrant, à part.*

Qu'est-ce qu'il prépare?

LYDIE, *lui faisant signe.*

Chut!

MORDICUS, *à part.*

Qu'est-ce quelle disait, il n'a pas l'air fort.

GONZALVE.

Voyons, plaçons-nous bien en face.

(*Il fait tourner le fauteuil.*)

LYDIE.

Tiens, on dirait une lanterne magique à trois pattes!

MORDICUS, *à part.*

Ah! ah!... un daguerréotype!

GONZALVE.

Et vos menottes?... comment poserons-nous vos jolies menottes. (*Il les embrasse.*)

LYDIE, *le menaçant.*

Je vais vous les poser quelque part, si vous ne restez pas tranquille.

MORDICUS, *à part.*

Le drôle est caressant!

GONZALVE.

Ah!... la gauche sur le bras du fauteuil, comme ça!... et dans la droite vous tiendrez n'importe quoi!...

LYDIE.

Un morceau de galette, si vous en avez!

GONZALVE.

Fi donc! ce groupe anacréontique... Psyché et l'Amour!... (*Il lui donne le groupe.*)

LYDIE.

J'aimerais mieux de la galette chaude.

GONZALVE.

Vous regarderez l'Amour avec l'expression voulue! (*A part.*) je la pousse aux idées folâtres.

MORDICUS, *avançant la tête.*

Je voudrais bien voir...

GONZALVE.

Maintenant immobile comme un plâtre dans sa niche. (*Il retourne l'appareil et abrite sa tête sous un capuchon. — Musique.*)

MORDICUS, *écartant le rideau.*

Tant pis! je me risque! (*Accroupi sur les genoux, il s'approche de Lydie et lui prend la main gauche.*)

LYDIE.

Malheureux! vous causez ma ruine!

MORDICUS.

Bah! il n'a pas l'air fort!

GONZALVE, *rejetant le capuchon.*

Fixe et ne bougeons plus!... (*Il lève la petite plaque de l'appareil, Lydie et Mordicus se tiennent immobiles, ce dernier la bouche sur la main de Lydie, et caché par son fauteuil aux yeux de Gonzalve qui va se placer au fond.*)

LYDIE, *à part.*

Je suis sûre que jai la fièvre!

GONZALVE, *tirant sa montre.*

Attention!... je compte les minutes comme pour un œuf à la coque!... une, deux. (*A Lydie.*) Regardez l'Amour!... trois, quatre, cinq... du velours dans l'œil!... six, sept, huit, de la narine!... nous allons obtenir un résultat un peu... vigoureux... (*A part.*) Après quoi nous discuterons sur le prix!... (*Bouchant l'appareil.*) n-i ni, fini!

LYDIE, *retirant sa main à Mordicus.*

Ah! enfin!

GONZALVE, *emportant la plaque.*

Un peu de patience je vais vous rapporter l'objet!... (*Il va s'enfermer dans la chambre noire.*)

MORDICUS, *se levant.*

J'ai des crampes dans les genoux!

LYDIE, *se levant aussi.*

Vite, partez!... vous n'avez que le temps. (*Elle lui donne le groupe.*)

MORDICUS.

Mais par où, ma perdrix?

LYDIE.

Par où... vous êtes venu!...

MORDICUS.

Et les tabatières?

LYDIE.

Essayez encore!

GONZALVE, *dans la coulisse.*

Ça avance! ça avance!..

MORDICUS.

Moi, je m'en vais!... bon!... et l'Amour qui me reste sur les bras!... (*Il le dépose.*)

GONZALVE, *dehors.*

C'est venu!

MORDICUS, *embrassant Lydie.*

Je prends mon vol! (*Il s'élance sur le balcon, et Lydie referme la fenêtre.*)

SCÈNE VII.

GONZALVE, LYDIE.

LYDIE.

Que le bon Dieu le bénisse!

GONZALVE.

(*Il sort de la chambre noire; il regarde la plaque qu'il tient à la main, puis Lydie, puis il se met à parcourir la chambre en visitant les coins, les meubles, la porte et les rideaux.*)

LYDIE, *à part.*

Est-ce qu'il tombe d'un mal?

GONZALVE, *cherchant.*

Où est-il? où est-il?

LYDIE.

Vous courez après un rat?

GONZALVE.

Le paillasse! je demande le paillasse.

LYDIE, *à part.*

Tiens, il la vu!

GONZALVE.

Celui qui vous becquetait la main, répondez.

LYDIE.

Vous perdez la boule.

GONZALVE.

Et la plaque, madame, c'est gravé sur la plaque! Démentirez-vous cette gravure? ou plutôt cette gravelure?

LYDIE, *à part.*

Ah! comme c'est traître, ces lanternes-là!

GONZALVE.

C'est le paillasse du bal... toujours le même... et j'ai reproduit sa posture à vos pieds... comme un imbécille!... qu'il est! non... que je suis! non! que nous sommes tous les deux.

LYDIE.

Allez donc! c'est cette mécanique qui est détraquée!

GONZALVE.

Mais où est-il? il a dû entrer ici et en sortir... Il est impossible qu'il ne soit pas entré puisqu'il est sorti!

LYDIE.

Mais comment?... puisque vous avez fermé la porte!

GONZALVE.

Vous l'avez donc apporté dans votre poche? voyons votre poche?... Il y est peut-être?

LYDIE.

Ne me touchez pas!... Je vois votre manigance... c'est une querelle de Prussien que vous me cherchez!

GONZALVE.

La Prusse est complètement étrangère à ce conflit!

LYDIE.

Mais vous ne connaissez pas les femmes de l'orient!

GONZALVE.

J'en ai une idée!... A présent, je comprends les Icoglans! j'admire cette institution.

LYDIE.

Symphorien, c'est infâme!... vous m'attirez dans votre souricière, et vous croyez que ça se passera comme une lettre à la poste?... Eh bien, non! je veux être réhabilitée devant monsieur le maire.

GONZALVE.

Allons-y chez ce magistrat, je lui montrerai la plaque, il nous donnera ses conclusions sur le paillasse!

LYDIE.

Malheureuse que je suis!... Ah! les nerfs! les nerfs!... j'étouffe! Symphorien!... Symphorien! (*Elle tombe sur un siége.*)

GONZALVE.

Oui!... oui!... appelle, mon bijou!... adresse-toi à la société de secours!... (*En parlant, il a ôté sa vareuse et sa calotte qu'il jette dans la chambre à coucher, ouvre la porte du fond et s'esquive en emportant son habit.*)

SCÈNE VIII.

LYDIE, puis MORDICUS.

LYDIE, *très-haut.*

Oh! que je souffre!...

MORDICUS, *rentrant par le balcon.*

Voilà un autre anicroche!... mon inspecteur qui fait sa tournée, et s'il me voyait sous cet uniforme!...

LYDIE, *même jeu.*

De l'eau!... du vinaigre!

MORDICUS.

Lydie en syncope!... (*Il lui tape dans la main.*)

LYDIE.

Oh! Sympho...rien! (*Le reconnaissant.*) Tiens, c'est le paillasse!

MORDICUS.

C'est moi, ma colombe

LYDIE.

Et lui!... lui!... il m'a plantée là.

MORDICUS.

J'en éprouve une gaîté folle!

LYDIE.

Sapristi! que vous m'agacez!... Vous venez toujours vous jeter dans mes roues comme une petite bûche.

MORDICUS.

Ah! mais dites donc, ma petite cane!...

LYDIE.

Retournez à vos fils de fer voir si j'y suis!... (*A part.*) L'autre ne doit pas être loin, il faut que je le rattrape!...

MORDICUS.

Vous vous envolez, mon chardonneret?

LYDIE.

Ne me suivez pas, je vous le défends! (*Lydie sort.*)

SCENE IX.

MORDICUS *seul.*

La suivre!... cette reliure m'en ôte la faculté!... Je donnerais cent sous pour une redingote... Et mon inspecteur qui va passer!... s'il ne me voit pas à mon poste, il me destitue!... et s'il me voit en paillasse, à présent surtout qu'il est à cheval sur le costume, je perds mon emploi!... O ciel! que deviendront mes enfants!... je n'en ai pas, mais je me propose d'en avoir un certain nombre!... Je donnerais trois francs pour un talma!... Ah bah! soyons intrépide; sautons jusque chez moi!... Je traverse la rue... je franchis les passants...je ferme les yeux et j'arrive dans mon paletot. J'y cours tête baissée! (*Il s'élance vers la porte et se heurte avec Brichet qui entre.*)

SCÈNE X.

MORDICUS, BRICHET.

BRICHET.

Oh!... Est-ce qu'on élève des bœufs dans ce domicile?...

MORDICUS.

J'ai l'épaule en compote!

BRICHET, *à part.*

Un paillasse? sans doute un modèle! (*Haut.*) M. Symphorien, s'il vous plait?

MORDICUS.

Je ne sais pas, il court les champs.

BRICHET.

Là!... j'aurais dû m'y prendre plutôt au lieu d'aller chez le fils de Kerkadec que je n'ai pas encore pu joindre et auquel j'ai laissé un pli!

MORDICUS.

Je n'ai pas le temps, bonjour! (*Fausse sortie.*)

BRICHET, *l'arrêtant.*

Pardon! je viens pour une plaque!

MORDICUS.

Vous êtes commissionnaire?

BRICHET.

Brichet! professeur d'arithmétique enseignant la tenue des livres!

MORDICUS.

Les professeurs portent donc des plaques maintenant?

BRICHET.

Mais non!... je parle de mon portrait!

MORDICUS.

Ah! bon!

BRICHET.

Le nez n'est pas sorti!... mais, ça ne fait rien, je le rabattrai et je m'en ferai tirer un autre à Paimbœuf,

MORDICUS, *qui l'a examiné, à part.*

Il a un paletot qui me ganterait... pas râpé du tout!... et pour la taille!... (*Il se met à côté de Brichet, et se mesure avec lui.*)

BRICHET.

Vous avez une démangeaison à l'épaule?

MORDICUS.

Monsieur Brichet, je tombe à vos pieds!

BRICHET.

Par exemple!... Seriez-vous entrepreneur de chaussures?

MORDICUS.

Homme respectable, vous avez une figure à me sauver la vie; sauvez-la moi.

BRICHET.

Mais, mon bon ami, je vous assure que j'ai très-peu de monnaie!

MORDICUS.

De l'argent! fi-donc!... Prêtez-moi seulement votre paletot pour un quart d'heure!

BRICHET.

C'est une farce! dites-moi que c'est une farce!... D'abord je je m'enrhumerais.

MORDICUS.

Je vous prêterai le mien.

BRICHET.

Cette toile à matelas?

MORDICUS

Pour un quart d'heure. Il y va de mes jours!... je sors du bal! il faut qu'à l'instant je me rende à mon bureau, et vous qui enseignez la tenue des livres vous devez voir que la mienne n'est pas convenable!

BRICHET.

Je l'avais remarqué!

MORDICUS.

Faute d'un paletot, on m'ôtera ma place, on me cassera, et je ne suis pas encore d'âge à être cassé.

BRICHET.

Mais, mon bon ami...

MORDICUS

Si j'étais seul je ne me plaindrais pas, mais j'ai six enfants, monsieur.

BRICHET.

Six enfants? à votre âge!

MORDICUS.

Quatre filles et trois garçons!

BRICHET.

Ça fait sept alors?

MORDICUS.

Non! il y a deux jumeaux!

BRICHET.

Ah! c'est différent!... mais ça fait toujours sept.

MORDICUS.

Mettons-en sept!... et ils n'ont que moi pour leur donner la pâtée.

Air *de l'Éclair.*

Ecout' la voix de la nature,
Ou je ferai comme Ugolin...
Qui croqua sa progéniture
Pour la préserver de la faim;

BRICHET.

Dieu! quel repas il me retrace,
Puis-je permettre un tel festin!

MORDICUS.

Brichet, de grâce,
Soyez humain;
Sauvez l'paillasse
De son pétrin.

ENSEMBLE.

MORDICUS.

Brichet de grâce, etc.

BRICHET.

Soyons bonasse,
Soyons humain,
Tirons l'paillasse
De son pétrin!

BRICHET, *pleurant.*

Sa voix me déchire l'âme!...

MORDICUS.

La sienne me déchire les oreilles.

BRICHET.

C'est drôle! autrefois on remuait les paillasses à présent ce sont les paillasses qui vous remuent; dans quelle époque vivons-nous?

MORDICUS, *qui a été regarder au balcon.*

Fichtre! mon inspecteur! chaud! chaud!

BRICHET.

Homme intéressant! si vous me juriez solennellement que dans un quart d'heure...

MORDICUS, *ôtant sa casaque.*

Quinze minutes montre à la main.

BRICHET, *ôtant son paletot.*

Pas une de plus! ma nièce m'attend! je l'ai laissée au Musée Céramique...

MORDICUS, *l'aidant à s'habiller.*

Passez la manche!

BRICHET.

Sur une banquette rouge! et sous la garde d'un suisse vert.

MORDICUS, *habillé.*

Merci, cœur bienfaisant! délicieux philanthrope!... Vous êtes très-bien en paillasse!... Je cours à mon bureau.

(*Il s'élance sur le balcon.*)

SCÈNE XI.

BRICHET, puis GONZALVE.

BRICHET.

Eh bien, où va-t-il? Pas par là, monsieur... vous vous trompez de chemin... (*Au balcon.*) Il grimpe sur les toits pour aller à son bureau!... après ça il y descend peut-être par la cheminée! chacun à ses habitudes! mais ça peut endommager mon paletot!... Enfin, je lui ai promis un quart d'heure. (*Ecoutant.*) Hein! il me semble que j'entends... un étranger peut-être!... le rouge me monte au front!... où me tapir?... oh! là. (*Il se blottit derrière le rideau.*)

GONZALVE, *entrant une lettre à la main.*

Fatalité!... Ma parole c'est à démolir une muraille avec ma tête! on s'absente de chez soi pendant huit malheureux jours et, en rentrant, qu'est-ce qu'on trouve? une lettre! dans cette lettre, une femme!... dans cette femme, une épouse! dans cette épouse, un oncle!... dans cet oncle, une dot!... et je n'étais pas là pour la recevoir!... la femme!... non, la dot!... Mais je l'aurai; j'envoie promener le célibat!... je veux redorer mon existence par le procédé conjugal!

BRICHET, *à part.*

Ce n'est pas monsieur Symphorien.

GONZALVE.

Je n'aperçois qu'une tache dans cet horizon!... c'est Lydie, mon orientale... c'est un nuage qui menace de crever sur ma noce... avec quoi pourrais-je le balayer?... Ah! j'ai l'instrument!... le paillasse! il me servira de balai!... je le pousse dans les talons de mon odalisque et mon ciel est nettoyé!

BRICHET, *à part.*

Je crois qu'il a parlé de paillasse!

GONZALVE.

Mais où dénicher ce saltimbanque?

(*Il se met à chercher.*)

BRICHET, *à part, comme éternuant.*

Grand Dieu! Grand Dieu!

GONZALVE.

Hein! ce rideau a éternué!... (*Il tire le rideau.*) C'est lui, je le tiens!... (*Il ramène Brichet par la main.*)

BRICHET.

Monsieur je vais vous expliquer...

GONZALVE.

Ne tremble pas! je ne suis plus ton adversaire! je t'apporte l'olivier.

BRICHET.

Merci! mais je ne suis pas le paillasse...

GONZALVE.

Tu l'es!... Regarde cette plaque ou j'ai retracé l'événement? elle est belle, cette femme!... elle est jaune!... non! je veux dire, elle est jeune! je te la cède avec toutes ses roupies.

BRICHET.

Pardon, mais...

GONZALVE.

Ce sera ton dernier amour; je t'autorise à l'épouser...

BRICHET.

Si vous me laissiez dire...

GONZALVE.

Tu l'épouseras, ou je te brûle la cervelle.

(*Il passe derrière le daguerréotype et le braque sur Brichet.*)

BRICHET, *effrayé, se baissant.*

Oui là! c'est convenu!... mais, quand on ne se connaît pas, on est exposé quelquefois, et je serais bien aise de savoir avant tout...

GONZALVE.

Qui je suis?... Gonzalve Kerkadec.

BRICHET.

Ah bah! le fils de Kerkadec, de Paimbeuf!

GONZALVE.

Tu connais papa?

BRICHET.

Un peu, légèrement! (*A part.*) Et c'est à ce gueusard que j'allais livrer ma nièce!

GONZALVE.

Maintenant va vite! la musulmane est en bas dans la rue. (*à part.*) où elle doit me guetter!... (*Haut.*) Offre-lui ta main, ta fortune et l'assurance de ma considération!... Paris, ce...

BRICHET, *à part.*

Je cours chercher ma nièce, et je retourne à Paimbeuf... (*Il va pour sortir.*) Ah! diable!

GONZALVE.

Qu'est-ce qui t'arrête?

BRICHET.

Rien !... (*A part.*) Mon paletot qui ne revient pas, et le quart d'heure est expiré !

GONZALVE.

Balancerais-tu ?

BRICHET.

Non !... Je me décide !... (*Il va au balcon.*) Ah ! le voilà qui fait tourner une girouette ! (*Appelant.*) Eh ! là bas ! Eh ! là bas ! (*Bruit de vitres cassées.*)

GONZALVE, *se retournant.*

Est-ce que tu l'aperçois dans la rue ?

BRICHET.

Non ! je descends ! (*A part.*) Il me faut mon paletot ou la mort ! (*Haut.*) Eh ! là bas ! (*Il enjambe le balcon et grimpe sur les toits.*)

GONZALVE, *l'apercevant.*

Dieu ! qu'est-ce qu'il fait ?... Arrête, malheureux, arrête !... (*Au même instant, Brichet fait un faux pas et disparaît par une lucarne.*) Ah ! dégringolé dans une tabatière ! l'aurais-je poussé au suicide ? c'est affreux !... et Lydie va me retomber sur le dos ! ... (*Il ferme la fenêtre du balcon.*)

SCÈNE XII.

GONZALVE, SYMPHORIEN.

SYMPHORIEN.

Ah ! mon ami, que je te saute au cou !

GONZALVE.

Comme tu es radieux !

SYMPHORIEN.

Je le suis !... j'ai pris des actions sur l'amour et cette valeur est en hausse !

GONZALVE.

Ta bretonne t'a donné un dividende ?

SYMPHORIEN.

Je l'ai revue au Musée Céramique !...

GONZALVE, *à part.*

Dans une tabatière !

SYMPHORIEN.

L'oncle n'était pas là !... elle m'a fait des aveux .. si tu savais comme elle entend bien l'aveu !... mon rival est coulé !... un vagabond qui ne dort jamais dans ses draps !

GONZALVE.

Tiens, c'est dans mon genre !

SYMPHORIEN.

Mais son oncle... je croyais le trouver ici, tu n'as vu personne ?

GONZALVE.

Si !... pas mal de monde !... et quel monde !... mais d'oncle, point !... pas même celui qui est venu chez mon concierge.

SYMPHORIEN.

Serais-tu aussi à la tête d'un oncle ?

GONZALVE.

Et d'une nièce... juste comme toi !... seulement mes actions ne haussent pas... au contraire !

SYMPHORIEN.

Et ton ottomane ? ta houri ?

GONZALVE.

Je voudrais qu'elle fût dans le paradis de Mahomet ! je n'irais pas l'y chercher !... Ecoute ! n'entends-tu pas dans l'escalier ?...

SYMPHORIEN.

Les oreilles te cornent !

GONZALVE.

Ne me quitte pas !... elle va monter avec un yatagan qu'elle m'enfoncera où elle pourra !

SYMPHORIEN.

Il y a donc entre vous un *casus belli* ?

GONZALVE.

Le casus y est !... je l'aversionne et je donnerais des millions pour être payé de retour !... connais-tu un moyen de se faire haïr ?

SYMPHORIEN.

Moi, non !... je ne sais qu'aimer et plaire.

GONZALVE.

Attends ! un lampion qui s'allume dans ma tête !

SYMPHORIEN.

Ça va te brûler la cervelle !

GONZALVE.

Ne ris pas !... je vois écrit sur un transparent : fortune, hymen, bonheur !... ton ami remonte sur sa bête !

SYMPHORIEN, *écoutant.*

Cette fois-ci je crois entendre...

GONZALVE.

Laisse venir, laisse entrer !

SYMPHORIEN.

Mais au moins, dis-moi...

GONZALVE.

Viens, je t'expliquerai mon lampion.

(*On frappe à la porte.*)

SYMPHORIEN.

C'est elle ! (*Ils disparaissent par la gauche.*)

SCÈNE XIII.

LYDIE, puis SYMPHORIEN.

LYDIE, *entrant.*

Personne !... et la porte était ouverte !... donc il y est !... il joue à cache-cache !... mais s'il croit que je le lâcherai comme ça !... Je le repincerai... soyons rouée comme un lion de l'Œil-de-Bœuf !... (*Elle frappe à la porte de la chambre à coucher.*)

SYMPHORIEN, *avec sa vareuse et sa calotte.*

Une dame !... belle dame, quel est le hasard fortuné ?

LYDIE.

Je demande monsieur Symphorien !

SYMPHORIEN.

Il est devant vous.

LYDIE.

Ou çà ?... je ne vois pas !

SYMPHORIEN.

Je ne suis cependant pas invisible ?

LYDIE.

Vous ?

SYMPHORIEN.

Artiste en daguerréotype ! et jouissant d'une réputation as sez européenne !

LYDIE.

Allons donc ! c'est une colle !

SYMPHORIEN.

Ma réputation ?

LYDIE.

Non ! ce que vous dites ! vous ne me soutiendrez pas que vous êtes chez vous... c'est bien ici que j'ai posé ce matin pour mon portrait, face à face avec un Symphorien qui n'était pas vous.

SYMPHORIEN.

Un autre Symphorien ! une seconde édition ?

LYDIE.

Il avait votre calotte et votre camisole !

SYMPHORIEN.

Ma vareuse !... c'est sans doute un paltoquet qui se sera faufilé en mon absence ! Voilà, madame, voilà comme les domestiques gardent la maison ! ce Saint-Jean n'en fait pas d'autres.

LYDIE.

Saint-Jean ?

SYMPHORIEN.

Mon groom ! il va m'expliquer... (*Appelant.*) Saint-Jean ! Saint-Jean !

LYDIE, *appelant.*

Ici, Saint-Jean.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GONZALVE, puis ZOÉ.

GONZALVE, *en livrée et cirant des bottes.*

Voilà ! voilà ! monsieur désire ses bottes ?

SYMPHORIEN.

Approche ici, drôle !

LYDIE, *je reconnaissant.*

Ciel!... un larbin!

GONZALVE.

Dieu! ma houri!

LYDIE, *tombant sur une chaise.*

Ah! il m'a fait poser.

GONZALVE, *bas à Symphorien.*

J'ai produit mon effet; j'enfonce les scapins!

SYMPHORIEN.

Mais elle se pâme! il faudrait la délacer!

GONZALVE.

N'y touche pas que je ne sois pas à la barrière du Trône. (*Il va pour sortir.*)

ZOÉ, *en dehors.*

Mon oncle! mon oncle? êtes-vous là?

SYMPHORIEN.

La voix de Zoé!

GONZALVE, *s'arrêtant*

Zoé!

ZOÉ, *entrant.*

Monsieur Symphorien, mon oncle n'est pas chez vous?

SYMPHORIEN.

Non, mademoiselle, j'ignore où est passé le père Brichet!

GONZALVE, *étonné.*

Brichet!

ZOÉ.

Qu'est-ce qu'il est devenu? aidez-moi du moins à le chercher.

SYMPHORIEN.

Je ne peux pas! je travaille à redresser une fleur penchée sur sa tige!

ZOÉ, *la regardant.*

Une dame!... Ah! mon Dieu! c'est Lydie, notre cuisinière de Paimbeuf.

GONZALVE.

Une maritorne!

LYDIE.

Du tout!... une brunisseuse...

GONZALVE.

Parvenue!

LYDIE, *se relevant.*

Eh bien, après?... vous êtes bien un groom, vous; nous serons des époux assortis!

GONZALVE.

C'est comme ça que vous êtes de l'orient?

LYDIE.

De Lorient, département du Morbihan.

ZOÉ.

C'est vrai!.

GONZALVE.

Ah! elle est du Morbihan!.... Je reprends ma dignité d'homme! j'abdique Saint-Jean!... et je redeviens Gonzalve Kerkadec.

ZOÉ.

Kerkadec!... mon prétendu!

SYMPHORIEN.

Pas possible!... Oh! mon pauvre ami, je suis désolé..,

(*On entend un grand bruit sur le balcon, et l'on voit à travers les vitres Brichet et Mordicus qui se gourment.*)

GONZALVE.

Qui est-ce qui fait la parade là-bas? (*Il va ouvrir au balcon.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BRICHET, MORDICUS.

BRICHET, *entraînant Mordicus.*

Mon paletot, ou la mort!

MORDICUS.

Puisque vous avez le mien!

ZOÉ.

Mon oncle! mon oncle! dans quel état!..

GONZALVE, *à part.*

Son oncle! j'ai manqué de touche.

BRICHET.

Mon paletot, ou la mort!

MORDICUS.

Mais vous l'avez mis en lambeaux! c'est une loque!

BRICHET.

Un paletot du *Prophète*... sans couture!

MORDICUS.

C'est égal... vous m'avez sauvé l'honneur, mon estime vous est acquise!

GONZALVE, *le regardant.*

Ah! je le remets!... c'est le vrai paillasse. Eh bien, puisque tu veux épouser cette jeunesse... (*Il lui présente Lydie.*)

BRICHET.

Lydie!... mon ex-cordon-bleu!

MORDICUS.

Je la prends à mon service.

GONZALVE.

Et tu lui donneras des gages?

MORDICUS.

D'affection, toujours!

LYDIE.

Jamais!... je refuse!

MORDICUS, *à part.*

J'aime mieux ça.

BRICHET.

Nous, ma nièce, retournons à Paimbeuf.

GONZALVE.

Et votre gendre, père Brichet?

BRICHET.

Vous mon gendre!... plus souvent!

GONZALVE,

Un instant!... j'en ai un autre de rechange. (*Il lui présente Symphorien.*)

BRICHET.

Monsieur Symphorien!.. D'abord, ma nièce ne voudrait pas!...

ZOÉ.

Mais si fait, mon oncle!

GONZALVE.

Ils ont roucoulé au Musée Céramique.

BRICHET.

Oui! mais un petit artiste!... qui a manqué mon nez!

SYMPHORIEN.

Raison de plus, père Brichet!... mariez-nous, je vous promets un nouveau né.

BRICHET.

Eh bien, quand il sera venu nous y penserons.

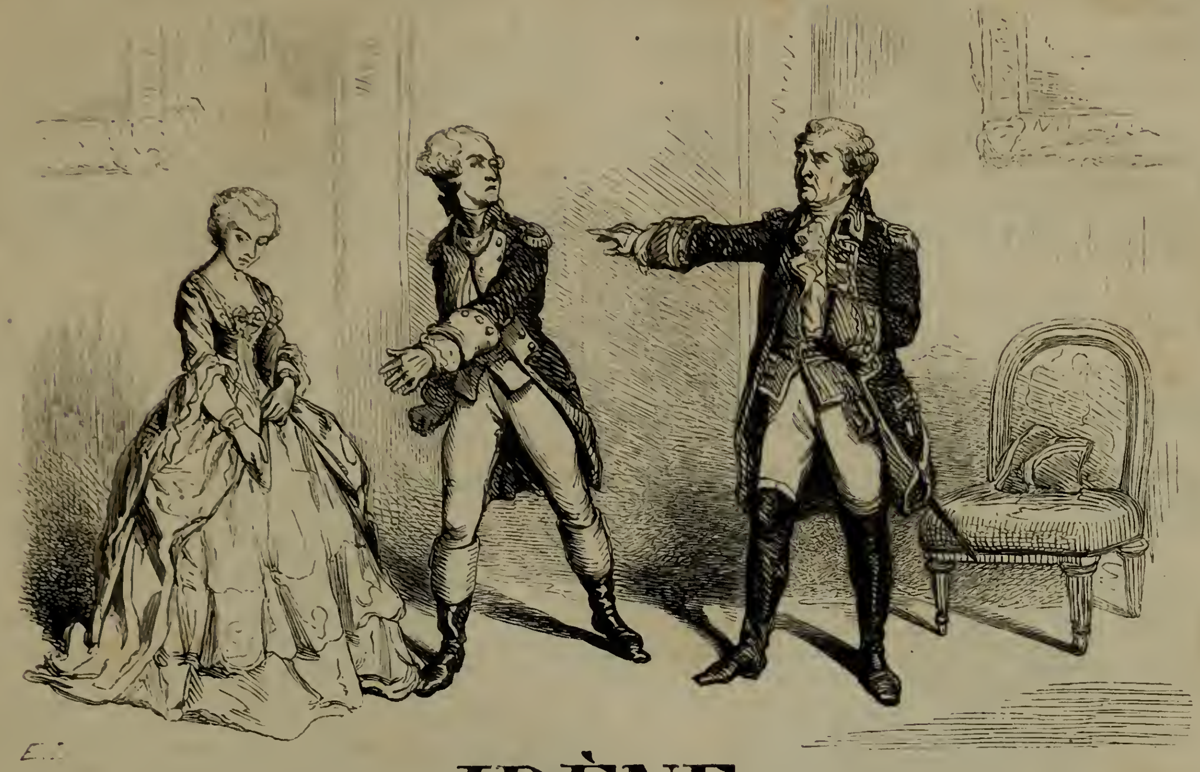
CHOEUR FINAL.

Air *des Portes et Placards.*

Grâce à ces liens charmants!
Puissent ces heureux amants,
Prospérer encor cent ans,
Fiers de leurs nombreux enfants!

FIN.

Paris. — Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.



IRÈNE

OU

LE MAGNÉTISME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

PAR

MM. SCRIBE ET LOCKROY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 2 FÉVRIER 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

LE COMTE DE BRIENNE, vice-amiral	MM. FERVILLE.
LE VICOMTE HENRI DE CLERMONT, officier	BRESSANT.
LE COMTE ANNIBAL DE BOUTEVILLE, ami de Clermont	TISSERANT.
LE CHEVALIER DE MONTARAN, ami de Clermont.	DESCHAMPS.
IRENE, fille du comte de Brienne	Mˡˡᵉˢ ROSE-CHÉRI.
LA BARONNE DE SAINT-SAVIN	E. SAUVAGE.
TÉRÉZINE, aubergiste	ANNA CHÉRI.
DOMESTIQUES, VALETS D'AUBERGE, OFFICIERS, MARINIERS, etc.	

Le premier acte se passe à l'auberge de la Croix d'Or, à Toulon; le deuxième acte, à Paris, au ministère de la marine.

ACTE I.

Le théâtre représente une salle de la Croix d'Or, à Toulon. A droite du spectateur, sur le second plan, une chambre portant le numéro 13. A gauche, en face, la porte d'un corridor conduisant à d'autres chambres. Au fond du théâtre, à droite, un escalier conduisant à une galerie intérieure au premier étage, avec une rampe en bois, tenant toute la largeur du théâtre et donnant sur d'autres chambres et sur de grandes croisées. — La galerie continue à droite et à gauche du spectateur, et est censée donner sur d'autres appartements qu'on ne voit pas. Au fond du théâtre, et sous la galerie du premier étage, une porte conduisant à la salle à manger et à toutes les pièces du rez-de-chaussée.

SCÈNE I.

TÉRÉZINE, *descendant, par l'escalier au fond, de la galerie du premier étage*; M. DE BRIENNE ET IRENE, *assis à droite près de la table. Des domestiques attendent derrière eux, tenant des malles et des cartons.*

M. DE BRIENNE, *s'adressant à Térézine.*

Eh bien! madame l'aubergiste, qu'est-ce que ma sœur a définitivement choisi?

TÉRÉZINE.

Elle s'est décidée pour le numéro au bout de cette galerie, (*Montrant celle du premier étage.*) la dernière chambre vacante, un appartement charmant.

M. DE BRIENNE, *brusquement.*

Parbleu! Ils le sont tous!

TÉRÉZINE.

Comme vous dites, monsieur, à la Croix d'Or, à Toulon... toutes les chambres sont commodes, les lits élégants, la cuisine idem... et moi et mon mari, M. Jaquemart...

M. DE BRIENNE, *l'interrompant.*

C'est bien!... (*Aux domestiques qui se tiennent au fond.*) Portez ces malles et ces cartons chez madame la marquise ma sœur... au numéro 8. (*Les domestiques, portent les malles et les cartons, montent l'escalier à droite, traversent la galerie du fond au premier étage et disparaissent par la gauche*).

TÉRÉZINE, *à M. de Brienne.*

Ces dames y seront à merveille! Ce sont les chambres que tout le monde me demande, parce qu'elles donnent sur une grande terrasse par laquelle on descend dans notre jardin! Des bosquets d'orangers et de citronniers! sans compter que de la terrasse on aperçoit la pleine mer, la rade de Toulon... Rien que cela!

M. DE BRIENNE, *avec impatience.*

C'est bien!...

TÉRÉZINE.

Et l'escadre sur le point d'appareiller! on n'attend plus que le commandant qui descend toujours chez nous!

IRÈNE, *souriant.*

En vérité!

M. DE BRIENNE, *avec humeur.*

Cela suffit!... Ma sœur vient-elle souper?

TÉRÉZINE, *se frappant le front.*

Ah! j'oubliais!... elle m'a chargée de vous dire qu'elle n'a pas faim, qu'elle est fatiguée et qu'elle a des lettres à écrire avant de se coucher.

M. DE BRIENNE, *brusquement.*

Comme elle voudra!... mais ma fille et moi, nous soupons! n'est-ce pas, Irène?

IRÈNE.

Oui, mon père! Ne fût-ce que pour vous tenir compagnie en l'absence de ma tante!

TÉRÉZINE.

Ce sera prêt dans un instant. (*Présentant un registre à M. de Brienne.*) Si monsieur voulait s'inscrire sur le registre des voyageurs?... Cela nous est prescrit.

M. DE BRIENNE, *écrivant.*

C'est juste! Vous nous servirez dans mon appartement à moi... Celui que vous voudrez. (*Lui rendant le registre.*) Je ne suis pas comme ma sœur, je ne suis pas difficile! De quel côté est ma chambre?

TÉRÉZINE.

Nous en avons de fort convenables là haut. (*Jetant les yeux sur le registre*). M. le comte de Brienne, vice-amiral, avec sa fille et madame la marquise de Villiers, sa sœur! (*Haut, vivement.*) Monsieur... monsieur le vice-amiral, nous avons là de ce côté... (*Montrant le corridor à gauche.*) au rez-de-chaussée, la chambre d'honneur donnant sur le jardin.

IRÈNE, *vivement.*

Ce sera celle de mon père!

TÉRÉZINE, *allant à un meuble à gauche.*

Et puis il y a là des lettres et paquets arrivés de Paris, à l'adresse de M. le vice-amiral, comte de Brienne. Ce qui m'avait fait penser naturellement, ainsi qu'à mon mari, qu'il nous ferait l'honneur de descendre chez nous!

M. DE BRIENNE, *l'interrompant.*

C'est bien! notre souper?

TÉRÉZINE.

Dans l'instant, monseigneur. (*A part en s'en allant.*) Un vice-amiral chez nous. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE II.

M. DE BRIENNE, IRÈNE.

M. DE BRIENNE.

Cette femme est bavarde!

IRÈNE.

Elle est aubergiste et enchantée de vous recevoir! vous voyez qu'elle s'en vantait d'avance!

M. DE BRIENNE, *regardant sa fille.*

N'es-tu pas bien fatiguée, ma fille?

IRÈNE.

Non, vraiment!

M. DE BRIENNE.

Venir de Versailles jusqu'ici... presque sans s'arrêter!

IRÈNE.

J'étais avec vous, mon père!

M. DE BRIENNE.

Tu as voulu, malgré moi, m'accompagner.

IRÈNE.

Pour vous voir plus longtemps et vous faire mes adieux!

M. DE BRIENNE.

Merci, merci, mon enfant! c'est ton retour qui m'inquiète!

IRÈNE.

Je reviendrai avec ma tante; aucun danger. Et y en eût-il, il n'est pas permis d'avoir peur à la fille et à la sœur d'un marin.

M. DE BRIENNE.

Oui, mon fils va se battre pour l'indépendance de l'Amérique! moi, croiser dans la Méditerranée contre les Anglais, et pendant bien longtemps peut-être, te voilà sans protecteur!

IRÈNE.

Et moi donc!... me comptez-vous pour rien?

M. DE BRIENNE.

Non! mais avant de quitter Versailles et la cour, j'aurais aimé à te voir mariée. Notre jeune reine, Marie-Antoinette, le désirait... tu ne l'as pas voulu!

IRÈNE.

Non, mon père!

M. DE BRIENNE.

Ainsi de tous ces jeunes seigneurs qui t'entouraient, aucun n'a réussi à te plaire?

IRÈNE.

Aucun!

M. DE BRIENNE.

Et tu n'aimes personne?

IRÈNE.

Personne!... que vous, mon père!... vous êtes si bon! Par exemple, une chose qui me surprend, c'est que vous avez partout une réputation de sévérité effrayante! vos domestiques n'osent lever les yeux devant vous; et j'ai vu de braves soldats trembler en vous adressant la parole! cela ne m'a jamais produit cet effet-là... au contraire!... c'est moi qui vous gronde parfois... avec respect, s'entend!

M. DE BRIENNE.

C'est que toi... tu es ma fille!

IRÈNE.

Et puis ils disent aussi que vous êtes sombre, taciturne, ne parlant jamais! Avec moi vous parlez... et de tout... comme en ce moment!

M. DE BRIENNE

C'est que toi... tu es ma fille!

IRÈNE.

Ne vous étonnez donc pas si ce bonheur-là me suffit!

AIR : *De votre bonté généreuse.*

De notre jeune souveraine
Qu'une autre obtienne la faveur!
Qu'une autre, glorieuse et vaine,
Recherche un titre et de l'honneur.
Quant à moi, plus ambitieuse,
Plus exigeante dans mes goûts,
Je veux plus! je veux être heureuse!...
Voilà pourquoi je reste auprès de vous!
Voilà pourquoi je reste auprès de vous!

(*Prenant les lettres que Térézine a placées sur la table.*) Tenez, mon père, voici vos lettres, lisez... que je ne vous gêne pas! Celle-ci d'abord... ce doit être la plus importante... un grand cachet... et ces mots : *Conseil du roi.*

M. DE BRIENNE, *l'ouvrant.*

Oui... tu as raison. Des ordres pour l'embarquement et le départ...

IRÈNE, *vivement.*

Prochain?

M. DE BRIENNE, *avec émotion.*

Très-prochain! (*Ouvrant vivement d'autres lettres.*) Beaucoup d'autres instructions particulières pour des personnes que tu ne connais pas!... *Monsieur le vicomte Henri de Clermont!*

IRÈNE.

Attendez donc!... je crois qu'il a été reçu chez vous, il y a un an... à Versailles.

M. DE BRIENNE.

C'est possible, nous recevions tant de monde!... (*Souriant.*) T'y intéresses-tu?

IRÈNE, *froidement.*

Moi!... du tout!

M. DE BRIENNE, *lisant.*

« Monsieur le vicomte Henri de Clermont, qui a donné, il y a « un an, sa démission de capitaine de dragons, et qui depuis ce « temps a voyagé en Italie, demande aujourd'hui à reprendre du « service. Il doit être en ce moment à Hyères ou à Toulon, pour « raison de santé... » (*A Irène qui fait un geste.*) Il était donc ma- « lade?

IRÈNE, *froidement.*

Il paraît...

M. DE BRIENNE, *continuant.*

« Veuillez lui expliquer, avec les ménagements que l'on doit à « sa famille, qui est puissante, que sa demande ne saurait être « accueillie, à notre grand regret. Dites-lui (ce que nous ne vou- « lons pas lui écrire) que c'est le roi lui-même qui s'y est op- « posé. Notre jeune souverain n'entend point raillerie sur le « chapitre des mœurs, et les dernières aventures du vicomte ont « causé trop de scandale... » (*S'interrompant.*) L'aventure... Je crois bien, en effet, qu'il y a eu quelque chose... Te rappelles-tu?...

IRÈNE.

Moi! mon père... est-ce que cela me regarde? Tout ce que je sais, c'est que vous ne l'avez plus reçu... et vous avez bien fait. C'était d'un bon exemple!

M. DE BRIENNE.

Tu trouves?

IRÈNE.

Oui, mon père.

M. DE BRIENNE.

Tu sais donc alors ce que c'était?

IRÈNE.

Moi!... non; mais ma tante!

M. DE BRIENNE.

Tu me parlais tout à l'heure de ma sévérité!... mais toi et ta tante vous êtes bien plus rigides encore que moi, vieux marin... (*Voyant le geste d'Irène.*) C'est bien!... je ne vous blâme pas... vous êtes comme le roi!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *rentrant par la porte à gauche.*

TÉRÉZINE.

Monsieur le vice-amiral est servi dans la salle du rez-de-chaussée.

M. DE BRIENNE, *souriant.*

La chambre d'honneur qui donne sur le jardin!

TÉRÉZINE.

Et du jardin... on peut remonter par la terrasse dans la chambre de ces dames qui est juste au-dessus.

IRÈNE, *à son père.*

Ce sera commode! vous viendrez nous dire bonsoir!

M. DE BRIENNE, *à demi-voix.*

Mieux que cela!... Vous faire mes adieux!

IRÈNE.

O ciel!

M. DE BRIENNE.

Sans l'avouer à ta tante, à qui je veux épargner ce moment-là... à cause de ses crises nerveuses! mais à toi, qui as de la force... je peux te le dire : je pars cette nuit!

IRÈNE.

Vous, mon père!

M. DE BRIENNE.

J'en ai reçu l'ordre. Il faut que demain soir nous soyons en vue de Gènes! Ainsi donc, quand vous vous éveillerez... nous aurons mis à la voile! (*A Irène, qui porte sa main à ses yeux.*) Allons, allons, ai-je eu tort de compter sur ta fermeté?

IRÈNE.

Non, mon père!

M. DE BRIENNE.

C'est à toi d'en donner à ma sœur, et d'être, en mon absence, sa consolation et sa fille!... et si jamais tu cessais de mériter son affection ou la mienne... tout serait fini pour ton vieux père!

IRÈNE.

Qu'osez-vous dire? Est-ce que c'est possible!

M. DE BRIENNE.

Non! non! Que veux-tu?

AIR :

Ma faiblesse est bien naturelle :
Quand il faut quitter son enfant,
Tout vous effraye, et c'est pour elle
Qu'on devient timide et tremblant!

IRÈNE.

Allons donc, quel enfantillage,
A mon tour, je vais vous gronder!
Vous qui m'ordonniez le courage...

M. DE BRIENNE.

C'est moi... qui viens t'en demander!

ENSEMBLE.

Ma/Sa } faiblesse est bien naturelle :
Quand il faut quitter son enfant,
Tout vous effraye, et c'est pour elle
Qu'on devient timide et tremblant!

(*M. de Brienne sort avec sa fille par la porte à gauche que Térézine vient de leur indiquer.*)

SCÈNE IV.

TÉRÉZINE, *puis* CLERMONT.

TÉRÉZINE, *regardant sortir M. de Brienne et sa fille.*

Un amiral! c'est un fier honneur pour la maison! Nos voisins de la Croix de Malte vont-ils enrager, eux qui ont fait tant de bruit le mois dernier pour un malheureux capitaine de frégate! (*On entend le fouet du postillon.*) Ah! encore du monde, par la poste!... Celui-là n'est pas un marin!

M. DE CLERMONT, *à la cantonade.*

Détèle les chevaux... Je coucherai ici. Je connais la maison. (*Il entre en scène, et un domestique qui entre après lui, pose sur la table à droite un nécessaire de voyage.*)

TÉRÉZINE.

Il paraît que c'est une pratique! eh! oui, ce jeune gentilhomme, qui, l'autre année, allait en Italie par le chemin de la Corniche!... le vicomte de Clermont.

DE CLERMONT, *riant.*

Térézine!... la petite servante provençale qui l'année dernière a fait ma chambre.

TÉRÉZINE.

Oui, monsieur le comte.

DE CLERMONT.

Tu vois que j'ai de la mémoire! mais c'est que tu menaçais déjà d'être fort gentille. (*S'approchant d'elle.*) Et il me semble que depuis, le danger n'a fait que s'accroître!

TÉRÉZINE, *se reculant.*

Ah! bien oui!... mais ce n'est plus ça! je ne suis plus la servante, je suis la maîtresse de l'auberge.

DE CLERMONT.

En vérité!

TÉRÉZINE.

Monsieur Jaquemart m'a épousée!

DE CLERMONT.

Ce brave monsieur Jaquemart!... Qu'est-ce que c'est que monsieur Jaquemart?

TÉRÉZINE.

Un célèbre cuisinier de Marseille, qui a étudié à Paris, chez un fermier général. Il est venu acheter à Toulon, l'hôtel de la Croix d'Or où j'étais déjà servante, et en me voyant!... pécaire!

DE CLERMONT.

Amour, tu perdis Troie!

TÉRÉZINE.

Ah! je ne sais pas, monsieur... et quoique je n'eusse rien...

DE CLERMONT.

Monsieur Jaquemart a fait une très-bonne affaire.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Cette mine gentille et vive
Doit l'enrichir!... car, grâce au ciel,
Pour t'admirer chacun arrive!
Et dans les comptes de l'hôtel,
Le voyageur, s'il faut qu'il parle,
Ne peut plus rien vérifier;
Tes yeux lui font perdre la carte,
Quand il s'agit de la payer!

TÉRÉZINE, *faisant la révérence.*

Vous êtes bien bon!

DE CLERMONT.

C'est égal! tu méritais mieux que cela!

TÉRÉZINE, *baissant les yeux.*

Vous trouvez?

DE CLERMONT.

Oui, je suis fâché pour toi, que tu aies épousé un cuisinier, quelque célèbre qu'il soit! mais d'un autre côté j'en suis content!

TÉRÉZINE.

Et pourquoi?

DE CLERMONT, *froidement.*

Parce que j'aurai un bon souper, j'en suis sûr!

TÉRÉZINE, *étonnée.*

Quoi, monsieur le vicomte...

DE CLERMONT, *entendant le fouet du postillon.*

Tiens. voilà des voyageurs qui arrivent. Occupez-vous d'eux, madame Jaquemart.

TÉRÉZINE.

On a le temps! votre chambre est là, monsieur le vicomte, au numéro 13. C'est votre ancienne!

DE CLERMONT.

C'est bien! ne pensez pas à moi, je vous en prie!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE ANNIBAL DE BOUTTEVILLE, LE CHEVALIER DE MONTARAN.

ANNIBAL, *entrant par le fond.*

La fille et les garçons! en avant! et qu'on se dépêche de nous servir?

DE CLERMONT, *se retournant.*

Le comte Annibal de Boutteville! le chevalier de Montaran avec qui j'ai été élevé!

ANNIBAL *et* LE CHEVALIER, *l'apercevant.*

Henri de Clermont!

TÉRÉZINE.

Ils se connaissent!

ANNIBAL.

Quel plaisir de se retrouver sous le beau ciel de la Provence, moi! votre guide, votre précepteur! (*Montrant de Clermont.*) car le vicomte est un de mes anciens élèves. Un élève qui m'a fait honneur dès les premiers pas!... le voilà lancé! quant au chevalier... c'est différent. c'est un nouveau.

LE CHEVALIER

Oui... je commence!

DE CLERMONT.

Cadet de famille, je sais qu'on le destinait au couvent. Il avait même commencé ses études pour cela.

ANNIBAL.

Oui. Mais il a eu des chances. La mort de son frère aîné lui permet de troquer le froc contre l'uniforme!

LE CHEVALIER.

Je veux être marin!

DE CLERMONT, *souriant.*

Et mauvais sujet.

ANNIBAL.

Pour le premier article il vient s'adresser à l'amirauté de Toulon.

DE CLERMONT.

Et pour le second, au comte Annibal de Boutteville! il est en bonnes mains.

ANNIBAL.

Il pouvait plus mal tomber! je l'ai rencontré à Marseille sur la Cannebière. Nous avons fait route ensemble, et depuis quinze lieues seulement que je m'occupe de son éducation...

LE CHEVALIER.

C'est étonnant ce que j'ai fait de chemin.

ANNIBAL.

Tout dépend des commencements et des premiers principes.

LE CHEVALIER.

Viennent après cela trois mois de campagne contre l'Angleterre...

ANNIBAL.

Et il sera complet.

DE CLERMONT.

Ah çà! nous soupons ensemble?

ANNIBAL.

Tous les trois!... c'est cela! vivent le souper et l'amitié!

AIR : *de Lantara.*

Pour ce soir oublions la guerre!
De l'Anglais et de ses desseins
Je me ris en vidant mon verre!
Et s'ils en voulaient à nos vins,
Le premier j'en viendrais aux mains.
Mais leur ambition profonde
Ne peut m'atteindre et je leur dis :
Fils d'Albion, vous n'en voulez qu'à l'onde?
Je n'en bois pas! soyons amis!

TÉRÉZINE.

Quel souper veulent ces messieurs?

LE CHEVALIER, *vivement*

Elle est fort gentille!

ANNIBAL, *riant.*

Voyez-vous déjà mon élève?

ANNIBAL, *au chevalier.*

Chevalier, vous êtes le plus jeune! cela rentre dans vos attributions. Commandez ce qu'il y a de mieux! n'oubliez pas les mets du pays, l'ayole et la bouillabaisse amies des Provençaux, et le vin de Champagne, cher à tous les Français! vous arrangerez cela avec madame (*Cherchant le nom...*)

DE CLERMONT.

Madame Jaquemart!

LE CHEVALIER, *troublé.*

Je dis... qu'elle est fort gentille!

DE CLERMONT, *riant.*

Nous ne vous empêchons pas de le dire, chevalier, ni madame Jaquemart non plus! j'en suis sûr!

ENSEMBLE.

AIR : *A quoi bon s'attrister sur les maux de la vie* (*De Zanetta*, Auber).

O rivages heureux! beau ciel de la Provence
Où l'on voit tout éclore... excepté la constance;
De ton soleil on bénit l'influence,
Et l'on sent redoubler, avec les feux du jour,
Ceux d'amour!

(*Le chevalier et Térézine sortent par le fond à gauche.*)

SCÈNE VI.

ANNIBAL, DE CLERMONT.

ANNIBAL.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus!

DE CLERMONT.

Plus d'un an! depuis mon voyage en Italie.

ANNIBAL.

J'allais t'y rejoindre! parce que Annibal et l'Italie cela va bien ensemble... cela me va!

DE CLERMONT, *riant.*

Surtout, les délices de Capoue!

ANNIBAL.

Et puis, autant ce pays-là qu'un autre. Car, en ce moment, je voyage par raison et par le conseil...

DE CLERMONT.

De tes médecins?

ANNIBAL.

Non, de mes créanciers!

DE CLERMONT.

C'est donc toujours de même?

ANNIBAL.

Du tout. Cela augmente! Vois-tu, mon cher élève, vous autres jeunes gens de la fin de ce siècle, vous ne savez pas vivre! Vous mangez votre patrimoine... C'est bien! je ne dis pas non. Mais une fortune particulière a toujours des bornes, le crédit public n'en a pas! c'est le système de Law. C'est le mien, j'ai été élevé par mon oncle de Nocé, dans les souvenirs de la Régence!

DE CLERMONT.

Dont tu es la dernière expression!

ANNIBAL.

Ma jeunesse s'est écoulée sous les belles années du bon roi Louis XV, du sultan Louis XV. C'est sous son règne que j'ai mangé ma première fortune, celle de mon père, et la seconde, celle de mon oncle!

DE CLERMONT.

Quoi! vraiment, tu as tout mangé, tout?

ANNIBAL.

Pour le moins! Alors, car dans ces moments-là on est capable de tout, je me suis marié, je me suis encanaillé; moi, gentilhomme, j'ai épousé la fille d'un négociant, d'un juif, d'un lombard, d'un bourgeois, enfin!.. non pas qu'elle ne fût très bien, tu le sais! tu lui as fait la cour!

DE CLERMONT.

Moi! jamais!

ANNIBAL.

Tu es le seul de mes amis!

DE CLERMONT.

C'était l'époque de mes caravanes à Malte.

ANNIBAL.

C'est juste! et six mois après nous étions séparés... d'un commun accord, c'est la seule fois que nous nous soyons entendus, elle à Marseille!... moi à Versailles! sans cela, je te l'aurais présentée, une femme charmante!... quinze cent mille livres tournois de dot. Mais qu'on me parle encore d'époux bien assortis, cette femme-là, pour mon malheur, avait tous mes goûts!

DE CLERMONT.

Vous deviez vous adorer?

ANNIBAL.

Nous ne pouvions pas vivre ensemble! Elle aimait comme moi le jeu, le champagne et la dépense!... Quand je jetais cent louis par la fenêtre, elle en jetait deux cents; sa fortune... je veux dire... mon bonheur ne pouvait durer!... c'est le seul chagrin que j'aie eu en ma vie.

DE CLEMONT.

Je te trouve en effet bien à plaindre.

ANNIBAL.

Aussi, le ciel me devait quelque consolation!... (*D'un air affligé.*) depuis trois mois je suis veuf.

DE CLERMONT, *lui prenant la main.*

Ah! mon pauvre ami!... je te fais bien mon compliment!... et comment cela?

ANNIBAL.

Je n'ai jamais su au juste comment cela est arrivé... Il paraît qu'elle avait les passions très-vives, et dans un moment d'exaltation, elle s'est jetée à l'eau par amour!... (*Vivement.*) pas pour moi!... je n'ai pas, grâce au ciel, sa mort à me reprocher, et ce n'est pas là ce qui m'inquiète, mais cet événement-là est arrivé dans des circonstances si pénibles!... elle venait de faire un héritage immense, colossal... un autre négociant, un autre lombard, un oncle à elle lui laissait à la Louisiane une fortune incalculable... comme mes regrets! j'ai tout perdu avec ma femme... Aussi, je suis désolé, mes créanciers de même! je vais être obligé, pour eux, de me remarier; mais, cette fois, j'aime mieux attendre et faire un meilleur choix du côté du caractère... une femme rangée, économe... c'est ce qu'il me faut... Voilà, mon ami, ce qui m'est arrivé depuis notre séparation... Et toi, qu'as-tu fait?

DE CLERMONT.

Ce qu'on fait en Italie! admirer sur parole des fresques, des marbres, des toiles! crier au chef-d'œuvre, de peur de passer pour un ignorant, et fatigué d'enthousiasme, je me suis arrêté, au retour, un mois aux îles d'Hyères.

ANNIBAL.

Pour te reposer?

DE CLERMONT.

Ah! bien oui!...

ANNIBAL.

Tu as trouvé là le bon air, le calme...

DE CLERMONT.

Et une petite baronne!... la baronne de Saint-Savin. Tu ne connais pas les passions de province!

ANNIBAL.

Cela dure peu!

DE CLERMONT.

Elles n'en finissent pas, vu la difficulté du recrutement. Et celle-ci, je ne sais comment m'y soustraire. Un premier amour... amour terrible! soupçonneuse, défiante, jalouse comme une Napolitaine, voulant toujours se tuer et ne se tuant jamais, en un mot, les plaisirs les plus monotones!... je ne te conseille pas de voyager de ce côté-là, tu t'y ennuieras!

ANNIBAL.

Si tu crois qu'on s'amuse à Versailles!... et à Paris, donc!... je ne m'y reconnais plus, et je me crois en pays étranger. Au lieu de s'occuper, comme de mon temps, d'Opéra et de petits soupers... on agite des questions de sciences, de politique et de réforme. Il y a un monsieur Turgot qui ne parle que d'économie... c'est à n'y pas tenir!... Au lieu d'être heureux, ils se font savants; au lieu de rire, ils raisonnent; et les femmes même, qui autrefois ne savaient pas l'orthographe, mais qui savaient aimer, c'était le bon temps, les femmes se mêlent de lire et de discuter! Te douterais-tu de ce qui maintenant fait tourner toutes les têtes, ce sont les mémoires d'un nommé Caron de Beaumarchais et le fluide magnétique, le somnambulisme! que sais-je?

DE CLERMONT, *vivement.*

En vérité!

ANNIBAL.

C'est à dormir debout!... Un étranger, un Allemand, le docteur Mesmer, reçoit à son hôtel, place Vendôme, les plus jolies femmes de la ville et de la cour. Il étend les mains et on bâille, il parle et on s'endort, c'est sa spécialité. Les mères y conduisent leurs filles, les maris leurs femmes, qui souvent même y vont toutes seules; et si je te racontais ce qui s'y passe...

DE CLERMONT.

Je le sais! Avant mon départ pour l'Italie, je suis allé chez lui, comme tout le monde!

ANNIBAL.

Toi!!!

DE CLERMONT.

Bien plus! J'ai pris des leçons du docteur.

ANNIBAL.

Allons donc!

DE CLERMONT.

Qui, après tout, est un savant distingué.

ANNIBAL.

Est-ce que, par hasard, toi, militaire et officier de dragons, tu croirais à de pareilles absurdités?

DE CLERMONT.

Moque-toi de moi, si tu veux... je ne suis pas le seul... et M. de Puységur, M. d'Esprémesnil, le jeune marquis de Lafayette...

ANNIBAL.

Comment toi aussi, tu me soutiendras que l'on puisse prendre sur quelqu'un une influence telle, que de loin, par la force de sa volonté... on le fasse dormir tout éveillé, tantôt les yeux ouverts, tantôt les yeux fermés...

DE CLERMONT.

Pourquoi pas?

ANNIBAL.

Et qu'il soit forcé d'obéir! et qu'on le fasse parler, agir, venir, voir dans l'avenir ou à travers les murailles...

DE CLERMONT.

Pourquoi pas?

ANNIBAL.

Et qu'au réveil il ne se souvienne de rien!... Mais ça n'a pas le sens commun!

DE CLERMONT.

Je ne te dis pas non!... je suis de ton avis... mais je l'ai vu!

ANNIBAL.

Ah! tu l'as vu!

DE CLERMONT.

De mes propres yeux!

ANNIBLL.

Et comment expliques-tu cela?

DE CLERMONT.

Cela ne me regarde pas!

ANNIBAL, *avec impatience.*

Il faut cependant raisonner et comprendre...

DE CLERMONT.

Parbleu, mon cher, si tu n'acceptes que ce que tu comprends, te voilà forcé de renoncer à tout ce qu'il y a de mieux et de plus beau dans ce monde!... tu n'as jamais rien compris aux femmes.. et cependant tu y crois!

ANNIBAL.

Pas toujours!

DE CLERMONT.

Enfin, elles existent, tu ne peux le nier!

ANNIBAL.

C'est vrai!... c'est un argument!

DE CLERMONT.

AIR : *L'étude est inutile* (*De Jeannot et Colin*).

Moi je crois aux mensonges
Qui comblent tous mes vœux!
Je crois à tous les songes
Qui me rendent heureux;
Enfin, et j'en fais gloire,
Je crois, quoique vaurien,
Je crois, qu'il vaut mieux croire
Que de ne croire à rien!...
Ce système est le mien,
Mais à chacun le sien!

Oui, croire à l'impossible
A pour moi tant d'attraits,
Que, chose inadmissible,
Si je me mariais...
J'aurais presque croyance
En ma chaste moitié!
Riez-en de pitié?...
Je crois à la constance...
Je crois à l'amitié!
Oui, même à l'amitié!...

Car je crois aux mensonges, etc.

Et ce qui me fortifie encore plus dans mon opinion, c'est que cet empire magnétique... cette influence attractive dont tu te moquais tout à l'heure... j'en ai fait l'épreuve par moi-même!

ANNIBAL.

Ah! bah! voilà qui devient plus piquant!

DE CLERMONT.

Un jour, en sortant d'une des séances du docteur allemand, je me rendais à Trianon, où m'appelait un ordre de la reine... je me promenais en attendant audience lorsque j'entends dans un bosquet le léger froissement d'une robe, je m'approche avec précaution, j'entr'ouvre doucement le feuillage, et j'aperçois une jeune fille qui venait de s'asseoir sur un banc de verdure, un livre à la main.

ANNIBAL.

Jolie?

DE CLERMONT.

Adorable! et ce qui était mieux encore, dans sa tournure, dans ses traits, dans son regard, tout ce qui constituait pour nous un sujet précieux, unique, admirable, et l'imagination encore remplie du système du maître, je ne pus résister à l'envie d'essayer ma nouvelle science magnétique... et quelle fut ma surprise... je dirai presque mon effroi...

ANNIBAL.

Elle s'endormit!

DE CLERMONT.

Oui, mon ami.

ANNIBAL.

L'effet du livre qu'elle lisait!

DE CLERMONT.

Non pas! il était fermé... et depuis ce jour je ne pensais plus...

ANNIBAL.

Qu'au magnétisme!...

DE CLERMONT.

Du tout... à ma belle inconnue! et juge de mon émotion en la retrouvant un soir au cercle de la reine!... elle tient à une des premières familles de la cour...

ANNIBAL, *vivement.*

Son nom?

DE CLERMONT.

Ah! je ne te le dirai pas!... pour mon honneur! car, dussé-je m'exposer à toutes les railleries... moi, mauvais sujet, moi... ton élève... j'étais devenu amoureux fou...

ANNIBAL.

T'oublier à ce point-là?

DE CLERMONT.

Que veux-tu? tout le monde a ses moments d'erreur et de faiblesse. Je m'étais fait présenter chez son père, et pendant plus de trois mois je n'ai pas perdu une occasion de la voir, de la suivre...

ANNIBAL.

Il me semble alors que c'était elle qui exerçait sur toi *le système d'attraction!...*

DE CLERMONT.

Et ce qui est plus honteux, plus humiliant encore... mais je suis dans mon jour de franchise... c'est que mes hommages, mes assiduités, n'obtinrent rien, que son indifférence ; le dépit, la colère, le désespoir, n'eurent pas plus de succès, elle ne daigna même pas s'apercevoir que j'étais furieux! et enfin... je ne sais pas si je dois te l'avouer...

ANNIBAL.

Allons... du courage!...

DE CLERMONT.

On me dit, un jour, que monsieur son père était sorti... le lendemain, il était encore absent ; et le troisième jour, même réponse... il était clair...

ANNIBAL.

Que l'on te congédiait!

DE CLERMONNT, *avec colère.*

Que l'on me fermait la porte... A moi... un pareil affront ! c'était, il est vrai, le lendemain de notre duel... qui fit tant de bruit... tu sais... toi et moi... contre ces deux officiers étrangers pour cette cantatrice italienne!

ANNIBAL.

Qui nous trompait tous les quatre!

DE CLERMONT, *souriant.*

Oui... elle aimait les quatuors.

ANNIBAL.

Et c'est pour cela, pour une querelle musicale qne l'on refusait de te recevoir?

DE CLERMONT.

Aussi, dans mon dépit, dans ma rage, j'étais capable de tout... pour obtenir un instant, un seul instant de cette fière beauté!

ANNIBAL.

Eh bien!... et le magnétisme, et sa puissance!...

DE CLERMONT, *vivement.*

Ah ! si j'en avais trouvé l'occasion...

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Pour vaincre ce cœur inflexible,
En Mesmer et dans mon talent
J'avais espoir ; mais impossible
De la trouver seule un instant.
Elle avait, pour garde fidèle,
Un père, un frère, et pour me faire fuir,
Une tante... un argus !...

ANNIBAL, *gaiement.*

C'est elle
Qu'il fallait d'abord endormir!
C'était la tante, eh! oui, mon cher, c'est elle
Qu'il fallait d'abord endormir.

DE CLERMONT.

Que te dirais-je? Découragé, désespéré, je donnai, dans mon dépit, ma démission de capitaine de dragons; je quittai la France depuis un an, décidé à l'oublier; je subis un voyage d'agrément qui m'ennuie à périr, tout en faisant ce que je peux pour m'étourdir et me distraire!...

ANNIBAL.

Et quels sont tes projets, maintenant?

DE CLERMONT.

De reprendre du service. J'ai adressé une demande au ministre, et voyant que la réponse n'arrivait pas, je me rendais à Versailles pour hâter cette décision.

ANNIBAL, *d'un air de doute.*

Bien vrai?

DE CLERMONT.

Eh bien, non! (*A demi-voix.*) Mais pour tâcher de me rapprocher d'elle et de la revoir.

ANNIBAL.

Quoi! ta folie te tient toujours!

DE CLERMONT.

Tu l'as dit.

ANNIBAL.

C'est fini!... je vais te renier pour mon élève... Tais-toi au moins devant ce jeune homme... car c'est lui!... Non, c'est madame Jaquemart.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *sortant du corridor à gauche.*

TÉRÉZINE, *tenant un registre sous son bras.*

Ces messieurs sont servis! Monsieur le chevalier les attend dans le petit salon! (*Au comte Annibal.*) Quant à la chambre, je vous ai donné la même à tous les deux.

ANNIBAL.

Cela m'est égal. Je n'y tiens pas!

TÉRÉZINE.

Et un souper de prince!

ANNIBAL.

C'est différent! j'y tiens!

TÉRÉZINE, *présentant le registre à Annibal.*

Si ces messieurs voulaient bien écrire leur nom!

DE CLERMONT.

Volontiers... Attends-moi donc !...

ANNIBAL.

J'ai trop faim... écris pour moi.

DE CLERMONT.

C'est juste!... ton nom et le mien.

TÉRÉZINE, *à Clermont, pendant qu'Annibal écrit.*

Ah! le vôtre, c'est inutile! je le connais! Henri de Clermont, c'est un beau nom!

DE CLERMONT.

Eh! mais celui de Térézine était fort gentil, et c'est vraiment dommage que tu l'aies quitté... je l'aimais bien mieux que celui de Jaquemart!

TÉRÉZINE, *avec un soupir.*

Ah! ah!... je le vois bien!

DE CLERMONT, *lisant.*

O ciel!... (*On entend au dehors le fouet du postillon.*)

TÉRÉZINE, *avec impatience.*

Encore du monde qui nous arrive! on ne peut pas s'occuper un instant des détails de sa maison!... Pardonnez, monsieur le vicomte? (*Criant au dehors.*) On y va! on y va! (*Elle sort par la porte du fond.*)

DE CLERMONT.

Parmi les voyageurs qui viennent d'arriver, le vice-amiral comte de Brienne, avec sa fille... et sa sœur la marquise de Villiers!.,. Irène, ici!... et mes amis qui m'attendent!... n'importe!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE, *rentrant d'un air effrayé.*

TÉRÉZINE, *à Clermont.*

Monsieur le vicomte! monsieur le vicomte!

DE CLERMONT.

Qu'est-ce donc?

TÉRÉZINE.

Une dame qui arrive!

DE CLERMONT.

Qu'est-ce que cela me fait.

TÉRÉZINE.

Et elle vous connaît, car en descendant de voiture, elle a aperçu la vôtre qui n'était pas encore remisée et regardant les armoiries, elle s'est écriée: Le vicomte est ici! c'est bien.

CLERMONT, *à part.*

Qui diable ça peut-il être?

TÉRÉZINE.

Mais elle a dit: « C'est bien!» avec un air... enfin ça m'a effrayée pour vous!

CLERMONT.

Elle est donc vieille?

TÉRÉZINE, *vivement.*

Du tout! elle est jeune et jolie! c'est justement pour ça... (*S'interrompant.*) Et le postillon, que j'ai interrogé... parce qu'on sait tout par les postillons... il m'a dit qu'elle venait des îles d'Hyères!

DE CLERMONT, *bas à Annibal.*

C'est la petite baronne!... la baronne de Saint-Savin! Fuyons!...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA BARONNE.

TÉRÉZINE, *descendant la scène.*

La voilà! monsieur, la voilà!...

LA BARONNE, *entrant vivement par la porte du fond et apercevant Clermont.*

Seul!... il est seul! (*Apercevant Térézine.*) Sortez? laissez-moi?

TÉRÉZINE.

Mais le repas que madame vient de commander...

LA BARONNE.

Vous m'avertirez dès qu'il sera prêt!

TÉRÉZINE.

Ce ne sera pas long! (*A part.*) Je vais hâter M. Jaquemart!

LA BARONNE, *impérieusement.*

Je vous ai dit de sortir!

TÉRÉZINE.

Oui, madame! (*A part.*) Est-elle pressée? (*Bas au vicomte.*) Monsieur, faut-il vous laisser?

DE CLERMONT.

Lui!

TÉRÉZINE, *de même.*

Il n'y a pas de danger?...

DE CLERMONT.

Non!

TÉRÉZINE, *à part.*

C'est égal! je n'aime pas cette femme-là! (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE X.

LA BARONNE, M. DE CLERMONT.

DE CLERMONT, *à part.*

Comment me débarrasser d'elle sans éclat?... Irène qui est ici! (*Haut.*) Comment, baronne, seule en voyage... à Toulon!... quelle heureuse rencontre. (*Avançant un siége.*) Si vous voulez...

LA BARONNE.

C'est inutile!...

DE CLERMONT, *à part.*

Elle a un calme qui me fait frémir!

LA BARONNE, *s'approchant de lui froidement.*

Monsieur le vicomte, vous savez qui je suis?

DE CLERMONT, *s'inclinant.*

Vous êtes charmante!

LA BARONNE.

Ne me répondez pas! baronne de Saint-Savin, dernier rejeton d'une illustre maison, tenant à ce qu'il y a de mieux dans la Saintonge et le Poitou: des malheurs de famille m'avaient obligée, moi orpheline, à me réfugier momentanément sur les frontières de l'Italie, où je voulais vivre ignorée et solitaire, fuyant le monde, et surtout les hommes, vous le savez... (*A Clermont qui veut faire un geste.*) Ne me répondez pas! Si malgré mes serments et presque ma volonté j'ai consenti à recevoir vos visites et même vos hommages, c'est que j'ai pensé que le vicomte Henri de Clermont, un officier français, un gentilhomme, comprendrait tout le prix d'un pareil sacrifice... car c'était un premier sentiment, monsieur, vous ne l'ignorez pas! je vous l'ai dit. (*Mouvement de Clermont.*) Ne me répondez pas! Comment avez-vous reconnu de pareils procédés... je vous le demande, monsieur, je vous le demande...

DE CLERMONT.

M'est-il permis de répondre?

LA BARONNE.

Non, perfide! vous me deviez toutes vos pensees... toute votre confiance... et sans m'en prévenir, vous quittez les îles d'Hyères et nos bosquets embaumés, vous venez vous établir mystérieusement dans cette auberge... dans quelle intention? par quel motif? dans quel espoir? parlerez-vous enfin, monsieur, parlerez-vous, abuserez-vous plus longtemps du courroux que je modère et de la patience qui m'échappe?

DE CLERMONT, *d'un ton solennel.*

Madame la baronne... il n'y a pas d'amour sans confiance. Je vous ai juré...

LA BARONNE, *avec colère.*

Un amour éternel!

DE CLERMONT, *tendrement.*

Qui m'est facile... et il dure, vous le savez bien...

LA BARONNE, *de même.*

Depuis quinze jours!

DE CLERMONT, *gaiement.*

C'est déjà un à-compte sur l'éternité... un faible à-compte, j'en conviens; mais si vous voulez le prolonger... il faut...

LA BARONNE, *se modérant.*

Eh bien! je vous écoute!

DE CLERMONT.

AIR: *Vos maris en Palestine.*

Il faut, dès que je l'atteste,
Croire tout aveuglément!
Et garder sur tout le reste
Le silence le plus grand!

LA BARONNE.

Moi me taire!...

DE CLERMONT.

Eh! oui vraiment!

LA BARONNE.

Me taire!... c'est impossible
De moi ne l'espérez pas!
Un tel sacrifice, hélas!...

DE CLERMONT, *galamment.*

Pour moi seul sera pénible!
Je ne vous entendrai pas!

LA BARONNE, *avec colère.*

Si, monsieur... vous m'entendrez... et je veux savoir...

DE CLERMONT, *à part.*

Elle ne s'en va pas! (*Haut.*) Eh bien! madame... des ordres secrets me rappellent à Versailles, et, voulant nous épargner à tous deux la douleur d'une séparation...

LA BARONNE.

Une séparation!

DE CLERMONT.

Mon trouble vous dit assez ce qu'elle me coûte!

LA BARONNE.

Moi!... moi! vous quitter! mais vous voulez donc que je meure?

DE CLERMONT, *à part.*

Nous y voilà!

LA BARONNE, *suivant Clermont qui s'approche d'un meuble à gauche.*

Eh bien! si ma mort seule peut vous prouver mes tourments et mon amour, donnez-moi donc quelque arme, quelque poignard!...

DE CLERMONT, *ouvrant froidement le nécessaire de voyage qui est sur la table à droite.*

En voici un!... un poignard turc que j'ai rapporté de mes caravanes à Malte!

LA BARONNE, *le regardant avec effroi.*

Un poignard turc!...

DE CLERMONT, *froidement.*

Désolé de n'avoir rien de mieux...

LA BARONNE.

Ah çà, vous ne m'aimez plus du tout?

DE CLERMONT.

Et vous, baronne?

LA BARONNE.

Moi!... je vous déteste! et je veux à mon tour vous abandonner et vous trahir! (*Avec un soupir*) du moins si je le peux!

DE CLERMONT, *froidement.*

Dans ce cas-là, baronne, *vouloir* c'est *pouvoir*, et je fais avec vous un pari...

LA BARONNE.

Lequel?

DE CLERMONT.

C'est qu'avant vingt-quatre heures vous m'aurez oublié!

LA BARONNE.

Perfide! vous mériteriez bien de gagner!

AIR: *Du partage de la richesse.*

En attendant, entre nous guerre ouverte!
Haine mortelle!... oui, vous le méritez,
Et c'est de moi que viendra votre perte.
Adieu, monsieur!

DE CLERMONT, *avec joie.*

Quoi, vraiment vous partez?

LA BARONNE, *revenant.*

Non!... non, je reste!

DE CLERMONT, *souriant avec contrainte.*

Ah! vous êtes charmante!

LA BARONNE, *la regardant.*

Car ma présence... oui... je crois l'éprouver,
Grâce au ciel est pour vous trop gênante,
Pour que je veuille encor vous en priver!

DE CLERMONT.

Vous vous trompez, baronne!

LA BARONNE.

Et ce n'est pas tout! moi aussi, monsieur, j'ai affaire à Versailles... des affaires de famille que je négligeais pour vous!... je ne vous quitterai pas! nous ferons route ensemble, et la route est longue!...

DE CLERMONT, *avec colère.*

Baronne!... (*A part.*) Et aucun moyen de m'en délivrer, personne ne viendra à mon aide. (*Apercevant le chevalier qui entre.*) Ah!... le chevalier!

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, DE CLERMONT, LA BARONNE.

LE CHEVALIER, *en pointe de gaieté et s'adressant à Clermont.*

Eh bien, mon cher, nous t'attendons toujours! Madame Jaquemart nous dit qu'une affaire imprévue et fâcheuse te retenait!...

LA BARONNE, *à part d'un ton piqué.*

Ah! fâcheuse!...

LE CHEVALIER, *s'adressant toujours à Clermont.*

J'ai laissé le comte, qui en est à sa troisième... de champagne, sans qu'il y paraisse, (*Riant.*) tandis que moi, dès les premiers verres... c'est étonnant comme cela vous égaye et vous enhardit! (*Apercevant la baronne.*) Ah! mon Dieu... une femme!... une femme charmante!

DE CLERMONT, *à voix basse.*

N'est-ce pas?

LA BARONNE, *a part.*

Il est très-bien, ce petit jeune homme!

LE CHEVALIER, *bas à Clermont.*

Tu la connais?

DE CLERMONT, *de même.*

Nullement! Je viens d'apprendre par notre hôtesse que c'était madame la baronne de Saint-Savin!

LE CHEVALIER, *avec respect.*

Une baronne!

DE CLERMONT, *à demi-voix.*

Qui tient aux premières familles de la Saintonge et du Poitou! une jeune voyageuse fort intéressante... qui, seule et sans chevalier, brave les dangers d'une longue route!

LE CHEVALIER, *de même.*

En vérité!

DE CLERMONT, *de même.*

Une affaire importante, et pour laquelle elle a besoin de protecteurs, l'appelle à Versailles!... (*Nuit graduée à la rampe.*)

LE CHEVALIER, *passant près de la baronne.*

Si mes amis... si ma famille pouvaient être utiles à madame la baronne...

LA BARONNE, *s'inclinant.*

Vous êtes trop bon!

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

Si moi-même... je pouvais ici... en cette ville... (*S'inclinant.*) le chevalier de Montaran, officier de marine... dès que j'en aurai le brevet!... d'ici là je suis libre... et vous servir serait pour moi un honneur... dont je serais bien fier... un honneur... que... que...

LA BARONNE, *d'un air aimable.*

Que je ne refuse pas, monsieur!...

LE CHEVALIER, *à Clermont avec joie.*

Elle ne refuse pas! (*A voix basse.*) Un mot encore, vicomte... parce que la délicatesse et le sentiment de mon infériorité me défendent d'aller sur les brisées des anciens, dis-moi si tu n'aimes pas déjà cette jolie voyageuse que tu viens d'apercevoir?

DE CLERMONT.

Moi, du tout!

LE CHEVALIER.

Bien vrai?

DE CLERMONT.

Je te le jure... Pourquoi cette demande?

LE CHEVALIER.

C'est que du premier coup d'œil je me suis senti entraîné et séduit... mais plutôt que de trahir un ami... je résisterais!...

DE CLERMONT.

Ne résiste pas! je t'en prie...

LE CHEVALIER.

Je te dis cela, non pas que j'aie la moindre idée... ni surtout le moindre espoir... car je n'ai jamais été aimé de ma vie.

DE CLERMONT, *riant.*

Ce pauvre chevalier!...

LE CHEVALIER.

Jamais! ce doit être si difficile de faire une passion!

DE CLERMONT.

Du tout.

LE CHEVALIER.

En vérité!

DE CLERMONT.

Le difficile, vois-tu bien, c'est de s'en défaire!

LE CHEVALIER.

Allons donc!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, TÉRÉZINE.

TÉRÉZINE, *accourant.*

Madame est servie! (*A part, apercevant le chevalier.*) Ah!... ils sont trois!... cela vaut mieux! (*A la baronne.*) Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, monsieur Jaquemart le cuisinier n'en finissait pas!

LA BARONNE, *sèchement.*

C'est bien!

LE CHEVALIER, *bas à Clermont pendant que la baronne défait les épingles de son mantelet.*

Puis-je la conduire jusqu'à la salle à manger? faut-il oser?

DE CLERMONT, *de même.*

Oui sans doute!

LE CHEVALIER.

Me permettrez-vous, madame la baronne, de vous offrir la main?

DE CLERMONT, *à part, voyant la baronne qui accepte, et montrant le chevalier.*

A la bonne heure, au moins... voilà un ami!

LA BARONNE, *à voix basse et passant près de lui.*

Ne vous réjouissez pas? je reviendrai!

DE CLERMONT, *à part.*

C'est ce que nous verrons! (*Le chevalier sort par le fond avec la baronne.*)

SCÈNE XIII.

DE CLERMONT, TÉRÉZINE.

DE CLERMONT, *à part.*

Maintenant et à tout prix, il faut parvenir jusqu'à Irène! (*Appelant.*) Térézine?

TÉRÉZINE, *accourant vivement.*

Monseigneur!

DE CLERMONT.

Où as-tu logé madame la baronne?

TÉRÉZINE, *vivement.*

Pas de ce côté!

DE CLERMONT.

C'est bien!

TÉRÉZINE.

Dans l'autre bâtiment! et si maintenant monsieur le vicomte veut souper!...

DE CLERMONT.

Merci!... je n'ai pas faim.

TÉRÉZINE.

Et votre autre ami qui vous attend toujours!

DE CLERMONT.

Il se passera de moi sans peine : à table, il oublie tout!

TÉRÉZINE.

C'est vrai, René, notre premier garçon, m'a dit qu'il en était à sa cinquième de champagne!

DE CLERMONT.

Tu vois bien!... peut-être même a-t-il déjà regagné sa chambre?...

TÉRÉZINE, *montrant la porte à droite.*

Si monsieur le vicomte en veut faire autant (*Montrant le bougeoir qu'elle tient à la main.*), je vais l'éclairer!

DE CLERMONT.

Ce n'est pas la peine! je n'ai pas sommeil!

TÉRÉZINE.

C'est comme ces dames?... nous en avons ici... beaucoup!... Madame la marquise d'Effiat et ses trois filles... et la sœur et la fille d'un vice-amiral!... car nous logeons ici le vici-amiral, rien que cela!... monsieur de Brienne qui doit, dit-on, appareiller cette nuit.

DE CLERMONT, *vivement.*

Cette nuit!... et tu dis que sa fille et sa sœur ne dorment pas... c'est tout naturel!

TÉRÉZINE.

C'est-à-dire sa sœur est déjà rentrée dans sa chambre depuis longtemps, mais la jeune fille, ainsi que madame d'Effiat et les autres demoiselles sont encore sur la terrasse.

DE CLERMONT, *avec émotion.*

Vraiment?...

TÉRÉZINE.

Dame!... il fait si chaud sous ce beau ciel de Toulon, qu'il est agréable de respirer la fraîcheur de la nuit et la brise de la mer! sans compter qu'on aperçoit de loin les vaisseaux de l'escadre qui sont à l'ancre!... (*Se retournant et apercevant Clermont qui vient de monter l'escalier du fond.*) Eh bien! où allez-vous donc?

DE CLERMONT, *sur l'escalier.*

Je vais voir les vaisseaux de l'escadre à la clarté des étoiles... ce doit être un coup d'œil magnifique.

TÉRÉZINE, *d'un air de regret.*

Vous croyez?

DE CLERMONT, *du haut de la galerie du fond où il vient de monter, à Térézine, qui est restée sur le devant du théâtre, près de la table, à droite.*

Porte de la lumière dans ma chambre.

TÉRÉZINE.

Oui, monsieur.

DE CLERMONT.

Et va à tes affaires... ne t'occupe pas de moi.

TÉRÉZINE, *sur le devant du théâtre.*

Vous n'avez rien autre chose à me demander?

DE CLERMONT, *avec impatience.*

Eh non, te dis-je, va-t'en! va-t'en! (*A part, s'approchant de l'extrémité de la galerie, et jetant un regard sur la terrasse qu'il est censé apercevoir.*) Ces dames ont quitté la terrasse... une seule est restée... mais je ne vois que sa taille!... assise sur un banc... rêveuse et les yeux fixés sur la pleine mer!... (*Avec joie.*)

C'est Irène! elle contemple le navire qui demain doit emporter son père!.. pareille occasion ne se représentera jamais... Mais si, en me voyant, elle s'éloigne... Allons... allons!... (*Il se précipite sur la terrasse, à gauche, et disparaît.*)

TÉRÉZINE, *pendant ce temps, a allumé deux bougies; elle en laisse une sur la table à droite, elle porte l'autre, ainsi que le nécessaire de voyage, dans la chambre n. 13, dont elle laisse la porte ouverte. Elle rentre un instant après, un peu avant que Clermont ait disparu.*

Tout est prêt là dedans, et quand il voudra... Va-t'en, a-t-il dit, va-t'en!... il a raison! (*Tenant son bougeoir à la main, elle remonte le théâtre.*) Allons!... (*Avec un soupir.*) allons retrouver M. Jaquemart! (*Elle sort par la porte du fond qu'elle referme.*)

SCENE XIV.

DE CLERMONT, *reparaissant au haut de la galerie à gauche, et regardant du côté de la terrasse.*

Elle vient!... elle vient!... elle obéit... elle suit la route que je lui ai tracée! (*Le bras étendu vers la terrasse, et marchant toujours à reculons, il disparaît un instant par la droite. Irène paraît en ce moment à gauche, à l'extrémité de la galerie. Elle s'avance lentement, et pendant ce temps, Clermont, qui a redescendu l'escalier, se trouve au milieu du théâtre.*) Sur cette terrasse, on pouvait nous entendre... sa tante pouvait s'éveiller... et il faut que je la voie, que je lui parle... (*Irène, qui avait disparu un instant pendant les phrases précédentes, descend en ce moment l'escalier.*) Je n'y puis croire encore... c'est elle!... près de moi... au milieu de la nuit!... Mais ici... dans cette salle, si quelqu'un de la maison allait nous surprendre!... (*Montrant la porte à droite, et traversant le théâtre.*) Là... ce sera plus sûr! (*S'arrêtant.*) Non... non... chez moi... je n'oserai pas! qu'elle ne me devine pas. Je le veux!... qu'elle ne reconnaisse pas celui qui la force d'obéir. (*Il lui commande du doigt de se diriger vers le grand fauteuil qui est à gauche et de s'y asseoir. Irène obéit.*) Ah! qu'elle est belle ainsi, et quel bonheur de la contempler!.. mais le silence même qui nous environne m'effraye! et pourtant je n'ose lui parler, il me semble qu'au son de ma voix, mon rêve va se dissiper, et cette ombre s'évanouir!... (*Après un moment de silence.*) Irène!... (*Elle tressaille.*) Est-ce bien moi qui vous ai plongée dans le sommeil où vous êtes? (*Elle fait signe que oui.*) Pourquoi ne parlez-vous pas? Parlez! je le veux. M'entendez-vous?

IRÈNE.

Oui!

DE CLERMONT

Qu'éprouvez-vous?

IRÈNE.

Je souffre... ah!... je souffre!...

DE CLERMONT.

Et pourquoi?

IRÈNE.

D'obéir, malgré moi, à une volonté qui a brisé la mienne!

DE CLERMONT.

Craignez-vous donc ici quelque danger?

IRÈNE.

Non! Dieu me protége!

DE CLERMONT.

Pourquoi alors venez-vous de tressaillir?

IRÈNE.

J'ai honte!

DE CLERMONT.

De quoi?...

IRÈNE.

D'être ici!... de ne plus être près de ma tante!

DE CLERMONT.

Votre tante!... N'est-ce pas elle qui dirige toutes vos pensées? qui dicte vos décisions?

IRÈNE.

Non!

DE CLERMONT.

N'est-ce pas elle qui repousse tous les partis qui se présentent?

IRÈNE.

C'est moi!... moi seule!

DE CLERMONT.

Vous! et pour quel motif? Répondez!

IRÈNE, *comme forcée d'obéir.*

Il y a dans le monde... quelqu'un.

DE CLERMONT.

Eh bien?...

IRÈNE, *avec expression.*

Que j'aime!

DE CLERMONT, *à part, avec un mouvement de dépit.*

Dieu! et moi qui ne m'en doutais pas! elle en aime un autre!.. Une inclination!... une inclination contrariée... (*Haut.*) Il est donc jeune, aimable, brave?

IRÈNE.

Oui.

DE CLERMONT.

D'une haute naissance?

IRÈNE.

Oui.

DE CLERMONT.

Ainsi donc, il méritait votre amour?

IRÈNE.

Non!... Il ne mérite que mon mépris... et cet amour dont je rougis... j'ai juré de le combattre... de l'oublier, dussé-je en mourir!

DE CLERMONT, *avec émotion.*

Quel est donc ce cavalier si redoutable, aimé et méprisé à la fois? (*Voyant qu'elle garde le silence.*) Quel est-il?

IRÈNE.

Je ne le dirai pas!... Je ne le puis!

DE CLERMONT.

Parlez?

IRÈNE.

Non... non... je vous en prie... Je ne le veux pas. (*De Clermont étend la main au-dessus de sa tête.*) Vous me faites mal...

DE CLERMONT.

Son nom!... (*Il étend toujours sa main, et Irène, haletante, oppressée, et comme vaincue par une force supérieure, laisse échapper ces mots :*) Henri de Clermont!

DE CLERMONT *pousse un cri et s'éloigne d'Irène qui semble respirer et renaître.*

Moi!... moi... est-il possible, grands dieux!... Ah! elle a raison, je ne mérite pas... (*Haut et se rapprochant d'elle.*) Et vous l'avez banni de votre cœur comme de votre présence?... Répondez? Vous ne désirez plus le voir?

IRÈNE.

Jamais! jamais! je ne le dois pas! (*De Clermont étend la main sur elle.*) Mais au prix de tout mon sang, je voudrais que ce fût possible... je voudrais pouvoir lui dire une fois... une seule fois tout ce que j'ai là dans mon cœur.

DE CLERMONT.

Eh bien donc.... que cela soit! que je l'entende et que je meure après! (*Il prend un fauteuil et s'assied près d'elle.*) Irène... Irène, votre main dans la mienne.... (*Irène tressaille.*) vous que j'aime, ne me reconnaissez-vous pas!

IRÈNE.

Ah! Henri! C'est toi!... Qu'il y a longtemps que je ne t'ai vu; mais j'ai toujours pensé à toi... Toujours... Moi, je t'aime tant, et cependant tu me fais tant de chagrins, ce jeu effréné... et tes duels, tes amours.... Je n'ai pas l'air d'écouter, mais j'entends! j'ai l'air de rire... mais je souffre. Je sens là comme un fer aigu qui me perce le cœur, je suis malheureuse... je suis jalouse...! mais cela ne m'empêchera pas de t'aimer... au contraire, je le crois!

DE CLERMONT.

Est-il possible!

IRÈNE.

Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi me faire tant de peine? Ces femmes que tu me préfères... elles ne sont pas si jeunes, si jolies que moi... Cela me semble du moins... et elles ne t'aiment pas autant.... ah! j'en suis sûre!

DE CLERMONT.

C'est vrai... c'est vrai! (*Haut.*) Mais n'est-il pas moyen d'effacer mes torts.... de mériter ton cœur et ta main? (*Irène fait signe que oui.*) Dis-les-moi donc... parle.... Je le veux?

IRÈNE, *ayant l'air de lire dans l'avenir.*

Attends... attends!... ne sais-tu pas que de grands événements se préparent... que déjà il y a une guerre... bien loin d'ici... en Amérique...

DE CLERMONT.

Eh bien... achève?

IRÈNE.

Eh bien... mon frère vient de partir, et tous nos jeunes gentilshommes s'embarquent... tous ceux qui ont du cœur... Tu en as, Henri!... va avec eux!...

DE CLERMONT.

J'irai...

IRÈNE.

Abandonne cette vie de désordre... où tu ne trouverais que la honte. Il y a là bas de l'honneur à acquérir!

DE CLERMONT.

Je partirai!

IRÈNE.

Et à ton retour viens demander ma main à mon père. Je serai là, je t'aurai attendu. Je t'attendrai toujours. Vivant, je serai à toi, et mort, à personne!

DE CLERMONT.

Tu me le jures?

IRÈNE.

Je n'en ai pas besoin, tu peux compter sur moi!

DE CLERMONT.

Un gage au moins... un seul!

IRÈNE, *souriant.*

Un gage... dis-tu? te rappelles-tu la dernière fois que tu m'as adressé la parole à Versailles... c'était pour m'offrir un bouquet!

DE CLERMONT.

Que vous avez repoussé avec dedain et jeté à terre.

IRÈNE.

Devant toi! mais après ton départ je l'ai ramassé. (*Montrant son cœur.*) Il est là. Que de fois je l'ai couvert de mes larmes... (*A demi-voix.*) et de mes baisers... tiens le voilà! ce sera ton talisman à toi; quand tu me le rapporteras, après la victoire, je te donnerai en échange, non pas mon cœur... il est à toi, mais moi, moi!... le veux-tu?

DE CLERMONT.

Ah! jamais un tel langage ne s'était fait entendre à mon oreille, ni à mon cœur... oui, ces fleurs, je te les rapporterai! oui, désormais fidèle aux lois de l'honneur... (*Ecoutant vers le fond du théâtre.*) Quel bruit s'est fait entendre?... on marche de ce côté... l'entends-tu?

IRÈNE.

Oui!... on vient... on se dirige là... vers cette chambre!

DE CLERMONT.

Eh! qui donc?

IRÈNE.

Une ennemie! (*La porte du fond s'ouvre.*)

DE CLERMONT, *regardant.*

O ciel!... la baronne! (*Il se place devant le grand fauteuil où est Irène et cherche à la cacher.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

DE CLERMONT.

Vous, baronne, que je croyais retirée dans votre appartement, venir à une pareille heure...

LA BARONNE, *s'avançant vers lui.*

Exprès pour vous apprendre que décidément je vous déteste!

DE CLERMONT, *de même.*

Ce n'était pas la peine!

LA BARONNE, *avançant toujours.*

Que je vous quitte, que je vous dis un éternel adieu!... et avant que le jour ait paru, je serai loin de cette ville, car je pars à l'instant même et vous laisse seul avec vos remords!... (*Venant de la porte du fond, elle s'est avancée jusqu'au milieu du théâtre; en ce moment elle aperçoit Irène qui est en face d'elle, et elle s'écrie gaiement :*) Quand je dis seul... je me trompais...

DE CLERMONT.

Au nom du ciel, taisez-vous!...

LA BARONNE, *riant.*

Voilà qui est admirable! quand je croyais me venger, monsieur avait déjà pris sa revanche!

DE CLERMONT.

Baronne... je vous en prie...

LA BARONNE.

Revanche fort piquante!... car la petite n'est pas mal... une figure que je n'oublierai pas! et elle dort... c'est sublime... le sommeil de l'innocence!

DE CLERMONT, *avec colère.*

Baronne!...

LA BARONNE.

Chez un capitaine de dragons!

DE CLERMONT, *qui pendant ce temps a essayé de l'empêcher de passer près d'Irène.*

Baronne!... (*Modérant sa colère.*) Dans son intérêt... dans le vôtre... silence! et partez à l'instant... à l'instant!

LA BARONNE, *riant.*

Et pourquoi, s'il vous plaît? (*On entend vers la gauche les sonnettes de plusieurs voyageurs.*)

DE CLERMONT, *dans le plus grand trouble.*

Parce qu'on s'éveille!... et pour vous-même, pour votre réputation... à laquelle vous tenez!

LA BARONNE.

Certainement!... et beaucoup!

DE CLERMONT.

Si l'on vous voyait... ainsi... de grand matin...

LA BARONNE.

Nous sommes deux!

DE CLERMONT.

N'importe? il y a ici... des amis à moi... des officiers qui ne respectent rien! (*On entend le comte Annibal crier à gauche en dehors :* Holà! madame l'hôtesse?) Entre autres, le plus mauvais sujet du royaume!... le comte Annibal de Boutteville!

LA BARONNE.

Le comte Annibal!...

ANNIBAL, *en dehors.*

Eh bien!... viendra-t-on?

DE CLERMONT.

L'entendez-vous?

LA BARONNE, *riant.*

Eh oui!... c'est bien sa voix!

DE CLERMONT, *vivement.*

Vous le connaissez?

LA BARONNE, *riant.*

Oui, vraiment!... comme tout le monde!

DE CLERMONT.

Raison de plus... et s'il vous voyait...

LA BARONNE, *éteignant la bougie qui est sur la table à droite. — Nuit rapide.*

Je l'en défie! (*On entend sonner et appeler de plusieurs endroits différents.*)

DE CLERMONT.

Mais il n'est pas seul, ici... et tous les autres voyageurs...

LA BARONNE, *riant.*

C'est juste!... le tête-à-tête deviendrait trop nombreux!... Adieu!.. adieu, vicomte! (*Elle s'arrête un instant près de la porte du fond et dit en déclamant :*) J'ai voulu voir!... j'ai vu! (*Elle sort par la porte du fond, et le théâtre reste dans l'obscurité.*)

DE CLERMONT.

Irène!... Irène!... Levez-vous... levez-vous... et partez... Je le veux!... le jour commence à paraître!... Dieu!... la voix de son père, de M. de Brienne!... partez!... partez!... Pour la ramener chez elle... près de sa tante... il n'y a pas de temps à perdre!... (*S'approchant d'Irène.*) Venez... venez... (*Il l'entraîne vers l'escalier à droite et commence à monter avec elle les premières marches.*)

SCÈNE XVI.

LE COMTE ANNIBAL *et* M. DE BRIENNE *sortent ce moment du corridor de l'auberge à gauche, et* TÉRÉZINE *accourt du fond en rajustant sa toilette et comme quelqu'un qui vient de se lever. Tout le théâtre est encore dans l'obscurité, mais aux fenêtres du premier étage, les premières lueurs du jour commencent peu à peu à paraître.*

TÉRÉZINE, *entrant en courant par la porte du fond.*

On y va!... on y va!

ANNIBAL, *entrant en causant avec M. de Brienne par la porte à gauche.*

Oui, monsieur le vice-amiral, Henri de Clermont est ici!...

TÉRÉZINE, *entrant par la porte à droite.*

C'est là sa chambre.

ANNIBAL, *entrant dans la chambre.*

Et si vous désirez lui parler...

M. DE BRIENNE.

Deux mots à lui dire de la part du ministre... et avant mon départ...

ANNIBAL, *dans la chambre.*

Eh bien!... personne!... il n'y est plus...

TÉRÉZINE, *regardant vers l'escalier.*

Je crois bien!... le voilà qui monte l'escalier et reconduit chez elle... une belle dame... (*Regardant la scène.*) Encore une autre!... Par exemple!

M. DE BRIENNE, *regardant.*

Ciel!... ma fille!... Courons!...

ANNIBAL, *sortant de la chambre à droite.*

Vous savez où il est... je vais avec vous!...

M. DE BRIENNE.

Non, monsieur... non!... impossible!...

ANNIBAL.

C'est juste... car voici les officiers de votre vaisseau (*Des officiers de marine et des matelots paraissent à la porte du fond.*)

M. DE BRIENNE.

Devant tout ce monde, un éclat... un scandale!... et partir!... partir!! (*Annibal est sur la première marche de l'escalier, M. de Brienne, chancelant, s'appuie sur le fauteuil à droite, Térézine tombe assise sur le fauteuil à gauche, pendant que Clermont et Irène traversent l'escalier du haut.*) — La toile tombe.

ACTE II.

Le théâtre représente des appartements du ministère de la marine, à Paris.

SCÈNE I.

LE COMTE ANNIBAL, *assis dans un fauteuil à gauche et rêvant;* LE CHEVALIER DE MONTARAN, *entrant par le fond.*

LE CHEVALIER, *se retournant vers le fond.*
Comment! le ministre est absent... c'est très-fâcheux!

ANNIBAL, *levant la tête.*
Hein, qui vient là?

LE CHEVALIER.
Moi qui ne connaissais que lui!... à qui m'adresser?

ANNIBAL.
Eh! parbleu!... à moi, chevalier!

LE CHEVALIER.
Le comte Annibal de Boutteville au ministère de la marine et des colonies!...

ANNIBAL.
Ah! te voilà comme tout le monde! personne ne veut croire à mon crédit, à commencer par moi, qui suis tout étonné d'en avoir. A ton service, chevalier; tu voulais parler au ministre?

LE CHEVALIER.
On le dit absent?

ANNIBAL.
Un voyage sur les côtes pour visiter nos ports et nos arsenaux. Depuis la guerre d'Amérique, notre marine prend une extension immense!

LE CHEVALIER.
Et grâce au ciel, les enseignes de vaisseau peuvent rapidement monter en grade!

ANNIBAL.
C'est là ce qui t'amène?

LE CHEVALIER.
Cela... et autre chose...

ANNIBAL.
Quoi que ce soit, je m'en charge! le ministre est absent... mais le sous-secrétaire d'Etat qui fait l'intérim n'a rien à me refuser...

LE CHEVALIER.
En vérité!

ANNIBAL.
C'est mon futur beau-père.

LE CHEVALIER.
Toi, Annibal... tu te maries!...

ANNIBAL.
Tu vas comme les autres pousser des cris de surprise et d'admiration... eh bien! oui, je me marie... ce n'est pas la première fois; je suis fait au danger!

LE CHEVALIER.
Toi, Annibal!... comte de Boutteville!

ANNIBAL.
D'abord... je ne porte plus ce nom-là, qui effrayait l'hymen et les beaux-pères... je l'avais rendu trop célèbre!... La mort de mon grand-oncle me laisse *marquis de Montsorin*... sans me laisser plus riche!

LE CHEVALIER.
Et comment cela, mon cher marquis?

ANNIBAL.
Il n'a pu m'ôter le titre; mais ses biens... il me connaissait, ce cher oncle... il était sûr que je les mangerais, et alors...

LE CHEVALIER.
Il a commencé.

ANNIBAL.
Il a fini!... et à l'ouverture de sa succession... rien! absolument rien! On aurait dit que depuis six mois... j'avais hérité! Il n'y avait plus qu'un espoir, ce que vous autres marins vous appelez une ancre de salut... il fallait me marier, trouver quelque riche héritière... qui se contentât du titre de marquise de Montsorin, de l'héritage de mon oncle et de cinq cent mille livres... de dettes...

LE CHEVALIER.
Et tu as trouvé?

ANNIBAL.
Oui mon ami... et sans me donner de peine!

LE CHEVALIER.
Une veuve de fermier général?

ANNIBAL.
Une fille de haute naissance!

LE CHEVALIER.
C'est qu'alors elle a trente ans?

ANNIBAL.
Elle en a dix-huit!

LE CHEVALIER.
AIR : *de Turenne.*

Alors, mon cher, elle est donc effroyable?

ANNIBAL.
Elle est charmante et de forme et d'esprit!

LE CHEVALIER.
Mais sa famille?

ANNIBAL.
Est puissante, honorable,
Fort bien en cour, et chacun lui prédit
Pour l'avenir encor plus de crédit!...
Chez eux l'on voit les trésors de la banque
Et des vertus, des mœurs, de la raison...
Enfin tu vois que dans cette union
Je trouve tout... ce qui me manque!

C'est admirable!

LE CHEVALIER.
Dis donc impossible! invraisemblable!

ANNIBAL.
C'est ce que je me repète! il faut d'honneur qu'il y ait quelque chose qu'on ne me dise pas... quelque malheur ou quelque inconvénient caché...

LE CHEVALIER.
J'en ai peur...

ANNIBAL.
Enfin nous verrons bien, c'est le comte de Bassevelle qui a fait ce mariage... un de mes créanciers... Ils assisteront tous à la bénédiction nuptiale... le coup d'œil sera superbe!

LE CHEVALIER.
Tu te maries à Versailles?

ANNIBAL.
Non, la chapelle était trop petite... ici à Paris... ce matin, dans une heure! et hier, j'ai fait mes adieux à la vie de garçon par une orgie qui a duré toute la nuit. Je venais de rentrer au grand jour... en homme marié! je ne me cache plus!

LE CHEVALIER.
C'est exemplaire! et le nom de ta fiancée!

ANNIBAL.
Mademoiselle de Brienne!

LE CHEVALIER.
Dont le père commandait l'année dernière une escadre dans la Méditerranée?

ANNIBAL.
Et depuis quinze jours, sous-secrétaire d'Etat au département de la marine. Voilà d'où vient mon pouvoir... et s'il peut te servir à toi... ou à nos amis... Je viens d'écrire au vicomte de Clermont et de lui faire part de mon mariage aux Etats-Unis!

LE CHEVALIER.
Il y est donc toujours?

ANNIBAL.
Depuis une année entière.

AIR : *Vaudeville de l'Apothicaire.*

Il se conduit en vrai soldat,
Et d'une façon héroïque;
Il prend part à chaque combat!

LE CHEVALIER.
Au moins écrit-il d'Amérique?

ANNIBAL.
Eh! oui... j'ai reçu de sa main
Une lettre que Dieu confonde,
De vertu, de morale!... enfin
Une lettre de l'autre monde!
La vertu!... la morale... enfin
Une lettre de l'autre monde!

C'est à ne pas le reconnaître. Il faut que le docteur Franklin et les Quakers de la Pensylvanie en aient fait un philosophe et un sage!

LE CHEVALIER.
Eh! mais, avant son départ il avait déjà des aperçus pleins de profondeur. C'est lui, il y a un an, lorsque je commençais, c'est lui qui m'a dit le premier : le difficile n'est pas de faire une passion, mais de s'en défaire!

ANNIBAL.
Sage maxime!

LE CHEVALIER.
Dont je n'ai que trop reconnu la vérité... c'est pour cela que je viens ce matin au ministère de la marine!.. Une constance désespérante et obstinée à laquelle je ne sais comment me soustraire, une chaîne que je ne puis briser.

ANNIBAL.
Et tu viens t'adresser à l'autorité?

LE CHEVALIER.
Précisément!

ANNIBAL.

C'est original, et pour la rareté du fait, moi, marquis de Montsorin, je me charge de ta pétition... raconte-moi cela?...

LE CHEVALIER.

L'année dernière, lorsque nous nous rencontrâmes à l'hôtel de la Croix d'Or, à Toulon, j'aperçus, le soir même, une personne charmante, une baronne!... je te le dis en secret!... la baronne de Saint-Savin?

ANNIBAL.

Ah! bah!...

LE CHEVALIER.

Comment tu connais?

ANNIBAL.

J'en ai entendu parler au vicomte de Clermont, qui l'avait admirée comme toi!

LE CHEVALIER.

Imagine-toi qu'elle partait seule... sans cavalier!... et elle m'avait permis d'escorter sa voiture...

ANNIBAL.

En écuyer cavalcadour?

LE CHEVALIER.

Son dessein était de se rendre à Versailles pour une importante affaire... qui bientôt fut oubliée!... que te dirai-je?... une étincelle électrique, un coup de foudre...

ANNIBAL.

O sympathie!

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami, une flamme réciproque et subite!... c'était une première passion... vrai, je te le jure!

ANNIBAL.

Je te crois!... il faut bien commencer...

LE CHEVALIER.

De son côté à elle... c'était un premier sentiment...

ANNIBAL.

Tu en es sûr?

LE CHEVALIER.

On ne peut aimer ainsi qu'une seule fois! elle ne me quittait pas d'une heure, d'un instant... c'était un dévouement adorable le premier trimestre... un peu monotone le second... fatiguant le troisième... et insupportable le quatrième...

ANNIBAL.

C'est là que tu en es?

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami... et voilà que je reçois, l'autre semaine, du ministre de la marine, l'ordre de m'embarquer pour les États-Unis, sur *l'Inflexible*, frégate de soixante canons!

ANNIBAL.

C'est là ce qui te fâche?

LE CHEVALIER.

Au contraire!... mais quand j'ai annoncé cette bonne nouvelle les larmes aux yeux...

ANNIBAL.

Je devine! le désespoir d'Ariane ou de Didon...

LE CHEVALIER.

Du tout. Elle s'est écriée le front rayonnant de joie : Il y a un Dieu pour les amants!... et moi aussi j'ai depuis un an un voyage à faire en Amérique... je ne vous quitterai pas! j'ai des protections! j'obtiendrai du ministre mon passage sur un vaisseau de l'État, sur *l'Inflexible*!

ANNIBAL.

En vérité!

LE CHEVALIER.

AIR : *Je ne vous vois jamais rêveuse!* (*De ma Tante Aurore*).

Elle a déjà, mon cher, j'en tremble,
Audience pour ce matin;
Et s'il nous faut, trois mois ensemble,
Faire ainsi le même chemin;
Sur mer et dans un calme extrême,
Jouir d'un amour attiédi,
Qui, comme l'Océan lui-même,
Dure et s'étend à l'infini...
Tu comprends bien?...

ANNIBAL.

Oui, mon ami!

LE CHEVALIER.

C'est à périr...

ANNIBAL.

De bonheur et d'ennui!

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Voilà pourquoi
Je viens à toi.

ANNIBAL, *lui tendant la main.*

Je te conçoi,
Compte sur moi!
Oui, compte sur moi! (*bis.*)

Je ferai rejeter la demande de la baronne, je l'obtiendrai de mon beau-père et sans peine! il refuse toujours!

LE CHEVALIER.

En vérité!

ANNIBAL.

Avant qu'on ait ouvert la bouche... il vous répond : Non, non, toujours non!

LE CHEVALIER.

A la bonne heure au moins! voilà du caractère!

ANNIBAL, *montrant M. de Brienne qui s'avance en rêvant.*

C'est lui! avec une foule de paperasses.., de demandes... à refuser.

LE CHEVALIER.

Quel air taciturne et sévère!

ANNIBAL.

Il ressemble à ta frégate, *l'Inflexible*, et sur son front assombri semble incrusté le signe négatif... dont je te parlais.

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'il est toujours ainsi?

ANNIBAL.

Non, parbleu! il est aujourd'hui en gaieté, vu le mariage de sa fille... et tu arrives à merveille!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE BRIENNE.

LE COMTE.

Ah! c'est vous, monsieur le marquis!

ANNIBAL.

Oui, monseigneur mon beau-père, et en l'absence du ministre dont vous tenez le portefeuille, je viens vous demander une faveur...

LE COMTE, *sévèrement.*

Cela ne se peut pas!

ANNIBAL, *bas au chevalier.*

Quand je te le disais!

LE COMTE.

C'est précisément parce que vous allez être mon gendre que je ne puis vous accorder de faveur ou de passe-droit.

ANNIBAL.

Et si ce n'était pas pour moi?

LE COMTE.

C'est différent!

ANNIBAL, *s'inclinant.*

Trop aimable! (*Haut.*) Si c'était pour un ami, M. le chevalier de Montaran, enseigne de vaisseau?...

LE COMTE.

Qui a reçu l'ordre de s'embarquer sur *l'Inflexible*.

LE CHEVALIER, *s'avançant.*

Oui, monseigneur.

LE COMTE.

Que me voulez-vous?

LE CHEVALIER, *passant près du comte.*

Vous demander, monseigneur, si une femme peut obtenir passage à bord?

LE COMTE.

Non.

ANNIBAL, *bas au chevalier*

Tu vois bien!...

LE CHEVALIER.

C'est que je craignais... Non... je veux dire... je croyais qu'il y avait eu parfois des exemples...

LE COMTE.

Très-rares. Dans des circonstances graves et impérieuses.

LE CHEVALIER.

Ainsi, Votre Excellence n'accorderait point cette faveur? même si elle était sollicitée par une femme charmante?

LE COMTE.

Je crois, monsieur, vous avoir dit non.

LE CHEVALIER.

J'ai parfaitement entendu, Excellence, et c'est tout ce que je venais vous demander. (*Bas à Annibal.*) Ah çà, tu m'assures qu'il n'est pas homme à changer d'opinion?

ANNIBAL.

Lui! jamais!...

LE CHEVALIER, *avec admiration.*

Et il est ministre!

ANNIBAL.

Par intérim, seulement; merci, beau-père, d'avoir bien voulu, à ma considération... Je vais m'occuper de ma toilette...

DE BRIENNE.

Hier au soir, monsieur le marquis, M. de Bassevelle a dû vous remettre de ma part un papier important?...

ANNIBAL.

Hier? (*Bas, au chevalier.*) Ne disons pas au beau-père que je

ne suis pas rentré de la nuit! (*Haut.*) Oui, Excellence... oui... ce papier important...

DE BRIENNE.

Vous l'avez lu?

ANNIBAL.

Très-attentivement.

DE BRIENNE.

Ainsi vous acceptez les cent mille livres que j'ai ajoutées à la dot?

ANNIBAL.

Comment?

DE BRIENNE.

Vous acceptez?

ANNIBAL.

Avec enthousiasme... mais...

DE BRIENNE.

C'est bon!... nous en parlerons plus tard.

ANNIBAL, *bas au chevalier.*

Quand je te le disais... un ministre, un beau-père incompréhensible! Il accorde aujourd'hui tout ce qu'on ne lui demande pas!...

LE CHEVALIER.

C'est ce que je vois... Allons, je cours offrir mon bras à la petite baronne, et l'amène ici à son audience

ANNIBAL.

Air :

Oui, le moment est propice,
Va la chercher et reviens.
(*Lui tendant la main.*)
Mais du reste à ton service,
A toi... comme à tous les tiens!
A mes amis j'appartiens!
Mon crédit... je le propose!
Ne craignez pas d'en user
Quand vous aurez quelque chose...
A vous faire refuser!

ENSEMBLE.

Oui, le moment est propice,
Va la chercher et reviens.
Mais du reste à ton service
A toi... comme à tous les tiens!...

(*Le chevalier et Annibal sortent par la porte du fond.*)

SCÈNE III.

LE COMTE, *puis* IRÈNE.

LE COMTE, *se jetant dans un fauteuil et à part.*

Allons! et quoi qu'il m'en coûte, pourvu que l'honneur de ma famille soit intact, pourvu qu'un éternel silence ensevelisse à jamais... ce que je voudrais me cacher à moi-même! (*Se retournant sans regarder.*) Ah!... c'est vous, Irène?

IRÈNE, *en toilette de mariée, s'adressant timidement à son père.*

Oui, mon père... j'ai obéi à vos ordres. Je me suis parée de ces présents qui me venaient de vous! ne laisserez-vous pas tomber un seul regard sur votre fille?

LE COMTE, *se retournant et poussant un cri d'approbation.*

Ah!... (*A part et se contenant.*) Qu'elle est belle! et qui dirait, mon Dieu, à voir ce front si modeste et si pur... (*A Irène qui vient de se jeter à ses genoux.*) Que faites-vous! Que me voulez-vous?

IRÈNE.

Si j'ai repoussé d'abord le mariage que vous et ma tante m'imposiez... que mon obéissance actuelle m'obtienne mon pardon?... votre bénédiction, mon père... (*Voyant M. de Brienne qui garde le silence.*) Me la refuserez-vous?

LE COMTE, *avec émotion.*

Non... non je vous la donne! et, si vous le pouvez, soyez heureuse!

IRÈNE.

Puis-je l'être, quand votre cœur est changé à ce point! un an loin de moi!... un an sans m'écrire... Il y a un an cependant, quand je vous ai quitté, mon père... quand je vous ai embrassé pour la dernière fois... vous étiez pour moi bon et indulgent... vous m'aimiez...

LE COMTE.

Ah! c'est qu'alors vous étiez ma fille!

IRÈNE.

Ne la suis-je donc plus? votre colère, votre sévérité, que l'on disait si terribles et que je n'avais jamais connues, devaient-elles éclater pour quelques instants de résistance... bien naturelle! j'ai pu me tromper... mais on m'avait assuré... et vous l'ignorez sans doute, que M. le comte Annibal avait beaucoup de dettes!

LE COMTE.

Je le sais.

IRÈNE.

Que sa société, ses liaisons, sa conduite, étaient loin d'être irréprochables!

LE COMTE, *de même.*

Je le sais! je le sais!

IRÈNE.

Et vous lui livrez votre fille?

LE COMTE, *avec une colère concentrée.*

Parce qu'à tout autre, puisqu'il faut vous le déclarer, à tout autre qui me l'eût demandée, moi gentilhomme, je n'aurai pas voulu la donner.

IRÈNE.

Qu'entends-je?

LE COMTE.

Et qu'avec celui-là même, je n'ai voulu manquer ni de loyauté, ni de franchise... Eh bien! oui... je lui ai écrit hier... je lui ai tout dit!

IRÈNE.

Eh! quoi donc!

LE COMTE.

Ce que j'ai appris à votre frère en lui ordonnant de nous venger et de punir...

IRÈNE.

O ciel!... et que lui avez-vous donc appris?

LE COMTE.

Vous me le demandez! vous avez cette audace!... Vous!

IRÈNE.

Vous me faites peur... mon père.

LE COMTE, *cherchant à se modérer.*

J'ai tort... j'ai tort... j'avais juré de ne pas prononcer ce nom-là.... mais puisque vous m'y forcez, faut-il donc vous rappeler M Henri de Clermont!

IRÈNE, *à part.*

O ciel!

LE COMTE.

Pourquoi avez-vous tressailli? (*Lui prenant la main.*) Pourquoi maintenant êtes-vous tremblante?

IRÈNE, *se récriant.*

Moi! mon père!

LE COMTE, *lui faisant signe de se taire.*

Parlons bas! Ses folies, ses aventures scandaleuses, lorsqu'il en était question en votre présence, n'excitaient-elles pas votre mépris?

IRÈNE, *de même.*

J'en conviens.

LE COMTE.

Eh bien, cette froideur, ce dédain, cette haine que vous affectiez, sont-ils les sentiments qui règnent dans votre cœur?..... Répondez.

IRÈNE.

Mon père!

LE COMTE.

Ainsi donc... il n'a reçu de vous aucune préférence?

IRÈNE.

Qui? moi!

LE COMTE.

Jamais il ne s'est trouvé... seul... avec vous?...

IRÈNE.

Jamais! quelle idée!...

LE COMTE.

Jurez-le donc... jurez-le devant votre père!

IRÈNE, *levant la main.*

Devant Dieu!

LE COMTE, *à part.*

Ah! c'est trop fort!... quand de mes propres yeux!... (*Haut.*) Quand moi-même...

IRÈNE.

Qu'avez-vous?

LE COMTE, *écoutant.*

Silence!... silence!... et remettez-vous, car on vient! (*Irène pendant le commencement de la scène suivante se retire vers la toilette à gauche, et, pour cacher son trouble, a l'air de s'occuper à rarranger sa toilette.*)

SCÈNE IV.

IRÈNE, *à gauche*, M. LE COMTE DE BRIENNE, LE CHEVALIER, LA BARONNE DE SAINT-SAVIN.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame la baronne de Saint-Savin!

LE COMTE, *à part, avec humeur.*

C'est juste!... Je lui ai accordé une audience! en un pareil moment.

LE CHEVALIER, *bas à la baronne.*

Je vous répète qu'il est des plus mal disposés, et qu'il vous dira non.

LA BARONNE, *de même.*

Ce n'est pas possible! (*Haut, après une révérence faite à M. de Brienne.*) L'on ose soutenir, monseigneur, que vous savez résister aux dames... moi je prétends que ce n'est pas vrai, et que vous me donnerez gain de cause, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Non, madame.

LA BARONNE.

Certainement... parce qu'on vous a mal expliqué ce dont il s'agit. Voilà une frégate qui va appareiller pour l'Amérique... où justement j'ai affaire... je réclame le passage à bord.

LE COMTE.

Impossible. Les femmes n'y sont point admises.

LA BARONNE, *souriant.*

Et pourquoi, monseigneur?

LE COMTE.

Parce que c'est un vaisseau de l'Etat.

LA BARONNE.

De l'Etat!... Raison de plus. Le grand roi disait : L'Etat, c'est moi... Je dirai avec plus de vérité : L'Etat, c'est nous! ce sont les femmes. Nous en faisons partie, au moins pour moitié... vous ne pouvez le nier, tout ministre que vous êtes, et vous allez céder à la force de mon raisonnement.

LE COMTE.

Non, madame.

LA BARONNE.

Vous céderez... je le parie.

LE COMTE, *avec impatience.*

Non!

LA BARONNE, *riant.*

Non!

LE COMTE.

J'ai l'honneur de vous répéter : non, non, non!

LE CHEVALIER, *à part.*

A merveille! (*Bas à la baronne.*) Eh bien, vous qui ne vouliez pas me croire, qu'en dites-vous?

LA BARONNE, *de même.*

Que c'est un brutal... et que nous verrons! (*Apercevant Irène qui en ce moment s'avance vers son père.*) Ah! mon Dieu!

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous?

LA BARONNE, *regardant Irène avec attention. A part.*

C'est bien elle... j'en suis sûre. (*Haut.*) Je suis sûre que mademoiselle va parler pour moi.

LE CHEVALIER.

Ciel! vous la connaissez?...

LE COMTE, *avec dédain.*

Ma fille!...

LA BARONNE, *au comte, d'un air aimable.*

Ah! c'est mademoiselle votre fille... Si j'en crois cette couronne et ce bouquet... elle va se marier!

LE COMTE.

Oui, madame!

LA BARONNE.

Je lui en fais mon compliment, et surtout à son mari, enchantée de revoir une si aimable personne!

IRÈNE.

Je ne croyais pas avoir eu l'honneur de rencontrer madame.

LA BARONNE.

Une seule fois... et il est tout simple que mademoiselle ne m'ait pas remarquée... mais moi, c'est différent! c'était, si je ne me trompe, il y a un an... à Toulon... dans une soirée... (*Le comte commence à écouter avec inquiétude.*)

IRÈNE, *naïvement.*

Une grande soirée!...

LA BARONNE.

Non, en petit comité. (*Au comte.*) Chez un ami dont le nom et la protection me seront peut-être de quelque utilité auprès de Votre Excellence... (*A voix basse.*) Henri de Clermont!

LE COMTE, *à part.*

O ciel!

LA BARONNE.

Et je me rappelle même des détails...

LE COMTE, *à voix basse.*

Silence... je vous en supplie.

LA BARONNE, *riant.*

A mon tour je pourrais dire: Non! car j'aime à parler... J'en ai tellement l'habitude. (*A voix basse.*) Que je ne pourrais m'en empêcher, si je reste ici... en France...

LE COMTE, *à demi-voix.*

Madame... de grâce...

LA BARONNE, *de même en riant.*

Mais en Amérique... c'est différent!

LE COMTE, *de même.*

Que voulez-vous donc?

LA BARONNE, *à haute voix et d'un ton impérieux.*

Partir!

LE COMTE.

J'y consens!

LA BARONNE.

Dans trois jours!

LE COMTE.

Demain, si vous voulez!

LA BARONNE, *de même.*

Sur *l'Inflexible*!

LE COMTE.

C'est accordé!

LE CHEVALIER, *stupéfait.*

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

LA BARONNE, *au chevalier.*

Eh bien, monsieur, que vous disais-je!

LE CHEVALIER, *passant près du comte.*

Je tremblais que ce ne fût pas possible... Monseigneur disait ce matin...

LE COMTE, *avec embarras.*

Que les exceptions étaient très-rares... très-difficiles...

LA BARONNE.

Mais pour des motifs graves... ou impérieux...

LE COMTE, *d'un air galant.*

Pour madame la baronne...

LA BARONNE.

On n'est pas plus aimable que monseigneur... il ferait aimer le pouvoir et me ferait presque regretter la France... (*Mouvement d'effroi du comte.*) Rassurez-vous, il faut que je parte... une succession qui m'attend... et comme Votre Excellence pourrait peut-être d'ici à demain oublier ses bonnes intentions... elle en a tant!... je la prierais de vouloir bien me donner un mot pour le premier commis que cela regarde...

LE COMTE, *qui a pris une plume.*

Je vais écrire... vous allez le lui remettre, et dès ce soir l'ordre sera expédié!

LA BARONNE.

Je viendrai le chercher.

IRÈNE.

Le chercher... Si madame la baronne voulait nous faire l'honneur de passer ici la soirée... (*La baronne fait la révérence en signe d'acceptation.*)

LE COMTE, *bas à sa fille avec colère.*

Qu'avez-vous fait!... (*Présentant le papier à la baronne.*) Voici, madame...

LA BARONNE.

Je vous accablerais de remercîments, monseigneur... (*A demi-voix et avec intention.*) si désormais, je n'étais muette! (*Au chevalier.*) Chevalier, chargez-vous de ce mot pour les bureaux... moi j'ai à peine le temps pour ma toilette de ce soir.

UN DOMESTIQUE.

La voiture de M. le comte.

LE COMTE.

On nous attend à l'église.

ENSEMBLE.

AIR : *Ave Maria*, de L. Puget.

DE BRIENNE.

Oui, voici l'instant,
On nous attend
A la chapelle,
L'heure nous appelle,
Il faut partir
Et m'obéir.
Oui dans la chapelle
L'heure nous appelle,
A mes lois fidèle,
Il faut partir
Et m'obéir.

LE CHEVALIER.

Oui, son ascendant
Est surprenant,
Faveur cruelle!
Comment avec elle
Et sans mourir
Comment partir!
O faveur cruelle,
Contrainte nouvelle,
Comment avec elle,
Et sans mourir,
Comment partir!

IRÈNE.

Oui, voici l'instant,

On nous attend
A la chapelle.
Contrainte cruelle,
Ah! c'est mourir
Que d'obéir!
Oui, dans la chapelle,
L'heure nous appelle
Contrainte cruelle,
Ah! c'est mourir
Que d'obéir!

LA BARONNE

A mon ascendant,
C'est vainement
Qu'on est rebelle,
O chance nouvelle!
Ainsi partir,
Ah! quel plaisir!
O faveur nouvelle!
L'amour nous appelle,
Et couple fidèle,
Ainsi partir,
Ah! quel plaisir!

(*La baronne sort par le fond, le comte et sa fille par la droite.*)

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *seul.*

Voilà nos hommes à caractères!... ces hommes d'État si rigides, si fermes dans leur opinion... Rien ne pourrait les faire changer, et au moindre vent la girouette a tourné! Que lui a-t-elle dit... là... à voix basse? comment s'y est-elle prise? Je l'ignore, mais elle a tout obtenu... Elle part!! et avec moi! un tête-à-tête de trois mois, une traversée infernale où je ne verrai que le ciel, la mer... et elle! toujours elle! Ah! si nous n'étions pas en guerre, et s'il n'y avait pas sur l'Océan quelque espoir de dangers... comme je donnerais ma démission!

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, M. DE CLERMONT, *paraissant à la porte du fond.*

LE CHEVALIER, *poussant un cri de joie.*

Q'ai-je vu?... mon maître, mon ami!

DE CLERMONT, *courant à lui.*

Le chevalier!... (*L'embrassant.*) Ah! je te revois!

LE CHEVALIER.

D'où viens-tu donc?

DE CLERMONT.

Débarqué avant-hier au Havre!... Arrivé ce matin à Paris!... et mon voyage n'a été qu'un enchantement continuel; c'est une belle chose que les forêts de l'Amérique et ses immenses prairies, et le Niagara, le Saint-Laurent! mais tout cela ne vaut pas la patrie... cela ne vaut pas la France! Quel beau pays... c'est ce que je me répète depuis hier... Tiens... tiens... je suis trop heureux! embrassons-nous encore!

LE CHEVALIER.

Quelles nouvelles de l'armée?

DE CLERMONT, *gaiement.*

C'est moi qu'on a chargé de les apporter au ministre de la marine et au roi.

LE CHEVALIER.

Est-il vrai que Washington et les milices de la Virginie étaient près de succomber?

DE CLERMONT, *avec chaleur.*

Oui, lorsque le comte de Rochambeau et ses six mille Français sont arrivés...

LE CHEVALIER, *de même.*

La guerre alors s'est ranimée?

DE CLERMONT, *de même.*

La guerre!... elle est finie!... l'armée de Cornwallis, battue et cernée, a été forcée de se rendre prisonnière!

LE CHEVALIER.

Et tu y étais?

DE CLERMONT, *naïvement.*

Je n'y ai pas nui! Du moins, mon général a eu la bonté de me le dire... et de l'écrire au roi!

LE CHEVALIER.

Mais que de souffrances, de fatigues vous avez éprouvées!

DE CLERMONT.

C'est vrai; aussi jamais, je crois, je n'ai passé d'année plus animée, plus pleine, plus heureuse. Si tu savais quand votre jeunesse s'est écoulée oisive et inoccupée... quel contentement de ne plus être sur la terre un fardeau inutile, de voir l'estime qui vous arrive; si tu savais combien les graves événements dont nous avons été témoins ont mûri en peu de temps nos idées si futiles et si folles; le nouveau monde se soulevant pour proclamer son indépendance, tout un peuple qui nous doit sa liberté, qui nous le dit, et qui jure, Dieu le veuille! de ne jamais l'oublier... Chaque citoyen nous touchant dans la main et nous disant: Frère! Ces magistrats qui venaient au-devant de nous, et ces femmes qui nous jetaient des fleurs... ah! voilà ce qui fait regretter le passé. Voilà ce qui fait dire: Que de jours et de gloire j'ai perdus!

LE CHEVALIER, *avec émotion.*

Oui... oui... je comprends cela!

DE CLERMONT.

Tant mieux! car moi qui, jusqu'à présent, t'avais donné de si mauvais conseils...

LE CHEVALIER.

Le meilleur de tous, c'est ton exemple!

DE CLERMONT.

Du bonheur, et voilà tout!... parti capitaine... j'ai un régiment; c'est moi qu'on a chargé de rapporter en France les drapeaux enlevés... y compris le mien!

LE CHEVALIER.

Ah? tu en as un!...

DE CLERMONT.

Oui! je me suis élancé en prononçant son nom... je me suis écrié comme les preux nos ancêtres: Ah! si elle me voyait! et elle m'a protégé, j'en suis sûr! tous tombés à mes côtés et moi pas une balle, pas une blessure! c'est dommage! elle l'aurait vu, mais que veux-tu?... ce sera pour une autre fois!

LE CHEVALIER.

Ah çà, mon ancien maître... vous êtes donc amoureux?

DE CLERMONT.

Parbleu! sans cela! est-ce que je serais parti!... Il n'y avait que cela qui soutenait mes forces et mon courage... Je voulais revenir... et revenir digne d'elle; je voulais avoir le droit de me présenter devant son père et de lui dire:

AIR: *Du Pot de fleurs.*

Pour expier ma folle jeunesse,
Pour obtenir celle que j'adorais,
J'ai bravé, dans ma noble ivresse,
Et la mitraille, et le feu des Anglais;
Si par le feu, surtout en France,
Tout est purifié, dit-on;
Coupable, j'ai droit au pardon,
Et vainqueur, à la récompense!
Je viens implorer mon pardon,
Et réclamer ma recompense!

LE CHEVALIER.

Ah çà, c'est donc une gageure... une épidémie... tout le monde se marie!

DE CLERMONT, *souriant.*

Ah! qui donc encore?

LE CHEVALIER.

Le nouveau *marquis de Montsorin*, notre ami Annibal!

DE CLERMONT, *riant.*

Annibal lui-même!...

LE CHEVALIER.

Lui-même! en personne!

DE CLERMONT.

Bravo... ses créanciers doivent le bénir!

LE CHEVALIER.

Aussi... ils y sont.

DE CLERMONT.

Où donc?

LE CHEVALIER.

A la bénédiction nuptiale qu'on lui donne en ce moment.

DE CLERMONT, *riant.*

Ah! je suis arrivé trop tard... j'aurais été son témoin!

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il me disait ce matin... car il venait de t'écrire... de t'envoyer un billet de part en Amérique.

DE CLERMONT, *gaiement.*

Nous asssisterons du moins au dîner et au bal... et nous embrasserons la mariée! l'as-tu vue?

LE CHEVALIER.

Ici!... au moment où elle partait pour l'église!

DE CLERMONNT.

Je ne te demande pas si elle est riche... cela va sans dire... c'était de rigueur; mais est-elle jolie?

LE CHEVALIER.

Charmante! et d'une illustre et ancienne famille... de la famille de Brienne.

DE CLERMONT.

Comment?

LE CHEVALIER.

Tiens!... entends-tu ce bruit dans les cours de l'hôtel, ce sont toutes les voitures qui reviennent de l'église!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *toutes les personnes de la noce.*

CHŒUR.

AIR : *De la Lucia* (*O bello*).

Ah ! quel beau jour vient de luire,
Que d'attraits faits pour séduire !
O tendre amour ! ton empire
Les a rangés sous ses lois !

DE CLERMONT, *à gauche du théâtre, regardant tous les conviés qui défilent successivement de la porte à droite.*

O frayeur ! crainte mortelle !
Non... non... ce n'est pas cela !

(*Apercevant Annibal, qui entre en ce moment en tenant Irène par la main, il pousse un cri.*)

Ah !
C'est bien elle !
Ah !

(*Il tombe dans le fauteuil qui est derrière lui.*)

CHŒUR.

O tendre amour ! ton empire
Les a rangés sous ses lois !

ANNIBAL, *qui s'est avancé au milieu du théâtre avec sa femme, regarde à gauche et aperçoit de Clermont. Il s'élance, et se jette dans ses bras pendant que le chœur continue.*

Pour mon bonheur tout conspire !
Quoi ! c'est toi que je revois !
Mon amitié te réclame,
Vois le choix que j'ai fait... tiens... le voilà !...
(*Le présentant à Irène qui se soutient à peine.*)
Mon meilleur ami, madame !

IRÈNE ET CLERMONT, *chacun à part.*

Ah ! quel trouble je sens là !

DE CLERMONT, *à part.*

Ah !
C'est sa femme !
Ah !

CHŒUR.

Ah ! quel beau jour vient de luire,
Que d'attraits faits pour séduire !
O tendre amour ! ton empire
Les a rangés sous ses lois !

ANNIBAL, *aux personnes de la noce qui se retirent par le fond.*

Ma famille !... mes grands parents... pardon ! je vous rejoins. (*Revenant vers de Clermont.*) Un ami vaut mieux qu'un parent... et quelle rencontre ! le jour même de mon mariage... car c'est fini, nous sortons de l'autel, tu m'en vois encore tout attendri... et juste dans ce moment... mon ami... mon meilleur ami arrive d'Amérique pour me féliciter... m'admirer... et s'étonner... (*Au chevalier.*) car il est comme les autres, il n'en est pas encore revenu ! cela produit cet effet-là sur tout le monde... (*A Irène.*) Oui, madame, c'est bien lui, M. le vicomte Henri de Clermont... que vous ne connaissez peut-être pas... mais dont, à coup sûr, vous avez entendu parler.

DE CLERMONT, *à part avec douleur regardant Irène qui lui fait la révérence.*

Pas le moindre trouble à mon aspect !

ANNIBAL.

Et tu arrives de l'armée ?

LE CHEVALIER.

En héros ! en vainqueur ! il a obtenu un régiment !...

ANNIBAL.

C'est superbe ! n'est-ce pas, mademoiselle... je veux dire, madame la marquise ?

IRÈNE, *froidement.*

Oui, sans doute ! les amis de monsieur le vicomte doivent être fiers de ses succès !

DE CLERMONT, *s'inclinant.*

Vous êtes bien bonne, madame ! (*Le chevalier, qui a passé entre Annibal et Irène, a l'air de leur raconter ce que dans la scène précédente il a appris de Clermont, et celui-ci se dit à part en regardant Irène.*) Quelle froideur !... quelle indifférence !... et quand je me rappelle notre dernière entrevue... son amour... les aveux surpris à son sommeil... Ah !... pour elle ce n'était qu'un rêve !... et moi !... moi !...

ANNIBAL, *s'approchant de Clermont.*

Eh bien ! comment trouves-tu ma femme ? tout le monde m'en fait compliment !... elle n'est pas mal, n'est-ce pas ?

DE CLERMONT.

Oui, mon ami.

ANNIBAL.

Et puis cet air digne... cette sévérité... à laquelle je ne suis pas habitué... c'est piquant, c'est délicieux. Je n'ai pas encore eu de maîtresse plus adorable... Aussi cela doit t'encourager à suivre mon exemple.

LE CHEVALIER.

Il y est tout disposé !

ANNIBAL.

En vérité !

LE CHEVALIER.

Il est amoureux, amoureux fou ! et revient pour se marier.

DE CLERMONT.

Moi !

LE CHEVALIER.

Ah ! tu me l'as avoué !... (*A Irène, qui tressaille.*) Oui, madame, tout est d'accord entre lui... la jeune personne et sa famille...

ANNIBAL, *au chevalier.*

Alors... chevalier... il n'y a plus que toi... fais comme nous... laisse-toi être heureux !

LE CHEVALIER, *se frappant le front.*

Ah !... tu viens de me réveiller ! (*A demi-voix.*) La baronne qui m'a prié de passer pour elle dans les bureaux, j'y cours !...

ANNIBAL.

Comment ?

LE CHEVALIER.

Ton beau père a dit oui !

ANNIBAL.

Pas possible ! c'est la première fois !...

LE CHEVALIER.

Je l'avais oublié !...

ANNIBAL.

Et moi aussi qui oublie tout !... Le bonheur m'étourdit... Je m'en vais avec toi !...

IRÈNE, *effrayée.*

Et pourquoi donc, monsieur ?

ANNIBAL.

Le comte de *Bassevelle,* qui m'avait donné rendez-vous au sortir de l'église pour affaire urgente, à ce qu'il dit... Pardon, marquise... Je descends avec toi !...

CLERMONT.

Et moi, je vous suis.

IRÈNE, *à part.*

Grâce au ciel !

ANNIBAL.

Eh non ! reste, je te retrouverai ici, reste avec madame la marquise ! (*Il sort avec le chevalier.*)

CLERMONT, *à part.*

Seul !... seul avec elle !...

SCÈNE VIII.

DE CLERMONT, IRÈNE. (*Ils restent quelques instants muets et immobiles n'osant lever les yeux l'un sur l'autre ; Irène a rassemblé toutes ses forces pour vaincre son trouble ; elle s'assoit sur un fauteuil à droite, cherche à prendre un air calme et même à sourire.*)

IRÈNE, *assise et se tournant vers Clermont.*

C'est, dit-on, un bien beau pays que les États-Unis, monsieur le vicomte ?

DE CLERMONT.

Oui, madame.

IRÈNE.

Pour se soulever ainsi contre leur ancienne patrie, il fallait qu'ils fussent bien malheureux !

DE CLERMONT, *avec distraction.*

Bien malheureux... oh ! oui, madame... beaucoup !

IRÈNE.

Et avez-vous vu Washington ?

DE CLERMONT, *avec un peu d'impatience.*

Souvent... tous les jours...

IRÈNE.

Un homme des anciens temps !... un Cincinnatus !... jusqu'ici du moins !... Pensez-vous, monsieur, qu'il ne se démentira pas ?

DE CLERMONT, *à part, avec douleur.*

C'est elle qui me parle ainsi... ce calme d'esprit, cette indifférence...

IRÈNE.

Ne craignez-vous pas, vous qui l'avez vu de près, qu'il ne finisse, comme tant d'autres, par s'emparer du pouvoir suprême ?

DE CLERMONT, *à part, avec colère.*

Ah ! cette conversation m'est insupportable !... quand mon cœur bat ! quand ma tête est brûlante ! quand je n'ose lever les yeux vers elle. (*Haut avec trouble.*) Je ne sais... madame, ce que l'avenir prépare à nos nouveaux alliés... moi, soldat, et de retour dans ma patrie... je ne pensais qu'au plaisir de revoir la France et mes amis... et je ne m'attendais pas...

IRÈNE.

A quoi donc, monsieur?

DE CLERMONT.

A trouver le comte Annibal marié!...

IRÈNE.

Eh, mais! n'ai-je pas entendu dire tout à l'heure... que vous songiez à l'imiter?

DE CLERMONT.

C'était depuis un an... mon désir et mon seul espoir... mais maintenant j'y ai renoncé... et pour toujours!...

IRÈNE, *vivement.*

En vérité! une pareille résolution!...

DE CLERMONT.

Oui, madame, j'y suis décidé.

IRÈNE.

Et pourquoi donc?

DE CLERMONT.

Si je vous le disais... vous ne voudriez peut-être pas y ajouter foi. Le récit vous en paraîtra absurde, romanesque, une femme que j'aimais... que j'adorais!... qui pourtant n'avait pour moi que des rigueurs.

IRÈNE.

Ah! vous avez raison... monsieur le vicomte... c'est bien invraisemblable...

DE CLERMONT.

Et moi, pour me soustraire à un amour insensé dont je m'indignais, je me livrais à toutes les dissipations, à toutes les folies. Je ne reculais devant aucun excès! enfin, pour me guérir... je courais à ma perte... lorsqu'un jour... un soir... je crus la voir en rêve... oui, madame, c'est un rêve qui m'a sauvé!...

IRÈNE, *avec émotion.*

En vérité!

DE CLERMONT.

AIR : *Celle que j'aime tant, lasse d'être cruelle.*

O suave merveille! ô délice suprême!
Dont je m'enivre encor... oui, d'ici je la voi...
Assise à mes côtés et se penchant vers moi,
Sa bouche murmurait : Henri... Henri... je t'aime!

IRÈNE, *qui a écouté avec la plus vive émotion, s'écrie:*

Ah! c'est bien singulier!

DE CLERMONT.

Pourquoi donc?...

IRÈNE, *se remettant.*

Vous avez raison.... en rêve tout est possible!...

DE CLERMONT.

Alors j'entendis sa voix ranimer en moi le courage et l'honneur près de s'éteindre... « Va combattre, s'écria-t-elle, reviens « digne de moi, me demander à mon père...

IRÈNE.

Elle a dit cela!

DE CLERMONT.

« Je t'attendrai... je te le promets!... Vivant, je serai à toi! et « mort... à personne! »

IRÈNE.

Elle a dit cela!

DE CLERMONT.

Moi, je suis parti... Je me suis battu, j'ai risqué mes jours pour elle!... Je reviens... je demande sa main... on me répond : Elle est mariée!

IRÈNE, *poussant un cri.*

Ah!...

DE CLERMONT.

Qu'avez-vous donc, madame?

IRÈNE.

Rien!... (*A part.*) Le même rêve!... celui que j'ai fait tant de fois... c'est à confondre la raison... Sauvez-moi, mon Dieu, sauvez-moi!

DE CLERMONT.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'ai renoncé à jamais au mariage et à tout autre amour. Je n'ai plus qu'un désir, c'est de fuir... c'est de m'éloigner d'elle, car ce songe... cette illusion se trouvent réalisés... Celle que j'ai perdue... c'est vous!

IRÈNE.

O ciel!

DE CLERMONT.

Celle que j'aimais... que j'aime... c'est vous!

IRÈNE.

Monsieur...

DE CLERMONT.

Mon rêve s'est évanoui... il ne me reste rien que mon désespoir et mon amour! (*Il tombe à ses pieds.*)

IRÈNE.

Monsieur... que faites-vous?... Je ne dois... ni ne veux vous entendre!

DE CLERMONT, *la suppliant.*

Irène!

IRÈNE.

Sortez! Je vous hais... je vous déteste!

DE CLERMONT.

Ah! je ne le vois que trop!

IRÈNE.

Et c'est la vérité! (*Poussant un cri et restant immobile.*) Ah! mon père!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BRIENNE, *au fond du théâtre.*

M. DE BRIENNE, *apercevant Clermont aux pieds de sa fille.*

Qu'ai-je vu? (*S'adressant à Irène.*) Au sortir de l'autel, et le front ceint encore de la couronne nuptiale, vous osez...

DE CLERMONT.

Monsieur...

IRÈNE, *avec indignation.*

Mon père, vous calomniez votre fille!

M. DE BRIENNE, *levant la main vers le ciel.*

Non... je la maud...

DE CLERMONT, *s'élançant entre eux.*

Arrêtez, monsieur, et ne maudissez que moi qui l'ai mérité. Un autre que vous s'était déjà chargé de votre vengeance et de mon châtiment. Votre fils...

M. DE BRIENNE.

Mon fils!...

DE CLERMONT.

Blessé dangereusement par lui dans un premier combat, il me fallut recommencer, après ma guérison. Plus heureux, cette fois, je fis sauter l'épée de mon adversaire, et, maître de sa vie, il me fut permis de lui demander pardon et de lui avouer... (*A M. de Brienne.*) ce que vous ignorez tous les deux!... Dès ce moment, votre fils était devenu non-seulement mon ami, mais un frère; mais il vous avait écrit pour vous supplier de m'accorder la main de sa sœur!

M. DE BRIENNE.

Lui!

DE CLERMONT.

Cette lettre... je l'avais là! je vous l'apportais... trop tard, je le sais! (*La lui présentant.*) Lisez-la cependant... car elle vous apprendra tout ce qui s'est passé il y a un an... Ma folie ou plutôt mon crime, et en me condamnant à vos yeux, en m'ôtant peut-être tous les droits à votre pardon, elle justifiera du moins un ange, à qui j'avais enlevé l'estime et l'amour de son père!

M. DE BRIENNE, *qui pendant ces dernières phrases a ouvert la lettre et l'a parcourue précipitamment.*

Est-il possible! se jouer ainsi de son avenir.... de sa réputation! Ma fille! (*Tombant à genoux devant elle.*) Ah!

IRÈNE, *le relevant.*

Monsieur... que faites-vous?

LE COMTE.

Mon devoir! tu disais vrai! moi, ton protecteur et ton père.... je t'ai calomniée, et ma vie entière se passera à réparer ma faute...

IRÈNE.

C'est trop! c'est trop!

LE COMTE.

Et je t'ai vendue... sacrifiée... toi, mon trésor le plus cher!

IRÈNE.

Mais qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE, *l'entraînant vers l'appartement à gauche.*

Viens!... viens, tu sauras tout! (*A de Clermont qui fait un pas vers lui.*)

AIR.

Je ne peux pas dénoncer votre crime,
Ni vous flétrir!
(*Montrant sa fille.*)
Son honneur le défend.
Mais vous aurez, la prenant pour victime,
Causé ses maux, sa honte et son tourment;
Vous aurez, vous, enfin qui l'aimiez tant,
Aux bras d'un autre et pour toute sa vie
Jeté vous-même et livré mon enfant!...
Adieu, monsieur, à défaut d'infamie,
Ce sera votre châtiment.
Éloignez-vous, qu'à défaut d'infamie,
Notre malheur soit votre châtiment!

(*M. de Brienne sort par la porte à gauche avec sa fille, et M. de Clermont tombe dans un fauteuil.*)

SCÈNE X.

DE CLERMONT, ANNIBAL, *paraissant à la porte du fond.*

ANNIBAL, *aux domestiques qui l'entourent.*

Partout des masses de lumières et des masses de fleurs, car le

bal, le souper, tout roule sur moi!... tous les embarras de la noce!... (*Aux domestiques.*) Et l'orchestre... y a-t-on songé?... non. Qu'on envoie! courez vite, et revenez m'avertir! (*A de Clermont, qui se dirige vers la porte.*) Où vas-tu?

DE CLERMONT.

Je m'en vais... Adieu!

ANNIBAL, *le retenant.*

Pas encore.

DE CLERMONT, *se dirigeant vers la porte.*

Si, vraiment.

ANNIBAL.

Impossible! j'ai un service à te demander.

DE CLERMONT, *restant.*

Parle, alors... parle vite.

ANNIBAL.

Ah! tu restes... je le savais bien!... et tu as raison! car tu vois, mon ami, le plus riche et le plus...

DE CLERMONT.

Heureux des hommes!...

ANNIBAL.

Au contraire! le plus contrarié...

DE CLERMONT.

Le jour de ton bonheur...

ANNIBAL.

C'est justement mon bonheur qui en est cause... et si on n'avait pas de la philosophie!... Imagine-toi que le comte de Bassevelle à qui je devais cent mille écus, et qui craignait de ne jamais être payé... a mis à mon mariage une énergie... qui tenait du désespoir.

DE CLERMONT.

Ah! c'est lui qui t'a marié!

ANNIBAL.

Il a fait toutes les démarches... il a fait le contrat... il a fait même, je crois, la cour pour mon compte, mais il avait été chargé par mon beau-père d'une lettre qui l'a fait trembler pour mon union, ou plutôt pour sa créance, et ce papier important qu'il devait me remettre avant le mariage... il ne me l'a donné qu'après... à l'instant même!

DE CLERMONT, *vivement.*

Eh bien?

ANNIBAL.

Eh bien!... comme je te l'ai dit... on est philosophe ou on ne l'est pas, et le beau-père, dans sa franchise de gentilhomme, se croit obligé de m'avouer que sa fille en a déjà aimé un autre!

DE CLERMONT.

O ciel!

ANNIBAL.

Cela peut arriver à tout le monde... et lors de mon premier mariage... Mais enfin c'était après, c'était dans l'ordre habituel, tandis qu'ici... tu me diras : Ce n'est qu'une affaire de temps... non!... parce qu'il s'agit aujourd'hui d'une dot de cinq cents... qu'est-ce que je dis?... six cent mille livres... ce qui change bien la thèse!

AIR : *De Taconnet.*

Sur ce point-là chacun a son système,
Ce que je fus je peux bien l'être encor;
Mais un hasard, qui n'est rien en lui-même,
Devient honteux, s'il se paye à prix d'or!
A quel danger, dieu d'hymen tu me livres!
Chacun va dire, en voyant ce lien,
Que c'est d'un juif, et non pas d'un chrétien,
De recevoir, pour six cent mille livres,
Ce que, chez nous, tant d'autres ont pour rien!
Car je reçois, etc.

DE CLERMONT.

Tu as raison!

ANNIBAL.

Et pour imposer silence aux indiscrets et aux sots... je voudrais d'abord...

DE CLERMONT.

Quoi donc?

ANNIBAL.

Connaître celui dont me parle le beau-père... ce monsieur... mon prédécesseur.

DE CLERMONT.

Pour quel motif?

ANNIBAL.

Pour le tuer!

DE CLERMONT.

Tu as raison!

ANNIBAL.

N'est-ce pas?... c'est une bonne idée!

DE CLERMONT.

Que j'approuve!

ANNIBAL.

J'en étais sûr! c'est pour cela que je m'adresse à toi... à un ami .. je ne peux pas, moi, mari... aller aux informations et demander à tout le monde : Savez-vous qui?... ce serait trop original!

DE CLERMONT.

C'est juste!

ANNIBAL.

Sans compter qu'à moi... on ne me le dirait peut-être pas... mais à toi... c'est différent!

DE CLERMONT.

Tu as raison!... je me charge de tout.

ANNIBAL, *lui serrant la main.*

Je te remercie!

DE CLERMONT.

Dès que tu le voudras, je te ferai trouver avec lui!

ANNIBAL.

Aujourd'hui!... dès ce soir!

DE CLERMONT.

J'allais te le proposer!...

ANNIBAL.

A dix heures le combat... à onze heures la première contredanse, et à minuit... je vais me coucher... voilà une soirée de noce bien employée! mais il faut qu'ici, dans le bal, on ne se doute de rien. (*Montrant la porte à droite.*) De ce côté est le jardin de l'hôtel, il donne sur les Champs-Elysées, par une petite grille dont voici la clef.

DE CLERMONT.

C'est bien!

ANNIBAL.

C'est par là que tu me l'amèneras.

DE CLERMONT.

C'est dit!

ANNIBAL.

Et comment feras-tu?

DE CLERMONT.

Je le connais!

ANNIBAL.

En vérité! voyez-vous comme ça se sait toujours... raison de plus pour presser cette rencontre.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Ami, charge-toi de ce soin,
Et puisque tu sais mon injure,
C'est toi qui seras mon témoin!

DE CLERMONT.

Je serai là... je te le jure!

ANNIBAL.

J'espère en toi pour hâter ce moment,
De près il faut que je le tienne!

DE CLERMONT, *lui tendant la main.*

Touche donc là! j'ai rempli mon serment,
Car sa main a pressé la tienne.
Oui, tu le connais maintenant,
Sa main vient de presser la tienne!

ANNIBAL, *sans quitter sa main et le regardant en riant.*

Ah! bah! c'est toi! mon élève!

DE CLERMONT, *froidement.*

Moi-même!... cela t'étonne!

ANNIBAL.

Non, vraiment! ces hasards-là, c'est toujours à des amis qu'on les doit. Et franchement... moi qui ai tant d'amis... j'aurais mieux aimé que ce fût un autre... mais ma foi, mon cher vicomte, (*Mettant son chapeau sur la tête.*) je t'en demande bien pardon.

DE CLERMONT.

Il n'y a pas de quoi!

ANNIBAL.

Je l'ai dit!

DE CLERMONT, *vivement.*

Et moi, je le désire!...

ANNIBAL, *lui donnant la main.*

C'est convenu!

ENSEMBLE.

Trio du Pré aux Clercs.

ANNIBAL.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat.
On s'estime, l'on s'aime et gaiement on se bat!
Près d'entrer en ménage,
Ça promet! ce n'est pas
Le premier mariage
Où l'on voit des combats!

DE CLERMONT.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat.
On s'estime, l'on s'aime et gaiement on se bat
Si j'obtiens l'avantage,

S'il reçoit le trépas,
Ce fatal mariage
Ne se fera pas !

ANNIBAL.

A ce soir!

DE CLERMONT.

Au jardin!

ANNIBAL.

Et l'épée...

DE CLERMONT.

A la main!

ANNIBAL.

Ton témoin?...

DE CLERMONT.

Pourquoi donc?
Entre amis!... à quoi bon ?

ENSEMBLE.

ANNIBAL.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat.
On s'estime, l'on s'aime et gaîment on se bat!
Près d'entrer en ménage,
Il faut bien ici-bas
S'attendre à des combats.

DE CLERMONT.

Oui, sans bruit, sans éclat,
Terminons ce débat.
On s'estime, l'on s'aime et gaîment on se bat!
Ce fatal mariage,
A moins de mon trépas,
Ne s'accomplira pas.

ANNIBAL, *apercevant les domestiques qui paraissent à la porte du fond.*

Je suis à vous!... (*Annibal sort par la porte du fond avec les domestiques.*)

SCÈNE XI.

M. DE CLERMONT, *seul.*

Allons! je suis tranquille maintenant, elle ne sera pas à lui!.. tant que je vivrai du moins, car ce soir, lui ou moi!... mais je ne mourrai pas sans la revoir encore, sans lui adresser un dernier adieu, sans lui rendre ces fleurs qu'elle m'avait données et que je lui rapportais teintes de mon sang. Mais comment parvenir jusqu'à elle? et surtout la trouver seule! (*Écoutant à gauche.*) Je l'entends!... Ah! son père est avec elle!... toujours son père qui ne la quitte pas!... n'importe? et fût-ce jusqu'à ce soir... j'attendrai là, dans ce cabinet, je n'en sortirai pas!... (*Il se jette dans l'appartement à droite.*)

SCÈNE XII.

M. DE BRIENNE, IRÈNE, *sortant de la porte à gauche;* DE CLERMOMT, *caché à droite.*

LE COMTE.

Oui, mon enfant, je vais tout décommander! plus de bal! plus de fête. Quant à ton mari, rassure-toi? je lui laisserai ta dot... c'est tout ce qu'il demande, et il me laissera, à moi, mon trésor le plus précieux. Nous ne nous quitterons plus!... je t'emmène!

IRÈNE.

Oui... ne restons pas ici!

LE COMTE.

Je vais tout disposer pour notre départ... (*Prenant du courage.*) Allons... du courage!

IRÈNE, *regardant la lettre qu'elle froisse dans sa main.*

Ah! c'est affreux! c'est indigne!

LE COMTE.

Tu y penses encore!

IRÈNE.

Pour l'oublier, mon père ! il ose parler de son amour!... après une telle conduite, après une telle audace!... Mais celui qui n'a pas été arrêté par la crainte de m'outrager et de me compromettre ainsi... celui-là ne m'aimait pas, et n'est plus redoutable pour moi!... il a perdu tous ses droits... même à mon estime!

LE COMTE.

Ainsi donc, monsieur de Clermont...

IRÈNE.

Tout est fini, mon père... je vous le jure! Bien plus... après ce que je sais... après ce que je viens de lire... je ne pourrais plus supporter sa présence, sans indignation... sans honte!... sa vue seule me ferait fuir épouvantée! vous voyez bien qu'il faut nous éloigner... ce soir même, à l'instant! je vous en supplie!

LE COMTE.

Puis-je te rien refuser... moi si coupable envers toi!... allons allons, calme-toi... ce ne sera pas long... dans quelques instants, tout sera prêt, et je viendrai te prendre pour partir.

IRÈNE.

Oui, pour nous éloigner à jamais !

SCÈNE XIII.

IRÈNE, *seule; elle se laisse tomber dans un fauteuil à droite du théâtre, et, sans proférer une parole, se remet à lire encore à voix basse la lettre qu'elle tient toujours à la main.*

Comment!... il y a un an j'ai passé toute une nuit dans cet hôtel!... Près de lui!... Ah! c'est à confondre!... Mais il est donc vrai, puisque lui même l'avoue, que son pouvoir sur moi est tel qu'il peut même de loin me forcer à lui obéir... à céder à ses ordres... qu'il peut à son gré me priver de mes sens et de ma raison!... C'est effrayant!... je n'oserai plus me livrer au sommeil et dès que je sentirai mes yeux s'appesantir... je craindrai toujours de tomber en sa puissance... (*Musique.*) O mon Dieu!... mon Dieu!... Qu'est-ce que je sens donc?... (*Commençant à sentir les premiers effets du magnétisme et cherchant à s'y soustraire.*) Non... non... je ne le veux pas... je ne céderai pas... mon père... mon père!... à moi!... (*Luttant vainement.*) Ah! ah!... ôtez-moi ce poids qui m'accable... Qui m'oppresse... grâce!... grâce!... non... non... je lutte en vain... j'obéis!... me voilà... me voilà. (*Elle s'endort.*)

SCÈNE XIV.

IRÈNE, *endormie sur un fauteuil à droite;* DE CLERMONT, *sortant de l'appartement à droite.*

DE CLERMONT, *s'avançant vers elle.*

Pardonnez-moi, mon Dieu!... et toi aussi, Irène, tu m'y as forcé!... ma présence, disais-tu, t'aurait fait fuir épouvantée!... et moi... je voulais te voir... avant de mourir:... car cette fois mon arrêt est porté... et ce ne sera pas l'épée d'un rival... c'est ta haine... à toi... qui m'aura tué... (*Irène tressaille.*) M'as-tu donc entendu?... réponds?

IRÈNE.

Oui... oui...

DE CLERMONT.

Tant que j'avais espoir en ton amour... en ton estime... je pouvais supporter la vie... mais maintenant... et depuis que tu sais la vérité... tu me hais, tu me méprises...

AIR : *Celle que j'aime tant, lasse d'être cruelle.*

Je n'en puis plus douter, et pourtant, de toi-même,
Irène, j'ai voulu connaître mon arrêt!
Oui... pour qu'ici je meure avec moins de regret,
Dis-moi tout... je le veux!

IRÈNE.

Henri!... Henri... je t'aime!

DE CLERMONT, *hors de lui et écoutant encore.*

N'est-ce point une erreur?

IRÈNE.

Henri!... Henri... je t'aime!

DE CLERMONT.

Malgré mes torts... malgré l'aveu de mon crime?

IRÈNE.

Malgré moi-même!...

DE CLERMONT.

Et tout à l'heure cependant... parle, réponds-moi? quand tu jurais de me fuir...

IRÈNE.

J'écoutais si tu ne venais pas!... si malgré ma défense... tu ne t'offrirais pas à mes yeux... ah! je l'espérais!

DE CLERMONT, *cherchant à calmer son émotion.*

Et moi... avant de vous quitter... j'ai voulu vous remettre ce gage de votre amour... ces fleurs que vous m'aviez données... les reconnaissez-vous?...

IRÈNE, *s'en saisissant.*

Oui... teintes de ton sang... tu les portais... là... sur ton sein... quand l'épée de mon frère... ah! je voudrais bien les garder...

DE CLERMONT.

Les garder!...

IRÈNE.

Tais-toi... tais-toi... je ne le puis pas... je suis mariée... ils m'ont mariée... (*Regardant autour d'elle.*) Et ces fleurs, il faut les quitter... (*Elle les porte rapidement à son cœur et à ses lèvres, puis les donne à Clermont.*) Tiens... je te les rends... cache-les bien.... ainsi que mon secret!

DE CLERMONT, *avec désespoir.*

Ah! je n'y résisterai pas! (*On entend sonner une horloge.*) Dix heures!... adieu! adieu!

IRÈNE.

Où vas-tu?

DE CLERMONT.

Te délivrer, ou mourir!...

IRÈNE.

Mourir!...

DE CLERMONT.

Ne sais-tu pas, toi qui vois tout... que je dois attendre quelqu'un ce soir... dans le jardin.

IRÈNE, *avec effroi.*

N'y va pas!... n'y va pas... car dans ce combat... tu serais tué!...

DE CLERMONT.

Moi!... qu'importe?... Je ne puis manquer à ce rendez-vous!

IRÈNE.

Tu n'iras pas... je ne le veux pas... je ne veux pas que tu meures! Reste!... reste près de moi... je t'en supplie... attends encore... un jour... un seul jour, car je crois voir... il me semble... là... (*Portant la main à son front.*) non... (*La portant à son cœur.*) là... plutôt, que bientôt tu chériras la vie... que bientôt nous serons heureux!

DE CLERMONT.

Heureux... nous! c'est impossible!

IRÈNE, *souriant avec impatience.*

Eh! non... puisque je te le dis!

DE CLERMONT.

Et comment?

IRÈNE.

Je ne sais!... il y a devant mes yeux... comme des ténèbres épaisses, un nuage obscur... Attends... il commence à se dissiper... mais pas assez encore... pour que je puisse voir et lire distinctement... Ah! j'en ai bien envie pourtant.

DE CLERMONT, *avec chaleur.*

Essaye... essaye...

IRÈNE, *ayant l'air de rire.*

Je suis près de toi... dans notre hôtel... chez nous... tu me dis: Mon amie... ma femme!... oui, ma femme... c'est bien ce mot-là...

DE CLERMONT.

Ah! pour cela, il faudrait un miracle!

IRÈNE, *regardant toujours.*

Non... non... le nuage s'éclaircit... ce que je ne distinguais pas d'abord s'approche et m'apparaît... C'est une femme.., je la vois très-bien... elle est jolie! elle est vive et coquette...

DE CLERMONT, *vivement.*

Qui donc?

IRÈNE, *d'un ton de reproche.*

Ah! vous la connaissez très-bien, monsieur... (*Le repoussant.*) Laissez-moi!... laissez-moi! (*Se mettant à rire.*) Ah! ah!... c'est singulier... c'est bizarre...

DE CLERMONT, *la regardant avec surprise.*

Le sourire sur ses lèvres! le sourire!... en un pareil moment!...

IRÈNE, *souriant.*

Oui... oui... Je comprends bien!... Quoi donc?... son mari avait déjà anéanti deux successions... Alors elle a voulu dissiper elle-même... et à elle toute seule... la troisième qui lui appartenait...

DE CLERMONT.

De qui parles-tu? Réponds?

IRÈNE, *avec crainte.*

Tais-toi!... tais-toi!... cela pourrait l'exposer... (*A voix basse.*) Car ses parents... et son mari... lui-même, croient tous qu'elle est morte... et moi je la vois... tiens... tiens... ne la reconnais-tu pas... en grande parure. (*Avec effroi.*) Ah! mon Dieu!...

DE CLERMONT.

Qu'as-tu donc?

IRÈNE.

Elle est perdue si le comte Annibal l'aperçoit... et elle vient à ce bal... Entends-tu? c'est dans la cour de l'hôtel que sa voiture est entrée... elle en descend... elle monte le grand escalier... la voilà!... la voilà!

DE CLERMONT.

Mais qui donc... grand Dieu!...

SCÈNE XV.

IRÈNE, CLERMONT, *au milieu du théâtre.* LA BARONNE et LE CHEVALIER, *entrant par une porte à droite du salon au moment où* ANNIBAL *entre par une porte à gauche et le* COMTE DE BRIENNE *par le fond.*

ANNIBAL, *entrant vivement.*

Une voiture! Encore des dames qui nous arrivent... Ne vous dérangez pas, beau-père... c'est à moi de leur offrir la main... O ciel! qu'ai-je vu?

LA BARONNE, *poussant un cri.*

Ah!

ANNIBAL.

Ma femme!

TOUS.

Sa femme!

ANNIBAL.

Ma première!

LA BARONNE.

Chevalier, soutenez-moi!

ANNIBAL.

Et c'est toi, chevalier, qui me rends à mes premiers nœuds!... toi! un ami!

LE CHEVALIER.

C'est elle qui partait pour l'Amérique... Un immense héritage!

ANNIBAL.

Celui de son oncle. (*Prenant la baronne évanouie des mains du chevalier et la soutenant dans les siens.*) Nisida! chère Nisida! que tout soit oublié!

CLERMONT, *qui, pendant ce temps, tournant le dos au spectateur et debout devant le fauteuil d'Irène, est censé avoir rappelé celle-ci à elle-même.*

Elle revient. (*De Clermont s'est éloigné de quelques pas d'Irène, qui vient de s'éveiller. Irène porte la main à son front comme pour rappeler ses souvenirs. Elle aperçoit son père, se lève, se jette avec crainte dans ses bras. Le comte lui montre de Clermont, qui en ce moment met un genou en terre. Irène jette un cri, regarde alternativement son amant et son père.*)

IRÈNE.

Encore mon rêve!

CLERMONT, *lui présentant le bouquet.*

Non! la réalité.

IRÈNE.

Et ces fleurs?

LE COMTE.

Ton bouquet de noces. (*Irène prend le bouquet et le pose sur son cœur. La toile tombe.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.



CATILINA

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

PAR

MM. ALEXANDRE DUMAS ET AUGUSTE MAQUET

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE HISTORIQUE, LE 14 OCTOBRE 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

CATILINA	MM. MÉLINGUE.	CHARINUS	MM. GASPARI.
CESAR	FECHTER.	LE PEDAGOGUE	CHARLES.
CLINIAS	LACRESSONNIÈRE.	CHRYSIPPE	HENRI.
LUCULLUS	DUPUIS.	RULLUS	FRÉDÉRIC.
CICERON	SAINT-LÉON.	LENTULUS	PEUPIN.
VOLENS	CRETTE.	CETHEGUS	BEAULIEU.
AUFENUS	BONNET.	CAPITO	GEORGES.
MARCIUS	CASTEL.	CHARINUS	Mmes REY.
SYLLA	GEORGES.	MARCIA	LACRESSONNIÈRE.
GORGO	BARRÉ.	AURELIA ORESTILLA	PERSON.
CICADA	COLBRUN.	FULVIE	H. JOUVE.
CATON	BOILEAU.	NIPHE	GÉNOT.
STORAX	BOUTIN	NUBIA	DEVAL.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

LA MAISON DE MARCUS SALVENIUS.

L'atrium ouvert sur l'impluvium. Devant la porte, un lit funéraire ; aux quatre coins quatre esclaves. L'un Gaulois, l'autre Africain, le troisième Mède et le quatrième Grec. Sur le lit, Marcius couché ; costume de tribun des soldats, soixante ans, barbe blanche, couronne de laurier sur la tête, branche de laurier à la main. En avant du lit, l'eau lustrale dans une urne d'argent, avec un rameau de cyprès trempant dans l'eau. A droite, à l'entrée de la porte, une fontaine; à gauche, l'autel des dieux sur lequel brulent des parfums.

SCENE I.

NIPHÉ. (*Les amis du mort entrent lentement et se rangent aux deux côtés du lit. Ils se saluent.*)

NIPHÉ.

Entrez, seigneurs ; quoique ce soit aujourd'hui la mort qui veille a la porte, la porte vous est ouverte. Soyez les bienvenus.

AUFÉNUS.

Bonjour, cher Marcius Népos. Quelle douleur pour moi qui viens justement de Marseille pour assister au deuil de votre famille !

MARCIUS NÉPOS.

Vous arrivez ?..?

AUFÉNUS.

Ce matin, et j'accours comme vous voyez. (*Le prenant à part et lui montrant Niphé.*) Quelle est cette femme qui fait les honneurs de la maison ?

MARCIUS NÉPOS.

C'est Niphé, une esclave thessalienne, que mon frère a affranchie voilà déjà quinze ans. Mon frère l'aima beaucoup quand elle était jeune, elle aima beaucoup mon frère quand il devint vieux. C'est une assez bonne créature pour une sorcière.

AUFÉNUS.

Elle est sorcière ?

MARCIUS NÉPOS.

Oui, puisqu'elle est Thessalienne. Ce sont même ses philtres et ses breuvages qui ont soutenu mon frère pendant ses trois dernières années. Le pauvre Marcius, vous le savez, était un corps usé par les blessures et par la fatigue.

AUFÉNUS.

Alors elle a rendu de grands services à votre frère, et par conséquent à vous.

MARCIUS NÉPOS.

Oui, et je saurai ce que ses services me coûteront lorsqu'on ouvrira le testament de Marcius. (*A différents personnages nouveaux.*) Salut, seigneurs, salut. Rangez-vous au chevet de mon frère.

AUFÉNUS.

Ne savez-vous point à quoi vous en tenir d'avance? Sans être un des sept banquiers que l'on appelle les sept tyrans de Rome, Marcius était riche, riche de son patrimoine, riche du butin fait dans ses campagnes avec Sylla.

MARCIUS NÉPOS.

Oui, vous avez raison, Marcius était riche, riche à deux cents talents cinq à six millions de sesterces, j'en répondrais.

AUFÉNUS.

Eh bien! tout cela vous reviendra puisque son fils est mort et que sa fille est vestale.

MARCIUS NÉPOS.

Cela devrait me revenir en effet; mais à la mort de mon neveu, Sylla son vieux général est venu voir mon frère, pleurer avec lui. Cela lui a touché le cœur, et l'on m'assure qu'il a fait Sylla son héritier.

AUFÉNUS.

Sylla a pleuré? Croyez-vous aux larmes de Sylla?

MARCIUS NÉPOS.

J'ai un esclave nubien qui m'a dit avoir vu pleurer une fois un crocodile.

AUFÉNUS.

Chut!..

MARCIUS NÉPOS.

Bah! il n'est plus dictateur.

AUFÉNUS.

Non, mais il est toujours Sylla... puis n'aura-t-il pas l'idée d'assister aux funérailles de son ancien tribun?

MARCIUS NÉPOS.

Sylla le moribond, Sylla le goutteux, Sylla qui se traîne ou plutôt qui rampe vers sa tombe... Sylla qui n'est pas venu voir le mourant, viendrait aux funérailles du mort... Soit, qu'il vienne!.. Je serai heureux de le revoir, et de mesurer de mes yeux à quelle distance il est du sépulcre.

AUFÉNUS.

Prenez garde, prenez garde, Marcius, le vieux Sylla n'a pas été détrôné, il a déposé le pouvoir de sa propre volonté, c'est-à-dire qu'il s'est coupé les ongles lui-même; croyez-moi donc, il ne se les sera pas coupés trop courts.

MARCIUS NÉPOS.

Oh! ma foi tant pis; au risque du coup de griffe, je me soulagerai le cœur. Ces soldats, voyez-vous, Aufénus, ça n'a plus de parents, ça n'a plus de patrie. Ils ont un drapeau et un général, voilà tout. Mon frère n'est-il pas rentré dans Rome comme les autres une torche à la main? Il est vrai qu'il s'est retiré lors des proscriptions, il est vrai qu'il a cessé de voir Sylla pendant sa dictature. Je les croyais brouillés. Mais mon neveu Marcius meurt. Sylla calcule que c'est le moment. Il tombe chez le père, au plus fort de sa douleur: « Mon vieux tribun! — Mon vieux général! — Te souviens-tu d'Orchomène? — Te souviens-tu de Chéronée? — Je t'ai sauvé. — Tu m'as sauvé. — Embrassons-nous. » Pouah! je n'aime pas les soldats, moi!... S'il avait laissé sa fortune à cette pauvre Marcia, sa fille, au lieu de la faire entrer au collége des vestales, je ne dirais rien, je ne suis que son frère... mais me déshériter pour enrichir de deux cents talents, c'est-à-dire d'une obole, cet illustre voleur, ce glorieux assassin, ce goinfre héroïque, qui avait déjà mangé la première partie du monde, et qui allait dévorer la seconde, si les dents, grâce à Jupiter, ne lui eussent manqué à moitié du repas!... (*Un homme entre et va, au milieu d'un cortége de clients, prendre place à la gauche du spectateur; il se traîne, appuyé sur son bâton et sur l'épaule d'un esclave; on lui approche un fauteuil; cependant il reste debout et écoute Marcius Népos qui, emporté par la passion, ne l'aperçoit pas.*)

AUFÉNUS.

C'est désolant, je l'avoue.

MARCIUS NÉPOS.

Dites que c'est stupide... oui, stupide, en vérité. Voir les bois de mon frère se joindre aux vastes forêts de cet homme, ses cinquante esclaves s'ajouter aux dix mille esclaves du vieux dictateur, ses deux cents talents prendre le chemin d'un coffre-fort qui en contient peut-être deux cent mille. Ah! vieil hypocrite, vieil avare, tu n'en jouiras pas longtemps, voilà ce qui me console. Ah! tu dois venir aux funérailles de mon frère. Eh bien, moi aussi j'irai aux tiennes, et, par Pluton, je me charge de l'oraison funèbre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CORNÉLIUS, SYLLA, NIPHÉ, *s'avançant vers lui.*

NIPHÉ.

Seigneur Cornélius Sylla, c'est bien tard.

MARCIUS, *se retournant.*

Ah!

AUFÉNUS.

Je vous avais bien dit qu'il viendrait.

MARCIUS NÉPOS.

Croyez-vous qu'il m'ait entendu?

AUFÉNUS.

Croyez-vous qu'il soit devenu sourd?

SYLLA, *tranquillement.*

Bonjour, Niphé.

TOUS *saluent profondément Sylla.*

NIPHÉ.

Asseyez-vous, seigneur.

SYLLA, *écartant de la main ceux qui l'empêchent de voir le lit funèbre.*

Mon pauvre Marcius a donc vécu?

NIPHÉ.

Hier, il est mort en vous appelant.

SYLLA.

Oui.. depuis quelque temps, non-seulement les mourants m'appellent, mais encore les morts... Hier, c'était ton maître, Niphé. . avant-hier c'était mon fils Cornélius...

NIPHÉ.

Votre fils Cornélius... vous avez revu votre fils, seigneur?

SYLLA.

En rêve... il est venu m'inviter à l'aller rejoindre lui et sa mère Métella. (*Avec un sourire.*) Et j'y vais... Mais revenons à ton maître, Niphé. Lui aussi m'a appelé, dis-tu? Pauvre Marcius...

NIPHÉ.

Oui; et quand la nuit est venue, quand l'obscurité a envahi la chambre, il a cru voir apparaître votre ombre au chevet de son lit... Les mourants ont de telles visions, vous le savez... Alors, il a étendu la main pour serrer la vôtre, tout en murmurant une espèce de reproche.

SYLLA.

Lequel?

NIPHÉ.

Sylla, a-t-il dit, a craint sans doute que la vue d'un mourant ne portât atteinte à son bonheur.

SYLLA.

A mon bonheur!... Il y a plus de trois ans que nous ne nous étions vus, et il croyait toujours à ma fortune... il voyait toujours en moi Sylla l'heureux... Sylla l'amant de Vénus... Sylla à qui l'on dérobait un fil de sa toge pour avoir une part de son bonheur... Il ne savait donc pas que moi aussi je m'en vais mourant, que je me meurs!...

MARCIUS NÉPOS.

Entendez-vous, Aufénus? il l'avoue lui-même; le froid du tombeau le gagne.

SYLLA.

Marcia est au logis, m'a-t-on dit?

NIPHÉ.

Là, dans sa chambre.

SYLLA.

Niphé, tout le monde est-il réuni?

NIPHÉ.

Oui, seigneur!

SYLLA.

Les parents du mort sont ici?

NIPHÉ.

Nous n'avons d'autres parents que le seigneur Marcius Népos.

SYLLA.

N'est-ce pas lui que je vois là-bas?

NIPHÉ.

Oui, seigneur!

SYLLA.

Appelez Marcia, je vous prie, Niphé.

Niphé, va ouvrir la porte à gauche avec une clef qu'elle porte à sa ceinture.

AUFÉNUS.

Avez-vous vu comme il vous a regardé? Il a l'œil encore bien mauvais.

MARCIUS NÉPOS.

Vous savez bien que chez le serpent l'œil est la dernière chose qui meurt.

SCENE III.

Les Mêmes, MARCIA. (*Marcia, en entrant, va embrasser son père au front, puis elle revient sur le devant de la scène.*)

SYLLA.

Salut, Marcia ! J'aimais ton père...

MARCIA.

Et mon père vous aimait, seigneur.

SYLLA.

Je le sais, il m'a laissé tous ses biens.

MARCIUS NÉPOS.

Par Hercule, je ne m'étais donc pas trompé.

MARCIA.

Ce n'est point là, seigneur, une preuve d'affection, mais de respect.

SYLLA.

Qu'elle soit d'affection comme je le crois, ou de respect comme tu le dis, Marcia, je ne puis accepter cette preuve.

MARCIA.

Pourquoi donc, seigneur?

SYLLA.

Parce que Marcius n'avait pas le droit de déshériter sa fille, même en faveur d'un ami.

MARCIA.

Seigneur, vous oubliez qu'il n'y a plus d'héritage pour moi en cette vie. J'appartiens corps et âme à la déesse Vesta... un serment me lie... qui ne peut être délié que par une autre déesse, la plus puissante de toutes, par la mort.

SYLLA.

Ce n'est pas ce que le pontife me disait ce matin même : Marcia, quel jour es-tu née ?

MARCIA.

Le quatrième jour des ides de mars, l'an 662 de Rome.

SYLLA.

Et quel jour entras-tu au collége de Vesta ?

MARCIA.

Aux kalendes de janvier, l'an de Rome 673.

SYLLA.

Eh bien, il y a une erreur de sept mois et deux semaines. Le collége n'avait pas le droit de te recevoir, Marcia. Tu avais plus de dix ans accomplis lorsque tu fus vouée. (*L'esclave grec qui a relevé la tête au commencement de l'observation de Sylla, se détache du lit et écoute.*)

NIPHÉ, *vivement.*

Eh quoi, seigneur ! ma chère Marcia serait libre?

SYLLA.

Libre, puisqu'elle n'est pas dans les conditions de la loi.

MARCIA.

Mes vœux ?

SYLLA.

Ils seront annulés.

MARCIA.

Mon serment ?

SYLLA.

Il sera rompu.

NIPHÉ.

Oh ! demeurez encore longtemps, Sylla l'heureux, vous qui me faites si heureuse. (*Elle embrasse Marcia.*)

MARCIA, *la repoussant doucement.*

Niphé ! Niphé !

SYLLA.

Ainsi, Marcia, te voilà réintégrée dans tous tes droits. Lorsque le temps du deuil sera passé, rappelle-toi donc, si tu vis encore, que tu as en moi un second père.

MARCIA.

Merci, seigneur; mais cela ne peut être ainsi.

NIPHÉ.

Pourquoi ?

SYLLA.

Que dis-tu ?

MARCIA.

Je dis que dans deux heures j'aurai quitté cette maison; que, légitime ou illégitime, la déesse Vesta a reçu mon serment; il fut bon à prononcer, il est bon à tenir. (*L'esclave va se rass... laisse tomber sa tête dans ses deux mains.*)

NIPHÉ, *à genoux.*

O Marcia !... Marcia !

SYLLA.

Je reconnais la probité du père dans la volonté de la fille; mais je te rendrai libre malgré toi, Marcia.

MARCIA.

Non, vous ne ferez pas ce déplaisir aux mânes de votre ami, seigneur; vivant, il voulut me consacrer à Vesta; l'âme survit au corps ; mort, il le veut toujours.

SYLLA.

Réfléchis, Marcia ; tu es rentrée dans tes foyers, tu as le droit d'y rester; lorsque tu auras quitté le seuil de cette maison et franchi celui du temple de Vesta, il ne sera plus temps; prends garde aux regrets, Marcia, prends garde. (*Le Grec lève la tête pour écouter la réponse de Marcia.*)

MARCIA.

Lorsque je quittai, il y a quatre ans, la maison de mon père pour entrer au collége des vestales, j'avais une colombe que je tenais prisonnière depuis un an seulement; au moment de partir j'ouvris sa cage, afin de lui rendre la liberté; elle s'envola d'abord joyeuse et disparut; mais, trois jours après, m'as-tu dit, Niphé, elle revint d'elle-même reprendre l'esclavage auquel elle était habituée; car n'ayant ni père ni mère, elle avait trouvé l'air vide et les bois solitaires. Je suis comme cette colombe, Niphé : Rome est vide, le monde est solitaire pour moi. Je retourne à ma cage ; merci, seigneur.

NIPHÉ.

Marcia, je te supplie !

MARCIA

Quand la cérémonie des funérailles sera terminée, quand vous aurez tous ensemble pris le repas funèbre, et que moi je l'aurai pris seule, moi qui n'ai plus le droit de m'asseoir à la table des hommes, alors je rentrerai dans ma chambre pour revêtir mes habits de vestale, et je quitterai la maison.

SYLLA, *regardant tour à tour Niphé et le Grec.*

Mais tu n'es pas seule au monde, Marcia ; on n'est pas seule quand on est aimée. (*Niphé supplie ; l'esclave cache sa tête entre ses mains.*)

MARCIA.

Mon père a commandé, seigneur ; j'obéirai à mon père.

SYLLA.

C'est votre dernier mot, ma fille ?

MARCIA.

C'est ma suprême volonté, seigneur.

SYLLA.

Sois respectée, Marcia, dans ta volonté suprême; mais n'essaye pas de rien changer à la mienne. Je te rends tes biens; avant ton départ tu en disposeras à ton plaisir. Tu as un testament à faire toi aussi, puisque toi aussi tu quittes le monde. Tiens, voici l'anneau que ton père m'avait envoyé en signe que j'étais son héritier. Je te le rends.

MARCIUS NÉPOS, *à Aufénus.*

Allons, allons, ma nièce n'est pas un soldat de Sylla, elle... et j'espère qu'elle n oubliera point sa famille.

SYLLA, *à Niphé, en lui montrant l'esclave grec.*

Quel est ce jeune homme là près du lit funèbre ?

NIPHÉ.

Un Grec, nommé Clinias, recueilli tout enfant par mon maître, au milieu du pillage d'Athènes, où son père et sa mère furent tués.

SYLLA.

Et il a vu souvent ta maîtresse, ce Clinias?

NIPHÉ.

Deux fois : la première lorsqu'elle entra au collége, la seconde lorsqu'elle en sortit.

SYLLA.

C'est bien. (*Aux assistants.*) Amis, entourons ce cercueil vénérable, et disons au mort les dernières paroles. (*La moitié des assistants passe derrière le lit funéraire et revient au côté gauche.*)

MARCIA.

Merci de l'honneur que vous faites à mon père. (*La nuit vient.*)

SYLLA, *à haute voix.*

Marcius! Marcius! Marcius!

TOUS LES ASSISTANTS.

Marcius! Marcius! Marcius!

SYLLA.

Il ne répond plus à la voix de son général, celui qui fut le plus brave soldat de mes armées, le meilleur citoyen de nos villes, le seul qui osa tirer l'epee dans la redoutable forêt de Delphes, le seul qui osa laisser son épée au fourreau dans Rome, quand, selon sa conscience, Lucius Cornélius Sylla ordonna que toutes les épées fussent tirées. (*Il s'arrête épuisé; des amis le soutiennent; il prend la branche de cyprès.*) Au revoir, Marcius! (*On jette l'eau lustrale et l'on gagne le fond.*)

MARCIUS NÉPOS.

Après l'adieu de Sylla je sais que tu n'entendras pas le mien, Marcius; mais n'importe, ton frère Marcius Népos, qui t'aimait sur la terre, qui te respecte au tombeau et qui te reverra au séjour des ombres, te dit adieu · Marcius Salvenius, adieu! (*Il jette l'eau lustrale sur le cercueil.*)

MARCIA.

Et moi aussi, Niphé, je veux dire adieu à mon père. (*Elle s'approche soutenue par Niphé, prend la branche de cyprès des mains de Marcius Népos.*) Mon père!... (*Sanglotant.*) Mon Père!.. (*Elle se renverse dans les bras de sa nourrice. Sylla fait un signe, on enlève le corps. La nuit est tout à fait venue.*)

NIPHÉ.

Au retour du Champ de Mars, vous trouverez le festin préparé, seigneurs. (*On entend les trompettes qui sonnent un air funèbre. Quatre hommes en robe brune, la tête couverte d'un voile brun, enlèvent le corps. Quatre autres les suivent pour les relayer. Le cortége défile. Un des hommes à robe brune se glisse entre deux colonnes, et pénètre dans l'atrium. Quand cet homme est seul, il va droit à la petite table, verse dans l'amphore d'argent le contenu d'un flacon, qu'il tire de sa poitrine; puis se rapprochant de la chambre de Marcia, il écoute si elle est déserte. Le convoi qui a suivi l'impluvium reparaît de l'autre côté et s'arrête à la porte de la rue, placée en face de la porte de l'atrium. On dépose le corps. Marcia s'agenouille une dernière fois près de lui. L'homme à robe brune regarde cette scène à travers les draperies entr'ouvertes.*)

SYLLA, *de l'autre côté de la cour.*

Adieu, ma fille, rentre chez toi. (*Niphé relève Marcia et la soutient; elles reprennent le chemin de l'atrium.*)

NIPHÉ.

Viens!... viens! (*L'homme cesse de regarder, pousse la porte de la chambre de Marcia, et s'y cache.*)

SCÈNE IV.

MARCIA *et* NIPHÉ *rentrent.*

MARCIA.

Voyons, bonne nourrice, que feras-tu quand je serai partie?

NIPHÉ.

Que veux-tu que je fasse? Ton père m'a donné sa petite métairie de Fésules, je m'y retirerai.

MARCIA.

Tu quitteras Rome?

NIPHÉ.

Ne pas te voir ici... ne pas te voir ailleurs... le supplice est pareil...

MARCIA.

As-tu quelque argent, au moins?

NIPHÉ.

Vingt mille sesterces à peu près... je ne suis pas de celles qui amassent les gros pécules.

MARCIA.

Non, tu es trop savante pour être riche...Vous autres Thessaliennes, la science est votre déesse, et non pas la fortune... La richesse que vous poursuivez c'est la connaissance du passé... c'est la prévision de l'avenir... tu avais prédit la mort de mon père, Niphé... Oh! c'est un don fatal des dieux que de voir ainsi d'avance les malheurs de l'avenir.

NIPHÉ.

Oui, c'est un don fatal quand ces malheurs ne peuvent être évités; mais, lorsqu'au contraire les dieux permettent que l'avenir nous soit révélé, pour le faire bon de mauvais qu'il pouvait être, la science augurale est un bonheur divin, une révélation sacrée.

MARCIA.

Hélas! on ne peut fuir son destin, Niphé, et toutes les révélations ne servent qu'à faire voir aux hommes le précipice dans lequel ils tombent.

NIPHÉ.

Non, non, Marcia, il y a des malheurs auxquels on peut se soustraire, crois-moi.

MARCIA.

Il fallait, Niphé, écarter la mort du lit de mon père, et je t'aurais crue.

NIPHÉ.

Ne pleure pas la mort de ton père, Marcia.

MARCIA.

Les funérailles de celui qui m'a donné la vie ne sont pas achevées, et tu me dis de ne pas pleurer sa mort!

NIPHÉ.

Je te dis qu'en ce moment même un nouveau malheur plane sur ta tête.

MARCIA.

Aucun malheur ne peut me toucher en ce moment, où je viens d'éprouver le plus grand de tous.

NIPHÉ.

Il y a des malheurs plus grands que ceux qui nous conduisent à la tombe; la mort est une des conditions de la vie. Quitte cette maison, Marcia.

MARCIA.

C'est mon intention, mais pas avant d'avoir fait le partage de mes biens; je te dois une récompense, bonne Niphé.

NIPHÉ.

Tu ne me dois rien, pars vite.

MARCIA, *s'approche de la table et s'arrête.*

Mais, Clinias... pauvre Clinias... qui, quoique esclave, aimait mon père... Clinias qui n'a pas quitté son maître un instant, et qui veillait au pied de son lit, tandis que nous veillions à son chevet...

NIPHÉ.

Laisse-lui deux ou trois poignées d'or sur cette table; tu ne lui dois pas plus.

MARCIA.

O Niphé! te croirais-tu payée de ton affection par deux ou trois poignées d'or?

NIPHÉ.

Jette toute ta fortune sur cette table si tu le veux; mais, par les mânes de ton père... hâte-toi... hâte-toi...

MARCIA.

Mais enfin, pourquoi partir?

NIPHÉ.

Je ne sais... j'entends une voix qui me dit: qu'elle parte!... qu'elle parte!... voilà tout...

MARCIA.

Illusion.

NIPHÉ.

Qu'elle parte!... ou malheur!... malheur!... malheur!...

MARCIA.

Niphé, tu m'effrayes!... (*Elle descend la scène.*)

NIPHÉ.

Je te dis que l'heure presse, Marcia... je te dis que le dieu m'avertit... que le dieu me tourmente... je te dis qu'il y a un malheur dans la maison... hâte-toi!... hâte-toi!... (*Elle l'entraîne vers la porte.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES CLINIAS; *les rideaux s'ouvrent et restent ouverts.*

MARCIA.

Rassure-toi, c'est Clinias. Approchez, Clinias.

CLINIAS.

Me voici.

MARCIA.

Tout est donc terminé, là-bas?

CLINIAS.

Tout.

MARCIA, *soupirant.*

Hélas! quoi qu'en dise Niphé, voilà le véritable malheur. Clinias, vous avez tendrement soigné et fidèlement servi Marcius, mon père et votre maître. Vous devez être récompensé!

CLINIAS.

Je devais servir fidèlement mon maître... je devais soigner tendrement votre père... J'ai fait mon devoir, voilà tout.

MARCIA.

Que voulez-vous que je vous donne, Clinias?

CLINIAS.

Un esclave n'a besoin de rien.

MARCIA.

Le descendant d'une race illustre ne doit point parler comme un esclave; votre aïeul avait été archonte, m'a dit souvent mon père. Demandez, et votre demande vous sera accordée.

CLINIAS.

Eh bien! restez dans la maison de votre père, et gardez-moi près de vous.

MARCIA.

Pauvre Clinias! tu me demandes la seule chose qu'il me soit impossible de t'accorder! Je ne suis plus au monde, je suis à Vesta.

CLINIAS.

Alors, je ne demande plus rien.

MARCIA.

Pas même d'être libre?

CLINIAS.

Libre de quoi?

MARCIA.

De retourner dans ta patrie.

CLINIAS.

Dans ma patrie, où j'ai vu tuer le même jour mon père et ma mère... où les pieds des chevaux romains ont dispersé les cendres de mes ancêtres... où je ne retrouverais plus même les ruines de ma maison!... Non, j'ai deux patries comme tous ceux qui n'en ont plus; l'une est devenue un désert, l'autre est la maison de Marcius, qui va devenir un désert aussi. Marcius avait été bon pour moi, il me plaignait, il me consolait... Vous étiez la fille de Marcius, la reine de cette maison... Marcius est mort, vous partez... De mes deux patries, comme je vous le disais, pas une ne me reste... Faites-moi conduire au marché, faites-moi vendre à un autre maître... il commandera, et m'épargnera de penser... et si j'oublie d'obéir, eh bien! il me tuera, et m'épargnera de vivre.

MARCIA.

Nul ne vous commandera, nul ne vous touchera désormais; venez ici, Clinias.

CLINIAS.

Me voici!

MARCIA.

A genoux...

CLINIAS.

J'obéis.

MARCIA.

En vertu du droit qui m'a été rendu de faire mon testament, je vous constitue mon héritier, Clinias, et par conséquent je vous fais libre.

CLINIAS.

Moi, votre héritier...

MARCIA.

Acceptez, faites-moi cette grâce... vous savez que je puis vous y forcer.

CLINIAS.

Ordonnez...

MARCIA.

Vous donnerez la moitié de l'argent, la moitié des terres, la moitié des vignes, la moitié des bois à mon oncle Marcius Népos... Vous partagerez le reste entre vous et Niphé... Cette maison est à vous. La métairie de Fésules est à elle. Si elle meurt avant vous et sans faire de testament, vous hériterez d'elle; si vous mourez avant elle et sans faire de testament, elle héritera de vous. Voici l'anneau de mon père en signe que vous êtes mon héritier. (*Elle lui donne un petit soufflet sur la joue.*) Levez-vous, Clinias, vous êtes libre...

CLINIAS *prend l'anneau, le passe à son doigt, se détourne et le baise.*

NIPHÉ.

Eh bien!

MARCIA.

Me voici.

NIPHÉ.

Pars.

MARCIA. (*Elle va près de la table, Clinias de l'autre côté.*)

Tu as raison, rien ne m'arrête plus ici. Je romps ce gâteau avec la douleur de ne pouvoir le partager avec vous, mais Vesta le défend. Associez-vous donc du cœur à mon dernier repas. Je lève cette coupe et je bois à vous. (*Elle boit. — On revient des funérailles. — Entrée de quelques parents.*) Niphé, voici nos parents et nos amis qui rentrent; introduis-les dans la salle du festin, et fais-leur mes remercîments. Puis tu reviendras me chercher et tu me conduiras jusqu'au temple.

NIPHÉ.

A pied?

MARCIA.

Non; le char de la grande prêtresse doit m'attendre à la petite porte avec le licteur.

NIPHÉ.

J'y vais et je reviens... Mais toi... pendant ce temps...

MARCIA.

Je reprends mes habits de vestale.

NIPHÉ.

Tu me promets de ne point sortir sans moi?

MARCIA.

Je te le promets. (*Niphé serre les mains de Marcia, sort, et ferme les rideaux.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* NIPHÉ.

MARCIA.

Clinias, voyez si le char est à la petite porte; s'il n'était point arrivé, allez au-devant, et pressez les chevaux.

CLINIAS.

Je vous verrai encore une fois, n'est-ce pas?

MARCIA.

Vous accompagnerez le char jusqu'à la porte du collége.... Allez, Clinias, allez.

CLINIAS.

J'obéis. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MARCIA, *seule.*

C'est étrange... qu'ai-je donc? Il me semble que mes yeux se voilent, que mes genoux fléchissent sous moi... C'est Niphé et sa folie... (*Elle fait quelques pas.*) De noires vapeurs pressent mon front... Dieux bons, que m'arrive-t-il... Ah! je ne me croyais pas si faible... A moi, Niphé! à moi, Clinias! à moi! à moi! (*Sa voix s'éteint, la porte s'ouvre; l'homme à la tunique brune sort, enlève Marcia, la porte dans sa chambre et referme la porte juste au moment où Niphé rentre par le fond, Clinias par le côté.*)

SCENE VIII.

CLINIAS, NIPHÉ.

NIPHÉ.

Clinias!

CLINIAS.

Niphé!

NIPHÉ.

Es-tu déjà de retour?

CLINIAS.

Non; il m'a semblé seulement que Marcia m'appelait. Je n'avais pas encore quitté la chambre voisine, je suis rentré.

NIPHÉ.

Moi aussi, j'ai cru entendre sa voix.

CLINIAS.

Nous nous sommes trompés sans doute. Tout est calme, tout est solitaire.

NIPHÉ.

N'as-tu rien vu d'extraordinaire dans la maison?

CLINIAS.

Rien.

NIPHÉ.

Pas d'étrangers suspects?

CLINIAS.

Aucun.

NIPHÉ.

L'orfraie! entends-tu l'orfraie?

CLINIAS.

C'est l'oiseau de la mort! et il y a une heure la mort était encore ici, dans cette maison.

NIPHÉ.

Où as-tu quitté Marcia?

CLINIAS.

Ici.

NIPHÉ.

Quand cela?

CLINIAS.

A l'instant même.

NIPHÉ.

Elle t'avait donné un ordre?

CLINIAS.

Celui d'aller voir si le char était arrivé.

NIPHÉ.

Va et reviens.

CLINIAS.

Comme l'éclair. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IX.

NIPHÉ, MARCIA.

NIPHÉ.

Marcia!... Marcia!... tu es dans ta chambre, n'est-ce pas? réponds-moi. (*Elle veut ouvrir.*) Marcia, pourquoi es-tu enfermée? Marcia, réponds-moi... Marcia!...

MARCIA, *de sa chambre.*

Ah!

NIPHÉ.

C'est sa voix... elle a poussé un cri. (*Secouant la porte.*) A l'aide... au secours...

SCENE X.

NIPHÉ, L'INCONNU, *sortant de la chambre.*

L'INCONNU.

Silence!

NIPHÉ.

Un homme dans le gynecée... profanation!

L'INCONNU.

La vieille Niphé... l'Argus thessalien... place, place!

NIPHÉ.

Qu'as-tu fait, misérable? (*Elle le prend à la gorge.*)

L'INCONNU.

Place!

NIPHÉ.

Non; tu ne fuiras point. A l'aide! au secours!

L'INCONNU.

Ne crie pas.

NIPHÉ.

C'est toi qui es le malheur, c'est toi qui es le crime. (*Lui découvrant le visage.*) C'est toi qui es Lucius Sergius Catilina.

CATILINA.

Oh! malheur à toi puisque tu sais mon nom!

NIPHÉ.

Catilina!... Catilina!... au secours.

CATILINA.

Te tairas-tu?

NIPHÉ.

Catilina!... Catilina!... Catilina!...

CATILINA, *la frappant de son poignard.*

Eh! bien alors...

NIPHÉ.

Ah! (*Elle chancelle.*)

CATILINA.

Lâche-moi.

NIPHÉ.

Oui, je te lâcherai, car la mort ouvre ma main. Mais si tu échappes à la justice des hommes, tu n'échapperas pas à la vengeance des dieux.

CATILINA.

Soit. C'est une affaire entre Némésis et moi. Me lâcheras-tu?

NIPHÉ, *se soulevant.*

Catilina, tu as semé le sang criminel, tu as versé le sang innocent: par un crime tu as donné la mort, par un crime tu as donné la vie. Catilina, tout ce que l'avenir te garde de malheurs sortira de cette nuit... Catilina, gare au fils de la vestale. (*Elle tombe.*)

CATILINA.

Gare au fils de la vestale?... une vestale ne devient pas mère, ou lorsqu'elle devient mère on l'enterre avec son enfant!... le fils de la vestale n'est donc pas à craindre pour moi. Quant au sang innocent ou coupable, celui qui l'a versé n'a qu'à s'approcher d'une fontaine comme je le fais, l'eau lave le sang. (*Il se lave les mains à la fontaine. Nuit profonde.*)

SCENE XI.

CATILINA, *à la fontaine,* NIPHÉ, *mourante,* CLINIAS, *entrant.*

CLINIAS, *du fond.*

Oh! cette fois, je ne me suis pas trompé... cette fois j'ai entendu un cri de detresse. C'était la voix de Niphé. (*Heurtant le cadavre.*) Niphé!... (*Il cherche à la soulever.*)

NIPHÉ.

Ah!

CATILINA.

Elle n'est pas morte!...

NIPHÉ.

Clinias...

CATILINA.

Oh!... si elle dit mon nom, il faut que je les tue tous deux.

CLINIAS, *à Niphé.*

L'assassin!... comment s'appelle l'assassin?...

NIPHÉ.

C'est... c'est... ah!... (*Elle expire.*)

CATILINA.

Inutile alors... (*Il fuit.*)

CLINIAS, *apercevant Catilina sur qui tombe un reflet de la lampe de l'atrium.*

Je ne sais pas ton nom, mais je t'ai vu...

ACTE I.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Champ de Mars. Au troisième plan à droite, une maison; en face de la maison, le Tibre faisant le coude.— Au fond, le mur et la porte Flaminia. — A gauche, le tombeau de Sylla ombragé par un grand pin et par un groupe de cyprès.

Au lever du rideau, des jeunes gens dans l'espace compris à droite s'exercent à la lutte, au saut, au disque, à la balle; c'est un collége de patriciens. — A gauche est un groupe de trois personnes couchées au pied du tombeau de Sylla.

SCENE I.

VOLENS, CICADA, GORGO, LE PÉDAGOGUE.

LE PÉDAGOGUE.

Allons, la dixième heure est criée. Assez de récréations comme cela. Formez-vous deux par deux et rentrons à la maison.

CICADA.

Bon, et le Tibre, on ne lui dit donc pas deux mots aujourd'hui? nous ne faisons pas un peu comme cela? (*Il imite un homme qui nage.*)

LES ENFANTS.

En effet, on nous avait promis le bain pour aujourd'hui.

LE PÉDAGOGUE.

Ce sera pour demain; à vos rangs.

CICADA.

Et quand on pense que nous sommes dans un pays libre, et qu'on force des citoyens romains à obéir à un méchant pédagogue grec, qu'on en vend de pareils au marché pour cinquante sesterces.

GORGO.

Tais-toi, Cicada.

LE PÉDAGOGUE.

Apprends, drôle, qu'on ne se baigne pas après avoir travaillé comme viennent de le faire ces jeunes seigneurs.

CICADA.

C'est cela, ces jeunes seigneurs, en voilà un travail qu'ils ont fait. Bon, je me souviendrai de cela. Jouer à la balle, lancer le disque, se donner des crocs-en-jambe, cela s'appelle travailler.

LE PÉDAGOGUE.

Et ce que tu fais là, vautré comme un âne sur le foin, comment cela s'appelle-t-il?

CICADA.

Cela s'appelle se reposer. Tiens, pourquoi donc que je travaillerais, moi? est-ce que je suis patricien? est-ce que je suis che-

valier? est-ce que je suis noble? c'est bon pour ces paresseux-là, qui ont le temps de suer toute la journée. Eh bien, cela m'est encore égal que les jeunes seigneurs n'aillent pas à l'eau; mais je veux que le pédagogue y aille, à l'eau; le maître d'école à l'eau.

GORGO.

Prends garde, c'est le pédagogue qui instruit les enfants des sénateurs, il appellera son esclave et tu te feras rosser, la Cigale

CICADA.

Rosser, moi! allons donc, un citoyen romain! je voudrais bien voir un peu cela. A l'eau le maître d'école, à l'eau!

TOUS.

Oui, à l'eau, à l'eau!

LE PÉDAGOGUE.

Holà! Castor.

UN ESCLAVE NOIR, *accourt avec son fouet.*

Me voilà!

LE PÉDAGOGUE.

Attrape-moi ce drôle.

CICADA.

Et des jambes?

LE PÉDAGOGUE.

Allons, courage! il y a cinq sesterces pour toi, Castor.

CICADA.

C'est pour tout de bon?

LE NOIR.

Tu vas voir. (*Course dans le Champ de Mars. Cicada emploie toutes ses ressources pour échapper, et finit par être pris.*)

CICADA, *avant qu'on lui ait rien fait.*

Oh! là, là. Oh! là, là!

VOLENS, *vieux soldat s'éveillant.*

Qu'y a-t-il?

CICADA.

Au secours! au secours!

VOLENS, *se levant à demi.*

Est-ce qu'on ne va pas me laisser dormir un peu tranquille?

CICADA.

A moi, le vieux, à moi!

VOLENS.

Veux-tu lâcher cet enfant, face de charbon!

CICADA.

Veux-tu me lâcher! A moi, Volens, à moi!

VOLENS, *se soulevant.*

Attends.

GORGO, *le retenant.*

Prends garde!

VOLENS.

A quoi?

GORGO.

Prends garde à ce géant, qui t'assommera d'un coup de poing.

VOLENS.

Bah! j'en ai vu des Africains en Afrique, et de près, je m'en vante.

GORGO.

Oui, mais tu avais vingt ans de moins.

VOLENS.

C'est vrai.

GORGO.

Et puis, il a tort, le petit.

VALENS.

Il a tort, c'est autre chose... Il paraît que tu as tort, la Cigale, tire-toi de là comme tu pourras.

CICALA.

Comment! tu m'abandonnes... c'est bien la peine de s'appeler Volens... Comment! vous m'abandonnez? Poltrons, au secours! on m'étrangle!...

LE NOIR.

Qu'en faut-il faire?

LE PÉDAGOGUE.

Puisqu'il aime tant le Tibre, fais-lui prendre un bain.

CICADA.

Au secours!... au secours!... on me noie!...

VOLENS, *faisant un mouvement.*

Cependant...

GORGO.

Il sait nager, sois donc tranquille.

LE NOIR, *jetant Cicada dans le Tibre.*

Bon bain, citoyen Romain... bon bain.

CICADA, *dans le Tibre.*

Ohé! les sénateurs!... Ohé! les bandes de pourpre!... Ohé! les laticlaves! les noirs! les pédagogues! les Africains!...

VOLENS, *avec mélancolie.*

C'est égal! ce n'est pas de ton temps, mon vieux Cornélius Sylla, qu'un de tes vétérans eût été obligé de reculer devant un esclave.

CICADA.

Ni que cet esclave eût jeté à l'eau un citoyen Romain, n'est-ce pas, père Volens?

GORGO, *puis* TOUS.

L'eau était-elle bonne?

CICADA.

Allez vous-en jouer, vous autres... Brrrou... un peu de soleil, s'il vous plaît!... Je suis comme Diogène... Un peu de soleil... Merci, Gorgo. (*Il se met au soleil.*)

VOLENS.

Mais patience, voilà les élections qui arrivent, on va nommer les consuls. Tel nous dédaigne aujourd'hui comme des mendiants, et prétend que nous devons travailler si nous voulons vivre... qui viendra demain nous baiser les pieds pour avoir notre voix.

GORGO.

Alors nous leur dirons : Nous ne sommes pas des hommes... nous sommes des machines à élections. Voulez-vous être élus? graissez les machines.

CICADA.

Tu vends ta voix, toi, Gorgo?

GORGO.

Je crois bien, c'est le plus clair du revenu du citoyen romain que sa voix... N'est-ce pas, Volens?

VOLENS.

Nous n'avons plus Sylla pour nous enrichir... il faut bien plumer ce qui nous tombe sous la main. Nous plumons les candidats... un tas de pies et un tas de geais... la monnaie d'un aigle.

CICADA.

Peuh! Je ne suis pas fâché que Sylla soit où il est, moi...

VALENS.

Comment! malheureux!...

CICADA.

Mais laissez-moi donc finir, vieux brave. Voilà ce que je veux dire : Si Sylla vivait, il ne serait pas mort; s'il n'était par mort, il ne serait pas enterré; et s'il n'était pas enterré, nous n'aurions pas cette belle ombre fraîche et noire... que fait son tombeau au Champ de Mars... de la huitième à la douzième heure. C'est si bon, l'ombre... quand il y a du soleil.

VOLENS.

Tais-toi, Cicada... et cependant tu as raison... De Sylla, de ses victoires, de ses bienfaits... il ne nous reste qu'un peu d'ombre fraîche l'après-midi.

CICADA.

Ainsi passe la gloire... comme aurait pu dire le pédagogue qu'on aurait pu me donner. Est-ce que je l'ai connu, moi, Sylla?

VOLENS.

Quel âge as-tu?

CICADA.

J'aurai seize ans aux prochains consuls, dans deux jours.

VOLENS.

Tu es né justement l'année où son accès le prit... et où il mourut.

CICADA.

Son accès ou son abcès... Ma mère m'a toujours dit que feu Sylla...

VOLENS.

Ta mère était une Marius... et comme toutes ces coquines-là, elle dénigre notre dictateur.

GORGO.

Dites donc? dites donc, père Volens? moi aussi j'en suis des Marius. N'en dites donc pas de mal... Marius, voyez-vous, c'était un fier homme.

VOLENS.

Pas de comparaison... il s'en faut au moins des deux tiers que Marius ait tué autant que Sylla.

GORGO.

Eh! eh! il en a tué pas mal aussi, lui.

VALENS.

Et les distributions, donc ! Est-ce que Marius a jamais donné comme donnait l'autre ?... Voyons, toi qui étais pour lui, t'a-t-il jamais fait cadeau d'une maison de ville et de deux maisons de campagne ?

GORGO.

Non, je l'avoue.

VOLENS, *s'asseyant.*

Eh bien, Sylla m'a donné cela à moi.

CICADA.

Vous avez trois maisons, vous, père Volens?

VOLENS.

Je les ai eues.

CICADA.

Les propriétaires de vos maisons devaient être joliment vexés, dites donc?

VOLENS.

Non; quand Sylla donnait la maison, le propriétaire n'avait plus le droit de se plaindre... on lui avait coupé... la parole.

GORGO.

On appelle cela la guerre civile, Cicada.

CICADA.

Tous les combien cela revient-il, les guerres civiles? En a-t-on chacun une dans sa vie?

VOLENS.

J'en ai eu quatre, moi, et j'espère bien, quoi que fasse le pois chiche, que j'en aurai encore une ou deux.

CICADA.

Dis donc Gorgo, qu'est-ce que c'est que le pois chiche?

GORGO.

Eh ! tu le sais bien, c'est ce méchant avocat d'Arpinum, qui dit toujours : sénateurs, la justice ; sénateurs, l'ordre.

CICADA.

Ah ! oui, Cicéron, je l'ai entendu une fois parler trois heures de suite.

GORGO.

Tu en as eu du courage, toi.

CICADA.

Je m'étais endormi au commencement de son discours. Je ne me suis réveillé qu'à la fin ; il avait parlé trois heures, j'ai vu cela au soleil. Eh bien ! père Volens, si le pois chiche, comme vous dites, est démoli, si j'ai la chance d'une guerre civile, savez-vous ce que je demanderai, moi? Je ne suis pas ambitieux.

VOLENS.

Que demanderas-tu?

CICADA.

Je demanderai cette maison qui est là sous les arbres. Elle me plaît, elle est postée au coin de la voie Flaminia qui mène à la campagne. Elle a vue sur le Tibre, elle donne sur le Champ de Mars, je la retiens.

VOLENS, *fronçant le sourcil.*

Cette maison...

CICADA.

Eh bien ! qu'y a-t-il? est-ce que vous en voulez aussi de cette maison? mais vous les voulez donc toutes, alors ?

VOLENS.

Non, je n'en veux pas.

CICADA.

Bon, vous voulez déjà me dégoûter de ma propriété.

VALENS.

Maudite pour moi, je m'entends. C'est dans cette maison que mon pauvre général a ressenti les premières atteintes du mal dont il est mort : il y a seize ans aujourd'hui.

CICADA.

Et que venait-il faire dans cette maison?

VOLENS.

Il venait à l'enterrement du père de cette vestale qui fut condamnée par Cassius Longinus pour être devenue mère.

GORGO.

Marcia? je l'ai vu enterrer vive.

VOLENS.

Eh bien ! c'était la fille du tribun Marcius.

CICADA.

Raison de plus ; je ne serais pas fâché d'avoir la maison d'une vestale, moi.

VOLENS.

Soit, au premier mouvement viens me trouver, je te ferai travailler et tu gagneras la maison. (*On ouvre la porte.*)

CICADA.

Tiens, il paraît qu'elle est habitée ma maison. (*Entrée de Charinus.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLINIAS, *sortant de la maison, puis* CHARINUS, *puis* MARCIA, *puis* SYRUS.

MARCIA. (*Longue stole, visage presque voilé.*)

Mon fils, voici la couronne.

CHARINUS, *s'avance seul vers le tombeau. Il accroche la couronne à l'un des angles et s'incline.*

Divin Cornelius, bienfaiteur de ma famille, reçois cette couronne funèbre, que tous les ans à pareil jour je viens déposer sur ton tombeau. Tu sais, divin Sylla, qu'à l'époque où j'étais éloigné de Rome, que même au temps où j'habitais Athènes avec mon père Clinias, je m'associais par la prière à cette pieuse offrande que ma mère alors te vouait à ma place. Je suis de retour, divin Sylla, j'ai visité les champs de bataille d'Orchomène et de Chéronée, où combattit près de toi mon aïeul Marcius, et je viens te dire : Du séjour des ombres où tu résides avec les héros et les dieux, veille sur nous, divin Sylla. (*Il suspend la couronne à l'un des angles du tombeau.*)

VOLENS.

Bien, jeune homme, très-bien. La Cigale, choisis une autre maison, car tu n'auras pas celle de cet enfant.

CICADA.

Allons bon ! il faut déjà que je déménage.

MARCIA.

Allez, Clinias, je vous recommande Charinus.

CLINIAS.

N'est-ce pas mon fils, Marcia ?

CHARINUS.

Me voici, mon père. (*Pendant ce temps trois hommes sont entrés en scène, et après avoir marché de long en large se sont arrêtés près d'un banc.*)

CLINIAS.

Regarde ces trois hommes, Charinus, et salue. L'un c'est la vertu, l'autre c'est la richesse, le troisième c'est l'éloquence.

CHARINUS.

Et ils s'appellent?

CLINIAS.

Caton, Lucullus, Cicéron. Viens, mon fils. (*Ils sortent, Marcia les salue de la main tant qu'elle peut les voir, puis elle rentre et ferme la porte. Caton, Lucullus et Cicéron s'asseyent. Un homme entre et se couche à quelques pas d'eux au pied d'un arbre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *plus* CATON, LUCULLUS *et* CICÉRON *assis.*

VOLENS, *se penchant pour regarder les nouveaux venus.*

Caton, ils appellent cela la vertu ! un brigand qui nous traite d'assassins parce que nous coupions des têtes du temps de Sylla ! Mais, imbéciles, si nous coupions des têtes, c'est que cela nous rapportait quelque chose ; on vivait dans ce temps-là, tandis qu'aujourd'hui l'on vivote.

GORGO.

Caton qui fait le sobre pour avoir le droit d'être avare, qui se nourrit de raves pour avoir le droit de nous laisser mourir de faim, qui se donne l'ennui d'être vertueux pour avoir le plaisir de reprocher leurs vices aux autres. Par Jupiter, j'aime encore mieux Lucullus, il a volé celui-là, c'est vrai, et beaucoup même, mais pas à Rome, en province. (*Un homme entre à gauche, parle à Cicéron et sort.*)

CICADA.

Et puis ce qu'il a volé, ça profite au moins; on dîne chez lui, et grassement.

GORGO.

Est-ce que c'est là que tu te nourris, Cicada?

CICADA.

Ma foi oui, c'est près de la porte Salutaire, où je demeure.

GORGO.

Tu demeures donc, toi?

CICADA.

Oui, au pied d'une colonne, sous le portique d'Ancus Martius; ça fait que je vois de temps en temps son descendant Julius Cé-

sar. Je crie vive le noble Julius César, descendant d'Ancus Martius... ça le flatte et il me donne des sesterces... c'est pour jouer aux noix... Connais-tu Julius César, toi?

GORGO.

Si je le connais!... je suis son client.

CICADA.

On est bien nourri chez lui?

GORGO.

Regarde-moi... ai-je l'air d'un homme qui jeûne... Et vous, Volens, chez qui mangez vous?

VOLENS, *secouant la tête.*

Oh! moi... je mange à une cuisine qui se refroidit de jour en jour. C'était cependant une belle marmite... à moitié renversée .. c'est dommage.

GORGO.

De quelle marmite parles-tu?

VOLENS.

De celle d'un riche ruiné, d'un patricien à sec... de la marmite de Lucius Sergius Catilina, mes enfants .. C'était là une cuisine .. j'y vais encore par reconnaissance... Et puis de temps en temps, il faut le dire, on y attrape de bons morceaux... Je devine le moment, j'arrive et je dis : Me voilà... L'autre jour il y a eu festin... Il avait fait faire une grande chasse dans les Apennins par ses pâtres... On a envoyé douze chevreuils, cent lièvres, cinq cents perdrix... un dîner de gibier... Et quel vin, mes enfants... Il n'y a qu'un homme ruiné pour donner de pareils repas avec un vin si vieux.

GORGO.

Oui... c'est quand il vide le fond du sac cela... mais quand le sac est vide...

VOLENS.

Ah! ces jours-là on voit venir le pauvre seigneur. Il est défrisé... il est pâle... il prend ses airs gracieux... Mes enfants, dit-il, excusez Lucius Catilina; les créanciers ont tordu le cou à sa dernière poule. Aujourd'hui les croûtes seront dures... mais soyez tranquilles; d'ici à demain, je tâcherai d'empaumer quelque imbécile, et nous aurons un festin royal, un festin de satrape, comme il convient à de dignes Romains tels que vous. Seulement n'oubliez pas que si de temps en temps nous jeûnons, c'est la faute de sept ou huit gloutons qui dévorent la république. Là-dessus, comme c'est la vérité, on rit, on remercie le patron, et l'on se serre le ventre.

CICADA.

Bon.. mais le lendemain?

VOLENS.

Quand Catilina a promis, c'est comme si l'on tenait. Quand il a il donne.

CICADA, GORGO.

Quand il n'a pas?

VOLENS.

Quand il n'a pas il prend... De toute façon, vous voyez bien tient sa promesse. Oh! c'est un Romain celui-là, et le jour où il sera consul, le vrai peuple sera heureux. (*Cicéron se lève et regarde l'esclave couché.*)

GORGO.

Consul, Catilina...

VOLENS.

Pourquoi pas?.. Qu'a-t-il donc fait pour n'être pas consul? Est-ce parce qu'il a une mauvaise réputation? Qu'est-ce que ça prouve? Caton en a bien une bonne.

CICADA.

C'est moi qui voterai pour Catilina quand j'aurai l'âge.

CICÉRON, *se levant.*

Je crois que cet homme couché sur ce banc et qui fait semblant de dormir nous écoute... Venez ailleurs.

LUCULLUS.

Soit... quoique nous ne disions rien qui ne puisse se dire.

CICÉRON.

Ce qui peut se dire, Lucullus, ne peut pas toujours s'entendre. (*Apercevant Gorgo, Cicada et Valens.*) Bon, en voilà d'autres par ici.

CATON.

Laissez-moi les chasser, ce sont des paresseux. Quand on pense que la république distribue tous les matins vingt sesterces et une mesure de blé à cent cinquante mille paresseux de cette espèce!

CICÉRON.

Pas de violence, Caton. Croyez-moi, quelques paroles amies feront plus que des injures.

LUCULLUS.

Et une centaine de sesterces plus que [illegible] (*Il s'approche.*) Citoyens, la place est bonne pu[illegible] cupiez. Cédez-la-nous un instant, et allez en prend[illegible] qui ne sera pas mauvaise non plus autour d'une tab[illegible] la taverne de la porte Flaminia. Voilà cent sesterces.

CICADA.

Eh bien! quand je vous disais qu'il était généreux, m[illegible] patron!

LUCULLUS.

Tu es donc mon client, toi?

CICADA.

Certainement. C'est moi qui fais la roue, vous savez bien... quand vous sortez avec votre belle voiture attelée de quatre chevaux... Ah! si vous ne me connaissez pas, vos chiens me connaissent bien. Eh! Bibrix; eh! Jugurtha. (*Il aboie.*)

CICADA.

Vive Lucullus!

LUCULLUS.

Ah! je te reconnais, c'est toi qu'on appelle la Cigale. Voilà cinq sesterces de plus pour toi. (*Revenant aux autres.*) Charmant sujet, qui ira loin si on ne l'arrête pas en route.

CATON.

Je ne vous comprends pas, Lucullus, de prodiguer votre argent à de pareils gueux.

LUCULLUS.

Ces gueux-là sont les rois du monde, mon cher Caton. — Ces gueux-là tiennent dans leurs mains mon palais de Rome et ma villa de Naples — votre ferme de la Sabine, Caton, votre maison d'Arpinum, Cicéron. Ayez donc des égards pour ces gueux-là.

CATON.

Quand je verrai cette populace prête à disposer de mes maisons, j'aurai une torche pour brûler mes maisons; quand je la verrai prête à disposer de mes jours, j'aurai un couteau pour en finir avec mes jours.

LUCULLUS.

Vous êtes de l'école stoïque, vous, Caton; grand bien vous fasse; moi, je suis de l'école épicurienne, j'aime mes palais, et je veux les garder, j'aime la vie et je veux vivre; je laisse l'action aux autres, je suis fatigué; j'ai amassé un peu de bien dans ma questure d'Asie et dans ma préture d'Afrique, j'en jouis avec mes amis, mes gens de lettres, mes artistes. (*Mouvement de Caton.*) Et je sais bien ce que vous allez me dire, si vous laisser arriver tous ces agitateurs, tous ces Julius, tous ces Catilina, tous ces Céthegus, on vous dépouillera, on vous proscrira, on vous égorgera peut-être; que voulez-vous que j'y fasse? Voir mes biens affichés, fuir à travers bois et plaine, tendre ma gorge au couteau, c'est l'affaire d'un instant, c'est le désagrément d'un quart d'heure. — Eh bien! j'aime mieux souffrir un quart d'heure et en finir, que de souffrir un an comme le consul de cette année, et qui n'en finira pas, lui.

CATON.

Vous faites la perspective sombre, Lucullus.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN AFFRANCHI.

UN AFFRANCHI, *vient à Cicéron.*

Seigneur!

CICÉRON, *à Lucullus et à Caton.*

Vous permettez?

CATON.

Faites.

LUCULLUS.

Venez, Caton, j'ai une idée. (*Ils marchent en causant tandis que Cicéron reste sur le devant avec l'Affranchi qui lui remet une lettre.*)

CICÉRON, *après avoir lu.*

Es-tu sûr qu'il y a réunion chez Catilina ce soir?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr.

CICÉRON.

Tu es sûr qu'il se présente aux élections?

L'AFFRANCHI.

La réunion de ce soir n'a pas d'autre but que d'assurer son consulat.

CICÉRON.

Sur combien de voix compte-t-il?

L'AFFRANCHI.

Il se vante d'en avoir déjà cent mille.

CICÉRON.

Hier au soir qu'a-t-il fait?

L'AFFRANCHI.

Il a soupé avec Aurélia Orestilla.

CICÉRON.

Et le matin?

L'AFFRANCHI.

On lui a apporté trois lettres.

CICÉRON.

De qui?

L'AFFRANCHI.

Une de César, une de Céthegus, une d'Aurilia Orestilla.

CICÉRON.

Lui fait-il toujours la cour?

L'AFFRANCHI.

Il parle de l'épouser.

CICÉRON.

C'est-à-dire d'épouser ses millions. A-t-il répondu aux messages reçus?

L'AFFRANCHI.

A celui de César, à celui d'Orestilla.

CICÉRON.

Sais-tu ce que contenaient les réponses?

L'AFFRANCHI.

Des rendez-vous probablement, car César a demandé ses chevaux et Orestilla sa litière.

CICÉRON.

Pour la même heure tous deux ou pour des heures différentes?

L'AFFRANCHI.

Pour la onzième heure tous deux.

CICÉRON.

Que fait Catilina en ce moment?

L'AFFRANCHI.

Quand j'ai quitté Rome, il en sortait lui-même par la rue Large.

CICÉRON.

Alors il vient ici.

L'AFFRANCHI.

C'est probable.

CICÉRON.

Va. (*L'Affranchi s'éloigne, Cicéron revient à Caton et à Lucullus.*) Mille pardons, seigneurs; mais un avocat quand il a des clients est presque aussi occupé qu'un grand général, Lucullus... qu'un grand propriétaire, Caton ..

CATON.

Savez-vous ce que nous venons de décider Lucullus et moi?

CICÉRON.

Non, en vérité.

LUCULLUS.

Nous venons de vous nommer consul.

CICÉRON.

Bah! moi consul?

CATON.

C'est une affaire arrangée... Ah! ne secouez pas la tête... Lucullus ne veut pas de César: il flaire le tyran sous le débauché.

LUCULLUS.

Et Caton refuse obstinément Pompée, il devine le dictateur sous le général. Nous vous faisons nommer. D'abord moi je donnerai un festin au peuple.

CICÉRON.

Vous voyez bien que voilà des extrémités.

CATON.

Et moi, s'il le faut, je me remettrai à jouer à la paume et à lancer le disque avec toute cette populace... c'est un moyen de lui plaire.

LUCULLUS.

Sans dépenser d'argent.

CICÉRON.

Merci.

LUCULLUS.

Moi, je réponds de douze tribus sur les trente-cinq.

CATON.

Moi, j'en aurai six... les plus purs... trente mille vieux Romains...

CICÉRON.

Vous croyez qu'il en reste tant que cela à Rome, Caton?

CATON.

J'en suis sûr.

LUCULLUS.

Eh bien! douze et six font dix-huit, dix-huit sur trente-cinq, c'est déjà la majorité. Et vous, Cicéron, de combien de voix disposez-vous?

CICÉRON.

De la mienne!

CATON.

Ce n'est pas beaucoup.

LUCULLUS.

Au contraire, c'est tout. Parlez, Cicéron, et vous ferez plus avec votre parole, que moi avec mes dîners et Caton avec sa gymnastique... Rentrez-vous avec nous en ville Tullius?

CICÉRON.

Non, je vais à Tusculum, je préparerai mon discours.

LUCULLUS.

Mes jardins sont sur la route de Tusculum, allons ensemble; vous ferez un simple goûter avec moi, et vous continuerez votre chemin.

CATON.

Et moi je reste... Allons, les discoboles... place pour moi.. (*Il se mêle aux joueurs.*)

LES JOUEURS.

Place au seigneur Caton!

LUCULLUS, *à Caton.*

Au revoir. (*Passant au pied d'un arbre où Gorgo, Volens et Cicada boivent et mangent.*) Ah! vous voilà, vous autres!

CICADA.

Oui, noble Lucullus, nous avons préféré faire notre petite collation dehors, au frais.

LUCULLUS.

Bon appétit.

CICADA.

A votre santé.

TOUS.

A la santé du seigneur Lucullus! (*Cicéron et Lucullus sortent.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* LUCULLUS *et* CICÉRON.

LES SPECTATEURS, *à Caton qui lance le disque.*

Bravo, seigneur Caton!

LES TROIS MANGEURS, *la bouche pleine.*

Bravo! seigneur Caton!

CATON.

C'est en s'exerçant de la sorte que les Romains commanderont toujours aux autres peuples. Dans un corps vigoureux, l'esprit se trouve plus à l'aise.

CICADA.

Seigneur Caton, pendant que vous y êtes, vous devriez essayer de lancer le disque de Rémus. Depuis six cent quatre-vingt-dix ans qu'il est sur là sur sa borne, personne ne l'a lancé; vous en auriez l'étrenne. (*Il remonte.*)

VOLENS.

Le seigneur Caton se nourrit trop légèrement pour tenter de faire de pareils tours de force.

CATON.

Rémus était un dieu, je ne suis qu'un homme; tout ce qu'un homme peut faire, j'essayerai de le faire; rien au delà. (*Il disparaît avec les joueurs.*)

CICADA.

Tiens! les patriciens ne sont donc pas plus que des hommes, seigneur Caton?

SCENE VI.

LES MÊMES, CATILINA.

CATILINA, *allant droit à l'homme couché.*

Où est Cicéron?

L'HOMME COUCHÉ.

Il est parti pour Tusculum.

CATILINA.

Que faisait-il ici?

L'HOMME.

Il causait avec Lucullus et Caton.

CATILINA.

Qu'ont-ils dit?

L'HOMME.

Ils se sont doutés que je les écoutais et se sont éloignés. Je crois cependant qu'il est question de faire Cicéron consul.

CATILINA, *laissant tomber une pièce d'or.*

C'est bien... Va m'attendre chez moi... (*L'homme se lève et sort.*)

VOLENS, *se levant.*

Ah! c'est le seigneur Catilina!

TOUS, *rentrant.*

Catilina! Catilina!... Vive Catilina!... (*Ils abandonnent Caton et vont à Catilina.*)

CATILINA.

Oui, mes amis, c'est moi... Bonjour, mes amis; bonjour.

CATON.

Braves gens, en voilà un patricien — et des plus vieux, sinon des plus purs! Il descend de Sergeste, le compagnon d'Enée; il le dit du moins. Il est un peu pâle, c'est vrai; un peu débraillé, c'est encore vrai; mais enfin — comme je vous le disais — c'est un patricien. Demandez-lui donc un peu de lancer le disque de Rémus, à lui?

CATILINA.

Mes amis, il m'est arrivé cent chevreaux tendres de mes bergeries de Clytumne. Ne manquez pas d'en venir prendre votre part demain. Les tables seront dressées dans mes jardins du Palatin.

TOUS.

Vive Sergius! Vive Catilina!

CATILINA.

Eh! bonjour, cher seigneur Caton; ne me faisiez-vous pas l'honneur de m'adresser la parole, ou tout au moins de parler de moi?

CATON.

Justement! Ces honnêtes citoyens, vos amis, me raillaient de ce que je n'ose me hasarder à lancer le disque de Rémus... J'avouais mon impuissance; mais je disais que vous, le descendant du robuste Sergeste, vous seriez moins timide que moi.

CATILINA.

N'avez-vous point tout simplement répondu que c'était impossible, seigneur Caton?

CATON.

Oui; mais impossible à moi. Je ne suis pas Catilina; je n'ai pas une réputation galante à soutenir auprès des dames romaines. (*Une litière entre à ce moment avec le cortége d'Aurélia.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, AURÉLIA ORESTILLA, *en litière découverte*, CÉSAR, *à cheval; esclaves portant le parasol et l'éventail, esclaves portant le marchepied, les tapis, les siéges.*

CATON.

Or, en voici une qui nous arrive, la belle — la riche Aurélia Orestilla, qui, dit-on, vous tient au cœur; et à sa suite, votre bien-aimé Julius César, fils de Vénus! Allons, Catilina, un peu d'amour-propre... Faites pour tous ces beaux yeux-là ce que je ne puis faire moi... l'impossible! La main à l'œuvre, noble Sergius; madame vous regarde et vos amis attendent...

CATILINA.

Les dames savent ce que nous valons l'un et l'autre, illustre Caton... ne me demandez donc rien pour elles... Mes amis nous connaissent, vous et moi... ne me demandez donc rien pour eux...

CATON.

Alors je vous adjure au nom de cette noble populace, qui vous prend pour un demi-dieu en attendant qu'elle vous prenne pour un roi! (*Murmures.*)

CATILINA.

Oh! ceci, c'est différent... Pour ces nobles Romains, mes concitoyens, mes égaux... pour ces fils de Rémus, mes frères... — j'essaierai!

CATON.

Prenez garde à votre manteau... les plis vous gêneront!

CATILINA.

Merci! (*Aux spectateurs.*) Romains, quand vos fils vous demanderont ce qu'est devenu le disque de Rémus, qui est resté six cent quatre-vingt-dix ans scellé à cette pierre et que nul homme ne pouvait soulever... vous leur direz ceci: «Un jour, sur le défi de Caton, Lucius Sergius Catilina s'est approché de ce cippe, a brisé la chaîne qui retenait le disque, et d'ici, entendez-vous bien, d'ici... il a jeté le disque dans le Tibre... (*A mesure qu'il parle, Catilina fait ce qu'il annonce, et jette le disque dans le Tibre. Acclamations.*)

TOUS, *regardant dans l'eau.*

Bravo! Catilina!...

CATILINA.

Qu'en dis-tu, Caton?...

CATON.

Je dis que si tu as le cœur aussi fort que le bras, Rome est perdue... (*Il ramasse sa toge et sort.*)

TOUS.

Bravo! Catilina!... (*On entoure Catilina pour le féliciter.*)

SCENE VII.

LES MÊMES, *moins* CATON; *plus* CHARINUS *et* SYRUS; *puis* CURIUS, *qui sont rentrés et ont vu lancer le disque.*

CHARINUS.

As-tu vu, Syrus, quelle vigueur! quelle adresse!... Oh! que mon père eût été heureux de voir ce beau jeune seigneur lancer ainsi le disque!

SYRUS.

Il eût été bien plus heureux de vous le voir lancer à vous-même. Rentrez-vous, maître?

CHARINUS.

Non; va rendre à ma mère la réponse de mon père, et dis-lui que je suis ici à chasser les oiseaux avec ma fronde... Va! (*Syrus va vers la maison.*)

CÉSAR, *s'approchant de Catilina.*

De pareils exploits sont brillants, mon cher Sergius; mais parfois ils coûtent cher.

CATILIN.

Bonjour, Julius; pourquoi dites-vous que de pareils exploits coûtent cher?

CÉSAR.

Parce que l'on a vu des athlètes se rompre un vaisseau dans la poitrine, ce qui, à moins de très-grandes précautions, est presque toujours un accident mortel.

CATILINA.

Rassurez-vous, César, ce n'est rien.

CÉSAR.

C'est que dans le cas où vous souffririez, j'ai là mon médecin Archigènes et je pourrais vous l'envoyer... Mais que regardez-vous donc ainsi, Sergius?

CATILINA, *montrant Charinus.*

Voyez donc le bel enfant, César, le connaissez-vous?

CÉSAR.

Non.

CATILINA.

C'est étrange, il me semble que je le connais, et cependant.... non, je ne l'ai jamais vu.

ORESTILLA.

Eh bien, seigneur César?...

CÉSAR.

Me voilà, madame... Vous savez ce que je vous ai dit, Catilina, à propos de mon médecin.

CATILINA.

Merci, César.

CHARINUS, *s'avançant vers Catilina.*

Mais, je ne me trompe pas, on dirait qu'il souffre... Comme il pâlit... Oh! si j'osais lui parler... Seigneur! seigneur!

CATILINA.

Qu'y a-t-il, mon enfant?

CHARINUS.

Vous chancelez!

CATILINA.

Tu te trompes.

CHARINUS.

Vous avez sur les lèvres une écume de sang.

CATILINA.

Chut!

CHARINUS, *lui tendant une gourde.*

Oh! tenez, seigneur, buvez, buvez, et ne méprisez pas le vase; il a été sculpté par un pâtre du mont Olympe.

CATILINA.

Merci, mon enfant, merci.. (*Il boit.*) Veuillez m'attendre un instant. (*Apercevant Curius qui cause avec Orestilla, il s'arrête et regarde.*)

ORESTILLA.

Curius, vous me fatiguez; je veux écouter César, et vous me forcez de vous entendre. Taisez-vous.

CURIUS.

Madame, j'ai du malheur près de vous... Vrai, je mérite mieux...

ORESTILLA.

Si Fulvie était là, me diriez-vous tout ce que vous me dites? Fulvie que vous ne quittiez pas plus que votre ombre. Que les hommes sont perfides, César!... Prenez garde, Curius: Fulvie est jalouse.

CURIUS.

Jalouse... (*Il regarde autour de lui.*)

CÉSAR, *à Orestilla.*

Vous l'avez fait pâlir de peur ce pauvre Curius... Ah! voilà un homme qui aime.

ORESTILLA.

Vraiment! Je le regarderai de plus près demain. (*A Catilina.*) Et depuis quand, Catilina, êtes-vous devenu si modeste? Comment! vous accomplissez un exploit digne d'Hercule, vous lancez le disque de Rémus, vous chassez Caton, deux triomphes, et vous ne venez point recueillir nos remercîments et nos bravos!

CATILINA.

Vous avez là, madame, un charmant flacon.

ORESTILLA.

Oui, n'est-ce pas; il est d'or, et sculpté par Ephialtes de Corinthe.

CÉSAR.

Pauvre Rome! Toutes les fois qu'elle possède quelque chose de beau, cette chose lui vient de la Grèce.

CATILINA.

Voulez-vous me le céder, madame? je vous donnerai en échange le vase murrhin que vous daignâtes remarquer dans mon vestibule la dernière fois que vous me vîntes voir.

ORESTILLA.

Prenez. Continuez, seigneur Julius; ce que vous me disiez m'intéresse fort.

CATILINA, *revenant à Charinus.*

Jeune homme, rendez-moi un service.

CHARINUS.

Volontiers, seigneur.

CATILINA.

Cette gourde, dont la liqueur vient de me rappeler à la vie, donnez-la-moi.

CHARINUS.

Avec bien du bonheur. Gardez-la.

CATILINA.

Mais à une condition : acceptez en échange ma gourde, à moi, que voici.

CHARINUS.

Oh! seigneur, ce flacon est trop précieux... Je ne puis.

CATILINA.

Par grâce!

CHARINUS.

Je consulterai mon père. Il va venir; et s'il y consent, j'accepterai, seigneur...

CATILINA.

Je me charge d'obtenir son consentement... Prenez toujours.

ORESTILLA, *montrant à César une litière qui entre.*

César, César, voyez donc!

CÉSAR.

Fulvie dans une litière de louage! Mais elle est donc ruinée tout à fait?

ORESTILLA.

Elle s'arrête! ah! nous allons voir quelque chose d'amusant.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, FULVIE.

FULVIE, *de la litière fait appeler Curius par un de ses gens, et lorsqu'il l'a vue :*

Bien, Curius! vous vous consolerez facilement de mon absence; cela me rassure.

CURIUS.

Fulvie! (*Il court à elle.*)

FULVIE.

Laissez-moi! Adieu.

CURIUS.

Mais!

FULVIE.

Loin d'ici, vous dis-je! (*A ses porteurs.*) Allez, vous autres! (*Curius suit la litière qui s'éloigne.*)

ORESTILLA.

Oh! le pauvre Curius, le voilà désespéré!

CÉSAR.

Vous alliez me demander quelque chose quand Fulvie est arrivée.

ORESTILLA.

Oui, j'allais vous demander si vous connaissiez cet enfant avec lequel cause Sergius.

CÉSAR.

Non, c'est la première fois que je le vois.

ORESTILLA.

Il est charmant...

CÉSAR, *à part.*

Ce que c'est que la sympathie; elle le déteste.

SYRUS, *revenant.*

Me voici, maître!

CHARINUS, *à Syrus.*

Tiens, prends ce beau flacon, que je pourrais briser en faisant mes exercices.. As-tu ramassé des cailloux pour ma fronde?

SYRUS.

J'en ai plein le pan de mon manteau.

CHARINUS.

Eh bien! allons par la route où doit venir mon père. (*A Catilina.*) Où vous retrouverai-je, seigneur?

CATILINA.

Ici. (*A Curius, qui revient tout effaré.*) Eh bien!

CURIUS.

Mon cher Sergius!

CATILINA.

Oh! grands dieux! que vous arrive-t-il?

CURIUS.

Un affreux malheur. Fulvie va faire un coup de tête. Je suis désespéré.

CATILINA.

A quoi puis-je vous être bon?

CURIUS.

Il me faudrait quelques hommes dont je fusse sûr.

CATILINA.

Courez jusqu'à la porte Flaminia; j'ai là six gladiateurs, prononcez le mot de passe : *Vigil*, et ils vous obéiront.

CURIUS.

Merci, merci!

ORESTILLA, *à Catilina qui se rapproche d'elle.*

En vérité, Sergius, je commençais à renoncer à l'espoir de votre société pour aujourd'hui.

CATILINA, *riant.*

Vous le savez, madame, on se doit avant tout aux malheureux!

ORESTILLA.

De qui parlez-vous?

CATILINA.

De Curius, qui vient de sortir désespéré.

ORESTILLA.

Et ce bel enfant que vous aimez si fort, est-il aussi malheureux?

CATILINA.

Quel enfant?

ORESTILLA.

Celui avec qui vous causiez tout à l'heure.

CATILINA.

Moi, madame, je ne le connais pas.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas!

CATILINA.

Non, par Castor, en vérité, je le vois aujourd'hui pour la première fois; il faut qu'il soit depuis peu de temps à Rome.

ORESTILLA.

Vous ne le connaissez pas, et vous lui donnez mon flacon.

CATILINA.

Vous le savez, il y a des entraînements dont on n'est pas le maître.

ORESTILLA.

Oui, c'est comme les répulsions. (*Bas à une femme esclave qui porte le costume égyptien.*) Nubia, tu sauras quel est cet enfant. Continuez, César. Oh! vous nous avez interrompu au milieu de la plus intéressante conversation; César et moi nous parlions pâtes et essences. Savez-vous que c'est un général de première force sur la toilette!

CATILINA.

Il mentirait à son origine s'il en était autrement; on n'est pas petit-fils de Vénus pour rien.

ORESTILLA.

Voyons, César, voyons, comment vous faites-vous ce teint que toutes les femmes vous envient?

CÉSAR.

Voulez-vous ma recette? il n'y a rien que je ne fasse pour vous obliger.

ORESTILLA.

Sans intérêt, au moins?

CÉSAR.

Nous compterons plus tard.

ORESTILLA.

En vérité, vous êtez charmant! quelle différence il y a entre vous et certaines gens que je connais... Décidément le seigneur Sergius est distrait aujourd'hui.

CATILINA.

Pardon, c'est étrange... Mais je regardais...

ORESTILLA.

Quoi donc?

CATILINA.

Une tourterelle d'Égypte qui vient de se poser sur ce chêne; elle se sera échappée de quelque volière.

ORESTILLA.

Une tourterelle d'Égypte! il n'y a que moi qui en aie deux à Rome.

CATILINA.

Et vous y tenez?

ORESTILLA.

J'ai un esclave dont le seul soin est de s'occuper d'elles.

SCENE IX.

Les Mêmes, STORAX.

STORAX, *entrant à petits pas.*

Chut! chut! chut!... Cocote, cocote, petite... auriez-vous par hasard vu une tourterelle bleue?

CICADA, *lui montrant la tourterelle sur un arbre.*

Tiens, là... regarde!

STORAX.

Oui, oui, je la vois; petite, petite! (*à Cicada*) viens ici, toi (*il lui fait la courte échelle*), viens ici, monte sur mes épaules (*Cicada monte.*)

ORESTILLA, *se levant.*

Mais je ne me trompe pas!...

CÉSAR.

Qu'y a-t-il?

ORESTILLA.

C'est ce coquin de Storax!

CATILINA.

Cet esclave est à vous?

ORESTILLA.

C'est le gardien de mes tourterelles.

CATILINA.

Je lui en fais mon compliment, il les garde bien.

ORESTILLA.

Taisez-vous, je vous déteste.

STORAX.

Bon, la voilà repartie. (*A Cicada.*) C'est ta faute, petit malheureux!

ORESTILLA.

Ah! le misérable!... ici Storax.

STORAX.

La maîtresse! Bon Jupiter, je suis perdu.

CATILINA.

Oh! l'excellente figure de bandit!

ORESTILLA.

Que cherches-tu donc, mon petit Storax?

STORAX.

Rien, maîtresse... rien; je me promène.

ORESTILLA.

Et mes tourterelles d'Egypte?

STORAX.

Aie!

ORESTILLA.

Où sont-elles?

STORAX.

Aie! aie!

ORESTILLA.

C'est que, si jamais tu en perdais une... je te plaindrais, bon Storax.

STORAX.

Aie! aie! aie!

CATILINA.

Pas de colère, Orestilla... vous ne vous faites pas idée combien la colère enlaidit.

ORESTILLA.

De la colère, moi, jamais!... Storax, mes tourterelles!

STORAX, *les mains jointes.*

Maîtresse!...

ORESTILLA.

Prends garde au carcan, Storax... Mes tourterelles...

STORAX, *à genoux.*

Maîtresse!...

ORESTILLA.

Prends garde au fouet.

STORAX.

Maîtresse... je la rattraperai... Maîtresse, il y a des gens qui courent après... Elle est là-bas, sur un petit arbre pas plus haut que cela. (*Se jetant la face contre terre.*) Ah! Jupiter!

ORESTILLA.

Qu'y a-t-il encore?

CATILINA.

De la générosité, Orestilla... Votre tourterelle vient d'être tuée d'un coup de fronde.

ORESTILLA.

Tuée!... ma tourterelle tuée!... et par qui?

CATILINA.

Par un enfant qui était loin de se douter qu'il vous privait d'un bien si précieux.

ORESTILLA.

Par ce jeune homme qui causait là avec vous tout à l'heure?

CATILINA.

Je suis forcé de l'avouer.

ORESTILLA.

Ah! (*Montrant Storax.*) Qu'on emmène cet homme, et qu'on le mette en croix. Ma litière! (*La litière entre; deux gladiateurs se tiennent près du disque; on relève les coussins, et l'on prend le tapis.*)

CATILINA.

Grâce pour lui, Orestilla.

ORESTILLA.

Taisez-vous!

CATILINA.

En croix pour un oiseau envolé!

ORESTILLA.

En ai-je le droit, oui ou non? Cet esclave est-il à moi?

CATILINA.

Oh! puisque vous le prenez ainsi! (*Se reculant, à Storax.*) Tu entends?

STORAX.

Je crois bien, que j'entends.

CATILINA.

Debout, et sauve-toi.

STORAX.

Le Champ de Mars est gardé, je serai pris.

CATILINA.

Cours vite.

STORAX.

Je n'ai plus de jambes.

CATILINA.

Crève, alors.

ORESTILLA, *à ses esclaves.*

Emparez-vous de lui. (*Aux deux gladiateurs.*) Emmenez cet homme, et que dans une heure il soit mort. Ne m'attendez pas ce soir, Sergius.

CATILINA, *s'inclinant.*

Votre place restera vide.

CÉSAR, *conduisant Orestilla à sa litière.*

En vérité, la colère vous va à merveille, et jamais je ne vous ai vue si belle.

ORESTILLA

Venez voir demain l'effet de votre recette.

CÉSAR.

Je n'y manquerai pas. (*Il salue.*)

NUBIA, *bas.*

Faut-il toujours s'informer de ce jeune homme?

ORESTILLA.

Plus que jamais.

SCÈNE X.

LES MÊMES, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE, *s'approchant de Catilina.*

De la part de Lentulus.

CATILINA.

Qu'est-ce?

L'ESCLAVE.

Une lettre... tendez votre main.

CATILINA.

Impossible, César me regarde... trouve moyen de la glisser sous mon manteau qui est là, au pied du tombeau de Sylla..

L'ESCLAVE.

Bien!

ORESTILLA, *dans la coulisse.*

Ce n'est pas assez de la croix; qu'on l'écorche vif. (*On conduit Storax, et on emporte la litière.*)

CÉSAR.

Cette femme est tout cœur. (*A Catilina.*) Quel bon petit ménage vous ferez, Sergius.

CATILINA.

Vous m'avez abandonné, César.

CÉSAR.

Comment?

CATILINA.

Vous si miséricordieux... vous qui faisiez couper la gorge aux pirates avant que de les pendre... vous qui faites panser les gladiateurs blessés, vous à qui on reproche d'être trop humain, vous n'avez pas trouvé une seule parole en faveur de ce malheureux.

CÉSAR.

Vous êtes charmant, je ne veux pas me brouiller avec Orestilla. C'est bon pour vous qui épousez... Adieu Sergius.

CATILINA.

Vous partez?...

CÉSAR.

Je vais au bain.

CATILINA.

Et du bain?

CÉSAR.

A un rendez-vous.

CATILINA.

Servilie?

CÉSAR.

Eh! mon Dieu! oui.

CATILINA.

Toujours?

CÉSAR.

Il faut qu'elle m'ait donné quelque philtre.

CATILINA.

Vous l'aimez?

CÉSAR.

Follement!... Que dites-vous de cette perle?

CATILINA.

Je dis qu'elle vaut un million de sesterces.

CÉSAR.

Je viens de l'acheter douze cent mille.

CATILINA.

Et... payée?...

CÉSAR.

Allons donc!... pour qui me prenez-vous?

CATILINA.

Les bijoutiers vous font donc encore crédit?

CÉSAR.

Je leur ai donné rendez-vous dans ma prochaine préture. Tenez, Sergius, un conseil... faites-vous nommer préteur! Le préteur, c'est le prince, c'est le satrape, c'est le roi! La province tout entière est à lui! Est-il prodigue? A lui l'or et l'argent! Est-il artiste? A lui les tableaux et les statues! Est-il libertin? A lui les femmes et les filles! Vous êtes prodigue, artiste, libertin... Catilina, faites-vous nommer préteur!

CATILINA.

Non; je veux être consul.

CÉSAR.

Alors, disposez de moi... j'ai soixante mille voix à votre service. Vous avez besoin d'argent?

CATILINA.

Certes!

CÉSAR.

Epousez Orestilla, vous m'en prêterez... Mais, hâtez-vous, elle se ruine... et pour peu que vous tardiez, vous n'aurez plus que des restes... Adieu, Sergius!

CATILINA.

Un mot encore... Vous verra-t-on ce soir?

CÉSAR.

Où cela?

CATILINA.

Chez moi.

CÉSAR.

Je ferai tout pour y aller: seulement aidez-moi à traverser tout ce populaire.

CATILINA.

Prenez mon bras.

LE PEUPLE.

Vive Sergius! vive Catilina!

CÉSAR.

Ces gens-là vous adorent, mon cher Sergius.

LE PEUPLE (*mouvement*).

Vive Julius César!

CATILINA.

Et vous, donc... écoutez-les.

CÉSAR.

Ma, foi oui... Oh! que nous avons mauvaise réputation, mon cher... Adieu... adieu... (*Il se sauve, escorté du peuple.*)

SCÈNE XI.

CLINIAS *et* CHARINUS, *puis* CATILINA.

CLINIAS.

Mais où donc est ce seigneur qui t'a donné ce flacon?

CHARINUS.

Il était ici... il devait attendre ici... Eh! tenez, je crois que le voilà.

CLINIAS.

Es-tu sûr que ce soit lui?

CHARINUS.

Lui-même, mon père.

CLINIAS.

Alors, venez, Charinus. (*S'avançant vers Catilina.*) Permettez, seigneur, que mon fils et moi... (*S'arrêtant.*) Par Jupiter! je ne me trompe pas!

CHARINUS.

Qu'y a-t-il, mon père?

CLINIAS.

C'est lui!...

CATILINA.

Eh bien?

CLINIAS.

Dieux vengeurs! (*Il prend le flacon et le jette aux pieds de Catilina.*) Viens, Charinus... viens...

CHARINUS.

A la maison, mon père?

CLINIAS.

Non, non... suis-moi. (*Il s'éloigne précipitamment et emmène Charinus.*)

SCENE XII.

CATILINA, *seul.*

Pourquoi donc cet homme me fuit-il ainsi?... Pourquoi donc repousse-t-il mes présents avec horreur?... Il y a quelque mystère là-dessous... je le saurai... Allons! me voilà seul!... Tous sont partis... L'esclave de Lentulus a mis la lettre de son maître sous mon manteau. (*Il lève le coin de son manteau.*) Storax!

SCENE XIII.

CATILINA, STORAX, *sous le manteau.*

CATILINA.

Storax sous mon manteau!

STORAX.

C'est Jupiter sauveur qui m'a indiqué cet asile.

CATILINA.

Tu es donc parvenu à te sauver, enfin?

STORAX.

Le divin Mercure m'est venu en aide.

CATILINA.

Il te devait bien cela... car tu me parais être un de ses plus fervents adorateurs... Et de quelle façon le prodige s'est-il opéré?

STORAX.

En passant sur le pont...

CATILINA.

Oui, je comprends... tu t'es jeté dans le Tibre?

STORAX.

Justement... Je suis assez bon plongeur... j'ai nagé entre deux eaux, j'ai gagné de grandes herbes, puis des herbes le rivage, puis du rivage votre manteau... Il m'a semblé puis que vous aviez intercédé pour moi que je pouvais me confier à vous.

CATILINA.

Mais si j'eusse relevé mon manteau devant des étrangers?

STORAX.

Oh! j'étais bien sûr que vous ne le lèveriez pas, seigneur... Il cachait un objet trop précieux.

CATILINA.

Et quel objet?

STORAX.

Cette lettre du seigneur Lentulus...

CATILINA.

Tu l'as lue, drôle?

STORAX.

Je n'ai pas pu faire autrement dans la position où je me trouvais; j'avais le nez dessus.

CATILINA.

Alors comme il fait nuit et que je ne puis pas la lire, tu vas me dire ce qu'elle contient.

STORAX.

Huit mots, mon cher seigneur; pas un de plus, pas un de moins.

CATILINA.

Et ces huit mots?

STORAX.

Pois chiche est mûr, il faut le manger.

CATILINA.

Et cela signifie?

STORAX.

Si je n'ai pas compris?

CATILINA.

Ce sera bien!

STORAX.

Et si j'ai compris?

CATILINA.

Ce sera mieux.

STORAX.

Eh bien, mon bon seigneur, avec votre permission il me semble que le pois chiche, c'est un petit nom d'amitié que l'on donne à un grand orateur nommé Marcus Tullius...

CATILINA.

Pas mal.

STORAX.

Cicéron... Quant à sa maturité il pourrait bien être question, ce me semble, de son prochain consulat

CATILINA.

Bien.

STORAX.

On ne mange pas les hommes, seigneur; mais les pois, quand ils sont mûrs, on les cueille.

CATILINA.

Très-bien, sortons d'ici.

STORAX.

Mon bon seigneur, n'oubliez pas qu'on me cherche pour me crucifier.

CATILINA.

Tu as raison, enveloppe-toi de ce manteau, et tâche d'avoir l'air d'un honnête homme.

STORAX, *avec un soupir.*

Ah!...

CATILINA.

Et maintenant viens!

STORAX.

Où cela?

CATILINA.

Chez moi.

STORAX.

O fortune! est-ce que j'aurais enfin mis la main sur tes trois cheveux!

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

LA MAISON DE CATILINA AU PALATIN.

La salle à manger donnant sur de vastes jardins.

SCENE I.

CURIUS *seul, regardant, puis* FULVIE, *apportée par les quatre gladiateurs dans une litière.*

CURIUS.

Oh! je ne me trompe pas, ils entrent. Oui, ce sont bien eux... ils l'ont rejointe, par Jupiter! J'avais peur qu'elle n'eût changé de route. Je respire. (*La litière entre et s'arrête devant la porte.*)

FULVIE.

Où m'avez-vous conduite, et quel est le but de cette violence?

UN DES HOMMES.

Vous êtes arrivée, madame.

CURIUS, *ouvrant la porte de la litière.*

Vous êtes libre, Fulvie.

FULVIE.

Curius!

CURIUS, *donnant sa bourse aux porteurs.*

Tenez, vous êtes maintenant de cinq cents sesterces plus riches que moi. (*Les gladiateurs s'éloignent.*)

FULVIE.

Ah! c'est donc de vous que m'est venu cet empêchement de continuer ma route?

CURIUS.

Allez-vous me punir de n'avoir pu supporter la pensée que j'allais vous perdre?

FULVIE.

Pensez-vous m'avoir retrouvée, parce que vous m'avez reprise?

CURIUS.

Fulvie, écoutez-moi... Fulvie, de grâce...

FULVIE.

Oh! par Vénus, je sais tout ce que vous allez me dire... vous m'aimez plus que jamais, n'est-ce pas? c'est tout simple, je ne vous aime plus.

CURIUS.

Mais pourquoi ne m'aimez-vous plus, Fulvie?

FULVIE.

Vous faites là une sotte question, mon cher Curius. Ne savez-vous pas que celles qui n'aiment plus ont toujours de bonnes raisons pour cesser d'aimer?

CURIUS.

Mais enfin ces raisons exposez-les-moi, peut-être serai-je assez heureux pour les combattre.

FULVIE.

Vous allez vous faire dire des choses désagréables, Curius. Prenez garde...

CURIUS.

Mais peut-être, si vous ne parlez pas, allez-vous m'en faire penser de plus désagréables encore.

FULVIE.

Bon! que penserez-vous? je suis curieuse de le savoir.

CURIUS.

Eh bien, je penserai que le Curius, qui possédait quarante millions de sesterces, il y a six mois, n'eût pas reçu, il y a six mois, de Fulvie l'accueil qu'il en reçoit aujourd'hui qu'il est ruiné.

FULVIE.

Bravo, Curius!

CURIUS.

Comment bravo?

FULVIE.

Eh bien, oui, vous avez deviné juste et je vous applaudis.

CURIUS.

Vous avouez que c'est ma ruine qui vous rend indifférente pour moi. Mais cette ruine que vous me reprochez, c'est vous qui en êtes la cause.

FULVIE, *se levant.*

Ah! je m'attendais à cela. En vérité, Curius, on dirait que vous me prenez pour une courtisane grecque. Vous avez dépensé avec moi quarante millions de sesterces; eh bien, moi, j'en ai dépensé trente millions avec vous; la différence n'est pas si grande, ce me semble. Vous êtes un Curius, je suis une Métella. Bref, vous m'avez aimée et vous me l'avez dit, j'ai eu du goût pour vous et je vous l'ai prouvé, nous sommes quittes. Maintenant vous voulez que moi, qui suis jeune, j'aille m'embarrasser d'un homme qui n'a rien. Vous voulez que vous, qui n'avez pas trente ans, qui portez un beau nom, et par conséquent, pouvez faire un riche mariage, j'aille vous embarrasser d'une femme ruinée? En vérité, mon cher, ce serait une double sottise. Je vous en laisse ma part.

CURIUS.

J'emprunterai, Fulvie, et nous vivrons comme par le passé.

FULVIE.

S'il y avait encore des prêteurs d'argent à Rome, mon cher Curius, je les eusse trouvés aussi bien que vous. Mais voyons, avouez-le, vous savez bien qu'il n'y en a plus.

CURIUS.

Eh bien, je me ferai homme politique. Je puis arriver à la préture comme un autre.

FULVIE.

Et avec quoi? c'est très-cher la préture.

CURIUS.

Oh! vous êtes résolue, je le vois bien. Vous me remplacez déjà en pensée; et moi qui vous aimais malgré vos coquetteries, malgré vos caprices, malgré votre méchante réputation!

FULVIE.

Prenez garde, Curius, vous ne parlez plus comme un patricien, mais comme un paysan ivre. Est-ce que je vous ai jamais rappelé votre procès avec le juif du forum? Est-ce que je vous ai reproché d'avoir eté chassé du sénat? Est-ce que... Tenez, quittons-nous, Curius... haïssons-nous, mais ne nous dégradons pas.

CURIUS.

Il est impossible que vous soyez cruelle à ce point... vous en aimez un autre, Fulvie!... Vous avez fort applaudi Cicéron, ce me semble, et Cicéron paraissait tout fier de vous avoir fait applaudir.

FULVIE.

C'est vrai, j'aime Cicéron. Quand il parle, j'oublie que c'est un homme nouveau. Il se peut bien qu'il m'ait remarquée, peut-être même m'a-t-il suivie...

CURIUS.

Oh! cet homme nouveau comme vous l'appelez est riche à millions.

FULVIE.

C'est vrai encore; mais tranquillisez-vous, ce n'est pas plus lui qui vous remplacera que Sergius ou César. Ce soir quand vous m'avez fait arrêter je quittais Rome.

CURIUS.

Vous quittiez Rome?

FULVIE.

Mes équipages sont saisis, ma maison va être vendue, je n'ai plus un esclave à moi. Que voulez-vous que je fasse à Rome?

CURIUS.

Et où allez-vous?

FULVIE.

A Corinthe, chez ma sœur Métella, où j'attendrai des temps meilleurs.

CURIUS.

Un exil! vous souffrirez l'exil!

FULVIE.

Je souffrirai la mort plutôt que la honte, et c'est une honte pour moi de voir qu'il y a à Rome des gens qui ne sont pas encore ruinés.

CURIUS.

O Fulvie!

FULVIE.

Oui, je l'avoue, quand Aurélia Orestilla, quand cette ancienne affranchie, quand cette veuve d'un publicain qui avait à peine le droit de porter l'anneau de fer, passe avec ses mules africaines, ses esclaves nubiens, ses eunuques de Bithynie; quand sur le passage de sa litière tout le monde se retourne tout le monde s'arrête, tout le monde admire; alors moi, Curius, moi qui suis à pied, moi qui porte sur moi tout ce qui me reste de joyaux d'or, moi qui passe inaperçue dans la foule comme je passais ce soir au Champ de Mars où vous ne m'eussiez pas vue si je vous eusse touché l'épaule, alors... mais je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela; dans deux heures je serai sur la route de Corinthe, adieu Curius, adieu.

CURIUS.

Mais vous êtes chez Catilina, restez au souper qu'il vous donne ce soir. Il est prévenu, il vous attend.

FULVIE.

Croyez-vous que sur la route je n'aie pas reconnu ses gladiateurs? qu'en arrivant ici je n'aie pas reconnu sa maison? Il comptait sur moi au souper, dites-vous?

CURIUS.

Oui.

FULVIE.

Remerciez-le pour moi, Curius, mais je n'accepte pas un festin que je ne puis rendre. Moi parasite, vous n'y pensez pas! faites pour moi mes compliments à la belle Aurélia Orestilla, la reine du festin, moi je pars; adieu, Curius.

CURIUS.

Ecoutez-moi une dernière fois.

FULVIE.

Avez-vous à me dire quelque chose que je n'aie point encore entendu?

CURIUS.

Fulvie, ne partez que dans huit jours.

FULVIE.

Adieu, Curius.

CURIUS.

Ne partez que dans trois jours.

FULVIE.

Adieu.

CURIUS.

Fulvie, ne partez que demain... Demain, ce soir même un grand changement peut se faire.

FULVIE, *revenant.*

Dans votre sort?

CURIUS.

Dans notre sort à tous.

FULVIE.

Encore quelque leurre.

CURIUS.

Restez, Fulvie, restez deux heures, et dans deux heures, vous avouerez que tout votre patrimoine perdu, toute votre fortune dévorée étaient la médiocrité, la pauvreté, la misère près de l'état nouveau qui nous attend tous les deux.

FULVIE.

Qui nous attend...

CURIUS.

Que voulez-vous? qu'ambitionnez-vous? Parlez, que vous faut-il?

FULVIE.

Prenez garde, les désirs d'une âme comme la mienne n'ont pas de bornes. J'ambitionne tout... je veux tout.

CURIUS.

Eh bien, souhaitez... imaginez... rêvez. Votre tout à vous, ce n'est rien. Mais attendez, Fulvie, attendez, attendez deux heures... c'est tout ce que je vous demande de temps pour vous prouver que je ne mens pas.

FULVIE.

Vous êtes fou, Curius, ou bien...

CURIUS.

Ou bien...

FULVIE.

Ou bien ce que l'on dit de Catilina est vrai.

SCENE II.

Les Mêmes, CATILINA.

CATILINA.

Et que dit-on de Catilina, belle Fulvie?

FULVIE.

On dit qu'il donne ce soir une fête charmante à laquelle il a bien voulu m'inviter, et dont je prends ma part avec grand plaisir... pourvu qu'il me soit permis de continuer d'y quereller à mon gré Curius.

CATILINA, *montrant le jardin.*

A droite vous trouverez l'allée des querelles, Fulvie... à gauche vous trouverez la grotte des raccommodements, Curius.

CURIUS.

Venez, Fulvie.

FULVIE.

Vous me direz tout?

CURIUS.

Oui. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

CATILINA, *seul.*

Va, pauvre fou... pour un jour, pour une heure d'amour de plus trahis tes amis. Ce que tu devrais cacher même à la femme qui t'aimerait, dis-le à la femme qui ne t'aime plus. On ne craint pas les dénonciateurs quand on a le peuple romain tout entier pour complice. (*A des serviteurs.*) Mon barbier et mon médecin. Viens, Storax.

SCÈNE IV.

CATILINA, STORAX, *puis* LE BARBIER.

STORAX.

Nous sommes arrivés?

CATILINA.

Oui, tu n'as plus rien à craindre, tu peux jeter là ce manteau.

LE BARBIER.

Vous m'avez demandé, maître?

CATILINA.

Change-moi la tête de cet homme-là.

STORAX.

Ah! oui, si c'est possible.

CATILINA.

Tout est possible à mon barbier... c'est un faiseur de miracles. Entrez, Chrysippe... toi, emmène cet homme et fais vite. (*Storax et le barbier sortent.*)

SCENE V.

CATILINA, CHRYSIPPE, *entrant.*

CATILINA, *donnant la main à Chrysippe qui lui tâte le pouls.*

Eh bien?

CHRYSIPPE.

Eh bien, vous avez la fièvre.

CATILINA.

Tu ne m'apprends rien de nouveau. Mais d'où me vient cette fièvre?

CHRYSIPPE.

Vous vous serez encore déchiré la poitrine en faisant quelque effort.

CATILINA.

J'ai lancé le disque de Rémus.

CHRYSIPPE.

C'est cela, toujours le même. Quand les autres boivent la coupe d'Hercule, vous videz, vous, l'amphore tout entière. Quand aux fêtes de Vénus, les autres veillent trois jours, vous veillez, vous, toute la semaine. Quand les autres lancent le palet ordinaire, vous lancez, vous, le disque de Rémus. Vous avez craché du sang, n'est-ce pas?

CATILINA.

Oui.

CHRYSIPPE.

Un autre se fût tué sur le coup.

CATILINA.

Tandis que moi je ne mourrai que dans... voyons dans combien de jours, Chrysippe?

CHRYSIPPE.

Oh! dieux merci...

CATILINA.

Dans combien de mois?

CHRYSIPPE.

J'espère mieux encore.

CATILINA.

Un an alors... Et de quoi te plains-tu, et quel est l'homme qui est sûr d'avoir un an devant soi... un an... tu dis un an, n'est-ce pas?

CHRYSIPPE.

Je crois que vous pouvez compter sur un an.

CATILINA.

Merci. Un an!... le temps de me marier, d'avoir un fils, de laisser sur cette terre, où peut-être on parlera de moi, un héritier de mon nom, glorieux ou sinistre.

CHRYSIPPE.

Vous êtes bien fatigué, bien vieilli depuis quelques années.

CATILINA.

J'ai trente-sept ans à peine.

CHRYSIPPE.

Oreste était vieux à vingt-cinq. Pourquoi vous marier?

CATILINA.

N'as-tu pas entendu ce que je viens dire? je veux un enfant.

CHRYSIPPE.

Ne vous mariez pas, car vous n'aurez pas d'enfant, car vous ne laisserez pas d'héritier de votre nom. Vous avez tari en vous les sources de la vie. Agissez désormais comme si vous étiez seul au monde. Pensez à vous.

CATILINA.

Ainsi voilà ton arrêt. Tu me condamnes, toi le juge infaillible.

CHRYSIPPE.

Je prononce la sentence, mais vous l'avez exécutée vous-même.

CATILINA.

Pas d'enfant!

CHRYSIPPE.

C'est cela. Cette sentence va devenir votre tourment, n'est-ce pas? C'est assez qu'une chose soit déclarée impossible pour que vous la désiriez. Soyez donc ambitieux pour vous-même, c'est déjà bien assez. Un fils!... à quoi vous servira un fils?

CATILINA.

A avoir quelqu'un à aimer et qui m'aime en ce monde. A quoi me servira un fils?... demande à l'ombre du vieux Cornélius Sylla, qui posséda le monde, s'il n'eût pas donné la moitié du monde, le monde tout entier pour racheter cette larme qu'il versa sur le tombeau de son fils Cornélius. Eh bien, les dieux eurent pitié de lui. Il eut d'un troisième mariage Faustus. Pourquoi les dieux seraient-ils donc plus sévères pour moi que pour Sylla. Un fils continue notre vie, et quand le feu qui anime certains hommes s'est éteint sous l'aile de la mort, une étincelle se réfugie au sein de leur enfant. Une étincelle recommence un incendie.

CHRYSIPPE.

Adoptez quelqu'un que vous aimerez et qui vous aimera.

CATILINA.

Me prends-tu pour un sot, Chrysippe? crois-tu que l'adoption remplace la naissance? Je veux aimer selon la nature et non de par la loi. Va, mon savant médecin, je serai sage et le temps me guérira.

CHRYSIPPE.

Je me retire.

CATILINA.

Surveille-moi pendant le souper. J'ai besoin de toute ma vigueur et de toute ma gaieté ce soir. Au reste, (*riant*) je ne me suis jamais senti en meilleure disposition.

CHRYSIPPE.

Et vous ne voulez pas qu'on en doute ?

CATILINA.

Non, certes.

CHRYSIPPE.

Alors mettez du rouge de Péluse sur vos joues, car vous êtes pâle comme la mort.

CATILINA.

J'en mettrai. Adieu, Chrysippe.

CHRYSIPPE.

Au revoir, seigneur.

SCÈNE VI.

CATILINA, *seul.*

Qu'a-t-il voulu dire par ces mots : Oreste était vieux à vingt ans, Oreste était souillé, Oreste avait des remords, Oreste était poursuivi par les Euménides ? Moi je n'ai rien à faire avec les noires déesses. Allons, allons, Catilina, du découragement, du dégoût, au moment où tu es prêt de toucher le but ? Tes genoux faiblissent, ta main tremble. Pauvre machine humaine ! Si j'en arrive à me mépriser moi-même, que penserai-je des autres ? (*A Storax qui entre.*) Qui va là ? qui êtes-vous ?

SCENE VII.

STORAX, CATILINA.

STORAX.

Allons, il paraît décidément que j'ai changé de tête.

CATILINA.

Oui, par Janus, tu as deux visages.

STORAX.

Oh ! deux !... Je ne vous en ai pas encore donné le compte.

CATILINA.

Avance ici et causons. (*Il s'assied.*)

STORAX.

Je ne demande pas mieux, la langue me démange. De quoi allons-nous parler ?

CATILINA.

Eh bien ! parlons de toi.

STORAX.

De moi ? j'ai peur d'être trop indulgent.

CATILINA.

Je tiendrai compte de la partialité. D'abord, comment un homme d'esprit comme toi, car tu as de l'esprit...

STORAX.

Trop.

CATILINA.

Eh bien, comment un homme qui a trop d'esprit s'expose-t-il à être crucifié pour une tourterelle ?

STORAX.

On ne pare pas un coup de fronde.

CATILINA.

C'est vrai.

STORAX.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de me sauver une fois pris.

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Eh bien, je me suis sauvé, ne m'en demandez pas davantage. Quand, placé dans une situation mauvaise, on tire de la situation tout le parti qu'on peut en tirer, il n'y a rien à dire.

CATILINA.

Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas... donc si tu n'as pas paré le coup de fronde, cela ne veut pas dire que tu n'eusses pas paré autre chose.

STORAX.

J'ai paré Caton.

CATILINA.

Explique-moi cela, je ne comprends pas bien... Quelles affaires as-tu pu avoir avec Caton, toi ?

STORAX.

Des affaires politiques.

CATILINA.

Allons donc ! la politique ne regarde pas les esclaves.

STORAX.

Les esclaves, c'est vrai, mais...

CATILINA.

Car je ne suppose pas que tu sois citoyen romain.

STORAX.

Eh bien, voilà ce qui vous trompe.

CATILINA.

Tu es citoyen ?

STORAX.

Comme vous, comme César, comme Crassus. Seulement je suis moins noble que vous, moins débauché que César, et moins riche que Crassus.

CATILINA.

Mais alors, si tu es citoyen romain, tu n'avais qu'à crier tout à l'heure : Halte-là, maîtresse Orestilla. Je me nomme Storax, je suis citoyen romain... et tu sortais d'embarras tout naturellement.

STORAX.

Brrrr, comme vous y allez, vous, seigneur Sergius !

CATILINA.

Sans doute.

STORAX.

Voilà justement l'affaire... Je me débarrassais d'avec Orestilla, mais je m'embarrassais avec Caton.

CATILINA.

Eh bien, parle, explique-toi.

STORAX.

Chacun a ses petits secrets.

CATILINA, *se levant sur son séant.*

C'est ce que je n'admets pas, maître Storax. Je vous ai sauvé la vie, vous êtes à moi... Or si votre corps seul m'appartient, ce n'est point assez... S'il ne s'agit que de votre corps, j'ai cinq cents esclaves plus beaux et mieux tournés que vous. Votre confiance, au contraire, m'est précieuse. Je vous prie donc de me l'accorder, ou sinon je me verrais forcé, n'ayant aucun besoin de votre corps, de le rendre à Aurélia, ou même de le donner à Caton à qui je n'ai jamais rien donné. Voyons, ce que je vous dis là fait-il effet sur vous, aimable Storax ?

STORAX.

Beaucoup d'effet.

CATILINA.

Eh bien, voyons. (*Il se recouche.*)

STORAX.

Vous le voulez ?

CATILINA.

Absolument.

STORAX.

Vous saurez d'abord que je ne me suis pas toujours appelé Storax.

CATILINA.

Ah !.

STORAX.

Non. Du temps des proscriptions je m'appelais Quintus Pugio, j'étais tanneur.

CATILINA.

Très-bien !

STORAX.

Sylla, vous en savez quelque chose, vous qui étiez son ami, Sylla mit un certain nombre de têtes à prix. Je n'avais pas d'ouvrage, la tête valait quatre mille drachmes. J'en coupai quelques-unes, mais honnêtement, je vous jure.

CATILINA.

Qu'appelles-tu honnêtement ?

STORAX.

C'est-à-dire que je n'imitais jamais ces gens de mauvaise foi, qui, pour s'épargner des recherches fatigantes, coupaient la tête de leur voisin... quand celui-ci ressemblait au proscrit demandé. Non, avec moi, bon argent, bon jeu.

CATILINA.

C'était de la probité.

STORAX.

Oui, jusque-là je sais bien, tout va à merveille... Mais voilà qu'un jour, Sylla eut la malheureuse idée de changer le mode de payement, et qu'au lieu de compter tant par tête, il se mit à acheter les têtes à la livre. Chacun alors de chercher les plus lourdes. Mes associés eurent de la chance... Les uns prirent des têtes de savants, de magistrats, les autres des têtes de philosophes... toutes têtes de poids... Il ne me resta plus qu'un beau... qu'un élégant... un fils de sénateur.

CATILINA.

Tête légère, n'est-ce pas? et que tu laissas vivre.

STORAX.

Non. J'imaginai un moyen. Je m'avisai de lui couler du plomb fondu dans l'oreille pour réparer l'injustice du sort... Je vous le disais, j'ai trop d'esprit.

CATILINA.

En effet, j'ai entendu parler de cela... C'était ingénieux.

STORAX

N'est-ce pas?... Malheureusement la main me tourna, j'en mis trop... la tête devint si lourde que c'était invraisemblable... L'intendant après avoir payé s'aperçut de la supercherie. Sylla, qui était de bonne humeur ce jour-là, me fit grâce de la vie... mais il voulut que je rendisse l'argent. Je l'avais dépensé. On me déclara banqueroutier, et comme tel je fus mis à l'encan et vendu au vieux mari d'Aurélia Orestilla... Le mari mort, j'échus à la femme. Aujourd'hui, vous le savez... Caton recherche curieusement, pour en faire collection, les têtes de ceux qui se sont distingués dans les proscriptions. Je sais que mon trait du plomb fondu l'occupe et qu'il a fort envie de connaître particulièrement le citoyen Quintus Pugio. Voilà pourquoi tant que Caton vivra, je préfère m'appeler Storax. Auriez-vous quelque chose contre ce désir, seigneur Sergius ?

CATILINA.

Moi, pas le moins du monde.

STORAX.

Voyez-vous, si vous êtes assez bon pour me protéger et contre Caton et contre Aurelia, je tâcherai de vous rendre à mon tour quelque service. J'ai beaucoup vu, beaucoup observé... Je sais beaucoup de choses qui, inutiles à moi, peuvent être fort utiles aux autres... Voulez-vous que je vous dise quelques mots de vos amis?

CATILINA.

Mes amis, je les connais.

STORAX.

Et vos ennemis ?

CATILNA.

Inutile, je m'en défie. Ecoute : te chargerais-tu de me retrouver quelqu'un ?

STORAX.

Où cela ?

CATILINA.

Dans Rome.

STORAX.

Donnez-moi son signalement.

CATILINA.

Tu l'as vu.

STORAX.

Je l'ai vu, et vous me demandez si je retrouverai quelqu'un que j'ai vu ?

CATILINA.

Je te le demande.

STORAX.

Où l'ai-je vu ?

CATILINA.

Au Champ de Mars.

STORAX.

Quand cela ?

CATILINA.

Il y a deux heures...

STORAX.

Mettez-moi sur la voie.

CATILINA.

Le jeune homme à la fronde...

STORAX.

Qui a tué ma tourterelle.

CATILINA.

Justement.

STORAX.

Comme cela tombe! Je m'étais promis de le retrouver pour mon compte. Je ferai, comme lui, d'une pierre deux coups.

CATILINA.

Storax, ce jeune homme te sera sacré... Ta vie me répondra d'un de ses cheveux! Tu le retrouveras pour moi seul.

STORAX.

Soit.

CATILINA.

Combien te faut-il de temps pour le retrouver ?

STORAX.

N'était-ce pas à lui ce petit gueux d'esclave jaune qui le suivait ?

CATILINA.

C'était à lui.

STORAX.

En ce cas, il me faut une heure. Laissez-moi sortir, et dans une heure...

CATILINA.

Tu es libre.

STORAX *fait trois pas et revient.*

Ah! pardon, seigneur Sergius; mais il y a une chose qui m'inquiète? (*Il va s'appuyer sur le bras du fauteuil.*)

CATILINA.

Serait-ce par hasard cette lettre de Lentulus, que tu as trouvée sous mon manteau et que tu as su si habilement déchiffrer?

STORAX.

Non.

CATILINA.

Non ! C'est grave, cependant, un secret de cette importance?

STORAX.

Aussi m'a-t-il préoccupé un instant. En revenant du Champ de Mars, nous avons côtoyé un vivier plein de grosses lamproies, qui dévoreraient dix Storax et quinze Pugio en un quart d'heure. Ces bêtes, en me voyant passer, levaient leurs fins museaux à la surface de l'étang, et me couvaient d'un œil affamé. Vous m'aviez fait prendre le bord de l'eau. Ah ! ah ! me suis-je dit, il paraît que c'est ici que mon nouveau maître va enterrer Storax et le secret de Lentulus. Mais, pas du tout, vous avez passé outre... Alors je me suis dit : Il faut qu'il ait bien besoin de moi... sans quoi...

CATILINA.

Sans quoi?

STORAX.

Sans quoi vous m'eussiez poussé dans le bassin aux lamproies.

CATILINA.

J'y ai bien pensé.

STORAX.

Je l'ai bien vu.

CATILINA.

Ce n'est donc plus cela qui t'inquiète?

STORAX.

Vous êtes chargé de ma toilette; bien!... la tête est bonne. Vous vous êtes chargé de mon costume, et je ne me plains pas de l'habit; mais...

CATILINA.

Mais quoi?

STORAX.

Quel doit être l'usage de cet anneau qu'on m'a rivé à la jambe?

CATILINA

Cet anneau, c'est pour y mettre cette chaîne. (*Il lui remet une chaîne.*)

STORAX.

Ah! ah!...

CATILINA.

Tu es mon confident, mais je t'élève à la dignité de portier — dans tes moments perdus. Sois tranquille, dans une heure tu seras libre.

STORAX.

Donc, je me mets à la piste du jeune homme.

CATILINA.

A l'instant même... Songe que j'en veux avoir des nouvelles cette nuit.

STORAX.

Je vous ai demandé une heure.

CATILINA.

Ah ! voilà quelqu'un qui nous arrive.

STORAX.

C'est Orestilla.

CATILINA.

Eh bien ! ne vas-tu pas faire quelque imprudence? Puisque tu tu ne te reconnais pas toi-même, elle ne te reconnaîtra pas.

SCENE VIII.

CATILINA, STORAX, ORESTILLA.

CATILINA.

Salut, Orestilla! Je vous attendais.

ORESTILLA.

Est-ce parce que je vous avais dit que je ne viendrais pas? (*Elle s'assied.*)

CATILINA.

Justement; mais je me suis dit : Storax pendu, la colère passera, et Orestilla ne voudra pas me faire cette douleur de priver de sa présence une fête donnée pour elle. Il a donc été pendu ce malheureux Storax?

ORESTILLA.

Non; le drôle n'a pas voulu me donner ce plaisir; en passant sur le pont, il s'est jeté dans le Tibre.

CATILINA.

Où il s'est noyé?

ORESTILLA.

On me l'a dit, du moins; mais comme je tiens à en être sûre, j'ai donné l'ordre aux pêcheurs de chercher son corps.

CATILINA, *à Storax.*

Va où je t'ai dit.

ORESTILLA.

Qu'est-ce que cet homme?

CATILINA.

Un nouvel esclave dont j'examinais les mérites. (*Storax sort.*)

SCENE IX.

CATILINA, ORESTILLA.

ORESTILLA.

Bien. Sommes-nous seuls?

CATILINA.

A l'exception de Curius et de Fulvie, qui se disputent ou se raccommodent dans les jardins, je ne sais trop lequel.

ORESTILLA.

Verrez-vous longtemps encore une société pareille?

CATILINA.

Cela dépendra de vous, Orestilla. Sommes-nous d'accord?

ORESTILLA.

Parfaitement. Je ne vous aime pas, vous ne m'aimez pas, nous nous épousons; n'est-ce point cela?

CATILINA.

Il est impossible de mieux établir la situation.

ORESTILLA.

Il y a dans la vie d'un homme, fût-il homme de mérite, fût-il homme de talent, fût-il homme de génie, un de ces moments où tout avenir peut se briser devant un mot... l'argent manque!

CATILINA.

Moins le génie, je suis en effet dans un de ces moments-là.

ORESTILLA.

Il en résulte que, faute de quelques milliers de sesterces, une destinée avorte, une fortune croule...

CATILINA.

C'est ce qui faillit arriver à César au moment de partir pour l'Espagne... Il rencontra Crassus qui le sauva.

ORESTILLA.

Et c'est ce qui vous arriverait à vous si vous ne m'aviez pas rencontrée... Je serai votre Crassus. Crassus donna la préture à César, je vous donnerai le consulat. Combien vous faut-il pour assurer votre élection? Calculez largement.

CATILINA.

Vingt millions de sesterces.

ORESTILLA.

Vous pouvez les faire prendre chez moi cette nuit.

CATILINA.

De mon côté, vous savez que je ne vous apporte rien. Mes terres et mes prairies sont grevées d'hypothèques, mes esclaves sont engagés, le sequestre est mis sur mes maisons... vous épousez Lucius Sergius Catilina... ou plutôt son nom... et rien de plus.

ORESTILLA.

Soit. C'est à un homme tel que vous qu'il me convient de lier ma destinée. Maintenant vous savez toute ma vie. Je ne cherche point à me farder. J'abjure mon passé. J'oublie ce que je fus... Votre avenir politique, c'est le mien. Pour la réussite de vos désirs, pour le triomphe de votre ambition, pas de trêve, pas d'obstacles. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus d'amis, je n'ai plus de sentiments... Je suis votre associée, votre instrument, s'il est besoin, votre complice, s'il le faut... Je suis à vous, tout à vous.

CATILINA.

J'accepte.

ORESTILLA.

Les serments que les époux se font entre eux... dérision! Ce n'est point un mariage, c'est un pacte que nous concluons au pied des autels. Le jour où vous me direz : Aurélia, pour que je sois plus riche, pour que je sois plus grand, pour que je sois le premier de Rome, ce n'est pas assez qu'il y ait entre nous un pacte, il faut qu'il y ait un crime!... Ce jour-là je vous dirai : Associée, je partage le mal et le bien, complice, je me mets à l'œuvre, instrument, je frappe!...

CATILINA.

Bien.

ORESTILLA.

Est-ce là-dessus que vous comptiez?

CATILINA.

Tout à fait.

ORESTILLA.

A votre tour... Que faites-vous pour moi?

CATILINA.

Je croyais cette question résolue entre nous... Où je vais, je vous mène. Seulement, tant que je monte, vous pouvez me suivre... si je tombe, vous avez le droit de m'abandonner... Je ne vous dois que ma bonne fortune.

ORESTILLA.

Je n'aime point Catilina comme on aime un homme... je l'aime comme on aime sa propriété. Je vous veux exclusivement, entièrement... C'est vous dire que je ne permettrai pas que rien... entendez-vous? que rien surgisse entre nous... J'ai accepté la seconde place dans votre fortune et dans votre vie... mais réfléchissez-y... je refuserais la troisième. Vous d'abord... moi ensuite.

CATILINA.

C'est convenu.

ORESTILLA.

Ainsi, vous n'avez rien dans le cœur, Catilina?

CATILINA.

Rien.

ORESTILLA.

Vous n'aimez aucune femme?

CATILINA.

Aucune.

ORESTILLA.

Pas un regard que vous cherchiez avec plaisir?

CATILINA.

Pas un.

ORESTILLA.

Pas une main que vous pressiez avec affection?

CATILINA.

Pas une.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'un premier mariage?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant d'adoption?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Pas d'enfant naturel?

CATILINA.

Non.

ORESTILLA.

Réfléchissez-y bien. En me disant que vous n'aimez rien au monde... que tout vous est indifférent... en me disant que je dois passer avant tout et avant tous, vous vous ôtez le droit de défendre qui que ce soit contre moi... vous me donnez le droit de disposer souverainement de tout et de tous.

CATILINA.

Je vous le donne.

ORESTILLA.

Voici l'anneau d'Orestillus, mon premier mari, le cachet auquel obéissent mon intendant et mes esclaves. Il représente quarante millions de sesterces... et ma liberté. Votre main. (*Elle lui passe l'anneau au doigt.*)

CATILINA.

A vous, voici l'anneau de Sergeste, mon ancêtre, le cachet qui régnait sur tous mes biens, quand j'avais des biens. Aujourd'hui il n'est plus que le gage de ma volonté. Mais ce que je veux, c'est cent fois, c'est mille fois, c'est un million de fois ce que j'ai perdu. C'est ce qu'a voulu Marius; c'est ce qu'a accompli Sylla.

ORESTILLA.

Votre associée peut le prendre?

CATILINA.

Le voici. (*Orestilla prend l'anneau.*)

SCENE X.

LES MÊMES, NUBIA; *puis* LENTULUS, RULLUS, CETHÉGUS, CAPITO, CURIUS, FULVIE, ET UN INTENDANT, etc., etc. (*Catilina va au-devant d'eux jusque dans le jardin.*)

NUBIA, *paraissant à la porte de côté.*

Maîtresse...

ORESTILLA.

Ah! c'est toi, Nubia?

NUBIA.

Puis-je parler?

ORESTILLA.

Oui.

NUBIA.

Le jeune homme s'appelle Charinus; le père Clinias, la mère Erys.

ORESTILLA.

Où demeurent-ils?

NUBIA.

Au Champ-de-Mars, près de la voie Flaminia.

ORESTILLA.

Bien. (*Entrent Catilina et ses amis.*) Prends mon manteau, Nubia.

CATILINA, *rentrant avec Capito, et allant au-devant de Lentulus.*

Lentulus! salut.

LENTULUS.

Avez-vous reçu ma lettre?

CATILINA.

Oui, et soyez tranquille. On veillera à ce que le pois chiche soit cueilli. Bonjour, Céthégus.

CÉTHÉGUS.

Bonjour. Avons-nous du nouveau?

CATILINA.

C'est à vous qu'il faut demander cela; à vous, notre futur édile. (*Entrent Fulvie et Curius.*)

CETHÉGUS.

Par Hercule! le sénat se remue comme une fourmilière sur laquelle un cheval a mis le pied. Toutes les baudes de pourpre veulent nommer Cicéron. Sera-t-il nommé?

CATILINA.

Vous le savez, amis. C'est un coup de dés sur le tapis vert des comices. Nul ne peut répondre s'il fera le coup de Vénus ou le coup du chien.

FULVIE.

O Sergius! Pourquoi les femmes ne votent-elles pas?

CATILINA.

Merci, belle Fulvie; mais si les femmes ne votent pas, elles font voter.

ORESTILLA, *assise.*

C'est presque une déclaration, savez-vous. Dites donc à Fulvie que nous nous marions... séparés de biens.

CURIUS, *à Catilina.*

Bon! voilà les femmes qui se disputent à présent.

CATILINA, *intervenant.*

L'une ou l'autre de vous deux a-t-elle vu César, mesdames?

TOUTES DEUX.

César? Non.

CATILINA.

Voyons, Orestilla?

CURIUS.

Voyons, Fulvie?

ORESTILLA.

Eh bien! quoi?

FULVIE.

Qu'y a-t-il?

CÉTHÉGUS.

César, c'est un Janus: il a deux visages. Par Hercule! défiez-vous de lui, Sergius. L'un qui sourit à Catilina, l'autre qui sourit à Cicéron.

CATILINA, *à Orestilla.*

Si César vient, retenez-le, et qu'il ne sorte sous aucun prétexte. Ah! vous voilà, Rullus! Que tenez-vous là? Est-ce un chapitre des dix premières années de votre Histoire de Sylla?

RULLUS.

Non; c'est un projet d'organisation dont je compte faire l'essai, si jamais j'arrive au pouvoir.

CAPITO, *à Catilina.*

Eh bien! qu'attendons-nous pour souper?

CATILINA.

César.

L'INTENDANT.

Une lettre du noble Julius...

CATILINA.

Il ne viendra pas.

ORESTILLA.

A-t-il une bonne raison au moins?

CATILINA.

Excellente. (*Il lit.*) Jugez-en... « Une belle dame vient de me faire avouer que l'on dîne mieux à deux qu'à douze. Pardonnez-moi; elle ne me pardonnerait pas. »

FULVIE, *à Curius.*

Si César ne vient pas, c'est mauvais signe.

CURIUS.

Par Vénus! Fulvie, César donne une trop bonne excuse pour que je ne trouve pas qu'il est dans son droit.

FULVIE.

Niais que vous êtes!

CATILINA.

Seigneurs, nous tâcherons de nous passer de César.

LENTULUS.

N'importe, c'est fâcheux. César!... c'est un beau nom.

RULLUS.

Et laissez là vos patriciens, Lentullus. Invitez le peuple et il viendra, lui. Je réclame la part du peuple, Catilina, du peuple! toujours oublié dans les révolutions.

CATILINA.

C'est bien, Rullus, c'est bien; on lui fera justice cette fois au peuple, et c'est vous qui serez chargé de la lui faire.

TOUS.

Bravo! Catilina, bravo!

CÉTHÉGUS.

J'attends, pour crier vive Catilina! que Catilina ait fait ses largesses.

CATILINA.

Soyez tranquille, il les fera. J'ai regardé l'aigle romaine, et j'ai mesuré son vol; elle part du mille d'or, centre de la ville, et décrit un cercle gigantesque autour du monde. L'Europe au ciel sévère, à la terre féconde; l'Asie aux plaines embaumées, aux fleuves semés de paillettes d'or, aux villes opulentes; l'Afrique avec ses mines d'argent et de pierres précieuses, avec ses déserts, vaste peau de tigre tachée d'oasis; voilà ce que domine l'aigle de nos légions; du haut du ciel son œil voit s'agiter cent cinquante millions de tributaires, fumer quarante mille cités; l'ombre de ses deux ailes s'étend sur les deux mers qui embrassent son domaine, comme une ceinture ruisselante de lumière. Enfin, lorsqu'elle est fatiguée, elle peut reposer son vol sur une montagne d'or aussi haute que l'Atlas. Comptons-nous. Nous sommes six! Coupons la montagne en six tranches; taillons le monde en six parts : voilà, mes amis, la largesse que nous fait le roi du festin.

TOUS.

Vive le roi du festin!

CATILINA.

Le roi, ce sera le consul de demain. Criez vive le consul!

CÉTHÉGUS.

Pas de détours, pas d'apologues. Ne crions ni vive le roi! ni vive le consul! crions vive Catilina!

CURIUS, *à Fulvie.*

Comprenez-vous maintenant?

FULVIE.

Je comprends.

CURIUS.

Et êtes-vous fâchée d'être restée?

FULVIE.

Je ne m'engage que jusqu'à demain.

CATILINA.

Maintenant parlez. Il n'y a pas de trop vastes désirs, il n'y a pas de trop grandes ambitions; ce que les autres osent à peine

rêver, demandez-le et vous l'aurez. A vous, Lentulus, prenez.

LENTULUS.

A moi l'Asie.

CATILINA.

Rullus, vous l'organisateur de nos majorités, demandez.

RULLUS.

moi Rome, et avec Rome l'Italie.

CATILINA.

Soit. Céthégus, vous, le bras de l'entreprise, que vous faut-il?

CÉTHÉGUS.

La Gaule, la Germanie, le Nord.

CATILINA.

C'est dit. Capito, que désirez-vous?

CAPITO.

L'Afrique!

CATILINA.

Accordée. Vous, Curius?

CURIUS.

Que dites-vous de l'Espagne, Fulvie?

FULVIE.

Elle est un peu ruinée par César.

CURIUS.

Bah! nous trouverons bien à y glaner un milliard de sesterces. (*Se tournant vers Catilina.*) L'Espagne!

CATILINA.

Vous l'avez.

ORESTILLA.

Ils vous oublient et prennent tout. Chacun a sa province, que vous restera-t-il, à vous?

CATILINA, *bas.*

Tout. Ne faut-il pas des proconsuls à un dictateur? (*Haut.*) Et maintenant, amis, à table.

CAPITO.

Mais la table n'est pas dressée.

CATILINA.

Oh! ce sera bientôt fait; j'ai pour me servir des génies fort intelligents, quoique invisibles.

FULVIE.

Et de quelle façon leur transmettez-vous vos commandements?

CATILINA.

Frappez du pied, madame, avec l'intention qu'ils vous envoient à souper, et ils vous obéiront.

FULVIE.

Combien de fois?

CATILINA.

Trois fois, c'est le nombre sacré.

FULVIE *frappe du pied trois fois, une table somptueusement servie sort de terre avec les lits de pourpre.*

C'est par magie.

ORESTILLA.

Envoyez chercher chez moi vingt millions de sesterces.

CATILINA.

Bien! placez-vous. Amis, à table, à table!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, STORAX.

STORAX.

Maître!

CATILINA.

C'est toi!

STORAX.

Je sais tout.

CATILINA.

Parle!

STORAX.

Le jeune homme s'appelle Charinus, le père Clinias, la mère Érys.

CATILINA.

Où demeurent-ils?

STORAX.

Au Champ de Mars, près de la voie Flaminia, une petite maison isolée.

CATILINA, *vivement.*

La maison de la Vestale!

STORAX.

Justement!

CATILINA.

Qu'on apporte un manteau d'esclave dans cette chambre; dans dix minutes je sors.

ORESTILLA.

Eh bien, Catilina, nous n'attendons plus que vous et les couronnes.

CATILINA.

Voici Vénus, votre sœur, qui vient vous les apporter. (*Deux esclaves vêtues en nymphes et une Vénus descendent du lambri sur un nuage, avec des couronnes et des guirlandes.*)

TOUS.

Vive Ctilina, le roi du festin!

CATILINA, *levant sa coupe.*

Amis, au partage du monde!

TOUS.

Au partage du monde!

QUATRIÈME TABLEAU.

La maison de la Vestale. Même décoration qu'au prologue.

SCÈNE I.

MARCIA, *sur le canapé,* CLINIAS.

MARCIA, *à Clinias.*

Pourquoi prenez-vous cette peine de porter vous-même les bagages dans le souterrain, Clinias?

CLINIAS, *s'approchant de Marcia.*

Parce que je me défie de tout le monde et même de Syrus; puis il y a près d'une année que la porte extérieure n'a été ouverte. J'avais peur que la serrure ne fût rouillée et que nous n'éprouvassions quelque difficulté au moment du départ. Heureusement tout va bien.

MARCIA.

Voyons, Clinias, pour me séparer encore une fois de mon enfant, le danger est-il aussi grand que vous le croyez?

CLINIAS.

Le danger est immense, Marcia.

MARCIA.

Ainsi, vous ne vous êtes pas trompé... vous êtes sûr d'avoir reconnu cet homme?

CLINIAS.

Marcia, trois figures vivent incessamment dans mon souvenir; l'une y éveille l'amour, la seconde la pitié, la troisième la haine. Vous que le ciel nous a donnée, Niphé que la mort nous a prise, cet homme que l'enfer nous renvoie.

MARCIA.

C'est bien, Clinias; prenez cette bourse. J'ai mis quatre talents d'or au fond du coffre. Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que je sois séparée de mon fils. Rien, pas même ma volonté.

CLINIAS.

Marcia, vous avez encore une heure.

MARCIA.

Elle passera bien vite.

CLINIAS.

Elle passera trop lentement, Marcia. Je l'avoue, je ne respirerai à l'aise qu'une fois hors des murs de Rome, quand nos mules nous entraîneront au galop vers Naples.

MARCIA.

Alors, partez tout de suite.

CLINIAS.

Il m'a fallu le temps de faire prévenir nos esclaves. Je leur ai donné rendez-vous à la fin de la seconde veille seulement.

MARCIA.

Où doivent-ils nous attendre?

CLINIAS.

Au premier mille de la voie Appia. Ils seront vingt, conduits par Senon le Gaulois, bien armés, bien montés.

MARCIA.

Et quand pourrai-je vous rejoindre?

CLINIAS.

Aussitôt que nous vous aurons annoncé notre arrivée à Alexan-

drie. Pardon, si je dispose ainsi de vous, Marcia, si je vous pousse ainsi dans l'exil: mais c'est pour suivre votre fils. Vous y perdez la patrie, mais vous y gagnez le bonheur.

MARCIA.

Merci, Clinias.

CLINIAS.

Ah ! voici Charinus qui vient. D'ici à l'heure du départ, Marcia, pas un mot à votre fils .. qu'il n'apprenne qu'il vous quitte que lorsque le moment de vous quitter sera venu.

SCENE II.

LES MÊMES, CHARINUS.

CHARINUS.

Pardon, ma mère, je me suis laissé entraîner par le travail, et j'avais peur, en entrant, de ne plus vous trouver ici. Il est tard, n'est ce pas?

CLINIAS.

On vient de crier la cinquième heure de la nuit.

MARCIA.

Qu'as-tu fait, Charinus? Tu as dessiné ou traduit?

CHARINUS.

L'un et l'autre, ma mère.

MARCIA.

Es-tu content de ce que tu as fait?

CHARINUS.

Je serai content si vous êtes contente, ma mère. Syrus, va chercher dans ma chambre un dessin qui représente des hommes à cheval, et un rouleau de papyrus couvert de lignes inégales. Ce n'est point par paresse, ma mère, que j'envoie Syrus, c'est pour ne pas vous quitter.

MARCIA

Cher enfant!...

CLINIAS, *bas à Marcia.*

Du courage!

CHARINUS.

Votre cœur bat... votre poitrine se gonfle... qu'avez-vous, ma mère?

MARCIA.

Rien.

SYRUS, *rentrant.*

Jeune maître, est-ce là ce que vous demandez?

CHARINUS.

Oui. Tenez, ma mère, voyez... ceci est la copie d'une frise du Parthenon.

MARCIA.

Laisse-moi ce dessin, mon enfant; je le garde.

CHARINUS.

O ma mère! vous lui faites beaucoup trop d'honneur.

CLINIAS.

Qu'as-tu traduit aujourd'hui, Charinus?

CHARINUS.

Quelques vers du chef-d'œuvre d'Euripide; un fragment de Phedre : l'invocation à Diane.

CLINÉAS.

Voyons

MARCIA.

Attends, que je t'écoute, mon enfant... Attends surtout que je te voie.

CHARINUS.

Fille de Jupiter, déesse au front changeant,
Qui mires dans les flots ta couronne d'argent,
Et traces à ton char, quand la nuit prend ses voiles,
Une route nacrée au milieu des étoiles,
Toi qui chasses le jour, et que j'entends parfois
En excitant les chiens, troubler la paix des bois,
Qui sondes des forêts l'épaisseur inconnue,
Quand ton frère Phœbus, éclatant dans la nue,
Te conseille d'aller au milieu des roseaux,
Livrer ton corps divin à la fraîcheur des eaux:
Diane chasseresse, ô fille de Latone,
Reçois d'un cœur ami cette blanche couronne
Que je t'offris hier, et que d'une humble main,
Avec les mêmes vœux, je t'offrirai demain.
J'en ai ravi les fleurs...

CLINIAS, *bas à Marcia.*

Marcia!... (*Geste de désespoir de Marcia.*)

CHARINUS.

Mais qu'avez-vous donc, ma mère? je ne vous ai jamais vue ainsi.

CLINIAS, *retournant le sablier.*

Marcia, c'est l'heure.

CHARINUS.

Quelle heure, mon père? celle de me retirer, sans doute?

CLINIAS.

Oui... Dites adieu à votre mère, Charinus.

CHARINUS.

Bonsoir, ma bonne mère... bonsoir, ma mère chérie.

MARCIA.

Adieu!... adieu!...

CHARINUS.

Mais vous ne me dites pas bonsoir, vous me dites adieu, ma mère.

MARCIA, *sanglotant.*

Adieu! oh! oui, adieu!

CHARINUS.

Ma mère, vous pleurez; mon père, vous détournez la tête... Qu'y a-t-il, par grâce, qu'y a-t-il?

CLINIAS.

Il y a, Charinus, que vous partez, ou plutôt que nous partons cette nuit.

CHARINUS.

Nous partons? et où allons-nous, mon père?

CLINIAS.

En Egypte.

CHARINUS.

En Egypte?

CLINIAS.

Oui; votre éducation n'est pas finie, Charinus... L'Egypte est un de ces pays qu'un jeune homme, destiné comme vous l'êtes aux arts et aux sciences, doit visiter.

CHARINUS.

Oh! je serais bien heureux de voir l'Egypte, si ma mère pouvait nous y suivre.

CLINIAS.

Avant trois mois, Charinus, elle nous aura rejoints.

CHARINUS, *allant à sa mère.*

Oh! bonne mère! Mais puisque tu dois venir... pourquoi ne viens-tu pas avec nous? pourquoi n'avances-tu pas ton départ? ou pourquoi ne retardons-nous pas le nôtre?

CLINIAS.

Parce qu'il faut que tu partes à l'instant même, Charinus.

CHARINUS.

Mais ce n'est pas un voyage alors... c'est une fuite.

MARCIA, *pleurant.*

Oui, mon enfant, une fuite.

CHARINUS.

Il y a donc un danger?... pour qui?... pour moi?...

MARCIA.

Oui, pour toi.

CHARINU

Ma mère, serait-ce donc ce seigneur que nous avons vu au Champ de Mars?... Mon père, ce...

CLINIAS.

Silence! je vous dirai tout cela en route, Charinus : prenez ce coffret.

CHARINUS.

Dois-je appeler Syrus ou Byrrha? (*Il va près du coffret.*)

CLINIAS.

Non, non! gardez-vous-en, au contraire. Il faut que tout le monde ignore notre départ. (*Il monte au fond.*)

CHARINUS.

Mais quelque précaution que nous prenions, le portier nous verra sortir.

CLINIAS.

Il ne nous verra point, car nous sortons par le souterrain. Dis adieu à ta mère, Charinus.

CHARINUS *s'élance dans les bras de sa mère assise sur le canapé.*

Mais ma mère se meurt! vous le voyez bien, je ne puis la quitter dans cet état.

CLINIAS.

Charinus, il faut que le jour nous trouve aux Marais Pontins.

CHARINUS, *à genoux devant Marcia.*

O ma mère! ma mère!

SYRUS, *entrant.*

Maître!

CLINIAS, *à Syrus qui entre.*

Qui vient ici sans être appelé?

MARCIA.

C'est un instant de plus que les dieux me donnent. Sois le bien venu, Syrus.

SYRUS, *prenant Clinias à part.*

Maître, un esclave est là-bas qui demande à vous parler.

CLINIAS.

Je n'attends personne, je ne veux recevoir personne en ce moment. (*Syrus sort.*) Allons, embrassez votre fils, Marcia.

CHARINUS.

Tu viendras, n'est-ce pas, bonne mère?

MARCIA.

Oh! oui, le plus tôt possible.

SYRUS, *rentrant.*

Maître!

CLINIAS *s'apprête à ouvrir le passage secret.*

Encore!

SYRUS.

Maître! cet esclave insiste.

CLINIAS.

Chasse le.

SYRUS.

Il demande seulement à vous remettre un billet.

CLINIAS.

Qu'il attende. (*A Marcia.*) Vous verrez ce que c'est, Marcia, lorsque nous serons partis.

SYRUS.

Maître, à ce que dit l'esclave, le billet vous prévient d'un grand danger.

MARCIA.

D'un grand danger! Vous entendez, Clinias.

CLINIAS.

Voyons, que dis-tu? de quelle part vient ce danger?

SYRUS

De la part de Sergius Catilina.

CLINIAS.

De Sergius Catilina?

MARCIA.

Catilina!... Grands dieux!

CHARINUS.

Mon père, c'est ce patricien que nous avons rencontré au Champ de Mars, qui m'avait donné ce beau flacon, et loin de qui vous m'avez entraîné si vite?

CLINIAS, *à Syrus.*

Amène l'esclave, je veux lui parler. (*Syrus sort. A Marcia.*) Dans votre chambre... pas un souffle, pas une parole.

MARCIA.

Et Charinus!...

CLINIAS.

Dans le souterrain, afin qu'il soit tout prêt à partir... Dans votre chambre, dans votre chambre! Marcia, je vous en supplie. (*Montrant le souterrain.*) Et vous, Charinus, là, là. (*Il le fait entrer dans le souterrain.*) Ne vous écartez point, ne bougez pas, n'ayez point peur. Seulement, fermez la trappe en dedans avec cette barre de fer (*A Marcia.*) Allez, Marcia. (*A Charinus.*) Allez, Charinus... Il était temps!

SCÈNE III.

CLINIAS, SYRUS, L'ESCLAVE.

SYRUS.

Voici l'esclave.

CLINIAS.

C'est bien, laisse-nous seuls. (*A l'Esclave.*) Tu as une lettre à me remettre? (*L'Esclave la donne.*)

CLINIAS, *lisant.*

« Tu as aujourd'hui, au Champ de Mars, insulté Lucius Sergius Catilina. Il désire savoir la cause de cette offense. » C'est bien : demain je la lui ferai savoir. Je ne puis la dire qu'à lui-même.

L'ESCLAVE.

Alors, parle; le voici... (*Il lève son capuchon.*)

CLINIAS.

Catilina!.. Catilina dans cette maison...

CATILINA.

Eh bien! cette réponse? Je l'attends.

CLINIAS.

Je n'ai pas de réponse à te faire.

CATILINA.

Tu n'as pas de réponse à Sergius Catilina, quand aujourd'hui même tu l'as offensé cruellement? Voyons, quel sentiment t'a fait agir vis-à-vis de moi... Etait-ce un sentiment de haine, de mépris ou de terreur?

CLINIAS.

Crois à tous les sentiments que tu peux m'inspirer, Catilina, excepté à la terreur.

CATILINA.

Je ne dis pas que tu as eu peur pour toi... Ne connaissant pas ce sentiment, je ne suppose jamais qu'il existe chez les autres.

CLINIAS.

Et pour qui craignais-je donc, si ce n'était pour moi?

CATILINA.

Mais pour ce jeune homme qui t'accompagnait, peut-être.

CLINIAS.

J'ignore de quelle terreur vous voulez parler et de quel jeune homme il est question... L'heure s'avance... J'ai besoin d'être seul... laissez-moi...

CATILINA.

Je ne suis pas de ceux qui ont des yeux pour ne pas voir, qui interrogent pour ne pas apprendre, qui vont sans raisons d'aller... Je t'ai vu au Champ de Mars agir d'une façon qui a droit de m'étonner... Je suis venu dans cette maison pour savoir ce qu'il importe que je sache... Je ne m'en irai point que tu ne m'aies répondu.

CLINIAS.

Ma réponse, la voici : Regardez ce portique silencieux et sombre... regardez cette voûte où le bruit de vos pas fait un écho funèbre...

CATILINA.

J'ai vu ce portique... j'ai vu cette voûte... après?

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu entras dans cette maison, ne trouvas-tu pas sous ce vestibule un tombeau?

CATILINA.

Peut-être!

CLINIAS.

Lucius Sergius Catilina, la dernière fois que tu sortis de cette maison, ne laissas-tu pas à cette place un cadavre?

CATILINA.

Cela se peut.

CLINIAS.

Ce n'est pas tout, car le meurtre fut ton moindre crime!... Cette nuit ne l'avais-tu pas destinée à tous les forfaits... n'avais-tu pas outragé la fille au pied du cercueil du père... souillé la prêtresse à la face de la divinité... et, non content d'avoir assassiné l'affranchie, dont le sang rougit l'eau de cette fontaine... ne laissas-tu pas lâchement condamner à mort, lâchement ensevelir vivante, le jour où elle devenait mère, la vestale, victime de ta brutale passion... J'ai donc raison de te dire : Traverse en courant ce vestibule, sacrilége!... fuis de cette salle sans regarder en arrière, assassin!

CATILINA.

Tu es cet esclave qui se précipita sur moi au moment où je quittais la maison?

CLINIAS.

Eh bien! oui, c'est moi.

CATILINA.

Alors, plus de détours, plus de mystères... Charinus a quinze ans... Charinus est le fils de la vestale, enterrée vivante... Charinus est mon fils!

CLINIAS.

Tu te trompes, c'est le mien!

CATILINA.

Tu es donc marié?

CLINIAS.

Oui!

CATILINA.

Où est ta femme?

CLINIAS.

Que t'importe!

CATILINA.

Oh! je te l'ai dit, quand je soupçonne. . quand je désire... quand je veux... rien ne me distrait... rien ne m'arrête... tu le sais bien... Charinus existe... je l'ai vu... Charinus! cher petit... Tu as bien fait de l'appeler Charinus... car je l'aime, car au premier coup d'œil, je l'ai aimé... Ne dis pas que tu es son père, ne dis pas qu'il est le fils de ta femme... Je l'ai reconnu, comme on reconnaît une ombre... Charinus est le fils de Marcia, le fils de mon amour, la seule chose que j'aime en ce monde. (*Il s'assied.*) Je resterai jusqu'à ce qu'on me l'ait rendu... rends-le-moi, et je m'en irai.

CLINIAS.

Oh ! tu fais bien de m'irriter, tu fais bien de provoquer ma violence.

CATILINA.

Tu fais bien de me menacer, tu fais bien de porter la main à ton épée!

CLINIAS.

Hors d'ici!

CATILINA.

Prends garde!

CLINIAS, *tirant son épée.*

Hors d'ici! ou tu es mort.

CATILINA.

Tiens, je n'ai que ce poinçon d'acier avec lequel j'écris sur mes tablettes; mais au besoin il peut devenir un poignard; prends garde, car avec cette arme misérable je vais combattre pour un bien plus précieux que ma vie, je vais combattre pour mon fils. Prends garde, tu succomberas et je le prendrai.

SCENE IV.

Les Mêmes, MARCIA.

MARCIA, *sortant.*

Vous me prendriez mon enfant, vous!...

CATILINA.

Dieux immortels! est-ce une apparition, est-ce un rêve? Marcia, Marcia la vestale!

MARCIA.

Oh! tu l'as reconnue?

CATILINA.

Marcia, Marcia!

MARCIA.

Oui, quand par un crime cette vierge pure donnait le jour à un fils, quand par le devouement généreux d'un ami, la morte revoyait le jour qu'elle ne devait jamais revoir, quand les dieux ont permis tout cela, croyez-moi, ils ne peuvent permettre que mon fils me soit ravi par vous, que mon sauveur soit assassiné par vous, par vous, qui êtes la cause de tous mes malheurs, et que cependant je vois pour la première fois, et dont cependant je prononce le nom pour la première fois, Lucius Sergius Catilina!...

CATILINA.

Marcia vivante!

CLINIAS.

Marcia, vous nous avez perdus; il sait notre secret maintenant! il peut le révéler aux magistrats Marcia, laissez-nous ensemble, et quand je vous rappellerai, vous n'aurez plus rien à craindre de lui

MARCIA.

Clinias, retirez-vous!

CLINIAS.

Seule! vous voulez que je vous laisse seule avec cet homme!

MARCIA.

Je vous en prie.

CLINIAS.

Oh! vous savez bien que vos prières sont des ordres. Je me retire, Marcia. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

CATILINA, MARCIA.

MARCIA.

Lucius Sergius Catilina, asseyez-vous dans ma maison.

CATILINA, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

O dieux bons...

MARCIA, *s'approchant lentement de lui.*

Vous avez dit tout à l'heure que vous veniez chercher ici votre fils Charinus, votre fils qui n'avait pas de mère; maintenant vous voyez que Charinus a une mère, que demandez-vous?

CATILINA.

Oh! c'est donc vous, Marcia?

MARCIA.

Non ce n'est pas Marcia, la Marcia que vous avez connue autrefois et que vous essayez de reconnaître aujourd'hui; c'est une mère à qui vous avez dit : Je vais te prendre ton enfant!

CATILINA.

Je ne sais ce que j'ai dit, Marcia.

MARCIA.

Oui, je comprends, mon apparition vous a troublé; ce n'est point une chose ordinaire que la resurrection des morts, n'est-ce pas? et vous deviez croire ensevelie à jamais cette Marcia que vous avez perdue. Voyons, est-ce au nom de Marcia deshonorée par votre crime, est-ce au nom de Marcia assassinée par votre abandon que vous venez redemander Charinus?

CATILINA.

Ah!... Isolons les deux crimes que vous me reprochez, laissez-moi porter le poids du premier, si lourd qu'il courbe mon front devant vous lorsque vous me regardez; mais ne m'accusez pas du second, c'est une lâcheté que je n'ai pas commise Lorsque le jugement de Cassius Longinus vous frappa, je combattais en Espagne, la nouvelle de votre mort m'arriva deux mois après l'exécution de la sentence; je ne pus ni vous défendre ni vous sauver. Charinus ne saurait donc reprocher à son père autre chose que le crime auquel il doit la vie. (*Il se lève.*)

MARCIA.

Charinus n'a pas de père, seigneur; il n'a qu'une mère, près de laquelle il a vécu depuis sa naissance et qui, le jour où il sera devenu un homme, lui révélera le malheur qui pèse sur sa vie.

CATILINA.

Pour qu'à partir de ce jour il me haïsse, n'est-ce pas?

MARCIA.

Je ne veux lui inspirer pour vous ni bons ni mauvais sentiments, je ne sais de vous que tout ce que le monde en dit; vous ne m'avez été révélé que par votre crime: vous êtes entré la nuit dans la maison de mon père, je dormais lorsque vous avez franchi le seuil de ma chambre; vous avez abusé d'un sommeil préparé par vous, quand je me suis réveillée vous n'étiez plus là et j'étais mère. (*Elle s'est éloignée de Catilina.*)

CATILINA.

Marcia, pas un mot de plus, je vous en conjure (*s'approchant de Marcia*); je ne suis pas homme à moduler des soupirs et à nourrir des remords, et cependant bien des fois le souvenir de cette nuit terrible est venu me faire tressaillir et trembler. Mais à quoi bon tout cela? Quand on a ruiné la fortune, l'honneur, la vie d'une femme, quand on a fait tomber sur sa tête les plus épouvantables malheurs, on ne vient pas lui dire: Pardonnez-moi, je me repens: mais on vient lui dire: Écoutez-moi, pauvre victime de ma folie, de mon amour, de ma brutalité, écoutez-moi; si j'ai été méchant, c'est que j'étais seul, c'est que je voyais le vide autour de moi, c'est que le neant qui précède l'existence et qui suit la mort, vivant je l'avais déjà dans le cœur. Oh! il est facile d'être bon, croyez moi, quand on aime et quand on est aimé. Pourquoi toutes ces orgies ardentes qui usent mes nuits, tous ces rêves fiévreux qui brûlent mes jours? Parce qu'au lieu d'un sentiment réel qui fait aimer la vie, j'ai été obligé de vouer un culte aux passions factices qui la font oublier Pourquoi mon patrimoine perdu, pourquoi ma fortune jetée aux vents, pourquoi mes jours dépensés au hasard? Parce que je ne répondais à personne de mon patrimoine, de ma fortune, de mes jours. Donnez-moi un héritier de tout cela, Marcia, et je conserverai tout cela pour mon héritier Donnez-moi un enfant, et je grouperai le passé, le présent et l'avenir autour de cet enfant Eh bien, Marcia, comprenez-vous? A l'heure où il est temps encore pour moi de m'arrêter, quand peut-être je puis écarter la fatalité qui me poursuit en épouvantant cette fatalité avec le présent que les dieux viennent de me faire, je retrouve Charinus, je retrouve votre enfant, je retrouve mon fils; mon cœur, que je croyais mort, ressuscite, l'espoir que je croyais éteint renaît. Marcia, Marcia! il y a là pour moi, devant moi, je le sens, un monde nouveau, inouï, inconnu, pareil à ces jardins enchantés que gardait le serpent de Jason ou le dragon d'Hespérus. Ce monde, c'est vous, Marcia qui en tenez l'entrée. Marcia, au nom de tous les dieux,

ne me repoussez pas du seuil sauveur : Marcia, ne me fermez pas la porte sacrée!

MARCIA.

Et vous voulez que je croie à cet amour paternel venu en un instant, ignoré hier, tout-puissant aujourd'hui?

CATILINA.

Que voulez-vous que je vous dise, Marcia? A peine si j'y crois moi-même; c'est une chose qui vivait en moi et que j'ignorais. Tout ce que je croyais aimer, c'était l'émanation de cet amour inconnu auquel l'apparition de mon enfant a donné un nom, une forme, une existence. J'ai vu Charinus, et mes yeux n'ont pu se détacher de lui. Il buvait dans une gourde de bois de frêne, et j'ai souhaité qu'il bût dans l'or. Il était brillant de jeunesse, de beauté, de grâce, et j'ai souhaité qu'il fût mon fils. Les dieux ont permis que l'impossible devînt une réalité, et j'ai dit aux dieux : Eh bien! c'est tout ce que je désirais; dieux immortels, donnez-moi mon enfant, et je n'ai plus rien à demander de vous.

MARCIA; *elle se soulève sans quitter sa place.*

Je voudrais vous croire, Catilina; mais je me souviens, et je me défie. Je voudrais avoir confiance en vous; mais je me souviens, et j'ai peur. (*Elle retombe assise.*)

CATILINA.

Voyons, Marcia, comment supposez-vous que je cherche à voir cet enfant en ce moment, où, au compte de mon ambition, les minutes valent des jours et les jours des années, si je ne l'aimais de toute mon âme? Ma fortune, ma renommée, ma vie, se jouent demain. Je devrais m'occuper à préparer ce grand combat qui doit être le triomphe ou la mort de ce qu'il y a deux heures encore j'appelais mes espérances. Eh bien! j'apprends que cet enfant que j'ai vu, que ce Charinus qui m'a parlé, habite cette maison funeste. Je quitte tout; j'accours. Ce vague espoir ne m'avait pas trompé. Cependant, la troisième veille va s'accomplir; mes partisans m'attendent, m'appellent, me maudissent. Le sablier à la main, ils voient le temps qui fuit, l'heure qui s'échappe. Où suis-je? Je vous le demande, Marcia? Ici : que fais-je? J'implore, je prie, car je ne menace plus, Marcia. Je n'ai plus de courage pour la haine, plus de force pour la colère. Je suis tout amour! Le monde m'attend, et je perds le monde!... Eh bien! Marcia, que voulez-vous pour votre fils et pour le mien? Est-ce le monde?... Montrez-moi mon fils; laissez-moi embrasser mon fils... Laissez Charinus m'appeler son père, et je cours lui conquérir le monde... Est-ce un coin obscur dans la Sabine?... Une pauvre maison dans les Apennins? une chétive cabane au bord de la mer? Eh bien! cette chétive cabane, cette pauvre maison, ce coin obscur, mettez-y mon fils, et il me tiendra lieu du monde!

MARCIA.

Inutile, Sergius... l'enfant que vous cherchez n'est plus ici.

CATILINA.

Prenez garde! Voilà que vous ne me comprenez point, Marcia, et voilà que vous allez essayer de me tromper. Charinus n'est point sorti d'ici... Charinus est caché dans la maison... Vous n'étiez pas prévenue de mon arrivée, d'ailleurs; comment eussiez-vous songé à éloigner votre fils?

MARCIA.

Ne l'avez-vous pas rencontré au Champ de Mars? Clinias ne vous-a-t-il pas reconnu? N'avons-nous pas dû songer que, séparé violemment de cet enfant sur lequel vous aviez jeté les yeux avec curiosité, vous essayerez de vous rapprocher de lui? Puis ce jour est un jour néfaste. Catilina n'est pas le seul qui cherche Charinus. (*Elle tombe assise sur le canapé.*)

CATILINA.

Je ne suis pas le seul?

MARCIA.

Non; avant que votre esclave interrogeât Syrus, Syrus avait déjà été interrogé par une femme.

CATILINA.

Tu dis, Marcia, qu'on a interrogé Syrus, n'est-ce pas?

MARCIA.

Oui, une esclave.

CATILINA.

Nubienne?

MARCIA.

Oui.

CATILINA.

C'est cela. Elle aussi est à sa recherche.

MARCIA.

Elle!...

CATILINA.

Marcia... plus que jamais rends-moi notre enfant que je le sauve...

MARCIA; *elle se lève.*

Et pourquoi penses-tu que je ne le sauverai pas bien seule?

CATILINA.

Marcia, si elle m'a suivi, si elle a découvert que je venais dans cette maison, si elle sait pourquoi j'y viens, Charinus est perdu.

MARCIA.

Perdu!

CATILINA.

Si elle a deviné cela, fusses-tu la sombre Hécate qui enfouit ses trésors dans les abîmes de la terre, tu ne saurais dérober Charinus à la colère qui le poursuit.

MARCIA.

Grands dieux! Mais qui peut donc haïr mon Charinus?

CATILINA.

Il existe des esprits jaloux, farouches, sanguinaires, qui détruisent quand ils aiment tout ce qu'on aime plus qu'eux. Et bien une femme m'a demandé s'il était quelqu'un que je préférasse à elle, et moi, qui ne savais point alors que Charinus fût mon fils, je lui ai répondu : non. Si cette femme sait que Charinus existe, que Charinus est mon fils, mon unique amour, à cette heure elle aiguise le poignard, elle distille le poison!...

MARCIA.

Grands dieux!

CATILINA.

Ainsi, tu le vois bien, Marcia, ce n'est plus pour moi seul, c'est pour toi, c'est pour lui, pauvre enfant, que je prie, que j'implore. Mais au nom de tous les dieux! au nom de ton père mort! au nom de notre enfant! Marcia, à genoux, à tes pieds, je te le demande, mets-le auprès de moi, ou mets-moi auprès de lui, jusqu'à demain, jusqu'à ce que je sois consul, jusqu'à ce que je te dise : Dors tranquille, Marcia; je te réponds de notre enfant.

MARCIA.

Oh! l'on ne trompe pas avec cet accent... Oh! l'on ne trahit pas avec cette voix... Viens, Catilina, viens...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CLINIAS, *puis* CICERON.

CLINIAS.

Sergius Catilina, voici Cicéron qui veut vous entretenir un instant.

CATILINA, *se relevant.*

Cicéron...

CLINIAS, *à Marcia.*

Il n'a pas vu Charinus?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Il ne sait pas où il est?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Et vous n'avez rien avoué?

MARCIA.

Non.

CLINIAS.

Dieu merci!... j'arrive à temps. (*Il va fermer les deux portes latérales à la clef.*) Marcia, venez. (*Il éloigne Marcia.*)

SCENE VII.

CICERON, CATILINA.

CICÉRON.

Salut, Sergius.

CATILINA.

Vous ici?

CICÉRON.

Vous le voyez.

CATILINA.

Que me voulez-vous?

CICÉRON.

Clinias ne vous a-t-il pas dit que je voulais vous entrenir un instant?

CATILINA.

L'heure est mal choisie, le lieu du rendez-vous n'est pas convenable... A demain, Cicéron... Ah! la porte est gardée?

CICÉRON.

Oui, je suis venu accompagné.

CATILINA.

Je comprends.

CICÉRON.

Vous vous présentez au consulat, Sergius?

CATILINA.

Pourquoi pas?... vous vous y présentez bien... Suis-je de moins bonne famille que vous, par hasard? Il faut deux consuls à Rome, vous serez le premier, je serai le second. Vous voyez que je suis modeste.

CICÉRON.

Eh bien! c'est justement dans cette hypothèse que je désirais causer avec vous. Deux collègues qui ne s'entendraient pas... quel détriment pour la république!

CATILINA.

Raillez-vous toujours, Cicéron?

CICÉRON.

Non, sur ma parole de chevalier, et la preuve, Sergius, c'est que, si vous voulez sur certaine question m'engager votre foi de patricien, je suis votre homme.

CATILINA.

Impossible, Cicéron; mes engagements sont pris.

CICÉRON.

Vous refusez?

CATILINA.

Je refuse.

CICÉRON.

C'est votre dernier mot?

CATILINA

C'est le dernier.

CICÉRON.

Prenez garde, Sergius. (*Il s'avance près de Catilina.*) Nous avons décidé que si vous n'acceptiez pas mes propositions, vous ne seriez pas consul.

CATILINA.

Et comment empêcherez-vous mon élection?

CICÉRON.

Oh! d'une façon bien simple. Pour être nommé consul, n'est-ce pas, il faut se trouver, le jour de l'élection, dans l'enceinte des murs de Rome?

CATILINA.

J'y suis, ce me semble.

CICÉRON.

Oui; mais cette maison, où nous vous avons suivi, où nous vous tenons enfermé; cette maison, qui appartient à Clinias, c'est-à-dire à un de mes amis, touche à la porte Flaminia. En dix minutes, nous vous emportons par-delà les murs; en six heures, nous vous conduisons à bord d'un bâtiment qui attend à Ostia; en quinze jours, ce bâtiment vous conduit en Gaule, en Espagne, en Égypte. Pendant ce temps, les élections se font, et comme vous n'êtes pas à Rome, vous n'êtes pas nommé.

CATILINA.

Ah! voilà donc le moyen que comptent employer, pour se débarrasser d'un adversaire qui les gêne, Caton, Lucullus, Cicéron, c'est-à-dire les gens vertueux! Les gens vertueux appellent cela un moyen, à ce qu'il paraît; moi, qui ne suis pas vertueux, j'appelle cela un guet-apens.

CICÉRON.

Appelez cela comme vous l'entendrez, Sergius; mais regardez-vous dès à présent comme déporté en Gaule, en Espagne ou en Egypte.

CATILINA.

Soit; mais on revient de la Gaule, de l'Espagne, de l'Égypte. On en revient plus fort, par cela même qu'on a été persécuté. Je reviendrai d'Egypte, d'Espagne et de Gaule; je démasquerai les hommes vertueux, et comme on nomme des consuls tous les ans, je serai nommé consul l'année prochaine.

CICÉRON.

Voyons, je me place en face de toi et je te regarde: je vois un homme que la divinité a doué d'une intelligence supérieure, d'un génie éclatant. Cette intelligence brille encore sous la couche épaisse de tes débauches, ce génie transparaît encore sous le masque sanglant de tes crimes! Tu aimes tout ce qui est beau, tu aimes tout ce qui est bon, tu aimes tout ce qui est grand; ne le nie pas. Tu sais bien aussi que je ne suis pas un homme vulgaire, un grossier paysan d'Arpinum, un bourgeois encroûté, un citadin bouffi d'orge, de figues et de vin; tu sais que je ne veux pas la religion comme un augure, l'ordre comme un centurion, la prospérité comme un marchand d'étoffes; tu n'ignores pas que j'aime les arts, que j'aime les poëtes, que j'aime la gloire!... Tu es bien convaincu que la postérité est à moi, que ce titre de consul que j'ambitionne n'ajoutera rien à ma renommée d'orateur, n'est-ce pas? Quand je me suis décidé à ne pas te perdre de vue depuis un mois, à te suivre ici le soir, à te tenir enfermé dans cette maison, tu devines que je n'ai pas cédé au besoin de te faire un discours... non: j'ai voulu te voir face à face, j'ai voulu te dire de toi à moi: Catilina, plus de prétextes! Expose-moi ce que tu penses, demande-moi ce que tu veux. Tu me hais, moi, Cicéron, impossible! je ne t'ai fait aucun mal... Tu hais mes principes, ce n'est pas vrai, tu n'en as aucun... Tu as besoin d'argent, tu en auras; tu as soif d'honneurs, je te ferai asseoir sur la chaise d'ivoire des consuls; tu es ambitieux de gloire, nous te ferons général comme Lucullus et comme Pompée!.. Mais écoute-moi bien, Sergius, j'ai étudié mon époque, Rome, le monde... Nous sommes arrivés à cette heure solennelle des accomplissements où chaque homme a reçu des dieux une tâche à remplir. Ma tâche, à moi, est sinon d'imprimer, du moins de régler le mouvement de mon siècle. Eh bien! je ne veux pas que ma marche vers le bon, vers l'utile, vers le grand, — ma marche vers le bien, enfin, soit retardée par la crainte ou pressée par la cupidité, Et comme nous devons tous partir du même point pour atteindre à un même but, c'est-à-dire de l'humanité, qui est en bas, pour arriver à la divinité, qui est en haut, vous marcherez avec moi vers ce but, Catilina; vous y marcherez, je l'espère librement, de bon cœur, avec toutes vos forces, et si, pour que vous ne trébuchiez pas en regardant en arrière, il ne faut que vous tendre la main loyalement, je vous la tendrai... Voici ma main, Sergius.

CATILINA.

Merci, Cicéron; mais je ne veux partager avec personne ce que je peux conquérir seul. La vertu est pour vous un prétexte, un moyen d'action; avec un mot vous vous faites un levier; avec ce levier, vous soulevez les masses; mais j'ai mon levier aussi, moi, Cicéron. Le vice! ou plutôt ce que vous appelez le vice!... Vous dites à vos partisans: Travaillez, ménagez, endurez.. Je dis à mes prosélyte: Prenez, prodiguez, jouissez. Quand nous aurons parlé tous deux en ce sens, sur la place publique... comptez vos clients, je compterai les miens; en vérité, je suis curieux de savoir ce que pourra contre moi cette force de résistance, à laquelle, depuis le commencement du monde les Cicéron de tous les temps ont prêté leur concours. Je suis comme vous, Tullius, je crois que l'heure des accomplissements est arrivée, apportant à chacun sa tâche, et je vais te dire quelle sera la mienne. Souvent tu t'es promené dans Rome, et tu as pu voir deux choses qui ne devraient jamais se rapprocher et qui cependant se heurtent incessamment dans les rues de cette cité, qu'on appelle la cité reine. Ces deux choses, c'est la suprême richesse et la suprême misère, des hommes en tunique brodée d'or et en manteau de pourpre, qu'on appelle les patriciens; des cadavres vivants à moitié nus, qu'on appelle le peuple.

CICÉRON.

Eh bien, à ce peuple nu, ne jetons-nous pas souvent un manteau de pourpre, à ces cadavres vivants ne donnons-nous pas la sportule et ne faisons-nous pas l'aumône?

CATILINA.

C'est cela, tu fais l'aumône parce que tu es riche; mais moi je ne suis plus riche et je me suis dit: Est-ce qu'au lieu de faire l'aumône, je ne pourrais pas faire la justice... car sache bien une chose, ces hommes en manteau de pourpre n'ont rien fait de bon pour être riches; ces cadavres vivants à moitié nus n'ont rien fait de mauvais pour être pauvres. Ils ont, suivant le hasard qui a présidé à leur naissance, vu le jour les uns dans un palais de la voie Flaminia ou de la porte Capène, les autres dans quelque mauvaise impasse de la Suburra ou de l'Esquilin, et alors, selon qu'ils ont ouvert les yeux sous le marbre ou sous le chaume, l'inexorable Fatum, ce dieu des rois, ce roi des dieux leur a dit: Pour toute ta vie tu es voué au luxe ou condamné à la misère. Et cela ce n'est pas depuis hier, ce n'est pas depuis un mois, ce n'est pas depuis un an, mais depuis des siècles, et depuis des siècles, les cris de ces malheureux déshérités du destin ont inutilement monté de l'abîme au ciel. Aussi l'Italie se dépeuple; Rome a depuis cinquante ans élevé trois temples à la Fièvre. Encore si la mort frappait également, il n'y aurait rien à dire; mais la mort a pris parti pour les patriciens qui ont des palais bien aérés, des villas bien fraîches, des fermes bien saines... A l'époque des chaleurs, au temps des débordements du Tibre, quand le riche fuit Rome, la mort se garde bien de le suivre. Non: hôtesse fu-

nèbre, elle a ses quartiers de prédilection, elle visite le taudis du pauvre et va s'asseoir au chevet du mendiant. Là elle fait tranquillement son œuvre, elle sait bien que le médecin grec, cher à Esculape, ne montera pas cinq étages pour lui arracher sa proie. La mort, que l'on représente aveugle et impassible, est devenue haineuse et partiale... Eh bien, j'ai vu cela, moi, et je me suis dit : La société est mal faite ainsi ; les dieux ont créé l'air du ciel et les biens de la terre pour tous, il est temps que tous aient part aux biens de la terre et à l'air du ciel... Eh bien, ma tâche à moi, Cicéron, c'est d'ouvrir l'univers au torrent qui gronde ; je veux voir l'expansion de cet océan qui rugit, je veux entendre l'explosion de ces millions de volcans humains qui ne demandent qu'à éclater.

CICÉRON.

C'est-à-dire que tu veux détruire ce qui est, n'est-ce pas?... Eh bien, soit, si tu as quelque chose de mieux à mettre à la place.

CATILINA.

Quand nous en serons là, nous verons.

CICÉRON.

Ah ! pauvre aveugle qui joue avec les hommes et les choses, les institutions et les lois, les révolutions et les empires ! Pauvre insensé qui entasse les uns sur les autres, vices et besoins, crimes et misères, haines et passions, comme faisaient les Titans de Pelion sur Ossa pour escalader le ciel... et qui, lorsqu'on lui demande quel nouveau monde il compte tirer de l'ancien, quel univers il veut pétrir avec le chaos... pauvre aveugle ! pauvre insensé qui se contente de répondre : Quand nous en serons là, nous verrons ! Encelade a tenté ce que tu veux faire, et Encelade foudroyé est enseveli sous l'Etna.

CATILINA.

Eh bien, Catilina et Cicéron recommenceront la lutte d'Encelade et de Jupiter, et nous verrons à qui cette fois demeurera la victoire.

CICÉRON.

Ah ! la victoire n'est pas un doute pour moi, Catilina, pour moi qui ne crois pas au hasard, mais à une force motrice, intelligente, supérieure. Oh ! non, ce n'est pas pour reculer devant ce qui lui reste à faire, que Rome a fait ce qu'elle a fait ? Non, quand elle est sortie de l'enceinte de Romulus pour s'emparer du Latium, du Latium pour s'emparer de l'Italie, de l'Italie pour s'emparer du monde; quand elle a pris à Carthage son commerce, à Athènes ses arts, à Sardes ses richesses, à Memphis sa science ; quand, pareille à ces divinités de l'Inde, qui ont dix mamelles, elle fait boire à dix peuples à la fois le lait de l'avenir, ce n'est pas, crois-moi, pour que sa gigantesque destinée avorte selon le caprice d'un homme !... Non, Sergius, prends le feu ! prends l'épée ! prends la torche ! Tu ne pourras rien contre Rome, Rome est immuable, Rome est éternelle, Rome est sous la main des dieux !

CATILINA.

Eh bien ! si Rome est sous la main des dieux, ce que j'aurai détruit, les dieux se chargeront de le reconstruire.

CICÉRON.

Vous allez voir, Catilina, qu'il y a un Dieu... J'ai voulu vous ramener au bien...

CATILINA.

C'est-à-dire à votre avis.

CICÉRON.

Ne m'interrompez pas, le moment est suprême. Je vous ai parlé le langage de la fraternité... C'est un mot que vous ne comprenez pas... il n'est pas dans le vocabulaire de notre société, et malheureusement il faudra verser encore bien du sang pour l'écrire au livre de l'humanité. Je vous ai dit partageons... Je vous ai dit améliorons... Je vous ai dit aimons-nous... mais vous avez fermé votre oreille à mes instances, votre cœur à mes prières... Vous avez persévéré dans votre folie furieuse... Eh bien ! Catilina, c'est maintenant un arrêt rendu contre vous.

CATILINA.

Vous m'exilez ?

CICÉRON.

Non ! C'était bon tout à l'heure, j'espérais encore... Maintenant, vous m'avez ouvert l'abîme de votre cœur. J'ai réfléchi... je ne vous exile plus... je vous tue.

CATILINA.

Ah ! voilà donc la péroraison de l'homme vertueux, de l'honnête citoyen, du clément orateur qui, devançant les siècles, a inventé le mot fraternité pour me séduire... Capito le boucher ne parle pas si bien... Mais il faut lui rendre justice, il ne tuerait pas mieux.

CICERON.

Eh bien ! c'est justement parce que je suis tout ce que tu dis, qu'il faut que tu meures. Deux grands principes luttent l'un contre l'autre depuis le commencement du monde... l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et le néant... Moi je suis l'ordre, je suis le bien... je suis la vie... Toi tu es le désordre... tu es le mal... tu es le néant. Nous combattons, je te tuerai... Car si je ne te tuais pas, peut-être tuerais-tu la société.

CATILINA.

Ainsi, à toi l'homme de la fraternité, à toi aussi il te faut du sang pour accomplir ton œuvre de fraternité... Tu vois bien que tu n'es pas meilleur que moi, Cicéron !

CICERON.

Tu te trompes; car si tu sors d'ici, Catilina, ce n'est plus une lutte entre Sergius et Cicéron... c'est une guerre entre le peuple et le sénat. Demain, après-demain peut-être, dix mille hommes égorgés rougiront de leur sang les rues, le Forum, la Voie Sacrée... En te tuant aujourd'hui, en te tuant ici, j'économise !

CATILINA.

Et sans doute la même main qui m'aura frappé se chargera d'écrire mon histoire ?

CICÉRON.

Ton histoire?... et à quoi bon ? Prends tes tablettes et assieds-toi à cette table. Ecris ton testament... Ajoute que c'est moi... moi, Marcus Tullius Cicéron qui te tue... Et ce que tu auras ordonné sera accompli ; ce que tu auras écrit sera lu... lu au sénat, lu au Forum, lu au peuple, d'un bout à l'autre, hautement, publiquement... Mais hâte-toi, je te donne cinq minutes.

CATILINA.

Merci, Cicéron, j'accepte tes cinq minutes, et que le ciel te les rende à l'heure de ta mort.

CICÉRON, *s'avançant au milieu de la cour.*

Hors du fourreau les épées...

SCÈNE IX.

CATILINA *seul*, CICERON *et les chevaliers dans la cour.*

CATILINA, *allant à la porte à droite du spectateur.*

Fermée !... (*Il traverse le théâtre et secoue la porte à gauche.*) Fermée aussi... Oh !

CHARINUS, *une lampe à la main soulève la trappe du souterrain.*

Venez, mon père ! (*Catilina s'élance dans l'ouverture et disparaît avec Charinus.*)

ACTE IV.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Champ de Mars au jour des Comices.

SCÈNE I.

CICADA, GORGO, UN ESCLAVE, *Bourgeois se promenant et attendant.*

CICADA, *à cheval sur le tombeau de Sylla.*

Combien as-tu déjà déjeuné de fois, Gorgo ?

GORGO.

Trois fois.

CICADA.

Et combien de fois dîneras-tu?

GORGO.

Toute la journée.

CICADA.

Ce que c'est que de n'avoir pas l'âge de voter ! Moi, je serais encore à jeûn sans Voleus qui m'a donné un pâté d'alouettes et une amphore de vin. Quel est celui qu'on vient de te servir à toi ?

GORGO.

Du massique, à ce que l'on m'a dit.

CICADA.

Moi je déguste du cœcube. Envoie-moi du tien, je t'enverrai du mien.

GORGO, *à l'Esclave.*

Fais goûter de ta liqueur à ce jeune citoyen qui est là sur le tombeau de Sylla.

L'ESCLAVE.

Mais il n'a pas l'âge de voter.

GORGO.

Il est mon ami.

L'ESCLAVE.

Oh ! alors, c'est autre chose. (*Il sert à boire à Cicada.*)

GORGO.

Et Volens, où est-il?

CICADA.

Il place des bulletins pour Catilina. Catilina lui a fait distribuer du vin, et pour engager les électeurs à boire, il boit. Il en a déjà enrôlé plus de cinq cents et grisé plus de mille.

GORGO.

Aussi sa voix s'enroue. Écoute; on l'entend si on ne le voit pas.

VOLENS, *dans la coulisse.*

Arrivez par ici, les forgerons; arrivez, les fondeurs; arrivez, les taillandiers. Vive Sergius Catilina!

TOUS *répètent:*

Vive Sergius Catilina!

SCÈNE II.

LES MÊMES, VOLENS.

VOLENS.

Rangez-vous là et attendons. Serrez les rangs, front. (*Apercevant Cicada.*) As-tu bien bu, petit? as-tu bien mangé?

UN HOMME, *dans les rangs*

C'est bon de boire, c'est bien de manger, mais on nous avait promis vingt sesterces par homme. Où sont les sesterces?

VOLENS.

Sois tranquille, ils viendront.

LE MÊME.

Où sont-ils? voyons.

VOLENS.

Silence, ivrogne. Arrive ici, Gorgo... Arrive ici, Cicada.

CICADA.

Moi aussi?

VOLENS.

Tiens, il faut que tu gagnes ton pâté d'alouettes. Écoutez-moi tous les deux. Vous allez vous promener autour des ponts où les électeurs viennent déposer leurs bulletins. Ceux qui votent pour un seul, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina... ceux qui voteront pour deux, vous tâcherez de les faire voter pour Catilina et Antonius... ceux qui ne sauront pas écrire, vous leur donnerez des bulletins tout faits. Il y en a plein mon casque, prenez.

CICADA.

Mais s'ils veulent qu'on mette Cicéron?

VOLENS.

Eh bien, vous écrirez Catilina, et vous direz que vous mettez Cicéron.

CICADA.

C'est vrai, cela commence par un C.

VOLENS.

Vous entendez, qu'il n'en soit pas question, de Cicéron. C'est Catilina qu'il nous faut, un capitaine et non un avocat.

CICADA.

Mais où est-il donc Catilina?

VOLENS.

Probablement où il a besoin d'être. Cela ne nous regarde point. (*Bruit dans la coulisse, à gauche*)

CICADA.

En attendant, voilà le seigneur pois chiche qui vient, lui... il ne dort pas, il a recruté les bourgeois.

VOLENS.

Où donc le vois-tu, toi?

CICADA.

Là bas, en robe blanche. Tenez, tenez, en a-t-il après lui... Mais si on lui laisse comme cela récolter toutes les voix, il n'en restera plus pour les autres.

VOLENS.

Tais-toi, jeune homme; tu n'entends rien au gouvernement.

GORGO.

Par Jupiter, Cicada a raison... ce n'est pas un cortége, c'est une armée.

VOLENS.

Tout cela se dissipera quand on jouera du bâton.

GORGO.

Vous croyez?

VOLENS.

A vos rangs!... une bonne huée pour l'avocat d'Arpinum... ho! Cicéron...

LES BOURGEOIS *répondent.*

Vive Cicéron!... (*Huées, applaudissements.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CICÉRON *entre du fond, côté gauche.*

CICÉRON.

Merci, merci, mes amis. Vous savez ce que je veux, n'est-ce pas? En me nommant, vous aurez l'ordre, la tranquillité, le commerce.

LES BOURGEOIS.

Bravo!

VOLENS, *à gauche, dans le fond.*

N'écoutez donc pas ce bavard qui parle pour de l'argent... qui dit blanc et qui dit noir, selon qu'on le paye en or ou en cuivre, ou plutôt qui ne dit rien quand on le paye en cuivre. A bas Cicéron, à bas!

CICÉRON, *descendant la scène.*

Oh! oh! je n'ai rien de bon à faire par ici, je suis en plein Catilina... ah! ah! Caton.

VOLENS, *aux partisans de Catilina qui rentrent.*

Bon, voilà du renfort qui lui arrive. Il va perdre son temps à bavarder avec Caton... allez vite distribuer les bulletins et revenez. Ne vas pas me perdre mon casque, toi.

CICADA.

N'aie pas peur!... (*Il sort avec Gargo.*) Vive Catilina!.. (*Tous les Catilina sortent par la gauche.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, CATON, *entrant par la droite.*

CICÉRON, *allant au-devant de Caton.*

Eh bien, les entendez-vous comme ils crient?

CATON.

Laissez-les crier, les choses vont au mieux.

CICÉRON.

Comment cela?

CATON.

Nous avons trois cent mille voix, toutes celles de la bourgeoisie et du commerce... tous les bons Romains sont pour nous.

CICÉRON.

Les jours d'élection, Caton, les voix sont des voix, ils ont eu celles du peuple et de tous les nobles ruinés.

CATON.

De sorte que les soixante-quinze mille voix de César, à votre avis, feront la majorité?

CICÉRON.

Oui, selon qu'elles se porteront sur Catilina ou sur moi.

CATON.

Avez-vous un moyen de communiquer avec César sans le compromettre?

CICÉRON.

J'ai Fulvie, la maîtresse de Curius.

CATON.

Curius est à Catilina!

CICÉRON.

Oui, mais Fulvie est à nous.

CATON, *montrant un papier.*

Eh bien! voilà les soixante-quinze mille voix de César; je vous les donne, Ciceron.

CICÉRON.

Dans ce billet!

CATON.

Lisez la signature.

CICÉRON.

Servilie!... votre sœur!... vous avez employé ce moyen!...

CATON.

Comprenez, Cicéron, et que ceci reste entre nous.

CICÉRON, *remontant.*

Soyez tranquille! (*Cris dans la coulisse.*)

CICADA, *retournant le casque.*

Plus un, père Volens; tout est distribué.

VOLENS.

Bien, petit; et toi, Gorgo?

GORGO.

En avez-vous d'autres?

VOLENS.

Il va en venir.

CICADA.

Dites donc, seigneur Caton, et le disque de Rémus?

GORGO.

Vous qui nagez si bien, vous devriez l'aller chercher au fond du Tibre; foi de citoyen Romain, je donne ma voix au seigneur Ciceron, si vous faites cela.

VOLENS.

Seigneur Caton, une coupe.

CATON.

Tu ignores donc que je ne bois pas de vin?

VOLENS.

Bah! une fois n'est pas coutume.

CATON.

Eh bien! donne.

PARTISANS DE CATILINA.

A Catilina! à Catilina!

PARTISANS DE CICÉRON.

A Cicéron! à Cicéron!

CATON, *levant sa coupe.*

A Rome! (*Il boit; applaudissements; tumulte au fond.*)

CICÉRON, *se retournant.*

Qu'y a-t-il là-bas?

SCÈNE V.

LES MÊMES, L'AFFRANCHI, DU PREMIER ACTE.

L'AFFRANCHI.

Seigneur Tullius! seigneur Tullius!

CICÉRON.

Lui! par ici!

L'AFFRANCHI.

Bonne nouvelle.

CICÉRON.

Parle bas; ces gens sont nos ennemis.

L'AFFRANCHI.

Oh! ce que j'ai à vous dire, dans dix minutes sera connu de tout le monde.

CICÉRON, CATON, LUCULLUS.

Eh bien! quoi?

L'AFFRANCHI.

Tout une tribu qui avait engagé ses voix à Curius et qui devait voter pour Catilina et Antonius, a voté pour Antonius et pour vous.

CATON.

Comment cela s'est-il fait?

L'AFFRANCHI.

Il paraît que les bulletins ont été changés, et comme ils votaient de confiance, les électeurs ont voté pour vous.

CICÉRON, *bas.*

Fulvie m'a tenu parole.

L'AFFRANCHI.

C'est douze ou quatorze mille voix sur lesquelles vous ne comptiez pas et qui vous arrivent.

CICÉRON.

Elles sont les biens venues.

VOLENS, *aux siens.*

Ils se réjouissent!... est-ce que cela irait mal pour nous?.. Eh! eh! que se passe-t-il donc là-bas? (*Bruit, rumeurs.*)

GORGO.

On dirait une bataille.

CICADA.

S'il y a bataille, un peu de patience, les autres... attendez-moi.

CICÉRON.

Allez donc voir ce qui se passe, Caton. (*Tous le monde sort.*)

SCENE VI.

CICERON, FULVIE, *voilée.*

FULVIE, *sans lever son voile.*

Ce n'est rien.

CICÉRON.

Est-ce vous, Fulvie?

FULVIE.

Oui!

CICÉRON.

Que fait-on là-bas?

FULVIE.

On s'extermine.

CICÉRON.

Qui cela?

FULVIE.

Mes votants. Quand ils ont vu qu'ils étaient trompés, ils ont voulu annuler l'élection; le questeur s'y est opposé... les chevaliers ont soutenu le questeur, de sorte que les coups pleuvent comme grêle.

CICÉRON.

Bien joué, Fulvie! Et Curius ne se doute de rien? il ne vous soupçonne pas?

FULVIE.

Il soupçonnerait plutôt sa main droite. Je vous le conduirai quand vous voudrez dans le Tibre.

CICÉRON.

Les yeux bandés?

FULVIE.

Les yeux ouverts.

CICÉRON.

Maintenant, pouvez-vous causer avec César?

FULVIE.

Pourquoi pas?

CICÉRON.

Il faudrait le voir avant l'élection.

FULVIE.

Rien de plus facile. Il n'y a qu'à l'attendre ici... il va venir.

CICÉRON.

Eh bien, attendez-le. (*Il regarde autour de lui.*) Et...

FULVIE.

Et?...

CICÉRON.

Remettez-lui ce billet. (*Il s'éloigne.*)

FULVIE.

Bien.

CICÉRON.

Oh! oh! voici tous nos ennemis. Laissez-moi me retirer et retirez-vous vous-même, vous pourriez être reconnue. (*Cicéron s'éloigne d'un côté, Fulvie de l'autre.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *moins* CICÉRON *et* FULVIE, *plus* CURIUS, CÉTHÉGUS, CAPITO, LENTULUS *et* LA FOULE.

CURIUS.

C'est une trahison! c'est une infamie!... L'élection doit être annulée.

LENTULLUS.

Mais comment cela s'est-il fait?

TOUS.

Oh! à mort les traîtres!

CURIUS.

Comment cela s'est fait? le sais-je? puis-je le savoir? Je donne des bulletins... les deux noms y sont écrits par moi, et par mon secrétaire, devant moi... et quand on dépouille le scrutin, un des noms est changé.

CETHÉGUS.

Par Hercule! tu as du malheur, Curius. Pour une tribu que tu fais voter, elle se trompe. J'en ai fait voter six. Soixante-quinze mille hommes, et pas une erreur.

CURIUS.

Qu'est-ce à dire? m'accuses-tu?

CÉTHÉGUS.

Non; mais je dis...

LENTULUS.

Assez! Voyons, c'est un malheur... mais réparable avec de l'activité. Avez-vous vu Catilina?

CURIUS *et* CÉTHÉGUS.

Non.

LENTULUS, *à Volens.*

Et vous autres?

VOLENS.

Pas aperçu.

GORGO.

Nous le demandions tout à l'heure.

CICADA.

Oui; et puis l'on demandait aussi les sesterces.

CAPITO.

C'est vrai!... l'argent!... Il nous avait dit de passer chez lui ce matin... et personne pour nous recevoir... Y a-t-il au moins quelqu'un de sa maison ici?

STORAX, *s'avançant.*

Il y a moi, seigneur.

CAPITO.

Qui es-tu, toi?

STORAX.

Je suis son nomenclateur.

LENTULUS.

Quand l'as-tu quitté?

STORAX.

Hier soir.

CURIUS.

Et depuis hier tu ne l'as pas revu?

STORAX.

Non, seigneur; non.

CAPITO.

Et l'argent? tu n'en a pas entendu parler?

STORAX.

Pas le moins du monde. (*Le peuple remonte au devant de l'intendant.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *un Homme conduisant un mulet.*

L'INTENDANT, *avec les Esclaves.*

Voici l'argent promis par le seigneur Catilina.

LENTULUS.

C'est toujours quelque chose.

STORAX.

L'intendant d'Orestilla !... Cache-toi, Storax ! cache-toi !

CURIUS.

Et as-tu des ordres?

L'INTENDANT.

Pas d'autres que de remettre en son absence cet argent aux mains de ses amis. Vous êtes ses amis, je vous remets l'argent.

CAPITO.

Vive Catilina, alors!

CURIUS.

Citoyens, c'est cent vingt sesterces par tête, n'est-ce pas?

TOUS.

Oui! oui! oui!

CICADA, *prenant le mulet par la bride.*

Oh! le joli mulet! (*Il le baise sur le nez. Chacun s'éloigne. On partage l'argent de Catilina.*)

SCENE IX.

ORESTILLA, L'INTENDANT.

ORESTILLA.

Eh bien?

L'INTENDANT.

Il n'est pas ici, comme vous voyez.

ORESTILLA.

Et chez lui?

L'INTENDANT.

Non plus.

ORESTILLA.

Ses amis savent-ils où il est?

L'INTENDANT.

Ils le cherchent comme vous.

ORESTILLA.

Qui a envoyé l'or cette nuit?

L'INTENDANT.

L'intendant.

ORESTILLA.

En disant?

L'INTENDANT.

En disant qu'il vous remerciait, mais qu'il n'en avait pas besoin.

ORESTILLA.

Il y a quelque chose d'étrange là-dessous. Cherche Nubia, et envoie-la-moi.

L'INTENDANT, *passant devant.*

Où dois-je l'envoyer?

ORESTILLA.

Ici. (*Elle abaisse son voile et demeure adossée au tombeau.*)

SCENE X.

LES MÊMES, RULLUS, LENTULUS.

LENTULUS.

Comprenez-vous, Rullus?

RULLUS.

Le vote de toute cette tribu?

LENTULUS.

Non, l'absence de Catilina.

RULLUS.

Catilina absent?

LENTULUS.

Sans que personne puisse dire où il est.

RULLUS.

Et l'argent?

LENTULUS.

L'argent est venu, par bonheur.

RULLUS.

C'est qu'il m'en faut pour mes hommes, et beaucoup.

LENTULUS.

On vous en a mis une sacoche à part.

RULLUS.

Bon.

CAPITO, *revenant.*

Eh bien! Catilina?

LENTULUS.

Absent toujours, tandis que Cicéron parle, s'agite, pérore. Le voyez-vous, là-bas, avec Caton et Lucullus?

CÉTHÉGUS.

Par Hercule! l'auraient-ils assassiné?

VOLENS.

Assassiné! Qui cela? Si Catilina est assassiné, nous brûlons Rome : les funérailles seront dignes du mort!

CRIS DU PEUPLE.

Catilina! Où est Catilina? (*Bruit, confusion.*)

CÉTHÉGUS.

Faites-leur un discours, Rullus; cela leur donnera un peu de patience.

RULLUS.

Soit.

LENTULUS.

Monte sur ce banc.

RULLUS.

Romains!

TOUS.

Chut! chut! écoutons Rullus.

RULLUS, *monté sur un banc.*

Romains! vous appelez Catilina, et vous avez raison. Catilina, c'est votre ami, c'est notre patron à tous. Nommez-le, et la première loi que nous rendrons, c'est le partage du champ public, ce champ qui appartient au peuple, et que les consuls louent à vil prix à des publicains comme Métellus, comme Lucullus, comme Caton.

TOUS.

Bravo! bravo!

RULLUS.

Rien que dans le partage des champs qui environnent Rome, et qui sont affermés aux éleveurs de bestiaux, il y a de quoi enrichir cent mille familles.

TOUS.

Oui, oui, le partage du champ public! La loi agraire! La loi des Gracques!

RULLUS.

Puis, il y a encore le territoire de Capoue qui est libre, et que le sénat se réserve; un million d'arpents de terres et des meilleures de l'Italie; les jardins qui ont arrêté Annibal, et qui, aux mains de nos administrateurs, sont devenus un désert.

TOUS.

Bravo! bravo!

RULLUS.

Votez donc pour Catilina! pour Catilina, qui vous promet tout cela, qui veut que le peuple soit maître et roi, oui, maître et roi à son tour. Votez pour Catilina! Je réponds de lui, je me porte garant pour lui.

TOUS.

Vive Catilina!

RULLUS.

Vous fiez-vous à ma parole?

TOUS.

Oui! oui!

RULLUS.

Me croyez-vous votre ami?

TOUS.

Oui, oui.

RULLUS, *tirant des bulletins.*

Eh bien! pour Catilina! amis, pour Catilina! (*Il distribue les bulletins.*)

LENTULUS, CAPITO, VOLENS.

Pour Catilina! amis, pour Catilina! (*On porte Rullus en triomphe.*)

CÉTHÉGUS.

Ils sont tout préparés, vous n'avez qu'à les mettre dans l'urne.

TOUS.

Allons voter! allons voter! (*Tout le peuple sort.*)

RULLUS, *s'essuyant le front.*

Encore une bataille gagnée!

CÉTHÉGUS, *embrassant Rullus.*

Vous êtes l'éloquence en personne, mon cher Rullus; une bouche d'or!

RULLUS.

Oui, mais je ne les quitte pas.

CÉTHÉGUS.

Par Hercule! je crois bien. Poussez-les, poussez-les!

RULLUS.

Je ferai de mon mieux; mais si Catilina n'arrive pas, je ne réponds plus de rien.

CÉTHÉGUS.

Allez toujours! (*Rullus sort.*)

LENTULUS.

Il a raison, Catilina nous perd.

CAPITO.

Il faudrait gagner du temps.

CÉTHÉGUS.

J'ai une idée.

LENTULUS.

Laquelle?

CÉTHÉGUS.

Si Catilina n'est pas ici dans cinq minutes...

LENTULUS.

Eh bien?

CÉTHÉGUS.

Ce cher Rullus! il est l'idole du peuple...

CAPITO.

Vous le proposez à la place de Catilina?

CÉTHÉGUS.

Allons donc! ce serait une infamie... Non, je le fais tuer dans un coin...

LENTULUS, *stupéfait.*

Qui, Rullus?

CÉTHÉGUS.

Nous ferons venir un char, on le traînera au milieu de la foule... Nous crierons vengeance! nous dirons que le crime vient de Cicéron, et nous ferons voter d'enthousiasme pour Catilina.

LENTULUS.

Mais encore faut-il que Catilina soit ici, ou l'élection sera nulle.

SCENE XI.

LES MÊMES, CATILINA, *puis* CURIUS.

CATILINA, *escorté par la foule.*

Me voici, mes amis, me voici!

TOUS.

Ah! ah! Vive Sergius! vive Catilina!

CÉTHÉGUS.

Par Hercule! vous avez bien tardé, Sergius.

CATILINA.

Bonjour, mes amis, bonjour! Oui, j'ai tardé, c'est vrai; mille embarras sont survenus; j'avais mon accord à faire avec Antonius... Eh bien, comment va le vote?

LENTULUS.

A merveille! Heureusement qu'en ton absence l'argent est venu; il a parlé pour toi. (*On entend sonner l'argent.*) Tiens, entends-tu? il parle encore...

CAPITO.

Allons, tu as bien fait les choses, Catilina, et il n'y a rien à dire.

CATILINA.

Ah! j'ai bien fait les choses, soit. Et César, l'a-t-on vu?

CURIUS.

Oh! César votera pour nous.

CATILINA.

Oui, comme votre tribu. (*Il lui tourne le dos.*)

CÉTHÉGUS.

Que voulez-vous? c'est une différence de quatorze à quinze mille voix.

CATILINA.

Qui n'a pas d'importance, si nous avons les soixante-quinze mille voix de César.

CÉTHÉGUS.

Qu'il vienne seulement, et nous les aurons.

TOUS.

Oui, oui.

CATILINA.

Ceci vous regarde. Vous vous chargez de César, n'est-ce pas?

CAPITO *et* LENTULUS.

Nous nous en chargeons.

CATILINA.

Avez-vous vu mon nomenclateur?

LENTULUS.

Il était là tout à l'heure, travaillant de son mieux pour toi.

CATILINA.

Hola! maître!

STORAX, *vivement.*

Me voilà.

CATILINA.

Viens.

STORAX.

Deux mots, seigneur?

CATILINA.

Parle.

STORAX.

Elle est là.

CATILINA.

Qui?

STORAX.

Ne vous retournez point... Orestilla.

CATILINA.

Où?

STORAX.

Auprès du tombeau.

CATILINA.

C'est elle qui a envoyé l'argent?

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Je m'en doutais. Commençons par ces groupes.

STORAX.

Mais nous allons de son côté?

CATILINA.

Pourquoi pas?

STORAX.

Bon Jupiter!

CATILINA.

N'es-tu pas déguisé de telle façon à ce que les Parques elles-mêmes ne te reconnaissent pas?

STORAX.

Je l'espère!

CATILINA.

Allons, redresse-toi et parle. Quels sont ces gens-là?

STORAX.

Le bleu ou le violet.

CATILINA.

Le bleu?

STORAX.

Publius Pudens, marchand bonnetier dans le vicus Toscanus. Chef de centurie, deux enfants, un garçon et une fille; le garçon boite.

CATILINA.

Publius Pudens, salut! (*Les partisans de Catilina s'approchent.*)

PUDENS.

Salut, seigneur Catilina!

CATILINA.

Il est arrivé de belles laines de Judée, cette année?

PUDENS.

Mais oui, seigneur.

CATILINA.

Vous savez que je nourris bon nombre de brebis; je puis vous envoyer quelques échantillons.

PUDENS.

A quel prix?

CATILINA.

Oh! mes échantillons, je ne les vends pas, je les donne. S'ils vous conviennent, vous viendrez prendre livraison à ma maison de campagne. En même temps, amenez votre fils qui boite. En le voyant passer, l'autre jour, mon médecin me disait qu'il y aurait peut-être moyen de le guérir. Il se mettra tout à votre disposition.

PUDENS.

Merci.

CATILINA.

Si vous n'avez pas de répugnance à voter pour moi, Pudens, je me recommande à vous et à vos amis.

PUDENS.

Nous verrons, seigneur Sergius.

CATILINA, *l'embrassant.*

J'attendrai respectueusement. (*A Storax.*) Et cette face blême?

STORAX.

Le violet?

CATILINA.

Oui.

STORAX.

Marcus Bino, charcutier, cent vingt voix; marié depuis trois mois.

CATILINA.

Salut, Marcus Bino. J'ai cent beaux porcs dans ma métairie de Féciale, je veux vous en envoyer une douzaine à titre de cadeau; si ceux-là vous conviennent, nous traiterons des autres à un prix raisonnable, je vous le promets.

BINO.

Merci.

CATILINA.

Vous avez, par Hercule, une figure de prospérité; c'est sans doute le mariage?

STORAX, *bas et vivement.*

Ne lui parlez pas de sa femme, bon Jupiter.

CATILINA.

Pourquoi cela, puisqu'il l'a épousée depuis trois mois?

STORAX.

Elle est accouchée hier.

CATILINA.

Votez pour moi, mon ami.

BINO.

Peut-être.

CATILINA.

Je me confie à votre amitié. (*Les partisans de Catilina veulent prendre Bino, il refuse; il sort avec les autres.*)

STORAX.

Voici, de ce côté, Furius Cappa et Tonstrinus Glabrio; l'un est cabaretier, l'autre tondeur.

CATILINA.

Mariés?

STORAX.

Cappa est veuf; il a laissé tomber, dit-on, du haut de l'escalier, un broc de plomb sur la tête de sa femme.

CATILINA.

Et Glabrio?

STORAX.

Glabrio est célibataire. Aie! voilà Aurélia.

AURÉLIA, *bas.*

Je n'y puis plus tenir. (*Haut et relevant son voile.*) Bonjour, seigneur Sergius.

CATILINA.

Oh! chère Aurélia, bonjour; que vous me faites plaisir en me venant joindre ici!

AURÉLIA.

J'étais là bien avant vous, Catilina, et je commençais à m'inquiéter, je vous l'avoue.

CATILINA.

Et de quoi?

AURÉLIA.

Mais, d'abord, de ce renvoi d'argent que je n'ai pas compris, après ce qui était convenu entre nous.

CATILINA.

Mes amis m'avaient assuré que c'était une dépense inutile.

AURÉLIA.

J'ai pensé qu'il y avait quelque malentendu, j'ai envoyé l'argent et l'ai fait remettre à vos amis, qui l'ont parfaitement accepté; sans doute ce matin ils avaient changé d'avis: la nuit porte conseil.

CATILINA.

Merci, Aurélia.

AURÉLIA.

Mais ce n'était pas seulement cela qui m'inquiétait.

CATILINA.

Qu'était-ce donc?

AURÉLIA.

Ce matin, pensant que je pouvais vous être utile, je me suis présentée chez vous.

CATILINA.

A quelle heure?

AURÉLIA.

A la première.

CATILINA.

En effet, j'étais déjà sorti.

AURÉLIA.

Ou plutôt vous n'étiez pas rentré.

CATILINA.

Et c'est cela qui vous a inquiétée?

AURÉLIA.

Oh! non; mais on m'a dit qu'à la fin de la troisième veille, vous aviez envoyé chercher votre médecin Chrysippe, qu'on l'avait fait lever, et qu'il était parti sans dire où il allait; j'ai craint qu'il ne vous fût arrivé quelque accident.

CATILINA.

Chrysippe, cet hiver, a donné en mon nom des soins aux gens pauvres de la Suburrane et du Velabre. Je l'ai mis en campagne pour faire récolte de voix.

AURÉLIA.

De sorte qu'il moissonne pour vous à cette heure?

CATILINA.

Probablement. Voulez-vous permettre que je continue mes suppliques? Croyez que j'aimerais mieux causer avec vous que d'aller serrer toutes ces mains sales et baiser toutes ces barbes mal faites. (*Clinias est entré depuis un moment.*)

AURÉLIA.

Allez, d'autant plus qu'il y a là quelqu'un qui vous attend, ce me semble.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLINIAS, *sur le devant de la scène*, MARCIA *dans la foule.* CATILINA, *en se retournant, se trouve en face de Clinias.*

CLINIAS.

Demeure!

CATILINA.

Qui es-tu?

CLINIAS.

Clinias!

CATILINA.

Que me veux-tu?

CLINIAS.

Je viens te redemander mon fils!

CATILINA.

Je ne te comprends pas.

CLINIAS.

Mon fils que tu m'as enlevé là, cette nuit, dans ma maison!

ORESTILLA.

Charinus!

CATILINA.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

CLINIAS.

Oh! je me doutais bien que tu nierais. Heureusement Cicéron était là, Cicéron et ses douze chevaliers. Ils affirmeront au peuple que tu as violé ma maison et enlevé mon enfant.

LE PEUPLE.

Allons donc!

CATILINA.

Laissez-moi passer, vous êtes fou.

CLINIAS.

A moi, Romains, à moi! (*Les Catilina et les bourgeois descendent en scène.*) Ce misérable qui se présente à vos suffrages, qui vient demander vos voix; ce misérable s'est introduit cette nuit dans ma maison, dans cette maison que vous voyez là, là! et il m'a enlevé mon enfant, Cicéron y était, Cicéron me rendra témoignage. (*Deux hommes s'emparent de Clinias.*)

CATILINA.

Amis, il a prononcé le nom de Cicéron, et le nom de Cicéron est aujourd'hui une mauvaise recommandation pour Catilina. (*Les bourgeois disent* Non, non; *les Catilina s'emparent de Clinias.*)

CLINIAS.

Écartez de moi cet homme. Oh! misérable!

CATILINA.

Qu'on ne lui fasse aucun mal, vous comprenez, mais qu'on le mette en lieu de sûreté jusqu'à ce que les élections soient finies. (*On entraîne Clinias.*)

ORESTILLA.

Ah! voilà donc à quoi il a occupé sa nuit!

CATILINA, *se rapprochant des électeurs.*

Vous ne croyez pas à un mot de ce qu'il dit?

CAPPA.

Non, seigneur Sergius. D'ailleurs c'est un étranger; il n'est pas Romain.

CATILINA.

Non, c'est un Grec, et vous le savez, il est d'une race à laquelle on fait faire tout ce qu'on veut pour cinquante sesterces.

TOUS.

Oui, oui; c'est un Grec! A mort le Grec!

CATILINA.

Amis, pas de violences!

MARCIA, *tombant à genoux.*

Mon fils! Sergius, mon fils!

CATILINA.

C'est vous! Silence, pas un mot.

MARCIA.

Vous le voyez, à mon tour je ne menace pas, je supplie.

CATILINA.

Un homme se présentera ce soir chez vous de ma part, celui que vous voyez là à ma droite: il dira ce seul mot : *Charinus*; vous le suivrez, il vous conduira près de votre enfant.

MARCIA.

Vous le jurez?

CATILINA.

Par les dieux!

MARCIA.

Merci. (*Elle s'éloigne.*)

ORESTILLA, *à Nubia qui la rejoint.*

C'est la mère, n'est-ce pas?

NUBIA.

Oui

CATILINA, *élevant la voix.*

Pauvre femme! Son père était un soldat de Sylla, et on lui a tué son père; son enfant était sa seule consolation, et on lui a enlevé son enfant. Nous ne pouvons lui rendre son père; mais par les dieux, nous lui rendrons son enfant! Mes amis, votez pour moi, et que je sois consul, vous verrez, vous verrez: nous réparerons bien des injustices. (*Il s'éloigne vers le fond. Le peuple crie vive Catilina! en le reconduisant.*)

ORESTILLA.

V chez Ephialtes; il faut que dans une heure il m'ait fait un anneau pareil à celui-ci, un anneau auquel on puisse se tromper pour la ressemblance. Va; tu me retrouveras aux environs.

NUBIA.

Attendrai-je l'anneau?

ORESTILLA.

Oui. (*Suivant des yeux Storax.* Maintenant assurons-nous que le nomenclateur est bien celui que je crois.

CÉTHÉGUS.

Bon, voici Catilina qui fait sa besogne lui-même. Je n'ai plus besoin ici, je vais à la vingtième tribu.

RULLUS.

Moi, à la trentième.

CAPITO.

Moi, je rejoins les taillandiers; il paraît qu'on va se battre. Je ne serais pas fâché de frotter un peu les bourgeois. (*César paraît.*) Ah! César!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, CESAR.

CÉSAR.

Que je ne vous retienne pas, amis.

CÉTHÉGUS.

Vous n'êtes pas venu hier soir, César.

CÉSAR.

J'ai écrit à Catilina pour m'excuser.

CAPITO.

Mais tu viens le matin?

CÉSAR.

Oh! ce matin, c'est autre chose, c'est un devoir sacré.

RULLUS.

Et vous votez avec nous, Julius?

CÉSAR.

Je vote avec ceux qui votent pour Catilina.

CAPITO.

Alors César vote pour nous. Vive Julius!

TOUS.

Vive César!

CÉTHÉGUS.

C'est sérieux ce que vous dites, n'est-ce pas?

CÉSAR.

Écoutez, je vous promets de ne voter que devant vous; mais ne me compromettez pas trop vis-à-vis du sénat. Laissez-moi donner mes ordres à mon affranchi. D'ailleurs je vote librement pour mon ami Sergius, et ne veux pas avoir l'air de céder à la contrainte.

CÉTHÉGUS.

Où vous retrouverons-nous?

CÉSAR.

Ici; je n'en bouge pas.

CAPITO.

Au revoir, alors. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, *excepté* CAPITO, CÉTHÉGUS *et* RULLUS, *plus* L'AFFRANCHI DE CÉSAR

CÉSAR, *à son affranchi.*

Fulvie nous suit-elle toujours?

L'AFFRANCHI.

Elle est là.

CÉSAR.

Tu es sûr que c'est elle qui a changé les bulletins de Curius?

L'AFFRANCHI.

J'en suis sûr; vous m'aviez dit de ne pas la perdre de vue.

CÉSAR.

Je me doutais qu'elle était à Cicéron. Donne-moi des lettres à lire... je veux avoir l'air occupé. (*Tout en décachetant une lettre.*) C'est embarrassant, sur ma foi... Voter pour Catilina, ce sauvage qui brûlera tout... Voter pour Cicéron... cette borne qui conservera tout.

L'AFFRANCHI.

Avez-vous décidé quelque chose?

CÉSAR.

Ma foi non, rien encore...

L'AFFRANCHI.

Vos sept tribus attendent.

CÉSAR.

Et elles obéiront à mon ordre?

L'AFFRANCHI.

Elles obéiront à un signe.

CÉSAR.

Va les rejoindre... je t'enverrai mes tablettes... celles-ci... Tu les reconnaîtras?

L'AFFRANCHI.

Parfaitement.

CÉSAR.

S'il y a deux noms écrits dessus, fais voter pour ces deux noms... S'il y a un seul nom, fais voter pour un seul.

L'AFFRANCHI.

Bien.

CÉSAR.

Attends!... Enfin, si tu reçevais mes tablettes sans aucun nom...

L'AFFRANCHI.

Alors?

CÉSAR.

Fais jeter dans les urnes soixante-quinze mille bulletins blancs. Va.. (*L'Affranchi s'éloigne.*) C'est cela; Fulvie n'attendait que son depart.

SCENE XV.

CÉSAR, FULVIE.

FULVIE.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Ah! vous venez aux comices... C'est d'une bonne citoyenne.

FULVIE.

Je vous cherchais.

CÉSAR.

Vous me cherchiez?

FULVIE.

Oui... Pour qui votez-vous?

CÉSAR.

Vous me demandez cela comme si c'était chose facile à répondre...

FULVIE.

Vous n'avez donc pas encore pris de décision?

CÉSAR.

Je l'avoue.

FULVIE.

Voici une lettre qui vous tirera d'embarras.

CÉSAR.

Une lettre... de qui?

FULVIE.

Voyez.

CÉSAR.

De Servilie?

FULVIE.

Je crois que oui.

CÉSAR.

Et de qui tenez-vous cette lettre?

FULVIE.

De Cicéron.

CÉSAR.

Qui la tenait

FULVIE.

De Caton.

CÉSAR.

De Caton!... (*Il lit.*) « Dans ma famille, on aime la vertu... Si » vous laissez Catilina devenir consul, ne vous présentez plus » chez moi... Si vous faites nommer Cicéron, venez ce soir, que » je vous remercie.

» SERVILIE. »

Oh! rigide Caton... voilà donc pourquoi tu m'as fait sortir cette nuit par la fenêtre de ta sœur, tandis que tu entrais, toi, par la porte! C'en est fait, le sort en est jeté, je me décide pour la vertu... Oui, mais le vice m'égorgera... et, si le vice m'égorge, je ne souperai pas ce soir chez la vertu.

FULVIE.

Eh bien?

CÉSAR, *à lui-même.*

Mais voyons... peut-être y a-t-il moyen de tout concilier.

FULVIE.

Dépêchez-vous, César... Voilà les amis de Catilina, et Curius avec eux.

CÉSAR.

Ma chère Fulvie, il est impossible que vous veuillez mon malheur... et mon malheur est immense si je ne revois pas Servilie.

FULVIE.

Rassurez-vous, César; je ne veux pas votre malheur.

CÉSAR.

Vous ne voulez pas ma mort non plus, n'est-ce pas, Fulvie?... et ma mort est sûre si je ne vote pas pour Catilina.

FULVIE.

Je ne veux pas votre mort.

CÉSAR.

Alors, ne perdez pas une parole de tout ce qui va se dire... Comprenez à demi-mot, et tirez-moi d'embarras. Les tablettes sont remises à Curius.

FULVIE.

Si les tablettes sont remises à Curius, je réponds de tout.

SCENE XVI.

LES MÊMES, CAPITO, CETHEGUS, CURIUS.

CURIUS.

Vous, Fulvie?

FULVIE.

Oui, moi, qui vous cherchais, et qui, tout en vous cherchant, décidais César à voter pour Catilina.

CÉSAR.

Et avouez que vous n'avez pas eu grande peine à me décider, belle Fulvie. Eh bien! amis, où en sommes-nous des élections?

CÉTHÉGUS.

Elles vont à merveille; tout le monde a voté, excepté vos soixante-quinze mille clients, qui attendent vos ordres.

CÉSAR.

Et a-t-on relevé les votes?

CAPITO.

Oui.

CÉSAR.

Comment se sont-ils répartis?

CAPITO.

Cicéron a trois cent vingt mille voix, Catilina trois cent dix mille, Antoine cinq cent soixante-dix mille.

CÉSAR.

De sorte que, jusqu'à présent, c'est Antoine et Cicéron qui seront consuls?

CURIUS.

Oui, sans doute... mais vos soixante-quinze mille voix vont donner une majorité énorme à Catilina.

FULVIE.

Faites attention, César, que si vos gens ne votaient pas...

CÉSAR.

Par Castor! je comprends bien... si mes gens ne votaient pas, la majorité resterait à Cicéron.

CÉTHÉGUS.

Allons, César, décidez-vous.

CÉSAR.

Mais je suis tout décidé... et comme j'agis franchement avec vous, je veux vous mettre au courant des ordres que j'ai donnés à mon affranchi. Voici mes tablettes; si j'écris deux noms sur mes tablettes, mes soixante-quinze mille clients votent pour ces deux noms; si j'écris un seul nom, ils votent pour ce nom seul; si je n'écris rien du tout, ils votent en blanc. Quels sont les noms que vous voulez que j'écrive?

TOUS, *à César.*

Catilina et Antoine.

CÉSAR, *écrivant.*

Catilina et Antoine... voici. Est-ce bien cela?

CÉTHÉGUS.

Bravo! César, bravo!

CÉSAR.

Pour que vous ne doutiez pas de moi, amis, Curius, voici mes tablettes; vous les porterez à mon affranchi; vous les lui remettrez à lui-même. Il saura ce qu'il a à faire. Tenez, Curius

TOUS.

Merci, César.

CÉSAR.

Vous êtes tous témoins que j'ai tenu ma promesse.

CURIUS.

Oui, César, et bravement.

CÉSAR.

Fulvie, vous rendrez témoignage.

FULVIE.

Je vous le promets. (*A Capito et à Céthégus.*) Suivez-le, afin qu'il ne donne pas contre-ordre.

CÉTHÉGUS.

Vous avez raison.

CÉSAR.

Au revoir, amis; mes compliments à Catilina.

CAPITO.

Nous vous reconduisons, César.

CÉSAR.

C'est trop d'honneur que vous me faites. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XVII.

CURIUS, FULVIE.

CURIUS.

Eh bien ! Fulvie, nous tenons l'Espagne.

FULVIE.

Oui, si César a bien réellement écrit les noms de Catilina et d'Antoine.

CURIUS, *lui donnant les tablettes.*

Regardez plutôt.

FULVIE.

Voyons... (*Elle ouvre les tablettes.*) Ma foi, oui. (*Laissant tomber le poinçon.*) Ah! ramassez-moi donc ce poinçon, Curius. (*Pendant que Curius se baisse, elle efface avec son pouce les deux noms écrits sur la cire.*) Merci. (*Elle ferme les tablettes et les remet à Curius.*) Allez... il n'y a pas un instant à perdre.

CURIUS.

Où vous reverrai-je?

FULVIE.

Ce soir,chez vous.

CURIUS.

O Fulvie! vous faites de moi un dieu. (*Il lui baise la main et sort en courant.*)

SCÈNE XVIII.

FULVIE, L'AFFRANCHI DE CICÉRON.

FULVIE.

Psit! psit!

L'AFFRANCHI.

Que dois-je dire à Cicéron?

FULVIE.

Que les soixante-quinze mille clients de César voteront en blanc, et que les consuls de l'an 691 de la république romaine sont Marcus Tullius Cicéron et Caïus Antonius Nepos. (*Elle sort d'un côté, l'Affranchi de l'autre.*)

SCENE XIX.

CATILINA, STORAX.

CATILINA.

Fulvie avec l'affranchi de Cicéron, que veut dire cela? Après tout, qu'importe à cette heure? le coup est joué, et ce qui doit être, est déjà. Viens . Storax.

STORAX.

Me voici, maître.

CATILINA.

Tu vois bien cette petite maison ?

STORAX

La maison de la Vestale.

CATILINA.

Quand la nuit sera venue, tu frapperas à la porte.

STORAX.

Oui.

CATILINA.

Une femme viendra ouvrir

STORAX.

Bien.

CATILINA

Tu prononceras ce seul mot : CHARINUS.

STORAX.

Après?

CATILINA.

Tu marcheras devant elle et elle te suivra.

STORAX.

Où me suivra-t-elle?

CATILINA.

A ma maison du Val d'Egérie.

STORAX.

Est-ce tout?

CATILINA.

Absolument. J'y serai.

STORAX.

La chose est faite.

CATILINA.

Silence! Voilà Céthégus et Capito.

SCENE XX.

LES MÊMES, CÈTHÉGUS, CAPITO, *puis successivement tous les autres*

CAPITO.

Victoire! Sergius, victoire!

CATILINA

Comment victoire?

CAPITO.

César a voté devant nous.

CATILINA.

Pour moi?

CAPITO.

Pour toi et pour Antoine.

CATILINA.

Vous avez vu les deux noms?

CÉTHÉGUS.

Vus sur les tablettes qu'il a envoyées à son affranchi.

CATILINA.

Par qui les a-t-il envoyées?

CURIUS, *entrant.*

Par moi, qui les lui ai remises.

CATILINA.

A l'affranchi?

CURIUS.

A lui-même.

CATILINA.

Et qu'a-t-il dit?

CURIUS.

Il s'est incliné, disant : il sera fait selon la volonté du noble Julius César.

CATILINA.

Et ces tablettes ne vous ont pas quitté, Curius, du moment où César y a inscrit les deux noms?

CURIUS.

Pas un instant.

CATILINA.

Personne n'y a touché?

CURIUS.

Personne.

CATILINA

Pas même Fulvie?

CURIUS.

Si fait, Fulvie s'est assurée que les deux noms étaient inscrits.

CATILINA.

O malheur!... malheur!...

TOUS.

Quoi?... quoi donc?... qu'a-t-il?...

CATILINA.

Quand je suis revenu ici, là tout à l'heure, Fulvie causait avec l'affranchi de Cicéron... Merci, Curius, si je suis perdu ce sera par toi.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA.

TOUS.

Victoire!... victoire!...

GORGO.

Eh bien! ce brave César, il a donc voté pour nous?

CICADA.

Il me l'avait promis.

TOUS.

Vive Catilina consul!

CATILINA.

Un peu de patience. (*La cloche sonne. Le peuple remonte.*)

CÉTHÉGUS.

Voici la cloche qui sonne, on va proclamer les noms.

VOLENS.

Le conseil a-t-il une bonne voix, au moins, pour bien crier Lucius Sergius Catilina?

CATILINA.

Patience! patience! (*On entend la cloche.*)

CICADA.

Tiens! c'est drôle; cela me fait de l'effet comme si cela me regardait, moi.

GORGO.

Et à moi aussi.

VOLENS.

Et à moi aussi.

CÉTHÉGUS.

En vérité, le cœur me bat.

CATILINA.

Il ne me bat plus.

STORAX.

Orestilla!

CATILINA.

Où cela?

STORAX.

A son poste, près du tombeau.

CATILINA.

Mauvais augure.

CICADA.

Silence! (*Trompettes, rumeurs, puis silence.*)

ORESTILLA, *à Nubia.*

As-tu les deux anneaux?

NUBIA.

Les voici.

ORESTILLA, *les regardant.*

Bien; c'est à s'y tromper.

CURIUS.

Voici qu'on nomme. (*Nouvelles fanfares. Proclamation.*)

UNE VOIX.

Les deux consuls élus par le peuple, pour l'an de Rome 691, sont : Caïus Antonius Népos.

CÉTHÉGUS.

Celui-là, c'était sûr.

LA VOIX.

Et Marcus Tullus Cicéron.

CATILINA.

Que t'avais-je dit, Curius? (*Trompettes, cris, huées, applaudissements, sifflets.*)

CÉTHÉGUS.

Oh! vengeance! vengeance!

LE PEUPLE.

Vengeance!!

RULLUS, *accourant.*

Nous sommes trahis! Les électeurs de César ont voté en blanc. 75,000 bulletins ont été perdus.

CAPITO.

Impossible! J'ai vu les deux noms sur les tablettes.

CÉTHÉGUS.

Et moi aussi.

CURIUS.

Et moi aussi.

CATILINA.

Et Fulvie aussi.

CURIUS.

Que veux-tu dire?

CATILINA.

Que Fulvie a eu les tablettes entre les mains assez longtemps pour en effacer les deux noms, et que tu as porté à l'affranchi des tablettes blanches. Quand nous conspirerons, et que vos maîtresses seront du complot, avertissez-moi, seigneurs. (*Il remonte.*)

LENTULUS, *entrant.*

Où va donc Fulvie, Curius? Je viens de la rencontrer fuyant au grand galop d'un cheval. Mes compliments à Catilina, a-t-elle crié en riant, et elle a disparu.

CURIUS.

Par quelle route?

LENTULUS.

Par la route de Tibur.

CURIUS, *s'élançant hors du théâtre.*

Oh! un cheval! un cheval!

LENTULUS.

Pauvre fou.

ORESTILLA.

Cours à la maison, Nubia, et envoie-moi mes quatre gladiateurs. Ils se cacheront dans les roseaux au bords du Tibre, et y attendront mes ordres.

NUBIA.

J'y vais.

CÉTHÉGUS.

Oh! cela ne se passera pas ainsi... Il y a eu trahison... Annulons les votes, ou bien aux armes!

TOUS.

Oui, aux armes! Tes ordres, Catilina!

CATILINA.

Moi je n'ai plus d'ordres à donner. Je ne suis plus rien.

CAPITO.

C'est ce que nous allons voir. (*Ils se forment en groupe; dans le fond il agite le peuple.*)

ORESTILLA, *s'avançant.*

Salut, Sergius.

CATILINA.

Vous étiez là, Orestilla? Vous avez entendu la proclamation? Cicéron triomphe. Je suis un homme ruiné.

ORESTILLA.

Le croyez-vous réellement?

CATILINA.

Je serais un insensé si je me faisais illusion.

ORESTILLA.

Donc vous n'avez plus aucun espoir?

CATILINA.

Aucun, Orestilla. Je vous avais dit : Tant que je monterai, suivez-moi; si je tombe, abandonnez-moi. Je suis tombé, Orestilla; vous êtes libre.

ORESTILLA.

Je devais partager votre bonne fortune; je suis prêt à partager la mauvaise, Sergius.

CATILINA.

Ma dernière consolation, Orestilla, est d'avoir le droit d'être malheureux tout seul.

ORESTILLA.

Ainsi, vous me rendez ma parole?

CATILINA.

Je vous prie de la reprendre.

ORESTILLA.

Ce n'est pas moi qui m'éloigne de vous; c'est vous qui vous éloignez de moi.

CATILINA.

Voici le cachet d'Orestillus, votre premier époux, l'anneau auquel obéissent vos esclaves et vos intendants.

ORESTILLA.

Voici le cachet des Sergius, le gage de vos volontés. Vous pouvez encore garder cet anneau, et moi celui-ci.

CATILINA.

Voilà votre anneau, Orestilla; rendez-moi le mien.

ORESTILLA.

Le voici.

CATILINA.

Merci.

ORESTILLA.

Adieu, Sergius!... Le mal qui t'arrivera tu l'auras voulu! (*Elle sort.*)

CATILINA.

Adieu!

SCENE XXII.

LES MÊMES, *moins* ORESTILLA.

CÉTHÉGUS.

Avons-nous bien entendu, bien compris? et abandonneriez-vous la partie, par Hercule!

CATILINA.

Êtes-vous assez sots pour le croire, assez lâches pour le désirer?

LENTULUS.

A la bonne heure! Voilà comme j'aime que l'on me réponde.

RULLUS.

Si tu eusses reculé, je ne te reconnaissais plus.

CÉTHÉGUS.

Si tu eusses renoncé, je te tuais. (*Bravos dans la coulisse au fond.*)

VOLENS.

Les vainqueurs chantent là-bas, et disent que tout est fini. Eh bien! je dis, moi, qu'au lieu que tout soit fini, tout commence.

CATILINA.

Est-ce votre avis à tous?

TOUS.

Oui, oui, oui!

CATILINA.

Vous m'obéirez donc si je commande?

TOUS.

Jusqu'à la mort.

CATILINA.

Eh bien! écoutez... J'ai dans ma maison du Val d'Égérie une centaine d'amphores d'un vieux vin qui remonte au consulat d'Opimius; ce sont les dernières. Nous les boirons jusqu'à la lie cette nuit, pour fléchir les dieux qui nous ont abandonnés... Venez, et amenez tous vos amis.

CAPITO.

Où je n'ai pas soif de vin, j'ai soif de sang.

CATILINA.

Venez, vous dis-je, il y aura à boire pour tout le monde.

VOLENS.

En sommes-nous, nous autres plébéiens?

CATILINA.

Oui; vous surtout vous en êtes... Toi, Volens; toi, Gorgo; venez; c'est demain le premier jour des saturnales; demain, à Rome, les esclaves sont maîtres, et les maîtres sont esclaves. Venez, venez.

CICADA.

Et moi aussi?

CATILINA.

Toi comme les autres; n'es-tu pas citoyen romain? Allez chercher vos amis, Volens. Allez chercher les vôtres, Gorgo. Amène les tiens, Cicada. Et vous, faites-moi bonne compagnie jusqu'à ma maison du Palatin; les rues ne sont pas sûres pour moi ce soir.

CAPITO.

Mais pour te rendre au val d'Égérie?

CATILINA.

J'ai mes gladiateurs.

TOUS.

Vive Catilina!

CATILINA.

Vous avez trop crié aujourd'hui et pas assez agi. Désormais criez moins, et agissez plus. Venez, amis. A cette nuit, vous autres. (*Ils sortent.*)

VOLENS.

Oui, à cette nuit; soyez tranquille, nous ne manquerons pas au rendez-vous.

GORGO.

Qui amenez-vous, Volens?

VOLENS.

J'ai bien deux ou trois cents vétérans de Marius et de Sylla que la misère a réunis et qui ne demandent pas mieux que de jouer de l'épée. Je vais les prévenir. (*Il sort.*)

GORGO.

Moi j'amène une centaine de gladiateurs sans emploi qui se cachent dans les carrières le jour et qui travaillent la nuit. Je sais où les trouver.

CICADA.

Et moi j'amène... la fortune si je la rencontre. (*Ils sortent.*)

SCENE XXIII.

ORESTILLA, *sur le devant du tombeau*, QUATRE GLADIATEURS, *cachés.*

ORESTILLA.

J'ai cru qu'ils ne s'en iraient pas. Êtes-vous au poste que je vous ai indiqué?

QUATRE VOIX *répondent successivement.*

Oui, oui, oui, oui.

ORESTILLA.

Silence! On vient; c'est lui.

SCENE XXIII.

LES MÊMES, STORAX.

STORAX, *tremblant, chantant, hésitant à chaque pas et regardant tout autour de lui.*

Jupiter sur la dune,
Un soir,
Flânait au clair de lune
Pour voir
Si son auguste épouse,
Junon,
D'Europe était jalouse
Ou non.

Décidément, je crois que je suis seul. (*Il s'approche de la maison.*)

Affectant les airs mornes
D'un veuf,

Il rencontre un gladiateur. Il essaie de sortir de l'autre côté.

Il avait pris les cornes
D'un bœuf,

Il rencontre le second gladiateur. Il s'avance sur le devant du théâtre, à gauche.

Soudain, que nul n'en rie,
Voilà

Il rencontre un troisième gladiateur. Il essaie de sortir du côté opposé.

Une voix qui lui crie:
Holà!

Il rencontre le quatrième gladiateur. Il se trouve pris entre les quatre.

ORESTILLA, *paraissant.*

Bonsoir, Storax.

STORAX.

Je suis mort!

ORESTILLA.

Mais je crois que oui.

STORAX.

Maîtresse!

ORESTILLA.

A moins que tu ne répondes franchement.

STORAX, *joignant les mains.*

Ah!

ORESTILLA.

Pas de gestes, pas de prières, pas de cris... tout serait inutile. Réponds.

STORAX.

Interroge, bonne maîtresse.

ORESTILLA.

Où vas-tu?

STORAX.

A cette maison.

ORESTILLA.

Que vas-tu y faire?

STORAX.

Y chercher quelqu'un.

ORESTILLA.

Qui cela?

STORAX.

Une femme.

ORESTILLA.

De la part de qui?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina.

ORESTILLA.

Où dois-tu conduire cette femme?

STORAX.

Au Val d'Égérie.

ORESTILLA.

Et quel est le mot d'ordre auquel elle doit reconnaître que tu viens de la part de Catilina?

STORAX.

Charinus.

ORESTILLA.

C'est bien, tu es un serviteur fidèle. Fais ta commission, mon bon Storax.

STORAX.

Comment?

ORESTILLA.

Oui. (*Lui donnant une bourse.*) Et voilà pour t'encourager à l'accomplir de point en point.

STORAX.

Qu'est cela?

ORESTILLA.

Une bourse.

STORAX.

De l'argent?

ORESTILLA.

De l'or!

STORAX.

Ainsi...

ORESTILLA.

Tu peux frapper à cette porte, emmener cette femme et la conduire au Val d'Égérie... seulement, comme tu pourrais ne pas faire la commission de point en point, mes quatre gladiateurs te suivront... et écoute bien ce que je vais te dire, Storax.

STORAX.

J'écoute.

ORESTILLA.

Si tu essaies de dire un mot à celle que tu conduis, voici mon porte-glaive qui te fendra la tête d'un coup d'épée... si tu essaies de fuir, voici mon rétiaire qui te jetera le filet... si tu échappes au filet, voici mon frondeur qui te cassera la tête d'un coup de pierre... enfin si mon frondeur te manque, voici mon archer qui te passera une flèche au travers du corps. Tu vois bien que tu n'as pas grande chance à tenter de t'échapper, et qu'il vaut mieux gagner honnêtement l'argent que je te donne.

STORAX.

Mais, parvenu à la porte?

ORESTILLA.

Tu entreras.

STORAX.

Vos gladiateurs?

ORESTILLA.

Ils reviendront.

STORAX.

Et ce sera tout?

ORESTILLA.

Tu es bien curieux! Frappe à cette porte.

STORAX.

Hum!... Je dois donc...

ORESTILLA.

Frapper à cette porte. Oui.

STORAX, *frappant.*

Holà!

ORESTILLA.

Tu te souviens de tout ce que je t'ai dit?

STORAX.

Il n'y a pas de danger que j'en oublie un mot: le porte-glaive, le rétiaire, le frondeur et l'archer...

ORESTILLA.

C'est cela.

MARCIA, *dans la maison.*

Qui frappe?

STORAX.

De la part de Sergius Catilina. Ouvrez.

MARCIA, *ouvrant.*

Le mot d'ordre?

STORAX.

Charinus.

MARCIA.

Marchez devant, je vous suis.

ORESTILLA, *aux gladiateurs.*

Allez. (*Storax s'avance le premier; Marcia ensuite; les quatre gladiateurs ferment la marche; Orestilla reste immobile contre la muraille. La toile tombe.*)

ACTE V.

Même décoration qu'au deuxième acte.

SCÈNE I.

CATILINA, CHARINUS. *Des gladiateurs se promènent au fond.*

CATILINA *sur un fauteuil*, *Charinus debout.*

D'abord, Charinus, mon enfant, mon fils bien-aimé... laisse-moi te regarder (*il l'éloigne comme pour l'admirer*), t'embrasser, te serrer contre mon cœur.

CHARINUS.

Seigneur!

CATILINA.

M'as-tu dit seigneur quand tu m'as sauvé la vie?... Non... tu m'as dit: Venez, mon père.

CHARINUS.

Mon père!

CATILINA.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

CHARINUS.

Quoi donc?

CATILINA.

De t'avoir pris dans mes bras, de t'avoir emporté... Il me semblait que je volais l'Asie à Mithridate, le ciel à Jupiter.

CHARINUS.

Ai-je résisté, ai-je appelé, ai-je même dit: Laissez-moi?... Non, j'ai jeté les bras autour de votre cou... j'ai fermé les yeux, et je me suis laissé emporter.

CATILINA.

Dieux bons... comme l'homme passe éternellement près de son bonheur! Il y a seize ans que tu existes, et je t'ai vu hier pour la première fois.

CHARINUS.

Il y a seize ans que je vis, et j'ignorais que vous existiez.

CATILINA.

Eh bien, voyons... dis-moi, cher enfant, ma vue a-t-elle répondu au besoin de ton cœur?

CHARINUS.

Que vous dirai-je? Jusqu'à hier je n'avais connu que ma mère... je n'avais aimé que ma mère... je savais que Clinias m'avait servi de protecteur, je l'appelais mon père, n'ayant personne à appeler de ce nom. Mais ce que j'éprouvais pour lui, c'était de la reconnaissance et non de l'amour filial... J'ai l'air de répéter vos propres paroles, car de ce souterrain j'entendais tout ce que vous disiez. Eh bien, en vous apercevant, j'ai tressailli: quand le seigneur Caton vous a adressé ce défi, je l'ai pris en haine de ce qu'il vous proposait une chose qui me semblait impossible. Quand je vous ai vu approcher du cippe... briser la chaîne de fer avec la même facilité qu'un autre eût fait d'une guirlande de fleurs... j'ai adressé tout bas une prière à Castor, le divin discobole, et quand vous avez, semblable à Ajax Télamon, lancé cette masse, qu'un héros d'Homère pouvait seule soulever, au milieu du frissonnement de joie que m'inspirait votre triomphe... j'ai ressenti là une vive douleur, comme si quelque chose se brisait dans ma poitrine... Aussi, quand je vous ai vu pâlir, quand j'ai vu comme une frange de sang rougir vos lèvres, j'ai été près de crier, d'appeler au secours; il me semblait que votre vie défaillante emmenait la mienne... Vous me demandez de vous appeler mon père. Oh! oui, oui, mon père, tant que vous voudrez, car à coup sûr je suis plus heureux de dire mon père, que vous n'êtes heureux de l'entendre... Mais qu'avez-vous?

CATILINA.

Rien, rien, ou plutôt tout... oui, tout... Enfant, sais-tu que je pleure, moi l'homme aux yeux arides, aux paupières desséchées? sais-tu que les deux larmes qui coulent le long de mes joues, et que tu me donnes pour rien, toi, sais-tu que ce sont deux diamants pour lesquels j'eusse donné le monde?... Oh! regarde ces deux larmes. Cicéron... Cicéron, vois pleurer Catilina, et dis encore que je suis le désordre, que je suis le mal, que je suis le néant. As-tu entendu tout ce que m'a dit cet homme, Charinus?

CHARINUS.

Mais pourquoi Cicéron voulait-il donc vous tuer, mon père?... J'ai toujours entendu parler de Cicéron comme d'un homme juste.

CATILINA.

Ah! ne me force pas à te dire des choses que tu ne pourrais pas comprendre à ton âge, la vie est une oasis pleine d'ombre

et de fraîcheur où les passions n'ont pas encore laissé leur trace brûlante. Comment veux-tu que je te parle de choses que tu ne connais pas, que j'explique l'incendie à celui-là qui sait à peine ce que c'est qu'une étincelle... que je découvre l'océan orageux à l'enfant qui s'est contenté d'effeuiller des roses dans le bassin de marbre d'un jardin?... Non, mon bien-aimé Charinus, laisse-moi te dire seulement : (*il se lève et relève doucement Charinus*) Je tente une œuvre immense, j'essaie à soulever un monde... peut-être ce monde en retombant sur moi, m'écrasera-t-il... non point parce que j'aurai entrepris une œuvre impie et impossible, mais parce que le temps de l'accomplir ne sera point venu... En attendant, comme c'est le succès qui fait le nom... si je succombe, mon nom sera flétri, déshonoré... Eh bien, mon enfant, garde dans ton cœur la religion du nom paternel, aime-moi quand on me maudira, souviens-toi qu'en échouant je n'aurai qu'un regret, celui de ne pas te léguer la royauté du monde; qu'en mourant je n'aurai qu'une douleur... celle de t'avoir retrouvé si tard et de te perdre sitôt.

CHARINUS.

Mais alors mon père, pourquoi ne faisons-nous pas ce que vous disiez à ma mère?... pourquoi ne quittons-nous pas Rome? Pourquoi ne nous éloignons-nous pas du monde... Vivons l'un près de l'autre, l'un pour l'autre.

CATILINA.

Hélas! hélas! mon enfant, il est trop tard. Si je t'eusse connu il y a un an, il y a six mois, il était temps encore; si ta douce voix m'eût dit avant-hier ce que tu me dis aujourd'hui, je pouvais m'arrêter, peut-être; mais aujourd'hui, les dieux ont décidé; n'allons pas contre la volonté des dieux... Voyons, Charinus, maintenant, que veux-tu? que désires-tu? que demandes-tu?

CHARINUS.

Quand reverrai-je ma mère?

CATILINA.

Enfant! j'ai donc deviné ce que tu désirais... j'ai donc été au-devant de ton vœu... Tu viens d'entendre refermer la porte... ce doit être ta mère.

CHARINUS.

Ma mère ici?...

CATILINA.

Je viens de l'envoyer chercher.

CHARINUS.

O mon père! je vois bien que vous m'aimez véritablement.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCIA, STORAX.

MARCIA.

La voix de mon Charinus, de mon enfant... il est ici! le voilà! (*Marcia le presse contre son cœur. Puis tendant la main à Catilina.*) Catilina, merci!

CHARINUS.

Ma mère!...

CATILINA.

Sauvés tous deux!

STORAX.

Tous trois même.

CATILINA.

Oui, tous trois, bon Storax... Mais comme le voilà blême!... grands dieux!...

STORAX.

Vous trouvez?

CATILINA.

Est-ce que tu aurais eu peur, par hasard, Storax?

STORAX.

Peur de quoi?

CATILINA.

Eh bien! mais de cette foule de choses dont Storax peut avoir peur.

STORAX.

Oh! mon Dieu, non, au contraire... Je n'ai de ma vie été si rassuré.

CATILINA.

Tu n'as vu personne?

STORAX.

Pas une ombre.

CATILINA.

Et personne ne t'a vu?

STORAX.

Personne.

CATILINA.

Cependant, Orestilla...

STORAX.

Elle dort probablement.

CATILINA.

Et pourquoi penses-tu qu'elle dorme?

STORAX.

Par Castor! elle doit être fatiguée; toute la journée elle s'est promenée au Champ de Mars.

CATILINA, *allant à Marcia.*

Marcia, avez-vous été contente de cet homme?

MARCIA.

Oui, c'est un guide fidèle, vous le voyez; un peu taciturne.

CATILINA.

Il avait raison de garder le silence; la moindre parole pouvait vous trahir.

MARCIA.

Vous avez eu pitié des angoisses d'une mère, Sergius; les dieux vous récompenseront. (*Charinus se lève et prend la main de son père.*)

CATILINA.

Charinus vous a-t-il dit qu'il m'aimait?

MARCIA.

Oui.

CATILINA, *passant au milieu.*

Eh bien! les dieux sont quittes envers moi. Maintenant, écoutez, Marcia. Vous voilà réunie à votre fils, rien ne pourra plus vous en séparer tant que vous ne songerez point à le séparer de moi. Tant que nous resterons ici, et nous n'y resterons pas longtemps, vous habiterez là-bas, dans la maison des bains. C'est une retraite impénétrable, où quarante gladiateurs vous garderont. Ils sont à moi, j'ai acheté leur vie; ils se feront tuer pour défendre Charinus.

MARCIA.

Mais vous m'épouvantez avec cet appareil de précautions. Charinus court donc de bien terribles dangers?

CATILINA, *descendant la scène avec Marcia.*

Marcia, défiez-vous de votre ombre. Que Charinus ne prenne rien que de votre main ou de la mienne... Appelez au moindre bruit... Veillez tandis qu'il dormira, et quand vous serez lasse de veiller, appelez-moi... Mais à personne, entendez-vous, pas même à Clinias, ne confiez Charinus un seul instant.

MARCIA.

Oh! soyez tranquille.

CATILINA.

Et cependant il faut tout prévoir, Marcia; il est possible qu'ici, cette nuit, il se passe des choses terribles. Il est possible que je sois forcé de faire partir Charinus au galop de mon plus rapide cheval... Il est possible enfin que je ne puisse l'aller chercher moi-même, et que je sois obligé de le faire prendre par quelqu'un... Marcia, regardez bien cet anneau.

MARCIA.

Le vaisseau de Sergeste, votre ancêtre.

CATILINA.

Vous le reconnaîtrez bien, n'est-ce pas?

MARCIA.

Oh! oui

CATILINA.

Eh bien! ne le confiez qu'à celui qui vous remettra cet anneau.

MARCIA.

Alors doublez, triplez les précautions... Joignez-y un mot d'ordre que me dira l'homme en me remettant cet anneau.

CATILINA.

Il vous dira : De la part de Sergeste, ami d'Enée.

MARCIA.

Bien.

CATILINA.

Oh! c'est à cette heure seulement que je pourrai vous dire : Marcia... les dieux soient loués, nous avons sauvé Charinus.

STORAX.

Maître, tandis que vous êtes en train de sauver tout le monde, est-ce que vous ne me sauverez pas un peu aussi, moi?

CATILINA.

C'est vrai, pauvre Storax, je t'avais oublié... Tiens, l'or est la meilleure sauve garde que je connaisse. Prends cette bourse... elle est à toi.

STORAX.

Merci, noble Sergius, merci.

MARCIA.

Cet homme a tout entendu, Catilina.

CATILINA.

Oui, mais sans mon anneau, cet homme ne peut rien.

MARCIA.

C'est vrai... (*On entend du bruit.*) Quel est ce bruit?

CATILINA.

Ce sont les gens que j'attends, qui frappent à la porte... Il ne faut pas que ces gens vous voient... Venez, Marcia.

MARCIA.

Mais pourquoi ne les recevez-vous pas ailleurs et ne restons-nous pas ici?

CATILINA.

Dans la salle des festins, ouverte de tous les côtés? Non, non. La maison des bains est seule une retraite sûre.

MARCIA.

Vous nous accompagnez?

CATILINA.

Je referme moi-même la porte sur vous. Vous avez les clefs de cette porte; qu'elle ne s'ouvre qu'au mot d'ordre. Que Charinus ne vous quitte qu'en échange de l'anneau. Couvrez la tête de Charinus avec votre voile et venez, Marcia, venez.

MARCIA.

Viens, mon enfant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

STORAX, *seul*.

Dieux trompeurs! qui eût dit au pauvre Storax, lorsque la douce voix d'Aurélia criait : Pendez Storax! Mettez Storax en croix! Ecorchez vif Storax! Qui eût dit que c'était le commencement de sa fortune? (*Il tire de sa ceinture la bourse d'Orestilla.*) Bourse d'Orestilla. (*Il montre l'autre.*) Bourse de Sergius. Il y a bien là, dans les deux bourses, quatre talents d'or, c'est-à-dire plus que je n'ai jamais eu à la fois en ma possession. Ce que c'est que d'être honnête homme, pourtant. Je n'aurais jamais cru que ce fût d'un si bon rapport. Décidément, l'honnêteté est la route de la fortune; d'abord, il y a moins de concurrence que sur l'autre. Continuons donc à être honnête. Après les services rendus à Sergius et à Orestilla, ils ne peuvent manquer, pour récompense, de m'accorder ma liberté. Puisque ma liberté ne peut pas me manquer, je puis alors me considérer comme libre. Comme cela tombe! juste au moment des saturnales; juste au moment où les esclaves courent les champs, sans que les maîtres aient la moindre chose à leur dire. Comme tu vas courir les champs, mon petit Storax! Comme tu ne t'arrêteras, une fois sorti de Rome, que quand tu te sentiras bien loin de ton bon maître Sergius, de ta bonne maîtresse Aurélia et du vertueux Caton.

UNE VOIX.

Le voici.

STORAX, *bondissant*.

Hein? j'ai entendu une voix. (*Il regarde tout autour de lui.*) Je me trompais. . personne! Ma foi, à présent, l'avenir m'apparaît rose comme l'aurore des poëtes. Bonne Orestilla... petite maîtresse... je dis bonjour à ton porte-épée... je dis bonsoir à ton frondeur... je dis bon voyage à ton sagittaire, et j'envoie mille baisers à ton aimable filet.

VOIX.

Si tu dis un mot, tu es mort. (*Au même moment deux hommes baillonnent et enlèvent rapidement Storax, et il disparaît.*)

SCENE IV.

CATILINA, VOLENS, *paraissant au fond*.

CATILINA.

Tu as raison, Volens, il y a assez longtemps qu'ils attendent. Fais-les entrer; pas d'exceptions, entends-tu! ma maison, mes galeries, mes jardins, tout au peuple; puisque le peuple, dis-tu, est tout à moi... il est bon que, moi, je sois tout à lui. (*Revenant, et ouvrant la fenêtre.*) Chrysippe, ce que j'ai ordonné a-t-il été exécuté?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La coupe sera prête?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

La femme qui doit représenter Némésis est prévenue?

CHRYSIPPE.

Oui.

CATILINA.

Bien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, VOLENS, GORGO, CICADA, ROMAINS.

CATILINA.

Soyez les bien venus chez moi, Romains... Je vous l'ai dit : c'est aujourd'hui les saturnales, c'est-à-dire le jour où les esclaves sont maîtres, le jour où les maîtres sont esclaves. Mais il nous manque des amis, ce me semble?

VOLENS.

Il nous manque ceux qui n'avaient pas encore assez faim. Nous étions pressés, nous autres, et nous sommes venus. Mais sois tranquille, ceux que tu attends nous suivent. Je t'ai amené, pour mon compte, cent cinquante vétérans des guerres de Grèce et de Bithynie... et je t'en promets deux mille autres.

CATILINA.

Bien, Volens, bien.

GORGO.

Salut, seigneur.

CATILINA.

Salut, ami.

GORGO.

Je t'amène deux cents gladiateurs et soixante esclaves; ils savent dans quelle carrière de la Sabine, dans quelle montagne des Apennins, trouver trois mille compagnons. Quand il sera temps, ils les feront prévenir.

CATILINA.

Qu'ils les préviennent... il est temps.

CICADA.

Bonjour, ami Sergius.

CATILINA.

Bonjour, seigneur Cicada... Compagnons, entrez, entrez! Oh! la maison est à vous, bien à vous... Prenez, usez, abusez! ce n'est que le commencement, mes hôtes. Je m'exécute d'abord... Nous verrons si, plus tard, les banquiers et les bourgeois s'exécuteront d'aussi bonne grâce que moi.

TOUS.

Vive le roi Catilina!

CATILINA.

Vive le peuple romain!

TOUS.

Vive le peuple romain!

CATILINA.

Du vin et des fleurs!

CHANT DES CONJURÉS.

I

GORGO.

Allons, robuste œnophore,
Embrasse l'énorme amphore;
Dans les coupes du Bosphore,
Buvons, au nez des Catons,
Le vin de tous nos cantons.
Coulez, Cécube et Falerne!
Que l'ivresse nous gouverne!
Rome est la grande taverne!
Chantons!

II

A nous donc tout ce qui souffre!
Tout ce qui hait! Flamme et soufre!
Oh! nous allons faire un gouffre!
A nous, hideux bataillons,
Les guenilles, les haillons!
Rome flambe, elle chancelle!
Tout l'or que son flanc recèle,
Voyez-vous comme il ruissèle?
Pillons!

III

Dans cette large fournaise,
Que chacun tue à son aise!
Le sang n'éteint pas la braise!
Tibre, tu vas, j'en réponds,
Monter par-dessus tes ponts!
Vieux Romulus, sur la tombe
Que la victime enfin tombe!
Amis, Rome est l'hécatombe
Frappons!

SCENE VI.

LES MÊMES, CURIUS, *entrant.*

CURIUS.

Vous riez, vous chantez ici!... là-bas, l'on se bat et l'on brûle: la maison de Lentulus, celle de Céthégus, celle de Lecca sont en flammes, et les bourreaux de la prison Mamertine sont à l'œuvre.

CATILINA.

Que dis-tu là?

CURIUS.

Je dis que n'ayant pu rejoindre Fulvie, je suis rentré dans Rome, et de loin, j'ai vu ma maison aux mains des licteurs; j'accours au Forum, on venait d'y arrêter Lentulus, Rullus et Céthégus. Je dis que tout est perdu là-bas, et que nous n'avons plus qu'à gagner la montagne et à nous faire bandits.

CATILINA.

Voyons, Curius, n'exagères-tu pas?

CURIUS.

Je te dis la vérité tout entière.

CATILINA.

Lentulus!... un sénateur arrêté!...

CURIUS.

Arrêté! je l'ai vu, te dis-je.

CATILINA.

Rullus! un tribun!

CURIUS.

Bâillonné, lié comme un esclave.

CATILINA.

Céthégus, Bestia, Capito, Lecca?

CURIUS.

Capito combattait encore, disait-on... les autres étaient déjà dans la prison Mamertine.

CATILINA.

Eh bien! amis, voilà l'heure suprême venue... Je suis toujours à vous... êtes-vous toujours à moi?

TOUS.

Oui! oui!

CURIUS.

Comment, Sergius, tu en appelles à de pareils hommes. Je suis patricien, moi, je ne conspire pas avec le peuple.

TOUS.

O Curius!... Curius, prends garde!...

CATILINA.

Silence... Il n'y a plus ici ni patriciens ni peuple... il y a des hommes qui vont jurer de détruire et de brûler Rome... Je m'appelle poignard, tu t'appelles flambeau...

TOUS.

Oui... oui...

CATILINA.

La bataille est engagée.

TOUS.

Des armes! donnez-nous des armes! il est temps... (*Des esclaves apportent et jettent des amas d'armes aux pieds des conjurés qui s'en saisissent.*)

CATILINA.

Etes-vous armés, compagnons?...

TOUS.

Oui... oui...

CATILINA, *dans la mêlée.*

Rentrons dans Rome comme Sylla y rentra il y a vingt ans, l'épée d'une main et la torche de l'autre... marchons droit au sénat, les sénateurs seront nos otages... ils nous répondront de nos amis tête pour tête...

TOUS.

Oui!... oui!...

SCENE VII.

LES MÊMES, CAPITO, *se précipitant en scène les habits déchirés, une hache à la main.*

CAPITO.

Nos amis... ils ont vécu...

TOUS.

Morts?...

CAPITO.

Étranglés par l'ordre de Cicéron...

CATILINA.

Oh!... à Rome!... à Rome!...

TOUS.

A Rome!...

CAPITO.

Impossible!... les portes sont fermées... quatre légions avaient été réunies dans la prévision de ce qui vient d'arriver... elles sont sous les armes...

CATILINA.

Et comment es-tu sorti alors si les portes sont fermées?

CAPITO.

J'ai sauté du haut des remparts, poursuivi par les bourgeois et les chevaliers... Ta tête est mise à prix à un million de sesterces!...

CATILINA.

Oh! j'espère bien qu'elle leur coûtera plus cher que cela!... Maintenant, amis, ce n'est plus pour la richesse que nous allons combattre... c'est pour la vie.

CAPITO.

Oui; et comme nous allons combattre pour la vie, et que la vie d'un homme vaut celle d'un autre, il faut des enjeux égaux, il faut que patriciens et peuple, qui désormais vont faire cause commune, boivent à la même coupe... il faut que cette coupe contienne une liqueur terrible... il faut que sur cette liqueur un serment infernal nous lie.

CATILINA.

Tu le veux donc, Capito?

CAPITO.

Je le veux!... As-tu fait ce que je t'ai demandé, Catilina?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle prête?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

La coupe est-elle pleine?

CATILINA.

Oui.

CAPITO.

Que la coupe vienne donc!

CATILINA.

Place alors! (*Il prend le milieu de la scène. On forme un cercle autour de lui.*) Némésis! déesse des vengeances, apporte-nous la coupe sur laquelle nous devons jurer!... (*Toutes les lumières s'éteignent. Une femme, vêtue en Némésis, vient du dessous. Elle a près d'elle un trépied où brûle un feu rouge, qui seul éclaire la scène.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, NÉMÉSIS.

NÉMÉSIS.

Voici la coupe!

CATILINA, *prenant la coupe et la levant au-dessus de sa tête.*

Pluton! Vejovis! Mânes, sombres divinités qui inspirez la terreur, Lucius Sergius Catilina vous invoque. Vous le savez, dieux vengeurs! j'ai une armée de vingt mille hommes en Étrurie... j'ai dix mille conjurés à Rome... j'ai mille pâtres dans les Apennins!... Eh bien! au nom des absents comme au nom des présents, je dévoue Rome aux dieux infernaux!... Je jure qu'il lui sera fait comme elle a fait à Carthage... qu'il n'en restera pas pierre sur pierre... que la charrue passera sur les fondations du Capitole... que je sèmerai du sel dans le sillon de la charrue, et qu'il sera bâti une ville qui sera la ville de Catilina, sur un autre

emplacement que celui où fut bâtie la ville de Romulus... O ville perverse ! ville vénale, qui déjà au temps de Jugurtha n'attendais qu'un acheteur pour te vendre ! Rome, sois maudite !

TOUS.

Rome, sois maudite !

CATILINA.

A toi, Capito.

CAPITO, *tenant la coupe.*

Maudit soit celui qui ne marchera pas en avant jusqu'à ce qu'il rencontre l'ennemi ; maudit soit celui qui reculera pendant la bataille; maudit soit celui qui sortira vivant de la défaite! Mais avant tout, maudite soit Rome. (*Il passe la coupe à Curius.*)

TOUS.

Maudite soit Rome !

CURIUS.

Rome, soit maudite ! (*Il passe la coupe à Volens.*)

TOUS.

Maudite !

VOLENS.

Maudite soit Rome !

TOUS.

Maudite soit Rome ! (*La coupe passe de mains en mains.*)

CATILINA.

Et maintenant, amis, comme on pourrait nous surprendre ici et nous y enfermer, gagnez la plaine. Capito et Curius, prenez les commandements; Volens, mon vieux centurion, forme les phalanges, prenez la route d'Etrurie ; dans dix minutes je vous rejoins.

TOUS.

Mais, toi, toi?

CATILINA

Oh ! soyez tranquille, je serai là à l'heure où vous aurez besoin de moi. (*On ferme les rideaux à la sortie du peuple.*) Allez ! (*Tous sortent.*) Toi, Chrysippe, cours à la maison des bains et dis à travers la porte que je m'arme, qu'on s'apprête, qu'on m'attende, que je viens; va ! (*Chrysippe sort.*) O nuit! nuit sacrée ! nuit ma sœur ! nuit ma complice, mon amie ! tu es la dernière obscurité de ma vie; demain, météore de feu, c'est moi qui ferai le jour. Allons, allons revoir Charinus. Merci, Némésis, voilà ta coupe. (*Il rend la coupe à la Némésis. La Némésis s'enfonce dans la terre, mais en s'enfonçant elle relève son voile.*)

ORESTILLA.

Malheur à toi, Sergius, je suis Némésis Orestilla. (*Elle disparaît.*)

SCENE IX.

CATILINA, *seul.*

Oh! Orestilla ici... Orestilla dans cette maison... Dieux immortels, qu'est-elle venue y faire?... Ce sang... ce sang que nous avons bu... horreur... (*Tonnerre. Il passe à gauche et tombe sur le canapé.*) Qu'est-ce cela?... des plaintes, des gémissements dans l'air?... La terre tremble... Présages néfastes, je vous reconnais, c'est vous qui annoncez les apparitions des morts... (*Le bassin du fond se couvre de fumée. La fumée se dissipe. On voit Charinus sortir lentement de terre et monter vers le ciel. De sa main droite, il montre une blessure qui lui a ouvert la veine du col.*) Dieux bons, dieux immortels, qui donc vais-je voir apparaître? Oh! c'est toi, Charinus?... Charinus, mon enfant bien aimé, n'es-tu plus qu'une ombre?... Charinus, parle-moi ?... Cette blessure, qui te l'a faite?... ce sang, qui l'a versé ?...

CHARINUS, *d'une voix lente.*

Orestilla!... (*La vapeur l'enveloppe de nouveau. Il disparaît.*

CATILINA.

Malheur ! malheur !...

SCÈNE X.

MARCIA, CATILINA.

MARCIA, *à droite.*

Que me faites-vous dire?... de vous attendre?...

CATILINA.

Marcia, où est mon fils?

MARCIA.

Charinus?

CATILINA.

Oui, Charinus... qu'en as-tu fait?... réponds.

MARCIA.

Mais je l'ai remis à votre envoyé qui est venu de votre part avec le mot d'ordre, avec l'anneau.

CATILINA.

L'anneau ne m'a pas quitté... l'anneau, le voilà !...

MARCIA, *lui en donnant un second.*

Et celui-ci, d'où vient-il donc? tenez...

CATILINA.

Oh ! Orestilla en avait un second, et Storax sera retombé entre ses mains.

MARCIA.

Oh! courons! courons!... il en est temps encore peut-être !... Sergius, viens, viens !...

CATILINA.

Inutile... Regarde!... voici le dernier présent que me font les dieux!... (*Clinias apporte le cadavre de Charinus et le dépose sur un lit de repos.*)

MARCIA.

Mon Charinus ! mon enfant !...

CATILINA.

Marcia, je voudrais pouvoir mourir à l'instant même; mais je ne m'appartiens plus, et mon sang ne doit se tarir que dans le combat... Mais jurez-moi, Marcia, partout où je tomberai, de venir relever mon corps et de mêler mes cendres à celles de mon enfant bien-aimé... afin que n'ayant pu vivre avec lui dans ce monde, je repose au moins avec lui pendant l'éternité !

MARCIA.

Je vous le jure !

CATILINA

Oh ! Charinus ! Charinus ! nous ne serons pas longtemps sans nous revoir !

ORESTILLA, *au fond.*

J'avais droit sur tout et sur tous !...

ÉPILOGUE.

SEPTIÈME TABLEAU.

Le champ de bataille de Pistoie.

Une vallée immense jonchée de morts. —Un pont brisé au fond. Des tentes renversées. Les cadavres viennent jusque sur l'avant-scène. — Au premier plan, Cicada, Gorgo, Volens, morts ensemble.—On entend les clairons de l'armée victorieuse qui s'éloigne. — Le silence se fait sur le champ de bataille éclairé seulement par la lune. — Au fond, Marcia apparaît comme une ombre. Elle est vêtue d'une longue stole. Elle a un voile sur la tête. Elle s'avance au milieu des cadavres, en hésitant pour poser le pied.

MARCIA, *à voix basse.*

Sergius... Sergius... Sergius... (*Rien ne répond, elle s'avance.*) Sergius... (*Elle s'avance encore.*) Sergius...

CATILINA, *se soulevant au milieu d'un monceau de cadavres.*)

Me voici.

MARCIA.

Je vous ai promis de venir vous chercher partout où vous tomberiez, Catilina... Je tiens mon serment.

CATILINA.

Je vous ai promis de mourir pour ne pas survivre à Charinus; je meurs! (*Il tombe mort. Marcia jette sur le cadavre son voile blanc, et fait un signe comme pour appeler ses esclaves. La toile tombe.*)

FIN.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

En Vente, chez MICHEL LÉVY FRÈRES, Libraires-Éditeurs.

LE THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

CHOIX DES PRINCIPALES PIÈCES DE

MM. ALEXANDRE DUMAS, BALZAC, EUGÈNE SUE, SCRIBE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, JULES SANDEAU, BAYARD, LOCKROY, DUMANOIR, ANICET-BOURGEOIS, LÉON GOZLAN, MARC-FOURNIER, MÉLESVILLE, DUVERT et LAUZANNE, DENNERY, PAUL FÉVAL, FÉLIX PYAT, BOUCHARDY, LABICHE et MARC MICHEL, ROSIER, MICHEL MASSON, MÉRY, DE SAINT-GEORGES, JULES DE PRÉMARAY, HENRY MURGER, AUGUSTE MAQUET, EMILE SOUVESTRE, FERDINAND DUGUÉ, COGNIARD FRÈRES, AMÉDÉE ACHARD, LÉON GUILLARD, TH. BARRIÈRE, A. DECOURCELLE, MICHEL CARRÉ, JULES BARBIER, CHARLES DESNOYER, ALPHONSE ROYER, GUSTAVE VAEZ, A. LEFRANC, DELACOUR, ETC., ETC.

20 centimes la Livraison. — Il en paraît une ou deux par semaine.

CHAQUE PIÈCE 20 CENTIMES. — CHAQUE SÉRIE BROCHÉE SE COMPOSANT DE 5 PIÈCES, 1 FRANC.

PIÈCES EN VENTE :

1re Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Le Chiffonnier de Paris, drame.	20
La Closerie des Genêts, drame.	40
Une Tempête dans un verre d'eau.	
Le Morne au Diable, drame	40
Pas de Fumée sans Feu, com.-vaud.	

2e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Trois Rois, trois Dames, com.-vaud.	20
La Marâtre, drame.	40
La Ferme de Primerose, com.-vaud.	
Le Chevalier de Maison-Rouge, drame.	40
L'Habit vert, comédie.	

3e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Benvenuto Cellini, drame.	40
Frisette, comédie-vaudeville	
Clarisse Harlowe, drame.	20
La Reine Margot, drame.	40
Jean le Postillon, vaudeville.	

4e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
La Foi, l'Espérance et la Charité, dr.	40
Le Bal du Prisonnier, com.-vaud.	
Hamlet, drame.	40
Le Lait d'ânesse, comédie-vaudeville.	
Hortense de Blengie, drame	20

5e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Le Fils du Diable, drame.	40
Une Dent sous Louis XV, vaudeville	
Le Livre noir, drame	40
Midi à quatorze heures, com.-vaud.	
La Petite Fadette, drame.	20

6e série. — Prix : 1 franc.

	c.
La Vie de Bohême, drame.	40
Graziella, drame.	
La Chambre rouge, drame.	4·
Un Jeune Homme pressé, vaudeville.	
Le Docteur noir, drame	20

7e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Martin et Bamboche, drame..	40
Les deux Sans-culottes, vaudeville.	
Les Mystères du Carnaval, drame.	40
Croque-Poule, comédie-vaudeville	
Une Fièvre brûlante, comédie-vaud.	20

8e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Bataille de Dames, comédie	20
Le Pardon de Bretagne, drame.	40
La Pariure de Jules Denis, comédie.	
Paris qui dort, com.-vaudev.	40
Paris qui s'éveille, comédie-vaudev.	

9e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Intrigue et Amour, drame.	40
Le Marchand de Jouets d'enfant	
Gentil Bernard, comédie-vaudev.	40
Jobin et Nanette, coméd.-vaud	
Le Collier de Perles, comédie	20

10e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Le Bourgeois de Paris, comédie-vaud.	20
Les Contes de la Reine de Navarre, c.	40
Qui se dispute s'adore, vaudeville.	
Marie Simon, drame.	40
La Famille Poisson, comédie	

11e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Les Nuits de la Seine, mélodrame.	40
Un Garçon de chez Véry, coméd.-vaud.	
Un Chapeau de Paille d'Italie, c.-vaud.	20
L'Oncle Tom, drame.	40
Chasse au Lion, comédie.	

12e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Berthe la Flamande, drame.	40
Un Mari qui n'a rien à faire, c-vaud.	
Le Testament d'un Garçon, drame.	20
La Chatte Blanche, féerie.	40
L'Amour pris aux cheveux, pochade.	

13e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Le Courrier de Lyon, drame	40
Par les Fenêtres, vaudeville	
Le Roi de Rome, drame.	20
Un Monsieur qui suit les Femmes, vaud.	40
La Terre promise, comédie-vaudeville	

14e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Les Sept Péchés capitaux, drame.	40
La Tête de Martin, vaudeville	
Le Sage et le Fou, comédie.	20
Le Muet, drame.	40
Un Merlan en bonne fortune, vaudev.	

15e Série. — Prix : 1 franc

	c.
Les Quatre fils Aymon, drame	40
Scapin, comédie-vaudeville	
Un premier Coup de Canif, com.-vaud.	20
Roquelaure, drame	40
Une Nuit Orageuse, com.-vaud.	

16e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
La Mendiante, drame	40
La Tonelli, opéra-comique	
Les Avocats, comédie	20
Marianne, drame.	40
Une Charge de cavalerie, com.-vaud.	

17e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Les Coulisses de la Vie, com.-vaud.	40
Un Ami acharné, com.-vaudeville	
La Bergère des Alpes, drame.	40
Les Paniers de la Comtesse, com.-vaud.	
Marie ou l'Inondation.	20

18e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Les Sept Merveilles du Monde.	40
Un Coup de vent.	
Notre-Dame de Paris.	40
Les Lundis de Madame.	
Le Château des Sept Tours.	20

19e Série. — Prix : 1 franc.

	c.
Les Mystères de l'Eté.	40
Voyage autour d'une jolie Femme	
Le Cœur et la Dot.	40
Un ut de Poitrine.	
Léonard le Perruquier	20

20e Série. — Prix : 1 ranc.

	c.
Les sept Merveilles du N° 7.	40
L'ami François.	
Les Enfers de Paris	40
Atala.	
La Nuit du Vendredi-Saint	20

UNE LIVRAISON *par semaine.*

LE MUSÉE LITTÉRAIRE DU SIÈCLE

UNE SÉRIE *tous les quinze jours.*

Choix des meilleurs ouvrages de MM. de LAMARTINE, Alexandre DUMAS, de BALZAC, Jules JANIN, Eugène SUE, Emile de GIRARDIN, Charles de BERNARD, Frédéric SOULIÉ, Jules SANDEAU, MÉRY, Alphonse KARR, Léon GOZLAN, Félix PYAT, Emile SOUVESTRE, SCRIBE, Paul FÉVAL, Louis DESNOYERS, Emmanuel GONZALÈS, Marc FOURNIER, SAINTINE, Michel MASSON, Emile MARCO DE SAINT-HILAIRE, etc., etc.

20 centimes la livraison composée de 24 pages.

EN VENTE, OUVRAGES COMPLETS :

ALEXANDRE DUMAS

Les Trois Mousquetaires.	1 vol.	1 50
Vingt ans après.	—	2 »
Le Vicomte de Bragelonne	—	4 50
Le Chevalier de Maison-Rouge.	—	1 10
Le Comte de Monte-Cristo	—	3 60
La Reine Margot.	—	1 50
Ascanio.	—	1 30
La Dame de Monsoreau	—	2 20
Amaury	—	» 90
Les Frères corses	—	» 50
Les Quarante-cinq.	—	2 20
Les deux Diane.	—	2 »
Le Maître d'armes.	—	» 90
Le Bâtard de Mauléon.	—	1 80
La Guerre des Femmes.	—	1 50
Mém. d'un Médecin. — Balsamo.	—	3 60
Georges.	—	» 90
Une Fille du Régent.	—	1 10
Impressions de voyage (Suisse).	—	2 »
— Midi de la France.	—	1 10
— Une année à Florence.	—	» 90
— Le Corricolo.	—	1 50
Cécile.	—	» 70
Sylvandire.	—	» 90
Fernande.	—	» 90
Le Chevalier d'Harmental.	—	1 30
Isabel de Bavière.	—	1 10
Acté.	—	» 70
La Villa Palmieri.	—	» 90
Gaule et France.	—	» 70

EUGÈNE SUE

Les Sept Péchés capitaux.	1 vol.	5 »

Chaque ouvrage se vend séparément.

L'Orgueil	—	1 50
L'Envie.	—	» 90
La Colère	—	» 70
La Luxure.	—	» 70
La Paresse.	—	» 50
L'Avarice	—	» 50
La Gourmandise.	—	» 50
Les Enfants de l'Amour	—	» 90
La Bonne Aventure.	—	1 50
L'institutrice.	—	» 90

MARCO DE SAINT-HILAIRE

Une Veuve de la Grande armée.	—	» 90

ALPHONSE KARR

Sous les Tilleuls.	—	» 90
Fort en Thème.	—	» 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ

Le Lion amoureux.	—	» 30

MÉRY.

Héva.	—	» 50
La Floride.	—	» 70
La Guerre du Nizam.	—	1 »

LOUIS DESNOYERS.

Aventures de Robert-Robert.	—	1 30

LÉON GOZLAN

Les Nuits du Père-Lachaise.	1 vol.	1 10
Le Médecin du Pecq.	—	1 30

X. B. SAINTINE.

Une Maîtresse de Louis XIII.	—	1 10

EUGÈNE SCRIBE

Carlo Broschi.	—	» 50
La Maîtresse anonyme.	—	» 30
Judith ou la loge d'opéra.	—	» 30
Proverbes.	—	» 70

PAUL FEVAL

Les Mystères de Londres.	—	3 »
Les Amours de Paris	—	1 75

FÉLIX DERIÈGE.

Les Mystères de Rome.	—	1 75

CHARLES DE BERNARD

La Femme de 40 ans	—	» 30
Un Acte de Vertu et la Peine du Talion.	—	» 50
L'Anneau d'argent.	—	» 30



THÉODORE

DÉSESPOIRS NOCTURNES D'UN CÉLIBATAIRE

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NYON

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 2 FÉVRIER 1854.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

THÉODORE. . . . . M. DANTERNY.

PLUSIEURS VOIX.

Un lit dans une alcôve au fond. — A l'extrême droite au fond, la porte d'entrée donnant sur le palier. — A gauche, deuxième plan, une fenêtre donnant sur la rue. — Du même côté, premier plan, un bureau garni de papiers. — A droite, deuxième plan, une cheminée avec pendule et lampes. — Premier plan du même côté, porte communiquant à un cabinet. — Entre cette porte et la cheminée, une armoire dans le mur. — Table, voltaire, siéges,

SCÈNE I.

THÉODORE, *seul.*

(*Le théâtre reste vide un instant. — On entend Théodore chanter en dehos.*)

Viens, gentille dame,
Viens... gen... til... le..: da... ame...

(*On entend un grand bruit.*)

Allons, bon !... j'ai manqué de me casser le nez !... (*Criant.*) Père Chose... êtes-vous par ici ?... votre bec est éteint... tous les soirs c'est la même chose... je finirai par me plaindre au propriétaire !... (*Refredonnant et cherchant à ouvrir sa porte.*)

Viens, gentil...

Satanée serrure !... quand il lui prend des rats, à celle-là !... (*Chantant.*)

De toi... je récla... a... a... a...me !...

(*Parlé.*) Sapristi ! ouvre-toi donc !... (*La porte poussée violemment, s'ouvre, et Théodore entre.*) Ce n'est pas malheureux !... pourvu que ce père Chose ait allumé mon feu... il n'est jamais dans sa loge, cet homme-là... (*Regardant la cheminée.*) Fameux... ça marche... et ma bouilloire chante son grand air... (*Tirant sa montre.*) Dix heures moins vingt... j'avance sur... Emma mon épouse future... que j'ai invitée à venir ce soir partager avec moi une tasse de thé... et que je croyais déja dans mes lares... (*Chantant.*)

En attendant ma fiancée...

(*Parlé.*) Je vais me mettre à mon aise !...

(*Fredonnant.*) Ah ! quel plaisir d'ôter ses bottes...

(*Parlé.*) Bon... où sont mes pantoufles... (*Il cherche sous son

it.) Il n'y en qu'une... ce n'est pas assez... où diable... ah! voilà... Je suis vexé de m'être engagé pour ce soir... c'est vrai!.., j'avais une veine aux dominos... j'avais gagné trente-trois sous... et obligé de laisser les autres là, au café de France!... Enfin!... vous me direz, Emma est si gentille... elle a tant de qualités... elle vous fait les œufs sur le plat!... je crois que j'aurai là une excellente femme et une bonne cuisinière... et puis... elle m'aime tant... La dernière fois qu'elle est venue me rendre visite... elle ne pouvait pas s'en aller... et, à peine sortie, elle est remontée...sous prétexte qu'elle avait oublié mon parapluie... qu'elle m'a juré de me rapporter ce soir... C'était tout bonnement pour me donner un baiser pittoresque... sur le front... la graose folle! (*S'asseyant, puis se relevant vivement.*) Aïe! mais... ça brûle... ah! ce sont des marrons... de Lyon... que j'ai achetés pour elle... (*Les tirant de sa poche et les mangeant.*) Ils sont bons!... Mais qu'est-ce qu'elle fait donc?... je suis inquiet... je commence à être inquiet... pour mon parapluie.

Air : *de Sommeiller.*

M'écartant de mon caractère,
Je suis sûr qu'elle est à flâner,
Je sens naître en moi la colère,
Car je suis la de... marronner.
Ma sourde humeur, je la dévore,
Je me gonfle à crever mon frac,
Et pour peu qu'elle tarde encore,
Je m'en vais lui donner son sac.

(*Il ôte son paletot et passe une robe de chambre très-courte. On frappe.*)

La voilà... Entrez!... je vais la secouer, moi... pour venir si tard...

SCÈNE II.

THÉODORE, LEPLEUTRE, *en dehors.*

VOIX DE LEPLEUTRE.

Ouvre-donc, imbécile.

THÉODORE.

Tiens... c'est Lepleutre, l'inspecteur du balayage... mon voisin du septième...

VOIX DE LEPLEUTRE, *en dehors.*

Ouvriras-tu?

THÉODORE, *qui a essayé d'ouvrir.*

Impossible, mon petit vieux... le rat a repris possession de ma serrure... Voyons, qu'est-ce que tu veux, Lepleutre?

VOIX DE LEPLEUTRE.

Dis donc, nous allons souper au Bifteack Généreux... avec des dames de la société!... des amies de mon vieux père!... viens vite... il y a une comtesse polonaise qui n'a pas de cavalier...

THÉODORE.

Mazette!... mais ça va coûter les yeux de la tête..

VOIX DE LEPLEUTRE.

Sois donc tranquille... nous dirons que nous avons dîné en ville... et on fera remporter les crevettes...

THÉODORE.

Et la comtesse... est-elle bien?

VOIX DE LEPLEUTRE.

Oh! mon ami... feu son mari avait trois cents serfs...

THÉODORE.

Sapristi!... c'est que je n'ai pas de gants...

VOIX DE LEPLEUTRE.

Je t'en prêterai un des miens... Viens donc vite...

THÉODORE.

Ah! que je suis bête... je ne peux pas... j'attends ma future.

VOIX DE LEPLEUTRE.

Tu diras que tu as eu un rendez-vous pour de l'argent...

THÉODORE.

Elle connaît celle-là... je la lui ai déjà faite... Non, vrai, là... impossible...

VOIX DE LEPLEUTRE.

Mais je t'ai annoncé... tu vas manquer à notre petite fête...

THÉODORE.

Excuse-moi... dis que j'ai ôté mes bottes...

VOIX DE LEPLEUTRE.

Allons, pas de bêtises... viens donc...

THÉODORE.

Non... non... un autre jour... je n'ai pas faim... je viens de manger dix-sept marrons.

VOIX DE LEPLEUTRE.

Ah! c'est gentil ce que tu fais là... (*La voix s'éloigant de plus en plus.*) Viens encore me demander... à aller promener sentimentalement le dimanche avec toi et ton Emma... parce que ça vous ennuie d'être tous deux... Veux-tu venir?

THÉODORE.

Jamais!

SCÈNE III.

THÉODORE, *seul.*

C'est trop dangereux, ces soupers-là... on peut pincer une indigestion... ça m'est déjà arrivé.... (*Réfléchissant.*) Je me serais peut-être amusé... Si j'étais sûr qu'elle ne vienne pas!... oui... mais elle n'aurait qu'à le savoir... elle qui a tant de procédes avec moi... ça serait mal... attendu que je vais peut-être me trouver dans une position... J'attends ces jours-ci une lettre de papa... ancien colon retiré à Strasbourg... où il me manigance un mariage... et, ma foi, s'il me trouvait quelque chose de très-bon... très-bon... dame!... Oh! je serais convenable avec Emma... elle n'aurait pas à se plaindre... je lui ferais un petit contrat de... cent écus... il ne faut pas être crasseux... d'autant plus que la pauvre chatte n'a pas un maravédis!... Ah! j'ai été quelque peu léger en lui promettant et mon cœur et ma foi... pourquoi diable suis-je allé à Enghien!... c'était... c'était ce printemps... elle marchait devant moi... sur un âne... où elle n'est pas restée longtemps... l'animal était rétif... je courus la ramasser... sans me presser... et, quand je vis enfin son visage... je lui en fis mon compliment... et il y avait de quoi!... en un clin d'œil, j'étais enchaîné à son char... et je traînais son âne... par la bride...

Air de *Julie.*

Je musardais sans chercher aventure,
J'avais juré haine au sieur Cupidon,
Me promettant, par ce sexe parjure,
De n'être plus traité comme un dindon
Déjà le jour faisait place à la brune,
A l'horizon le soleil se couchait,
Et, dans mon cœur, soudain l'amour entrait
Aux premiers rayons de la lune;
Oui, dans mon cœur, l'amour se faufilait
Aux pâles rayons de la lune.

(*Apercevant le paquet qui est sur la table.*) Ah! qu'est-ce que c'est que cela?... (*Il ouvre le paquet.*) Mes chaussettes... qu'elle avait emportées pour les repriser... (*Trouvant une clé.*) Et sa clé est dedans... ma double clé... que je lui ai donnée... pour surveiller mon ménage... Elle est donc ici? (*Un peu penaud.*) Saprebleu!... et moi qui bavardais. Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu!... (*Allant à la porte du cabinet, et appelant.*) Emma! Emma!... que c'est bête!... j'ai la clé... (*Silence*) Ah! au bout du compte... si ça l'amuse de jouer à cache-cache... je n'irai pas la chercher... (*Criant.*) Je me mets à travailler... il faut que je bûche... que je fasse un petit devis pour un maître maçon... elle va voir... et une fois que j'y serai... (*Fredonnant.*)

Travaillons... travaillons...

(*Parlé.*) C'est qu'elle ne bouge pas... méchante enfant, va... si je la pince... (*Il entre vivement dans le cabinet.*)

SCÈNE IV.

VOIX DU PORTIER, *en dehors.*

Monsieur Théodore... c'est une lettre de Strasbourg... c'est cinq sous... si vous n'avez pas de monnaie, donnez-moi dix sous... je vous devrai...

UNE VOIX, *d'en bas, très caverneuse.*

Cordon, s'il vous plaît.

VOIX DU PORTIER, *furieux.*

Eh! on y va!... Tenez, je vous la fourre sous la porte. (*Il glisse la lettre sous la porte.*)

LA VOIX, *plus violente.*

Le cordon, sacrebleu!

VOIX DU PORTIER.

Mon Dieu! c'est bon... tirez-le vous même, si vous êtes pressé!... (*On l'entend s'éloigner.*)

SCÈNE V.

THÉODORE *seul, sortant du cabinet.*

Mais, c'est qu'elle n'y est pas... Où diable... (*Tout-à-coup.*) Ah! elle est allée... chercher quelque chose... elle va revenir... (*Il va à son bureau.*) Qu'est-ce que je vais faire en attendant... Ah! je vais dessiner deux ou trois corniches... Qu'est-ce que c'est que ce papier là?... (*Il l'ouvre et lit.*) « Théodore... » (*Parlé.*) D'Emma!... ses pattes de mouche! (*Lisant.*) « Ne « comptez pas sur moi pour ce soir... ni pour jamais... Hier, « vous avez détourné la conversation quand je vous ai parlé de « mes inquiétudes à l'endroit de mon loyer!... et justement j'ai « rencontré aux *Arêtes*-Nationales un jeune homme de Mar- « seille, qui m'a offert sa main autrefois, à la Cannebière, et « qui, par conséquent, a des droits antérieurs aux vôtres... Il « s'est expliqué dans des termes qui me rassurent sur le « mien... Je vous rends donc par écrit votre promesse et votre « liberté!... Soyez heureux avec une autre... et je suis sûre « que vous le serez encore!... EMMA... *T. S. V. P.* — Vos « chaussettes sont dans la *Patrie.* » — (*Parlé.*) Nom d'une pipe!... (*Il tombe froudroyé sur une chaise qu'il écrase.*) Bien! (*Il se relève.*) Et plus rien d'elle!... Rien... qu'une manchette! Elle me plante là... comme un paquet!... et elle n'a pas raccommodé mes chaussettes!... Un jeune homme de Marseille!... quelque marchand de savon!... Ça m'est bien égal!... Qu'est-ce que ça me fait... Au contraire... ça me va!... puisque je ne savais comment lui glisser... C'est une peine qu'elle m'évite... Mais on prévient!... (*Il remet très-vivement ses bottes, son paletot, et prend son chapeau.*) Si elle croit que je vais courir après elle... elle se trompe bien, par exemple!... Mais je veux seulement lui dire... (*Il se précipite vers la porte et tourne la clé.*) Bon! je ne peux plus ouvrir, à présent... Nom d'un tonneau! voilà la clé cassée! Bigre! bigre! bigre! bigre!... (*Il ouvre la fenêtre et jette dehors avec fureur le tronçon de clé, puis prend son chapeau, le lance à terre et piétine dessus.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, VOIX D'UN PASSANT.

VOIX DU PASSANT.

Sac à papier!... Qu'est-ce qui jette donc sur le monde des morceaux de fer...

THÉODORE, *criant par la fenêtre.*

Ça vient du second... c'est le propriétaire... (*A lui-même.*) Il me tracasse pour sept ou huit termes! Non, non, je ne sortirai pas... Il faut être homme ici... il faut de la dignité... d'autant plus qu'à moins d'enfoncer la porte... (*Très-ému.*) C'est égal... c'est égal... c'est bien... médiocre de sa part! (*Il se promène à grands pas dans sa chambre. — Poussant du pied la lettre que le portier a glissé sous la porte.*) Encore un papier... Je parie que c'est encore une lettre d'elle!... Elle veut revenir. Tout-à-l'heure, elle va se rouler sur mon paillasson... mais jamais!... C'est fini... et bien fini... Si je lui repromets ma main... je veux plutôt, voyez-vous... oh! oui... vous pourrez me dire ça!...(*La ramassant, puis avec un véritable chagrin.*) Non... ce n'est pas son écriture... elle écrit mieux que ça... il y a un pâté dessus... c'est de Strasbourg... (*L'ouvrant.*) de papa!... (*Lisant.*) « Je t'ai trouvé ton affaire... la fille d'un fabricant de « choucroûte... en gros... réponds-moi courrier par cour- « rier... » (*Parlé.*) Quelle chance!... A la bonne heure... voilà un rude mariage... la fille d'un choucroutier... Emma brisait mon avenir!... (*Il se met vivement à son bureau et écrit*) « Cher « papa, un jeune homme de Marseille... » (*Avec colère et éreintant sa plume sur le bureau.*) Sapristi!... (*Se levant et avec agitation.*) Que le diable emporte Marseille!... je vais fumer une pipe... (*Cherchant.*) Où est mon tabac!... que je suis bête! je l'ai dans la main... allons, bon! ma pipe est bouchée! (*Il souffle dedans et la casse.*) Non... quand on est dans une mauvaise veine... (*Il jette à terre la pipe qui se brise tout-à-fait. — On frappe.*) C'est son coup de marteau... (*Il court vivement à la fenêtre. — On entend la porte cochère se refermer. — Soupirant.*) Non... c'est Lepleutre qui rentre avec un chapeau de paille!... (*Criant.*) Ah! hé... Lepleutre... monte donc un peu, mon vieux, causer un moment...

VOIX DE LEPLEUTRE, *en dehors.*

Je ne peux pas... je reconduis ma cousine.

THÉODORE, *soupirant plus fort.*

Il a une cousine... (*Criant par la fenêtre.*) Lepleutre... où demeure la comtesse... je veux apprendre le polonais!...

SCÈNE VII.

THÉODORE, VOIX D'UN VOISIN.

VOIX DU VOISIN.

Taisez-vous donc, vous, là-bas... il est minuit z'et quart... on ne crie pas comme ça à une heure pareille.

THÉODORE, *à lui-même.*

Le voisin de la tabatière!... (*Haut.*) Est-ce que je vous ai réveillé monsieur?...

VOIX DE TONNERRE DU VOISIN.

Sapredié... si vous m'avez réveillé!...

THÉODORE.

Ah! c'est bien drôle... il me semble que je vous ai vu quelque part...

VOIX DU VOISIN.

A ma fenêtre probablement...

THÉODORE.

C'est ça... juste... je disais aussi!... comme on se retrouve... ça va bien?

VOIX DU VOISIN.

Pas mal, et vous?

THÉODORE.

Oh! moi, mon cher ami... si vous saviez ce qui m'arrive... nous avons rompu!...

VOIX DU VOISIN.

Quoi?... qu'est-ce que vous avez rompu?...

THÉODORE.

Je l'attendais ce soir... pour causer un peu de nos fiançailles.. et elle m'a écrit que tout était fini...

VOIX DU VOISIN.

Ah ça!... qu'est-ce que vous me chantez-là!...

THÉODORE.

Et pour un jeune homme de Marseille!...

VOIX DU VOISIN.

Oh! bons enfants, les Marseillais!...

THÉODORE.

Vous en êtes?...

VOIX DU VOISIN.

Oh! pas tout-à-fait... je suis de Montmorency... mais j'ai un cousin qui en est...

THÉODORE, *amèrement.*

Ils sont galants, les gens du midi!...

VOIX DU VOISIN.

Je crois bien... à peine si mon cousin est arrivé ce matin... qu'il vous a déjà détrouvé une ancienne prétendue...

THÉODORE.

Voyez-vous ça...

VOIX DU VOISIN.

Il doit être reparti à présent... il lui a dit qu'il allait chercher ses meubles...

THÉODORE.

Et il va revenir?

VOIX DU VOISIN.

Dans une dizaine d'années... (*Riant très-fort.*) Ah! ah! ah!... c'est drôle, hein!...

THÉODORE.

Comme ça... dites-donc...

VOIX DU VOISIN.

C'est que je suis en chemise... voyez-vous...

THÉODORE.

Ça ne fait rien... croyez-vous que...

VOIX DU VOISIN.

Jeune homme... vous me rasez..

THÉODORE.

Hein!...

VOIX DU VOISIN, *chantant.*

Oh! Figaro, Figaro... bravo!

THÉODORE.

Voyez-vous..

VOIX DU VOISIN, *chantant.*

Guerre aux barbiers!
Jamais, jamais en France...

THÉODORE.

Ecoutez-moi donc...

VOIX DU VOISIN.

Allez vous promener... je m'enrhume.

(*On l'entend fermer sa fenêtre.*)

SCÈNE VIII.

THÉODORE, *seul*

Il est mal embouché, cet homme là!... (*Fermant sa fenêtre.*) Voyons, il est temps de dormir!... (*Regardant son lit et soupirant.*) Ah!... ah! c'est assez bon de rester garçon... on peut se coucher en travers si l'on veut... on peut prendre les deux

oreillers si l'on veut... Un Marseillais... son terme... pardieu, ce n'est pas le diable... ah ! bah !... (*Il se déshabille, se trouve en caleçon, et se fourre dans son lit.*) Ah ! (*Il se met à ronfler, puis ouvrant les yeux tout-à-coup.*) Ce n'est pas le fait en lui-même qui me vexe... c'est la façon dont elle s'est conduite... (*Donnant des coups de poing sur ses oreillers.* Sont-ils durs ces gredins d'oreillers !... (*Il se retourne.*) Dieu ! qu'on est mal couché dans ce lit-là !... (*Il se lève brusquement, entraînant avec lui les draps et la couverture, puis, pleurant comme un enfant.*) Eh bien ! oui, là... ça me fait quelque chose... (*Essuyant ses yeux.*)

Air de *Pilati*.

Plus de dîners sur l'herbe le dimanche,
A Saint-Denis, plus de pêche au goujon ;
Sous le satin de sa capote blanche,
Je n'irai plus faire un tendre plongeon !
A tes attraits, ma fierté rend les armes,
Bichon chéri, je sens tout ton pouvoir !
Je passe en vain, sur mes yeux, mon mouchoir ;
Coulez, coulez, coulez, coulez, mes larmes,
Je suis tout seul, on ne peut pas me voir !
Sur ses défauts, ainsi que sur ses charmes,
Coulez, mes pleurs, on ne peut pas me voir.

SCÈNE IX.

THÉODORE, VOIX D'UNE BONNE.

VOIX DE LA BONNE.

Est ce que vous êtes malade, m'sieu Théodore ?

THÉODORE.

Oh ! le cordon bleu du commissionnaire en marchandises.., qui va sacrifier à Morphée ! (*Réfléchissant.*) C'est une Limousine... belle province !

VOIX DE LA BONNE.

Avez vous besoin d'un verre de quelque chose...

THÉODORE.

J'en ai... merci... eh bien ! oui, là... non ! (*A part.*) Elle parle du nez !

VOIX DE LA BONNE.

Voulez-vous que je vous prépare un bain de pied?

THÉODORE.

Non, merci... pas aujourd'hui... je sens que ça ne m'avancerait à rien...

VOIX DE LA BONNE, *s'éloignant.*

Pourtant, si vous étiez plus malade... appelez-moi !

THÉODORE.

Oui... oui... nous verrons... je ne dis pas... (*Tout à-coup avec désespoir.*) Et pas un souvenir d'elle !... Rien... rien... qu'une manchette !... (*Poussant un cri et saisissant sur la cheminée une longue natte.*) Ah ! de ses cheveux... elle en a coupé... pour moi !... (*Couvrant la natte de baisers.*) Oh ! cheveux soyeux de mon Emma... recevez les baisers brûlants de Théodore... (*Avec colère et jetant la natte au loin.*) C'est sa fausse natte qu'elle avait achetée l'autre jour et qu'elle a serrée dans mon pot à tabac... (*Avec rage.*) Je la donnerai à la Limousine... non, j'en allumerai mon feu ! (*On frappe à la porte.*)

THÉODORE, *criant.*

Je suis à la campagne !

SCÈNE X.

THÉODORE, VOIX D'EMMA.

VOIX D'EMMA.

Théodore !...

THÉODORE, *stupéfait.*

Emma !

VOIX D'EMMA.

Ouvrez donc !

THÉODORE, *très ému.*

Je ne peux pas, madame... ma serrure a son rat... et, d'ailleurs, je ne suis pas de Marseille, moi... je suis de la Pointe-à Pître...

VOIX D'EMMA.

Eh ! je le sais bien... mais...

THÉODORE.

Au large, madame, je vais me marier avec la fille d'un fabricant de choucroûte.

VOIX D'EMMA.

Ah ! vraiment... eh bien, alors, je m'en vais...

THÉODORE, *très radouci.*

Qu'est-ce que vous me voulez ?

VOIX D'EMMA.

Rien...

THÉODORE.

Si, si... parlez donc...

VOIX D'EMMA.

Non...

THÉODORE, *à part.*

Brigande de porte !... (*Haut.*) Voyons, je te donnerai quatre-vingts francs pour ton propriétaire, mais tu ne diras rien à personne, et quant au jeune homme de Marseille...

VOIX D'EMMA.

C'est mon frère de lait.

THÉODORE.

Ce n'est pas un prétendu... ni une craque...

VOIX D'EMMA.

Il est reparti ce soir par le train de minuit...

THÉODORE.

Mais il fallait donc le dire...

VOIX D'EMMA.

Est-ce que je le savais...

THÉODORE.

Voilà pourquoi tu es revenue.

VOIX D'EMMA.

Parbleu !...

THÉODORE.

Mais votre poulet... madame...

VOIX D'EMMA.

C'était pour voir si vous m'aimez... monsiur... mais puisque vous allez vous marier avec une autre...

THÉODORE.

Jamais !... j'écrirai à la Guadeloupe pour avoir mes papiers ; car tu sais que je suis créole...

VOIX D'EMMA.

Oh ! tout cela, ce sont des contes... je veux une position... ou rien du tout...

THÉODORE, *d'une voix déchirante.*

Emma !... (*A part.*) Gueuse de porte !...

VOIX D'EMMA.

La mairie... ou je file...

THÉODORE, *criant.*

Eh bien !... je t'épouserai... mais tu ne le diras à personne...

VOIX D'EMMA.

Et plus de choucroûte...

THÉODORE.

Je ne la digère pas. (*Fredonnant avec passion.*)

Ah ! reviens près de ton Théodoré !

VOIX D'EMMA.

Ah ! je suis trop faible... mais c'est bien pour vous faire plaisir, allez... ouvrez-donc.

THÉODORE.

Oui... oui... (*Secouant la porte.*) Je vais en faire des copeaux... ah !... (*Il secoue la porte avec violence, et il tombe sur le derrière.*)

VOIX D'EMMA.

Ouvrez-donc !

THÉODORE.

Tout-à-l'heure... j'ai crevé mon pantalon... (*A part.*) Je crois que j'ai fait une bêtise...

AU PUBLIC.

Air de *Madame Favart.*

Je vais aller réveiller la mairie !
Je vais serrer un éternel lien ;
Est-ce raison, est-ce folie ?
Eh bien ! vraiment, je n'en sais rien.
Pour éloigner de mes nuits l'insomnie,
Je le sens, il faut en finir,
Avec Emma je me marie !
C'est le seul moyen de dormir !

(*Il va ouvrir la porte à Emma. — Le rideau baisse.*)

FIN.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.



LE VOILE DE DENTELLE

DRAME EN 6 ACTES ET 7 TABLEAUX

PAR

MM. LÉONCE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 SEPTEMBRE 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

ÉTIENNE ROBERT, officier de marine.........	MM. DUMAINE.
FREDERIC DE BREVAL..................	MAURICE COSTE.
MAXIME.................................	GASTON.
BAPTISTE, paysan.........................	LAURENT.
OCTAVE, ami de Maxime..................	VICTOR.
JEAN..	M. RICHER.
THERÈSE MORIN..............................	Mmes THUILLIER.
LOUISETTE, sa sœur........................	SANDRE.
PAMELA, femme de chambre..................	H. JOUVE.
Figurants, Canotiers, Paysans, Paysannes.	

La scène se passe de nos jours, à Paris et à Chatôu.

ACTE PREMIER.

Un petit coin de village à Chatou. A droite, une auberge. A gauche, une petite maison, habitée par Thérèse et Louisette Morin. — Au quatrième plan, la rivière. — Au lointain, l'île de Chatou.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAXIME, FRÉDÉRIC, CANOTIERS.

(Une petite barque paraît; elle porte Maxime, Frédéric et cinq ou six jeunes gens en canotiers.)

TOUS, criant.

Terre! terre!

MAXIME.

Combien à la sonde?

OCTAVE.

Trois pouces et demi, fond de sable.

MAXIME.

Aborde, timonnier... cargue les voiles, nous débarquons dans cette baie.

TOUS.

Hurrah! hurrah! (Ils débarquent.)

MAXIME.

Mais jetez donc l'ancre, mille caronnades!

FRÉDÉRIC.

Il n'y en a pas.

MAXIME.

Innocent! ça veut dire: tourne la corde autour du piquet

FRÉDÉRIC.

Ah! très-bien!

MAXIME.

Mon cher, dans la navigation à l'eau de Seine, il faut savoir suppléer par l'imagination à l'insuffisance de la réalité... Grâce à ce procédé microscopique, cette coquille de noix est un bord, ce bâton, surmonté d'un mouchoir de poche, représente un mât chargé de ses voiles; le temps vient-il à se couvrir, c'est un grain qui se prépare; l'innocent rivage de la Seine se permet-il quelques festons capricieux, c'est un cap qu'il faut doubler ou un golfe qu'il faut franchir; enfin, quand ils ont la chemise rouge et le chapeau ciré, ce premier clerc d'avoué et ce quart d'agent de change ne croient ni à la Bourse, ni aux procès, ni à l'argent, ni au Code, ni à Dieu, ni à diable... et moi-même, mon porte-voix de commandant à la main, je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas pris un vaisseau de ligne à l'abordage, et de ne pas avoir donné des colliers de verroteries aux sauvagesses des îles Marquises.

FRÉDÉRIC.

Ah çà! où sommes-nous?

MAXIME.

A la pointe méridionale de Chatou, premier degré de latitude du méridien de Paris, sud-ouest de Saint-Germain et nord-est de Nanterre, connu de tous les naturalistes, par la supériorité de ses brioches et l'excellente qualité de ses rosières. (Aux autres.) Or ça, mes flambards, j'ai l'estomac à fond de cale dans les mollets; puisqu'un bon vent nous jette sur ces parages hospitaliers, où le père Vincent écorche les navigateurs, ravitaillons-nous d'une friture et d'une matelote.

TOUS.

C'est ça.

MAXIME.

Allez faire parer la table et paner les côtelettes. Branle bas général! (Montrant Frédéric.) C'est le novice, ici présent, qui régale, pour fêter son admission sur la *Sorcière des Eaux*. (Ils entrent dans l'auberge.)

SCENE II.

MAXIME, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu roules donc dans ta bouche ?

MAXIME.

C'est une chique.

FRÉDÉRIC.

Une chique !

MAXIME.

C'est assez mauvais; mais tu comprends que ma position de capitaine de *la Sorcière* m'impose des obligations morales. Personne ne me voit. (Il la jette.) Eh bien, Frédéric, comment nous trouves-tu ?

FRÉDÉRIC.

A te parler franchement, je ne comprends pas bien le plaisir que vous trouvez à ramer comme des forçats, sous un soleil tropical... et puis, il me semble que dans vos cris, dans vos rires même, il y a plus de bruit que de véritable gaieté.

MAXIME.

Tu as peut-être raison; pour être tout à fait gais, il nous manque...

FRÉDÉRIC.

Quoi donc?

MAXIME.

Des femmes, mon ami.

FRÉDÉRIC.

Des femmes?

MAXIME.

En fait de plaisir, on n'a rien inventé de mieux depuis le roi Salomon, qui en avait par centaines, jusqu'à nous, race dégénérée, qui nous contentons de trois ou quatre.

FRÉDÉRIC.

Comment, trois ou quatre?

MAXIME.

Au plus, mon pauvre ami!... Mais, toi, tu es assez rêveur, assez novice, assez fraîchement débarqué de ta province pour te contenter d'une seule... Eh bien! soit, mon cousin; à toi la première femme qui me paraîtra digne de tes innocentes amours.

FRÉDÉRIC.

Plaît-il? Tu veux me marier déjà?

MAXIME.

Eh! qui diable te parle de te marier?

FRÉDÉRIC.

Tu me dis la première femme qui me paraîtra digne...

MAXIME.

Mon pauvre garçon, je vois que ton éducation est totalement à refaire; avant le mariage, il faut que jeunesse se passe; on doit laisser le temps aux passions de s'amortir, à leur fougue de se calmer... ce n'est qu'après avoir été balotté par tous les orages de la vie que, fort de son expérience, calme, rassis, à l'abri de tout entraînement, on peut se charger de faire le bonheur d'une jeune épouse... qui vous apporte ses dix-huit ans, une jolie dot, sa fraîcheur et son innocence.

FRÉDÉRIC.

Le marché n'est pas mauvais... pour le mari.

MAXIME.

Ainsi donc, pour te faire arriver le plus promptement possible à ce dénouement obligé, j'avais pensé d'abord à une danseuse; c'est gentil, c'est amusant... mais ça coûte cher; la diplomatie nous les enlève presque toutes, et tu es trop naïf, d'ailleurs, pour aborder de front les coulisses de l'Opéra... Une grisette, c'est vulgaire, compromettant et tenace en diable... Décidément, ce qu'il te faut, pour débuter, c'est une paysanne... c'est crédule, confiant, c'est piquant, pittoresque... et puis, ces amours-là commencent aux lilas et finissent à la vendange, en traversant les foins, la moisson, les fraises, les noisettes et les muguets... Tel que tu me vois j'ai jeté mon dévolu sur la triviale originalité de mademoiselle Toinette, une grande blonde, repasseuse de son état... Tu ne voudras pas le croire, mais voilà un mois que ça dure; et tous les ans, dans le pays, où j'ai acheté une maison de campagne, je me choisis une spécialité villageoise.

FRÉDÉRIC.

En vérité!

MAXIME.

Voyons! que préfères-tu?... une jardinière, une vigneronne, une laitière, une batelière?... Tout ça jure, tout ça a le pied un peu lourd, la main un peu leste; mais à tout prendre, ça vaut encore mieux que les grands airs, les bouquets de camélias et l'odeur du patchouly.

FRÉDÉRIC.

Abuser de la simplicité de ces pauvres filles !

MAXIME.

Leur simplicité!... les gaillardes!... Cher ami, l'innocence de la campagne est une chimère... Tiens! ma Toinette passe pour un dragon de vertu ; elle va épouser dans un mois monsieur Baptiste, tambour du village... eh bien, ce soir, pendant que toutes ses compagnes vont danser au bal de Nanterre, je vais souper chez elle... Ce qu'il y a de mieux... c'est que c'est ce pauvre Baptiste lui-même, qui, en accompagnant d'un roulement de tambour la première contredanse, me dira de là-bas : Ma future est visible.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ah ! pauvre garçon ! (Roulement de tambours.) Qu'est-ce que c'est que ça ?

MAXIME.

Eh! c'est mon malheureux rival qui s'escrime sur sa peau d'âne.

FRÉDÉRIC.

Déjà!... Mais il n'est pas encore l'heure du berger.

MAXIME.

Ah! j'y suis!... Parbleu! tu as de la chance!

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc?

MAXIME.

Je l'avais, ma foi, oublié.

FRÉDÉRIC.

Quoi?

MAXIME.

Eh! oui, c'est bien cela... des jeunes filles endimanchées... l'autorité municipale... représentée par le garde champêtre... On a couronné une rosière ce matin, et c'est elle qu'on ramène en grande cérémonie. Tu vas passer en revue toutes les beautés du pays, et tu feras ton choix.

FRÉDÉRIC.

Tu vois bien qu'il y a encore des filles vertueuses, puisqu'on couronne des rosières.

MAXIME.

Ça ne prouverait, en tout cas, qu'une chose, c'est que la vertu est fort rare dans ce pays, puisqu'on croit devoir lui décerner des couronnes.

(Entrée du cortége, garde champêtre en tête; Baptiste, en costume de pompier, bat de la caisse entre un violon et une clarinette. Les paysans défilent d'abord, puis viennent les paysannes, à la tête desquelles sont Thérèse en rosière, et Louisette.

SCENE III.

MAXIME, FRÉDÉRIC, BAPTISTE, THÉRÈSE, LOUISETTE, CORTÉGE, LES CANOTIERS, aux fenêtres, etc.

MAXIME.

Hein! quelle pompe!

FRÉDÉRIC.

Ma foi, elles sont charmantes!... celle-ci surtout.

MAXIME.

La rosière... (A part.) Tiens, c'est elle... (Haut.) Je crois bien, qu'elle est charmante.

LOUISETTE.

Ma bonne sœur, c'est à moi de te recevoir dans notre maison en l'absence de notre père; je t'embrasse pour lui, et je te remercie en son nom de l'honneur que tu fais à notre famille.

BAPTISTE.

Vive la rosière! vive Thérèse Morin!

TOUS.

Vive Thérèse Morin !

FRÉDÉRIC, bas.

Mais vois donc, mon ami, vois donc, qu'elle est jolie! quel air modeste!

MAXIME.

Elle te plaît donc?

FRÉDÉRIC.

Elle est ravissante!

MAXIME.

Eh bien, nous en causerons.

FRÉDÉRIC.

Comment?

MAXIME.

Tais-toi.

THÉRÈSE.

Mes amis, si mon père était là, il vous inviterait à boire avec lui; mais moi, je ne puis que vous remercier.

BAPTISTE.

A ce soir, au bal! c'est moi qui *battra* la caisse.

THÉRÈSE.

Non, nous n'irons pas.

LOUISETTE.

Dimanche prochain, avec le père...

THÉRÈSE.

Si notre bonheur veut qu'il soit de retour.

TOUS.

A dimanche! à dimanche! (Les garçons s'en vont, les jeunes filles entrent dans la maison avec Thérèse et Louisette.)

SCENE IV.

MAXIME, FRÉDÉRIC, BAPTISTE.

MAXIME.

Dis-moi, mon brave Baptiste, comment se fait-il donc que la rosière de Nanterre se trouve être une fille de Chatou?

BAPTISTE.

En fait de rosières possibles, la population femelle de Nanterre s'étant trouvée insuffisante, on a été obligé de s'adresser aux villages circonvoisins.

MAXIME.

Ah bah!

FRÉDÉRIC.

Très-bien!

BAPTISTE.

On avait d'abord pensé à Rueil, à la Celle-Saint-Cloud; mais on s'est arrêté sur Chatou, attendu que les canotiers y foisonnant, la vertu y était d'une croissance beaucoup plus difficile, et qu'elle en avait bien plus de mérite.

MAXIME.

Voilà ce qui s'appelle un jury intelligent.

BAPTISTE.

C'est pas pour dire, nous avons eu joliment du mal...

MAXIME.

Comment, nous.... tu en es donc?

BAPTISTE

Oui, j'en suis... derrière la porte, pour empêcher d'entrer, ce qui ne m'empêchait pas de prendre part aux délibérations avec mes oreilles.

MAXIME

Elles sont assez longues pour ça.

BAPTISTE.

Mais oui, mais oui, c'est même très-commode pour empêcher votre casque de vous tomber sur les yeux.

MAXIME.

Tu disais donc?

BAPTISTE.

Je disais que nous avons eu du mal; moi, d'abord, j'avais intrigué en faveur de la grande Toinette.

MAXIME.

Ah! oui, la future.

BAPTISTE.

Vous comprenez comme ça m'allait?... cent écus de dot, sans compter l'honneur... Eh ben, mon cher monsieur, on a fait sur son compte des affreux cancans.

MAXIME.

Ah bah! vraiment?

BAPTISTE.

N'ont-ils pas été dire qu'on voyait sortir nuitamment de chez elle un paletot noir et un chapeau gris!...

MAXIME.

Si ça ne fait pas pitié!

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! ah!

BAPTISTE.

Ah! ah! ah!... Voilà justement ce que j'ai répondu... Ah! Toinette, oser t'accuser!... La jalousie, messieurs, la jalousie!...

MAXIME.

Ton estime lui reste, ça doit lui suffire.

BAPTISTE.

Ça lui suffit... Enfin, de demoiselle en demoiselle, on en est venu aux deux filles du père Morin... Des vertus là... premier numéro!...

FRÉDÉRIC.

Ah!

BAPTISTE.

N'y avait que l'embarras du choix... Ils étaient là depuis deux heures à les balotter, à le rebalotter... Ayant besoin d'aller manger ma soupe, j'ouvre la porte et je dis au conseil : « Excusez, messieurs et la compagnie, mais il me semble que la cadette ayant un an de moins, se trouve naturellement avoir un an de sagesse de plus. »

FRÉDÉRIC.

Bien raisonné.

BAPTISTE.

C'est ce qu'ils ont dit.

MAXIME.

Alors, comment se fait-il qu'ils aient couronné Thérèse?

BAPTISTE.

Ils ont prétendu à l'*inumanité* que quand on découvre une famille à rosière, il faut en user avec économie et ne pas la manger en herbe... Alors, ils ont nommé l'aînée des filles Morin, et ils mitonnent la cadette pour l'année prochaine.

MAXIME.

Bravo! c'est parfait!

BAPTISTE.

Parfait... sauf que l'année prochaine je compte bien que la grande Toinette...

MAXIME.

Ah! tu la remettras au concours?

BAPTISTE.

Aussi vrai qu'elle ne va pas ce soir au bal de Nanterre, et que j'y vas, moi, pour battre la caisse. *

MAXIME.

C'est vrai, merci.

BAPTISTE.

Il n'y a pas de quoi... Est-il bon enfant, le capitaine de *la Sorcière*... il me remercie de ce que je bats la caisse; mais c'est mon état, monsieur, c'est mon état... A votre service. (Il sort.)

SCENE V.

FRÉDÉRIC, MAXIME.

MAXIME.

Il est charmant! (A Frédéric, qui s'est approché de la maison de Thérèse.) Eh bien! que fais-tu donc là?... Tu cherches à la revoir, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Mais est-ce que tu n'es pas de mon avis? est-ce qu'elle ne t'enchante pas comme moi?... Est-ce que tu ne trouves pas...?

MAXIME.

Je trouve tout ce que tu voudras; seulement, prends-y bien bien garde, il ne faut jamais faire admirer à ses amis la femme dont on veut faire sa maîtresse.

FRÉDÉRIC.

Ma maîtresse!

MAXIME.

Puisqu'elle te plaît!

FRÉDÉRIC.

Y songes-tu?... une rosière...

MAXIME.

Une rosière !... Écoute : la semaine dernière je revenais de chez mademoiselle Toinette sur les neuf heures du soir... La nuit était noire. . Solitude complète sur la berge.

FRÉDÉRIC.

Eh bien?

MAXIME.

Tu vois bien cette porte*? (Celle de la maison de Thérèse.)

FRÉDÉRIC.

Oui, après?

MAXIME.

Elle s'est ouverte discrètement... une jeune fille en est sortie...

FRÉDÉRIC.

Ah!

MAXIME.

S'est avancée vers le bord de l'eau, a détaché cette petite barque et s'est dirigée vers l'île des grands peupliers.

FRÉDÉRIC.

Après?

MAXIME.

Hier matin, au petit jour, je revenais... de l'endroit où j'étais allé la veille, lorsque je vois la même petite barque aborder au rivage, la même jeune fille en descendre et la même porte se refermer sur elle.

FRÉDÉRIC.

Cette jeune fille?

MAXIME.

C'était Thérèse Morin, la rosière.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est impossible!

MAXIME.

Tiens! je fais un pari.

FRÉDÉRIC.

Lequel?

MAXIME.

Avant un mois, si tu le veux, elle t'appartiendra.

FRÉDÉRIC.

Tu es absurde?

MAXIME.

Seulement, tu t'engageras à y mettre de la probité, à lui faire la cour en conscience.

FRÉDÉRIC.

Quelle plaisanterie!

MAXIME.

Tu recules... tu refuses le pari?

FRÉDÉRIC.

Non pas, ce serait douter de la sagesse de Thérèse.

MAXIME.

Eh bien! deux cents louis.

FRÉDÉRIC.

Soit!... tu les perdras...

MAXIME.

Nous verrons!... (Trois des canotiers reparaissent aux fenêtres de l'auberge. Les trois autres, à la tête desquels est Octave, rentrent en scène et se rapprochent de Maxime.)

OCTAVE.

Capitaine, la matelote est servie.

MAXIME.

Excellente nouvelle, mon cher Octave. Camarades, je vais vous conter notre gageure... vous partagerez ma chance, et avant un mois nous irons ensemble demander le paiement de nos deux cents louis chez...

OCTAVE.

Chez lui, chez Frédéric?...

MAXIME.

Non pas!... chez sa maîtresse!

TOUS.

Sa maîtresse!

MAXIME.

Hurrah! mes flambards!... tout le monde sur le pont!...

TOUS.

Tout le monde sur le pont! (Ils rentrent dans l'auberge. Les jeunes filles sortent de la maison voisine.)

SCENE VI.

THÉRÈSE, LOUISETTE, LES JEUNES FILLES.

THÉRÈSE, sur le seuil de sa porte, serrant les mains de ses compagnes et détachant son bouquet.

Mes amies, on dit que le bouquet d'une rosière porte bonheur... ça fait trouver des maris dans l'année...

TOUTES.

Donne-m'en! donne-m'en!

THÉRÈSE.

Tenez, tenez, vous en aurez toutes, mes bonnes amies.

LES JEUNES FILLES.

Merci!

THÉRÈSE et LOUISETTE, reconduisant les jeunes filles.

Au revoir, mesdemoiselles, au revoir! (Les jeunes filles disparaissent.)

SCENE VII.

THÉRÈSE, LOUISETTE.

THÉRÈSE.

Enfin, nous voilà seules, ma bonne Louisette... que je suis heureuse!...

LOUISETTE.

Et moi aussi!

THÉRÈSE.

Mais tu ne me demandes pas quelle est la lettre que le facteur m'a remise quand nous sortions...

LOUISETTE.

De la mairie?... c'est vrai!

THÉRÈSE.

Tiens, regarde... reconnais-tu l'écriture?

LOUISETTE.

Celle d'Étienne?

THÉRÈSE.

Notre ami d'enfance, notre frère.

LOUISETTE.

Lisons, lisons bien vite.

THÉRÈSE.

Impossible... ce n'est pas à nous, c'est au père qu'elle est adressée, et en son absence...

LOUISETTE.

Oh! il nous pardonnerait bien.

THÉRÈSE.

Il nous le pardonnerait, mais ce serait mal.

LOUISETTE.

Tu as raison, ce serait mal.

THÉRÈSE.

Est-ce contrariant! avoir là dans la main tout ce qu'on désire savoir, et être obligée d'attendre peut-être encore huit jours...

LOUISETTE.

Oh! moi, je ne pourrai jamais!...

THÉRÈSE.

En ce cas, je la garde.

LOUISETTE.

Oh! non, je t'en prie, donne-la-moi, je te promets d'être raisonnable.

THÉRÈSE.

Bien sûr?

LOUISETTE.

Rien que pour bien voir son écriture? (Thérèse la lui donne. Louisette l'embrasse et cherche à lire dans l'intérieur sans la décacheter.)

THÉRÈSE.

Vilaine curieuse! (Elle se retourne, l'embrasse furtivement et la met dans sa poche.)

LOUISETTE.

Pauvre Étienne! avons-nous pleuré, il y a six ans, le jour où il est parti...

THÉRÈSE.

Oh! il avait le cœur bien gros, lui aussi... sa mère venait de mourir, et notre père qui était son tuteur lui a dit : Garçon, il faut que tu sois quelque chose, et comme il était brave, aventureux, il a voulu s'engager dans la marine.

LOUISETTE.

Et il a bien fait... au bout de trois ans, il est revenu avec un

grade, je le vois encore avec sa chemise bleue, son chapeau ciré et un beau galon d'or sur le bras..

THÉRÈSE.

Et comme sa physionomie était changée... il avait tout à fait l'air d'un homme.

LOUISETTE.

N'est-ce pas?

THÉRÈSE.

Nous l'aimions autant, nous l'aimions peut-être même plus, mais nous n'osions plus l'embrasser comme autrefois.

LOUISETTE.

C'est vrai!

THÉRÈSE.

Maudit procès!... que le père se dépêche donc bien vite de le gagner ou de le perdre, et qu'il revienne... Tiens, Louisette, si demain il n'est pas de retour, nous lui enverrons la lettre d'Étienne, en lui disant de nous marquer bien vite ce qu'elle annonce.

LOUISETTE.

C'est cela!

THÉRÈSE.

Et puis, ne faut-il pas que nous lui donnions des nouvelles de la bonne mère Marianne, notre pauvre malade, qu'il nous a tant recommandée en partant?

LOUISETTE.

C'est juste! elle a été bien malade la nuit dernière... Tiens, sœur, j'ai presque envie d'y aller ce soir avec toi.

THÉRÈSE.

Y penses-tu? chacune son tour; hier, c'était le tien; le mien aujourd'hui... à la nuit tombante, je monterai dans cette barque, et j'irai la rejoindre. (Montrant l'île.)

LOUISETTE,

Seule?

THÉRÈSE.

Je le veux... il faut que tu te ménages pour demain; songes-y donc, depuis que ses enfants ne sont plus auprès d'elle, Marianne n'a que nous pour la secourir... c'est bien heureux pour elle que le père Morin ait deux filles, une seule n'y aurait pas suffi depuis un mois.

SCENE VIII.

LES MÊMES, MAXIME, FRÉDÉRIC, CANOTIERS DANS L'AUBERGE.

MAXIME, dans l'auberge.

Camarades, à la santé de Frédéric! A ses amours!

FRÉDÉRIC, de même.

A mes amours!...

TOUS, de même.

A ses amours!...

MAXIME, de même.

Et souhaitons-lui surtout, souhaitons-lui de perdre sa gageure.

FRÉDÉRIC, de même.

Soit! à la perte de ma gageure!

TOUS, de même.

Il la perdra! il la perdra!

THÉRÈSE.

O mon Dieu!... ce bruit...

LOUISETTE.

Des canotiers qui se grisent.

THÉRÈSE.

Ils me font peur... rentrons, rentrons, Louisette.

LOUISETTE.

Sur-le-champ! (Elles veulent rentrer; mais Maxime, Frédéric et leur amis paraissent les uns buvant un dernier verre de champagne, les autres le cigare a la bouche... ils barrent le passage aux jeunes filles.)

MAXIME, se plaçant devant Louisette.

Halte là!...

FRÉDÉRIC, même jeu devant Thérèse.

Arrêtez!...

TOUS.

On ne passe pas!

MAXIME.

Je retiens la sœur... du courage, mon cher élève.

OCTAVE.

Il l'embrassera!

TOUS.

Il ne l'embrassera pas! (Les jeunes filles effrayées veulent fuir, et sont séparées.)

FRÉDÉRIC, à Thérèse.

Restez! oh! restez, je vous en conjure! Laissez-moi regarder ces beaux yeux, laissez-moi presser cette main, et vous dire que jusqu'à ce jour je n'ai rien vu de plus charmant au monde, que cet instant a décidé de mon existence, et que l'émotion que j'éprouve...

THÉRÈSE.

Je suis tranquille, votre émotion se dissipera avec les fumées du champagne... Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas, et je ne veux pas vous connaître... Viens, ma sœur...

MAXIME et tous les autres.

Halte là!... On ne passe pas! on ne passe pas!

SCENE IX.

LES MÊMES, ÉTIENNE, entrant sans voir les deux sœurs et se trouvant entre Frédéric et Maxime.

ÉTIENNE.

Pardon, messieurs, je demande à passer moi, et peut-être ferez-vous une exception en faveur d'un confrère.

THÉRÈSE et LOUISETTE.

Etienne!

ÉTIENNE.

Louisette!... ma chère Thérèse!...

THÉRÈSE et LOUISETTE, lui sautant au cou.

Mon frère!

TOUS.

Leur frère!

MAXIME.

Diable! c'est mal débuter.

ÉTIENNE.

Vous êtes émues... tremblantes... (Il regarde les canotiers.)

THÉRÈSE.

Ah! ce n'est rien... une plaisanterie de ces messieurs.

ÉTIENNE, avec ironie.

Ah! oui... je comprends... d'intrépides navigateurs, après une longue traversée, cherchant des distractions pour se dédommager de leurs fatigues, et se permettent parfois de traiter en pays conquis les contrées sauvages où ils abordent.

FRÉDÉRIC.

Il se moque de nous.

MAXIME.

J'en ai peur.

ÉTIENNE.

Seulement, messieurs, il y a sauvages et sauvages... on en rencontre parfois... d'assez peu policés pour s'offenser des brutalités des premiers venus... c'est ridicule, j'en conviens; mais de braves marins comme vous ont le bon goût et la délicatesse de respecter même les susceptibilités qu'ils ne comprennent pas...*

MAXIME et OCTAVE.

Monsieur!...

ÉTIENNE.

Sans quoi, vous devez le savoir, on voit des équipages se placer dans de fausses positions, et s'attirer de fâcheuses affaires.

MAXIME.

C'est peu agréable, sans doute, mon lieutenant, mais en pareil cas... eh bien, ma foi, un brave marin comme vous dites, doit être prêt à subir toutes les conséquences...

THÉRÈSE.

Ciel!

LOUISETTE.

Etienne!

ÉTIENNE.

Monsieur, vous me parlez sérieusement, je ne plaisante plus; je ne doute pas de votre bravoure, je n'ai pas besoin de faire preuve de la mienne; je suis à vous cependant, à vous à l'instant même, si vous maintenez de sang-froid la faute que vous avez commise dans un accès d'ivresse ou de folie.

MAXIME.

Mais, monsieur!...

FRÉDÉRIC.

Maxime, il a raison. (Haut, à Étienne.) C'est à moi de vous répondre, monsieur, car c'est moi surtout qui suis coupable; mais je ne vois pas de honte à confesser que j'ai eu tort envers une femme que je serais prêt à défendre si je la voyais outrager par un autre. (A Thérèse.) Je vous prie, mademoiselle, de recevoir mes excuses...

THÉRÈSE.

J'ai tout oublié

ÉTIENNE.

Messieurs, je vous salue.

MAXIME.

Camarades, au bal de Nanterre.

TOUS.

A Nanterre! à Nanterre! (Ils s'inclinent légèrement devant Étienne et sortent par le fond.)

SCENE X.

ÉTIENNE, ROBERT, THÉRÈSE et LOUISETTE.

THÉRÈSE, regardant Étienne.

De retour! de retour! quel bonheur!

LOUISETTE.

Mais tournez-vous donc! qu'on vous regarde.

ÉTIENNE, se posant.

Eh bien?

THÉRÈSE.

Un habit! des épaulettes!

LOUISETTE.

Vous êtes donc officier?

ÉTIENNE.

Mon Dieu, oui.

THÉRÈSE.

Oh! j'étais sûre qu'il ferait son chemin!

LOUISETTE.

En six ans!

ÉTIENNE.

Que voulez-vous? J'ai toujours eu de la chance... Tout petit j'avais subi un malheur dont beaucoup ne se relèvent jamais, j'avais perdu mon père... eh bien, j'ai retrouvé tout de suite une seconde famille, un brave père, et deux bonnes sœurs... je m'engage marin, j'arrive sur un bord, le capitaine était farouche, brutal, tout le monde tremblait devant lui; voilà qu'il me prend en amitié parce que je m'appelais Étienne, comme un fils qu'il avait perdu... il m'instruit, il me pousse, et je suis chef de timonnerie... Un jour, dans la mer des Indes, j'avais fait la mauvaise tête avec le lieutenant, il me flanque aux arrêts, et je reste à bord avec quelques hommes et un officier, pendant que l'équipage était allé s'amuser à terre... juste ce jour-là, une bande de pirates Malais vient attaquer la corvette... à la première décharge l'officier est renversé...

LOUISETTE.

Grand Dieu!

ÉTIENNE.

Je prends le commandement, nous nous défendons comme des diables, nous coulons deux pirogues à fond; enfin, je ne sais pas trop ce que j'ai fait, mais on a prétendu que j'avais sauvé le navire.

THÉRÈSE.

Quel danger vous avez couru!

ÉTIENNE.

A trois jours de là, les pirates se réunissent pour prendre leur revanche... ah! cette fois-là, par exemple, c'était une vraie bataille... nous étions entourés de tous côtés, les balles pleuvaient sur nos têtes, les bandits étaient même montés à l'abordage... Le capitaine, debout sur son banc de quart, donnait ses ordres dans le tumulte, et, voyez le bonheur, je me trouve là, juste à point pour recevoir un coup de hache qui lui était destiné.

TOUTES DEUX, poussant un cri de terreur.

Un coup de hache!

ÉTIENNE.

Oh! rassurez-vous, il ne m'avait fendu la tête qu'à moitié.

LOUISETTE.

Hein! est-il brave!

THÉRÈSE.

Beaucoup trop, et c'est ce qui me fait peur!

ÉTIENNE.

Bast! il n'y a pas grand mérite à ça... quand on sait qu'on a deux petits anges qui tous les jours prient pour vous, on est bien sûr d'échapper à tous les périls.

THÉRÈSE.

Quoi! vrai? dans ces moments-là, vous pensiez à nous?

ÉTIENNE.

Dans ces moments-là, comme toujours... à qui voulez-vous que je pense? Est-ce que vous n'êtes pas toute ma famille, toutes mes espérances, tout ce que j'aime au monde? si j'ai travaillé, si je me suis instruit, si j'ai été brave comme vous dites, c'est pour vous.

TOUTES DEUX.

Pour nous?

ÉTIENNE.

Et cet habit d'officier, si j'ai été heureux de l'obtenir, c'est parce que je me disais que mes bonnes petites sœurs et leur bon vieux père seraient fiers de me le voir porter.

THÉRÈSE.

Oh! oui, Étienne!

LOUISETTE.

Je crois bien... quand nous nous promènerons toutes deux dans le village à son bras... (lui prenant le bras) comme ça...

THÉRÈSE.

Est-elle enfant!

ÉTIENNE.

Et vous, Thérèse!

LOUISETTE.

Vous!

ÉTIENNE.

Ça ne vous fera donc pas plaisir?

THÉRÈSE, lui prend l'autre bras.

Oh! si! mais nous sommes-là à lui faire raconter ses batailles, et nous ne lui offrons pas seulement de se rafraîchir.

LOUISETTE.

C'est vrai!

ÉTIENNE.

Ma foi... ce n'est pas de refus...

THÉRÈSE

Je cours tirer du vin!

LOUISETTE.

Et moi, chercher des verres. (Elles rentrent toutes deux.)

SCENE XI.

ÉTIENNE, LOUISETTE.

ÉTIENNE, seul.

Sont-elles devenues gentilles depuis trois ans!... Thérèse surtout!... oui, c'est bien ainsi que je me la figurais!

LOUISETTE, sortant de la maison avec des verres et une assiette de fruits.

Aimez-vous toujours les cerises, monsieur l'officier?

ÉTIENNE.

Ah! tu t'en souviens?...

LOUISETTE.

Ce n'est pas malheureux que vous vous décidiez à me tutoyer.

ÉTIENNE.

Comment... est-ce que...

LOUISETTE.

Vous venez de dire vous, à Thérèse...

ÉTIENNE.

Bah! je t'assure que c'est bien sans y penser...

LOUISETTE.

Tâchez de ne plus avoir de ces distractions-là...

ÉTIENNE.

C'est que vous voilà tout à fait devenues des demoiselles.

LOUISETTE.

Eh bien, qu'est-ce que ça fait?

ÉTIENNE.

Avec toi ça va encore, parce que tu ris toujours, tu as un petit air sans façon...

LOUISETTE.

Thérèse a donc l'air bien terrible?...

ÉTIENNE.

Au contraire... mais ce n'est pas la même chose.

LOUISETTE.

C'est vrai qu'il y a trois ans, vous étiez déjà bien plus à votre aise avec moi qu'avec elle.

ÉTIENNE.

Ah! tu as remarqué ça, toi?

LOUISETTE.

Et je me suis souvent demandé pourquoi.

ÉTIENNE.

Tu ne l'as pas deviné... un peu?

LOUISETTE.

Du tout!

ÉTIENNE.

Eh bien! elle n'est pas là, je vais te le dire.

LOUISETTE.

Voyons?

ÉTIENNE.

Mais tu me promets bien de garder le secret?

LOUISETTE.

Soyez tranquille!

ÉTIENNE.

Eh bien! vois-tu, ma petite Louisette... je vous aime bien toutes les deux, mais... pas de la même façon.

LOUISETTE.

Ah!

ÉTIENNE.

Quand je pense à toi.. j'éprouve une satisfaction toute naturelle... quand je songe à elle, ça m'émeut, ça me trouble...

LOUISETTE.

C'est vrai! quelquefois ça fait cet effet-là quand on pense aux gens qu'on aime le plus.

ÉTIENNE.

Quand je t'embrasse... ça me fait plaisir; quand je l'embrasse, elle, ça me remue jusqu'au fond du cœur...

LOUISETTE.

Comme moi tout à l'heure quand il m'a embrassée...

ÉTIENNE.

Tu as de très-beaux yeux, très-brillants, très-animés!...

LOUISETTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Eh bien! je me plais beaucoup à les regarder... tandis qu'elle, quand elle tourne vers moi son regard expressif... (Regardant Louisette.)

LOUISETTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Eh bien!... je ne peux plus la fixer, et je suis obligé de détourner les yeux.

LOUISETTE, subissant la même influence sous son regard.

Mais pourquoi êtes-vous ainsi?

ÉTIENNE.

Parce que... parce que je t'aime de bonne amitié... et qu'elle, je l'aime d'amour!

LOUISETTE.

D'amour!

SCENE XII.

ÉTIENNE, LOUISETTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, entrant et apportant du vin, entendant le dernier mot.

D'amour!

(Posant ce qu'elle apporte sur la table.)

ÉTIENNE.

Ah! ma foi, tant pis, le mot est lâché, je ne le retire pas... oui, Thérèse, oui, je vous aime, et le plus grand bonheur de ma vie serait de vous nommer ma femme.

THÉRÈSE.

Moi!

LOUISETTE et THÉRÈSE.

Sa femme!

ÉTIENNE.

Depuis trois ans, j'ai le consentement de votre pere, et je suis parti emportant cet espoir dans mon cœur... si vous saviez quels châteaux en Espagne j'ai bâtis pendant ces trois ans... La preuve, c'est qu'avant d'avoir obtenu le consentement de la jeune fille, je m'étais occupé déjà de la parure de la mariée.

THÉRÈSE.

Comment?

ÉTIENNE.

Voyez!

(Il lui présente un petit paquet qu'elle ouvre.)

THÉRÈSE.

Un voile de dentelle.

ÉTIENNE.

Ma part de prise sur les dépouilles des pirates. J'aurais pu choisir de l'or, des bijoux, des étoffes plus précieuses; mais je me suis dit : Ce voile fera mieux sur ses cheveux noirs le jour de notre mariage... Thérèse, me refuserez-vous?

THÉRÈSE.

Non, mon ami, c'est le prix de votre courage... je l'accepte avec orgueil.

LOUISETTE, à part.

Allons, depuis mon enfance je l'appelais mon frère... (Elle prépare à boire.) A votre bonheur, mes amis, à votre bonheur!

ÉTIENNE.

Merci, merci, petite sœur. (Il boit.) Maintenant il ne s'agit plus que de fixer le jour.

THÉRÈSE.

Le jour... cela regarde mon père...

ÉTIENNE.

En ce cas, je vais le trouver, je pars pour Orléans.

THÉRÈSE.

Demain?

ÉTIENNE.

Demain; j'espère bien le ramener avec moi, je pars ce soir même, à l'instant... le plus pressé c'est ce que tu viens de dire, ma chère Louisette, c'est mon bonheur... je n'ose pas dire le nôtre.

THÉRÈSE.

Oh! dites toujours.

ÉTIENNE.

Ma femme! vous serez ma femme!... Oh! je suis trop content! Il faut que j'embrasse quelqu'un.

(Il va embrasser Louisette.)

LOUISETTE.

Vous vous trompez, Étienne...

(Le poussant vers sa sœur.)

ÉTIENNE.

Je n'ose pas, suis-je poltron! (Il embrasse Thérèse.) Adieu, ma chère petite sœur, adieu, ma femme!

(Il sort. La rampe baisse tout doucement jusqu'au moment où Thérèse monte dans la barque. La nuit est complète, demi-lustre.)

SCENE XIII.

LOUISETTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Et maintenant, Louisette, rentrons; voici l'heure de me rendre auprès de notre pauvre malade.

LOUISETTE.

Veux-tu que j'y aille à ta place?

THÉRÈSE.

Par exemple!... et pourquoi donc?

LOUISETTE.

Dame! te voilà si heureuse...

THÉRÈSE.

Raison de plus pour secourir ceux qui ne le sont pas. Je vais bien vite me préparer.

(Elles rentrent.)

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, MAXIME.

FRÉDÉRIC, rentrant au fond avec Maxime.

Je te répète que cette jeune fille est sage, que je me reproche de l'avoir traitée si légèrement, et tu as beau dire, je retourne à Paris.

MAXIME.

Battre en retraite pour un premier échec... raison de plus, pour rester et pour vaincre.

FRÉDÉRIC.

J'y renonce!

MAXIME.

C'est le marin qui te fait peur.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai peur que de moi et de tes conseils.

(La nuit est venue. — La porte de Thérèse s'ouvre et elle paraît sur le seuil.)

MAXIME.

Silence!

FRÉDÉRIC.

Quoi?

MAXIME.

Regarde!

FRÉDÉRIC.

Elle!

SCENE XV.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

(Ils se mettent à l'écart dans l'ombre et l'observent. — Neuf heures sonnent.)

THÉRÈSE.

Neuf heures!... partons vite!

(Elle va sur le bord de la rivière, ils la suivent.)

MAXIME, bas.

Le rendez-vous ordinaire... Qu'est-ce que je te disais?

FRÉDÉRIC.

Elle détache la barque.

(Un éclair. — Thérèse tenant la chaîne de la barque fait un mouvement de frayeur.)

THÉRÈSE.

O mon Dieu! est-ce qu'il va y avoir de l'orage?

(Mouvement d'hésitation. — Les jeunes gens se rapprochent. — Faible roulement de tonnerre.)

FRÉDÉRIC.

Elle hésite.

MAXIME.

Le tonnerre...

THÉRÈSE.

N'importe! je suis attendue... j'ai promis... rien ne m'arrêtera.

(Elle est montée dans la barque et s'éloigne.)

MAXIME, démarrant l'autre barque.

Rien ne l'arrêtera... Peste! quelle gaillarde que ta rosière!

FRÉDÉRIC.

Que fais-tu donc?

MAXIME.

Ne vas-tu pas la suivre?

FRÉDÉRIC.

Mais...

MAXIME.

A moins que tu n'aimes mieux que je la suive moi-même... Allons, va donc! va donc!

(Il le pousse dans la barque.)

FRÉDÉRIC.

Le sort en est jeté!

MAXIME.

Et vogue la nacelle
Qui porte tes amours!

(*Frédéric s'éloigne dans le canot. On entend la musique du bal et le tambour de Baptiste.*)

Le bal!... et ce brave Baptiste... il m'invite à tenir compagnie à son innocente future... J'accepte... Allons souper!...

(L'orchestre reprend crescendo le refrain précédent. — Maxime se dirige vers la droite. — Eclairs. Bruits de tonnerre.)

ACTE DEUXIÈME.

Une chambre rustique. — Alcôve au fond, fermée avec des rideaux. — Portes latérales. — Fenêtre à droite. — Cheminée à gauche garnie de divers objets.

SCENE PREMIERE.

LOUISETTE, seule, assise et travaillant; elle s'arrête, écoute du côté de l'alcôve, puis se lève vivement.

Tu m'appelles, Thérèse? (Elle marche vers l'alcôve, et regarde derrière les rideaux sans les ouvrir.) Non! rien! rien encore! Toujours cet affreux sommeil! sa main froide comme la glace... et son cœur... ah! je crois enfin qu'elle respire plus librement. (Redescendant la scène.) Pauvre sœur! l'orage de cette nuit l'a empêchée d'arriver jusqu'à notre malade. Ce matin, Marianne m'a fait donner de ses nouvelles; elle va mieux, ses enfants sont auprès d'elle, elle n'a plus besoin de nos secours... mais elle, Thérèse, à son retour, comme elle était pâle et tremblante! J'entendais encore au loin le bruit du tonnerre, et je me suis expliqué sa frayeur, moi, qui la partageais un peu. Je n'ai pas voulu la laisser rentrer dans sa chambre... je l'ai décidée à se jeter là... sur mon lit... et j'ai veillé auprès d'elle! (Bruit de tambour. Allant vivement ouvrir la fenêtre.) Voulez-vous bien vous taire, monsieur Baptiste?

BAPTISTE.

C'est une proclamation. (Il fait mine de vouloir rebattre sa caisse.)

LOUISETTE.

Vous la ferez plus tard.

BAPTISTE.

C'était pour vous que je la faisais... il n'y a personne sur la place.

LOUISETTE.

Alors, entrez, et dites-moi tout bas ce dont il s'agit... Entrez donc.

BAPTISTE.

Par la fenêtre?

LOUISETTE.

Faites le tour... vous entrerez par la porte.

BAPTISTE, entrant par la porte.

Voilà!

LOUISETTE.

Eh bien! qu'est-ce que vous annoncez? Une vente à la criée, ou quelque chose de perdu?

BAPTISTE.

Au contraire, quelque chose de retrouvé.

LOUISETTE.

Je n'y vois pas de différence.

BAPTISTE.

Que si!... Il y a des objets trouvés qui ne se rapportent pas, et des objets trouvés qu'on ne réclame jamais... à preuve qu'on ne viendra pas redemander ce que j'ai trouvé c'te nuit.

LOUISETTE.

Alors pourquoi le tambourinez-vous?

BAPTISTE.

Tiens! pour qu'on ne le réclame pas.

LOUISETTE.

Ah çà! qu'est-ce que vous nous chantez?

BAPTISTE.

Vous allez voir mon plan... Hier, sur le coup de minuit, en revenant du bal de Nanterre, je me dis : Allons dans l'île des Peupliers lever une ligne de fond... histoire de faire manger une anguille ou un barbillon à Toinette, qui en est folle de la matelote.

LOUISETTE.

Après?

BAPTISTE.

M'y voilà!... J'avais pris... rien du tout... et je rempilais ma ficelle... je vois à vingt pas de moi, comme un gros fantôme qui marchait... j'avais bien un peu peur, lorsque je distingue que le fantôme était en deux, une moitié rouge, et l'autre moitié blanche. Farceurs de canotiers, va! en font-ils dans le pays! en font-ils! et de toutes les couleurs!

LOUISETTE, elle fait un mouvement d'impatience, retourne regarder derrière les rideaux et dit avec joie.

Ah!... la voilà plus tranquille!

BAPTISTE.

Vous dites, mamzelle?

LOUISETTE.

Rien. Continuez.

BAPTISTE.

Pour lors, je ruminais donc aux fredaines des canotiers, quand j'aperçois à mes pieds...

LOUISETTE.

Quoi?

BAPTISTE.

Quelque chose de jaune qui brillait dans l'herbe... je me baisse... Qu'est-ce que je ramasse? Une jolie petite croix d'or.

LOUISETTE.

Nous en avons toutes dans le pays.

BAPTISTE.

Toutes, excepté celle qui vient de la perdre.

LOUISETTE.

Mais vous la lui rendrez.

BAPTISTE.

Si elle la réclame, toujours mon plan... Écoutez plutôt.

(Il reprend sa caisse et ses baguettes.)

LOUISETTE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites?

BAPTISTE.

Le roulement est obligatoire... sans ça, la proclamation serait invalide.

LOUISETTE.

Allez toujours, je vous en dispense.

BAPTISTE, tirant de son sein une grande affiche et lisant.

« La jeune fille qui, la nuit dernière, a perdu n'importe quoi en se promenant dans l'île de Croissy, sous les peupliers, pas loin d'une barque, avec un canotier, ousqu'elle est montée, peut venir chercher la chose au cou de la grande Toinette, qui y restera suspendue jusqu'à ce qu'on la réclame. »

LOUISETTE.

Toinette!... la plus bavarde, la plus méchante langue de tout le village.

BAPTISTE.

C'est pour ça qu'elle gardera la croix d'or. La canotière n'osera pas venir la redemander... Voilà mon plan.

LOUISETTE.

Il est joli!

BAPTISTE.

Il est adroit, voilà tout... En attendant, je ne serais pas fâché de savoir qu'est-ce qui s'égare comme ça la nuit, sans avoir peur du tonnerre. Tenez, le bijou en question, dont je trouve moyen de faire cadeau à ma Toinette, je l'ai encore sur moi... le voilà... Vous me direz peut-être...

LOUISETTE.

Rien du tout... Je ne veux pas le voir.

BAPTISTE.

Laissez donc! vous êtes une fille d'Ève, comme moi... vous devez être curieuse... Allons, rien qu'un petit coup d'œil.

(Il a avancé la main et lui a mis la croix d'or presque sous les yeux. Frédéric, qui a paru un instant sur le seuil de la porte d'entrée, à gauche, s'avance entre Louisette et Baptiste, prend la croix et la met dans sa poche.

SCENE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

BAPTISTE, se retournant.

Hein? qu'est-ce que c'est?

LOUISETTE, à part.

Ce jeune homme, je le reconnais.

FRÉDÉRIC.

Je sais à qui cette croix appartient, et je me charge de la rendre.

LOUISETTE.

Vous, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Une jeune fille, étrangère à ce village, et que je veux défendre contre les indiscrétions de cet imbécile.

LOUISETTE.

Vous faites bien.

BAPTISTE.

Cet imbécile!... Ah çà! mais, vous me parlez comme si vou me connaissiez, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Parfaitement.

BAPTISTE.

Attendez donc!... Moi aussi je sais qui vous êtes... vous êtes le canotier rouge de c'te nuit... Eh! eh! eh! mon gaillard!

FRÉDÉRIC.

C'est bien. Au lieu d'espionner les autres, monsieur le tambour, vous feriez mieux de vous occuper de vos propres affaires.

BAPTISTE.

Quelles affaires?

FRÉDÉRIC.

De vos amours. Allez demander à la belle Toinette avec qui elle a soupé pendant que vous battiez la caisse au bal de Nanterre.

BAPTISTE.

Vous dites, monsieur?...

FRÉDÉRIC.

Je vous devais une récompense honnête pour le bijou que vous venez de me rendre. Je vous donne un bon avertissement... nous sommes quittes.

BAPTISTE.

Sapristi! je ne vous crois pas... mais c'est égal, je cours chez la Toinette, et si elle m'a trompée, ce n'est plus sur une peau d'âne que je ferai rouler mes baguettes, ce n'est pas sur une peau d'âne.

(Ils sort en courant par la porte de gauche.)

SCENE III.

LOUISETTE, FRÉDÉRIC, puis MAXIME à l'extérieur.

FRÉDÉRIC, à part, en regardant autour de lui.

Elle n'est pas là.

(En cherchant Thérèse, il marche machinalement vers l'alcôve. Louisette vient de se placer devant lui et s'efforce de le conduire du côté de la porte.)

LOUISETTE.

Monsieur, vous avez bien agi en le traitant comme il le mérite; je vous félicite, je vous remercie pour la jeune fille étrangère à ce village que vous avez prise sous votre protection, et je vous salue.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison, mademoiselle, je n'ai plus rien à faire ici, et je me retire.

(Louisette fait un geste d'assentiment, et lui fait faire deux pas de plus vers la porte.)

MAXIME, paraissant au dehors, devant la fenêtre de droite.

Le voilà... j'en étais sûr.

FRÉDÉRIC, à part.

Thérèse... il faut que je lui parle, que je lui rende cette croix... je reviendrai.

(Il sort à gauche, toujours repoussé doucement par la jeune fille, qui, après sa sortie, met le verrou à la porte. Pendant ce temps, Maxime reparaît à la fenêtre, entre dans la chambre et se cache derrière le rideau placé devant la porte à droite.)

LOUISETTE, après avoir fermé le verrou.

Là!... Je ne doute pas de vos bonnes intentions, mon beau monsieur, mais je me rappelle toujours qu'hier, devant notre porte, vous osiez parler d'amour à ma sœur, lorsque Étienne... Enfin, je ne me soucie pas que vous nous rendiez de nouvelles visites. (Retournant à l'alcôve.) Elle semble me sourire, et je n'ai plus peur.

MAXIME, toujours à part.

Elle parle toute seule... je n'entends pas un mot.

LOUISETTE.

Je puis à présent m'occuper un peu des soins du ménage, préparer notre repas pour l'instant où elle va se réveiller, et puis aussi aller voir jusqu'à la poste s'il ne nous est pas venu des nouvelles de notre père... et des siennes, à lui, qui sera bientôt mon beau-frère... (Avec un petit soupir.) Ah! mon beau-frère!

(Elle entre dans la chambre de droite. — A son approche, Maxime a quitté le rideau qui ferme cette porte et derrière lequel il était caché. Il a remonté la scène et la jeune fille a passé devant lui sans le voir.)

SCENE IV.

MAXIME, puis FRÉDÉRIC, puis TOUS LES AMIS du premier acte. Ils ont, ainsi que Maxime, gardé les habits de canotiers; Frédéric seul est en habit noir.

MAXIME.

J'ai cru qu'elle n'en finirait pas... En compagnie ou toutes seules, ces petites filles sont d'un bavardage... Enfin, elle a été se conter ailleurs tout ce qu'elle avait à se dire... A mon tour, je lui ferme la porte. (Il met le verrou à la porte de droite.) J'ouvre toutes les autres issues, (il va ouvrir la porte de gauche et la fenêtre) et je suis maître du terrain. (Aux Canotiers, qui reparaissent à la fenêtre.) Venez, venez, mes joyeux compagnons... vous avez été témoins de la gageure, eh bien! regardez par là.

(Il leur montre la porte à gauche.

TOUS.

Frédéric!

MAXIME.

Silence! ce n'est pas pour nous qu'il vient ici.

FRÉDÉRIC, entrant sans les voir.

Cette porte, elle vient de s'ouvrir... et personne!... ni Thérèse ni sa sœur, et cependant... Thérèse... je veux la revoir, je veux lui dire...

MAXIME, venant lui frapper sur l'épaule.

Camarade, mes deux cents louis!

TOUS, l'entourant.

Oui, oui, les deux cents louis!

FRÉDÉRIC.

Maxime... et vous tous, malheureux! que faites-vous ici?

MAXIME.

Mes deux cents louis, te dis-je, mon cher Frédéric... N'était-ce pas convenu? C'est dans cette chambre que je devais venir te demander le prix de la gageure.

FRÉDÉRIC.

La gageure!... Ah! j'ai honte de moi-même!... et toi, je te déteste!

MAXIME.

Pourquoi? parce que je t'ai poussé dans cette barque qui suivait celle de la belle Thérèse?... parce que tu es parvenu à la rejoindre?... que vous avez abordé ensemble l'île des Peupliers?... et qu'alors le bruit de l'orage, la peur du tonnerre... que sais-je?... Elles ont toujours tant de bonnes raisons pour justifier leurs faiblesses!...

FRÉDÉRIC.

Tais-toi! tais-toi!... Ne l'outrage pas du moins par tes calomnies, quand seul je suis coupable... Pauvre Thérèse! je la vois encore, je la vois tomber mourante à mes pieds, morte plutôt, oui, morte!... et moi... Ah! je suis un infâme!... Tout à l'heure, tu m'as parlé du prix de la gageure!... que ne puis-je avoir perdu toute ma fortune, et n'avoir pas à me reprocher le crime de cette nuit!

TOUS.

Le crime!

(Ici les rideaux de l'alcôve s'ouvrent. Thérèse est debout, pâle. Elle écoute avec horreur ce qui se dit.)

SCENE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

MAXIME, à Frédéric.

Il est réparable, du moins. La vie de cette jeune fille est, pour un temps, enchaînée à la tienne, soit! mais l'existence de luxe et de bonheur dont tu vas l'entourer, ne vaudra-t-elle pas mieux que ses travaux et même que ses plaisirs grossiers du village!... Rassure-toi!... Pour elle, c'est un amant bien au-dessus de tous ceux qu'elle pouvait espérer, et pour toi, c'est une charmante maîtresse. Celle-là ou une autre, je te l'ai dit, il faut que jeunesse se passe.

THÉRÈSE, poussant un cri.

Ah! les misérables!...

TOUS.

Thérèse!

MAXIME.

Elle était là!

THÉRÈSE.

Sortez! sortez tous!

(Maxime et ses amis sortent en silence. Frédéric les a suivis comme malgré lui jusqu'au seuil de la porte. Il s'arrête alors, et se retourne vers Thérèse.)

SCENE VI.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC.

THÉRÈSE.

Vous êtes encore là, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui, pour vous demander grâce et pitié!

THÉRÈSE.

Ah! ne m'approchez pas!... Ne voyez-vous donc pas toute l'aversion, tout le dégoût que vous m'inspirez?

FRÉDÉRIC.

Mais si vous pouviez lire dans mon âme... si vous ne refusiez pas de m'entendre...

THÉRÈSE.

Vous entendre!... A quoi bon? Est-ce que votre ami n'a pas tout dit à l'instant même? Que je serai pour vous une maîtresse... que vous me ferez une existence de luxe et de bonheur... quoi! parce que vous vous êtes rendu coupable de l'action la plus odieuse et la plus lâche, je suis, moi, condamnée à vous appartenir... ne le croyez pas!... Il a menti, cet homme! Votre victime, vous l'avez voulu et mon malheur l'a permis... votre maîtresse... jamais!

FRÉDÉRIC.

Thérèse... je n'ose plus vous adresser qu'une prière : au jour du malheur, que la pensée et le nom de Frédéric de Breval vous reviennent à la mémoire. Ne craignez pas alors de vous adresser à lui, de croire à son dévouement, et vous le trouverez toujours prêt à vous consacrer sa vie.

(Il salue et sort écrasé par le regard de Thérèse.)

THÉRÈSE, seule.

Me consacrer sa vie! Ah! la mienne est perdue.

LOUISETTE, derrière la porte de droite.

Thérèse! Thérèse!

THÉRÈSE.

Ciel! ma sœur! ma pauvre sœur!

LOUISETTE, toujours en dehors.

Ouvre-moi donc!... Pourquoi as-tu fermé la porte?

(Thérèse va lui ouvrir. Louisette entre une lettre à la main.)

SCENE VII.

LOUISETTE, THÉRÈSE.*

LOUISETTE.

Une lettre... que cette fois nous avons le droit de lire... et j'en ai usé, moi. Elle est pour nous, et de mon père.

THÉRÈSE, avec effroi.

Mon père!

LOUISETTE.

Et elle nous parle de lui, de ton fiancé, de notre cher Étienne.

THÉRÈSE, à elle-même.

Étienne... mon père... Louisette... Tout ce que j'aime... et chacun de ces noms me fait frémir à présent.

LOUISETTE.

Tiens! puisque j'ai eu l'égoïsme de lire toute seule... à ton tour; mais lis bien haut, entends-tu? J'en veux encore ma part. Eh bien! va donc.

THÉRÈSE.

Je t'obéis. (Haut, lisant.) « Mes bonnes et chères filles, je ne tarderai pas à vous revoir, à vous embrasser. Le procès qui m'avait éloigné de vous est fini, et par malheur perdu. Mais je m'en console sans trop de eine... j'ai du courage encore, et de la force pour travailler. Dieu aurait pu d'ailleurs me frapper plus cruellement... Il m'a laissé deux filles dont l'affection m'aidera à supporter la mauvaise fortune; deux filles dont j'ai toujours le droit d'être fier, car si je n'ai pas de dot à leur donner, elles auront du moins une bonne renommée et la considération de tout le monde. Enfin, n'ai-je pas aussi un fils? »

LOUISETTE.

Nous y voilà!

THÉRÈSE, lisant.

« A ce moment, ma chère Thérèse, notre ami Étienne ne s'est-il pas déclaré? N'a-t-il pas dit que je consentais à votre bonheur?... Je l'attends lui, d'un moment à l'autre. Dès demain, nous serons ensemble de retour auprès de vous. »

LOUISETTE, avec joie.

Ensemble et dès demain!

THÉRÈSE, lisant.

« Et nous fixerons le jour de ton mariage. »

LOUISETTE.

Ton mariage! Ce mot-là te fait plaisir, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, avec effroi.

Oui... grand plaisir. (A part.) Ce mariage... ah! désormais... impossible! impossible.

LOUISETTE.

Achève donc! Tu n'achèves pas!

THÉRÈSE.

Si fait! (Lisant.) « Je vous embrasse, ou plutôt, je charge chacune de vous de me remplacer pour cela auprès de l'autre. Je charge surtout ma petite Louisette, qui a été si souvent le bon ange de notre maison, d'embrasser pour moi bien tendrement mon autre fille, et à la veille de la grande journée qui se prépare, de lui donner à l'avance la bénédiction de son père. »

LOUISETTE, souriant.

Là! je vais m'acquitter de ce grave devoir, mademoiselle, je vais vous bénir. (Thérèse tombe à genoux devant elle.) Que fais-tu donc?

THÉRÈSE.

Puisque tu remplaces mon père.

LOUISETTE.

Eh bien! ce n'est pas ainsi... C'est en te pressant dans ses bras qu'il te bénirait, lui, et je n'ai pas la prétention de faire mieux ni autrement qu'il ne ferait lui-même. (Elle a fait relever Thérèse et l'embrasse.) Là! sur les deux joues, ma chère fille... et si les prières d'un brave homme, sans oublier celles de sa petite Louisette, sont bien reçues du ciel, ma Thérèse, tu seras heureuse! oh! tu seras bien heureuse!

THÉRÈSE, à part, au désespoir.

Bien heureuse!

LOUISETTE.

Mais il se fait tard... et le souper que j'oubliais... Je vais me dépêcher. A table nous avons encore tant de choses à nous dire!... à parler de ceux qui nous sont chers, le temps passe si vite! Ne t'impatiente pas, ce sera bientôt fait.

(Elle met le couvert; place deux bougeoirs sur la table, puis disparaît un instant à droite pour chercher le souper.)

THÉRÈSE.

Demain... demain... ils vont venir... fixer le jour de notre ma-

riage... ô mon Dieu! mon Dieu! tu ne m'as fait entrevoir le bonheur que pour me faire sentir plus cruellement que je ne devais jamais y prétendre. (Regardant avec douleur la lettre.) Pauvre père! Il est fier de sa fille... de sa bonne renommée, dit-il!... de son honneur!... et cet honneur... un infâme l'a tué!... Étienne... il m'aime... il m'aime autant que je l'aimais... l'aveu qu'il m'a fait hier de sa tendresse en me remettant ce présent de fiançailles... (elle regarde le voile étalé sur une chaise) a été la plus grande joie de toute ma vie... et ce jour de bonheur n'aura pas de lendemain... et le crime d'un autre m'a rendue indigne de cet amour, et si j'osais l'accepter à présent, je deviendrais à mon tour méprisable et infâme... Ah! c'est bien injuste, et pourtant mon cœur me dit que cela doit être... de quel front soutenir maintenant la présence d'Étienne et de mon père? Comment lui dire, à lui, pourquoi je dois refuser d'être sa femme... jamais! jamais! Je ne veux pas!... je ne dois pas... je n'ose pas les attendre. Je fuirai... oui, je fuirai cette demeure, il le faut... j'irai... je ne sais pas... mais toi, mon Dieu! toi, qui as permis que tant de malheurs et de honte vinssent briser ma vie, à moi, qui ne l'avais pas mérité, tu me laisseras peut-être le courage de ne pas mourir par un suicide.

(Louisette reparaît portant le souper.)

LOUISETTE.

La, voilà le souper.

THÉRÈSE.

Ah! ma sœur!... Qu'elle ne soupçonne rien... laissons-lui croire que je suis heureuse.

LOUISETTE, ayant mis le souper sur la table.

Asseyons-nous.

THÉRÈSE.

Me voilà! (A Louisette qui la sert.) Merci!

(Elle reste immobile.)

LOUISETTE.

Tu n'as donc pas faim?

THÉRÈSE, vivement.

Mais, si fait!

(Elle essaye de prendre quelque chose et le remet immédiatement sur son assiette.)

LOUISETTE.

Tu as beau faire, tu ne parviens pas à me le prouver.

THÉRÈSE.

C'est...

LOUISETTE.

La joie peut-être.

THÉRÈSE.

C'est cela... la joie...

LOUISETTE.

Au fait, quand on a le cœur bien occupé... on n'a guère d'appétit... et moi-même.

THÉRÈSE.

En effet, te voilà comme moi...

LOUISETTE.

Oh! pas tout à fait... tu vas voir.

(Elle se remet à souper.)

THÉRÈSE.

A la bonne heure!... Eh bien!... tu t'arrêtes encore.

LOUISETTE, repoussant son assiette.

Tu as raison, je n'ai pas faim non plus, c'est...

THÉRÈSE.

La joie aussi...

LOUISETTE.

Sans doute. (A part.) Et en même temps un petit reste de chagrin, que j'oublierai bien vite en voyant leur bonheur.

THÉRÈSE.

Tu dis, Louisette?

LOUISETTE.

Je dis que c'est une économie d'être si heureux! on n'a plus de dépenses à faire pour ses repas.

THÉRÈSE.

Mais la nuit est tout à fait venue.

LOUISETTE.

C'est vrai... je t'avais bien dit que le temps passerait vite.

THÉRÈSE.

Louisette, tu m'as veillée pendant de longues heures... à ton tour de te reposer.

LOUISETTE.

A mon tour, et au vôtre aussi, mademoiselle, car il faudra nous lever de bonne heure pour les recevoir.

THÉRÈSE.

Les recevoir!... tu as raison... je vais reprendre ma chambre et toi la tienne.

LOUISETTE.

Comme tu voudras. Bonsoir, ma sœur.

THÉRÈSE.

Bonsoir, Louisette.

(Elle fait deux pas, puis s'arrête en regardant sa sœur.)

LOUISETTE.

Tu me dis bonsoir, et tu restes.

THÉRÈSE.

J'aime tant à te voir... à te regarder.

LOUISETTE.

Tu me regarderas demain tout à ton aise... d'autant mieux qu'il fera grand jour.

THÉRÈSE.

Chère Louisette, c'est que je t'aime bien, vois-tu?

LOUISETTE.

Moi aussi; mais, vrai, j'ai envie de dormir. Allons, va-t'en.

(Elle lui met un bougeoir à la main.)

THÉRÈSE, le reposant sur la table.

Encore un moment!

LOUISETTE.

Es-tu drôle, ce soir!

THÉRÈSE, la regardant toujours.

Si nous étions séparées, te rappellerais-tu bien mon visage?

LOUISETTE.

Voilà une question!

THÉRÈSE.

Moi! quand les gens ne sont plus là... j'ai beau les aimer, je ne peux plus retrouver leurs traits.

LOUISETTE.

Ah çà! mais, ne dirait-on pas qu'il s'agit réellement d'une séparation éternelle?

THÉRÈSE, à part.

Peut-être!

LOUISETTE.

Et cependant, pour être mariée tu ne cesseras pas d'être auprès de nous... et si tu t'en éloignes avec ton mari, tu viendras nous voir souvent, n'est-ce pas?

THÉRÈSE, l'œil fixe.

Oui.

LOUISETTE.

Très-souvent?

THÉRÈSE, de même.

Très-souvent.

LOUISETTE.

Alors, je ne comprends pas tes inquiétudes, et je te reconduis poliment jusqu'à ta chambre.

THÉRÈSE.

Sans m'embrasser?

LOUISETTE.

Je ne dis pas ça. (Elle lui saute au cou.) Es-tu contente?... Allons, à demain, Thérèse!

THÉRÈSE, retenant ses larmes.

Oui, à demain, ma chère Louisette.

(Elle a repris le bougeoir et sort à droite.)

SCÈNE VIII.

LOUISETTE, seule, elle se déshabille.

Pauvre sœur! décidément, c'est le bonheur qui la rend folle... après ça il y a bien de quoi. Ce bon Etienne, il est si... (Souriant avec un peu de tristesse.) Mais je n'ai pas besoin de tant m'occuper de ses qualités... ça la regarde, elle! Tout ce que j'ai à faire, moi, c'est de prier pour eux. (Allant au petit portrait surmonté d'une branche de buis.) Toi, qui es là-haut, ma mère, tu lis dans ma pensée; tu sais les désirs que je forme, et avec moi, tu demandes à Dieu qu'il les exauce. (Elle va mettre son bougeoir sur une petite table près du lit et se couche.) Ils seront heureux... c'était trop juste... Depuis hier, je ne cesse de me dire que Thérèse vaut mieux que moi, et que l'aînée devait être préférée à la cadette... Moi, je ne me marierai pas... non, je ne marierai jamais, à moins que... A la garde de Dieu! (Elle s'endort.)

SCÈNE IX.

LOUISE, endormie, THÉRÈSE.

(Thérèse sort doucement de sa chambre. Elle est très-émue. Elle s'assure que sa sœur dort, puis elle jette un regard très-impressionné sur tout ce qui l'environne ; le petit portrait qu'elle embrasse en pleurant ; la branche de buis bénit, dont elle prend une légère parcelle et la met dans son sein ; enfin, ses yeux se fixent sur le voile de dentelle. Elle le regarde avec douleur, le prend sans hésiter, le remet sur la chaise en pleurant encore, puis se décide à le reprendre et à l'emporter avec elle. Elle marche précipitamment vers la porte de sortie. Près de disparaître, elle s'arrête, revient vivement au lit où sa sœur est endormie, lui baise les mains, et retourne lentement vers la porte de sortie, envoyant encore des baisers du côté de l'alcôve.)

ACTE TROISIÈME.

Un coin du boulevard des Italiens, d'où l'on voit l'entrée de l'Opéra. Sur l'un des côtés, une maison en construction. Au lever du rideau, on voit des promeneurs et des masques qui passent sur le boulevard. Cris, mouvement, etc. — Un sonneur de cor est à une fenêtre praticable d'un restaurant qui fait le coin. — Un autre cor placé dans le lointain répond à sa fanfare.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE, MASQUES, PROMENEURS.

BAPTISTE, un briquet à la main devant la maison en construction.

Voilà une idée de me faire monter la garde devant des moellons, dont le plus petit pèse au moins cinq cents kilos... à seule fin d'empêcher les bons Parisiens de les mettre dans leurs poches. Enfin, ça me rapporte trente sous par nuit. A Chatou, je ne gagnais que quinze sous par jour à battre la caisse... On vit comme on peut, et demain matin, je serai encore moins fatigué que tous ces masques qui se donnent tant de mal pour amuser les badauds.

UN MASQUE, passant avec une femme très-longue et très-mince au bras.

Eh! dis donc, apprenti invalide, prête-moi ton briquet pour allumer mon cigare.

BAPTISTE.

Qu'est-ce que t'en ferais, apprenti farceur? Puisque tu as une allumette chimique sous le bras.

LA FEMME.

Comment, allumette chimique!

BAPTISTE.

Tiens! la v'là déjà qui prend feu.

TOUS LES MASQUES.

Ah! bravo! bravo!

(On entend des cris à l'extérieur. Baptiste continue sa faction et disparaît.)

LES PROMENEURS.

Des masques! des masques! oh! oh! des pierrots! fameux!

Une bande de pierrots fait irruption sur la scène; au milieu on distingue Maxime.)

SCÈNE II.

MAXIME, MASQUES, le sonneur de cor continue sa fanfare.

MAXIME, en pierrot, aux garçons de café.

Garçons, du punch à mort!

LES GARÇONS.

Voilà! voilà!

TOUS.

Hohé! hohé! les pierrots...

MAXIME.

Avez-vous fini, tas de bourgeois, tas de pékins! allez mettre vos bonnets de coton, débarbouiller vos moutards, et chauffer les pantoufles de vos femmes. (Le cor sonne en ce moment une note très-fausse. Maxime lui crie :) Veux-tu te taire, marchand de canards!...

LE SONNEUR DE COR, OCTAVE.

Qu'est-ce que tu dis, toi, avec tes grelots? Va-t'en plutôt mener ta ménagerie au jardin des Plantes.

(Les assistants rient.)

MAXIME.

Ah! c'est toi, Octave!... bonjour, Octave.

OCTAVE.

C'est toi, Maxime! bonsoir.

BAPTISTE, qui a reparu et a reconnu Maxime.

Tiens! le capitaine de *la Sorcière* en pierrot!

MAXIME.

Baptiste!... le tambour de Chatou!

TOUS.

Un tambour!

MAXIME.

Permettez, un rival à moi, avec qui je suis enchanté de refaire connaissance.

TOUS.

Un rival!

MAXIME, s'approchant de Baptiste.

Quel diable de métier fais-tu là?

BAPTISTE.

Gardeur de démolitions! un métier très à la mode dans ce moment-ci.

MAXIME.

Et comment va ta Toinette?

BAPTISTE.

Votre Toinette...

MAXIME.

Notre Toinette.

(Rires des masques.)

BAPTISTE.

Je n'en sais rien... vu que depuis quatre mois, j'ai quitté le village.

MAXIME.

Comment! tu as renoncé à la peau d'âne et à tes baguettes?

BAPTISTE.

Mes baguettes!... je les avais cassées avant mon départ.

MAXIME.

Cassées!

BAPTISTE.

A cause de vous, corsaire!

MAXIME.

De moi!

BAPTISTE.

Oui, pirate, le lendemain du bal de Nanterre, deux minutes après que vous aviez filé par une porte, au moment où j'entrais par l'autre.

MAXIME, riant.

Ah! oui... je me souviens, chez la Toinette.

BAPTISTE.

Chez notre Toinette... Alors, j'ai oublié ma dignité d'homme et sa faiblesse de femme, et les roulements ont commencé jusqu'à destruction de baguettes naturelles.

(Rire général.)

MAXIME.

Ah! Baptiste! ce n'est pas généreux!

BAPTISTE.

C'est ce que je me suis dit, quand j'ai vu les morceaux par terre et la malheureuse qui pleurait à chaudes larmes... car, enfin, j'aimais mes baguettes, et je tenais à c'te fille... qui était en si bon bois d'érable et si bien tournées... toutes les trois... aussi après les avoir ramassées j'ai pleurniché comme elle, moi, mais en lui disant adieu pour toujours, et je suis venu dans la grande ville chercher...

MAXIME.

Une femme fidèle... l'as-tu trouvée?

BAPTISTE.

Pas encore... et vous?

MAXIME.

Moi! je suis plus sage que toi... je ne la cherche pas.

LE GARÇON.

Voilà le punch demandé.

MAXIME.

Vivat! un verre pour Baptiste, pour mon rival.

TOUS.

Oui, oui, un verre pour Baptiste!

BAPTISTE.

Merci! je ne bois pas avec les pierrots... d'ailleurs le gouvernement me défend de rien accepter dans l'exercice de mes factions... je retourne à mon poste.

(Il s'éloigne.)

MAXIME.

Allons, messieurs, allons, mesdames, à la santé du Carnaval.

TOUS.

A la santé du carnaval!

MAXIME.

CHOEUR.

Des pierrots
Vive la sagesse!
Leurs grelots
Chassent la tristesse.
Rire, aimer, vider les brocs
Pour tous travaux.
Voilà, voilà les pierrots!
Narguons les sots,
Vidons les brocs,
Dansons, chantons, secouons nos grelots,
Musard prélude à nos galops,
Hourrah! hourrah! pour les pierrots.

PREMIER COUPLET.

Pierrots et paillasses
Accourez au bal,
Pas de contumaces
Pour le carnaval.
C'est de la folie
Le jour.
En avant l'orgie,
L'amour;
Plaisirs de la vie
Sont courts,
Que jeunesse ait son cours.
Des pierrots, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Si l'argent nous manque
Comme le crédit,
Nous laissons la banque
Aux loueurs d'habits;
Vois notre Pierrette,
Elle a
Pour notre toilette,
Déjà
Pris dans sa couchette
Un drap,
Notre habit, le voilà.
Des pierrots, etc.

TROISIÈME COUPLET.

Pierrots des gouttières,
Gourmands et viveurs,
Nous sommes vos frères.
Oiseaux tapageurs,
Pourvu qu'on ripaille,
D'abord;
Qu'on aime et qu'on piaille
A mort.
Sur un lit de paille
On dort,
Plus joyeux qu'un milord.
Des pierrots, etc.

MAXIME.

Allons, mes amis, en route!

UN MASQUE.

Au Prado!

UN AUTRE MASQUE.

A la Courtille!

TOUS.

A la Courtille!

Ils sortent sur le refrain de la ronde. Les jeunes gens disparaissent du balcon. On ne voit plus que quelques promeneurs sur le boulevard.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, seule; elle entre en se soutenant péniblement. Ses vêtements sont usés, sa figure porte l'empreinte du besoin et de la souffrance; elle regarde autour d'elle d'un air égaré.

Depuis ce matin je marche sans savoir où je vais... Je ne puis plus me soutenir. (Elle se laisse tomber sur une pierre.) Hier encore j'avais un asile... une femme avait eu pitié de moi, m'avait recueillie... je travaillais avec elle, et je gagnais ainsi le pain de ma journée... Elle est morte... et quand on a enlevé son cercueil, on m'a chassée... et je n'ai plus rien, rien que ce voile, dont, au prix de la vie, je ne veux pas me séparer. (Cris des masques dans le lointain; rires et toasts dans le restaurant.) Quels sont ces cris? pourquoi ces lumières? (On entend dans le restaurant une voix : A la santé d'Octave!) Des masques!... Oh! oui, oui... c'est carnaval... Aujourd'hui on rit, on danse, on s'amuse... (La neige commence à tomber.) Et moi, j'ai froid, j'ai faim, et je n'ai pour lit que cette pierre... Oh! mon Dieu! ne me laissez pas souffrir davantage!... faites-moi mourir tout de suite... La mort, je l'ai vue hier, elle ne m'a pas effrayée... Pauvre femme! elle a poussé un soupir, elle s'est soulevée, comme pour répondre à une voix qui l'appelait... elle est retombée, et tout a été fini... Oh! toi, du moins, tu as eu quelqu'un pour te fermer les yeux et pour prier près de ton corps; moi, j'ai un père, j'ai une sœur, et je mourrai seule.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC, UNE FEMME en domino.

FRÉDÉRIC, à la cantonade.

Dites au cocher de m'attendre demain matin.

THÉRÈSE.

Cette voix!... (Elle se lève. Frédéric paraît, donnant le bras à une femme masquée.) C'est lui!

FRÉDÉRIC, en passant, continuant une conversation.

Ah! vous aimez le plaisir, belle Paquita! Eh bien, tant mieux! c'est ce qu'il me faut, c'est ce que je cherche, c'est ce que je veux.

(Ils disparaissent dans la rue.)

SCÈNE V.

THÉRÈSE, seule.

Oui, vous avez raison, monsieur de Bréval, amusez-vous. (S'arrêtant.) Qu'est-ce donc que j'éprouve?... que se passe-t-il en moi?... Oh! la faim, sans doute!... Je me sens plus faible que jamais, et j'ai comme des éblouissements devant les yeux... Tant mieux! tant mieux!... plus je souffrirai, plus vite ce sera fini... Oui, oui, amusez-vous... moi, je vais me coucher là, et demain matin votre voiture, en vous ramenant de l'orgie, m'écrasera peut-être en passant sans que vous m'ayez reconnue. (Elle fait un mouvement comme pour se rasseoir, et se relève brusquement.) Encore!... Ce n'est pas la faim... ce n'est pas une douleur ordinaire... (Pesant les mains sur ses flancs.) Mais qu'est-ce donc qui tressaille en moi!... Oh! je n'ai plus le droit de mourir à présent... Je veux vivre pour mon enfant... Mais demain, dans une heure, peut-être, mes dernières forces seront épuisées .. Que faire? (Avec force.) Ah! une mère ne s'humilie pas en mendiant! (Un monsieur passe en ce moment; elle va droit à lui.) Monsieur, j'ai faim, secourez-moi! (Le passant continue son chemin sans lui répondre.) Il ne me répond pas... il s'éloigne... Oh! je m'y suis mal prise... quand on demande, il faut être humble. (Un homme passe avec un domino.) Monsieur, madame, ayez pitié, au nom de Dieu! Encore repoussée... (Regardant autour d'elle.) Et personne ne passe... personne à qui m'adresser... Ah! ce restaurant! (A un Garçon qui est sur la porte.) Monsieur, monsieur, du pain, je vous prie, du pain.

LE GARÇON.

Vous viendrez demain... c'est le matin qu'on distribue les restes.

(Il rentre.)

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! prenez pitié de moi! Quelqu'un encore... Mon Dieu! faites qu'il soit plus humain! (Elle avance les mains vers la personne qui vient. C'est Étienne. Thérèse se retire vivement et cache sa figure dans ses mains en le reconnaissant.) Ciel! Étienne!

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, qui a remarqué ce mouvement, sans reconnaître Thérèse.

Pauvre femme! elle voulait me demander l'aumône, mais la honte la retient. La misère qui se cache est la plus à plaindre. (Lui mettant dans la main une pièce d'argent sans tourner les yeux; il s'éloigne en la regardant toujours avec émotion.) Pauvre femme!

(Il disparaît.)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, puis BAPTISTE.

THÉRÈSE, relevant la tête et pleurant encore.

O Providence! c'est à lui que je devrai la vie de mon enfant.

(Elle embrasse l'argent qu'elle a reçu.)

BAPTISTE, sortant de la maison en construction.

Ah çà, mais v'là que le froid me pique. (Il se frappe les mains contre les épaules et bat la semelle.) Je commence à ne plus sentir mes pieds

et mes mains et à trop sentir mon nez; pour me réchauffer je vas casser une croûte.

THÉRÈSE.

Mais de l'argent, ce n'est pas tout... c'est du pain qu'il me faut.

BAPTISTE.

Du pain!... (En tirant un morceau de sa poche.) Prenez le mien, ma brave femme... et gardez votre argent.

THÉRÈSE, saisissant le pain.

Oh, merci! merci!

(Elle mord dans le pain avec avidité.)

BAPTISTE.

Sapristi! comme elle y va!... (Thérèse s'arrête comme essoufflée.) Prenez garde! vous allez vous étouffer... Attendez! voici ma gourde... buvez d'abord... ça préparera le passage (Il lui donne sa gourde... elle boit et pendant ce temps-là, il la reconnait.) Ah bon Dieu!... oh! mais non, ce n'est pas possible! (La regardant de plus près.) Thérèse! mamzelle Thérèse, est-ce bien vous?

THÉRÈSE.

Oui, Baptiste, c'est moi.

BAPTISTE.

Vous, dans une pareille misère!... ils disaient là-bas que vous étiez partie pour faire comme tant d'autres.

THÉRÈSE.

Je suis partie, Baptiste, parce qu'un lâche m'avait déshonorée, et je serais morte avant d'avoir tendu la main, si je n'étais pas mère!

BAPTISTE.

Et quel est le misérable?

THÉRÈSE.

Oh! qu'importe! je ne veux pas... non, je ne veux jamais le revoir!

BAPTISTE.

Vous ne voulez pas le revoir... et vous dites que vous êtes mère!

THÉRÈSE.

Ah! vous avez raison, mon ami, vous m'avez dicté mon devoir.

(Pendant ces dernières répliques, on a vu un groupe sortir du bal et s'avancer vers le restaurant. Frédéric est dans ce groupe avec Maxime et ses amis. Aux derniers mots de Thérèse, Frédéric se retourne en face d'elle avec Paquita.)

SCENE VIII.

THÉRÈSE, BAPTISTE, FRÉDÉRIC, MAXIME, PAQUITA, Masques.

MAXIME.

Allons, messieurs, le déjeuner nous attend.

FRÉDÉRIC.

Venez, chère Paquita.

BAPTISTE.

Le canotier rouge.

(Ils vont entrer. — Thérèse va droit à eux, prend Paquita par le bras et la repousse loin de Frédéric.)

MAXIME.

Que signifie?

FRÉDÉRIC.

Thérèse!

THÉRÈSE.

Monsieur, avant d'entretenir des courtisanes vous devez du pain à la mère de votre enfant.

BAPTISTE.

C'était lui!

(Tableau.)

ACTE QUATRIÈME.

La salle des Pas-Perdus à l'embarcadère du chemin de fer de la rue Saint-Lazare. — A gauche, au premier plan, et formant un quart de cercle jusqu'au dernier plan de droite, les bureaux où l'on prend les places pour Saint-Germain, puis l'escalier conduisant à la salle d'attente, puis une porte vitrée avec des rideaux verts, fermant pour le public une partie des bureaux de l'administration. — A droite, un peu en biais, trois arcades séparées l'une de l'autre par des baies qui donnent à l'extérieur sur les degrés conduisant à la rue Saint-Lazare.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAPTISTE seul, des voyageurs; il tient à la main un paquet de papiers et crie.

Voyez, messieurs, voyez le butin de la Bourse... la course des effets publics. (A lui-même.) Ça ne mord pas, ce n'est pourtant pas faute de crier fort... encore un fichu métier.

(Ici comme pendant tout ce tableau, un grand mouvement en scène. — Quelques personnes font queue au bureau de Saint-Germain. — D'autres vont et viennent. Baptiste va de droite à gauche proposer ses bulletins.)

BAPTISTE.

Encore un fichu métier que celui-là... Ah! voilà le chemin de fer de Saint-Germain qui arrive... Voyez, messieurs, l'itinéraire des chemins de fer... l'histoire de l'*hipopotam* du jardin des Plantes, son portrait en nature... Instruction pour les demoiselles qui veulent se marier, deux sous... Voilà le nouveau règlement sur les portiers, les obligations qu'ils ont à remplir envers les locataires... plus d'amendes passé minuit... ça ne se vend que deux sous... Ah! ah! les portiers. (Il disparaît à droite.)

SCÈNE II.

ÉTIENNE, THÉRÈSE, dans la foule des voyageurs.

ÉTIENNE.

Me suis-je abusé?... Cette femme, j'avais cru la reconnaître... Oui, c'était elle!... c'était elle... et ce voile blanc... celui que je lui avais donné... j'ai voulu la suivre, mais au détour d'une rue, elle avait disparu, et moi... je suis demeuré immobile, cloué à la place même où je l'avais vue... mille idées venaient à la fois m'assaillir, me briser la tête... J'avais cru la haïr et je sentais à mon émotion, aux battements précipités de mon cœur, je sentais que je l'aimais toujours. Un instant même je me suis dit que peut-être mon souvenir n'était pas tout à fait mort dans son âme; qu'elle était digne encore de mon estime et de mon amour, puisqu'elle osait garder ce voile... j'étais fou! le bruit d'une horloge m'a rappelé à moi-même, à Louisette que je devais rejoindre ici pour la conduire au pays... un vœu qu'elle a fait de se trouver ce soir à la chapelle du village... et demain elle reviendra à Paris pour ne plus quitter ma bonne marraine, à qui je la confie avant mon départ... car il le faut... le mouvement, l'agitation, les dangers peuvent seuls me distraire de cette idée fixe qui me fait tant souffrir! je partirai. Il me tarde de me retrouver sur le pont de mon navire, et qu'une balle charitable me fasse perdre enfin tous mes souvenirs avec la vie!... cependant, assurons toujours, à la veille de quitter la France, la destinée de cette pauvre Louisette!... un cœur d'ange qui s'efforce de me consoler et qui, sans le savoir, ajoute encore à mes chagrins, car elle me parle toujours de Thérèse!...

(Il s'éloigne par la première arcade à droite. — Baptiste rentre par la troisième. — Pendant ce temps, on a délivré les billets. Les voyageurs sont passés à mesure du bureau à l'escalier, et Thérèse se dirige de ce côté, son billet à la main.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

J'ai étrenné; le bulletin de la Bourse ne donne pas, mais le règlement sur les portiers va très-bien, j'ai vendu sept portiers... Voyez le superbe règlement sur... Ah! saperlotte, je n'ai pas la berlue...

THÉRÈSE, se retournant.

Cette voix!...

BAPTISTE.

Mamzelle Thérèse... c'est-à-dire madame...

THÉRÈSE.

Baptiste... mon ami... votre main...

BAPTISTE.

Ma main!... la main d'un pauvre diable comme moi dans celle... je n'ose pas, je n'ose pas... madame...

THÉRÈSE.

Ne m'appelez pas ainsi... Ce titre qu'il me donne, lui, et dont tous ses amis m'accablent pour lui plaire, c'est une dérision, c'est un opprobre de plus...

BAPTISTE.

Je comprends; pauvre demoiselle Thérèse; quand je vous ai dit, il y a un an au boulevard des Italiens, d'aller trouver le... le canotier rouge, j'espérais mieux que cela.

THÉRÈSE.

Vous avez cru, n'est-ce pas? qu'il écouterait la voix de sa conscience, et qu'il se déciderait à rendre du moins l'honneur à celle dont il avait brisé la vie; vous ne connaissez pas l'orgueil des hommes; il m'a emmenée chez lui, il m'a accablée de ses protestations de repentir, de dévoûment, et savez-vous, pour dédommagement à toutes mes douleurs, savez-vous ce qu'il m'a offert?

BAPTISTE.

Oh!

THÉRÈSE.

Je n'ai rien répondu... je me suis levée, et je partais... il m'a retenue en m'assurant que sa famille seule était un obstacle à

notre mariage, mais que bientôt il la déciderait à y consentir. —Jusque-là, m'a-t-il dit, je vous jure de vous respecter; mais demeurez, Thérèse, demeurez au nom de votre enfant, pour lui, pour vous, pour moi, il ne faut pas que nous soyons séparés. Je suis restée, Baptiste, et depuis ce jour je suis pour tout le monde la.. la maîtresse de M. de Breval... mais il sait, lui, lui seul, que jamais je ne lui appartiendrai, tant qu'il ne sera pas mon époux.

BAPTISTE.

Et vous espérez encore...

THÉRÈSE.

Si j'avais perdu tout espoir, est-ce que je n'aurais pas fui depuis longtemps cette odieuse maison? mais lui, que je hais, il m'aime. C'est là du moins ce qu'ils appellent de l'amour. Son orgueil est satisfait de l'apparence de ma honte; mais un jour viendra sans doute où malgré ses amis, malgré sa famille, malgré lui-même... car je ne crois pas à sa bonne foi... il se résoudra enfin à me nommer sa femme.

BAPTISTE.

Alors, vous serez heureuse.

THÉRÈSE.

Heureuse! (A part.) O mon Dieu! tu sais quel souvenir est resté là... tu sais que, si je n'étais pas mère, je préférerais la mort à ce mariage.

BAPTISTE.

Vous dites?

THÉRÈSE.

Je dis que vous avez raison, Baptiste; je serai heureuse.

BAPTISTE.

Mais, dès à présent, vous l'êtes bien un peu, quand vous embrassez le petit bonhomme... à moins que ça ne soie une petite bonne femme.

THÉRÈSE.

L'embrasser, mon fils!

BAPTISTE.

Ah! c'est un garçon! tant mieux; plus tard c'est plus facile à placer... et même... ça se place tout seul. Dites donc, il va bien?

THÉRÈSE.

Je l'espère.

BAPTISTE.

Vous l'espérez?

THÉRÈSE.

Demain, peut-être... oui, demain, je le saurai.

BAPTISTE.

Rien que demain?

THÉRÈSE.

Il est loin de moi... bien loin de moi. Monsieur de Bréval a pensé que la présence d'un enfant exciterait les railleries de ses amis.

BAPTISTE.

Au moins, vous avez votre père, votre sœur.

THÉRÈSE.

Je ne les ai pas revus.

BAPTISTE.

Pourquoi? On ne doit rougir que des fautes qu'on a commises et jamais de celles des autres.

THÉRÈSE.

Un homme peut dire cela, Baptiste; une femme n'en pas le droit.

BAPTISTE.

V'là une fameuse injustice.

THÉRÈSE.

Tant que le crime ne sera pas réparé, je n'ai pas de famille; Baptiste, je vous en prie, promettez-moi de ne dire à personne que vous m'avez vue, que vous connaissez mon sort... votre parole, il me la faut... et vous me la donnerez, si vous êtes vraiment mon ami.

BAPTISTE.

Je vous la donne... mais c'est une fichue preuve d'amitié que vous me demandez là... Ah çà! mais, pourquoi diable allez-vous au pays, puisque vous avez peur de votre famille?

THÉRÈSE.

Peur!... c'est vrai... et cependant...

BAPTISTE.

Eh bien?

THÉRÈSE.

C'est aujourd'hui la Sainte-Marie.

BAPTISTE.

L'Assomption et la fête du village.

THÉRÈSE.

Autrefois... c'était aussi la fête de ma mère... Quand nous l'avons perdue, nous nous sommes dit, ma sœur et moi, que chaque année, ce jour-là, et à l'heure même où nous avons reçu ses derniers adieux, huit heures du soir, nous serions réunies dans la pauvre chapelle dédiée à sainte Marie. Quelqu'un a bien voulu se mettre en tiers dans l'engagement que nous prenions ensemble, le curé du village. A l'heure dite, il est avec nous, il prie pour la mère, et il bénit les enfants. Hélas! il y a un an, une seule des deux sœurs a dû venir à ce rendez-vous... Je n'ai pas eu le courage de tenir ma promesse... je serai plus forte aujourd'hui! Et moi aussi, dans l'ombre, derrière un des piliers de l'église, je prierai pour celle qui n'est plus... Moi aussi, j'aurai ma part de la bénédiction divine, et surtout, surtout, je verrai ma sœur. (Nouveau bruit de cloche venant de l'escalier.) Adieu, mon ami, adieu!

BAPTISTE.

Au revoir, mamzelle Thérèse. (Poussant un cri en regardant à gauche.) Ah! saperlotte! c'est un coup du ciel!...

THÉRÈSE, sur l'escalier.

Qu'avez-vous?

BAPTISTE.

Revenez, revenez bien vite... pour voir votre sœur, vous n'avez pas besoin de partir.

THÉRÈSE.

Comment?

BAPTISTE.

La voici!...

THÉRÈSE.

Louisette!... Parlez-lui, retenez-la le plus longtemps possible... et moi par là!

(Elle se jette derrrière la seconde arcade.)

BAPTISTE.

C'est ça, derrière un pilier... comme vous vouliez faire à l'église.

THÉRÈSE.

Mais votre parole!...

BAPTISTE.

Suffit, je la tiendrai!...

(Louisette rentre par le premier plan à gauche.)

SCENE IV.

BAPTISTE, LOUISETTE, THÉRÈSE, cachée.

LOUISETTE, à elle-même.

Étienne devait m'attendre ici et je ne le vois pas.

BAPTISTE.

Bonjour, mamzelle Louisette; ça va bien, mamzelle Louisette?...

LOUISETTE.

Baptiste!...

BAPTISTE.

Vous cherchez quelqu'un, mamzelle Louisette?...

LOUISETTE.

Quelqu'un... oui, Étienne.

THÉRÈSE.

Lui!

BAPTISTE.

Étienne Robert, l'officier de marine... connu.

LOUISETTE.

Il devait m'attendre à l'arrivée du convoi.

THÉRÈSE.

O mon Dieu!

LOUISETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

BAPTISTE.

Non, pas encore... mais il va peut-être venir... et... (L'amenant doucement, un peu de côté, de sorte que Thérèse puisse la voir.) Tenez, mettons-nous là... c'est la bonne place; de quelque côté qu'il paraisse... vous pouvez le voir... Là... comme çà... (Il se tourne vers Thérèse.) Comme ça on voit très-bien partout, n'est-ce pas?

LOUISETTE.

Oui, mon ami.

THÉRÈSE, faisant de loin à Baptiste un geste de remercîment.

Brave garçon!

BAPTISTE.

En l'attendant, donnez-moi donc un peu des nouvelles du pays. Danse-t-on toujours, le dimanche, sous les tilleuls?

LOUISETTE.

Je ne sais pas... je n'ai guère le cœur à la danse depuis les malheurs qui nous sont arrivés.

BAPTISTE.

Ah ! oui, je sais... le départ de votre sœur...

LOUISETTE.

Vous ne l'avez jamais rencontrée, Baptiste?...

BAPTISTE, après avoir regardé d'un air suppliant Thérèse qui lui fait un geste négatif.

Non, jamais!... Vous l'aimez toujours, n'est-ce pas, mamzelle Louisette?

LOUISETTE.

Si je l'aime... je ne peux pas encore me consoler de son départ... Dans les premiers temps, je refusais d'y croire ; le matin, j'allais à son lit pour l'embrasser, comme si elle y était, et tous les soirs, je me disais : elle reviendra demain.

THÉRÈSE, sortant peu à peu de derrière l'arcade.

Oh! je ne puis résister!...

BAPTISTE, à lui-même.

Fameux! ça va bien!...

(Il fait signe à Thérèse d'approcher davantage... Louisette poursuit sans voir ce mouvement.)

LOUISETTE.

Et malgré les doutes, les soupçons de ceux qui m'entouraient, j'ai toujours marché la tête haute, car je suis sûre, voyez-vous, que Thérèse, si elle vit encore, est restée honnête fille... mais j'étais seule à le soutenir.

THÉRÈSE.

Seule!

(Elle courbe tristement la tête, et refait deux pas en arrière.)

BAPTISTE.

Sapristi!... ça va mal!

LOUISETTE.

Quand je me demandais ce qu'elle avait pu devenir, pourquoi elle nous avait quittés au moment même où je la croyais si heureuse, je me rappelais alors une chose qu'autrefois elle m'avait dite en pensant à la perte de ce procès qui devait ruiner notre famille... Rassure-toi, Louisette, je ne crains pas la pauvreté. Aucun travail ne me coûtera, et s'il le faut, j'irai à Paris, j'entrerai en condition.

BAPTISTE.

Servante?...

LOUISETTE.

Oui, elle y consentait à l'avance par dévouement pour nous, et je me suis dit que peut-être elle avait tenu cette résolution. Je l'ai dit à ceux qui venaient en riant avec méchanceté me demander de ses nouvelles... mais alors, les rires ont redoublé... j'ai bien vu qu'on ne me croyait pas quand je m'efforçais de me croire moi-même, j'ai vu qu'on me regardait en mépris à cause de ma sœur...

THÉRÈSE.

A cause de moi!...

(Elle retourne tout à fait derrière l'arcade.)

BAPTISTE, à part.

Allons, bon... v'là les cartes brouillées... faut recommencer la partie. (Haut.) Mamzelle Louisette, parlez-moi donc un peu du père Morin? Comment est-ce qu'il va le pauvre vieux? prend-il toujours la petite goutte le matin? fume-t-il toujours sa pipe sur son banc de pierre?...

LOUISETTE, avec douleur.

Non, Baptiste...

BAPTISTE.

Ah! il aura été malade... mais ça reviendra; (se tournant vers Thérèse.) ça reviendra.

LOUISETTE.

Ça ne reviendra pas, Baptiste.

BAPTISTE.

Comment?

LOUISETTE.

Il y a six semaines... vous ne voyez donc pas que je suis en deuil? (Thérèse qui avait reparu et qu'on a vue écouter toutes les paroles précédentes, pousse un grand cri et va tomber évanouie derrière l'arcade. Il arrive du monde de tous les côtés et elle est cachée aux yeux de Louisette.) Ce cri... ô mon Dieu! qu'est-ce donc?

UNE VOIX.

Une dame qui se trouve mal.

UNE AUTRE VOIX.

Du secours! du secours!

LOUISETTE.

Ah! courons!

BAPTISTE.

Pardon... c'est inutile... il n'y a déjà que trop de monde pour l'empêcher de respirer... et, tenez, voilà qu'on l'emporte dans une salle voisine...

(On voit la foule se retirer par le premier plan à droite.)

LOUISETTE.

Pauvre femme! je ne la connais pas... mais ce cri qu'elle a jeté... je suis tout émue.

BAPTISTE, à lui-même.

Au fait!... je n'ai promis que de me taire, et si je la menais par là, ça ne serait pas avoir l'air de manquer à ma parole... (Il fait en lui prenant la main deux pas vers l'endroit où le monde vient de disparaître, puis s'arrête en disant à part.) Ciel! auprès d'elle... monsieur de Bréval!

LOUISETTE.

Qu'avez-vous? que dites-vous donc, Baptiste?...

BAPTISTE, l'emmenant vivement du côté opposé.

Je dis... je dis qu'il me semble que j'aperçois par là-bas l'habit d'un officier de marine... Oui, je le reconnais...

(Il marche vers la gauche.)

LOUISETTE.

Mais je ne le vois pas...

BAPTISTE, à part.

Pardieu! ni moi non plus!... (A cet instant même Étienne vient de paraître au fond près de la dernière arcade, c'est-à-dire à un endroit tout à fait opposé à celui où Baptiste dit qu'il le voit. Baptiste poursuit en s'adressant à Louisette.) Venez toujours, je vas vous conduire.

LOUISETTE...

Où donc?

BAPTISTE, à lui-même.

Je ne sais pas, mais c'est égal... mais c'est égal.

SCENE V.

ÉTIENNE, puis FRÉDÉRIC.

ÉTIENNE, arrivé à la seconde arcade, a été arrêté par la vue du voile de dentelle tombé pendant l'évanouissement de Thérèse. Il se baisse, le ramasse, et descend vivement la scène en regardant ce voile avec la plus grande émotion.

Ce voile... ce dessin... cette bordure... et ce chiffre même, ce chiffre... son nom et le mien réunis à l'avance par ma volonté quand nous devions être, nous, séparés à jamais... Ah! je ne puis en douter à présent, ce voile, c'est le mien... et le ciel a voulu me le rendre.

(Il entend du bruit et cache le voile sous son uniforme.)

FRÉDÉRIC, entrant par la première arcade à droite, cherchant autour de lui et ne voyant pas encore Étienne.

Rien! je ne vois rien!... et personne... (En se retournant il voit Étienne) Ah! si fait, ce monsieur pourra me dire...

(Il s'arrête et l'examine attentivement.)

ÉTIENNE.

Quel est ce jeune homme, et pourquoi me regarde-t-il ainsi?

FRÉDÉRIC.

Un officier de marine... Quel souvenir!... Mais c'est lui, mon Dieu, c'est lui-même!...

ÉTIENNE.

Pardon, monsieur, votre persistance à fixer les yeux sur moi... Suis-je connu de vous?

FRÉDÉRIC.

Je... je ne crois pas.

ÉTIENNE.

Quant à moi, il me semble que jamais... Attendez donc... je me trompais... ce n'est pas aujourd'hui la première fois que nous nous trouvons ensemble.

FRÉDÉRIC.

En effet...

ÉTIENNE.

Il y a dix-huit mois...

FRÉDÉRIC

Oui, c'est cela, dix-huit mois...

ÉTIENNE.

C'est vous, monsieur, qui vous incliniez devant deux jeunes filles, en convenant...

FRÉDÉRID.

De mes torts envers elle... oui, monsieur, c'était bien moi.

ÉTIENNE.

Et quand à l'instant vous venez de me reconnaître, vous cherchiez quelqu'un, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Non, je cherchais un objet... un voile de dentelle.

ÉTIENNE.

Ah!

FRÉDÉRIC.

Qu'une dame vient de perdre à cette place.

ÉTIENNE.

Une dame... et c'est elle qui vous a chargé...?

FRÉDÉRIC.

Sans doute... et j'espérais le retrouver ici avant de rentrer avec elle.

ÉTIENNE.

De rentrer... où donc?

FRÉDÉRIC.

Mais cette question... chez moi, monsieur.

ÉTIENNE, à part.

Chez lui!... O mon Dieu! donne-moi la force de me contenir, de vaincre ma colère... je le tuerais, cet homme!

FRÉDÉRIC.

Ce voile, vous n'auriez pas vu quelqu'un le ramasser?

ÉTIENNE, après un instant d'hésitation.

Non, monsieur, non, je n'ai rien vu.

FRÉDÉRIC.

Je vous salue, monsieur. (A part, en s'en allant.) Fâcheuse rencontre! Emmenons bien vite Thérèse.

SCÈNE VI.

ÉTIENNE, regardant encore le voile.

Oui, le ciel a voulu me le rendre, ce gage de mon affection si indignement trahie; me le rendre sans me rapprocher d'elle, sans lui imposer le supplice de rougir devant moi!... Flatte-toi donc encore, insensé, flatte-toi de vivre toujours dans la pensée de Thérèse... quand tu viens de voir celui qu'elle t'a préféré, celui qu'elle a suivi à Paris, et qui va rentrer chez lui avec elle... avec sa maîtresse... Ah! j'avais besoin de cette rencontre pour être guéri à jamais de mon fatal amour... Aussi, je veux en finir avec tous les souvenirs qui me rattachaient à elle, et ce voile... (Il le froisse dans ses mains avec rage, puis s'arrête.) Non, non, je le garderai, et si j'étais assez lâche pour la regretter encore, je n'aurais qu'à jeter les yeux sur ce voile, qui me rappellera sa trahison, et alors je serai fort contre moi-même... (Pleurant.) Oh! mon Dieu! je le vois pourtant, je le touche, et j'ai le cœur déchiré! et je pleure comme un enfant!

(Il se laisse tomber sur un banc placé contre une des arcades. — Baptiste rentre au premier plan à gauche avec Louisette.)

SCÈNE VII.

ÉTIENNE, LOUISETTE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Tenez, le voilà.

LOUISETTE.

Et vous m'emmeniez par là-bas.

BAPTISTE.

Je savais bien que je l'avais aperçu quelque part... Je me trompais de côté, voilà tout.

LOUISETTE.

Mais il pleure!

ÉTIENNE, se relevant vivement à sa voix.

Louisette!

LOUISETTE.

Vous pleurez, mon ami!...

ÉTIENNE.

Non; pourquoi donc?

LOUISETTE.

Ce voile... Oh! je l'ai reconnu!... c'est celui que vous aviez donné à Thérèse... Mais alors, vous l'avez vue?...

ÉTIENNE.

Non.

LOUISETTE.

Comment ce voile se trouve-t-il dans vos mains?

ÉTIENNE.

Je ne peux pas te le dire.

LOUISETTE.

Vous ne pouvez pas... ma sœur...

ÉTIENNE.

Perdue pour nous... perdue pour toujours!

LOUISETTE.

Morte! morte!... grand Dieu!

ÉTIENNE, après un moment d'hésitation.

Oui, elle est morte.

LOUISETTE.

Ah! ma pauvre Thérèse!

BAPTISTE, s'avançant.

Allons donc! est-ce qu'il faut laisser croire ces choses-là à une sœur?

LOUISETTE.

Que dites-vous?

ÉTIENNE.

Tais-toi.

BAPTISTE.

Elle existe! je viens de la voir... elle vous aime toujours.

LOUISETTE.

Elle existe!... Ah! Baptiste, dites-moi... où est-elle?

BAPTISTE.

J'en ai déjà trop dit.

LOUISETTE.

Baptiste, je vous en prie...

(Des voyageurs rentrent de tous les côtés et garnissent la salle comme dans la première partie de l'acte. Un afficheur vient placarder une affiche sur un pilier.)

UN DES VOYAGEURS, lisant.

« Deux cents francs de récompense... Voile de dentelle perdu...
» Le reporter quai d'Orsay, numéro seize, où l'on touchera la ré-
» compense promise. »

ÉTIENNE.

Quai d'Orsay, numéro seize.

BAPTISTE, se retournant vers Louisette.

Numéro seize.

LOUISETTE.

Oh! c'est là que je la retrouverai.

ÉTIENNE.

Venez, venez, Louisette.

LOUISETTE.

Me voilà, mon ami. (A part.) Numéro seize... j'irai.

(Elle prend le bras d'Étienne, qui l'emmène vers la droite. — Mouvement général sur l'escalier et dans toutes les parties de la salle.)

BAPTISTE, à part.

Et moi aussi. (Haut.) Achetez la grande ordonnance sur les portiers... Ça ne se vend que deux sous.

ACTE CINQUIÈME.

(Un salon riche, de plain-pied, avec jardin, chez Frédéric.)

SCENE PREMIÈRE.

PAMÉLA, seule.

(Elle entre par le fond, et marche sur la pointe du pied jusqu'à une porte placée à la gauche du public. Elle regarde par le trou de la serrure.)

Monsieur est chez lui... tout seul! (Elle marche de la même manière vers la porte opposée : elle regarde aussi par le trou de la serrure.) Madame est chez elle, toute seule aussi, et sa porte est fermée au verrou comme toujours!... Voilà un drôle de ménage!... Ils ne sont pas mariés, et ils s'appellent monsieur et madame... Puisqu'ils ne sont pas mariés, qu'est-ce qui oblige madame et monsieur à vivre ensemble?... Ça ne peut être que l'amour!... mais la chambre de monsieur est à droite, celle de madame à gauche avec un verrou dont elle se sert toujours contre monsieur, jamais en sa faveur... monsieur l'accable de soins et d'égards, madame les dédaigne; sans cesse il veut lui faire des cadeaux, elle les refuse (Regardant une bourse placée sur la toilette); il met de l'or sur sa toilette, elle n'y touche jamais. Elle est bien difficile! ah!... madame en rentrant hier au soir commande une robe de deuil... monsieur, au contraire, dans la pensée de faire une surprise à madame, m'envoie chez tous ses marchands pour qu'on lui apporte à son réveil un déshabillé délicieux, un cachemire, un chapeau à plumes et une parure de diamants. Ma foi! moi, je ne suis pas curieuse, je ne cherche pas à deviner pourquoi monsieur veut imposer de belles toilettes à madame qui ne les aime pas, pourquoi madame préfère la robe de deuil aux belles toilettes... Je me dis que toutes les robes sont dans la nature; que certainement les plumes et les cachemires ajoutent quelque chose à la beauté d'une femme, mais qu'aussi, le noir va très-bien quand on a la peau blanche, et j'obéis à la fois à monsieur et à madame... madame et monsieur s'arrangeront comme ils voudront, ça ne me regarde pas; ça regarde monsieur et madame.

SCENE II.

PAMÉLA, UN DOMESTIQUE en livrée.

JEAN.

Mamzelle Paméla, il y a là quelqu'un qui demande à vous voir.

PAMÉLA.

Qui donc?

JEAN.

Une espèce de commissionnaire : il dit qu'il s'appelle Baptiste, et qu'on le connaît depuis hier au soir dans la maison.

PAMÉLA.

Baptiste?... ah ! c'est juste!... le pays de madame.

JEAN.

Son pays ?...

PAMÉLA.

Qui l'a suivie jusqu'ici pour s'informer de sa santé. (A part.) Un drôle de corps!... Il veut me débaptiser et m'appeler Toinette. (Haut à Jean.) Faites-le entrer.

JEAN.

Dans le salon!... Vous ne vous gênez pas, vous !

PAMÉLA.

Est-ce que vous vous gênez, vous, quand vous allez à la cave, pour emporter des bouteilles dans vos poches?

JEAN.

Hein ? vous savez ça? Je me cache pourtant bien!...

PAMÉLA, à part.

Tiens! il paraît que c'était vrai!... Je ne croyais pas tomber si juste : à présent, toi, tu n'as qu'à te bien tenir! (Haut, avec dignité.) Faites entrer.

JEAN.

Entre, mon garçon, et tâche de ne pas trop salir le tapis.

SCÈNE III.

PAMÉLA, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

Quelle drôle d'idée ils ont, à Paris, de marcher sur des couvertures!...

PAMÉLA.

Bonjour, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Bonjour, mamzelle Toinette...

PAMÉLA.

Paméla.

BAPTISTE.

C'est juste!... Ça va bien? mamzelle Toin... Paméla...

PAMÉLA.

Ah çà! mais quelle rage avez-vous donc?...

BAPTISTE.

Je vas vous dire... elle était grande et vous êtes petite ; elle était blonde, et vous êtes brune; elle avait le nez en l'air, et vous l'avez en bas... mais c'est égal!... dans l'ensemble, la ressemblance est frappante.

PAMÉLA.

La ressemblance, avec qui ?

BAPTISTE.

Avec une farceuse qui m'en a fait voir de grises!... Si bien, qu'hier au soir, en vous voyant pour la première fois, je croyais la revoir, et j'avais envie de vous donner une raclée...

PAMÉLA.

Par exemple!...

BAPTISTE.

Et puis après, ça m'a fait un autre effet; pour un rien, je vous aurais sauté au cou: à présent encore, Toinette, j'ai envie de t'embrasser.

PAMÉLA.

Excusez!... voulez-vous bien finir?...

(Frédéric entre fumant un cigare et tenant un journal à la main.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est?

BAPTISTE.

Oh! le canotier rouge!... le maître de la maison!...

(Paméla se remet à ranger le salon.)

SCENE IV.

LES MÊMES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah ! c'est toi, mon garçon?... Qui t'amène?...

BAPTISTE.

C'est que... pour le moment... j'ai une nouvelle profession... je suis inspecteur des pavés de Paris, mais sans appointements.

FRÉDÉRIC.

Comment?... hier encore ne vendais-tu pas des bulletins de la Bourse?...

BAPTISTE.

On a trouvé que j'en avais trop vendu.

FRÉDÉRIC.

Comment?...

BAPTISTE.

Figurez-vous que j'en avais fait une bonne provision pour ne pas retourner tous les jours à l'administration... et avant d'en aller reprendre de nouveaux, j'ai voulu écouler ma marchandise.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est stupide, mon garçon !...

BAPTISTE.

Stupide!... c'est ce qu'a dit le commissaire en me mettant à la porte.

FRÉDÉRIC.

Et que diable vas-tu faire à présent?

BAPTISTE.

Oh! je ne suis pas en peine... je suis en train de me trouver un autre emploi. Là, en face, sur le port, débardeur, rien que ça!... quarante sous et les pieds dans l'eau... toute la journée; c'est même pour ça que je suis venu; attendu que le patron me demande un certificat de moralité, rapport aux bûches que je suis chargé d'empiler sur les quais, et comme au chemin de fer on me refuse le certificat...

SCÈNE V.

LES MÊMES, THÉRÈSE, entrant, habillée comme elle était la veille, moins le chapeau et le voile, et ne voyant pas encore Baptiste.

THÉRÈSE.

Paméla, qu'avez-vous fait de la broderie à laquelle je travaillais hier matin?

PAMÉLA.

Je ne l'ai pas vue, madame.

THÉRÈSE.

C'est étrange.

FRÉDÉRIC.

Cette broderie était donc pour vous, madame, une chose bien précieuse?

THÉRÈSE.

Oui, bien précieuse, en effet. Je la cherche partout et...

BAPTISTE.

Ça arrive quelquefois!... On cherche partout sa casquette, et on la retrouve sur sa tête.

THÉRÈSE.

Ah! vous voilà, Baptiste · bonjour, mon ami.

FRÉDÉRIC, à part.

Elle lui serre la main : il est plus heureux que moi.

BAPTISTE, la regardant, à voix basse.

Vous avez pleuré, mamzelle Thérèse?

THÉRÈSE, de même.

Oui, Baptiste.

BAPTISTE, de même.

Quelque nouveau chagrin?...

THÉRÈSE, de même.

Non, toujours le même.

BAPTISTE.

Ah! c'est juste! ce que vous avez entendu derrière le pilier.

FRÉDÉRIC, avec impatience.

Allons, c'est convenu, mon garçon, tu auras ton certificat... Paméla, fais déjeuner Baptiste.

BAPTISTE, qui a fait un mouvement.

Non, merci, monsieur de Bréval.

(Thérèse se retourne et le regarde pour le décider. — Il semble se raviser, et dit à Frédéric :)

Au fait, vous avez raison... et pour me mettre en appétit, je

vais rafistoler le treillage du jardin qui tombe un peu du côté de l'écurie.

FRÉDÉRIC, riant.

Monsieur Baptiste emprunte la devise des ducs de Lorraine : Rien pour rien.

BAPTISTE.

Je ne suis pas de Lorraine, je suis de Chatou.

PAMÉLA.

Allons, venez, beau débardeur... Voulez-vous du bourgogne ou du bordeaux?

BAPTISTE.

Tous les deux!... Pour le coup, elle ne ressemble plus à la Toinette qui ne m'offrait jamais que de l'eau...

(Il sort avec Paméla.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, THÉRÈSE.

FRÉDÉRIC.

Je vois avec plaisir, madame, que votre indisposition n'a pas eu de suites.

THÉRÈSE.

Je vous remercie.

FRÉDÉRIC.

Thérèse, je ne vous adresserai aucun reproche... aucune question sur la journée d'hier. Je ne vous parlerai plus de ce voile qu'un hasard malheureux vous a fait perdre, ce voile qui vous était si cher, sans que vous ayez jamais voulu m'en dire la raison; enfin, je ne vous demande pas quel impérieux désir vous entraînait à revoir, sans moi, votre village; je vous dis seulement : une autre fois faites-moi la grâce de ne pas sortir à pied, ou, ce qui est plus désobligeant encore pour moi, dans une voiture de place; vous savez bien que mon coupé, mes gens, sont à vos ordres, et mes amis ont lieu de s'étonner...

THÉRÈSE.

Vos amis! Monsieur Maxime, n'est-ce pas? celui qui vous a dit autrefois : Il faut que jeunesse se passe!...

FRÉDÉRIC.

Lui et tous les autres... On m'a souvent raillé sur la simplicité de vos goûts, et ce n'est pas vous, c'est moi qu'on accuse! oui, madame, je suis taxé par eux de lésinerie et de manque de savoir-vivre. Par grâce! qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir. J'ai fait porter sur votre toilette une parure nouvelle. Je vous supplie de l'accepter. Je reçois aujourd'hui, et ce n'est pas être trop exigeant, je suppose, que de compter sur vous pour accueillir gracieusement mes convives.

THÉRÈSE.

Ah! vous voulez...

FRÉDÉRIC.

Je ne veux rien. J'ai dit que je vous suppliais... vous serez donc assez bonne pour laisser de côté, pendant quelque temps, cet air de tristesse qui vous abandonne si rarement. Seul avec vous, je puis en souffrir sans me plaindre; mais devant témoins...

THÉRÈSE.

C'est bien, monsieur, je vous éviterai cette humiliation. Je m'enfermerai dans ma chambre, je ne veux pas troubler vos plaisirs, votre bonheur!

FRÉDÉRIC.

Heureux, moi, près d'une femme que j'aime, et qui m'accable de sa froideur, de ses dédains, de ses mépris...

THÉRÈSE.

Vous m'aimez!... Vous m'aimez, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Oui; c'est mon châtiment sans doute, c'est l'expiation de mes torts envers toi. Je t'aime avec passion, avec délire, Thérèse. Ces fêtes que je donne, ces amis que tu me reproches, ces plaisirs que tu refuses de partager... si je les recherche, c'est pour m'étourdir, c'est pour m'efforcer de t'oublier, c'est pour qu'ils m'aident à dévorer mes chagrins, ma colère et ma honte! Ah! si tu le voulais, tu changerais toute mon existence! tu ferais succéder la confiance au découragement, la joie au désespoir... dis un mot... et ces faux plaisirs, je les repousse... ces amis, je les renvoie... vivre pour toi pour toi seule, le bonheur à deux, voilà ma seule ambition! (Il veut lui prendre la main; elle la retire vivement et s'éloigne de lui.) Toujours, toujours la même.

THÉRÈSE.

De quoi vous plaignez-vous? Que me parlez-vous d'amour et de bonheur? quand je suis tombée morte dans vos bras, est-ce l'amour qui nous a réunis? Et ce jour où le ciel m'a ordonné de vivre en m'apprenant que j'étais mère, lorsque je suis venue à vous pour vous rappeler un devoir, est-ce que je vous ai demandé, est-ce que je vous ai promis du bonheur?

FRÉDÉRIC.

Madame!...

THÉRÈSE.

Monsieur, ces mots-là ne peuvent jamais se prononcer entre nous, et tout mon cœur se soulève quand je les entends de votre bouche.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous êtes bien vengée, Thérèse.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PAMÉLA.

PAMÉLA, apportant une robe de deuil.

Madame, voici la robe que vous avez commandée.

FRÉDÉRIC.

Une robe de deuil! (Il fait signe à Paméla de sortir, et regarde avec surprise Thérèse qui pleure devant la robe noire.) Que veut dire?...

THÉRÈSE.

Cela veut dire que mon père est mort, mort de douleur à cause de moi... Demandez-moi maintenant, monsieur, pourquoi je ne peux pas vous aimer.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, THÉRÈSE, MAXIME.

MAXIME, paraissant au fond et entouré de plusieurs domestiques.

Oui, mes amis, suspendez vos préparatifs, le dîner n'aura pas lieu.

FRÉDÉRIC, allant à lui.

Que dis-tu là?

MAXIME, saluant Thérèse qui s'incline à peine et très-froidement.

Madame... (A Frédéric.) Hélas! mon cher ami, apprête-toi à recevoir un coup terrible et fais appel à toute ton énergie... ton oncle, monsieur Lionel de Bréval, vient de quitter cette terre pour un monde meilleur, en te laissant toute sa fortune...

FRÉDÉRIC.

A moi!...

MAXIME.

Il avait trois autres neveux... dont pas un, par bonheur pour toi, ne portait son nom de Bréval... tu es le dernier de cette souche glorieuse... c'est à ce nom seul que tu dois les quinze cent mille francs de son héritage!

FRÉDÉRIC, souriant à moitié.

Eh bien, nous tâcherons d'y faire honneur!

MAXIME.

Au nom ou à la fortune?

FRÉDÉRIC.

A tous les deux!

MAXIME.

D'abord, si tu veux m'en croire, nous irons le pleurer discrètement à Spa ou à Bade... mais avant tout, il faut commander une voiture de deuil et mettre tous tes gens en noir, de la tête aux pieds... avec des aiguillettes de jais; c'est tout à fait faubourg Saint-Germain.

THÉRÈSE.

Ainsi, la mort peut être un sujet de joie... et les mêmes vêtements de deuil cachent la froide satisfaction d'un héritier et la douleur d'un orphelin.

MAXIME, riant.

Ah! mon Dieu! que signifient ces paroles sinistres et cette robe de même nuance?

FRÉDÉRIC, bas à Maxime.

Maxime, son père est mort.

MAXIME.

Ah! pardon... je regrette le ton léger que je viens de prendre et les plaisanteries que je me suis permises.

(Thérèse va prendre sa robe et se dispose à entrer dans la chambre.

MAXIME, bas à Frédéric, le tirant un peu à l'écart.

Ah çà! y songes-tu?... elle va prendre le deuil en même temps que toi... ce serait s'afficher, se poser comme de la famille; c'est impossible!...

THÉRÈSE.

Que dites-vous donc là, messieurs?

MAXIME.

Rien. Je cherche à faire comprendre à Frédéric qu'il est des sacrifices bien pénibles, sans doute, mais que les convenances...

(Il montre la robe de deuil.)

FRÉDÉRIC, bas.

Tais-toi!

THÉRÈSE, à Frédéric.

Et vous, monsieur, que répondiez-vous ?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Croyez, Thérèse, que votre douleur m'est sacrée, et que je suis désolé...

THÉRÈSE.

Assez, monsieur... j'ai pitié de vous. (Elle sonne.)

MAXIME, à part.

Elle a compris, tant mieux. (Il s'assied.)

THÉRÈSE, à Frédéric.

Faites couvrir de noir vos voitures et votre livrée... moi, c'est différent!... Je vous compromettrais en ayant l'air de porter le même deuil que vous! Aussi, pourquoi mon père se permet-il de mourir le jour où vous héritez d'un million!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PAMÉLA.

PAMÉLA, entrant.

Madame a sonné?

THÉRÈSE.

Emportez cette robe, je ne la mettrai pas.

PAMÉLA, à part.

Une querelle!... Il ne fait pas souvent beau temps dans cette maison.

(Elle va pour sortir. Thérèse fait un mouvement rapide vers elle, arrache un ruban noir à la robe, et le cache dans son sein. Paméla sort. Thérèse va rentrer dans sa chambre.)

FRÉDÉRIC, faisant un pas pour la retenir.

Thérèse...

THÉRÈSE.

Restez, monsieur, restez avec votre ami, votre maître... Continuez de prendre ses leçons et de les mettre à profit... A vingt-quatre ans, avoir perdu une femme, avoir tué un vieillard! il doit être content de vous... Ne faut-il pas que jeunesse se passe!...

(Elle rentre à droite.)

SCÈNE X.

MAXIME, FRÉDÉRIC.

MAXIME.

Eh bien, cher ami, elle ne change pas!... Après dix-huit mois nous jouons encore la tragédie; ce n'est pas gai.

FRÉDÉRIC.

Avoir sans cesse sous les yeux une femme dont les paroles, les pleurs, le regard, sont un reproche et une malédiction. Avec elle ma vie est un enfer!...

MAXIME.

Un enfer que tu peux fuir, et je t'y aiderai, moi.

FRÉDÉRIC.

Oh! je ne suis pas en humeur d'écouter tes railleries.

MAXIME.

Je suis très-sérieux, contre mon habitude. Je n'ai pas voulu tout te dire devant Thérèse... l'héritage de l'oncle est grevé d'une petite servitude.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce donc?

MAXIME.

Ce brave homme, voulant sans doute faire pénitence de ses péchés de jeunesse, impose à son légataire universel l'obligation d'épouser une sienne petite-nièce à laquelle, en cas de refus, reviendra toute sa fortune.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, qu'elle la garde.

MAXIME.

Es-tu fou?... quinze cent mille francs!

FRÉDÉRIC.

Qu'importe! malgré l'aversion de Thérèse, mon cœur est à elle, toujours à elle. Il s'obstine à prendre sa défense, et, je le sens, il me sera impossible d'aimer une autre femme.

MAXIME.

Comme il lui est impossible, à elle, de ne pas te haïr. Elle l'a juré, et pour cela je te réponds qu'elle ne sera pas parjure... Oh! je connais ces dames!... Par un esprit de contradiction propre à leur charmante espèce, elles apportent dans leurs antipathies ce qu'on leur demande dans leurs amours... Les plus éprises ne vous aiment souvent qu'un seul jour; mais une fois qu'elles vous détestent, c'est avec une persévérance, une fidélité à toute épreuve!... D'ordinaire, elles cachent leur mépris sous une couche de cajoleries plus ou moins frelatées; mais ta belle Thérèse ne se donne pas même la peine de feindre!... Elle t'exècre à ciel ouvert, à la face du monde entier, à la barbe de tes amis, de tes gens, qui se moquent à l'envi de ta magnanime constance.

FRÉDÉRIC.

Qu'as-tu dit? moi, je leur servirais de risée!...

MAXIME.

Pardieu! ton malencontreux ménage donne la comédie à tout le monde... Et c'est pour un pareil bonheur que tu sacrifierais ton héritage!

FRÉDÉRIC.

Mais quand j'aurais enfin pour elle toute la haine que je lui inspire, il y a entre nous un lien que je ne puis briser... cet enfant...

MAXIME.

Il n'est pas à plaindre!... il tette joyeusement aux environs de Nantes, chez une de tes fermières... et puis te conseillé-je de l'abandonner, moi? Assure loyalement, généreusement son avenir et celui de sa mère... c'est ton devoir!... tu le rempliras en galant homme, mais tu le rempliras en te séparant d'elle, en lui disant adieu pour toujours. Son fils, elle pourra le reprendre, lui donner ses soins et lui consacrer sa vie. Et toi, tu briseras enfin une chaîne aussi lourde pour elle que pour toi. (Mouvement de Frédéric.) Elle rentre; je crois qu'en ce moment tu feras bien d'éviter sa présence.

(Ils rentrent à gauche, premier plan.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, THÉRÈSE, puis PAMÉLA.

THÉRÈSE, rentrant vivement à droite et dans la plus grande agitation.

Qu'ai-je vu? C'est elle!...oh! c'est bien elle!... c'est ma sœur?... Elle m'a reconnue, elle vient ici, et comme hier, je voudrais fuir, je voudrais me cacher devant elle.

PAMÉLA, entrant au fond avec une robe du matin fort élégante, un châle et un chapeau.

Si madame veut s'habiller...

THÉRÈSE.

Ah! je me souviens.

PAMÉLA.

Qu'a-t-elle donc... comme elle me regarde!

THÉRÈSE.

Ce qu'elle disait à Baptiste, servante, elle me croit servante.

PAMÉLA.

J'attends les ordres de madame.

THÉRÈSE, va vivement à elle.

Vite, Paméla! votre tablier...

PAMÉLA.

Mon tablier! qu'est-ce qu'elle veut en faire?

THÉRÈSE.

Posez cela, dépêchez-vous.

(Elle a détaché le tablier de Paméla et le met vivement.)

PAMÉLA.

Mais je ne puis comprendre...

THÉRÈSE, allant prendre le déshabillé qu'elle lui apportait.

Passez cette robe.

PAMÉLA.

Moi!

THÉRÈSE.

Hâtez-vous.

PAMÉLA, se laissant machinalement passer la douillette par Thérèse.

Mais enfin...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEAN, puis LOUISETTE.

JEAN, introduisant Louisette.

Entrez, mademoiselle, entrez!...

THÉRÈSE.

La voilà. (Elle pousse Paméla dans un fauteuil, se place derrière, ramasse sa

coiffure et la pose sur la tête de Paméla, en lui disant très-haut :) J'espère que madame sera contente de sa coiffure ?

PAMÉLA.

Madame...

THÉRÈSE.

Taisez-vous!... (Très-haut.) Si madame désirait, je lui ferais ses bandeaux un peu plus en avant... je suis si contente quand je puis plaire à madame.

PAMÉLA.

Je crois qu'elle devient folle.

SCÈNE XIII.

THÉRÈSE, PAMÉLA, LOUISETTE.

LOUISETTE, qui s'est tenue un instant au fond en reconnaissant la voix de Thérèse.

Pardon, madame, je suis bien hardie, mais j'ai tant envie d'embrasser ma sœur!...

THÉRÈSE, se retournant vers elle et se jetant dans ses bras.

Louisette!...

LOUISETTE.

Ma bonne Thérèse!...

PAMÉLA.

Sa sœur!

THÉRÈSE, vivement.

Vous savez, madame, c'est Louisette, ma sœur cadette, que j'aime tant et dont je vous ai parlé si souvent!

PAMÉLA.

Ah! oui... en effet... je me rappelle. (A part.) Je comprends!

LOUISETTE.

Vous permettez, n'est-ce pas, madame?

THÉRÈSE.

Il y a si longtemps que nous ne nous sommes vues!...

PAMÉLA.

Mais, certainement, mes enfants, ne vous gênez pas!... embrassez-vous tout à votre aise, embrassez-vous.

LOUISETTE, à mi-voix à Thérèse.

Au moins tu as une bonne maîtresse!...

THÉRÈSE.

En effet, madame est très-bonne.

PAMÉLA.

Je vois avec plaisir que vous me rendez justice!...

LOUISETTE.

J'espère, madame, que de votre côté, vous n'avez pas à vous plaindre de ma sœur?

PAMÉLA.

Mais, non... au contraire... c'est gentil, c'est sage, c'est honnête, ça ne répond pas.

THÉRÈSE.

Madame est trop indulgente.

PAMÉLA.

Oh! vous avez bien quelques petits défauts... qui n'en a pas?... Mais quand une domestique est fidèle, il ne faut pas se montrer trop exigeante...

THÉRÈSE, avec intention.

Aussi, madame m'a-t-elle promis, aujourd'hui même, de m'augmenter mes gages.

PAMÉLA.

Quel bonheur!

THÉRÈSE.

Taisez-vous donc! Mais madame avait, je crois, l'intention de sortir!...

PAMÉLA.

Oui... en effet... j'avais l'intention... (A part.) Je crois que ma domestique m'envoie promener.

THÉRÈSE.

Voici le châle de madame.

(Elle met à Paméla le chapeau et le châle que celle-ci avait apportés.)

PAMÉLA.

Vous savez que je vous mets (se reprenant), que vous me mettez toujours mon cachemire de travers... tâchez de placer la pointe bien au milieu.

THÉRÈSE.

Oui, madame... Votre chapeau...

PAMÉLA, se regardant dans la glace.

Oh! mais ça ne me va pas plus mal qu'à une autre!...

THÉRÈSE.

Madame ne veut pas sortir à pied?

PAMÉLA.

Mais, dame... qu'en pensez-vous?

LOUISETTE.

Quand on a une voiture, c'est pour s'en servir!

PAMÉLA.

Au fait, vous avez raison!

THÉRÈSE, allant au fond.

Jean, la voiture!

PAMÉLA.

Maintenant, mes enfants, causez tout à votre aise... n'ayez pas peur, je vous laisserai le temps...

(Elle va pour sortir.)

THÉRÈSE.

Madame oublie sa bourse...

PAMÉLA.

Ma bourse? tiens, c'est vrai... qu'est-ce que j'ai donc?... J'oubliais votre... ma bourse.

THÉRÈSE.

Quand on se promène... il peut vous venir une fantaisie qu'on est bien aise de satisfaire...

PAMÉLA, bas.

Comment donc! beaucoup de fantaisies.

(Thérèse lui donne la bourse qui est placée sur la toilette.)

PAMÉLA.

Merci, mon enfant, merci! (Haut en s'en allant.) En vérité, cette fille-là pense à tout, c'est un vrai trésor.

(Elle sort en se pavanant avec le châle et le chapeau.)

SCÈNE XIV.

LOUISETTE, THÉRÈSE.

LOUISETTE.

Ma sœur, ma bonne sœur, que je te regarde! que je t'embrasse encore!

THÉRÈSE.

Chère Louisette!...

LOUISETTE.

Mais, mon Dieu! qui a pu te décider à nous quitter ainsi et pour devenir... c'était de la folie, Thérèse.

THÉRÈSE.

Oui, de la folie. Mais, Louisette, tu ne me dis rien de celui que nous avons perdu!...

LOUISETTE.

De mon père!... Ah! tu sais...

THÉRÈSE.

Depuis hier... tiens, regarde. (Elle tire de son sein le ruban noir.) Il ne m'est pas permis, à moi, de porter autrement son deuil.

LOUISETTE.

Ah! je comprends... tes maîtres...

THÉRÈSE, amèrement.

C'est cela!... mes maîtres... mais lui!... mon pauvre père! il est mort en me maudissant peut-être!...

LOUISETTE.

Oh! non... nous étions là à pleurer, au pied de son lit!... Étienne et moi.

THÉRÈSE.

Étienne.

LOUISETTE.

Il a pris nos mains, il nous a bénis, et puis ses yeux cherchaient autour de lui... j'ai compris sa pensée, et je lui ai dit : C'est égal, mon père, quoiqu'elle ne soit pas là, bénissez-la toujours!... comme je l'ai bénie en votre nom le jour de son départ.

THÉRÈSE, sautant au cou de Louisette.

Oh! merci, merci, Louisette!

SCÈNE XV.

THÉRÈSE, LOUISETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, au domestique.

J'entrerai, j'entrerai, vous dis-je! et je m'annoncerai moi-même.

LES DEUX FEMMES.

Ah!... Étienne!

(Il entre par le fond, malgré les efforts de Jean pour le retenir.)

ÉTIENNE, regardant Louisette.

Elle était là... je le savais bien!

THÉRÈSE

Lui!... lui, ici!...

LOUISETTE.

Venez, venez, Étienne, la voilà retrouvée. (Étienne reste au fond les yeux fixés sur Thérèse et sans faire aucun mouvemen .) Mais, comme vous la regardez!... Approchez-vous, c'est votre sœur!... embrassez-la. (Thérèse est glacée par le regard d'Étienne. Il s'approche en silence, et après avoir jeté un coup d'œil sur l'appartement, il dénoue les cordons du tablier de Thérèse qui courbe la tête. Stupéfaction de Louisette.)

LOUISETTE, à Étienne.

Que faites-vous?

ÉTIENNE, à Thérèse.

A quoi bon, madame, vous déguiser en servante? Les robes de soie, les cachemires vous vont si bien!

LOUISETTE.

Qu'entends-je?

THÉRÈSE.

Ah! monsieur! devant Louisette!...

ÉTIENNE.

Oui, devant elle... Depuis longtemps je soupçonnais la vérité, et par respect pour cette enfant, je gardais le silence; mais aujourd'hui que je la trouve chez vous, je dois lui dire ce que vous êtes... la maîtresse de celui à qui appartiennent ce somptueux hôtel et toutes les richesses qui nous entourent...

LOUISETTE.

Sa maîtresse... ma sœur!...

ÉTIENNE.

Ah! vous avez bien fait, madame... je n'aurais jamais pu, moi, vous donner ce luxe et cette opulence... je n'avais à vous offrir qu'un nom honorable, une affection sincère... vous n'avez pas dû hésiter!...

LOUISETTE.

Thérèse, tu ne dis rien pour te défendre, et cependant mon cœur me dit que c'est impossible.

ÉTIENNE.

Et moi aussi, je me suis efforcé de douter!... Tant que j'ai pu me faire illusion à moi-même et conserver une ombre d'espérance, j'ai été sourd à la voix de ma raison pour n'écouter, comme toi, que celle de mon cœur, jusqu'au moment où je vous ai revue, madame, où votre amant lui-même est venu se dénoncer à moi, en réclamant ce voile que je venais de ramasser à mes pieds.

LOUISETTE.

O ciel!

THÉRÈSE.

Mon voile!...

ÉTIENNE.

Non pas, vous vous trompez, il n'est pas à vous; je l'avais donné à Thérèse, à la fille d'un honnête fermier, l'orgueil de son pere... Cette Thérèse, je te l'ai dit, ma pauvre Louisette, il faut la pleurer! elle n'est plus... Car tu dois le comprendre, ce n'est pas elle que nous aurions vue ainsi les yeux baissés devant nous, dans ce riche salon, elle à qui j'aurais dit tout ce que je viens de dire à madame, et qui n'aurait pas trouvé un mot à me répondre.

LOUISETTE.

Est-ce donc vrai?... Pas un mot!...

ÉTIENNE.

Viens donc! Ce n'est pas que je craigne rien pour toi... Tu as trop d'honnêteté dans l'âme pour que de pareils exemples t'inspirent autre chose que de la compassion... Mais ta place n'est pas ici!...

LOUISETTE, allant vivement prendre la main de Thérèse et l'interrogeant du regard.

Thérèse...

THÉRÈSE, avec effort.

Il a raison, ta place n'est pas ici!

LOUISETTE.

Eh bien... eh bien, non!... quand tu serais coupable, ce que je ne veux pas croire encore, je ne consentirais pas à me séparer de toi... Je te parlerai de notre enfance, de notre mère; je t'emmènerai loin de Paris, et je t'aimerai tant, que, j'en suis bien sûre, avec moi tu ne regretteras rien.

THÉRÈSE.

Louisette! Ah! tout mon courage m'abandonne! Je ne peux plus, je ne veux plus te résister!... Non, qu'il me méprise, qu'il me maudisse, lui!... Mais toi qui ne m'as pas repoussée, qui m'as tendu les bras, je m'attache à toi; j'ai trop souffert de ne plus te voir... Ne me quitte pas! ne me quitte pas!

LOUISETTE.

Jamais! jamais! ma sœur!

(Baptiste entre en scène et écoute.)

ÉTIENNE, sans le voir.

Louisette, au moment de mourir, votre père m'a dit : « Je n'ai plus qu'une fille, je te charge de veiller sur elle!... » Eh bien, c'est au nom de votre père que je vous adjure de me suivre.

THÉRÈSE.

Au nom de mon père!

(Louisette par un mouvement involontaire et comme dominée par la voix d'Etienne, se détache de Thérèse. Baptiste a descendu la scène et vient prendre la main de Louisette.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh bien, moi, au nom du père Morin, qu'était un homme droit et juste, je vous dis : Mamzelle Louisette, aimez votre sœur et estimez-la, car elle le mérite.

THÉRÈSE et LOUISETTE, ensemble.

Mon ami!

ÉTIENNE.

Mais à quoi bon?...

BAPTISTE.

Oui, monsieur, elle le mérite... Tenez, mon lieutenant, je ne suis qu'un pauvre diable, qui n'a pas le quart de votre esprit ni de votre raison... Comment se fait-il donc que vous soyez aveugle quand je vois clair... Comment se fait-il?... Ah! pardon, je dis une bêtise!... Comment ça se fait-il, c'est tout simple, je sais tout... et vous ne savez rien.

THÉRÈSE.

Baptiste, mon ami.

ÉTIENNE.

Que veux-tu dire?

BAPTISTE.

Ah! dame! tant pis! je manque à ma parole, mais c'est pour votre bonheur! et le bon Dieu me le pardonnera. (A Étienne.) Vous ne l'avez pas vue, c'te femme, c'te martyre, à qui vous jetez la pierre à cause du crime d'un autre, vous ne l'avez pas vue sans pain et sans asile, prête à mourir de faim et de froid plutôt que de se déshonorer!... Vous ne l'avez pas vue?...

THÉRÈSE.

Si fait! il m'a vue, au contraire.

ÉTIENNE.

Moi!

THÉRÈSE.

Et comme vous, Baptiste, il a eu ce jour-là de la pitié dans l'âme... Oh! sans doute, s'il avait reconnu celle qui pleurait en lui demandant l'aumône, il se serait éloigné d'elle comme tous les autres; mais il n'a rien vu que mes larmes et mon désespoir! il m'a tendu la main!...

ÉTIENNE.

Est-ce possible, grand Dieu! c'était vous, Thérèse!

THÉRÈSE.

Moi qui vous implorais, non pas pour moi, monsieur, et plus tard, si j'ai été m'adresser à l'homme que je hais et que je méprise, à celui qui, par un odieux attentat, avait brisé toute ma vie... si je me suis condamnée à subir cette existence misérable que vous refusez de me pardonner... ah! ce n'était pas pour moi... j'étais mère.

ÉTIENNE, à Louisette.

Mère!...

BAPTISTE.

Voilà, mon lieutenant, vous me direz peut-être avec votre air farouche, que vous vous en repentez aujourd'hui.

ÉTIENNE, allant à Thérèse et lui prenant la main en fondant en larmes.

Thérèse! ma pauvre sœur!...

BAPTISTE.

Allonc donc!

ÉTIENNE.

Pardon! cent fois pardon, de mon injustice et de ma cruauté!.. Thérèse, rendez-moi, à votre tour, ce nom de frère que vous m'avez donné pendant si longtemps... J'en serai digne encore! Je méconnaissais, j'oubliais les droits et les devoirs qui m'ont été légués par votre père; je ne respire plus que pour vous protéger et vous défendre.

BAPTISTE.

Là! j'en étais sûr... J'ai bien fait tout de même de ne pas tenir ma promesse!...

SCENE XVII.

LES MÊMES, JEAN

JEAN, entrant par la gauche et remettant à Thérèse une lettre sous enveloppe.

Pour madame, de la part de monsieur.

THÉRÈSE.

De la part! (A Étienne.) Lisez!... lisez, mon frère.

ÉTIENNE, après avoir parcouru la lettre.

Une lettre d'adieux : vous ne devez plus le revoir; mais en s'éloignant de vous pour toujours, il répare ses torts... Une donation pour vous et pour votre enfant.

THÉRÈSE.

Ah! j'espérais encore qu'il lui donnerait son nom.

LOUISETTE.

Eh bien, on s'en passera de son nom.

BAPTISTE.

Qu'il le garde pour lui, son nom.

ÉTIENNE, à lui-même.

De l'argent! c'est là ce qu'il appelle réparer ses torts. (Allant vivement au domestique et lui parlant à demi-voix.) Où est ton maître?

JEAN.

Il est sorti.

ÉTIENNE.

Où a-t-il été?

JEAN.

Je ne sais pas.

ÉTIENNE.

Tu mens.

JEAN.

Je vous assure...

ÉTIENNE.

Tu mens; je veux le voir!...

JEAN.

C'est impossible!

ÉTIENNE.

Je le veux : c'est par là que tu es venu, c'est par là que tu vas me conduire.

JEAN.

Mais, monsieur...

ETIENNE.

Allons, marche, marche donc, je te l'ordonne. (Aux deux jeunes filles.) Mes sœurs, attendez-moi.

(Il sort à gauche en faisant marcher Jean devant lui.)

SCENE XVIII.

LOUISETTE, THÉRÈSE, BAPTISTE.

LOUISETTE.

Allons! relève la tête, ma sœur! c'est la liberté, c'est le bonheur qui t'arrive.

BAPTISTE.

Oui, le bonheur! elle ne l'a pas volé.

THÉRÈSE.

Le bonheur!... la liberté... oui, c'est Dieu qui le veut! Dieu, qui vous a ramenés à moi! qui donne à mon fils deux bons amis quand il lui retire un mauvais père!...

BAPTISTE.

Trois bons amis; est-ce que je n'en suis pas, moi?

LOUISETTE.

Pauvre enfant! comme je vais l'aimer!

BAPTISTE.

Et moi donc!

LOUISETTE.

Tu ne me le fais pas voir?

THÉRÈSE.

Aujourd'hui, j'attends de ses nouvelles.

LOUISETTE.

Ah!

THÉRÈSE.

La sœur de sa nourrice doit venir à Paris.

LOUISETTE.

Alors, envoie bien vite.

THÉRÈSE.

Mon ami, voulez-vous me rendre un service?

BAPTISTE.

Un service, on y va!

(Il se met à sortir en courant.)

THÉRÈSE.

Où allez-vous donc?

BAPTISTE.

C'est juste! vous ne m'avez pas encore dit.

THÉRÈSE.

Rue du Bouloy.

BAPTISTE.

Connu!... une rue où l'on trouve encore des diligences!

THÉRÈSE.

C'est cela. Eh bien, partez vite, prenez une voiture; vous demanderez si la diligence de Nantes est arrivée.

BAPTISTE.

La diligence de Nantes? Bon!

THÉRÈSE.

Si l'on vous dit que non, vous attendrez.

BAPTISTE.

Et si on me dit que oui?

THÉRÈSE.

Vous chercherez une paysanne d'une trentaine d'années en costume breton.

BAPTISTE.

Oui, une culotte avec une ceinture et une petite veste; je connais ça.

LOUISETTE.

Mais non, nigaud, puisque c'est une femme.

BAPTISTE.

Ah! c'est différent! pas de culotte.

THÉRÈSE.

Vous lui demanderez si on l'appelle madame Pornic.

BAPTISTE.

Bien! bien! bien!

THÉRÈSE.

Si elle vous dit oui, amenez-la...

LOUISETTE, à Baptiste.

Sur-le-champ. C'est une brave femme, la sœur de la nourrice, qui lui apporte des nouvelles.

BAPTISTE.

Du petit bonhomme! Soyez tranquille, elle sera bientôt ici. Fouette cocher, et au grand galop.

(Il sort en courant de toutes ses forces.)

THÉRÈSE.

Et toi, ma sœur, là, dans ma chambre, va tout préparer pour notre départ.

LOUISETTE.

J'y vais; mais, toi... Thérèse?

THÉRÈSE.

Moi, je cherche ici une broderie... un petit bonnet que je viens de terminer pour lui, mon pauvre Georges! il s'appelle Georges! Va, va, bien vite, ma sœur, je t'attends!

LOUISETTE.

Je reviens. (Elle rentre à droite.)

SCENE XIX.

THÉRÈSE, seule.

Mon enfant! je pourrai donc enfin le revoir, car en quittant cette maison, j'ai le droit de le reprendre, lui!... Cette broderie... où est-elle donc? (Après un instant elle la trouve sur une commode.) Ah! enfin, la voilà! Georges, je vais te la porter, libre, loin de cette maison où j'ai tant souffert! libre, auprès de ma sœur et de toi, mon enfant! Oh! comme je vais, avec toi, réparer le temps perdu! comme je te ferai voir ce que c'est que la tendresse d'une mère! Penser que je l'aurai là sans cesse, que je le regarderai, que je l'embrasserai tout à mon aise! Cher petit bonnet! je ne pensais pas en te brodant, que moi-même je pourrais te mettre sur sa tête!... Quand je couvrais de baisers chacune de tes fleurs, qui m'eût dit que je pourrais sitôt embrasser ses petites joues roses! Oh! Louisette l'a bien dit : C'est le bonheur qui m'arrive.

(Baptiste reparaît au fond du théâtre, très-pâle; il s'arrête avec douleur en regardant Thérèse.)

SCÈNE XX.

THÉRÈSE, BAPTISTE.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est vous, Baptiste; vous êtes seul?

BAPTISTE.

Oui, seul.

THÉRÈSE.

Cette femme n'est pas arrivée?

BAPTISTE.

Elle est arrivée.

THÉRÈSE.

Vous ne l'avez pas vue?

BAPTISTE.

Je l'ai vue!

THÉRÈSE.

Pourquoi n'est-elle pas venue?

BAPTISTE.

Elle n'a pas osé...

THÉRÈSE.

Pas osé!...

BAPTISTE.

Elle pleurait!

THÉRÈSE.

Elle pleurait!... Ah! parlez, parlez donc! vous me faites peur! (Baptiste tire de sa poche une petite boîte puis un papier, et les présente tour à tour à Thérèse qui l'ouvre en le regardant avec effroi.) Des cheveux!... et ce papier! (Elle le parcourt d'un air effaré.) Ah! mort!... mort!... mon enfant!

BAPTISTE.

Thérèse!... Pauvre Thérèse!...

(Elle retombe anéantie sur la causeuse.)

THÉRÈSE.

Mort!

BAPTISTE.

Ne vous laissez pas aller au désespoir!

THÉRÈSE.

Est-ce que je pleure?... est-ce que je me plains?

BAPTISTE.

Non, et voilà justement ce qui me fait peur!

THÉRÈSE.

Baptiste, laissez-moi.

BAPTISTE.

Ma bonne payse!

THÉRÈSE, lui serrant la main.

Ça me fait mal de vous voir et de vous entendre!... Je veux être seule... laissez-moi.

BAPTISTE.

Dans l'état où je vous vois.

THÉRÈSE.

Je le veux... Je vous en prie!

BAPTISTE.

Allons, je vous obéis!... Après tout, je le comprends... les amis, c'est inutile dans des moments pareils. (A lui-même, en regardant du côté de la chambre à droite.) Et puis, mamzelle Louisette est par là. (Nouveau geste suppliant de Thérèse.) Adieu et courage!

SCENE XXI.

THÉRÈSE, seule.

Du courage!... C'est le ciel que ça regarde!... Il m'a pris mon enfant... qu'il m'en donne, s'il le veut, du courage!... s'il ne m'en donne pas, je mourrai, voilà tout!... Pour ce qui m'attend sur la terre!... Pourquoi me l'avoir donné, puisque vous vouliez me le reprendre? Il fallait nous enlever tous les deux!... Mais non, je n'avais pas assez souffert!... Pardon, pardon, mon Dieu! je blasphème!... mais je n'avais que lui, et il m'avait coûté si cher!... Pauvre petit! il parlait déjà!... il connaissait sa nourrice, et moi, sa mère, je n'aurai jamais entendu le son de sa voix! je n'aurai pas vu son sourire! je n'aurai jamais senti ses petits bras autour de mon cou!... Oh! tu n'as que ce que tu mérites, mauvaise mère!... Pourquoi as-tu obéi? pourquoi l'as-tu laissé emporter? Pourquoi n'es-tu pas allé le rejoindre?... Tu as voulu le faire riche, lui donner un nom, lui préparer un avenir!... Une mère n'a qu'un devoir, c'est de nourrir, c'est de garder son enfant!... Près de moi il ne serait pas mort. (Regardant l'extrait mortuaire.) Douze septembre, à midi... Il y a trois jours!... C'était mardi!... J'étais plus gaie qu'à l'ordinaire... j'ai chanté!... (Riant.) Ah! ah! ah! et l'on dit qu'il y a des pressentiments!... Oui, je venais de finir son petit bonnet! (Prenant le bonnet et le regardant.) Je lui disais: toi, tu es bien heureux, tu toucheras ses cheveux!... ses cheveux! (Elle prend la mèche de cheveux.) Les voilà!... (Moment de silence. Avec égarement.) Et lui, dans la terre! (L'égarement augmente.) Mais non! ça n'est pas vrai!... Qui a dit que mon enfant était mort?... qui a pu me faire cet affreux mensonge?... Non, je rêvais! j'étais folle!... (Avec un regard et un grand éclat de joie.) Le voilà! je le vois! on me l'amène!... il me sourit!... il m'appelle!... il me tend ses petits bras!... (Elle lui envoie des baisers.) Attends, attends! je vais à toi!... Oh! mon Dieu!... on l'éloigne!... on me l'emporte encore!... Non, je ne veux pas!... je ne veux pas!...

Elle sort par le fond; la porte de gauche s'ouvre, on voit paraître Frédéric, puis Etienne.)

SCENE XXII.

FRÉDÉRIC, ÉTIENNE.

ÉTIENNE, à Frédéric, qui vient d'entrer devant lui et faisant un mouvement d'impatience et de colère.

Oh! vous ne m'échapperez pas!... il faut m'entendre!...

FRÉDÉRIC.

Mais je suis ici chez moi, monsieur!

ÉTIENNE.

Chez vous ou ailleurs, vous m'entendrez... Si vous êtes un honnête homme, monsieur, vous devez un nom à votre fils... vous devez une réparation à sa mère.

FRÉDÉRIC.

A cela, je n'ai qu'un mot à répondre : je me marie dans un mois avec mademoiselle de Cérigny, ma cousine, et quand vous m'avez abordé tout à l'heure, j'étais avec mon notaire, avec lequel nous avons réglé toutes les conditions du contrat.

ÉTIENNE.

Et moi, je n'ai qu'un mot à ajouter : si vous accomplissez ce projet, vous commettrez une action indigne d'un homme d'honneur!...

FRÉDÉRIC.

Monsieur, une conversation engagée sur un pareil ton ne peut finir que...

ÉTIENNE.

Par un duel, n'est-ce pas?... J'aurais dû vous le proposer, moi, lors de notre première rencontre. Si je l'avais fait, bien des malheurs ne seraient pas arrivés; aujourd'hui il est trop tard!... D'ailleurs j'ai à remplir un devoir que vous m'imposez vous-même.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire?

ÉTIENNE.

Ne faut-il pas que j'élève votre fils!

FRÉDÉRIC.

Vous?

Oh! soyez tranquille! j'en ferai un homme de cœur... Surtout, je ne lui parlerai jamais de son père, et quand, le tenant par la main, je vous rencontrerai, je ne lui dirai pas qui vous êtes, je ne lui apprendrai pas à vous maudire, vous qui l'avez abandonné.

FRÉDÉRIC.

Vous vous trompez, monsieur, j'ai songé à son avenir, et cet acte...

(Il prend sur la table l'acte de décès qu'il prend pour la donation.)

ÉTIENNE, avec mépris.

Ah! oui... je sais!... de l'argent!...

FRÉDÉRIC, qui a jeté les yeux sur le papier.

Qu'est-ce que cela?... Acte de décès! (Poussant un cri.) Ah!

ÉTIENNE.

Qu'avez-vous?

FRÉDÉRIC.

Mort! mon fils est mort!

ÉTIENNE.

Grand Dieu!

SCENE XXIII.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE, entrant vivement en scène et poussant un cri terrible.

Ah!... du secours!... ma sœur... là.., je l'ai vue... s'élancer sur le pont, et puis... mon Dieu! mon Dieu!... du secours!...

(Elle entraîne les deux hommes dans le fond du théâtre.)

ÉTIENNE ET FRÉDÉRIC.

Ah! nous la sauverons! nous la sauverons!

SCÈNE XXIV.

Les Mêmes, BAPTISTE, THÉRÈSE.

BAPTISTE, paraissant, portant dans ses bras Thérèse évanouie.

La voilà!

FRÉDÉRIC ET ÉTIENNE, ensemble.

Thérèse!

LOUISETTE.

Ma sœur!...

On la dépose toujours évanouie sur le devant de la scène et chacun des personnages s'empresse autour d'elle pour la secourir.)

ACTE SIXIÈME.

Premier Tableau.

Une petite chambre d'hôtel garni, modestement meublée; deux portes latérales, une au fond, un grand fauteuil, une petite table, une cheminée.

SCENE PREMIÈRE.

BAPTISTE, PAMÉLA.

(Baptiste souffle un réchaud sur lequel est une cafetière, Paméla épluche de la violette.)

BAPTISTE.

Ça frémit; mademoiselle Paméla, passez-moi la mauve.

PAMÉLA.

Voilà, monsieur Baptiste.

BAPTISTE.

Et la violette. (Tournant la tète et voyant que Paméla le regarde attentivement.) A quoi pensez-vous donc en me regardant comme ça, mamzelle Paméla?

PAMÉLA.

Je pense que vous êtes un brave homme, monsieur Baptiste, et que c'est beau, très-beau, ce que vous avez fait là.

BAPTISTE.

Bah! après un mois, vous y pensez encore?

PAMÉLA.

Oui, monsieur Baptiste, j'y pense, et bien souvent...

BAPTISTE.

Il y a bien de quoi, vraiment... une pauvre femme... qui se jette à l'eau... un homme qui pique une tête et qui la rapporte. C'est tout naturel.

PAMÉLA.

Mais vous auriez pu y rester?

BAPTISTE.

Je ne dis pas... d'autant plus que jusqu'ici, j'avais pêché pas mal d'ablettes, mais jamais de femme.

PAMÉLA.

Et vous n'avez pas eu peur?

BAPTISTE.

Si, un instant je me suis dit : Ah çà! mon bonhomme, si tu ne la retires pas, qu'est-ce qui va te retirer, toi?... Mais quand j'ai vu pour la seconde fois ses cheveux noirs flottants qui s'enfonçaient dans l'eau, j'ai plus pensé à rien du tout, et je me suis trouvé au fond, sans savoir comment j'y étais arrivé... et une minute après sur la berge sans me douter comment j'y étais revenu.

PAMÉLA.

Et vous ne saviez pas que c'était elle?

BAPTISTE.

C'est bien heureux... Pauvre mademoiselle Thérèse, si je l'avais reconnue, ça m'aurait cassé bras et jambes, et je ne serais jamais arrivé assez tôt, tant j'aurais eu peur d'arriver trop tard...

PAMÉLA, se levant et allant écouter à la porte de gauche.

Il me semble que j'ai entendu quelque chose... non, elle repose encore... d'ailleurs, sa sœur est auprès d'elle. (En se retournant elle voit que Baptiste est en extase devant elle.) Eh bien! à votre tour, à quoi pensez-vous donc en me regardant ainsi?

BAPTISTE.

Je pense que je vous aime mieux comme ça, mademoiselle Paméla, que le jour où je vous ai vue revenir du bois de Boulogne en chapeau à plumes et en cachemire.

PAMÉLA.

Ne me rappelez pas ça, monsieur Baptiste... c'est comme un rêve à présent. J'avais vu pendant ma promenade un prince russe et un vieux baron allemand caracoler autour de mon équipage... j'avoue que ça m'avait un peu tourné la tête. Le vieux baron voulait absolument m'emmener sur les bords du Rhin, et faire de moi une Bargrave.

BAPTISTE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

PAMÉLA.

Je ne sais pas. Le prince russe parlait de déposer à mes pieds quinze cents serfs.

BAPTISTE.

En voilà des bêtes à cornes.

PAMÉLA.

Mais non, dans ce pays-là, les serfs sont des hommes.

BAPTISTE.

Et les femmes?

PAMÉLA.

Tiens! les femmes sont des biches probablement.

BAPTISTE.

Mais elles sont toutes des biches, les femmes; vous, mademoiselle Paméla, vous êtes une biche.

PAMÉLA.

Je rêvais donc à tout ça... lorsqu'en rentrant à l'hôtel je vois madame mourante... elle avait la fièvre, le délire... elle passait en revue toute sa vie... et en l'écoutant, je suis revenue de mon rêve... j'ai reconnu que les équipages coûtent trop cher... et j'ai ôté ma robe de soie. Madame Thérèse ne voulait pas rester une minute de plus dans la maison de monsieur de Bréval, vous et sa sœur l'avez amenée dans cet hôtel, et je vous ai suivi, monsieur Baptiste, pour vous aider à secourir ma pauvre maîtresse...

BAPTISTE.

Et vous ne regrettez pas les beaux messieurs du bois de Boulogne?

PAMÉLA.

Non! j'ai réfléchi à tout ça... Les galants, c'est comme de la mousseline, c'est fripé en un jour.

BAPTISTE.

Tandis qu'un mari?

PAMÉLA.

Ah dame!... un mari c'est comme de la bonne toile de cretonne, on n'en voit pas la fin.

BAPTISTE.

Vous y songez donc un petit brin, mamzelle Paméla?

PAMÉLA.

A quoi?

BAPTISTE.

Eh bien!... à la bonne toile de cretonne.

PAMÉLA.

Pourquoi pas?

BAPTISTE.

Ah! j'en connais une pièce qui serait inusable pour ce qui est de chérir et de dorloter une épouse.

PAMÉLA.

Qui sait?... je pourrai peut-être bien m'en arranger de cette pièce-là.

BAPTISTE.

Vrai?...

(Entrée d'Etienne par le fond.)

SCÈNE II.

BAPTISTE, PAMÉLA, ÉTIENNE ROBERT.

ÉTIENNE.

Eh bien, mes enfants! quoi de nouveau?

PAMÉLA.

Ah! vous voilà.

BAPTISTE.

Enfin!

PAMÉLA.

Rester toute la matinée absent...

BAPTISTE.

Vous savez bien que, quand vous n'êtes pas là, la fièvre la reprend tout de suite...

ÉTIENNE.

Il m'a été impossible de revenir plus tôt... j'arrive de Chatou...

PAMÉLA.

Ah !

BAPTISTE.

Eh bien?

ÉTIENNE.

Tout est arrangé.

BAPTISTE.

Pour aujourd'hui?

ÉTIENNE.

Oui... Le médecin est-il venu?

BAPTISTE.

Il sort d'ici.

ÉTIENNE.

Qu'a-t-il dit?

PAMÉLA.

Toujours la même chose.

ÉTIENNE.

Toujours!... C'est l'âme qui est malade, c'est le chagrin qui la tue. Elle a trop souffert... Une nouvelle douleur l'achèverait... il n'y a que le bonheur qui puisse la sauver.

PAMÉLA.

Le bonheur !

BAPTISTE.

Mais les apothicaires n'en tiennent pas.

ÉTIENNE. *

J'espère en toi, mon Dieu!... Mon projet est près de s'accomplir... Elle sera heureuse, et nous la rendrons à la vie.

BAPTISTE.

La voici.

(Thérèse sort de la chambre à gauche appuyée sur Louisette.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, THÉRÈSE, LOUISETTE. **

LOUISETTE.

Comment te trouves-tu?

THÉRÈSE.

La tête me tourne encore un peu, mais ça va se passer.

BAPTISTE, lui avançant le fauteuil.

Tenez, mettez-vous dans ce fauteuil.

PAMÉLA.

Et posez vos pieds sur ce tabouret.

THÉRÈSE.

Merci, merci, mes amis.

LOUISETTE, bas, à Étienne.

Eh bien, monsieur de Bréval?

ÉTIENNE, bas, à Louisette.

Il va venir.

THÉRÈSE, à Paméla, qui lui apporte à boire.

Merci, je n'ai pas soif.

BAPTISTE.

Buvez toujours... j'en réponds, c'est moi qui l'ai faite.

LOUISETTE, qui s'est rapprochée de Thérèse.

Mais voyez donc comme elle est coiffée!... Qu'as-tu besoin de ce vilain bonnet?

THÉRÈSE.

Tu as raison... ça me rafraîchira la tête.

LOUISETTE.

Tourne-toi, que j'arrange un peu tes cheveux.

THÉRÈSE.

A quoi bon?

LOUISETTE.

D'abord, pour qu'ils ne tombent pas sur tes yeux, et puis pour que tu sois jolie.

THÉRÈSE.

Tu perds ton temps, ma pauvre sœur.

LOUISETTE, lui donnant une petite glace.

Ah! vraiment!... Eh bien, regarde.

THÉRÈSE, se regardant.

C'est la fièvre qui me donne des couleurs.

LOUISETTE.

Elle passera.

BAPTISTE.

Et de bonnes côtelettes vous en rendront d'autres, avec un bon verre de vin de Bordeaux.

ÉTIENNE, bas à Louisette.

Tu vas partir d'abord avec Paméla. (Baptiste et Paméla se sont rapprochés. A Baptiste.) Toi...

BAPTISTE.

Oui, je sais... c'est entendu.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que vous dites donc tout bas?

LOUISETTE.

Rien!... Que les malades sont drôles... ils croient toujours qu'on parle d'eux.

ÉTIENNE.

Au revoir, Thérèse.

THÉRÈSE.

Vous sortez?

ÉTIENNE.

Pour un instant.

THÉRÈSE.

Heureusement que ma bonne Louisette ne me quitte jamais.

LOUISETTE.

Ça tombe bien, ce que tu dis là... justement je suis forcée de sortir, mais je te reverrai bientôt.

ÉTIENNE.

Oui, à bientôt... ma sœur !

(Il emmène Louisette, et fait signe à Baptiste et à Paméla qui les suivent tout doucement.)

SCÈNE IV.

THÉRÈSE.

Ne te presse pas, Louisette! je resterai avec Paméla et Baptiste... Pauvres amis, vous non plus, vous ne m'avez pas quittée depuis un mois... (Leur tendant la main.) Je vous ai donné bien de la peine, pauvres enfants... Eh bien! où êtes-vous donc? (Elle se lève et parcourt des yeux l'appartement.) Eux aussi!... sans m'avoir rien dit : c'est mal... que peuvent-ils avoir à faire?... ils avaient tous un air mystérieux... cela m'inquiète... Bah! je suis folle... ma sœur est sortie en m'embrassant. (Tendant l'oreille.) J'entends quelqu'un... c'est elle sans doute... elle avait bien dit qu'elle ne resterait pas longtemps... (Écoutant encore.) Mais, non, ce n'est pas elle. (Pendant ce temps, la porte du fond s'est ouverte doucement et l'on a vu Étienne introduire Frédéric, puis se retirer lentement par la droite. Thérèse aperçoit Frédéric, recule et retombe assise en criant :) Monsieur de Bréval!

SCÈNE V.

THÉRÈSE, FRÉDÉRIC. *

FRÉDÉRIC, s'agenouillant près d'elle.

Thérèse, enfin, il m'est donc permis de vous revoir !

THÉRÈSE.

Oh! je me sens défaillir.

FRÉDÉRIC.

Je vous en conjure, ne détournez pas les yeux.

THÉRÈSE.

C'est mal à vous, monsieur, vous n'êtes pas généreux... j'espérais du moins que vous me laisseriez mourir en paix.

FRÉDÉRIC.

Mourir! oh! non, vous vivrez, Thérèse; vous ne comprenez pas que si je viens ici, c'est que j'ai un grand devoir à remplir...

THÉRÈSE.

Un devoir!

FRÉDÉRIC.

Mais vous ne voyez donc pas qu'on me laisse seul avec vous...

THÉRÈSE.

Quoi?

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas assez vous dire que je viens vous demander d'être ma femme?

THÉRÈSE.

Votre femme?

FRÉDÉRIC.

Depuis quinze jours, tout est convenu avec Étienne et votre sœur... et sans cette maladie qui m'a tant effrayé...

THÉRÈSE.

Ce que vous faites là est d'un honnête homme... mais je ne puis accepter.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous?

THÉRÈSE.

Ah! j'ai bien prié pour cela autrefois... quand j'avais mon enfant.

FRÉDÉRIC.

Thérèse !...

THÉRÈSE.

A présent, que m'importe?... Pour le monde, que me font ses jugements!... pour moi-même, j'ai ma conscience.

FRÉDÉRIC.

Oh! vous me haïssez encore.

THÉRÈSE.

Non, je ne vous hais plus... j'ai eu dans le cœur une douleur si grande, que celle-là a effacé toutes les autres...

FRÉDÉRIC.

Alors, ayez pitié de mes remords... consentez...

THÉRÈSE.

Je ne puis.

FRÉDÉRIC.

Mais pourquoi ?

THÉRÈSE.

Je vais vous le dire... Parce qu'avant de vous avoir vu, j'aimais, oh! j'aimais bien un brave et honnête jeune homme, mon fiancé... parce que son souvenir ne m'a pas abandonnée un seul instant, pendant que mon devoir de mère me retenait près de vous... parce qu'enfin, aujourd'hui... oh! jugez si ce sentiment était profond... au milieu de ma douleur, je sens qu'il survit encore et que ce rêve du passé se mêle dans mon cœur flétri au culte de ceux qui ne sont plus.

FRÉDÉRIC, avec force.

Oh! je suis plus coupable encore que je ne croyais, et pas un moyen de réparer tant de malheurs! Adieu, Thérèse, vous m'avez pardonné... mais moi, je ne me pardonne pas. (Il sort désespéré.)

SCÈNE VI.

THÉRÈSE, ÉTIENNE.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, prenez pitié de lui!

ÉTIENNE sort de la chambre de droite, il est ému, on voit qu'il a tout entendu. Il s'avance en tenant à la main le voile de dentelle.

Thérèse, voici un voile que j'ai rapporté pour ma fiancée... je viens vous l'offrir.

THÉRÈSE.

Étienne!

ÉTIENNE.

J'espère que vous l'accepterez, et que vous vous en parerez le jour de notre mariage?

THÉRÈSE.

Notre mariage! Étienne, vous n'êtes pas dans votre bon sens.

ÉTIENNE.

Si fait, Thérèse, nous avons fait tous deux un mauvais rêve... je ne m'en souviens plus. Tout ce que je veux savoir à présent, c'est que je vous aime, que vous m'aimez, et que vous êtes digne de moi.

THÉRÈSE.

Digne de vous!... oui, vous dites vrai, Étienne... mais vous ne pouvez pas oublier qu'il y a entre nous...

ÉTIENNE. *

Tout ce que vous pourrez me dire ne changerait pas ma résolution. Ce que je fais est équitable, ma conscience me le dit, et la conscience, Thérèse, c'est la voix divine; quand Dieu a parlé, que m'importent les préjugés du monde! je ne vous demande pas même votre consentement... vous me l'avez donné... (Indiquant la chambre de droite) tout à l'heure... là, j'ai tout entendu et votre bouche me démentirait, en ce moment, que je ne l'écouterais pas, après avoir entendu parler votre cœur...

THÉRÈSE.

Étienne, mon Dieu, je ne sais que vous répondre... Tout ce que vous venez de me dire était si loin de ma pensée... je suis si émue, si troublée... je sens que ma tête s'égare de nouveau, et je vous demande pitié pour moi, pour ma raison!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE, entrant.

La voiture est en bas.

THÉRÈSE.

La voiture?

BAPTISTE, bas, à Étienne.

Eh bien! monsieur de Bréval, où est-il donc?

ÉTIENNE.

Tais-toi!

THÉRÈSE.

Une voiture? Où voulez-vous m'emmener?

BAPTISTE.

Tiens! au pays donc!

THÉRÈSE.

Au pays!

BAPTISTE.

A Chatou, où mamzelle Louisette vous attend déjà avec Paméla.

THÉRÈSE.

Elle m'attend?

BAPTISTE, bas, à Étienne.

Ah çà! mais elle ne sait donc pas encore?

ÉTIENNE.

Silence!

BAPTISTE.

Enfin, c'est égal... je vais toujours prendre la malle que mamzelle Louisette a préparée dans la petite chambre.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

THÉRÈSE.

Ce retour au village! mais expliquez-moi...

ÉTIENNE.

Par mes soins, tout était préparé pour votre mariage avec un autre. (Mouvement de Thérèse.) Au lieu de cette cérémonie, ce sera celle de vos fiançailles...

THÉRÈSE.

Oh! je n'ai pas consenti... il faut avant tout que je consulte quelqu'un.

ÉTIENNE.

Qui donc?

THÉRÈSE.

Mon père. Je n'ai pas encore prié sur sa tombe.

ÉTIENNE.

Votre père! c'est lui qui m'inspire et j'achève de lui tenir mes promesses.

BAPTISTE, rentrant avec une malle sur le dos.

V'là ce que c'est.

THÉRÈSE.

Partons, Étienne, partons.

(Étienne lui met une mantille sur les épaules.)

ÉTIENNE.

Appuyez-vous sur mon bras.

THÉRÈSE, prenant son bras.

Oh! n'ayez pas peur, je suis forte.

(Ils sortent tous les deux.)

BAPTISTE, les suivant la malle sur le dos.

Allons, il faut avouer que le bonheur est une fameuse médecine...

(Fin du premier tableau. — Changement.)

Deuxième Tableau.

A Chatou. — La porte du cimetière praticable. — Un banc de gazon devant un arbre. — Arbres. — Une fontaine qui coule à droite. Au deuxième plan la flèche de l'église. Fond de paysage, panorama des environs de Paris, vue prise depuis Chatou jusqu'à Saint-Germain.

SCÈNE VIII.

MAXIME, seul, entrant par le fond.

Que diable se passe-t-il donc? Jean m'a averti que Frédéric est

allé ce matin à l'hôtel garni où loge Thérèse... qu'après y être resté un instant, il en est sorti très-animé, s'est fait conduire au chemin de fer, et qu'ensuite il l'a renvoyé... on l'a vu descendre à la station de Chatou... Qu'y vient-il faire? Où est-il?

SCÈNE IX.

MAXIME, PAMÉLA.

MAXIME.

Paméla.

PAMÉLA.

Monsieur Maxime!... En voilà une surprise.

MAXIME.

Comme te voilà gaie!

PAMÉLA.

Qu'est-ce qu'on disait donc, que vous étiez fier.... que vous ne consentiriez jamais... Oh! c'est bien ce que vous faites là... ça me raccommode avec vous...

MAXIME.

Comment! que diable me chantes-tu-là?

PAMÉLA.

Après tout, vous êtes son ami... et vous ne pouviez pas mieux faire que d'être son témoin.

MAXIME, à part.

Son témoin... Est-ce qu'ils vont se battre?

PAMÉLA.

D'ailleurs, mamzelle Thérèse en vaut bien une autre, et je vous réponds qu'elle fera honneur à la famille de son mari.

MAXIME.

A sa famille! un mariage!... Oh! je saurai bien y mettre obstacle.

PAMÉLA.

Plaît-il?

MAXIME.

Je le verrai, il m'entendra, fût-ce à la mairie, fût-ce à l'église.. et j'empêcherai, morbleu! j'empêcherai cette impardonnable folie. (Il sort vivement.)

PAMÉLA.

Ah! mon Dieu! il ne savait rien... J'ai fait une sottise.

(Baptiste entre en scène avec Thérèse à qui il donne le bras.)

SCÈNE X.

PAMÉLA, BAPTISTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

Merci, mon bon Baptiste... laissez-moi ici.

PAMÉLA.

Ah! vous voilà seule, madame!

THÉRÈSE.

Oui, Étienne m'a quittée pour un instant.

BAPTISTE.

A l'entrée du village, il a aperçu M. Frédéric... (mouvement de Thérèse) et il a été le rejoindre... C'est ce qui m'a valu d'avoir la chose d'offrir mon bras à mamzelle Thérèse.

THÉRÈSE.

Où est ma sœur?

PAMÉLA, montrant Louisette qui sort du cimetière.

La voilà.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISETTE.

LOUISETTE.

Ah! c'est toi, Thérèse...

THÉRÈSE.

J'allais... d'où tu viens...

LOUISETTE.

Quoi! souffrante comme tu l'es...

THÉRÈSE.

En entrant au village... (montrant le cimetière) ma première visite ne devait-elle pas être pour lui?

(Elles se serrent la main.)

BAPTISTE, à Paméla.

Allons prévenir le sonneur... et qu'il nous carillonne ça dans le soigné...

(Ils s'éloignent tous deux.)

SCÈNE XII.

THÉRÈSE, LOUISETTE.

THÉRÈSE.

Bonne sœur! tu as eu la même idée que moi.

LOUISETTE.

N'était-il pas juste, un jour comme celui-ci, de venir remercier le père! car vois-tu, j'en suis bien sûre, c'est lui qui a tout fait... On se figure, parce que les gens sont morts... mais au contraire, ça leur est bien plus facile, étant tout près du bon Dieu...

THÉRÈSE.

Ah! tu crois que c'est lui...

LOUISETTE.

Mais certainement... et même le bonheur d'une de ses filles ne lui aurait pas suffi, et il a arrangé les choses de manière à ce que tout le monde soit content...

THÉRÈSE.

Tout le monde... que veux-tu dire?

LOUISETTE.

C'est vrai... tu ne peux pas savoir... je ne pouvais pas te le dire... je m'étais même promis de ne t'en parler que quand ton mariage serait fait... mais il y a si longtemps que ce secret-là m'étouffe.

THÉRÈSE.

Explique-toi!

LOUISETTE.

Tiens! c'est depuis le jour où Étienne de retour auprès de nous m'a appris qu'il t'aimait d'amour...

THÉRÈSE.

Eh bien?

LOUISETTE.

Eh bien... en l'écoutant me raconter ses sentiments pour toi, j'avais reconnu que moi je les éprouvais pour lui...

THÉRÈSE.

Qu'entends-je?

LOUISETTE.

Oh! j'ai bien souffert, va... après ton départ, quand j'étais déjà si triste pour mon propre compte, il fallait encore le consoler... Ne craignez rien, lui disais-je, je suis bien sûre qu'elle vous aime toujours... et quand je sentais que le courage allait me manquer, je priais... je travaillais... Ils se disaient tous : Est-elle bonne ouvrière, cette Louisette!... On fait aller ses doigts pour que la tête se repose.

THÉRÈSE.

Ma sœur, que m'apprends-tu là?...

LOUISETTE.

Mais à présent que tu épouses monsieur de Bréval, je puis me confier à toi et te parler d'Étienne... Pour lui, je n'ai été jusqu'à ce jour qu'une amie, une sœur, enfin... Il me tutoie toujours, mais je crois qu'avec le temps...

THÉRÈSE.

Ah! tu crois...

LOUISETTE.

Oui... surtout si tu veux m'aider, Thérèse.

THÉRÈSE.

Moi?

LOUISETTE.

Tu sais, il y a une manière de dire les choses, sans avoir l'air... Tu me le promets, n'est-ce pas?... Tu te tais... tu t'éloignes de moi.

THÉRÈSE.

Louisette, tu viens de prier sur la tombe de notre père... il faut aussi que je lui parle.

LOUISETTE.

Je vais avec toi.

THÉRÈSE.

Non... non... il faut que je sois seule.

LOUISETTE.

Qu'a-t-elle donc?

THÉRÈSE.

Oh! mon Dieu! je pouvais donc souffrir davantage!

SCÈNE XIII.

LOUISETTE, seule.

Comme elle m'a regardée... Qu'est-ce que je lui ai donc fait?... (Regardant dans la coulisse.) Elle marche avec une vivacité... C'est la fièvre qui l'a reprise... Elle cherche... Si j'osais... Oh! elle a trouvé... Elle a bien pensé qu'on le placerait près de notre mère...

La voilà qui s'agenouille... elle se penche sur la bière... elle embrasse la croix... elle pleure... elle regarde le ciel...

SCÈNE XIV.

LOUISETTE, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Comment! te voilà seule, Louisette? Où donc est Thérèse?

LOUISETTE.

Là !

ÉTIENNE.

Ah ! oui, elle me l'avait dit.

LOUISETTE.

Si vous aviez vu comme elle était émue.

ÉTIENNE.

Ne crains rien, celui qu'elle est allée consulter lui fera une bonne réponse, et tu vas la voir revenir calme, tranquille et confiante.

THÉRÈSE, reparaissant.

Je n'aurais jamais cru que je l'aimais tant.

(Louisette qui s'est retournée à ces mots, pousse un cri en voyant Thérèse qui revient pâle, défaite et se soutenant à peine.

SCÈNE XV.

LOUISETTE, ÉTIENNE, THÉRÈSE.

ÉTIENNE.

Ah ! Thérèse!

LOUISETTE.

Ma sœur !

THÉRÈSE.

Merci, je suis mieux... Louisette, tout à l'heure j'ai repoussé ta main... je t'en demande pardon.

LOUISETTE.

Oh ! Thérèse!

THÉRÈSE.

Laisse-nous... J'ai à lui parler... de toi.

LOUISETTE.

Plus tard.

THÉRÈSE.

Non, tout de suite... Va, va, Louisette.

LOUISETTE.

Tu le veux...

(Elle baise la main de sa sœur et s'éloigne, tandis qu'Étienne revient avec son mouchoir qu'il a mouillé dans la fontaine.)

THÉRÈSE, à elle-même, tournant les yeux et étendant la main vers le cimetière.

N'aie pas peur, mon père, je tiendrai ma parole.

ÉTIENNE.

Cette eau fraîche sur votre front.

THÉRÈSE.

Merci, Étienne, c'est inutile... Écoutez-moi, il le faut.

ÉTIENNE.

Mais qu'avez-vous donc?

THÉRÈSE.

Nous ne pouvons pas nous marier.

ÉTIENNE.

Pourquoi ?

THÉRÈSE.

Pourquoi!... (Elle tourne ses yeux vers sa sœur, qui épie tous ses mouvements, puis vers le cimetière.) Pourquoi! (Serrant vivement la main d'Étienne.) Parce que cette journée vient d'épuiser le peu de forces qui me restaient... parce que je vais mourir !

ÉTIENNE.

Mourir...

LOUISETTE.

Mourir, ma sœur!...

THÉRÈSE.

Oui, mes amis, le ciel a pris pitié de moi... il me rappelle vers mon fils...

ÉTIENNE.

Oh ! non, non, le ciel vous conservera pour ceux qui vous aiment.

LOUISETTE.

Je cours chercher du secours.

THÉRÈSE.

Restez, restez tous deux... Ta main, Louisette; la vôtre, Étienne... (Elle cherche leurs mains.) Je ne les vois plus... O mon Dieu, mon Dieu, pas encore...

LOUISETTE.

Est-il donc vrai?

THÉRÈSE, qui prend leurs deux mains qu'elle rapproche l'une de l'autre.

Étienne, ma sœur va rester seule au monde, elle est digne de vous; elle vous aime... je vous la donne... (Poussant un cri et chancelant.) Ah! (Tirant le voile de sa poitrine et s'en enveloppant.) Ce voile, je veux, je veux l'emporter avec moi... Vous me le laisserez, n'est-ce pas? (Sa tête retombe.)

LOUISETTE.

Ma sœur !

ÉTIENNE.

Plus d'espoir!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MAXIME.

MAXIME, entrant.

Qu'ai-je vu? une femme évanouie... mourante... Thérèse... (Regardant autour de lui.) Et lui! lui! Frédéric, où est-il?...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Dans l'île des Peupliers, où je l'ai vu disparaître après m'avoir remis cette lettre pour vous, monsieur Étienne...

(Il remet la lettre à Étienne.)

MAXIME.

Lisez!

THÉRÈSE, se ranimant un peu.

L'île des Peupliers!...

(On entend sonner les cloches de l'église pendant la lecture de la lettre.

ÉTIENNE, lisant.

« Étienne, l'un de nous deux est de trop sur la terre... c'est à » moi de partir... à l'instant où sonneront pour vous les cloches » qui devaient annoncer mon bonheur...

MAXIME.

Ah! le malheureux!

BAPTISTE.

Courons!

(Les cloches, qui s'étaient arrêtées un instant, ont recommencé à tinter on entend un coup de pistolet. — Mouvement.)

MAXIME.

Mort!

THÉRÈSE, se levant.

Mort!... (A Maxime.) Vous aviez raison, monsieur, il faut que jeunesse se passe...

(Elle tombe morte dans les bras de sa sœur et d'Étienne. Profonde émotion de Baptiste et de Paméla. — Maxime se cache la figure dans ses mains. Un rayon de soleil couchant vient illuminer le visage de Thérèse.)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
113e ET 114e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LES FUREURS DE L'AMOUR

TRAGÉDIE BURLESQUE EN UN ACTE ET EN VERS

PAR M. R.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS.

DISTRIBUTION DE LA PIECE.

BRANCAS, traiteur-restaurateur.
ZÉPHIRINE, marchande de plaisirs.
FURIO, décrotteur.
MONTMORT, cuisinier, confident de Brancas.

Le théâtre représente une place publique de Paris.

SCENE I.

BRANCAS, MONTMORT.

MONTMORT.

Illustre compagnon du célèbre Bedaine,
Vous, jadis si vanté pour les chapons du Maine,
Que l'on vit autrefois, armé de ce couteau,
Mettre dans un seul jour vingt canards au tombeau :
Qui, du matin au soir, embrochant la volaille,
Aviez su mériter le surnom de Ripaille;
Cher Brancas, d'où vous vient cet air sombre et rêveur?
Qui peut entretenir cette noire douleur,
Dont le crêpe funèbre obscurcit ce visage?
Déjà des envieux briguent votre héritage,
Et, contents du repos où languit votre bras,
Se flattent d'éclipser la gloire de Brancas.

BRANCAS.

Il est vrai, cher ami, la douleur qui me mine
M'a fait abandonner le soin de ma cuisine.
Dindons, reposez-vous au fond du poulailler :
Non, Brancas n'ira plus vous couper le gosier.
Tandis que d'autres soins occupent ma cervelle,
Livrez-vous aux douceurs d'une paix fraternelle.
Mais toi, fameux Montmort, toi, qui vois tous mes maux,
Compagnon de ma gloire et de mes longs travaux,
Ami, dispense-moi de t'expliquer la cause
Du chagrin obstiné qui dans mon cœur repose.

MONTMORT.

Vis-à-vis de Montmort à quoi bon ce secret?
Prince, m'avez-vous vu quelquefois indiscret?

BRANCAS.

Hélas!

MONTMORT.

Vous soupirez! l'amour vous trotte en tête!

BRANCAS.

Je ne veux plus m'en taire.

MONTMORT.

Et ne rien vous arrête?
Quand je vois les chalands déserter la maison,
Vous allez à l'amour vous livrer sans raison?

BRANCAS.

Ton cœur plus indulgent m'épargnerait ce blâme,
Si tu voyais l'objet pour qui brûle mon âme.
Je vais t'apprendre, ami, quel est l'heureux destin
Qui m'a fait rencontrer ce trésor tout divin.
L'autre jour, en passant quartier de la Huchette,
Je vis, à quelques pas, une aimable fillette,
Qui, s'approchant de moi, d'un air officieux,
M'offrit des petits pains, pétris de beurre et d'œufs.
Je m'arrête, étonné de sa noble tournure;
J'admire de son pied l'élégante chaussure,
D'un teint frais et fleuri le charmant incarnat,
De ses célestes yeux la grandeur et l'éclat.
Te le dirai-je, ami? j'en devins idolâtre,
En découvrant un sein qui fait rougir l'albâtre.
Je ne pus résister à ma bouillante ardeur :
Je vous aime, lui dis-je, et j'aime avec fureur;
Du bonheur de mes jours daignez être l'arbitre,
Je deviens votre esclave, et c'est là mon seul titre.

MONTMORT.

Le reste se devine : écoutant son courroux,
La dame a répondu : Seigneur, retirez-vous.

BRANCAS.

excuse ton erreur; cependant à ma mine,
Tu devais mieux prévoir l'accueil de Zéphirine :
C'est le nom de la belle.

MONTMORT.

Ah! c'est un bien beau nom!

BRANCAS.

Nom charmant, il est vrai, qui trouble ma raison!
Elle a reçu mes vœux, sans mépris, sans colère,
Et pour tout dire, enfin, Brancas a su lui plaire.
Depuis cet heureux jour, je ne fais qu'y songer :
J'en perdrai le sommeil, le boire et le manger.
Je pousse des soupirs!!!... c'est pis qu'une ventouse!
Il faudra que j'en meure, ou bien que je l'épouse!
Mais figure-toi bien l'excès de mon bonheur;
Je l'attends en ces lieux, quel espoir plus flatteur!
Elle doit y venir pour couronner ma flamme :
Sa présence, Montmort, saura calmer mon âme.
O Vénus bienfaisante! exauce donc mes vœux;
Fais-moi voir Zéphirine, et Brancas est heureux!
Pour toi, Montmort, va voir, observant la coutume,
Si le gigot rôtit, si la marmite écume.

MONTMORT.

A vos commandements, seigneur, toujours soumis,
Je m'en vais fricasser lapereaux et perdrix;
L'écumoire à la main, visiter la marmite,
Et vous donner sujet d'approuver ma conduite.

SCENE II.

BRANCAS, *seul.*

Elle n'arrive pas, ô barbare destin!
Je m'étais donc leurré d'un espoir incertain.
Qui peut la retenir? Déjà, plongé dans l'onde,
Phœbus, le dieu du jour, n'éclaire plus le monde :
Sans doute elle a vendu son croquet, son plaisir,
Et, depuis près d'une heure, elle me fait languir!
Je le déclare net, je ne saurais attendre :
Si plus longtemps encore elle tarde à se rendre,
Je me délivre enfin de l'horreur de mon sort :
Ces tristes lieux seront les témoins de ma mort.
Mais pourquoi l'accuser? Hélas! l'infortunée,
Peut-être, en quelque coin, languit assassinée!
Pour saisir ses bijoux, de féroces brigands
Peut-être d'un poignard auront percé ses flancs :
Mon esprit est rempli de sinistres présages,
Je ne vois que tombeaux, que meurtre, que ravages.
Juste ciel! je voudrais me voir anéanti;
Ne balançons donc plus; Brancas, prends ton parti.
Couteau, jadis mortel, au fond de ma cuisine,
Tu vas anéantir l'amant de Zéphirine!
Hélas! que devient-elle?... Ah! si vous existez,
Venez rendre le calme à mes sens agités.
J'entends marcher quelqu'un...

SCENE III.

BRANCAS, MONTMORT.

MONTMORT.

Seigneur, pliez bagage!

BRANCAS.

Moi, fuir!

MONTMORT.

Un inconnu, d'humeur assez sauvage,
Vient, d'un air furieux, d'entrer dans la maison;
Vainement j'ai tenté de lui parler raison,
C'est à vous qu'il en veut : il crie à la vengeance,
Et je crains qu'en ces lieux bientôt il ne s'avance.

BRANCAS.

Qu'il vienne, je l'attends : je ne sais point trembler,
Et personne jamais ne m'a vu reculer...
Avec ce coutelas, fatal à plus d'un être,
Je veux, sans marchander, me venger de ce traître.
Mais laisse-moi, Montmort, retire-toi d'ici.

MONTMORT.

Je pars, seigneur.

BRANCAS.

Bonjour.

SCENE IV.

BRANCAS, *seul.*

En proie à mon souci,
Je veux penser en paix à l'objet adorable
Qui cause tous mes maux. O bonheur ineffable!
C'est elle, je la vois.

SCENE V.

BRANCAS, ZÉPHIRINE.

BRANCAS.

Idole de mon cœur,
Vous me voyez brûlant de la plus vive ardeur.
Me faire attendre ainsi, c'est un cruel supplice.

ZÉPHIRINE.

Pour vous seul j'ai quitté croquets et pain d'épice,
Vous me voyez ici prête à vous obéir.
Dites-moi donc en quoi je pourrais vous servir.

BRANCAS.

Ah! vous le savez bien, aimable Zéphirine;
Que je sois votre époux, partagez ma cuisine.
Ma richesse n'est pas très-grande, j'en conviens,
Et je vous offrirai plus d'amour que de biens;
L'opulence souvent à l'homme est importune,
C'est au fond d'un chaudron qu'est toute ma fortune.
Une livre de beurre, un agneau, deux pigeons,
Trois, quatre lapereaux, cinq perdrix, six dindons,
Du laurier et du thym, de l'ail, des échalottes,

De navets et d'oignons, dix-huit à dix-neuf bottes,
Voilà mes biens, princesse, ils sont peu conséquents;
Je descends, il est vrai, de parents indigents.
Hélas! tant qu'il vécut, défunt mon pauvre père
Fut toujours assiégé par la triste misère...
Il était gargotier dans le faubourg Marceau,
Et donnait à manger à six blancs par morceau.
Son fameux tranche-lard, après ses funérailles,
Fut longtemps mis en vente avec d'autres ferrailles.
J'eus le sort de Pyrrhus : des frères inhumains
Ne voulurent jamais le remettre en mes mains.
Je fus le racheter; et, poursuivant ma course,
J'entrai chez un traiteur tout auprès de la Bourse.
C'est en sortant de là que, sachant mon métier,
Je me suis établi non loin de ce quartier.
Mes vœux seront comblés, si vous voulez, madame,
Agréer mon amour et devenir ma femme.

ZÉPHIRINE.

Hélas! je le voudrais; mais je crains d'un rival,
Et les transports jaloux et le courroux brutal.
Furio, décrotteur à la cire luisante,
Me voit sur le pont Neuf, et me trouve charmante.
Il quitte sa sellette, il est à mes genoux,
Me déclare sa flamme en des termes si doux,
Qu'il me fallut céder : tous deux nous nous jurâmes
De ne voir qu'à la mort s'éteindre nos deux flammes.
Mais, hélas! près de vous, qu'on oublie aisément,
Et son premier vainqueur, et son premier serment.
Je l'éprouvai, seigneur, vous dirai-je le reste?
Furio, furieux depuis ce jour funeste,
Instruit de nos amours, a, la brosse à la main,
Juré qu'il me ferait passer le goût du pain.
Depuis ce grand serment, jamais il ne repose.
Dès que l'aurore, au teint et de lis et de rose,
Annonce que le jour va dorer ce climat,
Le jaloux Furio saute de son grabat;
Il court toute la ville; il m'épie, il me guette :
Vous me voyez tremblante, éperdue, inquiète;
J'accours, pour l'éviter, me jeter en vos bras.

BRANCAS.

Ah! princesse, lui seul est digne du trépas.
J'attends ce Furio depuis une heure entière;
S'il fût venu, sans doute, il mordrait la poussière.

ZÉPHIRINE.

Vous ne connaissez point sa force et sa vigueur;
Prince, fassent les dieux que vous soyez vainqueur!
Mais, hélas! si jamais...

SCENE VI.

LES MÊMES, FURIO.

FURIO.

Voici donc la cruelle!
Et je jurais de vivre et de mourir pour elle,
Tandis que, dans les bras d'un sale rôtisseur,
Oubliant ses serments, méprisant mon ardeur,
Elle me fait ici la plus sanglante injure;
Va, je t'en punirai, femme ingrate et parjure...
Mais c'est lui... c'est Brancas... Qu'il périsse à l'instant!
Mon eustache de bois, sers mon ressentiment!

BRANCAS.

Arrogant! ne crois pas que sitôt je succombe;
Tu pourras bien avant me suivre dans la tombe.

FURIO, le tuant.

Péris donc le premier, fais tes adieux au jour,
Et va peupler les champs du ténébreux séjour.

(Brancas tombe.)

ZÉPHIRINE.

Monstre! le plus cruel qu'ait jamais vu la terre,
Tu seras quelque jour le bourreau de ton père.

FURIO.

Bah! mon papa mourut, voilà bientôt deux ans;
Ainsi je ne saurais lui déchirer les flancs.
Mais, princesse, pourquoi me voir d'un œil sévère?
Pardonnez aux transports d'une ardente colère;
C'est mon amour pour vous qui causa mon forfait,
En vous chérissant moins, je ne l'aurais pas fait.

ZÉPHIRINE.

Si c'est un trop d'amour qui causa ta vengeance,
Que ne m'honorais-tu de ton indifférence?
Les dieux jaloux ont fait succomber mon amant,
Le cruel Furio triomphe en ce moment.
Faudra-t-il donc toujours voir prospérer le crime?
Contemple, malheureux, ta mourante victime!
Tu crois me posséder, tu t'en flattes en vain;
Jamais je ne serai femme d'un assassin.
Puisque tu m'as ravi cet objet adorable,
L'existence à présent ne m'est plus supportable.

(Elle se tue.)

FURIO.

Il est donc des remords! et j'en suis déchiré,
Voilà de mes forfaits ce que j'ai retiré.
Suivant, dans mes transports, une rage assassine,
De ce pauvre traiteur j'ai percé la poitrine.
Mais vous, soyez vengés, Zéphirine, Brancas,
Votre triste bourreau ne vous survivra pas.
Amour, cruel amour, contemple ton ouvrage!
Je vais les suivre aussi sur le sombre rivage.

(Il se tue.)

SCENE VII.

MONTMORT, seul.

Que vois-je? où suis-je? Ah! ciel! Brancas! dieux! il est mort!
Et tu lui survivrais, infortuné Montmort?
Je veux, sans plus tarder, m'en aller au Tartare,
Le joindre sur les bords de l'Achéron avare.
Mais quoi! j'hésite encor! craindrais-je le trépas?
Un sentiment si vil retiendrait-il mon bras?
Non; si je ne meurs point dans ce malheur extrême,
C'est pour pleurer Brancas et l'enterrer moi-même.

(Au Public.)

Si vous plaignez le sort de ces acteurs mourants,
Si vous applaudissez à leurs faibles talents,
Messieurs, comme vous plaire est leur unique envie,
Vos applaudissements vont les rendre à la vie.

(On applaudit et ils ressuscitent.)

FIN.

Paris — Imprim. de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
115e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LES FOLIES DRAMATIQUES

VAUDEVILLE EN CINQ ACTES

PAR

MM. DUMANOIR ET CLAIRVILLE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 2 MARS 1853.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

GROSMENU	MM. SAINVILLE.
GRIOLET	LEVASSOR.
GIMBLETTE	Mlle ALINE DUVAL.
GIRAUMON, aubergiste	MM. KALEKAIRE.
UN MONSIEUR	LHÉRITIER.
SAINTE-ROSE, comédiens ambulants	MM. GRASSOT.
CHOUFLEURY, comédiens ambulants	HYACINTHE.
FRISOTIN, comédiens ambulants	AUGUSTIN.
TROMBOLINE, comédiens ambulants	Mme THIERRET.
UNE JEUNE DAME	Mlle AZIMONT.

ACTE I.

Dans l'auberge de Giraumon. Portes au fond, à droite et à gauche.

SCENE I.

GIMBLETTE, *puis* GIRAUMON.

GIMBLETTE, *assise dans un coin, à droite, ourlant des tabliers et chantant.*

AIR *de la Fiancée.*

« Travaillons, mesdemoiselles :
« Grâce à nos heureux talents,
« Les dames sont bien plus belles,
« Et les messieurs plus galants. »

AIR *de la Demoiselle à marier.*

Ah ! c'est bien,
C'est très-bien !
Allons, courage
A l'ouvrage!
Ah ! c'est bien,
C'est très-bien !
Bientôt il n'y manqu'ra rien.

GIRAUMON, *entrant à gauche.*

Allons! bon!... voilà que je vous y prends encore à chantonner, mademoiselle Gimblette!

GIMBLETTE.

Tiens!... qu'est-ce que ça vous fait, à vous, que je chante en travaillant... pourvu que je travaille en chantant!... Père Giraumon, je respecte vos tabliers de cuisine, respectez mes accents.

GIRAUMON.

Quelle rage de vous exercer comme ça le larynx!... vous abîmez cet organe.

GIMBLETTE.

Que voulez-vous que fasse une jeune personne qui a du chagrin dans une auberge de Pithiviers?... Il y en a qui pleureraient, il y en a d'autres qui pousseraient des cris ou qui feraient des bêtises avec du charbon... moi, je chante... c'est ma manière de déplorer mes malheurs.

GIRAUMON.

Ah ! oui, vous êtes bien malheureuse... Logée, nourrie, blanchie à l'hôtel du Grand-Cerf!... et tout ça, pour trois petits tabliers de cuisine que vous ourlez par jour!... J'y perds.

GIMBLETTE, *se levant.*

Et ma dignité, père, Giraumon!... nous n'en parlons donc pas, de ma dignité... Savez-vous que je m'appelle Hermione, Célimène, Zaïre, Marguerite, Zéphirine, Valérie et Lucia de Lamermoor!...

GIRAUMON.

Sapristi! vous avez eu un parrain généreux!

GIMBLETTE, *continuant.*

Que je suis reine, grisette, marquise, saltimbanque et ambassadrice!

GIRAUMON, *achevant.*

Et mon otage!... et mon gage!... voilà pour le moment votre seule profession... et, jusqu'à ce que vous m'ayez rapporté ce que me doivent ces drôles...

SCENE II.

LES MÊMES, GROSMENU.

GROSMENU, *en dehors.*

Où est-il?... où est donc le père Giraumon? (*Entrant.*) Ah! voilà le père Giraumon.

GIRAUMON, *saluant.*

Monsieur Grosmenu!..

GROSMENU.

Bonjour, bonjour, père Giraumon. . Eh bien!... est-ce que... (*Voyant Gimblette.*) Ah! je ne voyais pas ce jeune tendron, qui semble ourler des choses de cuisine... (*Bas à Giraumon.*) Je ne vous connaissais point cette auxiliaire.

GIRAUMON, *bas.*

Elle n'est chez moi que momentanément... (*Haut.*) Mademoiselle Gimblette, laissez-nous.

GIMBLETTE, *chantant.*

Je m'en vas, (*bis.*)
Car on m'attend là-bas...

GIRAUMON.

Allons donc, Gimblette.

GROSMENU, *cherchant.*

Gimblette?... attendez donc... Gimblette... Je crois avoir rencontré des... Ah! c'était chez un pâtissier... Elles ne sont pas de la même famille. (*Bas.*) Elle est fort gentille... Mais il ne faut pas le lui dire. (*Haut.*) Vous êtes fort gentille.

GIMBLETTE, *chantant.*

Taisez-vous, (*bis.*) je ne vous crois pas...

GROSMENU.

Tiens! elle me répond par un fredon!... Vous fredonnez, mademoiselle?

GIRAUMON.

Voyons, Gimblette...

GIMBLETTE.

C'est bon, c'est bon.

AIR : *Valse de Strauss* (*sans accompagnement*)

Monsieur, je vais quitter ces lieux;
Ici, je vous fais mes adieux,
En emportant le doux espoir,
Le doux espoir de vous revoir.

(*Elle sort à droite.*)

SCENE III.

GROSMENU, GIRAUMON.

GROSMENU, *absorbé.*

Mes adieux... ces lieux... l'espoir... de vous revoir!...

Je suis sûr d'avoir entendu ces jolis vers, qui expriment une si jolie pensée, dans quelque joli vaudeville... (*A Giraumon.*) Quelle drôle d'ourleuse de tabliers vous avez là!

GIRAUMON.

Ah! c'est tout une histoire...

GROSMENU.

Vous me la narrerez plus tard, père Giraumon... Eh bien?... rien encore?... par arrivés?

GIRAUMON.

Tout est prêt pour les recevoir... et ce que vous m'avez recommandé le plus... le dîner.

GROSMENU.

Ah! veillez à cet article, père Giraumon... j'y suis expert, j'y suis ferré.

GIRAUMON.

Vous, monsieur Grosmenu?

GROSMENU.

Apprenez que cet homme riche et très-bien mis qui vous parle... a été, pendant 32 ans, restaurateur à 32 sous, Palais-Royal, n° 32.

GIRAUMON.

Ah bah!

GROSMENU.

C'est dans cette industrie que j'ai gagné 32,000 livres de rente...

GIRAUMON.

C'est joli.

GROSMENU.

C'est assez agréable... Alors, je me retirai dans cette contrée, à 32 lieues de Paris... où j'achetai un château et un parc... de 32 arpents.

GIRAUMON.

Toujours 32!

GROSMENU.

Que voulez-vous, père Giraumon... C'est mon numéro... c'est mon symbole... c'est toute ma vie.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

A douze ans, je me le rappelle,
J'avais déjà trente-deux dents;
Puis, je pris femme jeune et belle,
A l'âge de trente-deux ans...
Nous étions, pour fêter ma flamme,
Trente deux convives bien fous...
Et, lorsque vint l'instant si doux,
A minuit, j'enlevai ma femme
Dans un fiacre à trente-deux sous.

GIRAUMON.

C'est donc à Paris, et au Palais-Royal, que vous avez pris le goût du théâtre?

GROSMENU.

Vous y êtes, père Giraumon!... à votre figure, on vous croirait infiniment plus bête... mais enfin vous y êtes... Une fois établi dans le canton de Pithiviers, j'ai senti qu'il me manquait quelque chose... J'avais perdu madame Grosmenu... mais ce n'est pas ça qui me manquait...

GIRAUMON.

Quoi donc?

GROSMENU.

C'était l'élément dramatique!... c'était ma stalle au théâtre du Palais-Royal, mon voisin!... c'étaient des décors, des couplets, des jolies femmes, du rouge, du gaz!... tout ce monde faux, mensonger, impossible et adorable!... Je cherchai dans tout Pithiviers un théâtre... Pas!... Pas de théâtre, criai-je!... J'en veux, il m'en faut!... et quand je devrais en construire un qui me coûtât trente-deux mille francs!...

GIRAUMON.

C'est ce que vous avez fait.

GROSMENU.

C'est ce que j'ai fait... Un bijou de théâtre... dont j'ai taxé toutes les places à 32 sous... et je n'attends plus que ma troupe, composée de 32 sujets... Mais ils n'arrivent pas, mes comédiens ordinaires... ils manquent leur entrée.... En attendant, je vais voir si l'on a apporté l'épreuve de mon affiche, de ma grande affiche... Venez me chercher, père Giraumon, dès que vous les verrez poindre... Adieu.

GRIOLET, *en dehors.*

Holà! l'aubergiste!... garçon!

GROSMENU, *au fond, prêt à sortir.*

Qu'est-ce?...

GRIOLET, *entrant et à Grosmenu.*

Vous n'entendez donc pas, quand j'appelle?...

GROSMENU, *se redressant.*

Pour qui me prenez-vous?...

GRIOLET.

Allons, qu'on me serve!...

GROSMENU.

Animal!...

GRIOLET.

Hein!...

GROSMENU, *gracieusement.*

Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCENE IV.

GRIOLET, GIRAUMON.

GIRAUMON.

Voilà, Monsieur, voilà !

GRIOLET.

Ah ! c'est vous qui êtes le Grand Cerf ?

GIRAUMON.

Que faut-il servir à Monsieur ?

GRIOLET.

Puisque je suis à Pithiviers, donnez-moi d'abord un pâté du crû (*Il s'assied à droite près d'une petite table.*)

GIRAUMON.

Un pâté de Pithiviers?... nous n'en avons pas dans ce pays-ci... nous en attendons de Strasbourg.

GRIOLET.

Attendez-vous aussi des fricandeaux de Strasbourg ?

GIRAUMON.

Non.

GRIOLET.

Bien... Alors, fricandeau pour deux, épinards pour deux, noisettes et pruneaux pour deux.

GIRAUMON.

Et un seul couvert ?

GRIOLET.

Deux couverts !

GIRAUMON.

Mais vous êtes seul...

GRIOLET.

Je suis deux... Allez, Grand Cerf, allez. (*Giraumon sort.*)

SCENE V.

GRIOLET *seul, se levant.*

Je suppose que je rencontre dans ce *gargot* un camarade, un ami, un jeune homme de grande famille, avec qui j'aurai joué au bouchon sur le boulevard... Naturellement, la conversation s'établit par ces répliques vives et animées : Tiens ! te voilà ici, toi ? — Oui, et toi ? — Pas mal, merci. — Et Madame ? — Ah ! ça, mais, qu'est-ce que tu viens faire à Pithiviers ?... Ce à quoi je réponds : Je m'étais enamouré à Paris d'une jeune fille, qui exerçait la profession sédentaire de bordeuse de souliers... boulevard Montmartre, à la Pantoufle de Cendrillon... Quoique j'eusse, par une pantomime expressive, attiré l'attention de cette jeune bordeuse, je n'avais pu encore l'a—border... Enfin, nous nous abordons, et je lui offre mes hommages empressés... Comme je suis copiste de pièces de théâtre, je lui offre en même temps des billets de spectacles... Faute ! mon pauvre ami, boulette énorme ! (*Changeant de place.*) — Et pourquoi, repart ce jeune homme de grande maison ? (*Reprenant sa position.*) — Pourquoi?... Parce que le théâtre lui monta à la tête, et elle voulut débuter... Non ! lui criai-je, non ! je m'y oppose !... je ne veux pas qu'on te fasse la cour en scène !... je ne veux pas qu'un monsieur qui a du rouge te déclare sa flamme !... Elle fut vivement touchée de ces paroles, et le lendemain... elle partait avec une troupe ambulante qui prenait la ligne du Centre pour exploiter le Loiret... Je m'élance dans un wagon... Arrivé à Orléans, j'y loue une petite voiture à l'heure, pour parcourir les cinq arrondissements du Loiret... J'arrive à Montargis... Que vois-je !... « 1re *représentation de la Dame blanche, pour les débuts de Mademoiselle Bouton-d'Or!...* » Bouton-d'Or!... Nom de guerre qu'elle avait trouvé chez un bijoutier, ou dans un jardin... Le soir venu, je me poste à l'entrée des acteurs, avec ma petite voiture à l'heure, que j'avais depuis trois jours... Le spectacle fini, une jeune fille sort, embobinée dans un burnous... et j'entends crier derrière elle Bravo, Bouton d'Or, bravo !... C'était elle !... Je la saisis sans lui dire un mot, je l'enferme, malgré ses cris, dans ma petite voiture à l'heure, je saute sur le siége, et fouette, cocher !... Elle croyait que je la laisserais descendre ici; mais point !... J'ai introduit ma petite voiture sous la remise de l'auberge, et v'lan, sous clef !... Voilà le récit que j'aurais fait à un ami, si j'en avais eu un sous la main... Maintenant, déjeunons vite; ensuite, je lui porterai sa part, dans ma petite voiture à l'heure... Et puis, après ça...

AIR *de M. Hervé.*

A Paris ! vite à Paris !
Pour des cœurs épris,
Il n'est que Paris!
A Paris ! vite à Paris !
Amants et maris,
Voilà nos cris :
A Paris !

I.

Celle que j'aime est idolâtre
De l'art et du théâtre... Eh bien !
Paris même est un grand théâtre
Où tout le monde est comédien.
A Paris, etc.

II.

Au Palais est la tragédie,
Le vaudeville entre dans tout,
Dans les bals est la comédie,
Et la farce est un peu partout.
A Paris, etc.

Sapristi ! qu'on est long à servir dans cette hôtellerie !... Holà ! garçon ! la fille !... (*A lui-même.*) Enfin, je l'ai attrapée !... je la tiens là, en bas, sous clef !... (*Criant.*) Eh bien ! la fille !...

SCENE VI.

GRIOLET, GIMBLETTE.

GIMBLETTE, *portant un plat.*

Voilà ! voilà !

GRIOLET.

Ciel !

GIMBLETTE.

Lui!

GRIOLET.

Elle !

GIMBLETTE.

Vous!

GRIOLET.

Tu es donc sortie de la remise?

GIMBLETTE.

Quelle remise ?

GRIOLET.

De ma petite voiture à l'heure ?

GIMBLETTE.

Quelle heure? quelle voiture?...

GRIOLET, *criant.*

Montargis!... la Dame blanche!... Bravo, Bouton-d'Or !

GIMBLETTE.

Ah ! mon Dieu ! il est fou !

GRIOLET, *à part.*

Ah ! saperlotte !... je me suis trompé de Dame blanche !... J'ai enlevé une fausse Dame blanche !

GIMBLETTE.

Griolet, mon ami, votre état m'inquiète !...

GRIOLET.

Réponds-moi !... Comment te trouves-tu dans une auberge de Pithiviers, avec un fricandeau à la main?... Je demande l'explication de ce fricandeau.

GIMBLETTE.

Ah ! mon pauvre Griolet !... la carrière du théâtre est semée d'écueils !...

GRIOLET.

Là !... qu'est-ce que je te disais !... Enfin, voyons... tu t'étais engagée dans une troupe ambulante pour charmer le Loiret?... Comment en es-tu venue à servir des fricandeaux ? .. Ça n'a pas le moindre rapport.

GIMBLETTE.

Ah! mon pauvre ami, quelle décadence !... (*Embarrassée du fricandeau et le lui mettant dans les mains.*) Arrivés à Pithiviers, mes camarades apprirent qu'on venait d'y construire un théâtre, mais que déjà on avait traité avec une autre troupe... Que faire?... Notre directeur proposa d'y penser en soupant... Le lendemain, on continua à y réfléchir en déjeunant... Les réflexions les conduisirent jusqu'au dîner... Et on réfléchit comme ça pendant dix jours... Total : trente repas, deux cent dix-neuf francs... Au moment de partir, impossible de payer... C'est la seule chose à laquelle on n'avait pas réfléchi... L'aubergiste se fâche, crie : « Vous ne partirez pas sans me donner une garantie ! » Vous voulez une garantie, répond notre directeur... Voilà !... Et, après avoir détourné mes vêtements pendant mon sommeil, ils m'ont laissée en gage, sous la forme que voici.

GRIOLET, *furieux.*

Toi!... Ah! les saltimbanques!... (*Il lui rend le fricandeau.*)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Toi, ma Gimblette, objet aimé!
En gage!. . Ah! c'est à vous confondre!
Eh quoi! tu n'as pas réclamé?...

GIMBLETTE.

Oui... mais ils ont su me répondre :
Nous ne voyons pas là, vraiment,
De quoi vous montrer affligée :
Vous vouliez un engagement?...
Eh bien! vous êtes engagée.

GRIOLET.

Canailles!... Mais tu ne resteras pas ici!... Je t'emmène, je t'enlève, je te dégage!... J'ai en bas une petite voiture à l'heure.

GIMBLETTE.

Quoi! vous voudriez...

GRIOLET.

T'arracher au théâtre!... à Pithiviers!... au Grand-Cerf!... Le théâtre!... Gimblette! je suis jaloux de Pyrrhus, je suis jaloux d'Othello, je suis jaloux de M. Arthur!... Gimblette! je ne veux pas qu'on t'épouse plusieurs fois par soirée, au dénoûment!... Je ne t'épouserai qu'une seule fois, moi ; mais ce sera par-devant un maire pour de vrai et un notaire pour de bon!... Gimblette! reviens à moi, reviens à la pantoufle de Cendrillon, dont tu n'aurais jamais dû sortir!...

GIMBLETTE, *émue.*

Vous m'épouserez, Arthur?... non, Griolet!

GRIOLET.

Tu renonces au théâtre?

GIMBLETTE.

Eh bien, oui!

GRIOLET.

Partons... Adieu, Grand-Cerf!... J'emporte le fricandeau. (*Il le prend.*)

GIMBLETTE.

Attendez, je vais rassembler mes effets... venez me prendre dans un quart d'heure.

GRIOLET.

C'est convenu. (*A part.*) Courons délivrer ma fausse dame Blanche.

ENSEMBLE.

AIR *de Donizetti* (*Lucrèce Borgia*).

Allons, mettons-nous en voyage!
Partons, oui, partons à l'instant!
Car le bonheur du mariage,
Là-bas, à Paris nous attend!

(*Gimblette sort à droite et Griolet court au fond*)

GIRAUMON, *entrant, un plat à la main.*

Les voilà, les voilà! ils arrivent!... (*Ils se rencontrent au fond, se bousculent, et les deux plats sont renversés. Griolet ramasse celui que portait Giraumon, et se sauve.*)

GIRAUMON, *ahuri.*

Qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que cet homme-là?... Il m'emporte le meilleur plat du dîner... et juste quand ils arrivent!.. Les voici!... Vite, vite, à mon office! (*Il sort à droite.*)

SCÈNE VII.

CHOUFLEURY, SAINTE-ROSE, TROMBOLINE, FRISOTIN, *tous vêtus ridiculement.*

ENSEMBLE.

AIR : *Vive le vin de Ramponeau.*

Acteurs nouveaux,
Jeunes et beaux,
Folle et joyeuse bande,
Chaque soir on nous redemande,
Pour ne pas faire de jaloux,
Tous!

SAINTE-ROSE.

Eh bien! personne pour nous recevoir?...

CHOUFLEURY.

Qui est-ce qui nous a fichu une gargotte comme ça?

TROMBOLINE.

Veux-tu bien te taire!...
Nourris dans le sérail...
Si nous cherchions la cuisine?

SAINTE ROSE.

Allons donc!... manquer de dignité!... des comédiens ordinaires de Carcassonne!

CHOUFLEURY.

Sainte-Rose a raison, ne nous décarcassonnons pas... et cherchons plutôt comment, à nous quatre, nous pourrons faire trente-deux personnes... Car, enfin, nous sommes engagés trente-deux, et nous sommes quatre!... Je demande la solution du problème.

SAINTE-ROSE.

Qui de trente-deux paie quatre, reste vingt-huit.... C'est une soustraction... Huit fois quatre font trente-deux...

CHOUFLEURY.

C'est une multiplication.

SAINTE-ROSE.

Nous nous multiplierons par 8.

CHOUFLEURY.

Et l'on nous fichera à la porte ou en prison, pour avoir manqué à nos engagements!

SAINTE-ROSE, *déclamant.*

Choufleury dans les fers finira sa carrière,
Et jamais des quinquets ne verra la lumière!

CHOUFLEURY.

Tu m'embêtes!

FRISOTIN.

Ah! que je suis donc fâché d'avoir quitté la boutique de papa!

TROMBOLINE.

Est-il ennuyeux, ce petit-là!... On lui fait jouer mes amoureux, et il n'est pas content?

SAINTE-ROSE, *à Frisotin.*

Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai dû être notaire... mais l'art m'appelait à lui, Orosmane avait besoin d'un interprète, et j'ai lâché l'étude pour Zaïre... (*A Tromboline, et déclamant.*)

Zaïre, vous m'aimez!

TROMBOLINE, *de même.*

Ah!... si je l'aime, hélas!...

FRISOTIN.

Si encore nous avions notre ingénue, la petite Bouton-d'Or, qui était si gentille!. . Mais on nous l'a enlevée.

SAINTE-ROSE.

C'est ainsi que finissent toutes les ingénues... C'est un emploi léger, qui demande des actrices légères... et le démon de la séduction est si adroit, quand il a un petit coupé et quelques bank-notes!...

TROMBOLINE.

Je vous prie de ne pas confondre les véritables artistes avec les créatures dont vous parlez.... J'ai joué les ingénues aussi, moi. . Est-ce qu'on m'a jamais enlevée?...

CHOUFLEURY.

Non... le démon de la séduction n'était pas assez fort.

TROMBOLINE.

Il est incroyable qu'une troupe qui me possède, cherche des Bouton-d'Or pour ses rôles!

CHOUFLEURY.

Est-ce que tu voudrais jouer les Bouton-d'Or, ma biche?

TROMBOLINE.

J'ai bien joué, à Quimper, *Buridan* et le *Soldat laboureur!*

SAINTE-ROSE.

Avec des moustaches?

TROMBOLINE, *fièrement.*

Avec.

SAINTE-ROSE.

Ah! tenez, mes petits enfants, je ne sais pas si vous êtes comme moi... mais je grille de paraître sur le théâtre de Pithiviers... J'ai lieu de croire que je vais y produire un effet monstre.

CHOUFLEURY.

Reste à savoir ce que c'est que ce théâtre, et s'il sera assez grand pour nous.

TROMBOLINE.

Je te conseille de faire le difficile... Quand on a joué les *Trois*

Mousquetaires dans une grange, et *Lucrèce Borgia* dans la boutique d'un pâtissier!

CHOUFLEURY.

Ai-je été beau ce soir-là!... Quel succès j'ai eu dans Gennaro!... Toute la salle m'applaudissait.

FRISOTIN.

Oh! toute la salle!... il y avait sept francs cinquante centimes de recette.

SAINTE-ROSE.

Et les places étaient à six francs!

CHOUFLEURY.

Cela ne m'a pas empêché de faire quelques malheureuses.

SAINTE-ROSE, *avec enthousiasme.*

Ah! les comédiens, les coulisses, le théâtre!...

TROMBOLINE.

Les bouquets! les couronnes! les triomphes!

CHOUFLEURY.

Quelle existence parsemée de myrtes et de lauriers!...

AIR *de M. Hervé.*

Non, rien
Ne vit si bien
Qu'un comédien,
Vrai bohémien,
Quand, sans carrosse,
Il roule sa bosse;
Logeant,
Déménageant,
Toujours changeant,
Et voyageant,
Il fait la noce
Sans avoir d'argent!

TROMBOLINE.

Brûlant
Pour mon talent,
Plus d'un galant
Très-opulent
Suivit mes traces
En chantant mes grâces,
Et pas
Un seul faux pas!
Jusqu'au trépas,
On n'aura pas,
Sous leurs cuirasses,
Surpris mes appas!

SAINTE-ROSE.

Ma voix
Charma cent fois
Les villageois,
Et les bourgeois:
Je sais étendre
Cette voix si tendre.
Son vol
Rase le sol;
Quand, en bémol,
Je lâche un sol,
On croit entendre
Le doux rossignol.

CHOUFLEURY.

Cité,
Partout vanté
Pour ma beauté,
Quand, cet été,
A Carcassonne,
Parut ma personne,
Tout bas, on remarquait,
On reluquait,
On provoquait
Ma main mignonne
Et mon nez coquet!

TOUS.

Non, rien
Ne vit si bien, etc.

GROSMENU, *au dehors.*

Ils sont arrivés, mes comédiens!...

SAINTE-ROSE.

Oh! oh! messieurs, notre directeur! (*On remonte.*)

CHOUFLEURY.

Bigre! voici le moment désagréable!

SAINTE-ROSE.

Laissez-moi, faire, secondez-moi, je réponds de tout!

TOUS.

Mais...

FRISOTIN, *au fond.*

Chut! le voici.

SCENE VIII.

LES MÊMES, GROSMENU.

GROSMENU.

Ah! les voilà!... (*Saluant.*) Messieurs... Madame...

TOUS.

Monsieur...

GROSMENU, *à part.*

Oh! les beaux physiques!... Si je dois juger la troupe par l'échantillon... bigre!...

CHOUFLEURY, *aux autres.*

Il nous admire!... développons nos torses.

SAINTE-ROSE.

Développons.

TROMBOLINE.

Développons.

GROSMENU.

Mais, où sont donc vos camarades?

TROMBOLINE, *à part.*

Aïe!... voilà le chiendent!

SAINTE-ROSE, *tragiquement.*

Hélas!...

GROSMENU.

Quoi donc?

SAINTE-ROSE.

Ah! monsieur!...

GROSMENU.

Qu'est-ce qu'il y a?..

SAINTE-ROSE, *déclamant.*

A peine nous sortions des portes de... Châteauroux...
Ils étaient en vagons... des chauffeurs imprudents...
(*D'un ton naturel.*)

avaient oublié de fermer la soupape de la locomotive... (*Déclamant de nouveau.*)

Ils suivaient tout pensifs le chemin... d'Issoudun...

Tout à coup, un effroyable cri sortit du sein des voyageurs!...

GROSMENU.

Ah! mon Dieu!

SAINTE-ROSE.

Le ciel par la vapeur se trouvait obscurci!...

GROSMENU.

Juste ciel!

SAINTE-ROSE.

Vagons contre vagons s'entre-choquaient entre eux!

GROSMENU.

Saprelotte!... il me fait frémir, cet homme-là!

SAINTE-ROSE.

Alors, vous eussiez vu, dans la nuit la plus sombre,

nos infortunés camarades, semblables aux flots poussés par la tempête, se précipiter les uns contre les autres dans ces machines sans issues que la vapeur emportait!...

GROSMENU.

C'est affreux, ça!

CHOUFLEURY.

La vapeur se répand, l'air en est empesté!
Le vagon qui les apporta recule épouvanté!

GROSMENU.

Ah! je comprends ce vagon, monsieur... ah! que je le comprends!...

SAINTE-ROSE, *tirant son mouchoir et commençant à pleurer.*

Que vous dirais-je, monsieur?... nous étions arrivés tous les quatre par un train spécial... quand la fatale nouvelle!...

CHOUFLEURY, *de même.*

Nos infortunés camarades!...

FRISOTIN *de même.*

Emportés par le vagon...

TROMBOLINE.

On n'a jamais pu savoir où...

SAINTE-ROSE, *pleurant plus fort.*

Et penser que peut-être !...

FRISOTIN, *de même.*

Ça se peut!...

CHOUFLEURY, *de même.*

C'est possible!...

TROMBOLINE, *de même.*

C'est même vraisemblable!... Ah!...

TOUS, *de même.*

Ah!

GROSMENU, *de même.*

Ah!

SAINTE-ROSE, *d'un ton naturel.*

N'y pensons plus, ils reviendront peut-être...

GROSMENU.

Espérons-le, espérons-le... Mais, en attendant, si vous n'êtes que quatre...

CHOUFLEURY.

Le nombre n'y fait rien.

GROSMENU.

Permettez...

TROMBOLINE.

On peut trouver des remplaçants.

GROSMENU.

Les comédiens sont rares.

CHOUFLEURY.

Pourquoi, monsieur?... parce que les vrais comédiens ne se connaissent pas... Que faut-il pour jouer la comédie?..... de la tournure, de l'élégance, des grâces, de la voix, de la dignité, du talent et du rouge, pas autre chose... (*Tout à coup.*) Je suis sûr que vous auriez fait un charmant comédien, vous.

TROMBOLINE.

Et un organe!... Il y a vingt-cinq ans, monsieur, vous eussiez fait votre fortune dans les ténors légers.

GROSMENU.

Je ne sais pas si j'étais plus ténor il y a vingt-cinq ans... mais j'étais plus léger... c'est vrai.

SAINTE-ROSE.

Chantez-vous un peu, monsieur?

GROSMENU.

Je joue quelquefois de la contre-basse... le matin.

SAINTE-ROSE.

Et musicien!..... (*A ses camarades.*) Comprenez-vous cela, messieurs? monsieur est musicien!

TROMBOLINE.

Oh! monsieur, ne me refusez pas une grâce...

GROSMENU.

Madame...

TROMBOLINE.

Chantez-moi quelque chose.

CHOUFLEURY.

Tenez, par exemple... *Viens, gentille dame*... Savez-vous?...

GROSMENU.

Oh! très-bien.

TOUS.

Nous écoutons.

TROMBOLINE.

J'écoute avec ravissement.

GROSMENU, *toussant.*

Hum! hum!

SAINTE-ROSE.

Quel creux!...

GROSMENU.

M'y voici! (*Chantant avec prétention, sur l'air Au clair de la lune.*)

Viens, gentille dame,
Parais, je t'attends...
De toi je réclame...

SAINTE-ROSE.

Oh! très-bien... Maintenant que vous avez chanté : *Viens, gentille dame*... chantez-nous *Au clair de la lune.*

GROSMENU.

Oh! c'est trop facile.

CHOUFLEURY.

C'est égal... allez.

GROSMENU, *chantant, sur l'air Viens, gentille dame.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot... ot...
Prête-moi ta plume...

TOUS, *achevant.*

Pour écrire un mot... ot...

GROSMENU, *s'animant.*

Parais, je t'attends!
Parais, je...

SAINTE-ROSE.

Assez! assez!... n'égratignez pas votre diamant.

TROMBOLINE.

Ah! monsieur, vous m'avez fait passer un moment bien agréable.

GROSMENU.

J'en suis ravi.... Mais revenons à notre affaire .. Si vos camarades ne viennent pas, comment jouerons-nous?

SAINTE-ROSE.

Nous nous en passerons.

GROSMENU.

Comment?

TROMBOLINE.

Certainement.

SAINTE-ROSE.

A Saint-Pétersbourg, monsieur, sur le grand théâtre de l'empereur de toutes les Russies, nous avons joué Richard III à nous quatre!

TROMBOLINE.

Et c'est moi qui jouais Richard III!

GROSMENU.

Mais c'est impossible... et les rôles de femmes?

SAINTE-EOSE.

Ils faisaient longueur, nous les avons tous supprimés.

GROSMENU.

Et les ingénues, messieurs?...

CHOUFLEURY.

Supprimées, les ingénues.

GROSMENU.

Comment! supprimées?...

SAINTE-ROSE.

Elles entravent généralement la marche de l'action..... Supprimées!

GROSMENU.

Mais je n'entends pas cela...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GIMBLETTE.

GROSMENU.

J'y tiens, moi, aux ingénues!

SAINTE-ROSE, *présentant Tromboline.*

Mais, au besoin, Tromboline...

GROSMENU.

Madame?

CHOUFLEURY.

Elle est très-forte.

GROSMENU.

Je la crois un peu trop forte... Je me suis fait une autre idée de l'ingénue.

GIMBLETTE, *s'avançant.*

Alors, monsieur, engagez-moi.

TOUS.

Hein!

SAINTE-ROSE.

Qu'est-ce à dire?

TROMBOLINE.

Une servante d'auberge!

GIMBLETTE.

Oh! non pas, j'ai joué la comédie... J'avais juré de renoncer au théâtre... mais je viens d'apprendre, tout à l'heure, en bas, que le perfide que je voulais épouser vient d'enlever une autre femme, et je me décide... je rejoue la comédie, de dépit et de colère!

GROSMENU.

Et que jouez-vous?

GIMBLETTE.

Je joue tout.

CHOUFLEURY.

Tiens! c'est mon emploi.

GIMBLETTE.

Et si vous en voulez la preuve. .

AIR *de M. Hervé.*

De tous les emplois, pour vous plaire,
Je saurai prendre au naturel
Et le ton et le caractère...
Le tragique peut-il vous plaire?
Eh bien! regardez-moi, vous allez voir Rachel.

(*Déclamant.*)

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée,
Tu ne revois de moi qu'une amante offensée,
Qui, comme une furie attachée à tes pas,
Te veut incessamment reprocher son trépas!
Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans la mort je trouve encor des charmes,
Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une seconde fois!
Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie!
Et voir bientôt souiller par quelque lâcheté
Cette gloire si chère à ta brutalité!

REPRISE DU CHANT.

Mais, si le mélodrame a pour vous des appas,
De madame Guyon j'ai l'organe et le bras.

« Je veux y comparaître entre mes deux époux, celui qui m'a secourue dans l'indigence, celui qui m'a torturée dans la richesse... je veux que l'on sache bien que ma fille appartient au pauvre homme qu'elle honore et non à celui qu'elle maudit... je veux qu'on me juge enfin, et le monde, qui m'absout d'avance, apprendra ce que ma famille avait trop oublié: c'est que la vraie noblesse est dans le cœur! »

Oui, grâce à de nombreux essais,
Je crois à ce que je puis faire,
Et dans les deux genres, j'espère
Obtenir un double succès.

GROSMENU, *enthousiasmé.*

Mademoiselle!... je vous offre un engagement de 32 sous!... Non, de 32,000 francs!... Non, de 32 francs!...

SCENE X.

LES MÊMES, GRIOLET.

GRIOLET, *qui vient d'entrer.*

Qu'entends-je!

GIMBLETTE.

J'accepte.

GRIOLET.

Je m'y oppose!

TOUS.

Hein!

SAINTE-ROSE.

Quel est celui-là?

GRIOLET.

Ma petite voiture à l'heure nous attend... Venez, Gimblette!

GIMBLETTE.

Il est trop tard!... je suis engagée, je rejoue la comédie.

GRIOLET.

Mais, je m'y oppose!

TOUS.

Par exemple!.. (*Pendant l'ensemble, Grosmenu entraîne Gimblette. Les autres personnages retiennent Griolet.*)

ENSEMBLE.

AIR: *Final de la Savonnette impériale.*

Quel est l'énergumène
Et le fou révolté,
Qui dispute à la scène
Son ingénuité!

GRIOLET.

Venez, je vous emmène!
Justement révolté,
Je dispute à la scène
Son ingénuité!

GIRAUMON, *apportant une grande affiche qu'il déploie.*

Voilà l'affiche.

TOUS.

Voyons l'affiche!

ENSEMBLE, *reprise.*

FIN DU PREMIER ACTE.

(*Tombe un rideau, qui représente l'affiche suivante.*)

VILLE DE PITHIVIERS.

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES.

REPRÉSENTATION DES PLUS EXTRAORDINAIRES,

Composée de QUATRE pièces curieuses, jouées par les comédiens ordinaires de M. GROSMENU.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE:

CARACALLA

Tragédie presque en vers, par M. Alexandrin LAGRUE, poëte de l'École du bon sens.

CARACALLA, M. GRIOLET. — GETA, son frère, M. CHOUFLEURY. — MACRIN, préfet du prétoire, vieillard âgé, M. SAINTE-ROSE. — LIVIA, fille de Macrin, Mlle GIMBLETTE. — UN SOLDAT ROMAIN, Mlle TROMBOLINE. *Suivie de la 1re représentation de:*

GARGOUILLADA

Opéra-Séria, musica d'il Maëstro VEAUROTI.

NIASO, tenor, Il signor GRIOLLETTI. — GARGOUILLADA, basso, Il signor CHOUFLEURINI. — CABRIOLA, primo soprano, La signora GIMLETTA. — CORO DI GUERRIERI.

Suivi de la 1re représentation de:

LES INFLUENCES DE LA FATALITÉ

SUR UNE FAMILLE DIVISÉE PAR LE MALHEUR.

Drame moderne et humanitaire, de M. CITROUILLARD, dramaturge peu littéraire, de l'École des carcassiers; décors de Filasse et Jambon.

LE COMTE GERALDINI, M. GRIOLET. — LAGINGEOLE, vieux soldat, aujourd'hui herboriste dans les Alpes, M. SAINTE-ROSE. — TREMOLO, pâtre et débitant de tabac, M. CHOUFLEURY. — PAQUERINETTE, jeune chevrière, Mlle GIMBLETTE.

NOTA. L'Administration prévoyante, dans sa sollicitude pour la sensibilité des Spectateurs, a l'honneur de prévenir le Public qu'il trouvera DES MOUCHOIRS AU CONTROLE.

SUIVI DE LA PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE:

LES BERGERS D'ARCADIE

Pastorale Mythologique,

Dansée par les Sieurs et *Sieuses:* GRIOLET, Ste-ROSE, CHOUFLEURY, FRISOTIN, GIMBLETTE et TROMBOLINE.

AVIS, sur l'air de *la Faridondaine:*

VU LA CONSTITUTION DÉLICATE DES ARTISTES ÉMINENTS QUI JOUENT DANS CES DIFFÉRENTES PIÈCES, ON FERA RELACHE TOUS LES JOURS, EXCEPTÉ LE SAMEDI.

L'Affiche du jour ne donnera pas d'autres détails.

ENTR'ACTE.

A la fin de l'entr'racte, le rideau se lève à moitié, et Grosmenu se présente pour faire une annonce.

GROSMENU, *s'avançant vers le public, et très-ému.*

Pardon, Messieurs... si j'avais su, si j'avais pu me douter... que j'aurais eu l'honneur de me présenter devant vous... j'aurais mis un habit noir et des gants blancs. (*Il salue et se retire.*)

LE RÉGISSEUR, *paraissant.*

Eh bien! l'annonce?... l'annonce?...

GROSMENU, *troublé.*

Hein?... plaît-il?

LE RÉGISSEUR.

Vous oubliez l'annonce!...

GROSMENU.

L'annonce?... Ah! oui... (*Au public.*) Je savais bien que j'étais venu pour quelque chose... Messieurs, le grand artiste qui devait jouer le rôle de Caracalla, dans la tragédie, a tout à coup disparu... on le dit enlevé par une comtesse polonaise... mais ce fait est d'autant plus douteux, que tous les journaux l'ont annoncé.... Quoi qu'il en soit, pour ne pas faire manquer cette belle représentation, le sieur Griolet, de passage à Pithiviers, et qui n'a jamais joué sur aucun théâtre, veut bien se charger de

remplacer avantageusement le grand acteur qui nous fait faux bond... Ce jeune homme a du chic... et je crois que vous en serez contents... Ce n'est peut-être pas tout à fait mademoiselle Rachel... mais il a quelque chose de la diction de Talma, surtout quand il joue la pantomime... Il réclame toute votre indulgence... quoiqu'il n'en ait pas besoin... mais ça fait toujours bien. (*Il se retire, puis revient.*) A propos!... je vous demande bien pardon de m'être présenté sans habit noir et sans gants blancs. (*Le rideau baisse. — On frappe les trois coups, l'orchestre joue la symphonie traditionnelle d'Haydn, et le rideau se lève.*)

ACTE II.

CARACALLA

Tragédie.

PERSONNAGES :		ACTEURS :
CARACALLA, empereur romain........	MM.	GRICLET.
GETA, son frère.....................		CHOUFLEURY.
MACRIN, préfet du prétoire............		SAINTE-ROSE.
LIVIA, amante de Geta et fille de Macrin.	Mlle	GIMBLETTE.
UN SOLDAT ROMAIN.................	Mme	TROMBOLINE.

Un palais.

SCENE I.

LIVIA, *seule.*

Hier, Caracalla traversait le Forum,
Et, les yeux à demi cachés sous son pépium,
Il m'a, de ses regards, bien longtemps poursuivie.
Ah! c'est que ma tendresse est son unique envie;
Et, pour mieux me ravir à mon amant absent,
Il plonge dans les fers un vieillard innocent!
Il poursuit, dans Macrin, le chef de ma famille :
En immolant le père, il ose aimer la fille!
Horreur!...
(*Bruit de pas au dehors.*)
Qu'entends-je!...
(*Allant au fond.*)
O ciel! c'est lui, c'est mon Géta!
Cet amant que le ciel sur mon chemin jeta!
Geta, qui m'a jetée aux lieux où je végète!...
Courons sur la jetée où mon Geta se jette!

SCENE II.

LIVIA, GETA, UN SOLDAT. (*Le soldat précède Géta et va se placer au fond.*)

GETA, *en guerrier, portant un casque démesuré.*

C'est vous, chère princesse, enfin je vous revois!
(*Montrant le soldat.*)
Cette vaillante armée, accourue à ma voix,
Triomphe, et des vaincus rapporte les bannières.
Vainement ils s'étaient portés sur nos derrières;
Nous avons triomphé dans toutes leurs cités,
Par un de ces succès de *l'Univers cités*,
Et nos soldats vainqueurs, même des inhumaines,
En cueillant des lauriers, recueillent des *romaines*...
(*Après avoir fait quelques pas en tournant.*)
Mais mon frère est absent... Hier, Caracalla
Sur un cheval fougueux, dit-on, caracola.

LIVIA.

Eh quoi! Caracalla, dis-tu, caracola?

GETA.

Qui caracolerait, sinon Caracalla?

LIVIA.

Eh! quoi! pauvre insensé, tu te fais une idole
De ce Caracalla, parce qu'il caracole!
Sais-tu que de mon père il abrége les jours,
Et que je suis l'objet d'impudiques amours!

GETA.

Toi?

LIVIA.

Oui!

GETA.

Non!

LIVIA.

Si!

GETA.

Mais...

LIVIA.

Quoi?

GETA.

Ciel!

LIVIA.

Hein?

GETA.

Dieux!... lui!... mon... frère!
Ah! s'il est vrai, Livia, des lauriers de la guerre
Je ne veux plus parer ce noble et large front,
Que les dieux n'ont point fait pour un indigne affront!
Je ne serai jamais, non, jamais, je m'en vante,
De ces maris qu'aucu—ne injure n'épouvante!
(*S'animant.*)
Plutôt percer ton flanc de ce fer assassin,
Et de ton joli sein, le plonger dans mon sein!
(*Très-vite.*)
Pour sauver ta vertu, lorsque je m'évertue,
Abattu, combattu, veux-tu que je te tue?

LIVIA.

Pas encore... Essayons de quelque autre moyen,
Moins sûr, mais plus adroit.

GETA.

Essayons, je veux bien.
Je vais à l'instant même, au palais de Sévère,
Lui parler d'un ton doux, mais d'une voix sévère.
Attends... le trépas seul brisera nos liens.
Je vais, j'attends, je vois, je parle et je reviens.
Suivez-moi, mes soldats.
(*Il sort à gauche. Le soldat le suit.*)

SCENE III.

LIVIA, *seule.*

Je n'ai plus d'espérance!...
Mais qu'entends-je? et qui donc en reculant s'avance?
Grands dieux! Caracalla, suivi de ses licteurs!
(*Ici l'on voit entrer par la droite le même soldat, qui va se placer au fond, exactement comme à la seconde scène.*)

SCENE IV.

LIVIA, CARACALLA, LE SOLDAT.

CARACALLA, *à Livia, qui s'éloigne.*

Restez, restez, princesse... et des dieux créateurs
Ne me dérobez pas la plus parfaite image.
Souffrez qu'à leur chef-d'œuvre, ici, je rende hommage,
Et qu'à vos deux genoux, le grand Caracalla
Prouve à—Livia—qu'elle a—son â—me et sa...

LIVIA.

Holà!

CARACALLA.

Voilà!

LIVIA.

Halte-là!... Oui, par la chaste déesse,
Qui bannit de nos cœurs toute folle tendresse,
Respectez ce que Rome entière respecta,
La fille de Macrin, l'épouse de Géta!

CARACALLA, *éclatant.*

Et pourquoi respecter la fille d'un rebelle?
(*Tendrement.*)
Je vous respecterais, si vous étiez moins belle.
(*Marchant.*)
Mais je commande, moi, Marcus, Aurélius,
Antoninus, Rebus, Quibus, Olibrius,
(*Revenant à elle.*)
Caracalla!... Mon cœur par l'amour se corrode!...
J'étais encore enfant, lorsque régnait Commode.
Il découvrit en moi son émule à venir,
Et tout d'abord, à moi, Commode vint s'ouvrir.
Trouvant à mes projets Commode *nécessaire*,
De Commode, longtemps, je fus le *secrétaire*.
C'est lui qui nous apprit, sans que nul répliquât,
Que tout cœur de romaine est tendre et délicat.
Il faut que, sans détour, ici tu te prononces :
Les *romaines* jamais ne *mâchent* leurs *réponses*.
L'es-tu?... réponds, j'attends.

LIVIA.

Si je le suis, grands Dieux!

Rome a vu, dans ses murs, naître tous mes aïeux.
Mais de Macrin captif, la fille, en étrangère,
Dans ce triste palais, d'étage en *étage erre*,
Si Macrin t'entendait me parler des Romains,
Il serait comme un crin, ce Macrin, que tu crains!
Tu me parles de Rome!... Oh! oui, je suis romaine,
Et je jure haine à Rome, oui, je jure à Rome, haine!
Est-ce en accomplissant tes projets inhumains,
Que tu prétends te faire applaudir des Romains!

CARACALLA, *arpentant le théâtre et criant.*

Lorsque tous les romains envahiraient la salle,
Des romains assemblés je brave la cabale!
Longtemps à m'applaudir ils ont usé leurs mains,
Et je ne prétends plus aux bravos des romains!

SCENE V.

LES MÊMES, GETA.

(*Géta paraît et s'arrête au fond.*)

LIVIA.

De grâce!... écoutez-moi!

CARACALLA.

Je ne veux rien entendre,
Et tu m'appartiendras!

GETA, *le repoussant.*

Eh bien! viens donc la prendre!

(*Il la poign... à plusieurs reprises.*)

LIVIA.

Ah!

CARACALLA.

Morte!

GÉTA, *qui l'a étendue par terre avec soin.*

Viens la prendre à la tombe!

CARACALLA.

A dessein,
D'un poignard assassin frapper un si beau sein!
(*Poignardant Géta.*)
Infâme!

GÉTA.

Ah!

CARACALLA.

Meurs aussi!

GÉTA.

Juste ciel! je succombe!

(*Il tombe la face contre terre, les mains étendues.*)

CARACALLA *fait un geste d'insouciance et va sortir, lorsqu'il se trouve en face de Macrin, et recule avec terreur.*

Mais quel est ce fantôme?... il sort donc de la tombe!...
Macrin! lui! se peut-il!..

SCENE VI.

LES MÊMES, MACRIN.

MACRIN.

Non, je ne suis pas mort,
Et je sors du tombeau comme *un vieillard en sort!*
Un pâtre m'a sauvé: le peuple, pour t'abattre,
Avait de mon cachot donné la *clef au pâtre.*
Je te brave à mon tour, et j'ai pour combattants
Trois cent mille romains et deux cent mille francs!
(*Montrant Livia.*)
Voilà plus de quinze ans qu'en en forçant la porte,
Ma fille, en mon cachot, seule *à manger m'apporte.*
Eh bien! pour la venger, quand je sors du tombeau,
Le ciel dira gloire au — bourreau de son bourreau!
(*Il frappe Caracalla au dos.*)

CARACALLA.

Ah! quel coup je reçois!... le traître! par derrière,
Il m'a percé le sein!... Déjà ma voix s'altère...
Je ne puis dire un mot, c'est l'instant de parler.
Mon âme, au noir séjour, prête à dégringoler,
Se rappelle, en tremblant, le nombre de ses crimes!
Je suis environné de toutes mes victimes!
Quel Dieu, pour me punir, vient de les rassembler?...
(*D'une voix brisée.*) (*Criant.*)
Je ne peux plus parler... Je ne peux plus parler!
C'est toi, Ninus!... c'est toi, Varon!... c'est toi, tendr... [Lavie!..
Venez-vous à ce mort redemander la vie? ...e...
Où je vous ai conduits, je vais moi-même a... ...urs: il baisse

Je ne peux plus parler, je ne peux plus parler!
(*Il tombe, puis se remet tout à coup sur son séant.*)
Parlons, parlons encor, parlons toujours sur terre!
Parlons, comme l'on parle au moment de se taire!
Parlons: car ma parole est prête à s'envoler!
(*Il tombe, puis se relève et crie.*)
Ah! je ne parle plus!... Je ne peux plus parler!
Ah!...
(*Il meurt.*)

MACRIN.

Le voilà donc mort! sans espoir de renaître!
Qu'un grand homme est petit, quand il a cessé d'être!
Mais, quoi! tous ils sont morts, et, dans cet abandon,
Je survivrais à tous, moi, Macrin!... ma foi, non!

(*Il se poignarde et tombe. A peine est-il tombé, que le soldat, resté jusque-là impassible, s'avance, se tue et tombe au milieu d'eux. — Le rideau baisse.*

FIN DE LA TRAGÉDIE.

Aussitôt après la chute du rideau, Grosmenu, placé au balcon, prend la parole.)

GROSMENU, *avec enthousiasme.*

Ah! bravo! c'est très-bien! Dans cette tragédie,
On reconnaît sans peine un homme de génie!
De ces héros romains, dont nous avions assez,
Les caractères sont on ne peut mieux tracés.
C'est Rome à chaque vers, toujours Rome qu'on nomme!
J'aime, après mon dîner, tous ces grands vers de Rome...
Et j'ai tant applaudi tous ces héros romains,
Que j'ai les doigts tout chauds... j'ai besoin d'air aux mains!
Caracalla me plaît par sa scélératesse,
Geta par son amour, Livia par sa tristesse.
Le vieux Macrin lui-même, au déclin de ses ans,
Me plaît par son langage et par ses cheveux blancs.
Enfin, jusqu'au soldat qui, gardant le silence,
Dans ce qu'il ne dit pas montre tant d'éloquence!
Il n'est pas un soldat pareil dans l'univers...
Ah! tiens! je m'aperçois que je vous parle en vers!

Je vous en demande bien pardon, ça ne m'arrivera plus... Ah! tiens, tiens, tiens, tiens! je n'avais pas encore vu ma salle pleine... J'étais si troublé quand j'ai fait l'annonce!... C'est gentil... ah! seprelotte! c'est gentil, et très-bien composé... mieux composé que la tragédie... On est vraiment très-bien, dans cette salle.

UN VIEUX MONSIEUR, *dans une loge, en face de Grosmenu.*

Je ne trouve pas.

GROSMENU.

Plaît-il, monsieur?

LE MONSIEUR.

Je ne trouve pas.

GROSMENU.

Vous êtes difficile... Pour trente-deux sous, on ne peut pas être plus à son aise.

LE MONSIEUR.

J'ai payé trois francs.

GROSMENU.

Trois francs?... Ah! j'y suis... c'est que vous aviez un billet de faveur.

LE MONSIEUR.

Comment, monsieur?

GROSMENU.

Oui, monsieur, c'est trente-deux sous au bureau... avec un billet de faveur, c'est trois francs.... comme dans tous les théâtres...

LE MONSIEUR.

Je suis mal assis.

GROSMENU.

Ah! monsieur, vous m'étonnez.

LE MONSIEUR.

Je suis sur des noyaux de pêche.

GROSMENU.

Vous m'étonnez encore... Après ça, il y a tant de théâtres qui en manquent, de noyaux!... (*Riant.*) Hi, hi, hi, hi... Je ne déteste pas ce calembour.

LE MONSIEUR.

Je le trouve bête.

GROSMENU.

Ce monsieur me rappelle Caracalla.

LE MONSIEUR.

Sapristi! que je suis donc mal!

GROSMENU.

Prenez patience, monsieur.... Après l'opéra italien, il y aura dix minutes d'entr'acte, pour laisser reposer les artistes et le public... (*Au public.*) Vous entendez, messieurs, dix minutes, pas davantage... (*Ici les musiciens se disposent à commencer l'ouverture.*) Ah! ah! voici les musiciens qui s'apprêtent... Nous allons entendre de la musique italienne, composée par des Italiens, sur des paroles importées d'Italie.

LE MONSIEUR.

C'est assommant!... On n'y comprend rien.

GROSMENU.

Ah! monsieur, c'est pourtant bien facile... Savez-vous ce que veut dire *mio Padre?*

LE MONSIEUR.

Non.

GROSMENU.

Vous voyez bien.... Cela veut dire mon cousin germain. (*On frappe les trois coups.*) Attention! ça va commencer... ouvrez vos oreilles de dilettante. (*Après les premières mesures de l'ouverture.*) Oh! bravo! brava!.... Comme c'est italien!.... On se croirait à Napoli ou à Firenze... (*Au vieux monsieur.*) Comprenez-vous?

LE MONSIEUR.

Non, monsieur.

GROSMENU.

Vous voyez bien encore.

LE MONSIEUR.

C'est *mouche.*

GROSMENU.

Mouche vous-même!

LE MONSIEUR, *se levant.*

Monsieur!...

GROSMENU.

Silence! le rideau se lève.... Le théâtre représente quelque chose.... Je crois que c'est un palais.... mais je n'en suis pas sûr... (*L'opéra commence.*)

ACTE III.

GARGOUILLADA

Opéra seria.

PERSONNAGES:	*ACTEURS*:
NIASO, tenor	Il signor GRIOLETTI.
GARGOUILLADA, basso	Il signor CHOUFLEURINI.
CABRIOLA, primo soprano	La signora GIMBLEITA.
CHOEURS DE GUERRIERS	Il signor SANTA-ROSA. La signora TROMBOLINA.

Un palais, style du moyen âge.

SCÈNE I.

NIASO, *entrant, vêtu d'un justaucorps avec des crevés.*

RECITATIVO.

O cielo!... quittare Venezia la bella!
Et mia maîtressa, mia Cabriola!

CAVATINA.

O che dolor
Per mio amor!
O che dolor
Per il mio cor!

Piu dormire,
Piu mangiare,
Piu polkare,
Et sempre chantare...
O che dolor etc.

GROSMENU, *au balcon.*

Che dolor per mio cor?... Je crois comprendre que ce ténor invoque les secours d'un pédicure... Mais laissons l'action se développer.

NIASO.

RECITATIVO.

Accourete, mi guerrieri,
Fantassini, cavalieri!

(*Marche guerrière. — Les chœurs entrent, composés de Sainte-Rose et de Tromboline, qui représentent l'infanterie et la cavalerie de Niaso.*)

CORO.

Voici, voici li guerrieri,
Fantassini, cavalieri!

SAINTE-ROSE.

Andiamo!

TROMBOLINE.

Marchiamo!

SAINTE-ROSE.

Andiamo!

TROMBOLINE.

Marchiamo!

ENSEMBLE.

Andiamo!
Marchiamo!

NIASO, *hurlant.*

Viva la bataïlla!
Bravons la mitrailla!
Andiamo!
Marchiamo!

TOUS LES TROIS.

Andiamo!
Marchiamo!

(*Grands applaudissements. — Niaso, qui s'était mis à la tête du fantassin et du cavalier, les quitte pour venir saluer le public, puis il sort. — La scène reste vide.*)

GROSMENU, *pendant la ritournelle.*

Si j'ai bien saisi le sens de ce pur italien, ce jeune homme... que je crois avoir rencontré sur une pendule... serait un militaire en garnison à Venezia la bella... il serait forcé de partir pour la battailla... et il regretterait une jeune personne de là, nommée Cabriola... (*La voyant entrer.*) Ah! voici sans doute cette prima donna.

SCENE II.

CABRIOLA, *entrant du côté opposé à la sortie de Niaso. Elle se promène longtemps pendant la ritournelle qui n'en finit pas.*

ANDANTE.

Mio Niaso va partire!
Gargouillada, mio tutore,
Piu terribile qu'Otello,
Veut m'y conduire, à l'autello!

STRETTA.

No, no, no, no!
Affroso tyranno,
Tu n'auras pas mia mano!
No, no, no, no!
Affroso tyranno!
Piutôt un boisseau d'charbono!

Niaso, mio caro Niaso,
Ecco mio amoroso!
Per Niaso, io l'ai jura,
Mia mano, mio cor... et cœtera!

No, no, no, no!
Affroso tyranno, etc.

(*On applaudit et on jette un bouquet. — Cabriola salue le public et sort. — La scène reste encore vide.*)

GROSMENU.

Ce que j'aime, dans ces opéras italiens, c'est cette façon naturelle de s'en aller, dès qu'on a fini de chanter... comme si on disait: Messieurs, je vous demande la permission d'aller prendre quelques rafraîchissements... mais soyez tranquilles, je reviendrai quand on aura besoin de moi pour chanter autre chose... Tiens! qu'est-ce que je vous disais!... la voilà qui rentre!... et l'autre de son côté!... j'étais sûr de ça... Je flaire un duo d'amour.

SCENE III.

NIASO, *rentrant à droite,* CABRIOLA, *rentrant à gauche.*

CABRIOLA.

Niaso!

NIASO.

Cabriola!

CABRIOLA.

Eccolo!

NIASO.

Eccola!

ENSEMBLE.

O momento
Fortuuato!

NIASO.

Ma, che veggio!... che spectacolo!
Una larma dans ton œillo!

CABRIOLA.

Mio niaso, mon œillo pleura,
Perchè tu vas partir per la guerra!

NIASO.

È vero... Tiens! tiens! escouta
Il suono della trompetta!

CABRIOLA, *criant.*

Et si partir, qui mi guarda
De l'in'âmo Gargouillada?

NIASO.

Gargouillada!

CABRIOLA.

Gargouillada.

NIASO.

Gargouillada!

(*Il termine par une note très-aiguë.*)

GROSMENU.

Ah! la jolie note!... ce doit être un ut de cerveau.

CABRIOLA.

Il vuolo m'épousare!

NIASO.

Ma toi no cedere
Al feroccio tyranno?

CABRIOLA.

Ah! no!
Toi restare fidele aussi?

NIASO.

Si!

CABRIOLA.

No!

NIASO.

Si!

CABRIOLA.

No!

NIASO.

Si!

ENSEMBLE.

A toi seul / seule } il mio cor!
Encor, encor, encor!
A toi mio amor!
A mort! à mort! à mort!

(*Tonnerre d'applaudissements. — Ils saluent gracieusement et sortent.*)

GROSMENU.

Le libretto indique qu'ils ne doivent pas sortir... mais ils sortent pour se faire rappeler... (*Criant.*) Grioletti! la Gimbletta! Grioletti!... (*Niaso et Cabriola rentrent.*) Bis! bis! bis!

NIASO *et* CABRIOLA.

A toi seule / seul il mio cor!
Encor, encor, encor!
A toi mio amor!
A mort! à mort! à mort!

SCENE IV.

NIASO, CABRIOLA, GARGOUILLADA.

TRIO.

GARGOUILLADA, *au fond.*

O furore!

GROSMENU.

Ah! voici Gargouillada!... il basso cantante!... Ceux qui savent parfaitement l'italien appellent ceci une basse chantante... ceux qui ne savent pas du tout l'italien, disent toujours: il basso cantante.

GARGOUILLADA, *s'avançant.*

O furore!

NIASO *et* CABRIOLA.

Cielo!

GARGOUILLADA.

Voi parlate d'amore!...
Si restes près della signora,
Craigni, craigni mia colera!

GROSMENU.

Il a le choléra?

GARGOUILLADA, *gamme descendante.*

Craigni, craigni, craigni mia co-le-ra!

(*Il termine par une note extrêmement grave.*)

GROSMENU.

Ah! la belle note!... c'est un ut de talon!

NIASO, *très-haut.*

Va, va, tyranno,
Vecchio coquino!
Mio amore, mio amore
Brava ta furore!

NIASO *et* CABRIOLA.

Mio amore, mio amore,
Brava ta furore!

GARGOUILLADA, *hurlant.*

Soldati, presto!
Qu'il soit saisito,
Qu'il soit plongeato,
Précipitato
Dans oun cachoto!

CABRIOLA, *poussant un grand cri et devenant tout à coup folle.*

Ah!... che veggio!... la!... tout prèso di mi!...
Voyete!... voyete fantômi!...

NIASO.

Ah! che folia!

GARGOUILLADA.

Ah! che folia!

GROSMÉNU.

Une scène de folie!... c'est la première que je vois dans un opéra italien... Bravo!

NIASO *et* GARGOUILLADA.

Si jeune et si jolia!
Quel malheur pour sa familia!...

CABRIOLA, *très-gaie.*

Tra la la la deridera...
Viva il ballo de l'opera!
Il cancane della chaumiera!...
Lra la la la deridera!

(*Elle se jette par la fenêtre.*)

NIASO *et* GARGOUILLADA, *tirant leurs épées.*

En guarda! en guarda! } 3 ou 4 fois
Spada contra spada!

(*Ils continuent à se provoquer en chantant et en changeant de place sans jamais s'attaquer.*)

LE CHOEUR, *traversant le fond.*

Andiamo!
Marchiamo! etc.

(*Le rideau baisse.*)

FIN DE L'OPERA.

GROSMENU, *criant.*

Bravo!... Tutti! tutti! (*Tous les acteurs reparaissent en se tenant par la main. Grosmenu quitte la salle.*)

ENTR'ACTE.

(*Quand les spectateurs sont rentrés, Grosmenu reparaît au balcon.*)

GROSMENU, *rentrant.*

Pardon, madame, je suis désolé de vous déranger... Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre... merci... C'est étroit, mais on arrive... Ah! nous allons voir le drame!... un drame humanitaire, à l'instar de ceux qu'on joue aux boulevards... vous allez pleurer à chaudes larmes!

LE MONSIEUR.

Oui!.. ce sera du joli!

GROSMENU.

Il est insupportable, ce monsieur... Avez-vous remarqué, messieurs, que dans les salles de spectacle, il y a toujours un ou deux messieurs.... quelquefois trois... qui haussent les épaules, critiquent tout, trouvent tout mauvais... On les écoute, on se dit : Oh! oh! voilà des gaillards qui s'y entendent.,. peste!... comme ils jugent!... comme ils s'y connaissent!... Eh bien! pas du tout... les trois quarts du temps, ce sont des cretins comme monsieur.

LE MONSIEUR, *se levant et tendant son bras.*

Monsieur, voici ma carte!

GROSMENU.

Je n'ai pas le bras assez long... j'irai la prendre tout à l'heure. (*On frappe les trois coups.*) Après le drame, monsieur, après le drame... Oh! je m'apprête à de bien douces émotions. (*L'orchestre exécute une ouverture très-bruyante.*) Oh! comme ça porte à la rêverie!... ça annonce bien un drame humanitaire.. Ah! le rideau se lève!... Nous sommes dans les montagnes... (*Des moutons passent au fond.*) Un site agreste et champêtre permet à la bergère de faire paître son troupeau... Ah! voici la bergère... (*Choufleury paraît, en jeune pâtre tyrolien.*) Non, c'est un berger. (*Le drame commence.*)

ACTE IV.

LES INFLUENCES DE LA FATALITÉ

SUR UNE FAMILLE DIVISÉE PAR LE MALHEUR,

Drame moderne et humanitaire.

PERSONNAGES :		*ACTEURS.*
LE COMTE GÉRALDINI.............	MM.	GRIOLET.
LE PÈRE LAGINGEOLE, vieux soldat, aujourd'hui herboriste dans les Alpes..		SAINTE-ROSE.
TRÉMOLO, pâtre et débitant de tabac .		CHOUFLEURY.
PAQUERINETTE, chevrière..........	Mlle	GIMBLETTE.

Le théâtre représente un vallon dans les Alpes.

SCENE I.

(*La neige tombe pendant cette scène.*)

TREMOLO, *d'un ton lugubre.*

Moutons, heureux moutons, qui paissez dans nos vertes prairies... vous, qui buvez dans le creux des feuilles la rosée tombée du ciel... Oh! je vous aime, heureux moutons... je vous aime, parce que vous avez la candide innocence de ma Paquerinette... Oh! oui, j'aime bien le mouton.

GROSMENU, *au balcon.*

Moi aussi, monsieur, j'aime bien le mouton. (*Musique.*)

TREMOLO.

Mais on vient, du côté de la montagne!... je ne me trompe pas, c'est elle!

SCENE II.

PAQUERINETTE, TREMOLO.

PAQUERINETTE, *entrant en courant, sur un forté d'orchestre.*

Tremolo!

TREMOLO.

Paquerinette!

PAQUERINETTE.

Sauve-moi!

TREMOLO.

D'ou vient ce trouble?

PAQUERINETTE.

Ecoute!... regarde!... ne m'a-t-il pas poursuivie?

TREMOLO.

Qui donc?... Juste ciel! aurais-tu vu le loup?

PAQUERINETTE.

Ah! si ce n'était que ça!

TREMOLO.

Qu'est-ce donc?

PAQUERINETTE.

Il est un vautour plus terrible et plus féroce que tous les loups de cette forêt!.. Vois-tu là-bas, sur la colline, l'antique châtellenie des barons de Geraldini?... C'est de là que le vautour affamé guette de son œil fauve les jeunes colombes qui voltigent dans la plaine... c'est de là que les héritiers du vieux baron s'abattent sur les naïves jouvencelles qui folâtrent au milieu des fleurs!

TREMOLO.

Grand Dieu!... Le baron l'aurait-il rencontrée?

PAQUERINETTE.

Il m'a surprise dans la montagne, et n'a pas rougi de mettre à mes pieds ses trésors, son domaine, sa baronie, tout ce qu'il possède... et lui avec!...

TREMOLO.

Enfer et malédiction!... Et, tu as accepté?

PAQUERINETTE.

Soupçon qui m'outrage!

TREMOLO, *la pressant contre lui, avec des gestes frénétiques*

Pardonne, Paquerinette, pardonne... mais si tu savais comme je souffre!... Oh! ces grands seigneurs, ils ne comprennent pas ce qu'il y a sous un corsage de bure!

PAQUERINETTE.

Oh! si...

TREMOLO.

Oh! non.

PAQUERINETTE.

Oh! si.

TREMOLO.

Ah! tu penses des bêtises.

GROSMENU, *riant, à son voisin.*

Elle pense des bêtises, l'ingénue.

TREMOLO.

Moi, je te parle au nom de l'humanité souffrante, dont la voix plaintive est méconnue par les cœurs orgueilleux de cette classe privilégiée, qui, dans une société corrompue, n'obéissant qu'aux seules lois des passions, entraîne l'innocence, par l'attrait du plaisir, sur le chemin du déshonneur!

GROSMENU.

Oh! sublime! (*A son voisin.*) Je ne sais pas si vous avez compris, mais c'est sublime.

PAQUERINETTE.

Silence!... J'entends venir le vénérable Lagingeole... Qu'il ignore toujours à quel point nous sommes infortunés!

SCENE III.

LES MÊMES, LAGINGEOLE, (*vieux soldat.*)

LAGINGEOLE.

Bonjour, mes enfants... J'ai dormi bien tard. (*Il s'assied. — La neige, qui avait cessé, recommence à tomber, mais seulement sur la tête de Lagingeole assis.*) Ah! dame, mes vieilles jambes ont tant marché... j'ai si longtemps fait la guerre avant de revoir mes vieux foyers... Ça va bien?

TREMOLO, *d'un ton lugubre.*

Pas mal, et vous?

LAGINGEOLE.

Moi, j'ai mes vieux rhumatismes... Quand on a bivouaqué dans les neiges de la Russie, quand on a pataugé dans les marais de la Hollande...

GROSMENU.

Je l'aime, moi, ce bon vieux.

LAGINGEOLE.

A propos de rhumatismes, où en sont vos amours?

TREMOLO, *criant et tournant le dos au public.*

Toujours persécutés par les maîtres égoïstes d'une société mal fichue et d'un monde mal fagotté, qui ne voient dans l'innocence qu'une primeur savoureuse, et dans la beauté qu'une marchandise qui se paye avec ce vil métal qu'on appelle de l'or!

LAGINGEOLE.

Oh! la société! la société! (*Il se lève et passe à gauche. La neige le poursuit.*) Amas de guenilles et de paletots sans couture!... chaîne, dont les anneaux s'enlacent, qu'ils soient d'or, de fer ou de cuivre!... pêle-mêle de fleurs et de fumier! Tour de Babel, où chacun se coudoie sans se comprendre, où la vertu, le courage, l'innocence barbottent en clapotant dans la fange de ruisseau, exposés aux éclaboussures du phaéton superbe que le riche promène au hasard, en suivant les zig-zags de sa pensée vagabonde!!! (*Allant à Paquerinette.*) O pauvre fleur étouffée! en vain tu demandes au soleil un rayon de sa bienfaisante lumière, en vain tu implores les zéphirs pour qu'ils rafraîchissent

ta corolle desséchée... tu pousses à l'ombre, tu sèches, tu te fanes et tu meurs, sans que la nature se soit enivrée de ton doux parfum!... Oh! la société, la société!!!

GROSMENU.

Toujours la société!... (it-il être insupportable... en société!

TREMOLO, *furibond.*

Mon oncle! il est temps d'en finir avec cette ironie amère, cette plaisanterie barbare, cette dérision sauvage!... Suivez-moi, j'ai mon projet... Nous briserons cette chaîne et nous en éparpillerons les anneaux, nous donnerons de l'air aux fleurs en renversant la tour de Babel, nous sauverons l'innocence en punissant le crime!.. Suivez-moi! suivez-moi!... mais suivez-moi donc! (*Il sort.*)

LAGINGEOLE, *le suivant.*

Oh! la société! la société!

GROSMENU.

Pristi! comme c'est enlevé!... C'est écrit avec de l'essence de roses et une plume de fer.

SCENE IV.

PAQUERINETTE, *seule.*

Ils partent et me laissent seule!... Oh! que faire?... Si cet homme venait!... Comment échapper à la séduction qui l'accompagne?... Il est bien, ce monstre!... Avec lui, j'aurais un manchon, un coupé, des cachemires... Oh! mon cœur, ma tête et ma vertu!... Mon cœur qui palpite, ma tête qui m'entraîne et ma vertu qui me retient!

GROSMENU.

Bravo!

PAQUERINETTE.

Mais je ne me trompe pas!... on vient!... Ciel! c'est lui!... (*Forté à l'orchestre.*)

SCÈNE V.

PAQUERINETTE, FRISOTIN *et* GRIOLET. (*Ils entrent des deux côtés opposés et portant le même costume.*)

TOUS DEUX, *parlant ensemble et faisant les mêmes gestes.*

Enfin, je vous revois!... et mon amour...

GIMBLETTE, *bas, à Frisotin.*

Allez-vous-en donc!

TOUS DEUX, *continuant.*

Est trop ardent pour s'éteindre en un jour sous les glaces de vos froides rigueurs!

PAQUERINETTE, *reprenant son rôle.*

Monsieur, que venez-vous faire ici?

TOUS DEUX.

J'y viens chercher le bonheur ou la mort!

PAQUERINETTE.

Qu'espérez-vous donc?

TOUS DEUX.

Être heureux ou mourir!

GROSMENU, *interrompant.*

Pardon, pardon... je ne comprends pas cette situation double.

GRIOLET, *sur l'avant-scène.*

La situation n'est pas double, monsieur... elle est même très-simple... mais on veut me prendre mon rôle.

FRISOTIN.

Non pas!.. c'est monsieur qui m'a volé le mien, afin de jouer avec mademoiselle Gimblette!... Monsieur m'avait fait empaqueter dans un ballot et conduire aux Messageries... Mais j'arrive à temps pour reprendre mon rôle dans le drame, et nous jouerons tous deux ensemble.

GROSMENU.

Ah! bon, c'est le même rôle que vous jouez à la fois?... très-bien, je n'y vois pas de mal, continuez.

FRISOTIN.

Nous verrons bien qui cèdera!

GRIOLET.

Ce ne sera pas moi qui cèdera!... (*se reprenant*) derai!

GIMBLETTE.

Mais c'est très-embarrassant... je ne sais à qui m'adresser!

GROSMENU.

Adressez-vous à tous les deux... Allez-y!

PAQUERINETTE, *reprenant son rôle et s'adressant à l'un et l'autre.*

Monstre! quel est... ton... projet?

TOUS DEUX.

T'enrichir! te couvrir de perles et de diamants!... Je te mettrai dans tes meubles... Fêtes, bals, plaisirs de toute espèce... tu n'auras qu'un désir à former, qu'un mot à dire, qu'un geste à faire... et ton esclave obéira!... Demande, exige, ordonne, ton esclave est à tes pieds!... (*Ils tombent à genoux.*)

PAQUERINETTE, *s'adressant alternativement à chacun d'eux*

Mais tu es un misérable!... Ma vertu, voilà mon seul trésor, et ce trésor, que m'a légué ma mère, rien au monde ne pourra me le ravir!

TOUS DEUX.

Eh bien! s'il faut employer la violence pour te posséder... j'oserai tout!

GROSMENU.

Ah! diable! ça va devenir difficile à deux.

PAQUERINETTE, *s'armant d'un poignard.*

Approche! et je te... (*Allant de l'un à l'autre*) et je te... poignarde!... (*D'un ton naturel.*) Je ne sais lequel poignarder, c'est assommant!

GRIOLET, *bas à Gimblette.*

Attends, attends!... j'ai mon idée. (*Il sort.*)

FRISOTIN.

Il y renonce!... il me laisse la place! (*Déclamant.*) Me poignarder!.. et pourquoi?... parce que je vous aime, parce que je veux votre bonheur... parce que je voudrais acheter au prix de tout mon sang... (*A ce moment, une trappe s'ouvre sous les pieds de Frisotin, qui disparaît en criant.*)

GROSMENU.

Ah! mon Dieu! est-ce que ce coup de théâtre est dans le poëme?...

GRIOLET, *reparaissant.*

Non, monsieur, c'est moi qui viens de m'entendre avec le machiniste, pour enfoncer ce monsieur... Maintenant ça va aller tout seul, à moi tout seul... (*Déclamant.*) Me poignarder!... et pourquoi?.. parce que je vous aime, parce que je veux votre bonheur.. parce que je voudrais acheter au prix de mon sang l'amour de Paquerinette!... Oh! consens à m'aimer, jeune fille, consens-y, consens-y!...

SCENE VI.

LES MÊMES, TREMOLO, LAGINGEOLE.

TREMOLO, *armé d'une hache.*

Enfer! ils sont ensemble.

LAGINGEOLE.

Oh! la société! la société!

TREMOLO.

Comte, marquis ou baron, tu vas mourir!

GRIOLET.

Mourir!... Qui de vous osera frapper le baron Chilpéric de Géraldini?

TREMOLO, *jetant sa hache.*

Chilpéric de Géraldini!... Vous vous nommez Chilpéric de Géraldini?

GÉRALDINI.

Oui.

TREMOLO.

Mais alors, vous êtes le frère du cousin du neveu de l'oncle Anselme?...

GÉRALDINI.

Oui, puisque l'oncle d'Anselme était l'oncle du neveu du cousin de mon frère.

TREMOLO.

Mais, alors, vous êtes mon parrain!...

GERALDINI.

Ton parrain!

TREMOLO.

Oui, puisque la tante de la sœur du frère de votre cousine était la nièce du neveu de votre sœur, et que cette nièce devint ma marraine.

GÉRALDINI.

Mais, si je suis ton parrain, je comprends tout!... tu es le fils de ma cousine!... Élevé par le fils de mon oncle et par les soins

de mon frère, le fils de la pauvre Estelle!... Mais sais-tu ce qu'elle était, ta marraine?... elle était, la complice de mon frère, l'ennemie de ma cousine, de ta mère, dont je fus l'indigne séducteur!... (*Criant.*) Je ne suis pas ton parrain... je suis ton père!

TRÉMOLO.

Mon père! (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie : ils tournent sur eux-mêmes, et Géraldini se trouve entre Tremolo et Paquerinette.*)

PAQUERINETTE.

Mais, si vous êtes le père de mon cousin, vous êtes donc ce Géraldini qui traversa l'Allemagne en 1835?

GÉRALDINI.

Je suis lui.

PAQUERINETTE.

Apprends alors que ton oncle paternel avait séduit ta mère, que ta nièce est ta sœur, que cette sœur va devenir ta petite-fille, que cette sœur enfin, c'est moi!

GÉRALDINI.

Ma sœur!

PAQUERINETTE.

Mon frère! (*Ils s'embrassent en pleurant, tournent aussi sur eux-mêmes, et Géraldini se trouve près de Lagingeole.*)

LAGINGEOLE.

Oh! la société, la société!... (*A Géraldini.*) Mais, si vous êtes le Géraldini qui traversa l'Allemagne en 1835, vous êtes le fils d'Adélaïde de Rochegune?...

GÉRALDINI.

Oui.

LAGINGEOLE.

Apprends alors, baron de Géraldini, que la séduction, qui des classes élevées descend chaque jour dans les plus basses régions du peuple, monte aussi quelquefois de la chaumière du pauvre jusqu'à l'hôtel des princes!... (*Géraldini, Paquerette et Trémolo, haletants d'émotion, se penchent pour l'écouter.*) En 1804, un jeune soldat blessé recevait l'hospitalité chez une grande dame, que son physique intéressa... bientôt leur amour eût un gage illicite... car la grande dame était mariée... Le jeune soldat dut fuir, abandonner son fils... Apprends, baron de Géraldini, que le jeune soldat s'appelait Lagingeole, que la grande dame s'appelait Adélaïde de Rochegune, et que le fruit de leur coupable liaison s'appelle le baron de Géraldini... Je suis ton père!

GÉRALDINI, *dans les bras de Lagingeole.*

Mon père!

PAQUERINETTE,, *dans les bras de Géraldini.*

Mon frère!

GÉRALDINI, *les étreignant.*

Ma sœur!

TRÉMOLO, *se mêlant au groupe.*

Mon père!

GÉRALDINI.

Mon fils!

LAGINGEOLE.

Oh! la société! la société! (*Une avalanche de neige tombe sur le groupe des quatre personnages qui se tiennent embrassés, et le rideau baisse sur ce tableau.*)

FIN DU DRAME.

GROSMENU, *dans la salle.*

En voilà-t-il, des reconnaissances!... Ce n'est pas un drame, cela, c'est un bureau du Mont-de-Piété... Certainement, toutes ces reconnaissances sont très-bien amenées... c'est inattendu, ça remue, ça émotionne... Mais ce n'est pas naturel... ces choses-là ne se voient jamais dans le monde... on ne retrouve pas comme cela son père, son fils, sa sœur... ça n'est jamais arrivé.

LE VIEUX MONSIEUR, *en face de lui.*

Vous avez raison, monsieur, c'est invraisemblable.

GROSMENU, *à part.*

Tiens! cette fois, le vieux rageur est de mon avis... (*Haut.*) N'est-ce pas, monsieur?... Tenez, moi, qui vous parle, j'ai une famille considérable dans le Limousin... Eh bien! j'ai été 32 ans restaurateur à 32 sous, Palais-Royal, n° 32... j'avais fait mettre en grosses lettres sur mon enseigne mon nom de Thomassin Grosmenu... et jamais ..

LE MONSIEUR, *l'interrompant.*

Thomassin Grosmenu, du Limousin?... mais, alors, vous êtes parent de Pierre Thomassin, l'aubergiste?

GROSMENU.

Je suis le fils du frère de son oncle.

LE MONSIEUR.

C'est ça... J'ai beaucoup connu la belle-sœur de la nièce de votre père... Nous devons même être un peu parents... car la fille de mon oncle avait épousé la cousine de votre frère.

GROSMENU.

En effet, ce fut après le divorce de ma mère, qui avait épousé en premières noces Jean-Polycarpe Chignassou...

LE MONSIEUR, *se levant tout à coup.*

Comment! est-ce que votre mère se nommait Charlotte Grattemboul?...

GROSMENU.

Oui.

LE MONSIEUR, *très-ému.*

Mais, alors, tu dois te nommer Alfred?...

GROSMENU.

C'est mon petit nom.

LE MONSIEUR.

Mais Jean-Polycarpe Chignassou, c'est moi!... Je suis ton père!...

GROSMENU, *s'élançant.*

Mon père!... (*Arrêté par la galerie.*) Ah! saprelotte! je ne pourrai jamais vous embrasser d'ici!

UNE JEUNE DAME, *à la première galerie.*

Qu'ai-je entendu!... Thomassin Grosmenu, le séducteur de Françoise Canichon!...

GROSMENU.

Juste ciel!... quelle est cette voix qui me rappelle le nom de ma victime?

LA JEUNE DAME.

Peux-tu la méconnaître?... Ah! mon père!...

GROSMENU.

Qui est-ce qui m'appelle son père?... Ce ne peut être que ma fille!... Mais je n'ai point eu de fille!...

LA JEUNE DAME.

Vous n'avez point eu de fille!... Rappelez-vous cet orage dans la Sierra-Morena!... Rappelez-vous cet hidalgo qui vous cassa les reins dans ce voyage d'agrément que vous faisiez en Espagne!... Rappelez-vous Françoise Canichon, qui vous a donné des soins, et à qui vous avez donné une fille!... Je suis cette fille, ô mon père!

GROSMENU, *s'élançant de nouveau.*

Ma fille!... Mais, saprelotte! nous recommençons le drame!... (*Au vieux Monsieur.*) Qu'est-ce que vous disiez donc?... c'est très-naturel, ces choses-là, c'est très-naturel. (*Le chef d'orchestre frappe sur son pupitre.*) Chut!... Papa, ma fille... nous nous retrouverons à la fin du spectacle, au bureau des cannes. (*On joue l'ouverture du ballet et le rideau se lève.*)

ACTE V.

LES BERGERS D'ARCADIE

Ballet récréatif, mêlée de récitatif explicatif.

PERSONNAGES :		*ACTEURS.*
CORYDON,	Bergers d'Arcadie.........	MM. SAINTE-ROSE.
ANAXIMANDRE,		CHOUFLEURY.
PALEMON,		FRISOTIN.
MYRTILE, autre berger....................		GRIOLET.
CALISTO, jeune nymphe....................		Mmes GIMBLETTE.
CUPIDON................................		TROMBOLINE.

Un vallon d'Arcadie. A gauche, un bosquet.

SCÈNE I.

CALISTO, *endormie*, PALÉMON.

Calisto est nonchalamment couchée dans le bosquet et dort. Palémon arrive, marchant sur la pointe du pied, aperçoit Ca-

listo, s'approche, met la main sur son cœur, puis, il tire de sa ceinture un flageolet et joue l'air : *Tandis que tout sommeille.* — Calisto se réveille à demi. — Palémon s'enfuit. — Calisto, encore sous le charme, regarde autour d'elle, et finit par croire qu'un rêve l'a abusée. — Elle reprend sa première position.

SCENE II.

CALISTO, ANAXIMANDRE.

Anaximandre arrive à son tour, cherche partout en folâtrant, découvre Calisto et exprime l'amour que lui a inspiré la nymphe. Il voudrait lui ravir un baiser... mais il n'ose... et préfère la séduire par les sons plaintifs d'un basson, qu'il porte en bandoulière. Il joue l'air : *J'ai du bon tabac.* Calisto est réveillée en sursaut, Anaximandre disparaît. — Nouvelle surprise, nouveau ravissement de Calisto. — Qui donc vient ainsi troubler son sommeil?

SCENE III.

CALISTO, CORYDON.

Pendant que Calisto regagne lentement le bosquet et s'y assied rêveuse, Corydon paraît. — Il se trouble, à la vue de la nymphe, et va se cacher derrière un arbre. — Il reparaît peu à peu. — Que faire?... Se jeter aux genoux de Calisto?... il n'en a pas le courage... Oh! quelle idée!... — Il saisit un accordéon, qu'il porte en sautoir, et joue l'air du *Carillon de Dunkerque.* Aux premiers accords de l'instrument, Calisto, qui songeait, tombe dans une douce extase. Elle craint d'interrompre cet air délicieux qui porte le trouble dans tous ses sens. L'air terminé, elle se lève précipitamment... mais trop tard... Corydon a fui. — Calisto se croit le jouet des Dieux tentateurs. Elle court à droite et à gauche, puis, apercevant tout à coup Myrtile, qui vient d'entrer, elle le prend par la main, et l'emmène, malgré sa résistance pudique.

SCENE IV.

CALISTO, MYRTILE.

Myrtile, en présence de Calisto, éprouve un embarras qui se trahit par un air très-bête...

GROSMENU, *se levant et se penchant vers la scène.*

RÉCITATIF.

Pardon, monsieur... quelle est donc, je vous prie,
Cette personne si jolie ?

MYRTILE.

C'est une nymphe de ces bois,
Dont quatre bergers d'Arcadie
Sont amoureux à la fois.

GROSMENU.

Quatre à la fois ?

MYRTILE.

Quatre à la fois.

GROSMENU, *se rasseyant.*

Ah ! monsieur, je vous remercie...
Continuez, je vous en prie.

Calisto demande à Myrtile si c'est lui qui l'a charmée par de doux accords. Myrtile, qui ne la comprend pas, lui adresse une déclaration d'amour — Calisto se soucie bien de son cœur! Ce qu'elle veut, ce qu'elle aime, c'est la musique. — Elle demande à Myrtile s'il sait jouer de quelque instrument. Myrtile aussitôt tire de son sein un mirliton, et dit à Calisto qu'il y est très-expert. Calisto saute de joie. Elle prend Myrtile par la main, le conduit dans le bosquet, le fait asseoir près d'elle et lui dit de jouer. Myrtile ne se fait pas prier, et joue l'air : *Ah! c'cadet-là, quel pif il a!* — Aux premiers sons du mirliton, Calisto se bouche les oreilles, s'indigne, impose silence à Myrtile, sort du bosquet et dit au jeune berger qu'il n'aura jamais sa main. — Myrtile se jette à ses genoux, lui couvre les mains de baisers; mais Calisto se dégage et sort en faisant tomber Myrtile.

SCENE V.

MYRTILE, *seul.*

Son désespoir. — Il veut mourir, et cherche à se poignarder avec son mirliton. Puis, furieux de n'y pas réussir, il veut briser l'instrument. — Tout à coup, un arbre s'ouvre, et Cupidon en sort.

SCENE VI.

MYRTILE, CUPIDON.

Myrtile s'effraye d'abord, puis se rassure en reconnaissant Cupidon..... Cupidon s'approche de Myrtile, l'encourage, et touche le mirliton de son arc, puis, il disparaît dans l'arbre.

SCENE VII.

MYRTILE, *seul.*

GROSMENU, *se levant et se penchant vers la scène.*

RÉCITATIF.

Pardon, monsieur... que signifie
Le geste fait par Cupidon?

MYRTILE.

Le Dieu d'amour est un malin génie,
Qui, par sa puissance infinie,
En talisman change mon mirliton.

GROSMENU, *se rasseyant.*

Ah ! monsieur, vous êtes bien bon.

(*Joie de Myrtile, qui rit, pleure, saute, danse, etc.*)

SCENE VIII.

MYRTILE, CALISTO.

Myrtile joue de son mirliton enchanté, qui rend les sons les plus délicieux. Calisto, accourue, est séduite, entraînée, fascinée. L'air joué par Myrtile devient plus vif, plus animé, et Calisto danse avec Myrtile.

SCENE IX.

LES MÊMES, LES TROIS BERGERS.

Ils surprennent Calisto dans les bras de Myrtile, et, furieux, se mettent à la poursuite des deux amants, qui, dans leur fuite, traversent deux ou trois fois le théâtre. Les trois bergers vont enfin les atteindre, mais Myrtile, se retournant, étend vers eux son mirliton : aussitôt, des oreilles d'âne poussent sur la tête de Coridon, d'Anaximandre et de Palémon : chacun d'eux se moque des deux autres, sans se douter qu'il porte les mêmes oreilles.

SCENE X.

LES MÊMES, CUPIDON.

Il reparaît, unit les deux amants et les invite tous à la danse, en leur en donnant l'exemple lui-même.

GROSMENU, *se levant et se penchant vers le théâtre.*

Ah! je ne comprends plus ce ballet-opéra !

MYRTILE.

C'est pourtant aussi clair qu'*Orfa.*

GROSMENU.

C'est vrai, monsieur,

MYRTILE, *aux autres.*

Ah ! qu'il est bête!

GROSMENU.

Monsieur, vous êtes bien honnête.

(*Il sort.*)

PAS DE CINQ,

Dansé par Myrtile, Corydon, Anaximandre, Palemon et Calisto.

FIN DU BALLET.

GROSMENU, *qui a quitté le balcon avant le pas final, se précipitant en scène.*

Ne baissez pas le rideau, ne baissez pas le rideau!... J'éprouve le besoin de remercier mes comédiens ordinaires devant tous les spectateurs de Pithiviers... C'est incompréhensible!... à six personnes, jouer quatre pièces à grand spectacle!... Aussi, mes amis, je vous invite tous à souper... Un repas de 32 couverts!

TOUS.

A table!

GROSMENU.

AIR *du Prologue.*

Après tant de travaux,
Tant de bravos,

Acteurs nouveaux,
Qui se ressemble
Toujours se rassemble :
Jaloux.
D'être avec vous,
Comme des fous,
Nous allons tous
Souper ensemble
A trente-deux sous !

GRIOLET, *prenant le bras de Gimblette.*

Après,
Tant de progrès,
Grâce au succès
De mes essais,
De ma Gimblette
J'ai fait la conquête !
Lutin
A l'œil mutin,
Demain matin,
Autre festin :
L'amour apprête
Celui de l'hymen.

GIMBLETTE.

Oui, mais,
Malgré nos frais
Et nos attraits,
Notre succès
Est-il sincère ?

FRISOTIN.

Avons-nous su plaire ?

TROMBOLINE.

Sans trop nous prononcer,
Sans nous presser,
Pour commencer...

GIMBLETTE.

C'est au parterre
Qu'il faut s'adresser.
(*Au public.*)
Pour nous,
Pour deux époux,
Soyez bien doux...

SAINTE-ROSE.

Amusez-vous
De nos saillies
Fines et jolies.

CHOUFLEURY.

Chez nous, à l'avenir,
Il faut venir...

GROSMENU.

Et, pour finir,
A nos folies
Il faut applaudir !

REPRISE DU CHOEUR.

Après tant de travaux, etc.

FIN.

Paris. — Imprimerie de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46.



